UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE HISPANIQUE

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LIV

189948
19.6.24

NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
156th STREET WEST OF BROADWAY

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE

1922

PQ
600
K5
c.54-55

LUIS DE LEON

(1528-1591)

CHAPITRE XIX

30 décembre 1576 — octobre 1579.

Luis rentre a Salamanque. — Il renonce a la chaire de Durand. — On crée pour lui une chaire de théologie scolastique (janvier 1577). — « Nous disions hier ». — Libération de Martin Martinez (4 juin 1577).

Le dimanche 30 décembre 1576, à 3 heures de l'après-midi, Luis fit son entrée solennelle à Salamanque, au bruit des tambours et des trompettes, au milieu des acclamations d'une foule nombreuse de Cavaliers, de Docteurs et de Maîtres venus à sa rencontre et qui, sans doute, l'escortèrent jusqu'à la porte de son couvent, ou, plus vraisemblablement, jusqu'à celle du recteur, Alvaro de Mendoza, auquel il venait réclamer sa réintégration [1].

1. L'annaliste déjà cité décrit ainsi le retour de Luis : « L'an 76, mardi 23 décembre, jour de saint Damase [on a vu qu'il faut lire 11 décembre] on acquitta frère Luis de Leon sans lui infliger de peine. Et le 30 décembre, il entra à Salamanque à 3 heures du soir avec des tambours, des trompettes et une grande escorte de cavaliers, de docteurs, de maîtres, etc. Et le lundi suivant, 31 décembre, le Commissaire du Saint-Office le présenta à l'assemblée pour qu'on lui rendît sa place, ses honneurs et sa chaire de *Durand*. Il y renonça et l'Université lui donna un salaire de 200 ducats, le mercredi 2 janvier de 77,

Le jour même, celui-ci donna l'ordre au bedeau Lope de Robles de convoquer l'assemblée de l'Université pour le lendemain à 2 heures « parce que maître Luis de Leon... voulait présenter certains avis ou papiers qu'il apportait du Saint-Office, afin qu'après en avoir pris connaissance l'assemblée y répondît [1] ».

Celle-ci se réunit en effet le 31 décembre 1576, à 3 heures, sous la présidence du recteur Alvaro de Mendoza, assisté du docteur Antonio de Solis, chancelier. On fit alors entrer le licencié Benito Rodriguez, commissaire du Saint-Office, qui, ayant pris place et s'étant assis, déclara que le Saint-Office avait acquitté Luis de Leon et ordonnait qu'il fût rétabli dans ses honneurs et ses fonctions [2].

---

et le mardi 29 il commença son cours. Il y eut une grande affluence, etc. (Gallardo, *Ensayo*, t. IV, col. 1328.)

1. « Lope de Robles, bedeau, vous convoquerez pour une assemblée plénière pour demain, 2 heures de l'après-midi parce que le seigneur maître frère Luis de Leon, de l'ordre de Saint-Augustin veut présenter certains avis et papiers qu'il apporte du Saint-Office et afin qu'après les avoir examinés et avoir été consultée, l'Université y réponde. Que personne ne manque *sub poena praestiti* et sous peine de l'amende fixée par le statut. Dimanche, trentième du mois de décembre, de l'année 1576 et commencement de l'année 1577. Don Alvaro de Mendoza. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 244. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 23 v.

2. « En suite de quoi en ladite cité de Salamanque, lundi à 3 heures du soir, qui fut le trente et unième jour du mois de décembre, fin de l'année du Seigneur 1576, on se réunit en assemblée plénière par ordre du Très Illustre Seigneur D. Alvaro de Mendoza, recteur de ladite Université ; étaient présents ledit seigneur recteur et les illustres seigneurs docteurs et maîtres et députés et conseillers de ladite Université, dont les noms suivent, à savoir : le docteur Antonio de Solis, chancelier [suivent les noms et la convocation]... Après lecture de ladite convocation, et quand ladite Université l'eut entendue et comprise, aussitôt ledit seigneur recteur donna ordre de faire entrer dans ladite assemblée Monsieur le licencié Benito Rodriguez collégial du collège de San Bartolomé de cette cité de Salamanque, commissaire du Saint-Office, qui entra et, une fois dans l'assemblée, ayant pris place sur son siège, dit et signifia à ladite Université que ledit seigneur maître frère Luis de Leon revenait complètement absous par Mes-

Le recteur répondit que l'Université se félicitait de l'heureuse issue de cette affaire qui démontrait qu'à Salamanque on avait toujours enseigné une saine doctrine. Il s'abstint d'ailleurs, et pour cause, d'évoquer le souvenir de l'infortuné Gaspar de Grajar, mort dans sa prison, et de Martin Martinez toujours incarcéré.

Le commissaire une fois sorti, Luis de Leon fut invité à parler : il commença par rendre grâces à Dieu de son acquittement, puis déclara que, bien que le Saint-Office lui eût restitué sa chaire de *Durand*, considérant qu'elle ne saurait être mieux occupée que par le titulaire actuel, le bénédictin Garcia del Castillo, il renonçait à y faire valoir ses droits et priait l'Université de le dédommager d'autre façon, afin que « comme s'était répandue la mauvaise nouvelle de son arrestation, celle de son élargissement se répandît et se publiât [1] ».

sieurs du Saint-Office, en raison de quoi Messieurs du Saint-Office avaient décidé et ordonné, et ordonnaient qu'il fût rétabli, et qu'on le rétablît dans ses honneurs et fonctions et dans la chaire qu'il occupait au moment où il fut arrêté par lesdits Messieurs du Saint-Office, et rétabli dans tous les droits y appartenant, et que l'Université prît des mesures conformes audit commandement ; et il requit le secrétaire présent de lui donner une attestation des deux choses. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 244-245. Libro de Claustros, année 1576-1577, ff. 23 v.-24 r.

1. « Et ensuite ledit seigneur recteur en réponse à la bonne nouvelle apportée par Monsieur ledit Commissaire du Saint-Office, dit que l'Université s'était réjouie infiniment de l'heureux retour dudit seigneur maître et louait Notre-Seigneur pour la grande et signalée faveur qu'il a faite à l'Université en faisant paraître qu'on y a enseigné et qu'on y enseigne une saine doctrine, et il ajouta beaucoup d'autres choses. Et ensuite le Commissaire sortit et quitta ladite assemblée. Et quand il fut sorti, Monsieur le Recteur ordonna audit maître frère Luis de Leon, qui était présent, de dire ce qu'il voudrait en raison de ce qui venait d'être dit. Et celui-ci, louant avant tout Notre-Seigneur pour la faveur si signalée qu'il lui a faite, dit que bien que Messieurs du Saint-Office lui aient restitué ses honneurs, fonctions et chaire, comme Sa Seigneurie le sait, puisqu'elle est occupée comme elle l'est, par le P. maître fr. Garcia del Castillo, abbé de l'ordre de Saint-

Le recteur répondit courtoisement qu'on allait s'en occuper et invita Luis à sortir de la salle, conformément aux statuts.

Luis le fit aussitôt et se rendit auprès de l'un des secrétaires devant lequel il rédigea une requête qui fut remise à l'assemblée quelques moments plus tard [1]. Il y sollicitait qu'on lui assignât une heure pour faire un cours de théologie et déclarait renoncer au droit que lui avait reconnu le Saint-Office de réclamer sa chaire de *Durand* [2].

Benoît, il trouve qu'elle est bien occupée, et bien qu'on lui donne le droit de demander qu'on la lui restitue, il renonce au droit qu'il possède et à la solliciter ou à la demander, actuellement ni jamais, à celui qui la possède actuellement ; et il prie et supplie l'Université de lui accorder d'une autre manière la faveur qu'elle pourra, comme il l'espérait de cette très illustre assemblée, et cela il ne le sollicite pas seulement pour lui-même, mais en considération des intérêts de l'Université, et du profit et de l'avantage de l'Université, et il supplie Sa Seigneurie qu'on lui fasse cette faveur, et que, comme s'est répandue la mauvaise nouvelle de son arrestation, la bonne nouvelle de son élargissement se répande et se publie grâce à la faveur et à la générosité qu'il attend de cette Université : et il dit et prononça encore bien d'autres paroles qui, comme il ne les a pas données par écrit, ne seront rapportées ni reproduites ici. » Cité par Getino, *op. cit.* pp. 245-247. Libro de Claustros année 1576-1577, f. 24 r.

1. « Puis Monsieur le recteur répondant à ce qu'avait dit et demandé ledit maître Fr. Luis de Leon, dit que Notre-Seigneur Dieu a fait à cette Université une très grande grâce en faisant absoudre par Messieurs du Saint-Office Sa Paternité, et qu'il fera en sorte de satisfaire de tout son zèle à ce qui importe à ses intérêts et au bien commun des Écoles touchant ce qu'a demandé ledit seigneur maître, et que Sa Paternité sorte de ladite assemblée, puisque c'est ce qu'exige le statut. Et ledit seigneur maître Fr. Luis de Leon se leva de sa place pour sortir et vint me trouver où j'étais, moi ledit secrétaire, pour faire une requête à ladite assemblée au sujet de ce qu'il avait demandé. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 24 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 247.

2. « Ceci fait, ledit maître Fr. Luis de Leon remit une pétition à ladite assemblée, de la teneur suivante : « Très illustres Seigneurs. — Moi maître Fr. Luis de Leon, attendu que j'ai été acquitté et absous de l'instance dirigée contre moi par le procureur de l'Inquisition et attendu que Messieurs les très illustres Inquisiteurs de Valladolid ont ordonné de me rétablir dans ma chaire et dans ma situation ancienne comme vous en avez été requis par leur Commissaire, je supplie

Le recteur fit donner lecture de cette requête et proposa de la discuter dans une prochaine réunion plénière. Mais l'écolâtre Antonio de Solis intervint pour que l'on assignât sur-le-champ à Luis de Leon un traitement et un cours de théologie : il fit observer que, puisque les professeurs étaient réunis, ils pouvaient statuer immédiatement sur ce point, quitte à fixer dans une séance postérieure l'heure et la salle propres à cet enseignement.

Il est vraisemblable qu'une entente préalable était intervenue entre Antonio de Solis et Luis de Leon, ayant pour point de départ le désistement de ce dernier de sa chaire de *Durand*, qu'il n'aurait pu réclamer sans mettre l'Université en fâcheuse posture et sans provoquer l'hostilité des Bénédictins dont faisait partie Garcia del Castillo, et, qu'en échange on avait promis à Luis la création d'une nouvelle chaire : le recteur n'était sans doute pas au courant de ces négociations ; mais, se rangeant docilement à l'avis de l'écolâtre, il proposa qu'on allouât à Luis de Leon deux cents ducats pour faire un cours de théologie [1].

Vos Seigneuries de vouloir bien m'assigner l'heure qui plaira à Vos Seigneuries pour servir cette Université dans ma faculté, puisque j'en suis fils et que j'y ai travaillé de longues années, comme il est notoire, et que j'ai souffert bien des peines pour la servir ; et la grâce que me feront Vos Seigneuries importe à la bonne opinion que cette insigne Université a et veut avoir dans toute l'Église. Fr. Luis de Leon. — Et il dit aussi que bien que Messieurs lesdits Inquisiteurs aient ordonné de le rétablir dans la chaire de Durand qu'il avait auparavant, comme elle est occupée par celui qui l'occupe, comme il l'a déjà dit dans cette assemblée, il s'en désiste et renonce au droit qu'il y a, pour ne pas la réclamer maintenant ni jamais à celui qui l'occupe, qui est le père maître Fr. Garcia del Castillo, de l'ordre de Saint-Benoît. Et il l'a signé de son nom et paraphé le trente et un de décembre, fin de l'année de mil cinq cent soixante-seize. Frère Luis de Leon. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 248-249. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 25.

1. « Et après lecture de ladite pétition et tout ce qui est dit plus haut, le tout ayant été entendu et compris par lesdites Université et

Mais l'un des maîtres présents, le dominicain Domingo de Guzman, fils du poète Garcilaso de la Vega, saisit cette occasion pour demander qu'on en fît autant pour lui, faisant valoir qu'il avait trente et un an d'études, et qu'il enseignait depuis douze ans, soit à San Gregorio de Valladolid, soit à Santiago de Galice, soit à l'Université de Salamanque ; il sollicitait une chaire d'Écriture Sainte [1].

Il y avait déjà longtemps qu'il réclamait cette création,

Assemblée, ledit seigneur recteur dit qu'il fera en sorte de convoquer bientôt une autre assemblée plénière dans laquelle on s'occupera de ce qu'a demandé et réclamé dans sa pétition ledit maître Fr. Luis de Leon. — Et ensuite ledit seigneur docteur Antonio de Solis, chancelier de ladite Université dit que son avis était et est qu'on donne audit maître Fr. Luis de Leon un traitement pour faire un cours dans ladite Faculté de théologie, et qu'il était très juste que l'Université lui fît une situation, et que puisqu'elle était réunie, ce fût immédiatement et sans retard, et qu'une fois ledit traitement donné et fixé, on pourra s'occuper de l'heure et de la salle où il pourra faire ledit cours. — Monsieur le Recteur, ayant entendu l'avis dudit seigneur Chancelier dit que, vu ce qui précède il était d'avis et votait qu'on lui donnât et assignât deux cents ducats de traitement chaque année pour le cours et l'enseignement qu'il doit donner, et qui lui seront assignés dans ladite Faculté. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 249. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 25 v.

1. « Et ensuite maître Domingo de Guzman, dominicain qui était présent, dit que puisqu'on voulait s'occuper et qu'on proposait de donner un traitement audit maître frère Luis de Leon, il dit qu'il en demandait et qu'il en demande autant, car il sert et a servi avec zèle cette Université et prie et supplie que, puisqu'on propose un traitement pour ledit frère Luis de Leon, on en propose de même un pour lui, et qu'on lui donne et lui fixe un traitement pour faire un cours régulier d'Écriture, attendu qu'il a trente et un ans d'études, et douze d'enseignement ; à savoir dans le collège de San Gregorio de Valladolid, et à Santiago de Galicia et aussi dans cette Université, et en raison de ses travaux dans cette matière et puisqu'il a le mérite il prie et supplie de nouveau que, si l'on propose et donne un salaire audit maître Fr. Luis de Leon on fasse la même chose pour lui et sur le même pied ; et qu'il demande ce traitement pour enseigner la sainte Écriture, comme il l'a déjà dit, puisqu'il n'y a pas d'autre chaire que celle de Bible. » Cité par Getino, *op cit.*, pp. 249-250. Libro de Claustros, année 1576-1577, ff. 25 v.-26 r.

car, à peine avait-il formulé sa requête, le prieur des Carmes de San Andrés, Martin de Santillana, sortit une pétition écrite d'avance, dans laquelle, faisant allusion aux prétentions de Guzman, il demandait à son tour la création d'un enseignement au bénéfice d'un de ses religieux, maître Bartolomé Sanchez, plus ancien que Domingo de Guzman [1].

Sans tenir compte de cette dernière prétention, Alvaro de Mendoza, désireux de rétablir la paix entre les Augustins et les Dominicains, mit aux voix la création de deux chaires nouvelles, l'une pour Luis de Leon, l'autre pour Guzman.

Mais lorsqu'on passa au vote, le docteur Suarez de Paz réclama à son tour un traitement pour lui, et le Père Francisco Zumel, un carme, en fit autant : ce dernier se fondait sur une pétition des étudiants demandant qu'on créât pour lui un enseignement.

Bartolomé de Medina, qui assistait à la réunion, prit alors la parole : il déclara que l'Université devait obéir aux ordres du Saint-Office, mais que Luis ne pouvait renoncer à sa chaire ni la céder à un autre, puisque ce n'était ni un bénéfice ni une chapellenie ; qu'au reste il était juste de le dédommager ; mais que la chose ne se pouvait faire ainsi, sans délibération,

1. « Très Illustre Seigneur ; Moi Prieur de San Andrés, je vous baise les mains et dis que j'ai appris que le P. Fr. Domingo de Guzman a demandé et demande à cette Assemblée un traitement sous prétexte qu'il est maître de cette Université ; et vous devez considérer que le P. maître Fr. Bartolomé Sanchez est dans le même cas, et qu'il est plus ancien que Sa Paternité, et qu'il a enseigné et a été candidat à beaucoup de chaires et de suppléances, et qu'il a rendu des services bien plus longtemps dans ces Écoles. Je vous supplie, si l'on donne un traitement audit maître frère Domingo, qu'on en donne un aussi au P. maître Fr. Bartolomé Sanchez pour la raison que j'ai dite : et en cela Votre Seigneurie fera ce qui convient au bien de cette Université en même temps qu'une grande grâce et une grande aumône à notre ordre. — Votre serviteur qui baise les très illustres mains de Votre Seigneurie, Fr. Martin Santillana, prieur. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 250-251. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 26 r.

et que cette délibération ne saurait avoir lieu immédiatement, puisqu'elle n'était pas à l'ordre du jour. Il déclarait d'ailleurs que, pour la même raison, l'assemblée ne pouvait s'occuper de la demande de son confrère Guzman.

Son dépit éclate dans cette attitude ; la confusion aurait dû tout au moins l'inciter à garder le silence ; en aucun cas il ne devait prendre l'initiative d'une mesure qui ne pouvait manquer d'apparaître comme une marque d'hostilité pour sa victime.

Mais il y avait deux heures que l'on siégeait sans aboutir : le docteur Cosme de Medina, obligé de se retirer, se rangea en partant à l'avis de Bartolomé [1], et le recteur, qui semble bien, en toute cette affaire, avoir fait le jeu des Dominicains, en fit autant et leva la séance [2].

1. « Le P. maître Fr. Bartolomé de Medina, de l'ordre de Saint-Dominique, dit que son vote et son avis étaient et sont qu'on obéisse à ce qu'a disposé et ordonné le Saint-Office, et que pour ce qui est de la cession et renonciation, le P. maître Fr. Luis de Leon ne peut renoncer à sa chaire ni la céder, puisque les chaires ne sont pas susceptibles de transmission comme les bénéfices et les chapellenies, et qu'il était très juste que le P. maître Fr. Luis de Leon soit dédommagé comme Sa Paternité le mérite, mais que ce ne soit pas dans cette assemblée, parce que ce serait prématuré sans délibération... attendu que ce n'était pas spécifié dans la convocation et que c'est contre les statuts... Pour ce qui est du traitement du P. maître Guzman, puisqu'il n'en était pas question dans la convocation, on n'en devait pas s'occuper ni le fixer dans cette assemblée... Monsieur le docteur Cosme de Medina se retira et fut d'avis que dans cette assemblée on ne s'occupât d'aucun traitement et qu'on laissât cela pour une autre assemblée, puisque ce n'était pas spécifié dans la convocation. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 251-252. Libros de Claustros, année 1576-1577, ff. 26 v.-27 r.

2. « Et tout en s'occupant et en parlant de ce sujet, Monsieur le Recteur, voyant qu'il était déjà tard et qu'il y avait près de deux heures qu'ils étaient réunis et qu'on n'arrivait à aucune conclusion, et attendu qu'il n'avait pas été question de traitement dans ladite convocation, et attendu le désaccord qu'il y avait sur ce point, se leva avec tous les autres membres de ladite Assemblée, sans décider ni déterminer rien autre chose que ce qui est dit plus haut. Témoins les uns des autres, Andrés de Guadalajara, secrétaire, et Bartolomé Sanchez notaire

Mais le 2 janvier 1577 une nouvelle réunion eut lieu à 3 heures et demie pour examiner les demandes de Luis et de Guzman. Les deux candidats furent invités à exposer leur requête et à se retirer ensuite, conformément aux statuts, en remettant leur bulletin de vote à qui ils voudraient [1].

Luis prit le premier la parole : il rappela les services qu'il avait rendus, son emprisonnement prolongé dû à son enseignement, dont la parfaite orthodoxie était démontrée par son acquittement ; il alla même jusqu'à dire que cette absolution constituait une approbation générale de toute sa doctrine, ce qui, peut-être, eût surpris le Conseil suprême. Il demandait donc la récompense de ses services. En achevant, il déclara remettre son bulletin de vote à Bartolomé de Medina, usant ainsi de la noble habileté dont il avait déjà fait preuve dans sa prison lorsqu'il offrait de prendre son adversaire comme conseil [2].

Domingo de Guzman exposa que, depuis deux ans, il enseignait à titre bénévole à l'Université ; qu'il y avait expliqué le Cantique des Cantiques, fait un cours d'exégèse ; qu'il com-

---

son suppléant, et lesdits recteur et chancelier le signèrent de leurs noms. (Suivent les signatures.) » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 252. Libros de Claustros, année 1576-1577, f. 27 v.

1. Voir Libro de Claustros, année 1576-1577, ff. 27 v.-28 r. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 252-253.

2. « Et ensuite ledit P. maître Fr. Luis de Leon qui était présent, dit que ce qu'il demandait instamment à ladite Université et à ladite Assemblée était et est qu'on se souvînt et eût souvenir de ses peines, celles qu'il avait supportées en enseignant tant d'années dans cette Université comme celles qu'il avait endurées dans l'emprisonnement qu'il avait souffert pour avoir servi l'Université en faisant des cours et en enseignant, et que puisque la chose avait fini par une absolution si complète, on devait considérer que c'était un clair témoignage de son innocence et une approbation générale de sa doctrine : il le dit et le rappela et sortit de l'Assemblée, et pour son vote il dit qu'il le laissait et le laissa au P. maître Fr. Bartolomé de Medina, de l'ordre de Saint-Dominique. Fr. Luis de Leon. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 254. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 28 r.

mentait cette année même le prophète Malachie, et faisait un cours sur l'emploi de l'Écriture dans les sermons. Il demandait en conséquence une chaire d'Écriture Sainte. Cette requête était sans doute un peu audacieuse pour un homme qui n'enseignait que depuis un an et trois mois à l'Université, bien qu'il se vantât d'y être depuis deux ans : mais les Dominicains avaient probablement exigé cette compensation de la défaite morale qu'ils venaient de subir et les choses étaient arrangées d'avance : c'est ce que laisse entendre le fait qu'en se retirant Guzman remit son bulletin de vote à un augustin, Juan de Guevara[1]. Cette mesure d'ailleurs courtoise, ne laissait pas d'avoir quelque chose d'un défi, et montrait que les deux ordres étaient toujours rivaux.

On passa donc au vote : il était secret. L'allocation de Luis fut adoptée à l'unanimité moins une voix. La chaire de Guzman fut également créée, mais avec l'opposition de neuf suffrages[2].

1. « Maître Domingo de Guzman dit qu'il suppliait l'Université de lui faire la grâce de lui donner un traitement pour faire un cours extraordinaire d'Écriture sainte, en considérant que les traitements se donnent d'habitude dans cette Université pour récompenser les personnes qui enseignaient au profit de ses étudiants, et que ledit Fr. Domingo de Guzman depuis bientôt deux ans professe dans cette École sans aucun traitement des cours ordinaires et extraordinaires d'Écriture sainte, comme on voit que l'année passée il a expliqué les Cantiques de Salomon et son traité des Règles pour l'intelligence de la sainte Écriture, et cette année il explique le prophète Malachie et son traité de la façon d'employer la sainte Écriture dans les sermons ; et dans d'autres cours il a une grande quantité d'auditeurs, qui, s'ils en étaient requis, marqueraient, en donnant leur signature, que ce traitement serait fort de leur goût. Il dit et exposa cela dans ladite assemblée et pour son vote dit qu'il le laissait et le laissa au Très Révérend Père maître Fr. Juan de Guevara, de l'ordre de Saint-Augustin. Et là-dessus il sortit de ladite assemblée conformément audit statut et le signa ici de son nom. Fr. Domingo de Guzman. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 254-255. Libros de Claustros, année 1576-1577.

2. « Et tous ayant voté en la forme susdite demandèrent des amandes blanches et noires pour voter, conformément au statut, secrètement ;

Le chancelier avisa de la décision concernant Luis les Inquisiteurs de Valladolid, en expliquant que l'Université n'avait pas été d'avis de retirer au possesseur actuel, qui l'avait gagnée dans un concours légal, sa chaire de *Durand*[1].

---

et moi le présent secrétaire je les leur donnai, donnant à chacun de ces Messieurs un *coq* blanc et un *coq* noir et, de même je remis les bulletins de vote de ceux qui étaient partis à ceux qu'ils avaient désignés comme il est dit plus haut ; et lorsqu'ils les eurent reçus d'abord ils votèrent sur la chaire et le traitement et le salaire de deux cents ducats du P. maître Fr. Luis de Leon, et après avoir voté secrètement avec leurs *coqs*, comme il est dit, lesdits votes furent découverts sur le bureau de ladite assemblée, et il apparut et fut constaté que, parmi les votes et *coqs* blancs, il n'y en eut qu'un seul noir. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 256. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 33 r. — Guzman eut neuf noires sur cinquante suffrages. Auparavant, les votants avaient expliqué leur vote.

1. « A Salamanque le lundi 31 du mois de décembre, fin de l'année 1576, l'Université se trouvant réunie en assemblée plénière, on y vit entrer Monsieur le licencié Benito Rodriguez, collégial du collège de San Bartolomé de cette ville, Commissaire du Saint-Office et le P. maître frère Luis de Leon de l'ordre de Saint-Augustin, et ledit licencié Benito Rodriguez dit que les Très Illustres Seigneurs Inquisiteurs en résidence à Valladolid, lui avaient mandé de signifier à l'Université et à son Assemblée l'entière et pure absolution qu'avait obtenue ledit maître frère Luis de Leon, et de leur dire de leur part de lui restituer la chaire de sainte théologie qu'il avait alors, et qui était celle de Durand, et il demanda au secrétaire de lui donner une attestation de ce qui se ferait ou se déciderait dans ladite assemblée au sujet de cette chaire, afin qu'il en rendît compte aux Très Illustres Seigneurs Inquisiteurs. — Et ladite Assemblée éprouva une grande joie et une grande satisfaction pour ledit maître frère Luis et se réjouit beaucoup avec lui et rendit des grâces infinies à Dieu Notre-Seigneur pour le bienfait qu'il leur avait accordé en manifestant sa pureté et son innocence et pour avoir recouvré sa personne qui est et a toujours été de grande importance pour les études et l'autorité de l'Université, dans laquelle, par la grâce de Dieu Notre-Seigneur on a professé et l'on professe toujours une très sainte et très pure doctrine ; et quant à la restitution de la chaire, ledit maître frère Luis de Leon, librement et spontanément, dit qu'il renonçait au droit qu'il y avait en raison de la personne qui l'occupait pour l'instant et pour ne la lui point ôter ; et l'Université ne jugea pas à propos de la lui rendre puisqu'elle avait été légalement vacante au bout de ses quatre ans et avait été gagnée

Luis de Leon se trouvait en possession d'une chaire de théologie scolastique : les commissaires de l'Université lui indiquèrent comme sujet de ses leçons : *la Grâce* et *les Anges*. Restait à fixer l'heure à laquelle se feraient les nouveaux cours. Le 8 janvier, les commissaires offrirent aux deux professeurs de faire leurs leçons d'une heure à deux ; toutes les autres heures étaient prises en effet [1].

Guzman, prêt à tout, pour se faire supporter, déclara qu'il acceptait cette heure peu agréable, parce que personne ne la lui envierait [2]. Mais Luis refusa parce qu'elle était préjudiciable à sa santé. Il ne voulait pas non plus faire son cours de quatre à cinq parce qu'à ce moment avait lieu celui d'un autre augustin, Pedro de Aragon, auquel il entendait ne pas faire concurrence [3]. Mais sans doute avait-il d'autres raisons

---

au concours, conformément aux statuts et constitutions, et parce qu'elle est occupée actuellement par maître frère Garcia del Castillo, abbé du collège de San Vicente et de l'ordre de Saint-Benoît, personne très docte et très utile dans l'enseignement de la théologie ; et qu'en compensation de la chaire de Durand qui vaut 25.000 maravédis annuels, l'Université tenant compte de sa personne, de sa science et de l'innocence absolue avec laquelle il est sorti de prison, et de ce qu'a disposé et ordonné le Saint-Office, lui a donné un traitement annuel de deux cents ducats pour que Sa Paternité fasse un cours de théologie qui lui sera assigné. Et ce fut là ce qu'ils dirent qu'ils donnaient et donnèrent pour réponse, et que signèrent de leur nom le recteur et le chancelier pour eux-mêmes et au nom de l'Université. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 257-258. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 34 v.

1. Claustro de Comisarios 1577, f. 36 r. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 260 (8 janvier).

2. « Je ferai mon cours à l'heure où je le fais, c'est-à-dire de 1 à 2, parce que comme c'est une heure pénible, personne ne me l'enviera et ces autres messieurs se tairont. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 260. Claustro de Comisarios du 8 janvier 1577, f. 37 v.

3. « Maître Fr. Luis de Leon... conclut qu'on lui donnât ladite heure (de 11 à 12) tant parce que celle de 1 à 2 lui serait très mauvaise et très préjudiciable à sa santé, que parce qu'entre 4 et 5 il y a un cours de la même Faculté, fait par maître Pedro de Aragon, religieux de sa maison. » (Cité par Getino, *op. cit.*, p. 260.

en demandant qu'on le laissât professer de dix à onze : c'était en effet l'heure des professeurs de Prime et celle du doyen de la Faculté de théologie, maître Diego Rodriguez, titulaire de la chaire de Saint-Thomas, que Luis avait occupée jadis. Rodriguez s'opposa énergiquement, par crainte, sans doute, d'une concurrence redoutable, à ce que Luis obtînt satisfaction.

Bartolomé de Medina crut encore, cette fois-là, pouvoir prendre position contre Luis et voulut lui faire imposer l'heure de quatre à cinq [1].

On passa au vote cependant, et Luis eut la majorité pour lui. Mais le recteur, décidément d'accord avec les Dominicains, prétendit que la distribution des horaires dépendait de lui seul : aussitôt les augustins Juan de Guevara et Pedro de Aragon protestèrent : le doyen récusa les Augustins, Luis en fit autant pour les Dominicains et rien n'indique comment se termina l'affaire : elle était encore pendante lorsque parvint

Claustro de Comisarios du 8 janvier 1577, f. 37 r.) — Pedro de Aragon occupait la chaire de Scot, depuis le 7 novembre 1576. Le 13 décembre 1582 il devint professeur de Prime de Logique. Il mourut le 24 novembre 1592. (Esperabé y Arteaga, *op. cit.*, t. II, p. 324.) Il avait été élève de Luis de Leon auquel il rend un hommage enthousiaste, ainsi qu'à Juan de Guevara dans la Préface de son Traité : *Fratris Petri de Aragon Ordinis Eremitarvm Sancti Avgvstini, Artivm et sacrae Theologiae Magistri, & in clarissima Salmanticensi Academia publici professoris, In Secundam Secundae Diui Thomae Doctoris Angelici commentariorum. Tomvs Primvs, etc... Cum Priuilegio. Salmanticae. Excudebat Ioannes Ferdinandus. M. D. LXXXIIII.*

1. « Maître Fr. Bartolomé de Medina dit que son vote était et est qu'en aucune façon il ne convient qu'on donne ladite heure de 10 à 11 au P. M. Fr. Luis de Leon, mais qu'on lui donne et assigne celle de 4 à 5, parce qu'il n'est pas juste qu'il y ait la moindre concurrence à la chaire de saint Thomas, père de tous, surtout qu'elle est occupée par le seigneur maître Diego Rodriguez, doyen de ladite Faculté, à qui l'on doit conserver le respect convenable, de sorte que son vote fut que si Sa Paternité ne veut pas faire son cours de 1 à 2 on lui assigne l'heure de 4 à 5. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 261. Claustro de Comisarios du 8 janvier 1577.

à Salamanque l'autorisation royale nécessaire à l'ouverture du nouveau cours [1].

Le mardi 29 janvier 1577 en effet, lorsque 10 heures sonnèrent à la cathédrale, à la fin de la leçon du Père Pedro de Uceda, le bedeau Antonio de Almaraz mit Luis en possession de ses nouvelles fonctions dans la grande salle de théologie des Grandes Écoles, en présence de Pedro de Uceda, de Jeronimo de la Cruz et d'Agustin de Figuereda, ainsi que d'autres personnages et d'étudiants de l'Université. Selon la formule consacrée, Luis « pour prendre possession, expliqua un peu », mais il ne se contenta pas de l'explication banale par laquelle les professeurs prenaient possession de leur chaire. Il éleva une protestation contre tout reproche qu'on pourrait lui faire dans l'avenir, déclarant qu'il était prêt à faire son cours dès qu'on lui aurait accordé l'heure qui lui avait été assignée par les théologiens le 8 janvier, c'est-à-dire de dix à onze [2].

1. Voir Getino, *op. cit.*, p. 261. Claustro de Comisarios du 8 janvier 1577, f. 37 v.

2. « Et après cela en ladite cité de Salamanque, mardi comme dix heures du matin sonnaient à l'horloge de la cathédrale, à la fin de la leçon du P. maître Pedro de Uceda, le 29 du mois de janvier de ladite année de quinze cent soixante-seize *(sic)*, en présence de maître frère Luis de Leon et en vertu de la décision royale qu'il présenta et dans laquelle Sa Majesté et Messieurs de son très haut conseil confirment et approuvent ledit salaire et traitement des deux cents écus que l'Université lui donna de salaire, le bedeau Antonio de Almaraz mit en possession dudit salaire ledit Père maître frère Luis de Leon dans la chaire qui se trouve dans la grande salle de théologie des Grandes Écoles : et il la prit et l'occupa sans opposition aucune et, en manière de prise de possession, il expliqua un peu. Et ledit maître dit et protesta qu'il prenait possession et qu'il était et est prêt, ledit maître, à faire le cours assigné audit salaire et traitement, et que s'il ne le fait pas cela ne lui porte pas préjudice et qu'on ne le décompte pas de son salaire et traitement, et qu'il ne soit pas mis à l'amende en rien, puisque ce n'est pas sa faute, jusqu'à ce qu'on lui donne une heure pour faire son cours, conformément à ce qui a été décidé par l'Assemblée de Messieurs les Théologiens qui, par ordre de l'assemblée plénière, s'est tenue dans cette Université le 8 du présent mois et

Une tradition fameuse veut que la première leçon de Luis de Leon, à sa sortie de prison, ait débuté par les simples mots : « Nous disions hier... » Ainsi le passé de douleur et d'angoisse était oublié ; les quatre années dans les prisons secrètes de Valladolid, n'avaient même pas laissé dans l'âme de la victime l'ombre d'un souvenir : simplement, le poète divin reprenait son labeur interrompu et pouvait dire comme un autre grand poète :

> Mais moi, j'aurai vidé la coupe d'amertume
> Sans que ma lèvre même en garde un souvenir,
> Car mon âme est en feu qui brûle et qui parfume
> Ce qu'on jette pour la ternir [1].

Ce serait donc plus de deux mois après sa libération, ce mardi 29 janvier 1577, à 10 heures du matin, dans la grande salle de théologie des Grandes Écoles, qu'aurait été prononcé le mot qui symbolise encore aujourd'hui, pour la plupart des lecteurs, bercés aux strophes enchanteresses de la *Nuit sereine*, le caractère de Luis de Leon.

Aucun doute ne s'est élevé jusqu'à ces dernières années sur l'authenticité de ce mot saisissant. Mais un des derniers biographes de Luis de Leon, observa tout d'abord que, s'il avait été réellement prononcé, ce n'était plus, comme le voulait la tradition, en reprenant, le jour même de son entrée

de la présente année, et qu'on lui assigne un sujet, et c'est ainsi qu'il le demanda et protesta, le tout en présence du P. maître frère Pedro de Uceda et du Père frère Geronimo de la Cruz et de frère Agustin de Figuereda et du bedeau Antonio de Almaraz, et de beaucoup d'autres étudiants, et membres de l'Université et de moi, Bartolomé Sanchez, notaire et vice-secrétaire... Fait devant moi Bartolomé Sanchez. » (Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 262-263.) — Il est remarquable que l'annaliste anonyme cité par Gallardo (*Ensayo*, t. IV, col. 1328) donne exactement la date de cette prise de possession : « Et le mardi 29 il commença son cours. Il y eut une grande affluence, etc. »

1. Lamartine, *Recueillements poétiques* : A Némésis.

triomphale à Salamanque, possession de sa chaire de *Durand*, puisqu'il ne recommença à professer que le 29 janvier. La difficulté grandissait si l'on réfléchissait que Luis ne reprit pas un cours interrompu, mais qu'il inaugura au contraire un enseignement nouveau, sans rapport avec celui qu'il donnait avant son incarcération : les mots *nous disions hier* n'avaient donc plus aucun sens [1].

Si l'on recherche l'origine de cette anecdote, les difficultés ne diminuent pas. Les plus anciens biographes espagnols de Luis, Tomas de Herrera, et, chose plus grave, Francisco Pacheco, n'en font pas mention, et cependant Pacheco [2] avait pu interroger Luis Moreno de Bohorquez, le compagnon de Luis pendant ses quatre dernières années.

La première mention explicite du *nous disions hier* se rencontre dans le *Monasticon augustinianum* de Nicolas Crusenius, publié en 1623. Ce qui vaut à Luis de Leon l'honneur d'être cité à part, c'est, plus que ses titres scientifiques, l'énergie admirable dont il donna l'exemple pendant son procès. Crusenius le montre sortant de prison, après son acquittement, couronné de laurier, une palme à la main, vêtu d'une robe blanche, symbole de son innocence, précédé d'un héraut qui le conduit à sa chaire, où il commence sa première leçon par les mots : *Dicebamus hesterna die*. Ce récit est invraisemblable, comme on l'a vu. D'ailleurs Crusenius était peu au courant de la biographie exacte de Luis, car il réduit à deux années la durée de son emprisonnement, et suppose, à tort, qu'il administra sagement comme provincial de Castille, ce qui est faux, puisqu'il mourut avant même d'être entré en fonctions [3].

1. Voir Garcia Blanco, *op. cit.*, p. 210, n. 2.

2. Voir Garcia Blanco, *op. cit.*, p. 210. L'annaliste de Gallardo ne semble pas avoir non plus connu l'incident.

3. *Monasticon Augustinianum in quo omnium Ordinum sub Regula S. Augustini militantium praecipue tamen Eremitarum Canonicorum*

En 1636 Cornelio Curti, dans ses *Elogia*, reprend le récit de Crusenius et le précise encore dans quelques détails : il suppose que Luis fut arrêté dans sa chaire et qu'il y fut plus tard ramené directement [1].

Philippe Elssius dans son *Encomiasticon*, en 1654 [2], recopie mot pour mot l'anecdote telle qu'il l'avait trouvée dans Crusenius : c'est à lui que Bayle l'emprunta pour son article du *Dictionnaire biographique et critique* [3], ainsi que Luigi Torelli pour ses *Secoli Agostiniani* [4].

Une dernière remarque rend encore plus invraisemblable la célèbre anecdote. Dans le procès-verbal de prise de possession de sa nouvelle chaire, du mardi 29 janvier 1577, on

---

Regular. Praemonstratensium, Dominicanorum, Servorum B. Mariae, Hierony : Ambrosian : Cruciger : Guillelmit : Trinitarior : Brigitt : aliorumque fere L. Origines atque incrementa tribus partibus explicantur. Auctore F. Nicolao Crusenio Augustiniano S. T. Doct. per Bohemium, Austriam, Styriam, etc. Visit. Generali et Sac. Caes. Maiest. a Consiliis-Monachii apud (M. D C. XXIII) Ioan. Herstsroy. Potentissimo nec non invictissimo divo Ferdinando II Romanorum Imperatori. Dom. ac Maecenati Clementiss. — In-folio. L'article consacré à Luis de Leon se trouve dans la troisième partie, chapitre XL, année 1576, pages 208-209. — Le *Monasticon* a été réédité à Valladolid en 1890.

1. *Virorum illustrium ex ordine Eremitarum D. Augustini Elogia cum singulorum expressis ad vivum iconibus. Auctore F. Cornelio Curtio eiusdem ord. historiographo et Diffinitore Generali. Antverpiae. Apud Ioannem Cnobbarum. O O. IↃC. XXXVI. Cum privilegio Regis Catholici.* In-4°, p. 224. Le portrait gravé de Luis de Leon se trouve à la page 228.

2. *Encomiasticon Augustinianum in quo personae ord. Eremit. S. P. N. Augustini sanctitate, praelatura, legationibus, scriptis, etc., praestantes enarrantur. Auctore R. P. F. Philippo Elssio Belga, Bruxellensi, eiusdem ord. S. P. N. Augustini Religioso. Bruxellis apud Franciscum Vienum sub signo Boni Pastoris A° 1654.* In-folio. L'éloge de Luis de Leon se trouve à la page 443.

3. *Bayle*, Dictionnaire biographique et critique, article *Louis de Leon*.

4. *Secoli Agostiniani*, t. VIII, p. 567. Torelli était le mieux documenté ; il donne la date exacte de l'emprisonnement (1572) et celle où Luis fut nommé professeur, après sa libération (1577).

lit qu'après avoir été mis en possession par le bedeau Antonio de Almaraz, Luis commença par protester d'avance vigoureusement, contre toute amende qui pourrait lui être infligée pour n'avoir pas fait son cours, « car ce n'était pas sa faute, tant qu'on ne lui avait pas assigné une heure conformément à la décision de l'assemblée des théologiens » du 8 janvier. Cette allure agressive jurerait un peu avec la sérénité du *Nous disions hier* ; et comme il est évident que les premiers mots qui sortirent des lèvres de Luis furent les paroles de protestation que le notaire Bartolomé Sanchez a si religieusement consignées, on ne voit plus à quel moment aurait pu se placer la fameuse phrase.

Comme beaucoup d'autres mots historiques, celui-ci est donc controuvé. Mais comme tous les mots historiques il contient une réalité profonde : s'il ne correspond pas au caractère vrai de Luis de Leon, il exprime, d'une manière définitive, les sentiments que la foule éprouvait pour la malheureuse victime de niais, de fanatiques ou de rivaux peu scrupuleux.

Il reste cependant une autre explication très prosaïque de l'anecdote. Le jour où Luis prenait possession de son nouveau cours, il débuta selon l'usage par une leçon de quelques minutes ; le lendemain, en commençant un cours de durée normale n'est-il pas possible que, faisant allusion à ce qu'il avait dit la veille, il ait en effet prononcé les mots : Nous disions hier... auxquels l'enthousiasme de ses admirateurs donna un sens tout différent ?

Le jour même où Luis prenait possession de sa chaire, les juges de Valladolid se réunissaient pour rendre leur arrêt dans le procès de Martinez. Pedro de Castro considérant que les faits reprochés à l'accusé étaient les mêmes que ceux dont Luis avait été absous, proposait de lui appliquer le même traitement ; mais les autres juges voulaient soit le faire abjurer *de levi* et lui infliger une pénitence publique, soit lui imposer l'humiliation de désavouer sa doctrine devant les étudiants

et les maîtres de Salamanque. Luis Tello voulait même qu'on le mît à la question « avec modération [1] ».

Heureusement pour Martinez c'était le Conseil suprême qui décidait en dernier ressort : il prit son temps ; mais enfin, le 31 mai, rendit la sentence définitive qui fut notifiée à l'accusé le 4 juin 1577 : le professeur d'hébreu devait être « sévèrement réprimandé et avisé d'avoir dorénavant beaucoup de respect pour la Vulgate, pour l'interprétation et le sens commun des Saints et pour la théologie scolastique [2] ».

A 9 heures du matin Martinez était remis en liberté et le lundi 17 juin faisait son entrée triomphale à Salamanque au son des tambours.

Cette absolution, en même temps qu'un réconfort pour Luis de Leon dont elle confirmait l'orthodoxie, était une cruelle mortification pour ses adversaires.

A peine de retour, Martinez qui avait contracté des dettes pendant son emprisonnement, demanda à l'Université le payement de l'arriéré de son traitement. Il commit la faute de s'appuyer sur la sentence même de l'Inquisition dont il s'était fait délivrer copie et de présenter la requête un peu vive que voici :

« Très Illustres Seigneurs : Vous me ferez la faveur, puisque cette sentence constate mon innocence et que j'ai été en prison sans faute de ma part et par la faute d'autrui, de me faire donner ce que ma chaire a produit en six ans, sans difficultés ni procès, car je suis las des procès et je dois payer à bref délai à diverses personnes de fortes sommes d'argent que j'ai dépensées pendant tout le temps où j'ai été absent et en prison ; et en outre j'en ai besoin pour aller à Madrid, achever l'affaire de mon livre, que j'ai achevée à mon grand plaisir

1. Procès de Martinez, f. 264.
2. Procès de Martinez, ff. 265 r.-267 r. Voir la sentence : Appendice X.

et à la satisfaction des juges. Et d'après cela, je tiens pour certain que s'ils avaient eu les clartés que je leur ai données dans la suite ils n'auraient jamais songé à le faire retirer, et j'en pense autant de mon arrestation, et je crois aussi que les qualificateurs des propositions seront confus d'avoir relevé des choses si puériles et auxquelles il était si facile de répondre, comme il le montra, et qui faisaient voir le peu de science et d'acquit qu'ils ont des divines Écritures et des Saints anciens. S'ils les avaient connus cela suffisait à leur faire comprendre qu'en Espagne et en Italie mon livre est estimé comme il convient, et qu'on en fera beaucoup plus de cas en le voyant corrigé et augmenté comme je l'ai fait à présent. La seule intention des théologiens et des témoins a été de chercher à semer la zizanie et non de rien prouver ; car s'il y avait eu preuve d'un témoin oculaire, les choses n'auraient pas fini comme elles ont fini, parce que tout ce qu'ont dit les témoins oculaires je l'ai accordé et soutenu. Deux témoins faisant défaut à Messieurs les Inquisiteurs, comme ils n'avaient ni fondement ni base, tout s'écroula aussitôt. Et c'est là ce qu'on peut ajouter après le prononcé de la sentence qui me déclare libre, et que je demande qu'on me rende et me remette. *Item*, quand la sentence dit : *qu'on l'avise et le blâme* elle ne dit pas : *devant témoins*, ce qui est la marque de mon innocence et la justification de ma cause. — Serviteur de Vos Grâces : Maître Martinez [1]. »

Mais à peine le notaire qui lisait cette requête fut-il arrivé à la moitié, que l'Écolâtre lui ordonna de s'arrêter et de la déchirer, parce que plusieurs des membres présents la trouvaient inconvenante. Martinez fut obligé de se retirer conformément aux statuts pendant qu'on discutait son cas, on devine avec quelle hostilité.

1. Libro de Claustros 1576-1577, f. 130. Getino, *op. cit.*, pp. 556-557. La sentence de l'Inquisition est reproduite à l'Appendice X

Une Commission nommée à cet effet lui donna tort le 10 septembre 1577 et l'invita, s'il le jugeait bon, à se pourvoir en justice. Mais le professeur d'hébreu n'en fit rien, sans doute faute de ressources, et mourut, sans avoir obtenu gain de cause, le 18 novembre 1579 [1].

A la fin de l'année scolaire Luis de Leon obtint de l'Université, le 28 juillet 1577, le mois de grâce qu'il était d'usage d'accorder à tous ceux qui le demandaient : il s'absenta donc, sans doute pour se rendre à La Flecha ou à Madrid. Mais la Saint-Luc arriva sans qu'il recommençât ses cours. Il prenait alors le mois *de justicia* que les professeurs s'octroyaient sans avoir besoin d'une autorisation. Le 20 novembre, sur l'intervention du P. Pedro de Uceda on lui accorda de nouveau un mois de grâce, qui le rendait libre jusqu'au 18 décembre.

L'Université profita de sa présence à Madrid pour lui confier, conjointement avec le docteur Gil de Nava la mission de poursuivre certains procès qu'elle avait à la Cour et à cet effet prolongea, le 14 décembre, son congé jusqu'au 18 janvier 1578.

Dans l'intervalle, Luis de Leon avait reçu un précieux témoignage d'estime de son provincial, Pedro Suarez : celui-ci, qui avait déposé comme témoin au procès, lui ordonna, le 20 décembre 1577, « au nom de la sainte obéissance » de publier d'abord l'exposition latine qu'il avait faite du Cantique des Cantiques, puis toutes ses autres études scripturaires ou théologiques. Il ne pouvait rendre un plus bel hommage à son orthodoxie.

Au même moment Lopez de Velasco, chargé avec plusieurs érudits de préparer une édition complète des Œuvres de saint Isidore, sollicita, pour achever de corriger son exposition du Pentateuque, le concours du prieur de San Felipe el Real, Gabriel Pinelo, et celui d'Arias Montano : tous deux

1. Voir Esperabé y Arteaga, *op. cit.*, t. II, p. 371.

se récusèrent et proposèrent de faire appel à Luis de Leon. Le 12 janvier Lopez de Velasco pria donc le secrétaire Mateo Vazquez d'obtenir du roi qu'il donnât l'ordre à Luis, qui se préparait à regagner Salamanque, de demeurer à Madrid à cet effet.

Mais précisément à ce moment, Luis de Leon fut atteint d'un abcès au côté droit et Lopez de Velasco dut renoncer à son projet.

Luis revint à Salamanque et présenta le 20 février le certificat médical qui justifiait son retard ; mais il ne reprit son cours que le 3 mars [1].

1. Voir les documents qui concernent cette absence de Luis de Leon dans l'article du P. Gregorio de Santiago : *La Universidad de Salamanca y fr. Luis de Leon.* (*Archivo Historico H.-A.*, vol. XII, décembre 1919, pp. 328-337.)

CHAPITRE XX

1578-1579

Réforme du calendrier. — Nouvelles luttes universitaires. — Luis candidat a la chaire de Philosophie morale. — Il l'obtient (14 aout 1578). — Candidature a la chaire de Bible, qu'il obtient le 6 décembre 1579.

Le Pape Grégoire XIII (1572-1585) avait entrepris la réforme du calendrier, rendue nécessaire par l'écart intolérable, qui ne faisait que s'aggraver, entre l'année solaire et l'année civile ou religieuse. Le médecin calabrais Luigi Lilio lui avait présenté un projet qui devint la base du calendrier dit grégorien. Mais, avant de l'adopter, le Pape le soumit aux différentes Universités du monde chrétien [1].

Le 27 avril 1578 l'Université de Salamanque reçut la lettre

---

1. Sur l'histoire de cette réforme, voir à l'Université de Salamanque le manuscrit intitulé : «Repertorio de los tiempos del año nuevamente fecho del año MDLXXVIII. » — Au premier feuillet : Trasumpto de todo lo que la vniuersidad de Salamanca imbio a Su St. de nro muy Sto padre Greg. por la diuina prouidentia pp. XIII y a su mag. del Rey don philippe, nro señor, Segundo de este nombre cerca de la Reduccion de el Kalendario, embiose por principio de el mes de Nouiembre de mill y quinientos y setenta y ocho años. Fueron Comisarios dello El señor Doctor Diego de Vera, cathedratico de Decreto en esta vnyud El Sr Maestro fray Luis de Leon augustino Cathedratrico de poliedad de phia moral. El p. Fr... Alcocer Franciscano. El. Licen'o gabriel gomez medico. Secretario Andres de Guadalajara. — Ce manuscrit n'est qu'une copie, et les signatures sont apocryphes. (Cité par Blanco, *op. cit.*, p, 214,note. — Gallardo décrit un manuscrit semblable (*Ensayo.*, T. I, col. 1109, no 1087). Voir aussi les Libros de Claustros de 1577-1578, et Getino, *op. cit.*, pp. 282 et suivantes.)

du Pape Grégoire XIII, celle du Roi l'approuvant, et une autre du Nonce, lui demandant de nommer une Commission chargée d'examiner le projet de Lilio [1].

Bien que les maîtres en théologie eussent été spécialement convoqués à la réunion [2], ni Bartolomé de Medina, ni Luis de Leon n'y assistaient [3].

1. « Bref de Sa Sainteté à ses chers fils le Recteur et l'Université de Salamanque, Grégoire XIII. — Chers fils, salut et bénédiction apostolique. Parmi les soins de notre office de pasteur nous devons mettre au premier rang celui de célébrer les louanges divines et les offices divins à leur date respective. Et comme cela paraît impossible sans corriger le calendrier, et que nous désirons le faire le plus tôt possible dans l'intérêt général de l'Église, nous avons jugé bon d'envoyer aux princes chrétiens l'abrégé du livre composé sur ce sujet par Luigi Lilio, astronome consommé, et approuvé par les hommes compétents de la ville de Rome, afin qu'ils le communiquent aux savants astronomes et les invitent, s'il leur semble qu'il y ait quelque chose à ajouter, supprimer ou modifier, ou s'ils ont un autre projet meilleur, à ne pas refuser de le dire franchement, afin que le plus tôt possible, comme c'est notre intention dans l'intérêt de la République chrétienne tout entière, nous puissions le réaliser, à la gloire de Dieu tout-puissant. Nous vous l'envoyons donc : vous nous ferez grand plaisir, si, dans une affaire si importante, si nécessaire à la République chrétienne et si désirée et si attendue par tous les gens de bien, vous consultez les plus savants astronomes et leur demandez leur avis, afin que, comme nous espérons qu'ils le feront, ils nous proposent quelque chose de mieux, ou approuvent le système que nous vous envoyons, ou du moins, s'ils y trouvent quelque lacune, qu'ils la comblent. Nous désirons que cette réforme soit approuvée à la fois par l'Église, les princes catholiques et les savants. Donné à Rome près de Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 11 janvier 1578, sixième année de notre pontificat. » (Libro de Claustros 1577-1578, fol. 55 v. - 56 r. Getino, *op. cit.*, pp. 284-285.) La lettre du Roi (Madrid, 20 avril 1578) est signée de Mateo Vazquez. (Citée par Getino, *ibidem*, p. 285). Celle du Nonce est de Madrid 23 avril de la même année. (Voir Getino, *op. cit.*, p. 286.)

2. « Que l'on convoque soigneusement en particulier tous ces messieurs les maîtres de théologie, et que personne ne manque *sub poena praestiti juramenti* et sous la peine fixée par le statut. » Convocation du 28 avril 1578. (Getino, *op. cit.*, p. 284. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 56 v.)

3. « En présence dudit seigneur recteur et du très illustre sei-

Le notaire Bartolomé Sanchez commença par lire les trois missives ; le recteur Juan de Acuña et l'écolâtre Pedro de Guevara baisèrent les lettres du Pape et du Roi et les élevèrent au-dessus de leur tête [1] ; puis on se mit à délibérer, et l'on nomma une Commission composée du docteur Diego de Vera, un canoniste, de Luis de Leon, de Bartolomé de Medina et de Domingo Bañez théologiens, et du docteur Cosme de Medina, médecin [2].

Un des exemplaires du travail de Lilio fut remis à Diego de Vera, un autre à maître Guevara et un troisième à Bartolomé de Medina, et l'on chargea le docteur Antonio de Solis de répondre au Nonce [3].

---

gneur don Pedro de Guevara écolâtre et chancelier desdites écoles. et des illustres seigneurs docteurs Cristobal Arias, Diego de Vera, Cristobal Gutierrez de Moya, Antonio de Solis, Diego Henriquez, Cristobal Bernal, Martin de Busto, Hector Rodriguez, Martin Azpilcueta Navarro, Fernando Martinez Gasco, Manuel Alfonso Rodriguez, Alfonso Gallegos del Peso et des maîtres Leon de Castro, Diego Rodriguez, frère Juan de Guevara, Cristobal Muñiz, frère Pedro de Uceda, Francisco Gil, frère Domingo de Guzman, frère Francisco Zumel, frère Pedro de Aragon, frère Domingo Bañez et des docteurs Cosme de Medina, Rodrigo de Soria, Luis de Porras, Matias Godinez et des maîtres Henrique Hernandez, Diego Quadrado, Martin de Peralta, Francisco Sanchez prêtre et Jeronimo Corral, et du licencié Ports du Vieux Collège, et du licencié Subiza du Collège d'Oviedo, et de don Alonso de Ledesma, et des docteurs Juan de Deza de Frechilla, et Diego de Spino, et Alonso de Arevalo Sedeño, et Diego Perez de Gumiel, et Juan Ortiz de Uzabalo, conseillers, et du docteur Juan Bravo, médecin. » (Getino, *op. cit.*, p. 283. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 56 r.)

1. « Et les dits seigneurs ci-dessus, après avoir entendu et compris ces lettres, avant de rien faire d'autre, messieurs le recteur et l'écolâtre prirent entre leurs mains la lettre de Sa Majesté et celle de Sa Sainteté et en leur nom et en celui de tous les autres les baisèrent et les mirent sur leur tête et leur firent obéissance avec le respect qu'ils leur devaient. » (Getino, *op. cit.*, p. 286. Libro de Claustros année 1577-1578, folio 56 v.)

2. Getino, *op. cit.*, p. 286. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 56 v.

3. Getino, *op. cit.*, pp. 286-287. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 57 r.

La Commission se mit à l'œuvre sans hâte ; si bien que le Roi et le Nonce adressèrent de nouvelles lettres à l'Université, qui en prit connaissance le 22 juillet, en la priant de stimuler le zèle de ses commissaires et de les inviter à remettre leur rapport avant les vacances [1].

Le docteur Vera fut donc obligé d'expliquer de vive voix où en étaient les travaux de la Commission : il la disculpa de son mieux, dit qu'elle s'était réunie plusieurs fois, qu'on avait même fait venir le curé de Gaton réputé pour sa science astronomique et assura que les commissaires se réuniraient le 1er août et donneraient ce jour-là leur avis. Il insistait d'ailleurs sur l'importance de la question qui ne pouvait se trancher sans un minutieux examen [2].

La réunion du 1er août eut-elle lieu ? On peut en douter : l'hostilité de Luis de Leon, de Bartolomé de Medina et de Bañez rendait peut-être ces assemblées difficiles et peu fructueuses ; et d'ailleurs, à ce moment même, Luis de Leon était engagé depuis le 23 juin, contre Francisco Zumel, dans une

1. « Communication de Sa Majesté à l'Université sur le calendrier. Au nom du Roi aux vénérables recteur, écolâtre et assemblée des écoles et Université de Salamanque. Le Roi. Vénérable écolâtre et Assemblée des Écoles et Université de Salamanque, bien que je croie que pour obéir au bref de Sa Sainteté, tant en ce qui concerne le calendrier qu'en ce qu'il nous a écrit à ce sujet, vous vous en occupez avec l'attention, le soin et le zèle requis, je désire tellement qu'on puisse répondre bientôt à Sa Béatitude, tant à cause de ce qu'il renferme, que des instances qu'elle nous fait faire, que tout cela m'a fait juger bon de recommencer à vous en charger, comme je le fais, et vous prier de faire toute la diligence possible de manière que si l'on peut terminer d'ici aux vacances, vous le fassiez ; car vous me ferez grand plaisir et me rendriez grand service. De San Lorenzo, le 2 juillet 1578. Moi le Roi. Par ordre de Sa Majesté, Mateo Vazquez. » (Getino, *op. cit.*, p. 289. — Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 89.) — La lettre du Nonce est datée de Madrid, le 4 juillet. (Getino, *op. cit.*, p. 289. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 89 v.)

2. Getino, *op. cit.*, p. 290. Libro de Claustros, année 1577-1578, folio 89 v.

lutte sans merci pour la chaire de Philosophie morale, qui ne prit fin que le 14 août.

Quoi qu'il en soit, le 20 août, nouvelle lettre de rappel du Nonce, et nouvelles explications du chanoine Diego de Vera qui assure qu'on est en train de mettre le rapport au net, et que c'est l'affaire de deux ou trois jours. L'assemblée, non sans quelque malice, chargea le malheureux Vera d'expliquer tout cela dans une lettre au Nonce [1].

Mais cette fois encore les promesses du chanoine furent vaines, car deux mois plus tard, le 19 octobre, l'assemblée prit de nouveau connaissance de lettres de Philippe II [2] et du Nonce, demandant où en étaient les travaux de la Commission du calendrier. Mis derechef sur la sellette, Vera prétendit avoir fait tous ses efforts pour donner satisfaction au Pape : la réponse était presque achevée ; il y avait même travaillé pendant les vacances [3] !

Enfin, le 23 octobre, l'assemblée fut convoquée pour juger du résultat des labeurs de ses commissaires : on lut la réponse qu'ils avaient rédigée : elle était en latin, et l'on peut supposer

1. La lettre du Nonce est de Madrid, 16 août. (Getino, *op. cit.*, pp. 290-291. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 104 v.)

2. « Vénérable recteur, écolâtre et assemblée des Écoles et de l'Université de Salamanque. Le Nonce de Sa Sainteté a de nouveau insisté de sa part sur l'examen qui devait être envoyé à Sa Béatitude sur la question du calendrier, en soulignant que la rapidité importe beaucoup et que Sa Sainteté désire que les choses ne traînent pas davantage ; et comme j'ai, comme il est naturel, le désir de donner à Sa Béatitude en cela et en toute chose, la satisfaction qu'il est juste de lui donner, je serais très heureux, si vous ne l'avez pas déjà fait, que vous fassiez en sorte d'achever ce que l'on vous a demandé et de m'envoyer aussitôt le résultat de vos travaux et de vos observations sur ce sujet, afin qu'on l'envoie à Sa Sainteté... De San Lorenzo de Madrid, le 11 octobre 1578. Moi le Roi. Par ordre de Sa Majesté, Mateo Vazquez. » (Getino, *op. cit.*, p. 292. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 171 r.)

3. Getino, *op. cit.*, p. 293. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 117 r.

que c'était Luis qui avait tenu la plume, bien que le procès-verbal ne l'indique pas.

L'Université décida de faire relier ce document, de l'envoyer au Pape et d'en déposer une copie dans ses archives [1].

On résolut de récompenser ceux qui avaient si bien travaillé à l'élaborer et l'on chargea le docteur Vera de faire des propositions dans ce sens.

Il restait à recopier en double expédition et à faire relier la réponse de l'Université : tout cela prit du temps, et le Nonce, s'impatientant, écrivit le 6 novembre qu'il priait qu'on se hâtât. Il est probable que la réponse était déjà partie lorsque la lettre du Nonce fut lue à l'assemblée du 14 novembre.

Le 22, Vera soumettait les propositions de récompenses qu'on lui avait demandé d'établir [2].

---

1. « Lorsque ladite note eut été lue et entendue et comprise par ladite Université, on ordonna de lire dans l'assemblée, et l'on lut la réponse que Monsieur le docteur Diego de Vera, professeur de Décret et chanoine doctoral de Salamanque, avec messieurs les autres commissaires, avait faite et rédigée concernant ce qu'avait demandé Sa Sainteté et ordonné Sa Majesté : c'est-à-dire d'examiner le livre et le résumé fait à Rome par X. Lilio sur la réforme de l'année et de présenter leurs observations, comme il résulte du bref de Sa Sainteté et de la Note de Sa Majesté, dont les copies se trouvent dans cette réponse aux feuillets 55 et 56, laquelle dite réponse en latin desdits seigneurs commissaires fut lue dans ladite assemblée. Et lorsque Messieurs de ladite Assemblée l'eurent entendue et comprise, ils dirent qu'elle était très bien faite et qu'il est juste de l'envoyer à Sa Sainteté, et elle en remit le soin à messieurs lesdits commissaires qui s'en sont occupés, priant leurs grâces de voir comment et de quelle façon elles le feraient, et mandant qu'on l'envoie reliée, et par la personne et de la façon qu'elles jugeront convenables, et que ladite réponse soit recopiée et que la copie soit placée dans les archives de l'Université, pour le cas où quelque jour il serait nécessaire de la revoir et d'en tirer parti. » (Getino, *op. cit.*, pp. 204-205. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 117 v. ; 118 r.)

2. « *Item* on décida et ordonna qu'attendu que quelques commissaires comme ledit docteur Diego de Vera et le Père Alcocer et maître Francés, professeur suppléant de Philosophie morale, qui a beaucoup travaillé à cet ouvrage et à cette tâche, et le licencié Gabriel Gomez,

Miguel Francés, Gabriel Gomez et le Père Alcocer n'appartenant pas au corps universitaire, il proposa de donner aux deux premiers une gratification, et au dernier, qui était franciscain, le prix d'un froc de bon drap, muni de sa cape. Quant aux docteurs et maîtres qui avaient prêté leur concours, Luis de Leon, Bartolomé de Medina et Domingo Bañez, l'Université ne pouvait ni les payer, ni les récompenser comme ils le méritaient, et se réservait de leur témoigner sa reconnaissance dès que l'occasion s'en présenterait. Enfin, Juan Bautista de la Canal qui avait fait office de secrétaire à la place du notaire de l'Université, reçut seize ducats [1].

Les commissaires de Salamanque s'étaient rangés à l'avis de Luigi Lilio : ils adressèrent une lettre rédigée dans ce sens au Pape et au Roi, mais ils faisaient remarquer dans la pre-

---

médecin, et d'autres qui ont travaillé avec beaucoup de soin et de persévérance, sacrifiant leurs intérêts pour assister aux nombreuses assemblées, réunions et conférences qu'il y a eu pour cela, ladite université et assemblée a décidé et décide que ledit seigneur docteur Diego de Vera, examine et voie ce que l'on doit faire pour chacune desdites personnes... et que dans la première Assemblée il donne son avis pour que l'Université décide et règle qu'on les récompense. » (Getino, *op. cit.*, p. 295. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 118 r.) Le mssc. contenant la réponse de l'Université porte la cote 1-4-22.

Il faut remarquer que maître Francés est qualifié de professeur suppléant de Philosophie morale ; il aurait donc été le suppléant de Luis de Leon. Latassa dans sa *Biblioteca de escritores aragoneses* dit de Miguel Francés qu'il était originaire de Saragosse, qu'il fut étudiant, puis professeur à l'Université de Paris en même temps que Gaspar Lax et Pedro Ciruelo. Venu à Salamanque il y occupa une chaire de Philosophie jusqu'à ce qu'il obtînt une chaire titulaire d'Arts à laquelle s'était présenté Francisco Zumel. Trop pauvre pour acquérir le grade de docteur il fut dispensé des frais par l'Université qui le tenait pour un des hommes les plus savants d'Europe. Et en effet l'Université de Bologne, qui l'avait consulté sur la réforme du calendrier, le remercia de la réponse qu'il avait donnée en le qualifiant d' « Aristote espagnol » : *Vale Hispane Aristoteles.*

1. Getino, *op. cit.*, pp. 296-297. Libro de Claustros, année 1578-1579, fol. 8 r.

mière que, déjà en 1515, l'Université de Salamanque avait présenté au Pape Léon X un projet de réforme qui ne différait guère de celui de Lilio et qu'ils joignaient à leur lettre [1].

Les mémoires des différents corps savants consultés par le Pape furent soumis à Rome à une Commission de huit membres, parmi lesquels se trouvait Pedro Chacon, et, conformément à leur avis, le 24 février 1582, Grégoire XIII publiait le

1. Réponse de l'Université de Salamanque au Pape : « Très Saint Père. Après vous avoir baisé très humblement les pieds, aussitôt que nous avons reçu la lettre de Votre Sainteté en même temps que l'abrégé de Luigi Lilio, nous avons accepté volontiers et rempli diligemment la tâche qui nous était imposée, comme il était naturel que fît cette Académie qui reconnaît avoir été érigée par l'autorité des Souverains Pontifes et s'en glorifie, et qui n'a rien de plus à cœur ni ne pense qu'il puisse rien lui arriver de plus agréable que de servir quelquefois le Saint-Siège Apostolique, dont elle révère profondément la majesté et défend avec le plus grand zèle l'autorité. En conséquence, après avoir étudié la question avec les mathématiciens compétents, et insignes, comme il s'en est toujours trouvé dans cette École, après avoir rappelé et examiné attentivement tout ce qu'elle a jadis répondu à la demande du Très Saint-Père Léon, dixième Souverain Pontife de ce nom, qui la consultait sur ce sujet, et qui concorde étonnamment avec le livre de Lilio, soit absolument, soit en grande partie, nous envoyons notre avis à Votre Sainteté à part, de telle sorte que notre avis, à l'exception de quelques détails qui nous ont paru dignes d'observations, est uniquement une approbation du tableau de Lilio, et que notre lettre renferme nos remercîments très justes et très mérités pour Votre Sainteté, dont les soins vigilants ont valu à la sainte Église ce grand bienfait que d'autres, dans les siècles passés, malgré leur ardent désir, ont pu souhaiter, mais sans pouvoir jusqu'ici le réaliser. Et de même que le Souverain Pontife Pie V, d'heureuse mémoire, en rédigeant un Bréviaire unique a mérité les louanges unanimes de l'Église universelle, de même aujourd'hui, Très Saint-Père, la réforme du calendrier faite sous vos auspices, en faisant disparaître le désordre des dates auxquelles se célébreront les fêtes et les offices divins au milieu de la joie profonde du monde chrétien, est un bienfait que l'Église du Christ reconnaîtra toujours avec joie devoir à son Souverain Vicaire Grégoire XIII, que nous prions la Divine bonté de nous conserver longtemps sain et sauf à nous et au troupeau chrétien. Salamanque, le 17 octobre 1578. » (Getino, *op. cit.*, p. 311. *Repertorio de los tiempos, etc...* dernier feuillet.)

décret de réforme d'après lequel le lendemain du jeudi 2 octobre de cette année compterait pour le vendredi 15, l'équinoxe serait fixée au 21 mars et la date de Pâques au premier dimanche après la pleine lune qui arrive le jour de l'équinoxe du printemps ou qui le suit.

Le 19 septembre de la même année, par une pragmatique datée de Lisbonne, Philippe II imposait cette réforme à tous ses domaines.

Quelle avait été exactement la part de Luis de Leon dans les travaux préparatoires de l'Université de Salamanque ? Rien dans ses écrits ne peut laisser croire qu'il eût des connaissances mathématiques ou même astronomiques particulières : son rôle ne fut donc pas prépondérant, ni même très important ; il y a tout lieu de penser qu'il eut surtout mission d'exprimer en un latin élégant les décisions des mathématiciens que l'Université fut obligée de recruter hors de son sein. La lettre d'envoi au Roi, non plus que celle adressée au Pape, ne mentionnent les noms des commissaires ; le mémoire n'est signé que de l'écolâtre Pedro de Guevara, du docteur Diego de Vera et du docteur Cristobal Arias. Et l'on ne voit d'ailleurs pas que Luis, naturellement porté à s'exagérer un peu l'importance de son rôle, ait jamais tiré vanité de la part qu'il prit à cette importante réforme : on peut donc être sûr qu'elle fut insignifiante.

La situation de Luis à l'Université restait précaire, bien que l'acquittement de Martinez lui eût apporté un appui moral évident. En effet, le traitement extraordinaire qui lui était attribué, aurait pu, semble-t-il, être supprimé. Il aurait suffi d'une manœuvre de ses ennemis qui n'avaient pas désarmé. Bartolomé de Medina était toujours là et son fanatisme ou sa rancune demeuraient redoutables. Aussi est-il naturel que Luis ait souhaité s'assurer une chaire officielle et régulière, non soumise au bon plaisir des électeurs ou de collègues peu sûrs. D'ailleurs, la conquête d'une chaire titulaire (*de*

propiedad) était le couronnement normal d'une carrière universitaire.

L'occasion se présenta bientôt. Francisco Sancho, le président des assemblées de revision de la Bible de Vatable, le Commissaire du Saint-Office, qui avait qualifié assez durement, comme on a vu, les doctrines de Luis, avait été nommé évêque de Segorbe, pendant que celui-ci était en prison. Il avait gardé, selon l'usage, la propriété de sa chaire de Philosophie morale, dans laquelle il était remplacé par des suppléants.

Il mourut le 23 juin 1578, en léguant mille ducats à l'Université de Salamanque.

Luis posa immédiatement sa candidature à la chaire vacante [1], concurremment avec le recteur du Collège de la Merci, Francisco Zumel. La lutte fut acharnée : les deux compétiteurs se lancèrent mutuellement les accusations les plus passionnées. Zumel accusa Luis d'avoir violé la clôture à laquelle étaient astreints les candidats et d'être sorti pour faire des visites hors de Salamanque, contrairement aux statuts ; d'avoir suborné des votes par de l'argent, des cadeaux, des menaces, ou par la persuasion ; d'avoir donné de l'argent à nombre d'étudiants pour les empêcher de s'éloi-

1. Voir aux Archives de l'Université de Salamanque : *Processo de la cathedra de propriedad de philosophia moral que vaco por muerte de el R^mo señor maestro Don Francisco Sancho obispo de Segorbe. Vacose a nueue de Julio de* 1578 *con el termino de el estatuto que son* 30 *dias.* — Sancho était mort le 23 juin. Zumel, né à Palencia d'après Nicolas Antonio, était entré dans l'ordre de la Merci et fut l'élève de Gaspar de Torres. Titulaire d'une chaire d'Arts le 2 décembre 1570, il devint professeur de Physique le 7 décembre 1575. Il prit en 1572 le grade de maître en Théologie. Le 18 janvier 1580 il fut nommé professeur de Philosophie morale : il prit, le 19 mai et le 10 juillet, les grades de licencié et de maître ès Arts. En 1593 il était Général de la Merci. Il prit sa retraite en mai 1601 et mourut en 1607. Sa chaire fut déclarée vacante le 23 avril de cette année-là. (Esperabé y Artegea, *op. cit.*, t. II, p. 433.)

gner, ou de les avoir nourris à ses frais pendant la vacance de la chaire ; d'avoir usé de lettres de recommandation. Enfin, un des parents de Luis, laïc et magistrat royal, serait venu à Salamanque appuyer sa candidature ; et lui, et ses domestiques, racolaient publiquement les votes, offrant des dîners et des collations, de l'argent et même des banquets publics [1].

Les moines de Saint-Augustin en faisaient autant et conviaient ouvertement les électeurs à venir boire et manger dans leur couvent. La vie même de l'infortuné Zumel, à l'en croire, était en danger, et il accusait des parents de Luis d'être venus le chercher à son couvent de La Vera Cruz, dans l'intention de lui administrer la bastonnade [2].

Luis ripostait par des accusations analogues, et tout cela sans doute était bien exagéré. Mais le trinitaire fut, en fin de compte, battu le 14 août 1578 par une majorité de cent soixante-dix-neuf voix, et Luis, devenu professeur titulaire, n'eut plus à redouter les caprices des électeurs scolaires [3].

1. Voir Getino, *op. cit.*, p. 267. Zumel accusa Luis d'avoir violé la clôture à laquelle étaient condamnés les candidats, pour aller à onze lieues de là voir un certain Gaspar Osorio, que le recteur Juan de Acuña ordonna d'interroger le 7 août 1578 à Villa Vieja, et qui était peut-être parent de Luis de Leon. Au même moment se trouvait à Salamanque, où l'avait appelé un important procès, un autre parent de Luis du nom de Juan de Leon, trésorier de la collégiale de Belmonte, dont je n'ai pu établir la filiation. Zumel prétend que ce Juan de Leon avait un domestique du nom de Lopez qui pénétra, armé, en compagnie d'un certain Miguel de la Cruz et d'un nommé Martinez, dans son couvent de la Merci avec l'intention de le tuer et qu'il s'était caché dans un confessionnal : le pauvre religieux n'aurait échappé à la mort, ou tout au moins à des voies de fait, que parce qu'il était malade dans sa cellule où ses ennemis ne purent le découvrir.

2. Procès de la chaire de Philosophie morale, année 1578, fol. 200. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 267. — *La philosophie morale* correspondait à ce que nous appelons aujourd'hui la philosophie : elle se distinguait de la *philosophie naturelle* qui n était autre chose que la physique.

3. Luis obtint 301 suffrages contre 122.

Le titulaire de la chaire de Philosophie morale devait être maître ès arts dans les six mois qui suivaient sa nomination : Luis de Leon n'était encore que bachelier dans cette faculté. Il profita des vacances pour se rendre à l'Université que les Bénédictins avaient établie dans leur monastère de San Facundo à Sahagun et s'y faire conférer le 11 octobre 1578, le grade de maître ès arts, que l'Université de Salamanque entérina le 25 octobre [1].

Un mois plus tard une précieuse satisfaction devait lui être accordée : la réhabilitation de son ami Grajar.

La mort du professeur de Bible n'avait pas arrêté la procédure engagée contre lui : le Procureur du Saint-Office avait obtenu du tribunal la publication d'un arrêt sommant les héritiers du défunt de défendre sa mémoire. Un de ses neveux, Antonio de Grajar et son frère Cristobal de Grajar [2] prirent donc sa défense. Ils se firent représenter par un ancien Collégial du Collège du Cardinal, chanoine d'Avila, du nom de Maldonado, qui remplit en cette affaire le rôle de théologien-conseil ou *patrono*.

Le 16 décembre 1575, après avoir pris connaissance de l'avis du *patrono*, Frechilla, Cancer et Nicolas Ramos qualifièrent les propositions reprochées à Gaspar de Grajar [3]. Mais ce ne fut que le 14 janvier 1578 que les Inquisiteurs Francisco de Menchaca, Guijano de Mercado, Andrés de Alava et Pedro de Quiroga se réunirent aux Consulteurs Pedro de Vaca de Castro, Fernando Niño de Guevara et Francisco de Albornoz,

1. Les documents concernant la maîtrise ès arts de Luis de Leon ont été publiés par le P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Historico H-A*, vol. V, mayo de 1916, pp. 325-336. Il est à remarquer que, dans le certificat délivré par l'abbé de San Facundo, la patrie de Luis de Leon est exactement spécifiée : « Rdus. Pater frater Indovicus a legione ordinis heremitarum dini Augustini *oppidi* de belmonte conchensis diocesis. » (*Ibidem*, p. 330.)

2. Cristobal de Grajar habitait Villalon où il était marchand.

3. Biblioteca Nacional de Madrid, mss. 12.748 fol. 497 et suivants.

Auditeurs de la Chancellerie royale de Valladolid, pour rendre leur arrêt.

Ils déclarèrent qu'ils « votaient et qu'ils étaient d'avis que l'accusé, sa mémoire et sa réputation, quant au délit d'hérésie formelle dont le procureur l'avait accusé, fussent absous de l'instance et, en raison de ce qui résultait contre lui de ladite procédure, qu'on prélevât sur ses biens séquestrés, par manière de pénitence pécuniaire, mille ducats pour les dépenses extraordinaires du Saint-Office [1]. »

Francisco de Albornoz rédigea son avis par écrit et le remit le 31 janvier : « Il est, disait-il, du même avis que ces autres Messieurs et vote comme eux, sauf que, pour la peine pécuniaire, il est d'avis qu'elle soit de deux mille ducats, vu l'importance considérable de sa fortune [2]. »

Le Conseil suprême formula enfin la sentence définitive qui fut lue par le notaire Pedro de Vinegas pendant l'auto-de-fe célébré à Valladolid sur la Plaza Mayor le dimanche 28 septembre 1578 ; elle absolvait purement et simplement Grajar de l'instance et ordonnait, contrairement à l'avis des juges de Valladolid, de lui restituer intégralement tous ses biens séquestrés [3].

En conséquence Cristobal de Grajar présenta à l'assemblée plénière de l'Université de Salamanque le 29 novembre 1578 une copie de cette sentence d'acquittement : il lui demandait de faire les frais des obsèques de son malheureux frère et de payer à ses héritiers le traitement dont il avait été privé durant son emprisonnement.

L'assemblée, dont faisaient partie Luis de Leon et Bartolomé de Medina, prit immédiatement la résolution suivante :

1. Biblioteca Nacional de Madrid, mss. 12.748 fol. 537.
2. Biblioteca Nacional de Madrid, mss. 12.748, fol. 538 r.
3. Voir la sentence acquittant Grajar : Appendice VI.

« Que Maître Francisco Sanchez, professeur de rhétorique, primicier, convoque tous les docteurs et maîtres de l'Université pour le premier jour libre de fête ou de congé, et que l'on célèbre lesdites obsèques avec tout le soin et la diligence que l'on y met d'ordinaire, conformément aux statuts, usages et coutumes de ladite Université.

« *Item* on décida et ordonna que la veille on publierait ladite sentence aux leçons de Prime, de Vêpres et de Décret, pour faire connaître l'acquittement dudit Maître Grajar, et que cette publication serait faite par le secrétaire Andrés de Guadalajara ou par Bartolomé Sanchez, secrétaire, son suppléant en cet office. »

On confia enfin le soin de fixer les sommes dues à Grajar, à une Commission composée du docteur Diego de Vera, de Cristobal Pedro de Moya, de Bartolomé de Medina et de Pedro de Uceda « qui étaient présents et acceptèrent [1] ».

La réhabilitation de Gaspar de Grajar ne pouvait être plus complète.

On aimerait savoir quelles furent les idées directrices de Luis en abordant l'enseignement de la philosophie, l'originalité qu'il y déploya, l'école tout au moins à laquelle il se rattacha. Malheureusement les leçons professées par lui à cette époque ne semblent pas avoir survécu. Néanmoins, le Père Gutierrez, avec un scrupule méritoire, s'est attaché à rechercher dans les œuvres du professeur de Salamanque, les passages qui pourraient permettre de s'en faire une idée [2].

Ses patientes et minutieuses investigations ne lui ont permis d'arriver qu'à une conclusion fort modeste : c'est

1. Libro de Claustros, 1578-1579, fol. 11 r.

2. Marcelino Gutierrez : *Fr. Luis de Leon y la filosofia española del siglo XVI*. 2e édition, Madrid, 1891.

que Luis de Leon est resté foncièrement attaché à la philosophie scolastique, c'est-à-dire à celle de saint Thomas, et que, s'il s'en écarte, ce n'est que sur des points de détail, dans lesquels, avec une grande liberté d'esprit il adopte des solutions de Platon ou de Scot aussi bien que d'Aristote.

On ne saurait s'en étonner. Élevé au milieu de juristes, d'avocats ou de magistrats accoutumés à peser les mots de tous les textes, à ne s'occuper des généralités qu'à l'occasion de questions d'espèces, et plus tard, invinciblement attiré par la critique verbale de l'Écriture Sainte, il répugne aux vastes synthèses, toujours fausses par quelque côté, et qu'une science véritable interdit de former.

D'ailleurs son enseignement fut de trop brève durée pour lui permettre de tenter la construction d'un système philosophique. En effet, il abandonna bientôt la chaire qu'il venait de gagner.

La philosophie n'était pas en effet l'objet de ses études préférées et cet enseignement était moins considéré que celui de la théologie et de l'Écriture Sainte. Aussi, lorsque la mort du titulaire Gregorio Gallo, évêque de Ségovie, rendit vacante la chaire d'Écriture Sainte, le 25 septembre 1579, s'empressa-t-il d'y poser sans retard sa candidature.

Cette fois encore il eut pour concurrent ce même Domingo de Guzman qui avait obtenu comme lui, en 1578, la création d'un cours supplémentaire. Entre les deux hommes, les relations ne pouvaient être bien cordiales.

Domingo s'était permis de gloser, en les parodiant, les vers que Luis avait écrits en quittant sa prison : *Ici l'envie et le mensonge.* Le fils de Garcilaso s'était pitoyablement acquitté de cette basse besogne. Des partisans de Luis de Leon ripostèrent. L'un d'eux, aussi piètre versificateur que Domingo, montrant les deux candidats qui se disputaient la chaire, qu'il personnifiait sous le nom d'Ana, disait : « Luis et Mingo

prétendent se marier avec la belle Ana ; chacun prétend l'avoir, mais de l'avis de tous elle se meurt pour Luis. »

Luis y Mingo pretenden
Casarse con Ana bella ;
Cada cual pretende habella,
Mas segun todos entienden
Muerese por Luis ella [1].

Après une lutte acharnée, Luis l'emporta ; mais sa victoire fut douteuse.

L'annaliste anonyme, précédemment cité, écrit en effet, à l'année 1579, que Luis gagna la chaire de Bible le dimanche 6 décembre et en prit possession le lendemain ; il aurait obtenu deux cent-quatre-vingt-une voix et son adversaire deux cent quarante-cinq. Mais après vérification des suffrages Luis n'avait plus que trois voix de majorité, et cela en supprimant un bulletin valant cinq voix, portant une marque et que l'on soupçonna d'être dominicain. Un procès s'engagea, qui ne prit fin que par un arrêt du tribunal de Valladolid, en date du 13 octobre 1581, donnant gain de cause à Luis de Leon [2].

Les Dominicains persistèrent à prétendre que Luis n'avait triomphé que grâce à une fraude, sur laquelle on n'est pas

1. Publié pour la première fois par Merino dans le prologue des *Poesias*, t. VI, p. XXV, Madrid, 1816. — Sur la compétition de Guzman et de Luis, voir Blanco, *op. cit.*, p. 217.

2. « Cette année 79, le dimanche 6 décembre, on pourvut la chaire de Bible en la personne de F. Luis de Leon, et le lendemain il en prit possession: il eut 281 voix et maître Fr. Domingo de Guzman, 245. Il l'emporta par 36 voix. On vérifia les *cours*, et ce fut en enlevant un bulletin marqué, qui contenait cinq *cours*, et que l'on soupçonna être dominicain. Ne pouvant pas s'y résigner, les frères firent un accord d'après lequel il y aurait 100 votes de Saint-Dominique et 50 de Saint-Augustin. Il y eut un procès jusqu'au 13 octobre 81 où le tribunal de Valladolid rendit un arrêté en faveur de Fr. Luis de Leon. » (Gallardo, *Ensayo*, t. IV, col. 1329-1330.)

exactement fixé. Leurs historiens avancent que, vers 1600, une personne qui avait pris part au vote illégalement, et assuré ainsi le triomphe de Luis de Leon, fut prise de remords, et, par acte notarié, s'engagea, devant témoins, à verser au couvent de San Esteban, huit mille réaux, en dédommagement du tort qu'elle lui avait fait, et à effectuer ce payement en trois ou quatre versements, dont le dernier eut lieu en 1600.

Selon le P. Fernandez et le P. Mora, les livres de caisse du couvent auraient conservé la trace de ces payements et le nom même du coupable : force est de les croire sur parole. Cet incident prouve seulement à quel degré les passions étaient surexcitées dans ces circonstances ; il est fort légitime de supposer que ces fraudes se pratiquaient dans les deux camps, bien que la délicatesse de conscience dont fit preuve le partisan de Luis fût à coup sûr exceptionnelle [1].

1. Alonso Fernandez dans son *Histoire* manuscrite *du Couvent de San Esteban* dont il existe trois exemplaires (un à l'Université de Salamanque, l'autre aux mains du P. Getino, le troisième entre celles du P. Justino Cuervo) écrit au livre II, chapitre XXII : « En ce temps le P. maître frère Domingo de Guzman, fils du couvent de Salamanque, posa sa candidature à la chaire d'Écriture Sainte, vacante par la mort de l'évêque de Ségovie Gregorio Gallo, qui avait pris sa retraite comme titulaire de celle-ci. Il ne la gagna pas, bien qu'il eût la justice de son côté, car bien que les votes fussent en nombre égal pour les deux candidats, maître Fr. Domingo avait plus de titres que son adversaire : celui-ci l'obtint de fait et fut mis en possession. De nos jours, c'est-à-dire en 1600, on vit apparaître manifestement l'injustice et le tort faits à maître fr. Domingo et à l'ordre en cette occasion, lorsqu'on ne lui donna pas la chaire ; car quelqu'un qui avait voté, sans avoir droit de vote, s'arrangea avec le Prieur et le couvent de Salamanque, et restitua huit mille réaux au couvent pour lui avoir enlevé la chaire injustement, en votant pour son adversaire, et déclara pour la paix de sa conscience ce qu'il avait fait, alors que le P. maître [Fr. Rafael de la Torre] était prieur, et s'engagea par acte authentique devant un notaire et des témoins à payer lesdits huit mille réaux en trois ou quatre versements ; le dernier eut lieu en 1600, alors que le Prieur

Quoi qu'il en soit, Luis fut installé dans la chaire qu'avait occupée jadis son ami Grajar et qu'il lui avait disputée au début de sa carrière : émouvant souvenir ! Il allait y donner un enseignement inspiré des mêmes idées qui avaient causé la persécution dont lui, Grajar et Martinez avaient été les tristes victimes.

Quelques semaines plus tard, en décembre 1580, son irréductible adversaire, Bartolomé de Medina, mourait, à l'âge de cinquante-trois ans, après avoir assisté à la réhabilitation triomphale de ceux dont il avait pu croire qu'il avait causé la perte [1].

Quant à Guzman, il ne mourut pas de chagrin dans sa cellule, comme l'insinue le dominicain Mora ; il se consola de

---

était maître Fr. Francisco de Agustino, comme on peut voir dans le livre de comptes aux archives dudit couvent. » (Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 272-273.) — Le P. Mora qui écrivait seulement au XVIIIe siècle, dit en parlant de la candidature de Herrera et d'Antolinez à la même chaire de Bible : « Il ne dut pas y avoir de fraude comme celle qui la fit perdre à notre insigne Fr. Domingo de Guzman, contre le célèbre augustin Fr. Luis de Leon en 1581. Parce qu'alors certain docteur qui en fut coupable fut condamné à payer au couvent 8.000 réaux, qu'il paya au fur et à mesure de ses ressources, jusqu'à ce qu'il les eût versés et qu'il eût reçu quittance. Le tout résulte de différents reçus du livre de comptes de cette époque, dont quelques-uns portent les nom et prénom du docteur, à qui nous faisons grâce ici, bien que cela n'ait guère d'importance. » (*Historia Analitica de San Esteban de Salamanca*, t. V, p. 136. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 270-271.) Cette histoire manuscrite est aux mains du P. Justino Cuervo. — Au tome IV pages 646-651 et 881-887, l'auteur parle longuement de Domingo de Guzman et dit qu'il apprit à souffrir (aprendio a sufrir) en perdant cette chaire, et qu'il quitta dès lors l'Université pour sa cellule : il mourut en 1582. (Cité par Blanco, *op. cit.*, p. 216, note.) — On peut voir la discussion de ces textes par le P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Historico H.-A.*, vol. VI, octobre 1916, pp. 255-268, et novembre 1916, pp. 325-337.

1. Quétif et Échard, *op. cit.*, t. II, pp. 256-257, disent que tous les Collèges, les Universitaires et les Ordres réguliers suivirent ses obsèques.

son échec en conquérant la chaire de *Durand* qu'il conserva jusqu'à sa mort en juillet 1582 [1].

1. Guzman qui avait un cours extraordinaire payé cent ducats semble toutefois l'avoir abandonné après son échec, car en 1579-1580 il ne fit que trente-quatre leçons. Il gagna la chaire de *Durand* qu'avait abandonnée Bañez, le 1er mars 1581 et mourut le 26 juillet 1582. — Voir l'article du P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Histórico H.-A.*, vol. VI, octobre 1916, pp. 256-257, note 1.

CHAPITRE XXI

1579-1582

Explications données dans la chaire de Bible. — Publication des Commentaires latins du Cantique des Cantiques et du Psaume XXVI (1580).

Les premières années pendant lesquelles Luis occupa la chaire de Bible furent marquées par une activité intense. C'était en effet l'enseignement qui convenait le mieux à ses capacités, et qu'il était à peu près seul à pouvoir marquer d'une empreinte vraiment personnelle. Les cours qu'il professa à cette époque ont été préservés par des cahiers d'étudiants.

Il semble que le Commentaire sur l'Ecclésiaste [1] appartienne à la première année, 1580. Il en poussa l'explication jusqu'au douzième verset du chapitre IX qu'il commentait le 17 août. A ce moment il fut sans doute forcé de se rendre à Valladolid pour le procès qui lui disputait la propriété de sa chaire : il s'y trouvait en effet le 6 novembre, le 10 et le 13 décembre, dates où il achevait respectivement les chapitres XXXIII, XXXIV et XXXV du Commentaire qu'il

1. Ce cours sur l'Eclésiaste se trouve dans les *Opera*, t. I, pp. 271-508. Après quelques lignes de l'explication du verset 12 du chapitre IX, l'étudiant qui prenait ces notes, a écrit l'annotation suivante : « Ici le P. frère Luis de Leon abandonna, le 17 août, et fut continué par le P. Tapia. » (*Ibidem*, p. 508.)

préparait sur le Livre de Job[1]. Il était suppléé pendant son absence par son ancien élève Diego de Tapia[2].

Bien que, dans ce Commentaire de l'Ecclésiaste, Luis envisage encore avec complaisance les divergences qui existent entre le texte hébreu et la Vulgate, il ne manque pas de marquer avec éloges comment, tout en s'éloignant du mot à mot, saint Jérôme a cependant pénétré merveilleusement le sens du prophète. Il reste de lui une traduction en langue vulgaire de ce même livre, qu'il est assez naturel de supposer de la même époque et qui a été publiée dans ces dernières années sous le titre : *El perfecto Predicador.*

Dans le courant de l'année 1580 parurent ses premières œuvres : son *Commentaire latin sur le Cantique des Cantiques*[3] et son *Exposition du Psaume XXVI*[4] furent publiés en effet,

1. Dans le manuscrit original conservé à la bibliothèque de l'Université de Salamanque on lit à la fin du chapitre XXXIII : « Deo et Christo gratias, Pinciae VI noviembre an. 80. » — Et les dates ci-dessus se trouvent à la fin des chapitres XXXIV et XXXV.

2. Diego de Tapia, augustin de la maison de Salamanque, élève de Luis de Leon, était né en 1549 et mourut à quarante-deux ans en 1591. Il avait donc à ce moment trente et un ans. Il a laissé un traité *De Incarnatione Christi*, un autre *De admirando Eucharistiae Sacramento*, publiés avec un *Tractatus de ritu Missae*, à Salamanque en 1589. Voir Nicolas Antonio. Il était peut-être parent de Luis de Leon dont l'arbre généalogique contient ce nom de Tapia.

3. *F. Lvysii Legionensis, Avgvstiniani, Divinorvm librorvm primi apvd Salmanticenses Interpretis. In Cantica Canticorvm Solomonis explanatio. — Ad. Serenissimum Principem Albertum, Austriae Archiducem, S. R. E. Cardinalem* (Emblème de l'auteur avec, en bordure, la devise : « Ab ipso ferro »). — *Salmanticae, Excudebat Lucas a Iunta M. D. LXXX. Cvm privilegio.* — A la fin : *Salamanticae, Excudebat Lucas a Iunta. M. D. LXXX. Con privilegio.* — In-4° de 8 + 370 + 12 pp. avec Index à la fin, et en tête, une poésie latine à la Vierge. — Licence du Provincial Pedro Xuarez... Datum Salmanticae XI. Calend. Ianuarij. Ann. MDLXXVIII. — Approbation du docteur en Théologie Sebastian Perez. — Licence du Conseil : Madrid 22 mars 1580. — Privilège pour dix ans : San Lorenzo, 13 octobre 1579. — Errata. — Dédicace à l'Archiduc Albert. — Lectori.

4. « *F. Lvysii Legionensis Avgvstiniani. Divinorvm librorvm primi*

cette année-là, dans le même volume, chez le libraire Lucas Junta à Salamanque.

Le premier portait l'approbation de Sebastian Perez, l'ami dont Luis aurait bien voulu faire son *patrono*. Il était dédié au Cardinal-Infant, l'Archiduc Albert. La dédicace est intéressante par ce fait qu'elle montre que l'auteur avait été présenté à ce prince et reçu aimablement par lui. Cette présentation dut avoir lieu en 1577 ou 1578 [1]. L'Archiduc [2] avait peut-être joué un rôle dans l'acquittement de Luis, et, dans tous les cas, le bruit fait autour du nom de ce dernier aurait suffi à expliquer que le jeune prince eût éprouvé le désir de le voir. Alonso Coloma, valet de chambre de l'Archiduc, avait fait savoir à Luis que celui-ci ne l'avait pas oublié [3].

---

apvd Salmanticenses Interpretis. In Psalmvm vigesimvm sextvm Explanatio. (Emblème de l'auteur). — *Salmanticae, Excudebat Lucas a Iunta. M. D. LXXX. Cvm privilegio.* » — In-4°, de 4 folios. + 71 pp. — Approbation de fr. Hernando del Castillo, Madrid, 14 mars 1578. — Errata. — Dédicace à l'Inquisiteur Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède.

1. Dans sa dédicace, Luis dit que cette présentation eut lieu l'année précédente « superiore anno » : or l'approbation est du 14 mars 1578, et le privilège du 13 octobre 1579.

2. L'archiduc, né, le 15 novembre 1559 à Neustadt, mort à Bruxelles le 15 juillet 1621, était le sixième fils de Maximilien II et par sa mère Marie d'Autriche, le petit-fils de Charles-Quint. Il avait été élevé à la cour de Philippe II et fut créé cardinal et archevêque de Tolède avant l'âge de vingt ans. Il occupa plus tard les fonctions d'Inquisiteur général. Philippe II le nomma gouverneur du Portugal et, en 1595, à la mort de l'archiduc Ernest, gouverneur général des Pays-Bas.

3. « Au Sérénissime Prince Albert d'Autriche, Archiduc Cardinal de la Sainte Église Romaine, frère Luis de Leon augustin, Salut et Paix. — Votre amour des lettres et votre affection pour les savants dont vous donnez des preuves et que vous désirez être connus de tous, m'ont donné l'espoir, Albert, honneur des Princes, que si je dédiais à votre Grandeur comme je le fais, ces Commentaires sur le Cantique des Cantiques de Salomon, cela ne vous déplairait pas. Et ce qui m'a poussé d'autant plus à oser le faire, c'est le souvenir de l'accueil riant et des paroles affables que vous m'avez dispensés l'année dernière, lorsque j'étais venu vous présenter mes hommages et tout ce que je

En cinq distiques latins, faisant suite à la Dédicace, Luis, s'adressant à la Vierge, la supplie de lui inspirer la traduction juste et les mots convenables [1].

Dans une courte préface il disait à quelle occasion il avait écrit la traduction en langue vulgaire du Cantique des Cantiques, comment elle s'était répandue à son insu, et la poursuite dont elle avait été l'objet de la part du Saint-Office. Il cachait d'ailleurs la personnalité d'Isabel Osorio sous le terme inexact d'« un ami », *cujusdam amici mei*. Il expliquait que la publication de ce commentaire en latin lui avait été d'abord conseillée, puis imposée, et que ce travail ne le satis-

---

suis... et l'assurance que m'avait donnée plus tard Alfonso Coloma, votre valet de chambre, que vous ne m'aviez pas oublié, mais que Votre Grandeur abaissait quelquefois ses regards sur mon humble personne et que dans vos conversations vous faisiez quelquefois mention de moi. En outre, j'ai considéré que ces écrits vous convenaient parfaitement, puisque vous êtes né pour gouverner un jour l'Église comme nous le pensons tous, et que, choisi par Dieu, vous commencerez ainsi à aimer l'Église dans ces écrits où vous verrez qu'elle a été aimée d'un si grand amour par le Christ, roi de tous les rois, que, non seulement il a voulu être appelé son seigneur et son père, mais encore être regardé comme son amant et son époux, et qu'il a voulu qu'on écrivît de lui-même les mots d'amour les plus ardents qui aient jamais été écrits. L'amour est en effet vraiment la qualité divine, ainsi que la bonté se répandant sur tous les hommes. Et cette vertu pour laquelle il est manifeste que vous êtes naturellement fait, vous en pénétrerez facilement la perfection et l'achèvement en lisant ce livre. Dédié à Votre Grandeur, qui lui servira de protection puissante, non seulement il ose paraître aujourd'hui, mais il espère encore et a l'assurance qu'il plaira plus à tous qu'il n'aurait jamais fait auparavant. Adieu ! » Dédicace du Commentaire latin du Cantique des Cantiques, *Opera*, t. II.

1. « *Votum*. — Quo mens plena Deo, quantoque exaestuat igne, | Inque vicem quanto flagrat amore Deus, | Dum resero interpres divini carminis, olim | Numinis impulsu quod cecinit Salomon, | Supremo, o virgo, penitus dilecta tonanti, | Ipse amor e cujus prosiluit gremio, | Da sensus rectos : da verba decentia : posse | Da sanctos ignes pectore concipere : | Scilicet, ut magno perfunctus munere laudes, | Diva, tuas grato carmine concelebrem. || (*Opera*, t. II, p. 11.)

faisait guère, car, comme ce qu'on fait sans spontanéité, il l'avait écrit sans enthousiasme [1].

La façon dont est conçu ce commentaire est celle que Luis avait adoptée en écrivant sa traduction espagnole : cependant, ce n'est pas une transcription ni une traduction latine de l'espagnol ; en effet, le texte primitif avait été confisqué par l'Inquisition, et, officiellement tout au moins, il n'en devait subsister aucun exemplaire. En substance toutefois, le texte latin ne diffère naturellement pas du texte en langue vulgaire, quant au fond, et, dans la forme même, on retrouve les exemples, les comparaisons, et parfois les termes même dont Luis s'était servi en espagnol.

Mais à cette explication littérale du texte hébreu, dans laquelle l'auteur s'était primitivement confiné, il ajoutait cette fois un commentaire du sens mystique du Cantique, chapitre par chapitre : la rédaction en était achevée en 1578, deux ans seulement après la libération de Luis ; il présente bien des points intéressants.

Luis déclare que le Cantique est une allégorie, non au sens où les théologiens prennent ce mot, mais au sens que lui donnent les rhéteurs, de métaphore continue [2]. Mais cette allégorie a un sens apparent et un sens caché. Au premier, Luis avait donné dans sa traduction en langue vulgaire le nom d'*écorce* ; ici, pour ne pas réveiller la défiance du Saint-Office, il lui donne celui de son (*sonus*) qui est infiniment moins clair, mais qu'il préfère à celui de sens historique qu'avaient em-

1. « Je ne suis généralement pas content de moi. Car l'esprit contraint et appelé dans une autre direction qu'il ne souhaite, vient malgré lui, et, pour cette raison, se montre chiche et avare dans les pensées et les mots qu'il suggère. » (*Opera*, t. II, p. 12.)

2. « Tout ce livre est en figures et en allégories. Par allégorie j'entends non pas cette allégorie qu'à l'instigation de saint Paul les théologiens introduisent dans l'Écriture lorsqu'ils distinguent du sens qu'ils appellent littéral le sens allégorique : mais celle que les rhéteurs disent produite par la métaphore continue. » (*Opera*, t. II, p. 12.)

ployé nombre d'écrivains après Origène [1] et dont s'était également servi l'infortuné Gudiel. Au second il donne le nom de sens littéral [2].

Plusieurs indices donnent à penser que la rédaction de quelques passages fut écrite en prison. C'est ainsi qu'on ne s'expliquerait guère que par un loisir prolongé le hors-d'œuvre consacré à l'explication des mots *In curribus Pharaonis*, et à ce que Quintilien appelle l'allégorie mixte. Bien qu'il se soit inspiré du VIIIe livre de Quintilien, qu'il nomme, les exemples qu'il cite de Virgile ou d'Horace ont été choisis par lui et commentés comme pourrait le faire un professeur de rhétorique devant ses élèves. Cette dissertation fait partie du premier chapitre du Cantique [3]. Au même endroit, à propos

1. Origène *Homilia I, in Canticum.*

2. « Tout cela est divisé en *son* (car il ne me vient pas à l'esprit pour le moment de meilleur mot pour désigner le sens, quel qu'il soit, que ces écrits semblent avoir au premier abord : bien que je sache que d'anciens écrivains ecclésiastiques l'ont nommé histoire ou sens historique ; mais nous l'appellerons *son des mots*) ; tout cela donc est divisé en son et pensée, de telle sorte que le son soit le sens extérieur, qui frappe les yeux ; mais la pensée cachée, et le sens secret où amène le son extérieur est ce que l'on appelle et qui est le sens littéral. » (*Opera*, t. II, p. 16.) Cependant lorsqu'il ajouta une troisième explication mystique en 1588, il écrivait : « Aussi n'est-ce pas proprement le sens, mais comme j'ai coutume de le nommer, le son pour ainsi dire des mots, ou comme saint Bernard l'appelle, la surface littérale, ou la teneur et l'écorce de la lettre. » (*Opera*, t. II, p. 104.)

3. « Il faut savoir que celui qui tient le rôle de l'homme dans ce poème, bien qu'on le fasse généralement parler comme un pasteur, apparaît cependant parfois sous sa propre figure... Quintilien appelle mixte ce genre d'allégorie et dit qu'il est d'un emploi très fréquent. Aussi en dit-il : « Dans ce genre d'allégorie la métaphore vient des mots et le sens des idées. « [Quintilien, VIII, 6, 48]. Ainsi le poète ayant commencé : *Nondum subacta ferre jugum valet* || *cervice, nondum munia comparsis aequare* | [Horace, Odes I, 5, 1-2.] et ayant ajouté : *Circa virenteis est animus tuae* || *campos juvencae, nunc fluviis gravem* || *solantis aestum, nunc in udo* || *ludere com vitulis salicto* || *praegestientis.* (Horace, *Odes* II, 5, 5-9) ; et ensuite sans métaphore : *Jam proterva* | *fronte petet Lalage maritum.* | [Horace,

des mots *Pulchrae sunt genae tuae sicut turturis*, se lit une digression bien curieuse sur le mot תור *thor* qui désigne un petit bijou d'or, en forme de tourterelle, dont les juives ornaient leur front : Luis décrit longuement cette coiffure et rappelle avoir vu dans sa jeunesse de très anciennes statues de femmes coiffées de la mitre ornée de franges, semblable à celle dont usaient les femmes de Syrie ou de Palestine et portée de son temps par les femmes d'Afrique : il tenait ce détail d'un Arabe auquel il avait recours, au moment même où il écrivait ces lignes [1]. Il semble bien que cet Arabe ne soit

Odes II, 5, 15-16]. Et Virgile déplorant la mort du dictateur César en la personne de Daphnis, après avoir conservé presque en tout la figure des dieux, renonça cependant au décor dans le vers : *Daphnis et Armenias curru subjungere tigres* || *instituit, Daphnis thyrsos inducere Baccho.* [Bucol. V, 29-30] il a exprimé en effet au propre et littéralement ce que faisait César, dont il s'agissait. En effet celui-ci, dit-on, rapporta à Rome d'Arménie le culte du dieu Bacchus. Et de même dans le passage où il décrit les combats et les mœurs des abeilles par des métaphores tirées de l'art militaire et des batailles et des camps romains, alternativement il se sert dans ses vers de la métaphore et de l'expression propre ; allégorie : *namque morantes* || *Martius illi aeris rauci canor increpat et vox* || *auditur, fractos sonitus imitata tubarum.* || [Géorgiques, IV, 70-72.] Sens propre : *trepidae inter se coeunt pennisque coruscant* [*Ibidem*, 73]. De nouveau en allégorie : *Et circa regem atque ipsa ad praetoria densae* || *miscentur* [*Ibidem*, 75-76]. Puis au sens propre : *concurritur aethere in alto* | *fit sonitus, magnum mixtae glomerantur in orbem.* || [*Ibidem*, 78-79]. Ce vers est sans métaphore : *Nec vero a stabulis pluvia impendente recedunt* || *longius, aut credunt coelo adventantibus Euris.* || [*Ibidem*, 191-192]. Puis il revient à la première allégorie : *Sed circum tutae sub mœnibus urbis aequantur* || *excursusque breves tentant.* || [*Ibidem*, 193-194]. » (*Opera*, t. II, pp. 29-31.)

1. « Ce qui est sûr c'est que ce sont certaines parties de la parure féminine et certains ornements que portent les femmes qui sont désignés par ces mots de tourterelles et de colliers : mais lesquels et de quelle espèce ? Il n'est pas facile de le dire. En effet le mot hébreu, תור Thor, que l'ancien traducteur a rendu par *turtur*, désigne selon les uns des chaînettes d'or très fines, ou selon d'autres de très petites pierres précieuses enfilées en rangs; selon d'autres de toutes petites figures de tourterelles, habilement faites d'or ou d'argent. Je me rappelle

autre que le jeune Maure qui le servait dans sa prison et qui le laissait mourir de faim, comme il s'en plaignit à ses juges [1].

Sa personnalité se trahit dans certains passages, tels que le commentaire des mots *Quae est ista, quae ascendit sicut virgula fumi ?* En quelques lignes vibrantes du sentiment de l'indignation et du triomphe, il rappelle son emprisonnement, et son absolution provoquant l'étonnement chez ceux qui

avoir vu de très anciennes statues de femmes, coiffées d'une mitre, mais pour le reste vêtues à la grecque, sauf que, du bord de la mitre auprès des tempes, pendaient une quantité de fils qui tombaient sur les joues. Cette sorte d'ornements n'est pas seulement fort ancienne ; les femmes de Palestine et de Syrie s'en servaient jadis, je crois, puisque les Arabes qui occupent actuellement l'Afrique les emploient, sans fils ni lisses, non seulement dans les manteaux de laine et de soie qu'ils fabriquent pour se protéger de la pluie, mais encore dans les longs turbans de lin qu'ils enroulent autour de leur tête. Or, il est vraisemblable que ces fils, tombant des bords de la mitre, et généralement faits de lin tordu, les femmes riches et nobles les portaient d'or ou les remplaçaient par des chaînettes d'or, ou par des rangs nombreux de petites perles enfilées, à l'extrémité desquels étaient ajoutées les petites figures de tourterelles d'or très petites : et c'est là l'ornement que les Hébreux désignent par le pluriel *Thorim* תורים. Au moment où j'écrivais ceci, j'ai appris d'un Arabe à mon service, que cet ornement de la coiffure féminine dont j'avais fait une description conjecturale d'après d'anciennes statues, ou quelque chose de très semblable, était en usage de nos jours chez les femmes arabes qui l'appelaient en leur langue *Humal hazem*. C'est un bandeau de lin brodé, long de huit doigts et large de trois : de l'un des bords tombent plusieurs rangs de petits disques d'or ou de petites perles, ou un mélange des deux, enfilés sur un fil. Les femmes arabes ajoutent ce bandeau aux autres dont elles parent leur tête et le lient serré de telle sorte que les rangs de perles qui tombent du bandeau, atteignent presque les paupières et flottent autour du front et des tempes. » (*Opera*, t. II, pp. 33-34.) De même lorsqu'en 1586 ou 1587, il écrivait son troisième Commentaire mystique du Cantique, il disait : « Il dit donc que la tête de l'épouse est écarlate, soit qu'elle fût couverte d'un voile écarlate, soit que sa chevelure fût teinte en pourpre. Car c'est une couleur appréciée en Orient, ce qui fait que de nos jours les femmes arabes teignent leurs cheveux dans une infusion de racines de troëne afin de leur donner cette couleur. » (*Opera*, t. II, p. 111.)

1. Voir plus haut, t. I, p. 431, n. 5 et 434.

l'ont connu et qui s'écrient : « *Quis est iste qui ascendit de deserto sicut virgula fumi ?* Oui, quel est donc cet homme qui, perdu, errant, courant tout à l'heure au hasard dans la ville, est redevenu si soudainement joyeux et heureux ? qui a échappé à tant de maux qui l'accablaient ? qui, attaqué de tous côtés par ses ennemis, impitoyablement trahi par les siens, les a surpassés tous par la fermeté de son âme ? qui s'est dégagé de tout le réseau des calomnies qui l'enchaînait si étroitement ? que ni la saleté d'une prison n'a achevé, ni la prolongation de son infortune n'a brisé, ni la haine servie par tous les moyens de nuire n'a réussi à perdre ? qui, désarmé, accablé de traits, les a soutenus et repoussés en se défendant avec modération jusqu'à ce que Dieu annihilât tous les efforts et tous les plans de ses ennemis, fît reculer l'audace devant la patience, et la malhonnêteté devant l'innocence [1] ? »

Les années n'avaient pas atténué l'âpreté de son caractère, et l'on est tout surpris en lisant l'explication mystique qu'il donne des mots *En lectulum Salomonis, septuaginta fortes viri ambiunt ex fortibus Israël, omnes tenentes gladios, et ad bella doctissimi, uniuscujusque gladius super fœmur suum, propter timores nocturnos*, de retrouver les invectives du discours de Dueñas contre les mauvais prélats qui se sont poussés aux honneurs par la brigue et la flatterie [2]. L'interprète s'élève

1. *Opera*, t. II, pp. 201-202.

2. « Qu'ils soient donc d'abord courageux. Et puis, comme ajoute le texte avec intention, qu'ils soient des braves d'Israël. Car ceux qui affrontent les travaux ardus de l'ambition, fréquentent les demeures des rois, osent et supportent tout, jusqu'à ce qu'ils obtiennent ce qu'ils désirent, c'est-à-dire d'être préposés aux affaires de l'Église, ceux-là sont à coup sûr braves ; autrement, en effet, comment seraient-ils capables de supporter un tel fardeau ? mais ils ne sont pas des braves d'Israël. Ils peuvent supporter n'importe quoi, ils peuvent, à travers les rangs de ceux qui ambitionnent les mêmes charges, s'ouvrir une route à force de labeur et de flatterie, comme avec une épée ; ils peuvent courir, même au travers des flammes, où les appelle leur passion malsaine des honneurs ; mais lutter de pied ferme par sa vertu

contre la doctrine erronée qui prétend que, pour être évêque, point n'est besoin de savoir la théologie. En voyant avec ces hommes l'avidité, la débauche, le faste, la cruauté, la férocité envahir l'Église, il se demande si Dieu n'a pas décidé de faire disparaître le christianisme de l'Espagne et de transporter ailleurs sa loi, peut-être chez des peuples actuellement infidèles [1]. Sans doute est-ce là une allusion aux peuples d'Amérique dont, comme on le verra, Luis prétendait trouver la conversion déjà prédite par les prophètes. Quoi qu'il en soit, il annonce son intention d'écrire un gros volume à ce sujet et

---

contre les vices, lutter dis-je, ou même soutenir la première vue de l'ennemi, ou tout au moins remplir les fonctions de conducteur de bagages, ou consentir à compter parmi les soldats, ils en sont tout à fait incapables, et sont alors plus mous que des femmes. Ils peuvent supporter n'importe quoi, pour acquérir un troupeau sur lequel ils se jetteront, et qu'ils tyranniseront ; mais, lorsqu'ils l'ont acquis, ils sont incapables de le repaître d'une nourriture salutaire et céleste. » (*Opera*, t. II, p. 207.)

1. « En effet, si, comme le pensent et l'enseignent quelques personnes, pour exercer les fonctions d'évêque, la connaissance de la parole de Dieu, c'est-à-dire des Saintes Lettres et de la Théologie n'est pas nécessaire, si les procédés par lesquels ils les ont acquises sont ceux au moyen desquels il faut les exercer, ils ont raison ; ils les ont acquises en effet par les pires procédés de l'ambition... Pour moi je crois que les anciennes mœurs de la République chrétienne ont principalement commencé à se corrompre au temps où ce furent des hommes ignorants des lettres et des lois divines qui occupèrent les chaires de l'Église. Avec eux en effet, l'avidité, le luxe et le faste, avec eux la cruauté et l'inhumanité, et d'innombrables autres fléaux envahirent les mœurs chrétiennes et accablèrent l'Église ; et ils l'ont si bien accablée qu'il ne lui reste, pour ainsi dire, aucun moyen de recouvrer la santé, et qu'il semble que dans l'avenir... comme les peuples d'Orient, chez qui florissait jadis la discipline chrétienne, sont aujourd'hui enveloppés des ténèbres de l'erreur, par la permission de Dieu qu'offensèrent leurs péchés, nous aussi qui l'avons irrité par nos fautes, nous soyons répudiés et nous devions être répudiés par lui, et qu'il cherchera et se choisira d'autres peuples inconnus, mais propres à recevoir la semence de la grâce et à la faire fructifier, pour y porter, avec la foi de son fils Jésus-Christ, le Royaume céleste qu'il nous retirera avec les dons du Saint-Esprit. » (*Opera*, t. II, pp. 208-209.)

d'y réduire à néant, sous les arguments et les témoignages, l'opinion néfaste de ceux qui enseignent cette funeste doctrine. « Il faudrait les mettre en prison, » dit-il, tout en reconnaissant que sur ce point ils avaient l'avantage sur lui [1].

Il revient ailleurs à la charge contre les mauvais évêques ; la violence avec laquelle il les attaque, semblerait l'écho de luttes ou de rancœurs personnelles : il les accuse de poursuivre les chrétiens sincères d'une haine spontanée, et, sous n'importe quel prétexte, d'essayer de les déshonorer ou même de les faire périr [2].

---

1. « Pourquoi en effet les particuliers aimeraient-ils ces lettres et ces études quand, non seulement ils les voient mépriser de ceux qui devraient les cultiver, mais qu'ils constatent que ceux qui les professent sont négligés, tenus pour rien et même tournés en dérision ? Mais à l'erreur de ces hommes nous consacrerons peut-être quelque jour le volume spécial qu'elle mérite et nous les accablerons sous une infinité de raisonnements et de témoignages. Bien que ce ne soit pas tant par des raisonnements qu'il faudrait les réfuter (car la chose est claire et telle qu'il ne semble pas permis de la mettre en doute) que par des chaînes qu'il faudrait les accabler, bien que sur ce point ils aient plus de chance que nous. Mais je parlerai contre eux une autre fois. Car un sujet si important ne saurait se renfermer dans les étroites limites de ce bref commentaire. » (*Opera*, t. II, p. 210.)

2. « Et à coup sûr, s'il n'est rien de plus salutaire au genre humain que les évêques qui remplissent leur charge comme il convient, ils sont aussi pour tous les hommes, mais surtout pour les meilleurs et les plus saints, ils sont pernicieux et funestes, ceux qui détournent à leur commodité ou leur intérêt le pouvoir qu'ils ont reçu de gouverner le peuple de Dieu, *ceux qui se conduisent en mauvais pasteurs*[a] et que désigne exactement le passage. Ce sont eux, en effet, qui, par leur exemple détestable font naître les plus grands vices chez leurs subordonnés, qui corrompent la pureté de la religion par des maximes et des opinions conformes à leur genre de vie ; qui haïssent l'ingénuité de la piété chrétienne parce qu'elle est l'ennemie déclarée de leurs procédés et de leurs principes frauduleux ; et non seulement ils la haïssent, mais sous n'importe quel prétexte réel ou inventé l'envoient à la honte et à la mort. Et de même que dans une République opprimée par un tyran, il n'y a pas de place pour la vertu, ni pour aucun mérite, parce que les tyrans redoutent pour eux toute supériorité et toute éminence, de même ces hommes qui, sous le nom magnifique de pou-

Arrivé au chapitre V, Luis prétend y trouver prédite par avance toute l'histoire de l'Église, et il a l'occasion de reprendre à ce propos une des idées qui, paraît-il, lui étaient le plus chères.

Déjà, en 1566-1567, dans son cours sur la *Foi*, il avait été amené à examiner si les infidèles peuvent être convertis de vive force [1]. Scot répond par l'affirmative [2], en se fondant sur la parabole du père de famille qui, irrité de voir plusieurs de

---

voir légitime, cachent un cœur de tyran et, de ce qu'ils ont reçu pour le salut des hommes, pouvoir, juridiction, richesses et ressources, se servent pour leur ruine et leur perte, autant qu'il est en eux, éteignent l'éclat de la perfection et de la vertu chrétiennes dès qu'ils les voient s'élever et apparaître. Je pourrais le prouver par bien des exemples que notre temps nous fournit en abondance. Mais je les passerai sous silence, parce qu'on ne saurait les rappeler sans offenser quelques personnes... Combien de saints, de savants, d'évêques qui étaient la lumière de l'Église, ont vu ceux qui voulaient qu'on les tînt pour les pontifes de la même religion et de la même doctrine, c'est-à-dire qui avaient l'apparence de pontifes ou d'évêques, comme dit saint Paul, remplis de piété, mais qui en réalité ne l'étaient pas, soit par des calomnies, soit par la violence, les déplacer, les exiler, les traiter rigoureusement, les faire périr d'une mort cruelle et infamante ? » (*Opera*, t. II, pp. 302-304.) — [a]. J'ai traduit d'après le texte des *Opera* ; mais dans la première édition les mots en italiques doivent être remplacés par les suivants : « C'est-à-dire ce sont des pasteurs injustes et mauvais dont il y eut toujours dans l'Église un grand nombre. »

1. Question VIII. De l'infidélité... « Faut-il forcer par la violence et par les armes les infidèles à recevoir la foi ; il y a sur ce point deux opinions contraires. » (*Opera*, t. V, pp. 382-385.)

2. « Scot (partie IV, distinction IV, questions IV et VI) n'hésite pas à dire que les infidèles, tout au moins ceux qui sont soumis à des princes chrétiens, non seulement peuvent, mais doivent être contraints à recevoir la foi. Et cela peut se prouver d'abord par la parabole de Luc, ch. XIV, qui renferme l'image de l'Église, où le père de famille qui avait préparé un festin, irrité contre les convives qui n'ont pas voulu venir, dit à son serviteur : « Exi in vias, et quoscumque inveneris, compelle intrare, ut impleatur domus mea. » (*Opera*, t. V, pp. 385-386.) La Vulgate dit : « Exi in vias et sepes quoscumque et compelle intrare, etc. » (Luc, XIV, 23.)

ses invités refuser de venir à son festin, pour les remplacer, envoie son serviteur chercher les malheureux et les gueux qu'il pourra rencontrer : « Force-les à entrer », *compelle intrare*, lui dit-il. Luis protestait contre le sens matériel donné à ces mots et soutenait que la violence était interdite contre les infidèles aussi bien par les lois ecclésiastiques que par les lois civiles [1]. Il affirmait que, dans cette parabole, le Christ n'a pas voulu indiquer comment il fallait prêcher l'Évangile, mais qu'il a entendu prédire ce « qu'il prévoyait devoir arriver à la fin des temps, grâce à la scélératesse et à l'avidité de certains hommes, de la prédication et de la propagation de l'Évangile ». Il y faudrait donc voir une prophétie annonçant le refus des Juifs d'embrasser la foi, et leur substitution dans l'Église par les Gentils. « Enfin, comme il y avait encore une place vide et qu'il manquait quelque chose au nombre des élus, des Espagnols, ajoute-t-il, poussés par la convoitise de l'or, ayant pénétré dans le Nouveau Monde, amenèrent à l'Église tous les infidèles qu'ils trouvèrent, malgré eux quelquefois, et en dépit de leur répugnance [2]. »

C'était l'année même de la mort, à Madrid, du célèbre apôtre des Indiens, Bartolomé de las Casas, évêque de Chiapa, que Luis exposait ces idées, où se sent la pitié pour les malheureux indigènes en faveur desquels le généreux prélat avait rédigé, en 1547, à Valladolid, les lois destinées à alléger leur sort [3].

Reprenant donc cette thèse dans son Commentaire, Luis explique de nouveau la parabole de saint Luc comme une

1. « On ne doit pas douter qu'il ne soit pas permis de contraindre les infidèles, selon les lois humaines et ecclésiastiques, qu'ils soient soumis à des princes chrétiens ou qu'ils soient libres. » Première proposition. (*Opera*, t. V, p. 387.)

2. *Opera*, t. V, p. 392.

3. Bartolomé de las Casas mourut à Madrid en 1566. Voir Nicolas Antonio.

prédiction de la découverte du Nouveau Monde, et s'élève avec force contre les procédés abominables dont étaient victimes les Indiens de la part de leurs maîtres [1].

Cette idée le poursuivait, car son neveu Basilio Ponce de Leon rapporte que son oncle l'en entretenait souvent et expose quelques-unes des raisons qui l'avaient affermi dans cette opinion [2]. Luis la développa dans de plus vastes proportions

1. « A cela s'ajoute que notre foi et notre religion, qui jadis se transmettaient d'une façon si différente, montrent bien par celle dont elles se transmettent et se propagent aujourd'hui que les anciens chrétiens étaient vraiment d'or et que nous sommes de marbre et, comme le rapporte la fable de Deucalion et Pyrrha, nés de pierre. Autrefois c'était par des hommes non seulement sans armes, mais même étonnamment dépourvus de tout secours humain, et sans violence, même sans habileté et sans astuce, mais au contraire avec une simplicité d'âme et une douceur inouïes, que l'Évangile était prêché et répandu. Tandis qu'aujourd'hui nous avons pu voir, non certes par la faute des princes, ni par leur volonté, mais par suite de la rapacité et de l'avidité de leurs favoris, l'Évangile imposé et apporté par des hommes armés du glaive, plus désireux de ravir l'or que de faire pénétrer dans les âmes la vraie religion, au prix de massacres infinis qui ont anéanti non seulement des peuples, mais des races entières. Et si l'on considère comment la chose s'est faite, il faut nécessairement penser que la parabole de l'Évangile dans laquelle il est dit que les invités au banquet ne voulurent pas y venir et que d'autres convives furent amenés de force et introduits dans la salle, fut appliquée par le Christ à notre époque et à notre manière de prêcher l'Évangile. » (*Opera*, t. II, pp. 318-319.)

2. *Basilii Poncii* | *Legionensis Avgvsti-* | *tiniani, Theologiae* | *Doctoris,* | *eivsdem apvd Salmanticenses* | *iam olim in Scoti primum, mox in Primaria Cathedra in* | *emeriti locum Antecessoris.* | *Variarum disputationum ex vtraq; Theologia Scholastica, & expositiua,—Pars Prima. Opus Theologis, & Iuris vtriusque studiosis non inutile.* | *Ad Excellentiss. D. D. Franciscvm Gomez* | *de Sandoual & Rojas, Ducem Lermae, Marchionem Deniae, Religionis, Virtutis,* | *prudentiae, Magnanimitatis & Aequitatis ergo summa* | *omnia consecvtum.* | (Ecu de l'auteur) | *Cvm Privilegio.* | *Salmanticae.* | *Apud Antoniam Ramirez del Arroyo, viduam.—Anno CIƆIƆƆXI.* In-folio. Voir la question VIII : *De la conversion des Indiens au Christ contenue dans les saintes prophéties*, au chapitre III : « On fait voir par différents passages que cette conversion du Nouveau Monde a été prédite dans l'Ancien-

quelques années plus tard dans son Exposition du prophète Abdias [1], en se fondant sur le chapitre VII d'Isaïe, *Vae terrae cymbalo alarum* dont il applique les sept versets à la découverte de l'Amérique. Et, dans son *Exposition du chapitre XXVIII du Livre de Job*, qui date sans doute de la même époque, il voit aussi, dans les paroles que Job prononce au verset 4, l'annonce du même événement [2].

D'autres passages du Commentaire sur le Cantique des Cantiques retiennent l'attention par la minutie et la préci-

---

Testament. » « Le premier, ajoute Ponce de Leon, qui, à ma connaissance, ait abordé cette démonstration est mon maître Luis de Leon, qui dans son amour pour la gloire du Christ... chercha, poursuivit, découvrit et publia l'annonce de cet avénement de l'Évangile dans le Nouveau Monde, et résolut les prophéties les plus difficiles qui, jusqu'à présent n'avaient jamais été comprises. On peut le consulter à ce propos dans son huitième chapitre du Cantique des Cantiques aux mots : *Soror nostra parvula est*, etc... et dans le chapitre unique d'Abdias aux mots *Transmigratio Hierusalem quae in Bosphoro est*, où il interprète dans le même sens le chapitre XVIII si difficile d'Isaïe *Vae terrae cymbalo alarum* » (p. 475). Il ajoute que d'autres preuves lui ont été confiées par son oncle et qu'il va les exposer.

1. Ce Commentaire fut publié en 1589. La dédicace est adressée à D. Pedro Portocarrero, évêque de Calahorra : or c'est en 1588 que Portocarrero fut nommé à ce siège (voir plus haut, t. I, p. 200). Le Commentaire sur Abdias est reproduit dans les *Opera*, tome III ; le passage d'Isaïe se trouve page 155 et suivantes. Dans ce commentaire se trouve une attaque violente contre un commentateur d'Isaïe qui semble bien n'être autre que Leon de Castro (pp. 35-36.)

2. Le chapitre XXVIII de Job, sous sa forme dernière, est postérieur à l'année 1585 : en effet, au verset 10, Luis cite en toutes lettres ce millésime : « Car, comme on sait bien, des mines d'une seule montagne que l'on appelle le Potosi au Pérou, de l'année 45 à l'année 85, ce qui fait à peine quarante ans, l'impôt du cinquième a produit cent onze millions de pesos de trois réaux. « (*Obras*, t. II, p. 382.) Au verset 4 Luis commence à expliquer les paroles du prophète comme s'appliquant à la découverte du Nouveau Monde : « Mais la première leçon qui est plus vraie et plus certaine à mon sens, montre comme du doigt la découverte du Nouveau Monde qui eut lieu au temps de nos pères, et c'est une prophétie évidente de cet événement qui vient ici avec beaucoup de raison. » (*Ibidem*, p. 79.)

sion avec lesquelles sont décrites certaines choses dont l'auteur fait état. Ainsi les serrures arabes, usitées de son temps encore en Espagne, lui servent à expliquer le verset *Misit manum suam per foramen :* il en fait une description très curieuse [1].

Arrivé au terme de son travail, comme il en avait fait vœu en le commençant, Luis rendait grâce à la Vierge qui l'avait amené sain et sauf au port. En vingt strophes asclépiades [2] il célébrait la protection dont la Mère de Dieu l'avait gratifié et rappelait la tempête qui avait failli l'engloutir et dont il sortait enfin joyeux : « Tu protégeas ma barque, ô la plus puissante des Vierges, et, maintenant sain et sauf, je suis au port, après avoir été violemment secoué par les assauts de Protée. La justice, la pudeur, la pure vérité et l'amour du

1. « *Dilectus meus misit manum suam per foramen.* C'est-à-dire par l'ouverture où l'on introduit la clé : car c'est le sens du mot hébreu *Hahur* ההיר et c'est là qu'il faut comprendre que l'époux mit le doigt afin d'ouvrir la porte. Il est à croire en effet... que les Hébreux pour fermer leurs portes, employaient le genre de serrure dont se servaient chez nous les Arabes Ismaëlites, et qui était de la forme suivante. A l'intérieur de la porte était fixé un verrou de bois, enfermé dans une boîte également de bois, et dont la partie supérieure portait des dents comme celles d'une scie : lorsqu'on introduisait une clé en fer de l'extérieur de la porte elle tombait dans ces dents et poussait le verrou à droite ou à gauche selon qu'il en était besoin, jusqu'à ce que, pour fermer, elle le fît entrer dans un anneau, de bois lui aussi, qui se trouvait sur l'un des battants, ou, pour ouvrir, l'en fît sortir et le tirât en arrière. Ceux qui étaient à l'intérieur de la maison faisaient entrer le verrou dans l'anneau ou l'en faisaient sortir sans clé, en se servant seulement de la main ; mais ceux qui étaient dehors employaient le plus souvent la clé ; cependant, quelquefois eux aussi mettaient le doigt dans l'ouverture destinée à la clé, car l'ouverture était grande en proportion de la clé, qui était longue et épaisse, et ouvraient la porte sans clé ; ils appelaient cela dans leur langue *Talhor*, de l'hébreu *Hahur*, qui est un mot presque semblable, car ouvrir avec la clé se dit autrement chez eux par le mot *Japhtar.* » (*Opera*, t. II, pp. 278-279.)

2. Strophe de trois petits asclépiades et un glyconique.

bien, la simplicité toute puissante, la bonne conscience qui ne sait pas céder, te suivent pas à pas. En leur compagnie, lorsque j'étais englouti par les tourbillons d'une mer cruelle, tu me rappelles à la jouissance de la lumière dorée, et tout joyeux tu me mets en une place meilleure [1]. » Il avait en effet obtenu, soit la chaire de Philosophie morale en 1578, soit celle de Bible lorsqu'il écrivait cette ode : l'une et l'autre étaient supérieures à celle de *Durand* qui lui avait été ravie, puisqu'il était devenu professeur titulaire. Il suppose qu'il est transporté en extase dans les saints parvis du ciel et qu'il y entend des chœurs de vierges et d'adolescents qui célèbrent alternativement les louanges de l'Époux et celles de l'Épouse, reproduisant les images et les expressions mêmes du texte sacré.

Le succès fut très vif, car trois éditions de cet ouvrage furent publiées en neuf ans, en 1580 [2], 1582 [3] et 1589 [4], et après la mort de l'auteur il fut imprimé à Paris chez Fou-

1. « Te servante ratem, maxima virginum | Jam portum incolumis, jam teneo, licet | Jactatus graviter, dum sua Protheus | In nos suscitat agmina. || Te fas, teque pudor, nudaque veritas, | Et recti studium, et simplicitas potens, || Et frangi indocilis mens bene conscia | Conjuncto sequitur pede. || His tu me sociis, aequoris improbi | Mersum vorticibus, lucis ad aureae | Usuram revocas, et melioribus | Laetum constituis locis. || » (*Opera*, t. II, p. 464).

2. Voir le titre exact, p. 43, note 3.

3. *F. Luysii* | *Legionensis Av-* | *gustiniani divino-* | *rum librorum primi apud Sal-* | *manticenses interpretis,* | *in Cantica Cantico-* | *rum Salomonis Explanatio.* | *Secunda editio, ab ipso authore recognita, &* | *purior a mendis quam prima.* (Emblème de l'auteur) | *Salmanticae,* | *Excudebat Lucas à Iunta. Anno* | 1582. | -*In*-8° de 8 + 293 + 3 feuillets.

4. *Fratris Luysii Legionensis Augustiniani in Canticum Canticorum triplex explanatio : Quarum prima verborum interpretationes continet. Altera Deum amantis animae progressus in amore cvmplectitur. Tertia comprehendit Ecclesiae militantis, a mundi initio usque ad finem saeculi, amoris cursum atque rationem... Salmanticae M. D. LXXXIX.* Cette édition parut avec une censure de Juan Grial datée du 30 janvier 1587. Elle a été reproduite dans les *Opera*, tome II.

caut en 1608 [1]. Bossuet et de Thou le citent avec éloges [2].

En même temps paraissait le *Commentaire sur le Psaume XXVI* [3], composé par l'auteur dans sa prison, et dédié à l'Inquisiteur général Gaspar de Quiroga. Il évoquait le souvenir des conditions dans lesquelles il l'avait écrit, alors que, dans la solitude de son cachot, il y avait cherché l'apaisement : « Jamais il n'avait goûté, dit-il, plus de sérénité ni plus de joie, et il lui arrivait même de regretter la béatitude dont il jouissait alors. » Il attribuait à Quiroga tout le mérite de sa libération, sans qu'aucune intervention étrangère se fût produite : ce en quoi peut-être se faisait-il illusion [4].

L'approbation qui précédait ce travail était signée de Hernando del Castillo, le dominicain qui avait pris part à son procès comme qualificateur, et qui avait montré en cette circonstance, comme on l'a vu, une certaine modération.

Ce Commentaire fut réédité avec le Cantique aux dates précédemment indiquées [5].

Pour la publication de ces deux ouvrages, il avait adopté

---

1. *Expositio in Canticvm Canticorvm Salomonis. Auctore F. Aloysio Legionensi Augustiniano Diuinorum librorum primo in Academia Salmanticensi interprete... Parisiis. Apud Evstachivm Foveavlt.*, 1608.

2. De Thou dans son *Historia mei temporis*, lib. 99, en fait l'éloge. Ghisleri dans ses *Commentarii in Canticum Canticorum, Parisiis.*, 1613, *Antuerpiae* 1616, dit : « Luis de Leon à vrai dire, parmi ceux qui expliquent seulement la lettre de ce Cantique, m'a toujours paru justement le premier. » (Cité par Reusch, *op. cit.*, p. 71.) Et Bossuet : « Luis de Leon, professeur de Bible à Salamanque, a expliqué le Cantique des Cantiques avec autant de piété que de science et d'élégance. Praefatio in Canticum Canticorum. » (Voir plus haut, t. 1, p. 467, note 2.)

3. Voir plus haut, t. I, p. 423, note 2.

4. « Aussi me fut-il d'autant plus agréable d'être absous par votre jugement, c'est-à-dire par un jugement, comme tout le monde le sait, fondé sur la vérité, sans avoir été adouci ou obtenu par aucune influence. » (*Opera*, t. I, p. 113.)

5. Voir plus haut, p. 58 ; et t. I, pp. 419-423 l'analyse de ce Commentaire.

l'emblème et la devise qui devaient se retrouver en tête des autres : un arbre au pied duquel s'appuie une cognée, et en exergue : *ab ipso ferro*. Il s'était inspiré pour cela d'une strophe d'Horace et il a pris soin d'en commenter lui-même le sens dans un passage de son Explication d'Abdias qui fait partie sans doute des leçons qu'il donna comme professeur de Bible [1] : « Comme l'arbre, dit-il, qui pousse très profondément ses racines, s'il arrive qu'on le renverse ou qu'on l'émonde, produit des pousses plus vigoureuses et plus abondantes, ainsi l'homme juste abattu pousse des rejetons, et la mort ne l'anéantit pas, et les calamités même et les peines le grandissent, comme l'exprime avec tant d'élégance le poète lyrique : « *Duris ut ilex tonsa bipennibus*, etc [2]. »

Les inquisiteurs de Valladolid, virent dans le choix de cette devise, qui faisait trop clairement allusion à la persécution dont Luis avait été victime, une insolence à leur égard et la signalèrent au Conseil suprême de Madrid, en même temps qu'ils lui adressaient une dénonciation de Nicolas Ramos, qui s'était donné la peine de qualifier spontanément, et l'on peut deviner dans quel esprit, le livre qui venait de paraître [3].

1. Voir plus haut, p. 55, n. 1 ; 56, n. 1.

2. *Opera*, t. III, p. 106. Voir aussi sur cette strophe d'Horace son exposition de Job,, chapitre VIII, verset 12. (*Obras*, t. I, p. 148.)

3. « Très Illustres Seigneurs. — Le Provincial de l'ordre de Saint-François de cette province, Fr. Nicolas Ramos, a envoyé à ce Saint-Office le livre qu'a composé Fr. Luis de Leon, avec la qualification qu'il en a faite et que nous vous envoyons par la présente, pour que vous nous ordonniez ce que nous devons faire. Et dans l'emblème du livre vous verrez combien il est insolent pour le Saint-Office ; quant au livre, comme il est très répandu nous ne vous l'envoyons pas. Que Notre-Seigneur conserve et accroisse vos illustres personnes et votre situation. De Valladolid, le 15 octobre 1580. — Nous vous baisons les mains. Le licencié Juan de Arrese. (En haut) Reçue à Madrid le 20 octobre 1580. — (En marge) Que le Père frère Hernando del Castillo voie cette censure et donne son avis. Le 21 octobre 1580. » (*Archivo Historico Nacional*, leg. 4427 num. 1 ; Papiers de l'Inquisition.) Ce document, que m'avait signalé le P. Getino, a été publié par le P. Gre-

Cette démarche n'eut d'ailleurs aucune suite fâcheuse et le *Commentaire du Cantique des Cantiques* eut même l'honneur d'être utilisé pour celui qu'il publia lui-même en 1588, par le dominicain Almonacir, qui s'abstint d'ailleurs de nommer Luis de Leon [1].

Son activité était alors dévorante, et sa réputation grandissait. On en peut juger par les annotations enthousiastes d'un de ses étudiants auquel on doit la conservation d'un certain nombre de ses cours : « Il fut obligé de s'arrêter ici, à notre grand regret, » note ce fidèle disciple sur son cahier, lorsque Luis fut contraint de s'absenter pour aller à Valladolid soutenir le procès d'où dépendait la possession de sa chaire [2].

En 1581, il commenta la *deuxième Épître aux Thessaloniciens*. Il en poussa l'explication jusqu'au cinquième verset du premier chapitre, mais dut l'interrompre pour une absence pendant laquelle il fut suppléé par son élève Diego de Tapia, qui continua jusqu'au verset 11 du chapitre II. Mais à son retour, il reprit l'explication au point où il l'avait laissée et la mena jusqu'aux versets 3 et 4 du chapitre II : à ce moment il lui fallut partir définitivement pour aller à Valladolid suivre son procès qui allait prendre fin le

---

gorio de Santiago dans un article intitulé : « *El Libro de los Cantares*, comentado por Fr. Luis de Leon. » (*Archivo Histórico H.-A.*, vol. XII, nov. 1919). Hernando del Castillo qui avait précisément donné le 14 mars son approbation à l'Exposition du Psaume XXVI, ne pouvait évidemment se dédire, et l'affaire en resta là.

1. Le traité du P. Almonacir est intitulé : *Commentaria in Canticum canticorum Salomonis. Authore Fratre Hieronymo Almonacirio Ordinis Praedicatorum, Sacrorum Bibliorum in Complutensi Academia interprete... Complvti, Joannes Iñiguez a Lequerica excudebat. Anno* 1588. In-4°. La dédicace à Loaisa est du 31 octobre, 1586. Possevino semble accuser Almonacir de plagiat. Voir la discussion de cette question dans l'article précédemment cité du P. Gregorio de Santiago.

2. *Opera*, t. III, p. 421 et suivantes.

13 octobre, par un arrêt le confirmant dans la possession de sa chaire [1].

Cette série de leçons n'offre rien de bien particulier. Cependant, arrivé au verset 2 du chapitre II, où saint Paul recommande aux Thessaloniciens de ne pas s'effrayer et de ne pas redouter l'imminence de la fin du monde dont les faux frères avaient voulu leur donner la crainte, Luis examine la question de la date de cet événement et pose trois propositions : 1° Que l'avènement du Christ a été fixé par Dieu de toute éternité ; 2° Qu'il est impossible aux chrétiens d'en déterminer la date ; 3° Mais que certains événements ont été prédits qui doivent précéder la fin du monde. L'étude de cette question devait se prolonger dans l'examen des versets 3 et 4.

1. Le manuscrit, dû à un de ses auditeurs, est décrit dans le tome I des *Opera*, sous la lettre A. En titre il porte : « Fr. luis de — 1580 — leon. — Commentaria in Epistolam secundam beati pauli apostoli Ad Thessalonicenses, per doctissimum Magistrum leonem, 1581. » (*Opera*, t. III, p. 423). En tête du chapitre premier, en marge : « C'est ici que le Père maître frère Luis de Leon fit cette fameuse allocution de la chaire de Prime. » (*Ibidem*, p. 425.) A la fin de l'explication du verset 5 du chapitre premier, en marge : « Au quatorzième feuillet du chapitre premier de cette épître (à partir de cette ligne) le Père Leon abandonna et continua plus loin depuis l'endroit où il abandonna jusqu'à tout ce qui est plus loin ; car il ne put pas lire plus que ce qui est ici et tout ce qui est entre les deux est du Père maître frère Diego de Tapia. » (*Ibidem*, p. 447.) — Avant le verset 6, entre parenthèses : « Ici le Père Tapia cessa son cours et le Père maître frère Luis de Leon recommença le sien. » (*Ibidem*, p. 448.) A la fin du manuscrit, qui s'achève quelques lignes après le début de l'explication des versets 3 et 4 du chapitre II : « Comme il fut obligé de s'arrêter ici, d'aller à Valladolid pour le procès de sa chaire, il ne put pousser plus loin son cours et nous le regrettâmes bien tous. » (*Ibidem*, p. 481.) — En 1581 Luis fut également remplacé par Juan de Guevara, sans doute entre la Saint-Jean et le 13 octobre. Nous avons encore l'explication que celui-ci donna alors des mots de saint Jean *Deum nemo vidit unquam* (ch. I, v. 18), ainsi que le prouve l'annotation du copiste : « Mag. Guevara-per p^e leon El año 1581. » (*Opera*, t. III, p. 503, note 1) et à la fin de ces leçons, la note : « Ici le P. Guevara abandonna, parce que le P. Leon revint occuper sa chaire. » (*Opera*, t. III, p. 514, note.)

Mais précisément Luis interrompit définitivement son cours pour se rendre à Valladolid. Il est toutefois manifeste d'après l'étendue qu'il avait donnée au commentaire des deux premiers versets, que ce problème intéressait vivement son esprit curieux et audacieux [1].

Une note du manuscrit dit que Luis, en commençant l'exposition de cette Épître, avait prononcé « le discours fameux de la chaire de Prime ». Que faut-il entendre par là ? Déjà dans sa carrière il y avait un « discours fameux » d'inauguration, lors de son accession à la chaire de Saint-Thomas en 1561. Il avait alors vigoureusement malmené les Dominicains [2]. Mais à quel moment placer cette nouvelle diatribe qui causa quelque scandale dans l'Université, comme en témoigne la note de l'étudiant ?

Si l'Épître aux Thessaloniciens fut commentée en 1581, et si Luis la laissa inachevée, pour aller à Valladolid défendre ses droits, ce ne peut être qu'entre le 1er janvier et la Saint-Jean, date à laquelle les cours prenaient fin, et non au début de l'année scolaire 1581-1582. En effet, la sentence du tribunal donnant gain de cause à Luis fut prononcée le 13 octobre, en sorte que le 18, jour de la Saint-Luc et de la réouverture de l'Université, il était paisible possesseur de sa chaire. D'autre part, il avait pris possession de celle-ci le 7 décembre 1579. Il faut donc supposer qu'au début de 1581 un incident vint raviver les querelles et soulever l'indignation de Luis.

Or ce fut précisément le 20 février 1581 que Bañez obtint après une lutte très vive contre Juan de Guevara, la chaire de Prime de théologie, laissée vacante par la mort de Bartolomé de Medina. Il est clair que Luis de Leon intervint énergiquement en faveur de son ancien maître et qu'il ne se priva pas de lancer du haut de sa chaire quelques critiques véhé-

1. *Opera*, t. III, pp. 478-480.
2. Voir plus haut, t. I, p. 145.

mentes à l'adresse de son concurrent. Cette harangue daterait donc de janvier ou de février 1581 [1].

Dans le courant de l'année 1582 il expliqua le Psaume LXVII *Exsurgat Dominus Deus et dissipentur inimici ejus :* une annotation du manuscrit porte la date du 9 février [2]. En commentant le verset 3, Luis soulève une de ces questions subtiles qui l'enchantaient, celle de savoir si avant la fin du monde les hommes retourneront à l'idolâtrie. Il rappelle avec quelque satisfaction que les anciens Pères n'ont pas traité ce sujet, et après une courte discussion, se prononce pour la négative [3].

Peut-être fut-ce la même année qu'il écrivit le Commentaire du Psaume LVII : *Si vere utique justitiam loquimini* [4].

A la fin de l'année, il commentait le Cantique de Moïse (Deutéronome, c. XXXII) *Audite coeli quae loquor*, etc. Sa dernière leçon fut donnée le 30 juin 1582, comme en fait foi une note du rédacteur du manuscrit [5]. Dans ce dernier Com-

1. Voir aux archives de l'Université de Salamanque le *Proçeso ecclesiastico de la cathedra de prima de theulogia que vaco por muerte del muy Reberendo padre maestro fray Bartolome de medina Dominico y se proueyo al muy Reberendo padre fray Domingo Banes, de la misma horden y casa año de* 1581 *años.* — La vacance avait été proclamée le dimanche 1er janvier 1581. Bañez l'emporta sur Guevara par 212 votes personnels et 1.401 cours et demi contre 198 votes personnels et 1.219 cours, le 20 février. — Voir à ce propos l'article *Guevara* dans l'*Ensayo* du P. Gregorio de Santiago, tome III.

2. Le manuscrit porte ces mots : « Incipit Explicatio, psi. 67 per f. ludovicum leonem anno 1582. » En marge des mots *alii autem* (*Opera*, t. I, p. 205) : « En 9 de Febrero de... » Ce commentaire se trouve reproduit dans les *Opera*, t. I, pp. 204-270.

3. *Opera*, t. I, p. 205.

4. Le commentaire du Psaume LVII reproduit dans les *Opera*, tome I, pages 192-203, se trouve dans le même manuscrit que celui du Psaume LXVII et de la même main ; il est donc vraisemblable qu'ils sont de la même date.

5. Le manuscrit autographe porte le titre : *Canticum Moysis, Deut.* 32. — Le Ms. A : *Canticum Mosis, Deuteronomii cap. XXXII, expositum per doctissimum Magistrum ludovicum leonem,* » (*Opera*, t. I,

mentaire Luis eut le courage de renvoyer ses auditeurs au livre des *Hypotyposeon* de son ami Martinez, qui avait, il est vrai, été acquitté [1].

Le calme renaissait autour de Luis : possesseur définitif de sa chaire de Bible, il n'avait même plus à redouter l'hostilité sournoise de son vieil adversaire Bartolomé de Medina : celui-ci en effet était mort en décembre 1580 [2]. Il avait été remplacé dans la chaire de Prime par Bañez qui, depuis peu de temps était titulaire de celle de *Durand* [3].

Leon de Castro lui aussi avait laissé le champ libre à son contradicteur : après avoir vainement essayé de compromettre Arias Montano dont il avait dénoncé les tendances exégétiques, il avait eu la déconvenue d'être désavoué par Pedro Chacon [4] et par Mariana. Dépité, il s'était retiré à Valladolid où il obtint, vers 1580, la prébende de chanoine lectoral de la cathédrale.

C'est là que vieux, infirme et pauvre, mais toujours passionné, après six années de démarches à Madrid, à Alcala, à Salamanque, il parvint à vaincre l'opposition que le Conseil suprême de l'Inquisition faisait à la publication de

---

p. 3, note.) Et à la fin : « Acabose este cantico el ultimo dia de Junio del año de 1582, y fue la postrera leccion. » (*Opera*, t. I, p. 104, note.)

1. « ...De quo videte Martinez, lib. X Hypotyposeon, regula 29. (*Opera*, t. I, p. 456.) Martinez était mort le 18 novembre 1579. — Voir plus haut, p. 21.

2. Il mourut sans doute le 31 décembre 1580, car la vacance de sa chaire fut proclamée le 1er janvier 1581. Voir plus haut, p. 64, note 1, et l'*Ensayo* du P. Gregorio de Santiago, t. III, p. 449. Il était âgé de cinquante-deux ans d'après Quétif, *op. cit.*, t. II, pp. 256-257.

3. Voir plus haut, p. 64, note 1.

4. Une copie de la lettre dans laquelle Chacón riposte aux accusations de Leon de Castro se trouve à l'Académie de l'Histoire (10-10-6, nº 22). Sur la confusion qui a fait supposer que cette lettre était adressée à Luis de Leon, voir l'article du P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Histórico H.-A.*, vol. XII, octobre 1919, pp. 203-204.

son livre de l'*Apologeticus* [1] qui parut enfin à Salamanque en 1585.

Il y défendait avec la même ardeur et la même étroitesse d'esprit qu'auparavant, la valeur de la Vulgate.

Son hostilité contre Luis de Leon ne s'était pas apaisée. Lorsque ce dernier publia en 1582 la seconde édition de son *Commentaire latin du Cantique des Cantiques* [2], Castro écrivit des *Scolies* dans lesquelles il attaquait son ennemi avec une violence telle que le censeur, Jeronimo de Almonacir, se vit forcé d'en supprimer plusieurs passages « non qu'ils continssent des erreurs, mais pour que le ton général fût plus calme et plus doux : car certaines idées paraissaient exprimées sous une forme trop acerbe et trop âpre [3]. »

1. *Apologeticvs pro lectione apostolica, et evangelica, pro Vulgata Diui Hieronymi, Pro translatione LXX virorum, Proque omni Ecclesiastica lectione contra earum obtrectatores. Authore Leone de Castro, ingenuarum Artium et vtriusque Philosophiae Magistro et Patrono, et Sacrosanctae Theologiae Doctore, Collegij Theologorum Salmanticensis Academiae Decano, Canonico Sacrarum litterarum interprete in sancta Ecclesia Vallisoletana.* (Ecu.) *Cvm privilegio. Salmanticae, Excudebant haeredes Mathiae Gastij. Anno, M. D. LXXXV.* L'ouvrage est dédié à Philippe II. Il y a deux privilèges du 31 mars et du 27 novembre 1584 et une dédicace à D. Alfonso de Mendoza, de Salamanque, 10 février 1585.

2. Voir le titre exact, p. 58, note 3.

3. *Scholia in Salomonis Canticum Canticorum excerpta non ex Commentarijs Sanctorum quae omnibus ad manum sunt, sed ex veterum Patrum scriptis tam Graecis quam latinis. Autore Leone Castro ingenuarum Artium, et sacrosanctae Theologiae Salmanticensi Magistro, insignis Collegij Theologorum eiusdem Academiae Salmanticensis Decano, Canonico interprete Scripturae in sancta ecclesia Vallisoletana.* (B. N. M. mss. 4025 et 4032.) Ce texte était préparé pour l'impression car il est pourvu d'une approbation d'Almonacir du 2 juillet 1583. Le passage du Commentaire de Luis de Leon cité plus haut, page 48 note 2 (*Opera*, t. II, pp. 22-24) dans lequel l'auteur examine l'interprétation du mot *Thor* par *turtur*, est l'objet d'une violente attaque de Castro qui termine en disant : « Qui souffrirait de voir ces nouveaux commentateurs rêver et demander qu'on les croie, eux et je ne sais quel vil esclave arabe, et condamner si facilement nos opi-

Castro n'eut d'ailleurs pas le temps de les faire imprimer : dans les premiers jours d'octobre 1585, sur la route d'Astorga, il tomba de sa mule et se brisa le crâne [1].

nions ? » (Ms. 4025, p. 31.) — Voici un spécimen des passages biffés par le censeur : « Ecce tu pulcher es dilecte mi... A la fin de ce chapitre l'auteur osait expliquer certains mots, d'une façon non seulement charnelle, mais obscène, dans sa première édition. Il a supprimé trois ou quatre lignes dans la seconde. Plût au ciel qu'il eût fait de même dans les autres passages qu'il interprète au sens charnel. Il m'aurait en effet dispensé d'un grand travail et peut-être aurais-je effacé tout mon livre ; et il se serait sans doute délivré d'une grande hostilité dont il sera poursuivi de jour en jour davantage, pour s'être écarté de l'interprétation des anciens Pères. » (Ms. 4032). — Il s'agit du verset 15 du chapitre I de la Vulgate : Ecce tu pulcher es, dilecte mi et decorus.

1. Voir la biographie de Leon de Castro dans le *Catalogus librorum* du marquis de Morante, t. VII, p. 758. — On ne connaît pas la date exacte de sa mort : l'assemblée des professeurs de Salamanque en fut avisée le 17 octobre 1585. (Voir Esperabé y Arteaga, *op. cit.*, t. II, pp. 339-340.)

CHAPITRE XXII

1582

SECOND PROCÈS INTENTÉ A LUIS DE LEON PAR LE SAINT-OFFICE [1].

Il semble que Luis de Leon aurait pu désormais aspirer au repos : mais l'ardeur qu'il apportait à défendre ses idées, cet amour de la justice qui ne lui permettait pas de garder le silence devant ce qu'il croyait une violation du droit, allait l'entraîner dans une affaire qui pouvait avoir les plus funestes conséquences.

Déjà, dans son ordre même, il avait mécontenté quelques-uns de ceux qui l'avaient appuyé le plus chaleureusement pendant son procès et lui avaient donné depuis des témoignages éclatants d'estime et d'amitié. C'est ainsi qu'il semble

1. Les pièces de ce procès ont été partiellement publiées par Carlos Alvarez Guijarro dans la *Revista Hispano Americana* (1882, vol. VI-VII). Le P. Garcia Blanco les donna intégralement (à l'exception du cahier sur la Prédestination qu'il dit être presque identique au texte publié dans le tome VII des *Opera*), en les faisant précéder d'un prologue, en 1896 dans le volume LXI de la *Ciudad de Dios*, et, plus tard, dans un opuscule séparé que je n'ai pu voir. L'abbé Bernard a traduit ce prologue dans la 123e livraison (1er juillet 1897) de la *Revue des questions historiques* et dans la *Revue catholique des Revues* (1897, vol. V, p. 273). Le P. Muiños (*op. cit.*, p. 224) dit que les originaux, donnés au P. Blanco par Alvarez Guijarro, et sauvés de l'incendie de l'Université de l'Escurial du 19 février 1909, se trouvaient en ses mains ; il est mort en 1913.

avoir attaqué ce même Pedro Suarez, qui lui avait ordonné en termes si flatteurs de publier ses traités théologiques ou scripturaires.

Le 15 février 1582, le P. Lorenzo de Villavicencio, qui avait jadis approuvé ses propositions sur la Vulgate, et avait même signé hardiment cette approbation, lui écrivait de Madrid la lettre suivante : « Rien ne m'oblige à faire ceci, mon Père ; mais vous êtes grandement obligé à réfléchir à mon avertissement. Car je crois qu'il vous importe plus que je ne saurais le dire ici. Laissez, mon Père, les affaires de l'ordre, fussent-elles encore en un état pire que le présent, et occupez-vous de votre chaire, et cessez de vous charger de remédier aux actes de tyrannie. N'appelez personne tyran, et sachez que publiquement beaucoup de religieux disent que, loin de faire du bien à personne, vous avez causé des désagréments à beaucoup, alors que vous avez reçu de bons offices de ceux que vous maltraitez aujourd'hui, ce qui ne peut bien finir ni paraître bien à personne. Et si vous ne tenez pas compte de mon avertissement, gardez cette lettre, pour qu'en temps voulu, si je vous la rappelle, vous puissiez dire que, vos épreuves, vous les avez recherchées et vous les êtes créées en maltraitant qui ne vous a fait aucun mal. Et ne croyez pas, mon Père, que je dis cela pour le P. Suarez seul, mais pour un nombre infini d'autres qui se plaignent plus que lui [1]. »

Que s'était-il donc passé ? Un chapitre devait avoir lieu le 11 décembre 1582 à Dueñas, pour l'élection d'un nouveau provincial. Les religieux s'étaient déjà divisés en deux clans: l'un, celui des supérieurs en charge, qui trouvaient que tout allait le mieux du monde; l'autre, celui des réformateurs, qui voulaient remettre en des mains plus énergiques la direction des affaires et désiraient voir se séparer de nouveau les deux provinces de Castille et d'Andalousie réunies sous le nom de

1. *Ciudad de Dios*, t. XVLI, pp. 275-276. Numéro du 20 octobre 1896.

Province d'Espagne depuis 1541 : Luis était naturellement de ces derniers. Il se lança dans la mêlée avec sa fougue habituelle, sans se soucier s'il contristait d'anciens et précieux amis, comme le Père Suarez, alors prieur de San Felipe de Madrid, son ancien maître Juan de Guevara, qui allait être élu provincial, son élève et admirateur Pedro de Aragon. Dans son esprit soupçonneux, l'opposition qu'ils faisaient à ses idées prit l'aspect d'une hostilité personnelle. Il s'imagina qu'il comptait aussi parmi ses ennemis le prieur de Tolède Juan Gutierrez et le procureur général Diego de Valverde [1].

1. « A Salamanque devant Monsieur l'Inquisiteur licencié Juan de Arrese, maître frère Luis de Leon présenta cette lettre le 31 mars 1582 et jura dans les formes que ce qu'il dit ici est ce qu'il pense et comprend conformément à son serment. » — Très Illustre Seigneur. Moi, maître frère Luis de Leon de l'ordre de Saint-Augustin, professeur d'Écriture dans cette Université de Salamanque, je dis qu'outre les personnes que j'ai signalées comme mes ennemis dans un autre écrit que, les jours passés, j'ai présenté devant vous, j'ai à l'intérieur de mon ordre des personnes qui ont pour moi une grande inimitié particulièrement en ce moment parce que ma Province est divisée en deux partis pour l'élection du futur Provincial qui doit avoir lieu cette année, et parce que ceux du parti contraire, qui sont en possession du gouvernement de la province, savent que j'ai désiré et essayé d'obtenir sa réformation et la correction de ceux qui ne font pas ce qu'ils doivent, et qu'ils savent qu'à ce sujet, j'ai écrit à notre Général et à d'autres personnes et fait d'autres démarches relatives à cette question : aussi ont-ils conçu une inimitié mortelle pour moi comme vous pourrez le constater par la lettre ci-jointe de maître frère Lorenzo de Villavicencio, prédicateur de Sa Majesté, que je verse au dossier, dans laquelle, soit avertissement , soit menace, il me dit que si je ne renonce pas à m'occuper de ma Province, bien que je la voie se perdre, je me verrai dans une situation très difficile : en conséquence, je déclare que j'ai pour ennemis tous ceux du parti adverse et particulièrement leurs chefs qui sont frère Pedro Suarez, prieur de San Felipe de Madrid ; maître frère Lorenzo de Villavicencio, maître frère Juan de Guevara ; maître frère Pedro de Aragon ; frère Juan Gutierrez, prieur de Tolède; frère Diego de Valverde, procureur général, avec les autres qui votent avec eux, et que s'il est nécessaire je nommerai en prouvant qu'ils sont mes ennemis pour la raison susdite et

Dans son désir de faire passer ses candidats, il écrivait à tous ceux qui pouvaient l'appuyer, et s'adressait même au Général de l'ordre Spirito Vicentino, pour lui dénoncer, sans doute, les abus dont il se plaignait.

En fin de compte la séparation des deux provinces fut effectivement consommée au chapitre de Dueñas [1], et les soi-disant adversaires de Luis, Guevara, Suarez et Villavicencio lui-même votèrent dans le même sens que lui sur ce point capital [2]. Enfin Luis fut élu définiteur à ce même chapitre [3].

Néanmoins, son excitation fébrile devait indisposer à la longue ses meilleurs amis, et ce fut dans ces conditions fâcheuses qu'une intervention violente de sa part dans un débat théologique menaça de causer une seconde fois la perte de sa liberté.

Le 20 janvier 1582 l'Université de Salamanque était réunie pour une soutenance présidée par le carme Francisco Zumel, l'ancien concurrent malheureux de Luis lors de la candidature à la chaire de Bible en 1578. Un jésuite, le P. Prudencio de Montemayor, avait présenté cinq conclusions sur le mérite du Christ dans les œuvres qu'il avait accomplies dans cette vie.

Pedro de Aragon lui objecta que « le Christ avait reçu l'ordre du Père de faire ce qu'il fit ; qu'il ne pouvait déso-

---

pour d'autres causes plus particulières. — Frère Luis de Leon. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 278.) — Le 3 avril Luis demanda qu'on lui remît copie de la lettre de Villavicencio qu'il avait déposée entre les mains du juge avec la protestation ci-desuss.

1. « Le très Révérend Père Fr. Agustin de Jesus, qui fut dans la suite archevêque de Braga, étant Provincial de Portugal et Vicaire Général de Castille, par ordre du Révérendissime Général Spirito Vicentino, réunit un chapitre également au couvent de Dueñas le 11 décembre 1582 et sépara la province d'Andalousie de celle de Castille. » (Thomas de Herrera, *op. cit.*, p. 98.)

2. Voir Thomas de Herrera, *op. cit.*, pp. 98-99 et Muiños, *op. cit.*, p. 224, note 2.

3. Voir Thomas de Herrera, *op. cit.*, p. 169.

béir à son Père ; qu'il n'y eut donc point de liberté dans son obéissance et, par suite, point de mérite. »

Montemayor répliqua que, l'ordre du Père déterminant la volonté du Christ quant à l'espèce, mais non quant à l'exercice de l'œuvre, le Christ restait libre.

Mais si le Père avait déterminé non seulement l'espèce, mais la réalisation de l'œuvre ? « Le Christ aurait tout de même mérité, répondit Montemayor, puisque l'intention qu'il apportait à cette réalisation restait entièrement libre. — Mais, riposta Aragon, supposons que le commandement du Père s'étendît non seulement à l'acte, mais à l'époque, à l'intention, aux motifs, à toutes les circonstances de l'acte sans aucune exception ? — Si Dieu, répondit Montemayor, *ab aeterno*, avant de prendre la détermination d'imposer au Christ un pareil précepte, vit que la volonté du Christ se déterminait à faire cette œuvre, en pareil cas, le Christ, en la faisant aurait mérité, même si l'ordre de Dieu s'était étendu à toutes les circonstances de l'acte, puisque la volonté du Christ était antérieure au précepte. Mais si Dieu, *ab aeterno*, avant de voir que la volonté du Christ se déterminait à cette œuvre, décida de la lui commander avec toutes ses circonstances, en tel cas le Christ n'aurait pas mérité, parce qu'il voyait l'essence de Dieu depuis sa naissance, et ceux qui voient Dieu, nécessairement l'aiment et lui obéissent. Donc si Dieu avait commandé au Christ, en tant qu'homme, de faire quelque œuvre, en lui imposant toutes les circonstances et sans avoir prévu que la volonté humaine du Christ était portée à la faire, le Christ n'aurait pas mérité. »

Ces arguments subtils s'échangeaient au milieu du bruit des conversations des assistants ; quelques maîtres dirent n'avoir pas bien entendu la réponse de Montemayor et Luis qui, jusqu'alors, avait gardé le silence, intervint, comme il avait fait jadis avec Grajar, et reproduisit l'argument qui venait d'être formulé.

Quelqu'un avança que cette réponse était vaine, et que Dieu déterminait absolument et efficacement tous nos actes. Montemayor ayant répondu que, si cela était vrai de beaucoup de nos actes, ce ne l'était pas de tous [1], une discussion s'établit sur cette dernière assertion et Domingo de Guzman se laissa emporter jusqu'à la traiter d'hérétique.

Guzman était le dominicain qui s'était jadis présenté à la chaire de Bible contre Luis de Leon et qui, auparavant, avait fait retarder par ses prétentions, la création de la chaire de Théologie concédée à ce dernier lors de son acquittement [2].

Le mot fit bondir Luis, qui voyait sans doute son ancien compétiteur d'un œil peu bienveillant, et, bien qu'il n'eût jamais soutenu personnellement cette opinion, croyant à un complot des Dominicains contre les Jésuites, il prétendit montrer qu'elle n'était nullement hérétique, tandis que, reconnaître que Dieu a défini d'avance toutes nos actions, sans en excepter aucune, constitue précisément l'erreur de Luther ; que l'on ne pourrait dire que Dieu détermine par avance nos actes mauvais et qu'on peut soutenir très légitimement que, parmi nos autres actes, il en est que Dieu ne détermine pas d'avance, par exemple ceux qui sont indifférents, comme de parler ou de se taire, se lever ou s'asseoir [3].

Guzman ayant nié qu'il y eût des actes indifférents, Luis reprit que, même s'il n'y en avait pas d'indifférents en tant que bons ou mauvais, il y en avait tout au moins d'indifférents en tant que méritoires ou non, et qu'il lui paraissait soutenable que Dieu ne les définissait pas avant d'avoir vu que notre volonté se déterminait à les faire [4].

A la fin de la séance le P. Miguel Marcos, Lecteur de la

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 106-107,
2. Voir plus haut, p. 5 et suivantes.
3. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 107-108.
4. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 108-109.

Compagnie de Jésus, s'approchant du banc où étaient assis les maîtres, demanda la permission de dire un mot : il s'étonnait de voir le P. Guzman qualifier d'erreur une opinion soutenue par saint Thomas ; et Marcos cita quelques passages de ce docteur qui le prouvaient. Mais Bañez intervenant : « Tout au moins les œuvres surnaturelles que nous faisons et qui sont des effets de la prédestination, Dieu les a définies avant de voir qu'elles existaient. » Le Lecteur répondit que c'était vrai. » « Eh bien, dit Bañez, c'est de ces œuvres qu'il était question. » Alors Luis de s'écrier : « Il est clair que ce n'était pas d'elles qu'il était question, puisque j'ai indiqué les actes indifférents et donné pour exemple le fait d'être debout en ce moment ou de parler à présent [1]. »

C'est ainsi du moins que Luis raconte les faits, et le témoignage de ses adversaires ne semble pas infirmer le fond de son récit.

Cette soutenance avait soulevé l'obscure question du libre arbitre et de la grâce, qui allait, pendant plus d'un siècle, diviser les théologiens et devenir même, en France, pendant quelque temps, une affaire d'État.

Pour bien comprendre la difficulté du terrain sur lequel s'était avancé le P. Montemayor, il importe de se rappeler la doctrine de l'Église catholique, qui venait d'être solennellement affirmée, quelques années auparavant, au Concile de Trente.

Avant le péché originel la volonté de l'homme était naturellement portée vers le bien. La faute d'Adam lui ayant fait

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 109. Le lecteur Miguel Marcos fut un des deux professeurs que présentèrent les Jésuites pour remplir une des chaires de Théologie à l'Université lorsqu'ils offrirent de s'arranger à l'amiable avec elle dans le procès qu'elle leur intenta en 1586-1591. Voir l'article du P. Gregorio de Santiago : *Datos para la historia de un pleito*. (*Archivo Historico H.-A.*, vol. VI, décembre 1916, pp. 417-418.) Et plus loin, chap. XXIV.

perdre cette inclination, la volonté humaine peut désormais se porter vers le mal.

Mais Dieu envoie à l'homme sa grâce, qui lui rend le pouvoir de se déterminer au bien, s'il agit en accord avec elle, le laissant d'ailleurs toujours libre de refuser cette grâce et de se porter au mal.

Si, faisant usage de cette liberté, l'homme a refusé le secours divin qui lui eût permis de remplir l'acte salutaire, on dit que la grâce n'était que *suffisante*. Si, au contraire, il l'accepte et se détermine au bien, la grâce était *efficace*.

Mais si, dans le premier cas, on voit bien le rôle de la liberté humaine, que devient-elle dans le second ?

Dieu sait, en effet, de toute éternité quelles grâces seront efficaces et quelles autres ne seront que suffisantes : en accordant la grâce efficace à certains hommes et non à d'autres, ne prédestine-t-il pas les premiers au salut et les seconds à la damnation ? Et cela d'autant plus que la grâce est un don gratuit.

Cependant l'Église affirme avec la même autorité que la grâce est souveraine, et que l'homme est libre : c'est l'antinomie si admirablement posée par Bossuet dans son traité sur le Libre arbitre, où, comparant ces deux vérités contradictoires aux deux extrémités d'une chaîne dont on ne voit pas le milieu, il déclare « qu'il faut tenir toujours fortement les deux bouts... quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue ». Quant à expliquer comment se résout cette antinomie, il faut se résigner à « suspendre son jugement » sur ce point [2]. Mais hélas ! cette maî-

1. Traitez du Libre Arbitre et de la Concupiscence : Ouvrages posthumes de Messire Jacques-Benigne Bossuet, etc... Paris, 1735. ch. IV, p. 51.

2. « Deux choses sont données à notre esprit, de juger, et de suspendre son jugement. Il doit pratiquer la première où il voit clair, sans préjudice de la suspension dont il doit commencer d'user seulement où la

trise de l'esprit se rencontre peu, surtout chez les logiciens, trop naturellement enclins à donner à leurs conclusions la force de la vérité. Aussi deux catégories d'hérésies ont-elles de tout temps escorté le dogme, les unes sacrifiant la grâce au libre arbitre, les autres le libre arbitre à la grâce.

Les Pélagiens, niant le péché originel chez les fils d'Adam sacrifièrent la grâce, puisque l'homme, n'ayant pas péché, n'avait subi aucune déchéance et que sa volonté était restée aussi libre qu'au premier jour.

Les Semi-pélagiens, sans aller aussi loin, reconnaissant le péché originel et, par suite, la nécessité de la grâce, prétendent que la foi peut naître sans la grâce ; l'homme est donc maître de son salut, dont l'achèvement nécessite cependant l'intervention de la grâce : mais, Dieu accordant sa grâce à tous, c'est en réalité de la volonté de chacun de nous que dépend le salut.

En face des Pélagiens se dressent les Prédestinatiens, qui croient le Christ mort pour les seuls élus, et le reste de l'humanité prédestiné à la damnation. Cette doctrine une fois admise, il est clair que Dieu fait tout en l'homme, qui n'est plus qu'un instrument dont tous les mouvements sont exactement déterminés : c'est la pensée de Wiclef, de Luther et de Calvin, adversaires du libre arbitre.

Soucieux d'éviter ces deux extrémités, les théologiens orthodoxes ont essayé de donner une explication des rapports de la grâce et du libre arbitre, et, selon leur tempérament, avantagent l'un de ces éléments au détriment de l'autre.

Les thomistes, qui se réclament de saint Thomas, préoccupés surtout de sauvegarder la toute-puissance de l'action

lumière lui manque. Et pour aider ceux qui ne peuvent pas tenir ce juste milieu, montrons-leur en d'autres matières, que souvent des choses très claires sont embarrassées de difficultés invincibles. » (*Ibidem*, ch .IV, p. 51.)

divine, revendiquent toutefois pour l'homme la liberté. Pour eux la grâce efficace meut effectivement la volonté à agir : c'est ce qu'ils appellent la *prémotion physique*. La grâce suffisante au contraire est simplement offerte et ne donne que le pouvoir d'agir [1].

Le thomisme, adopté par l'ordre tout-puissant des Dominicains, avait fini par régner sans contradicteurs dans l'enseignement officiel, lorsque les Jésuites s'orientèrent dans une voie toute différente.

C'est seulement en 1588 que le jésuite Luis Molina [2], originaire de Cuenca, et à ce titre compatriote de Luis de Leon, fit paraître à Lisbonne son fameux ouvrage, connu sous le nom de *Concordia* [3], dans lequel il expose la doctrine adoptée par la plupart de ses confrères et la complète par l'explication de la *science moyenne*.

Molina fait, lui aussi, la distinction entre la grâce efficace et la grâce suffisante ; mais, tandis que les thomistes voyaient entre elles une différence de nature, il n'y reconnaît qu'une différence de degré : pour lui, la grâce suffisante est celle à laquelle la volonté résiste ; la grâce efficace celle à laquelle la volonté s'unit. Reste à expliquer la prédestination : pour le faire il suppose que Dieu possède, outre la science du possible et du nécessaire, la *science moyenne* par laquelle il connaîtrait les futurs conditionnels qui sont intermédiaires entre le possible et le nécessaire : le futur conditionnel est un événement qui ne se produit que si certaines conditions sont réa-

1. C'est l'opinion à laquelle se range Bossuet. « Tel est, dit-il, le sentiment de ceux qu'on appelle thomistes : voilà ce que veulent dire les plus habiles d'entre eux, par ces termes de *prémotion* et *prédétermination physique*, qui semblent si rudes à quelques-uns, mais qui, étant entendus, ont un si bon sens. » (Bossuet, *op. cit.*, ch. VIII, p. 122.)

2. Molina né en 1535 mourut en 1601.

3. Le titre exact du livre est le suivant : *Liberi arbitrii cum gratiae donis, divina praescientia, providentia, praedestinatione et reprobatione concordia. Ulysipone*, 1588.

lisées : la coopération de la volonté de l'homme avec la grâce en est précisément un.

On sait quelle agitation produisit l'ouvrage de Molina qui fut déféré à Rome sous le pontificat de Clément VIII et de Paul V, sans qu'une solution définitive de l'obscure question qu'il soulevait, soit jamais intervenue. Le dominicain Bañez fit précisément aux doctrines de Molina une opposition tenace et parvint à retarder jusqu'à l'année 1589 la mise en circulation des exemplaires de la *Concordia* [1].

Bien que Molina ait attaché son nom à cette doctrine, il semble qu'elle ait eu des antécédents déjà anciens dans la Compagnie de Jésus : c'est ainsi que le Père Pedro Fonseca, en 1596, se vantait d'avoir enseigné trente ans auparavant la science moyenne [2].

Les conclusions du P. Montemayor rentraient dans le même ordre d'idées, puisqu'il faisait dépendre les mérites du Christ de son obéissance, sans admettre qu'à elle seule la volonté du Père eût été suffisante à créer ces mérites.

Cette question de la grâce avait naturellement retenu l'attention de Luis de Leon. En 1571, il avait eu l'occasion de traiter le sujet de la prédestination, et, dans une de ses conclusions, il avait admis comme soutenable une opinion d'Henri de Gand, d'Albert Pighius et de Jeronimo Osorio, qui tentait de concilier d'une façon fort ingénieuse et fort subtile la grâce et le libre arbitre.

---

1. Voir *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 17, note 1.

2. Diego Lainez, au Concile de Trente aurait insisté pour modifier certains termes du quatrième canon de la sixième session, dans un sens plus favorable à la liberté humaine. Voir Pallavicini : *Storia del Concilio di Trento*, liv. VIII, ch. XIII. — Le texte du canon en question est le suivant : « Si quis dixerit liberum hominis arbitrium a Deo motum et excitatum nihil cooperari assentiendo Deo excitanti atque vocanti, qua ad obtinendam justificationis gratiam se disponat ac praeparet ; neque posse dissentire, si velit, sed veluti inanime quoddam nihil omnino agere, mereque passive se habere anathema sit. »

D'après ces auteurs, l'homme collabore à son salut par « quelque chose venant de lui-même, qui ne précède ni ne suit la grâce de l'appel de Dieu, mais qui coexiste avec cet appel, et qui est non la cause méritoire, mais la condition *sine qua non* de la grâce [1] ». Dieu prévoit donc chez l'homme cette disposition à répondre à la grâce et prédestine ceux qui la possèdent. Néanmoins, la cause de la prédestination ne vient pas de l'homme puisque l'appel divin précède le consentement humain [2].

1. « D'autres ont pris une autre chemin ; ils disent en effet qu'il se produit quelque chose de notre part, qui ne précède pas l'appel de la grâce, ni ne le suit, mais qui existe en même temps et qui est non la cause méritoire mais la cause *sine qua non* de la grâce, et que Dieu le voyant d'avance nous a prédestinés de toute éternité à la justification et à la gloire éternelle. Cependant, il n'en est pas de même de la grâce que du libre arbitre : car bien que le libre arbitre, dans une telle opération, n'ait rien qui lui appartienne et lui soit propre, sans le tirer de la grâce, toutefois dans sa manière d'opérer il a ceci de particulier qu'il adhère librement à la grâce et que, pouvant lui résister, il ne lui résiste point, mais se laisse conduire par elle... Cette non-résistance et, pour ainsi dire, cette permission de se laisser conduire par la grâce qui appelle l'homme et le justifie, qui se trouve chez certains hommes et assurément dépend du libre arbitre, est la cause *sine qua non* pour laquelle ils sont appelés, justifiés et enfin glorifiés : car ils se laissent souvent conduire par la grâce et c'est parce que Dieu a prévu chez certains hommes cette non-résistance qu'ils les a ainsi prédestinés ; mais tout d'abord il a décidé d'appeler tous les hommes et de leur fournir à tous des secours suffisants pour leur salut ; ensuite ceux qu'il voit ne pas devoir résister à leur vocation et à ses secours, mais devoir suivre l'impulsion de la grâce, il a résolu de leur donner d'autres secours et d'autres bienfaits successivement jusqu'à ce qu'il les ait conduits à la gloire éternelle : et c'est là la prédestination. » (*Opera*, t. VII, p. 68.) Le texte donné par l'éditeur des *Opera* est inintelligible. J'ai corrigé à la dernière ligne de la page 68 *se licet* en *scilicet*.

2. « Mais si quelqu'un objecte : donc le commencement du salut est en nous ; il s'en suit qu'il dépend de nous que Dieu nous prédestine. On peut répondre qu'aucune de ces conséquences n'est vraie ; car le commencement du salut, dans cette opinion, vient de Dieu, qui nous appelle par la grâce et par des secours ; car il est naturel que l'appel de Dieu soit antérieur à notre résistance à son appel ; et de même nous ne sommes pas les premiers à donner quelque chose à Dieu ;

En développant cette thèse, Luis n'ignorait pas, apparemment, qu'elle scandalisait quelques-uns de ses auditeurs. Aussi en commençant, avait-il pris le soin de déclarer qu'il se soumettait d'avance au jugement de l'Église [1], et, dans la conclusion suivante, il se rangeait formellement à l'opinion de saint Augustin et de saint Thomas, qu'il n'y a chez l'homme aucune cause de sa prédestination [2].

Mais lorsque, l'année suivante, dans sa prison, il cherchait quels avaient pu être les griefs élevés contre lui, il rappelait précisément cette discussion sur l'opinion d'Henri de Gand, preuve évidente qu'il était audacieux, à cette date, de paraître incliner à l'adopter [3].

car selon cette opinion il nous appelle lui-même le premier, et même en ne résistant pas nous ne donnons rien à Dieu, mais plutôt nous ne rejetons pas les biens infinis dont il nous gratifie ; et l'origine de la prédestination ne vient pas de nous, mais de cette disposition générale et bienfaisante de Dieu envers tous les hommes, qui fit qu'il voulut les appeler tous et leur donner les secours nécessaires ; car ce fut après ce début qu'il prit la décision que ceux qu'il prévoyait ne pas devoir résister à ses appels et à ses secours, ceux-là, dis-je seraient prédestinés... C'est l'opinion d'Henri de Gand, quolibet IV, article XIX, et quolibet V, article V ; et il semble qu'Albert Pighius soit du même avis au livre III du *De libero arbitrio*, chapitre VIII, ainsi que Jeronimo Osorio, livre IX *De justitia*. » (*Opera*, t. VII, p. 69.) Il est à noter que le *De justitia* d'Osorio ne fut publié, d'après Nicolas Antonio, qu'en 1574. Il faut donc supposer qu'il en a existé une édition antérieure.

1. « 6e conclusion. Cette opinion qui met la cause et la raison de notre prédestination dans le bon usage du libre arbitre, avec le concours de la grâce, ou dans l'obéissance et la non-résistance du libre arbitre, lorsqu'il est excité et appelé par la grâce de Dieu, cette opinion, bien comprise, n'est pas absolument improbable. » (*Opera*, t. VII, p. 81.) Luis commence sa démonstration en disant : *Quod dictum volo sub censura*, « je déclare soumettre ce que je dis à la censure de l'Église. »

2. « Dernière conclusion. L'opinion vraie, et qu'il faut suivre, est que de notre part il n'y a ni raison ni cause de notre prédestination, ni pourquoi Dieu a prédestiné quelques hommes, ni pourquoi ceux-ci plutôt que ceux-là. » (*Opera*, t. VII, p. 90.)

3. Le 18 avril 1572 dans un mémoire, il écrivait : « De même en

La soutenance des thèses de Montemayor avait mis l'Université en effervescence. Au sortir de la séance Pedro de Aragon et Juan de Guevara, en compagnie d'un certain nombre d'étudiants en théologie, allèrent trouver dans sa cellule, où il était alité, le prédicateur Martin de Coscojales, et lui racontèrent qu'ils étaient scandalisés par une opinion théologique que Luis de Leon venait de soutenir avec ténacité sur le mérite du Christ. Ils prétendaient que, serré de près par un argument, il avait déclaré que, dans toute bonne action, on trouvait la volonté de l'homme avant celle de Dieu ; que, Bañez lui ayant vertement objecté que cette opinion était pélagienne, Luis aurait répondu non moins énergiquement que l'opinion contraire était luthérienne [1].

D'autres étudiants avaient escorté Luis jusque chez lui, et y discutaient les théories qu'il venait d'exposer. Baltasar de Reinoso, le frère chargé de le servir, était là et crut entendre que, sur la question de la prédestination, Luis avait déclaré que Dieu de toute éternité réprouve ou prédestine certains hommes, mais que, pour d'autres, il attend pour les prédestiner qu'ils aient fait de bonnes œuvres [2]. Il est vrai qu'Andrés

parlant de la matière de la prédestination, et en traitant de la cause de la prédestination et d'une opinion d'Henri de Gand, qui est l'opinion de tous les saints qui ont précédé saint Augustin, je posai la conclusion suivante : l'opinion d'Henri de Gand, si elle est bien comprise, n'est pas absolument improbable ; et je protestai que je le disais en me soumettant à la censure de l'Église. Et immédiatement après j'en posai une autre qui disait que l'opinion vraie et qu'il fallait suivre était celle de saint Augustin et de saint Thomas, et je l'établis, et l'adoptai et y restai attaché. Je ne sais si quelqu'un s'est offusqué de ce que j'aie dit que l'opinion d'Henri n'était pas absolument improbable. » (*Doc.*, t. X, p. 190, fol. 135.) Dans son Exposition du livre de Job, au chapitre XXXIII, rédigé et achevé le 6 novembre 1580 à Valladolid, d'après le manuscrit autographe de Salamanque, il avait eu occasion d'aborder le sujet de la grâce. (Voir *Obras*, t. II, p. 169.)

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 185.

2. « Il avait entendu dire à frère Baltasar de Reinoso, qui s'occupe de la cellule dudit frère Luis de Leon, que quelques étudiants, ayant

de Solana contestait les commérages de Baltasar de Reinoso et disait qu'il n'avait jamais entendu Luis de Leon soutenir pareille doctrine [1].

La semaine suivante devait avoir lieu une soutenance du bénédictin Juan de Castaneda [2]. Le bruit se répandit qu'il allait reprendre la thèse du Père Montemayor.

Les étudiants s'agitèrent à cette nouvelle et allèrent trouver leurs maîtres, en les priant de faire cesser le scandale de ces téméraires nouveautés que l'on prétendait introduire dans l'École « contre Saint Thomas et la vérité », comme ils disaient,

---

disputé avec ledit frère Luis de Leon dans sa cellule et trouvant des difficultés à la doctrine qu'ils lui avaient entendu soutenir, ils en vinrent à formuler, dans une conclusion, qu'il résulterait de cette doctrine que *praedestinatio Dei non est ab aeterno* et que ledit frère Luis déclara qu'il résolvait cette conséquence en distinguant que Dieu *praescivit* les uns et *praedestinavit* les autres, et qu'avec d'autres il se comporta *mere negative*, attendant pour les prédestiner qu'ils eussent accompli de bonnes œuvres particulières. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 185.)

1. « Le témoin (Andrés de Solana) croit que maître frère Luis de Leon n'a pas cette opinion parce que, certains étudiants lui ayant fait passer ce matin un billet lui demandant si c'était l'opinion de saint Augustin que Dieu se fût comporté dans la prédestination de la manière susdite, il avait répondu que jamais saint Augustin n'avait dit cela, mais au contraire, que *post peccatum Adae* Dieu avait choisi les uns et laissé les autres. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 187.)

2. Juan de Santa Cruz dans sa déposition ne donne pas le nom de Castaneda : « Interrogé sur les secondes conclusions qu'il dit que présidait maître Rodriguez et où le témoin se trouva présent, comme on lui demanda quel était le soutenant, il dit que c'était frère Juan de l'ordre de Saint-Benoît ; qu'il ne connaît pas son nom, mais qu'il croit qu'il est fils d'un seigneur. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 104.) Or dans l'avis que les Inquisiteurs de Valladolid donnèrent sur le second procès de Luis, on lit : « Vu le procès dudit frère Luis de Leon et le rapport que moi, l'Inquisiteur licencié Juan de Arrese, j'ai fait et sur ce qui résulte contre ledit frère Luis des dépositions des procès de Prudencio de Montemayor de la Compagnie, et de frère Juan de Castaneda, de l'ordre de saint Benoît, que j'ai envoyé de Salamanque à Messieurs du Conseil, etc. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 281-282.) Le bénédictin poursuivi par l'Inquisition ne saurait être que le héros de la seconde soutenance.

avec une candeur qui évoque celle des « partisans de Jésus-Christ » mobilisés jadis par Leon de Castro. Ils firent même passer à Bañez, qui occupait alors la chaire de Prime de théologie, des placets pour l'inviter à qualifier publiquement cette opinion. Bañez ne se fit pas prier, et répondit « qu'elle était expressément contraire à saint Augustin et à saint Thomas et qu'elle sentait l'hérésie de Pélage [1] ».

Comme on pouvait s'y attendre, les étudiants s'empressèrent de rapporter ces paroles à Luis de Leon : il y vit, non sans raison, une provocation, et avec l'esprit d'offensive qui l'animait, au début de sa leçon, la veille du jour de la soutenance, il annonça : « Demain, Messieurs, il y aura une dispute de luthériens, de pélagiens et de vieux-chrétiens ; j'en ai demandé et obtenu la présidence [2] pour montrer aux Pères comment ils qualifient les opinions [3]. »

En disant *les Pères*, il désignait clairement les Dominicains qu'il accusait ainsi d'incapacité, en souvenir peut-être des qualificateurs hostiles qui n'avaient pu obtenir sa condamnation en 1576 : ces paroles n'étaient pas faites pour calmer les esprits ; aussi au jour fixé, les étudiants d'Arts, de Droit ou de Médecine vinrent-ils apporter aux théologiens le secours de leur bruyante incompétence, dans le doux espoir de voir les maîtres « s'empoigner [4] ». Leur attente ne fut pas déçue.

Après diverses passes préliminaires, on posa au bénédictin la question suivante : « Si Dieu donne à deux hommes des grâces suffisantes égales, sans en ajouter aucune autre, l'un pourra-t-il être converti, l'autre refuser ? » Et Castaneda ré-

1. Voir la déposition de Juan de Santa Cruz, hiéronymite. (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 34-35.)
2. En réalité le président fut maître Diego Rodriguez.
3. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 35.
4. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 35. Juan de Santa Cruz dit en effet : « Que se auian de trabar mucho los maestros en la disputa. »

pondit que oui, et que, par la seule grâce suffisante *Petrus de facto convertetur*, Pierre se convertira effectivement, de telle sorte que Pierre prolonge et achève la grâce suffisante, et que, si Dieu y ajoute une grâce complémentaire, elle n'est que concomitante [1].

C'était la doctrine que devait soutenir Molina : aussi cette affirmation provoqua-t-elle de vives protestations. Mais Luis de Leon se leva, et ouvrant le livre de saint Augustin sur la prédestination des saints au premier chapitre, il lut quelques lignes dans lesquelles ce Père déclare que ceux qui reconnaissent que, sans la grâce, l'homme ne peut ni commencer ni achever son salut, n'ont rien à voir avec les pélagiens. Il triomphait déjà lorsque Bañez se levant à son tour lui dit qu'il fallait lire plus loin et ne pas prétendre tirer parti de phrases tronquées : et prenant le même volume, il lut la phrase suivante dans laquelle saint Augustin semblait donner raison à la doctrine thomiste [2]. « Vous avez tout au moins contre vous saint Augustin et saint Thomas, » conclut-il. — « Je ne puis le nier, aurait répondu Luis, mais peu importe, car d'autres s'en écartent en des matières plus graves. » Là-dessus Bañez se mit à citer des décisions des Conciles, des passages de l'Écriture, et à présenter de nouveaux arguments, le tout au milieu d'une vive agitation et d'un grand

1. Voir *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 35.

2. Luis avait lu le passage suivant : « Pervenerunt autem isti fratres nostri, pro quibus sollicita est pia caritas vestra, ut credant cum Ecclesia Christi, peccato primi hominis obnoxium nasci genus humanum, nec ab isto malo nisi per justitiam secundi hominis aliquem liberari. Pervenerunt etiam, ut praeveniri voluntates hominum Dei gratia fateantur, atque ad nullum opus bonum vel incipiendum vel perficiendum sibi quemquam sufficere posse consentiant. Retenta ergo ista in quae pervenerunt, plurimum eos a Pelagianorum errore discernunt. » Et Bañez se fondait sur le passage suivant : « Proinde si in eis ambulent et orent eum qui dat intellectum si quid de praedestinatione aliter sapiunt, ipse illis hoc quoque revelabit. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 110-111.)

tumulte de l'assistance qui, d'ailleurs n'y comprenait vraisemblablement pas grand'chose.

En sortant, néanmoins, les étudiants et les moines discutaient avec indignation ces « nouveautés » que l'on prétendait enseigner. Mais les Pères Jésuites sortirent furieux, en criant bien haut qu'ils étaient sûrs de leur doctrine ; et, sans se laisser intimider par l'opposition qu'on leur avait faite par deux fois dans l'École, ils décidèrent de soutenir le dimanche suivant, 27 janvier, trois nouvelles conclusions sur le même sujet [1].

Le président de ce troisième débat était le second Lecteur de la Compagnie, le Père Enriquez, et la thèse présentée était la suivante : « La grâce dite suffisante est quelquefois aussi appelée efficace, parce que l'homme, sollicité par elle et répondant à son appel, coopère à son effet ; souvent cependant, outre cette grâce suffisante, Dieu en ajoute une autre postérieure et plus efficace que celle par laquelle il détermine notre volonté : il peut donc se faire que, deux hommes étant sollicités par deux grâces égales, l'un n'y coopère pas, parce qu'il ne veut pas, mais que l'autre y coopère : et cette coopération et son efficacité se ramènent principalement à la grâce de Dieu qui l'a sollicité [2]. »

Le jésuite, énergiquement appuyé par le Père Enriquez, soutint malgré les violentes attaques dont ils étaient l'objet, que la grâce et la volonté humaine se déterminaient mutuellement et simultanément ; que Dieu *in genere causae efficientis* détermine la volonté, et que celle-ci détermine la grâce, *in genere materialis causae ;* en sorte que Dieu et le libre arbitre ont une part égale dans la justification [3].

1. Voir la déposition de Juan de Santa Cruz. (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 35.)
2. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 35.
3. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 35-36.

Là-dessus les esprits s'échauffèrent encore plus, et les gens prudents cherchèrent à se prémunir contre les suites probables de cette agitation. Le Lecteur principal de la Compagnie, Miguel Marcos, peu désireux sans doute de faire connaissance avec les cachots de l'Inquisition, disait, en sortant, à Juan de Santa Cruz, l'un des adversaires les plus bouillants de son confrère : « Mon Père, s'il arrive quelque chose, personnellement je soutiens et j'ai enseigné l'opinion contraire, et on la trouvera dans mes écrits. » « Et moi, dit d'un ton dédaigneux maître Curiel, qui avait défendu le jésuite, j'ai enseigné son opinion [1] ! »

Comme il l'avait laissé entendre le hiéronymite Juan de Santa Cruz, prieur de Fresdelval, se rendit à Valladolid où, le 5 février 1582, il se présenta devant l'Inquisiteur Juan de Arrese, à l'audience du soir, et remit entre ses mains un récit de événements précédents, dans lequel Luis de Leon était particulièrement visé. Les hiéronymites, depuis l'histoire d'Heitor Pinto, ne nourrissaient pas sans doute de sentiments très bienveillants pour Luis de Leon, et Juan de Santa Cruz, en particulier, au moment de l'arrestation de Grajar, avait demandé au barbier Palacios avec un empressement suspect, si le professeur de *Durand* n'avait pas été arrêté lui aussi [2]. Depuis lors, il avait, avec l'âge, acquis une plus grande autorité, puisqu'il était devenu prieur de Fresdelval : c'était un homme de quarante-six ans, à la parole duquel ses années et sa situation donnaient un poids considérable.

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 105.

2. « On lui demanda (à Palacios) s'il savait que lesdits frères de S. Jeronimo fussent ennemis mortels dudit frère Luis de Leon; il dit que frère Juan de Santa Cruz, hiéronymite, demanda au témoin si l'on avait arrêté aussi frère Luis de Leon, ce qui offusqua beaucoup le témoin, et le témoin lui dit qu'il ne savait rien de pareil. » (*Doc.*, t. XI, pp. 327-328.) Déposition de Francisco de Palacios, le 5 février 1573.

Il compléta de vive voix sa déclaration qui se terminait par l'énoncé de seize propositions entendues au cours des trois soutenances et qui lui avaient paru suspectes ou erronées. D'ailleurs, il dut avouer qu'il n'avait pas assisté à la première séance et que ses souvenirs, pour les deux autres, offraient quelque incertitude [1]. Quant au reste, il fut invité par l'Inquisiteur à qualifier les seize propositions qu'il dénonçait et il le fit en citant des textes de l'Écriture avec une précision qui fait honneur à l'excellence de sa mémoire, et prouve qu'il avait étudié sérieusement son sujet [2].

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 35-36.

2. « Les propositions à noter dans cette relation sont les suivantes : 1° Si le Christ se vit imposer par le Père l'ordre de mourir, il était contraint par la nécessité jusqu'à ce qu'il l'eût rempli, de telle sorte qu'il n'avait aucune liberté dans la matière de l'œuvre de mourir, et par conséquent, il ne mérita point dans la matière de l'œuvre ; 2° Le Christ a pu mériter dans l'œuvre de mourir, à cause du motif qu'il a pu avoir librement et de même en raison de l'intention dans laquelle il était libre ; 3° Si l'ordre de mourir imposé au Christ, déterminait non seulement la matière de l'œuvre, mais encore l'intention, les motifs et les autres circonstances, elle retirerait toute raison de mérite parce qu'elle retirerait la liberté ; 4° Ce n'est pas parce que Dieu a voulu que je parlasse que je parle, mais au contraire c'est parce que je parle que Dieu a voulu que je parlasse ; 5° Ce n'est pas parce que Dieu a prévu que je parlerais que je parle, mais au contraire, c'est parce que je parle que Dieu a prévu que je parlerais ; 6° Dieu n'est pas la cause de l'acte libre mais il est la cause seulement de l'existence de la cause ; 7° La Providence de Dieu n'existe pas à l'égard de bien des actes bons en particulier ; 8° Dieu prévoit l'accomplissement des actes moraux qui sont bons, en général, et dans l'ensemble, mais non dans le lieu, la date ou le détail ; 9° La Providence de Dieu ne détermine pas la volonté humaine ou quelque autre cause particulière pour bien faire, mais plutôt c'est la cause particulière qui détermine l'acte de la divine Providence ; 10e La doctrine contraire aux précédentes propositions est erronée et luthérienne ; 11° Si Dieu confère un secours égal à deux hommes sans en ajouter aucun nouveau, l'un d'eux pourra être converti, et l'autre s'y refuser ; 12° Avec la seule grâce suffisante et sans qu'aucune autre intervienne, Pierre se convertira effectivement ; 13° L'impie dans sa justification détermine la grâce de Dieu suffisante à son emploi actuel par sa volonté ; 14° Dieu ne donne rien

L'affaire parut intéressante à l'Inquisiteur, qui se transporta à Salamanque au commencement de mars, et probablement publia les édits invitant à dénoncer toute faute contre la foi.

Luis se décida, cette fois encore, à présenter une confession écrite qu'il remit à Salamanque le 8 mars 1582 entre les mains de Juan de Arrese. Il racontait les choses telles qu'elles s'étaient passées; récusait quelques-unes des propositions qui avaient été soutenues, bien qu'il ne les tînt pas pour contraires au dogme, et déclarait se soumettre en tout à la décision du tribunal [1].

Cependant de nouvelles dénonciations se produisaient. L'augustin Pedro de Aragon, élève et admirateur de Luis de Leon, mais aussi de Juan de Guevara, comparaissait spontanément le 13 mars à l'audience du soir [2]. Il raconta son intervention dans la soutenance présidée par Zumel le 20 janvier, et insista sur la dernière conclusion: « Que Dieu ne prévoyait pas et ne voulait pas toute chose même bonne. » Il soulignait l'ardeur avec laquelle Luis de Leon avait soutenu le candidat, mais reconnaissait qu'avant et après la soutenance, il avait enseigné l'opinion contraire. Quoi qu'il en soit, Pedro de Aragon jugeait ces opinions dangereuses et croyait l'intervention du Saint-Office indispensable [3].

Quelques jours plus tard, le 16 mars, un autre augustin, le prédicateur Martin de Coscojales, âgé de quarante ans, se décidait également à comparaître et à déposer spontanément.

---

de plus d'avance à l'impie qui se justifie quant à l'efficacité, que la grâce suffisante, mais seulement concomitante ; 15° Dieu et la volonté de l'impie mutuellement et simultanément se déterminent dans la justification ; 16° Il n'y a pas de prédétermination plus grande de la part de Dieu que de la part de la volonté humaine dans la justification de l'impie. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 36-37.)

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 105-112. Il remit une seconde déclaretion complémentaire le 31 mars. (*Ibidem*, pp. 112 et 182-183.)

2. Aragon, âgé alors de trente-six ans, était professeur de Scot. (*Ciudad de Diod*, t. XLI, pp. 183-184.)

3. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 185-186.

Il n'avait d'ailleurs assisté à aucune des trois soutenances et rapportait seulement ce qu'on lui en avait raconté [1].

L'augustin Andrés de Solana, prêtre, âgé de vingt-six ans, vint aussi déposer spontanément, le 17 du même mois [2] ; mais sa déposition, toute en faveur de Luis de Leon, est curieuse en ce qu'elle semble avoir été faite d'accord avec ce dernier. Solana déclare, en effet, que l'opinion qu'il rapporte n'avait pas été soutenue par Luis affirmativement, mais comme un argument. Il reconnaît aussi qu'il avait entendu Baltasar de Reinoso attribuer à Luis l'opinion que, Dieu ayant vu toute l'espèce humaine corrompue, avait choisi les uns *in honorem*, d'autres *in contumeliam*, et, pour le reste, n'avait rien décidé [3]. Mais Andrés de Solana était persuadé que ce n'était pas l'avis de Luis ; car le matin même, les étudiants lui ayant fait passer un billet lui demandant si telle était l'opinion de saint Augustin, Luis avait déclaré qu'il n'en était rien, mais que ce Père avait dit *qu'après la faute d'Adam*, Dieu avait prédestiné les uns et laissé de côté les autres, ce qui est, en effet, la doctrine de saint Augustin [4].

Ce billet providentiel n'était sans doute pas sans avoir quelque rapport avec les propos tenus étourdiment cinq jours auparavant par Baltasar de Reinoso dans une des salles de l'Université.

Mais le même jour, Francisco Zumel [5], le religieux de la Merci qui avait succédé à Luis de Leon dans la chaire de Philosophie morale, comparaissait aussi spontanément et faisait une déposition malveillante. Il guettait évidemment son ancien rival, quoique obligé de reconnaître qu'en venant

1. Sa déposition se rapportait à la 4e et à la 5e propositions de Juan de Santa Cruz, reproduites plus haut, p. 87, note 2.
2. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 186-187.
3. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 187.
4. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 187.
5. Zumel avait alors quarante et un ans, d'après sa déposition du 17 mars 1582. (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 187-191.)

eu secours du candidat, Luis n'exprimait pas son avis personnel ; mais il avait bien cru l'entendre soutenir formellement une des propositions suspectes, et, à peine de retour à son couvent, il avait demandé à ses confrères Matias de Cuellar, Melchor Rodriguez, Gabriel Enriquez et Jeronimo Gomez s'il ne s'était pas trompé : ceux-ci le confirmèrent dans sa croyance et lui dirent même que les trois premières conclusions étaient tirées des ouvrages de Luis. Zumel courut vérifier, et eut la douce satisfaction de trouver dans le cours sur *la Prédestination* de 1571, les idées qui l'avaient offusqué, bien qu'il y découvrît aussi une dernière proposition dans laquelle l'auteur déclarait qu'il n'y a pas dans l'homme de cause de la prédestination. Zumel présentait donc à l'Inquisiteur, huit propositions tirées par lui de l'article 5 de la question 23 de la première partie du cours professé par Luis à Salamanque en 1571 [1].

Il compléta sa déposition, le 24 mars, en désignant plusieurs témoins qu'on pouvait convoquer [2].

Le 31 mars Jeronimo Gomez qui avait déjà déposé une première fois [3], remettait une déclaration écrite [4]. Ce religieux

1. Les huit propositions touchant la prédestination sont empruntées en effet à la sixième conclusion de l'article V du traité de Luis. Le texte donné dans les *Opera*, t. VII, p. 81 et suivantes, concorde pour le fond, sinon toujours dans les termes avec celui de Zumel dont la déposition se termine par la liste des propositions dénoncées. (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 189-191.)

2. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 273.

3. Cette déposition a disparu du procès, ainsi que celles de Domingo de Guzman et de Juan de Guevara qui déposèrent certainement. Guzman avait déclaré que Luis de Leon lui avait demandé pardon d'avoir qualifié d'hérétique l'opinion qu'il soutenait, ainsi qu'il résulte d'un passage de la sentence des inquisiteurs de Valladolid : « Frère Domingo de Guzman dit dans sa déposition qu'une fois l'acte achevé il (Luis) lui demanda pardon de lui avoir dit que ce qu'il soutenait était une hérésie luthérienne. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 282.)

4. Jeronimo Gomez déclare « sous le serment prêté les jours passés. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 280.)

de la Merci apportait quelques imputations nouvelles. Il se rappelait que, trois ou quatre mois auparavant, en réponse à un placet que lui avaient fait passer les étudiants, Luis avait exposé une doctrine sur la grâce, qui ne lui avait pas semblé orthodoxe, mais qu'il avouait d'ailleurs n'avoir peut-être pas très bien saisie. Il réveillait les vieux souvenirs de la lutte pour la conquête de la chaire de Bible. Luis aurait dit à ce moment que « pour avoir été prisonnier du Saint-Office il ne fallait pas mépriser sa doctrine ». Gomez rapportait une série de commérages avec une timidité qui donne une piètre idée de son intelligence.

Ce même jour 31 mars, Luis remettait à l'Inquisiteur la lettre de Villavicencio afin de montrer qu'il avait des raisons de redouter l'hostilité de certains religieux de son ordre et désignait comme ses ennemis Pedro Suarez, Lorenzo de Villavicencio, Juan de Guevara, Pedro de Aragon, Juan Gutierrez et Diego de Valverde, qui, presque tous, avaient donné des preuves anciennes de leur sympathie à son égard [1]. Mais, le 3 avril, une inquiétude le saisit : il demanda copie de la lettre de Villavicencio qu'il avait versée au dossier et le tribunal accéda à sa demande [2].

L'Inquisiteur dut s'absenter quelque temps, car ce fut par lettre que le dominicain Juan de Lorenzana, dénonça Luis au Saint-Office de Valladolid, le 4 avril : il racontait à sa façon les faits de la soutenance du 8 février, et accusait Luis d'avoir dit que ce n'est pas une doctrine pélagienne de soutenir que les prédestinés sont la cause de leur prédestination ; qu'elle a été universellement soutenue jusqu'à saint Augustin [3].

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 278.
2. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 277.
3. Sa lettre n'est pas datée, mais au bas de la feuille on lit : « San Esteban, 4 de avril 29 ans. » Ce dernier chiffre indique sans doute l'âge du témoin. Lorenzana déclare que le président du 8 février était Juan de Guevara. (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 174-275.)

Luis commençait à s'inquiéter, et, selon sa funeste coutume adressait fort imprudemment de nouveaux mémoires à l'Inquisition. Le 28 avril 1582, il remit à Arrese une nouvelle protestation où il exposait que, tout récemment chargé par le Saint-Office, avec d'autres théologiens, d'examiner certaines propositions de Crisostomo Javello traitant de la prédestination, il avait apporté son avis tout rédigé, dans lequel il déclarait que cette opinion lui paraissait fausse, mais qu'il ne voyait pas de moyen de prouver qu'elle fût contraire à la foi : ce qui aurait, en effet, suffi pour qu'aussitôt les autres maîtres Bañez, Guzman, Zumel, Rodriguez, Guevara et Aragon, dont aucun n'avait noté la proposition comme suspecte, votassent qu'elle était erronée. Luis voyait dans cette conduite une marque d'hostilité personnelle et récusait par avance leurs témoignages [1].

Le 30 avril, Pedro de Tobar, fils du docteur Tobar, apportait à l'Inquisition les quatre cahiers qu'il avait rédigés lui-même au cours de Luis de Leon en 1571, et qui contenaient l'article V des leçons sur la prédestination.

Il semble que l'enquête fut arrêtée à ce moment, cependant que d'autres procès étaient engagés contre plusieurs professeurs ou maîtres de Salamanque, tels que Prudencio de Montemayor et Juan de Castaneda, et sans doute aussi Miguel Marcos et le P. Enriquez. Peut-être la protection de Pedro Portocarrero, alors membre du Conseil royal [2], couvrait-elle son imprudent ami. Toujours est-il que, le 3 août 1582, le Conseil suprême demanda communication aux juges de Valladolid du procès commencé contre Luis de Leon [3].

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 276-277.

2. Il avait été nommé membre du Conseil royal en 1580. (Voir *Martyr riço, op. cit.*, p. 202.) Il est qualifié de membre du Conseil suprême de l'Inquisition dans le titre des *Nombres de Christo* en 1583.

3. « Très Révérends Seigneurs. Pour terminer les procès des maîtres de Salamanque, nous voulons voir celui que vous, le licencié Juan de

Il est à noter que dans cette lettre il n'était question que de Luis de Leon, à qui le Conseil donnait par conséquent une attention particulière [1].

La procédure de Valladolid fut donc transmise à Madrid avec l'avis des juges : ils proposaient de convoquer Luis pour l'interroger sur différents points de sa propre confession, et, au cas où l'on ne relèverait contre lui rien de nouveau, de le réprimander sévèrement, en lui intimant l'ordre de déclarer publiquement qu'il avait eu tort de qualifier d'hérésie la doctrine contraire à celle qu'il défendait.

Ainsi Luis n'avait été ni incarcéré, ni mis en accusation par un procureur, et son procès était évoqué directement à Madrid par le Conseil suprême. Il semble même qu'il reçut l'ordre de s'y présenter en personne : c'est ce que paraît indiquer un billet énigmatique qu'il avait adressé à Alonso Maldonado et qui avait été confisqué avec d'autres papiers de ce religieux à Villalon, puis joint au procès de Luis [2].

Arrese, avez fait à maître frère Luis de Leon de l'ordre de Saint-Augustin. Il faudra que vous nous l'envoyiez, messieurs, par le premier courrier, avec votre avis. Dieu garde vos très révérendes personnes. A Madrid, le 3 août 1582. — Ad mandata paternitatis vestrae. Le licencié don Hieronimo Manrique ; le licencié Salazar. Antonio Matos de Noroña Le licencié Junco de Possada. Le licencié Francisco de Ribera. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 281.)

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 281-282. Il résulte des premiers mots de l'avis des Inquisiteurs que Luis avait été poursuivi en raison de dépositions faites dans le procès du jésuite Prudencio de Montemayor et du bénédictin Castaneda.

2. « J'ai vu le fascicule et le papier et il me semble la même chose qu'à votre Paternité. Puisse Dieu ouvrir les yeux et le cœur de ceux qui gouvernent. Pour ajouter à mes épreuves passées, on m'a notifié hier un ordre du Conseil dans lequel on m'ordonne de comparaître en personne ; je suis mal portant et je me suis excusé en envoyant les signatures des médecins, et si je me portais bien j'irais immédiatement informer de la vérité ces Messieurs. Je supplie votre Paternité si elle est liée avec quelqu'un de ces messieurs de lui écrire demain par le courrier en lui faisant connaître la vérité, parce que, comme personne

Celui-ci y parle à mots couverts de ses supérieurs et annonce à Maldonado qu'il a reçu l'ordre du Conseil suprême de comparaître en personne, mais, qu'étant malade et incapable de faire le voyage, il a envoyé un certificat de médecins. Il prie Maldonado s'il connaît par hasard quelqu'un des membres du tribunal, de lui écrire afin de lui dire la vérité sur le cas de Luis. Mais Maldonado venait d'être incarcéré par le Saint-Office [1].

Les égards manifestes avec lesquels on traitait Luis étaient dus sans doute à la bienveillance du cardinal Gaspar de Quiroga à qui avait été dédié deux ans plus tôt, le *Commentaire du Psaume XXVI*, et qu'inspirait peut-être Pedro Portocarrero.

Luis ne se rendit donc pas à la convocation, sans être inquiété pour cela, puisque ce ne fut que deux ans plus tard, le 3 février 1584 qu'il comparut enfin, non pas à Madrid, mais à Tolède, devant l'Inquisiteur général qui lui recommanda *avec bonté* de s'abstenir dorénavant de dire, ni de défendre en public ou en secret les propositions qu'il avait soutenues [2].

---

ne la leur dit dans mon affaire, ils sont irrités. — Serviteur de Votre Paternité, frère Luis de Leon. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 283.)

1. « A la suite du billet de Luis on lit cette note : » Attention. Ce billet de frère Luis de Leon, augustin, a été trouvé dans les papiers pris à Villalon et appartenant à frère Alonso Maldonado, par ordre de ce Saint-Office ; et messieurs les inquisiteurs licenciés Liciñana et Arrese ordonnèrent de le mettre dans le procès dudit frère Luis de Leon attendu qu'il semble que ce billet parle d'approuver les cahiers pour lesquels ledit frère Alonso Maldonado est détenu par ce Saint-Office. A Valladolid le 8 août 1582. » *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 283.

2. « Exécution de la sentence. — A Tolède le trois février 1584, devant l'Illustrissime et Révérendissime Cardinal D. Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède, Inquisiteur apostolique général, mon seigneur, parut sur convocation maître frère Luis de Leon de l'ordre de Saint-Augustin que son Illustrissime Seigneurie blâma, en lui montrant la faute qu'il résulte qu'il a commise des actes et des preuves de ce procès ; et il l'avertit avec bienveillance et affection de s'abstenir dorénavant de dire ni de défendre en public ni en secret les proposi-

A cela se borna la punition du turbulent théologien qui n'eut pas à compter cette fois avec les manœuvres d'un Bartolomé de Medina, ni d'un Leon de Castro.

Quant à ceux qu'il considérait comme ses ennemis mortels, ils ne semblent guère lui avoir tenu rigueur, car au chapitre de Dueñas du 11 décembre 1582, qui élut provincial Juan de Guevara, Luis fut nommé premier définiteur [1].

---

tions qu'il semble avoir dites et défendues, et dont les témoins du procès l'ont accusé, et qu'il a reconnues lui-même ne pas laisser d'être un peu imprudentes, ni d'autres semblables, en l'avertissant que s'il n'obéit pas on procédera contre lui avec toute la rigueur de la loi. Et ledit frère Luis de Leon promit d'obéir et d'agir ainsi. Devant moi Pedro de Valle Villamarian, secrétaire. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 282.) Les menaces de la fin ne sont évidemment que de pures clauses de style.

1. Thomas de Herrera, *op. cit.*, p. 169.

CHAPITRE XXIII

1583

PUBLICATION DES DEUX PREMIERS LIVRES DES *Nombres de Christo* ET DE LA *Perfecta casada*.

Au milieu de toutes ces préoccupations, Luis ne cessait de travailler avec une activité prodigieuse. Il n'hésitait pas à se charger, pendant les chaleurs de l'été, de faire jusqu'à trois heures de cours par jour, pendant plusieurs semaines [1] ; il prenait part aux soutenances avec la fougue qu'on a vue, ou aux Commissions chargées par le Saint-Office d'examiner des livres de théologie ; il trouvait enfin le temps de mettre la dernière main à des ouvrages considérables et de les publier [1].

C'est ainsi qu'en 1583 parurent à Salamanque, chez Juan Fernandez, deux traités en langue vulgaire, qui devaient le ranger parmi les maîtres de la prose espagnole : les *Noms du*

1. Dans les *Nombres de Christo* publiés en 1583, au début du deuxième livre, Sabino dit à Marcelo (qui n'est autre que Luis de Leon) : « L'homme qui, en pleine canicule, fait trois leçons par jour dans les Écoles et pendant des semaines, pourra bien causer sous ces branches une matinée et une soirée, ou pour mieux dire, il n'y aura pas de folie qu'il ne fasse. — Sabino a raison, répondit Marcelo, en regardant Juliano, car c'est une sorte de folie de travailler si longtemps et en une telle saison à l'Université. Et vous pouvez voir par là quelle vie infernale est celle qui nous astreint de la sorte. » (*Obras*, t. III, p. 226.)

Christ (*Nombres de Christo* [1]) et l'*Épouse parfaite* (*La Perfecta casada*). Le premier de ces ouvrages était dédié à Pedro Portocarrero, alors membre du Conseil royal et de celui de l'Inquisition, en remerciement, sans doute de son intervention dans le second procès.

Ce n'était pas une improvisation, mais un livre commencé depuis de longues années, durant les loisirs forcés de sa réclusion dans les cachots du Saint-Office. De cela, il est impossible de douter : le ton général de la courte préface dans laquelle Luis explique les raisons qui l'ont amené à écrire ce livre, ses attaques amères contre ceux qui se donnent le titre de maîtres sans en être dignes, qui méprisent ceux qui se consacrent à l'étude des Saintes Lettres et semblent toujours ignorer que, pour être un véritable théologien, il est indispensable de joindre à la connaissance de la scolastique l'étude des saints Pères et celle des lettres sacrées, couronnement et achèvement de la science qu'ils professent [2], suffiraient à le prouver.

1. *De los Nombres de Christo, en dos libros por el Maestro Fray Luys de Leon.* (Emblème de l'auteur.) *Con priuilegio. En Salamanca. Casa de Juan Fernandez*, 1583. — Approbation du Dr. Ramirez, jésuite Madrid 20 avril 1583. — Privilège du Roi, 5 juin 1583. — In-8°. — Cet ouvrage est suivi de : *La Perfecta Casada por el Maestro Fray Luys de Leon.* — Approbation de Francisco Portocarrero, jésuite, 20 avril 1583.

2. « Leur superbe, leur présomption pointilleuse et le titre de maîtres qu'ils s'arrogeaient sans le mériter, aveuglaient ceux qui devaient enseigner le peuple de telle sorte qu'ils ne pouvaient ni reconnaître leurs fautes, ni se persuader qu'il leur convenait de mettre toute leur étude et leurs soins à apprendre ce qu'ils ne savaient pas et qu'ils prétendaient savoir... Mais chez beaucoup, c'est tout le contraire : non seulement ils ne savent pas les Saintes Lettres, mais encore ils dédaignent ou tout au moins montrent qu'ils estiment peu et ne jugent pas favorablement ceux qui les savent. Et pour avoir pris un léger goût de certaines questions, dont se contente leur vanité, ils possèdent le titre de maîtres en théologie, sans posséder la théologie : car la théologie, comme on sait, commence par les questions de l'École, se développe par l'étude de la doctrine des saints, et trouve son apogée, sa perfection et son achèvement suprême dans les lettres sacrées, à l'intelli-

Mais une allusion plus nette vient dissiper toute incertitude à cet égard : « Il me semble, dit l'auteur, que je ne dois pas laisser perdre l'occasion que m'offre le loisir que m'ont valu l'injustice et la méchanceté de quelques personnes .» Et il ajoute, comme dans la dédicace du Psaume XXVI, que ses épreuves ont purifié son âme, que Dieu est venu à son aide, que la paix de sa conscience est complète et que la sérénité règne dans son esprit [1].

On peut aller plus loin, et fixer sans doute avec plus de précision la date à laquelle fut entrepris ce long travail. En écrivant son *Commentaire du Psaume XXVI*, Luis déclare quelque part qu'il est emprisonné depuis quarante mois. C'est donc au mois de juillet 1575 qu'il écrivait ces mots. Or, il est vraisemblable que ce commentaire fut le premier ouvrage qu'il entreprit, lorsque, lassé de présenter requête sur requête, sans nouvelles de son procès, désillusionné, *desengañado*, et résigné, il chercha dans l'étude des livres inspirés le réconfort et le courage de vivre. Il semble logique qu'il n'ait songé aux *Noms du Christ* que lorsque l'apaisement total se fut établi sans son âme. Ce serait donc vers l'été de

gence desquelles se subordonne tout ce qui précède, comme à une fin nécessaire. » (*Nombres, Obras*, t. III, p. 3.) Ce passage rappelle la définition du docteur donnée par La Bruyère (*Du mérite personnel*, 28) citée plus haut, t. I, p. 357.)

1. « Mais puisque les occupations et les épreuves de ma vie passée m'ont empêché de mettre à exécution mes désirs et mes plans, il me semble que je ne dois pas laisser perdre l'occasion que m'offre le loisir que m'ont valu l'injustice et la méchanceté de quelques personnes. Car bien que les épreuves qui m'assaillent soient nombreuses, toutefois l'abondance de la faveur céleste que Dieu, père véritable des affligés me donne, sans que je le mérite, et le témoignage de ma conscience au milieu de toutes mes peines, ont rasséréné mon âme et l'ont mise dans une paix si entière que, non seulement pour amender mes mœurs, mais encore pour défendre et connaître la vérité, je vois maintenant et je puis faire ce que je ne faisais pas auparavant. Et le Seigneur a transformé pour moi cette épreuve en lumière et en salut, et des mains qui voulaient me nuire, il a fait sortir mon bien. » (*Obras*, t. III, p. 5-6.)

1575 qu'il faudrait placer la composition des premières pages de ce livre.

Précisément le 16 juillet 1575, il demandait aux Inquisiteurs de lui faire venir les *Prose* de Bembo [1]. Or, dans le premier livre de cet ouvrage, l'auteur démontre la légitimité de l'emploi des langues modernes pour l'expression des idées les plus délicates ou les plus nobles, ce qui répond bien aux préoccupations qu'avait Luis de Leon au moment où il songeait à écrire les *Noms du Christ*.

Dans une courte introduction, il expose les raisons qui l'ont déterminé à écrire en langue vulgaire.

« La lecture des Saintes Écritures qui, au début du christianisme, était l'aliment quotidien et recommandé des âmes

1. Voir plus haut, t. I, p. 418. — *Le Prose della volgar lingua* avaient paru à Venise en 1525. Luis de Leon semble les avoir lues avec soin car on en trouve dans les *Noms du Christ* des réminiscences non équivoques. Ainsi Bembo avait écrit au livre I : Tanto vi posso io ben dire, che io questo che esso dice, ho già udito dire a degli altri ; e soprattutto ad uno che noi tutti amiamo grandemente e onoriamo, ed il quale di buonissimo giudicio suole essere in tutte le cose... » et Luis de Leon dit : « Algunos Sabino, que vos bien conoceis y a quien todos amamos y preciamos mucho por la excelencia de sus virtudes, y letras han querido decir, etc.... » (*Nombre de Rey*, *Obras*, III, p. 324.) Bembo : « Si come a romani uomini era ne' buoni tempi più vicina la latina favella, che la greca : conciossiecosachè nella latina essi tutti nascevano, e quella insieme col latte delle nutrici loro beveano, ed in essa dimoravano tutti gli anni loro comunemente... » (Livre I) ; et Luis de Leon : « Los santos Basilio, y Chrisostomo, y Gregorio Nacianceno, y Cirilo, con toda la antigüedad de los griegos, en su lengua materna griega, que quando ellos vivian la mamaban con la leche los niños, etc... (Préface du IIIe livre, *Obras*, t. IV, p. 6.) L'épisode du troisième livre, à la fin du *Nombre de Hijo*, où l'on voit un oiselet poursuivi par des corbeaux tomber à l'eau, puis en sortir au milieu des chants joyeux de ses compagnons, semble bien inspiré par le songe de Giuliano (livre II), où l'on voit Ercole Strozza représenté par un cygne qui vient s'abattre sur les eaux de l'Arno, au milieu des cris de joie de ses congénères. Enfin n'est-il pas remarquable que l'un des interlocuteurs des *Noms du Christ* porte le nom de Juliano, de même que l'un des personnages des *Prose* est Giuliano il Magnifico ?

pieuses, est devenue, dit-il, par le malheur des temps, une nourriture empoisonnée pour elles. Aussi l'Église l'a-t-elle interdite au peuple fidèle, pour la réserver aux ecclésiastiques : c'est pour cela qu'elle a défendu de traduire les Saints Livres en langue vulgaire. »

Mais de cette sage mesure est née une nouvelle calamité : c'est que les chrétiens se sont mis à lire des livres profanes, qui les pervertissent à leur insu. Aussi est-il juste et nécessaire que tous ceux qui en sont capables, essayent de supplanter ces ouvrages dangereux et vains, en composant en langue vulgaire des livres qui puissent suppléer les Saintes Lettres [1].

C'est la tâche à laquelle Luis entend consacrer ses loisirs forcés.

Le livre s'ouvre par un délicieux tableau, qui rappelle le début du *Phèdre* de Platon : en l'écrivant, le prisonnier se reportait en esprit aux années de liberté, lorsqu'à pareille époque, les cours ayant pris fin, il allait réparer dans la pro-

1. « Aussi, bien qu'il ait toujours été utile et louable d'écrire des livres de sainte doctrine qui éveillent les âmes ou les acheminent à la vertu, de notre temps c'est chose si nécessaire qu'à mon avis, tous les bons esprits en qui Dieu a mis les moyens et les ressources propres à cette entreprise, sont obligés de s'en occuper, en composant en notre langue, pour l'usage commun de tous, quelques œuvres qui, soit tirées des Saintes Lettres, soit s'y rapportant et s'y conformant, satisfassent dans la mesure du possible ce besoin général des lecteurs et retirent de leurs mains, en les remplaçant, les livres nuisibles ou vains. « (*Obras*, t. III pp. 4-5.) Il existe un manuscrit du bienheureux Alonso de Orozco intitulé *De nueue nombres de Cristo*, publié par le P. Muiños dans la *Ciudad de Dios*, 1888, tt. XVI et XVII, et réédité, en 1914, par M. Federico de Onis dans son édition des *Nombres de Cristo*. D'après les renseignements qu'a bien voulu me communiquer le P. Gregorio de Santiago, le B. Orozco a simplement résumé la première édition des *Nombres* qui ne contenait que neuf noms. Lorsque la deuxième édition parut, il ajouta à la fin de son manuscrit quelques extraits des trois nouveaux noms qu'elle contenait. Il n'eut pas connaissance du *Nombre de Cordero* qui ne parut qu'après sa mort dans l'édition de 1594.

priété de *La Flecha*, aux environs de Salamanque, ses forces épuisées par un travail excessif.

« C'était au mois de juin, au lendemain de la Saint-Jean, au temps où, à Salamanque, commencent à s'arrêter les études, Marcelo... après avoir fourni la carrière si longue d'une année, de la vie qu'on y vit, se retira comme en un port délicieux, dans la solitude d'une métairie, que... possède mon monastère sur les bords du Tormes ; et avec lui vinrent lui tenir compagnie, et pour les mêmes raisons que lui, les deux autres. Ils y avaient passé quelques jours, lorsqu'un matin, le jour de l'apôtre saint Pierre, après avoir satisfait aux devoirs du culte divin, tous trois ensemble sortirent de la maison dans le verger qui s'étendait sur le devant. Le verger est grand, et il était alors bien fourni d'arbres, plantés cependant sans ordre ; mais cela même charmait la vue, et surtout l'heure et la saison. Ils y pénétrèrent donc, et d'abord, pendant quelques instants s'y promenèrent en jouissant de la fraîcheur ; puis ils s'assirent l'un près de l'autre à l'ombre d'une treille, près du filet d'une petite source, sur des sièges. La source naît du coteau derrière la maison ; elle pénétrait dans le verger de ce côté-là, courait et s'arrêtait comme si elle eût ri. Ils avaient aussi sous les yeux, et près d'eux, une belle et haute plantation de peupliers. Et au delà, non loin, on voyait le Tormes, qui, à cette époque, coulant encore à pleins bords, formait des méandres dans la plaine. Le jour était paisible et serein, l'heure d'une fraîcheur parfaite. S'étant donc assis, après être demeurés quelque temps en silence, Sabino... regardant Marcelo en souriant lui dit : « Il y a des gens que la vue de « la campagne rend muets : ce doit être le propre d'esprits « profonds ; mais moi, comme les oiseaux, en voyant la ver- « dure, j'éprouve le désir de chanter ou de parler [1]. » Pour lui

1. *Nombres de Christo*, livre I, fol. 8v.— 9r. de l'édition de 1583. *Obras*, t. III, pp. 11 12. — *La Flecha* se trouvait à une lieue et demie de Sala-

complaire donc, Marcelo et Juliano se mettent à traiter des Noms du Christ dans l'Écriture Sainte, question que Marcelo avait étudiée précédemment.

Les caractères de ces trois interlocuteurs sont très superficiellement tracés : il semble que le plus âgé soit Juliano, qui parle peu d'ailleurs, Marcelo qui occupe le premier plan n'est autre que Luis de Leon, et le jeune Sabino, qui témoigne une admiration candide pour Marcelo, n'est évidemment qu'un dédoublement de ce personnage : c'est l'auteur en tant que poète, comme le montrent bien les traductions d'auteurs sacrés ou profanes mises dans sa bouche et qui sont indubitablement de Luis de Leon. On a voulu voir en Juliano, Juan de Guevara, ou même le vénérable Orozco. Mais il semble bien n'être qu'une troisième incarnation de l'auteur qui s'est représenté sous trois aspects différents comme scolastique en la personne de Juliano, comme professeur d'exégèse en celle de Marcelo et comme poète sous la figure de Sabino.

Le plan de l'ouvrage est très simple. Sabino a trouvé un papier sur lequel Marcelo a noté les noms donnés au Christ dans différents passages de l'Écriture : *Pousse, Face, Chemin, Pasteur, Mont, Père du siècle futur, Bras de Dieu, Roi, Prince de la paix, Époux, Fils de Dieu, Aimé...*

Il demande à Marcelo de les commenter successivement. Celui-ci, après s'être un peu fait prier, commence par le pre-

manque. Aimablement guidé par D. Miguel de Unamuno j'ai pu m'y rendre au mois de juillet 1919. Les éléments du paysage décrit par Luis de Leon sont aisément reconnaissables. La métairie a disparu, mais une source d'eau pure et fraîche jaillit encore de la colline ; un moulin, auquel on accède à pied sec au moment des basses eaux, occupe l'extrémité d'un îlot couvert d'arbres au travers desquels on aperçoit une plaine au delà du Tormes, assez large en cet endroit : à l'horizon se dresse la Sierra de Peña de Francia. C'est un paysage dont la coloration discrète rappelle à plus d'un égard celui de Belmonte, sous cette réserve qu'il est plus limité.

mier porté sur la liste. Mais auparavant il examine ce que c'est qu'un *nom*.

Les choses émanent de Dieu qui les contient toutes. Or, la perfection des créatures consiste à ressembler le plus possible à leur créateur : il faudrait donc que chacune contînt toutes les autres et fût contenue dans toutes les autres. Cela semble impossible lorsqu'il s'agit d'objets matériels. Mais ces objets ont une double existence : matérielle et immatérielle. Leur *double* immatériel c'est le nom ; il existe dans notre esprit quand nous le pensons, sur nos lèvres, quand nous le prononçons, sur le papier, quand nous l'écrivons [1].

Les noms peuvent tous tenir en même temps en une même place, et chacun d'eux peut simultanément occuper plusieurs places. Ainsi lorsque nous avons devant nous plusieurs miroirs, notre image se forme dans chacun d'eux simultanément et toutes ces images, sans se confondre, reviennent simultanément à nos yeux et à notre âme [2].

Il faut d'ailleurs distinguer entre ces noms qui prennent naissance dans l'esprit et les autres : les uns et les autres sont des images ; mais les premiers sont des images naturelles, les seconds des images artificielles dues à notre industrie. Généralement ce sont les seconds seuls que nous appelons noms : c'est de cette dernière catégorie que l'auteur entend s'occuper [3].

Il existe des noms communs et des noms propres : les noms doivent ressembler aux choses qu'ils expriment, et c'est une loi que l'hébreu observe d'une façon presque absolue : cette remarque donne lieu à Marcelo de célébrer la perfection de la langue sacrée. Cette ressemblance doit se retrouver dans l'aspect, le son, et l'origine du mot. Marcelo examine ces trois

1. *Nombres de Christo*, livre I, § 2, *Obras*, t. III, pp. 15-20.
2. *Nombres de Christo*, livre I, § 2. *Obras*, t. III, p. 18.
3. *Nombres de Christo*, livre I, § 2. *Obras*, t. III, pp. 19-20.

conditions et se met à célébrer de nouveau la supériorité de l'hébreu, dont les mots, dit-il, par leur aspect même, font comprendre d'une manière saisissante les différentes modifications de la pensée [1]. Il prend pour exemple le nom de Dieu chez les Juifs, le tétragramme divin, dans lequel il prétend retrouver l'image de l'unité et de la complexité divines [2]. A l'objection qui lui est faite que Dieu ne saurait être nommé, il répond que, s'il est réellement impossible de lui donner un nom adéquat, on peut tout au moins le désigner par un de ses attributs. Il est donc naturel que le Christ soit désigné dans l'Écriture par un grand nombre de noms : mais il ne veut s'occuper que de dix d'entre eux, parce que les autres s'y ramènent à peu près. D'ailleurs ces dix noms s'appliquent au Christ en tant qu'homme et non en tant que Dieu [3].

1. *Nombres de Christo*, livre I, § 2, *Obras*, t. III, pp. 21-22.

2. « Prenons pour exemple la forme et la qualité des lettres par lesquelles s'écrit dans cette langue le nom propre de Dieu que les Hébreux appellent ineffable, parce qu'ils ne considéraient pas comme permis de le prononcer ordinairement, et que les Grecs appellent tétragramme, du nombre des lettres qui le composent... Si nous considérons le son qu'il a dans la prononciation, il est tout entier formé de voyelles, comme l'est celui qu'il désigne, qui est tout être et tout esprit, sans aucun mélange de composition ou de matière : et si nous considérons la qualité des lettres hébraïques par lesquelles il s'écrit, elles ont cette qualité que chacune d'elles peut se mettre à la place des autres, et que, bien souvent, on le fait dans cette langue, et ainsi virtuellement chacune d'elles est toutes les autres, et toutes les autres chacune d'elles : image en quelque sorte de la simplicité qu'il y a en Dieu d'une part, et de l'infinité de perfections qu'il a d'autre part, parce qu'il est tout entier une grande perfection et que cette perfection unique est toutes ses autres perfections. A tel point que, pour parler juste, la parfaite sagesse de Dieu ne se distingue pas de sa justice infinie, ni sa justice de sa grandeur, ni sa grandeur de sa miséricorde : et pouvoir, savoir et aimer sont tout un en lui ; et dans chacune de ces qualités à quelque degré que nous la distinguions et la séparions d'une autre, elles se trouvent toutes réunies, et de quelque côté que nous le regardions, il est tout et non partie. » (*Nombres de Christo*, livre I, § 2. *Obras*, t. III, pp. 28-29.)

3. *Nombres de Christo*, livre I, § 2, *Obras*, t. III, pp. 30-36.

Marcelo commente donc les noms de *Pousse, Face, Chemin, Pasteur, Mont, Père du siècle futur,* et après avoir prouvé par des citations des Prophètes ou des Évangiles qu'ils s'appliquent effectivement au Christ, en fait voir la valeur mystique. Cette exposition est coupée de traductions en vers de Psaumes ou d'auteurs profanes, attribuées à un ami commun des trois interlocuteurs, mais qui sont en réalité l'œuvre de Luis de Leon.

L'exposition des six premiers noms ayant absorbé toute la matinée, les trois religieux regagnent la maison pour prendre leur repas et faire la sieste, en se promettant de reprendre leur entretien vers le soir. Et le premier livre finit sur la récitation du Psaume CIII : *Benedic anima mea Domino,* traduit en vers espagnols [1].

Le second livre s'ouvre par quelques considérations adressées à Portocarrero sur la corruption de notre nature et sur l'aveuglement dont les Juifs ont fait preuve, en refusant de reconnaître la venue du Messie. Puis le récit reprend.

« Après avoir mangé et pris quelques instants de repos, comme la force de la chaleur commençait à décliner, les trois interlocuteurs, sortant de la métairie, gagnèrent la rivière qui la baignait ; ils prirent une barque et passèrent au bosquet qui couvrait une partie d'une sorte de petite île adjacente au barrage d'un moulin. Le bosquet, bien que petit, était touffu et riant, et, en cette saison, plein de feuilles ; et parmi les arbustes que le sol produisait de lui-même, on avait

1. Le premier livre des *Noms du Christ* était composé avant l'arrêt du 23 octobre 1581 qui confirma Luis dans la possession de sa chaire : en effet au début du nom de *Père,* qui termine ce premier livre, Marcelo dit : « Ce que je désirais c'était la fin de ces procès et de ces compétitions scolaires avec un peu de tranquillité et de repos. Et s'il plaît au Seigneur de se servir de moi en cette occasion, sa bonté me l'accordera. — Il vous l'accordera, » répondirent tout d'une voix Juliano et Sabino. (*Obras,* t. III, p. 180.)

aussi planté quelques arbres. Il était divisé en deux par un ruisseau assez fort que formait l'eau qui s'échappait de la rivière à travers les pierres du barrage et qui finissait par se réunir presque toute [1]. »

Ils s'assoient sur l'herbe, les pieds au bord du ruisselet sous un grand peuplier, au centre du bosquet, et prennent tour à tour l'étude des noms de *Bras de Dieu*, de *Prince de la Paix*. Au moment où Marcelo aborde l'examen de ce dernier, la nuit s'est faite, les étoiles brillent au ciel : il lève les yeux vers elles, et, les regardant fixement, commence à célébrer dans la sérénité nocturne l'ordre admirable des astres qui pénètre notre âme d'un sentiment de paix ineffable [2].

« Si la raison ne montrait, et s'il n'y avait pas d'autre moyen d'entendre quelle aimable chose est la paix, le beau spectacle du ciel qui s'offre en ce moment à nous, dit-il, et le concert de ces lumières qui y brillent, nous en sont une preuve suffisante. Comment en effet, ne serait-ce pas la paix, ou tout au moins une image parfaite de paix, ce que nous voyons en ce moment dans le ciel et qui émeut notre vue d'une façon si délectable ? Si la paix, selon la brève et juste définition de saint Augustin [3], est un ordre tranquille, ou la tranquillité et la stabilité dans ce que demande le bon ordre, c'est là ce que nous montre actuellement ce tableau. L'armée des étoiles, alignées et mises en rangs, y brille d'une merveilleuse beauté ; chacune d'elles garde invariablement sa place, aucune n'usurpe celle de sa voisine ni ne la trouble dans son office ; elle n'oublie pas le sien et ne viole jamais la loi éternelle et sainte que lui imposa la Providence ; comme des sœurs, elles se regardent mutuellement, les plus grandes com-

1. *Nombres de Christo*, livre II, § 1, *Obras*, t. III, p. 225.
2. *Nombres de Christo*, livre II, § 2, *Obras*, t. III, p. 341.
3. Saint Augustin, *De civitate Dei*, lib. XIX, cap. 13, édit. Ben. An. 1700, t. VII, col. 421.

muniquent leur lumière aux plus petites, et se manifestent leur amour ; elles semblent même d'une certaine manière se respecter les unes les autres, et toutes ensemble tempèrent parfois leurs rayons et leur puissance, les ramenant à une paisible unité de puissance composée de parties et d'aspects différents, dont l'universalité et le pouvoir sont incomparables [1]. »

« Et, si l'on peut dire, non seulement elles sont un modèle de paix éclatant et beau, mais une proclamation et un hymne qui, en termes clairs et pressants, nous notifie combien sont excellents les biens que la paix contient en soi, et qu'elle produit dans toutes les choses. Cette voix, cette proclamation silencieuse s'insinue dans nos âmes, et, par ce qu'elle y fait lorsqu'elle y a pénétré, on voit et l'on entend bien comme elle est efficace et persuasive. En effet, immédiatement, comme si elles étaient convaincues de l'utilité et de la beauté de la paix, elles commencent à faire régner la paix en elles-mêmes et à mettre en ordre toutes leurs parties. Car si nous faisons attention à ce qui se passe en secret en nous-mêmes, nous verrons que cette harmonie et cet ordre des étoiles, quand nous le contemplons, met le calme en nos âmes et nous verrons que, simplement en tenant les yeux fixés attentivement sur lui, sans savoir comment, les désirs ou les passions turbulentes, qui bruissaient confusément dans nos cœurs pendant le jour, s'apaisent peu à peu, et se calment, comme si elles s'endormaient, chacune reprenant sans s'en apercevoir sa sujétion et son harmonie. Et nous verrons que, de même qu'elles s'humilient et se taisent, de même ce qui est le plus important, ce qui domine dans l'âme, la raison, s'élève et recouvre son droit et sa force, et, encouragée par le spectacle divin de cette divine beauté, conçoit des pensées hautes et dignes d'elle, se rappelle en quelque sorte son origine première et met enfin tout ce qui est vil et bas à sa place et le foule

1. *Nombres de Christo*, livre II, § 3, *Obras*, t. III, pp. 342-343.

aux pieds. Ainsi lorsqu'elle est remise sur son trône, comme une impératrice, et que les autres parties sont toutes ramenées à leur place, l'homme tout entier demeure en ordre et en paix [1]. »

Dans l'ode admirable à son ami Francisco Salinas, Luis avait exprimé la même pensée : « A ces accents divins, mon âme, disait-il, engloutie dans l'oubli, se prend à recouvrer le sens, et la mémoire perdue de sa première et brillante origine.

A cuyo son divino
mi alma que en olvido está sumida,
torna a cobrar el tino,
y memoria perdida
de su origen primera esclarecida [2].

Cette sérénité qu'inspire la contemplation du ciel étoilé, sans doute dans une de ces nuits passées à regarder les astres, Luis l'a notée aussi dans son Ode fameuse à Loarte sur la *Nuit sereine* : « En contemplant l'ordonnance grandiose de ces splendeurs éternelles, leur mouvement sûr, leurs marches inégales, mais si égales dans leurs rapports harmoniques. »

Quien mira el gran concierto
de aquestos resplandores eternales,
su movimiento cierto,
sus pasos desiguales
y en proporcion concorde tan iguales, etc. [3].

La pensée est un peu différente, mais l'impression est la même ; et le Commentaire du *Cœli enarrant gloriam Dei* est encore plus pathétique dans la poésie adressée à Loarte [4].

1. *Nombres de Christo*, livre II, § 3. *Obras*, t. III, pp. 203-204.

2. Ode V, strophe 2. *Obras*, t. VI, p. 15. -- « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux, » a dit Lamartine. *Premières méditations poétiques*, L'homme, vers 70.

3. Ode XII, strophe 9, *Obras*, t. VI, pp. 32-33.

4. Dans le § 2 du livre II des *Nombres de Christo* se lit un passage

Lorsque Marcelo a terminé, Juliano prend la parole pour développer cette idée que, non seulement le Christ mérite le titre de *Prince de la Paix*, mais que seul il est capable de la donner ; il engage à ce propos avec Sabino un dialogue de forme toute socratique, qui tranche avec le procédé de développement purement didactique dont Marcelo fait usage. Il n'en résulte nullement d'ailleurs que Juliano soit un personnage réel différent de Marcelo et de Sabino : ce n'est assurément là qu'un artifice littéraire destiné à donner un peu de variété au développement [1].

Le second livre se termine par l'examen du nom d'*Époux*. Marcelo montre que le Christ est l'Époux de l'Église, et voit l'histoire de ce mariage mystique dans le Cantique des Cantiques. C'est une idée que Luis de Leon devait reprendre plus tard, lorsque, rééditant son Commentaire latin de ce texte sacré, il y ajouta une troisième explication, en 1589. Pour conclure, Sabino récite la traduction du Psaume XLIV, *Eruc-*

---

qui semble faire allusion au Commentaire sur Zacharie que Diego Arias ou de Zuñiga publia en 1577 à Salamanque : « Quelques-uns, Sabino, que vous connaissez bien, et que nous aimons et estimons tous beaucoup pour l'excellence de leur vertu et de leur science, ont voulu dire que cet Empire des Maures et des Turcs, qui aujourd'hui se développe tellement dans le monde, n'est pas différent de l'Empire romain, mais est une des parties qui en procèdent, le constituent et le composent. Et ce que dit Zacharie du quatrième quadrige, dont les chevaux, dit-il, étaient tachetés et vigoureux, ils l'expliquent ainsi : ce quadrige est le dernier Empire des Romains, qui, à cause de la partie qui est formée des Maures et des Turcs, s'appelle vigoureux, et à cause de sa partie occidentale, qui est l'Allemagne, où les empereurs ne se succèdent pas, mais sont élus dans différentes familles, s'appelle varié ou tacheté. » (*Obras*, t. III, p. 324.) Le passage de Zacharie se trouve au ch. VI, v. 5. Il est assez naturel de supposer que le § 3 fut écrit après le § 2, et par conséquent après l'acquittement de Luis de Leon, si l'allusion précédente se rapporte bien à Diego de Zuñiga. Voir à ce propos plus haut, p. 99, note 1, le rapprochement avec les *Prose* de Bembo.

1. *Nombres de Christo*, livre II. *Obras*, t. III, pp. 385-400.

tavit cor meum verbum bonum dans lequel David célèbre cette union triomphante [1].

Dans le même volume, aux *Noms du Christ* faisait suite un court traité intitulé l'*Épouse parfaite* (*La Perfecta Casada*) ; c'était un commentaire du dernier chapitre des *Proverbes*, où Salomon trace l'image de la femme idéale [2].

Il était adressé à une parente de l'auteur, Maria Varela Osorio, qui venait de se marier.

Les documents font défaut sur cette jeune femme. Il faut tout d'abord rejeter l'hypothèse qu'elle serait la fille d'Alvaro Osorio quatrième seigneur de Villacis et Cervantes, etc... qui fut la première femme de Garci Lopez de Chaves, onzième seigneur de Chaves, et qui n'avait aucun rapport avec la famille de Luis de Leon [3].

Le nom d'Osorio était fréquent dans la famille de Luis. Ses oncles, le docteur Francisco de Leon, professeur à Salamanque, et le licencié Antonio de Leon, l'avocat, avaient épousé deux sœurs : Isabel de Arias Osorio et Ana Osorio. D'autre part, le nom de Varela était celui de la mère de Luis de Leon.

1. *Nombres de Christo*, livre II. *Obras*, t. III, pp. 458-459.

2. *La Perfecta* | *Casada* | *Por el Maestro* | *Fray Luys de Leon* | (Emblème de l'auteur). | *Con priuilegio.* | *En Salamanca.* | *En casa de Iuan Fernandez.* | *M. D. LXXXIII.* || In-8°. Luis de Leon semble avoir éprouvé une prédilection pour les ouvrages de Salomon dont il traduisit à une date inconnue, l'Ecclésiaste en espagnol : cette traduction a été publiée par les PP. Augustins en 1886 dans la *Revista Agustiniana*, sous le titre *El Perfecto predicador*. Les Lullistes au témoignage de Cristobal Suarez de Figueroa lui attribuaient la phrase suivante : « Il y a eu trois sages dans le monde : Adam, Salomon et Raimon. » Le P. Feijoo conteste l'authenticité de ce mot. (Cartas criticas, II, c. 12, Madrid MDCCLXXIII.) Voir Conrado Muiños Saenz, *op. cit.*, p. 9, note 1.

3. Cette affirmation se rtrouve dans la traduction de l'*Épouse parfaite* par Guignard (Paris, 1845, p. XIX). Elle a été reproduite par Jane Dieulafoy dans sa traduction du même ouvrage (Paris, 1906). Thomas de Herrera dans son Histoire du Couvent de Salamanque cite en effet la famille de Chaves parmi les bienfaiteurs de son ordre, mais ne dit pas que la *Perfecta Casada* ait été dédiée à un de ses membres.

Antonio de Leon et Ana Osorio eurent bien une fille du nom de Maria de Tapia, ou Maria Osorio, que le licencié songeait à marier l'année même où il mourut, en 1575 : on ne voit pas comment cette Maria aurait pu avoir droit au nom de Varela qui n'apparaît que dans la descendance de Lope de Leon II.

Mais parmi les bénéficiaires du majorat de Polvoranca, à défaut de la ligne directe et des héritiers de Francisco de Leon, Ana Osorio veuve d'Antonio de Leon, dans son testament, indique comme habiles à le recueillir, Miguel de Leon, Vingt-quatre de Grenade et frère de Luis, et à son défaut Cristobal de Leon, autre frère de Luis, plus âgé que Miguel, ainsi que les enfants qu'il aurait pu avoir de son second mariage avec Magdalena de Osorio [1]. Or, une fille de Cristobal et de Magdalena aurait pu réunir les deux noms de Varela et d'Osorio : il est donc vraisemblable que Maria Varela Osorio était nièce de Luis de Leon et fille de son frère Cristobal, bien que le P. Mendez ne la mentionne pas [2].

Les termes dans lesquels l'auteur s'adresse à elle marquent les rapports étroits qui existaient entre eux : « Bien que votre bon sens, dit-il, et l'inclination à toute espèce de vertu, dont Dieu vous a dotée, m'ôtent la crainte que vous soyez comme quelqu'une de ces femmes dont je parle, la profonde affection que j'ai pour vous, et le désir de votre bien, qui brûle en moi, m'excitent à vous donner quelques avis [3]. »

Ces avis sont le commentaire des versets 10-31 du dernier chapitre des *Proverbes*, qu'il examine successivement [4].

1. Voir Mendez, t. III, p. 137, n° 68.

2. Voir l'Appendice I, tableau généalogique IV, nos 64 et 66. On peut aussi se demander si Maria Varela Osorio n'appartenait pas à la famille de ce Gaspar Osorio qui, en août 1578, résidait à Villavieja, où Zumel accusa Luis de Leon de s'être rendu pour le voir, pendant sa candidature à la chaire de Bible. Voir plus haut, p. 33, note 1.

3. *Obras*, t. IV, p. 252.

4. Les neuf premiers versets ne sont qu'une introduction au portrait de la femme forte. Luis de Leon ne s'en est pas occupé.

Peut-être son plan primitif était-il plus vaste que celui qu'il a exécuté. Il pose en effet en principe qu'en traçant les devoirs de l'épouse, l'Esprit-Saint a caché sous cette peinture des mystères plus profonds qui concernent toute l'Église [1] ; et, reprenant une théorie qui lui était chère, et dont ses ennemis lui avaient fait grief lors de son premier procès, il explique que les paroles des Livres Saints offrent une pluralité de sens et que « tous les sens qu'y a mis l'Esprit-Saint sont véritables » ; qu'on ne saurait donc dire que, parce que l'on découvre un de ces sens on rejette les autres ; et que, par suite, il est loisible de s'attacher uniquement à l'un d'eux [2]. Or, dans ce chapitre des *Proverbes*, Salomon a prétendu deux choses : enseigner et régler les mœurs, et de plus prophétiser ce que devait être l'Église. Luis va donc s'attacher au premier de ces sens [3]. Avait-il l'intention de développer également le second ? Ce n'est pas impossible, bien que par cette déclara-

1. « Il nous faut d'abord poser que dans ce chapitre, le Saint-Esprit s'il est vrai qu'il dépeint une bonne épouse, en montrant quels sont ses devoirs, dit aussi et fait entendre et cache pour ainsi dire sous cette peinture des choses plus grandes et d'un sens plus profond, qui concernent toute l'Église. » (*Obras*, t. IV, p. 267.)

2. « La Sainte Écriture par les mêmes paroles exprime beaucoup de pensées différentes, et, comme l'enseignent les saints, dans l'unité d'une même phrase renferme une quantité de sens. Et comme tout ce qu'il y a en Dieu est bon, de même dans son Écriture tous les sens qu'y a mis l'Esprit-Saint, sont véritables. De manière qu'adopter un sens n'est pas rejeter l'autre, non plus que celui qui dans ces Saintes Lettres, entre beaucoup de sens véritables qu'elles ont, en découvre un et l'expose, ne doit être tenu, pour cela, pour un homme qui rejette les autres sens. » (*Obras*, t. IV, p. 268.)

3. « Or je dis que dans ce chapitre, Dieu, par la bouche de Salomon et avec les mêmes mots, fait deux choses : il instruit et règle les mœurs, et prophétise des mystères secrets. Les mœurs qu'il règle sont celles de l'épouse ; les mystères qu'il prophétise sont l'esprit et le caractère qu'il devait placer dans son Église, dont il parle sous la figure d'une femme mariée. En ceci il éclaire ce que l'on doit croire, en cela il enseigne ce que l'on doit faire. » (*Obras*, t. IV, p. 268.)

tion, il ne fît peut-être que prendre ses précautions contre des attaques perfides.

Dans une sorte de prologue, l'auteur expose que, ce que Dieu demande à chacun de nous, c'est de répondre aux obligations de son état ; qu'on l'offense en n'y répondant pas, même si l'on se signale par autre chose. Dieu, dit-il, veut « que chacun porte sa croix : il ne dit pas de porter la croix des autres, mais ordonne que chacun se charge de la sienne propre. Il ne veut pas que la religieuse oublie ses devoirs de religieuse et se charge des soucis de la femme mariée : mais il ne lui plaît pas, non plus, que la femme mariée oublie sa maison et se transforme en religieuse [1]. » Une fois entrée dans l'état de mariage, la femme ne saurait mieux faire, pour plaire à Dieu que d'appliquer toutes ses facultés à remplir les devoirs nombreux, variés et absorbants qui lui sont imposés.

Et, reprenant les versets du texte sacré, Luis en explique le sens et en fait voir les diverses applications sur un ton plein de simplicité, de dignité qu'interrompt parfois un léger sourire, lorsqu'il évoque la futilité de celles qui n'ont pas conformé leur conduite aux préceptes divins, leur goût pour les modes absurdes, coûteuses ou indécentes, ou un imperceptible attendrissement lorsqu'il décrit la prospérité de la maison de la femme parfaite, la confiance réciproque des époux vertueux, ou les joies pures de la maternité. On ne s'attendrait guère à trouver sous la plume de l'austère exégète, cette délicieuse esquisse d'une mère allaitant son enfant.

Après avoir longuement et fortement montré que la mère vraiment digne de ce nom, n'est pas la femme qui a donné le jour à l'enfant, mais celle qui l'a allaité, soigné, veillé, sans l'abandonner à des mains mercenaires, il affirme que ces soins et ces peines sont largement compensés par le plaisir qu'elle en retire. « Si nous autres hommes, dit-il, nous ne le sentons

1. *Obras*, t. IV, p. 258.

pas, la raison nous dit pourtant qu'il existe, et les marques désordonnées d'amour que donnent les mères à leurs enfants nous le font voir. Quelle peine ne paie pas l'enfant à sa mère lorsqu'elle le tient sur son sein nu ? Lorsqu'il joue avec la mamelle ? qu'il la frappe de sa petite main ? qu'il la regarde en riant ? qu'il balbutie ? Et lorsqu'il s'attache à son cou et la baise, il me semble qu'elle est encore son obligée [1]. »

Le tout est émaillé de citations empruntées aux auteurs ecclésiastiques ou profanes, comme Aristote, Sophocle, Homère, Xénophon, Virgile, Cicéron, mais produites sans pédantisme. Sur un point seulement on peut reprocher à l'auteur un déploiement de textes trop lourd et trop étendu : c'est lorsqu'il veut remontrer aux femmes que l'emploi des fards et des teintures est une invention diabolique [2]. Il s'échauffe sur ce sujet qui lui tient à cœur ; les expressions les plus énergiques lui échappent malgré lui ; après une longue diatribe, il finit par indiquer à ses lectrices comment elles doivent adopter une tenue simple et modeste; et pousse même la précaution jusqu'à leur dire comment elles doivent faire leur toilette, à l'exemple d'une grande dame qu'il avait connue : « Qu'elles tendent les mains et y reçoivent l'eau tirée de l'amphore que la servante aura versée avec l'aiguière ; qu'elles la portent à leur visage et en prennent une partie dans la bouche, et se lavent les gencives ; qu'elles passent les doigts sur leurs yeux, qu'elles les portent à leurs oreilles, et derrière leurs oreilles également, sans s'arrêter avant que tout leur visage soit propre ; ensuite rejetant l'eau, qu'elles s'essuient avec un linge rude, pour être enfin plus belles que le soleil [3]. »

Ce conseil un peu rustique ne saurait étonner, lorsqu'on se reporte aux maximes de propreté qui passaient pour du raffi-

1. *Obras*, t. IV pp. 403-404.
2. *Obras*, t. IV, pp. 338-379.
3. *Obras*, t. IV, p. 379.

nement et que l'on trouve exposées dans le *Galateo Español* de Gracian Dantisco, au début du dix-septième siècle.

En publiant ces deux ouvrages, Luis avait voulu faire un essai et voir comment seraient accueillis des écrits de cette espèce [1].

Les critiques furent nombreuses : on reprochait à l'auteur de traiter de pareilles matières en langue vulgaire et non en latin [2]. C'était un reste de la routine scolastique contre lequel Fernando de Herrera avait déjà lutté en publiant en 1580 ses *Annotations* à Garcilaso en langue vulgaire. D'autres l'accusaient, puisqu'il écrivait en espagnol, d'avoir employé un style raffiné s'écartant du langage ordinaire ; d'autres enfin, s'étonnaient qu'un théologien et un moine, se mêlât de donner des règles de conduite aux femmes mariées.

A ces critiques naïves ou malveillantes, l'auteur répondit avec une ironie vigoureuse, dans la préface du troisième livre des *Noms du Christ*, qui parut dans la seconde édition de cet ouvrage, en 1585 [3].

La position qu'il prend pour défendre l'emploi de la langue vulgaire est un peu différente de celle qu'avait choisie Herrera pour justifier son audace d'avoir écrit ses *Annotations* en espagnol. Herrera considérait en effet que la langue espagnole arrivait seulement au degré de maturité voulu pour être capable d'exprimer les idées scientifiques ou philosophiques,

1. « Les livres que j'ai publiés précédemment pour voir comment l'on jugeait cette manière d'écrire, ont, à ce que j'ai compris, fait parler beaucoup quelques personnes et de manières différentes. » Introduction à la troisième partie des *Nombres de Christo* (2e édition, 1585.) (*Obras*, t. IV, p. 3.)

2. Nombres de Christo, *Obras*, t. IV, p. 3.

3. *De los nombres de Christo en tres libros, por el Maestro Fray Luys de Leon. Segunda impression, en que ademas de un libro que de nueuo se añade, van otras muchas cosas añadidas y emendadas.* (Emblème de l'auteur.) *Con privilegio. — En Salamanca por los herederos de Mathias Gast. M. DL XXXV.* — In-8o (d'après Tejada).

et que cette maturité était la conséquence de l'épanouissement politique auquel était parvenu le pays [1].

La théorie de Luis de Leon est plus générale et plus simple : les langues, pour lui, quelles qu'elles soient, sont propres à l'expression de toutes les idées [2]. Si l'espagnol ne semble pas capable d'exprimer des idées élevées, c'est qu'on en use mal, puisqu'on ne l'emploie qu'à traduire des sujets vils, ou c'est qu'on ne connaît pas les ressources qu'il possède [3].

Il faut distinguer entre la manière dont on parle et la langue que l'on parle [4].

C'est un préjugé de croire que le latin relève les sujets que l'on traite : on peut écrire d'une façon vulgaire dans une langue savante, et avec toute l'élévation convenable dans une langue vulgaire. La preuve en est que le grec était la langue vulgaire lorsque Platon, Basile, Chrysostome, Grégoire de Nazianze, Cyrille en ont usé pour exposer les spéculations les plus hautes, car c'était celle que parlaient les petits enfants et les vendeuses du marché [5]. Et si l'on prétendait réserver la

1. Voir : *Fernando de Herrera*, par Ad. Coster, Paris, 1908, chapitre XIII.

2. « Quant à la langue, il n'y a pas de différence, et il n'y a pas de langues uniques pour dire certaines choses, mais, dans toutes, il y a place pour toutes les idées : les mots ne sont pas nobles parce qu'ils sont latins, mais parce qu'ils sont employés avec la noblesse qui convient, qu'ils soient espagnols ou français. » (*Obras*, t. IV, p. 6.)

3. « C'est une erreur commune de considérer comme facile et peu appréciable tout ce qui s'écrit en langue vulgaire : elle est née soit du mauvais usage que nous faisons de notre langue, en ne l'employant qu'à des choses sans substance, soit de l'ignorance où nous en sommes, persuadés qu'elle n'est pas capable d'exprimer les idées importantes. » (*Obras*, t. IV, pp. 4-5.)

4. « La façon dont on s'exprime est une chose et la langue dans laquelle on écrit ce qu'on dit en est une autre. » (*Obras*, t. IV, p. 6.)

5. « Platon n'a pas écrit d'une façon vulgaire, ni des choses vulgaires dans sa langue vulgaire. Et Cicéron n'en a pas écrit de moindres ni avec moins d'élévation dans la langue qui, de son temps, était vulgaire. Et les saints Basile et Chrysostome, et Grégoire de Nazianze et Cyrille, avec toute l'antiquité grecque, dans leur langue maternelle qui était

connaissance de certaines choses à ceux qui savent le latin, c'est une raison absurde : car ceux-là mêmes peuvent lire un livre sans le comprendre, parce qu'il exprime des idées qui dépassent leur intelligence ou leur science, et, pour la même raison, le livre en langue vulgaire n'est pas intelligible à quiconque est en état d'en déchiffrer les caractères [1].

Cette idée, présentée sous forme ironique, fait en réalité partie des fondements intellectuels de Luis de Leon. Qu'on l'applique à la traduction des Écritures en langue vulgaire, et il devient absurde d'empêcher de traduire en espagnol les livres de la Bible, puisque les lecteurs s'en diviseront en deux parties : ceux qui comprendront et ceux qui ne comprendront pas. Aux premiers la lecture ne saurait être que profitable ; aux seconds, elle ne pourrait faire aucun mal, puisqu'ils seront bien vite contraints de l'abandonner.

Ce qui échappe à Luis de Leon c'est qu'il existe une troisième catégorie fort nombreuse : ceux qui lisent sans comprendre, mais croient comprendre ; à ceux-là de pareilles lectures sont dommageables, et pour eux-mêmes et pour les autres.

Mais puisque Luis laisse de côté cette hypothèse, rien ne s'oppose à ses yeux, à ce que les sujets les plus graves soient traités en espagnol, pourvu que l'auteur sache tirer de cet idiome toutes les ressources qu'il renferme. Luis de Leon expose avec une netteté et une simplicité remarquables la méthode qu'il a suivie pour cela et l'idéal qu'il s'est fixé. Après

---

le grec, et que, lorsqu'ils vivaient, les enfants suçaient avec le lait, et que parlaient sur la place les vendeuses, écrivirent les mystères les plus divins de notre foi, et n'hésitèrent pas à mettre en leur langue ce qu'ils savaient ne devoir pas être compris par beaucoup de ceux qui comprenaient la langue. » (*Obras*, t. IV, pp. 6-7. Voir plus haut, p. 99, note 1.)

1. « Comme si tous ceux qui savent le latin, si j'écrivais ces choses en latin, pouvaient s'en rendre maîtres ; ou comme si tout ce qui s'écrit en castillan était entendu de tous ceux qui savent le castillan et le lisent. » (*Obras*, t. IV, p. 7.)

avoir souligné malicieusement que ceux qui se prétendent si pompeusement latinistes, ne savent peut-être pas très bien leur propre langue maternelle [1], il ajoute : « Parmi ces gens-là sont ceux qui disent que je ne parle pas espagnol, parce que je donne aux mots la disposition voulue, que je les choisis et leur donne leur place. Car ils croient que parler espagnol c'est parler comme le vulgaire, et ne s'aperçoivent pas que bien parler n'est pas commun, mais affaire d'un jugement rare, tant pour ce qu'on dit que pour la manière de le dire, et qui consiste, entre les paroles que tout le monde prononce, à choisir celles qui conviennent, à faire attention à leur son, parfois même à en compter les lettres, à les peser, à les mesurer, à les disposer de telle sorte qu'elles disent ce que l'on prétend dire, non seulement avec clarté, mais encore avec harmonie et douceur [2]. »

« Et si l'on dit que c'est une nouveauté, je confesse que c'en est une en effet, et une route que ne suivent pas ceux qui écrivent en notre langue, d'y mettre du nombre, en la tirant de son abaissement ordinaire. C'est la route que j'ai voulu ouvrir, non par présomption, car je connais ma faiblesse, mais pour que ceux qui en ont la force s'enhardissent à pratiquer dorénavant leur langue, comme les savants et les hommes éloquents de l'antiquité, dont les œuvres vivent à travers tant de siècles, ont pratiqué les leurs et, là où elle est défectueuse, la rendent égale aux langues les mieux faites, qu'à mon avis elle surpasse sous bien d'autres rapports [3]. »

Ce caractère logique que Luis essaye de donner à ses phrases

1. « Je ne sais d'où leur vient cette hostilité pour elle *(leur langue maternelle)* car elle ne la mérite pas, et ils ne savent pas tellement le latin, qu'ils ne connaissent mieux leur langue, si peu qu'ils la sachent comme en fait beaucoup la savent très peu. » (*Obras*, t. IV, p. 7.)

2. *Obras*, t. IV, pp. 7-8.

3. *Obras*, t. IV, pp. 8-9.

et qui répond bien à ses habitudes intellectuelles, surprit un peu ses contemporains ; il paraît même avoir déconcerté ses compatriotes d'une époque plus tardive [1] : ce qu'il y a d'artificiel et de voulu dans ce style, déroute un peuple habitué à plus de fantaisie et d'imprévu.

Après un court prologue, Luis suppose que les interlocuteurs du précédent dialogue, reprennent leur entretien le jour de la Saint-Paul (29 juin). Juliano, à son tour, expose comment le Christ est justement appelé Fils de Dieu. Puis Marcelo commente les noms d'*Aimé* et enfin de *Jésus*.

Lorsqu'en 1595, après la mort de l'auteur, fut publiée la quatrième édition des *Noms du Christ*, on y joignit un fragment inédit traitant du nom d'*Agneau* (*cordero*), et qui, dans le plan primitif devait prendre place avant le commentaire du nom d'*Aimé*, comme le prouvent les phrases qui le terminent [2].

Il semble que l'auteur ait éprouvé quelque incertitude sur la façon dont il composerait son troisième livre. En effet, l'exposition de Juliano finit sur une scène singulière et dont la signification reste obscure.

Pendant que Juliano parlait, un petit oiseau, perché sur un arbre de l'autre côté du ruisseau, semblait écouter le religieux et lui répondre par un chant d'une suave harmonie, lorsque deux gros corbeaux se précipitèrent sur lui : l'oiselet

1. Gallardo (*Ensayo*, t. III, p. col. 375), après avoir cité sous le numéro 2678 l'Expositio in Psalmum 26, ajoute : « En lisant la prose savante et si facile de maître Leon, je remarque qu'elle est meilleure que sa prose castillane, sans doute parce qu'il l'avait davantage pratiquée. Sa prose espagnole est un peu pénible et moins facile et moins coulante. »

2. « Passons s'il vous plaît au nom d'*Aimé*, car puisque le sacrifice de notre Agneau sacré fut si agréable à Dieu, sans doute il fut Aimé de lui et il l'est d'une manière extraordinaire. » — Marcelo voyant que ses compagnons manifestaient leur désir qu'il poursuivît après avoir repris haleine un moment, poursuivit en disant : « Je dis donc que le Christ est appelé Aimé... » (*Obras*, t. IV, p. 104.)

cherchait à leur échapper, en voletant de branche en branche : mais il finit par tomber dans l'eau en criant, toujours poursuivi par les corbeaux, qui ne s'éloignèrent que lorsqu'il eut disparu sous les flots. Les spectateurs de ce petit drame croyaient l'oiseau perdu, lorsqu'au bout de quelques instants, ils virent sa tête émerger presque aux pieds de Marcelo. L'oiseau sortit enfin de l'eau péniblement, puis se percha sur une branche où, en s'ébrouant, il se reprit à chanter mélodieusement, et enfin s'éleva dans les airs. Aussitôt une foule d'oiseaux de la même espèce accoururent auprès de lui, l'entourant joyeusement, et tous ensemble, après avoir tournoyé dans l'air trois ou quatre fois, s'élevèrent dans le ciel où ils finirent par disparaître [1].

Quel intérêt peut avoir cet énigmatique récit ? En quoi se rattache-t-il au sujet ? La seule explication qui se présente, c'est que l'oiseau qui chantait si allégrement, est la personnification de Luis de Leon, et que les deux oiseaux de proie qui menacent sa vie ne sont autres que les artisans de son premier procès devant l'Inquisition, tragique aventure dans laquelle il faillit périr. Leon de Castro et Bartolomé de Medina seraient les deux noirs corbeaux, qui poursuivaient l'oiselet : c'est ce qui expliquerait le passage obscur qui termine le récit.

Sabino voyant l'oiseau définitivement sauvé, éprouve une grande joie ; mais, son regard étant venu à se poser sur Marcelo « il vit qu'il avait changé de visage, qu'il était un peu bouleversé et plongé dans de profondes réflexions, ce qui l'étonna beaucoup ; et comme il voulait lui demander ce qu'il avait, il le vit lever les yeux au ciel et murmurer en étouffant un soupir : « Enfin Jésus est Jésus [2] ! »

Il semble donc que ce qui devrait suivre immédiatement c'est l'exposition du nom de *Jésus* et non de celui d'*Agneau*

1. *Obras*, t. IV, pp. 102-103. Voir plus haut, p. 99, note 1.
2. *Obras*, t. IV, pp. 102-103.

ou d'*Aimé* ; et cela est d'autant plus vraisemblable que le sujet des méditations de Marcelo paraît avoir été le sauvetage inopiné du petit oiseau et que le thème développé par Marcelo est que Jésus signifie salut [1] : idée qui rappelle tout naturellement à son esprit les événements de son procès [2].

Il en résulterait que la rédaction des noms d'*Aimé* et d'*Agneau* n'aurait eu lieu que plus tard, le nom de Jésus devant d'ailleurs en tout état de cause être le dernier.

Entre les trois livres on note une différence assez frappante : les deux premiers sont agrémentés de citations nombreuses, mais courtes, de textes de l'Écriture ; le troisième renferme, en plus, de longues citations d'auteurs divers qui contredisent un peu la donnée du sujet : il est impossible en effet de citer de mémoire d'aussi longs passages, comme l'exigerait l'improvisation supposée de Marcelo ou de Juliano. De plus ces auteurs n'étaient pas entre les mains de Luis dans sa prison : on peut donc admettre que si les deux premiers livres ont pu être composés pendant l'emprisonnement de l'auteur, le troisième l'a été à une date postérieure.

L'impression que laisse la lecture des *Noms du Christ* est assez singulière. On s'attendrait à y trouver des développements mystiques, et à voir s'épanouir librement la vieille symbolique. Il n'en est rien. Assurément l'interprétation mystique n'y est pas négligée ; mais les habitudes d'esprit de Luis ont transformé le sujet par l'emploi scientifique des textes sur lesquels il s'appuie. Son objet essentiel est de démontrer que les noms cités s'appliquent bien effectivement au Christ et que les Prophètes, les Apôtres, et les Pères les lui donnent en réalité.

1. *Obras*, t. IV, p. 161.

2. On pourrait aussi songer à son second procès dans lequel Zumel et Santa Cruz s'acharnèrent à le perdre, et à la solution de ce second procès en 1584, par conséquent à peu près à la date à laquelle Luis put écrire ce troisième livre des *Noms du Christ*.

Il est rare qu'il expose des symboles : encore le fait-il d'une façon discrète et comme à regret.

La manière dont il explique la composition du nom de Iahveh[1] ou celle du mot דבר Dabar (Verbe) est bien caractéristique à ce point de vue[2].

Et lorsqu'il aborde l'étude du nom de Jésus il refuse d'examiner la valeur symbolique des lettres qui le composent : « Ce sont là, dit-il, des choses que certains envisagent et dont ils tirent des mystères. Je ne les condamne pas : mais je les laisse, parce que beaucoup les disent et que ce sont des détails, et qui s'expliquent mieux par le dessin que par la parole[3]. »

1. Voir plus haut, p. 104, note 2.

2. « *Dabar*, dis-je, est le nom du Christ selon la nature divine, non seulement parce qu'il est si bien celui du Christ qu'il ne convient ni au Père, ni au Saint-Esprit, mais encore parce que tout ce qu'expriment de lui d'autres noms est signifié par celui-là seul. En effet *Dabar* ne signifie pas une chose seulement, mais une multitude de choses ; et il les exprime de quelque façon et par quelque côté que nous l'examinions, ou tout entier, ou dans chacune de ses parties isolément, dans ses syllabes et dans ses lettres. D'abord la première lettre qui est *D*, a la valeur de l'article, comme *El* en espagnol ; et l'office de l'article est de donner l'existence individuelle à ce qui est commun, et pour ainsi dire de démontrer et de signaler ce qui est confus, et d'être le guide du nom et de lui donner sa qualité, et sa famille, et de le perfectionner et de lui donner la perfection : car tout cela c'est ce que fait le Christ en tant que parole de Dieu. Car c'est Lui *(El)* qui a donné l'existence à toute chose, etc... — Et la seconde lettre qui est *B*, comme l'enseigne saint Jérôme, a le sens d'édifice, qui est aussi une des propriétés du Christ, tant pour être l'édifice original et en quelque sorte le plan de toutes les choses, soit celles édifiées par Dieu, soit celles qu'il peut édifier, qui sont infinies, que parce qu'il en fut l'ouvrier...etc. — La troisième lettre de *Dabar* est *R* qui, selon le même docteur saint Jérôme signifie tête ou principe, et le Christ est proprement principe, etc... » (Nombres de Christo, *Obras*, t. IV, pp. 146-148.) — « Et si nous joignons les lettres en syllabes, par ses syllabes il signifie encore mieux cela, parce qu'il a deux syllabes *Da* et *Bar* qui, réunies veulent dire le Fils, etc... » (*Obras*, t. IV p. 153.)

3. *Obras*, t. IV, p. 157. Il donne cependant une explication bizarre de nom de Iahveh : « L'original de ce nom de Jésus qui est יהושיעה.. a toutes les lettres dont se compose le nom de Dieu, dit tétra-

Bref, c'est toujours en grammairien ou en philologue qu'il tend à expliquer les textes sacrés.

Son style se ressent de cette méthode : il est d'une simplicité et d'une nudité voulues, et si parfois il s'élève, ce n'est qu'en passant. Mais comme on l'a vu, l'auteur a cherché à lui donner la gravité qui convenait au sujet, et il y a parfaitement réussi.

Le livre avait néanmoins du succès, car une troisième édition des *Noms du Christ*, joints à l'*Épouse parfaite*, parut à Salamanque en 1587 : ce fut la dernière du vivant de l'auteur[1].

---

gramme, et en outre deux autres lettres. Car le nom de Dieu de quatre lettres, renfermé dans ce nom, est un nom qui ne se prononce pas, soit parce que toutes ces lettres sont voyelles, soit qu'on ignore comment il se prononce, soit en raison du respect religieux dû à Dieu, soit, comme je le pense quelquefois, que ce nom et ces lettres représentent le signal par lequel le muet qui ne peut parler, ou quiconque n'ose pas parler, exprime ses sentiments et son mutisme par un son grossier et isolé qui ne représente rien et informe : c'est ce que nous appelons en latin une interjection, c'est-à-dire un mot fruste et, pour ainsi dire, sans visage, sans physionomie et sans membres. Car Dieu a voulu que les hommes figurassent son nom par le signe et le son de notre mutisme, afin que nous comprissions que Dieu ne saurait tenir ni dans l'intelligence ni dans la langue des hommes et que la vraie façon de le nommer est pour la créature de se reconnaître muette, toutes les fois qu'elle le veut nommer, et que l'embarras de notre langue et notre silence lorsque nous nous élevons vers lui sont vraiment son nom et sa louange. » (*Obras*, t. IV, pp. 157-158.)

1. *De los* | *Nombres* | *de Christo en* | *tres libros,* | *Por el Maestro Fray Luys de Leon.* | *Tercera impression, en que demas de vn libro que de nueuo se añade,* | *van otras muchas cosas añadidas y emendadas.* | (Emblème de l'auteur) | *Con Priuilegio.* | *En Salamanca,* | *En casa de Guillelmo Foquel.* | *M. D. LXXXVII.* || In-4°. — En 1587 parut également une réimpression des *Nombres de Christo*, par *Hieronymo Genoues*, avec le titre de *Segunda impression*. Après la mort de Luis parut en 1595 une nouvelle édition : *De los* | *Nombres* | *de Christo.* | *En tres libros,* | *Por el Maestro Fray Luys de Leon.* | *Quarta impression, en que va añadido el nombre de Cordero, con trestablas, la vna de los nombres de Christo, otra de la perfecta* | *Casada, la tercera de los lugares de la Scriptura.* | (Emblème de l'auteur) | *Con Priuilegio.* | *En Salamanca* | *En casa de Iuan Fernandez.* | *M. D. XCV.* | *A costa de Iuan Pulman mercader de libros.* || In-8°.

CHAPITRE XXIV

1585-1591

Mission a Madrid (1585-1589). — Nouvelle édition du Commentaire latin du Cantique des Cantiques, 1589. — Édition des Œuvres de sainte Thérèse, 1588. — Difficultés avec l'Université de Salamanque.

L'inimitié que Luis de Leon se figurait facilement rencontrer chez plusieurs de ses collègues, n'empêchait nullement la majorité d'entre eux de le considérer comme un homme dont l'esprit d'initiative et la ténacité pouvaient être utilement mis à profit. C'est ce que prouvent les diverses missions dont l'Université le chargea.

Elle était depuis longtemps déjà en procès avec le Collège de l'Archevêque, à propos de la collation des grades que cet établissement prétendait conférer, en excluant de ces cérémonies et, par suite des appréciables bénéfices qui en découlaient, un certain nombre de docteurs ou de maîtres.

Atteinte ainsi dans son monopole, l'Université élut une Commission chargée de poursuivre le procès qu'elle intentait au Collège. Le 24 janvier 1585, Luis de Leon fut désigné pour se rendre à Madrid à cet effet, sous condition qu'il garderait le bénéfice de sa chaire, y compris son traitement, comme s'il était mis à la retraite [1].

1. « Dans cette réunion on confirma, approuva et déclara régulière la nomination du seigneur maître frère Luis de Leon, pour le voyage

Il se rendit donc à Madrid, d'où il écrivit bientôt pour demander qu'on lui envoyât immédiatement le docteur Antonio de Solis, avec des lettres pour les présidents des Conseils royaux. L'Université lui donna satisfaction le 27 février. Mais Solis tomba malade et ne put se mettre en route ; sur une nouvelle demande de Luis, on lui envoya le 16 mars, le docteur Sahagun, pour remplacer Solis.

Le 8 juin, Luis demandait aux commissaires l'autorisation de retourner à Salamanque, en attendant le retour du Roi, qui se trouvait alors à Monzon. On lui accorda la permission de revenir[1].

Sahagun était cependant arrivé à Madrid d'où, le 22 juillet il envoyait à l'Université une appréciation flatteuse de la manière dont Luis avait conduit l'affaire.

Ce dernier était de retour à Salamanque le 30 juillet. Mais les choses restaient toujours en suspens. Aussi, le 22 novembre 1586, les commissaires décidèrent-ils d'envoyer de nouveau à Madrid un agent chargé de soutenir les intérêts de l'Université : leur choix se porta encore cette fois sur Luis de Leon, qui était au courant de l'affaire et dont l'amitié avec Pedro Portocarrero, alors membre du Conseil royal, pouvait rendre les plus précieux services. Seul, un certain docteur Ber-

qu'il a fait à la Cour à propos de l'affaire du Collège de l'Archevêque, et l'Université veut, et l'Assemblée décide qu'il sera tenu pour en fonctions et en retraite et participant. » Getino, *op. cit.*, pp. 306-307. Libro de Claustros, 1584-1585, f. 23 v.

1. « Je crois que la présence ici de deux de nous, disait Luis, seulement dans l'attente incertaine d'un résultat, est inutile et ne sert qu'à faire de la dépense ; il m'a donc paru que je devais vous en aviser pour que vous vouliez bien me donner l'ordre de retourner à Salamanque. » (Getino, *op. cit.*, p. 307.) « Les commissaires après en avoir conféré et avoir examiné la chose décidèrent d'écrire au P. maître par le courrier d'aujourd'hui de revenir tout de suite puisqu'il n'est pas indispensable là-bas. » (Libro de Claustros, 1584-1585 ; f. 66 v.) Voir dans le procès-verbal du 15 juin deux lettres de Luis à l'écolâtre et aux commissaires.

nal, prétendit que Luis fût accompagné d'un juriste et s'opposa vainement à ce qu'il partît seul [1]. Même après son départ le docteur Bernal, entêté dans son idée, prétendait qu'on le rappelât, et qu'on envoyât un juriste pour le remplacer [2]. En dépit de son insistance l'Assemblée décida que Luis resterait à Madrid pour y suivre le cours de l'affaire.

Pendant que celui-ci poursuivait ainsi dans la capitale le procès du Collège de l'Archevêque, ses collègues de Salamanque se mettaient une nouvelle affaire sur les bras.

Les Jésuites, qui avaient été jusqu'alors en bons termes avec l'Université, et en particulier avec Luis de Leon, se sentaient assez forts pour voler de leurs propres ailes. Ils prétendirent ne plus tenir compte du monopole universitaire, et ouvrir chez eux des cours publics aux heures mêmes où des enseignements similaires se donnaient à l'Université.

On se rappelle la lutte engagée par Luis de Leon contre

1. « On examina s'il convenait d'envoyer quelqu'un pour cette affaire, et l'on commença à voter sur ces deux questions, et les votes furent les suivants : Monsieur le Recteur et Monsieur l'Écolâtre et les docteurs Moya, Diego Enriquez et Antonio de Solis et Diego de Sahagun furent d'avis d'envoyer quelqu'un à Madrid pour cette affaire, et qu'il convenait, pour bien des raisons qu'ils exposèrent, que la personne qui irait fût le P. maître frère Luis de Leon, tant parce qu'il connaît à fond cette affaire, qu'en raison de l'intimité de sa Paternité avec Monsieur D. Pedro Portocarrero, et ce fut le vote des susdits messieurs... Monsieur ledit docteur Bernal, dit que son avis était et est que ledit Père maître n'aille pas à Madrid si ce n'est accompagné d'un docteur en droit, et que d'aucune façon il n'aille seul. » Enfin on résolut « que ledit Père maître serait nommé pour aller à Madrid suivre ladite affaire quand les commissaires le jugeraient convenable. » (Getino, *op. cit.*, p. 300.) Libro de Claustros, 1585-1586, f. 121 r.

2. « Monsieur le docteur Bernal fut d'avis que si ledit Père maître est parti sans ordre de l'Université, il a eu tort et a mérité de n'être pas compté comme en fonctions, et qu'on lui écrivît pour qu'il répondît clairement comment sera jugée ladite affaire et, si elle est près d'être jugée, qu'il revienne et qu'on envoie un docteur en droit pour s'en occuper. » (Getino, *op. cit.*, p. 310.) Libro de Claustros, 1585-1586, f. 10 v. Bernal fut longtemps corrégidor de Salamanque.

Bartolomé de Medina en 1566, lorsque celui-ci avait ouvert un cours public dans son couvent de San Esteban. A ce moment, Luis s'était porté partie pour son propre compte et c'est un triomphe personnel qu'il avait remporté, en obtenant un arrêt qui condamnait son rival.

Cette fois l'Université, se sentant menacée, prit en mains l'affaire. Le 15 décembre 1586 elle chargea une Commission de l'examiner, et comme les Jésuites refusaient de se soumettre, l'Université les excommunia et déclara que les cours suivis chez eux ne seraient pas homologués par elle.

Le 14 janvier 1587, on résolut d'écrire à ce propos à Luis de Leon qui se trouvait toujours à Madrid, et l'on chargea, le 31 du même mois, le docteur Gallego de la rédaction de cette lettre [1].

A peine l'eut-il reçue, que Luis s'entendit avec le docteur Gabriel Enriquez pour que l'affaire des Jésuites vînt en délibération au Conseil royal [2].

1. « On décida qu'il n'y avait rien d'autre à faire pour l'instant que d'aviser le P maître frère Luis de Leon de ce qui se passait et de l'inviter à aviser et informer Messieurs du Conseil, et que le docteur Gallego écrivît audit religieux à cet effet. » (Getino, *op. cit.*, p. 312.) Libro de Claustros, 1586-1587, f. 19 r.

2. « Le 20 février l'Université reçut la réponse de Luis : « Quant à l'affaire de la Compagnie, le docteur Gabriel Enriquez et moi nous avons insisté jusqu'à ce matin pour qu'on l'examinât ; on l'a examinée aujourd'hui ; nous avons demandé que le Conseil la retînt ; la Compagnie s'y oppose disant qu'elle a été évoquée par la violence, et bien qu'il n'en soit rien. Monsieur le docteur parla longuement et bien, montrant qu'il n'y avait pas violence puisque le recteur n'est pas juge ecclésiastique, et exposant les raisons pour lesquelles elle devait être retenue... Ordre fut donné de remettre copie à la Compagnie de ce que nous disions sur ce point. » (Getino, *op. cit.*, p. 312.) *Ibidem*, f. 22 r. L'intervention de Luis de Leon dans cette affaire se borne à cette simple démarche : ce fut Domingo Bañez, soutenu d'ailleurs par tous ses collègues, qui lui donna une impulsion nouvelle en 1589. — Les documents du procès de l'Université contre les Jésuites ont été publiés dans l'*Archivo Historico H.-A.*, vol. VI, décembre 1916, pp. 406-421, par le P. Gregorio de Santiago.

Elle ne fut cependant poussée vigoureusement que plus tard, lorsque l'on eut nommé des commissaires spéciaux pour s'en occuper ; et ce ne fut que le 8 janvier 1591 qu'un arrêt du Conseil royal interdit aux Jésuites de faire des leçons publiques à d'autres que leurs propres étudiants, et de donner des cours de théologie aux heures où l'on en professait de même ordre à l'Université [1].

Pour quelle raison l'Assemblée, en recevant, le 20 février 1587, la lettre de Luis, lui intima-t-elle l'ordre de revenir immédiatement reprendre son cours, en remettant l'affaire aux soins de Gabriel Enriquez [2] ? Peut-être fut-ce en présence des faibles résultats obtenus jusqu'alors. Mais Luis de Leon ne tenait évidemment pas à quitter Madrid : il préparait en effet une nouvelle édition de son *Commentaire latin du Cantique des Cantiques*, pour laquelle son ami Juan Grial venait de donner son approbation le 29 janvier [3].

1. En 1591, à l'assemblée plénière du 10 janvier, on lut la décision suivante du Conseil royal : « En la ville de Madrid, le 8 du mois de janvier 1591, Messieurs du Conseil de Sa Majesté ayant vu l'affaire qui pend entre l'Université de Salamanque et Pedro del Castillo son procureur d'une part; et le Collège de la Compagnie de Jésus de ladite cité et Gaspar Zarate son procureur, et Juan Garcés et Juan Diaz et les autres étudiants ses associés... Dirent qu'ils convenaient d'ordonner et ordonnèrent que le Collège de la Compagnie de Jésus de ladite Université de Salamanque garde les étudiants qu'elle a, et qu'en les gardant elle ne puisse donner des cours publics à d'autres étudiants que ceux de sa maison, ni ne puisse faire des cours aux heures où se font ceux de théologie dans ladite Université ; et c'est ce qu'ils décidèrent et ordonnèrent. » (Libro de Claustros, de 1590-1591, f. 59. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 312.)

2. « En tout cas qu'il revienne à Salamanque, laissant lesdites affaires aux soins dudit docteur Gabriel Enriquez. » (Assemblée du 20 février 1587. Libro de Claustros de 1586-1587, f. 37 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 313.)

3. « Notre temps n'a rien produit à mon avis de plus pur ni de plus élégant que ces explications, que, je le dis sans blesser personne, leur défense a rendues plus brillantes et plus utiles ». « Madrid le 30 janvier

Une nouvelle censure avait été en effet nécessaire, car aux deux interprétations, littérale et mystique, qu'il avait données de ce texte dans les deux premières éditions, il en avait ajouté une troisième, à la demande instante de ses amis [1].

Cette nouvelle interprétation a pour objet de montrer dans le Cantique l'histoire de l'Église universelle, avant et après la naissance du Christ : hypothèse qui avait été précédemment exposée à propos du nom d'Époux, dans les *Noms du Christ* [2]. Mais auparavant l'auteur passe en revue les différentes interprétations qui ont été suggérées de ce texte, et l'on peut constater que les idées qu'il avait primitivement exposées à ce sujet, antérieurement à son procès, sont cette fois nettement répudiées.

Par exemple, il avait d'abord soutenu que le Cantique des Cantiques était le récit des amours de Salomon et d'une fille de Pharaon *au sens historique :* cette fois il déclare que cette explication n'est pas admissible [3]. Il rejette l'hypothèse d'un récent commentateur que Salomon, sous le nom de l'Épouse,

1587. — Juan Grial. » (*Opera*, t. II, p. 6. Fol. 3 v. de l'édition de 1589.) L'édition ne parut qu'en 1589.

1. « Ils me disaient en effet, et souvent, que je ne semblais pas avoir suffisamment interprété ce poème, si je ne montrais pas comment on pouvait l'entendre de l'Église : qu'il me revenait d'ajouter aux explications que j'ai publiées celle-ci, afin que ce modeste commentaire, quelque soin qu'ils y reconnussent, ne fût pas dépourvu complètement de ce qui touche à l'intelligence du sens le plus important du poème. » (*Opera*, t. II, p. 82. P. 67 de l'édition de 1589.)

2. Voir plus haut, pp. 109-110.

3. « De même ils croient devoir dire que l'union de Salomon et de la fille de Pharaon était l'image de celle du Christ avec l'Église, et que les dialogues d'amour échangés avec elle ou à son sujet, étaient les images de l'amour du Christ pour son Église. Cette opinion, bien qu'elle ait été jadis celle des Hébreux, et qu'elle soit adoptée aujourd'hui par bon nombre d'entre nous, me paraît d'autant moins admissible qu'il ne convient peut-être guère à Dieu de rapporter les amours de deux époux, même si ces deux époux étaient l'image du Christ et de l'Église. » (*Opera*, t. II, p. 84. P. 69 de l'édition de 1589.)

ait décrit la Judée [1]. Il prétend que le sens historique se confond avec le sens mystique et que tous deux expriment l'amour réciproque du Christ et de son Église [2]. Et l'histoire de l'Église se divise en trois parties : de la chute d'Adam à la promulgation de la Loi ; de Moïse à la naissance du Christ ; du Christ à la fin du monde [3].

Ce commentaire est naturellement d'une singulière subtilité : mais peut-être ne produit-il pas toute la conviction souhaitable. Une fois admise la première hypothèse, il n'était pas douteux qu'en jouant avec les textes et les mots, un esprit aussi souple que celui de Luis parviendrait à la prouver : mais la preuve est bien artificielle.

Du reste une certaine confusion se produit dans l'esprit du lecteur, par suite des répétitions inévitables, mais fatigantes, auxquelles l'auteur s'est vu astreint. Luis avait raison de dire qu'un travail entrepris par ordre était rarement exécuté d'une façon satisfaisante: or, il semble bien, qu'en la circonstance, il n'a fait qu'obéir à des conseils amicaux, mais pressants, peut-être ceux de Pedro Portocarrero ou de Gaspar de

1. « C'est l'opinion d'un écrivain moderne. » (*Opera*, t. II, p. 85. P. 70 de l'édition de 1589.)

2. « Mais sans aucun doute, l'opinion vraie est que ce ne sont pas des conversations amoureuses tenues effectivement par Salomon, soit avec son épouse, soit avec quelque autre femme, qui sont rapportées dans ce livre, mais que le sens historique est ici en même temps le sens mystique et qu'il exprime tout entier combien l'Église et le Christ s'aiment réciproquement : ce que Salomon fait en les représentant sous les traits de deux époux qui s'aiment et qui expriment leur ardeur par les mots les plus caressants. » (*Opera*, t. II, p. 85. P. 70 de l'édition de 1589.)

3. « Il faut noter que la vie et la durée de l'Église se doivent diviser en trois périodes : l'une celle de la nature, l'autre celle de la Loi, et la troisième celle de l'Évangile et de la grâce... La première va de la chute d'Adam à la promulgation de la Loi ; la seconde de Moïse au Christ, et la troisième du Christ à la fin du temps. » (*Opera*, t. II, p. 116. P. 102 de l'édition de 1589.)

Quiroga, qui souhaitaient le voir donner un gage rassurant de son orthodoxie aux adversaires intransigeants de toute explication verbale du Cantique des Cantiques. Les dates autorisent à le croire : c'est en 1584 que fut définitivement clos le second procès de Luis, et le troisième Commentaire était achevé en janvier 1587, comme le prouve la censure de Grial. La nouvelle édition ne parut qu'en 1589 [1].

D'autres occupations retenaient Luis dans la capitale et le poussaient à faire la sourde oreille aux ordres de rappel qui lui arrivaient de Salamanque.

Le Conseil royal, profitant de son séjour à Madrid, lui confia la tâche flatteuse de publier les œuvres de sainte Thérèse, qui était morte en 1582. Luis n'avait pas connu personnellement la sainte, à la différence de Bartolomé de Medina. Mais il se passionna pour ses écrits. Il entreprit ce travail avec l'ardeur et la méthode qu'il apportait en tout, collationnant les manuscrits en grammairien non moins qu'en exégète, rétablissant le texte des *Moradas* par exemple, que le Père Gracian avait corrigé à sa façon, et respectant l'œuvre de la carmélite jusqu'à reproduire les particularités orthographiques du texte original [2].

Il signa la censure de cette édition à Madrid le 8 septembre

1. C'est l'édition de 1589 qui est reproduite dans les *Opera*, t. II.

2. Dans sa préface, adressée aux Carmélites du couvent de Madrid, Luis disait : « Ces livres qui paraissent aujourd'hui et que le Conseil royal me commit le soin d'examiner, je puis à juste titre les dédier à votre saint couvent, comme je le fais en effet, à cause de la peine qu'ils m'ont donnée et qui fut grande. Car non seulement j'ai pris celle de les examiner et de les voir, comme me l'avait ordonné le Conseil, mais encore de les collationner avec les originaux mêmes, qui ont été plusieurs jours entre mes mains, et de les ramener à leur pureté propre de la façon dont la sainte mère les a laissés écrits de sa main, sans y apporter de changements soit dans les mots, soit dans les choses, comme le faisaient les copies qui en circulaient et s'en éloignaient beaucoup, par suite soit de la négligence des copistes soit de leur audace ou de leurs méprises. »

1587 et la dédicace à la Mère Ana de Jesus et aux Carmélites de Madrid le 15 du même mois [1].

L'apparition des œuvres de sainte Thérèse suscita des critiques malveillantes : quelques esprits routiniers, ceux qui prétendaient jadis que les sujets sérieux ne se pouvaient traiter qu'en latin, s'indignaient de voir publier des traités mystiques en langue vulgaire.

A ces vieux adversaires, qui, cette fois,arguaient de l'obscurité de pareils ouvrages et du trouble dans lequel ils pouvaient jeter les esprits simples, Luis répondit, en 1589, par une *Apologie* [2] des œuvres de la sainte, dans laquelle il secouait vertement les censeurs [3]. Il leur ripostait ironiquement

1. *Los libros de la Madre Teresa de Jesus Fundadora de los Monasterios de Monjas y Frailes Carmelitas descalzos de la Primera Regla. En la hoja que se sigue, se dice los libros que son.* (Écu des armes royales.) — *En Salamanca, por Guillelmo Foquel.* 1588. — A la fin : *En Salamanca, por Guillelmo Foquel.* 1588. — In-folio en trois tomes de 560, 268 et 304 pages. — Pour cette édition, Luis s'était procuré tous les renseignements possibles, comme en fait foi ce passage d'une lettre attribuée à Yepes, publiée par La Fuente dans les *Escritos de Santa Teresa* (B. A. E.), t. I, p. 567, col. I, et où il dit à Luis : « Lorsque j'étais à San Jeronimo de Madrid et que votre Paternité était à son monastère de San Felipe, je vous avais communiqué des détails sur la Sainte Mère Teresa de Jesus, à l'époque où le Conseil royal avait commis votre Paternité à l'examen du livre qu'elle a écrit sur sa Vie. Et comme il vous parut que quelques-uns de ceux que je vous rapportais étaient remarquables, et ne s'y trouvaient pas, vous m'invitâtes à vous les envoyer par écrit, etc... »

2. Les Œuvres de sainte Thérèse avaient paru en 1588 et l'Apologie commence par ces mots : « Des livres de la Bienheureuse Mère Teresa de Jesus, qui furent imprimés l'an passé, et se répandirent dans toute l'Espagne, etc., etc. » (*Obras*, t. V, p. 353.)

3. Cette Apologie reproduite dans les *Obras*, t. V, pp. 353-363, fut publiée pour la première fois par le P. Fr. Tomas de Jesus, p. 17 de son *Compendio de los grados de Oracion por donde se sube a la perfecta contemplacion, sacado de las obras de Santa Teresa.* Rome, 1610, in-4°. Merino semble confondre ce traité avec le suivant du même auteur : *Tratado de la oracion mental*, Madrid Luis Sanchez, 1615, in-8°, qui fut réédité à Valencia, Miguel Sorolla, en 1623. Voir Nic. Antonio.

que si l'obscurité d'un livre devait suffire à le faire interdire, il n'en est pas qui ne mérite d'être interdit. « Saint Augustin, dit-il, je vous le demande, combien y a-t-il de théologiens qui ne l'entendent pas complètement ? Et saint Denis, qui donc l'entend ? Et ce que je dis de ceux-ci, je le dis de presque tous les Saints qui, en maintes parties de leurs œuvres parlent hébreu non seulement pour ceux qui savent le latin et le grec, mais encore pour ceux qui professent la théologie et la scolastique. Et non seulement les Saints, mais les docteurs scolastiques eux-mêmes, leurs élèves, qui pâlissent à les étudier, ont peine à les entendre [1]. »

Il conclut en les accusant d'être inspirés par le diable en personne lorsqu'ils prétendent empêcher de lire ces œuvres toutes pénétrées de sainteté, au lieu d'attaquer les romans de chevalerie ou les livres mondains comme *la Celestina*, corrupteurs aussi bien du cœur que de l'âme [2].

Un document curieux prouve la considération dont Luis de Leon jouissait à cette époque : c'est une consultation du 28 mars 1588, qui lui fut demandée sur la légitimité d'un contrat que le Gouvernement voulait passer avec une Société dirigée par Pedro de Contreras, concessionnaire d'une mine de mercure en Amérique. Avec sa franchise habituelle, Luis déclara que les conditions posées par l'État, en fe-

1. *Obras*, t. V, pp. 356-357.

2. « Pour moi il n'est pas douteux que le démon abuse ceux qui ne parlent pas de ces livres de Sainte Thérèse avec le respect qui leur est dû, et qu'il guide assurément leur langue afin d'essayer par leur moyen d'empêcher le bien qu'ils font. Et on le voit bien à ceci : c'est que s'ils étaient poussés par l'esprit de Dieu, d'abord et avant tout, ils condamneraient les livres de la Célestine, ceux de chevalerie et mille autres en prose, qui sont pleins de vanité et de volupté, et qui empoisonnent les âmes à tout instant. Mais comme ce n'est pas Dieu qui les pousse, ils font silence sur ces livres qui corrompent les mœurs chrétiennes, et parlent de ceux qui les ordonnent et les maintiennent, et conduisent à Dieu avec une suprême efficacité. » (*Obras*, t. V, pp. 362-363.)

raient une opération usuraire et par conséquent illégitime [1].

L'Université cependant s'impatientait et mandait le 4 mai aux commissaires de la tenir exactement au courant des négociations qui se poursuivaient à Madrid [2]. Le 8 mai, Luis pouvait annoncer que la solution du procès interviendrait promptement en faveur de l'Université contre le Collège de l'Archevêque [3].

Mais sa présence à Salamanque paraissait sans doute indispensable, car sans attendre davantage, le 4 juillet, sur la proposition de l'écolâtre Francisco Gasca y Salazar, l'Univer-

1. Voici cette consultation que le P. Merino a publiée dans le tome VI des *Obras*, p. 461 : « Le contrat par lequel Sa Majesté prête à Pedro de Contreras et Compagnie cent cinquante mille pesos et s'engage à leur attribuer cinq cents Indiens par jour pendant l'espace de cinq ans pour exploiter la mine dénommée *La descubridora* dont ils ont l'usufruit, tandis qu'à cette condition ils s'engagent à transférer à Sa Majesté le droit qu'ils ont sur cette mine, et à l'abandonner au bout desdits cinq ans et à lui donner chaque quintal de mercure travaillé et purifié pour trente-sept pesos, ce contrat, à mon avis, sous quelque aspect qu'on le considère est illicite. Car si Sa Majesté reçoit ce que ceux-ci lui donnent ou tout ou partie, pour le prêt qu'elle leur fait c'est manifestement de l'usure. Et si Elle le reçoit pour les cinq cents Indiens qu'elle leur attribue pour les travaux de la mine, c'est excessif, car si Sa Majesté vendait ce lot [*repartimiento*] et qu'on l'évaluât, selon les informations que j'ai prises de gens compétents, ce que Sa Majesté reçoit en échange est d'un prix de beaucoup supérieur, c'est-à-dire : l'obligation que les contractants s'imposent de transférer la mine ; et celle de l'exploitation de la mine même et le rabais qu'ils font sur la main-d'œuvre du mercure, valent beaucoup plus. — De San Felipe de Madrid le 28 mars 1588. — Frère Luis de Leon. »

2. « On ordonna d'écrire de la part de l'Université au P. maître frère Luis de Leon et au docteur Gabriel Enriquez, qui sont à Madrid et à tous les commissaires qui sont hors de l'Université, que sur son ordre et son commandement, ils envoient au syndic et lui écrivent toujours l'état des affaires pour lesquelles ils sont partis, afin qu'il s'y reconnaisse et puisse en donner connaissance à l'Assemblée. » (Libro de Claustros, année 1586-1587, f. 62 r. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 313.)

3. Lettre reçue par l'Université le 22 mai 1587. (Libro de Claustros, 1586-1587, fol. 70.)

sité décida de confier le soin des litiges pendants à Madrid à Luis de Leon, mais en limitant strictement sa mission au mois de juillet [1].

Le 16 septembre, comme il n'avait, malgré tout, pas encore quitté Madrid, on profitait de sa présence à la Cour pour le charger de remettre un mémoire au Roi, mais en lui intimant l'ordre de reprendre ses cours à la Saint-Luc [2].

Le 30 on lui réitérait l'ordre de revenir [3]. Mais il sentait que le procès touchait à sa fin et persistait à demeurer à Madrid. Sa persévérance fut d'ailleurs récompensée, car le 17 janvier 1588, il pouvait annoncer à l'Université qu'elle avait obtenu gain de cause.

Au reçu de sa lettre, les commissaires s'empressèrent de lui mander de rester à Madrid et lui adressèrent leurs remercîments, ainsi qu'à Pedro Portocarrero, qui, sans doute, les méritait bien [4].

Le 25, en effet, le corrégidor remit à l'Assemblée la décision royale et l'Université fêta cette heureuse issue de son litige par un congé, une messe solennelle, un sermon du dominicain Alonso de Luna et une distribution d'aumônes [5].

Quelques jours plus tard le recteur proposa que l'on payât à Luis son traitement complet depuis le jour où il s'était absenté et invita les titulaires de chaires à s'entendre pour

1. Libro de Claustros, 1586-1587, fol. 92 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 314.

2. Libro de Claustros, 1586-1587, fol. 138 r. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 314.

3. En réponse à une lettre de lui, l'Université disait « qu'on attendrait le venue du seigneur maître, puisqu'on lui a écrit de revenir et d'être ici pour la Saint-Luc, et qu'on lui écrive de nouveau de ne pas remettre les lettres, et de revenir, et lorsqu'il sera de retour, il fera son rapport à l'Université. » (Libro de Claustros, 1586-1587, fol. 162 r.)

4. Le 22 janvier. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 315. Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 17.

5. Voir Getino, *op. cit.*, p. 315. Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 21 r.-22 r.; 24.

savoir si on lui attribuerait une partie des bonis dénommés *residuos* : c'étaient des indemnités particulières réparties entre les professeurs titulaires [1]. Tout le monde fut d'accord pour accepter les propositions du recteur, à l'exception de Francisco Perez Ortiz, qui refusa de céder la portion des bonis qui lui revenait [2].

Toutefois Luis n'était pas au bout de ses peines. Le triomphe de l'Université n'était pas encore assuré : il crut donc bien faire de rester à Madrid où il se fit envoyer la décision royale originale, et recommença ses démarches [3].

Cependant le professeur de Bible avait quitté sa chaire depuis la fin de novembre 1586 : il semblait douteux qu'il reprît son cours à la Saint-Luc de l'année 1588 s'il restait encore à Madrid en qualité de solliciteur. Ses collègues s'impatientaient ; le 8 septembre ils l'avisaient que, s'il n'était pas de retour pour la rentrée scolaire, son traitement lui serait supprimé [4].

1. Voir Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 31 ; séance du 28 février 1588.

2. Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 35, séance du 28 février : « Étant réunis ils convinrent tous, à l'exception d'un seul, qu'il était digne d'une plus grande récompense, et qu'il méritait que l'Université lui marquât sa reconnaissance comme il convient. »

3. « J'ai passé aujourd'hui un des plus mauvais moments de ma vie, parce que Garcia de Malla me dit que Ruiz Diez qui l'avait rencontré en chemin, lui avait dit qu'il avait obtenu un arrêt pour qu'on envoyât ici la décision originale et qu'on n'en fît pas usage... La personne qui m'a toujours guidé dans cette affaire, dit que pour fonder sur elle une requête il est nécessaire que l'original soit en mon pouvoir ici et que vous me l'envoyiez avec les documents originaux par un exprès. » Cette lettre est du 2 mars 1588. (Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 38, séance du 5 mars.)

4. « Ainsi réunis et traitant du séjour du P. maître frère Luis de Leon pour ladite affaire, ledit recteur montra une lettre dudit maître, qui était restée entre ses mains, et sur un des paragraphes qu'elle contenait, on convint et résolut et décida de lui écrire, qu'étant donné la lettre que l'Université lui envoie, et vu son indisposition, et vu qu'il fait défaut dans cette Université, qu'il revienne maintenant pour faire

Sans se laisser intimider, il écrivit alors pour demander un nouveau délai qu'il obtint [1] ; mais il finit par tomber malade et pria qu'on lui envoyât un compagnon pour l'aider [2].

En fait, la nouvelle année scolaire commença sans qu'il eût quitté Madrid. La puissante protection de Pedro Portocarrero, l'espoir que l'Université fondait sur l'amitié du prélat pour Luis donnaient à ce dernier une grande indépendance.

Mais Portocarrero ayant quitté Madrid pour une absence de durée inconnue, le docteur Bernal en profita pour réclamer le retour du professeur de Bible [3] : consultés par le recteur Sancho Davila, les commissaires, le 23 janvier 1589, intimèrent à Luis l'ordre de rentrer à Salamanque pour le mois de février [4].

---

son cours, et ainsi il demeura décidé de lui écrire de venir pour commencer à faire son cours à la Saint-Luc et que passé ce temps on ne lui payera plus son traitement. » (Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 101 r.)

1. Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 106 r., séance du 19 octobre 1588.

2. Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 117 r., séance du 31 octobre 588.

3. « Dans ladite réunion (du 21 janvier 1589) le docteur Bernal dit et exposa comment il y avait longtemps que le P. M. Fr. Luis de Leon était à Madrid occupé du procès de l'Université contre le Collège de l'Archevêque de Tolède sur l'affaire des grades de licence ; que durant ce temps il a fait tout ce qu'il a pu, mais que puisque le licencié Pedro Portocarrero est absent de Madrid, et qu'il est un des commissaires entre les mains de qui se trouvent le procès, les papiers et les mémoires de ladite affaire, et qu'on ne sait quand il viendra et retournera là-bas, et que la chaire est occupée par un suppléant, alors qu'elle est en réalité une des principales, bien que les suppléants qui l'occupent soient très compétents, il est nécessaire pour cette double raison et pour éviter des frais à l'Université et qu'elle ne dépense pas tant sans raison, de lui ordonner de revenir immédiatement ; et ce fut ce qu'il dit et demanda, et en cas de besoin il requit le recteur et le vice-écolâtre de prendre cette décision et de donner cet ordre. » (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 16 v.)

4. « Après avoir vu une lettre personnelle dudit P. M. Fr. Luis de

En réalité ce qui retenait Luis à Madrid, c'étaient les affaires de son ordre : une réforme considérable allait se réaliser, par une refonte des statuts des Augustins dans le sens d'une austérité plus grande : c'est de là que devaient sortir les Récollets. La présence de Luis était indispensable, car il était un des principaux promoteurs de la réforme.

Le Roi intervint en personne auprès de l'Université pour obtenir qu'elle donnât à l'éminent religieux la permission de rester à Madrid jusqu'à la fin d'août, et lui fit écrire dans ce sens par Garcia de Loaisa le 7 mars 1589 [1]. Mais, sans égard pour la royale requête, l'Assemblée, à l'unanimité, re-

Leon adressée audit licencié D. Sancho Davila recteur, et après examen, discussion et conférence sur cette missive, on décida et ordonna d'écrire au P. M. Fr. Luis de Leon qu'étant donné que dans l'assemblée précédente des Députés on avait décidé qu'il revînt, on lui écrirait de revenir à l'Université, de sorte que, pour ladite date du mois de février prochain, il se trouve à Salamanque après avoir remis certaines lettres qu'on doit écrire et pris congé des juges de cette affaire ; et ce fut ce qu'on décida et ordonna. » (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 18 v., séance du 23 janvier 1589.)

1. « Au Recteur et à l'assemblée de l'insigne Université de Salamanque. Sa Majesté ayant ordonné l'examen de certaines affaires qui touchent au bien de l'ordre du glorieux Saint Augustin, le Père Provincial de Castille et le Père maître frère Luis de Leon ont commencé à s'en occuper, et celui-ci ces jours derniers s'est excusé parce que le congé qu'il tenait de vous et de l'insigne assemblée de cette Université avait pris fin ; et comme sa présence ici est nécessaire pour achever l'affaire en question, Sa Majesté m'a ordonné de vous écrire à vous et à ces Messieurs, qu'il serait heureux que vous lui donniez un congé jusqu'à la fin d'août prochain, en lui prorogeant celui qu'il avait, sans qu'il y perdît rien, et durant ce temps les affaires en question seront terminées... J'ai été très heureux de cette occasion de me mettre à la disposition de Votre Grâce, que je prie Notre-Seigneur de conserver. De Madrid le 7 mars 89. Garcia de Loaisa. » — « Une fois cette lettre entendue et comprise par l'Université et les personnes susdites, elles commencèrent à traiter et conférer entre elles de ce qui y est demandé et après en avoir traité et discuté, elles ont voté selon leur place et leur ancienneté sur ladite affaire comme d'habitude..., etc. » (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 27 r.)

fusa de consentir à cette prolongation de congé qui lui semblait constituer un fâcheux précédent [1].

Sans s'émouvoir d'ailleurs, celui-ci n'obéissait pas, escomptant toujours la défaite définitive du Collège de l'Archevêque.

L'Université qui désirait aussi en finir, avait décidé, le 24 mai, d'envoyer au Roi son chancelier pour obtenir la conclusion de son procès. Mais cette démarche fut inutile, car, le 27 juillet, paraissait la note royale qui reconnaissait définitivement les droits de l'Université.

Le 25 août, Luis arrivait enfin et se présentait devant l'Assemblée, accompagné du corrégidor Zuñiga et du notaire Vera qui promulguèrent la sentence royale [2].

Le recteur et le vice-écolâtre couvrirent de fleurs Luis de Leon et déclarèrent que l'Université lui était infiniment redevable et reconnaissante, et celui-ci répondit non moins courtoisement en faisant le récit des tribulations multiples qu'il avait subies dans toute cette affaire [3].

Le triomphe de l'Université fut d'ailleurs éphémère, car, dès 1592, le Collège de Cuenca se mit à conférer des grades, contrairement à la décision royale : ce qui fut l'occasion d'un nouveau procès ; mais Luis était mort à cette date [4].

---

1. « Et lorsqu'ils eurent voté, tous sans exception furent d'avis et d'opinion que ce qui était demandé dans ladite lettre ne se pouvait faire, tant parce qu'il y avait fort longtemps que la chaire était privée de son professeur titulaire, que parce que ce serait un précédent très fâcheux de permettre que les titulaires fussent absents de leurs chaires, et qu'on refusât ledit congé et qu'on ne l'accordât pas : et ce fut le vote de tous, comme il a été dit. » (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 27 r. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 319-320.)

2. La sentence royale est datée de l'Escorial le 27 juillet 1589. (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 70. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 322-324.)

3. Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 72 r. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 324-325.

4. Voir Libro de Claustros, de 1592, fol. 89 et Getino, *op. cit.*, p. 325.

La récompense qu'il pouvait attendre de ses longs et persévérants efforts ne semble d'ailleurs pas lui avoir été accordée. Trois jours après que la décision royale avait été lue à l'Assemblée universitaire, Luis introduisait une requête tendant à obtenir qu'on lui payât le traitement correspondant à sa longue absence [1]. La chose était, à ce qu'il semble, assez compliquée : car d'après son propre aveu, sa situation, pendant ce temps, avait été tour à tour régulière et irrégulière.

Il déclare en effet qu'il fut en mission pour l'affaire du Collège de l'archevêque du 17 novembre 1586 au Vendredi Saint. de l'année 1587 ; que du Vendredi Saint 1587 au mois de janvier 1588, il n'eut plus de traitement, mais fut considéré comme enseignant (*leyente*), retraité (*jubilante*) et participant (*interesante*), avec promesse qu'en cas de succès, on lui paierait également le traitement de ces mois-là. A la réception de la première note royale, en janvier 1588, l'Université l'invita à continuer de suivre l'affaire et lui maintint son traitement : situation qui dura jusqu'au 10 février 1589, sauf quelques jours pendant lesquels Luis s'absenta de Madrid. Il fut rappelé le 10 février à Salamanque par l'Université ; mais au mois de juin 1589, l'écolâtre le commissionna de nouveau au nom de l'Université, et son mandat dura jusqu'au 22 août, jour où il rapporta la note complémentaire (*sobrecedula*) royale [2].

Luis proposait d'abandonner le traitement des mois pendant lesquels il était sans commission de l'Université, mais réclamait sa part des bonis pour son couvent. Comme récompense de ses services il sollicitait un congé de deux ans pendant lesquels il serait considéré comme en activité, afin de pouvoir s'occuper de la fondation des monastères de Récol-

1. Le 26 août 1589. (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 73.)
2. Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 73. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 327-329.

lets que son ordre lui avait confiée dans la Province de Castille [1].

Le docteur Enriquez fut commis à l'examen des comptes de Luis : la question des bonis fut réservée aux professeurs titulaires et le congé de deux ans accordé, sous condition d'une autorisation royale [2].

Les titulaires [3] consentirent à la cession des bonis y compris le docteur Bernal, dont cependant l'hostilité trouva encore moyen de se manifester : il dénonça, en effet, à ses collègues, que Luis avait témoigné publiquement son dessein de leur intenter un procès pour se faire payer. Le bouillant augustin n'avait donc pas changé malgré les années, si l'imputation malveillante de Bernal est exacte.

Mais l'affaire traînait en longueur et Luis était obligé de s'absenter : le 5 octobre 1589 il envoyait de Madrigal une procuration au Père Mendoza [4] pour le représenter: il demandait que l'Université, pour régler le différend qui s'était élevé à propos de son salaire du 28 mars 1587 au 22 janvier 1588 et du 9 février 1589 au mois de juin de la même année, nommât deux arbitres, tandis que lui-même en nommerait deux autres.

1. Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 74 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 329.

2. Libro de Claustros, 1588-1589,, fol. 73 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 329.

3. La réunion des titulaires eut lieu le 2 septembre. (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 74 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 330.)

4. Luis envoya sa procuration le 5 octobre, et le P. Mendoza la présenta le 20 : « Par la présente signée de mon nom, maître Fr. Luis de Leon, je dis que pour les comptes du traitement que l'Université me doit sur les deux époques où nous ne sommes pas d'accord, l'une du 28 mars de 87 au 22 janvier 88, et l'autre du 9 février 89 au *x* de juin de ladite année où Monsieur l'écolâtre au nom de l'Université me chargea de nouveau des affaires, j'en remets la décision à quatre personnes de l'Université, dont deux soient nommées par moi. » L'Université désigna Solis et Madrigal et décida le 9 novembre d'attendre le retour de Luis. » (Libro de Claustros, 1589-1590, fol. 76 r. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 330.)

L'Université désigna le docteur Solis, qui semble avoir été favorable à Luis, et Madrigal.

Quant à Luis, son absence se prolongea, et ce ne fut que le 20 décembre qu'il parut à l'assemblée et nomma pour arbitres maître Curiel et le docteur Enriquez : il déclarait n'avoir qu'un désir, celui d'être débarrassé de cette affaire [1].

Les commissaires furent d'avis qu'on lui payât les sommes en litige, en exigeant toutefois de lui qu'il donnât sa parole de prêtre qu'il n'était resté à Madrid que pour les affaires de l'Université, et proposèrent qu'on lui allouât pour frais de séjour douze réaux par jour [2].

Une partie de l'assemblée, composée surtout des profes-

1. « Le P. M. frère Luis de Leon professeur titulaire de Bible, qui était présent, demanda et supplia que l'Université lui fît payer ce qui clairement et sans difficulté lui est dû, du temps où il s'occupa de l'affaire et du procès avec le Collège de l'Archevêque de Tolède sur les grades, et que pour ce qui est clair on fasse le compte et qu'on le lui remette et lui paye, et pour ce qui est mis en doute, qui est le temps où l'Université lui manda de revenir et de cesser de s'occuper de l'affaire et où voyant que s'il l'abandonnait alors elle ne prendrait jamais fin, il resta, etc... » Luis demande que les quatre arbitres prennent une décision et ajoute « qu'il ne veut autre chose que d'être débarrassé de cette affaire, et que c'est ce qu'il demande instamment, car l'heureuse issue de l'affaire mérite bien cela ; et aussitôt il sortit de l'assemblée pour qu'elle traitât l'affaire. » (Libro de Claustros, 1589-1590.) Cité par Getino, *op. cit.*, p. 331.

2. Les commissaires exigèrent de Luis le serment « *in verbo sacerdotis* qu'il avait été tout le temps occupé de ladite affaire et qu'il n'était resté à Madrid que pour elle : qu'on lui paye alors pour chaque jour dudit séjour douze réaux, ce qui paraît être ce que ledit maître a pu dépenser... De sorte que les votes qui furent pour qu'on lui payât ce qui n'est pas clair et limpide s'il a la licence et puisqu'il a la licence et l'approbation du Roi Notre Seigneur, et non sans elles, sont ceux de maître Zumel, des docteurs Puertocarrero, Gallegos, Carvajal, Vazquez, Godinez, Medrano, Frechilla et des licenciés Juan Gutierrez et P. Ortiz de Mella qui sont en tout dix, et tous les autres furent d'avis qu'on le paye conformément à ce qui a été décidé par les commissaires, et c'est ce que compta et arrêta ledit Juan Netin Doria recteur, et il dit qu'il était de cet avis. » (Libro de Claustros, 1589-1590, fol. 11. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 331-332.)

seurs de droit, de Zumel, le vieil adversaire de Luis, et de Frechilla, sans s'opposer formellement à ce qu'on payât leur collègue, exigeaient qu'il obtînt auparavant une autorisation royale. La majorité néanmoins passa outre, et se rangea à l'avis de ses commissaires.

Il était naturel que la question d'argent fût assez épineuse : celle du congé, qui avait été promis sur-le-champ, fut cependant plus difficile encore à régler.

Pourquoi l'assemblée des professeurs, qui semblait avoir si aisément accédé à cette demande, se ravisa-t-elle et montra-t-elle une singulière persistance à exiger de Luis qu'il reprît son enseignement ? Il ne paraît pas que la cause en soit l'intérêt pécuniaire : assurément il aurait fallu dédommager le suppléant de Luis pendant ces deux années au bout desquelles il aurait d'ailleurs demandé la retraite à laquelle lui donnait droit son long stage de professeur. L'Université était assez riche pour supporter cette dépense.

Mais il semble que, réellement, ses collègues l'aient considéré comme indispensable. Les aventures de Grajar et de Martinez avaient sans doute dégoûté les professeurs de Bible de montrer, ou d'acquérir une science qui pouvait leur être funeste : Luis restait seul capable de tenir le flambeau des études scripturaires, et personne ne pouvait le remplacer.

Aussi, dès le 20 octobre 1589, Solis, Bañez et même le P. Mendoza votaient que Luis reprît son enseignement : l'attitude du dernier est étrange, car il était augustin et ne pouvait, par suite, ignorer que les affaires de son ordre exigeaient en ce moment précis toute l'activité de son confrère ; à moins que Mendoza n'ait été hostile à la réforme que préparait Luis et n'avait vu là un moyen opportun de la retarder [1].

1. Le 20 octobre 1589 le vice-écolâtre Antonio de Solis votait : « Pour ce qui est de lui permettre de ne pas faire son cours il est d'avis contraire et dit que cela ne se peut faire conformément à la constitution ; mais qu'il doit faire son cours, surtout étant donné que c'est un

Mais Luis s'abstint encore d'obéir, et les amendes commencèrent à pleuvoir sur lui en dépit des protestations du prieur des Augustins qui en appelait au recteur.

Le 28 février 1590, Luis assista pour la dernière fois à l'assemblée où l'on réélut le majordome en lui accordant une indemnité de cinq cents ducats.

Le 9 mars, Juan Lopez, au nom du prieur de Saint-Augustin, faisait appel au recteur de la décision prise à l'égard de Luis, et l'Université déléguait pour défendre ses droits Zumel et Juan de Leon [1].

Il est probable qu'à ce moment Luis obtint une provision

cours d'Écriture Sainte et qu'il n'y en a pas d'autre, et qu'il est le professeur qu'il est, il ne consent en aucune façon à ce qu'on lui donne une pareille dispense et il dit que c'était là son vote... Maître frère Domingo Bañez dit qu'il était d'avis que l'on payât audit P. Maître ce qu'on lui doit de son traitement et qu'on le récompense très complètement pour les bonnes nouvelles qu'il a apportées, parce que c'est très juste, et il dit que les commissaires ne devaient pas être en nombre pair mais en nombre impair, et s'en remit aux juristes et dit qu'il faut qu'il fasse son cours et qu'on ne lui donne pas une telle dispense de faire son cours. » (Libro de Claustros, 1589-1590, fol. 76.) Cité par Getino, *op. cit.*, p. 332.

1. « Fr. Juan Lopez au nom du Prieur et du Couvent du monastère de monsieur Saint Augustin de Salamanque, je dis que par ordre de l'assemblée de cette université, le bedeau des Écoles frappe d'amende le P. maître frère Luis de Leon pour n'être pas présent ni faire son cours,et que ces amendes sont contraires à la constitution onze de cette université, qui ordonne que lorsque les professeurs ont une cause légitime d'être occupés ailleurs ils soient jugés par le recteur ; je vous supplie donc de voir cette preuve de l'occupation légitime de Fr. Luis de Leon et d'ordonner au bedeau de ne plus le mettre à l'amende, mais au contraire de le considérer comme enseignant et présent, en quoi vous ferez justice. Fr. Juan Lopez... De sorte que l'on nomma les deux susdits titulaires maître Zumel et le docteur Juan de Leon à qui l'on donna pouvoir entier en due forme pour que devant ledit licencié Don Luis Abarca de Bolea, recteur, ils fassent tout ce qui est nécessaire ou qui leur paraîtra convenable, touchant ladite cause et ledit litige, et qu'ils disent et allèguent tant de vive voix que par écrit, tout ce qu'il conviendra qu'ils disent ou allèguent. » (Libro de Claustros, 1590-1591, fol. 30. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 333.)

royale ordonnant en termes formels de lui donner le congé qu'il sollicitait : Bañez en avait obtenu une semblable le 4 mars 1591 [1] ; et l'Université faisait évidemment preuve de peu de bienveillance en protestant, comme elle le fit le 2 août, contre la mesure gracieuse identique prise à l'égard du religieux augustin [2].

Mais la mort de Luis de Leon, survenue quelques jours plus tard, vint mettre un terme à ces chicanes.

1. Le 4 mars 1591 le roi donna dispense à Bañez par la lettre suivante, lue à l'assemblée du 16 mai : « Le Roi au recteur et à l'assemblée des Écoles et de l'Université de Salamanque. Comme Fr. Domingo Bañez de l'ordre de Saint-Dominique, professeur de prime de théologie dans cette université va dans certaines régions et dans certains lieux de ces Royaumes pour certaines affaires concernant mon service, que je lui ai confiées, je vous notifie que tout le temps qu'il déclarera s'être occupé de ladite affaire, nonobstant quelque statut ou quelque constitution de l'université qui y soit contraire, que pour tout ce qui touche cette affaire je lui donne dispense, le statut restant en vigueur et valable dorénavant. Fait à Madrid, le 4 mars. de 1591. » (Libro de Claustros, 1590-1591, fol. 32-33. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 334, note.) — Bernal fit à ce propos la déclaration suivante : « Sur cette affaire et celle de maître frère Luis de Leon qu'on envoie une personne autorisée parler à Sa Majesté et lui demander ce que signifient les termes de la note : *être absent, présent, en retraite et participant ;* que Sa Majesté se rende compte de ce qu'Elle commande. » (*Ibidem*, pp. 334-335).

2. Le 2 août, tous, y compris Guevara, votèrent la proposition suivante du recteur : « Dans ladite assemblée Monsieur ledit recteur Don Luis de Bolea exposa comment dans une autre assemblée on avait résolu et décidé que quelqu'un de l'assemblée allât baiser la main de Sa Majesté le Roi Notre Seigneur et de la part de l'Université le suppliât de vouloir bien ordonner que les titulaires, spécialement ceux de théologie, si l'on demande à Sa Majesté ou s'ils demandent pour eux l'autorisation de s'absenter et de ne pas faire leur cours, comme il s'est passé pour le P. maître frère Luis de Leon et plus spécialement pour le P. maître Bañez, Sa Majesté ordonne d'y surseoir et ne leur permette pas de ne pas faire leur cours tout en jouissant de leur traitement, en obtenant de pareilles décisions et autorisations, vu le tort et le dommage causés à l'Université et à tout le Royaume par le fait qu'ils n'enseignent plus. » (Libro de Claustros, fol. 87 r. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 335, note 1. Séance du 2 août 1591.)

CHAPITRE XXV

1588-1591

Revision officielle de la Vulgate. — Intervention de Luis dans les dissensions entre Carmes et Carmélites. — Fondation des augustins Récollets. — Luis est élu Provincial. — Sa mort (le 23 aout 1591).

En dépit de toutes ces petitesses, l'autorité et le crédit de Luis de Leon, deux fois échappé aux poursuites de l'Inquisition, ne cessaient de grandir : un témoignage particulièrement flatteur de l'estime universelle dont il était entouré fut le suivant.

Si l'on en croit un anonyme, Luis aurait été désigné pour faire partie de la Commission nommée par Sixte V pour corriger la Vulgate. Mais il aurait refusé cet honneur, soit qu'il n'eût aucun désir de quitter l'Espagne pour aller résider à Rome, alors qu'il était tout occupé de la réforme de sa province, soit qu'il eût jugé que les conditions dans lesquelles se ferait cette correction ne lui donnaient pas satisfaction [1].

1. En tête d'un manuscrit du commentaire latin de Luis sur l'Ecclésiaste, conservé à la bibliothèque des Augustins de San Felipe el Real, on lisait une annotation anonyme relatant sous forme d'épitaphe la vie de Luis de Leon ; le Père Mendez en reproduit les deux rédactions : la première dit : « ...Sixto V. P. M., Philippo secundo Orbis Monarca, Romam, Vulgatae correctioni vocatus, renuit. Magna imperii laus, sub quo hoc liberum. Maxima illius, qui hac libertate non

Au reste l'Espagne fut représentée dans cette Commission par le docteur Bartolomé Valverde de Gandia [1].

Luis de Leon fut cependant consulté, comme le prouvent deux mémoires [2] qu'il adressa peut-être à Garcia de Loaisa, et dans lesquels il examine les projets exposés par Valverde dans ses lettres de Rome.

Il s'y élève contre la théorie de Valverde qui prétendait corriger les Septante et la Vulgate d'après le texte hébreu : il fait en effet remarquer que le texte hébreu, dont se servirent les Septante, diffère de celui dont fit usage saint Jérôme, et que tous deux s'écartent de celui que l'on possédait au seizième siècle : il est donc impossible de se fonder sur un texte inattaquable.

Ce que Luis aurait souhaité c'est que le Pape déclarât que le Concile de Trente, en qualifiant la Vulgate d'authentique, avait voulu dire que, sur tous les points importants, elle était fidèle et qu'elle ne contenait rien qui pût nuire à la foi ou aux mœurs ; que, du reste, il était licite d'y apporter avec discrétion des interprétations que pouvait justifier une critique savante, car, ni la Vulgate, ni aucune traduction ne pouvaient, ni ne pourraient jamais, prétendre exprimer les sens multiples contenus dans le texte hébreu [3].

---

abusus. » — La deuxième disait : « ...A Sixto V. P. M. Philippo II. R. rerum Domini, Romae, Vulgatae correctioni vocatus renuit, etc... » *Revista Agustiniana*, III, pp. 614-615.

1. Sur Bartolomé Valverde voir l'étude du P. Felix Perez Aguado dans la *Ciudad de Dios*, volumes XLIII et XLIV, et Nicolas Antonio.

2. Ces mémoires ont été publiés dans la *Ciudad de Dios*, vol. XXVI, pp. 96-102. Le second est daté de Madrid, le 27 mars 1588. Le premier ne saurait lui être antérieur que de quelques mois.

3. « A mon pauvre jugement, ce qui conviendrait le mieux dans cette affaire de la Vulgate serait que Sa Sainteté déclarât que l'approbation que lui a donnée le Concile, se borna en réalité à nous assurer que, dans les choses importantes, elle était fidèle et qu'elle ne contenait rien qui pût nuire à la foi ou aux mœurs, et que pour le reste elle laissait faire le zèle, l'activité, la science honnête et modeste des fidèles.

Dans le second mémoire, il s'élève contre l'idée de corriger les œuvres des Pères de l'Église là où elles ne cadrent pas avec les dogmes qui ont été définis après eux, car ce serait retirer toute autorité à leurs écrits.

On pourrait être tenté de voir dans ces déclarations de Luis une rétractation de ses anciennes doctrines sur la « vérité hébraïque » qu'il proclamait avant et après même son procès. Mais il n'en est rien : Luis a effectivement toujours soutenu que si l'on pouvait être sûr de l'authenticité du texte hébreu, il n'y aurait pas d'autorité qu'on pût lui préférer ; mais c'est là question d'espèces ; et s'il est exact que le texte hébreu peut servir souvent à préciser le sens de la Vulgate, il n'en résulte pas que le texte actuel fasse loi d'une manière absolue : c'est seulement de la concordance des textes hébreu, grec et latin que peut résulter la certitude. Lorsque cette concordance fait défaut, la Vulgate fait loi.

Que ses avis aient été transmis à Rome ou non, ce qui est certain c'est qu'un nombre important des corrections qu'il avait proposé d'apporter à la Vulgate dans ses leçons de Salamanque furent en définitive introduites dans le texte latin que fit publier Clément VIII, et qui est resté le texte officiel de l'Église jusqu'à nos jours [1] : on y trouve cependant encore,

Car penser que la Vulgate ni même cent autres traductions que l'on ferait, même au pied de la lettre puissent rendre la force de l'hébreu en beaucoup d'endroits, et que l'on en pourra tirer l'abondance de sens qu'ils renferment, c'est une grande erreur, comme le savent bien ceux qui ont quelque connaissance de cette langue et ceux qui ont lu les Livres Saints en hébreu. » (Cité par Blanco Garcia, *op. cit.*, p. 238.)

1. Voir : *Basilii Poncii Legionensis Avgvstiniani, Theologiae Doctoris, eivsdem apvd Salmanticenses iam olim Scoti primum, mox in Primaria Cathedra in emeriti locum Antecessoris. Variarum disputationum ex vtraq ; Theologia Scholastica, & expositiua, Pars Prima...* Salmanticae. Apud Antoniam Ramirez del Arroyo, viduam. Anno CIƆIƆXI. — In-folio. P. 437 de cet ouvrage Basilio affirme que toutes les corrections proposées par son oncle ont été adoptées : « C'est aussi, dit-il en parlant des erreurs de copistes qui se trouveraient dans la

par exemple dans le livre des Proverbes (ch. IV, V, VI et IX) quelques phrases dont Luis proposait la suppression et qui ont été maintenues.

Un autre témoignage de l'estime où il était tenu, pour son caractère, cette fois, plutôt que pour sa science, fut la désignation que fit de lui, le 13 avril 1588, le Nonce du Pape en Espagne, pour que, d'accord avec l'abbé de Valladolid, il vérifiât les dépenses faites par le provincial des Augustins de Castille, Antonio del Monte pendant un voyage à Rome, et la manière dont était employé l'argent provenant des messes dites dans les couvents de son obédience.

Luis remplit sa mission avec la même fermeté inflexible qu'il avait toujours montrée ; il intervint auprès de Garcia de Loaisa pour empêcher que la protection du vénérable Orozco,

---

Vulgate, ce qu'affirmait Maître Luis de Leon dans sa seconde question sur la Vulgate, première conclusion, et la vérité de cette proposition que ceux qui l'ont depuis adoptée et écrite, jugeaient alors audacieuse, lorsqu'ils lui entendaient dire qu'en certains endroits, les manuscrits courants de la Vulgate ne contenaient pas la vraie Vulgate de l'interprète latin, cette proposition, dis-je, fut démontrée vraie dans la suite. Car tous les exemples sur lesquels il appuyait sa proposition, et dans lesquels il montrait qu'il y avait une faute de l'éditeur, sont aujourd'hui corrigés dans la Vulgate de Clément VIII, de la façon exactement qu'il avait dit qu'il fallait les corriger. Car au livre II des Rois, chap. 8, on a supprimé les mots *de quo fecit Salomon omnia vasa aerea in templo & mare aeneum, & columnas & altare*, que Luis de Leon disait avoir passé de la marge dans le texte. Au livre IV des Rois, chap. II, au passage *Athalia regnavit super terram septem annis*, aujourd'hui on a rejeté les mots *septem annis*, et dans Job, chap. XIX [v. 24] *certe* a été corrigé en *celte* ; au chap. VII [v. 2] *sicut cervus desiderat umbram* a été corrigé en *servus* ; dans le psaume XXVI [v. 4] *voluntatem* a été corrigé en *voluptatem* ; dans le psaume CVI [v. 40] *contentio* est corrigé en *contemptio*, et au second livre de la Sagesse au lieu de *condemnat* on a mis *contemnat condemnare*; dans le psaume CV [v. 38] *interfecta est terra* est corrigé en *infecta* ; dans Isaïe, ch. XV [v. 5] au lieu de *vitulam consternantem* on a mis *conternantem* ; et dans les Proverbes, ch. III on a supprimé *da pauperibus*, et dans le même chapitre [v. 35] au lieu d'*exulatatio* on a mis *exaltatio*, et beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer. »

dont il soulignait ironiquement la vieillesse et la candeur, ne fît échapper le coupable au châtiment qu'il méritait [1]. Mais le général Gregorio Petrochini arrivé en Espagne, évoqua l'affaire, nomma une Commission composée de Gaspar de Saona, d'Andrés de San Ginés, de Mariano Pisaurense, de Gaspar de Melo et de Gabriel de Goldaraz, qui rendit son arrêt le 21 décembre 1588. Le provincial fut publiquement censuré et condamné en plein chapitre [2].

Il semble d'ailleurs que le vénérable Orozco éprouvât une certaine antipathie pour Luis de Leon. On se rappelle qu'en

1. « Dans cette affaire du Provincial il y a toujours des incidents qui nous obligent à vous fatiguer : aujourd'hui c'est que l'affaire ayant été examinée par le Nonce, par D. Pedro Portocarrero et l'auditeur Cogollos, et sur le point d'être jugée, il a demandé qu'on fît une enquête, reculant ainsi l'arrêt de quelques jours ; puis, sans qu'il y eût enquête, il se mit à demander qu'on lui laissât prouver de nouveau certains points, et comme on lui disait que c'était impossible puisqu'on avait conclu, et inutile puisqu'il confessait tout, encaissement et dépense, craignant l'arrêt il a décidé aujourd'hui, d'après ce qu'on m'a dit, d'aller à San Lorenzo [l'Escurial] et il emmène avec lui le P. Orozco qui en raison de sa vieillesse et de sa candeur, et de son ignorance des affaires de l'Ordre et de ce qu'il y a dans cette affaire s'est laissé persuader facilement ; et l'on me dit qu'il a l'intention de parler à Sa Majesté. Il m'a paru qu'il convenait de vous aviser de ce qui se passe et de l'état de l'affaire qui est exactement celui que j'ai dit, et de vous supplier de bien vouloir en aviser Sa Majesté ; car il ne paraît pas juste que par de pareils moyens on entrave l'exécution de la justice dans une affaire si grave et si scandaleuse et si publique, et qui est née d'autres abus et désordres qui ruinent cette province et qui s'affermiraient et s'accroîtraient s'il n'y avait pas de châtiment en cette occasion. Dieu garde Votre Grâce. Madrid 18 août 88. Fr. Luis de Leon. » — Adresse « au docteur Garcia de Loaysa, Premier chapelain et Aumônier de Sa Majesté et maître de Son Altesse. » Cette lettre autographe se trouve au Bristish Museum. Pascual Gayangos la signale dans son *Catalogue of the Manuscripts in the Spanish language in the British Museum*, vol. III, London, 1881, p. 325.

2. Voir Muiños, *op. cit.*, pp. 226-227. La sentence se trouve dans le *Regestum* de Petrochini avec les signatures des Commissaires, du Procureur de la Province, Bartolomé Bermudez et d'Antonio del Monte lui-même. — Sur Gabriel de Goldaraz, voir plus haut, t. I, p. 245.

rendant compte du chapitre de Dueñas de 1557, où Luis avait lâché la bride à son éloquence réformatrice, il avait critiqué en passant l'excès de zèle de certains de ses frères. La rudesse de Luis lui inspirait à coup sûr une sorte de crainte, qui se manifestait encore lorsqu'il écrivait à Maria de Aragon, qui songeait à introduire dans le Collège qu'elle avait fondé à Madrid un régime particulièrement austère, qu'il était inutile qu'elle entrât en rapports avec lui [1].

Les tendances ascétiques que Luis avait toujours manifestées trouvaient précisément à cette époque l'occasion de se satisfaire : une réforme se préparait et n'allait pas tarder à aboutir dans l'ordre des Augustins : Luis eut l'occasion d'avoir une audience de Philippe II à l'Escurial à ce sujet, et de s'entretenir des mesures projetées avec le confesseur du Roi, frère Diego de Chaves et le général des Augustins Gregorio Petrochini de Montelparo, le 20 septembre 1588.

Le Général était venu en effet visiter l'Espagne, et, le 3 décembre 1588, présidait à Tolède le chapitre de Castille où l'on décida de créer quelques maisons de retraite (*recoleccion*) dans lesquelles les religieux suivraient une règle plus étroite que dans les autres : on confia la mission de rédiger la règle des Récollets à Luis de Leon et à Jeronimo de Guevara, prieur de Burgos [2]. Luis se mit à l'œuvre avec son ardeur coutumière et put présenter les nouveaux statuts [3] à l'assemblée intercalaire qui fut tenue le 20 septembre 1589 au

1. « Il y a dans la province bien des religieux capables de gouverner et d'habiter ce collège : il n'y a donc pas lieu d'entrer en rapports avec le P. maître Leon. » *Vida y escritos del Beato Alonso de Orozco por el Ilustrisimo P. Camara, Obispo de Salamanca, Valladolid*, 1882, p. 344. Voir Blanco, *op. cit.*, p. 242.

2. Voir Thomas de Herrera, *op. cit.*, p. 389. Luis fut nommé à ce chapitre Définiteur, ainsi que Gabriel de Goldaraz.

3. Ces statuts sont reproduits dans l'*Historia general de los Padres Agustinos Descalzos...* par Fr. Andrés de San Nicolas, Madrid, 1654, pp. 138-148.

couvent de Nuestra Señora del Pino : ils y furent approuvés et Luis fut autorisé à établir à Salamanque la première de ces maisons. Toutefois, le premier couvent de Récollets fut celui de Talavera qui adopta la nouvelle règle le 19 octobre 1589 [1].

Quelles étaient au juste les intentions de Luis en favorisant cette nouvelle règle ? Il est assez malaisé de les définir.

La Province de Castille s'était toujours distinguée par ses tendances à l'austérité et se glorifiait du titre de Province de l'Observance ; on a vu que la rigueur de quelques-uns de ses prélats avait causé la désertion de plusieurs religieux ; mais on a vu également que Luis avait été le plus violent adversaire de l'un d'eux, Alonso de Madrid. Luis n'adhéra pas personnellement à la réformedont il avait rédigé les statuts : pourquoi ? Il semble qu'il aurait eu cependant l'idée d'entrer dans un couvent de Récollets, mais que la faiblesse de sa santé le lui aurait interdit.

C'est ce qui semble ressortir de l'anecdote suivante, qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute.

En 1589, au mois de janvier, se trouvant à Madrid au couvent de San Felipe el Real, il discutait avec Jeronimo de Guevara et Pedro de Rojas, alors prieur de cet établissement, au sujet de certains détails de la réforme projetée. Il demanda à un tout jeune augustin, qui venait de faire profession [2], Juan Quijano, s'il voulait venir avec lui dans le couvent de Récollets. Le jeune homme répondit affirmativement : « Mais vous n'y irez pas vous-même, » ajouta-t-il. Et il donna comme raison que Luis n'était pas fait pour une vie aussi rude [3].

1. Thomas de Herrera, *op. cit.*, pp. 389-390.

2. Il professa le 27 novembre 1588.

3. « Au début de l'année 1589 Frère Luis de Leon se trouvait dans ce couvent de San Felipe, songeant à la nouvelle réforme, comme le rapporte Juan Quijano, témoin oculaire, qui rapporte ceci : « Qu'il

La faiblesse de sa santé, qui lui rendait déjà difficile la pratique de la règle de la Province de Castille, lui aurait donc interdit d'en adopter une plus sévère.

Le Père Muiños lui attribue cependant l'idée politique d'avoir voulu débarrasser son ordre des exaltés qui prétendaient imposer à tous les rigueurs auxquelles ils aspiraient pour eux-mêmes [1]. Mais cette hypothèse paraît peu conforme au caractère logique de Luis de Leon, toujours prêt à donner à ses spéculations un aboutissement pratique. Mieux vaut croire avec le Père Blanco qu'il ne rêvait rien moins que la transformation de l'ordre tout entier sous une

---

me soit permis de dire ce qui m'arriva un soir que j'étais dans la cellule du P. maître Fr. Pedro de Rojas, alors prieur de San Felipe avec le P. maître frère Luis de Leon et notre Père Frère Jeronimo de Guevara, auprès du feu : je venais de faire profession il n'y avait pas deux mois, Dieu veuille qu'ils soient au ciel ! Tous me traitaient avec faveur, bien que je fusse bien enfant, mais pour différentes raisons, car je ne le méritais pas, et depuis lors encore moins. Ils me firent asseoir aux pieds de l'un d'eux pour que je me réchauffasse : ils se mirent à examiner comment et de quelle manière ils devaient fonder leur monastère, combien il serait pauvre, combien il serait loin de tout bruit, quelles constitutions il aurait, comment serait fait l'habit et tout le reste. Enfin ils traçaient une sorte d'esquisse du premier monastère,et à coup sûr, il était bien esquissé et bien observant : bref ce que l'on pouvait attendre de trois grands esprits comme ils étaient tous trois. Moi, comme un enfant, je les regardais et les écoutais avec grande attention ; et je me souviens que je lisais et parcourais la Vie de la sainte Mère Teresa de Jesus, qu'elle avait écrite, et ce qui lui arriva aussi quand elle était petite, qu'elle faisait des ermitages, et voulait y vivre avec son frère en ermites. Le P. maître frère Luis de Leon de la main me soulevant la tête, afin que je le regardasse, me dit : « Frère Juan, et vous, voulez-vous aller avec nous dans ce monastère ? — Oui, lui dis-je, assurément, mais Votre Paternité n'y ira pas. — Et comment le savez-vous ? me dit-il. — C'est que non, non, il ne me semble pas que Votre Paternité doive y aller, ni qu'elle soit faite pour une vie si rude : laissez cela au Père frère Jeronimo, etc. » (Quixano, *Varones ilustres Agustinianos, Ms.* ; Vie de Fr. Jeronimo de Guevara. — Cité par Mendez, vol. I, p. 350, col. 1 et 2.)

1. Muiños, *op. cit.*, p. 231.

règle unique plus rigide, et qu'il n'avait pas prévu la scission qu'allait y produire la nouvelle réforme.

Bien que cette tentative de réformation eût été envisagée peut-être dès 1568 par le vénérable Tomé de Jesus, en Portugal [1], et cela d'accord avec Luis de Leon, il semble bien en effet qu'une vive opposition se soit dessinée dès le début contre ce mouvement, que n'appuyèrent d'ailleurs ni saint Thomas de Villeneuve, ni le bienheureux Alonso de Orozco [2]. Aussi, lorsque plusieurs de ces maisons de Récollets eurent été fondées sous la juridiction de l'ancienne Province, le provincial de Castille lui-même, renonça-t-il, en 1601, à son autorité sur elles, et ces couvents constituèrent une congrégation nouvelle, celle des Augustins déchaussés.

Il est évident que, de tout temps, Luis avait spontanément tendu à l'ascétisme, et, l'âge, s'ajoutant aux épreuves qu'il avait supportées, ne pouvait que fortifier en lui cette tendance. Il n'alla pas toutefois jusqu'au mysticisme, bien que ses biographes lui aient souvent attribué cet état d'esprit.

Le terme de mystique est généralement employé d'une manière vague et fausse si l'on se réfère à l'Espagne. On entend souvent par mysticisme une exaltation religieuse consistant dans un éloignement, une abstraction de plus en plus complète des choses de la terre : à ce titre, le mystique ne diffère des hommes simplement religieux que par l'ardeur plus grande de sa foi.

Le mysticisme véritable est tout autre chose : il consiste

1. D'après les calculs du P. Vidal, t. I, pp. 374 et 382, qui suppose à tort que Luis était allé en Portugal à cette date : Luis, en 1572, d'après ses déclarations au procès, n'était jamais sorti d'Espagne. (Voir, *Doc.* t. X, p. 182, f. 130 v.)

2. La Fuente en reconnaissant qu'à cette époque l'ordre des Augustins était à son apogée, sous le double point de vue du savoir et de la vertu, se trompe en affirmant que ces saints personnages soutinrent la réforme en question. (La Fuente : *Historia ecclesiastica de España*, t. V, p. 293, Madrid 1875.)

essentiellement dans l'extase, c'est-à-dire dans une union directe avec Dieu, sans l'intermédiaire des sacrements ou du prêtre. On voit l'immense danger de cette doctrine, à l'égard de laquelle l'Église catholique a toujours manifesté la plus grande défiance. Sainte Thérèse en est un des plus illustres représentants en Espagne, bien qu'elle ne l'ait pas inventée : elle l'a seulement mise en pratique et démontrée avec une sagesse et une psychologie admirables. Luis de Leon, étant entré en rapports avec les Carmélites, au moment de la publication des œuvres de la Sainte, aurait pu être séduit par cette doctrine. Mais avant même d'avoir eu connaissance de ses écrits, se fondant sur son érudition et sa science théologiques, peut-être même simplement sur la lecture de Luis de Grenade, dont il lisait dans sa prison le traité sur l'*Oraison*, il avait appliqué à son *Commentaire du Cantique des Cantiques* la distinction des trois degrés d'oraison [1].

1. « *Introduxit me Rex in cellaria sua.* Mais que sont ces offices, dira-t-on, où Dieu introduit les âmes pieuses ? Bien qu'il ne soit pas nécessaire que les comparaisons soient d'accord en toutes leurs parties, nous dirons cependant avec raison que ces offices signifient les choses dans lesquelles Dieu se présente à notre vue et à notre contemplation, sous une forme plus nette. Et pour ne pas parler du ciel, qui est le séjour propre de Dieu, car c'est lui surtout qui est le sanctuaire intérieur où ceux qui sont introduits voient non pas une image quelconque de Dieu, mais le voient lui-même tel qu'il est, laissant donc de côté le ciel puisqu'il n'est accessible à personne durant cette vie, il y a trois autres offices, et trois sanctuaires où durant cette vie sont introduits les débutants pour recevoir de lui leur joie. Je dis les débutants, car ceux qui sont déjà plus robustes et plus parfaits, parfois dépouillant toute sensibilité corporelle, atteignent par l'esprit des lieux plus élevés et plus remplis d'une lumière céleste et intelligible. Ainsi les moins parfaits pénètrent avec joie à l'intérieur, sous la conduite de Dieu, d'abord dans l'examen de la nature, puis dans la connaissance d'eux-mêmes, enfin dans la contemplation des choses que contiennent la science et les lettres chrétiennes. Dans la première catégorie sont contenues les forces des éléments, les saisons, la naissance et la croissance des êtres vivants, et surtout l'aspect du ciel et des astres et leurs mouvements invariables et constants ; dans la seconde

Mais il avoue lui-même en parlant des trois degrés d'amour divin qu'il croit reconnaître et que distinguaient les théoriciens mystiques, qu'il n'en parle que d'après ces auteurs et qu'il n'a pas éprouvé par lui-même les ravissements qu'ils décrivent [1].

Sa vie, tout entière absorbée par la préparation de ses cours, par ses travaux d'exégèse, ne lui laissa jamais le loisir de se plonger dans ces longues méditations, ni de goûter le recueillement prolongé d'où sort l'extase. Elle resta aussi

---

la connaissance du corps et de l'âme, et de toutes leurs parties, de la fonction et de l'office de chacune d'elles en particulier, et également du bien suprême ; dans la troisième et dernière, l'étude et l'intelligence de la loi de Dieu, non seulement de celle que la nature a imprimée et engendrée dans l'esprit de l'homme, mais plutôt de celle qui lui est transmise par les Saintes Lettres, et des choses que Dieu a faites pour les hommes. En effet, dans ces sanctuaires, et pour ainsi dire dans la partie la plus retirée de la demeure de Dieu (je dis la plus retirée, car bien que quelques-unes de ces choses que nous voyons et percevons par nos sens, paraissent être au seuil et dans le vestibule de cette demeure dont nous parlons, cependant en réalité elles sont si cachées, et si difficiles à comprendre, telles qu'elles le sont par les hommes pieux, qu'il est nécessaire que nous soyons introduits et guidés par Dieu afin de retirer quelque fruit de cet examen) ; dans ces appartements reculés donc, il est impossible d'exprimer combien de jouissances, quelles voluptés éprouvent les hommes pieux, comment ils jouissent, comment ils conversent familièrement avec Dieu pour recevoir de lui-même ses enseignements et trouver enfin le repos dans ses affectueux et bienheureux embrassements. » (*Opera*, t. II, pp. 56-57.)

1. « Il y a dans cette ascension de l'âme vers Dieu trois degrés : chacun peut, en partant du plus bas, passer par le degré intermédiaire pour arriver au plus élevé, et beaucoup y arrivent en effet. Ces degrés ont été distingués et nommés très exactement par les saints personnages qui ont fait l'épreuve de ces amours. Ceux qui sont au plus bas degré, ils les appellent débutants ; lorsqu'ils arrivent au degré suivant ils les appellent progressants; lorsqu'ils ont atteint le plus élevé qu'ils nomment parfait, ils les mettent au rang des parfaits. Les choses étant ainsi, je dis que tout le poème a été disposé par Salomon en rapport avec cette triple division de la vie et des degrés de perfection. » (*Opera*, t. II, p. 42, *altera explicatio*.) Après avoir expliqué le sens littéral du Cantique, il termine sa première explication en disant : « Jusqu'ici

passionnée, aussi occupée jusqu'à la fin : et rien n'autorise à penser qu'il ait jamais changé d'idée sur le but tout pratique qu'il s'était assigné.

La publication des œuvres de sainte Thérèse le mit en rapports avec la supérieure du couvent des Carmélites de Madrid, la Mère Ana de Jesus, qui le considérait comme un saint [1]. C'est à cette religieuse qu'il dédia cette édition qui, terminée en 1587, parut en 1589..

Son amitié pour les Carmélites devait l'entraîner dans de nouveaux conflits. Mais il allait trouver cette fois devant lui un homme non moins fougueux, non moins austère, mais sans doute plus habile, le Père Nicolas de Jesus Maria, ou P. Doria.

Ce personnage avait été en 1585, au chapitre de Lisbonne, sur la proposition du Père Jeronimo de la Madre de Dios, élu

---

nous avons suivi ce que nous avons appelé le *son* des mots, et, comme si l'action s'était passée sur un théâtre, nous avons attribué à chaque personnage les paroles qu'il prononçait ou plutôt nous avons interprété celles que leur avait fait prononcer Salomon. Maintenant sous ces personnages, sous ces figures d'amours corporelles, se cachent des mystères divins que nous allons essayer de dire dans la mesure de notre faculté d'élocution. C'est en effet une grande entreprise et tout à fait au-dessus des forces humaines, telle enfin qu'elle ne saurait guère être comprise que par ceux qui l'ont apprise, non tant par les paroles d'un docteur, que par la douce expérience de l'épreuve de l'amour de Dieu lui-même : je ne suis pas du nombre de ces hommes, je le confesse et le regrette. » (*Opera*, t. II, p. 39.)

1. « Je vous demande, dit-elle dans une lettre à une autre religieuse, au nom de notre grande affection, de m'aider toujours de vos prières, et de les offrir souvent pour le Père maître Frère Luis de Leon, car nous le lui devons toutes, et moi plus que personne à n'importe qui sur cette terre. Voyez-le, car il est très saint, et bon à tout ce dont nous avons besoin. Il est tout plein de Dieu et a le grand désir de servir Sa Majesté en nous faisant du bien. Il nous en a fait beaucoup en des choses dont bénéficiera tout notre Ordre, car il y a eu occasion avec l'arrivée de ce Bref de beaucoup de choses concernant notre gouvernement. » (*Vida de la Venerable Ana de Jesus, por el P. Angel Manrique. Bruselas* 1632. Liv. V. chap. III, p. 328.)

provincial des Carmes. Il aspirait à centraliser absolument le gouvernement de la Province pour y faire triompher ses idées rigoristes. Il sut obtenir dans son entreprise l'appui de Philippe II et de Sixte V, et, en 1587, transforma la Province en Congrégation gouvernée par un Vicaire général et un Conseil (*consulta*) de six religieux.

Jusqu'alors les Carmélites jouissaient du privilège de choisir elles-mêmes leurs confesseurs, même en dehors des Carmes déchaussés, et il semble bien qu'en cela elles ne faisaient que se montrer fidèles aux enseignements de leur réformatrice qui, dans le *Chemin de la Perfection*, recommande à ses filles de consulter, outre leur confesseur, des hommes instruits, soit en se confessant quelquefois à eux, soit, si on leur interdit de le faire, en conversant avec eux [1].

Doria prétendit imposer aux religieuses la direction spiri-

1. « Oh mon Dieu ! que d'âmes doit prendre par là le démon, et combien leur coûte cher la funeste contrainte de l'honneur ; en ne parlant qu'à un seul confesseur on croit que la religion et l'honneur du monastère gagnent beaucoup ; et c'est par ce moyen que le démon entreprend de cueillir les âmes qu'il ne peut prendre par un autre. Si les malheureuses en demandent un autre, aussitôt il semble que l'harmonie de l'Ordre est perdue ou que, s'il n'est pas de leur Ordre, fût-il un saint Jérôme, elles font un affront à l'Ordre tout entier. Louez beaucoup Dieu, mes filles pour cette liberté que vous avez maintenant, car si ce ne doit pas être à beaucoup de confesseurs, vous pourrez vous adresser à quelques-uns qui ne soient pas les confesseurs ordinaires, et qui puissent vous éclairer en tout. Et c'est ce que je demande à celle qui sera supérieure : qu'elle cherche toujours à s'entretenir avec un confesseur savant et à ce que ses religieuses en fassent autant. Dieu les sauve du danger, quel que soit l'esprit qu'il leur paraisse avoir, et qu'il ait en réalité, de se gouverner en tout sur l'avis d'un seul confesseur, s'il n'est pas savant... Si elles ne peuvent faire que le confesseur ait les deux choses [*l'esprit et la science*], en temps voulu il faut en prendre d'autres ; et si par aventure, on leur prescrit de ne pas se confesser à d'autres, qu'elles s'entretiennent, sans confession, avec des personnes du genre que je viens de dire. » (*Camino de Perfeccion*, VIII, p. 325 de l'édition de La Fuente dans la B. A. E.)

ruelle exclusive des Carmes déchaussés. Mais la Mère Ana de Jesus et Maria de San José, supérieures des monastères de Madrid et de Lisbonne résistèrent à cette prétention [1]. La Mère Ana de Jesus fit intervenir Maria d'Autriche, veuve de l'empereur Maximilien II et sœur de Philippe II, et essaya, par ce moyen, d'obtenir du Pape la confirmation des Constitutions de Sainte-Thérèse. A cet effet, le docteur Bernardo del Marmol fut envoyé à Rome en 1589, dans le plus grand secret [2] : il parvint à obtenir le bref approuvant les Constitutions, le 5 juin 1590. Par un second bref, du 27 juin, Sixte V chargeait de l'exécution du premier l'archevêque d'Evora, Teutonio de Braganza, qui, en 1583, avait fait publier pour la première fois les *Avis* et le *Chemin de la Perfection* dans sa ville épiscopale, et Luis de Leon.

Avant d'avoir connaissance de ce succès, les adversaires d'Ana de Jesus étaient parvenus à gagner Philippe II à leur cause : le 17 août 1590 celui-ci écrivait en effet au comte d'Olivares, son ambassadeur à Rome, d'empêcher les religieuses d'obtenir le bref qu'elles sollicitaient. Mais Sixte V était mort le 27 août, ce que le Roi ignorait, et, le 23, le bref avait été notifié à l'archevêque d'Evora et à Luis de Leon.

L'archevêque délégua ses pouvoirs à Luis de Leon qui résolut de convoquer le chapitre à Madrid : il demanda à cet effet à l'Université l'autorisation de s'absenter pour remplir sa

1. Archivo de Simancas. — Patronato ecclesiastico. Legajo 21 2° Dans le même paquet se trouvent nombre d'autres documents concernant cette affaire. La table du contenu de ce legajo a été publiée dans l'*Archivo Histórico H.-A.*, vol. VIII, 1917, p. 21, note 1.

2. Son intervention était-elle secrète ? Le P. Angel Manrique dans son *Histoire de la Vénérable Ana de Jesus*, p. 326, dit que la Mère avait consulté, auparavant, sur l'opportunité d'envoyer quelqu'un à Rome pour solliciter l'approbation des constitutions de Sainte Thérèse, le Père Doria lui-même et cela par deux fois devant témoins. Voir l'article du P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Histórico H.-A.*, vol. VIII, p. 13.

mission. Mais l'Assemblée s'y refusa, et décida que, s'il s'absentait, alors qu'il aurait pu continuer ses cours en convoquant le chapitre des Carmes à Salamanque, il serait frappé d'une amende [1].

1. Voir Gonzalez de Tejada, *op. cit.*, p. 67. Il cite : « un acte de 66 feuillets remplis, plus quatre en blanc » se rapportant à un procès du syndic de l'Université de Salamanque au sujet du traitement de Luis pendant son séjour à Madrid en 1591, pour faire exécuter le bref. — Dans le Libro de Claustros, 1590-1591, on lit à la date du 26 octobre 1590 : « Après que ladite note eut été lue et entendue et comprise par ladite Université, aussitôt ledit Juan Netin Doria, recteur de ladite Université, dit et exposa comment maître Curiel lui avait donné certain bref et certaine commission de Sa Sainteté le pape Sixte V d'heureuse mémoire par lequel il ordonnait à l'archevêque d'Evora et à maître frère Luis de Leon certaines démarches relatives aux Religieuses Déchaussées, et comme Sa Sainteté leur avait confié ladite affaire il ne pouvait venir faire son cours. » — Une Commission de trente membres décida le 30 octobre : « Avant tout, les docteurs Solis, Bernal, Espino, Sahagun et les maîtres Zumel et Domingo Bañez firent leur rapport sur ce qu'on leur avait confié touchant le bref de Sa Sainteté, par lequel maître frère Luis de Leon prétendait être occupé au service de Sa Sainteté, et aux choses qu'elle lui avait confiées. — Et lesdits Commissaires firent leur rapport dans cette assemblée en disant que ledit bref n'est qu'une commission donnée à l'archevêque d'Evora et à maître frère Luis de Leon, *vel eorum alteri* et que pour bien des raisons elle ne dispense pas ledit maître de faire son cours, d'abord parce que la personne qui la présente n'a pas pouvoir de maître frère Luis de Leon, ensuite parce qu'étant comme ils le sont, juges délégués, ils peuvent subdéléguer d'autres, et enfin, parce qu'ils peuvent convoquer le chapitre à Salamanque, et qu'il peut faire son cours, il n'est pas nécessaire de le convoquer ailleurs ; et enfin que ce fut une pétition des religieuses qui sollicita cette commission pour lesdits archevêque et maître, et enfin qu'il y a eu suffisamment de temps avant la Saint-Luc pour pouvoir rassembler ledit chapitre ; et pour beaucoup d'autres causes et raisons qu'ils rapportèrent, tous lesdits commissaires furent d'opinion et d'avis qu'il n'est pas juste que maître Fr. Luis de Leon étant ce qu'il est, cesse d'occuper la chaire qu'il possède, et c'est ce qu'ils dirent et rapportèrent. Et après avoir vu et entendu le rapport desdits commissaires, toute ladite assemblée et les personnes susdites, dirent qu'elles étaient d'opinion et d'avis que ledit maître frère Luis de Leon poursuive son droit en justice s'il en a quelqu'un, et qu'il allègue en sa faveur et dise pour

De son côté Doria refusait de convoquer le chapitre dans lequel il devrait entériner sa défaite : il courut trouver Philippe II au Pardo afin de le prier de faire intervenir le Nonce. Le Roi accéda à cette demande, et le Nonce intima l'ordre de surseoir à la notification du bref.

Luis de Leon laissa donc passer quelque temps, puis, croyant, sans doute, que le Roi jugerait suffisante la preuve de complaisance qu'il avait donnée aux Carmes, il convoqua de nouveau le chapitre. Doria fut contraint de s'exécuter, mais recourut une seconde fois à Philippe II, qui se trouvait encore au Pardo. Si l'on en croit l'historien des Carmes déchaussés, qui se montre naturellement très favorable à Doria, le Roi se serait indigné de l'audace de Luis de Leon ; cependant il ne serait pas intervenu cette fois auprès du Nonce, ou peut-être celui-ci se récusa-t-il. Le chapitre allait donc s'ouvrir, lorsque survint un gentilhomme de la Chambre, accompagné d'un secrétaire. « Sa Majesté, dit-il, mes Pères, vous ordonne de suspendre actuellement l'exécution du bref et de ne rien innover jusqu'à ce que Sa Sainteté, qui a été avisée, en décide autrement [1]. »

Déconcerté un moment par ce coup d'autorité, Luis se

---

le défendre ce qu'il lui semblera bon, et que l'Université et les titulaires répondront ce qu'ils verront convenable, et que le bedeau fasse son office en frappant d'amende ledit maître, conformément aux statuts. » Le manuscrit cité par Tejada a été reproduit par le P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Historico H.-A.*, dans l'article intitulé : *Luis de Leon y los catedraticos de propiedad de la Universidad de Salamanca (Datos para la historia)*, vol. VIII, IX, X, années 1917, 1918 et 1919, avec des éclaircissements et des commentaires.

1. Voir *Reforma de los Descalzos de Nuestra Señora del Carmen de la primitiva Observancia*, par Francisco de Santa Maria, t. II, liv. VIII, ch. IX, num. 2, et liv. VII, ch. XLVII, num. 6. L'histoire du bref est racontée dans le liv. V, ch. XXXIX, num. 3 et 4, d'une manière hostile à Luis de Leon. Le passage en question est reproduit par La Fuente dans son édition des œuvres de sainte Thérèse de la B. A. E., t. II, sec. 5, p. 442.

serait retiré en murmurant : « On ne peut exécuter en Espagne aucun ordre de Sa Sainteté ! » Le mot, comme bien on pense, fut rapporté au Roi, et les adversaires de Luis prétendent que Philippe II interdit aux Augustins de le nommer provincial, et que le dépit qu'il en éprouva aurait causé sa mort [1]. Un carme contemporain, Fr. José de Jesus y Maria, affirme que Luis, qui prétendait à une mitre, mourut de chagrin de voir le Roi si violemment irrité contre lui [2].

C'est là manifestement une légende. Que le Roi ait été irrité contre Luis, cela est possible, bien que nullement certain ; et, quant au reste, le récit des deux carmes contient une partie inexacte, celle de l'intervention du souverain pour empêcher l'accession de Luis aux prélatures, que d'ailleurs celui-ci ne semble jamais avoir ambitionnées.

Quoi qu'il en soit, rien n'avait abattu l'ardeur de Luis pour la cause des Carmélites. Il présenta au Roi un mémoire dans lequel il le suppliait de faire comparaître les parties devant un ou deux de ses conseillers. Mais l'activité du Père Doria n'était pas moindre : il menaçait les religieuses de ne plus avoir de rapports avec elles et empêchait les couvents de communiquer entre eux [3].

Enfin, le 25 avril 1591, Grégoire XIV révoquait le bref de

1. « Il y eut naturellement quelqu'un qui jeta cette parole dans l'oreille du roi qui en fut choqué. Et la Province de Castille de l'ordre de Saint-Augustin était sur le point de nommer Provincial le P. Fr. Luis de Leon quand survint un ordre du Roi d'en élire un autre. Son chagrin en fut tel qu'il mourut bientôt. » (Fr. de Santa Maria, *op. cit.*, liv. V, p. 549.)

2. « Et le roi se chargea de faire révoquer le bref et de punir en même temps ceux qui l'avaient obtenu, et tel fut le courroux que le Roi leur témoigna, que le principal d'entre eux, qui prétendait à une mitre, paya de sa vie le chagrin qu'il éprouva de voir le Roi catholique si irrité. » (Cité par Getino, *op. cit.*, p. 354.)

3. Voir aux archives de Simancas la lettre de la Prieure de Sabiote à Ana de Jesus, du 4 janvier 1591 et celles de Maria de Santangelo carmélite de Salamanque et de Jeronima de la Encarnacion, de Tolède.

Sixte V, et confiait le gouvernement des religieuses aux Provinciaux de leur Ordre, mais non au Conseil de six membres qu'avait voulu instituer Doria.

Luis de Leon était donc battu ; mais il n'allait pas tarder à recevoir une compensation de son échec. Le provincial des Augustins, Pedro de Rojas, venait d'être élu évêque d'Astorga ; on dut procéder à son remplacement. Luis fut nommé vicaire général de Castille le 3 mars 1591.

Le 14 août de la même année, au chapitre de Madrigal, il était élu Provincial. Mais neuf jours plus tard, le 23 août 1591, la mort terrassait l'infatigable lutteur [1].

Ses restes, transportés à Salamanque, furent déposés devant l'autel de Nuestra Señora del Popolo, dans le coin dit *des Saints*. Une inscription élogieuse ornait sa tombe [2].

Le couvent de Saint-Augustin de Salamanque où il avait été enseveli souffrit deux incendies, en 1589 et en 1744. En 1812 les Français en firent sauter une partie. La restauration,

1. Luis de Leon présidait le chapitre, en remplacement du P. Pedro de Rojas, qui n'avait pu arriver à temps : il prit donc immédiatement possession de sa charge ; mais il ne put l'exercer, puisqu'il mourut avant la séparation de l'assemblée et que les constitutions interdisent au Provincial tout acte d'autorité durant la réunion du chapitre. (Voir l'article du P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Historico H.-A.* vol. XI, janvier 1919, p. 21.) Quijano semble dire cependant que Luis était absent lorsqu'il fut élu Provincial. « Bien qu'il fût au lit, dit-il, atteint du mal qui l'enleva, il fut élu Provincial... Il ne fit pas acte de Provincial, quoique l'on craignît que, s'il avait vécu, il y eût de grandes nouveautés, mais toutes tendant à l'observance dans la Province, car il le désirait beaucoup. » (Cité par le P. Gregorio de Santiago, *loco citato*.)

2. Magr. Fr. Luysio. Legionensi. | Divinarum. Humanarumque | Artium | Et. trium. linguarum peritiss. | Sacrorum librorum primo apud Salmant. | Interpreti | Castellae Provinciali. | Non. ad. memoriam. libris. | immortalem. | sed ad. tantae. jacturae. | solatium. | Hunc. lapidem. a. se. humilem. ab ossibus. | illustrem. | Augustiniani. Salmant. P. | Obiit. an. M. D. XCI. XXIII Augusti. | Æt. LXIV. || cité par Mendez, vol. I, p. 352.

commencée en 1827, fut arrêtée par la loi supprimant les Congrégations : le couvent fut vendu et immédiatement démoli [1].

Des fouilles officielles furent cependant opérées sur l'emplacement de l'église, afin de retrouver les restes de l'illustre augustin : le dix-huit mars 1856, elles mirent au jour un cercueil qui parut devoir être celui de Luis de Leon. Transportés solennellement à l'Université, les restes qu'il contenait furent ensevelis plus tard dans la chapelle de cet établissement, en un magnifique sarcophage de marbre orné d'une inscription rappelant le souvenir de son procès [2]. Et le même jour, 25 avril 1869, avait lieu sur la Plaza de las Escuelas, face au portail de l'Université, l'inauguration de la statue de Luis de Leon érigée par souscription nationale à Salamanque [3].

Il ne semble pas inutile d'indiquer ce qu'il advint de deux personnages qui furent mêlés à l'histoire de Luis de Leon : Alonso Gudiel et Diego Rodriguez ou de Zuñiga.

La mort de Gudiel n'avait pas mis fin à son procès. Le provincial Gabriel Pinelo avait chargé plusieurs Pères Augustins de réhabiliter sa mémoire. Le 16 juillet 1584, après une lente procédure, le tribunal décida de faire qualifier les confessions et les écrits de Gudiel par les dominicains Hernando del Castillo et Antonio de Arce, par le trinitaire Pedro de Bilbao et par les franciscains Mateo de Burgos et Nicolas

1. Voir *Historia de la ciudad de Salamanca que escribio D. Bernardo Dorado, aumentada, corregida y continuada hasta nuestros dias por D. Manuel Barco Lopez y D. Ramon Giron. Salamanca*, 1863, p. 159.

2. P. | X. | Fr. Luysii. Legionensis. reliquiis. | Huc. demum. translatis. | rite. servandis. | tanti. filii. memor. | in prosp. modesti. et advers. aequi. | Academia. mater. hocce. monumentum. | posuit. | VII. Kal. Maii. an. M. D. CCCLXIX. |

3. Voir : *Estracto del Espediente seguido por la comision provincial de monumentos históricos y artisticos de Salamanca, á fin de encontrar y exhumar les restos mortales del Maestro Fray Luis de Leon. Publícase por acuerdo de la misma... Salamanca*, 1856. *Imp. de Martin y Vazquez, Calle de la Rua, num.* 15. In-8°.

Ramos. Ils ne remirent leur censure que le 31 août 1585 et y joignirent chacun une explication personnelle. Il est curieux de voir que le plus impitoyable des qualificateurs fut Hernando del Castillo, tandis que Nicolas Ramos, ému sans doute par le souvenir de la mort de Gudiel, qu'il avait assisté à ses derniers moments, défendit chaleureusement son ancien pénitent.

Le 20 septembre 1585 on déclara nulle toute la procédure depuis le 19 mai 1573. Enfin le 30 janvier 1591, une sentence du Saint-Office décidait de classer définitivement le procès sans que Gudiel fût par conséquent ni condamné ni absous [1] : il avait fallu près de dix-huit ans pour arriver à ce résultat.

Quant à Diego Rodriguez dont les dénonciations avaient été si funestes à Luis de Leon et à Gudiel, on ignore ce qu'il devint dans la suite. On sait seulement qu'il racheta le mal qu'il avait causé par ses scrupules excessifs en mourant d'une manière héroïque : en 1599 lors de la peste qui ravagea Valladolid, il demanda à soigner les malades et périt atteint lui-même par la contagion [2].

1. Voir l'article *Gudiel* dans l'*Ensayo de una Biblioteca Ibero-Americana* du P. Gregorio de Santiago, tome III.

2, Voir C. Muiños, *op. cit.*, p. 49, 268 et suivantes.

CHAPITRE XXVI

LISTE DES OUVRAGES DE LUIS DE LEON. — ŒUVRES PROJETÉES, INÉDITES OU PERDUES. — LE LIVRE DE JOB.

En mourant Luis de Leon laissait un nombre considérable de travaux qu'il n'avait pas eu le temps, ni peut-être la volonté d'imprimer.

Les seuls ouvrages qu'il eût publiés se bornaient en effet à son *Commentaire latin du Cantique des Cantiques* (1580, 1582, 1589) ; à l'*Exposition du Psaume XXVI* (1580, 1582, 1589); aux *Noms du Christ* (1583, Salamanque et Barcelone ; 1585, 1587, Salamanque et Barcelone) ; à l'*Épouse Parfaite* (1583, 1585, 1586, 1587, Salamanque et Barcelone) ; à l'*Exposition du Prophète Abdias* (1589), de l'*Épître aux Galates* (1589), et enfin au traité *De utriusque agni, typici atque veri, immolationis legitimo tempore* (1590) [1].

Certains ouvrages étaient sans doute restés à l'état de projets : par exemple le duc de Feria, Gomez Suarez de Figueroa y Cordoba rapporte dans une lettre au P. Marquez, que, se trouvant à Rome chez le duc de Sessa en 1592, il

1. Voir plus haut : pp. 43, 44, 58, 97, 115, 123 et t. I, p. 194. Les expositions latines du *Cantique des Cantiques*, du *Psaume XXVI*, d'*Abdias* et de l'*Epitre aux Galates* parurent dans le volume suivant : *F. Lvysii* | *Legionensis* | *Avgvstiniani* | *Theologiæ doctoris,* | *et Diuinorum librorum primi apud* | *Salmanticenses interpretis ex-* | *planationum in eosdem* | *Tomvs Primvs.* | (Emblème de l'auteur) | *Salmanticæ,* | *Apud Gvillelmvm Foquel.* | *CIↃ.IↃ.XXCIX.* | In-4°.

avait entendu ce dernier souhaiter qu'il existât un livre traitant des obligations de chaque état, et dire qu'il avait prié Luis de Leon de l'écrire [1]. Luis étant mort en 1591, il est probable que cette invitation lui fut faite trop tardivement pour qu'il pût songer à y satisfaire.

Dans son *Commentaire latin du Cantique des Cantiques* (1580), il annonçait son intention d'écrire un gros volume pour réfuter l'opinion de ceux qui croient qu'on peut être un bon prélat, sans avoir étudié à fond la théologie et la Sainte Écriture : mais rien n'indique qu'il ait ébauché cet ouvrage [2].

Dans son exposition de l'*Épître aux Galates* (1589) il parle d'un *Traité sur la triple union des fidèles avec le Christ,* comme complètement achevé et devant être prochainement publié. Mais on ignore ce qu'est devenu cet ouvrage [3].

A la prière de l'impératrice Maria d'Autriche, il avait commencé d'écrire la vie de sainte Thérèse : mais il n'eut le temps d'en rédiger que cinq ou six feuillets avant sa mort [4].

1. Le P. Juan Marquez augustin, est l'auteur de l'ouvrage célèbre intitulé *El Gobernador Christiano deducido de las vidas de Moysen y Josue Principes del Pueblo de Dios,* dédié au duc de Feria, Salamanque 1612. En tête de ce traité, Marquez réimprima la lettre du duc de Feria, datée de Messine, 11 juin 1604. Voir Mendez, t. III, pp. 123-124. Le duc de Feria dit textuellement dans cette lettre : « J'ai entendu dire à M. le duc de Sessa, lorsque j'étais son hôte à Rome l'année 92... qu'il désirait un livre qui traitât des obligations des états : et il me dit même qu'il avait demandé au P. M. Fr. Luis de Leon de s'en charger... Mais à ce désir du Duc, que ne put satisfaire le P. M. Fr. Luis de Leon, pour n'avoir pas vécu assez longtemps, j'ajoutais, etc... »

2. Voir plus haut, pp. 50-52.

3. « Cette doctrine que le Christ est dans les justes et les justes dans le Christ est amplement exposée dans le livre intitulé: *De triplici conjunctione fidelium cum Christo,* que, si Dieu le permet, nous publierons prochainement. » Epistola ad Galatas, ch. I, § 2, p. 701, de l'édition de 1589. (*Opera*, t. III, p. 195.) Voir Mendez, *op. cit.*, vol. III, p. 124.

4. Voir Mendez, *op. cit.*, vol. II, p. 364. Blanco, *op. cit.*, p. 252, note 2. « Maria d'Autriche, dit en effet Diego de Yepes, crut qu'il n'y avait à ce moment personne en Espagne qui pût mieux traiter ce sujet... Il prit aussitôt la plume... mais Dieu voulut que dès le début,

Ces quelques lignes ont été retrouvées chez les Carmélites de Salamanque et publiées d'abord dans le cinquième volume de la *Revista Agustiniana*, puis en 1885, dans le tome II de la réimpression des *Obras* (pp. 359-381).

Il avait également écrit en 1589 une *Apologie des Œuvres de Sainte Thérèse* dont il a été question plus haut [1] et qui ne fut imprimée qu'en 1610 par le P. Tomas de Jesus dans son *Compendio de los grados de oracion*.

Enfin le jésuite Luis de Alcazar dit qu'il avait rédigé un Commentaire sur l'Apocalypse et que ce commentaire était entre les mains de Basilio Ponce de Léon qui s'apprêtait à le publier [2]. On ignore ce qu'est devenu ce traité.

Aucun témoignage ne reste du talent de Luis de Leon comme prédicateur. Pacheco n'y fait aucune allusion dans l'éloge qu'il lui a consacré et où cependant il semble lui prêter jusqu'à des mérites qu'il n'eut pas, comme la science de la médecine et des mathématiques. Luis de Leon eut cependant forcément l'occasion de monter en chaire : son fameux sermon de Dueñas (1557), son oraison funèbre de Domingo Soto (1561?)

---

alors qu'il n'avait encore écrit que cinq ou six doubles feuilles l'auteur mourût. » Prologue, § 4. *Vida, virtudes y milagros de la bienaventurada virgen Teresa de Jesus, madre y fundadora de la nueva reformacion de la orden de descalzos y descalzas de Nuestra Señora del Carmen, por fray Diego de Yepes, religioso del orden de S. Hieronimo, obispo de Tarazona, etc. Madrid*, 1599.

1. Voir plus haut, p. 132, note 3. Mendez, *op. cit.*, t. II, p. 364.

2. Le P. Luis de Alcazar dans son traité : *Vestigatio arcani sensus in Apocalypsi*, not. XXV, p. 66, num. XLIII) dit : « Luis de Leon, honneur et gloire de l'ordre des Augustins, a écrit sur l'Apocalypse et un prélat considérable et très instruit de cet Ordre m'a confirmé qu'il avait eu en mains son Commentaire qui se trouvait actuellement au couvent de Salamanque. » Au num. XLIV il ajoutait : « Basilio Ponce neveu du susdit Luis et héritier de la même gloire, dans la sixième question expositoire du livre qu'il a publié naguère, dit qu'il possède lui aussi des commentaires sur l'Apocalypse achevés qu'il éditera prochainement. » Mendez, *op. cit.*, t. II, pp. 155-156. Voir le titre de l'ouvrage de Basilio Ponce de Leon, p. 55, note 2.

permettent, jusqu'à un certain point, de se faire une idée de ses aptitudes oratoires, mais non de son talent de sermonnaire. Ils ne furent d'ailleurs publiés qu'en 1792.

On a cru observer que dans ses *Noms du Christ*, Luis de Leon a fait entrer quelques sermons, et que l'on en trouve un, au moins, au complet dans le commentaire que fait Marcelo du nom de *Pater futuri saeculi*. Le sermon commencerait aux mots *Lo que agora he propuesto*, et se terminerait aux mots *y reynaras para siempre*. Il suffirait pour lui rendre sa forme primitive de supprimer les interventions de Sabino et de Juliano, qui d'ailleurs tiennent fort peu de place. Le vrai caractère du morceau serait même souligné par Sabino qui dit à la fin : « Je serais d'avis d'achever ce *sermon* dans le bois... que l'on aperçoit d'ici [1] .» Mais ce n'est là qu'une hypothèse ingénieuse. D'abord, en effet, la longueur de ce passage est excessive pour un sermon. Et de plus chacun des développements consacrés par l'auteur à commenter les noms du Christ doit nécessairement ressembler à un sermon puisqu'ils commencent forcément par des citations des Livres Saints qui leur servent de thème.

Le P. Mendez cite toutefois un recueil de quarante-huit

1. C'est ce que dit Mayans dans sa *Vida de Fr. Luis de Leon* ; et dans le tome I de ses *Origenes de la lengua española*, p. 208 il dit : « J'ai fait l'heureuse expérience d'ôter à un des profonds dialogues sur les *Noms du Christ* de Fr. Luis de Leon les questions et les amorces des réponses, et en réunissant les réponses, sans ajouter ni ôter un seul mot, à mon grand étonnement j'ai trouvé un discours parfaitement proportionné, si élevé par la grandeur du sujet et si artistement traité qu'il peut rivaliser avec n'importe quel autre pour excellent qu'il soit. Expérience qui prouve et fait voir à mon avis, que si nous avions des discours de Luis de Leon ils seraient de tout point admirables. Et ce qui me confirme dans cette opinion c'est que je considère qu'une pareille force d'arguments, un tel choix d'autorités, un pareil art d'en user, une telle propriété de style pour les développer, ne se retrouvent dans aucun autre écrivain espagnol. Mais la longueur indispensable dans l'exposé des grands mystères dégoûte les esprits curieux de nouveautés, et la profondeur avec laquelle il les traite, écarte les intelligences superficielles. » (Voir Mendez, t. II, pp. 361-362.)

sermons sans nom d'auteur, qui avait appartenu au *Presentado* Fr. Eugenio Ceballos : c'était un in-quarto en assez mauvais état que le P. Ceballos avait acheté chez un libraire, parce qu'en en lisant quelques mots, il avait reconnu que ce ne pouvait être que l'œuvre d'un homme éminent. Le manuscrit passa ensuite aux mains du P. Mendez et se trouvait dans la Bibliothèque du couvent de San Felipe el Real, lorsque le P. Merino publia les œuvres de Luis de Leon. On ignore ce qu'il est devenu.

Le P. Mendez croyait y retrouver cinq sermons de Luis de Leon et se fondait sur les raisons suivantes. D'abord, il y reconnaissait le style et la pensée de Luis de Leon. Ensuite, le premier sermon se terminait par les lettres *Fr. L. D. L.* qu'il lisait comme les initiales de l'auteur. Enfin, les cinq sermons avaient été arrachés à un cahier dans lequel les pages étaient numérotées, et insérés sans ordre en différentes parties du manuscrit de 337 feuillets non numérotés,où il les avait découverts. Quant à l'écriture, elle se rapprochait beaucoup de celle du manuscrit contenant les leçons de Luis sur *Durand* (II, 24-28, et III, 23-25), que possédait San Felipe el Real.

Le manuscrit commençait par un fragment d'un sermon de Calenda, c'est-à-dire de veille de Noël, que le contexte permet de supposer prononcé dans la chapelle du couvent des Augustins de Salamanque. Il débutait par les mots : « ...to de fuego que rodea los tres elementos inferiores » et finissait par : « Y acaba las penas primeras del que perdona nuestras culpas, y nos da aqui gracias, y despues la gloria. Ad quam, etc. Fr. L. D. L. »

Ensuite venait un second sermon, probablement sur saint Augustin, qui commençait : « Sal terrae. Este Evangelio que hoy se canta en la Misa, » et se terminait par : « Lo cual haciendo como este glorioso Santo, nos dara aqui su gracia y alla su gloria. Ad quam, etc [1]. » Les trois autres sermons

1. Voir Mendez, t. II, p. 367 ; t. III, p. 123. — Les deux premiers sermons ont été publiés pour la première fois dans les *Obras*, t. V, pp. 400-404 et pp. 369-399.

étaient insérés plus loin dans le manuscrit. L'un était intitulé : « Pro inventione Sanctae Crucis, sicut Moyses exaltavit Serp., etc. Pro salutatione », et commençait : « La fiesta de la Cruz del Salvador es la que turba todas las fiestas y placeres del mundo, » et finissait : « Dadnos, pues, Señor, descanso aqui : hacer nuestro asiento aqui : y aqui recibir gracia, etc., hactenus. »

L'autre est intitulé : « Pro conversione Divi Pauli. Paulus autem adhuc spirans minarum. Actor. D. Pro salutatione. » Après les formules consacrées, il commençait par : « Despojos del enemigo habidos por divina industria ofrece hoy Dios a la Iglesia, » et se terminait par : « Dejónos ricas Tablas de la Ley de Dios con sus Epistolas, con las cuales tantos frutos se han hecho en el mundo, etc., hactenus. »

Le dernier portait le titre : « In die S. Petri. Quem dicunt homines esse filium hominis ? Math. » et commençait par les mots : « No ha habido cosa en el mundo tan buena ni la puede haber tan abonada ; » il se terminait par les mots : « Pero mayor es Pedro que dice : reliquimus omnia, hizo voto este de pobreza, ut ait Aug. hactenus. »

Merino, en insérant dans sa collection les deux premiers, avoue qu'il doute fort qu'ils soient réellement de Luis de Leon. Et, en effet, cette prudence s'impose puisqu'en définitive aucun témoignage n'établit leur origine. Quant à l'évidence tirée du caractère et du style, nul ne saurait ignorer que ce sont des preuves sans valeur lorsqu'elles sont isolées.

Il faut d'ailleurs avouer que ni le ton ni le style de ces morceaux n'interdiraient de les attribuer réellement à Luis de Leon. Tous deux se distinguent par une énergie, et même une sorte de rudesse, qui rappelle celle du discours de Dueñas, et la façon dont l'orateur insiste, dans le second, sur les devoirs des Prélats, s'harmonise parfaitement avec la liberté de langage dont Luis avait traité le même sujet en 1557. Il convient donc de réserver son jugement sur l'authenticité de ces pages

en attendant que quelque découverte fortuite vienne éclairer la question de leur origine.

Le Psautier avait été certainement l'objet d'une étude particulière de la part de Luis : la traduction latine des psaumes conservée par la Vulgate différant de celle qu'avait donnée saint Jérôme, il est évident que la critique jouissait à leur égard d'une plus grande liberté que dans les autres parties de la Bible. Sans doute aussi la poésie grandiose de David éveillait dans l'âme du descendant de Fernan Sanchez de Villanueva un mystérieux et profond écho.

On a vu qu'il avait écrit dans sa prison une *Exposition latine du Psaume XXVI*, qu'il publia en 1580. D'autres, antérieures ou postérieures à son emprisonnement, auraient sans doute été imprimées par lui s'il avait eu le temps ou le loisir de leur donner une forme définitive.

C'est ainsi que l'on possède de lui une Exposition du Psaume XLI, *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* [1]. Elle est en langue vulgaire, ce qui porte à la considérer comme antérieure au premier procès de l'auteur. Il semble en effet qu'après son acquittement il ne publia plus d'ouvrages d'exégèse qu'en latin. L'exposition du Livre de Job à laquelle il travailla dans les dernières années de sa vie, et qu'il destinait aux Carmélites, est bien en langue vulgaire : mais rien ne prouve qu'il ait eu l'intention de la publier. Il l'avait d'ailleurs

1. Cette Exposition a été publiée dans les *Obras*, t. V, p. 293. Merino dit qu'elle occupait les pages 609-692 d'un manuscrit in-quarto de la bibliothèque des PP. Escolapios del Avapies de Madrid, intitulé : *Libro de las obras de Fr. Luis de Leon, frayle Agustino* et qu'il en existait une autre copie allant jusqu'aux mots *Vierte lagrimas* de l'explication du verset 4, dans la bibliothèque du duc de Alba. Le P. Mendez, qui le décrit (vol. II p. 157, nº 258), avait entre les mains une copie analogue, car il signale que son manuscrit s'arrêtait aux mots : *el acordarse de cuan seguramente poseia lo que agora perdidamente desea*, qui précèdent les mots *Vierte lagrimas*. Le copiste dans une note signée des initiales *M. F. I. G. F.* disait : « Quae sequuntur ejusdem fr. L. de L. omissa facimus. »

commencée avant son procès, et ne faisait en la circonstance que se rendre aux sollicitations de la Mère Ana de Jesus.

On lui attribue également des Expositions en latin des Psaumes XV [1], *Conserva me Domine, quoniam speravi in te ;* XVI [2]. *Exaudi, Domine justitiam meam ;* XVIII, *Cœli enarrant gloriam Dei* [3] ; XXVIII, *Afferte Domino, filii Dei* [4] ; et CXLV, *Lauda, anima mea, Dominum* [5].

Au dire du P. Mendez, ces cinq expositions se trouvaient réunies dans le troisième tome d'un recueil manuscrit contenant des œuvres de Luis de Leon et déposé dans la bibliothèque de San Felipe el Real de Madrid.

L'éditeur des *Opera Latina* met en doute l'authenticité de l'exposition des psaumes XV, XVI, XVIII (ce dernier est incomplet) et CXLV (qui est réduit au commentaire du verset 6). Il se fonde pour cela sur l'absence de nom d'auteur dans le manuscrit, et sur un passage du verset 6 du psaume XV où l'on renvoie en termes élogieux au commentaire que Luis de Leon donne du verset 1 du chapitre VIII du Cantique des Cantiques : ce qui semblerait indiquer que l'auteur était un disciple de Luis de Leon.

A vrai dire cet argument ne semble pas concluant, car, le

1. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 512-519 ; décrit par Mendez, vol. II, p. 156, nº 254.

2. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 519-527 ; décrit par Mendez, vol. II, p. 156, nº 255.

3. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 528-530 ; décrit par Mendez, vol. II, p. 157, nº 256.

4. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 169-191 ; décrit par Mendez, vol. II, p. 152, nº 257. Cette Exposition est postérieure au Commentaire sur Abdias, publié en 1589 (voir plus haut, p. 56). L'auteur dit en effet : « Ut demonstravimus in commentariis super Abdiam. » (*Opera*, t. I, p. 177). Cette phrase prouve également que le commentaire du Psaume XXVIII est bien de Luis de Leon C'est pour cette raison que le P. Gutierrez ne l'a pas publié en Appendice comme les quatre autres.

5. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 530-531 ; décrit par Mendez, vol. II, p. 157, nº 260.

manuscrit n'étant pas autographe, il est fort possible que cette note soit une interpolation du copiste.

Néanmoins, et quoique ces expositions soient mêlées de proverbes ou d'explications en langue vulgaire, ce qui est conforme aux habitudes de Luis de Leon, il est évidemment impossible de les lui attribuer avec assurance.

On possède encore de lui une Exposition du Psaume XXXVI, *Noli aemulari in malignantibus*[1]; une autre du Psaume LVII, *Si vero utique justitiam loquimini*[2] ; enfin une dernière du Psaume LXVII *Exsurgat Deus*[3], toutes trois en latin.

Il ne semble pas qu'il y ait de raisons de mettre en doute l'authenticité de ces derniers traités : mais en l'absence de manuscrits autographes, il serait également imprudent de l'affirmer. Et s'il était certain qu'ils fussent bien de Luis de Leon, ce ne seraient que des esquisses qu'il n'a pas eu le loisir ou la volonté d'achever.

La plupart de ces explications remonteraient sans doute à l'époque où Luis de Leon occupait la chaire de Bible qu'il gagna le 6 décembre 1579.

Au même ordre de travaux se rattachent un Commentaire sur l'Ecclésiaste[4], et une explication du Cantique de Moïse datant de 1582.

1. Publié dans les *Opera*, t. VII, p. 413. Le manuscrit est conservé dans la *Bibliotheca Angelica*, à Rome, et porte pour épigraphe : « Fr. Luis de Leon. Expositio in Psal. XXXVI, auctore R. P. Luysio Legionensi Canticorum Salomo. eximio et praestantissimo interprete. Die 20 anni et mensis dict. (5 juin 1586). » Cette date est sans doute celle de la copie. Mendez ignorait l'existence de ce traité.

2. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 192-203. Le manuscrit porte en épigraphe : « Explicatio in psalm. LVII per doctissimum Mag. Leonem. »

3. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 203-270. Le manuscrit porte en épigraphe : « Incipit Explicatio ps. 67 per fr. ludovicum leonem anno 1582 », et en marge, la mention : « en 9 de Febrero de... » — Voir plus haut, p. 64. Le P. Mendez, l'intitule d'après Cornelius Curtius : Praelectio Theologica. (Mendez, vol. II, p. 157, n° 250.)

4. Décrit par Mendez, vol. II, p. 155, n° 251 sous le titre : Fratris Luisii Legionensis, Augustiniani Theologiae Doctoris, et Divinorum

Le Commentaire sur l'Ecclésiaste comprend jusqu'au verset 12 du chapitre IX : d'après les manuscrits que l'on possède, il semble avoir été donné en 1579-1580, pendant la première année où Luis occupa la chaire de Bible [1], et avoir été interrompu par suite du départ du professeur pour Valladolid, où l'appelait le procès qui lui était intenté pour la possession de sa chaire : il fut à ce moment suppléé, depuis le 17 août 1580, par Diego de Tapia son élève [2].

Il existe de ce Commentaire sur l'Ecclésiaste un texte en langue vulgaire qui a été publié dans la *Revista Agustiniana* sous le titre de : *El Perfecto Predicador* [3].

---

librorum primi apud Salmanticenses interpretis in Ecclesiastem Salomonis explanatio. » (Publié dans les *Opera*, t. I, p. 273.) — Le titre donné par Mendez concorde avec celui du texte des *Opera*, donné d'après le manuscrit D : cependant Mendez dit que le manuscrit se terminait par les mots : « Eo quod universa aeque eveniunt justo et impio, bono et malo, mundo et immundo, immolanti victimas et sacrificia contemnenti : sicut bonus sic et peccator ; ut perjurus, ita qui verum dejerat », c'est-à-dire au verset 2 du chapitre IX, tandis que le texte des *Opera* finit au verset 12.

1. En effet le manuscrit A des *Opera* porte comme titre : «Incipit liber Ecclesiastes, explicandus a sapientissimo magistro Leone. 1580.» Ce mot *explicandus* semble indiquer qu'on a affaire aux notes d'un étudiant qui aurait assisté aux cours depuis le début et aurait marqué que le texte *serait* expliqué durant l'année. Luis ayant pris possession de sa chaire le 6 décembre 1579, la majeure partie de l'explication ne pouvait être faite que dans l'année 1580. Le manuscrit de la Biblioteca Nacional (tomo G, signatura B.-153.) donne comme titre : *Expositio in Ecclesiastem a doctissimo magro. fratre Ludovico de Leon, Aug^no monacho, Sacrarum litterarum interprete in inclita salmanticensi Academia.* 1579. C'est une copie exécutée vers 1637 par le P. Ajofrin.

2. En effet, le manuscrit D, suivi par l'éditeur des *Opera* se termine par l'annotation suivante : « Aqui dexó El p^e fray Luis de Leon a 17 de agosto y sigió El p^e Tapia. » (*Opera*, t. I, p. 508.)

3. Décrit par Mendez, vol. II, p. 155, n° 251. Mendez dit que ce manuscrit existait de son temps dans la bibliothèque du couvent de Cadix et qu'il en avait une copie. Il transcrit les premiers mots qui sont la traduction exacte de ceux du texte latin que nous connaissons, et les derniers : « Y en estas palabras me parece que quiere dar a entender lo que se suele decir como por refran : Un necio puede echar

Faut-il croire que le texte espagnol est postérieur au texte latin, et par suite à 1579 ? N'est-il pas au contraire plus vraisemblable de supposer qu'il date d'une époque antérieure à l'arrestation de Luis de Leon, alors qu'il poursuivait la réalisation du plan commencé par la traduction du Cantique des Cantiques, du Livre de Job et du Psaume XXVIII, c'est-à-dire d'une vulgarisation de l'Écriture Sainte ?

En ce cas le texte latin serait la traduction du texte espagnol ; et cette hypothèse est d'autant plus acceptable qu'au moment où il monta dans la chaire de Bible, Luis fut obligé à coup-sûr de recourir à des travaux antérieurs et n'eut pas le temps d'improviser un enseignement nouveau : l'année précédente, en effet, il avait occupé la chaire de Philosophie morale, et cet enseignement auquel il n'était pas particulièrement préparé, avait dû absorber la plus grande partie de son activité. Il aurait donc eu recours à un travail précédemment amorcé, auquel il n'eut pas le loisir de mettre, dans la suite, la dernière main.

Mais d'autre part si l'on considère que les chapitres X, XI

una piedra en un pozo, y mil sabios no la pueden sacar ». « Finis hujus tractatus. » (Mendez, vol. II, pp. 155-156.) Ces mots ne correspondent pas au texte latin. Les Augustins ont publié ce texte dans les volumes XI-XIV de la *Revista Agustiniana*, d'après un manuscrit de l'Académie de l'Histoire de 243 pages plus une feuille d'introduction. La page de titre est rédigée comme il suit : « El perfecto Predicador | Exposicion | del | Eclesiastes, | Por el P. Maestro | Fr. Luis de Leon, | Del Orden de N. P. S. Augustin, Vicario | General de España, y Cathedratico de | Escritura de la Universidad de | Salamanca. — (Een allégorique ; le chêne émondé avec la cognée et la devise : « Ab ipso ferro. ») — Impreso en (en blanc) Por (en blanc) Año de 17... | Con las Licencias necesarias. » Ce manuscrit est une copie de celui du P. Mendez qui avait pour titre : *Exposicion del Eclesiastes*. Mais l'auteur dit lui-même au chapitre premier que ce livre porte le titre de *El Predicador*. Les éditeurs croient que le texte fut modernisé : en effet, le texte de l'Ecclésiaste est cité en latin contrairement aux habitudes de Luis ; les citations grecques sont données en latin et il n'y a pas de caractères hébraïques dans le manuscrit actuel du Perfecto Predicador.

et XII font défaut dans le texte espagnol aussi bien que dans l'exposition latine ; que le chapitre IX est incomplet dans les deux manuscrits et s'arrête à peu près au même endroit ; qu'enfin l'annotation qui indique le départ de Luis de Leon et son remplacement par le P. Tapia se retrouvait dans le manuscrit du P. Mendez, mais moins complète, puisqu'elle ne comportait pas de date, et en latin, on a tout lieu de croire que *El Perfecto Predicador* est une simple traduction du cours de Luis de Leon et qu'on doit l'attribuer à un anonyme : car il n'était pas dans les habitudes de Luis de traduire en langue vulgaire ce qu'il avait écrit en latin.

L'explication du Cantique de Moïse (Deutéronome, XXXII)[1] date, d'après un manuscrit, de 1582, et aurait été achevée le 30 juin[2]. Il semble que Luis de Leon ait eu l'intention de la publier, car il en existe un manuscrit autographe que l'auteur laissa inachevé : il s'arrête en effet au verset 8[3], tandis que la copie, due sans doute à un étudiant qui prit ces notes au cours, comprend l'explication du Cantique en entier[4].

1. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 1-104.

2. Le manuscrit A des *Opera*, porte le titre suivant : « Canticum Mosis Deuteronomii caput 32, expositum per doctissimum Magistrum ludovicum leonem, 1582. « A la fin, le copiste a inscrit la note suivante : « Acabose este cantico el ultimo dia de Junio del año de 1582, y fué la postrera leccion. » (*Opera*, t. I, p. 104.)

3. C'est le manuscrit D des *Opera* ; il s'arrête à l'explication du verset : *Quando dividebat Altissimus gentes, etc.*, et se termine par les mots : « Frugum atque vitum maximam certe parentem Chananaeorum reservavit terram. » (*Opera*, t. I, p. 20.) C'est ce manuscrit que décrit Mendez, vol. II, p. 156.

4. Cette explication contient deux passages qui renvoient à d'autres ouvrages : d'abord une interprétation du mot *videre* : « Nam videre in S. Scriptura cum dicitur de inimicis, significat magnam voluptatem capere de illorum supplicio et plene vindicare se, *ut alibi a nobis dictum est.* » (*Opera*, t. I, p. 54.) — Ensuite une interprétation du nom de Iahveh : « Nomen quadrilaterum quod Dei nomen proprium esse censetur, quodque, *ut alibi memini me dixisse*, propie ducitur a significatione misericordiae et beneficentiae. » (*Opera*, t. I, p. 18.)

Sur le Nouveau Testament on possède de lui un Commentaire incomplet de la IIe Épître aux Thessaloniciens, qui s'étend jusqu'au paragraphe 3 du chapitre II et fut professé pendant l'année 1581 [1].

La plupart de ces explications avaient été composées pendant que Luis de Leon occupait la chaire de Bible, qui répondait si parfaitement à ses goûts et à ses aptitudes. Il est donc assez vraisemblable qu'il ne les traita pas comme de simples cours destinés à l'instruction de ses élèves, mais qu'il eut plutôt la pensée d'en tirer des ouvrages destinés aux savants.

On n'en saurait dire autant des leçons qu'il avait faites antérieurement à son arrestation : Luis de Leon n'était pas assurément de ces médiocres dont les Universités regorgeaient, qui, après avoir enseigné toute leur vie avec autorité les idées et les découvertes des autres, finissaient par s'en croire auteurs, et ne pensaient mieux pouvoir terminer leur carrière qu'en publiant un gros Commentaire sur la Somme de saint Thomas ou le Livre des Sentences : ces résumés des cours qu'ils avaient professés pendant trente ans n'étaient d'ailleurs pour la plupart que de misérables centons. Telle ne pouvait être l'ambition d'un esprit vraiment original : il semble donc fort probable que Luis n'avait pas l'intention de publier les leçons de théologie qu'il donna du haut des chaires de Saint-Thomas ou de *Durand*, et que s'il l'avait fait, c'eût été pour obéir au précepte que lui avait imposé à sa sortie de prison le provincial Pedro Suarez.

On a encore de lui un cours sur l'Incarnation, professé lorsqu'il occupait la chaire de *Durand* et comprenant l'examen

1. Publié dans les *Opera*, t. III, pp. 420-481, d'après le ms. [A] de la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire (voir t. I des *Opera*, pp. XX et XXI). Ce manuscrit porte comme épigraphe : « Fr. Luis de 1581-leon. — Commentaria in Epistolam secundam beati pauli apostoli Ad Thessalonicenses, per doctissimum Magistrum leonem, 1581. »

des vingt premières distinctions du IIIe Livre des Sentences. Le manuscrit qui le renferme, n'étant qu'une copie faite par un des étudiants qui assistaient aux leçons, on ne saurait en conclure que ce soit l'expression fidèle ni surtout définitive de la pensée du maître [1].

Un autre cours traite de la Foi : le texte que l'on en possède aujourd'hui [2] comprend différentes questions que l'auteur a introduites dans le cadre donné par Durand de Saint-Pourçain, et qu'il songea probablement à transformer en traités qu'il aurait publiés. C'est ainsi que la partie qui traite de la Vulgate avait été l'objet de développements considérables.

Un autre cours sur l'Espérance, fait suite au précédent dans le même manuscrit : c'est une explication de saint Thomas (*Secunda secundae*, Question XVII [3]). Peut-être cette observation permet-elle de conclure que ces leçons datent de l'époque où Luis occupait la chaire de Saint-Thomas en 1561-1565 [4].

Un autre cours sur la Charité [5] n'est également qu'un Commentaire de saint Thomas et l'on peut en conséquence le supposer de 1561-1565.

Des notes d'étudiants ont encore conservé un cours sur la Prédestination, professé en 1571 par le professeur de *Du-*

1. Publié dans les *Opera*, t. IV, d'après le manuscrit non autographe B dont il occupe les 362 premières pages. Décrit par Mendez, vol. II, p. 251. Le manuscrit de l'Escurial contenant le cours sur la Foi renferme l'exposé des distinctions 22, 23, 24 et 25 du IIIe livre des Sentences.

2. Publié dans les *Opera*, t. V, pp. 1-448 d'après le ms. M des *Opera*. C'est un manuscrit de 371 f. in-4° couvert en basane conservé à l'Escurial (O, III, 32). Le cours sur la Foi s'étend du f. 17 au f. 148. Décrit par Mendez, vol. II, p. 251, n° 264.

3. Publié dans les *Opera*, t. V, pp. 449-618 d'après le ms. M. cité plus haut où il occupe les ff. 144-213.

4. Voir plus haut, t. I, p. 147.

5. Publié dans les *Opera*, t. VI, d'après les ff. 214-371 du ms. M. Décrit par Mendez, vol. II, p. 249.

rand et déféré au Saint-Office lors de son deuxième procès [1].

Un fragment de Traité sur la Création (*Tractatus de creatione rerum*) commentaire de *Durand*, livre II, distinction 1 question 1 [2].

Des commentaires sur la troisième partie de saint Thomas [3] traitant de l'Incarnation, et apparemment professés en 1564-1565 [4].

Le P. Mendez signale encore, comme existant de son temps au couvent de Salamanque, une série de quolibets ou de thèses qui auraient été préparés pour l'impression et dont font mention Cornelio Curti et le P. Vidal [5], mais dont on ignore ce qu'ils sont devenus. Mendez en donne la liste d'après maître F. Antonio Alva, gradué de Salamanque [6].

1. Publié dans les *Opera*, t. VII, pp. 3-133, d'après le manuscrit Ottoboni, n° 287 de la bibliothèque du Vatican.

2. Publié dans les *Opera*, t. VII, pp. 137-182 d'après le manuscrit Ottoboni, n° 287 du Vatican, f. 372-378.

3. Publiés dans les *Opera*, t. VII, pp. 185-338, d'après un manuscrit incomplet de la Biblioteca Colombina de Séville, pp. 399-580. Il porte dans ce manuscrit le titre : « Commentaria in tertiam partem Divi Thomae, per Magistrum Fratrem Ludovicum de Leon, Sacrae Theologiae professorem in Universitate Salmantina. »

4. Voir plus haut, t. I, p. 150, note 1.

5. Agustinos de Salamanca, t. I, p. 380.

6. Mendez, vol. II, p. 254, dit que ce manuscrit était un in-folio de 48 à 50 doubles feuilles, qui, d'après Curti, portait le titre : « Quaestiones Theologiae. Curti ajoutait : ad praelum praeparata, quae Petrus Loy, S. T. Licentiatus, Augustinianus colonensis se vidisse Salmanticae asserit. » D'après Antonio Alva il contenait ce qui suit : 1° Quaestio cum argumentis. Utrum probari possit contra Judaeos ex his libris quos illi admittunt, et Christum venisse, et Deum fuisse Dominum Jesum ? Il commençait : « Qua in quaestione, etc... » et finissait : « sed pro temporis angustiis satis multa sint dicta. » Dix feuilles ; 2° Quaestio Quodlibetica cum argumentis. Utrum Christus omnis gratiae causa ex nunc sit et in omni rerum statu futurus fuerit ? Il commençait : « Hujus quaestionis, etc... » et finissait : « Haec hactenus. » Neuf feuilles ; 3° Quaestio cum argumentis. Utrum verbum habeat sensum, quod ex Psalmo desumptum, Paulus de Christo dixit : Minusiti eum paulo minus ab Angelis ? Il commençait : D. Paulus, etc...

Mais toutes ces ébauches, qui ont le grave défaut de se présenter sous forme de notes de cours, ne sauraient retenir l'attention à côté d'un ouvrage auquel Luis de Leon travailla pour ainsi dire toute sa vie et qu'il ne termina qu'à la veille de sa mort : l'*Exposition du Livre de Job* [1].

Le manuscrit autographe qui le contient est conservé à l'Université de Salamanque ; il est chargé de corrections qui

---

et finissait : et haec hactenus. Cinq feuilles ; 4° Quaestio sine argumentis. Quod cap. 2. Epistolae ad Hebraeos legitur : Ne forte perfluamus.Quid perfluere verbum significat apud Paulum? Il commençait Quapropter, etc... et finissait : Non fuisse scriptum. Une feuille et demie ; 5° Quaestio. Utrum Christus satis ostenderit se esse verum Deum ? Il commençait : In hac quaestione, etc... et finissait : de hac quaestione sint dicta. Six feuilles ; 6° Quaestio quodlibetica cum argumentis. Utrum nobis necesse sit satisfacere pro peccatis semel dimissis ? Il commençait : Hujus quaestionis, etc... et finissait : de hac quaestione dictum satis. Sept feuilles ; 7° Quaestio quodlibetica cum argumentis. Utrum animus humanus sit mortalis ? Il commençait Plutarchus, etc... et finissait : et haec hactenus... Neuf feuilles ; 8° Quaestio sine argumentis. Quis sit verus sensus ejus quod apud Mathaeum Christum dixisse legitur, etc., justificata est sapientia a filiis suis ? Il commençait : Locus, etc... et finissait : facto atque judicio. Une feuille et demie ; 9° Quaestio sine argumentis. Quid apud Mathaeum *Raca* sit : Quid Concilium atque judicium ? Il commençait : Audistis, etc... et finissait : a Christo sunt dicta. Deux feuilles ; 10° Quaestio sine argumentis. Quid sit quod Genesi fieri prohibetur, cum dicitur : Non comedetis carnem cum sanguine ? Il commençait : Noe, etc... et finissait: superantur. Deux feuilles et demie ; 11° Quaestio sine argumentis. Quae dicantur a Christo minima mandata Mathaei 6 ? Il commençait : Christus etc... et finissait : admittitur. Deux feuilles ; 12° Quaestio sine argumentis. Quid sit Sabbatum secundo primum, apud Lucam ? Il commençait : D. Lucas, etc... et finissait : reperire poteram. Une feuille ; 13° Quaestio sine argumentis. Qua ratione sint conciliandi Mathaeus et Lucas in eo quod Praedicatoribus Evangelii baculum alter detrahit, alter concedit ? Il commençait : Christus D. etc... et finissait : interdixit. Une feuille et demie ; 14° Quaestio sine argumentis. Qua ratione Paulus ad Ephesios 5. et ad Colossenses 3, de avaritia dixerit : esse simulacrorum culturam ? Il commençait : Ad Ephesios et finissait : Haec Philo. Une feuille et demie.

1. *Obras*, t. I et II.

montrent avec quelle persévérance l'auteur retouchait ce qu'il écrivait.

Ce texte d'une originalité si puissante et d'une si grande obscurité de détail, semble l'avoir attiré de bonne heure. Dans sa Confession du 6 mars 1572, il déclare en tenir toute prête une traduction en langue vulgaire qu'il avait l'intention de publier [1] dès qu'il en aurait reçu l'autorisation. Durant sa détention, lorsqu'il se reprit à travailler, il en fit une étude plus approfondie, car certains détails et certains rapprochements permettent de fixer approximativement la date à laquelle plusieurs passages de ce commentaire furent composés.

On remarque en effet que dans la traduction du texte biblique placée en tête du commentaire de chaque chapitre, un certain nombre de mots contiennent encore l'*f* initiale étymologique qui commençait à tomber en désuétude à la fin de la première moitié du XVIe siècle : ainsi Luis de Leon écrit par exemple : *fizo* (ch. IV, v. 15) ; *fambre* (ch. V, v. 22) ; *fenchira* (ch. XV, v. 2) ; etc. Mais en tête du commentaire de chaque verset se trouve également une traduction : or, on peut faire une double observation : d'une part cette version est très souvent différente de celle qui avait été donnée en tête du chapitre, et d'autre part, dans la plupart des cas, cette seconde traduction, lors même qu'elle reproduit mot pour mot la première, ne contient plus l'*f* étymologique. Ainsi *fenchira* de la première version du verset 2 du chapitre XV deviendra *henchira* dans la seconde, bien que *fambre* soit maintenu dans la deuxième version du verset 22 du chapitre V.

On est donc fondé à supposer que la seconde version a été faite dans un grand nombre de cas sans que l'auteur eût sous les yeux la première, ce qui serait le cas des chapitres dont le commentaire aurait été rédigé par l'auteur en prison ; en second lieu que les rédactions dans lesquelles l'*f* initiale

1. Voir plus haut, t. I, p. 302.

étymologique a disparu sont d'une date bien postérieure aux premières.

Il ne semble pas douteux qu'un certain nombre des chapitres du Commentaire furent rédigés en prison. Ainsi l'on peut assigner avec vraisemblance comme date au chapitre XX la fin de 1573 ou le début de 1574 : car dans sa Défense du 25 janvier 1574 Luis de Leon cite deux versets qui y sont empruntés : le verset 18, auquel il donne trois interprétations [1], et un peu plus loin le verset 20 [2], ce qui paraît bien indiquer que ce chapitre était alors le sujet de son étude.

Les chapitres XXXIII, XXXIV et XXXV furent achevés, comme l'indiquent des annotations du manuscrit autographe, lorsqu'il se trouvait à Valladolid, les 6 novembre, 10 décembre et 13 décembre 1580.

Dans le Livre II des *Noms du Christ*, au paragraphe 3, Luis cite un passage de sa traduction en vers du chapitre XIX de Job, et l'emblème qu'il adopta pour la publication de ses premiers ouvrages en 1580, bien qu'emprunté aux Odes d'Horace, est commenté et la strophe, qui lui servit de devise, traduite, au chapitre VIII de Job [3].

Le chapitre XXVIII porte la marque de retouches de dates différentes. Au verset 10, en effet, se trouve une allusion à un événement de l'année 1585 [4]. Au verset 4, Luis croit trouver la prédiction de la découverte de l'Amérique : or

1. *Doc.*, t. X, p. 514 ; II, f. 27 v.-28 v.
2. *Doc.*, t. X, p. 515.
3. Voir plus haut, pp. 59-61.
4. « Car comme on le sait de science certaine, des mines d'une seule montagne du Pérou appelée le Potosi, jusqu'à l'année 85, depuis l'année 45, c'est-à-dire à peine quarante ans, l'impôt du cinquième s'est élevé à cent onze millions de pesos de treize réaux. En sorte qu'elle a fourni en cet espace de temps cinq cent cinquante-cinq millions, sans compter ce que l'on dissimule. » (*Obras*, t. II, pp. 82-83, Exposicion de Job, cap. XXVIII, v, 10, p. 359 de l'édition de 1779 où ce renseignement est signalé par une *main* dans la marge.)

cette idée se retrouve dans le *Commentaire sur Abdias*, qui fut publié en 1589.

Lors de son séjour à Madrid en 1586-1588, lorsqu'il entra en rapports avec les Carmélites à l'occasion de la publication des œuvres de sainte Thérèse, il semble qu'il fut sollicité vivement par la Mère Ana de Jesus de terminer et de publier son *Exposition de Job*. En effet, le manuscrit original indique que les chapitres XXXVI, XXXVIII, XXXIX et XL furent terminés à Madrid, respectivement le 27 octobre et le 14 décembre 1590, le 6 janvier et le 1er février 1591. Les chapitres XLI et XLII furent achevés à Salamanque le 19 février et le 8 mars 1591. L'ouvrage était donc terminé à la veille même de la mort de l'auteur survenue le 23 août 1591.

C'est bien l'œuvre de toute sa vie, caressée, reprise approfondie sans cesse. Et de fait, peu de livres saints pouvaient offrir à un esprit tel que le sien une plus riche matière.

Dans la dédicace qu'il avait préparée pour la Mère Ana de Jesus et pour les Carmélites de Madrid, Luis rappelle en quelques mots quel en est le sujet : jamais le problème du mal n'a été posé sans doute avec plus de netteté, examiné avec plus de profondeur et tranché de façon plus décisive que dans le Livre de Job.

Le mal existe ; il frappe le juste comme l'impie : comment expliquer cette douloureuse expérience, alors que Dieu est juste et bon ? Les âmes timides en sont troublées, le doute pénètre en elles, et les méchants trouvent dans cette constatation la justification de leur conduite.

Job dont l'existence fut irréprochable et qui vivait dans la prospérité la plus complète, se voit soudain, par la permission divine, ruiné, privé de ses richesses, de ses enfants, de sa santé ; il est dévoré par la lèpre ; sa femme même s'écarte de lui avec horreur et raille sa confiance en la justice divine.

Trois de ses amis, Eliphaz, Baldad et Sophar, apprenant son

malheur, viennent lui rendre visite et restent atterrés et muets devant le changement qu'ils constatent en lui : pendant sept jours ils restent assis devant lui en silence, lorsqu'enfin Eliphaz prend la parole ; mais ce n'est ni pour plaindre, ni pour consoler son ami.

Il prétend que la culpabilité humaine explique et justifie l'existence de la souffrance, que Job en a sa part et ne peut donc se plaindre de l'expiation qui lui en est imposée. Job se révolte contre cette affirmation, sûr qu'il est de son innocence.

Allant plus loin qu'Eliphaz, Baldad insinue que Job est coupable, car Dieu ne punit que les impies.

Job lui oppose la disproportion entre la faute et le châtiment, qui constituerait à elle seule une criante injustice.

Alors Sophar, précisant les insinuations des deux autres, sous prétexte que Dieu, voyant le fond des cœurs, y découvre les péchés secrets, invite Job à examiner sa conscience : il y trouvera le péché qui lui a valu son châtiment.

Job exaspéré, demande à Dieu de bien vouloir lui permettre de se justifier en sa présence.

Cependant ses trois amis, désormais sans ambages, veulent lui persuader à tour de rôle, que seul le coupable est châtié par Dieu et que s'il souffre c'est qu'il est coupable.

C'est en vain que Job riposte en montrant le spectacle des impies dont la vie s'écoule dans une prospérité ininterrompue, et que la mort la plus douce fait descendre au tombeau.

Eliphaz et Baldad vont jusqu'à prétendre lui énumérer les péchés qu'il aurait commis. Ils se taisent enfin après avoir longuement torturé leur malheureux ami.

Un cinquième personnage, muet jusqu'à ce moment, Eliu, voyant les trois vieillards garder le silence, prend alors la parole. Avec l'assurance de la jeunesse, il blâme Job de ses plaintes qu'il qualifie de blasphèmes ; il fait voir dans la douleur, non pas un châtiment, mais une marque d'amour donnée

par Dieu à la créature qu'il veut amener à reconnaître ses péchés : car Dieu est essentiellement bon : l'œuvre de la création le prouve.

Mais Dieu lui-même apparaît. Il reproche à Job la présomption qu'il a montrée en voulant se justifier devant lui, et en jugeant sa manière d'agir envers les hommes. Il lui prouve l'impuissance de l'intelligence humaine à le comprendre, en énumérant les œuvres de la nature qu'ils contemplent journellement et qui leur demeurent inexplicables. Il le rassure cependant, se déclare son protecteur, réprimande les mauvais amis qui ont ajouté leurs critiques aux souffrances du juste et donne à Job une prospérité double de celle dont il avait joui avant ses épreuves.

Ainsi l'homme doit s'incliner, se soumettre à la volonté divine, sans essayer de la comprendre : le mal n'est pas nécessairement la punition du péché : cette pensée suffit à le faire accepter sans murmure par le juste.

De ce magnifique et dramatique sujet, on pourrait croire que Luis, faisant un retour bien naturel sur lui-même, a tiré d'émouvants développements. On est donc surpris au premier abord de constater qu'il s'est borné à résumer l'idée générale au début de son Commentaire, et, quant au reste, s'est volontairement et strictement limité à l'explication littérale du texte. C'est ainsi que sur l'auteur, sur la date même du livre, Luis semble n'avoir fait aucune recherche : il accepte la tradition ancienne qui l'attribue soit à Moïse lui-même, soit à un écrivain anonyme antérieur [1].

De même, il ne recherche pas si l'introduction d'Eliu au chapitre XXXII, alors que ce personnage n'a pas été nommé

1. « Si nous ne savons pas avec certitude l'auteur de ce livre, les uns disant que c'est Moïse, les autres un prédécesseur de Moïse, vous devez n'avoir aucun doute que ce livre est un livre saint et canonique. » (Dédicace à la Mère Ana de Jesus, *Obras*, t. I, p. XVI.)

auparavant, ne constitue pas une modification du plan primitif, qu'elle soit ou non l'œuvre du même auteur. Son attention ne paraît pas avoir été attirée par ce fait que les premières paroles de Dieu au chapitre XXXVIII, sont une réponse, non pas à Eliu, mais à Job, et que les paroles d'Eliu, dans une certaine mesure, anticipent sur les propres paroles de Dieu.

Ce qui l'occupe, c'est essentiellement le sens même des mots ou plutôt des expressions si obscures et d'une interprétation si difficile, c'est, comme dans le Cantique des Cantiques, l'explication verbale du texte.

Bien plus même qu'il n'avait fait dans son Exposition primitive du Cantique des Cantiques, il s'est exclusivement occupé de cette *écorce* sous laquelle circule la sève des préceptes divins. Tel il avait conçu l'enseignement de l'Écriture au début de ses études scripturaires, tel il persistait à le donner, restant ainsi fidèle à lui-même jusqu'au terme de sa vie.

Ce fait éclaire d'une manière saisissante la valeur qu'avaient à ses yeux les deux commentaires allégoriques qu'il avait ajoutés à son Explication latine du Cantique des Cantiques.

Il n'en faudrait d'ailleurs pas conclure qu'il considérât cette explication littérale comme suffisante : mais il la regardait comme primordiale. Impossible de commenter un texte biblique, si la valeur des mots du texte original, la multiplicité des sens qu'il renferme n'ont été pénétrées à fond : sur cette base solide peut alors s'ériger le commentaire allégorique. La première partie de ce travail suffit à absorber l'activité d'un homme, fût-il aussi ardent que Luis de Leon : s'il l'avait trouvé fait avant lui, sans doute n'eût-il pas éprouvé la tentation de le refaire, et se fût-il consacré à l'étude du sens mystique de ces livres : c'était une entreprise à laquelle il était apte aussi ; mais il faut reconnaître que son esprit réaliste le portait plutôt vers la première.

Dans sa dédicace à la Mère Ana de Jesus, Luis avait annoncé le plan qu'il s'était tracé dans ce Commentaire : d'abord

traduire le texte mot à mot, en conservant autant que possible le sens du latin et l'allure de l'hébreu, qui a une certaine majesté ; ensuite le commenter, et enfin le mettre en vers « à l'imitation de ce qu'ont fait pour d'autres livres sacrés nombre de Saints... afin de donner ainsi envie de connaître la Sainte Écriture [1] ». Il est curieux de voir le soin avec lequel Luis fait entendre qu'il ne s'est point éloigné du sens de la Vulgate et que s'il a consulté l'hébreu, ce n'est que pour imiter les tournures de la langue primitive dont l'originalité est si saisissante [2].

Quant à la traduction en vers, elle est écrite en tercets que Luis n'avait sans doute pas eu le loisir d'achever entièrement. En effet, le P. Merino déclare, dans son édition des œuvres de Luis de Leon [3], qu'il a consulté pour publier l'Exposition de Job deux manuscrits : l'un, qui existe encore à la Bibliothèque de l'Université de Salamanque, ne contient que la traduction en prose et le Commentaire, bien que l'auteur dans la dédicace annonce sa traduction en vers ; l'autre se trouvait à la Bibliothèque du couvent de San Felipe el Real de Madrid et se trouve aujourd'hui à l'Académie de l'Histoire. Il contenait, en outre du précédent, les arguments en prose de bon nombre des chapitres, et la paraphrase en tercets dans laquelle faisait défaut la traduction des chapitres XXIV à partir du huitième tercet ; XXVII depuis le cinquième tercet ; XXVIII depuis le douzième tercet ; XXX, à partir du sixième et XXXI à partir du dix-neuvième tercet.

1. *Obras*, t. I, pp. XVI-XVII.

2. Il l'a fait avec la même indépendance qu'il avait montrée dans le Cantique des Cantiques, adoptant à l'occasion le sens des docteurs juifs. C'est ainsi que le mot שַׁדַּי saddai est rendu par le mot *Abastado* et non par *todopoderoso* (V. 17 ; VIII, 3, 5 ; XXII, 17, 26 ; XXIX, 5). La Vulgate emploie le mot *Omnipotens* et les Septante le mot ἱκανός ikanos. Voir Grünbaum, *op. cit.*, Jüdisch-Spanische Chrestomathie, p. 21, note 1.

3. *Obras*, t. I, pp. V-VI.

Le P. Merino, malgré son respect pour l'auteur, n'a pas hésité à compléter ce qui manquait dans cette traduction par des vers du P. Diego Gonzalez, et à emprunter au même personnage les arguments qui n'existaient pas dans le manuscrit de Luis de Leon et qui étaient de beaucoup les plus nombreux[1]. Une seconde paraphrase des chapitres VI et VII, tirée d'un manuscrit non autographe, a été publiée dans la même édition.

C'était une entreprise difficile que de rendre en vers espagnols l'étrange beauté du texte hébreu. On ne saurait affirmer que l'auteur y ait parfaitement réussi : son œuvre semble porter le cachet d'une improvisation qui n'aurait été que fort peu retouchée. On n'y trouve non plus aucune préoccupation d'imiter le rythme de la poésie primitive ou même d'en rechercher les données essentielles. Cette question, aujourd'hui encore si obscure, ne semble même pas s'être posée à son esprit.

Près d'un an après la mort de l'auteur, les Augustins de Salamanque décidèrent d'imprimer son *Exposition du Livre de Job* .Mais il ne semble pas que cette décision fût mise à exécution, sans doute en raison de la prohibition de publier des ouvrages d'exégèse en langue vulgaire [2].

1. Luis de Leon n'avait rédigé que les arguments des chapitres II-XV ; XIX-XX ; XXIX, XXXIV et XXXV. Voir dans la *Revue Hispanique*, t. XLVI, 1919, mon article : *A propos d'un manuscrit des poésies de Luis de Leon.*

2. Dans une réunion du 18 juin 1592 : « Les Pères décidèrent d'un commun accord que le Livre de Job, qu'a écrit le P. Maître Fr. Luis de Leon(qui est au ciel) et qui aujourd'hui est en possession de Fr. Basilio de Leon (qui l'a ordonné et arrangé comme il est aujourd'hui) pouvait être imprimé. » (Vidal, Augustinos de Salamanca, t. I, p. 382. Cité par Mendez, vol. II, p. 365.) Le 29 novembre 1593 les registres du couvent de Salamanque portaient la note suivante : « Pour ce qui est des livres du P. Maître Leon, on décida de faire en sorte de publier un second volume de quelques-unes de ses œuvres latines : et pour cela on supplia notre P. Provincial de permettre à Fr. Basilio

Mais ce ne fut qu'en 1779, après avoir obtenu l'approbation de l'Inquisition, qui avait prétendu d'abord faire remplacer la traduction espagnole des versets par le texte de la Vulgate, que le P. Merino put donner la première édition de cet ouvrage [1]. Lorsque ce religieux entreprit, en 1804, de publier les œuvres espagnoles de Luis de Leon, il commença par une réimpression du *Livre de Job* qui occupe les deux premiers volumes de sa collection.

---

de Leon de venir dans notre couvent, mettre en ordre les papiers dudit P. Maître. » (Cité par Mendez, vol. II, p. 365.) Ce second volume aurait fait suite évidemment à celui qui contenait le Cantique, le Psaume XXVI, Abdias, et l'Épître aux Galates, et qu'avait publié à Salamanque l'éditeur Foquel en 1589. Il est à noter qu'il ne s'agissait cette fois que de publier des œuvres latines et non en langue vulgaire.

1. Voir sur les obstacles rencontrés par les Augustins dans la réalisation de leur projet de publier le *Livre de Job*, l'article du P. Gregorio de Santiago dans son *Archivo Histórico H.-A.*, vol. XII, septembre et octobre 1919, pp. 132-147 et 193-205. L'édition de 1779 a pour titre : « *Exposicion* | *del libro* | *de Job.* | *Obra posthuma* | *Del Padre Maestro* | *Fr. Luis de Leon,* | *De la Orden de N. P. S. Agustin Cathe-* | *dratico de Escritura en la Universidad* | *de Salamanca.* | , (Emblème de Luis de Leon.) | *Con las licencias necesarias.* | *En Madrid : En la Imprenta de Pedro Marin.* | *Año de M. DCC.LXXIX.* | (In-4° de 12 ff. 587 pages.) Une gravure en tête du volume représente Luis de Leon en train d'écrire, tout en causant avec Job qui est assis à terre, couvert de plaies. Les tercets du manuscrit de San Felipe el Real, qui faisaient partie du plan primitif de l'auteur, mais qui n'avaient pas été recopiés dans le manuscrit de Salamanque, ont été publiés pour la première fois intégralement dans cette édition. Voir sur ces tercets mon article : *A propos d'un manuscrit des poésies de Luis de Leon*, dans la *Revue Hispanique*, t. XLVI, 1919.

CHAPITRE XXVII

Les poésies de Luis de Leon.

Tant de savants écrits, remarquables par leur profonde érudition, leur éloquence ou la pureté de leur langue, n'auraient cependant rien fait pour la gloire de Luis de Leon. C'est à ses poésies, ou plutôt à quelques-unes d'entre elles, qui, dès leur apparition, enchantèrent l'oreille et l'esprit de tous, qu'il doit l'immortalité et le premier rang parmi les poètes lyriques de son pays. Sans elles, il n'aurait laissé qu'un vague souvenir parmi les religieux même de son ordre, et son procès seul attirerait aujourd'hui l'attention des historiens ou des lettrés. Elles méritent donc une étude particulière.

Malheureusement l'étude critique de ces poèmes offre actuellement d'insurmontables difficultés : quelques-unes seront vaincues lorsqu'un examen attentif des sources aura permis d'établir un texte satisfaisant d'une authenticité démontrée, que les pièces apocryphes auront été éliminées des recueils qu'elles encombrent encore et que la biographie du poète aura permis de dater ces différents morceaux.

Les seules poésies de Luis de Leon, publiées de son vivant, sont en nombre insignifiant et se réduisent à des traductions ou à des imitations.

Les *Noms du Christ* contiennent une version des Psaumes

XLIV [1], CIII [2], et CIV [3], de fragments du Psaume LXXI [4] et de quelques vers des Géorgiques [5].

L'*Épouse Parfaite* renferme la traduction d'un passage des *Métamorphoses* d'Ovide [6], d'un autre de Ménandre [7] et d'un troisième de Simonide [8].

Lorsque Francisco Sanchez de las Brozas publia en 1577 son *Commentaire sur Garcilasso* [9], il y inséra, sans en nommer l'auteur, quatre traductions d'Horace dues à Luis de Leon [10].

D'autres poésies qui n'avaient pas été publiées du vivant de l'auteur ont été conservées dans des manuscrits autographes.

Celui de l'*Exposition de Job*, aujourd'hui à la bibliothèque de l'Université de Salamanque, renferme des traductions en vers de fragments de l'*Odyssée* [11], d'Apollodore [12], de la pre-

1. Fin du livre II. (*Obras*, t. III, pp. 458-460.)
2. Fin du livre II. (*Obras*, t. III, pp. 215-217.)
3. Fin du livre III. (*Obras*, t. IV, pp. 207-210.)
4. Livre I. Ce sont les vers 54-62, 62-64, et 65-73. (*Obras*, t. III, pp. 143-144) ; les vers 14-16 et 17-22. (*Obras*, t. III, p. 319.) Le Psaume LXXI est reproduit dans Merino, t. VI, pp. 385-387 en entier. Il est à remarquer que dans les *Noms du Christ* (*Obras*, t. III p. 142), ce psaume est dénommé psaume 71, ce qui est la numération de la Vulgate, tandis qu'il est appelé psaume 72 (*Obras*, t. III, p. 319), conformément à la numération du texte hébreu.
5. Géorg., liv. II, v. 337-343. (*Obras*, t. IV, p. 48.)
6. Ce sont les vers 480-485 du livre IV. (*Obras*, t. IV, p. 389.)
7. Ce sont des vers de Ménandre conservés par Stobée, serm. LXXIV. (*Obras*, t. IV, p. 393.)
8. Ce sont des vers de Simonide conservés par Stobée, serm. LXXII, LXXIII. (*Obras*, t. IV, p. 409.)
9. Obras | del exce- | lente Poeta Garci | lasso de la Vega. | Con anotaciones y enmiendas del | Maestro Francisco Sanchez Ca- | thedratico de Rhetorica | en Salamanca | Por Pedro Lasso. | 1577.
10. Ce sont les odes II, 10 ; I, 22 ; IV, 13 ; 2 des Épodes.
11. Vers 32-34 du livre I de l'*Odyssée*. (*Obras*, t. I, p. 31. chapitre Ier.)
12. Apollodore. Voir *Poetae graeci minores*, édition de Cambridge. 1677. (*Obras*, t. I, p. 190, ch. VII.)

mière Eglogue de Virgile [1], du premier [2] et du troisième [3] livres des Géorgiques, du dixième livre de l'*Énéide* [4], de plusieurs odes [5] et d'une épître d'Horace, d'une épigramme d'Ausone [6].

Un manuscrit de l'Académie de l'Histoire, qui appartenait au couvent des Augustins de San Felipe el Real, contient, dans la partie considérée comme autographe, la traduction en tercets des chapitres de Job. Plusieurs sont incomplets : le chapitre XXIV, à partir du vingt-deuxième verset ; le chapitre XXVIII, à partir du treizième verset ; le chapitre XXVIII depuis le verset trente-quatre ; le chapitre XXX à partir du seizième verset ; le chapitre XXXI depuis le soixante-cinquième verset.

Mais si intéressantes que soient ces traductions, elles ne permettraient pas d'étudier Luis de Leon comme poète : ses compositions les plus fameuses, ses poésies originales, celles qui l'ont consacré comme un des premiers lyriques de l'Espagne, n'ont pas été imprimées avant sa mort et ne sont conservées dans aucun recueil autographe authentique, à l'exception, semble-t-il, d'une seule.

Il paraît, en effet, vraisemblable que l'ode *Que descansada vida*, la première du recueil de Quevedo, est conservée sous sa forme originale dans un manuscrit de la main même de l'auteur [7].

---

1. Eglogue I, vers 12 et 64-66. (*Obras*, t. II, p. 50, ch. XXIV.)
2. Géorgiques I, v. 240-248. (*Obras*, t. I, p. 249, ch. IX.)
3. Géorgiques III, vers 75-85. (*Obras*, t. II, p. 443, ch. XXXIX.)
4. Enéide, X, vers 746. (*Obras*, t. I, p. 380, ch. XV.)
5. Ode III, 10, vers 7. (*Obras*, t. II, p. 362, ch. XXXVII. Ode IV, 7, vers 1-12. (*Obras*, t. II, p. 403, ch. XXXVIII.) — Ode IV, 4, vers 57-60. (*Obras*, t. I, p. 233, ch. VIII.) — Épître I, 1, vers 46. (*Obras*, t. II, p. 118, ch. XXVIII.)
6. Ausone, épigramme LXXXI de l'édition de Scaliger, 1575. (*Obras*, t. I, p. 185, ch. XXXI.)
7. Biblioteca de Palacio, ms. 2-B-8, *Papeles varios II*. Publié par M. Federico de Onis dans la *Revista de Filologia*, 1915, t. II, pp. 217-

Pour les autres, il faut recourir, soit à l'édition de Quevedo dont il sera parlé plus loin, soit aux recueils manuscrits contemporains ou très voisins de l'auteur. La plupart se trouvent à Madrid.

C'est en premier lieu un manuscrit ayant appartenu à Gaspar de Jovellanos, et auquel on peut assigner comme date la fin du XVIe siècle [1].

Puis vient le manuscrit de San Felipe el Real, dans lequel les poésies originales se trouvent réunies par un copiste qui fut peut-être Basilio Ponce de Leon [2].

Enfin un troisième manuscrit de la *Biblioteca de Palacio* [3], datant de 1583, et sans doute antérieur aux deux précédents, renferme les poésies originales, mais dans un ordre différent, et mélangées à des compositions d'autres poètes ou faussement attribuées à Luis de Leon : c'est sans doute l'œuvre d'un curieux qui le composa sans avoir consulté l'auteur.

Il existe encore nombre d'autres collections de ces poèmes, mais qui n'offrent ni les mêmes garanties, ni la même critique que les trois précédentes.

Il semble que Luis de Leon ait eu réellement l'intention de préparer une édition de ses poésies. En effet, en tête du recueil de San Felipe el Real se lit une Préface adressée à Pedro Por-

---

257. Le P. Gregorio de Santiago signale, sans indiquer où il se trouve, un manuscrit ayant appartenu à Serafin Estebánez Calderón, provenant du couvent des Augustins de Burgos, et sur lequel Luis de Leon écrivit de sa propre main la version des psaumes 136, 41, 4, 129, 1 et 145, une *glosa*, un sonnet à un prêtre, un romance et quatre énigmes en « octavas reales ». Le romance a été publié dans le Parnaso Español de Sedano, t. IV, Le P. Gregorio de Santiago a publié les psaumes et les énigmes dans un article de l'*Archivo Histórico H.-A.* (vol. XV, janvier-février 1921), intitulé *Autógrafos de F. Luis de Leon.*

1. Ms. 10-10-5 de la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire.

2. Ms. 10-10-5 fila 2 de la bibliohtèque de l'Académie de l'Histoire.

3. Ms. 2-H-5 de la Biblioteca de Palacio.

tocarrero, dans laquelle, sous un nom supposé, l'auteur déclare qu'il se décide à les publier.

Cette dédicace, reproduite dans l'édition de Quevedo, pose une série de problèmes qu'il est inutile d'examiner ici, ce travail ayant été fait ailleurs [1] : il suffira d'en résumer les conclusions.

A la prière de Pedro Portocarrero, postérieurement sans doute à 1583, Luis de Leon se résolut à former un recueil de ses poésies destiné à l'impression : il avait l'intention de les publier sous un pseudonyme, probablement celui de *Luis Mayor*, et comme étant l'œuvre d'un laïc ; mais des raisons inconnues l'empêchèrent de donner suite à ce projet.

Jusqu'alors il n'avait attaché quelque prix qu'à ses traductions en vers, et, des œuvres originales qu'il avait composées « presque dès son enfance [2] », il avait fait si peu de cas qu'il ne s'était pas préoccupé de les conserver et qu'au moment où il songea à les réunir il lui fut impossible de les retrouver.

C'est qu'en effet la conception qu'il se faisait de la poésie était très particulière : il ne la considérait que comme un jeu et un délassement, et par suite peu digne qu'un homme adonné à de graves études y consacrât un temps précieux.

Il expose dans les *Noms du Christ* l'idée exacte qu'il s'en fait.

« Avant d'en dire davantage, dit Juliano, dites-moi Marcelo, cet ami commun que vous avez nommé, l'auteur de ces vers, qui est-il ? Car bien que je ne sois pas grand poète, ils m'ont paru fort bien : sans doute parce que le sujet en est ce

1. Sur les manuscrits des poésies de Luis de Leon, voir : Ad. Coster : *Notes pour une édition des poésies de Luis de Leon* (*Revue Hispanique*, t. XLVI, pp. 193-248, 1919) et : *A propos d'un manuscrit des poésies de Luis de Leon*. (*Revue Hispanique*, t. XLVI, p. 573-582, 1919.)

2. « Au milieu de mes études, pendant ma jeunesse et presque dans mon enfance, ces menues compositions m'échappèrent pour ainsi dire des mains. » (*Dédicace des Poésies*. *Obras*, t. VI, p. 1.)

qu'il est, le seul à mon avis auquel la poésie s'emploie comme elle le doit. — C'est une grande vérité, Juliano, répondit Marcelo, que vous dites là. Car c'est le seul sujet digne de la poésie ; et ceux qui l'en détournent, et, lui faisant violence, l'emploient, ou pour mieux dire, la perdent à des sujets légers, devraient être châtiés comme des corrupteurs publics de deux choses très saintes, la poésie et les mœurs. La poésie, ils la corrompent parce que, sans aucun doute, Dieu l'inspira aux âmes humaines pour les élever, par son mouvement et par son souffle, au ciel d'où elle procède. Car la poésie n'est qu'une communication du souffle céleste et divin. Aussi chez presque tous les prophètes, tant ceux qui furent inspirés véritablement par Dieu, que ceux qui parlèrent sous l'impulsion d'autres causes surhumaines, le même esprit qui les éveillait et les élevait à voir ce que les autres hommes ne voyaient pas, ordonnait, disposait et rythmait pour ainsi dire dans leur bouche les paroles avec le nombre et la consonance voulus, afin qu'ils parlassent avec plus d'élévation que ne faisaient les autres hommes, que leur manière de dire fût semblable à leur pensée et que les mots et les choses fussent d'accord. Ils corrompent donc cette sainteté et corrompent aussi, ce qui est pis, les saintes mœurs. Car les vices et les hontes dissimulés et emmiellés par l'harmonie, la douceur et l'artifice du vers, sont accueillis par les oreilles avec plus d'empressement et de là passent dans l'âme qui, par elle-même n'est pas bonne, et s'y précipitent irrésistiblement ; et lorsqu'ils s'en sont rendus maîtres, ils en bannissent tout bon sentiment et tout scrupule, et la corrompent, bien souvent sans que celui même qui est corrompu s'en rende compte. Et il y a quelque chose, j'allais dire de plaisant, quoique ce ne soit pas plaisant mais une blâmable inconséquence, à ce que les mères, jalouses du bien de leurs filles, leur interdisent de causer avec certaines autres femmes, et ne leur défendent pas les vers et les chansons sur des sujets légers, qui leur parlent

à toute heure. Sans qu'elles s'en défient, car au contraire elles les apprennent et les chantent, ils les séduisent et les persuadent secrètement et leur poison, se répandant peu à peu dans leur cœur, les empoisonne et les perd. Car de même que la cité, une fois la citadelle perdue et aux mains de l'ennemi, est perdue tout entière, lorsqu'une fois le cœur est gagné, je veux dire perdu, qu'il a pris goût aux vices et qu'il en est empoisonné, il n'y a pas de serrure si forte, ni de sentinelle si vigilante et si éveillée qui suffise à le garder. Mais ce sujet n'est pas à sa place ici ; bien que la nécessité, ou le ravage que les mauvaises habitudes, plus en vogue aujourd'hui que jamais, produisent parmi les gens, fassent qu'il soit à propos d'en parler n'importe où [1]. »

On ne saurait condamner plus catégoriquement la doctrine de l'art pour l'art : la poésie tire sa valeur du sujet qu'elle traite et ne doit traiter que les plus grands et les plus sublimes. En somme, il n'y a que Dieu ou la loi divine qui soient vraiment dignes de ses chants. En toute autre matière elle ne saurait être considérée que comme un jeu, légitime à coup sûr, mais futile : aussi devait-il peser au savant religieux de passer pour un poète. C'était un sentiment analogue qu'éprouvait Fernando de Herrera, qui n'aimait pas s'entendre donner ce qualificatif comme antonomase [2].

Cette réputation paraissait peu convenable à Luis de Leon, quelque irréprochable d'ailleurs que fût son œuvre. Il résolut donc de s'en débarrasser dans la mesure du possible, et il écrivit cette dédicace à son ami et protecteur, dans laquelle

1. Livre I, *Obras*, t. III, pp. 144-146.

2. Pacheco dans son *Livre des portraits*, précédemment cité, dit de Fernando de Herrera : « Souvent il s'indigna contre le vulgaire qui l'appelait *le Poète*... car il savait la signification vulgaire de ce surnom. Et puisque nous connaissons sa volonté, il semble convenable de considérer la poésie comme un de ses mérites, mais non comme le plus grand. »

il prend un pseudonyme, désavoue la paternité de ces poésies, tout en les purifiant de l'alliage suspect que leur avait imposé le mauvais goût des compilateurs.

Cette décision doit être postérieure à 1583, puisque le recueil des poésies qui porte cette date ne contient pas cette préface. Mais les raisons alléguées ne suffiraient pas à l'expliquer.

Si l'on examine les dates on en découvre une autre. En 1577 Francisco Sanchez de las Brozas avait, comme on a vu, publié les poésies de Garcilaso, accompagnées d'un Commentaire dans lequel il relevait les imitations d'auteurs anciens ou modernes qu'il y avait pu reconnaître [1].

Son exemple détermina sans doute Fernando de Herrera à l'imiter. Trois ans plus tard en effet, en 1580, il publiait ses *Annotations à Garcilaso* [2] : c'était un travail volumineux dans lequel il avait déversé les trésors de son érudition : il en avait fait une sorte d'anthologie des poètes de Séville dont il rapprochait les œuvres des poésies de Garcilaso ou des auteurs latins ou étrangers qu'il avait eu l'occasion de citer.

Mais il n'y faisait mention d'aucun des poètes castillans qui vivaient alors : ce silence parut volontaire.

C'est alors que partirent successivement de Valladolid deux pamphlets : l'un qui a disparu, adressé par un certain Damasio à un orfèvre de Séville ; l'autre intitulé *Observations du prêtre licencié Jacopin*, où Herrera était pris à partie personnellement avec une véritable âpreté : on lui reprochait grossièrement les critiques, pourtant respectueuses, qu'il

1. Voir plus haut, t. I, p. 188, et *Fernando de Herrera (El Divino)* par Ad. Coster, p. 155.

2. *Obras de Garci Lasso de la Vega con anotaciones de Fernando de Herrera, al Ilustrissimo i ecelentissimo Señor Don Antonio de Guzman, Marques de Ayamonte, Governador del Estado de Milan, i Capitan general de Italia... En Sevilla por Alonso de la Barrera, Año de* 1580. Voir Fernando de Herrera (*El Divino*) par Ad. Coster 1908, p. 156, note.

s'était permises sur Garcilaso et son hostilité contre les Castillans [1].

Or sous le pseudonyme de prêtre Jacopin se dissimulait Juan Fernandez de Velasco, qui devint connétable de Castille en 1585 et cinquième duc de Frias [2]. Ce grand seigneur était ami de Francisco Sanchez de las Brozas, dont Herrera n'avait pas même cité le nom dans son Commentaire. Son père avait été le client d'Antonio de Leon, oncle de Luis [3].

A ce pamphlet Herrera répondit par un libelle assez indigeste, mais aussi par la publication, en 1582, du choix de ses poésies intitulé : « *Quelques œuvres de Fernando de Herrera* » où il avait rassemblé les plus parfaites de ses productions [4].

Il s'agissait désormais pour les Castillans de montrer qu'ils pouvaient faire aussi bien, ou même mieux.

Or à ce moment Luis de Leon avait produit ses plus exquises poésies ; son nom était sur toutes les lèvres à cause de son retentissant procès, de la publication de ses premiers ouvrages, *le Commentaire latin du Cantique des Cantiques* et celui du *Psaume XXVI*, qui avaient paru en 1580, et de la prochaine apparition des *Noms du Christ*.

Les adversaires de Herrera jugèrent sans doute que personne ne représentait avec plus d'éclat les poètes septentrionaux et durent presser Pedro Portocarrero d'imposer à son ami la publication de ses poésies.

L'intervention de la famille des connétables de Castille en cette circonstance est fort vraisemblable si l'on réfléchit qu'ils durent avoir entre les mains un recueil des poésies de Luis de

1. Voir *Fernando de Herrera*, par Ad. Coster, Paris, 1908, p. 161.
2. Il mourut à Madrid le 15 mars 1613.
3. Voir plus haut, p. t. I, pp. 16-17.
4. *Algvnas obras de Fernando de Herrera, Al Ilustriss. S. D. Fernando Enriquez de Ribera Marques de Tarifa... Con licencia de su Magestad. En Sevilla en casa de Andrea Pescioni, Año de M. D. LXXXII.* J'ai donné une édition critique de ce texte, Paris, 1908.

Leon. En effet, un manuscrit qui semble perdu, mais que les PP. Mendez et Merino connaissaient, avait été préparé pour l'impression par Pellicer, allié à la famille des connétables, et dédié au sixième duc de Frias en 1631 [1]. Et, d'autre part, le chanoine de Séville, Manuel Sarmiento de Mendoza, en possédait également un qu'il communiqua plus tard à Quevedo. Or le sixième duc de Frias, Bernardino Fernandez de Velasco y Tobar avait épousé en secondes noces Maria Enriquez Sarmiento de Mendoza, sans doute parente du chanoine, qui se trouvait ainsi allié aux connétables. Il semble donc possible que le recueil de Pellicer, comme celui de Sarmiento de Mendoza aient eu pour commune origine la collection des poésies de Luis de Leon que possédaient les ducs de Frias.

Luis de Leon ne pouvait rien refuser à Pedro Portocarrero, membre du Conseil royal depuis 1580, surtout au moment où il se trouvait de nouveau menacé de poursuites du Saint-Office, en raison de son attitude dans les controverses sur la grâce. Il entreprit donc, malgré sa répugnance, de satisfaire son protecteur et rédigea la Dédicace dans laquelle il présentait ces poèmes comme l'œuvre d'un laïc afin d'en désavouer personnellement la paternité.

On ignore la raison pour laquelle il ne réalisa pas son dessein: peut-être le connétable de Castille, père du cinquième duc de Frias avait-il promis de faire les frais de l'impression, et sa mort, en 1585, vint-elle tout arrêter. Peut-être était-ce Portocarrero qui devait les payer, et sa situation pécuniaire lui interdit-elle de le faire : ce qui est sûr c'est qu'aucune édition des poésies de Luis de Leon ne parut de son vivant. Elles devaient être publiées cependant après sa mort.

1. *Obras del Mtro. Fr. Luis de Leon, recogidas por Don José Pellicer de Salas y Tovar, Señor de la Casa de Pellicer, Coronista de los Reyes de Castilla y Leon, dedicadas al Excmo. Sr. Condestable de Castilla, Duque de Frias, Marques de Berlanga : En Madrid año de* 1631. C'est le numéro 4 des manuscrits décrits par Merino.

En 1631, Quevedo en donnait une édition sous le titre d'*Œuvres originales et Traductions latines, grecques et italiennes avec la paraphrase de quelques Psaumes et de Chapitres de Job*[1].

Le recueil était divisé en trois livres : le premier contenant vingt-huit compositions originales de Luis de Leon ; le second, des traductions ou imitations de Virgile, d'Horace, de Pindare et d'Italiens ; le troisième, la traduction de vingt et un psaumes, du dernier chapitre des Proverbes et de treize chapitres du Livre de Job.

La même année paraissait à Milan une réimpression du même recueil chez Felipe Guisolfi, dédiée au duc de Feria Gomez Suarez de Figueroa y Cordoba, qui en faisait les frais [2].

---

1. *Obras propias,* | *y tradvciones* | *Latinas, Griegas* | *y Italianas. Con la parafrasi de algu-* | *nos Psalmos, y Capitulos de Iob.* | *Avtor el doctissimo, y* | *Reuerendissimo Padre fray Luis de Leon de la* | *gloriosa Orden del grande Doctor y* | *Patriarca san Agustin* | *Sacadas de la Libreria de don Manuel Sarmiento de Mendoça,* | *Canonigo de la Magistral de la santa* | *Iglesia de Seuilla.* | *Dalas a la impression don Frãcisco de Quebedo* | *Villegas Canallero de la Orden de Santiago.* | *Ilvstralas con el nombre* | *y la proteccion del Conde Duque* | *gran Canciller, &.* | *Con privilegio.* | *En Madrid. En la Imprenta del Reyno* | *Año M.DC.XXXI.* | *A costa de Domingo Goçalez mercader de libros.* ≐ Page de titre. — Privilège. — Fe de erratas. — Tassa . — Censure de Maître Joseph de Valdivielso (Madrid, 20 octobre 1629). — Approbation de Lorenço Van der Hammen y Leon. — A don Manuel Sarmiento de Mendoça (Dédicace de Quevedo). — A don Pedro Portocarrero (Dédicace de Luis de Leon). — Al Excelentissimo señor Conde Duque, Gran Canciller, mi señor (dédicace de Quevedo). — Livre premier... — In-16 de XXIII ff. n. ch. + 203 ff. (Le texte finit au verso du 203e) + un feuillet non chiffré portant le colophon : *En Madrid.—Por la viuda de Luis Sa—chez Impressora del Reyno.—Año M.DC.XXXI.*

2. *Obras propias* | *Y Traducciones, con la parafrasi* | *de Algunos Psalmos de Dauid* | *y capitulos de Iob.* | *Auctor el Doctissimo y Reuerendissi-* | *mo Padre Fray Luis de Leon de la* | *Gloriosa Orden del grande* | *Doctor y Patriarca Sant* | *Agustin.* | *En Madrid este Año* 1631. *las hizo imprimir* | *Don Franciso de Queuedo Villegas. Illu-* | *strandolas con la direction protection* | *y nombre del Excelentiss. Conde* |

Le collecteur restait anonyme : dans sa préface il déclarait que l'édition de Madrid étant mal imprimée, pleine de fautes, et d'un trop petit format, le duc de Feria avait résolu d'en donner une réimpression plus correcte et plus élégante.

Mais bien que le titre de Quevedo fût reproduit en tête de cette édition, si l'on examine les différences qui la distinguent de celle de Madrid, on constate qu'elles ne se bornent pas à des corrections qui l'améliorent.

Elle contenait, en effet, les mêmes poésies, dans le même ordre, à l'exception toutefois de la deuxième traduction du Psaume XLIV, du chapitre XXIX de Job et de quelques tercets du chapitre XX du Livre de Job [1], ce qui semble indiquer qu'elle était faite sur un manuscrit spécial descendant peut-être d'un texte plus ancien d'où provenait aussi celui de Quevedo [2].

Ces éditions devinrent bientôt fort rares, sans que personne songeât cependant à en donner une réimpression.

Ce ne fut qu'en 1761 que Gregorio Mayans y Siscar publia à Valence une reproduction de l'édition de Quevedo, en y ajoutant quelques poésies inédites [3].

Duque Gran Canciller | *&c.* | (Vignette représentant le Christ bénissant.) | *En Milan.* | *Por Phelippe Guisolfi, Año* 1631. | *Con licencia de los Superiores.* || In-12 de 312 pages + 12 prémilinaires. A la seconde feuille une note avertit que la première impression était en petits caractères et ne contenait *qu'un livre* ce qui semble indiquer que l'éditeur n'avait pas vu l'édition de Madrid. Puis vient la Tasa et l'annonce que le prix sera versé à des œuvres pies. Puis une note disant que l'on a supprimé le privilège, les approbations et les dédicaces comme inutiles. — Errata . — Table. — Préface au lecteur. — Texte.

1. C'est ce que dit le P. Santiago Vela dans son *Archivo Agustiniano*, vol. XIII, septembre 1919, p. 144, note 3. Les six derniers tercets manquent dans l'édition de Milan.

2. Sur cette question voir mon article de la *Revue Hispanique*, t. XLVI, intitulé : *Notes pour une édition des poésies de Luis de Leon.*

3. *Obras* | *propias* | *i traducciones* | *de latin, griego, i toscano,* | *con la Parafrasi de algunos Salmos,* | *i Capitulos de Job.* | *Su Autor* | *El*

Il est d'ailleurs permis de se demander si Mayans eut entre les mains le texte imprimé, car il ignorait qu'il contînt la traduction complète des Églogues de Virgile, comme on le verra plus loin.

En 1771 dans son *Parnaso Espanol*, Lopez de Sedano publia quelques poésies inédites de Luis de Leon. Il négligea malheureusement d'en vérifier l'authenticité et l'on doit avouer que le choix qu'il fit de pièces toutes d'un caractère religieux fut inspiré par le zèle plus que par le bon goût [1].

L'année 1779, qui avait vu la première édition du Livre de Job et de la traduction complète en tercets des chapitres de ce Livre Saint, vit aussi paraître un recueil de poésies spirituelles dans lequel une part avait été faite à Luis de Leon [2].

P. M. Fr. Luis de Leon | *de la Orden de S. Agustin, Dotor Theo-* | *logo del Gremio i Claustro de la Uni-* | *versidad de Salamanca.* | *Tercera impression* | *nuevamente añadida.* | *Con licencia del Real Consejo.* | *En Valencia :* | *En la Imprenta de Joseph Thomas Lucas,* | *plaza de Comedias. Año* 1761. — In-8° de 53 feuillets préliminaires non chiffrés. Titre. — Licence du Conseil royal, Madrid 14 mars 1760. — Fee de Erratas, Madrid, 20 mai 1761. — Tasa du 28 mai 1761. — Dédicace de Quevedo à Manuel Sarmiento de Mendoza. — Dédicace de Luis de Leon à Pedro Portocarrero. — Dédicace de Quevedo au duc d'Olivares. — Au folio 15 de l'exemplaire de Madrid est inséré le portrait de Luis de Leon (Felix Prieto lo Grabó en Salamanca año de 1798.) — Au folio 16 : vie de Luis de Leon par Gregorio Mayans y Siscar. Au folio 39 b. Corrections et annotations du Correcteur. P. 1, texte.

1. *Parnaso Español. Coleccion De Poesias escogidas de los mas celebres poetas Castellanos. Tomo V. Con licencia. Madrid. Por D. Antonio de Sancha, Año de M.DCC.LXXI. Se hallará en su Libreria Aduana vieja.* Ce recueil contient les poésies suivantes attribuées à Luis de Leon : p. 1, Muestre el blason cathólico la gloria. — P. 7, Metido andaba en vanas alegrias. — P. 27, Alma que en la terrible tiniebla de los vicios. — P. 31, Amado Christo, Christo de mi vida. — P. 36, Comida celestial, Pan cuyo gusto. — P. 37, A la Fé preguntó un Villano rústico. — P. 38, Sentaronse á una mesa pobre y rica. — P. 39, Si pan es lo que vemos, ¿cómo dura? — P. 39, Virgen, que sobre todas las criaturas. — P. 45, Lucero rutilante de la Aurora. — P. 47, Un admirable cambio, y nunca oido. — P. 47, Si igual á mi deseo.

2. *Poesias espirituales escritas por Luis de Leon... D. A. Velazquez*

La même année Gregorio Mayans y Siscar éditait un *Virgile* dans lequel il donnait des traductions espagnoles, soit en vers soit en prose, des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide*, qu'il prétendait être de Luis de Leon [1]. Il essayait d'en prouver l'authenticité en se fondant sur les faits suivants.

En 1660 parut à Madrid, sous le titre de *Virgilio concordado* [2], une traduction en vers des Bucoliques et du premier livre des Géorgiques, publiée par un certain Abdias Joseph.

La même année parut un second volume du *Virgilio concordado* [3] qui contenait les Géorgiques, mais publié sous le nom de Don Antonio de Ayala.

Enfin, en 1664, l'augustin Antonio de Moya, qui vivait à Madrid au couvent de San Felipe el Real, publiait sous le

---

de Velasco... P. de la Estrella... P. de Padilla... y L. F. de Vega carpio. Madrid, 1779. — In-8°.

1. *Todas las Obras de P. Virgilio Maron, ilustradas con interpretaciones y notas en longua castellana de L. de Leon, Greg. Hernandez de Velasco, Fr. Sanchez de las Brozas y J. de Guzman, y declaracion de los nombres propios y lugares dificultosos esparcidos por todas las obras : la vida de Virgilio y noticia de las traducciones castellanas de sus obras, por Greg. Mayans y Siscar. Madrid, Barco*, 1779. — 5 volumes in-8°.

2. *Obras de Publio Virgilio Maron, Concordado en Latin Artificial, en Latin Natural, en Lengua Castellana, de Prosa i Verso, i en Notas Latinas : dedicadas al Señor Don Francisco Lopez de Rio, Cavallero del Orden de Alcantara, Alferez Mayor de la Ciudad de Soria, i su Provincia, Señor de las Villas de Gomar, Almenar, el Cabo, &c. por el Licenciado Abdias Joseph, natural de Cedillo. — Tomo primero de las Eglogas. — Con privilegio. En Madrid. Por Domingo Garcia Morrás, Año de* 1660. — *Vendese en Casa de Julian Hernandez, en la Calle de la Paz, Casa de los Leones.* — Je donne ce titre d'après Mayans, ainsi que le suivant.

3. *Obras de Publio Virgilio Maron, Concordado en Latin Artificial, en Latin Natural, en Lengua Castellana, de Prosa i Verso i en Notas Latinas : dedicadas al Señor Don Francisco Lopez de Rio, Cavallero del Orden de Alcantara, Alferez Mayor de la Ciudad de Soria, i su Provincia, Señor de las Villas de Gomar, Almenar, el Cabo, &c. Por Don Antonio de Ayala. — Tomo Segundo de las Georgicas. — Con Privilegio. En Madrid Por Domingo Garcia Morrás, año* 1660. — In-8°.

même titre de *Virgilio concordado*[1] la traduction des six premiers livres de l'*Énéide*.

Or, il est évident par les termes mêmes dont se sert le soi-disant Antonio de Ayala, qu'il est le même personnage qu'Abdias Joseph et qu'Antonio de Moya. Pour retirer à ce dernier la paternité de toutes ces traductions et l'attribuer à Luis de Leon voici les raisons que donne Mayans.

Dans la Préface du deuxième tome, le soi-disant Antonio de Ayala disait : « Les Géorgiques en vers n'important guère à l'intelligence du présent livre, *je* les ai réservées au tome premier [celui qui parut sous le nom d'Abdias Joseph] où les trouveront ceux qui regrettaient de ne pas les voir ici. Je n'ai trouvé du P. M. Fr. Luis de Leon que le premier livre seulement, et c'est la raison pour laquelle je n'ai pas publié plus que la traduction en vers des *Géorgiques*. J'ai en ma possession également les *Églogues* et je ne saurais dire de qui elles sont à coup sûr : car celui de qui je les tiens, m'a toujours nié qu'elles fussent de lui et ne m'a jamais dit de qui elles étaient. »

Or, les *Églogues*, publiées dans le premier tome, étaient celles de Luis de Leon qui avaient déjà paru en 1631 dans l'édition de Quevedo sous le nom de leur véritable auteur. Mayans affirme que Quevedo n'avait publié que les six dernières et qu'Abdias Joseph, avait été le premier à donner

1. *Obras de P. Virgilio Maron, Elogias (sic), Georgicas, i Eneida. Concordado, explicado, i ilustrado por el P. M. Fr. Antonio de Moya, del Orden de San Agustin, Lector de Theologia Jubilado, i Procurador General de la Provincia del Quito de las Indias del mismo Orden, Residente en San Felipe de Madrid. Dedicadas al Mui Noble, i mui Ilustre Señor Don Martin de Saavedra Ladron de Guevara, Conde de Tahalú, inmediato a los Condados de Escalante, Marquesado de Rucandio, Vizcondado de Treceno, Señorio de la Casa de Cevallos, i de las Villas a él pertenecientes del Valle de Valdaliga, de la Casa Aracuri, Esparza, i Acotain, i de la Villa de Bi. — Tomo III, de la Eneida. — Con licencia. En Madrid : Por Pablo de Val, Año de* 1664. — In-8°.

quatre autres. En réalité les dix églogues avaient paru ainsi que le premier livre des *Géorgiques*, tant dans l'édition de Madrid que dans celle de Milan, 1631, qui ne furent probablement ni l'une ni l'autre entre les mains de Mayans.

Arguant des paroles mêmes de Moya qu'il faut l'identifier avec Abdias Joseph et Antonio de Ayala ; qu'il possédait la traduction complète des *Églogues;* que celle-ci émanait incontestablement de Luis de Leon, comme le prouvait la publication de six des Eglogues par Quevedo, il en concluait que toutes les traductions de Virgile qui se trouvent dans le *Virgilio concordado* sont de Luis de Leon.

Ces traductions en vers étaient complétées dans les trois tomes par une version en prose que Mayans attribue sans hésitation à Luis de Leon, mais sans en donner aucune preuve.

Quant aux Géorgiques elles étaient accompagnées toutes quatre d'une version en vers, distincte de la traduction en tercets du premier livre publiée par Quevedo, et que Mayans donnait comme de Luis de Leon.

Mais ces affirmations de Mayans ne résistent pas à l'examen. Antonio de Moya savait que les Bucoliques et le premier livre des Géorgiques étaient d'un même auteur. Il les avait sans doute tirées d'un seul manuscrit, simple copie de l'édition de Madrid ou de Milan. Quant aux autres, il les avait empruntées à un autre manuscrit dont il avoue ignorer l'auteur. Il n'y a donc aucune raison de supposer qu'elles sont de Luis de Leon. Le seul fait que le premier livre des Géorgiques fut publié dans le premier volume, tandis que la traduction complète des quatre livres parut dans le second semble bien indiquer qu'elles étaient d'auteurs différents.

En 1783, Conti dans sa collection de poésies insérait deux des odes de Luis de Leon avec leur traduction en italien [1].

1. *Coleccion. de Poesias castellanas traducidas en verso toscano, é ilustradas por el Conde D. Juan Bautista Conti. Primera Parte. Tomo I Con*

En 1785 une réimpression de l'édition de 1761 paraissait à Valence [1].

En 1790 Ramon Fernandez consacre le tome X de sa collection aux poésies de Luis de Leon [2].

Enfin en 1804-1816 le P. Antolin Merino entreprit de donner une édition complète des œuvres espagnoles de Luis de Leon : son sixième tome, paru en 1816, était consacré aux poésies [3].

Il s'était servi à cet effet, outre les textes imprimés jusqu'alors, de dix manuscrits, dont la plupart existent encore, et il ajouta aux poésies déjà connues un certain nombre d'autres inédites, empruntées en général à un manuscrit de la Bibliothèque colombine de Séville. On ne saurait les accueillir sans réserves, car quelques-unes sont manifestement apocryphes.

Telle est l'ode sur la mort de maître Termon. En effet cette poésie est suivie, dans le manuscrit d'où elle est tirée,

---

superior permiso. en Madrid, en la Imprenta Real. M. DCC.LXXXII — Le tome III paru en 1783 contient les odes *Que descansada vida* et *Folgaba el Rey Rodrigo* (pp. 202 et 214).

1. *Obras propias y traducciones de latin, griego, y toscano, con la parafrasi de algunos psalmos, y capitulos de Job. Su autor El P. Maestr. Fr. Luis de Leon de la Orden de San Agustin, Doctor Theologo del Gremio y Claustro de la Universidad de Salamanca. Quarta impresion. En Valencia : Por Joseph y Thomas de Orga. M.DCC.LXXXV. Con las licencias necesarias.*

2. *Poesias del Maestro Fray Luis de Leon. Por Don Ramon Fernandez Tomo X. M.DCC.LXXXX. En Madrid en la Imprenta Real.* — In-8° de 359 pages. Ce recueil contient les mêmes poésies que l'édition de Valence, 1761.

3. *Obras del M. Fr. Luis de Leon de la Orden de San Agustin, reconocidas y cotejadas con varios manuscritos auténticos Por el P. M. Fr. Antolin Merino, de la misma orden. Tomo I. Exposicion del Libro de Job.* (Emblème représentant un chêne émondé, une hache au pied, et dans les branches une banderole avec l'inscription : *Ab ipso ferro.*) *Madrid MDCCCIV. En la Imprenta de la viuda de Ibarra. Con licencia.* — Le sixième tome est intitulé : *Las Poesias.* (Emblème et devise comme au premier tome). *Madrid Por Ibarra, Impressor de Camara de S. M.* 1816.

d'une autre de Juan de Almeida sur le même sujet[1]. Or, Almeida est mort pendant que Luis de Leon était en prison, et maître Termon semble bien avoir été encore en vie au moment où Luis fut arrêté.

La *Lira* sur la beauté physique de la Vierge, bien qu'inspirée par le Cantique des Cantiques, offre un caractère matériel bien éloigné de la tournure d'esprit de Luis de Leon et par conséquent a peu de chances d'être authentique [2].

En somme il est impossible d'affirmer avec une certitude absolue, en l'absence de textes autographes, que telle ou telle poésie est indubitablement de Luis de Leon.

Mais il en est un certain nombre qui ont toujours été considérées comme étant de lui et qu'une tradition constante, contemporaine de l'auteur, lui attribue : ce sont celles que Quevedo a publiées.

Tout au plus peut-on élever quelques doutes sur les deux poésies consacrées d'après Quevedo à la mort de Don Carlos.

La première semble inspirée du Psaume CXLV et d'un passage de Sénèque le Tragique. Bien qu'elle porte en titre *Au tombeau du prince Don Carlos* [3], peut-être serait-il aussi justifié de supposer qu'elle a trait à la mort de Charles-Quint ; et quant à la seconde [4], qui semble en effet se rapporter au fils de Philippe II, elle est tellement pitoyable qu'on regrette de la voir attribuer à Luis de Leon. L'une et l'autre d'ailleurs ne se trouvaient pas dans les manuscrits qu'a consultés Merino.

De même la traduction de l'ode d'Horace : *Quid fles Asterie ?* est peut-être de Sanchez de las Brozas [5].

Ces réserves faites, on peut prendre pour base d'une étude

1. *Obras*, t. VI, Apendice segundo, pp. 97-101.
2. *Obras*, t. VI, pp. 115-119.
3. *Obras*, t. VI, p. 95.
4. *Obras*, t. VI, pp. 95-96.
5. Voir Menendez Pelayo : *Horacio en España*, t. I, p. 18.

des poésies de Luis de Leon l'édition de Madrid 1631 ou celle de Milan de la même année.

Les poésies contenues dans ces recueils se divisent en traductions d'auteurs latins, grecs ou italiens, ou de textes de la Bible, enfin en compositions originales.

Il serait vain d'essayer de déterminer dans quel ordre l'auteur cultiva chacun de ces genres. M. Menendez Pelayo a voulu le faire.

D'après lui le développement du génie lyrique de Luis de Leon pourrait être étudié en le divisant en périodes. Et l'éminent critique suppose que le poète débuta par des imitations de l'italien, suivies d'une série de traductions du grec ou du latin, puis de versions de l'hébreu, et enfin de poésies originales.

Cette hypothèse est absolument erronée.

Tout d'abord les quelques imitations de l'italien ne furent certainement pas les premiers essais poétiques de Luis de Leon car, lorsqu'Arias Montano lui fit lecture du fameux livre mystique, c'est-à-dire peu avant 1560, Luis, de son propre aveu, ne savait pas encore l'italien [2]. Ces traductions, dont une au moins, celle de Giovanni della Casa, est d'une perfection remarquable, sont donc, selon toute apparence, au plus tôt de l'année 1560. Or dès 1552 Luis avait écrit sa *Prophétie du Tage* ; l'ode *Qué descansada vida* date probablement de 1557 et celle sur la *Vie du Ciel* de 1560 [3].

Quant aux traductions du latin on peut en dater quelques-unes : celle de l'ode *O navis referent in mare te novi* serait de 1568 ; et les quatre autres, publiées par Sanchez de las Brozas en 1574, sont vraisemblablement postérieures à 1568. Or entre 1568 et son arrestation en 1572 Luis composa plusieurs de

1. Menendez Pelayo : *Horacio en España*, t. II, pp. 27-33.
2. Voir plus haut, t. I, p. 108, note 1.
3. Voir plus loin, ch. XXVIII.

ses plus belles poésies originales parmi lesquelles la fameuse Ode intitulée *Nuit sereine* [1].

La traduction de la première Olympique paraît dater de l'emprisonnement de Luis et sans doute de 1575 [2].

Des traductions bibliques, quelques-unes remontent au moins à l'époque où l'auteur commença la version du Livre de Job, c'est-à-dire à ses débuts dans l'étude de l'hébreu, qui datent probablement de son séjour à Alcala en 1556 [3].

En réalité Luis de Leon cultiva simultanément tous ces genres, sans y apporter aucune méthode, et au hasard de ses lectures ou de ses impressions.

Sans donc attacher à l'ordre suivant aucune valeur chronologique, on peut commencer l'étude des poésies par les traductions ou imitations du latin, puis examiner les traductions de l'italien, du grec, de l'hébreu, et enfin les compositions originales.

Quevedo a inséré dans son recueil une traduction un peu libre des trente-trois premiers vers de l'Élégie 3 du deuxième livre de Tibulle, qui témoigne d'une élégante facilité [4].

Les traductions ou imitations des Bucoliques et du premier livre des Géorgiques ne méritent pas d'observation particulière, si ce n'est qu'on y trouve une aisance plus grande peut-être que dans celle des Odes d'Horace, et que la lecture en est éminemment facile : on sent combien le traducteur avait pénétré l'esprit et goûté le charme de son modèle.

Elles sont naturellement exactes à part quelques erreurs insignifiantes [5].

1. Voir plus loin, ch. XXVIII.
2. Voir plus loin, ch. XXVIII.
3. Voir plus haut, t. I, p. 80.
4. *Obras*, t. VI, pp. 282-283.
5. Dans l'Eglogue II, v. 30, le mot *hibiscus* qui signifie guimauve est rendu par *acebo* qui désigne le houx. — La strophe 10 de l'Eglogue IV constitue un contresens : « Mezclado con los Dioses soberanos de vida gozará qual ellos lleno de bienes deleytosos y no vanos, »

Deux modifications étranges ont été cependant apportées au texte sans qu'on en voie la raison. Dans la première Églogue le nom d'*Amaryllis* est remplacé par celui de *Galatée*. Dans la huitième, *Nisa* est traduit par *Nise*. Cette dernière offre un certain intérêt si on la rapproche de l'emploi de ce nom de *Nise* dans la traduction de plusieurs odes d'Horace.

Pour rendre l'hexamètre virgilien Luis de Leon a employé le tercet dans les Églogues I, III, IV, V et IX, l'octave pour les autres, qui, à l'exception de la septième et de la huitième ne sont pas des dialogues ; encore ces deux dernières sont-elles des chants parallèles plutôt que des dialogues.

La nécessité de la rime a contraint le traducteur à rendre les vers latins par un nombre à peu près double de vers espagnols sans qu'on puisse lui reprocher toutefois d'être tombé dans l'amplification [1].

Les traductions ou imitations d'Horace sont au nombre de vingt-quatre dont quelques-unes, comme on l'a vu, peuvent être approximativement datées.

Traduire en vers un poète lyrique est une entreprise difficile : on ne saurait dire que Luis de Leon y ait toujours réussi. Son admirateur le plus fervent M. Menendez Pelayo reconnaît que « dans ses traductions proprement dites abondent les vers faibles et même sans harmonie ou mal mesurés, les phrases sans vigueur et même les contresens ». Ainsi dans l'ode 4 du livre I, le vers :

Nec regna vini sortiere talis

ne rend pas : « Ille Deum vitam accipiet, divisque videbit | Permixtos heroas, et ipse videbitur illis || (v. 15-16.) — La traduction du IIe livre des Géorgiques fut publiée pour la première fois par Mayans et n'offre aucune garantie d'authenticité.

1. Les 83 vers de l'Egl. I sont rendus par 157 v. ; les 93 de l'Egl. II, par 128 ; les 111 de l'Egl. III, par 157 ; les 63 de l'Egl. IV, par 112 ; les 90 de l'Egl. V, par 160 ; les 86 de l'Egl. VI, par 152 ; les 70 de l'Egl. VII, par 128 ; les 129 de l'Egl. VIII par 200 ; les 67 de l'Egl. IX, par 112 ; les 77 de l'Egl. X, par 144.

n'est pas rendu par la strophe :

¿ Que sabes, si hoy te llevará la muerte
al reyno de Plutón ? Adonde mal dado
jugarás, si te cabe a ti la suerte
de ser Rey de banquete convidado.

Dans l'ode 10 du livre III les vers :

Que no siempre tu puerta
podré sufrir al agua descubierta

ne traduisent pas :

Non hoc semper erit liminis, aut aquae
Coelestis patiens latus.

Dans l'ode 18 du livre II Luis a pris le mot *salis* pour le génitif du mot *sal* alors que c'est la deuxième personne du singulier du verbe *salio*, et il a traduit :

et ultra
limites clientium
Salis avarus

par :

en sus tierras te has entrado
y de sal avariento
solo a robar lo ageno estas atento.

Ce contresens est d'autant plus grave qu'il rend faux le vers d'Horace, la finale du génitif *salis* étant brève, tandis qu'à la deuxième personne du verbe *salio* la finale est longue. Ceci semblerait indiquer que Luis n'avait pas une notion exacte de la composition de la strophe.

Certaines images frappantes ont disparu, par exemple la fameuse métaphore de l'Ode 4 du livre I :

Pallida mors aequo pulsat pede pauperum tabernas
regumque turres.

En revanche, certaines expressions sont de véritables trouvailles. M. Menendez Pelayo fait remarquer avec raison que les mots : *vultus nimium lubricus adspici* de l'Ode 19 du livre I sont excellemment rendus par : *grande deslizadero a quien le mira ;* que, dans la version de la deuxième Epode *Beatus ille*, la précision des termes est admirable ; que l'Ode 4 du livre I, *Intermissa Venus diu* est rendue de la façon la plus heureuse [1] :

No trates mas en vano
! o de amor dulce cruda engendradora !
rendirme, que estoy cano
y duro para amar ; vete en buen hora,
revuelve alla tu llama
sobre la gente moza que te llama.

Il importe, pour en mesurer le mérite, de se rappeler qu'en ce genre Luis était un novateur ; qu'avant lui, à part le marquis de Santillana, qui avait imité Horace, on ne trouvait pas de traductions ni d'adaptations espagnoles de ce poète. En écrivant au secrétaire Juan Vazquez pour lui expliquer l'insertion dans son Commentaire sur Garcilaso de poésies de Luis de Leon, qu'il ne nommait d'ailleurs pas, Sanchez de las Brozas faisait remarquer qu'il « y avait peu de choses de ce genre en espagnol [2] ». Luis de Leon eut donc le mérite d'ouvrir une voie dans laquelle on peut ajouter qu'il ne fut pas surpassé.

Il se rendait compte de la difficulté de l'entreprise et l'exprime dans sa préface en termes pleins de bon sens.

« Que ceux qui voudront s'ériger juges de mes traductions, éprouvent d'abord ce que c'est que de traduire des poésies élégantes d'une langue étrangère dans la sienne, sans ajouter ni ôter de pensée, et de garder autant que possible les figures

1. Menendez Pelayo, *Horacio en España*, t. I, pp. 20-24.
2. « Hay pocas cosas de estas en nuestra langua. » (Voir plus haut, t. I, p. 188, n. 1.)

et le charme de l'original et de les faire parler castillan, et non comme des étrangères et des intruses, mais comme si elles étaient nées dans cette langue et indigènes. Je ne dis pas que je l'aie fait, et je n'ai pas cette présomption ; mais j'ai prétendu le faire et je le confesse. Et que ceux qui diront que je n'y ai pas réussi s'y essayent eux-mêmes ; peut-être alors estimeront-ils davantage mon travail. Je ne m'y suis appliqué d'ailleurs que pour montrer que notre langue reçoit bien tout ce qu'on lui confie et qu'elle n'est ni dure ni pauvre comme quelques-uns le disent, mais malléable comme la cire et riche pour ceux qui savent l'employer [1]. »

Ces traductions, quoi qu'en dise Luis de Leon, visent d'ailleurs plus à rendre le sentiment général de la poésie d'Horace, qu'à la traduire mot pour mot ; aussi se permet-il quelquefois de changer les images du texte, de moderniser certaines comparaisons, de faire quelques allusions à lui-même ; et cela donne, il faut l'avouer, à ces petites pièces une vie, un charme que n'aurait su atteindre une stricte transposition.

C'est ainsi que dans l'Ode 22 du livre I, l'Allemagne et les Maures remplacent l'Apulie et Juba.

Quale portentum neque militaris
Daunia latis alit aesculetis
Nec Jubae tellus generat leonum
Arida nutrix

est traduit, fort heureusement d'ailleurs :

Y mas fiera alimaña,
mas fiera y espantosa no mantiene
la mas alta Alemaña
en sus espesos bosques, ni la tiene
la tierra donde mora
el moro, de fiereza engendradora [2].

1. Dédicace à Pedro Portocarrero *in fine*. (*Obras*, t. VI, p. 4.)
2. *Obras*, t. VI, p. 243.

Dans l'Ode 14 du livre II, la noblesse est désignée par « le sang des Goths ».

.....unda scilicet omnibus
Quicumque terrae munere vescimur
Enaviganda, sive reges,
Sive inopes erimus coloni.

devient :

Por do pasaran todos
quantos la liberal tierra mantiene
asi el que de los Godos
desciende y en su mano el sceptro tiene
como los labradores
que viven de tan solos sus sudores [1].

Dans l'Ode 18 du livre II :

Non ebur neque aureum
Mea renidet in domo lacunar ;
Non trabes Hymettiae
Premunt columnas ultima recisas
Africa,

est traduit :

Aunque de marfil y oro
no está en mi casa el techo jaspeado
con la labor del Moro
ni las vigas de Himecia han sustentado
columnas muy labradas
de los confines de Africa cortadas [2].

Cette méthode, comme on le voit dans cette dernière strophe n'est pas méthodiquement appliquée, et si le *More* rappelle la civilisation moderne, cette allusion voisine avec l'*Hymette* qui rappelle les habitudes antiques.

1. *Obras*, t. VI, p. 249.
2. *Obras*, t. VI, p. 250.

Dans l'Ode 7 du livre III

Neque in vias
Sub cantu querulae despice tibiae

est rendu par :

Y no abras la ventana
al canto dolorido
de la flauta alemana [1].

Dans ses traductions des Odes 5 du livre I, 8 et 12 du livre II, les noms de Pyrrha, de Barine et de Lycimnia sont remplacés par celui de *Nise* qui est également substitué à celui de Valgius dans l'imitation de l'Ode 9 du livre II.

Ce nom qui n'est ni grec ni latin peut passer pour l'anagramme d'*Inés*. En 1577 Jerónimo Bermudez, professeur de théologie à Salamanque, publia sous le pseudonyme d'Antonio de Silva, sa *Nise lastimosa* et sa *Nise laureada*.

Or, dans son imitation de la douzième Ode du livre III, Luis de Leon fait allusion à la bataille de Lépante du 7 octobre 1571. Faut-il conclure que cet anagramme fut emprunté à Luis de Leon par son collègue à l'Université ?

Il semble que ce ne soit pas sans raison que Luis de Leon fit usage de ce nom de Nise, et qu'il lui attribuait un sens allégorique dont malheureusement la trace est actuellement perdue [2].

Une remarque assez surprenante c'est que Luis de Leon n'a pas adopté pour rendre chacun des types de strophes d'Horace un modèle rythmique invariable, et que, se servant de strophes différentes pour rendre un même modèle, il ne semble pas avoir cherché à les choisir en harmonie avec le sujet.

Peut-être n'avait-il qu'une connaissance insuffisante des mètres d'Horace : c'est ce que laisserait penser l'erreur qu'il

1. *Obras*, t. VI, p. 259.
2. Voir plus haut, p. 211.

a commise sur le sens du mot *salis* dans l'Ode 18 du livre II, et qui surprend chez un lettré tel que lui, doublé d'un poète si mélodieux.

Quoi qu'il en soit, la statistique suivante montre qu'un même mètre espagnol lui sert à rendre des strophes latines de formes différentes et qu'inversement, des strophes identiques sont rendues par des mètres différents, sans que la raison de ce choix apparaisse clairement.

1° Il emploie les VERS BLANCS DE ONZE SYLLABES pour rendre l'asclépiade mineur :

De claros reyes claro descendiente [1].

2° La STROPHE DE QUATRE VERS HENDÉCASYLLABES ET HEPTASYLLABES pour rendre les distiques formés du sénaire et du quaternaire iambiques.

Dichoso el que de pleitos alejado [2].

3° La STROPHE DE CINQ VERS HEPTASYLLABES ET HENDÉCASYLLABES pour rendre :

a) Le distique formé d'un glyconique et d'un petit asclépiade :

Mientras que te agradaba [3]

b) La strophe sapphique :

Aunque de Scythia fueras [4]
Aguero en la jornada [5]

4° La STROPHE DE SIX VERS HEPTASYLLABES ET HENDÉCASYLLABES aBaBcC pour rendre :

1. *Obras*, t. VI, p. 232. Horace I, 1.
2. *Obras*, t. VI, p. 271. Horace, Epodes 2.
3. *Obras*, t. VI, p. 259. Horace, odes, III, 9.
4. *Obras*, t. VI, p. 260. Horace, odes, III, 10.
5. *Obras*, t. VI, p. 264. Horace, odes, II, 27.

a) La première strophe asclépiade composée de trois asclépiades mineurs et d'un glyconique :

El canto y lira mia [1]
Ay no te duelas tanto [2]
Asaz tenian guardada [3]

b) La deuxième strophe asclépiade composée de deux asclépiades mineurs, d'un phérécratien, puis d'un glyconique:

Tornaras por ventura [4]
Rehuyes de mi esquiva [5]
Cumpliose mi deseo [6]

c) l'asclépiade mineur isolé :

Ilustre descendiento [7].

d) Le distique formé du glyconique et de l'asclépiade mineur :

La madre de amor cruda [8]
Quando Lidia me alabas [9]
Despues de tantos dias [10]

e) la strophe sapphique :

El hombre justo y bueno [11]

---

1. *Obras*, t. VI, p. 71. Horace, odes, II, 12.
2. *Obras*, t. VI, p. 245. Horace, odes, I, 33.
3. *Obras*, t. VI, p. 261. Horace, odes, III, 16.
4. *Obras*, t. VI, p. 239. Horace, odes, I, 14.
5. *Obras*, t. VI, p. 243. Horace, odes, I, 23.
6. *Obras*, t. VI, p. 269. Horace, odes, IV, 13.
7. *Obras*, t. VI, p. 233. Horace, odes, I, 1.
8. *Obras*, t. VI, p. 241. Horace, odes, I, 19.
9. *Obras*, t. VI, p. 238. Horace, odes, I, 13.
10. *Obras*, t. VI, p. 267. Horace, odes, IV, 1.
11. *Obras*, t. VI, p. 242. Horace, odes, I, 22.

f) la strophe alcaïque formée de deux hendécasyllabes d'un ennéasyllabe et d'un décasyllabe alcaïques :

Con paso presuroso [1]

g) le distique formé d'un dimètre catalectique trochaïque et d'un sénaire iambique.

Aunque de marfil y oro [2]

5° Il emploie aussi la STROPHE DE SIX VERS HEPTASYLLABES ET HENDÉCASYLLABES, mais avec la disposition aBabcC pour rendre :

a) la deuxième strophe asclépiade:

Quien es o Nise hermosa [3]
Porque te das tormento [4]

b) la strophe alcaïque:

No siempre descendiendo [5]
Desciende ya del cielo [6]

c) la strophe sapphique:

Si Nise en tiempo alguno [7]

6° La STROPHE DE HUIT HENDÉCASYLLABES ABABABCC pour rendre le distique formé du grand archiloquien et du sénaire iambique catalectique.

Ya comienza el invierno riguroso [8]

Le recueil de Quevedo contenait une seule traduction du

1. *Obras*, t. VI, p. 249. Horace, odes, II, 14.
2. *Obras*, t. VI, p. 250. Horace, odes, II, 18.
3. *Obras*, t. VI, p. 237. Horace, odes, I, 5.
4. *Obras*, t. VI, p. 257. Horace, odes, III, 7.
5. *Obras*, t. VI, p. 69. Horace, odes, II, 9.
6. *Obras*, t. VI, p. 253. Horace, odes, III, 4.
7. *Obras*, t. VI, p. 246. Horace, odes, II, 8.
8. *Obras*, t. VI, p. 235. Horace, odes, I, 4.

grec, fort importante il est vrai, celle de la première Olympique de Pindare. Il semble que l'on peut assigner à cette version la date de 1575 avant-dernière année de l'emprisonnement de Luis de Leon.

Cette traduction fut sans doute faite sur l'édition de Plantin (Anvers 1567). Elle est fort habile et Luis a vraiment su *rendre ce texte espagnol*, comme se plaisaient à dire les contemporains, autant que faire se peut. Il a suivi fort exactement l'original et l'on doit seulement relever quelques erreurs. Ainsi les vers 7-12 de la deuxième strophe :

Y con maestra mano
descanta señalado
en la mas dulce parte
del canto, la que infunde mas contento
y en el banquete amado
mayor dulzor reparte

ne traduisent pas exactement les vers 14-17 du grec :

ἀγλαΐζεται δὲ καὶ
μουσικᾶς ἐν ἀώτῳ,
οἷα παίζομεν φίλαν
ἄνδρες ἀμφὶ θαμὰ τραπέζαν.

De même dans la strophe 11 les vers 5-6 :

Y siempre aviene
ser excelente, y raro
el bien que de avenida
y junto, y en un dia al hombre viene.

ne traduisent pas les vers 99-100 ;

τὸ δ' ἀεὶ παράμερον ἐσλὸν
ὕπατον ἔρχεται παντὶ βροτῷ.

Dans la strophe 12, les vers 3-6 :

Y el Cronio, que hacia el sol contino mira,
para que tanto pueda
me infundirá copioso
don de palabras vivas

ne rendent pas le texte grec (v. 109-11) :

ἔλπομαι
σὺν ἅρματι θοῷ κλειξειν, ἐπίκουρον εὑρὼν ὁδὸν λόγων,
παρ᾽ εὐδείελον ἐλθὼν Κρόνιον.

Cette traduction offre la particularité que l'auteur a employé une strophe TRÈS COMPLIQUÉE DE DIX-NEUF VERS DE SEPT ET DE ONZE SYLLABES répartis dans l'ordre abCbaCcdeFdeFggHIhI avec l'intention évidente d'imiter dans une certaine mesure la coupe de la strophe de Pindare. Mais soit que le poète n'ait pas eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre, soit que le texte qui servit à l'impression ait été défectueux, la cinquième strophe de l'édition de Quevedo est dépourvue du seizième vers qui devait être un hendécasyllabe rimant avec l'avant-dernier vers, et la dix-neuvième strophe est dépourvue du second et du quatrième vers qui sont suppléés dans certains manuscrits, mais avec une interversion des vers 5 et 4.

Merino a également publié, en l'attribuant à Luis de Leon sur l'autorité d'un seul manuscrit [1], la traduction de deux fragments de l'*Andromaque* d'Euripide : l'authenticité en est donc incertaine. Tout au plus peut-on signaler pour la démontrer que Luis de Leon connaissait bien l'Andromaque, car il en a traduit en prose les vers 943-953 dans son *Épouse Parfaite*.

Le premier fragment correspond aux vers 103-116 [2]. Le vers 108 :

εἵλκυσε διφρεύων παῖς ἁλίας Θέτιδος.

n'est pas traduit et est remplacé par un blanc dans l'édition de Merino. Au reste la traduction en tercets est assez exacte.

1. C'est le manuscrit que Merino appelle manuscrit d'Alcala.
2. *Obras*, t. VI, pp. 288-289.

Le second morceau est un chœur (v. 766-789 [1]) rendu en distiques d'hendécasyllabes et d'heptasyllabes. Les deux derniers vers espagnols ne correspondent pas à des vers du texte grec. Bien que cette traduction soit moins exacte que la précédente, peut-être en raison de la difficulté du rythme grec, elle offre un réel mérite.

En fait d'imitations de l'italien, Quevedo s'était borné à en publier une de Pétrarque : *Mi trabajoso dia* [2] en strophes de treize vers hendécasyllabes et heptasyllabes : présentant l'arrangement : aBCaBCcDDEefF ; une autre de Bembo : *Señor aquel amor por quien forzado*, en strophes de sept et de onze syllabes disposées dans l'ordre cDcDDEE : elles sont précédées d'un tercet ABB, le premier vers étant dépourvu de rime.

Merino donne encore une traduction de la *canzone* de Giovanni della Casa : *Arsi : e non pur la verde stagion fresca* qui a été rendue avec une remarquable exactitude et une singulière habileté en employant la même strophe et la même distribution de rimes que l'original, ABCBACCDdEE, avec l'envoi AaBB : *Ardi y no solamente la verdura* [3].

En raison du caractère érotique de cette pièce on peut douter cependant qu'elle soit authentique.

A ces poésies sont joints cinq sonnets qui trahissent l'imitation italienne. M. Menendez Pelayo déclare que le troisième : *Agora con la aurora se levanta* est une des choses les plus belles et les plus délicates qu'il y ait en espagnol et qu'il rivalise avec le vingt-sixième sonnet de la *Vita Nova* [4] :

Tanto gentile e tanto onesta pare.

1. *Obras*, t. VI, pp. 289-290. Dans l'*Épouse Parfaite* Luis de Leon a cité aussi sans les traduire mot à mot les vers 1178-1182 d'Hécube.
2. *Obras*, t. VI, p. 67. C'est la *canzone* : Standomi un giorno, solo a la finestra.
3. *Obras*, t. VI, pp. 283-285.
4. Menendez Pelayo. *Horacio en España*, t. II, p. 27.

Le second : *Alargo enfermo el paso y vuelvo quanto* rappelle certains sonnets de Herrera par son ton désolé et ses sombres pensées. Il y est fait mention au dernier vers de *Nise* dont il a été question précédemment.

Il y a donc lieu de supposer que ces sonnets sont allégoriques en dépit de leur allure érotique. Et de fait, si on les entend de cette façon, le premier par exemple : *Amor casi de un vuelo me ha encumbrado* pourrait bien n'être qu'une prière à la Vierge. On en peut dire autant du quatrième et du cinquième : *O cortesia, o dulce acogimiento; Despues que no descubren su lucero* [1].

Ces imitations offrent un grand intérêt : le sonnet en effet ne saurait être une improvisation et demande au contraire une méditation sérieuse. Luis de Leon, s'il est véritablement l'auteur de ces petits poèmes a montré qu'il était capable de manier heureusement ce mètre compliqué.

Il ne se borna d'ailleurs pas à des imitations et il semble bien que l'on possède de lui des sonnets originaux, entre autres un sonnet sur la Nativité qui daterait de 1578 et qui, par sa simplicité et sa gravité, semble bien lui convenir [2].

1. Merino a publié sept sonnets t. VI, pp. 72-75, et pp. 128-129. Les deux derniers ne sont peut-être pas de Luis de Leon, l'un : *Quando me paro a contemplar mi vida* est tiré d'un ms. de la bibliothèque Magliabecchi de Florence qui n'offre aucune garantie ; le second : *Tieneme el agua de los ojos ciego* est cité dans les *Anotaciones a Garcilasso* (Élégie II, pp. 376-377) par Fernando de Herrera qui dit que plusieurs personnes croient qu'il est de Francisco de Figueroa.

2. Ces deux sonnets ainsi qu'un autre ont été publiés par Ramon Menendez Pidal dans la *Revista quincenal* (10 janvier 1917, pp. 55-56) et dans le recueil : *Estudios literarios. Madrid, 1921*. Il les a tirés d'un recueil de poésies manuscrit formé vers 1583 à Toro par Francisco Moran de la Estrella, et faisant aujourd'hui partie de la bibliothèque du Roi (fol. 89). Il a décrit ce manuscrit dans le *Boletin de la Real Academia Española*, t. I, 1914, pp. 44-55, dans un article intitulé : *Cartapacios literarios salmantinos del siglo XVI*. J'estime fort douteux pour ma part que le second sonnet, sur le Saint-Sacrement, soit de Luis de Leon en raison des traces d'affectation qui le déparent.

Le troisième livre de l'édition de Quevedo contient les poésies religieuses, traductions ou imitations de Psaumes, et quelques traductions en tercets du Livre de Job.

Il était précédé d'un bref avertissement dans lequel l'auteur expliquait qu'il avait essayé de rendre la simplicité et la saveur de ces textes antiques, et justifiait l'emploi de la poésie par celui qu'en avaient fait les prophètes. Cette courte introduction est une espèce de résumé de la définition de la poésie donnée dans les *Noms du Christ*, et précédemment citée [1].

Quevedo publia la traduction des Psaumes I, IV, XII, XVIII, XXIV, XXVI, XXXVIII, XLI, XLIV (sous deux formes, la seconde n'existant pas dans l'édition de Milan), LXXI, LXXXVII, CIII, CVI, CII, CXIII, CXXIV, CXXIX, CXXXVI, CXLV, CXLVII, du dernier chapitre des Proverbes et des chapitres III-XII, XIX, XX et XXIX du Livre de Job : ce dernier n'existe pas dans l'édition de Milan.

L'authenticité de ces traductions semble démontrée par leur existence dans le manuscrit du couvent de San Felipe el Real qui se trouve aujourd'hui à l'Académie de l'Histoire.

Ce sont plutôt des imitations que des traductions. Elles paraissent avoir été faites sur le texte de la Vulgate et non sur le texte hébreu. Ainsi, dans la version du Psaume II, qui n'est pas dans l'édition de Quevedo, le verset 12 : « Apprehendite disciplinam » est rendu par *Aprended la doctrina*. Or ce passage est un de ceux que, dans ses leçons sur la Vulgate, Luis a déclaré pouvoir être traduits de plusieurs façons : il lui donne entre autres le sens d'*osculamini filium* [2].

1. Voir plus haut, pp. 195-197. Il s'agit du développement sur le but de la poésie qui se trouve dans le commentaire du nom *Monte*. (*Obras*, t. III, pp. 144-146.) Les ressemblances sont frappantes : en particulier après avoir déploré la légèreté des vers que lisent ou chantent les jeunes gens, il termine par les mots : « Pero esto es de otro lugar », alors que son Avertissement prend fin sur la phrase : « Pero esto ni es mio ni de este lugar. »

2. Voir plus haut, t. I, p. 378.

Le Psaume XXXVIII contient au verset 6 un passage que Luis déclarait mal rendu dans la Vulgate : « Ecce mensurabiles posuisti dies meos. » Ce verset n'a pas été traduit par Luis de Leon [1].

D'autre part dans la version du Psaume I, la sixième strophe semble avoir été ajoutée et ne correspondre à rien dans la Vulgate.

Ces traductions doivent appartenir à des époques fort différentes : quelques-unes lourdes et pénibles trahissent la main d'un débutant ; d'autres, au contraire, sont d'une netteté, d'une élégance et d'une harmonie remarquables et donnent l'impression d'être l'œuvre d'un maître. Celles qui furent insérées dans les *Noms du Christ* sont du nombre [2].

Les rythmes choisis par Luis de Leon pour traduire ces Psaumes ne semblent pas plus que ceux qu'il avait employés pour rendre les mètres d'Horace, inspirés et déterminés par les conditions du texte original.

C'est ainsi qu'il ne paraît pas avoir compris que la forme essentielle du Cantique ou du Psaume est le distique fondé sur le parallélisme ou l'antithèse rythmique : en conséquence il a employé fréquemment pour les rendre la strophe au lieu du tercet ou du distique.

Les Psaumes XVII, XVIII, LXXXVII, CII (sous sa première forme) et le trente et unième chapitre des Proverbes sont en tercets. Les Psaumes XI [3], CII (sous sa seconde forme) CIII et CIX sont en distiques de onze et de sept syllabes AbAb ; le Psaume LXXI en distiques de la forme aBaB.

Toutes les autres traductions sont en strophes :

1° De cinq vers de onze et de sept syllabes : aBabB :

1. Voir *De Fide*. (6e proposition sur la Vulgate. *Opera*, t. V, p. 313.)
2. *Obras*, t. III, pp. 215-217 ; pp. 458-460 ; t. IV, pp. 207-210.
3. Le Psaume 11 finit par deux vers Aa.

Psaumes I, IV, VI (sous deux formes[1]), XII (sous deux formes), XXIV, XXVI, XXXVIII, XLI, XLIV, sous la seconde forme, CXIII, CXXII, CXXIV, CXXIX, CXXXVI, sous sa première forme, CXLV et CXLVII. C'est le type de la *lira* de Garcilaso et la strophe préférée de Luis de Leon.

2° De six vers de sept et de onze syllabes : aBaBcC : Psaume II.

3° De huit vers de onze et de sept syllabes :

a) aBacBedD : Psaume XXI.

b) ABccABCC : Psaume LXXIII.

4° De treize vers de sept et de onze syllabes :

a) abCabCcdeeDfF : Psaumes L, et CXXXVI, sous sa deuxième forme.

b) abCabCcdeEdfF : Psaume LXXVIII.

5° De vingt-deux vers de sept et de onze syllabes : aBCaBCcDEeDdfGfgHHiKiK : Psaume CVI.

Quant aux tercets du Livre de Job ils existent dans la partie autographe du manuscrit de San Felipe el Real.

Quevedo n'avait publié que les chapitres III - XII, XIX, XX et XXIX ; mais le manuscrit renferme les quarante-deux chapitres entiers à l'exception du XXIVe, du XXVIIe, du XXVIIIe, du XXXe et du XXXIe qui sont incomplets. Il est donc évident que Quevedo n'utilisa pas le manuscrit de San Felipe en ce qui concerne les chapitres de Job.

On a vu à propos du Livre de Job qu'une traduction primitive, en prose, des versets, semble avoir été composée par Luis de Leon, peut-être à la même époque que sa traduction du Cantique des Cantiques et qu'un des faits qui permettent de former cette hypothèse est la présence dans un certain nombre de mots de cette traduction de l'*f* étymologique

1. Dans la deuxième, les strophes 8, 13, 15, 19, 22, 25 et 29 ont les vers 1 et 3 accentués sur la dernière syllabe (agudos).

qu'on ne retrouve plus dans la suite dans l'orthographe de l'auteur [1].

La même particularité se retrouve dans les tercets de Job au chapitre XXVIII : buytres no la *f*allaron hasta agora [2]; au chapitre XXXII : Aunque el su *f*abla a mi no ha enderezado [3]. Il faut noter d'ailleurs que le chapitre XXVIII n'a pas été complètement traduit.

Or il semble qu'on puisse distinguer dans le texte autographe de l'Académie de l'histoire trois parties : d'abord jusqu'au feuillet 173 verso, une première mise au net des trente-quatre premiers chapitres; puis au feuillet 174 recto un cahier plus petit et sans doute plus ancien, constituant un véritable brouillon écrit d'une main hâtive et se terminant au folio 205 verso par le chapitre XLII. Enfin, du folio 196 recto au folio 205 recto, se trouve un texte soigneusement écrit contenant les chapitres XVIII, XXI, XXII, XXIII, XXIV (incomplet), XXVII (incomplet) et XXX (incomplet) faisant partie d'un cahier de même format que le précédent, mais distinct de lui.

Ces chapitres XVIII, XXI, XXII, XXIII et XXIV manquent dans la première partie du cahier : il semble donc qu'ils n'aient été repris par le poète qu'après qu'il eut achevé de traduire le Livre de Job en entier. Il n'aurait donc pas fait cette traduction méthodiquement et de bout en bout : c'est ce qui expliquerait que les chapitres III - XII seraient tombés dans le domaine public avant les autres. Si Quevedo en publia deux de plus, c'est qu'il les recueillit lui-même dans une collection faite en dehors de l'auteur et postérieure sans doute à celle qui servit à l'édition de Milan puisqu'elle contient en plus, de même que la seconde traduction du Psaume XLIV, le chapitre XXIX du Livre de Job.

1. Voir plus haut, p. 182.
2. *Obras*, t. I, p. 130.
3. *Obras*, t. I, p. 228.

Quant à la troisième partie du cahier, peut-être n'est-elle pas de la main même de Luis de Leon, mais n'est-ce qu'une copie d'un de ses secrétaires ou de son neveu Basilio Ponce de Leon.

Ce qui importe c'est de constater que ces tercets remontent à une date antérieure où le poète, ne sachant pas encore l'hébreu, se servait du texte de la Vulgate.

Plus tard il aurait repris ce travail pour le perfectionner, à mesure que grandissaient son habileté à manier l'idiome national et sa science de l'hébreu, et cela avec l'intention de terminer par ces traductions, comme il l'annonce dans sa préface du Livre de Job, chacun des chapitres qu'il avait commentés. Il aurait conçu ce plan à l'époque où il se mit à reviser et à achever son Explication du Livre de Job, à la demande de la Mère Ana de Jesus.

On est frappé en lisant ces tercets de l'aisance avec laquelle le traducteur a su rendre espagnol le texte original malgré les difficultés presque insurmontables qu'il présentait. Une pareille entreprise ne pouvait aboutir qu'après des essais multiples, et sans doute bien des échecs. Soit que Luis de Leon qui considérait, non pas comme un divertissement ou un délassement, mais comme un devoir d'apôtre, de rendre accessibles et séduisants pour les ignorants et les profanes les textes sacrés, ait repris tout le long de sa vie la composition de cette paraphrase, soit qu'il ne l'ait poussée jusqu'au bout qu'à partir de 1580, date à laquelle la publication des œuvres de sainte Thérèse le mit en rapports avec les Carmélites, on ne peut qu'admirer le résultat qu'il a obtenu et la maîtrise qu'il avait atteinte.

CHAPITRE XXVIII

Les poésies originales. — Conclusion.

Dans l'examen de ses poésies originales, en l'absence d'une édition critique, qui manque encore, on peut prendre pour point de départ les manuscrits de Jovellanos et de San Felipe décrits par Merino, ainsi que les deux éditions de Madrid et de Milan 1631. L'accord de ces différents textes constitue pour le moment à peu près l'unique garantie d'authenticité.

Ces poésies sont au nombre de vingt-huit dans le texte imprimé.

On a peine à croire cependant que quelques-unes soient vraiment authentiques.

L'épitaphe de Don Carlos, qui daterait par conséquent de 1568, l'est peut-être ; elle semble inspirée de deux sources que Luis de Leon connaissait bien : un passage du Psaume CXLV et quelques vers de Sénèque le Tragique.

Dans le Psaume CXLV en effet, à la troisième strophe, Luis de Leon avait traduit :

> L'alma va por su parte
> a su esfera con presto movimiento
> y en polvo la otra parte
> se torna y al momento
> los sus intentos todos lleva el viento [1] ;

---

1. *Obras*, t. VI, p. 425.

et dans la tragédie d'Hercule sur l'Œta, on lit les vers suivants :

quidquid in nobis tui
Mortale tuerat, ignis evictus tulit,
Paterna coelo pars data est, flammis tua [1].

Mais ni cette épitaphe ni la *Cancion* qui la suit ne se trouvent dans les manuscrits, ce qui les rend justement suspectes[2]. Et de plus on peut se demander si l'épitaphe ne se rapporte pas à Charles-Quint, ce qui la reporterait à 1558.

Quant à la *Cancion*, qui semble bien en effet se rapporter au fameux Don Carlos, elle est d'une faiblesse déplorable.

On en peut dire autant de l'Ode à Notre-Dame : *No vieramos el rostro al Padre Eterno*. Cette leçon de théologie versifiée en octaves paraît bien indigne de Luis de Leon.

La pièce intitulée *Del mundo y su vanidad* est postérieure à la mort de Don Juan d'Autriche (1er octobre 1578) et à la défaite du roi Sébastien de Portugal à Alcazar-Kébir le 4 août 1578. Elle traite un sujet analogue à celui que développa Herrera dans sa belle ode à la Désillusion, et l'on y trouve quelques idées du poète sévillan. Elle contient également des imitations d'Horace. Elle offre la disposition de la *lira* de Garcilaso aBabB qui est le type de strophe préféré de Luis de Leon. Mais elle est si lourde et si plate qu'il est pénible d'attribuer au délicat poète de pareils vers d'aveugle.

Au reste, en raison même de leur insignifiance, ces poésies n'offrent qu'un faible intérêt pour une étude critique.

Quant aux autres, sans reproduire toutes les raisons qui

1. *Hercules Œtaeus*, acte V, v. 1966-1968. L'épitaphe donnée par Merino, t. VI, p. 95, est rédigée comme suit : «Al tumulo del Principe Don Carlos : Aqui yacen de Carlos los despojos, | la parte principal volviose al cielo, | con ella fué el valor, quedóle al suelo | miedo en el corazon, llanto en los ojos.

2. Voir *Obras*, t. VI, p. 95, note 2.

peuvent aider à les dater, ce travail ayant été fait ailleurs [1], il suffira d'en donner les conclusions et de les compléter par la discussion de la date de deux ou trois pièces qui n'ont pas encore été examinées à ce point de vue.

Voici donc quel semble être l'ordre chronologique dans lequel il faut les placer.

1° La première paraît être la Prophétie du Tage : *Folgaba el Rey Rodrigo* qui serait de 1551-1552, époque à laquelle Luis dut passer son baccalauréat à Tolède [2].

2° L'ode sur la Connaissance de soi-même : *En el profundo del abismo estaba*, est de 1553-1554, car les derniers vers indiquent que l'auteur s'était converti, ou avait fait profession, dix ans plus tôt [3].

3° L'ode *Qué descansada vida* aurait été composée à l'occasion de l'abdication de Charles-Quint et de sa retraite au monastère de Yuste en 1556-1557. Dans la suite, l'auteur y aurait ajouté les strophes 4, 6, 11, 14 et 15 du texte donné par Quevedo [4].

4° L'ode sur les Sirènes : *No te engañe el dorado*, est adressée à Cherinto sur qui l'on n'a aucune donnée [5]. Le rapprochement entre la publication de la seconde édition de Lucrèce par Lambin en 1565 et les premiers vers de l'ode qui reproduisent la comparaison fameuse deux fois répétée dans le *De rerum Natura* :

Nam veluti puereis absinthia tetra medentes, etc. [6],

ainsi que d'autres raisons montrent qu'elle fut antérieure à l'emprisonnement du poète et permettent de lui assigner la date de 1565-1572.

1. Voir dans la *Revue Hispanique*, XLVI, 1919, pp. 193-248, mon article : *Notes pour une édition des poésies de Luis de Leon.*
2. *Obras*, ode XI, t. VI, p. 28.
3. *Obras*, ode IV, t. VI, p. 9.
4. *Obras*, ode I, t. VI, p. 5.
5. *Obras*, ode XIII, t. VI, p. 34.
6. Lucrèce, I, 395 et IV, 11.

5° L'ode à Pedro Portocarrero, *La cana y alta cumbre*, fut adressée à ce prélat lorsqu'il était à Grenade, au moment de la révolte des Morisques et postérieurement à la prise de Poqueira, c'est-à-dire en 1569 ou 1570 [1].

6° L'ode fameuse sous le titre de *Nuit sereine*, dédiée à Loarte : *Cuando contemplo el cielo*, paraît antérieure au procès de Luis et fait de nombreux emprunts au Songe de Scipion raconté par Cicéron au sixième livre de sa République. Or un professeur de Salamanque, Bartolomé Barrientos, avait publié en 1570 un *Commentaire sur le Somnium Scipionis*. On peut supposer qu'il inspira Luis de Leon et que l'ode date par conséquent de 1570-1572 [2].

7° L'ode sur la naissance de Doña Tomasina, fille du marquis d'Alcañices, Alvaro de Borja, et de sa femme, Elvira Enriquez : *Inspira nuevo canto* se trouve sous deux formes, aux feuillets 5 recto, et 41 recto de l'édition de Quevedo. Les personnages dont il est fait mention permettent de lui assigner la date de 1570-1572 [3].

8° L'ode à Pedro Portocarrero : *Virtud hija del cielo* fait allusion aux fonctions qu'il exerçait comme gouverneur de Galice depuis 1571 et semble d'autre part antérieure au procès. Elle contient de plus une imitation de l'Hymne à la Vertu d'Aristote : or, en 1570, Henri Estienne venait de donner une édition de Diogène Laërte à qui l'on doit la conservation de ce fragment d'Aristote. L'ode daterait donc de 1571-1572 [4].

9° L'ode à saint Jacques : *Las selvas conmoviera*, semble dater de 1571-1572 [5].

1. *Obras*, ode III, t. VI, p. 9.
2. *Obras*, ode XII, t. VI, p. 31. Sur Barrientos, voir plus haut, t. I, p. 335, note 1.
3. *Obras*, ode VI, t. VI, p. 17.
4. *Obras*, ode II, t. VI, p. 8.
5. *Obras*, ode XVIII, t. VI, p. 44.

10° L'ode sur l'Ascension : *Y dejas Pastor santo,* date probablement de l'Ascension de 1572 [1].

11° L'ode sur un Espoir déçu : *Huid contentos de mi triste pecho,* serait de 1573-1574 [2].

12° L'Ode à Notre-Dame : *Virgen que el Sol mas pura* fut écrite en prison et peut être placée entre le 8 mai 1573 et le mois de décembre 1576 [3].

13° L'Ode à tous les Saints : *Qué santo o qué gloriosa* [4] est une imitation de la douzième Ode du Livre I d'Horace, mais aussi de la deuxième Olympique de Pindare. Or précisément le 16 juillet 1575, Luis avait demandé qu'on lui apportât un Pindare. C'est à ce moment qu'il dut traduire la première Olympique : *El agua es bien precioso* [5]. Il est naturel qu'après la première Olympique il ait songé à traduire la seconde. L'ode à tous les Saints daterait donc de la Toussaint de 1575 ou 1576.

14° La *décima* : *Aqui la embidia y mentira* est naturellement du jour même de son acquittement (11 décembre 1576 [6]).

15° L'Ode à Pedro Portocarrero : *No siempre es poderosa* contient des allusions qui montrent qu'elle est postérieure à la libération du poète et probablement de décembre 1576 ou janvier 1577 [7].

16° L'ode à l'Isolement : *O ya seguro puerto,* semble dater des premiers temps qui suivirent l'acquittement et par suite de 1576-1577 [8].

17° L'ode à Salinas : *El ayre se serena,* date probablement

1. *Obras,* ode XVII, t. VI, p. 42.
2. *Obras,* ode XXII, t. VI, p. 61.
3. *Obras,* ode XXI, t. VI, p. 57.
4. *Obras,* ode XIX, t. VI, p. 50.
5. *Obras,* t. VI, p. 274.
6. *Obras,* ode XXIII, t. VI, p. 64.
7. *Obras,* ode IV, t. VI, p. 13.
8. *Obras,* ode XV, t. VI, p. 38.

de l'année 1577 où Salinas publia son livre *De Musica* [1].

18° L'ode à Felipe Ruiz : *Quando sera que pueda*, est sans doute de la même année 1577 [2].

20° L'Ode à Felipe Ruiz : *Que vale quanto vee*, qui contient la strophe d'où Luis tira son emblème et sa devise, est postérieure à sa libération et antérieure au 22 mars 1580 où l'auteur obtint la licence royale pour la publication de son premier ouvrage : *le Commentaire latin du Cantique des Cantiques* [3].

21° L'ode à Juan Grial : *Recoge ya en el seno* [4], semble être une des premières qu'il écrivit en sortant de prison, et dater par conséquent de 1577-1578.

22° L'ode sur la Vie du ciel : *Alma region luciente*, doit dater de l'époque où il préparait son *Commentaire* latin du Cantique, c'est-à-dire de 1577-1580 [5].

Aucun élément ne permet de présumer l'époque où furent composées les odes sur l'Avarice : *En vano el mar fatiga* [6] ; sur la Madeleine : *Elisa ya el preciado* [7] ; sur un juge corrompu: *Aunque en ricos montones* [8].

Comme on le voit ces poésies s'échelonnent sur une période très restreinte, la plupart de 1570 à 1580. Il serait donc imprudent de prétendre distinguer les manières successives par lesquelles aurait passé le génie du poète partant, comme on l'a dit, du sentiment de la nature, puis du sentiment de l'art, pour s'élever enfin à la contemplation

1. *Obras*, ode V, t. VI, p. 15.
2. *Obras*, ode VIII, t. VI, p. 21.
3. *Obras*, ode X, t. VI, p. 26.
4. *Obras*, ode IX, t. VI, p. 24.
5. *Obras*, ode XVI, t. VI, p. 40.
6. *Obras*, ode VII, t. VI, p. 20. Cependant les deux premiers vers feraient croire que cette ode est antérieure à l'occupation du Portugal par Philippe II en 1580.
7. *Obras*, ode XX, t. VI, p. 54.
8. *Obras*, ode XIV, t. VI, p. 37.

mystique [1]. Ces divisions seraient parfaitement artificielles.

En effet, si l'on considère certaines poésies que l'on peut dater avec vraisemblance, on verra que l'ode sur la Connaissance de soi-même, par exemple, qui n'est que de la théologie versifiée, appartient à l'année 1553-1554 et que l'abstraction y règne en souveraine [2].

L'Ode à Loarte [3], qui est antérieure au procès, est une des plus mystiques qu'il ait composées, en prenant ce mot mystique au sens vulgaire.

Tandis que l'on trouve des descriptions matérielles même dans les pièces postérieures au procès : par exemple dans l'ode *Quando sera que pueda* où la dixième strophe en particulier offre une description très précise, ou l'Ode à Juan Grial *Recoge ya en el seno.*

On ne saurait donc établir entre ces poèmes une gradation mystique : toute sa vie le poète a simultanément, ou tour à tour, emprunté à la vie, à la nature, aux anciens ou aux Italiens les motifs dont il s'est servi.

On pourrait cependant diviser ces pièces en trois groupes selon qu'elles ont été composées avant, pendant ou après le procès. Cette crise de l'existence de Luis de Leon n'a pas pu en effet ne pas laisser des traces profondes et visibles dans sa façon de penser ou plutôt de sentir ; car ce n'est pas tant le sujet de sa pensée que l'intensité et la qualité de sa sensation qui varièrent dans ces trois périodes.

Ce n'est pas sans appréhension, comme si l'on commettait une profanation, que l'on peut entreprendre l'étude critique de ces délicats chefs-d'œuvre. L'impitoyable analyse va mettre en pièces ces fragiles bijoux, et les réduire en poussière. On a dit que si le lyrisme pouvait s'apprendre, ce serait dans

1. Menendez Pelayo : *Horacio en España*, t. II, pp. 28-32.
2. *Obras*, t. VI, p. 89.
3. *Obras*, ode XII, t. VI, p. 31.

ces quelques poésies. Mais ce qui en constitue le mérite c'est précisément ce qui échappe à l'analyse, c'est leur âme légère et impalpable.

Ce qui frappe d'abord dans ces poèmes, c'est l'absence totale d'imagination, soit dans les idées, soit dans le style. La vie toute intellectuelle et ascétique de l'auteur l'avait en effet privé de tout ce qui peut alimenter la faculté imaginative ; plongé dans l'examen des conceptions théologiques les plus subtiles et les plus abstraites, détournant par profession ses regards des objets matériels pour contempler le monde spirituel, il se meut dans la sphère des idées pures. Non certes qu'il ne soit capable de saisir d'un œil pénétrant les formes ou les couleurs ; s'il put, comme l'assure Pacheco, apprendre à peindre seul et faire son propre portrait, cela dénote une grande justesse de coup d'œil, et ses œuvres contiennent bien des traits qui révèlent l'observateur avisé des spectacles naturels : ainsi dans son *Commentaire du Cantique des Cantiques* ses descriptions des yeux des tourterelles asiatiques [1], de la coiffure des statues gréco-phéniciennes qu'il avait vues dans son enfance [2], des serrures arabes [3], et, dans l'*Épouse Parfaite*, le charmant tableau de l'enfant caressant sa mère [4], prouvent qu'il voyait non seulement les grandes lignes, mais les détails des objets matériels, ce qui est le propre du peintre et du lyrique. Mais il n'en retient pas la sensation, et cela de propos délibéré : car derrière les apparences physiques il poursuit les réalités spirituelles.

Il néglige donc de tirer de son propre fonds les métaphores ou les images : celles qu'il emploie lui viennent presque exclusivement de la lecture assidue qu'il a faite des poètes antiques, surtout d'Horace, et, ce qui est bien caractéristique,

1. *Opera*, t. II, p. 38 ; *Obras* t. V, pp. 44-45.
2. *Opera*, t. II, pp. 33-34.
3. *Opera*, t. II, pp. 278-279.
4. *Obras*, t. IV, p. 404.

c'est que quelques-unes de celles dont il use le plus fréquemment ne correspondent pour lui à aucune perception réelle, à aucune expérience personnelle. C'est ainsi qu'il parle souvent de la mer agitée, des naufrages, dont il ne pouvait avoir aucune idée nette, car tout ce que l'on sait de son existence prouve qu'il ne vit jamais la mer.

On ne trouve guère qu'une exception : c'est la belle image dans laquelle le sage demande au tyran si son poing peut enserrer le cœur humain qui est lui-même capable d'enserrer l'univers [1].

Mais d'une façon générale ses métaphores ne sont que de simples poncifs dont il fait usage pour extérioriser sa sensation ou donner plus de relief à sa pensée, et qu'au reste, il n'a fait aucun effort pour rajeunir.

Car si l'on passe au style on retrouve presque uniquement les tours, les mots même de Virgile ou d'Horace, des Grecs ou des Italiens. Tout au plus l'auteur a-t-il introduit au milieu de ce matériel étranger quelques notions contemporaines ou locales : il parlera par exemple des Moluques [2], de l'artillerie allemande [3], du Cid [4], de Gonzalo de Cordoba [5]. Ces notes, brèves et rares d'ailleurs, qu'il mêle aux notations antiques, sans la moindre discrimination, rajeunissent en effet ces expressions ou communiquent une vie plus réelle aux métaphores classiques. Mais elles sont en somme exceptionnelles.

Le style, au reste, est souvent embarrassé ; parfois la phrase est inintelligible, le mot impropre ou dur : tout dénote la précipitation.

---

1. *Obras*, ode IX, t. VI, p. 26 : « Ton poing est-il si étroit qu'il ne puisse contenir le cœur qui sait enserrer sous sa clé le ciel et la terre ? » Mais cette belle image est-elle de Luis de Leon ?
2. *Obras*, ode VII, t. VI, p. 20, strophe 1.
3. *Obras*, ode II, strophe 6, t. VI, p. 9.
4. *Obras*, ode II, strophe 2, t. VI, p. 8.
5. *Obras*, ode II, strophe 3, t. VI, p. 8.

Luis de Leon se permet de purs latinismes : par exemple il appellera le Cid « illustre victoire de mille luttes [1] ».

Parfois l'image est fausse : « Tel l'or fin, dit-il, retire du creuset un nouveau trésor [2]. »

En traduisant certaines métaphores, il les rend absurdes : le fameux vers d'Horace : « Si fractus illabatur orbis, — Impavidum ferient ruinae, » est transformé en cette naïveté, qui d'ailleurs est un contre sens : « Si la haute montagne tombe sur lui, *elle ne lui fait pas de mal* [3]. »

Il use de transpositions violentes qui font de la phrase un véritable rébus. Ainsi il écrira :

> Ni mas igual divide por derecha
> el ayre y fiel carrera
> o la traciana flecha, etc. [4].

qu'il faut construire : *ni mas igual divide el ayre por derecha y fiel carrera.*

Et de même la strophe :

> No te engañe el dorado
> vaso, ni de la puesta al bebedero
> sabrosa miel cebado [5],

a paru inintelligible à Merino lui-même, tant l'hyperbate est audacieuse. Il faut en effet construire : *No te engañe el dorado, vaso ni el bededero cebado de la sabrosa miel puesta,* ou, si l'on adopte le texte de Quevedo : *ni cebado de la sabrosa miel puesta al bebedero,* ce qui laisse encore subsister une ambiguïté,

1. *Obras,* ode II, strophe 2 : « Al Cid clara victoria de mil lides. » T. VI, p. 8.
2. *Obras,* ode IV, strophe 5 : « Qual fino oro | recobra del crisol nuevo tesoro. » T. VI, p. 14.
3. *Obras,* ode IX, strophe 6 : « Si la alta montaña | encima le viniere, no le daña. » T. VI, p. 25.
4. *Obras,* ode II, strophe, 6, t. VI, p. 9.
5. *Obras,* ode XIII, strophe 1, t. VI, p. 34.

car *cebado* peut se rapporter à *vaso*, ou, si l'on met une virgule après *cebado*, au sujet de *traspases* qui se trouve deux vers plus bas.

Quelquefois même on trouve de véritables incorrections ; par exemple à la fin de l'ode sur le *Séjour du ciel* il est impossible de construire grammaticalement les derniers vers :

Conoceria donde
sesteas... y...
...a tu manada
viviré junta sin vagar errada [1].

Enfin on relève des négligences telles que la rime du même mot :

Alli á mi vida junto
. . . . . .
veré distinto y junto
lo que es, etc [2]...

ou l'emploi du substantif et du verbe de même radical :

Si ya mi canto fuera
igual á mi deseo
cantando el nombre santo Zebedeo [3].

De composition il n'y en a point : il n'y a même, pour ainsi dire, pas de sujet. Que l'on prenne les plus admirables de ces pièces, les odes à Loarte, à Felipe Ruiz, à Salinas, le seul fond qu'on y puisse trouver c'est une aspiration à la vie éternelle, le désir de s'élever au-dessus de la terre. Quant au reste, malgré le peu d'étendue de ces petits poèmes, on y rencontre des longueurs, des développements qui ne sont que des souvenirs de lectures, des digressions.

1. *Obras*, ode XVI, strophe 8, t. VI, p. 42. Il est juste de noter que Merino a donné une autre leçon que Quevedo : « ...a tu manada | junta, no ya andara perdida, errada. » Mais alors il reste une difficulté dans l'emploi de la troisième personne succédant à la première.
2. *Obras*, ode VIII, strophe 2, t. VI, p. 21.
3. *Obras*, ode XVIII, strophe 1, t. VI, p. 44.

Si l'on examine par exemple l'ode *Quando sera que pueda* [1], elle débute par deux strophes qui expriment le désir d'arriver au ciel et d'y voir Dieu ; mais ensuite vient une imitation de Virgile, dans les cinq strophes suivantes où le poète énumère les mystères et les problèmes physiques dont alors il aura la connaissance et la solution [2]. La huitième strophe est une imitation d'un autre passage de Virgile [3] ; la neuvième celle d'un Psaume [4] en même temps que d'Horace ; la dixième est inspirée d'un passage de Virgile [5] ; et ces trois dernières forment une digression qui semble bien inutile. Les onzième, douzième et treizième strophes reviennent à l'imitation du premier passage de Virgile, et la quatorzième transporte de nouveau le poète dans les célestes parvis. En réalité, le sujet de l'ode entière se réduit à trois strophes: les deux premières et la dernière ; le reste est une amplification brillante qui n'est pas déplacée, mais qui n'était pas indispensable. Ce qui fait l'unité de ce morceau c'est l'aspiration à la vie éternelle où l'homme connaîtra enfin la vérité.

L'ode sur la *Nuit sereine* présente une composition plus régulière. Après une brève introduction, le poète développe l'antithèse entre la grossièreté terrestre et l'idéal céleste et finit par chanter la splendeur des planètes dont la vue aide notre âme à se dégager des liens de la matière. Toutefois la véritable unité de cette pièce réside dans la profondeur du sentiment qui l'inspire : ce dégoût de la terre, et ce désir du ciel [6].

L'*Ode à Salinas* offre un sujet peut-être plus précis : la musique élève l'âme au-dessus d'elle-même et la ramène à

1. *Obras*, ode VIII, t. VI, p. 21.
2. Virgile, Géorgiques, II, v. 477-482.
3. Virgile, Géorgiques, I, v. 310-331.
4. Psaume XVII.
5. Virgile, Géorgiques, I, v. 325-326.
6. *Obras*, ode XII, à Loarte, t. VI, p. 31.

sa première patrie qui est le ciel. Mais si cette idée peut sembler exposée sous une forme logique et conformément à un plan, c'est que cette poésie est courte puisqu'elle ne compte, sous sa première forme, que neuf strophes. Là encore c'est une sensation qui se transforme en désir de la béatitude et c'est la force de cette aspiration qui fait la véritable unité du poème [1].

L'*Ode à Grial* ne suit pas non plus un plan bien net : l'automne invite à travailler. Que Grial monte au sommet de l'Hélicon, qu'il s'y abreuve à la source de toute inspiration ; mais qu'il fasse seul le voyage, car Luis de Leon renonce à la poésie [2].

L'*Ode à Felipe Ruiz* est une combinaison d'Horace et de Prudence et traite de la fermeté ; mais c'est une sorte de méditation dans laquelle le début jure quelque peu avec la conclusion. Après avoir célébré l'énergie de l'homme qui reste maître de lui-même et trouve dans cette maîtrise le véritable bonheur, Luis termine par un développement contradictoire : l'homme qui ne cède pas à la tyrannie, mais préfère perdre la vie à perdre sa liberté, retrouve le bonheur suprême dans une autre vie [3].

L'*Ode sur le Séjour du ciel* est une simple allégorie du Bon Pasteur, une sorte de tableau plein de grâce de la félicité du chrétien docile. La septième strophe, qui conclut par une aspiration à s'unir à Dieu, devrait logiquement être la dernière. En effet la huitième, qui non seulement est inutile, mais gâte l'effet général parce qu'elle appartient à un ordre d'idées

1. *Obras*, ode V, t. VI, p. 15.

2. *Obras*, ode X, t. VI, p. 26. Il semble qu'il y ait dans cette ode une allusion à l'Hercule sur l'Œta de Sénèque au vers : *do no podrá llegar la postrer llama*. Or en 1576 Martin Antonio del Rio avait publié chez Christophe Plantin à Anvers ses *Adversaria* sur le texte de Sénèque le Tragique : il en avait signé la dédicace à Salamanque en janvier 1574. Luis de Leon dut en avoir connaissance à sa sortie de prison.

3. *Obras*, ode IX, t. VI, p. 24.

différent, ne faisait peut-être pas partie de la composition primitive qui se terminait sans doute comme les précédentes par l'espèce de prière ou d'exclamation de la septième strophe [1].

La plus caractéristique de ces poésies, et sans doute la plus parfaite, est l'ODE SUR L'ASCENSION. Elle ne comptait primitivement que cinq strophes ; les quatre autres qu'a publiées Merino doivent être éliminées sans hésitation, car elles ne concordent nullement avec les premières. Jamais le poète ne fut plus heureusement inspiré que lorsqu'il s'écriait :

« Tu laisses donc, ô Saint Pasteur, ton troupeau dans cette vallée profonde, obscure, dans la solitude et les pleurs ; et toi, fendant l'air pur, tu t'en vas au séjour de l'immortelle quiétude !

« Auparavant fortunés, maintenant tristes et affligés, ceux qui furent nourris dans ton giron, dépossédés de toi, où dirigeront-ils désormais leurs pensées ?

« Les yeux qui virent la beauté de ton visage, que regarderont-ils qui ne les irrite ? Pour qui entendit ta douce voix, quels sons, quels accents ne paraîtront sourds et misérables ?

« Cette mer agitée, qui, maintenant, lui mettra un frein ? Qui modérera le vent farouche et furieux ? Si tu restes caché, quelle étoile guidera la nef au port ?

« Hélas ! ô nuée, jalouse même de cette brève jouissance, pourquoi te presses-tu ? Où voles-tu hâtivement ? Quelles richesses emportes-tu ! Dans quelle pauvreté, dans quel aveuglement, hélas ! nous laisses-tu [2] ! »

Cette courte pièce est un pur chef-d'œuvre. On croit voir Luis de Leon, dans sa prison, le jour de l'Ascension, méditant silencieusement sur l'Évangile de cette fête : le Sauveur s'entretient avec les Apôtres, puis s'élève au ciel. A cette pensée,

1. *Obras*, ode XVI, t. VI, p. 40.
2. *Obras*, ode XVII, t. VI, p. 42.

des lèvres du prisonnier solitaire jaillissent involontairement ces beaux vers « moins écrits que rêvés [1] ». Point de plan savamment combiné : c'est l'antithèse qui donne ici une forme plus nette et une composition plus robuste à la poésie. Elle se poursuit dans le développement, chaque strophe commençant par le rappel des jours de bonheur où le troupeau fidèle jouissait de la vue et de la direction de son pasteur, et finissant par la constatation douloureuse de l'abandon où il va rester désormais. Cinq fois l'opposition se répète pour s'achever dans un sanglot, sans avoir eu le temps de sembler monotone. Et la cadence un peu molle de la *lira* s'offre spontanément à la mémoire du poète pour rendre avec une harmonie céleste son attendrissement et ses regrets.

C'est en effet toujours la *lira* de Garcilaso qu'emploie Luis de Leon avec le plus de bonheur, et de préférence à toute autre strophe. Il n'a fait usage d'autres types qu'exceptionnellement [2]. Il la manie avec une habileté infinie en général, quelquefois avec gaucherie ; il l'adopte docilement, sans faire le moindre effort pour la renouveler, et s'en sert indifféremment pour exprimer des sentiments calmes ou violents.

On peut s'étonner qu'un poète aussi délicat n'ait pas fait

1. A. de Musset : *Poésies Nouvelles* : Une soirée perdue.

2. Si l'on met à part la *décima* : *Aqui la embidia y mentira* ; l'ode *Huid contentos de mi triste pecho*, écrite en tercets ; la *Canción* à la mort et l'Épitaphe du tombeau de l'Infant Don Carlos, qui me paraissent toutes deux apocryphes, l'édition des *Poesías* de 1631 donne comme originales 24 poésies. Dix-huit de celles-ci, qui comprennent les plus belles compositions de Luis de Leon sont en strophes de cinq vers de sept et de onze syllabes, avec les rimes : *aBabB*. Des six restantes la première : *Aunque en ricos montones*, est en strophes de quatre vers : *aBaB* ; la seconde : *La cana y alta cumbre*, en strophes de six vers : *aBabcC* ; l'ode : *No siempre es poderosa* en strophes de sept vers : *aBaBbcC* ; l'ode : *No vieramos el rostro al Padre Eterno* en strophes de huit vers de onze syllabes : *ABABABCC* ; l'ode *A Nuestra Señora* : *Virgen que el sol mas pura* en strophes de onze vers : *aBCbACcDEdE* ; l'ode *Del Conocimiento de si mismo* : *En el profundo del abismo estaua* en strophes de treize vers : *ABCABCcdDEEFF*.

de plus nombreuses tentatives pour chercher des harmonies nouvelles, pour adapter d'une façon plus précise le mètre à la pensée ; qu'un écrivain aussi soigneux ait laissé tant d'incorrections dans son œuvre ; qu'un esprit aussi clair se soit contenté trop souvent de vers incertains ou inintelligibles ; qu'un lettré nourri de la lecture des anciens n'ait pas apporté plus d'efforts à la composition.

L'explication de ces défaillances est fort simple : c'est que l'on se trouve en présence de véritables et rapides improvisations que l'auteur n'a jamais songé à retoucher ni à refondre. Plusieurs n'étaient écrites que pour lui-même et ne devaient, dans son idée, jamais être publiées : aurait-il pu les remanier sans leur retirer leur séduction et leur grâce ?

C'est un charme pénétrant, mais subtil, qui se dégage de ces petits poèmes : il est impossible de l'analyser, malaisé de le définir. Ce ne sont pas des œuvres littéraires, mûries, corrigées, fruit d'une pensée qui s'étudie et se choisit : ce ne sont que des impressions, des états d'âme, sans grande variété en somme, mais d'une profondeur et d'une sincérité qui ravissent, et qui trouvent leur unité dans la note uniforme qui les traverse d'un bout à l'autre.

Pour exprimer ces impressions, le poète a pris les moyens d'expression qui s'offraient les premiers à lui parce qu'ils lui étaient les plus familiers : images, mots, constructions et rythme. Mais il les imprègne d'un esprit bien personnel, d'une profondeur de sensibilité qui les modernise, d'une sérénité intellectuelle et spirituelle qui les grandit et les transfigure, d'une simplicité qui les rend convaincants [1].

1. Menendez Pelayo remarque justement que « quand Luis de Leon prenait Horace par la main pour l'introduire dans le Parnasse *espagnol*, il ne le considérait pas comme un poète ancien, mais comme quelqu'un de sa famille et de sa maison. Il le modifie selon son caractère, le rend plus rustique et moins apprêté. » (*Horacio en España*, t. I, p. 24.)

Rien ne peut mieux faire comprendre l'originalité de Luis de Leon que de l'opposer au grand poète qui, à la même époque, à l'autre bout de la péninsule, faisait retentir de ses chants magnifiques les rives du Guadalquivir.

Fernando de Herrera n'a rien d'un spéculatif. Il est épris d'images fortes, violentes, accumulées, de rythmes sonores et majestueux. La strophe qu'il préfère n'est pas la *lira* de Garcilaso qu'il n'a employée qu'une fois, mais bien l'imposante strophe de treize vers dont douze hendécasyllabes [1].

L'image qu'il aime est l'image colorée, qui émeut fortement la rétine : aussi se plaît-il à célébrer l'or de la chevelure de sa Luz, la pourpre et la blancheur neigeuse de son teint. Et ce n'est pas seulement pour le vain plaisir d'utiliser les poncifs traditionnels : il éprouve aux jeux de la couleur une jouissance toute spontanée, peut-être parce qu'il vit dans une atmosphère saturée d'humidité, celle qui fait les coloristes. Il aime à accumuler toutes les teintes de sa palette, par exemple dans cette belle strophe qui faisait l'admiration de Lope de Vega :

« Le sacré Bétis couvrit la rive ondoyante pleine de fleurs, de pourpre, d'émeraudes caressantes et de tendres perles, et leva vers le ciel son menton recouvert de mousse verte, et fit tourbillonner dans le sable le cristal mobile de la sombre grotte et sa figure majestueuse parée de roseaux et de corail ».

Cubrió el sagrado Betis de *florida*
Purpura i blandas *esmeraldas* llena
I tiernas *perlas* la ribera ondosa,
I al cielo alçó la barba revestida
De *verde musgo* : i removió en l'*arena*
El movible *cristal* de la *sombrosa*
Gruta i la faz onrosa
De *juncos cañas* i *coral* ornada [2].

1. Voir *Fernando de Herrera (El Divino)* par Ad. Coster., 1908, p. 330 et suivantes.
2. *Hymne à Saint Ferdinand*, strophe 4.

En face de cette palette éblouissante et de cette robuste harmonie [1], les strophes légères et un peu molles de Luis de Leon estompent leur gracieuse et délicate silhouette où la couleur fait, pour ainsi dire, totalement défaut. En effet, quand on a cité « la cime blanche d'Illiberris » de l'Ode à Portocarrero [2], la verdure qui jaunit dans celle à Grial [3], le Bon Pasteur couronné de pourpre et de neige dans l'Ode sur le Séjour du ciel [4], quelques mots de la première ode *Qué descansada vida* [5] où il était impossible de ne pas citer des objets colorés, on ne trouve plus aucune mention de couleurs dans ces poésies ; et l'on peut faire la même remarque pour les descriptions des *Noms du Christ.*

Seule, une lumière blanche, diffuse et douce, supraterrestre, en quelque sorte, baigne et enveloppe les objets d'une espèce de nimbe.

Mais si l'image colorée est absente de l'œuvre de Luis de Leon, il est frappant combien il est sensible à l'image sonore, combien il est préoccupé de traduire l'aspect musical des choses. Dans l'*Ode à Salinas* [6] l'harmonie universelle des platoniciens est exprimée avec une suavité infinie : le sujet y prêtait. Mais dans la description du *Bon Pasteur* c'est surtout à la mélodie céleste dont il charme son troupeau que le poète s'attardera le plus complaisamment :

« Et lorsqu'à son zénith le soleil touche le point le plus élevé de sa course, lui, faisant la sieste, entouré de son troupeau, par de doux sons il délecte son ouïe sainte. Il touche

1. « Ici, dit Lope de Vega en parlant de cette strophe, aucune langue ne dépasse la nôtre. » *Biblioteca de Autores Españoles,* Obras no dramaticas de Lope de Vega, p. 140.
2. *Obras,* ode III, v. 1, t. VI, p. 9.
3. *Obras,* ode X, v. 1-5, t. VI, p. 26.
4. *Obras,* ode XVI, v. 6-7, t. VI, p. 41.
5. *Obras,* ode I, t. VI, pp. 5-8.
6. *Obras,* ode V, t. VI, p. 15.

son rebec sonore, dont la douceur immortelle transperce l'âme qu'elle amène à mépriser l'or et, brûlante, à sortir d'elle-même pour s'élancer éperdument dans cette félicité sans bornes. O son ! O voix ! Si seulement, si peu que ce fût, tu descendais en mes sens et mettais mon âme hors d'elle-même pour la convertir toute en toi, ô Amour ! »

Y de su esfera quando
la cumbre toca altisimo subido
el sol, él sesteando
de su hato ceñido
con dulce son deleyta el santo oido.
Toca el rabel sonoro,
y el inmortal dulzor al alma pasa,
con que envilece el oro
y ardiendo se traspasa
y lanza en aquel bien libre de tasa.
¡O son ! ¡O voz ! siquiera
pequeña parte alguna descendiese
en mi sentido, y fuera
de si el alma pusiese
y toda en ti, ¡o amor, la convirtiese [1] !

S'il célèbre l'Ascension, il regrette surtout de ne plus entendre la voix du Christ :

Quien oyó tu dulçura
¿Qué no tendrá por sordo y desventura [2] ?

Dans la première ode le bruit du vent dans les branches, le chant des oiseaux occupent une place importante dans la description :

« La brise... agite les arbres avec un doux bruit qui fait oublier l'or et le sceptre. »

El ayre...
los arboles menea
con un manso ruido
que del oro y del cetro pone olvido ;

1. *Obras*, ode XVI, v. 26-40, t. VI, p. 41.
2. *Obras*, ode XVII, v. 14-15, t. VI, p. 42. Voir plus haut, p. 242.

Et dans la septième strophe :

« Que ce soient les oiseaux qui m'éveillent de leur chant suave et sans étude. »

Despiertenme las aves
con su suave canto no aprendido.

Et c'est la musique qui complétera la félicité de cette retraite :

« Et tandis que misérablement les autres brûlent d'une soif insatiable du pouvoir éphémère, étendu à l'ombre, puissé-je chanter ! — A l'ombre étendu, couronné de lierre et d'éternel laurier, l'oreille attentive au son doux, harmonieux de l'archet savamment manié ! »

Y mientras miserable-
mente se están los otros abrasando
con sed insaciable
del no durable mando,
tendido yo a la sombra esté cantando.

A la sombra tendido,
de yedra y lauro eterno coronado,
puesto el atento oido
al son dulce, acordado,
del plectro sabiamente meneado [1].

Il semble en effet que ceux qui se consacrent aux spéculations les plus austères et qui ferment en quelque sorte volontairement les yeux au monde des formes et des couleurs sont prédisposés à éprouver un goût très vif pour la musique. Luis était de ceux-là : il détournait ses regards du monde des formes sous lesquelles nous apparaît la matière la plus grossière, « car tout ce que l'on voit n'est que tristesse et pleurs [2] », comme il le disait à son ami Salinas pour le consoler de sa cécité.

1. Texte donné par M. Federico de Onis dans la *Revista de filología española*, 1915, t. II, p. 254.

2. « Que todo lo visible es triste lloro. » (*Obras*, ode V, v. 45, t. VI, p. 16.)

Mais la musique est à la fois le plus immatériel des arts et celui qui émeut le plus les profondeurs de notre conscience sans que nous puissions nous en défendre ; car il est impossible à l'homme d'interdire aux sons de l'atteindre et de le dominer, comme le montre si ingénieusement le mythe des Sirènes.

Délicate et sensible, l'âme de Luis vibre à l'unisson de l'harmonie céleste que dégagent dans leur course réglée les sphères planétaires. Elle fait sa partie dans ce divin concert et, s'échappant des liens terrestres, croit déjà jouir par anticipation de l'éternelle félicité. Elle y trouve presque l'extase, une extase qui serait redoutable si cet état se prolongeait et si le poète ne redescendait bientôt sur la terre pour reprendre virilement sa tâche.

« Là, l'âme navigue sur une mer de douceur, et finit par s'y noyer de telle sorte qu'elle n'entend plus aucun accident extérieur ou étranger. Heureux évanouissement ! Mort qui donnes la vie ! Suave oubli ! Que ne puis-je continuer à jouir du repos que tu donnes, sans être jamais rendu à nos basses et viles sensations ! »

Aqui la alma navega
por un mar de dulzura, y finalmente
en él asi se anega,
que ningun accidente
estraño o peregrino oye o siente.
¡o desmayo dichoso !
¡o muerte que das vida ! ¡o dulce olvido !
duráse en tu reposo
sin ser restituido
jamas a aqueste baxo y vil sentido ! [1]

L'homme que la musique émouvait si profondément ne pouvait qu'être un poète infiniment harmonieux. Ses impressions se traduisaient immédiatement en mélodie ; mais cette mélodie n'était pas susceptible du développement sa-

1. *Obras*, ode V, strophes 7-8, t. VI, p. 16.

vant que lui aurait donné un artiste de profession : elle gagnait par conséquent à être brève dans son expression sous peine de tomber dans la monotonie. Et c'est en effet ce qui donne un cachet indéfinissable à ces frêles chefs-d'œuvre, à ces courtes strophes qui chanteront longtemps dans la mémoire des hommes et qui font redire avec un autre poète :

> Oh ! mon Dieu, dans si peu de chose
> Que de grâce et que de beauté [1] !

C'est une figure attachante que celle de Luis de Leon. La légende s'en est emparée presque immédiatement après sa mort pour la déformer et l'idéaliser. Alors que ses compagnons d'épreuve, Gudiel et Grajar, morts en prison, Martinez acquitté, mais finissant au milieu de l'hostilité de ses collègues de l'Université, tombaient dans l'oubli le plus profond, seule, la mémoire de Luis de Leon, loin de s'effacer, continuait à vivre et à grandir jusqu'à ce qu'il apparût comme la victime unique de l'Inquisition, des cachots de laquelle il était sorti triomphant.

En effet Grajar ou Martinez n'étaient que des séculiers dont les malheurs n'intéressaient aucune communauté puissante ; Gudiel avait joué un rôle trop secondaire à la petite Université d'Osuna pour mériter que son Ordre, dans lequel il n'avait rempli aucune prélature, s'intéressât particulièrement et activement à venger sa réputation

Mais Luis de Leon avait conquis une des premières chaires que les Augustins eussent occupées à la plus fameuse Université d'Espagne ; il avait publié des ouvrages importants ; il était mort Provincial : il fallait pour l'honneur de ses confrères qu'il fût l'objet d'une réhabilitation méthodique et complète.

1. Alfred de Musset, *Poésies Nouvelles :* Sur trois marches de marbre rose.

Immédiatement entreprise, elle se poursuivit sans relâche, silencieusement ou officiellement dans les historiens de l'Ordre, secondés par la sympathie des lettrés qu'avaient séduits ses écrits en langue vulgaire ou charmés ses poésies.

En 1584, dans le *Chant de Calliope* du livre VI de sa *Galatea*, Cervantès célébrait Luis de Leon encore vivant : « Je voudrais, disait-il, vous louer un génie qui étonne le monde et qui pourrait vous ravir en extase. C'est en lui que je résume et réunis tout ce que je vous ai montré jusqu'ici et tout ce que j'ai à vous montrer. C'est de Fr. Luis de Leon que je parle, lui que je révère, que j'adore et que je suis [1]. »

Dès 1623 Crusenius enregistrait la légende du « Nous disions hier » que les historiens postérieurs de l'ordre des Augustins ne tardaient pas à développer et à embellir [2].

En 1631 dans son *Laurier d'Apollon*, Lope de Vega lui consacrait également des vers élogieux : « Que tu connus bien l'amour suprême, celui de Dieu, augustin Leon, divin frère Luis, ô doux homonyme d'Augustin ! Avec quelle vérité nous as-tu donné en vers castillans le Roi-Prophète, que tu as traduit avec tant d'élégance ! Oh ! combien tu es redevable, comme tu le dis toi-même dans tes œuvres, à l'envie cruelle, grâce à laquelle tu mérites des lauriers immortels ! Ta prose et tes vers également conserveront la gloire de ton nom, et les *Noms du Christ*, notre roi, t'en donneront un éternel pour que la douce plume de ta main héroïque fasse naître l'étonnement devant la cause injuste de ta persécution. Tu fus la gloire auguste d'Augustin, tu fus l'honneur de la langue castillane que tu voulus introduire parmi les langues littéraires, en voyant qu'elle imite tant la langue romaine qu'elle peut rivaliser avec elle. Si tu vivais de notre temps, tu la défendrais vaillamment comme un lion [3]. »

1. Canto de Caliope, strophe 84.
2. Voir plus haut, pp. 15-18.
3. *Laurel de Apolo*, Silva, IV, v. 69-92.

Au début du XVIIe siècle, dans son *Livre des Portraits*, le peintre Pacheco fait de Luis de Leon un éloge enthousiaste et déclare qu'il « fut la plus vaste intelligence de son siècle [1] ».

Quevedo en 1631 donnait la première édition de ses poésies comme un antidote contre le mauvais goût [2].

Les éditions de Milan 1631 [3], de Mayans 1761 [4], de Sedano 1771 [5], de Merino 1816 [6] ne cessaient de rappeler sur lui l'attention des lettrés, pendant que, dans le grand public, son souvenir restait toujours vivant grâce aux quelques strophes ravissantes qui continuaient à courir de bouche en bouche.

Entre temps, les réimpressions de ses expositions latines de l'Écriture, en particulier du *Cantique des Cantiques* qui paraissait en 1604 [7] à Venise, en 1608 [8] et en 1649 [9] à Paris ;

1. « Fue la mayor capacidad de su siglo. » *Libro de descripcion de verdaderos Retratos, de Ilustres y Memorables varones, por Francisco Pacheco. En Sevilla*, 1599. — Cet ouvrage a été reproduit en phototypie par les soins de D. José Maria Asensio y Toledo en 1886 à Séville. — Bien que la page de titre donne la date de 1599, il semble que Pacheco ne le termina qu'en 1638. Voir *Fernando de Herrera (El Divino)* par Ad. Coster. Paris, 1908, p. 3, note.

2. Voir plus haut, p. 201, note 1.

3. Voir plus haut, p. 201, note 2.

4. Voir plus haut, p. 202, note 3.

5. Voir plus haut, p. 203, note 1.

6. Voir plus haut, p. 207, note 3.

7. *Expositio In Cantica canticorum Salomonis. Auctore F. Aloysio Legionensi August. Diuinorum librorum Primo apud Salmanticenses interprete. Eiusdemque Explanatio In Psalmum vigesimum sextum Dauidicum. Cum licentia et privilegio... Venetiis, M. DCIIII. Apud Io. Baptistam Ciottum.* — In-8°, de 88 ff. + 384 pp.

8. *Expositio In Canticum Canticorum Salomonis. Auctore F. Aloysio Legionensi Augustiniano Diuinorum librorum primo in Academia Salmaticensi interprete. In qua non solum verus literae sensus eruitur sed etiam tropologicus mira facilitate & foelicitate declaratur. Opus cûm concionatoribus, tûm pietatis studiosis omnibus apprimè necessarium. Cui accessit eiusdem auctoris pia valdè & consolationis plena explanatio in Psalmum. 26. Parisiis. Apud Eustachium Foucault, via Iacobaea sub signo Cochleae. Cum Priuilegio Regis.* 1608. — In-12 de 9 ff. préliminaires + 695 pp. + 13 ff.

9. *Expositio in Cantica Canticorum Salomonis. Auctore F. Aloysio*

la publication de son *Exposition du Livre de Job*[1] en 1779, du *Commentaire en espagnol du Cantique des Cantiques*[2] en 1798 sans compter les rééditions des *Noms du Christ* ou de l'*Épouse Parfaite*[3] témoignaient de sa popularité croissante.

Cependant, la Révolution avait passé ; l'Inquisition avait été supprimée et Luis de Leon apparaissait comme la victime de ce tribunal, comme la pensée libre dressée en face des puissances de ténèbres, comme la personnification de la science luttant contre l'ignorance.

C'était l'héroïque et innocente victime, l'âme sans fiel qui planait dans les sphères du pardon et de la spiritualité ; certains le considéraient comme un mystique, insouciant de tous les intérêts terrestres, une sorte de séraphin emporté dans l'azur bien loin de la vulgaire humanité.

Et cependant Luis de Leon était bien humain. En 1847 son procès providentiellement conservé fut publié par Miguel

---

Legionensi August. Diuinorum librorum primo apud Salmanticenses interprete. Eiusdemque explanatio in Psalmum vigesimum sextum Dauidicum. Cvm licentia et privilegio. (Ecu) Parisiis. Apud Iacobvm Qvesnel, via Iacobaea, sub signo Cochleae, & Columbarum. M. DC XXXXIX. — In-12 de XII ff. préliminaires non chiffrés + 696 pp. + 14 feuillets d'Index. En 1607 avait paru à part chez Antonio Ramirez, à Salamanque, une glose du Ps. 50 *Miserere mei* (décrit par Gallardo sous le n° 2681). Cette glose qui se trouve dans deux manuscrits, fut réimprimée à Barcelone en 1632 chez Lorenço Déu. M. Archer Huntington a publié le fac-similé de l'édition de 1632 à New-York en 1903. Merino l'a insérée dans sa collection, t. VI, pp. 370-379. Ce sont des strophes de 13 vers, de sept et de onze syllabes : abCabC cdeeDfF.

1. Voir plus haut, p. 190, n. 1.

2. *Traduccion literal y declaracion del Libro de los Cantares de Salomon hecha por el Mro. Fr. Luis de Leon, del Orden de San Agustin, Doctor Teologo y Catedrático de Sagrada Escritura de la Universidad de Salamanca. En Salamaca (sic) : En la Oficina de Francisco de Toxar. Año de M. DCC.XC.VIII.*

3. Le P. Gregorio de Santiago a relevé depuis 1583, dix-sept éditions des *Nombres de Christo* et quarante de la *Perfecta Casada*.

Salva et Pedro Sainz de Baranda [1] et l'on put enfin se faire une idée plus juste de sa vie et de son caractère.

On commença de l'étudier méthodiquement. Les biographies et les études d'Arango y Escandon en 1855-1856, et 1866 [2], de Gonzalez de Tejada en 1863 [3], de Reusch en 1873 [4] précisèrent certains détails.

Mais la publication du procès avait fait apparaître comme auteur responsable des poursuites contre Luis de Leon, Grajar et Martinez, le dominicain Bartolomé de Medina : autour de ce nom une lutte ardente s'éleva, éminemment profitable à ceux qui désirent se faire une juste idée de Luis de Leon ; car elle amena les champions des deux adversaires à publier une foule de documents du plus vif intérêt [5].

---

1. Voir plus haut, t. I, p. 5, note.

2. *Proceso del Padre Maestro Fr. Luis de León, Doctor Theólogo del Claustro y Gremio de la Universidad de Salamanca por D. Alejandro Arango y Escandon. Mexico imprenta de Andrade y Escalante*, 1856. Cette étude avait paru d'abord dans la revue mexicaine, *La Cruz*, en 1855-1856. Elle fut de nouveau publiée en 1866 à Mexico, à la même imprimerie sous le titre : *Fr. Luis de Leon. Ensayo historico por el Lic. Alejandro Arango y Escandon, Abogado del Colegio de Mexico*.

3. Vida de Fray Luis de Leon, por D. José Gonzalez de Tejada, Madrid 1863.

4. *Luis de Leon und die spanische Inquisition. von Dr. Heinrich Reusch, Professor der Katholischen Theologie an der Universität in Bonn. — Bonn, Eduard Webers Buchandlung*, 1873. On peut également citer l'étude superficielle : *Fr. Luis de Leon. Eine Biographie aus der Geschichte der spanischen Inquisition und Kirche im sechszehnten Jahrhundert, von Dr. C. A. Wilkens, Licentiaten der Theologie, Pfarrer an der reformirten Kirche in Wien. — Halle, C. E. M. Pfeffer*, 1866.

5. La plupart des documents intéressant la vie de Luis de Leon ont été publiés dans les ouvrages ou les collections suivantes : F. Blanco Garcia : *Segundo proceso instruido por la Inquisición de Valladolid contra Fray Luis de León*, Madrid, 1896. — *Fray Luis de León : rectificationes biográficas dans l'Homenaje á Menéndez y Pelayo*, Madrid, 1899, t. I, pp. 153-160. — *Luis de León, Estudio biográfico del insigne poeta agustino*, Madrid, 1904. — *Acta de reposición de Fr. Luis de Leon en una cátedra de la Universidad de Salamanca*,

Sans doute en découvrira-t-on de nouveaux qui préciseront certains détails de l'existence de Luis de Leon. Il manque aujourd'hui encore des éditions critiques de ses œuvres, surtout de ses poésies, ainsi que des travaux lexicographiques qui permettraient de juger avec exactitude de son mérite comme prosateur. On peut toutefois dès à présent esquisser de l'homme et de l'écrivain une image qui soit vraie dans ses traits essentiels et qui n'ait à subir dans l'avenir que de légères retouches.

Luis de Leon avait un tempérament délicat et maladif, sans doute dès sa naissance ; mais le travail excessif qu'il s'imposa, la solitude et l'isolement dans lesquels il vivait en partie par nécessité, en partie par goût, aggravèrent ces dispositions à tel point qu'à l'époque où il commence à être connu, elles avaient acquis une force redoutable : ces douleurs de cœur, cette mélancolie, cette idée qu'il allait mourir, ce délire de la persécution, enfin tous ces symptômes morbides sont des manifestations bien connues de ce que l'on nomme aujourd'hui neurasthénie. Si même l'on admet que son en-

---

dans la *Revista de Archivos* (1900), t. IV, pp. 680-682. — L. G. Alonso Getino : *Vida, escritos y fama postuma del Maestro Fr. Bartolomé de Medina*, dans la *Revista Ibero-Americana de Ciencias Eclesiasticas*, Madrid, 1902. — *La causa de Fr. Luis de León ante la crítica y los nuevos documentos históricos*, dans la *Revista de Archivos* (1903), t. IX, pp. 148-156 ; 268-279 ; 400-449 ; (1904), t. X, pp. 288-306 ; 380-397. *La autonomía universitaria y la Vida de Fr. Luis de León*, Salamanca, 1904. — *História de un Convento*, Vergara, 1904. — *Vida y processos del Maestro Fr. Luis de León*, Salamanca, 1907. — Fr. Conrado Muiños Saenz : *El « decíamos ayer » de Fr. Luis de Leõn*, Madrid, 1908. — *Fr. Luis de León y Fr. Diego de Zúñiga*, El Escorial, 1914. — Enfin le Père Gregorio de Santiago Vela a entrepris depuis 1916, de publier dans l'*Archivo Histórico Hispano-Agustiniano y Boletin Oficial de la Provincia del Smo. Nombre de Jesús de Filipinas*, paraissant à Madrid, tous les documents se rapportant à Luis de Leon : cette publication, déjà fort avancée, se poursuit actuellement. Le P. Gregorio de Santiago a donné dans son *Ensayo de una Biblioteca Ibero-Americana de la Orden de San Agustin*, article *Juan de Guevara*, vol. III, Madrid, 1917, une série de documents concernant Luis de Leon.

trevue avec le libraire Portonariis, à propos de la Bible de Vatable, qu'il a racontée avec tant de détails et de précision, n'exista que dans son imagination, sa sincérité d'ailleurs restant indiscutée et indiscutable, ce serait une manifestation de névrose bien caractérisée [1].

Ces conditions physiologiques le prédisposaient à l'exaltation d'une sensibilité excessive. Il se passionnait pour les idées ; l'ardeur qu'il apportait à les défendre le faisait s'identifier avec elles, et lui rendait intolérables les oppositions qu'il rencontrait. La passion avec laquelle il embrassait une cause lui donnait l'illusion qu'il était seul à la soutenir ; une certaine présomption, car il n'ignorait pas son mérite, lui faisait croire que, comme il se mettait tout entier au service de ce qui lui semblait juste, il exerçait sur les événements une influence prépondérante, qui lui valait la haine de tous ceux dont il avait triomphé.

Sa sincérité, son amour de la justice, le rendaient intolérant pour ceux qui ne partageaient pas son avis ou lui semblaient violer l'équité. Il était incapable de se taire devant ce qui lui paraissait inique.

Cette passion et cette intransigeance étaient accrues par son isolement volontaire et sa vie retirée. Celui qui vit continuellement en société sent ses indignations s'émousser par la fréquence même des iniquités ou des sottises dont il est le témoin. Luis, dans sa retraite, gardait intacte la rigidité de ses principes, et son intransigeance l'empêchait de conserver indéfiniment ses amis.

Doué d'une sensibilité presque maladive, comme le sont souvent les musiciens, il avait une volonté de fer. L'homme qui a subi pendant quatre ans les souffrances de la réclusion avec la perspective quotidienne d'une condamnation à la prison perpétuelle ou au bûcher, et qui, cependant, a su garder intactes

1. Voir plus haut, t. I, pp. 257-258.

son intelligence et sa lucidité d'esprit, bien qu'il fût en quelque sorte exclu de la communauté chrétienne, qui a su trouver dans ces conditions la force de travailler et de produire, avait à coup sûr une grande force d'âme.

Cette volonté il l'employa à dompter sa violence naturelle ou la force de son ressentiment, et s'il n'y est pas complètement parvenu, si des marques d'impatience trahirent quelquefois sa rancœur contre ses anciens adversaires, il faut reconnaître que son attitude est en somme restée correcte après son procès, et qu'il y avait à cela quelque mérite.

C'est, en effet, à ce magnifique effort qu'il dut la qualification de vénérable et la réputation de sainteté parmi les Augustins, qui firent qu'on l'enterra dans la partie du cloître réservée aux religieux qui s'étaient signalés par leurs vertus.

Son intelligence était vive et pénétrante ; sa mémoire, peut-être surchargée, ne semble pas avoir été en rapport avec elle ; et c'est là sans doute une des raisons qui expliquent son manque d'imagination.

Esprit précis, méthodique, porté aux études grammaticales ou juridiques, désireux d'étreindre des réalités tangibles, il comprit les études scripturaires et l'exégèse d'une manière très particulière, très moderne en somme, puisqu'elle répondait aux préoccupations qui guidaient les réformateurs protestants de son siècle.

Mais son intelligence était plutôt compréhensive : ses aptitudes universelles lui interdisaient la profondeur. Ce n'était pas un de ces génies qui rénovent, qui ouvrent des voies nouvelles à la pensée humaine. Sa science était vaste, mais peut-être moins profonde qu'on ne pourrait croire.

On a vu à quoi se réduisaient les hardiesses exégétiques qui lui furent si amèrement reprochées. Comme hébraïsant il semble bien inférieur à Arias Montano par exemple.

Comme théologien il paraît également être resté notablement au-dessous de Cano, de Soto ou de Vitoria.

De son temps, tout au moins, ne fut-il pas considéré comme une des lumières incontestées de la théologie : les éloges de son élève Pedro de Aragon, qui le met d'ailleurs sur le même plan que Juan de Guevara, sont évidemment sujets à caution et ne sauraient faire illusion.

Mais ce n'est pas seulement parce que l'orientation même de ses recherches, plutôt philologiques, le détournait de la spéculation purement abstraite, non plus qu'en vertu de cette triste loi que les supériorités les plus incontestables sont méconnues du vivant de ceux qui les possèdent. C'est qu'il était venu trop tard : la théologie était faite de son temps ; le Concile de Trente l'avait codifiée, laissant peu de chose à faire aux générations suivantes.

Comme écrivain son mérite est grand : c'est un des maîtres de la langue. L'*Épouse Parfaite* a connu la gloire d'un nombre infini d'éditions qui se répètent même aujourd'hui. Ses *Noms du Christ* sont considérés comme un des monuments fondamentaux de l'idiome castillan. Cependant on ne saurait dire qu'ils soient beaucoup lus, d'abord à cause du sujet qui ne saurait retenir qu'un public assez restreint, ensuite en raison du style qui se ressent de l'imitation de la période latine dont l'auteur toutefois n'a pas su ou n'a pas prétendu conserver l'harmonie.

Mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque, traiter un sujet aussi abstrait en langue vulgaire était une entreprise hardie que rendait difficile l'absence de modèles. A cette date Fernando de Herrera reconnaissait que l'espagnol n'était pas encore suffisamment assoupli pour exprimer toutes les idées, et Luis de Leon est obligé, pour justifier son entreprise, de discuter contre ses adversaires et de prouver que sa langue maternelle possède les ressources suffisantes pour rendre les conceptions les plus élevées et les plus subtiles et que le nier est le fait d'un absurde et inique préjugé.

A ce point de vue il a donc le mérite d'être un novateur.

Mais on ne saurait dire qu'il ait réussi avec autant de bonheur que Herrera ou même Francisco de Medina dont la Préface aux Anotaciones restera un des morceaux les plus brillants et les plus séduisants de la prose espagnole. Aussi bien le sujet qu'il avait choisi était-il infiniment plus difficile à bien traiter que celui de Herrera.

Il a cependant le privilège qu'ont eu peu d'écrivains de son pays et de son temps d'être connu à l'étranger par des traductions françaises [1], italiennes [2] ou allemandes [3].

1. *L'Épouse Parfaite, par Maître Frère Louis de Leon, religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Traduit pour la première fois de l'espagnol par Ph. Guignard. Paris, V.-A. Waille, libraire-éditeur, rue Cassette,* 6, 1845. (La traduction est faite sur l'édition de Valence, 1765.) — *Des Noms de Jésus-Christ dans la Sainte-Ecriture, œuvre capitale de Louis de Léon. Et l'un des chefs-d'œuvre théologiques de l'Espagne traduite pour la première fois en français, sur la* 25e *édition espagnole, enrichie de notes et dédiée à Mgr. J.-M.-J. Baillès, ancien évêque de Luçon par M. l'Abbé V. Postel du diocèse de Paris, membre de plusieurs Sociétés littéraires, de l'Académie royale des Belles-Lettres de Séville, auteur de l'Histoire de l'Église, du Dimanche sanctifié,* etc. Périsse frères *imprimeurs-libraires... Lyon-Paris...* 1856 (corrigé en rouge, 1857). — Seconde édition de cette traduction avec le même titre jusqu'à *etc.* et ensuite : *Librairie catholique de Perisse frères, Lyon... Paris...* 1862. — *La Femme Parfaite selon les divines écritures ; œuvre de D. Louis de Léon, Religieux Augustin de Salamanque ; traduite en français, sur la vingt-huitième édition espagnole, et annotée avec le plus grand soin. Par M. l'Abbé V. Postel, du diocèse de Paris, de l'Académie royale des Belles-Lettres de Séville, etc., J.-B. Pelagaud et Cie, imp.-libraires, de N. S. P. le Pape. Lyon-Paris,* 1857. (Cette traduction est faite sur une édition de Barcelone, 1846.) — *Fray Luis de Leon Provincial des Augustins de Castille, Professeur de Bible à l'Université de Salamanque. L'Épouse Parfaite, traduction, préface et notes par Jane Dieulafoy. Edition suivie de la Messe de mariage. Paris, Bloud et Cie, éditeurs.* (Sans date, mais de 1906.)

2. D'après Nicolas Antonio, reproduisant Possevino, les *Noms du Christ* et l'*Épouse Parfaite* auraient paru en italien. Et Nicolas Antonio dit avoir vu une traduction italienne de *la Perfecta Casada* d'un certain Giulio Zanchini éditée à Naples chez Giacomo Carlini et Antonio Pace en 1598, in-8°. Il affirme que cette traduction avait été publiée antérieurement en 1595, in-8°, à Venise chez Giovanni Ciotti.

3. Reusch (*op. cit.*, p. 28) dit qu'une traduction de l'*Épouse Par-*

Quel que soit d'ailleurs son mérite à cet égard, ce ne sont pas ses ouvrages en prose qui l'auraient rendu populaire.

Ce qui le met vraiment hors de pair, ce qui lui assure l'immortalité, ce sont les quelques Odes, ou plus exactement les quelques strophes qui jaillirent spontanément de ses lèvres dans une heure d'épanchement et qu'il écrivit pour lui-même, sans se préoccuper de la postérité [1].

---

faite en allemand parut en 1847 à Vienne sous le titre : *Die Volkommene Gattin von Ludwig von Leon.*

1. Il existe des traductions de poésies de Luis de Leon en italien dans la *Coleccion de Poesias castellanas traducidas en verso toscano por el Conde D. Juan Bautista Conti* (t. III, Madrid, 1783. Traduction de l'ode *Qué descansada vida*, p. 202 et de la *Prophétie du Tage*, p. 214). En anglais : *Poems from the spanish of Fra (sic) Luis Ponce de Leon Translated By Henry Phillips Jr... Philadelphia. Printed solely for private distribution.* 1883 : *The ascension* « And thou hast left, oh pastor saint, p. 5. — *Noche serena* « When to the heavenly dome my thoughts take flight », p. 7. — *Cuándo será* « Oh, when shall I, from prison free », p. 11. — *Vida descansada* « Oh, what a blissful lot, from anguish free », p. 14. — *The prophecy of Tagus*, p. 18. — *Ode to avarice* « In vain they vex the ocean's flow. », p. 22. — En allemand : *Geistlicher Blumenstrauss aus christlichen Dichter-Gärten den Freunden heiliger Poesie dargeboten von Melchior v. Diepenbrock.* Je ne connais que la quatrième édition qui date de 1862 et contient p. 149 : *Christi Himmelfahrt. Nach Luis de Leon* et p. 217 *Das wunderbare Räthsel auf dem Altare. Nach Luis de Leon.* (La première édition est de 1852 et la seconde de 1853.) — Wilkens dans son étude (voir plus haut, pp. 254, note 4) a traduit les odes 1, 5, 7, 9-13, 15-17 des *Obras* (pp. 150-166; 188-190). — *Obras poéticas propias de Fray Luis Ponce de Leon, todas cuantas se podian hallar, recogidas y traducidas en Aleman por C. B. Schlüter y W. Storck. Monastero, MDCCCLIII. Imprenta de la libreria de Theissing.* Le texte espagnol est sur une page et la traduction allemande sur celle qui fait face. Il y a trente-sept poésies dont quelques-unes apocryphes. Dans son livre *De la liberté religieuse* (4e édition, Paris, 1869), Édouard Laboulaye dans un article intitulé *Luis de Leon*, pp. 372-386, rendait compte en février 1853 de la traduction de Schlüter et Storck et donnait lui-même une traduction française de l'ode *Virgen que el sol mas pura* et de l'ode IV *No siempre es poderosa.* — J. M. Guardia dans un article du *Magasin de librairie* consacré à Luis de Leon (t. XI, pp. 105-141, mai-juin 1860) donnait la traduction en prose de onze odes de Luis de Leon, et l'éditeur an-

Il paraîtra peut-être que c'est là le réduire étrangement : mais ce serait une erreur.

A l'élaboration de ces fleurs exquises ont concouru en effet tous les autres mérites du poète et toutes les circonstances de sa vie si remplie et si agitée : ses luttes, ses souffrances et ses travaux.

Il fallait qu'il eût consacré ses veilles aux études les plus ardues pour manifester d'une façon si émouvante son ardente aspiration à la science universelle.

Il fallait qu'il eût souffert pour que son âme épurée lui inspirât les strophes sereines de *l'Ode de Salinas*.

Il fallait qu'il eût développé dans la résistance à l'injustice une volonté puissante pour que son âme virile, apaisée par les épreuves, planât dans les sphères lumineuses de la sérénité et de l'éternel bonheur, sans tomber dans la mièvrerie ou l'afféterie.

Du concours de toutes ces circonstances s'est formée cette poésie qui ne fut pas un but, mais simplement un moyen d'exprimer les aspirations suprêmes à l'éternelle félicité.

L'intensité de son impression a transfiguré le poète durant quelques brèves minutes et c'est sous cet aspect radieux qu'il apparaîtra toujours à la foule qui ne connaîtra aucune de ses faiblesses.

Ceux qui l'auront mieux étudié jouiront doublement du contraste de cette floraison merveilleuse sur le terrain le plus austère et en apparence le plus aride. Ils admireront cette forte personnalité, cette intelligence toujours en éveil, cette volonté toujours tendue, cet incessant labeur, cette foi profonde enfin pour qui la poésie ne fut qu'une prière.

---

nonçait que Guardia préparait une traduction française, complète de ces poésies. Je ne sache pas qu'elle ait paru.

APPENDICE I

Dans les tableaux généalogiques ci-contre :

1° Les noms en italiques sont ceux des alliés.

2° Les numéros d'ordre en chiffres romains indiquent la succession sur les tableaux et non dans le temps. Ainsi *Luis de Leon III, n° 63, Tableau IV* est l'oncle de *Luis de Leon II*, n° 54, Tableau III.

3° Les chiffres arabes placés en tête de chaque notice sont de simples points de repère.

4° Les indications entre parenthèses, telles que : *M. III*, 134 ; *D. X.*, 181, doivent se lire, la première : *Mendez, Vida de Luis de Leon, Revista agustiniana, volume III, page* 134 ; la seconde : *Coleccion de Documentos inéditos para la historia de España, Tome X, page* 181.

5° Les noms des personnages poursuivis par l'Inquisition sont indiqués par une simple croix + s'ils ont été acquittés, ou par une croix de Malte ✠ s'ils ont été condamnés.

Nota. — Ces tableaux généalogiques ont été dressés à l'aide des documents contenus dans le procès de Luis de Leon et de ceux qu'à reproduits le Père Mendez : les premiers seuls offrent toute garantie d'authenticité ; les seconds ne doivent être accueillis que sous toutes réserves.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — TABLEAU I.

D'après la déposition de GOMEZ FERNANDEZ DE LA CAMARA, du 15 mai 1529.

1
Alonso Gonzalez de la Camara et (?)

2
Rui Garcia de la Camara, bachelier, habitant d'Ocaña (D. X, 164).

3
Leonor Gomez de la Camara, défunte (D. X, 163),

et

4
Juan de Leon I, né à Belmonte, habitant d'Ocaña, défunt (D. X, 163).

5 ✠
Gomez Fernandez de Leon, centenaire (D. X, 163); condamné le 27 août 1529, par l'Inquisition de Cuenca, à une amende et une pénitence publique dans la Collégiale de Belmonte, pour avoir prononcé des paroles outrageantes à l'adresse du Saint-Office et de ses suppôts (D. X, 165).

et (?)

6
Francisco de Leon I, habitant de Belmonte, défunt (D. X, 164).

7
Juan de Leon habitant de Belmonte, âgé de 70 ans (D. X, 164).

8
Leonor Gomez, habitante de Belmonte, veuve de Rui Gomez (D. X, 164).

et

9
Rui Gomez, défunt (D. X, 164).

10
Catalina Fernandez, habitante de Belmonte (D. X, 164). Voir tableau VI, n° 120.

et

11
Alonso de Villanueva, (D. X, 164). Voir tableau VI, n° 119.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — TABLEAU II.

D'après les dépositions de JUANA RODRIGUEZ et de LEONOR DE VILLANUEVA, du 15 décembre 1510.

12 Alvar Fernandez de Leon I, Regidor de Belmonte, teste le 6 août 1482; défunt (D. X, 164. M. III, 126). et 13 *Elvira ?* Défunte (D. X, 164).

14 Juan de Leon I, défunt (D. X, 163; tableau I, n° 4). et 15 *Leonor Gomez*, défunte (D. X, 163; tableau I, n° 3).

16 Alvar Fernandez de Leon II, habitant d'Ocaña, défunt en 1500 (D. X, 164; 159). et 17 ✠ *Juana Rodriguez*.

18 Gonzalo de Leon I, habitant de Belmonte, défunt (D. X, 164).

19 Alonso de Leon, habitant de Belmonte, défunt (D. X, 164).

20 Lope de Leon I, habitant de Belmonte, défunt (D. X, 164). et 21 ✠ *Leonor de Villanueva* (Voir tableau VI, n° 111).

22 Alvar Hernandez de Leon, célibataire, Vingt et un de Belmonte, âgé de 50 ans en 1510 (D. X, 153).

23 Gonzalo de Leon II, défunt depuis 23 ans en 1510; mort à 22 ans (D. X, 154).

24 Pedro de Leon, célibataire, collégial du Collège de l'Archevêque, licencié, âgé de 48 ans en 1510 (D. X, 185; 153; 158).

25 Gomez Hernandez de Leon, né à Belmonte, propriétaire, âgé de 35 ans en 1510, défunt (D. X, 180; 181; 154; 172). et 26 *Leonor de Tapia I*, défunte (D. X, 181).

Pour leurs enfants, voir le tableau III.

27 Juan de Leon II, chanoine trésorier de Belmonte, fonde un majorat en 1545; âgé de 50 ans en 1529; défunt en 1557 (D. X, 154; 165; M. I, 132; 134).

28 Mencia de Leon, âgée de 33 ans en 1510 (D. X, 154). et 29 *Antonio de Morales*, (D. X, 154).

33 Geronimo de Morales (M. I, 133) et 34 *Une sœur de* Francisco de Ayerbe de Ayora (D. X, 169).

35 Juan de Leon III, (M. I, 133). et 36 *Isabel de Arias Osorio*, veuve de Francisco de Leon II (voir tableau III, n° 40 et 41).

30 Maria de Leon, veuve et âgée de 40 ans en 1510 (D. X, 154). et 31 *Juan de Ucles*, défunt en 1510 (D, X, 154).

32 Deux filles, mortes en bas âge.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — TABLEAU III.

37
Gomez Hernandez de Leon.
(Voir tableau II, n° 25.)

et

38
Leonor de Tapia I.
(Voir tableau II, n° 26).

39
Luis de Leon I, curé d'Arcillosa en 1548 (M. III, 134). Chanoine trésorier de Belmonte (D. X, 181), défunt en 1575 (M. III, 134).

40
Francisco de Leon II, et docteur, professeur de droit canon à Salamanque; défunt en 1572; 1er titulaire du majorat de Belmonte (M. III, 133; 134; 138. D. X, 181).

41
Isabel de Arias Osorio, veuve en 1572, épouse en 1575 Juan de Leon III (voir tableau II, n° 36) (M. I; 138).

42
Antonio de Leon I, et licencié, avocat; teste le 10 novembre 1575 (M. III, 132; D. X, 181); fonde le majorat de Polvoranca.

43
Ana Osorio, Complète la fondation du majorat de Polvoranca le 2 décembre 1575 (M. III, 136; 138).

44
Lope de Leon II, licencié, auditeur de Grenade, fonde le majorat de Puerto Lope le 21 juin 1543 (M. III, 128), et celui de Grenade, 17 septembre 1558; 17 juin 1562; 18 juillet 1562 (M. III, 130).

45
Inés Varela y Marcon, et (D. X, 180-181), morte en 1570 (?) (Voir tableau V, nos 99 et 100.)

46
Luisa de Leon et

47
le licencié Figueroa, puis

48
Garcia Romero, habitant de Belmonte (D. X. 181; 173).

49
Leonor de Tapia II et veuve en 1572. (D. X, 173; 181; M. III, 138). Dans une inscription de la chapelle de l'Annonciation de Belmonte elle est appelée Inés de Tapia.

50
Hernando de Cespedes, licencié, habitant de Belmonte (D. X, 173; 181).

Pour leurs enfants, voir le tableau IV.

51
Francisca de Leon I, 2e titulaire du majorat de Belmonte, morte sans succession (M. III, 137; 138).

52
Gomez de Leon, mort avant son père (M. III, 135).

53
Juan de Tapia, prêtre (M. III, 135).

54
Luis de Leon II, 1er titulaire du majorat de Polvoranca (M. III, 135).

55
Antonio de Leon II (M. III, 135).

56
Maria de Tapia Osorio (M. III, 135).

57
Inés de Leon (M. III, 135).

58
Isabel de Leon et (M. III, 135), héritière du majorat de Polvoranca (?) (M. III, 137).

59
Gaspar Chacon (M. III, 137).

60
Francisca de Leon II, carmélite déchaussée (M. III, 135; 137).

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — TABLEAU IV.

61
Lope de Leon II,
(Voir tableau III, n° 44).

et

62
Inés Varela y Alarcon.
(Voir tableau III, n° 45, et tableau V, n° 99).

63
Luis de Leon III, Augustin, 1528-1591.

64
Cristobal de Leon I, 2e seigneur de Puerto Lope, 24 de Grenade, (D. X, 181), gouverneur de l'Alhambra (M. III. 128).

65 et 66
1° *Ana Zapata*, et 2° *Magdalena Osorio* (M. III, 139).

67
Miguel de Leon, 1er majorat de Grenade (D. X, 181, M. III, 130).

et

68
Isabel de Haro.

69
Antonio de Leon III, clerc, défunt en 1572 (D. X. 181 ; M. III, 132).

70
Mencia de Tapia, (D. X, 181 : M. III, 132).

et

71
Francisco de Avalos, habitant de Hellin, (D. X, 181.)

72
Maria de Alarcon, défunte, ainsi que son mari, en 1572, (D. X, 182), vivait encore en 1558 (M. III, 130).

et

73
Diego Lopez Jaramillo, (D. X 182 ; M. III, 130.

74
Clementina de Leon, 1593 (?)-1665, religieuse (Clemencia de Jesus) à la Concepcion Jeronima de Madrid. Renonce au majorat de Grenade en faveur de Cristobal de Leon II (n° 77. M. III 130-131.)

Du premier lit :

75
Diego de Leon, 3e seigneur de Puerto Lope, gouverneur de l'Alhambra ; sert à Naples (M. III, 128).

et

76
Beatriz Mastrilis, de la famille des ducs de Merignano, comtes de S. Marzano à Naples. (M. III, 128).

79
Rodrigo de Leon.

80
Beatriz de Leon. (M. III, 129)

83
Gabriela de Leon

et

84
Juan Pablo de Leon, son cousin. (Voir plus haut n°s 81 et 82). (M. III, 131).

Du second lit :

77
Cristobal de Leon II, hérite du majorat de Grenade (M. III, 131).

et

78
Jeronima Valera de Castro, (M. III, 131).

81
Juan Pablo de Léon

et

82
Gabriela de Leon, sa cousine. (Voir n°s 83 et 84).

85
Leonor Maria de Leon

et

86
Carlos Velluti de Haro, Vingt-quatre de Grenade.

87
Isabel Antonia de Leon, religieuse de la Concepcion Jeronima de Madrid (M. III 131).

88
Pedro Antonio Velluti de Leon (M. III).

et

89
Ana Maria de Torres y la Cerda, (M. III).

90
Carlos, majorat en 1770.

91
José, Collégial de Santa Cruz de Grenade.

92
Leonor. (M. III, 131).

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — Tableau V.

93
Juan de Varela,
Continuo de Su Majestad.

et

94
Mencia Alvarez Osorio.
(M. III, 127. D. X, 181).

95
Francisco
de Varela,
camérier du duc
de Maqueda ;
défunt en 1572.
(D. X, 181).

96
Bernardino
de Varela,
alcade de Palos,
domestique du
comte de Miranda,
défunt en 1572.
(D. X, 181).

97
Cristobal
de Alarcon,
capitaine en Italie,
défunt en 1572.
(D. X, 181).

98
Juan Evangelista
de Varela,
chanoine
de Belmonte.
(D. X, 181).

99
Inés de Varela
y Alarcon,
(Voir tableau IV,
n° 62).

et

100
Lope de Leon II.
(Voir tableau IV,
n° 61).

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS

101 ✠

Fernan Sanchez de Villanueva,

habitant du Quintanar dans le Prieuré d'Ucles ; converti à 40 ans, surnommé Daviyuelo (D. X, 146), défunt en 1491 (D. X, 147); mort en 1456 (?) à 80 ans (D. X, 150 et 156); condamné pour hérésie par le St Office de Cuenca le 29 juin 1492 (D. X, 150).

103

Gonzalo del Quintanar et

défunt le 8 juillet 1491 (D. X, 147).

104

Juana de la Serna,

remariée en secondes noces à

105

Garcia de Cespedes

(D. X, 147).

106 †

Pero Rodriguez del Quintanar ou de Villanueva

(D. X, 152-154), dépose contre son père le 30 avril 1491 (D. X, 147). Est poursuivi par le St-Office de Cuenca et absous le 23 mars 1499 (D.X, 15

111 ✠

Leonor et Rodriguez de Villanueva,

née vers 1436 (D. X, 155), âgée de 75 ans en 1510 (D. X, 160), réconciliée par le St-Office de Cuenca le 18 avril 1512 (D. X, 158). Son sambenito est exposé dans l'église de Belmonte le 9 novembre 1548 (D. X, 169). (Voir tableau II, n° 21.)

112

Lope de Leon I.

(Voir tableau II, n° 20.)

113 ✠

Juana et Rodriguez,

née vers 1439 (D. X, 155), âgée de 70 ans en 1510 (D. X, 159), réconciliée par le St-Office de Cuenca le 18 avril 1512 (D. X, 161). Son sambenito est exposé dans l'église de Belmonte le 9 novembre 1548 (D. X, 169). (Voir tableau II, n° 17.)

114

Alvar Fernandez de Leon II

(Voir tableau II, n° 16.)

115 ✠

Fernando et de Villanueva

le Cavalier vivait au Toboso (D. X, 155). Mort à 50 ans en 1480 (D. X, 159). Poursuivi en 1518 par le St-Office de Cuenca (D. X, 162). Condamné en 1521 (D. X, 163).

116

Catalina Alonso,

exhumée (D. X, 162).

117

Diego Rodriguez.

Vingt et un de Belmonte, mort en 1482 ou 1490 (D. X, 155. 160).

118

Alons Lope

dispar (D. X 155).

126 †

Gabriel de Villanueva et

fait acquitter en 1499 la mémoire de son grand-père Pero Rodriguez (n° 106) (D. X, 153). Poursuivi par le St-Office en 1518 (D. X, 162).

127

Francisco de Villanueva,

d'accord avec le

128

bachelier Tristan de Villanueva, défend

102 ✠
Elvira,
morte en 1480 (D. X, 159); condamnée par le St-Office de Cuenca le 29 juin 1492 (D. X, 151-152)

107
Mari Rodriguez del Castillo de Garci Muñoz,
morte avant son mari (D. X, 154).

108
Alvar Sanchez del Quintanar,
mort depuis longtemps en 1510 (D. X, 155).

109
Garcia de Villanueva et (?)
mort depuis longtemps en 1510 (D. X, 155).

110
Pedro de Villanueva,
habitant du Quintanar, présente un mémoire justificatif pour son grand-père Fernan, le 4 septembre 1491. (D. X, 155.)

119
Alonso Rodriguez, et
cultivateur, défunt en 1495 ou 1563, à 40 ans, Belmonte (D. X. 155), 160).

120
Catalina Fernandez (?)

121
Elvira de Villanueva. et

122
Alonso de Ocaña.

123
Inés de Villanueva et

124
Pero Fernandez de Alcaraz.

125
Mencia, morte à 6 ans, en 1465 (D. X, 160).

(Peut-être est-ce le même qu'Alonso de Villanueva, époux de Catalina Fernandez (D. X, 164). Voir tableau I, n° 11.)

mémoire de Fernando de Villanueva, le Cavalier n° 115 (D. X, 162).

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — TABLEAU VII

Dressé par l'Inquisition. (Manuscrit 12717 de la Biblioteca Nacional de Madrid. Folios 13 verso, et 14 recto.)

Fernan Sanchez de Villanueua de Aviuelo y su muger *Eluira* condenados, vezinos del Quintanar; siendo judios y de cada 40 años se convirtieron a nuestra santa fe catholica, con 3 hijos, y entre los demas hijos que ouieron los tres dellos se dixeron.

- *Garcia de Villanueua* y este fue padre de Pedro de Villanueua que salio a la defensa de los dichos Fernan Sanchez de Auiuelo y *Eluira* su muger, que es como su nieto.
- *Aluar Sanchez*; este y Pero Rodriguez infrascrito dizen los testigos que degollauan a su madre la carne que auia de comer.
- *Pedro Rodriguez* que fue absuelto y caso con *Mari Rodriguez*; y ambos ouieron entre los demas por sus hijos los aquy nombrados:
  - *Fernando de Villanueua*, el caballero vezino del Touoso, condenado.
  - *Iuana Rodriguez*, reconciliada, que caso con *Aluar Gomez de Leon*, vezino de Belmonte.
  - *Leonor Rodriguez*, reconciliada, que caso con *Lope de Leon*, vezino de Belmonte; y ambos ouieron por sus hijos:
    - *Iuan de Leon*, bachiller y canonigo de Belmonte, tio hermano de padre del oydor de Granada. *Lope de Leon*, que despues fue thesorero.
    - *Gomez de Leon*, vezino de Belmonte, que caso con *Leonor de Tapia*; y ouieron por sus hijos:
      - *Luis de Leon*, thesorero de Belmonte, que sucedio a su tio *Iuan de Leon*, susodicho.
      - *Francisco de Leon*, doctor cathedratico en Salamanca.
      - *Antonio de Leon*, licenciado abogado en corte de su magestad.
      - *Lope de Leon*, licenciado oydor de Granada que es padre de *fray Luis de Leon*, preso en la Inquisicion de Valladolid.

Lope de Leon, con quien caso la dicha *Leonor* reconciliada, bisaguelo del dicho frayle, parece que tambien era confesso y pruevasse assi:

Gomez de Leon, vezino de Belmonte fue penitenciado; y este se llamo *Gomez Hernandez de Leon*: y en su processo fue presentado por testigo *Iuan de Leon*, canonigo de Belmonte susodicho y dize es primo hermano del dicho *Gomez* penytenciado, y da su genealogia desta manera:

Padres.

Iuan de Leon, natural de Belmonte, vezino de Ocaña: Este parece fue hermano de *Lope de Leon*, aguelo del oydor *Lope de Leon*,
Leonor Gomez de la Camara.

Aguelos.

Aluar Hernandez de Leon.
Eluira Hernandez.

Aguelos de Madre.

Alonso Gonçalez de la Camara.
No conocio el aguela.

Tios, hermanos de su padre entre otros:

Lope de Leon. Este caso con la dicha *Leonor Rodriguez* reconciliada; y dize el dicho *Gomez Hernandez*, penytenciado, que de sus aguelos susodichos *Aluar Hernandez de Leon*, oyo dezir que era hidalgo que vino de las montañas; y que los otros sus aguelos y padres eran conuersos; y conforme a esto los ague los paternos deste penytenciado lo fueron tambien del dicho canonigo *Iuan de Leon* y de su hermano *Gomez de Leon*, padre del dicho oydor *Lope de Leon*.

El licenciado

APPENDICE II

Acte d'accusation contre Luis de Leon lu par le procureur du Saint-Office Diego de Haedo a l'audience du 5 mai 1572.

« Illustres Seigneurs : Moi le licencié Diego de Haedo, procureur de ce Saint-Office, en la meilleure forme de droit possible, je parais devant vous et j'accuse de crime maître frère Luis de Leon de l'ordre de Saint-Augustin, professeur de théologie à l'Université de Salamanque, descendant d'une famille de Juifs, détenu dans les prisons de ce Saint-Office, en sa présence. Et vu l'affaire, après avoir rempli les formalités légales, je dis que le susdit étant maître, prêtre et religieux, et par suite plus obligé à enseigner une doctrine sainte et catholique, a dit, affirmé et soutenu beaucoup de propositions hérétiques et scandaleuses, malsonnantes, et en particulier je relève contre lui les chefs d'accusation et les délits suivants :

1° Premièrement le susdit, dans une intention diabolique de détruire la vérité et l'autorité de la Sainte Écriture, a dit et affirmé que la traduction dite Vulgate contient beaucoup de faussetés et qu'on en peut faire une autre meilleure.

2° En outre, se trouvant dans une assemblée de théologiens, comme certaines personnes soutenaient que les passages des prophètes, que Notre-Seigneur et ses Évangélistes avaient expliqués dans les Évangiles, devaient s'entendre d'une autre façon conforme à ce qu'enseignent les juifs et les rabbins, le dit frère Luis de Leon les appuyant, dit que, même si le sens et l'explication des Évangélistes étaient vrais, l'interprétation des juifs et des rabbins pouvait l'être aussi, même si c'était un sens différent, affirmant que l'on pouvait produire des explications nouvelles de l'Écriture, ce qui produisit un grand scandale.

3° En outre, quelqu'un ayant enseigné publiquement que dans

l'Ancien Testament il n'y avait pas de promesse de la vie éternelle, ledit maître frère Luis de Leon disputa et soutint la même chose contre ceux qui soutenaient le contraire et la vérité.

4° En outre le susdit, conjointement avec certaines autres personnes, dans les explications de la Sainte Écriture a préféré Vatable, Pagnini, les rabbins et les juifs à la Vulgate et au sens des Saints, particulièrement en expliquant les Psaumes et les leçons de Job.

5° En outre le susdit a mal parlé des Septante disant qu'ils ne savaient pas bien l'hébreu, et qu'ils ont mal traduit l'hébreu en grec ; ce qui causa du scandale. Et il a affirmé que le Concile de Trente n'a pas défini comme étant de foi l'édition Vulgate de la Bible, mais qu'il l'avait seulement approuvée.

6° En outre ledit frère Luis de Leon, confirmant lesdites erreurs a dit et affirmé que le Cantique des Cantiques de Salomon était *carmen amatorium ad suam uxorem*, et, profanant lesdits Cantiques, les a traduits en langue vulgaire : et ils sont entre les mains de beaucoup de personnes à qui il les a donnés, et d'autres, en ladite langue vulgaire.

7° En outre le susdit, parlant à quelqu'un, lui dit à propos d'une certaine chose, une certaine doctrine, d'où nécessairement résultait que seule la foi justifiait et que le péché mortel à lui seul faisait perdre la foi. Et comme quelqu'un lui disait de ne pas dire cela parce que la conséquence en était périlleuse, il se tut.

8° En outre le susdit et d'autres personnes qui se succédaient *alternatim* et s'aidaient, se sont raillés des explications des Saints dans la Sainte Écriture, disant qu'ils ne l'avaient pas sue, et signalant entre autres saint Augustin.

9° En outre le susdit sait que d'autres personnes ont dit et affirmé et enseigné beaucoup de propositions hérétiques, scandaleuses, malsonnantes, contre ce que croit, prêche et enseigne Notre Sainte Mère l'Église catholique romaine, et il le nie de ces personnes et les cache, et se parjure.

10° En outre le susdit a dit et affirmé d'autres erreurs que je promets de montrer dans la suite du procès, et dont je l'accuse en général.

En vertu de quoi, et pour ce que je viens de dire, il est tombé sous le coup de peines grandes et graves et les a encourues au nom du droit, des sacrés canons et conciles, des lois et des pragmatiques de ces Royaumes, et des instructions du Saint-Office établies contre de semblables délinquants, ainsi que l'excommunication majeure, et il est lié par elle. Je vous demande et je vous supplie de déclarer le susdit coupable desdits délits, et de le condamner auxdites peines, et de les faire exécuter

sur sa personne, et ses livres, et ses papiers, pour servir au susdit de châtiment et aux autres d'exemple. Et j'accepte ses déclarations en tant qu'elles lui seront contraires, et non davantage : et pour les points où elles semblent atténuer sa culpabilité, je demande qu'il soit mis à la question et torturé jusqu'à ce qu'il dise entièrement la vérité, etc... C'est pour cela et pour tout ce qui sera nécessaire que j'implore votre saint Office. — Le licencié Diego de Haedo. » (*Doc.*, t. X, pp. 206-209 ; ff. 147 r. - 148 r.)

APPENDICE III

Interrogatoire d'identité de Gaspar de Grajar, le 27 mars 1572 par l'Inquisiteur Guijano de Mercado. (Biblioteca National de Madrid, ms. 12748 folios 224 r-225 r.)

« Interrogé il dit s'appeler Gaspar de Grajal, maître en sacrée Théologie de l'Université de Salamanque, âgé de quarante-deux ans environ, et qu'il est originaire de la ville de Villalon, et qu'il est professeur suppléant de Bible et résidant à ladite Université, et qu'il est abbé de Santiago de Peñalva, dignité de l'église d'Astorga, et qu'il est clerc et prêtre, et qu'il est né en ladite ville de Villalon et y fut élevé jusqu'à l'âge de treize ans, et que là il étudia la grammaire et qu'ensuite, étant de l'âge qu'il a dit, il s'en fut à Ruyseco où il étudia la grammaire pendant trois autres années et de là il fut à Salamanque à l'âge de seize ans, où il resta neuf autres années, comme étudiant ès Arts et en Théologie, et il prit le grade de bachelier dans ces facultés à Salamanque et prit le grade de maître ès Arts à Sigüença, et passa deux ans à ladite Université de Salamanque, et, de là, ayant été ordonné prêtre, il s'en fut à Louvain où il étudia deux années, faisant et suivant des cours et il prit le grade de licencié en théologie, et de là s'en fut à Paris où il étudia cinq mois, et de là revint à Salamanque où il a résidé jusqu'à maintenant, posant sa candidature à des chaires et enseignant ; et il peut y avoir douze ans qu'il possède ladite chaire de Bible comme suppléant, et onze ans qu'il a pris le grade de maître en théologie. Et interrogé il exposa sa généalogie de la manière suivante :

Parents.

Balthasar de Grajal, marchand de drap, habitant de Villalon défunt.

Maria Gomez, sa femme, est vivante.

Ancêtres paternels.

Gabriel Alonso, habitant de Grajal, qui fut domestique de Juan de Vega, défunt, et

sa femme dont il ne sait comment elle s'appelait et qu'il n'a pas connue.

Ancêtres maternels.

Alonso Gomez, notaire, habitant de la ville d'Astudillo, défunt.

Elena Gomez, sa femme, défunte.

Oncles paternels.

Cristobal Grajal le vieux, marchand, défunt, habitant de Villalon.

Oncles maternels.

Pero Gomez, notaire, habitant d'Astudillo, qui est vivant.

Catalina Gomez, femme de Juan Zamora, habitant de Medina de Rioseco, qui est vivante.

Frères du déposant.

Alonso de Grajal, habitant de Grajal, défunt, marchand.

Cristobal Grajal, habitant de Villalon, marchand.

Enfants.

Il dit qu'il n'en avait pas.

Interrogé, il dit que le déposant sait que lui et ses parents et ancêtres susdits, pour la plupart sont de race de nouveaux chrétiens, d'origine juive, et que Cristobal de Grajal, oncle du déposant, qu'il a nommé, a été prisonnier de ce Saint-Office, et qu'il ne sait pas qu'aucun autre d'entre eux ait été arrêté, ni soumis à une pénitence, ni condamné par le Saint-Office ; et que ledit Cristobal de Grajal, le déposant ne sait pas qu'il ait été soumis à une pénitence publique, et ne sait pas comment il s'est tiré d'affaire, et que le déposant n'a jamais été arrêté par le Saint-Office si ce n'est maintenant.

APPENDICE IV

Acte d'accusation du procureur du Saint-Office, Diego de Haedo, contre Gaspar de Grajar (30 avril 1572). (Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12748, fol. 234 r.-236 v.)

Illustres Seigneurs : Moi, le licencié Diego de Haedo, procureur en ce Saint-Office, en la meilleure forme de droit possible, je parais devant vous et j'accuse de crime maître Gaspar de Grajal, professeur suppléant de Bible à l'Université de Salamanque, descendant d'une famille de Juifs, détenu dans les prisons de ce Saint-Office, ici présent. Et contant l'affaire par relation véridique, après avoir rempli les formalités légales, je dis que le susdit, étant professeur, ordonné prêtre, et par suite plus obligé à enseigner une doctrine bonne et catholique, oubliant la crainte de Dieu, et l'offensant gravement, et au grand dommage de la religion et au grand scandale de la République, a enseigné, dit et soutenu publiquement beaucoup d'erreurs hérétiques et de propositions erronées, malsonnantes, hérétiques et scandaleuses contre notre sainte foi catholique et la loi évangélique et contre ce que tiennent et enseignent les saints Conciles et les docteurs de notre Sainte Mère l'Église ; et en particulier je relève contre lui les chefs d'accusation et les délits suivants :

1° Premièrement que ledit maître Grajal a dit et affirmé que, dans l'Ancien Testament il n'y a ni passage ni texte qui puissent faire entendre aux juifs que la gloire et l'enfer existent, mais seulement qu'il y a promesse de biens temporels et qu'il n'y a pas promesse de gloire ni menace d'enfer.

2° *Item*, que le susdit traitant des sens de la Sainte Écriture, littéral, allégorique, moral et anagogique, a dit et affirmé qu'il n'y avait pas de sens allégorique, que tout cela n'était que du vent ; et comme quelqu'un lui répliquait qu'il en existait un et lui citait saint Paul

qui le disait en un certain endroit, il dit que saint Paul avait parlé improprement et resta ferme dans son opinion. — (En marge : Il le nie.)

3° *Item*, que le susdit a affirmé et dit que l'édition Vulgate renfermait beaucoup de faussetés et qu'il avait corrigé deux ou trois cents passages de la Sainte Écriture qui étaient erronés dans ladite édition Vulgate, et qu'on pouvait bien faire une autre édition meilleure.

4° *Item*, que le susdit a dit et affirmé publiquement que la théologie scolastique nuit pour entendre la Sainte Écriture, et qu'il fallait enseigner l'intelligence de l'Écriture avant la théologie scolastique.

5° *Item*, que les saints docteurs suivent communément le sens spirituel et non le littéral, et qu'en conséquence il ne fallait pas tirer le sens de l'Écriture de ce que disent les saints, puisque seul le sens littéral a de la valeur.

6° *Item*, en confirmation desdites erreurs, le susdit se riait et se moquait en même temps qu'une autre personne, que je demande que l'on fasse déposer, des déclarations des saints, disant que les saints tiraient le mystère de la très sainte Trinité du Psaume qui dit : *Verbo Domini coeli firmati sunt* [Ps. XXXII, v. 6.] et de la phrase qui dit : *In principio creavit Deus, etc...* [Genèse I, 1]; et il se moquait également de ce que les saints expliquassent le texte qui dit : *Gratiam et gloriam dabit Dominus* par la grâce et la gloire surnaturelle.

7° *Item*, que ledit maître Grajal en exposant et expliquant la Sainte Écriture, d'ordinaire et presque toujours suit l'interprétation et l'exposition des Juifs et des rabbins et laisse celles des saints et fait mention de ceux-ci en disant que les saints ne le contentaient pas parce qu'ils s'attachaient aux moralités.

8° *Item*, il a dit qu'il n'y a pas d'inconvénient à dire que les saints n'avaient pas entendu certains passages de la Sainte Écriture. — (En marge : Il l'avoue.)

9° *Item*, que tous les saints réunis ne font pas un sens de foi, quand même ils seraient tous d'accord, et qu'on peut interpréter un passage contre beaucoup de saints. — (En marge : *Idem.*)

10° *Item*, que saint Thomas et les autres docteurs scolastiques prouvent quelques conclusions de quelques passages de l'Écriture sans les entendre à la lettre, et autres paroles à la honte des saints docteurs. — (En marge : *Idem.*)

11° *Item*, qu'en interprétant le passage qui dit : *In lumine tuo, etc...* [Ps. XXXV, v. 10.] il dit qu'il ne prouve pas la lumière de la gloire, ni non plus dans le passage qui dit : *Anima mea in manibus meis semper* [Ps. CXVIII, v. 109] il n'y a pas la preuve du libre arbitre ;

et que non plus dans le passage qui dit : *Gratiam et gloriam dabit Dominus* [Ps. LXXXIII, v. 12] il n'y a pas la preuve que, seul, Dieu donne la grâce et la gloire. — (En marge : *Idem.*)

12° *Item* qu'en confirmation desdites erreurs il a dit et affirmé que les saints ne donnent pas le sens littéral à l'Écriture parce que le sens littéral doit se chercher chez les rabbins ; et ainsi le susdit dans ses leçons cite toujours les rabbins, réfutant et méprisant les expositions des saints et s'attachant à l'opinion et à la lecture des rabbins en outrageant les saints.

13° *Item* que le susdit a dit et affirmé publiquement que la traduction des Septante est erronée et qu'elle ne correspondait pas à l'hébreu, citant beaucoup de passages contre l'exposition des saints docteurs de l'Église, affirmant que la lettre hébraïque était plus vraie que celle de l'Église. — (En marge : Il l'avoue.)

14° *Item* que, se moquant des cours que faisaient d'autres sur les articles de la première partie de saint Thomas, il a dit que tout ce qu'ils enseignaient était du vent, parce qu'il n'y avait pas de sens allégorique.

15° *Item* que le susdit contredisant ce que saint Paul écrit dans l'Épître aux Galates, sur les deux fils d'Abraham figurant les deux Testaments, a dit et affirmé qu'il ne voulait pas dire que l'Esprit-Saint eût prétendu figurer ces deux Testaments, mais que saint Paul avait pris ces deux fils d'Abraham comme comparaison.

16° *Item* que le susdit a affirmé publiquement, qu'étant donné la corruption des hommes, les richesses et les biens temporels, comme la beauté et le fait d'avoir des membres bien faits et d'être fort et robuste, sont des choses mauvaises, et que les sciences sont mauvaises.

17° *Item* qu'interprétant et enseignant le saint Évangile de Notre Rédempteur Jésus-Christ, il a dit et affirmé que Notre-Dame avait accouché dans l'entresol ou sous le portail d'une maison qui appartenait à elle ou à sa famille, et que le bœuf et l'âne étaient inventés par les peintres de l'Église et que Joseph était jeune et non vieux comme on le peignait, parce qu'il vivait dans la même maison que la Vierge.

18° *Item* que le passage qui dit : *Erit firmamentum in summis montium* [Ps. LXXI, v. 16.] était aussi erroné, parce qu'il ne fallait pas dire *firmamentum* mais *frumentum* ; et que la peinture de la Cène du Seigneur est erronée parce qu'on peignait saint Jean incliné sur la poitrine du Christ et qu'il devait être incliné sur son épaule.

19° *Item* qu'en expliquant le passage qui dit : *Magnificat anima mea Dominum* [Luc, I, 46] il affirme qu'aucune créature ne pouvait

exalter ni grandir le Seigneur et que la Vierge était une simple créature et qu'elle ne pouvait ni exalter ni grandir le Seigneur.

20° *Item* qu'en expliquant l'Évangile qui dit : *Liber generationis* [Mathieu, I,1 ; Luc, III, 23-58], il dit et affirme que l'Évangéliste saint Luc ne l'avait pas bien expliqué parce que dans la dernière partie de la généalogie du Christ, il manquait une certaine personne qu'il désigna.

21° *Item* que le susdit expliquant le passage qui dit : *Fui flagellatus tota die* [Ps. LXXII, v. 14], dit et affirma qu'il fallait l'entendre de David et non de Jésus-Christ, défendant l'opinion des Juifs par différents moyens et arguments.

22° *Item* que parlant de ce texte qui dit qu'entre les enfants des femmes il n'en naquit pas de plus grand que saint Jean-Baptiste [Math XI, 11; Luc. VII, 28] il dit et affirma que celui qui était dans l'Église militante était plus grand que saint Jean-Baptiste.

23° *Item* que le susdit a dit, et affirme dans ses cours, que saint Paul ne cite pas à propos les passages des prophètes et que les évangélistes ne traitent pas des mots, tenant compte du sens et non des paroles de l'Écriture.

24° *Item* que, disant que dans la Vulgate était de trop la parole qui dit : « qui fuit Cainan » [Genèse ?, VI, 9 ?) et qu'elle était mise par les Septante, il dit qu'il n'était pas fort celui qui l'avait mise dans cette édition, et il le disait pour les Septante.

25° *Item* il a dit et affirmé publiquement que les hérétiques avaient toujours été les plus grands savants et qu'il fallait être fort savant pour être hérétique.

26° *Item* que le susdit sortant de son cours, comme certaine personne lui alléguait un texte de saint Thomas contre certaine conclusion qu'il avait enseignée, il dit avec une grande impudence que saint Thomas mentait.

27° *Item* qu'il a dit que beaucoup de Turcs sont chrétiens parce qu'on les baptise quand ils sont enfants, parce qu'ils sont tourmentés par les démons ; et que la femme de Lot ne fut pas changée en statue de sel, mais en une pierre.

28° *Item* que le susdit a affirmé que la Vulgate n'était pas déclarée canonique ni ne l'était, parce qu'il n'était pas établi que le traducteur eût l'esprit de Dieu et que, dans le manuscrit vulgaire de la Bible, il n'y a de foi que les principales propositions et non les autres, et que saint Augustin n'avait pas su l'Écriture et autres choses tendant à rejeter et mépriser les saints docteurs.

29° *Item* que le susdit traitant avec certaine personne de la bulle

de la Sainte Croisade, nouvellement accordée, dit que le pape pouvait dire certaine chose dans ladite bulle sans qu'il la crût, et qu'il ne la croirait pas si le pape lui-même la lui disait ; ce qu'il dit parce que sa façon de penser sur le pouvoir du Souverain Pontife était mauvaise et hérétique.

30° *Item* que le susdit a dit et affirmé que le pape ne peut pas condamner quelqu'un comme hérétique, laissant entendre qu'il n'avait pu condamner Origène comme hérétique et qu'il tenait pour sa part qu'il était au ciel.

31° *Item* que les saints grecs n'avaient pas bien entendu le sens littéral de l'Ancien Testament.

32° *Item* que le susdit a possédé un livre d'un Juif, lequel susdit livre, dans son texte, en parlant de Jésus-Christ ne l'appelle pas ainsi, mais dit que ce fut un très saint homme, en quoi il paraît nier Jésus-Christ ; et ledit maître Grajal montra qu'il prenait grand plaisir à lire dans ledit livre, parce que, quelqu'un lui demandant pourquoi il l'avait, il répondit qu'il contenait de très bonnes choses ; lequel susdit livre je demande qu'il déclare où il est, et qui le possède.

33° *Item* qu'étant en un certain endroit, parlant de nouveaux chrétiens de génération juive, le dit Grajal se vanta en disant qu'il en était et qu'il ne pouvait pas le nier ; et ainsi il est à croire qu'il a l'intention de retourner à la religion juive puisqu'avec tant d'audace et d'insolence il a suivi les auteurs juifs et les rabbins contre la vérité de la Sainte Écriture et des saints savants, prétendant faire une nouvelle édition de l'Écriture Sainte avec l'intention de saper et d'abattre notre sainte foi catholique.

34° *Item* que le susdit nie et cache des personnes avec lesquelles il communiquait et traitait lesdites propositions fausses, hérétiques et scandaleuses, et qui leur donnaient raison, et qu'il se parjure.

35° *Item* que le susdit a dit et affirmé beaucoup d'autres erreurs et propositions hérétiques et scandaleuses, pernicieuses à la religion chrétienne, dont je l'accuse en général et que je promets de montrer dans la poursuite de cette cause ; d'où il résulte et il appert, ainsi que de ce qui a été dit plus haut, que ledit maître Grajal a dit, affirmé et enseigné lesdites erreurs et propositions hérétiques et scandaleuses et beaucoup d'autres que je promets de montrer ; et pour cela est tombé sous le coup de peines grandes et graves, et les a encourues en vertu du droit, des sacrés canons, des lois et pragmatiques de ces Royaumes et des institutions du Saint-Office, établies contre de pareils délinquants, ainsi que la sentence d'excommunication majeure, et qu'il est lié par elle. Je vous prie et vous supplie de déclarer le susdit coupable

desdits délits et de le condamner auxdites peines et de les faire exécuter sur sa personne et sur ses biens, le faisant dégrader et remettre au tribunal et au bras séculier, et faisant adjuger ses biens à la Chambre et au fisc royal de Sa Majesté. Et j'accepte les confessions qu'il a faites et qu'il fera en tant qu'elles seront contre le susdit et en ma faveur ; et pour ce qui paraîtra diminuer sa culpabilité je demande qu'il soit mis à la question et à la torture spécialement sur son intention, les témoignages qu'il y a contre le susdit desdits délits demeurant dans leur force et leur rigueur ; et pour cela et en tant qu'il sera nécessaire, j'implore votre saint Office. : — Le licencié Haedo. » (Griffe.)

APPENDICE V

Requête présentée par Gaspar de Grajar le 6 septembre 1575 a l'Inquisiteur licencié Diego de Valcarcer. (Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12748, folio 467 a.)

Moi Maître Grajal, pour l'amour de Dieu, je vous supplie, attendu que les principales personnes de cette maison font défaut ainsi que beaucoup d'autres que vous pouvez connaître et que je pourrais dire, veuillez, s'il est possible, me faire transporter, pendant que je suis malade, dans une maison où je serais aussi bien au secret qu'ici et sous la garde de qui il vous plairait ; car pour tout cela, grâce à Dieu, j'ai assez de bien ; et qu'on ne fasse pas attention aux dépenses pour donner un peu de satisfaction à un homme qui ne saurait en aucune façon être bien servi ici. Et si vous voulez bien me faire la grâce de m'envoyer un secrétaire à qui je puisse dire ce qui me détermine à faire cette demande, ce serait une grande grâce ; et en attendant que vous me l'accordiez, je vous supplie de me donner quelqu'un pour me servir, car, étant donné que Liaño s'ennuie et que de plus le médecin lui ordonne de se purger, il n'est pas juste que je demeure sans quelqu'un qui puisse me retourner et me nettoyer, et je vous supplie également de donner des ordres spéciaux pour que chaque jour on me donne deux seaux d'eau, parce que, si vous ne l'ordonnez pas, on s'en dispense. Par Jésus-Christ, je vous demande de donner le plus de soulagement possible au malade que je suis. — Maître Grajar.

Mort de Maître Gaspar de Grajal. — En la ville de Valladolid, le 9 du mois de septembre 1575, Messieurs les Inquisiteurs licenciés Diego Gonzalez et Valcarcer étant à l'audience du matin, se présenta

Cristobal de Villalpando qui sert de geôlier dans les prisons secrètes de ce Saint-Office, à cause de la maladie du geôlier Francisco de Pedrosa ; et il dit qu'hier soir, à six heures et demie, Notre-Seigneur a bien voulu rappeler Maître Grajal, et que celui-ci était dans une autre prison enveloppé d'un linceul et que Leurs Grâces ordonnassent ce qu'il fallait faire. Lesdits Messieurs ordonnèrent à Esteban Monago, notaire du secret, et à moi notaire soussigné, de monter à ladite prison et de voir de nos yeux ledit Grajal. Et ainsi nous montâmes à ladite prison où nous trouvâmes ledit maître Grajal dans son linceul, étendu sur le sol, et nous lui découvrîmes le visage et reconnûmes que c'était bien Maître Grajal lui-même, et qu'il était mort de mort naturelle. Et pour témoigner que c'est la vérité j'ai présenté ledit Cristobal de Villalpando qui l'a vu : nous avons signé de nos noms. — Celedon Gustin, secrétaire. — Esteban Monago, secrétaire.

Ensevelissement dudit Grajal. — En la ville de Valladolid lesdits jour, mois et année, Messieurs lesdits Inquisiteurs se trouvant à l'audience du matin, ayant vu le procès-verbal ci-dessus, dirent qu'on enterre ledit maître Grajal dans l'église de Monseigneur Saint-Pierre, en un cercueil, et dans un endroit de ladite église que l'on marquerait, pour le cas où il serait nécessaire de l'en retirer. Et ensuite ils firent appeler le dépensier pour qu'il allât chercher son cercueil et donnèrent ordre que dans le plus grand secret Grajal fût enterré dans ladite église. Ce qui fut fait devant moi Celedon Gustin, secrétaire.

(Biblioteca Nacional de Madrid, mss. 12748, folio 468 a.)

APPENDICE VI

Sentence de l'Inquisition de Valladolid absolvant la mémoire de Gaspar de Grajar du crime d'hérésie.

« Nous Inquisiteurs contre la perversité hérétique et l'apostasie dans les Royaumes de Castille, de Leon et de Galice, et dans la principauté des Asturies, en résidence en cette ville de Valladolid, par l'autorité apostolique et ordinaire, après avoir vu un procès criminel qui a pendu et pend devant nous sur le crime d'hérésie entre les parties, à savoir d'un côté accusateur le promoteur fiscal de ce Saint-Office, et de l'autre, défendeur, Gaspar de Grajal, originaire de Villalon, maître en sacrée théologie de l'Université de Salamanque et professeur suppléant de Bible en ladite Université, dont il appert que sur la demande dudit procureur nous avons ordonné de le prendre et de l'amener dans les prisons du Saint-Office par suite d'une information faite contre lui, comme ayant commis des délits d'hérésie dont il fut accusé par ledit promoteur fiscal, et auxquels il répondit en niant l'accusation ; et le procès s'engagea et tandis qu'il se poursuivait, il tomba malade dans lesdites prisons d'une maladie dont il mourut naturellement, et ledit procureur nous demanda un édit par lequel on assignât sa mémoire et sa réputation pour que par ce moyen s'achevât ledit procès ; lequel édit fut donné ; et se présentèrent comme défenseurs certains proches et parents dudit maître Grajal avec lesquels se soutint ce procès jusqu'à ce qu'ils eussent définitivement conclu et que le procès fût tenu par nous pour conclu : après avoir examiné tout cela et en avoir délibéré avec des personnes de grande autorité, de vaste érudition et de conscience droite,

AYANT INVOQUÉ LE NOM DU CHRIST,

Décidons, vu les actes et preuves dudit procès, que ledit promoteur fiscal n'a pas prouvé son accusation ni sa plainte comme il convenait

qu'il en fît la preuve ; en conséquence de quoi, nous devons absoudre et absolvons ledit Maître Grajal, sa mémoire et sa réputation de l'instance de ce procès et ordonnons de lever et levons toute opposition et tout séquestre qui par notre ordre ont été mis sur ses biens, et qu'ils lui soient remis intégralement, selon l'inventaire qu'on en fit au temps où ils furent séquestrés. Et par cette sentence, nous le prononçons et ordonnons dans ces écrits et par eux. — Le docteur Guijano de Mercado. — Le licencié Andrés de Alava. — Le licencié Pedro de Quiroga. — Le licencié Mallen de Rueda.

En la ville de Valladolid, dimanche 28 du mois de septembre 1578, Messieurs les Inquisiteurs et l'Ordinaire susnommés se trouvant sur la Plaza Mayor de cette ville, célébrant un acte public de notre foi sur de hauts échafauds de bois, donnèrent et prononcèrent la sentence contenue plus haut, laquelle fut lue par moi le présent notaire, du haut d'une chaire qui se trouvait sur lesdits échafauds, à haute et intelligible voix, en présence du licencié Pedro de Espinosa, promoteur fiscal de ce Saint-Office, et ayant pour témoins l'Illustrissime Comte de Lemos et les licenciés Antonio de Figueroa Maldonado et Aguirre Barahona, Auditeurs de la Chancellerie Royale de cette ville. — Devant moi Pedro de Vinegas. »

(Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12748, folio 522.) — Le texte de cette sentence se trouve reproduit dans le *Libro de Claustros* de l'Université de Salamanque, assemblée plénière du 29 novembre 1578, folios 10 r.-11 r. Il fut présenté à l'Université par Cristobal de Grajal frère de Gaspar, qui demandait à l'Université de payer les obsèques de ce dernier et de donner à ses héritiers les honoraires de sa chaire durant son emprisonnement.

APPENDICE VII

Confession remise par Martin Martinez
a l'Inquisiteur Diego Gonzalez (Salamanque 13 mars 1572).
(Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12750, fol. 159)

Très Illustre Seigneur :— J'ai fait un livre, il y a un certain temps, qui s'appelait les *Hypotyposes Théologiques*, et pour qu'il parût sous une forme plus polie, je voulus suivre l'avis de savants et non le mien, et en conséquence je le donnai à Maître Martin Vicente pour qu'il pût le voir, et ensuite au Proviseur de Salamanque en tant qu'ordinaire, parce qu'il n'y avait pas encore la Pragmatique qu'il y a maintenant ; et ensuite Maître Sancho en vit une bonne partie ; et comme il les satisfit tous si vivement, je m'occupai de l'envoyer au Conseil royal qui en fut également satisfait, et sur l'ordre duquel on l'imprima. Et au bout de quelque temps, Maître Leon, sachant que certaines choses qui s'y trouvaient détruisaient son livre, parla aux évêques de Plasencia et de Zamora, qui se trouvaient alors à Salamanque au Concile provincial, pour qu'ils obtinssent de moi que je supprimasse de mon livre ce qui le gênait pour la vente du sien. J'informai leurs seigneuries de mes intentions, et elles me dirent que je ne changeasse rien à mon livre puisqu'il était si conforme à ce que l'Église dit et ordonne. Et comme ledit maître vit ses plans déjoués il dénonça mon livre au Conseil de la Sainte Inquisition. Si ses objections sont fondées ou non, je ne le sais. Je sais que mon intention fut bonne et que j'ai toujours souhaité ne pas m'écarter de ce qu'ordonnent notre Sainte Mère l'Église de Rome, ses conciles et les saints qui nous donnèrent les règles de l'Écriture que j'explique. Et dans ces conditions *errare potero, haereticus esse non potero*. Ce que je voudrais sur ce point serait qu'on prît soin de faire examiner les propositions par des hommes savants dans la Bible, et non par de purs scolastiques qui n'ont jamais

lu la moindre page d'un saint. Depuis que mon livre a paru, pour qu'en voie si je suis entêté, j'ai pris soin de demander à des savants leurs avis et leurs censures pour ajouter ou ôter ce qu'il leur semblerait nécessaire, comme je l'ai fait en beaucoup d'endroits : comme le diront le P. Docteur Enriquez et le P. Aguila de l'Ordre de Jésus, et l'évêque de Plasencia et beaucoup de Collégiaux. Et pour l'examen de ce livre et pour tout le reste, je récuse maître Leon qui, n'ayant pas appris dans les Écoles, a des idées étranges et Maître Medina, parce qu'il n'a fait aucune étude de ce genre et qu'il ne se satisfait de rien que de ses propres idées. Maître Leon dit que je dis du mal de la Vulgate : je je ne me souviens pas d'en avoir dit, bien que, dans un si grand nombre d'années que j'ai passées à la comparer à l'hébreu, il soit possible que je me sois quelquefois laissé aller un peu trop loin ; bien qu'en particulier je ne m'en souvienne pas. Il ne me vient rien d'autre à l'esprit, que ce que j'ai écrit dans mon livre (et si ce qui s'y trouve est mal ce sera mal ; si c'est bon, ce sera bon), et ce que j'ai écrit au Conseil de la Sainte Inquisition.

Maître Martin Martinez.

APPENDICE VIII

Généalogie de Martin Martinez telle qu'il la déclara a l'audience du Saint-Office de Valladolid le 17 avril 1572. (Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12750 folio 96 a.)

Parents.

Sebastian Martinez, pharmacien, habitant de Cantalapiedra, défunt.

Leonor Martinez sa femme, originaire du même Cantalapiedra.

Ancêtres paternels.

Juan Martin, pharmacien, habitant de Cantalapiedra et qui était originaire de Palacios Rubios.

X... Nieta dont il ne sait pas le nom de baptême, qui était des Nietos de Cantalapiedra et était originaire du même village.

Ancêtres maternels.

Juan Martin Meajero, cultivateur et hidalgo.

Sa femme dont il ne sait comment elle s'appelait, bien qu'il l'ait connue encore vivante et qu'il n'appelait que la Meajera.

Oncles paternels.

Pero Martin, cultivateur, défunt.

Juan Martin, cultivateur, défunt.

Francisco Martin, cultivateur, défunt, tous habitants dudit Cantalapiedra.

Oncles maternels.

La femme d'Alonso Nieto, habitante de Cantalapiedra, dont il ne se rappelle plus le nom, défunte.

Frères du déposant.

Antonio Martin, cultivateur, qui fut habitant de Cantalapiedra, défunt.

Francisco Martin qui est au Pérou dans la ville de Los Reyes, aux Indes, et qui a là il ne sait quel emploi.

Juan Martin, pharmacien, habitant de Salamanque, défunt.

Enfants.

Il dit qu'il n'en avait pas.

Interrogé, il dit que lui et tous ses ascendants susdits, des deux côtés, sont de vieux chrétiens, sans trace aucune de juifs ni de morisques,et qu'aucun d'eux n'a été frappé d'une pénitence ni condamné par ce Saint-Office, ni arrêté par lui, si ce n'est le seul déposant.

APPENDICE IX

Acte d'accusation du procureur du Saint-Office, Diego de Haedo, contre Martin Martinez, 6 mai 1572. (Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12750 folios 104 r-105 r.)

Après les préliminaires d'usage le procureur accusait Martinez des délits suivants :

1° Premièrement il a dit et affirmé avec insistance que les Cantiques de Salomon dans la divine Écriture étaient un *carmen amatorium* adressé par Salomon à la fille de Pharaon, roi d'Égypte et qu'affirmer le contraire n'était que futilité et moralités de prédicateurs.

2° *Item* que le susdit, en même temps qu'une autre personne, riait et se moquait des explications des saints sur quelques passages de l'Écriture, en particulier de ce qu'ils tiraient le mystère de la très sainte Trinité du psaume qui dit : « Benedicat nos deus, deus noster », et d'un autre passage qui dit : « Verbo Domini coeli firmati sunt » et de cette phrase qui dit : « In principio creavit deus etc... », disant qu'il ne croyait pas que la Trinité se pût conclure de ces passages.

3° *Item* il se moquait et riait de ce que les saints expliquassent le texte qui dit : « Gratiam et gloriam dabit Dominus », de la grâce et de la gloire surnaturelles, affirmant qu'il ne voulait pas dire cela, ni ne prouve que Dieu seul donne la grâce et la gloire.

4° *Item* que le susdit expliquant ce passage qui dit : « In lumine tuo videbimus lumen » affirma qu'il ne prouve pas la lumière de la grâce et que là où il dit : « Anima mea in manibus meis semper » il ne prouve pas non plus le libre arbitre.

5° *Item* que le susdit a dit et affirmé que dans l'Ancien Testament il n'y a pas de passage ni de texte qui puissent faire entendre aux juifs qu'il y a promesse de gloire ni menace d'enfer, et que, dans le Pentateuque il n'y a pas de passage qui parle de l'immortalité de l'âme.

6° *Item* qu'il a dit et affirmé que la théologie scolastique gêne pour comprendre et apprendre l'Écriture Sainte ; et en expliquant quelque passage il dit avec présomption qu'il ne sait pas qui le comprend, pour ne pas se conformer à l'exposition des saints, abandonnant la théologie scolastique et donnant à entendre qu'on n'en a pas besoin.

7° *Item* que le susdit ôtant et diminuant l'autorité et la vérité de l'édition Vulgate a dit et affirmé qu'elle a beaucoup de faussetés et qu'on en peut faire une autre meilleure.

8° *Item* que dans l'exposition et dans l'explication de la Sainte Écriture, il suit toujours la leçon et l'explication des juifs et des rabbins et laisse celle des saints sans faire mention d'eux, et quand quelqu'un ripostait à ce qu'il avait dit par quelque texte des saints, il se moquait de ce qu'il alléguait en disant : « Le damoiseau Allégorin. » et en injuriant les saints.

9° *Item* qu'il a dit et affirmé de vive voix et par écrit, dans certain livre, qu'il tient que saint Paul et Notre-Seigneur Jésus-Christ citèrent des témoignages des prophètes dans un autre sens que les prophètes ne les avaient dits.

10° *Item* que les Septante ne virent pas ce que voulaient dire les prophètes et que les anciens saints Pères, en beaucoup d'endroits, ne surent pas l'Écriture et qu'on peut apporter des explications nouvelles de l'Écriture, ce qui causa de sa part et produisit un grand scandale.

11° *Item* que se moquant de la lecture des saints, il a dit qu'ils ne surent pas beaucoup de passages et que lui seul les a compris et que quand les saints ne comprennent pas, ils recourent à d'absurdes allégories.

12° *Item* que le susdit dans les disputes et les actes publics auxquels il a pris part et où il s'est trouvé avec d'autres personnes qui le suivaient, a produit un grand scandale et fait beaucoup de mal, parce qu'il a toujours préféré Vatable, Pagnini et les juifs et les rabbins à la traduction Vulgate et au sens des saints et des docteurs de l'Église catholique.

13° *Item* que le susdit, suivant et approuvant l'explication des rabbins juifs, et dénigrant celle des saints, a dit que, dans la Sainte Écriture, il y a beaucoup de passages qui offrent des difficultés parce qu'ils sont mal traduits et que si on les traduisait conformément à la vérité hébraïque ils seraient plus clairs et plus simples.

14° *Item* que dans certaines disputes sur le point de savoir quelle interprétation était la vraie, celle des saints ou celle des juifs et des

rabbins, le susdit soutint que celle des juifs et des rabbins pouvait aussi être vraie, bien que le sens en fût différent.

15° *Item* que le susdit sait que d'autres personnes ont émis et soutenu lesdites erreurs ainsi que beaucoup d'autres, et il le nie et ne les dénonce pas et se parjure.

16° *Item* que le susdit a émis, enseigné et soutenu beaucoup d'autres erreurs et de propositions hérétiques et scandaleuses contre l'Écriture Sainte et l'interprétation des saints, desquelles je l'accuse en général, etc... » Suivent les clauses de style qui terminent l'acte d'accusation. »

APPENDICE X

SENTENCE DE L'INQUISITION ACQUITTANT MARTIN MARTINEZ.
(Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12750, fol. 267 r.)

« Après avoir vu ce procès qui a pendu et est pendant devant nous entre les parties, à savoir d'un côté, accusateur, le promoteur fiscal de ce Saint-Office, et de l'autre, défendeur, maître Martin Martinez, professeur d'hébreu à l'Université de Salamanque, né à Cantalapiedra, détenu dans les prisons de ce Saint-Office, sur les causes et raisons contenues dans la procédure dudit procès, à laquelle nous nous référons : après avoir examiné tout cela et en avoir délibéré avec des personnes de grande autorité, de vaste érudition et de conscience droite,

AYANT INVOQUÉ LE NOM DU CHRIST,

Décidons, vu les actes et preuves dudit procès, que nous devons absoudre et absolvons ledit maître Martin Martinez de l'instance de ce jugement, à condition qu'en la salle d'audience de ce Saint-Office, il soit réprimandé sévèrement et avisé d'avoir dorénavant beaucoup de respect pour la Vulgate, pour l'interprétation et le sens communs des Saints et pour la théologie scolastique, et par cette sentence, jugeant ainsi, nous le prononçons et ordonnons dans ces écrits et par eux. — Le docteur Guijano de Mercado. — Le licencié Andrés de Alava. — Le licencié Pedro de Quiroga. — Le licencié Mallen de Rueda.

En la ville de Valladolid le quatre du mois de juin quinze cent soixante-dix-sept Messieurs les Inquisiteurs docteur Guijano de Mercado, licenciés Andrés de Alava et Pedro de Quiroga étant à l'audience du matin donnèrent et prononcèrent la sentence contenue plus haut et y apposèrent leurs signatures et la firent notifier aux parties en présence du licencié Prudencio de Armentia, promoteur fiscal de ce

Saint-Office et dudit maître Martin Martinez auxquels je la notifiai. Témoins Esteban Monago et Pedro de Bolivar secrétaire de ce Saint-Office.

Et ensuite à ladite audience ledit maître Martinez fut sévèrement réprimandé conformément à ladite sentence. Témoins, les susnommés.

Et ensuite on reçut le serment en forme légale dudit maître Martinez en vertu duquel il promit de dire la vérité.

Interrogé, il dit qu'il ne sait rien qu'il puisse ni doive dire de lui ni d'autres personnes, qui touche au soulagement de sa conscience, ni rien qui ait été fait ou dit dans les prisons de ce Saint-Office contre son honneur, son crédit et son secret, de sa part, de celle des employés, et des gardiens dudit détenu ; et qu'il n'a vu de communications d'aucune sorte, ni que des avis aient été donnés par certains détenus à d'autres, ni par des personnes du dehors ; et que le susdit n'emporte aucune communication de personne, ni pour personne ; et que le geôlier et le dépensier ont bien et pieusement rempli leur office.

On lui ordonna en vertu du serment qu'il a prêté, et sous peine d'excommunication majeure *latae sententiae*, et d'être puni rigoureusement comme ayant révélé quelque chose de ce Saint-Office, d'observer et de garder le secret sur tout ce qui s'est passé avec lui à propos de cette affaire et sur ce qu'il a vu, su, entendu ou compris de n'importe quelle manière depuis qu'il est dans ces prisons, et de ne le dire, ni le révéler à personne, par écrit ni de vive voix, directement ni indirectement, ni sous une autre forme ou d'autre manière, ni sous aucun prétexte. Il promit de le faire et aussitôt reçut l'ordre de sortir de l'audience. — Par devant moi Pedro de Burgos secrétaire. »

APPENDICE XI

Interrogatoire d'identité d'Alonso Gudiel

(Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12751, folios 139 r.-140 v.)

A Valladolid le 21 du mois de juillet 1572, Messieurs les Inquisiteurs licenciés Diego Gonzalez et Realiego étant à l'audience du matin y firent amener un religieux qui fut amené prisonnier dans les prisons de ce Saint-Office ; et lorsqu'il fut présent on reçut de lui serment dans les formes légales ; et après avoir juré il promit de dire la vérité tant dans cette audience que dans les autres qu'on tiendrait avec lui dans ce Saint-Office ; et interrogé il dit s'appeler frère Alonso Gudiel, professeur à l'Université d'Osuna, originaire de la ville de Séville, et qui pour l'instant se trouvait dans le monastère de Saint-Augustin, de cette ville de Valladolid, âgé de quarante-six ans environ, et ayant son domicile au monastère d'Osuna où il professait le cours de Bible.

Parents.

Diego Alvarez, pharmacien, défunt, habitant de Séville.

Maria de Salas, sa femme, qui est vivante, originaire de Séville, demeurant tous deux sur la paroisse de San Esteban dans la Caleria Vieja (On donnera des renseignements à Saint-Augustin).

Ancêtres paternels.

Alonso de Carmona, défunt, dont il ne sait quel était son métier et, quant à sa grand'mère, femme de cet Alonso de Carmona, il ne se rappelle pas comment elle s'appelait et il ne l'a pas connue.

Ancêtres maternels.

Il dit qu'il ne les connaissait pas, et ne sait pas comment ils s'appelaient.

Oncles paternels.

Leonor Nuñez, défunte, femme du docteur Nuñez médecin, originaire de Séville.

Oncles maternels.

Frère Francisco de San Lucar, réformateur de l'ordre de San Jeronimo, défunt.

Frère Andrés Gudiel, frère augustin, défunt.

Frères du déposant.

Juana de Salas, qui est vivante, femme de Tomas Galvez, intendant du marquis del Algava, qui est là-bas à Algava.

Interrogé, il dit qu'aucun des susnommés n'a été détenu, condamné, ni brûlé par le Saint-Office autant qu'il sache.

Interrogé il dit que le déposant a ouï-dire à sa mère que, du côté du père du déposant et de ses aïeux et bisaïeux du côté de son dit père, il n'y en avait pas qui eussent été nommés, c'est-à-dire condamnés par le Saint-Office, mais que les frères desdits grands-parents paternels avaient été accusés par le Saint-Office d'être des juifs convertis, et que sa mère ne lui dit pas s'ils avaient été réconciliés, ou condamnés à une pénitence par le Saint-Office, si ce n'est qu'elle lui dit qu'ils avaient été accusés par le Saint-Office et que lesdits frères dudit grand-père, comme il l'a dit, avaient été accusés, et que sa grand'mère du côté de son dit père, s'appelait X... Alvarez; et le grand-père s'appelait Alonso de Carmona ; et ils avaient des parents à Carmona et à Utrera, et, de même sa susdite mère lui disait que de son côté à elle et du côté de sa mère à elle ils étaient vieux chrétiens et hidalgos, mais que du côté de son père à elle ils étaient des convertis, et qu'il s'appelait X... de la Lonja.

Prières.

Il les dit et bien dites : Pater noster, Ave Maria, Credo et Salve regina.

Confessions.

Il dit qu'il a reçu les ordres il y a vingt et tant d'années, et qu'il s'est confessé à frère Alonso de Reyna et frère Lope de Vergara Prieur, et frère Alonso de la Cruz, tous du couvent d'Osuna.

Lire et écrire.

Il dit qu'il le sait et qu'il est maître en théologie et qu'il a étudié

à Salamanque et à Alcala et qu'il a été l'élève, dans ces Universités, de Cano et de Mancio.

Déposition.

Interrogé, il dit qu'il naquit à Séville chez ses parents, et qu'il y resta jusqu'à l'âge de quinze ans, et qu'à cet âge il se fit religieux à Saint-Augustin de Séville et y séjourna trois ans et demi ; et de là il fut à Grenade à étudier comme étudiant ès arts, et y resta deux ans ; et de là il fut à Salamanque deux ans, et de là on l'envoya à Alcala où il resta deux autres années. Et ensuite de là on l'envoya à Jerez comme prédicateur, et il y resta un an et demi ; et de là il vint dans cette ville enseigner les Arts, et de là il alla à Los Santos village proche de Villaniebla, et de là on l'envoya à Salamanque comme maître des étudiants, et il y resta une demi-année ; et de là l'évêque de Segorbe Muñatones l'emmena pour lui tenir compagnie et il resta en sa compagnie deux ans ; et de là on lui offrit la chaire de Prime de théologie de Huesca, et il y resta à enseigner deux ans, et de là il se rendit à Séville pour voir sa mère, et, en raison de la nécessité où se trouvait sa susdite mère, il resta à Séville comme prédicateur deux années, et de là on lui donna la chaire d'Osuna qu'il occupe depuis deux ans, c'est-à-dire neuf ans, et bientôt dix.

APPENDICE XII

Acte d'accusation contre Alonso Gudiel, lu par le procureur du Saint-Office Diego de Haedo a l'audience du 4 aout 1572. (Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12751, folio 4.)

« Illustres Seigneurs : — Moi, le licencié Diego de Haedo, procureur de ce Saint-Office, en la meilleure forme de droit, je comparais devant vous et j'accuse criminellement maître frère Alonso Gudiel, de l'ordre de Saint-Augustin, professeur à l'Université d'Osuna, descendant de famille juive, détenu dans les prisons de ce Saint-Office, ici présent; et exposant l'affaire, après avoir procédé aux formalités légales, je dis que le susdit, étant Maître, prêtre, portant l'habit et le nom de religieux, et par conséquent obligé davantage à défendre et enseigner une doctrine sainte et catholique, sans crainte de Dieu qu'il offense gravement, a dit affirmé et soutenu beaucoup de propositions hérétiques, scandaleuses, malsonnantes, funestes et pernicieuses à la Sainte Écriture et à la véritable intelligence de celle-ci, et en particulier je l'accuse et lui fais crime des imputations et délits suivants :

1° Premièrement que le susdit a dit, affirmé et enseigné publiquement que le passage d'Isaïe qui dit : *Ecce virgo concipiet*, s'entendait et s'entend de la femme d'Isaïe ou d'un autre prophète, et non de Notre-Dame, et certaine personne y faisant objection et contredisant ladite proposition, il resta inébranlable, en lui disant qu'il ne comprenait pas.

2° *Item* que persévérant dans son funeste projet de détruire le sens véritable de l'Écriture Sainte qu'en ont tiré les bienheureux saints, il a dit et affirmé que les Cantiques de la Bible s'entendaient des amours profanes de Salomon et de la fille de Pharaon.

3° *Item* que le susdit a dit et affirmé que beaucoup de psaumes de David comme *Dixit dominus domino meo* et *Deus, deus meus respice*

in me s'entendaient de David, tout cela contre l'opinion reçue par notre Sainte Mère l'Église catholique.

4° *Item* que le susdit, poursuivant son projet pervers de détruire et supprimer la vérité avec laquelle les saints prophètes écrivirent des choses que Notre-Seigneur leur avait dites et révélées pour servir de fondement à notre sainte Foi catholique et à la loi évangélique, a dit et affirmé publiquement que quand les prophètes écrivaient quelque chose, c'était l'histoire des malheurs qui leur arrivaient à eux-mêmes en ce temps-là ainsi qu'à d'autres, et qu'ils les disaient en termes tels qu'ils exprimaient plus clairement les choses de Notre-Seigneur Jésus-Christ que celles qui leur étaient propres, à eux dont c'était l'histoire, alors que c'est une vérité certaine que l'histoire raconte les choses qui leur ont été communiquées et révélées par Notre-Seigneur et non celles des faits et des événements concernant les prophètes comme le susdit l'a affirmé.

5° *Item* que le susdit approuvant lesdites erreurs, a dit et affirmé que le passage qui dit : *Ex Ægypto vocavi filium meum* s'entendait à la lettre du peuple d'Israël que Dieu appelait son fils ; et il allégua à ce propos les passages cités plus haut : *Deus, deus meus, respice in me* affirmant qu'ils s'entendaient de David ; et comme certaine personne lui disait que les saints n'expliquaient pas ainsi lesdits passages, mais les entendaient absolument de Jésus-Christ, il dit que les saints ne s'occupaient pas du sens littéral.

6° *Item* que le susdit, suivant et approuvant l'opinion des rabbins juifs en raison de sa filiation avec eux, ayant affirmé que le sens littéral de l'Écriture s'entend d'une autre façon que les Saints et les Évangélistes ne l'expliquèrent, comme il a été dit dans les chefs d'accusation précédents, disant que la vérité était un moyen terme entre deux extrêmes, donna comme extrêmes l'interprétation des saints et celle des rabbins, et dit qu'il fallait accepter la lettre ; en quoi il parut s'éloigner de ce qu'écrivirent les saints et approuver ce que disent les rabbins, puisqu'il a suivi et soutenu leur interprétation contre la vérité que tient l'Église catholique.

7° *Item* que le susdit traitant avec certaines personnes de l'interprétation de la Sainte Écriture a dit et affirmé qu'on pouvait entendre au pied de la lettre toutes les choses de la Sainte Écriture, de sorte qu'il pouvait y avoir un sens littéral qui ne s'entendît pas du Christ. Et il allégua comme exemple ces paroles de Zacharie : *Dicite filiae Sion quia rex tuus venit tibi mansuetus, etc...* affirmant qu'elles pouvaient s'entendre et s'entendaient à la lettre du Roi Alexandre quand il entra à Jérusalem ; et il allégua également le psaume *Dixit dominus*

domino meo, affirmant qu'il pouvait s'entendre et s'entendait d'Abraham.

8° *Item* que le susdit, détournant et corrompant le vrai sens de l'Écriture qui dit : *Mulier circumdabit virum* a dit et affirmé que ledit passage s'entendait de ce que Dieu devait faire un miracle, car de même que jusqu'alors il avait cherché l'âme comme étant son époux, il devait faire que l'âme, qui était comme son épouse, le cherchât lui-même.

9° *Item* que désirant diminuer et supprimer l'autorité et la vérité de notre sainte Foi catholique et favorisant les rabbins juifs, il a dit et affirmé que dans l'Ancien Testament on doit donner un sens continu à la lettre, de sorte qu'il n'y aurait pas de passage où au sens littéral on fît mention de Jésus-Christ Notre-Seigneur et de sa gloire, comme de dire que le Psaume qui dit : *Foderunt manus meas et pedes meos, etc.*, doit s'entendre à la lettre de David et non de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Erreur et doctrine perverse qui est notoirement celle des juifs qui attendent encore le Messie.

10° *Item* que ledit frère Alonso Gudiel, avec l'esprit hérétique d'un juif, a essayé de persuader et d'enseigner à beaucoup de personnes de sa faculté qu'elles soutinssent et crussent que les sens littéraux que les saints docteurs d'un commun accord avaient donnés à l'Écriture Sainte du Christ Notre Rédempteur, ils ne devaient pas entendre que c'étaient des sens littéraux, mais bien des sens mystiques et figurés, affirmant qu'il ne fallait pas entendre à la lettre du Christ Notre-Seigneur ce verset : *Dominus dixit ad me : filius meus es tu, ego hodie gen uite*, mais qu'il s'entendait de David, et ainsi de beaucoup d'autres passages de la Sainte Écriture, comme les juifs ont essayé de le soutenir.

11° *Item* qu'avec ladite intention de détruire et d'annihiler la Sainte Écriture sur laquelle repose notre sainte Foi catholique, il a dit et affirmé que le passage du Psaume XV : *Non derelinques animam meam in inferno nec dabis sanctum tuum videre corruptionem*, ne s'entendait pas du Christ Notre Rédempteur, et il a affirmé la même chose du passage du Saint Prophète Isaïe qui dit : *Parvulus natus est nobis et filius datus est nobis*, qu'il ne s'entendait pas de Notre-Seigneur Jésus-Christ et d'autres erreurs hérétiques à ce sujet.

12° *Item* que le susdit a semé et répandu avec opiniâtreté lesdites erreurs et beaucoup d'autres, et qu'en Espagne et aux Indes cette ivraie s'est répandue, développée et a fait beaucoup de mal, et que son insolence et sa dépravation ont été si loin que, quelques personnes lui disant qu'il ne devait pas être l'inventeur d'une doctrine si perni-

cieuse, puisque c'était judaïser que d'aller contre ce que soutiennent les saints, il répondit que les saints ne pouvaient l'empêcher de pouvoir expliquer la Sainte Écriture de ladite manière ; en quoi il parut s'opiniâtrer dans lesdites erreurs judaïques.

13° *Item* que le susdit sait que d'autres personnes sont dans les mêmes erreurs et les mêmes opinions fausses et hérétiques et le nie et se parjure, et qu'il les leur a communiquées et a cherché à les leur enseigner et à les leur persuader.

14° *Item* que le susdit a fait, dit et commis, enseigné et persuadé à d'autres de sa faculté beaucoup d'autres erreurs et hérésies contre la vérité reçue par Notre Sainte Mère l'Église, desquelles, d'une manière générale je l'accuse et que je promets de montrer dans la suite du procès. En vertu de quoi et des erreurs et hérésies susdites, il résulte qu'il paraît avoir dit et affirmé lesdites erreurs et hérésies et qu'en raison de sa filiation juive, il les a enseignées et persuadées avec l'esprit d'un hérétique judaïsant et par là est tombé sous le coup de graves peines qu'il a encourues, conformément au droit, aux sacrés canons, aux lois et pragmatiques de ces Royaumes et aux instructions du Saint-Office, établies contre de semblables délinquants. Je vous prie et vous supplie de déclarer le susdit coupable des susdits délits, et de le condamner auxdites peines et de les faire exécuter sur sa personne, le remettant à la justice et au bras séculier ; et j'accepte les confessions qu'il fera en ce qui servira ladite demande, et non en autre chose ; et en tant qu'elles paraîtront diminuer sa culpabilité je demande qu'il soit mis à la question et qu'on la lui donne et qu'on l'exécute sur lui jusqu'à ce qu'il ait dit entièrement la vérité sans dissimuler autre chose de lui ni des personnes auxquelles il a communiqué lesdites propositions hérétiques et scandaleuses, l'ensemble des témoignages qu'il y a pour cela gardant toute leur force. Et à cette fin et pour tout ce qui sera nécessaire, j'implore votre saint Office, etc. — Le licencié Diego de Haedo. »

APPENDICE XIII

Procès-verbaux de la maladie et de la mort de Gudiel.

(Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12751.)

Folio 176. — « Le onze avril de ladite année 1573 Monsieur le licencié Diego Gonzalez étant à l'audience du matin, le geôlier se présenta et dit que le licencié Sanpedro, médecin de la prison, a vu le détenu frère Alonso Gudiel et voudrait entrer à l'audience. On ordonna de le faire entrer : et lorsqu'il fut présent il dit qu'il a visité depuis huit jours environ, matin et soir frère Alonso Gudiel détenu dans ladite prison, lequel a été et est très malade et en danger, parce qu'il a eu un abondant flux de sang, outre la lèpre et l'humeur qui couvrent tout son corps ; qu'il a une grande répugnance à manger et que pour ces raisons il est très faible comme on le voit par son pouls ; et il est nécessaire de lui faire tous les bons traitements possibles et de lui donner des consommés, car c'est ce qu'il lui semble, tant il le trouve triste et mélancolique ; et il serait important pour le soulager et le guérir de le transférer dans une maison particulière ; et c'est là son avis qu'il exposa sous la foi du serment. — Par-devant moi Monago, secrétaire.

Folio 179 a. — En la ville de Valladolid, le 15 du mois d'avril 1573, Messieurs les Inquisiteurs licencié Diego Gonzalez, docteur Guijano de Mercado, licencié Andrés Sanctos étant à l'audience du soir, après que quatre heures du soir eurent sonné, Francisco de Pedrosa, geôlier du Saint-Office entra à l'audience et dit qu'il faisait savoir à leurs Grâces comment frère Alonso Gudiel, qui était détenu dans la prison de repos, venait d'expirer de la vie présente, que leurs Grâces ordonnassent où il fallait l'enterrer. Et il dit que trois jours de suite Frère

Nicolas Ramos avait été avec ledit frère Alonso Gudiel pour le confesser et l'aider à bien mourir, jusqu'à ce qu'il expirât.

Messieurs lesdits Inquisiteurs ayant entendu ce rapport dudit geôlier Francisco de Pedrosa, et ayant causé de cette affaire, décidèrent que ledit frère Alonso Gudiel soit enterré à l'hôpital de la Résurrection et chargèrent de cela le secrétaire Esteban Monago, et m'ordonnèrent, à moi, le secrétaire soussigné, de descendre à la prison où il était mort, de l'examiner avec soin et de consigner par écrit sa mort. Et ils apposèrent leurs griffes...

Et moi, Celedon Gustin, notaire du secret du Saint-Office de cette ville, en exécution de ce qu'avaient décidé lesdits Inquisiteurs, je me rendis à la prison de repos où était détenu ledit frère Alonso Gudiel, et en présence d'Esteban Monago, secrétaire, et de Francisco de Pedrosa, geôlier, et de Gaspar de Castaño, compagnon de prison dudit frère Alonso Gudiel, je découvris, sur le lit où était couché ledit frère Alonso Gudiel couvert de son drap, son visage et je le regardai et l'examinai bien, et je constatai que c'était ledit frère Alonso Gudiel ; et cela je l'ai vu ; et je me suis rendu compte qu'il était déjà mort et passé de cette vie présente. Je lui remuai le corps et il ne bougea pas et ne donna aucune marque de sentiment. En présence desdits messieurs. — Celedon Gustin. »

Folio 179 b. — « En la ville de Valladolid, le 15 dudit mois d'avril de 1573, moi Esteban Monago, secrétaire de ce Saint-Office, par ordre de Messieurs lesdits Inquisiteurs je fus, en compagnie de Bartolomé Ruiz, portier de ce Saint-Office, vers les neuf heures du soir, faire enlever et enterrer dans l'hôpital de la Résurrection de cette ville, frère Alonso Gudiel, augustin, qui était mort dans ces prisons, et que Francisco de Pedrosa, geôlier, et ledit Bartolomé Ruiz avaient mis dans un cercueil, à ce que dit ledit Ruiz ; et une fois lié, ledit cercueil fut emporté par Francisco de Cantalejo et [le nom du second porteur manque ici et plus loin] portefaix ; et il fut porté audit hôpital avec une toile par-dessus pour le cacher ; et nous l'enterrâmes dans une grande cour dudit hôpital où l'on enterre les pauvres dudit hôpital, près de l'encoignure de deux grands murs en pierre sèche, dans une fosse près d'un puits qui se trouve là, et l'on mit deux bouts de bois pour marques, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Témoins ledit Bartolomé Ruiz et Francisco de Cantalejo et..... habitants de cette ville.

Et aussitôt après, moi ledit secrétaire, par ordre de Messieurs lesdits Inquisiteurs, je reçus serment en forme desdits Francisco de Cantalejo et..... qu'ils garderaient le secret sur tout ce qui s'était

passé, qu'ils avaient vu ou entendu ; et ils le jurèrent et le promirent. Témoins Bartolomé Ruiz et moi. Par devant moi Monago, secrétaire. »

(Le texte de ces documents a été en partie donné par le P. Gregorio de Santiago Vela dans son *Ensayo de una Biblioteca Ibero-Americana de la Orden de San Agustin, Madrid* 1917, volume III, article GUDIEL.)

Le 15 avril 1575, sur la demande du directeur de l'hôpital qui faisait exécuter des travaux à cet endroit, le cercueil fut exhumé et ouvert en présence d'Esteban Monago qui constata que le corps était intact avec ses vêtements. On referma le cercueil qui fut enterré dans la même cour, le long du mur de la sacristie. (Folio 191 v. du ms. 12751 de la Biblioteca Nacional de Madrid.)

APPENDICE XIV

Table des poésies de l'édition de Quevedo (Madrid 1631) et de l'édition de Milan 1631. Le chiffre a gauche donne le feuillet de l'édition de Quevedo et le chiffre a droite la page de l'édition de Milan.

Folios.		Pages.
1 r.	Que descansada vida.	1
2 r.	A Don Pedro Portocarrero. Virtud hija del cielo.	2
4 r.	A Francisco de Salinas. El ayre se serena	6
5 r.	Inspira nueuo canto.	7
7 r.	A Felipe Ruiz de la Avaricia. En vano el mar fatiga. . .	10
7 v.	Otra. Elisa ya el preciado.	11
9 v.	Profecia del Tajo. Folgaua el Rey Rodrigo.	15
11 v.	Noche serena a D. Oloarte. Quando contemplo el cielo.	18
13 v.	Las serenas a Cherinto. No te engañe el dorado. . . .	21
15 r.	A Felipe Ruiz. Quando sera que pueda.	23
16 v.	Al licenciado Iuan de Grial. Recoge ya en el seno. . . .	26
17 v.	A Felipe Ruiz. Que vale quanto vee.	27
19 r.	De la vida del cielo. Alma region luciente.	30
20 r.	Al apartamiento. O ya seguro puerto.	31
21 v.	A Don Pedro Portocarrero. No siempre es poderosa. . .	34
22 v.	Contra un juez avaro. Aunque en ricos montones. . . .	35
23 v.	En una esperanza que salio vana. Huid contentos de mi triste pecho.	37
25 r.	En la Ascension. Y dexas Pastor santo.	39
25 v.	A todos los Santos. Que santo ? O que gloriosa. . . .	40
28 r.	A Santiago. Las selvas conmoviera.	44
31 v.	A Nuestra Señora. Virgen que el sol mas pura.	49
34 r.	A Don Pedro Portocarrero. La Cana y alta cumbre. . .	53

Folios. Pages.
36 r. A Nuestra Señora. No vieramos el rostro al Padre Eterno. 56
37 r. Aqui la embidia y mentira. 58
37 r. Del mundo y su vanidad. Los que teneis en tanto. . . . 58
42 r. Del conocimiento de si mismo. Cancion. En el profundo del abismo estaua. 66
46 r. Cancion al nacimiento de la hija del Marques de Alcañizes. Inspira nueuo canto. 72
48 r. Epitafio al tumulo del Principe Don Carlos. Aqui yazen de Carlos los despojos. 75
48 r. Cancion a la muerte del mismo. Quien viere el sumptuoso. 76

LIBRO SEGVNDO

49 v. Egloga primera de Virgilio. Tytyro y Melibeo. M. Tu Titiro a la sombra descansando 78
53 r. Egloga segunda. Alexis. En fuego Coridon pastor ardia. 84
56 r. Egloga tercera. Dametes, Menalcas, Palemon. M. Dime es de Melibeo este ganado ?. 88
60 r. Egloga quarta. Sicelides. Vn poco mas alcem os nuestro canto.. 94
62 v. Egloga quinta. Menalcas, Mopso. M. Pues nos hallamos juntos Mopso aora. 98
66 v. Egloga sexta. Prima Siracusio. Primero con el verso siciliano. 104
70 r. Egloga septima. Forte sub. Debaxo un roble que mouido al viento 110
73 r. Egloga octava. Damon Alfesibeo. El dulce canto y docto contender cantando. 115
77 v. Egloga nona. Licidas, Meris. Ly. A do Meri los pies te llevan hora 122
80 r. (76 par erreur). Egloga dezima. Extremum. Este fauor de ti que es ya el postrero. 126
83 v. Siguense algunas Odas de Oracio Flaco. Oda primera del libro primero. De claros Reyes claro descendiente. . 132
85 r. La mesma. Illustre descendiente. 134
86 r. Oda 4. lib. I. Ya comiença el inuierno riguroso. 136
87 r. (par erreur 97). Oda 5. lib. I. Quis multa. Qvien es o Nise hermosa. 137
87 v. Imitacion de la oda nona. Non semper. No siempre descendiendo 138

Folios. Pages.
88 v. Oda 14. lib. 1. O nauis. Tornaras por ventura. 140
89 v. Oda 19. lib. 1. Mater. La madre de amor cruda 141
90 r. Oda 22. lib. 1. Integer. El hombre justo y bueno. . . 142
91 r. Oda 23. lib 1. Vitas. Rehuyes de mei esquiua 143
91 v. Oda 13. lib. 1 Cum tu Lydia. Qvando tu Lydia me alabas 144
92 r. Oda 30. lib. 1 .O Venus. O Venus tan temida. . . . 145
92 v. Oda 33. lib. 1. Albi. Ay no te duelas tanto. 146
93 r. Oda 18. lib. 2. Vlla si iuris. Si Nise en tiempo alguno. . 147
94 r. Oda 10. lib. 2. Rectius. Si en alta mar Licino. . . . 148
94 v. Oda 14. lib. 2. Heu. Con paso presuroso. 150
95 v. Oda 18. lib. 2. Non ebur. Aunque de marfil y oro. . . 151
97 v. Imitacion de la Oda 12. lib. 2. Nolis. El canto, y lira mia. 154
98 r. Oda 4. lib. 3. Descende. Deciende ya del cielo. . . . 155
101 r. Oda 7. lib. 3. Quid fles. Porque te das tormento. . . 160
102 r. Oda 9. lib. 3. Donec gratus eram. Her. Mientras que te agradaua 161
103 r. Oda 10. lib. 3. Extremum. Avnque de Scitia fueras. . . 163
103 v. Oda 16. lib. 3. Inclusam. Asaz tenia guardada. 164
105 r. Oda 27 del lib. 3. Impios. Aguero en la jornada 166
107 v. Oda 1. lib. 4. Intermissa. Despues de tantos dias. . . . 170
108 v. Oda 13. lib. 4. Audiuere Cumpliose mi deseo. 172
109 v. Oda 2 del Epodon. Beatus ille. Dichoso et que de pleytos alexado. 173
111 r. De Pindaro la Oda primera. El agua es bien precioso. . 176
116 v. De Tibulo. Elegia 3 lib. 2. Al campo va mi amor y va a la aldea. 184
119 r. Imitacion de diversos. Vuestra tirana esencion. . . . 188
120 v. Imitacion del Petrarca. Mi trabajoso dia. 190
122 r. Del Bembo. Señor aquel amor por quien forçado. . . . 193
122 v. Soneto. Amor casi de un buelo me ha encumbrado. . . 194
123 r. Alargo enfermo el passo y bueluo quanto. 195
123 v. Agora con la Aurora se leuanta. 195
123 v. O Cortesia, o dulce acogimiento. 196
124 r. Despues que no descubren su luzero. 196
124 v. De Virgilio. Georgica primera. Lo que fecunda el campo, el conuiniente. 197

Folios. Pages.
145 v. . . . . Al Lector . . . . . .

Libro tercero.

146 v. Psalmo primero. Beatus vir. Es bienaventurado. . . . 231
147 v. Psal. 4. Cum inuocarem. Quando en graue dolencia. . . 232
148 v. Psal. 22. Usque quo Domine. Dios mio hasta quando. . 234
149 r. Psal. 18. Coeli enarrant. Los cielos dan pregonos de tu gloria. 235
150 r. Psal. 24. Ad te Domine leuaui. Avnque con mas pesada. 236
152 v. Psal. 26. Dominus illumi. Dios es mi luz y vida. . . . 240
154 r. Psal. 38. Dixi custodiam. Dixe sobre mi boca. 243
155 v. Psal 41. Quemadmodum. Como la cierua brama. . . . 245
157 r. Psal. 44. Eructauit. El pecho fatigado. 247
159 r. El mesmo en otro verso. Vn rico y soberano pensamiento. (Manque dans l'édition de Milan.)
160 v. Psal. 71. Deus iudicium. Señor da al Rey tu vara. . . . 250
162 v. Psal. 87. Domine Deus salutis. Señor de mi salud mi solo muro. 253
164 r. Benedic anima mea. Alaba o alma mia a Dios, señor tu alteza. 256
165 v. Psal. 106. Confitemini Domino. Cantemos juntamente . 258
168 r. Psal. 102. Benedic anima mea. Alaba a Dios contino, o alma mia 262
170 r. Psal. 113. In exitu Israël. En la feliz salida. 265
171 r. Psal. 124. Qui confidunt. Como ni trastornado. 267
172 r. Psal. 129. De profundis. De lo hondo de mi pecho. . . 268
172 v. Psal. 136. Super flumina. Qvando pressos passamos. . . 269
174 r. Psal. 145. Lauda anima. Mientras que governare . . . 272
175 r. Psal. 147. Gerusalen gloriosa 273
176 r. Capitulo vltimo de los Prouerbios. El sabio Salomon aqui pusiera. 275
178 v. Capitulo 3 de Iob. Al fin creciendo en Iob el dolor fiero. 279
180 v. Capit. 4. de Iob. Liphaz de aqueyste fin mal ofendido . 282
182 r. Capit. 5 de Iob. Y añade pero si no soy creydo 284
184 r. Capit. 6 de Iob. Los ojos en Liphaz como enclauados. . 287
186 r. Capit. 7 de Iob. Ay no tuuiera el hombre señalado. . . 290
187 v. Capit. 8 de Iob. Aqui Bildad ayrado abrio la boca. . . 293
189 r. Capit 9 de Iob. Confiesso que es assi que nadie es parte. 295
190 v. Capit. 10 de Iob. Este morir uiuiendo noche y dia. . 299

Folios.		Pages.
193 r.	Capit. 11 de Iob. O Quanto Iob le tienes mal mirado.	302
195 r.	Capit .12 de Iob. Torciendo Iob el rostro dize al mundo.	304
197 r.	Capit. 19 de Iob. De tan luengo escuchar atormentado.	307
199 v.	Capit. 20 de Iob. Callauase ya Iob, mas el Nemano . .	310
201 v.	Capit. 29 de Iob. Y dixo mas, o quien me concediera. (Manque dans l'édition de Milan.)	

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

La lettre A *désigne la première partie, et la lettre* B *la seconde partie de l'ouvrage. Les chiffres renvoient aux pages. L'ordre alphabétique suivi est celui qui est adopté en France. Mais les noms espagnols commençant par l'article ont été rangés d'après la lettre initiale du substantif. Le* CH *et le* LL *espagnols ont été placés à la suite des lettres* C *et* L.

A

Abarca (Ana). A, 171, 202, 203, 248, 293.
Abarca de Bolea (Luis). B, 144.
Abarca de Sotomayor (Ana). A, 202, 203, 323.
Abdias, A, 181. — B, 56, 60, 166, 173, 190.
Abdias Joseph. B, 204-206.
Aben Xuxen (Famille des). A, 31.
Aben Xuxen (Ysaque) *converti sous le nom d'Antonio de Solis*. A, 31.
Abraham. A, 99. — B, 278, 300.
Acunha ou Acuña (Juan de), *recteur*. B, 25, 33.
Agreda (Le conseiller). A, 209.
Aguila (Del). A, 342. — B, 287.
Aguilar (Amador de). A, 223, 321.
Aguilar (Juan de). A, 321.
Aguirre Barahona. B, 285.
Agustino (Francisco de). B, 40.
Alarcon (Cristobal de). A, 20. — B, 267.
Alarcon (Maria de). A, 45. — B, 266.
Alarcon (Pedro de). A, 23.
Alava (Le licencié Andrés de). A, 178, 418, 453-455, 460. — B, 34, 285, 293.
Albe (Ducs d'). A, 66, 254. — B, 172.
Albert (Le cardinal). A, 199. — B, 43, 44.

Albert le Grand. A, 99.
Albornoz (Le licencié Francisco de). A, 178, 180, 454, 455. — B, 34, 35.
Alcazar (Luis de). B, 168.
Alcocer (Le P.), *franciscain*. B, 23, 28, 29.
Alcocer (Le licencié Luis de). A 204.
Alfandari (Juda). A, 32.
Alighieri (Dante). A, 132.
Almansa (Francisco). A, 202, 203, 290-294, 323, 332, 333.
Almaraz (Antonio de). B, 14, 15, 18.
Almaraz (Jerónimo de). A, 145.
Almeida (Francisco de). A, 189.
Almeida (Juan de). A, 171, 186-191, 225, 228, 229, 231, 240, 252, 323, 329, 331, 371. — B, 208.
Almiron (Garcia de). A, 321, 342.
Almonacir (Jerónimo de). B, 61, 66.
Alonso (Catalina). A, 33. — B, 268.
Alonso (Gabriel). B, 275.
Altemps (Le cardinal). A, 233.
Alva (Maître Antonio). B, 180.
Alvarado (Le licencié). A, 33.
Alvarez (*X...*), *grand'mère de Gudiel* (*Alonso*). B, 296.
Alvarez (Diego). B, 295.
Alvarez (Fr. Pedro), *augustin*. A, 92.
Alvarez Abarca (Fernando). A, 202-205.
Alvarez Abarca (Garcia). A, 203, 204.
Alvarez Guijarro (Carlos). B, 68.
Alvarez Osorio (Mencia). A, 19, 20, 126. — B, 267.
Amador de los Rios (José). A, 25.
Amos. A, 181.
Anaya (Francisco de). A, 204.
Anisson (Jean). A, 467.
Antolinez (Agustin). B, 40.
Antonio (Nicolas). A, 41, 79, 120, 121, 148, 157, 180, 181, 191, 193, 227, 233, 335, 428. — B, 32, 43, 54, 132, 147, 259.
Apollodore. B, 192.
Aquila (Le juif). A, 215.
Aragon (Gaspar de). A, 325.
Aragon (Maria de). B, 151.
Aragon (Pedro de). A, 68. — B, 12, 13, 25, 70-72, 81, 88, 91, 92, 258.
Aramburu (Miguel Ignacio). A, 6.
Arango y Escandon (Alejandro). B, 254.
Arboleda (Francisco de). A, 247, 329, 341, 356.
Arbues (Pedro). A, 271.
Arce (Antonio de), *augustin*. A, 245.

Arce (Antonio de), *dominicain*. A, 427, 433, 436, 445, 446, 448, 450, 451. — B, 164.
Arenas. A, 63, 78, 162.
Arevalo Sedeño (Dr. Alonso de). B, 25.
Arias (Dr. Cristobal). B, 25, 31.
Arias (Diego de). Voir *Zuñiga (Diego de)*.
Arias (Pedro). A, 246.
Arias Maldonado (Rodrigo). A, 202, 203.
Arias Montano (Benito). A, 80, 107-109, 126-129, 136, 137, 158-160, 177, 232, 286, 302, 303, 365, 396, 402. — B, 21, 65, 109, 209, 257.
Arias Osorio (Isabel de), *femme de Francisco de Leon II*. A, 15, 17. — B, 110, 264, 265.
Aristote. A, 103, 132, 175, 241, 371. — B, 114, 232.
Armando (Le licencié). A, 281.
Armentia (Le licencié Prudencio de). A, 458. — B, 293.
Arrese (Juan de). B, 60, 82, 86, 88, 92, 93.
Arze Reinoso (Diego de). A, 5.
Asensio y Toledo (José Maria). B, 252.
Atienza (Le conseiller). A, 209.
Augustin (Saint). A, 82, 127, 135, 152-155, 176, 216, 222, 241, 260, 261, 297, 348, 363, 384, 409, 430, 465-467. — B, 80-84, 89, 91, 106, 133, 190, 251, 272, 279.
Ausone. B, 193.
Avalos (Francisco de). A, 45. — B, 266.
Avalos *ou* Davalos (Diego de). A, 151, 208, 209.
Avila (Alonso de). A, 321.
Avila (Leonor de). A, 12, 13.
Avila (Pedro de). A, 12.
Avila (Sancho de). A, 225, 240, 323, 331, 347.
Ayala (Antonio de). B, 204-206.
Ayerbe de Ayora (Francisco de). B, 264.
Azpilcueta Navarro (Dr. Martin). B, 25.

B

Baeza (Gaspar de). A, 120, 121.
Balbas (Docteur). A, 239, 289, 376, 449.
Bañez *ou* Ibañez (Domingo). A, 125, 191, 195, 263, 306, 321, 361, 433, 452. — B, 25, 26, 29, 41, 64, 65, 74, 78, 83, 84, 92, 127, 143, 145, 160.
Barbara (Chapelle de Santa). A, 111.
Barbosa (Agostinho). A, 189, 227.
Barrera (Alonso de la). B, 198.
Barrera (Juan de la). A, 78.
Barrientos (Bartolomé). A, 53, 270, 334, 335, 344. — B, 232.
Barrio (Le licencié). A, 147.

Barriovero (Docteur). A, 289, 376, 435.
Barron (Vicente). A, 183.
Basile (Saint). B, 98, 116.
Bayle (Pierre). B, 17.
Béjar (Duc de). A, 101.
Béjar (Duchesse de). A 172.
Belmonte. A, 5, 6, 8-16, 27, 34-36, 40-43, 46-48, 75, 84, 200, 249, 256, 257, 304, 458. — B, 34, 102.
Beltran (Antonio). A, 291.
Bembo (Pietro). A, 176, 418. — B, 99, 109, 222.
Benavente (Comte de). A, 66.
Benedetto (Don). A, 108.
Bénévent (Pietro de). A, 92, 104.
Benoît XIII (L'anti-pape). A, 123.
Bermudez (Bartolomé). B, 150.
Bermudez (Jerónimo). B, 216.
Bernal (Cristobal). A, 282. — B, 25, 125, 126, 137, 141, 145.
Bernard (Saint). A, 297. — B, 47.
Bernard (Abbé). B, 68.
Biamonte (Juan de). *Voir* Guevara (Juan de).
Bilbao (Pedro de). B, 164.
Blanco Garcia (Francisco). A, 3, 83, 90. — B, 16, 23, 38, 40, 68, 148, 151, 153, 254.
Bobadilla (Francisco de). A, 114.
Bolea (Luis de). B, 145.
Bolivar (Pedro de). A, 455, 460. — B. 294.
Borja (Alvaro de), *marquis d'Alcañices*. B, 232, 306.
Borja (Tomasina de). B, 232.
Bossuet (Jacques-Bénigne). A, 465-467. — B, 59, 75, 77.
Bracamonte (Juan de). A, 145.
Braganza (Teutonio de). B, 159.
Bravo (Maître Diego). A, 170, 236.
Bravo (Dr Juan), *médecin*. B, 25.
Briones (Garcia de). A. 121.
Brocar (Arnaldo Guillermo de). A, 134.
Burgos (Pedro de). A, 460, — B, 294.
Busto (Martin de). B, 25.

C

Caballero (Fermin). A, 7, 71.
Calancha (Maître). A, 87.
Calvin (Jean). B, 76.
Camara (Tomas). A, 6, 87. — B, 151.
Cancer (Docteur). A, 392, 401, 403, 417, 427, 428, 431, 446, 448, 450, 451. — B, 34.

Cano (Benito). A, 77, 82.
Cano (Melchor). A, 67, 70-72, 80, 120, 219, 356-358, 377. —B, 257, 297.
Canova (Le libraire). A, 157.
Canseco (Gabriel). A, 182.
Cantalejo (Francisco de). B, 303.
Cantos (Rodrigo de). A, 68.
Carlini (Giacomo). B, 259.
Carlos (Don), *fils de Philippe II*. A. 66, 159. — B, 208, 229, 230, 243, 306.
Carlos (Don), *théologien*. A, 371.
Carmona (Alonso de). B, 295, 296.
Carranza (Bartolomé), *dominicain, archevêque de Tolède*. A, 70, 81, 146, 159, 300, 320, 395, 414, 456.
Carranza (Bartolomé), *augustin*. A, 171, 201, 225, 240, 255, 322, 323, 329, 331.
Carrillo (Alfonso). A, 314, 315, 327.
Carrizo (Pedro). A, 321.
Carvajal (Alfonso de). A, 91.
Carvajal (Docteur). B, 142.
Carvajal (Diego de). A, 452.
Carvajal (Pedro de). A, 320.
Casa (Giovanni della). B, 209, 222.
Casares (Melchor de). A, 16.
Casas (Bartolomé de las). B, 54.
Castaneda (Juan de). B, 82, 83, 92, 93.
Castaño (Gaspar de). B, 303.
Castielo (Pedro de). A, 298.
Castilla (Catalina de). A, 299.
Castilla (Diego de). A, 165, 167, 323, 332.
Castilla (Isabel de). A, 299.
Castillo (Baltasar del). A, 165, 322, 323, 329, 331.
Castillo (Garcia del). A, 277, 278, 306, 371, 427, 452. — B, 3.
Castillo (Hernando del). A, 328, 401, 402, 427, 448, 467. — B, 44, 60, 61, 164, 165.
Castillo (Pedro del). B, 128.
Castro (Cosme de). A, 290.
Castro (Francisco de). A, 197, 282.
Castro (Juan de). A, 323.
Castro (Pedro de), *augustin*. A, 345.
Castro (Le licencié Pedro de). A, 454, 455. — B, 18.
Castro (Maître Léon de). A, 110, 111, 113, 116, 119, 152, 155-158, 182, 229, 234-241, 243, 244, 269, 277, 278, 283, 286, 288, 289, 293, 303, 306, 309-311, 321, 323, 326, 327, 329, 335, 339, 340, 342, 352, 353, 360, 361, 363, 364, 371, 372, 386, 417, 446. — B, 25, 56, 65-67, 83, 95, 120, 287.

Castro (Le licencié Rodrigo de). A, 276, 279, 394, 395.
Cazalla (Agustin). A, 159.
Cazalla (Pedro de). A, 159.
Ceballos (Eugenio). B, 169.
Cejalvo de Alarcon (Francisco). A, 261, 309, 313, 321, 340, 342.
Celedon Gustin. A, 286, 290, 293, 305, 312, 362, 408, 461, 463. — B, 283, 303.
Cepeda (Cristobal de). A, 294.
Cervantes Saavedra (Miguel de). B, 251.
Cespedes (Hernando de). A, 12, 14. — B, 265.
Charles-Quint. A, 47, 66, 70, 220, 429. — B, 44, 208, 230, 231.
Chrysostome (Saint Jean). A, 306, 384, 439. — B, 98, 116.
Cicéron. B, 114, 116.
Cid (Rodrigo Diaz de Vivar, el). B, 237, 238.
Ciguelo (Juan). A, 343-345.
Ciotti (Battista). B, 252.
Ciotti (Giovanni). B, 259.
Ciruelo (Pedro). B, 29.
Cisneros (Leonor de). A, 299.
Clarus (Isidore). A, 326.
Clément VII. A, 135.
Clément VIII. A, 245. — B, 78, 148, 149.
Cobos (Francisco de los). A, 41.
Cobos (Jerónimo de los). A, 323, 332.
Coloma (Alonso). B, 44.
Conti (Giovanni Battista). B, 206, 260.
Contreras (Pedro de). B, 133, 134.
Copernic (Nicolas). A, 58, 102, 103.
Corales (Juan de). A, 115.
Coedeiro (Jacinto). A, 189.
Cordoba (Gonzalo de). B, 237.
Cordoba y Aguilar (Maria de). A, 10.
Corpus-Christi (Mancio de). A, 80, 81, 206, 208, 209, 226, 277, 283, 295, 306, 323, 332, 392, 403, 404, 406-412,414,415-418, 431, 434, 451. — B, 297.
Corral (Jerónimo). B, 25.
Corro (Antonio del), *inquisiteur*. A, 31, 32.
Cortes (Hernando), marquis del Valle. A, 58.
Coscojales (Martin de). B, 81,88.
Coster (Adolphe). B, 115, 195, 198, 199, 245, 252.
Covarrubias (Diego de). *prébendé*. A, 165, 225, 240, 323, 331.
Covarrubias (Diego de), évêque de Ségovie. A, 391, 394.
Crusenius (Nicolas). B, 16, 17, 251.
Cruz (Alonso de la)*augustin*. B, 296.
Cruz (Maître Alonso de la). A, 376.

Cruz (Jerónimo de la). A, 246, 259, 322, 323, 451. — B, 14, 15.
Cruz (Juan de la) *dominicain*. A, 77.
Cruz (Juan-Agustin de la), *augustin*. A, 225, 231, 322, 323, 331,
Cruz (Miguel de la). B, 33.
Cruzate (Valentin). A, 321.
Cuellar (Gonzalo de). A, 279.
Cuellar (Matias de). B, 90.
Cuervo (Justino-Rufino). B, 39, 40.
Cueto (Francisco), A, 104, 163, 164, 246, 363, 411, 417.
Cueva (Isidro de la). A, 356, 357.
Curiel (Juan-Alonso). A, 321. — B, 86, 142, 160.
Curti (Cornelio). A, 173. — B, 17, 174, 180.
Cussio (Didacusa). A, 195.
Cuzco. A, 145.
Cyrille (Saint). A, 384, 386. — B, 99, 116.

Ch

Chacon (Francisco). A, 48.
Chacon (Gaspar). A, 16, 18, 19. — B, 265.
Chacon (Pedro). A, 50-52, 60, 124, 189, 193. — B, 30, 65.
Chacon Ponce de Leon (Inés Catalina). A, 22.
Chaves (Diego). A, 71. — B, 151.
Chaves (Francisco de). A, 294.
Cherinto. A, 171, 193. — B, 231, 305.
Chirinos. A, 193.

D

Damasio. B, 198.
Daniel. A, 222.
David. A, 123, 213, 327, 419. — B, 110, 172, 279, 298, 299, 300.
Davila (Diego). A, 115.
Davila (Sancho). B, 137, 138.
Daza (Antonio). A, 428.
Delgado (Francisco). A, 391, 394.
Descartes (René). A, 103.
Déu (Lorenço), éditeur. B, 253.
Deza de Frechilla (Juan de). A, 282. — B, 25, 142.
Diaz (Juan). B, 128.
Diaz Fernandez de Corduba. A, 429.
Diepenbrock (Melchior von). B, 260.
Dieulafoy (Jane). B, 110, 259.
Dorado (Bernardo). A, 66, 101, 114, 115, 210, 248. — B, 164.
Doria (Nicolas). *Voir* Jesus Maria (Nicolas de). B, 157-159, 161-163.

Dueñas. A, 62, 77, 82, 87, 88, 96, 105, 121, 152, 153, 155, 163, 164, 232, 235, 244, 246, 247. — B, 69, 71, 95 151, 168, 171.
Dulcinée du Toboso. A, 8.
Durand de Saint-Pourçain. A, 124, 150-152, 169, 170, 179, 206, 207, 212, 220, 221, 224, 227, 235, 236, 244, 250, 286, 295, 304, 316, 347, 366, 398, 404, 427, 452, 458, 461, 468. — B, 1, 3-5, 12, 16, 41, 58, 65, 86, 170, 178-180.

E

Elssius (Philippe). B, 17.
Elvira, *femme de Juan de Mendoza, domestique*. A, 38.
Encarnacion (Jeronima de la). B, 162.
Enriquez (Le Père). A, 191. — B, 85, 92 ? 287 ?
Enriquez *ou* Henriquez (Diego). A, 156. — B, 25, 126.
Enriquez (Elvira). B, 232.
Enriquez (Gabriel), *religieux de la Merci*. B, 90.
Enriquez (Dr. Gabriel). B, 127, 128, 134, 141, 142.
Enriquez (Luis). A, 343-345, 358.
Enriquez de Ribera (Fernando), *marquis de Tarifa*. B, 199.
Enriquez Sarmiento de Mendoza (Maria). B, 200.
Erasme (Didier). A, 222.
Eraso (Francisco de). A, 121.
Ercilla (Alonso de). A, 189, 190.
Ernest (L'Archiduc). B, 44.
Escobar (Marcos de). A, 145.
Escribano (Juan). A, 239, 323, 331.
Esmein (A.). A, 280, 304, 339, 460.
Esperabé y Arteaga (Enrique). A, 15, 70, 81, 98, 117, 125, 155, 167, 185, 196, 197, 206, 232, 253, 452. — B, 32, 67.
Espinar (Pedro del). A, 110, 111, 113, 116, 147, 151, 170.
Espino (Docteur). B, 160.
Espinosa, *collegial de Cuenca*. A, 259, 323.
Espinosa (Alonso de). A, 171, 186, 187, 189.
Espinosa (Ana de). A, 177, 189, 297, 298, 323.
Espinosa (Diego de). A, 456.
Espinosa (Le licencié). A, 282.
Espinosa (Maître), *collégial de Santa Cruz*. A, 434, 436.
Espinosa (Pedro de). B, 285.
Estebanez Calderon (Serafin). B, 194.
Estienne (Robert). A, 136, 144, 173-174, 176, 235, 346, 362, 376.
Etienne (Saint). A, 80.
Eugubinus (Augustin). A, 176, 362.
Euripide. B, 221.
Euthymius. A, 362, 439.

Eymeric (Nicolas). A, 31, 272, 274. — 338, 339, 397, 413, 459.
Ezéchiel. A, 72, 227, 231.

F

Feijoo y Montenegro (Benito Jeronimo). B, 110.
Ferdinand le Catholique. A, 271.
Fernandez (Alonso). B, 39.
Fernandez (Catalina). A, 10. — B, 263, 269.
Fernandez (Juan). B, 96, 97, 110, 123.
Fernandez (Pedro). A, 263, 267, 269, 270, 275, 276.
Fernandez (Ramon). B, 207.
Fernandez de Alcaraz (Pero). B, 269.
Fernandez de Bethencourt (Francisco). A, 9, 199, 200.
Fernandez de Leon (Elvira). B, 270.
Fernandez de Leon I (Alvar *ou* Pero). A, 9, 10, 359. — B, 264, 270.
Fernandez de Leon II (Alvar), *époux de Juana Rodriguez*. A, 11, 31, 34. — B, 264, 268.
Fernandez de Liebana (Francisco), *conseiller*. A, 209.
Fernandez Pacheco (Juan). 1er *seigneur de Belmonte*. A, 8.
Fernandez de Salazar (Antonio), bachelier. A, 321, 341.
Fernandez de Velasco (Gregorio). B, 204.
Fernandez de Velasco (Iñigo). A, 16.
Fernandez de Velasco (Juan), 5e *duc de Frias*. B, 199, 200.
Fernandez de Velasco y Tobar (Bernardino), 6e *duc de Frias*. B, 200.
Fernandez Guerra y Orbe (Aureliano). A, 189, 190,
Figuereda (Agustin de). B, 14, 15.
Figueroa (Francisco de), *poète*. B, 223.
Figueroa (Francisco de), *augustin*. A, 165, 225, 259, 322, 323, 329, 331.
Figueroa (Le licencié). A, 14. — B, 265.
Figueroa Maldonado (Antonio). B, 285.
Flecha (La). A, 59, 462. — B, 21, 101, 102.
Florencio (Juan-Domingo). A, 331.
Flores Davila (Marquis de). A, 101.
Florez (Enrique), *augustin*. A, 6.
Fonseca (Alonso de). A, 289, 311, 341, 353.
Fonseca (Pedro). B, 78.
Foppens (Jean-François). A, 429.
Foquel (Guillelmo). A, 194, 195. — B, 123, 132, 166, 190.
Foreiro (Francisco). A, 258, 259.
Fortanet. A, 6.
Foucault (Eustache). B, 58, 59, 252.
Foulché-Delbosc. A, 39, 45.
Francés (Miguel). B, 28, 29.
Frechilla (Docteur). A, 277, 278, 367, 427, 431, 454, 455, 460. — B, 34.

Fresnada, *inquisiteur*. A, 31, 32.
Froschower (Christophe). A, 136.
Fuenmayor (Le conseiller). A, 209.
Fuentes (Docteur). A, 227.
Fuente (Vicente de la). A, 23, 73, 75, 119, 155, 253. — B, 154, 158, 161.

G

Galates. A, 125.
Galilei (Galileo). A, 102, 103, 273.
Gallardo (Bartolomé-José). A, 53, 79, 120, 121, 189, 195, 290, 335, 432, 461. — B, 15, 16, 23, 38, 119, 253.
Gallego (Docteur). B, 127.
Gallegos del Peso (Dr. Alfonso). B, 25, 142.
Gallo (Juan). A, 152, 165, 166-169, 229, 236, 249, 250, 264, 269, 289, 310, 311, 321, 323, 329, 332, 341, 342, 347, 353.
Gallo (Gregorio). A, 71, 114, 118, 119, 166, 231, 323. — B, 37.
Galvan (Juan). A, 323, 331.
Galvez (Tomas). B, 296.
Gand (Henri de). B, 78, 80, 81.
Gaona (Diego de). A, 223, 224, 411.
Garces (Juan). B, 138.
Garcia (Pablo). A, 457.
Garcia (Dr. Pero). A, 393.
Garcia de la Camara (Rui). B, 263.
Garcilaso de la Vega. *Voir* Lasso de la Vega (Garci).
Garzend (Abbé Léon). A, 273, 274.
Gasca (Le conseiller). A, 209.
Gasca y Salazar (Francisco). B, 134.
Gast (Mathias). A, 101, 102, 157, 181, 185, 198, 219, 238, 323, 358. — B, 66, 115.
Gaton (Le curé de). B, 26.
Gayangos (Pascual). B, 150.
Genoves (Hieronimo). B, 123.
Getino (Luis G. Alonso). A, 3, 42, 48, 110, 113, 114, 117, 147, 183, 206, 207, 239, 247, 250, 251, 253, 278, 279, 281-284, 290, 410. — B, 2-15, 23-30, 33, 39, 40, 60, 125-128, 134-135, 139-142, 144, 145, 162, 255.
Ghisleri. B, 59.
Gil (Francisco). A, 190, 329. — B, 25.
Giralt (Joseph). A, 25.
Godinez (Matias). B, 25, 142.
Goldaraz (Gabriel de). A, 245, 246. — B, 150, 151.
Gomez (Alonso), *alcalde de Belmonte*. A, 50.
Gomez (Alonso), *aïeul de Gaspar de Grajar*. A, 180, — B, 275.

Gomez (Alvar). A, 193.
Gomez (Catalina). A, 180. — B, 275.
Gomez (Elena). B, 275.
Gomez (Gabriel). B, 23, 28, 29.
Gomez (Jeronimo). B, 90, 91.
Gomez (Leonor). B, 263.
Gomez (Maria). B, 274.
Gomez (Pero). B, 275.
Gomez de la Camara (Leonor). A, 10, 34. — B, 263, 264, 270.
Gomez de la Cortina (Joaquin), marquis de Morante. A, 155, 156. — B, 66.
Gomez de Leon, *fils d'Antonio de Leon I*. A, 15, 17, 18. — B, 265.
Gomez Fernandez de Leon. A, 34, 35, 47. — B, 263, 270.
Gomez Hernandez de Leon, *époux de Leonor de Tapia I*. A, 12, 13, 19, 36, 37, 39, 358. — B, 264, 270.
Gomez de Sandoval y Rojas (Francisco), duc de Lerma. B, 55.
Gomez Suarez de Figueroa y Cordoba, *duc de Feria*. B, 166, 167, 201, 202.
Gonçalez (Domingo). A, 187. — B, 201.
Gonzalez (Antonio). A, 120.
Gonzalez (Diego), *augustin*. B, 189.
Gonzalez (Diego), *inquisiteur*. A, 27, 39, 154, 175, 264, 277-281, 283, 285, 286, 288, 290, 291, 293, 302, 305, 306, 308, 310-312, 316, 318, 322, 331, 334, 338, 342, 349, 353, 361, 362, 365, 369, 371, 375, 386, 390, 416, 418. — B, 282, 286, 295, 302.
Gonzalez Carvajal (Tomas). A, 126.
Gonzalez de la Camara (Alonso). A, 10. — B, 262, 270.
Gonzalez de Mendoza (Pedro). A, 210.
Gonzalez de Tejada (José). A, 4, 6, 47, 119, 146, 173, 187, 240. — B, 160, 161, 254.
Gracian (Jeronimo). B, 131.
Gracian Dantisco (Lucas). B, 115.
Grajar (Alonso de). B, 275.
Grajar (Antonio de). B, 34.
Grajar (Baltasar de). A, 180, 274.
Grajar (Cristobal de), *oncle de Gaspar de Grajar*. A, 180, 181, 275.
Grajar (Cristobal de), *frère de Gaspar de Grajar*. B, 34, 35, 275, 285.
Grajar (Gaspar de). A, 4, 26, 53, 118, 119, 147, 151, 157, 166, 171, 178-184, 185, 186, 191, 208, 211, 221, 229, 230, 231, 236, 237, 239, 252, 260-264, 266-267, 269, 270, 275, 277, 284, 287-290, 294, 302-304, 308-313, 315, 317, 321, 322, 325, 327, 329, 334, 342, 344, 366, 371, 375, 386, 387, 395, 403, 409, 411, 427, 432, 456, 461, 464, 465. — B, 3, 34-36, 40, 72, 86, 143, 250, 254, 274, 276, 277, 286, 281, 282, 284, 285.
Grégoire XIII. A, 129, 456. — B, 23, 24.

Grégoire XIV. A, 102. — B, 162.
Grégoire de Nazianze (Saint). B, 99, 116.
Grenade (Majorat de). A, 21, 45, 46, 49.
Grenade (Luis de). A, 176, 297. — B, 155.
Grial (Juan). A, 171, 193-195. — B, 58, 128, 129, 234, 235, 241, 246, 305.
Grijelmo (L'inquisiteur). A, 161.
Grünbaum (M.). A, 143, 144. — B, 188.
Guadalajara (Andrés de). A, 145, 228, 323 331. — B, 8, 23, 36.
Guadalfaxara (Elvira de). A, 10.
Guadalfaxara (Pedro de). A, 10.
Guardia (J.-M.). B, 260, 261.
Gudiel (Alonso). A, 4, 53, 226, 227, 324-329, 348-351, 456, 464. — B, 47, 164, 165, 250, 295, 299, 300, 302-304.
Gudiel (Andrés). B, 296.
Guedeja (Agustin). A, 209.
Guerrero (Pedro). A, 287, 307, 320, 376, 391, 394, 449.
Guevara (Jeronimo de). B, 151-153.
Guevara (Juan de), *augustin, maître de Luis de Leon*. A, 64, 67-69, 73, 75, 79, 96, 106, 111, 113-116, 123-125, 146, 152, 165-169, 171, 201, 204, 208, 229, 230, 236, 237, 239, 240, 242, 247, 251, 252, 297, 306, 310, 322, 323, 329, 331, 371. — B, 10, 13, 25, 62-64, 70, 71, 81 88, 90-92, 95, 102, 145, 255, 258.
Guevara (Juan de), *augustin laïcisé*. A, 91.
Guevara (Martin de), *augustin*. A, 345.
Guevara (Pedro de). B, 25, 31.
Guijano de Mercado (Docteur). A, 27, 42, 277, 278, 304, 307, 348, 350, 365, 371, 398, 447, 448, 453-455, 460, 461, 464. — B, 34, 274 285, 293, 302.
Guignard (Abbé). B, 110, 259.
Guisolfi (Felipe). B, 201, 202.
Gumiel (Francisco). A, 49.
Gumiel (Diego). *Voir* Perez de Gumiel.
Gutierrez (Alfonso). *Voir* Vera Cruz (Alfonso de la).
Gutierrez (Juan), *dominicain*. A, 125, 146, 164, 277, 278, 323, 363, 451.
Gutierrez (Juan), *augustin*. A, 171, 201, 322, 331. — B, 70, 91.
Gutierrez (Le licencié Juan). B, 142.
Gutierrez (Marcelino). B, 36 173.
Gutierrez de Moya (Dr. Cristobal). B, 25.
Guzman (Antonio de), *marquis d'Ayamonte*. B, 198.
Guzman (Domingo de). A, 69. — B, 6-12 25, 37-41, 73, 74, 90, 92
Guzman (Esteban de). A, 322, 323.
Guzman (Juan de). B, 204.
Guzman (Ramiro Felipe de). A, 187.

H

Hadrien (L'empereur). A, 24.
Haedo (Diego de). A, 308, 315-317, 368. — B, 271, 273, 276, 281, 290, 298, 301.
Hales (Alexandre de). A, 99.
Haro (Isabel de). A, 45. — B, 266.
Henri III de Castille. A, 8.
Henri IV de Castille. A, 9, 130.
Heredia (Antonio de). A, 63.
Hernandez (Enrique). B, 25.
Hernandez (Francisco). A, 221, 320, 321.
Hernandez (Julian). B, 204.
Hernandez (Mancio). A, 81, 314, 315.
Hernandez (Vicente). A, 313, 320, 341, 354, 361, 467.
Hernandez de Leon (Alvar). A, 11, 37, 38, — B, 264.
Hernandez de Velasco. B, 204.
Herrera, *dominicain*. B, 40.
Herrera (Fernando de). A, 76. — B, 115, 197-199, 223, 230, 245, 252, 258, 259.
Herrera (Joseph de). A, 341, 358.
Herrera (Tomas de). A, 5, 20, 21, 23, 60, 62, 63, 72, 75, 78, 101, 162, 163, 172. — B, 16, 71, 95, 110, 151, 153.
Hilaire (Saint). A, 174.
Hilarion (Saint). A, 346.
Homère. A, 175, 222, 371. — B, 114.
Hontiveros, *dominicain*. A, 125.
Horace. A, 74, 133, 175, 186, 188, 194, 371. — B, 47, 60, 183 192, 193, 201, 208-214, 216-219, 222, 225, 233, 235-238, 240, 241, 244, 306.
Huerga (Cipriano de la). A, 67, 71 79, 80, 100, 126, 134, 191.
Huet (Daniel). A, 135.
Huntington (Archer). B, 253.
Hurtado de Mendoza (Luis). A, 45.

I

Ibarra, *éditeur*. B, 207.
Ibarra (Le licencié Juan de). A, 281, 454.
Ibn'Ezra. A, 137, 138.
Iñiguez de Lequerica (Juan). B. 61.
Isabel (L'impératrice). A, 47.
Isabelle la Catholique. A, 271.
Isaïe. A, 157, 231, 238, 242, 259, 262, 306, 417, 444, 446. — B, 56, 300.
Isidore (Saint). A, 193. — B, 21.
Isla (Ana de). A, 203.

J

Jacopin (Prete). B, 198.
Jacques le Mineur (Saint). A, 183.
Jarava (Le conseiller). A, 209.
Javello (Crisostomo). B, 92.
Jean III, *roi de Portugal*. A, 127.
Jean, *Infant, fils de Jean III de Portugal*. A, 127.
Jérémie. A, 107, 312.
Jérôme (Saint). A, 135, 139, 143, 157, 215-217, 311, 340, 348, 379, 384, 415, 429, 439, 442, 453. — B, 43, 66.
Jeronimo de la Madre de Dios. *Voir* Gracian (Jeronimo).
Jesus (La Mère Ana de). B, 132, 157, 159, 162, 172, 184, 186, 187, 228.
Jesus (Agustin de). B, 71.
Jesus (Tomas de). B, 132.
Jesus (Tomé de). B, 154.
Jesus y Maria (José de). B, 162.
Jesus Maria (Nicolas de). *Voir* Doria (Nicolas).
Job. A, 79, 102, 106, 117, 174, 176, 259, 302, 346, 370, 371, 447. — B, 56, 60, 81, 149, 172, 176, 181, 183-190, 192, 201-203, 207, 210, 224, 226-228, 253, 272, 308, 309.
Jove (Paul). A, 120, 121.
Jovellanos (Gaspar Melchor de). A, 90. — B, 194, 229.
Juan II, *roi de Castille*. A, 200.
Juan d'Autriche (Don). B, 230.
Juana (Doña). A, 47, 159.
Juana, *domestique de Leonor de Villanueva*. A, 38.
Juda (Léon). A, 136, 236.
Julian (Le comte). A, 74.
Juliano. B, 96, 99, 102, 105, 109, 119, 121 169, 195, 196.
Julien de Médicis. B, 99.
Junco de Possada (Le licencié). B, 93.
Junta (Lucas). A, 174, 175, 192, 256, 414, 423. — B, 43, 44, 58.
Justin (Saint). A, 371.

L

Laboulaye (Édouard). B, 260.
Labruyère (Jean de). A, 357. — B, 98.
Laerte (Diogène). B, 232.
Lainez (Diego). B, 78.
Lamadriz (Docteur). A, 46.
Lamartine (Alphonse de). B, 15, 108.
Lara (Francisco-Manrique de). A, 114.
Lasanta (Juan-Antonio de). A, 66.

Lasso (Pedro). B, 192.
Lasso de la Vega (Garci). A, 59, 76, 188. — B, 6, 37, 115, 192, 198, 199, 213, 223, 226, 230, 243.
Latassa (Félix de). B, 29.
Lax (Gaspar). B, 29.
Lebrixa (Antonio de). A, 120.
Ledesma, *étudiant*. A, 227.
Ledesma (Alonso de). B, 25.
Leijos (Bartolomé de). A, 150.
Lemos (Comte de). B, 285.
Lemos (Le licencié). A, 53.
Léon (Pape saint). A, 418.
Léon X, *pape*. B, 30.
Leon (Marquis de). A, 11. — B, 264.
Leon (Alvaro de). A, 36, 65.
Leon I (Le licencié Antonio de), *avocat*. A, 14-18, 20-22, 48, 65, 303, 363, 399, 402. — B, 110, 111, 199, 265, 270.
Leon II (Antonio de). A, 18. — B, 265.
Leon III (Antonio de). A, 45. — B, 266.
Leon (Augustin de). A, 365, 367.
Leon (Beatriz de). A, 46. — B, 266.
Leon (Clementina de). *ou* Clemencia de Jesus. A, 45. — B, 266.
Leon I (Cristobal de). A, 45, 46, 49, 65. — B, 111, 266.
Leon II (Cristobal de). A, 45, 46. — B, 266.
Leon (Diego de), *augustin*. A, 144, 343-347, 358, 360. — B. 266.
Leon (Diego de), *fils de Cristobal de Leon I*. A, 45, 46. — B, 266.
Leon I (Francisca de). A, 16. — B, 265.
Leon II (Francisca de). B, 265.
Leon I (Francisco de). B, 263.
Leon II (Francisco de), *docteur, professeur à Salamanque*. A, 12, 14, 15, 17, 20, 24, 48 ,56. — B, 110, 111, 265, 270.
Leon (Gabriela de). A, 46. — B, 266.
Leon I (Gonzalo de). A, 11. — B, 264.
Leon II (Gonzalo de). A, 11, 37. — B, 264.
Leon (Inés de). A, 18. — B, 265.
Leon (Isabel de), *fille d'Antonio de Leon I*. A, 16, 18. — B, 265.
Leon (Isabel Antonia de), religieuse. A, 46. — B, 266.
Leon (Juan de), *professeur à Salamanque*. B, 144.
Leon (Juan de), *fils de Gomez-Fernandez de Leon*. B, 263.
Leon I (Juan de). A, 10, 34. — B, 263, 264, 270.
Leon II (Juan de), *chanoine trésorier de Belmonte*. A, 12, 14, 15, 18, 19, 21-23, 34, 36-38, 41, 47. — B, 264, 270.
Leon III (Juan de). A, 6, 15. — B, 264.
Leon IV (Juan de), *trésorier de Belmonte*. B, 33.
Leon (Juan-Pablo de). A, 46. — B, 266.

Leon (Leonor-Maria de). B, 266.
Leon I (Lope de). A, 9, 11, 31, 34, 36-38, 359. — B, 264, 268, 270.
Leon II (Lope de). A, 14, 19-23, 34, 37-39, 41, 44, 47-50, 65, 120, 152, 158, 160. — B, 111, 265, 266, 267, 270.
Leon I (Luis de). A, 13-15. — B, 265, 270.
Leon II (Luis de). A, 18. — B, 265.
Leon III (Luis de), *augustin*. Passim.
Leon (Luisa de). A, 14. — B, 265.
Leon (Maria de). A, 11. — B, 264.
Leon (Mencia de). A, 13, 16, 36. — B, 264.
Leon (Miguel de). A, 45, 49, 50, 65, 175, 256, 257, 303, 435. — B, 266.
Leon (Pedro de). A, 11, 36-38, 358. — B, 264.
Leon (Rodrigo de). A, 46. — B, 266.
Liaño, *compagnon de prison de Grajar*. B, 282.
Liermo (Docteur). A, 322.
Lilio (Luigi). B, 23-25, 28-30.
Lévy (Ernest). A, 29-32.
Linacer (Thomas). A, 175, 371.
Lindanus (Guillaume). A, 174, 176, 346.
Lira (Nicolas de). A, 377.
Livre Vert d'Aragon. A, 26.
Loaisa (Garcia de). B, 138, 147, 149, 150.
Loarte, *ou* Olarte (Diego de). A, 195, 323, 329, 331, 332. — B, 108, 232, 235, 239, 240, 305.
Loarte (Francisco). A, 196.
Loarte (Gaspar de), *jésuite*. A, 196.
Loarte (Le licencié Gaspar de). A, 196.
Lombard (Pierre). A, 111-113, 124.
Lonja (X... de la), *grand-père d'Alonso Gudiel*. B, 296.
Lopez, *domestique de Juan de Leon IV*. B, 33.
Lopez (Alonso). B, 268.
Lopez (Diego). A, 64, 83, 106, 163, 164, 171, 172, 201, 229, 230, 322, 323, 331, 452.
Lopez (Juan). B, 144.
Lopez (Tirso). A, 88-89, 154.
Lopez de Chaves (Garci). B, 110.
Lopez de Rio (Francisco). B, 204.
Lopez de Sedano (Juan-Joseph). A, 41. — B, 203, 252.
Lopez de Velasco. B, 21, 22.
Lopez Jaramillo (Diego). A, 45. — B, 266.
Lorenzana (Juan de). B, 91.
Luc (Saint). B, 53, 54, 279.
Lucas (José-Tomas). B, 203.
Lucien (Le prêtre). A, 215.
Lucrèce. B, 231.

Lugo (Alvaro de). A, 127.
Lull (Ramon). B, 110.
Luna (Alonso de). B, 135.
Luther (Martin). A, 58, 99, 107, 108, 212, 278, 289, 429. — B, 73, 76.

LI

Llorente. A, 70, 270.

M

Madoz. A, 7.
Madre de Dios (Jeronimo de la). B, 157.
Madrid (Alonso Garcia de). A, 63, 64, 78, 82, 87, 93. — B, 152.
Madrigal. A, 177, 232, 298, 331, 456. — B, 141, 163.
Madrigal (Cristobal de). A, 232, 239, 323. — B, 141, 142.
Magellan (Fernand). A, 57.
Malachie. B, 10.
Maldonado, *chanoine d'Avila.* B, 34.
Maldonado (Alonso). B, 93, 94.
Maldonado (Le licencié). A, 183.
Malla (Garcia de). A, 26, 282, 290, 291. — B, 136.
Mallen de Rueda (Le licencié). B. 285, 293.
Malvenda (Lesmes de). A, 209.
Manrique (Angel). B, 157, 159.
Manrique (Hieronimo). A, 457. — B, 93.
Mansi (Domenico).A, 130.
Manuel (Alonso). A, 282, 322, 323.
Manuel (Juan). A, 211, 259, 303.
Manuel de Villena (Maria). A, 199.
Maqueda (Duc de). A, 20.
Marcelo. A, 73, 177, 223. — B, 96 101-103, 105, 106, 109, 119-121, 169, 195, 196.
Marcos (Miguel). B, 73, 74, 86, 92.
Mariana (Juan de). B, 65.
Maria d'Autriche. B, 44, 159, 167.
Marie de Portugal. A, 66.
Marmol (Bernabé del). B, 159.
Marquez (Juan). B, 166, 167.
Martin (Antonio). B, 289.
Martin (Francisco), *oncle de Martin Martinez.* B, 288.
Martin (Francisco), *frère de Martin Martinez.* B, 289.
Martin (Juan), *pharmacien, grand-père de Martin Martinez.* B. 288
Martin (Juan), *cultivateur.* B, 288.
Martin (Juan), *pharmacien, frère de Martin Martinez.* B, 289.
Martin (Pero). B, 288.

Martin Meajero (Juan). B, 288.
Martinez, *domestique de Juan de Leon IV*. B, 33.
Martinez (Le bachelier), *valet de Francisco Sancho*. A, 243, 258, 329.
Martinez (Ambrosio). A, 311.
Martinez (Leonor). B, 288.
Martinez (Martin). A, 4, 53, 123, 171, 175, 184-186, 230-232, 236-239, 260-262 264, 266, 268, 269, 277-280, 283, 284, 288-290, 294, 303, 304 308-310, 315, 317, 321-323, 327, 329, 344, 362, 366, 367, 371, 375, 386, 387, 395, 404, 409, 411, 436, 451, 464, 465. — B, 1, 3, 18, 19, 20, 21, 31, 40, 65, 143, 250, 254, 286, 288, 290, 293, 294.
Martinez (Sebastian). B, 288.
Martinez Gasco (Dr. Fernando), B, 25.
Martinez Siliceo (Juan). A, 25.
Mascarenhas (Leonor de). A, 127.
Massorètes. A, 133.
Mastrilis (Beatriz de). A, 45. — B, 266.
Mathieu (Saint). A, 82, 213, 214, 279.
Matos de Noronha (Le licencié). B, 93.
Maure, *jeune prisonnier, serviteur de Luis de Leon*. A, 434, 435. — B, 67.
Maximilien II. B, 44, 159.
Mayans y Siscar (Gregorio). A, 188. — B, 169, 202-206, 211, 252.
Meajera (La), *femme de Juan Martin Meajero*. B, 288.
Medina (Bartolomé de). A, 179, 190, 206-209, 249-251, 253, 259-264, 266, 267, 269, 270, 274, 283, 293, 303, 306, 308, 309, 313, 329, 331, 335, 336, 340, 342, 346, 347, 352, 353, 360, 361, 363, 366, 371, 375, 376, 392, 403, 404, 408, 411, 427, 434, 452, 461, 468. — B, 7-9, 13, 24-26, 29, 31, 35, 36, 40, 63-65, 95, 120, 127, 131, 254, 255, 287.
Medina (Dr. Cosme de). B, 8, 25.
Medina (Francisco de). B, 259.
Medina (Maître), *qualificateur*. A, 434.
Medina (Miguel de). A, 277.
Melchisédech. A, 99.
Melendez Valdes (Juan). A, 90.
Melo (Gaspar de). B, 150.
Mena (Hugo de). A, 121.
Ménandre. B, 192.
Menchaca (Francisco de). A, 178, 453-455. — B, 34.
Mendez (Francisco). A, 3, 6, 10, 12, 14-23, 36-38, 45, 46, 48-50, 65, 90, 148, 149, 158, 160. — B, 111, 146, 153, 163, 167, 169, 170, 172-177, 179, 180, 189, 190, 200, 262, 264-267.
Mendez (Docteur). A, 119.
Mendoza (Alfonso de). B, 66.
Mendoza (Alvaro de). B, 1, 2, 7.
Mendoza (Bernardino de). A, 117, 410.
Mendoza (Juan de). A, 38.

Mendoza (Père). B, 141, 143.
Mendoza (Rodrigo de). A, 66.
Menendez Pelayo (Marcelino). A, 108, 324. — B, 208, 209, 211, 213, 222, 244, 254.
Menendez Pidal (Ramon). B, 223.
Merino (Antolin). A, 3, 43, 59, 83, 129, 139, 188, 252. — B, 38, 170-172, 188, 190, 192, 200, 207, 221, 223, 229, 230, 238, 239, 252.
Messia (Docteur). A, 320.
Michée. A, 181, 438.
Miguel (Dr. Gerardo). A, 147.
Miranda (Comte de). A, 20.
Mogrovejo (Le licencié). A, 320.
Moïse. A, 217, 284, 312, 385. — B, 64, 130, 174, 177, 186.
Molano (Alonso). A, 110, 111, 113, 116.
Molina (Luis). B, 77, 78, 84.
Monago (Esteban). A, 175, 294 298. — B, 283, 294, 302-304.
Monte (Antonio). A, 64. — B 149, 150.
Montemayor (Prudencio de). B, 71-73, 78, 82, 92, 93.
Montenegro (Lope de). A, 145.
Montoya (Alonso de). A, 65.
Montoya (Gabriel de). A, 65, 71, 235, 245-247, 341, 355, 356.
Montoya (Pedro de). A, 65.
Mora (Le Père). B, 39, 40.
Morales (Antonio de). A, 13, 16, 36. — B 264.
Morales (Jeronimo de). A, 16. — B, 264.
Moran de la Estrella (Francisco). B, 223.
Morante (Marquis de). *Voir* Gomez de la Cortina.
Moreno de Bohorquez (Luis). A, 172. — B, 16.
Morras (Domingo Garcia). A, 204.
Mota (Fernando de la). A, 93.
Moya (Antonio de). B, 204-206.
Moya (Dr. Cristobal Pedro). A, 282. — B, 36, 126.
Muiños Saenz (Conrado). A, 3, 63, 64, 68, 78, 90-93, 101, 103, 105, 106, 163, 177, 227, 245, 324, 325, 344. — B. 68, 71, 100, 110, 150, 153, 165, 255.
Muñiz (Cristobal). B, 25.
Muñoz (Diego). A, 282, 286, 371.
Muñoz Capilla (Père). A, 83.
Muñatones, évêque de Ségorbe. B, 297.
Murcia (Sebastian de). A, 91.
Musset (Alfred de). B, 243.

N

Nava (Gil de). B, 21.
Navarro (Docteur). A, 55, 156.

Navarro Peralta. A, 282.
Nebrija (Antonio de). A, 120.
Netin Doria (Juan). B, 142, 160.
Nieta (X...). B, 288.
Nieto (Alonso). B, 288.
Nieva (Francisco de). A, 44, 62, 63, 66, 72, 78.
Niño (Hernando). A, 454.
Niño (Luis). A, 344.
Niño de Guevara (Fernando). B, 34.
Nuestra Señora del Pino (Couvent de). B, 152.
Nuñez (Ambrosio), médecin. A, 146, 165, 228, 323, 332, 337.
Nuñez (Docteur), *médecin, oncle d'Alonso Gudiel*. B, 296.
Nuñez (Fernan), *el pinciano* ou *el comendador griego*. A, 155, 157 158.
Nuñez (Le licencié Juan). A, 313.
Nuñez (Leonor). B, 296.

O

Ocaña (Alonso de). B, 269.
Ochoa (Docteur). A, 322.
Oipa (Teresa de). A, 29.
Ojeda (Docteur). A, 286, 393.
Olivares (Comte-duc d'). A, 189. — B, 159, 201, 203.
Onis (Federico de). B, 100, 193, 248.
Orgaz (Comte d'). A, 17.
Orellana (Juan de). A, 452.
Orga (José et Tomas de). B, 207.
Oria (Juan de). A, 290.
Origène. A, 215. — B, 47, 280.
Orozco (Alonso de). A, 78, 82, 87, 95. — B, 100, 102, 149-151, 154.
Ortiz (Juan). A, 168.
Ortiz de Funes. A, 316-318, 322, 351, 361, 388, 390, 401, 403, 409, 416, 417.
Ortiz de Mella (Le licencié). B, 142.
Ortiz de Uzabalo (Juan). B, 25.
Ortiz de Zuñiga (Diego). A, 48.
Osée. A, 157.
Osio *ou* Hosius (Stanislas). A, 277.
Osma (Pedro de). A, 290.
Osorio (Alonso). A, 27, 298, 319, 407.
Osorio (Alvaro), 4e *seigneur de Villacis*. B, 110.
Osorio (Ana), *femme d'Antonio de Leon I*. A, 16, 17, 21, 65. — B, 110, 111, 265.
Osorio (Gaspar) *de Villavieja*. B, 33, 111.

Osorio (Isabel). A, 126, 144, 316, 329.
Osorio (Jeronimo). B, 78, 80 .
Osorio (Magdalena). A, 45. — B, 111, 266.
Osorio (Maria). A, 199.
Oteyza (Juan de). A, 207.
Otin (Martin). A, 311, 312, 321, 341.
Ovalle (Maria de). A, 126, 329.
Ovando (Florencio). A, 239, 323.
Ovide. B, 192.
Oviedo (Juan de). A, 197.

P

Pacos (Antonio Mauricio de). A, 344.
Pacheco (Le cardinal). A, 130.
Pacheco (Francisco). A, 6 41, 42, 172, 173, 177, 178. — B, 16, 168, 197, 236, 252.
Pacheco (Juan). A, 7-9, 199, 200.
Pacheco (Maria). A, 8.
Pagnini (Sante). A, 135 136, 288, 309, 383. — B, 291.
Palacios (Francisco de). A, 230, 231.
Pallavicini (Pietro Sforza). A, 130. — B, 78.
Panza (Sancho). A, 8.
Parada (Pedro de). A, 290, 291.
Patavino (Cristoforo). A, 68, 78, 91-93, 104.
Paul (Saint). A, 214, 262, 360, 430, 443. — B, 53, 61, 62, 178, 180, 181, 278, 279, 291.
Paul (Congrégation de Saint-). A, 83, 84, 89, 95.
Paul II. A, 130.
Paul IV. A, 130, 233.
Pedraza (Juan R. de). A, 150.
Pedrosa (Francisco de). A, 294, 349. — B, 302, 303.
Pellican (Conrad). A, 136.
Pellicer de Salas y Tobar (José). B, 200.
Peña (Francisco). A, 272.
Peña (Juan de la). A, 125, 152, 165, 168.
Peralla (Docteur). A, 287.
Peralta (Hernando de). A, 67, 69, 73, 75, 96, 111, 171, 201, 257, 286-288, 322, 323, 331, 341, 363.
Peralta (Martin de). A, 156. — B, 25.
Perea (Martin de). A, 79.
Peres (Domingo Garcia). A, 128.
Perez (Bartolomé). A, 321.
Perez (Diego). A, 208.
Perez (Sebastian). A, 171, 199, 392, 393, 401-404.

Perez Aguado (Felix). B, 147.
Perez de Ayala (Martin). A, 176.
Perez de Gumiel (Diego). B, 25.
Perez Ortiz (Francisco). B, 136.
Perez Pastor (Cristobal). A, 103.
Perez de Ullivarri (Pedro). A, 310.
Pérou. A, 58, 145, 185.
Perusino (Thaddeo). A, 245.
Pescioni (Andrea). B, 199.
Pétrarque. B, 222.
Petrochini (Gregorio). B, 150, 151.
Philippe II. A, 66, 83, 102, 121, 137, 159, 166, 189, 191, 193, 250. — B, 31, 44, 66, 146, 147, 151, 158, 159, 161, 162, 208, 234.
Philippe III. A, 200.
Phillips (Henry). B, 260.
Pie II. A, 9.
Pie V. A, 414.
Pierre (Saint). A, 437.
Pighius (Albert). B, 78, 80.
Pindare. A, 418. — B, 201, 220, 221, 233.
Pinelo (Gabriel). A, 64, 67, 297, 298, 323. — B, 21, 164.
Pinto (Heitor). A, 187, 206, 227-231, 286. — B, 86.
Pisaurense (Mariano). B, 150.
Pizarre (François). A, 58.
Plantin (Christophe). A, 137, 174, 176, 346, 362. — B, 241.
Platon. A, 103. — B, 37, 100, 116.
Polvoranca. A, 16, 17-19, 21. — B, 111.
Ponce de Leon (Basilio). A, 22, 192. — B, 55, 56, 148, 168, 189, 190, 194, 228.
Ponce de Leon (Elvira). A, 23.
Ponce de Leon (Pedro). A, 185, 391, 394.
Ponce de Leon (Rodrigo), 3e *comte de Bailen*. A, 23.
Ponce de Leon y Bobadilla (José-Miguel). A, 6.
Ponce de Leon y Chacon (Juan). A, 16, 19.
Porras (Dr. Luis de). B, 25.
Portocarrero (Cristobal Osorio). A, 199.
Portocarrero (Francisco). B, 97.
Portocarrero *el sordo* (Pedro). A, 199.
Portocarrero (Pedro), inquisiteur général. A, 171, 197, 199-200, 323-331. — B, 56, 92, 94, 97, 105, 125, 126, 130, 135, 137, 150, 194, 195, 199, 200, 214, 232, 246, 305.
Portonariis (Andrés de). A, 121, 128, 148.
Portonariis (Gaspar de). A, 235, 256, 258, 329, 360, 364, 372, 373, 375, 417. — B, 256.
Ports (Le licencié). B, 25.

Possevino (Antonio). B, 259.
Postel (Abbé V.). B, 259.
Potosi. B, 183.
Poza (Le licencié). A, 249, 254, 255, 306.
Priego (Marquis del). A, 199.
Prieto (Felix). B, 203.
Prudence. A, 426. — B, 241.
Puertocarrero (Docteur). B, 142.
Ptolémée Philadelphe. A, 215.
Puente (Maître). A, 236.
Puente (Pedro la). A, 182, 208.
Puerto-Lope. A, 6, 21, 45, 46, 49.

Q

Quadra (Daniel de la). A, 300.
Quadrado (Dr. Diego). B, 25.
Quesnel (Jacques). B, 253.
Quétif et Echard. A, 70, 81, 124, 166, 259, 401. — B, 40, 65.
Quevedo (Antonio). A, 70, 323.
Quevedo Villegas (Francisco de). A, 187, 190, 198. — B, 193-195, 201-203, 205, 206, 208, 219, 222, 224, 231, 232, 238, 239, 305.
Quichotte (Don). A, 7.
Quijano (Juan). B, 152, 153, 163.
Quimchi (David). A, 137, 139, 144.
Quintanar de la Orden. A, 27, 31, 35, 38.
Quintanar (Gonzalo del). B, 268.
Quintanilla (Vicente de). A, 232, 323.
Quintilien. A, 133. — B, 47.
Quiroga (Gaspar de). A, 198, 423, 456. — B, 44, 94, 131.
Quiroga (Pedro de). A, 460. — B, 34, 285, 293.
Quiros (Rodrigo-Alonso de). A, 17.

R

Ramirez (Antonio). B, 253.
Ramirez (Docteur). B, 97.
Ramirez (Pero). A, 46.
Ramirez (Sebastian). A, 12, 14.
Ramirez del Arroyo (Antonia). B, 55, 148.
Ramos (Nicolas). A, 349-351, 401, 404, 427-429, 431, 448, 451,. — B, 34, 60, 164, 165, 304.
Rapun (Domingo). A, 147, 161, 171, 172, 319.
Realiego (Le licencié). A, 27, 277, 278, 302, 306. — B, 295.
Reinoso (Baltasar de). B, 81, 82, 89.

Rejon (Alonso). A, 284, 321, 341.
Repulles (Mateo). A, 158.
Reusch (Heinrich). A, 4, 146, 173. 241, 414. — B, 59, 254, 259.
Reyna (Alonso de). B, 296.
Riaño (Francisco). A, 78.
Ribera (Docteur). A, 393.
Ribera (Francisco de), *inquisiteur*. B, 93.
Ribera (Francisco de), *étudiant*. A, 145, 147.
Riço (Pablo-Martir). A, 199, 200, 456.
Riego, *inquisiteur*. A. 160, 161.
Rimini (Grégoire de). A, 124.
Rio (Martin-Antonio del). B, 241.
Ripalda (Le Père). A, 253.
Rivera (Saturnino de). A, 47.
Robles (Lope de). B, 2.
Rodrigo (Le roi). A, 74.
Rodrigo (Juan). A, 102.
Rodriguez (Alonso). B, 269.
Rodriguez (Benito). A, 81, 261, 331, 332, 337, 361, 373. — B, 2, 11.
Rodriguez (Diego), *augustin*. *Alias* Zuñiga (Diego de), *augustin*. A, 100, 103-110, 158, 160-164, 232-234, 271, 324-326, 341, 358. — B, 164, 165.
Rodriguez (Diego), *fils de Fernan Sanchez de Villanueva*. B, 268.
Rodriguez (Fernando). A, 293, 323.
Rodriguez (Gregorio). A, 5.
Rodriguez (Hector). A, 228, 230, 323, 329. — B, 25.
Rodriguez (Juana). A, 11, 13, 30, 32, 34, 35, 36, 40, 47. — B, 264-268, 270.
Rodriguez (Manuel-Alfonso). B, 25.
Rodriguez (Melchor). B, 90.
Rodriguez (Pero), le *docteur Subtil*. A, 224-226, 289, 321, 341, 342, 353.
Rodriguez de Arauzo (Francisco). A, 202.
Rodriguez del Castillo de Garci Muñoz (Mari). A, 31. — B, 269, 270.
Rodriguez de Salazar (Antonio), le bachelier. A, 342.
Rodriguez de Villanueva *ou* del Quintanar (Pedro *ou* Pero), *fils de Fernan Sanchez*. A, 28, 30, 31, 33, 34. — B, 268, 270.
Rodriguez Marin (Francisco). A, 324.
Rojas (Domingo de). A, 159.
Rojas (Pedro de). A, 64, 104, 106, 164, 171, 201, 322, 323. — B, 152, 153, 163.
Roman (Jeronimo). A, 84, 87, 89.
Romano, *inquisiteur*. A, 320.
Romero (Garcia). A, 14. — B, 245, 265.
Ruiz, *candidat à la chaire de Saint-Thomas*. A, 147.
Ruiz (Bartolomé), *portier du Saint-Office*. A, 292, 294. — B, 303, 304.

Ruiz (Felipe). A, 171, 191, 192, 323, 425. — B, 234, 239, 241, 305.
Ruiz de Alarcon Alvarez de Toledo (Pedro), *marquis de Palacio y Castrofuerte en* 1740. A, 19.
Ruiz de la Mota (Garci), *commandeur de Montijo*. A, 191.
Ruiz de la Mota (Juan). A, 79, 191.
Ruiz de la Mota (Pedro), *évêque de Plasencia*. A, 192.
Ruiz de Valdivieso (Juan). A, 17.
Ruyz Diez. B, 136.
Ry (Antoine du). A, 135.

S

Sabino. A, 178, 201, 223. — B, 96, 101, 102, 105, 109, 120, 169.
Saavedra (Maria de), *détenue*. A, 299.
Saavedra Ladron de Guevara (Martin de). B, 205.
Sahagun (Diego de). B, 125, 126, 160.
Sahagun (Saint Juan de). A, 248.
Salamanca (Diego de). A, 349.
Salas (Juana de). B, 296.
Salas (Maria de). B, 295.
Salazar (Ambrosio de). A, 70.
Salazar (Antonio de). A, 288, 353.
Salazar (Diego de). A, 64, 106, 164, 246.
Salazar (Francisco de). A, 321, 342.
Salazar (Le licencié). A, 457.
Salazar (Luis de). A, 16, 21.
Salazar de Mendoza (Pedro). A, 21.
Salinas (Le licencié). A, 315, 368, 382.
Salinas (Francisco). A, 171, 196-198, 323, 329, 331. — B, 108, 233, 234, 239, 240, 246, 248, 261, 305.
Salinas (Placido de). A, 401.
Salomon. A, 128, 131, 132, 226, 267, 372, 373, 384. — B, 10, 50 58, 59, 61, 66, 110, 112, 129, 157, 166, 252, 272, 290, 298, 308.
Salva (Miguel). A, 5. — B, 253, 254.
Sambenito. A, 31, 35, 36, 40, 47, 243.
Sanchez (Bartolomé), *notaire*. B, 8, 15, 18, 25, 36.
Sanchez (Bartolomé), *carme*. B, 7.
Sanchez (Estevan). A, 64.
Sanchez (Francisco), *el clérigo*. A, 157. — B, 25.
Sanchez (Luis). B, 132, 201.
Sanchez de las Brozas (Francisco). A, 53, 157, 171, 181, 186-188, 195, 239, 323, 331. — B, 36, 192, 198, 199, 204, 208, 209, 213.
Sanchez del Quintanar (Alvar). A, 38. — B, 269, 270.
Sanchez de Olivares (Leonor). A, 36, 38.
Sanchez de Villanueva (Alvar). A, 28.

Sanchez de Villanueva (Elvira). A, 27-29. — B, 264, 269, 270.
Sanchez de Villanueva (Fernan), *Daviyuelo*. A, 27-29, 32, 33. — B, 172, 268, 270.
Sanchez Hurtado de la Puente, *juge de Séville*. A, 194.
Sancho (Francisco). A, 98, 99, 110, 113, 151, 156, 171, 172, 182, 230, 236, 239, 240-243, 251, 252, 255, 256, 258, 261, 264-267, 275-283, 306, 310, 320, 323, 329, 330, 331, 333, 335, 360, 363, 364, 371, 373, 374, 399. — B, 32, 286.
Sandoval (Docteur). A, 247.
San Ginés (Andrés de). B, 150.
San Guillermo (Collège de). A, 172.
San Lucar (Francisco de). B, 296.
San Nicolas (Andrés de). B, 151.
San Pedro (Le licencié). A, 350, 436. — B, 302.
Santa Cruz (Juan de). B, 82, 83, 85, 86, 89, 121.
Santa Maria (Francisco de). B, 161, 162.
Santangelo (Maria de). B, 162.
Santiago (Gaspar de). A, 44.
Santiago Vela (Gregorio de). A, 3, 67, 69, 113, 114, 119, 125, 165, 167, 172, 227, 245, 324, 347, 351. — B, 22, 34, 40, 41, 60, 61, 64, 65, 74, 100, 127, 159, 161, 163, 165, 190, 194, 202, 253, 255.
Santillana (Marquis de). B, 213.
Santillana (Martin de), *carme*. B, 7.
Santo Domingo (Bartolomé de). A, 230.
Santos (Andrés). A, 416. — B, 302.
San Vicente (Juan de). A, 64, 68, 78, 82, 106, 109, 118, 162, 172.
Sanz del Rio (Juan). A, 103.
Saona (Gaspar de). B, 150.
Sarenti (Agostino). A, 91.
Sarmiento (Pedro). A, 197.
Sarmiento de Mendoza (Manuel). B, 200.
Schäfer (Ernst). A, 299, 300.
Schlüter (C.-B.). B, 260.
Scot (Duns). A, 123, 156, 252, 359, 452. — B, 13, 37, 53, 88, 148.
Sébastien, *roi de Portugal*. A, 127, 231. — B, 230.
Sedano. Voir *Lopez de Sedano*.
Sénèque le Tragique. B, 208, 229, 241.
Seripando (Girolamo). A, 62-64, 68, 91-93, 104, 176, 371.
Serna (Juana de la). A, 28. — B, 268.
Serrano (Francisco). A, 63, 64, 82, 87, 93, 106, 235, 245, 246, 322.
Servet (Miguel). A, 58.
Sessa (Duc de). B, 166, 167.
Sévère (L'empereur). A, 215.
Sierra (Martin de). A, 113, 114.
Siluente (Alonso). A, 172, 319, 431, 432.

Silva (Antonio de), *pseudonyme* de Jeronimo Bermudez.
Simancas (Docteur). A, 299, 300, 361.
Simon (Richard). A, 465, 467.
Simonide, B, 192.
Sixte IV. A, 271.
Sixte V. B, 146, 147, 158, 159, 160, 163.
Sixte de Sienne. A, 176, 346.
Solana (Andrés de). B, 81, 89.
Solis (Alonso de). *Voir* Aben Xuxen (Ysaque).
Solis (Antonio de), *augustin*. A, 78.
Solis (Dr. Antonio de). A, 117, 157, 251, 410. — B, 2, 5, 6, 25, 125, 126, 141-143, 160.
Solis (Rodrigo de). A, 106.
Sophocle. A, 418. — B, 114.
Soria (Dr. Rodrigo de). B, 25.
Sorolla (Miguel). B, 132.
Soto (Domingo de). A, 55, 70, 71, 82, 97-99, 110, 113, 115, 118-120, 122, 125, 240, 356. — B, 168, 257.
Sotomayor (Juan de). A, 204.
Sotomayor (Pedro de). A, 80, 113, 125.
Spino (Diego de). B, 25.
Stobée. B, 192.
Storck (W.). B, 260.
Strozza (Ercole). B, 98.
Suarez *ou* de Avila (Aldonza). A, 204.
Suarez (Elvira). A, 204.
Suarez (Pedro). A, 64, 164, 171, 201, 246, 247, 259, 322, 323, 452. — B, 21, 43, 69-71, 91, 178.
Suarez (Melen). A, 204.
Subiza (Le licencié). B, 25.
Suarez de Paz (Docteur). B, 7.
Sunio Campo (Le licencié). A, 313.
Symmaque. A, 215.

T

Talavera, *commissaire du Saint-Office*. A, 224.
Tamayo de Vargas (Tomas). A, 42.
Tapia (Diego de). A, 171, 201, 322, 329. — B, 42, 43, 61, 62, 175, 177.
Tapia (Inés de). *Voir* Leonor de Tapia II.
Tapia (Juan de). B, 265.
Tapia I (Leonor de). A, 12, 13, 39. — B, 264.
Tapia II (Leonor de). A, 12, 14. — B, 265.
Tapia (Mencia de). A, 45. — B, 266.
Tapia Osorio (Maria de). A, 18. — B, 111, 265
Tavera (Juan de). A, 66.

Tejada. *Voir* Gonzalez de Tejada.
Tellez Giron (Alfonso). A, 8, 10.
Tello Maldonado (Luis). A, 178, 453-455. — B, 19.
Temiñon (Le licencié). A, 457.
Teran (Raimundo). A, 401, 404.
Térence. A, 153.
Termon (Maître). A, 52, 191, 251, 252, 283, 303. — B, 207, 208.
Théodoret. A, 213.
Thérèse (Sainte). A, 23, 183, 253, 254. — B, 124, 131-133, 153, 155, 157, 159, 161, 167, 184, 228.
Thirtsa, ville de Palestine. A, 218.
Thomas (Saint). A, 80, 81, 99, 100, 107, 123, 124, 145-147, 149, 150, 166, 170, 174, 179, 206, 255, 262, 284, 286, 356, 357 371. — B 13, 37, 80-84, 178-180, 277-279.
Thomas (Frère), *franciscain, surnommé Frère Thon*. A, 226, 227.
Thou (Jacques de). B, 59.
Tibulle. A, 193. — B, 210.
Titelman (François). A, 174, 176, 346, 361, 429.
Tiletanus. A, 234.
Tobar (Pedro de). B, 92.
Toboso. A, 8, 32.
Toledo (Fernando de), *duc d'Albe*. A, 197.
Toledo (Francisco de). A, 60.
Toledo (Juan-Bautista de). A, 92.
Toledo (Luis de). A, 67, 323, 331.
Torelli (Luigi). B, 17.
Torre (Francisco de la). A, 187-189. 191.
Torre (Juan de la), recteur. A, 208.
Torre (Rafael de la). B, 39.
Torres (Gaspar de). A, 110, 111, 113, 115, 119, 149, 150, 228. — B, 32.
Torres (Pedro de). A, 17.
Torres y la Cerda (Ana Maria de). A, 46. — B, 266.
Torrija (Cristobal de). A, 113, 114.
Toscano (Sébastien). A, 127, 128.
Touzard (Abbé J.). A, 425.
Toxar (Francisco de). B, 253.
Trente (Concile de). A, 70, 71, 76, 130, 131, 159, 166, 172, 185, 212, 219, 220, 224, 240, 245, 259. 285, 289, 355, 367, 379, 384, 391, 396, 415, 429, 430, 444, 445. — B, 78, 147, 272.

U

Uceda (Gaspar de). A, 261-263, 313, 321, 329, 341, 353, 361.
Uceda (Pedro de). A, 67, 167, 172, 322 331, 333, 334, 347, 368-370, 452. — B, 14, 15, 21, 25, 36.

Uclés (Juan de). A, 11. — B, 264.
Unamuno (Miguel de). B, 102.

V

Vaca de Castro (Dr. Pedro). B, 34.
Vadillo (Docteur). A, 322, 411, 417.
Val (Pablo de). B, 205.
Valcarcer (Diego de). A, 371, 390. — B, 282
Valcarcer (Docteur). A, 417.
Valdés (Fernando de). A, 130, 219, 270.
Valdés (Juan de). A. 108.
Valdivielso (Joseph de). B, 201.
Valencia (Gregorio de), *jésuite*. A, 321.
Valenzuela, *chanoine*. A, 240, 323, 331.
Valenzuela (Baltasar de). A, 320.
Valera de Castro (Jeronima). A, 46. — B, 266.
Valladares. A, 50.
Valladolid (Diego de). A, 291.
Valle Villamarian (Pedro de). B, 95.
Valmaseda (Pedro). A, 92.
Valverde (Diego de). B, 70, 91.
Valverde de Gandia (Bartolomé). B, 147.
Van der Hammen y Leon (Lorenço). A, 190. — B, 201.
Varela (Bernardino de). A. 20. — B, 267.
Varela (Francisco de). A, 20. — B, 267.
Varela (Juan de). A, 19. — B, 267.
Varela (Juan-Evangelista de). A, 20. — B, 267.
Varela (Mencia de). A, 23.
Varela y Alarcon (Inés), *épouse de Lope de Leon II*. A, 19, 23, 34, 44, 158, 256, 257. — B, 265-267.
Varela Osorio (Maria). A, 19, 126. — B, 110, 111.
Vargas (Pedro de). A, 83.
Vatable (François). A, 136, 157, 173, 174, 176, 235, 239, 241, 242, 244, 249, 255, 269, 288, 309, 321, 327, 329, 330, 346, 360, 361, 362, 364, 370-372, 375, 383, 417. — B, 32, 272, 291.
Vazquez (Docteur). B, 142.
Vazquez (Mateo). A, 396. — B, 22, 24, 26, 27.
Vazquez del Marmol (Juan). A, 48, 188. — B, 213.
Vega (Andrés de). A, 220, 234, 445.
Vega (Juan de). A, 67, 322, 323.
Vega (Juan de), *comte de Grajal*. A, 180.
Vega Carpio (Lope de). A, 190. — B, 246, 251.
Vega de Fonseca (Hernando de). A, 276, 279, 328, 394, 395, 411, 457.
Vela (Cristobal de). A, 165, 170, 323, 329, 331.

Velarde (Le licencié). A, 279, 394, 395.
Velasco (Antonio de). A, 319.
Velasco (Inés de). A, 311.
Velazquez (Diego). A, 25, 289, 325, 326, 368, 369, 393.
Velazquez de Ortega (Juan). A, 281, 328.
Velazquez (Lorenzo). A, 294.
Velez de Guevara (Pedro). A, 127.
Velluti de Haro (Carlos). A, 46. — B, 266.
Velluti de Leon (Pedro-Antonio). A, 46. — B, 266.
Vera (Dr. Diego de). A, 117, 119. — B, 25-29, 31, 36.
Vera, *notaire*. B, 139.
Vera Cruz (Alonso de), *olim* Gutierrez, *augustin*. A, 147, 165, 323, 449.
Vergara, *helléniste*. A, 175, 371.
Vergara (Lope de). B, 296.
Vesale (Andrea). A, 58.
Vicente (Maître). B. 286.
Vicente (Martin). A, 113.
Vicentino (Spirito). B, 71.
Vidal (Manuel). A, 41, 87, 88, 100, 162, 172. — B, 154, 180.
Vienus (Franciscus). B, 17.
Villalon. A, 180, 181.
Villalpando..... A, 239.
Villalpando (Cristobal de). B, 283.
Villanueva (B. Tomas de). B, 154.
Villanueva (Elvira de). B, 269.
Villanueva (Alonso de). A, 10. — B, 263.
Villanueva (Fernando de), *le cavalier*. A, 32-34. — B, 268, 270.
Villanueva (Francisco de). A, 33. — B, 268.
Villanueva (Gabriel de). A. 33, 34. — B, 268.
Villanueva (Garcia de). B, 269, 270.
Villanueva (Inés de). B, 269.
Villanueva, *ou* Rodriguez de Villanueva (Leonor de). A, 11, 13, 30-32, 34-38, 40, 47. — B, 264, 268, 270.
Villanueva (Pedro de). B, 269, 270.
Villanueva (Tristan de). A, 33. — B, 268.
Villanueva del Fresno (Marquis de). A, 199.
Villanueva (Mencia de). B, 269.
Villasandino (Antonio de). A, 63.
Villavicencio (Lorenzo de), *augustin*. A, 376, 449. — B, 69-71, 91.
Vinegas (Pedro de). B, 285.
Vique (Juan). A, 371.
Vique (Ramon). A, 321, 342,
Vio (Thomas de). A, 81.
Virgile. A, 133, 175, 194, 195, 222, 371. — B, 47, 48, 114, 193, 201, 203-206, 237, 240, 306, 307.

Visch (C. de). A, 79.
Vitoria (Francisco). A, 71. 120. — B, 257.
Vivero (Cristobal de). A, 327.

W

Wiclef (Jean). B, 76.
Wilkens (Dr. C.-A.). B, 254, 260.

X

Xénophon. B, 114.
Ximenes de Cisneros (Francisco). A, 134.

Y

Yañez (Dr. Juan). A, 323.
Yepes (Diego de). B 132, 167.
Yepes (Rodrigo de). A, 227.

Z

Zacharie. A, 101, 201, 325. — B, 109, 299
Zagabona. A, 29.
Zamora (Alonso de). A, 137.
Zamora (Juan de). A, 180. — B, 275.
Zanchini (Giulio). B, 259.
Zannetto (Francesco). A, 102.
Zarate (Gaspar de). B, 128.
Zapata (Ana). A, 45. — B, 266.
Zayas de Corte, *secrĕtaire*. A, 365.
Zumel (Francisco). B, 7, 25, 26, 29, 32, 33, 71, 88-90, 92, 111, 121 142, 143, 144, 160.
Zuñiga (Diego de), *seigneur de Cisla y Flores Davila*. A, 101, 104.
Zuñiga (Le corrégidor). B, 139.
Zuñiga (Diego de), *alias* Diego Arias. A, 100-103, 201. — B, 109.
Zuñiga (Diego de), *alias* Diego Rodriguez.
Zuñiga (Diego de), *augustin laïcisé*. A, 92.
Zuñiga y Avellaneda (Gaspar de). A, 210.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PARTIE (TOME LIII)

Avant-propos 1

Principales abréviations. 3

Chapitre I. — Belmonte. — La famille de Leon. 5

Chapitre II. — (1528-1542). Naissance de Luis de Leon (juin ? 1528). — Son enfance à Belmonte, à Madrid et à Valladolid. — Sa situation de fortune .— Son arrivée à Salamanque (octobre 1542 ?). 41

Chapitre III (1542-1557). — Luis étudiant. — Il entre dans l'Ordre des Augustins. — Il y prononce ses vœux (29 janvier 1544). — Ses maîtres. — Professorat dans les couvents de Salamanque, Soria, Alcala. — Baccalauréat (Tolède 1552 ?). — Chapitre de Dueñas (15 mai 1557). 57

Chapitre IV (1557-1560). — Retour à l'Université de Salamanque. — Luis de Leon passe sa licence et son doctorat. . 96

Chapitre V (1560-1562). — Candidature à la chaire d'Écriture Sainte (1560). — Procès au syndic de l'Université (1560). — Panégyrique de Domingo Soto (1561 ?). — Traduction du Cantique des cantiques (1561 ?). — Luis confère le baccalauréat (27 août 1561). — Candidature à la chaire de Saint-Thomas (décembre 1561). 118

Chapitre VI (1561-1565). — Sermon sur saint Augustin (1562 ?). — Procès contre Leon de Castro (1562). — Mort de Lope de Leon II (24 juillet 1562). — Voyage à Grenade (septembre 1562). — Chapitre de Dueñas (8 mai 1563). — Mort de Juan de la Peña (1565). — Compétition de Juan de Guevara et de Juan Gallo. — Intervention passionnée de Luis de Leon. — Luis obtient la chaire de *Durand* (16 mars 1565). 152

CHAPITRE VII (1565-1566). — La cellule de Luis de Leon. — Sa bibliothèque. — Son portrait. — Son caractère. — Ses amis : Gaspar de Grajar. — Martin Martinez. — Francisco Sanchez de las Brozas. — Juan de Almeida. — Alonso de Espinosa. — Felipe Ruiz. — Cherinto. — Juan Grial. — Francisco Salinas. — Sebastian Perez. — Pedro Portocarrero. — Juan de Guevara. — Bartolomé Carranza. — Juan Gutierrez. — Diego Lopez. — Hernando de Peralta. — Pedro de Rojas. — Diego de Tapia. — Pedro Suarez. — Luis directeur de conscience. — Ses démêlés avec la famille de sa pénitente Ana Abarca. 171

CHAPITRE VIII (1565-1568). — Démêlés avec Bartolomé de Medina. — Cours sur la Foi (1566-1567). — Doctrine de Luis sur la Vulgate. — Ses cours. — Lutte contre Heitor Pinto (1568). 206

CHAPITRE IX (1569-1570). — La Bible de Vatable. — Luis de Leon et Leon de Castro. — Réélection à la chaire de *Durand* (février 1569). — Chapitre de Dueñas (7 mai 1569) : lutte contre Francisco Serrano et Gabriel de Montoya. 235

CHAPITRE X (1569-1571). — Bartolomé de Medina supplée Juan Gallo. — Mission de Luis de Leon à Madrid et à Cordoue (février-octobre 1570). — Luis et l'astrologie : le licencié Poza. — Fin de la revision de la Bible de Vatable (janvier 1571). — Voyage à Belmonte (janvier-mars 1571). — Traduction latine du Cantique des cantiques. — Intrigues de Bartolomé de Medina. 249

CHAPITRE XI (1571-1572). — Inquiétude de Luis de Leon. — Les dix-sept propositions dénoncées par Medina sont remises au Conseil suprême de l'Inquisition le 2 décembre 1571. — Enquête de Francisco Sancho à Salamanque. — La procédure inquisitoriale. — Diego Gonzalez est chargé de l'instruction. — Arrestation de Gaspar de Grajar, le 1er mars 1572. — Arrestation de Luis de Leon et de Martin Martinez le 26 mars 1572 264

CHAPITRE XII (27 mars 1572-5 mai 1572). — Luis en prison. — Sa profession de foi catholique. — Sa doctrine sur l'Inquisition. — Causes réelles de son arrestation. — Première audience (15 avril). — Confession du 17 avril. — Acte d'accusation, 5 mai 1572. 295

CHAPITRE XIII (5 mai 1572-3 mars 1573). — Nomination d'Ortiz de Funes comme conseil juridique de l'accusé. — Lenteurs de la procédure. — Luis demande qu'on le laisse poser sa candidature à la chaire de *Durand*. 316

Chapitre XIV (3 mars 1573-14 mai 1573). — Publication des témoignages (3 mars 1573). — Réponses de Luis de Leon. — Trois témoins l'accusent de plaisanterie sacrilège. — Défense développée de Luis (14 mai 1573). 338

Chapitre XV (25 janvier 1574-1er avril 1574). — Production de la Bible de Vatable (12 février) : elle n'est pas signée de Luis de Leon. — Dix-sept propositions latines extraites du cours sur la Vulgate sont incriminées (20 mars). — Le 22 mars Luis est prié de qualifier trente propositions. — Il s'y refuse 370

Chapitre XVI (1er avril-9 octobre 1574). — Luis de Leon est invité à se choisir un théologien-conseil (*patrono*). — Rôle du théologien-conseil. — Luis de Leon refuse de le choisir sur la liste que lui présente le Saint-Office. — Ses incertitudes. — Il demande enfin comme conseils le docteur Cancer, Mancio de Corpus-Christi et Bartolomé de Medina. . . . 392

Chapitre XVII (9 octobre 1574-juin 1575). — Luis fait choix de Mancio de Corpus-Christi comme théologien-conseil. — Il confère avec lui. — Avis de Mancio. — Intervention de l'Université de Salamanque en faveur des trois professeurs poursuivis. — Commentaire du Psaume XXVI. 406

Chapitre XVIII (juin 1575-11 décembre 1576). — Qualifications de Cancer et de Frechilla. — Mort de Grajar (8 septembre 1575). — Luis malade, demande qu'on le laisse sortir de prison pour mourir. — Qualifications de Cancer, Asenjo Gallego, Antonio de Arce, Nicolas Ramos, Hernando del Castillo, Frechilla. — Mort de Mancio de Corpus-Christi, 8 juillet 1576. — Bartolomé de Medina obtient la chaire de Prime de théologie, et Garcia del Castillo celle de *Durand*. — Sentence des juges de Valladolid, le 28 septembre 1576. — Sentence du Conseil suprême, 7 décembre 1576. — Acquittement de Luis de Leon, le 11 décembre 1576. 427

SECONDE PARTIE (TOME LIV)

CHAPITRE XIX (30 décembre 1576-octobre 1579). — Luis rentre à Salamanque. — Il renonce à la chaire de Durand. — On crée pour lui une chaire de Théologie scolastique (janvier 1577). — « Nous disions hier. » — Libération de Martin Martinez (4 juin 1577). 1

CHAPITRE XX (1578-1579). — Réforme du calendrier. — Nouvelles luttes universitaires. — Luis candidat à la chaire de Philosophie morale. — Il l'obtient (14 août 1578). — Candidature à la chaire de Bible qu'il obtient le 6 décembre 1579. . . 23

CHAPITRE XXI (1579-1582). — Explications données dans la chaire de Bible. — Publication des Commentaires latins du Cantique des Cantiques et du Psaume XXVI (1580). . . . 42

CHAPITRE XXII (1582). — Second procès intenté à Luis de Leon par le Saint-Office. 68

CHAPITRE XXIII (1583). — Publication des deux premiers livres des *Nombres de Christo* et de la *Perfecta Casada*. . . . 96

CHAPITRE XIV (1585-1591). — Mission à Madrid (1585-1589). — Nouvelle édition du Commentaire latin du Cantique des Cantiques, 1589. — Édition des Œuvres de sainte Thérèse, 1588. — Difficultés avec l'Université de Salamanque. . . . 124

CHAPITRE XV (1588-1591). — Revision officielle de la *Vulgate*. — Intervention de Luis dans les dissensions entre Carmes et Carmélites. — Fondation des Augustins Récollets. — Luis est élu Provincial. — Sa mort (le 23 août 1591). 146

CHAPITRE XXVI. — Liste des ouvrages de Luis de Leon. — Œuvres projetées, inédites ou perdues. — Le livre de Job. . 166

CHAPITRE XXVII. — Les Poésies de Luis de Leon. 191

Chapitre XXVIII. — Les Poésies originales. — Conclusion. . 228
Appendice I. — Arbre généalogique de Luis de Leon. 262
Appendice II. — Acte d'accusation contre Luis de Leon. . . 271
Appendice III. — Interrogatoire d'identité de Gaspar de Grajar 274
Appendice IV. — Acte d'accusation contre Gaspar de Grajar. 276
Appendice V. — Requête présentée par Gaspar de Grajar. — Mort et ensevelissement de Grajar 282
Appendice VI. — Sentence absolvant la mémoire de Grajar. . 284
Appendice VII. — Confession de Martin Martinez. 286
Appendice VIII. — Généalogie de Martin Martinez. 288
Appendice IX. — Acte d'accusation contre Martin Martinez. . 290
Appendice X. — Sentence acquittant Martin Martinez. . . . 293
Appendice XI. — Interrogatoire d'identité d'Alonso Gudiel. . 295
Appendice XII. — Acte d'accusation contre Alonso Gudiel. . 298
Appendice XIII. — Procès-verbaux de la maladie et de la mort de Gudiel. 302
Appendice XIV. — Table des *Poésies* de l'édition de Madrid, 1631 et de celle de Milan, 1631. 305
Index des principaux noms propres. 310
Table des matières. 343

5110. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

LOS ACHAQUES DE LEONOR

I. — Die Suelta.

Auf die unter dem Titel *Los Achaques de Leonor* gehende spanische comedia ist neuerdings wieder erhöhte Aufmersamkeit gelenkt worden durch H. A. Rennert's vortreffliche Neubearbeitung des bekannten Chorley-Kataloges [1]. Durán wäre nach Barrera [2] der erste gewesen, der eine comedia dieses Titels verzeichnete, und zwar auf Grund eines Exemplares in der Bibliothek des Grafen von Saceda. Als nächster nahm Mesonero Romanos ein angebliches Lope-Drama mit dem etwas abweichenden Titel *Los Achaques de Honor* in seine Liste der Rivadeneyra-Sammlung auf [3]. Barrera spricht an einer anderen Stelle (pag. 524) die Ansicht aus, das Stück sei möglicherweise identisch mit Lope's *Achaque quieren las cosas ;* doch lässt sich diese Vermutung nicht auf ihre Wahrscheinlichkeit prüfen, da wir von dem letztgenannten Drama nicht mehr als den Titel kennen.

Rennert's Absicht, Genaueres über die *Achaques de Leonor* zu ermitteln [4], dürfte vor allem an der ungemeinen Seltenheit

1. *Revue Hispanique*, Bd. 33 (1915).
2. *Catálogo*, p. 455.
3. *Biblioteca de Autores españoles*, Bd. 44, p. XLV der Einleitung.
4. Ich brauche kaum zu erwähnen, dass von den gebräuchlichen bibliografischen Hilfsmitteln und Handbüchern über das spanische

von Handschriften und Drucken dieser comedia gescheitert sein. Handschriften vor allem sind von ihr überhaupt nicht bekannt. An Drucken liessen sich bis jetzt nur sueltas nachweisen, und auch von diesen war bis heute keine als noch irgendwo vorhanden oder zugänglich verzeichnet. Um so freudiger werden alle für Lope und das spanische Drama Interessierten den Nachweis begrüssen, dass die Münchener Hof- und Staatsbibliothek im Besitze eines Exemplares dieses fast unauffindbaren Einzeldruckes ist[1]. Der Titel desselben lautet : LOS ACHAQUES DE LEONOR, COMEDIA FAMOSA DE LOPE DE VEGA CARPIO CON VN ENTREMES NVEVO. Auch die Bibliothek des Grafen von Saceda, auf die sich wie gesagt das Zitat von Durán beruft, dürfte nichts anderes als ein Exemplar der uns in München erhaltenen suelta besessen haben. Um ähnliche Nachweise zu erbringen, habe ich zahlreiche Kataloge ehemaliger, nun zerstreuter Privatbibliotheken durchstöbert, ohne lange Zeit auf eine Spur des Vorhandenseins der *Achaques de Leonor* zu stossen. Endlich gelang es mir, wenigstens e i n Exemplar derselben als ehedem vorhanden nachzuweisen : die im Jahre 1730 im Haag versteigerte Bibliothek des holländischen Gelehrten Samuel Huls hatte die suelta besessen. Der Auktionskatalog dieser geradezu einzigartigen Sammlung[2] verzeichnet (Bd. 4, pag. 345, unter Nr. 1615) folgen-

Drama das Stück genau so wenig wie in der eigentlichen Lope-Literatur genannt und gekannt wird.

1. Über die Persönlichkeit des Sammlers, dem wir diese Rarität verdanken, den Augsburger Domherren Otto Christoph Grafen von Schallenberg und seine spanische Bibliothek handelt ein Aufsatz im Zentralblatt für Bibliothekswesen Bd. 36 (1919) S. 97.

2. *Bibliotheca Hulsiana seu Apparatus copiosus et exquisitus librorum, omnis generis et argumento et forma externa insignium, quos magno labore et industria collegit Vir Consularis Samuel Van Huls, 18 U. D., qui publica auctione distrahebuntur mense Aprili anni* 1730. *Hagae-Comitis per Joannem Swart et Petrum de Hondt.* In-8°, Bd. 1 : *J.* Bl., 342 S., Bd. 2 : 658 S., Bd. 3 : 691 S., Bd. 4 : 398 S. Der Text

den Sammelband : *Comedias varias de Lope de Vega Carpio.* 1. *Fernan Mendez Pinto.* 2. *El Niño Diablo.* 3. *El Mayor Prodigio.* 4. *La Paloma de Toledo.* 5. *La Respuesta está en la Mano.* 6. *Donde no está su Dueño, está su Duelo.* 7. *De los Milagros del Desprecio.* 8. *Los Tellos de Menezes.* 9. *A lo que obliga el ser Rey.* 10. *Los Achaques de Leonor.* Wohin das Schicksal diesen Sammelband und damit eines der wenigen übrig gebliebenen Exemplare der *Achaques de Leonor* verschlagen hat, wissen wir nicht. Der Umstand aber, dass das Stück sogar den Bibliotheken von Soleinne und Salvá gefehlt hat, dass es Sammlern wie Adolf Schäffer unbekannt geblieben ist, und schliesslich auch den Beständen von Paris und London abgeht, dürfte für die ganz ungewöhnliche Seltenheit desselben bezeichnend genug sein.

Aeusserlich unterscheidet sich die etwa der Mitte des 17. Jahrhunderts entstammende suelta in nichts von der überwiegenden Mehrzahl der vielen für das spanische Drama so charakteristischen Einzeldrucke. Sie ist mit 1 bis 16 foliiert,

der Titelblätter ist bei den verschiedenen Bänden nicht einheitlich. Der Katalog der Sammlung behält, auch nachdem die einzelnen Drucke selbst in alle Winde zerstreut sind, besonders deswegen dauernden Wert für die Bibliografie des spanischen Dramas, weil bei jedem Dramenbande die in ihm enthaltenen Stücke genau aufgezählt sind. Abgesehen von den reichen Schätzen sonstiger Literatur Spaniens enthielt die Bibliothek unter anderem die *Partes* 3, 4, 10, 16, 18, 42, der *Comedias de los mejores ingenios*, die *Primera Parte* der *Autos sacramentales* Calderon's von Madrid 1677, die Erstausgabe der *Comedias* des Cervantes von Madrid 1615, die sechs *Comedias diversas* des Lope von Brusselas 1649 (Salvá I, 548), die *Parte primera* von Valladolid 1609 und die *Parte* 17 von Madrid 1622 desselben Dichters, fast sämtliche Partes der Ausgaben von Rojas Zorrilla, Ruiz de Alarcón, Juan Pérez de Montalván, Tirso de Molina, Antonio de Solís, Agustin Moreto, den Band *Comedias escogidas* von Bruselas 1704 (Barrera 711), die *Comedias de los mayores y más insignes Poetas* von Colonia 1697 (Barrera ib.), und zum Schlusse auch noch ein rundes Dutzend nicht datierter Sueltas-Bände, darunter einen im Umfange von 26 Nummern.

vor dem Titel mit schmaler Zierleiste in Arabeskenform am Schlusse mit leistenartiger Vignette geschmückt und trägt die Bogensignierung A bis A4, B bis B4. Aus dem Titel, der etwa zwei Drittel der ersten Seite einnimmt, hebt sich in besonders auffälligem Druck das Wort COMEDIA hervor, der Satz ihrer insgesamt 1406 Verzseilen ist überwiegend zweispaltig. Der Text der comedia reicht von fol. 1 bis 12^{v}; von fol. 13 bis 16^{v} schliesst sich ihr der entremés *El Marido fantasma* von Francisco de Quevedo an, der mit Ausnahme seiner letzten Seite durchweg einspaltigen Satz aufweist[1].

Auffallend ist zunächst die geringe Verszahl der suelta. Der erste Akt umfasst 394 Verse, der zweite 408, und der dritte 604, so dass also das ganze Stück nur 1406 Verse hat, während deren Durchschnittszahl sonst etwa 3000 ist. Schon dieser rein zahlenmässige Vergleich legt die Vermutung nahe, dass der uns vorliegende Text mindestens um die Hälfte zu kurz ist, dass also möglicherweise eine ganze Nebenhandlung samt ihren Personen gestrichen wurde. Dass die sueltas des 17. und 18. Jahrhunderts, ganz abgesehen von ihrer Unvollständigkeit, gewöhnlich auch noch in Einzelheiten des Textes mangelhaft und unzuverlässig sind, ist bekannt. Auch hierin macht unser Exemplar keine Ausnahme von der Regel.

Hätten wir für die *Achaques de Leonor* andere Drucke oder gar Handschriften zur Verfügung, so käme die suelta für eine Neuausgabe wohl kaum in Betracht. Wie aber die Verhältnisse nun einmal liegen, bleibt nichts anderes übrig, als das Vorhandene gründlich auszunützen und, so gut es eben gehen mag, zu einem möglichst korrekten und lesbaren Text auszugestalten.

1. Barrera p. 312 und *Biblioteca de Autores españoles*, Bd. 69, p. 280.

2. — Die Comedia.

Die Fabel des Stückes ist denkbar einfach und bescheiden. Eine arme Bauernmagd liebt den Knecht, der so arm ist wie sie selber. Mit einem Male stellt sich heraus, dass sie die Tochter eines begüterten Adeligen ist, der nach Jahren seine Vaterrechte geltend macht. Die Verwicklung ist da. Liebe und Kindespflicht kämpfen gegen einander, schweres Leid scheint dem Paare zu drohen. Da wendet ein gütiger Zufall alles zum Besten. Der Knecht rettet dem König das Leben, wird von ihm in den Ritterstand erhoben und ist nun der Geliebten ein ebenbürtiger Gatte.

Die Elemente dieser Fabel sind den spanischen Comedias-Dichtern aller Epochen vertraut gewesen und wurden von ihnen in wechselnder Form stets von neuem abgewandelt. Das Motiv des wider Erwarten zu Stand und Reichtum gelangten Findelkindes entstammt dem Schatzhause der italienischen Novellistik, während der Deus ex machina in Gestalt des entscheidend eingreifenden Königs ein charakteristischer Kunstgriff der Comedias-Dramaturgie ist. Die Fabel reizt demnach gewiss nicht durch besondere Neuheit oder Ungewöhnlichkeit. Die Handlung ist eintönig und fristet sich die ersten beiden Akte lang überhaupt nur an Rede und Gegenrede der beiden Liebenden und des die Stelle des gracioso vertretenden zweiten Knechtes mühsam fort. So könnte die Vermutung an Wahrscheinlichkeit gewinnen, der Dichter dieses Dramas sei irgend ein unbekannter und unbegabter Stümper gewesen, dessen Arbeit man dadurch gangbar zu machen suchte, dass man sie mit Lope's Namen deckte. Doch das Urteil wäre vorschnell. Ein aufmerksames Lesen der drei Akte offenbart nämlich Vorzüge des Werkchens, die um so grösser sind, je verborgener sie liegen, und in denen zweifellos die besondere Stärke

des sie schaffenden Dichters lag. Seine Fähigkeit künstlerischen Gestaltens in der Wiedergabe des Empfindungslebens seiner Helden ist nicht alltäglich und ragt über das Mittelmass dessen hinaus was wir in der spanischen comedia zu finden gewöhnt sind. Das Liebesempfinden des ländlichen Dienstbotenpaares ist bei tiefster Leidenschaftlichkeit von einer innigen Zartheit, die ihresgleichen selbst in den Meisterdramen der Blütezeit sucht. Ein paar Hinweise mögen das veranschaulichen.

Der Knecht muss mit dem Herrn auf ein paar Stunden in die Stadt. Das gibt ihm Anlass, seinem Liebchen zu versichern, wie lange ihm die kurze Zeit der Trennung von ihr erscheinen werde. Leonor empfindet freudige Rührung ob solcher Liebe, doch stets mischt sich darunter als bitterer Tropfen das Bewusstsein, dass sie beide viel zu arm sind, um sich je als Mann und Frau ein eigenes Heim zu gründen. Sancho tröstet sie mit heiteren Worten. Sie möge nur den Mut nicht verlieren, es werde schon noch eine Zeit kommen, die ihnen die Erfüllung ihrer Wünsche gewähre. Um sie froh zu stimmen, will er ihr aus der Stadt eine Kleinigkeit, die sie sich wünschen möge, mit nach Hause bringen. Nur zu gern hört das Mädchen auf die Trostworte des Geliebten, und rasch überwindet sie ihre traurige Stimmung. In echt weiblichem Empfinden legt sie ihm zum Abschied ans Herz, nur ja den Herrn in der Stadt bei seinen Geschäften zur Eile anzutreiben, und dann beileibe nicht nach anderen Mädchen Ausguck zu halten. Ein besonders leckerer Bissen werde seiner bei der Heimkehr schon warten (Vers 108-178).

Mittlerweile ist der Alte mit der überraschenden Botschaft gekommen. Aus der armen Bauernmagd ist eine reiche Erbin, eine Doña Leonor de Cabrera geworden (V. 716), und unüberwindliche Hindernisse stellen sich einer Verbindung mit dem Geliebten in den Weg. Leonor ist sich dessen wohl bewusst. Ihr scheint jedoch nach der strengen

spanischen Sitte zunächst kein anderer Ausweg zu bleiben, als den Geliebten freizugeben. Nur sorgen will sie noch für ihn dürfen, und es ihm ermöglichen, sich mit einer anderen ein sicheres, friedliches Nest zu bauen (V. 835-842). Die glühende Leidenschaft des Knechtes indes hat für diese heroische Entsagungsfähigkeit einer Frauenseele kein Verständnis. Er fühlt sich schmählich verraten und reisst sich in einem elementaren Gefühlsausbruch von ihr los, um den Tod zu suchen (V. 853-910). Diese plötzliche Wendung wühlt auch die Gefühle des Mädchens in ihre letzten Tiefen auf. In leidenschaftlichem Selbstgespräch ringt sie sich zu dem Entschlusse durch, Sancho zuliebe auf alles andere zu verzichten (V. 911-960). Um nicht fort zu müssen, stellt sie sich krank, und erst das vom Himmel gefallene Glück des Geliebten macht sie wieder gesund[1].

Die Metrik des Stückes ergibt folgendes Schema :

Vers 1 mit 222 : romance in e-a.
Vers 223 mit 270 : redondillas.
Vers 271 mit 274 : romance in e-e.
Vers 275 mit 282 : redondillas.
Vers 283 mit 286 : romance in o-a.
Vers 287 mit 394 : romance in e-o.
Vers 395 mit 470 : redondillas.
Vers 471 mit 646 : romance in a-a.
Vers 647 mit 662 : redondillas.
Vers 663 mit 690 : verso suelto.
Vers 691 mit 802 : romance in e-a.

1. *Que mis achaques llegaron*
al verdadero remedio... (V. 1388.)

Diesem etwas nebensächlichen Zug hat der Dichter auch den Titel des Dramas entnommen.

Vers 803 mit 1002 : romance in e-o.
Vers 1003 mit 1104 : romance in o-e.
Vers 1105 mit 1115 : verso irregular. (Vgl. Anm. 27)
Vers 1116 mit 1133 : verso suelto.
Vers 1134 mit 1181 : redondillas.
Vers 1182 mit 1402 : romance in a-o.
Vers 1403 mit 1406 : romance in i-o.

An Reimen kommen folgende Arten vor :

1. — Einsilbige.

a. — 236 vendrá, está ; 244 da, hará ; 275 va, entenderá
ad — 259 verdad, abilidad ; 1174 arrojad, breuedad.
an. — 255 dirán, pan.
ar. — 266 gouernar, dar ; 396 arar, almorzar ; 427 almorzar, lugar ; 440 estar, trabajar ; 448 descansar, arar ; 1135 dexar, aliñar.
as. — 412 lleuarás, más.
e. — 231 sé, afe.
el. — 656 él, papel.
en. — 439 amen, tambien.
er. — 248 bachiller, comer ; 151 ser, defender ; 280 responder, satisfazer ; 444 comer, hazer ; 660 creer, muger ; 1179 boluer, ser.
eys. — 403 deys, quereys.
i. — 239 aquí, ví ; sí, mí ; 1147 aquí, nací.
o. — 232 yo, encargó.
on. — 468 razón, ocasión.
or. — 223 Leonor, dormidor, Leonor, amor ; 264 Leonor, señor ; 395 Leonor, amor ; 647 Leonor, labor.
os. — 416 brios, dos ; 459 Dios, dos ; 1146 vos, dos.
oy. — 228 estoy, doy ; 1170 voy, estoy.

2. — Mehrsilbige.

aços. — 268 cedaços, braços.
ades. — 464 necedades, verdades.
ado. — 404 consolado, lado ; 424 ganado, dado ; 431 cuydado, enfado ; 648 dado, recado ; 1166 quedado, acertado.
ajos. — 436 ajos, trabajos.
ama. — 243 muesama, llama ; 279 muessama, llama.
ana. — 415 hermana, gana ; 435 mañana, gana.
ando. — 256 preguntando, espumando ; 652 preguntando temblando ; 1171 bolando, temblando.
anta. — 267 canta, garganta.
ara. — 1139 estará, andará.
are. — 451 andaré, ayudaré.
arte. — 411 parte, consolarte.
asa. — 432 casa, passa ; 1155 casa, tassa ; 1162 casa, abrasa.
ase. — 443 trabajasse, passe.
ea. — 455 tarea, crea.
ecio. — 247 necio, desprecio.
ego. — 1167 luego, fuego.
ela. — 420 desvela, yela.
endo. — 224 cerniendo, durmiendo; 252 repitiendo, ofendo.
ene. — 655 viene, tiene.
enta. — 1178 ausenta, cuenta.
ente. — 276 famosamente, repente.
ento. — 1143 contento, pensamiento.
eo. — 1151 veo, desseo.
era. — 240 manera, considera ; 1138 espera, sementera.
eran. — 1154 esperan, pudieran.
eres. — 463 quisieres, refieres ; 659 alteres, mugeres.
ero. — 408 quiero, entero.
eros. — 399 luzeros, perderos.

erte. — 428 suerte, muerte.
esa. — 467 pesa, cessa.
ete. — 407 daréte, promete.
eza. — 1142 tristeza, naturaleza.
ia. — 1134 dia, embia.
ida. — 260 vida, perdida.
ido. — 447 seruido, pedido ; 460 despido, ydo ; 651 venido, sucedido ; 1150 tenido, oluido ; 1163 querido, despido.
igo. — 456 amigo, digo.
ito. — 1159 distrito, infinito.
oca. — 1175 poca, loca.
oma. — 423 Mahoma, carcoma.
onte. — 400 orizonte, monte.
ora. — 1158 señora, agora.
ores. — 452 gruñidores, aradores.
ōrnō. — 263 horno, adorno.

Die Sprache ist nicht frei von *conceptismo* und *cultismo*, doch ist der Bruchteil der verseuchten Verse relativ gering. Besondere Erwähnung verdient, dass der Dichter selbst (durch den Mund des Bauernmädchens) ein paar treffende Worte über die abgeschmackte Unart der cultistischen Sprachverhunzung zu sagen sich gedrängt fühlt. Auf eine allzu gezierte Liebesbeteuerung des Sancho erwidert die verständige Leonor (Vers 511 ff.), er möge lieber reden wie ihm der Schnabel gewachsen sei. Das mit der Sonne und der rosigen Farbe, den Perlen, Lilien und Nelken, und ähnliche Mätzchen, die man bei Hofe gebrauche, passten für jene, die sie verstünden, und für solche die auf Betrug ausgingen ; aber für die Bauern, denen die Hinterlist fremd ist, sei das alberner Unsinn.

3. — Die Verfasser-Frage.

Als Verfasser der *Achaques de Leonor* steht Lope de Vega auf dem Titelblatt der suelta, ein Umstand, der natürlich nicht das Geringste beweist. Immerhin glaubte ich mich durch ihn verpflichtet, möglichst alle Gründe und Merkmale aufzuspüren, die uns gegebenenfalls berechtigen würden, das Stück für Lope in Anspruch zu nehmen. Hier ist alles was ich fand :

1. Folgende drei, bereits von Stiefel[1] als besonders für Lope charakteristisch notierte Kennzeichen finden sich auch in den *Achaques de Leonor : a)* die Anrede der mosqueteros in den Schlussversen als *senado discreto, noble, ilustre.* Stiefel zitiert hiefür elf Beispiele aus Lope-Dramen, denen sich der Schluss der *Achaques* mit auffallender Aehnlichkeit anschliesst ; *b)* zahlreiche Anspielungen auf historische, mythologische und biblische Namen, wozu man als Gegenstücke aus den *Achaques* vergleiche : *Babieca* (vers 220), *Geremias* (252), *Mahoma* (423), *Hijo pródigo* (425), *las Gracias* (574), *Parca* (632), *Etna* (800), *Sirena* (854), *Marco Antonio* (909), *Faetonte* (1018), *Phoebus* (1021), *Adonis* (1076), *Venus* (1079) ; *c)* besondere Vorliebe für Ausdrücke wie *pues alto, brio, bizarro, blandura, angel, amen, norte,* wozu man wiederum folgende Belege aus den *Achaques* beibringen

1. *Zeitschrift für romanische Philologie,* Bd. 36, p. 458. Die Beweiskraft des ersten Argumentes wird freilich dadurch wesentlich erschüttert, dass die gleiche Anrede auch in den Dramen anderer Dichter durchaus nicht selten zu finden ist. Folgende Stücke enden beispielsweise mit einer der von Stiefel für ein Lope-Charakteristikum gehaltenen Wendung : *El Licenciado Vidriera, La Ocasion hace al Ladron, Todo es enredos amor,* alle drei von Agustin Moreto ; *Don Pedro Miago, El Catalan Serrallonga,* beide von Rojas Zorrilla ; *Todo es Ventura, Siempre ayuda la Verdad,* beide von Juan Ruiz de Alarcón ; *Peor está que estaba* von Calderon, und viele andere.

kann : *bien aya amen* (33), *mal aya amen* (439), *vn angel a mi gusto* (477), *qué nueuo norte me lleua* (766), *alto pues* (957), *pues alto* (344), *bizarro moço* (1133).

2. *A marked feature of Lope's style,* so urteilt S. L. Millard Rosenberg[1], *is his love of epigrams.* Zum Beweise führt er gleich ein dreifaches Dutzend solcher Sentenzen aus dem Stücke an. Auch dieses Lopesche Kennzeichen weisen die *Achaques* auf, wie die nachfolgenden Zitate ersichtlich machen :

Buena está la flema.
(Vers 14.)

Dichoso aquel que posee
en esta quietud hazienda,
pues puede llamarse Rey
de su voluntad essenta.
(V. 27-30.)

(porque) siempre es cosa cierta
que los que merecen más,
y tienen partes supremas,
merecen menos...
(V. 50-53.)

A vn necio y a vn malicioso
solo callar es respuesta.
(V. 201-202.)

Zelos pican como pulgas.
(V. 209.)

(que) las burlas son pesadas,
quando se hacen sin tiempo.
(V. 331-332)

(que) las dichas sin el gusto
desdichas es bien que sean.
(V. 693-694.)

1. In seiner Ausgabe der *Burlas Veras,* Philadelphia, 1912, p. XX

Como mata la tristeza
repentina, mata el bien.
(V. 738-739.)

(que) amor confrontado en dos
haze nobles parentescos.
(V. 833-834.)

(porque) muger y mudança
son acordes instrumentos.
(V. 867-868.)

... que entendido el mal,
el remedio está en la mano.
(V. 1304-1305.)

3. Der Versbau spricht im allgemeinen eher für als gegen eine Autorschaft Lope's. Er besteht, mit Ausnahme von 57 Versen unter 1406, aus *romances* und *redondillas*. Das Vorherrschen dieser beiden Versarten aber ist, nach dem Urteil mancher Kenner, gerade besonders charakteristisch für Lope[1]. Auch um den Wohlklang und die Korrektheit der Reime in den *Achaques* ist es, wie man aus der bereits früher gegebenen Zusammenstellung ersehen mag, gewiss nicht schlechter bestellt, als in manch anderer, bestimmt von Lope stammender comedia.

4. Lope de Vega hat sich in Dramen und Gedichten häufig über *conceptismo* und *cultismo* und über deren Anhänger lustig gemacht oder abfällig geäussert[2]. Das Gleiche geschieht Vers 511 ff. der *Achaques de Leonor*.

5. Manch einer möchte schliesslich auch in dem von mir besonders betonten Vorzuge der Gefühlsschilderung die Meisterhand des Fenix de los Ingenios erblicken.

Für mich — ich will es unverzüglich und offen gestehen —

1. Millard Rosenberg, *op. cit.*, p. xx.
2. R. Schevill, *The Dramatic Art of Lope de Vega*, Berkeley, 1918, p. 263, 275, 276. *La Española de Florencia*, ed. Millard Rosenberg, Philadelphia, 1911, p. 111.

sind alle diese Merkmale nicht entscheidend genug, um eine Verfasserschaft Lope's endgiltig zu beweisen. Für mich bleiben die *Achaques de Leonor* bis zum strikten Beweis des Gegenteils eine ohne Berechtigung dem Lope de Vega zugeschriebene comedia unbekannten Verfassers. Ich konnte mich deshalb auch nicht entschliessen, dem Text in der hier folgenden Neuausgabe den Namen des Dichters voranzustellen.

Ludwig PFANDL.

LOS ACHAQUES DE LEONOR

COMEDIA FAMOSA

Hablan en ella las personas siguientes :

Esteuan, villano,	Sancho,
Mencia, villana,	Un vejete,
Chamizo,	El rey,
Leonor,	Floro.

JORNADA PRIMERA

Salen Esteuan y Mencia, villanos[1].

Esteuan : Hermana, a la villa voy,
que tengo que hazer en ella,
que, como veys, es mañana,
hazed cuenta, Noche Buena.
Y es menester preuenir 5
los regalos del aldea,
por si acaso se ofreciere
que alguna persona venga
a honrarnos a nuestra casa.

Mencia : Dezis muy bien.

Esteuan : Sancho, venga 10
conmigo ; do está Chamiço ?
Mencia : Dalde vna voz, que ai fuera [2]
ha de estar.
Esteuan : Chamiço.
Chamizo : Qué ay ?
Esteuan : Oyes ?
Chamizo : Buena está la flema ;
auia de responder, 15
muessamo, si no lo oyera ?
Esteuan : Ve, y ensillame el rozin,
y di a Sancho que preuenga
recaudo, que auemos de yr
a la villa.

Vase.

Chamizo : Enorabuena. 20
Esteuan : Dad vna buelta a la casa,
mientras que yo doy la buelta
Mencia : Perded cuydado de todos.
Leonorica, pon la mesa,
para que almuerce tu amo. 25

Dentro.

Leonor : Ya va, señora, alla fuera.
Esteuan : Dichoso aquel que posee
en esta quietud hazienda,
pues puede llamarse Rey
de su voluntad essenta [3]. 30

Salen Chamizo y Leonor con la mesa.

Chamizo : Ya se pudiera beuer
al olor de la pimienta
del pebre; bien aya amen
quien lo guisa y lo alimenta.

Esteuan : Sentaos, Mencia, y hareys
la salua.
Chamizo : Mejor la hiziera
Chamizo, y con mejor gana.
Leonor, mientras ellos prueuan
lo adouado de tus manos,
y mis pobres chimeneas [4]
reciben por alquitara [5]
la comida en quinta essencia,
me di, cómo me maltratas
con desprecios, qual si fuera
algun necio presumido?
que pienso que soy poeta,
quando me miro abatido,
y no estimadas mis prendas,
premio de la discrecion,
porque siempre es cosa cierta
que los que merecen más,
y tienen partes supremas,
merecen menos, pero
se entiende en personas necias,
que no conocen el oro
esmaltado en la nobleza,
ó tienen gusto muger,
que hazen con estratagemas
eleccion de lo peor,
engañando a sus potencias.
Assi tú, Leonor ingrata,
a mis verdades sinceras,
porque sabes que te adoro,
las oluidas y desprecias.
Mas el tiempo ha de vengarme
de ti.
Leonor : Chamizo, no creas

que tendrás vengança alguna,
que no trato essas materias.
Yo siruo en aquesta casa
como tú, sin que entretenga 70
otro cuydado este mio ;
mi salario me desvela.
Guardate tus bueyes tú,
y lo que se te encomienda,
que yo haré tambien lo prop o. 75

Esteuan : Muy bien, Leonor, aparejas
de comer.

Mencia : Por vida mia,
que tienes manos de perlas.

Chamizo : Y afé, muessama, que a falta,
para guisar, de manteca, 80
que la pueden dar sus manos.

Mencia : Por blandas ?

Chamizo : No, por grosseras.

Esteuan : Chamizo, está adereçado
el rozin ?

Chamizo : Quanto ha que espera
boca baxo en el corral. 85

Esteuan : A Dios, Mencia.

Vase.

Mencia : El os buelua
con bien presto a vuestra casa.
Menester será que ciernas,
Leonor, y hagas unos bollos [6].

Leonor : Seran la cosa mas bella 90
que has visto en aquesta casa,
que tengo gracia perfeta
para ello.

Mencia : Pues preuen

harina, y luego comiença.

Sale Sancho.

Sancho : Señora, mi señor dize... 95
Ay, Leonor, quién te dixera
lo que siento esta partida.
Mencia : Qué dize ?
Sancho : Que las espuelas,
la ropa...
Leonor : Turbado está,
quiero acudir a la enmienda. 100
Las espuelas estan, Sancho,
detras del arca.
Sancho : Quisiera...
Mencia : Qué quieres ?
Sancho : Vna camisa
para mudarme, que aquesta
está sucia.
Mencia : Pues para esso 105
es menester tanta arenga ?
ven, y lleuarásla.
Sancho : Voy.
Leonor : Esperate, Sancho, espera;
ya no te acuerdas de mí,
que te vas dessa manera ? 110
Sancho : No, Leonor, bien sabe Dios
que en aquesta corta ausencia
con efetos desiguales
parte el alma, y en ti queda.
A la villa voy, qué mandas 115
a este esclauo que confiessa
serlo tuyo eternamente ?
Leonor : Que en la memoria me tengas,
como yo te tengo a ti.

Sancho : En ygual correspondencia, 120
dueño de mis pensamientos,
pago tu amor, pero piensa
que aunque dentro de dos horas
auemos de dar la buelta,
he de quitarle a mi vida 125
muchos dias de assistencia
en tu seruicio.

Leonor : Mi bien,
de tu amor y tu llaneza
estoy satisfecha yo,
pero si mi corta estrella 130
me dio tan triste ventura,
quien podrá hacer la defensa ?
Qué importa que tú me estimes ?
qué importa que tú me quieras,
y que lo muestres contino 135
con peregrinas finezas ?
Y qué importa que yo ponga
la boca donde tú huellas,
correspondiendo amorosa,
agradecida y risueña 140
a tus fauores, si al fin,
como ves, viuo sujeta
a diez reales de salario,
y una comida muy tenua,
y tú a lo mismo ; no alcanço 145
ponderacion que me sea
de consuelo, sólo es
verte en mi propria presencia
cada instante reduzido
a aquesta misma miseria. 150

Sancho : Leonor, o sol de mis ojos,
que mejor te conuiniera

este nombre, pues das luz
a mi noche y a mis penas.
No te aflijas, que algun dia 155
podremos, sin dependencias
de seruir, lograr alegres
esperanças tan perfetas.
Y en tanto que bueluo, a Dios.
Mira si quieres que sea 160
cosario de niñerias
en la villa, y que merezca
que te pongas en mi nombre,
Leonor mia, algunas ferias.

Leonor : No, Sancho, que con mirarte 165
tengo todas las riquezas
posibles ; lo que te encargo
es que des a señor priessa,
porque a mí me la da amor,
para que presto te vea. 170
No mires las de la villa,
mira que a tu lado lleuas
mis ojos y mis acciones,
y no es bien que las ofendas ;
que yo te tendré en llegando 175
hecho vn terron de manteca,
vn bollo que entre los dientes
de fecha azucar parezca.

Sancho : Aquesso temes, mis ojos[7]?
por ello juro que sea 180
qualquiera muger demonio,
sino es que a ti se parezca.
No alçaré al cielo los ojos,
hasta que a tu cielo buelua,
y porque me espera el amo, 185
y es tarde, a Dios.

Leonor : Allá lleuas
mi vida.
Sancho : Porque lo afirme,
dame los braços si quiera.
Leonor : Assi te pudiera dar,
Sancho mio, la riqueza. 190

Sale Chamizo.

Chamizo : Andallo, no ay para todos ?
Sancho : De aquesta misma manera
se la daré a vuestra hermana.

Vase.

Leonor : Hareysme merced entera.
Chamizo : Buena está, jurado a mí, 195
Leonorilla, la desecha ;
mira de qué me espantaua
que no hiziesse caso y cuenta
de mí, si tan adelante
estaua Sancho en la huerta. 200
Leonor : A vn necio y a vn malicioso
solo callar es respuesta.

Vase.

Chamizo : Concluyóse pesiatal ;
con la bellaca moçuela,
qué abraço tan apretado ! 205
Aqui de nueuo comiença
mi capricho, y me emberrincho,
como si vn dimoño huera.
Zelos pican como pulgas [8],
y si yo a ver no viniera 210
mi desengaño patente,
con más sossiego viuiera.
Seguirela a la otra vida,
si a la otra vida se fuera,

y al infierno, aunque buscara 215
vna melindrosa fea,
vna hermosa desbayada,
vn sastre, vn caluo, vna vieja,
nieta en condicion y en años
más que ha que murio Babieca, 220
para que me acompañassen,
por hallar franca la puerta.

Vase, y sale Mencia.

Mencia : Ola, Chamizo, Leonor !
Mas Leonor está cerniendo,
Chamizo estará durmiendo, 225
que es notable dormidor.
Qué aliño de gouernar
vna casa, ola.

Sale Leonor.

Leonor : Aqui estoy,
qué das voces ?
Mencia : Vozes doy,
porque me las hacen dar. 230
Qué es de Chamizo ?
Leonor : No sé,
no sabes que cierno yo ?
Mencia : Lo que su amo encargó,
lo haze muy bien afé.
Date tú priessa, Leonor, 235
que ya tu amo vendrá,
y por hazer todo está.
Leonor : Vn siglo ha que sé su amor.
Mencia : Llamame a Chamizo aqui.
Leonor : Yo voy.

Vase.

Mencia : De aquesta manera 240

la hazienda se considera ?
tal descuydo jamas vi.

Sale Chamizo.

Chamizo : Qué diabros quiere muesama,
que tanta priessa me da
Leonor ?

Mencia : Assi bien se hará 245
la hazienda.

Chamizo : A esso me llama ?

Mencia : Pues a qué, grossero necio ?
Todo ha de ser, bachiller,
holgar, reyr, y comer,
haziendo en todo desprecio? 250

Chamizo : Y vos siempre aueys de ser
Geremias [9], repitiendo
la comida ? ya me ofendo,
y me quiero defender.

Mencia : Qué hazias ?

Chamizo : Ya lo diran, 255
pues me lo está preguntando,
la ella estaua espumando
con vn pedaço de pan.

Mencia : Yo te creo.

Chamizo : La verdad
confessé toda mi vida, 260
aunque la juzgue perdida.

Mencia : Tienes grande abilidad.
Trae leña, y enciende el horno,
y ayudarás a Leonor,
antes que venga señor. 265

Chamizo : Voy, que en sus ojos me adorno ;
pero mira como canta
con el son de los cedaços !

quien lo fuera entre sus braços !
o qué passos de garganta ! 270

Dentro canta Leonor.

A la queda han tocado,
y mi bien no viene ;
otros nuevos amores
me lo detienen [10].

Chamizo : Por Dios, que la letra va 275
trobada famosamente,
y para ser de repente,
Lope no la entenderá.
Con su licencia, muessama,
la tengo de responder 280
cantando, y satisfazer
a lo que el Romance llama.
Si la queda han tocado,
morena hermosa,
ya viene diligente 285
aquel que tú adoras.

Dentro.

Leonor : Calla, puerco.
Chamizo : Calla, puerca.
Leonor : Que cantas como vn becerro.
Chamizo : Si yo fuera tu marido,
era el apodo muy bueno. 290
Mencia : Ea, bueno está, Chamizo.
Chamizo : Y como que queda bueno,
no se dequitará ogaño.
Mencia : Acaba, vete allá dentro.
Chamizo : Ya voy, pero voto a mí, 295
que ya por aquel repecho,
sino me engaño, se assoma
muessamo.

Mencia : Pues vete presto.
Chamizo : Yo voy a ver a Leonor,
para ganalle primero 300
a Sancho la bendicion.

Vase.

Mencia : Afé, que han venido presto,
ellos son, por vida mía [11].

Sale Esteuan.

Esteuan : Con tan buen recebimiento,
si fuera el viaje largo, 305
descansara ya con veros.
Mencia : Guardeos Dios por la lisonja.
Esteuan : Entrad, por que acomodemos
lo que traygo.
Mencia : Entrad pues,
que quiero ver vuestro empleo. 310

Vanse, y sale Leonor
y Chamizo [12].

Chamizo : Leonor, si quieres freyrme,
harto enharinado vengo,
el horno será sarten,
el fuego será mi pecho,
azeyte tu ingratitud, 315
mira qué acomodamiento.
Leonor : Vete necio porfiado,
sino quieres que primero
te deshaga las narizes.
Chamizo : Guarda Pablo !

Sale Sancho.

Sancho : Qué es aquesto ? 320
Leonor : Este necio mentecato
con sus burlas y sus juegos
piensa que siempre han de estar

todos los más para ello,
y assi le llené la cara 325
de harina.

Sancho : Muy bien has hecho.

Chamizo : Basta que vos lo digais,
para que todo sea bueno,
aunque tambien somos hijos
de madre.

Sancho : Chamizo, pienso 330
que las burlas son pesadas,
quando se hazen sin tiempo.

Chamizo : Pues qué mejor tiempo, Sancho,
que el que presente tenemos ?
No es noche en que todo el mundo 335
da muestras de su contento ?

Sancho : Dizes bien, Chamizo amigo,
entrémonos allá dentro,
que nos auemos de holgar
muy bien.

Chamizo : De mi parte pienso 340
hazer vn disfraz famoso.

Sancho : Y yo prometo lo mesmo.

Leonor : Y yo ayudaré a los dos.

Sancho : Pues alto, ya nos podemos
empeçar a disponer. 345

Chamizo : Yo tengo ser el primero.

Vase.

Leonor : Quién vio tan prolijo diablo ?

Sancho : Quién vio tan gran majadero ?

Leonor : Sancho.

Sancho : Leonor.

Leonor : Es posible
que nos estorue vn grossero 350

el gusto de hablar los dos ?
Sancho : Leonor mia, ya confiesso
que tengo la culpa aqui
de los estoruos que vemos,
que claro está que si amor 355
como el que los dos tenemos,
le rebelasse a mis amos,
estoy satisfecho y cierto,
que auian de gustar mucho
de que los dos nos casemos. 360
Leonor : Sancho, ya yo lo conozco,
pero tambien considero
que en viendonos ya casados
han de pensar sin remedio
que somos esclauos suyos, 365
y demas desto pretendo
que se acrisole tu amor
ajustado al sufrimiento,
y pues que no ay en la aldea,
ni en diez mundos, ten por cierto, 370
quien pueda zelos causarte,
dexémoslo al vario tiempo
hazer empleo en los dos,
pues no ay quien pueda ofenderlo.
Sancho : Temo...
Qué puedes temer ? 375
Sancho : Mi ventura.
Leonor : Dessos miedos
te sacará mi verdad.
Sancho : Eres verdadero exemplo
de amor ; estas niñerias
de alma y de cuerpo lleno 380
recibe, que son despojos
de mi casto y simple zelo.

Leonor : Para qué, Sancho, empleauas
tu pobre caudal en esto ?
Aunque por ser prendas tuyas 385
las tendré siempre en mi pecho.
Sancho : Mucho me deues, Leonor.
Leonor : Ya pago lo que te deuo
en el caudal recebido.
Sancho : Eres mia.
Leonor : Y tú mi dueño. 390
Sancho : Dichoso yo si llegase
a gozar de tus reflejos.
Leonor : Dichosa yo si llegasse
a gozar lo que desseo.

Vanse.

JORNADA SEGUNDA

Salen Leonor y Sancho [13].

Sancho : Dame de almorzar, Leonor, 395
para que me vaya a arar.
Leonor : Qué quieres para almorzar ?
Sancho : Quiero vn poco de tu amor.
Quiero ver essos luzeros,
que dan luz a este Orizonte, 400
por quien hecho Ocaso el monte
llora tan presto el perderos.
Quiero, mi bien, que me deys,
para que yo consolado
me parta de vuestro lado, 405
todo lo que vos quereys.
Leonor : Pues, segun esso, darete
a ti que es lo que más quiero ;

pero no le daré entero,
que en mí, como amor promete, 410
se queda la mayor parte ;
pero en cambio lleuarás
lo que tu estimas en más,
que soy yo, por consolarte.

Sale Chamizo.

Chamizo : Dad aca, Leonor hermana, 415
el almuerzo ; voto a Dios,
que siempre han de estar los dos
juntos.

Leonor : Tienes buena gana
de almorzar, Chamizo ?

Chamizo : Sí,
que como no me desvela 420
otra cosa, ni me yela,
tengo de mirar por mí.
Enemigo de Mahoma
soy, guardando este ganado,
hijo pródigo, que ha dado 425
al mundo esta vil carcoma.
Dadme presto de almorzar,
que estan gruñendo de suerte
que despertarán la muerte
del más rico del lugar. 430

Leonor : Sólo por este cuydado
tengo de dexar la casa,
que todo el trabajo passa
por mí, y es muy grande enfado
leuantarme de mañana, 435
dacá las migas, los ajos
y otros inmensos trabajos
que aqui me quitan la gana

de seruir ; mal aya amen
quien sujeta quiere estar 440
a esta vida.

Chamizo : El trabajar
a mí me cansa tambien,
y si sin que trabajasse,
pudiesse hallar de comer,
nadie lo supiera hazer 445
mejor que yo, pero passe
hasta que Dios sea seruido
de dexarme descansar.

Sancho : Leonor, yo me voy a arar,
dame lo que te he pedido. 450

Chamizo : Por alla cerca andaré,
Sancho, con mis gruñidores
que son bellos aradores,
y algun poco ayudaré
a acabar vuestra tarea. 455

Sancho : Guardeos Dios, Chamizo amigo.

Chamizo : Yo cumpliré lo que digo.

Leonor : Lo mejor es que se crea.

Sancho : A Dios, Leonor.

Vase.

Leonor : Sancho, a Dios.

Chamizo : Yo, Leonor, no me despido, 460
porque, si me huuiera ydo,
lo agradezierays los dos.

Leonor : Malicia lo que quisieres,
que al fin de tus necedades
hallarás en mis verdades 465
al dueño que me refieres.

Vase.

Chamizo : Si tanto, Leonor, te pesa

de mis zelos, con razon,
en quitando la ocasion,
verás como todo cessa. 470

Vase. Sale Sancho.

Sancho : Ingratitud pareciera
partirme de aquesta casa,
sin despedirme del dueño
que tiene mi vida en calma.
Dichoso yo, pues que ya 475
que cautiué mi esperança,
hallé vn angel a mi gusto,
que con caricias me trata.
Ay, dueño del alma mia,
quién pudiera ver lograda 480
a medida del desseo
la possession desseada.
Quién pudiera ser del mundo
señor, para que tus plantas
le vltrajassen por alfombras, 485
sin ser la fortuna escasa.

Sale Leonor.

Leonor : Que aqueste necio persigue
de tal forma mis pisadas,
que me priue de mi bien
el rato que amor me daua 490
para gozar de su vista ;
ruego a Dios que a la contraria
le suceda quanto intente.
Mas cómo ? Sancho se aparta
de mí sin boluer a verme, 495
antes que al campo vaya ?
si ha presumido de mí,
viendo la perseuerancia

deste tonto, que le quiero ?

Sancho : No se fué, dueño del alma, 500
que como en vos se la dexa,
aunque se va, no se aparta.
Aqui bueluo a contemplar
la luz dessa hermosa cara,
de quien, a faltar del mundo 505
el planeta que le esmalta
con sus rayos, dar pudieran
en aquesta esfera baxa
mas hermosura a los campos
que la que en vos se retrata. 510

Leonor : Tal modo de encarecer
la lisonja no se llama,
Sancho, llamaréla burla,
que tal lenguaje no se halla
entre estos pelados riscos, 515
en esta inculta montaña.
Parece que de la villa
truxiste aquessas palabras
estudiadas, solo a fin
de hazer que al rostro me salgan 520
las colores que no tengo.
Sancho, el que de veras ama,
en lo amado se transforma,
y assi es consequencia clara
que, si tu bien me quisieras, 525
como yo te hablo me hablaras.
Esso del sol y carmin,
perlas y azucenas blancas,
clauel y otras menudencias,
que los cortesanos sacan, 530
son para quien las entiende,
y para aquellas que tratan

en el cambio del engaño ;
pero para las villanas
que no saben engañar, 535
ni saben tener dos caras,
son impertinencias necias.
El otro dia aquí en casa
oí leer un librillo,
que no sé como se llama, 540
donde dezia su autor
que amor que siempre acompaña
con el interes se vino
a viuir, cosa estremada,
a la Corte, y le mandó 545
al interes que habitara
en la Corte y las ciudades
donde estaua su ganancia
segura, porque en la aldea
no ay quien de interes se valga. 550
Aquí, Sancho, viue amor
sin las flechas y el aljaua,
duerme seguro de zelos,
de engaños, y de marañas ;
anda en cuerpo entre nosotros, 555
y todo el lugar le trata
familiarmente, y se goza
entre pagizas cabañas,
y de toda esta hermandad
ya te he dicho que lo causa 560
auer fe en los que te siguen,
que es lo mas que aqui se halla.

Sancho : No sé, Leonor de mis ojos,
adonde formar palabras
para responderte a ti, 565
tú si parece que tratas

en estudiar estas letras
tan distintas y tan varias
de tu traje y nacimiento,
sino es que se cubre el alma 570
en lo aparente de sombras,
y en lo oculto se retrata
deydad sobrenatural,
copia y cifra de las Gracias.
Pero yo, Leonor, te adoro 575
con la fe más pura y casta
que los antiguos tuuieron,
y en nuestra vida se alcança ;
pero como el imposible
de verte mia, me ataja, 580
entretengo con locuras
aquesta nueua esperança.
Al campo voy, como ve(y)s,
a cultiuar sus entrañas,
y pienso que ha de tener 585
nuestro dueño dicha tanta,
y tan fertil sementera
que lleue a todos ventaja.

Leonor : Por qué ?

Sancho : Porque de mis ojos
ha de ser copiosa el agua 590
para regar lo que siembro.

Leonor : Sancho, con la confiança
se pierde la possession,
porque piensa el que la alcança,
que ya no ay mas que adquirir, 595
y assi no cura ni trata
de acariciar lo pasado,
aunque en ti se fuera vana
aquesta proposicion.

Vete al campo, pues que hallas 600
en mi voluntad constante
lo que la tuya me paga,
y vente temprano.

Sancho : Digo...

Leonor : No me digas nada,
que podrá venir señor. 605

Sancho : Parece que aqui me clauan
los pies, no sé qué me tengo,
que aunque desviarse apartan
no pueden; alguna cosa
me ha de suceder.

Leonor : No hagas 610
decretos falsos, mi bien ;
ten las alforjas, leuanta.
La color se te ha mudado,
caer dexas la aguijada ?
qué tienes ?

Sancho : Ay, Leonor mia, 615
alguna nueua desgracia
quiere repentinamente
mouer nueua guerra al alma ;
quiéresme bien ?

Leonor : Esso dizes ?
Qué impossible quies [14] que haga 620
para que veas mi amor ?
que, si por ti atrauessara
la Libia [15] más arenosa,
y la zona más elada,
la Noruega [16] más remota, 625
sola, desnuda, y descalça,
por verte y gozarte, fuera
para mi empressa muy baxa.

Sancho : De ti lo creo, mi bien,

y toma aquesta palabra 630
de no oluidarte jamas,
aunque la sangrienta Parca
el vital aliento corte
a esta vida que te ama.

Leonor : Y yo prometo lo mismo, 635
si me viesse coronada
de la diadema del mundo,
y por señora estimada.

Sancho : Dame a besar essa mano,
porque mas templado vaya 640
al trabajo que me espera.

Leonor : Toma, y a Dios, que me aguardan.

Sancho : Lo dicho dicho.

Vase.

Leonor : Faltar
pueden las estrellas claras
de sus firmes epiciclos 645
primero que mi palabra.

Sale Mencia[17].

Mencia : Dónde te ocultas, Leonor ?
que vn alcance no te he dado.

Leonor : He estado dando recado
a los moços de labor. 650

Mencia : Vn escudero ha venido
de la villa, preguntando
por tu señor, y temblando
estoy, si le ha sucedido
alguna cosa, que viene 655
vna carta para él.

Leonor : Quiça será esse papel
algun negocio que tiene
en la villa, no te alteres.

Mencia : Lo peor se ha de creer. 660
Leonor : Es condicion de muger.
Mencia : Y no dirás de mugeres ?

Sale Esteuan y el vejete.

Esteuan : Digo que estoy del caso alborotado.
Vejete : Esto, señor, es sólo a lo que vengo.
Mencia : Qué es aquello, señor ?
Esteuan : La mayor dicha 665
que se puede creer de nuestros tiempos.
Leonor, hermana, es hija de don Pedro,
señor de nuestro pueblo. En esta carta
me lo escriue con señas verdaderas.
Ya sabeys vos que vino aqui vn hidalgo 670
a media noche con aquesta niña
de dos meses apenas, fatigado
del camino, y nos dixo que importaua
que en casa se quedasse aquesta prenda
criándose hasta tanto que tuuiesse 675
edad para poder ser estimada,
que la criança nos sería pagada.
Y tambien me preuino que a qualquiera
que truxesse vna carta con las señas
del sucesso y el nombre del hidalgo, 680
que dixo ser don Luys de la Hinojosa,
se la diéssemos luego, porque era
su padre verdadero, que por casos
que aqui no declaraua, y yo sabria,
importaua ocultarse de tal suerte. 685
Este buen hombre viene de la villa
con la carta que veys, que es de don Pedro,
mi señor, a lleuarla. Harto me pesa
por auerla criado de tal modo,
que era en mi casa el dueño ya de todo. 690

Leonor : Cielos, duermo ? qué es aquesto ?
quién vio desdicha como esta ?
que las dichas sin el gusto
desdichas es bien que sean.
Hija de don Pedro yo ! 695
Ay, Sancho, qué claras muestras
en tu turbacion me diste
de tu desgracia y mi pena.
Muerta estoy, no sé qué diga.
Esteuan : Leonor, el cielo concierta 700
tu ventura de tal modo,
no ay sino que te preuengas
para yr a ver a tu padre.
Ay, Leonor, quién te dixera
que, siendo aqui mi criada, 705
a ser mi ama vinieras;
en ti está bien empleado,
y aunque yo el perderte sienta,
me huelgo, porque en fin tuue
en tus alimentos cuenta. 710
Mencia : Gozeys, señora Leonor,
siglos y edades eternas
el nueuo estado.
Vejete : Esta es
la moça ? Por Dios, que es bella.
Goze vuesanced, señora 715
doña Leonor de Cabrera,
vn millon de eternidades
la no pensada riqueza.
Plega a Dios que le veamos
con doze hijos que sean 720
Imperadores y Papas,
y que todos ellos tengan
sarna para entretenerse.

Esteuan : Buena bendicion es esa.
Vejete : Yo voy a pedir albricias 725
a mi señor, y a que venga
vn coche por vuessanced,
y tambien vendran las telas
que estan para componeros.
Esteuan : Esso, señor, será fuerça, 730
y digale a mi señor
don Pedro que se preuenga,
que todos vamos alla.
Vejete : Aurá diuersas libreas[18],
y aurá toros, y dar pienso 735
vna lançada por ella.

Vase.

Mencia : Triste parece que estás.
Leonor : Como mata la tristeza
repentina, mata el bien.
Esteuan : Essa es estraña agudeza, 740
parece que ya te ensayas
para mas arduas quimeras.
Ea, vamos alla dentro,
que preuenir será fuerça
lo necessario.
Leonor : Primero 745
he de aguardar a que vengan
los moços de la labor,
que grande ingratitud fuera
yrme yo sin despedirme
de todos, y hazer franquezas 750
de mis bienes.
Esteuan : Ya vendran,
pues que la noche se llega.

Vanse.

Leonor : Glorias de amor, perdonad,
porque ya es fuerça que os pierda
la que pensó ser villana, 755
y tiene tanta nobleza.
Y la palabra de Sancho
no se ha de cumplir ? si es cierta
cosa que los nobles nacen
obligados a esta deuda. 760
Valgame Dios, qué he de hazer ?
Neutral estoy en tal fuerça,
no hay disculpa que me abone,
pero será en muger nueua
la mudança ? Sancho, a Dios, 765
que nueuo norte me lleua
a gozar vida feliz,
si es que te oluida mi idea.

Vase, y sale Sancho.

Sancho : Leonor, sácame vna luz,
para que desuncir pueda 770
las mulas. No me respondes ?
Parece que no hay quien venga
a alumbrarme ; qué es aquesto ?

Sale Chamizo.

Chamizo : Quién da vozes, quién inquieta
la casa ?
Sancho : Quién ha de ser ? 775
sino es quien cansado llega
de trabajar al descanso
que la noche le conserua.
Chamizo : Es Sancho ?
Sancho : Yo soy, Chamizo.
Chamizo : Tarde piache, que...
Sancho : Espera [19] 780

que en esse que me declaras
algunas infaustas nueuas.

Chamizo : Luego no sabeys, hermano,
que Leonor desprecia sedas,
que Leonor es ya señora, 785
y que a la villa la lleuan
a casarse, porque es hija
del señor ?

Sancho : Pára la lengua,
anuncio de mi desdicha,
qué dizes ?

Chamizo : Que es cosa cierta 790
que Leonor es ya señora.

Sancho : Bien me lo daua a entender
el coraçon en las muestras
de la torpeza en los pies
esta mañana. Ven, mira, 795
llega. Chamizo, es de veras,
ó burlas conmigo ?

Chamizo : Juro
a Christo que es de veras.
Entra, y verás lo que passa.

Sancho : Voy transformado en vn Etna 800
de fuego.

Chamizo : Y las mulas ?

Sancho : Calla,
que no ay rayo que me exceda.

Vanse.

JORNADA TERCERA

Salen Sancho y Leonor [20].

Sancho : Déxame, Leonor, partir
adonde muera primero

que mirar tu liuiandad. 805

Leonor : Sancho, en todo te concedo
licencia de maltratarme,
pero en esso lo reprueuo.
En mí no pudo caber
vn libiano pensamiento 810
para ofenderte, repara,
que das de furioso en necio.
Por quién te dexo, pregunto,
en la humildad que primero
me conociste, adorar 815
tus partes ? si quiso el cielo,
mouido de mi humildad,
darme tan altiuo premio,
quejate al cielo, y no a mí.
Si tú pudieras ser dueño 820
de mis acciones, yo fuera,
Sancho, quien ganaua en ello.
Tu contraria estrella quiso
que pierdas lo que yo pierdo.
Si me pesa Dios lo sabe, 825
pero no puede ser menos.
Dame tú que yo tuuiera
sobre mi persona imperio,
que tú fueras dueño mio
a pesar de todo el suelo. 830
No reparara en nobleza,
ni en hazienda, ten por cierto,
que amor confrontado en dos
haze nobles parentezcos.
Forçada voy a la villa, 835
lo que aqui rogarte quiero
es que te cases, y oluides
este frenesi violento ;

que yo juro de ampararte
en quanto pueda, hasta veros 840
en vn estado feliz,
seguros en paz, y quietos.
Sancho ! tú lloras ? qué hazes ?
buelue a mirarme a la cara,
que, si traydora me has hecho, 845
con la disculpa que miras
de tus enojos me absueluo.
No me miras ? no respondes ?
mira que se acerca el tiempo,
Sancho, de partir de aqui, 850
donde ya no aurá remedio
de hablarme jamas, ni verme.

Sancho : Pues verte ni hablarte quiero,
vete, Sirena engañosa,
basilisco venenoso [21], 855
vete espantoso portento
destos montes, desta aldea ;
no para que darte quiero
más nombre que el propio tuyo,
pues en él cifrado veo 860
en ti toda la inconstancia,
todo el mal, y todo el viento,
toda luna variable,
veleta, y falso cimiento.
Vete, muger, que aqui digo 865
todo quanto dezir puedo,
porque muger y mudança
son acordes instrumentos.
No quiero que tú me des
para viuir alimentos, 870
que sólo antidoto busco
para arrojar el veneno

de tu imagen fementida
que se incorporó en mi pecho.
Pero yo me mataré, 875
sino puedo hallar remedio,
para arrojarla de mí,
que al fin como noble siento
desprecios no desseados
entre falsos juramentos. 880
Bien puede el cuerpo vestir
tosco sayal, pero es cierto
que el alma que le gouierna
tiene nobles pensamientos.

Leonor : Ay, Sancho, si te oluidare, 885
aunque adorne mi cabello
la diadema de dos mundos,
y me vea en alto puesto,
si por ti no atrauessare
los arenosos desiertos, 890
la Noruega mas remota [23],
que me dé sepulcro el cielo
en la infancia de mis años,
hecha pedaços de vn fiero
jauali, que bien dixiste [22]. 895

Sancho : Calla, vengarme no quiero
en tu mudança, mas juro
de dar al mundo escarmiento
con mi exemplo, porque en mí
escarmienten los modernos 900
amantes : yo yré a buscar
entre essos montes sobervios
fieras que me despedacen,
y de no pisar prometo
los poblados, hasta tanto 905
que, entre mi sangre rebuelto,

sino merezco laureles,
por algun barbaro hecho
borre a Marco Antonio el nombre
que por amante le dieron. 910

Vase.

Leonor : Oye, mi bien, Sancho, Sancho [24],
mi bien, dixe, qué es aquesto ?
Gouierna el alma la lengua,
no es mucho acuda a su centro.
Qué haré ? que entre confussiones 915
nauega el alma sin puerto.
Si me voy, a Sancho oluido,
y sino me voy, me pierdo.
Qué me aconsejays, amor ?
que Sancho merece premio 920
por sus finezas, y es justo
que se le dé. Como puedo
dársele, sino me yguala
más que en voluntad ? Lleguemos
a la razon ; qué dezis, 925
razon ? dexaré con esto
la reputacion, la honra
que me llama, y haré empleo
de vn villano que me adora ?
que no dezis ? pues qué espero ? 930
Muera Sancho en la memoria,
pero primero lleguemos
a la piedad, y ella dé
definicion a este pleyto.
Piedad, oluidaré a Sancho ? 935
podrelo sufrir, si veo
que desesperado y loco
se va a morir sin remedio ?

Mirad, piedad, que le adoro,
y que fue el amor primero 940
que conocieron mis ojos ;
mirad que es afable y tierno,
y se confronta conmigo,
aunque no en los nacimientos.
Es discreto, aunque villano, 945
que es el primer argumento
por donde dispensa amor
lo inuiolable de su fuego.
Harto os he dicho, piedad.
Qué respondeys ? Que sentencio 950
como juez sin passion,
y digo que le prefiero
a Sancho en la voluntad,
y que merece ser dueño
de tu aluedrio, aunque pierdas 955
el más populoso imperio.
Alto pues, Sancho vencio.
Voy a buscarle, aunque en ello
auenture la opinion
que me dio el cielo. Qué es esto ? 960

Hazen ruydo dentro.

El Rey sin duda va a caça
destos animales fieros
que habitan esta montaña.
Ay, si topasse a mi dueño,
porque le obligasse en algo ! 965
Guie sus passos el cielo.

Dentro.

Aparta, aparta hazia el monte,
qué galan, y qué dispuesto
va su Magestad a caça ;

viua el Rey vn siglo entero. 970

Sale Esteuan.

Esteuan : Leonor, qué hazes aqui ?
quando adorna nuestro pueblo
tanto galan cortesano,
tanto ilustre cauallero,
y entre ellos, como el abril, 975
de varias plumas cubierto,
dando hermosura a los campos,
nuestro hermoso rey Gofredo.
Sal, y verásle a cauallo,
tan ayroso y tan compuesto 980
que él y el cauallo parecen
que inmouiles son al viento.
Sal presto, que va a caçar
a essos montes, y yo pienso
que no se detiene vn punto. 985
Leonor : Que no estoy buena os prometo.
Vaya el Rey muy en buen hora,
que en la villa le veremos
de espacio.
Esteuan : Pues, qué te ha dado ?
Leonor : En este lado derecho 990
vn dolor me oprime mucho.
Esteuan : Llamaré al dotor de presto,
no sea alguna cosa, hija,
de importancia.
Leonor : No lo creo.
Esteuan : Quiça será la tristeza 995
de ver que se alarga el tiempo
de tu partida a la villa.
Leonor : Porque se appressura entiendo.
Esteuan : Ven a descansar vn poco.

Leonor : Que no descansaré creo, 1000
hasta verme con mi Sancho
en el lazo de Imineo.

Vanse.

Salen el Rey y Floro de caça[25].

Floro : Cansado vendrá tu Alteza
de auer fatigado el monte
tras el fugitiuo cieruo 1005
que entre malezas se esconde.

Rey : Tan veloz medió el campo
que al viento acusó de torpe ;
apenas en el arena
estampó los pies belozes. 1010

Floro : Sin aliento estas, señor,
de vagar este orizonte
tras las boladoras garças,
los sacres y los halcones.
El sol con ardientes llamas 1015
quiere en diluuios de ardores
anegar aqueste campo,
como a la Líbia Faetonte.
Descansar procura vn poco,
mientras que los caçadores 1020
no llegan, y Febo ardiente
en el mar su luz esconde.

Rey : Los cristales fugitiuos
deste arroyo, que a las flores
ciñen con cinta de plata, 1025
porque con ella se adornen,
y esta alfombra, que el Abril
texió de tantas labores,
donde la naturaleza
orden mostró en la desorden, 1030

al descanso me combidan,
en tanto que sus amores
cantan alegres las aues
desde estos pines y robles.
Gozar su frescura quiero, 1035
y entre sabeos olores
que brota el campo, aguardar
que a buscar los demas tornes

Floro : A buscarlos voy, descansa,
que es justa razon que logres 1040
la amenidad deste campo,
la fragancia destas flores.

Vase Floro.

Rey : No me espanto que a la caça
sangriente guerra la nombren,
pues consta de estratagemas, 1045
de valas, y de cañones.
Qué castillo se acomete,
qué fuerte muralla ó torre
con tantos soldados, como
se suele cercar vn bosque ? 1050
Las redes son las celadas,
donde facilmente cogen
los brutos que más ligeros
por estas montañas corren.

Dizen dentro :

Ataja, Floro, qué esperas ? 1055
que baxa al llano del monte
vn jauali tan feroz
que en el pecho infunde horrores.

Floro (dentro) : Al Rey auisa, Riselo [26],
que entre vnos fauces y robles 1060
descansando está.

Rey : Ay cielos,
Floro es este que da vozes.
Floro(dentro) : Al llano, al llano.
Rey : Sin duda
que algun animal disforme
en el monte han descubierto 1065
vigilantes caçadores.
Esta aguçada cuchilla,
si a mi persona se opone,
sangrará su bruta sangre.

Dentro :

A la maleza se acoje, 1070
donde talando las ramas
es rayo que abrasa y rompe.
Rey : Pero ya escucho vn rumor
entre las ramas. Adónde
te ofuscas, fiero animal ? 1075
Si eres acaso el que a Adonis
dio la muerte, tomaria
vengança de tus rigores.
La madre de Amor verá
que ay pechos que la socorren, 1080
quando a ninguno reserua
Amor de tiranos golpes.
Ya se acerca, ya descubro
vn cerdoso animal que hombres
amenaça y desafia 1085
con fieras demostraciones.
Animo pues, coraçon,
que aqui el valor se conoce,
seguiréle, aunque le oculten
los laberintos del bosque, 1090
y aunque piadosa la tierra

en sus entrañas le aloje.
En aquella fuente fria
beue alientos, que aun conocen
los mas brutos animales 1095
remedio a tales ardores.
Quiero tomar el cauallo
que está atado en aquel roble,
para alcançalle, si huye
por no aguardar este golpe. 1100
Si quieres viuir, no aguardes
desta espada los rigores,
que es rayo fatal que baxa
de las celestes regiones.

Vase, y sale Sancho.

Sancho : Ya, furiosas montañas [27], 1105
cueuas propias de animales
que os pagan el tributo,
yo que soy racional, si bien me falta
la luz de las potencias,
vengo a pediros 1110
que me deys, cueuas, alvergue,
mientras la sinrazon de vna
adorada ingrata priua,
que yo sé si bien camina
que presto llegará su nueuo ocaso. 1115

Dentro :

Alli va el jauali, salilde al passo,
alli furioso corre, al Rey auisa,
que podra suceder algun desastre.

Sancho : Vn cerdoso animal corta las ramas,
vertiendo espuma y sangre por la boca, 1120
el Rey es el que pisa sus pisadas,
y al encuentro le sale ossado y fuerte.

Alla quiero acudir. Válgate el cielo!
Con el venablo le tiró tan fuerte
que con el mouimiento vino al suelo.

Dentro :

Cayó su Alteza, a la defensa todos, 1125
que el animal le acossa con los dientes.

Sancho : Aqui, Sancho, el valor te ha de dar fama.
Buelue, animal, a mí, que en este tronco
verás el fin de tu soberuia fiera.

Dentro :

Gallardo golpe, jouen venturoso. 1130

Sancho (dentro): Suba aqui Vuestra Alteza en el cauallo,
que otro animal al passo se me ofrece.

Dentro :

Bizarro moço, temerario y fuerte.

Vase Sancho, y salen Leonor y Mencia [28].

Mencia : Ya, Leonor, se llegó el dia,
en que nos has de dexar, 1135
bien te puedes aliñar
con el adorno que embia
tu padre, que el coche espera.

Leonor : Y Sancho, dónde estará ?

Mencia : Él por ventura andará 1140
alla con su sementera.
Qué tienes, que tal tristeza
muestras, quando tal contento
ha de hallar tu pensamiento?

Leonor : Mudar la naturaleza 1145
os parece poco a vos,
y auer de dexar aqui
el sitio donde naci,
quedandoos en él los dos,

que por padres he tenido 1150
tanto tiempo.

Mencia : Ya lo veo,
mas ver lograr el desseo
pone todo esso en oluido.

Sale Esteuan.

Esteuan : Ya preuenidos te esperan
los criados de tu casa, 1155
y los vestidos sin tassa
que te traen, seruir pudieran
a la más rica señora
que ay en todo este distrito.
Ven, y con gusto infinito 1160
te despedirás agora
de todos los desta casa
que te han criado y querido.

Leonor : De la vida me despido.

Esteuan : Hija, qué dolor te abrasa ? 1165

Mencia : Desmayada se ha quedado
en mis braços, agua luego.

Esteuan : Sí, que para tanto fuego
es el remedio acertado,
hazelde ayre, mientras voy 1170
por ella.

Vase.

Mencia : Venid bolando,
Leonor toda está temblando,
y afé que tambien lo estoy.

Esteuan : Aqui está el agua.

Mencia : Arrojad.
sobre el rostro alguna poca. 1175

Esteuan : La pena la buelue loca
de ver con la breuedad

que de nosotros se ausenta.
Mencia : No hay remedio de boluer.
Esteuan : Algun dolor deue ser 1180
grande, Mencia, a la cuenta.

Sale Chamizo.

Chamizo : Está aqui muessamo ?
Esteuan : Sí
qué traes tan alborotado ?
Chamizo : Oyd el caso más nueuo,
si es que acaso sé contarlo, 1185
que ha sucedido jamas.
Esteuan : Dilo presto.
Chamizo : Sancho...
Leonor : Alabo
a Dios que ya he buelto en mí.
Chamizo : Qué es esto ?
Esteuan : Diole vn desmayo
a Leonor de solo oyr 1190
que la estauan esperando
para lleuarla a la villa.
Chamizo : Y boluio quando oyó a Sancho.
Juro a Dios que me parece
que a sólo el nombre de Sancho 1195
se attribuye aquesta hazaña,
y que puede este milagro
colgársele en su capilla.
Esteuan : Di adelante, mentecato.
Leonor : Dónde queda Sancho ? di ! 1200
Chamizo : Qué os parece si va obrando
el recipe ?
Mencia : Majadero,
pienso que te estás burlando
de nosotros.

Chamizo : A esso voy,
pues con lo que le ha passado 1205
le refrescaré la sangre.
Digo pues que Sancho el brauo,
que ya este nombre merece...
En ese bosque intricado
andaua su Magestad 1210
caçando fieros venados,
jaualies y otras fieras
que habitan en sus espacios,
con su gente de quadrilla, 1215
quando vn jauali, encrespado
del copete hasta los pies,
salio las ramas cortando.
Acometiole su Alteza,
hiriole con vn gallardo 1220
venablo por la espaldilla,
y la fiera agoniçando
con las bascas de la muerte
se retiró trecho largo
del Rey, buscando vna fuente, 1225
donde pudiesse, templando
sus heridas, sossegar.
Mas el mancebo gallardo
le sigue, tópala cerca,
tírale el fuerte venablo, 1230
y tanto se abalançó,
que a vn tiempo dieron abaxo
el Rey y el venablo juntos
desde el valiente cauallo,
y la fatigada fiera, 1235
que le vio medir el campo,
con distinto racional
conocio auerle agrauiado

aquel bulto, y le acomete
a sus entrañas guiados 1240
sus venenosos cuchillos,
y Sancho, que desde vn alto
lo estaua mirando todo,
ya de las vozes guiado
de los demas caçadores 1245
que yuan siguiendo sus passos,
con vn baston mal compuesto
se arroja determinado
a la muerte, ó a librar
a nuestro Rey, caso estraño. 1250
Llegó y tuuo buena suerte,
pues pudo dar a dos manos
sobre el animal feroz,
y dexarle palpitando.
Libró al Rey, que casi estaua 1255
en el penultimo passo
de la vida, y obediente
le restituyó al cauallo.
Llegaron todos los grandes,
y admirados deste caso 1260
le dieron joyas preciosas
al restaurador gallardo.
Preguntó el Rey que quién era,
y él, timido y mesurado,
contó su historia, diziendo, 1265
pues que ya puedo hablar claro,
que a Leonor queria bien,
y que por hallarse falto
de nobleza y de riqueza,
no era su esposo. Por tanto 1270
dixo el Rey agradecido
« a ese talle y a ese braço

os doy, porque podays serlo,
vn habito de Santiago
con diez mil escudos luego 1275
de renta, y en mi palacio
el oficio que quisiereys ».
Esto a Sancho le ha passado ;
ya, Leonor, vuestros achaques
hallaron remedio sano. 1280
Las albricias sólo pido,
que he venido rebentando
por ganarlas el primero,
y me he dexado en el prado
la caperuza, y tambien 1285
me las ha de dar muessamo,
que bien de todos merezco
el premio que vfano aguardo.
El Rey se lleua a la Corte
en su compañia a Sancho, 1290
pero pienso que primero
vendrá a veros tan gallardo
que ya no le conozcays,
y yo bueluo a acompañarlo,
y a pedirle las albricias 1295
de tan venturoso caso.

Vase.

Leonor : Es sueño lo que aqui he oido,
ó es impensado letargo
que ha passado a mis oidos ?
Esteuan : O Chamizo está borracho, 1300
ó todos los que le oymos
sin duda alguna lo estamos.
Mencia : Ya tus achaques cessaron,
Leonor, que entendido el mal,

el remedio está en la mano [20]. 1305

Leonor : Apenas me persuado
a creer lo que aqui he oido.

Esteuan : El Rey sin duda ha passado,
pues suena tropel de gente.

Leonor : Salgamos a verle.

Esteuan : Vamos. 1310

Sale el Vejete.

Vejete : Determina vuessanced,
señora mia, que vamos
a la media noche a casa,
que ya el coche esta esperando,
y cansado de esperar. 1315

Leonor : Muy indispuesta me hallo
para partir.

Vejete : De qué forma ?

Leonor : Que no he de partir es llano,
hasta que de vnos achaques,
que entre los ojos me traygo, 1320
esté buena.

Vejete : Achaques son ?
ó yo soy mal cirujano,
ó son achaques de amor.
Mi señor está esperando
muy malo en la cama, y sólo 1325
por veros se ha leuantado.

Leonor : Vamos allá dentro ; ay Dios !

Vejete : Qué ha sido ?

Leonor : Desencaxado
tengo vn pie.

Vejete : Por San Longinos
que tenemos buen recado. 1330

Leonor : Jesus, qué eterno dolor.

Mencia : Yd, y llamad vn criado,
que vaya a la villa, y trayga
vn adgibrista [30], bolando. .
Vejete : O mal aya la cayda ! 1335
tantos achaques no alcanço,
en qué han de parar ?

Vase.

Mencia : Leonor,
solas nosotras estamos ;
son accidentes de amor,
ó achaques de veras ?
Leonor : Vamos, 1340
que allá sabreys en que paran,
si es verdad lo que escuchamos,
los achaques de Leonor.
Mas, cielos, no es este Sancho ?

Sale Sancho muy galan con habito de Santiago.

Sancho : Ya, doña Leonor hermosa, 1345
como culebra he mudado
la camisa, y bueluo a veros
más humilde y más honrado.
Leonor : Señor don Sancho, yo entiendo
que siempre estauays honrado, 1350
y en mi amor constituydo.
Sancho : Para quedar confirmado
de la dicha más notable
que ha cabido en hombre humano,
sólo me faltaua veros, 1355
señora, entre aquestos braços ;
quien a buenos sirue, medra
lo que ya veys que he medrado.
Diez mil ducados de renta,
y vn habito de Santiago 1360

ofrezco, si acaso puedo
seruiros con ello, a ser
dueño mio.

Leonor : Yo sin todo aquesse fausto
os quise, y os he querido, 1365
y de esposa os doy la mano,
para que vamos los dos
a ser dueños desseados
a los ojos de mi padre,
de su hazienda y su regalo. 1370

Chamizo : Vn juego de passa passa [31]
es todo lo que ha passado
entre estos dos personajes ;
ea, venganme pagando
las albricias que me deuen, 1375
que luego al punto en cobrando
me yré noramala a ver
si ay acaso algun venado
que me pueda her [32] dichoso.

Sancho : Chamizo, estarás pagado 1380
con diez años de soldada,
que te doy adelantados,
y quedarte en mi seruicio.

Chamizo : Viuas más que vn campanario,
eternamente soy tuyo. 1385

Vase.

Mencia : Mas qué ? se te ha ya quitado
el dolor ?

Leonor : Mencia sí,
que mis achaques llegaron
al verdadero remedio,
y de vosotros me encargo 1390
como padres adoptiuos,

y quereros y premiaros.

Sale el Vejete.

Vejete : Ya, señora, viene aqui
el llamado cirujano.

Leonor : Ya estoy buena, preuenid 1395
para que luego nos vamos
a la villa, que lleuays
otro diferente amo.

Vejete : Cómo, cómo ?

Leonor : Voy casada.

Vejete : Con quién ?

Sancho : Conmigo.

Vejete : Gallardo 1400
mancebo ! de aqui nacian
los achaques ?

Leonor : Está claro.

Sancho : Aqui, Senado discreto,
con el perdon que os pedimos,
los Achaques de Leonor 1405
dan fin, pero no el seruiros.

FIN DE LA COMEDIA

ANMERKUNGEN

1. Die Handlung beginnt am Tag vor Nochebuena (Vers 3-4), also zwei Tage vor dem Weihnachtstag. Die Szene ist vor dem ländlichen Hause des bäuerlichen Ehepaares Estevan und Mencia.
2. Vers 12 : Zur Form *dalde* vergleiche man in unserem Text noch *salilde* (1116) und *hazelde* (1170) sowie die vielen ähnlichen Bildungen bei Vélez de Guevara (*Teatro antiguo español*, Bd. 1, p. 161, und Bd. 3, p. 134).
3. Vers 30 : *essenta* = *exenta (eximir)*.
4. Vers 40 : *chimeneas*, scherzhafter Ausdruck für *Nasenlöcher (narices)*.
5. Vers 41 : *por alquitara* = *con escasez, muy poco a poco*.
6. Vers 89 : *bollo* = *panecillo amasado con diferentes cosas, como huevos, leche, etc.* (Zerolo).
7. Vers 179 : *mis ojos*. In poetischer Sprache häufiger Ausdruck besonderer Zärtlichkeit. Analoge Beispiele: Góngora, *Obras poéticas*, ed. Foulché-Delbosc, I, 6 :

> Viendo que sus ojos
> a la guerra van,
> a su madre dize
> que escucha su mal :
> dexadme llorar
> orillas del mar.

Lope de Vega, *El Remedio en la Desdicha*, ed. Gómez Ocerín (*Clásicos castellanos* 39), vers 1467 :

> Mis ojos, que he de gozaros
> y en estos brazos teneros ?

In ähnlicher Verwendung findet sich der Ausdruck in den *Achaques de Leonor* noch zweimal : *Sol de mis ojos* (151) und *Leonor de mis ojos* (563). Hiezu vergleiche man den *Cancionero de Claudio de la Sablonara*, ed. J. Aroca, p. 304 :

Ay Filis de mis ojos !
Cómo podré vivir si tú me dexas ?

Ferner die *Rimas del Incógnito*, ed. Foulché-Delbosc, *Revue Hispanique*, 37, p. 344, Nr. 121 :

Mas si bibrandome abrojos
viniere Amor a inquirir
quando al dueño de mis ojos
he de uer, podré decir
que quando no tenga enojos.

Ibid., p. 353, Nr. 137 :

Cesen ya vuestros enojos,
ojos negros de mis ojos.

Ibid., p. 354, Nr. 138 :

No aya mas desvios,
ojos de mis ojos,
que, a pesar de enojos,
aveis de ser mios.

Und schliesslich die folgenden Verse einer Handschrift der Bibliothek von Medinaceli (Cejador y Frauca, *La Verdadera Poesía castellana*, Bd. 1, p. 282, Nr. 1077) :

Ojos negros de mis ojos,
burladores y traviesos,
cómo me matais mirando,
y sois soles siendo negros ?

8. Vers 209: Zu den *pulgas* vergleiche man folgende Stelle bei Wurzbach, *Lope de Vega und seine Komödien*, Leipzig, 1899, p. 95 : *Einen befremdlichen Eindruck muss*

es auf den deutschen Leser machen, wenn er in den Komödien Lope's Ungeziefer nennen hört, dessen wir in guter Gesellschaft nicht erwähnen. Lope sieht keinen Grund, von diesen Tieren zu schweigen... Scheute sich doch selbst der Hofdichter Calderon nicht, die Heldin seines reizendsten Lustspiels (El Secreto a voces) mit ihrem Kurmacher über eine Laus sprechen zu lassen, die der letztere vor ihren Augen zwischen den Fingernägeln zerdrückt. Um wieviel weniger brauchte Lope, der Dichter des Volkes, Bedenken zu tragen. Der Floh wird unter anderem in einem Gedicht von 17 sechszeiligen Strophen in der Dorotea besungen.

9. Vers 252 : *Jeremias*, hier Spottname für eine grämliche, zänkische Person.

10. Vers 271-274 : Das Liedchen ist eine Variation eines Teiles der Romanze *Estabase el aldeana*, die Luis Vélez de Guevara im zweiten Akt der *Luna de la Sierra* verwendet hat. Nach ihm ist sie auch von Sablonara in seinen *Cancionero* (Nr. 11) mit der Musik von Juan Blas aufgenommen worden. Man vergleiche hierüber *Biblioteca de Autores españoles*, Bd. 45, p. 186 ; *Cancionero musical y poético del siglo XVII, recogido por Claudio de la Sablonara, y transcrito en notación moderna por D. Jesús Aroca*, Madrid, 1918, p. 294 ; R. Mitjana, in *Revista de Filología española*, Bd. 6, p. 44 ; L. Pfandl in der Festschrift für Ramón Menéndez Pidal. Viel Aehnlichkeit mit dem Gesang der Leonor bei Lope hat auch die verliebte Klage der Melibea (*Celestina*, ed. Holle, *Bibliotheca romanica*, p. 253, ed. Cejador y Frauca, *Clásicos castellanos*, 23, p. 193) :

La media noche es passada,
e no viene ;
sabedme si ay otra amada
que lo detiene.

11. Vers 302 : Herr und Knecht sind aus der Stadt zurück. Ihre Abwesenheit hat etwa zwei Stunden gedauert (Vers 123).

12. Leonor hat ein Gefäss mit Mehl in der Hand, das sie dann dem Chamizo ins Gesicht schüttet.

13. Der zweite Akt beginnt am Morgen des Weihnachtsabends (Vers 395 : *dame de almorzar;* vers 795 : *esta mañana*). Der Ort ist der gleiche wie im ersten Akt (Vers 743 : *vamos alla dentro*).

14. Vers 620 : *quies* = *quieres.* Vide E. Kohler, *Sieben spanische dramatische Eklogen*, Dresden, 1911, p. 361.

15. Vers 623 : *la Libia mas arenosa.* Lybien war den Zeitgenossen Lope's und Calderon's der Inbegriff schrecklicher Wüstenei und weltferner Abgelegenheit. Die literarische Tradition ist in dieser Hinsicht sehr alt. Bereits in der Inhaltsangabe, die Juan de Mena um 1450 von Homers Ilias kompilierte, heisst es : *Vienen los vagabundos aforros... desde los fines de la arenosa Libia, dexando a sus espaldas el monte Athlante, a vos presentar leones iracundos.* Menéndez y Pelayo, *Antología de Poetas líricos castellanos*, Bd. 5, p. CLIV.

16. Vers 625 : *la Noruega más remota.* Siehe hierüber Américo Castro, *Noruega, símbolo de la oscuridad*, in *Revista de Filología española*, Bd. 6, p. 184, und Gómez Ocerín in *Teatro antiguo español*, Bd. 3, p. 149.

17. Zu Beginn der Szene bricht bereits der Abend an (Vers 752 : *la noche se llega*), und kurz darauf ist es schon so dunkel, dass Sancho ein Licht verlangt (Vers 769).

18. Vers 735 : *Libreas.* Festliche Kostümierung der Ritter bei Turnieren und sonstigen Kampfspielen. *Se hizieron ultimamente las fiestas de toros y juego de cañas, con libreas que antes estaban concertadas* (Zuñiga bei Zerolo, *Diccionario*, II, 196). Vergleiche auch den

Libro de las setecientas y tres libreas im *Don Quixote*, parte II[a], cap. 22.

19. Von V. 780 bis V. 798 sind die Verse schlecht erhalten. Zwischen V 780 und 781 scheint, dem Sinne nach zu urteilen, etwas zu fehlen. Zwischen V. 791 und 792 fehlt wenigstens eine Zeile mit der Assonanz e-a. Im Verse 795 ergibt das letzte Wort *mira* nicht die nötige Assonanz e-a. Dem lässt sich leicht abhelfen, wenn man statt : Ven, mira, | llega, Chamizo... liest : Ven, llega, mira, | Chamizo... aber dann folgen zwei assonierende Zeilen aufeinander. Vers 798 ist um eine Silbe zu kurz. Vielleicht ist das erste *de veras* eingeschoben, und man läse besser :

Ven, llega,
Chamizo, burlas conmigo ?
Chamizo : Juro a Christo que es de veras.

20. Morgen des Weihnachtstages. Ort wie im ersten und zweiten Akt.

21. Vers 855 : Hier dient *basilisco venenoso* als Schimpfname. Über die sonstige Verwendung dieses Fabeltieres sehe man die interessanten Notizen bei R. Schevill, *The Dramatic Art of Lope de Vega*, Berkeley, 1918, p. 259.

22. Auch bei V. 895 scheinen Verse zu fehlen. Der letzte Teil *que bien dixiste* ist ganz ohne Zusammenhang mit dem Vorhergehenden.

23. Vers 891 : Vergleiche die Anmerkung zu Vers 625.

24. Vers 911 : Der hier beginnende Monolog hat ein schönes Gegenstück in dem ganz ähnlichen Selbstgespräch der Celia in Lope's *Burlas veras* (ed. Millard Rosenberg, Philadelphia, 1912, Vers 1565 ff.).

25. Neue Szenerie : Blumige Wiese mit Bach (Vers 1023 ff.) ; seitwärts das bewaldete Gebirge, in dem sich der Kampf mit der Wildsau abspielt.

26. Vers 1059 : Riselo bleibt unsichtbar, spricht nicht und fehlt deshalb auch im Personenverzeichnis.

27. Ich habe die Verse 1105 bis 1115 so beibehalten wie sie in der suelta erscheinen, d. h. als unregelmässige Verse. Der Drucker der suelta hat nicht erkannt, dass es sich, wie in der folgenden Szene (Vers 1116 mit 1133), um *versos sueltos* handelt und hat sie ausserdem am Schluss verstümmelt. Trotzdem lassen sie sich zum grössten Teil noch wiederherstellen :

Ya, furiosas montañas, cueuas propias
de animales que os pagan el tributo,
yo que soy raciona[l], si bien me falta
la luz de las potencias, a pediros
vengo que me deys, cueuas, [vn] alvergue,
mientras la sinrazon de vna adorada
ingrata priua. . . . . .
que yo sé. . . . . si bien camina
que presto llegará su nueuo ocaso.

28. Szenerie wie im ersten und zweiten Akt.

29. Vers 1304-1305: *...entendido el mal, el remedio está en la mano.* Eine ähnliche Sentenz findet sich schon in der *Celestina* (ed. Holle, p. 40, ed. Cejador, I, 42) : *el comienço de la salud es conoscer hombre la dolencia del enfermo.*

30. Vers 1334 : *adgibrista = algibista, el que profesa el arte de restituir a su lugar los huesos dislocados* (Zerolo).

31. Vers 1371 : *juego de pasa pasa.* Zerolo erklärt dieses Spiel wie folgt : *Acciones y movimientos de alegría que hacen dos ó más personas retozando y dándose golpes con las manos.* Diese Erklärung passt hier kaum. Ich glaube eher, dass *juego de pasa pasa* hier soviel wie *gegenseitiges Versteckspiel* heisst.

32. Vers 1379 : *her = hacer.*

INDICES

1. Namenregister.

(Die Zahlen verweisen auf die Verse.)

Adonis 1076.
Amor 1079.
Babieca 220.
Christo 798.
Diablo 243, 347.
Etna 800.
Faetonte 1018.
Febo 1021.
Geremias 252.
Gofredo 978.
Gracias, las 574.
Jesus 1331.
Libia 623, 1018.
Longinos 1329.
Mahoma 423.
Marco Antonio 909.
Noruega 625, 891.
Papa 721.
Parca 632.
Santiago 1274.

2. Sachregister.

(Die Zahlen verweisen auf die Verse.)

Aerzte 1334, 1394.
basilisco 855.
bollo 89.
chimeneas 40.
Einheit des Ortes und der Zeit, vom Dichter nicht beachtet. Vgl. die Anmerkungen Nr. 1, 13, 17, 19, 23, 25.
Flöhe 209.
Geld 1275.

Geschenk für gute Nachricht 725, 1281, 1295, 1375.
Glückwünsche 711, 715-723.
Jagd 1070-1104, 1116-1132, 1209-1254.
Juwelen als Geschenk 1261.
Libia 623, 1018.
libreas 735.
Noruega 625, 891.
ojos (mis ojos, de mis ojos, ojos de mis ojos), vide Anmerkung Nr. 7.
pasa pasa, juego de 1371.
por alquitara 41.
Romanze 271.
Sentenzen, vide Einleitung.
Speisen 89, 176-178, 257.
Spiel 1371.
Stiergefecht 735.

TERCERA PARTE

DE LA

VIDA DEL GRAN TACAÑO

PRÓLOGO

En el *Catálogo* que el librero P. Vindel publicó en Madrid el año de 1901 insertó bajo el número 332 el artículo siguiente :

TERCERA PARTE DE LA VIDA DEL GRAN TACAÑO, ó sea la continuación de la vida del Buscón, llamado D. Pablos, ejemplo de vagabundos y espejo de tacaños. — *MS., inédito*, en 4º, *con* 105 *folios, letra de principios del siglo* XIX. »... « Debe estar (comenta el librero) hilvanada en Filipinas por un antiespañol muy versado en nuestra literatura y de bastante talento. Es una terrible sátira contra los empleados que se enviaban á América y Oceanía en los últimos tiempos.

En 1917, el mismo librero, bajo el núm. 1084 de los *manuscritos* de su *Biblioteca Ultramarina*, volvió a anunciar la misma pieza, pero con 102 folios, en vez de 105, como había apuntado anteriormente.

Algún tiempo después, Vindel me prestó el manuscrito de que se trata, autorizándome para copiarlo ; y esa mi

copia es la que me ha servido para la presente publicación. He aquí la transcripción de la portada :

Tercera parte del || *Gran Tacaño* || *ó sea la* || *Continuacion de la Vida del Buscon* || *llamado Don Pablos, ejemplo de vaga-* || *mundos, y espejo de Tacaños.*

Pero el texto lleva esta cabeza : TERCERA PARTE | DE LA | VIDA DEL GRAN TACAÑO.

El manuscrito no consta de 105 ni de 102 *folios*, sino de 101 *páginas*. Por lo demás, ¿cómo su letra ha de ser de « principios del siglo XIX » si del contexto de la advertencia preliminar se desprende de una manera que no deja lugar a duda que se trata de una copia hecha después de mediada la centuria consignada ? Por varias razones merece ser reproducida, pero con la más rigurosa exactitud, esa advertencia, que dice así :

Nadie ignora que Quevedo escribió la *Historia de la vida del Buscon llamado Don Pablos, ejemplo de vagamundos, y espejo de Tacaños ;* cuya primera impresion se hizo en Zaragoza en 1626. Habiendo adquirido mucha celebridad, y popularidad fué reimpresa esta obra varias veces ; y los Extrangeros la tradugeron á sus idiomas ; resultó pues que los impresores, libreros, y traficantes, adulteraron, cambiaron, mudaron & ; viniendo á dejar la obra con solo el sencillo Titulo = *La Vida del Gran Tacaño :* habiendo habido quien publicó las dos Partes en una sola, uniendo los diez capitulos de que consta el Segundo Libro á los trece que tiene el Primero ; pero ultimamente la Empresa, y Libreria de Rivadeneira la publicó en Madrid en un tomo con arreglo á las primeras impresiones, dividiendo la tal Novela en Libro Primero, y Segundo » & ; veala quien guste.

Dificil seria averiguar que impresion tubo á la vista el que tubo la humorada, por no decir atrevimiento, de querer imitar á Quevedo proponiendose proseguir en una = Tercera Parte » al Heroe que él dejó en Sevilla disponiendose á embarcarse para las Yndias ; tampoco seria facil averiguar en que tiempo y en que fhã. fue escrita esta denominada = *Tercera Parte del Gran Tacaño* » ; porque los pocos ejemplares, que manuscritos, de ella corren, divididos en diez y seis

Capitulos, estan tan adulterados, y tan llenos de mentiras de los copiantes, por lo comun Yndios, que no solo es necesario un estudio particular para leerlos, sino que en muchas partes ni aun á duras penas se puede conseguir el descifrar adivinando el verdadero sentido ; se colige si, de su lectura, que cuando *D. Fernando de Avellaneda* pasó por las Marianas, aun administraban en aquellas Yslas los PP. Jesuitas ; y que el Arzobispo de Manila que cifraba sus lamentaciones contra los Clerigos de Filipinas debia de ser, segun antiguas circulares, D. Sancho de Sta. Justa y Rufina ; todo lo que supone, que esta Tercera Parte debió de haber sido escrita antes del año de 1770.

Por lo demas si curiosas son las pocas noticias que de America nos da su incognito Autor, y lo algo, aunque poco, que de Filipinas nos dice en esta su *Tercera Parte ;* no obstante el que atentamente la lea, no podrá menos de conocer, que no se puede comparar ni con mucho á las dos primeras de Quevedo. La mordacidad, y laconismo con dificultad se encuentra sino en Quevedo mismo ; y es preciso convencerse, que todo el que ha querido imitar á genios como Quijote y Quevedo se han estrellado. Esto no obstante el Autor de esta Tercera Parte siempre tendrá el merito de haber comenzado ; y como *facile est invenctis adhere*, puede que con el tiempo venga alguno, que la perfeccione, y la añada los adelantos, que desde cien años á esta parte ha tenido la *Busca* en estas Yslas ; en especial desde que se han perdido las Americas (á que habra contribuido no poco tanto *Buscon* como alla iba) y aqui se viene por el Cabo de Sta. Esperanza, sin tocar ni por asomo con los de las Stas. Fe y Caridad ; esceptuando los *Buscones mayores*, que ya suelen pasar aca por las Gitanas Piramides, y el Ystmo = *Abismo* » ; y no de los Niños...

Nótese la alusión a la edición de Rivadeneyra, estampada en Madrid en 1852, así como la relativa a los viajes por el istmo de Suez, que comenzaron algunos años antes de 1869, en que quedó definitivamente abierto el canal del mismo nombre : demuestran tales datos que la copia se efectuó entre las dos fechas apuntadas. El atribuir Vindel a la copia de que venimos tratando mayor antigüedad de la que realmente tiene se explica por el afán de encarecer la mercancía, pero también por el carácter de la letra del ama-

nuense o *plumario* (como se suele decir en Filipinas) que lo ejecutó, en verdad algo anticuado. Por lo demás, no ofrece duda que dirigió la copia un español amante de la historia del Archipiélago un tanto chiflado, ya que en vez de escribir *genios como Cervantes y Quevedo,* escribio « genios como Quijote y Quevedo », y que al célebre arzobispo de Manila don Basilio Sancho de Santa Justa y Rufina le nombra « D. Sancho » ; pero chiflado además porque aceptó como buenos — si no fueron cosa suya — ciertos anacronismos indebidamente ingeridos en el texto de la TERCERA PARTE de la « Vida del Buscón ».

Rodó y rodó la pieza manuscrita a que nos venimos refiriendo hasta dar en Lingayén, en las oficinas del gobierno civil de la provincia de Pangasinán como) lo acredita cierto sello en tinta azul que se halla a la cabeza de la primera hoja), donde la hubo a las manos el distinguido escritor D. Carlos Peñaranda, jefe que fué de la mencionada provincia filipina ; el cual, a poco de haber regresado a la Metrópoli — lo que efectuó en 1899 — se la cedió en venta al susonombrado librero.

No deja de ser extraño que de esta obra, de innegable importancia bajo algún aspecto, apenas exista noticia : no recordamos haberla visto citada por ningún autor, exceptuado Sinibaldo de Mas, que en el tomo I de su *Informe sobre el estado de las islas Filipinas en* 1842 la menciona en una nota (pág. 197), a la vez que traslada fragmentos, pero amalgamándolos, como si tales fragmentos constituyesen un mismo trozo (*). Merece consignarse que mientras el que

(*) Lo transcrito por S. de Mas, que luego veremos, lo reprodujo en el tomo VII y último de su *Historia de Filipinas* (Manila, 1912) el escritor filipino Pedro Alejandro Paterno ; pero éste, faltando a lo que demanda la probidad literaria, no sólo no dice de dónde copia los fragmentos, sino que se permite substituir la palabra *indios*, del texto, por *isleños*. — V. el tomo citado, págs. 378-380.

corrió con la copia de que nos hemos servido ignoraba quién fué el autor — pues que de lo contrario parece natural que lo hubiera declarado — de la TERCERA PARTE de « El Buscón », Sinibaldo de Mas lo menciona, bien que apellidándole ALEMAN, y de él dice que escribió su obra « en el año de 1768 ». Pero de lo poco que ha circulado esta TERCERA PARTE, y sobre todo el nombre de quien la escribiera, algo supone el que en la obra magna del P. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, no figure el P. VICENTE ALEMANY, jesuíta de la antigua misión de Filipinas ; como no figura en el volumen inédito de Benedicto Molla y Bonet, *Escritores y Artistas de la provincia de Alicante* (donde VICENTE ALEMANY vió la luz), fechado en 1886 y existente en la sección de Manuscritos de la Biblioteca Nacional de Madrid. Cuantas diligencias hicimos para obtener datos biográficos del continuador de la famosa obra de Quevedo no nos dieron resultado de provecho, si se exceptúa la copia de su partida de bautismo (*). Afortunadamente, algunos logró, sobre todo en el Archivo de Indias, de Sevilla, el ilustre investigador P. Pablo Pastells, S. J., de quien somos amigo desde hace muchos años, y gracias a su bondad podemos con sus

(*) Débémosla a D. Vicente Juan Mascarell, al presente párroco de Alcalá de la Jovada ; y dice así el documento : « En diez y ocho dias del Mes de Mayo del presente Año del Nacimiento de Jesucristo Rempor. nuestro, el de mil siete cientos veinte y nueve (que de la Creacion del Mundo es el Año de seis mil nueve cientos veinte y ocho), yó, Antonio Serra, Presbitero Retor de esta Iglesia parroquial de Alcalá de la chovada, eo jovada, y de sus anexos, en el baptisterio de dicha parroquial Iglesia Bautizé segun el ritu de la Santa Iglesia Catholica Romana, Madre Nuestra, á un hijo de Pedro ALEMANY y de Francisca Anna MENGUAL, conyuges, vecinos de dicho Alcalá ; se le puso por nombre *Venancio* VICENTE *Pedro;* fueron Padrinos Lucas Nadal, casado, de Tollos, y Vicenta Segura, doncella, natural y habitadora de dicho Alcalá ; y nació en dicho Alcalá en diez y seis dias del sobredicho Mayo del recensito año del Señor, el de mil siete cientos veinte y nueve ; y lo firmé. — ANTONIO SERRA, Pro. Ror. *ut supra.* »

apuntes redactar la noticia que se contiene en el párrafo que sigue.

VICENTE ALEMANY, según la reseña que se hizo en la Casa de la Contratación, de Sevilla, a 15 de septiembre de 1753, nació en Alcalá de la Jovada, pueblecito del arzobispado de Valencia y provincia de Alicante, en 1729. Ingresó en la Compañía de Jesús en 1750, y tres años más tarde, siendo estudiante teólogo, fué destinado a la misión de Filipinas. Salió de Manresa el 18 de abril; a mediados de septiembre se hallaba en Sevilla y, según testimonio del P. Marcos de Escoriaza, embarcó en Cádiz el 25 de diciembre del año aludido de 1753, en el navío de guerra nombrado *Asia*, del mando de D. Juan Francisco de Lángara y Huarte, que al día siguiente dió la vela para Veracruz. En un documento existente en el Archivo Indiano consta que el « theologo » ALEMANY era « de buen cuerpo, delgado, moreno, hoyoso de viruelas ; nariz afilada, ojos y pelo negros ». De su llegada a Filipinas no tenemos noticia, aunque creemos que no debió de ser antes de julio de 1755. Fué misionero en Zamboanga, capital de la isla de Mindanao, y distinguióse por su patriótica actitud durante la guerra de los ingleses (1762-1764), por lo que mereció el elogio del insigne gobernador y capitán general improvisado, el oidor D. Simón de Anda y Salazar. Salió de Filipinas a mediados de 1769 (*), en virtud

(*) Del pliego oficial que contenía las instrucciones para la expulsión de los jesuítas de Filipinas fué portador el capitán Francisco Xavier Estorgo Gallegos, quien de orden del virrey de Nueva España fletó expresamente para tan importante servicio una goletilla, en la que se partió de Atatauchel el 24 de diciembre 1767. El 17 de mayo del año siguiente, Estorgo puso en manos del gobernador Raón el pliego de que había sido portador. Pero Raón no comunicó la orden a los jesuítas hasta el día 21 ; de ahí la sospecha, dado lo venal que era, de que esos cuatro días, mediante una fuerte suma de dinero, se los dió de margen a los expulsos para que pudiesen arreglar sus cosas. A mediados de 1768 salió para América un galeón conduciendo a sesenta y cuatro jesuitas (menos de la mitad de los

de la conocida pragmática de Carlos III ; de allí pasó a Italia, y a la vuelta del tiempo se trasladó a España. Murió en Murcia en 1817, y alcanzó por lo tanto la avanzada edad de ochenta y ocho años.

A nuestro juicio no ofrece duda que la TERCERA PARTE de « El Buscón » fué escrita en Filipinas, y consiguientemente dentro del tiempo de permanencia del Autor en tan remoto país. Pero es que en el texto existen datos que indican el año en que se escribió : nos referimos a las alusiones al arzobispo D. Basilio Sancho (§§ 109 y 110) : siendo así que este prelado tomó posesión de su silla diocesana el 22 de julio de 1767 y que el 21 de mayo de 1768 se intimó a los jesuítas la orden de su extrañamiento, resulta incuestionable que el P. ALEMANY escribió su obra dentro del ciclo que limitan las dos fechas apuntadas ; pero más cerca de la segunda que de la primera, pues las cosas que hizo aquel famoso prelado que motivaron el malestar de los sacerdotes regulares, sin distinción de institutos o de órdenes, no las hizo inmediatamente de llegar, sino después de haber transcurrido algunos meses. Debemos descartar la hipótesis de que la TERCERA PARTE fuera escrita en Italia : no sabemos de ningún jesuíta, de los que habían misionado en Filipinas, que después de su extrañamiento escribiese sobre cosas del Archipiélago, si se exceptúan D. Bernardo de la Fuente y D. Antonio Tornos, quienes defiriendo a los ruegos del insigne

que en Filipinas había, pues los restantes se hallaban desparramados dos por puntos más o menos lejanos) ; pero la nave, a causa de los vendavales, tuvo que arribar, para volver a salir, al tiempo que otras, al siguiente año, no quedando a partir de entonces ningún jesuíta en Filipinas (si se exceptúan algunos ancianos y valetudinarios que quedaron *de ocultis* en los conventos de frailes de Manila). Mas para los efectos de nuestra información, fuera la que fuera la fecha de la salida del Autor, parécenos incuestionable que después del 21 de mayo de 1768 no volvió a escribir, a lo menos sobre asuntos novelescos ; No estaba la Magdalena para tafetanes !...

D. Lorenzo Hervás y Panduro dedicaron a éste unos apuntes manuscritos sobre las lenguas de aquellas islas (*). Allende lo dicho, consta que los jesuítas salieron de Filipinas, en cumplimiento de lo ordenado por Carlos III, sin otro bagaje que sus breviarios : si algo lograron salvar ocultamente sería algún papel con honores de reliquia, pero nó un mamotreto novelesco que después de todo no les convenía a los expulsos que fuera conocido, por lo mismo que constituía un terrible varapalo a las personas más calificadas que a la sazón florecían en tan remoto país. Allá, pues, quedó el original de la TERCERA PARTE de « El Buscón », probablemente en poder del oidor que se hizo cargo de cuanto los jesuítas poseían, y luego se sacaron copias, que después fueron copiadas a lo largo de los años. Y estas copias de copias, ejecutadas siempre por plumistas filipinos más o menos desconocedores de la lengua castellana, han motivado las adulteraciones a que se refiere el autor de la advertencia que queda reproducida al principio de este prólogo.

Pasajes hay en el texto de la TERCERA PARTE de « El Buscón » que se prestan a diversas interpretaciones en cuanto al punto en que debió ser escrita. Anotaremos algunos, con los breves comentarios que nos sugieren. Téngase en cuenta que se trata de un relato, en forma autobiográfica, de cuyo contenido se desprende que el protagonista lo escribió después de haber regresado de América y Filipinas. Por lo mismo, causan cierta extrañeza las contradicciones que produce el contrastar tales pasajes. Veamos. Hállase el Buscón en Nueva España, en la provincia de la *Primería*, y refiriéndose a su sucesor y al juez de su residencia, escribe (§ 26) : « les hice una sucinta relacion de lo mal que me habia ido en el Oficio, porque era el primero que *aqui*

(*) HERVÁS Y PANDURO (L.) : *Catálogo de las Lenguas*, tomo II (Madrid, 1800), págs. 26 y siguientes.

habia tenido ». No parece sino que escribía en Nueva España. Refiriéndose a la ciudad de Méjico, dice (§ 11) : « No son *alli* los edificios de Plata, como muchos *en Europa creemos.* » Cabe suponer que estas palabras fueron escritas en Europa, porque en otra parte del mundo lo natural era que hubiese escrito *creen,* o *creíamos.* Hállase en la ciudad de Méjico ; va al teatro, y comienza a referir así sus impresiones (§ 12) : « Fui un dia á la Casa de Comedias, que *aqui* en lugar de Theatro llaman Coliseo... » ¿No resulta de este modo de expresarse que tales palabras fueron escritas en la nombrada ciudad ? En cambio hay otros pasajes en que se ve claramente que la obra fué escrita en Filipinas. Síguense algunos ejemplos : « Todos los dias daba gracias á Dios y me encomendaba á mi bienhechor el Poblano por haberme metido en la cabeza *mi venida á esta Tierra* (Filipinas) en calidad de preso » (§ 100) ; « fui notando (en Manila) otras muchas cosas que me retrahian... y casi me obligaban á huir quanto antes de *esta Tierra* » (§ 108); « Quando oía yo contar cosas de las que pasan *por aca* » (§ 99) ; « El Gobernador era casado en Europa, pero habia dexado *alla* la familia y *aqui* solo tenia un hijito á su lado » (§ 74); y reseñando su estada en Zamboanga, apunta : « embié dos Embarcaciones á Joló y Islas adyacentes anunciando... freqüentaran sin rezelo *esta Plaza* » (§ 99), etc. La obra, indudablemente, fué escrita al volar de la pluma : la inopinada orden de extrañamiento no le dió lugar a pulirla, para perfeccionarla.

La mejor prueba de que la obra del P. ALEMANY no es un trabajo literario definitivo la tenemos en los numerosos defectos de forma de que adolece, tan fáciles de enmendar muchos de ellos. Dejemos a un lado los que se pueden atribuir, que son bastantes, a los copistas ; pero las repeticiones son innegablemente de la exclusiva responsabilidad del Autor, quien si hubiera puesto una mayor atención al escribir, las habría evitado. Esto constituye la mejor prueba

de que el P. ALEMANY no llegó a limar la TERCERA PARTE de « El Buscón » : lo que confirma que la escribió más o menos apresuradamente en Filipinas y que debió terminarla muy poco antes de que los jesuítas recibiesen la orden de su expulsión. Véanse algunas repeticiones que sin grandes quebraderos de cabeza pudieron ser evitadas : « De éstos (oficiales), *algunos*, aunque ni los terminos del Exercicio saben, suelen no obstante *algunos* salir muy buenos Soldados » (§ 39) ; « Solian *algunos* en la conversacion sacar *algunos* casos tragicos de *algunos* Gobernadores » (§ 74) ; « Procuré yo en el *tiempo* de la navegacion atender a TODO y portarme en TODO con honradéz, observando al mismo *tiempo* el porte de TODOS y de cada uno ; procuré asimismo el grangearme la voluntad de TODOS » (§ 69). Pasajes obscuros no faltan, señaladamente en los §§ 6 y 13 ; pero sería temerario atribuir toda la responsabilidad al Autor, porque de esas obscuridades los responsables son indudablemente, si no en todos en casi todos los casos, los copistas ; como lo son de los barbarismos, faltas de régimen y otros defectos gramaticales que hemos procurado desde luego corregir, advirtiéndolo en sendas notas muchas veces, y no siempre para no agotar la paciencia del lector.

Quien no conozca a los plumarios de Filipinas, bien será que tenga en cuenta que estos individuos, indígenas puros casi todos ellos, apenas saben castellano : copian automáticamente ; mas por lo mismo que no entienden, con puntualidad al menos, lo que reproducen, prodigan los dispa rates, sin contar la frecuencia con que truecan la *o* por la *u*, y viceversa, así como la *e* por la *i*, y al contrario. Para dar una idea de cómo en aquel país se corrompen los textos a medida que se van reproduciendo, pondremos frente a los trozos que inserta Sinibaldo de Mas los correspondientes que ahora ven la luz por primera vez : nótese cuántas variantes en tan pocas líneas.

COPIA DE MAS

En la ciudad hay tambien ayuntamiento de regidores y dos alcaldes ordinarios que suelen ser de los vecinos mas condecorados. Hay real tercio de infanteria compuesto de algunas compañias de pobres desterrados de Méjico ; agregados tambien á ellos algunos indios para hacer bulto. El maestre de campo suele ser algun oficial europeo que no pudiendo salir en el ejército de alferez pretende esa plaza. Los demas oficiales se hacen por empeños y comunmente son muchos de esta nueva España que sus padres desterraron por no poderlos sufrir cerca. De estos algunos aunque no saben ni los términos del egercito, suelen salir buenos soldados, pero los mas no sirven sino para montar guardias ; tiene tambien el rey algunas embarcaciones que llaman galeras que sirven para su mediano comercio de los que las mandan y muy poco mas... Dejo otras muchas raterías por no ser molesto, aunque creo que no le parecerá á V. exageracion lo que dije de los oficiales reales con solo lo que ha oido, que es la verdad pura. Vamos ahora al vecindario de Manila de donde salen para todos los empleos civiles y militares. Ya veria V. en el navio en que salió de España como se embarcaron muchos sin licencia, y que por lo comun son de aque-

COPIA DE RETANA

En la Ciudad hay Ayuntamiento, compuesto de doce Regidores, dos Alcaldes Ordinarios, etc., que suelen ser de los Vecinos mas condecorados... Hay Real Tercio de Infantería, compuesto de algunas Compañías de pobres desterrados de España y Mexico, agregandoles tambien algunos Indios para hacer bulto. El Maestre de Campo suele ser algun Oficial Europeo que no pudiendo en el Exercito salir de Alferez, pretende esta Plaza. [...] Los demas Oficiales se hacen por empeños, y comunmente son muchachos de esta Nueva España que sus mismos padres desterraron por no tenerlos cerca de sí. De éstos, algunos, aunque ni los terminos del Exercicio saben, suelen no obstante algunos salir muy buenos Soldados, pero los mas no sirven sino para *montar Guardias*. Tiene tambien el Rey algunas Embarcaciones, que llaman Galeras, que sirven para un mediano Comercio en aquellas Islas...

Dexo otras muchas raterías y pequeñeces por no ser molesto, aunque creo que no le parecerá á vuesa Merced exâgerado lo que de los Oficiales Reales dixe. Con solo [lo] que ha oído, que es la verdad pura, hará V. Merced...

Vamos ahora al Vecindario de Manila, de donde salen para todos los Empleos, asi Civiles como Militares. Yá veria vuesa Merced

llos que por holgazanes sobran en la república ; unos pasan á Indias porque no pueden vivir en España á causa de perseguirlos la justicia ; otros por ir á donde no los conozcan y buscar fortuna; fuera de los dichos que se llaman *Polisones* luego que los navios dan fondo en Veracruz, se huyen muchos soldados y grumetes que suelen ser la peor gente de los navios. De los *Polisones* y *Desertores* algunos pocos se acomodan en esta tierra ; muchos prosiguen la vida de holgazanes, y cuasi todos estos vienen á parar en carceles por sus delitos, y algunos se ahorcan, y otros abastecen los presidios, y otros que se pueden escapar se encaminan al puerto de Acapulko para pasar á Filipinas. A mas de los dichos, de aquí se destierran bastantes zánganos criollos que tambien pasan á Manila. Le puedo asegurar á V. que de todos los españoles que conocí en Manila solo habia dos o tres que habian ido con licencia por haber llevado oficio de la corte ; todos los demás son los *Polisones* y *Desertores*, y criollos de acá que se llaman en aquella tierra guachinangos; fuera la mejor comedia del mundo, si cada vecino de Manila representara su propio papel, pues se verian espaldas azotadas y marcadas, soldados abaqueteados, y algunos que por celebrar misas y confesar sin órdenes fueron castigados en Méjico por el tribunal de la inquisi-

en el Navio en que vino de España cómo se embarcan muchos sin Licencia y que por lo comun son de aquellos que por holgazanes sobran en la Republica. Unos pasan á Indias porque no pueden vivir en España, á causa de perseguirles la Justicia ; otros, por ir á donde no los conozcan á buscar Fortuna, y los mas por delitos y miseria. Fuera de los dichos, que comunmente llaman *Polizones*, luego que los Navios dan fondo en Vera-Cruz se huyen muchos Soldados y Grumetes ó Marineros, que suelen ser la peor gente de los Navios. De los Polizones y Desertores, algunos, pocos, se acomodan por esta Tierra ; muchos mas prosiguen su vida de haraganes, y casi todos vienen á parar en las Carceles por sus bromas, por no decir delitos. Algunos, para ahorrar trabajo y papel, se ahorcan ; muchos abastecen los Presidios, y otros, que se pueden ó se hace que se puedan escapar, se encaminan al Puerto de Acapulco, para pasar á Philipinas. A mas de todos estos dichos, de aqui se destierra á bastantes zanganos Criollos, que tambien pasan á Manila. Le puedo asegurar á vuesa Merced que de todos los Españoles que conocí en Manila solo habia dos á tres que habian ido con las debidas Licencias, por haber ido con Oficios y Empleos de la Corte ; todos los demás son los dichos Polizones, Desertores y Criollos de aca, que

cion : otros se vieran peinando pelucas ; otros rapando barbas ; otros agarrando delincuentes, y otros azotándolos ; que de todo esto hay bastante en Filipinas.— *Nota que va en las páginas* 197-198 *del tomo I del « Informe sobre el estado de las Islas Filipinas en* 1842 » (Madrid, 1843).

alla llaman *Guachinangos*. Fuera la mejor Comedia del Mundo, si cada Vecino de Manila representara su propio Papel, pues se verian espaldas azotadas y sembradas de cardenales (nó de los que hace el Papa), Soldados abaqueteados y algunos que por celebrar Misas y confesar sin Ordenes fueron castigados y desterrados de Mexico por el Tribunal de la Santa Inquisicion ; se veria á otros peinando pelucas y á otros rapando barbas ; unos agarrando delinqüentes y otros azotandolos ; que de todo esto hay mas que bastante en Philipinas. — *Fragmentos de los* §§ 39, 45 *y* 46.

***

No se nos alcanza en qué se fundó el autor de la advertencia que hemos reproducido al principio de este prólogo para afirmar que el de la TERCERA PARTE de « El Buscón » « tubo la humorada, por no decir atrevimiento, de querer imitar á Quevedo ». La *imitación* (lo dice el diccionario de la lengua) supone deseo deliberado de « ejecutar una cosa a ejemplo o semejanza de otra », y lo cierto es que ni por el lenguaje, ni por el estilo, ni aun por la índole de los episodios, existe verdadera similitud entre la obra de Quevedo y la del P. ALEMANY : Quevedo en su « Buscón » es el satírico sobresaliente tan celebrado por los historiadores de la literatura castellana, mientras que el P. ALEMANY en su TERCERA PARTE de « El Buscón » es un humorista, o mejor aún, un ironista que en nada se parece al gran Quevedo, cuya mencionada obra continuó aquél como sociólogo (empleando el vocablo tan corriente hoy), pero sin el propósito de *imitar*

al novelista. Porque la TERCERA PARTE de « El Buscón » antes que documento literario debe ser considerada como documento histórico, ya que a pesar de la forma y el tono en que está escrita, su fin puede decirse que no es otro que dar a conocer a los contemporáneos que medraban en las Indias, señaladamente en las islas Filipinas; pero documento *íntimo*, por cuanto quien lo escribió hízolo a sabiendas de que ninguna autoridad, civil ni eclesiástica, le hubiera dado licencia para publicarlo : luego no pudo moverle la vanidad del escritor con su inseparable ansia de notoriedad, sino el deseo de exponer amenamente, en el reducido círculo de sus relaciones amistosas, la repulsa que a todo hombre de bien debía producirle el roce con ciertos sujetos calificados del mundo ultramarino; sólo que en vez de adoptar el tono airado de la indignación — que únicamente se percibe en el último capítulo —, o el sarcasmo acre quevedesco, optó por narrar los episodios con el mayor desenfado, hasta el punto de ser esa cualidad la que acentúa el valor de la ironía que corre por la novela. La circunstancia de que Quevedo termine la suya sin explicar cómo le fué en las Indias al Buscón, debió de inspirar al P. ALEMANY la idea de trasladarlo a ellas — por cierto un siglo largo después —, como podría haberlo hecho con un símbolo, para que por la ley del contraste se viniera a obtener la conclusión de que el pícaro de España era punto menos que una persona decente comparado con el pícaro forjado en el medio ultramarino. He aquí por qué esta TERCERA PARTE antes debe ser considerada como documento histórico que como mero documento literario. En nuestros días, quien tomase a Don Quijote para hacerle vivir una temporada la vida parisiense, por ejemplo, sin otro fin que el de obtener contrastes, expresados en lenguaje y estilo diferentes de los propios de Cervantes, ¿sería un *imitador* del inmortal novelista ?

El P. ALEMANY, a diferencia de otros muchos escritores que no acertaron a tratar de las gentes y las cosas de las Indias sin expresarse con una crudeza propia de verdaderos atrabiliarios, supo hacer una obra divertida, no obstante su evidente pesimismo : exceptuados los sacerdotes del clero regular, españoles peninsulares, a quienes no ataca, nadie sale bien librado de su pluma ; dice de todos los mayores horrores, pero los dice de modo que no provoca la indignación del lector. El juicio del librero Vindel, de que la TERCERA PARTE de « El Buscón » *la hizo un antiespañol*, no deja de ser una simpleza, disculpable al fin en quien no leyó toda la obra, ni lo que leyó lo hizo con el debido discernimiento. Aparte que siempre han sido los españoles los más duros censores de sí propios, ¿ qué mejor prueba de españolismo que señalar somera y amenamente las infinitias miserias de que adolecía entonces la vida ultramarina ? Porque no se debe dejar de tener en cuenta el momento histórico (por decírlo así) en que el P. ALEMANY escribió su narración. Hubiera él nacido dos siglos antes y vivido en Filipinas a últimos del XVI, y escrito en esa sazón una obra de tendencia análoga a la que venimos examinando, y la lección habría sido muy otra. El siglo XVIII en Filipinas, sobre todo en su segunda mitad, es verdaderamente deplorable. Apreciada en conjunto y sin pasión, hay que reconocer que la novela del P. ALEMANY se ajusta a la realidad. La actuación del Buscón en ultramar es la de un hombre que empieza siendo lo que ya era, un gran desaprensivo, pasa luego a cínico en el más supremo grado y acaba experimentando cierta contrición por efecto de la invencible repugnancia que le produce el medio social de Filipinas. ¡ Cómo sería ese medio, que a un pícaro de sangre y profesional por añadidura producía repugnancia !...

*
* *

A poco de llegar a Nueva España, el Buscón se ve improvisado *primo* del secretario del virrey, a quien acaba por pedirle una alcaldía mayor, no por el vil provecho, sino « por aumentar el honor de la Familia » (§ 18). El *primo* le pone dificultades, « por el peligro en que estan los Alcaldes de perder su Alma por adquirir riquezas » (y esto lo dice quien confesaba haber adquirido en poco más de dos años una fortuna cuantiosa), aunque cede al fin y consigue del virrey para su *primo* el mando de la remota provincia de la *Primería*. Allí el Buscón *busca* cuanto puede bajo la dirección de un criollo, maestro consumado en las artes de adquirir lo ajeno, hasta el día en que fué relevado por el sucesor. Pero éste y el juez de la residencia — que sin duda practicaban la doctrina de que el ladrón que roba a otro ladrón tiene cien años de perdón — no contentos con saquearle, le mandan preso a la ciudad de Méjico. Y el Buscón discurre filosóficamente : « el que quiera *buscar* a mansalva en Tierra de Indias, no pretenda Alcaldías, sino Residencias, pues los Jueces son como los Testamentarios y Albaceas, ó como los Tutores y Procuradores de Bienes de Difuntos, que heredan mucho mas que los Pupilos » (§ 31). Un escribano de la audiencia va a verle a la cárcel para tantearle en lo concerniente a los medios económicos de que disponía, y con el mayor aplomo le espeta estas palabras : « Aqui no es como en Europa, que con media docena de capones se tapa la boca al comisionado mas avaro ; aqui no pasa esa moneda, pues que no yendo Talegas no se hacen Sacos » (§ 32). Efectivamente, « los que habian de correr con el negocio era gente que sin Plata no daria un paso en el asunto » (id.). Empapelado con todas las de la ley, los tres mamotretos de su residencia no habían sido, sin embargo,

debidamente estudiados por el oidor encargado de juzgarle, porque los oidores « creen que menor mal es sentenciar á ojos cerrados que el leer las Residencias largas, por el peligro que hay en semejantes casos de que se les peguen las malas mañas á los Lectores, Oidores ú Oyentes » (id.). Antes de que el oidor dé al asunto el golpe definitivo, el Buscón recibe en la cárcel una nueva visita, la de un plumista de aquél, que entre otras confidencias hace al preso una verdaderamente deliciosa : « mi Amo — le dice — es tan aficionado amigo de las Talegas, como enemigo declarado de los Ladrones » (§ 33). ¡ Qué mucho que el Buscón encareciese la « recta injusticia » del oidor ! (§ 64).

Pero aconsejado por un criollo de la Puebla de los Angeles que había estado en Filipinas y se hallaba también preso en aquella misma cárcel, y protegido al propio tiempo por un religioso de los de manga ancha al que había hecho algunas confesiones, logra el Buscón que le manden a Filipinas *bajo partida de registro*, porque según el sentir del criollo consejero éste era « el camino mas breve y á proposito para medrar » en aquellas islas (§ 61). Es el tal criollo el tipo más interesante de la obra, después del protagonista. Siente por Filipinas la más profunda añoranza. ¡Qué encanto de país !... Según él, la república manilense se componía de « Desertores, Grumetes, Azotados y Marcados ; Barberos, Agarrantes y Azotadores, y otras personas de este calibre, por lo que hace á los Europeos ». Y añade : « Siguense los Americanos, que todos son gente de baratillo y de las Carceles, que llevan adelantado el no tener necesidad de aprehender maldad alguna, porque el colmo de todas ellas los tiene en aquella Tierra » (§ 53). ¡ Gran país... para los pícaros ! Animado con tan sugestivas declaraciones del poblano, el Buscón emprendió luego la marcha al puerto de Acapulco, donde hizo su entrada con un par de grillos. Mas por ser quien era, una vez a bordo recibió del general

del galeón la merced de « camarote y bandeja de primera mesa » (§ 67). ¡ Estupendo general !... El Buscón no tardó en saber, a la vez que otros muchos pasajeros, que el jefe supremo del galeón, años antes, en España, había sido azotado...

Del propio modo que había hecho su entrada en Acapulco, entró el Buscón en Manila, con los grillos puestos, e inmediatamente pasó preso al fuerte de Santiago. Mas así que se supo, y se supo pronto, que era « un Caballero de muchas circunstancias », no sólo se vió en completa libertad, sino agasajado por los más calificados vecinos de Manila, que se disputaban el honor de sacarle en coche y brindarle toda suerte de finezas. Honrado con la amistad personal del gobernador de las Islas, cuyo palacio llegó a frecuentar, no tardó tan alta autoridad en ofrecerle (por la módica suma de cuatro talegas) el gobierno políticomilitar de Zamboanga. ¡ Cuánto mejor el haber pasado a Filipinas « en calidad de preso » (§ 71), como le había aconsejado el poblano, su buen amigo e ilustre compañero de prisión !... Inicuamente sin duda el Buscón había « experimentado lo que es tan comun en las Indias, de ser mas perseguido quien mejor se porta » (id.), y el rasgo del gobernador del Archipiélago, dándole (por cuatro mil pesos) un buen destino, constituía una bien ganada reivindicación. ¡ Qué verdad tan grande — pensaría el hijo del ajusticiado y de la bruja — que « en Philipinas toda moneda pasa y todos tienen salida » ! (§ 53).

Hombre que, como el Buscón, llevaba (según él) « siempre adelante las honradas maxîmas de Caballero Christiano » (§ 73), no hay que decir cómo gobernó la plaza de Zamboanga. Atento a indicaciones que en Manila le habían hecho algunas personas respetables, tomó de director a un presidiario, criollo americano, que purgaba sus delitos en aquellas latitudes ; el cual le resultó más competente

aún que el que había tenido en la *Primería*. El que actuó en Zamboanga inició sus lecciones a su dirigido diciéndole con la mayor naturalidad, entre otras muchas cosas dignas de rememorarse : « aqui hay costumbre de que el Gobernador se apodere de todo el Situado, lo qual es muy facil de hacer » (§ 87). ¿ Qué más quería el Buscón, en un país donde « era contra la corriente el perseguir á los Picaros » ? (§ 99). Él, con todo, escribió al gobernador de las Islas que, en cumplimiento de sus sagrados deberes, se hallaba dispuesto « á atropellar todas las dificultades, sacrificando mi salud, mi vida y conveniencias, pues que á eso me obligaba la memoria de mis buenos Padres, la educacion que les debia y mi muy justificado proceder en el Real Servicio en las tres partes del Mundo » (§ 94). Y añade el Buscón algó más adelante : « En nada se halla dificultad en Philipinas, pero mucho menos en Zamboanga y en las mas distantes Provincias de la Capital, donde quanto mas lexos mas abunda el despotismo » (§ 100). Hizo, pues, lo que le vino en talante y sacó todo cuanto pudo sin reparar en los medios, pensando desde luego que « lo que en esta Tierra [de Philipinas] causa el mayor gozo es el considerarnos todos sin tener nada que perder y sin esperanzas de recobrarlo : por lo menos ninguno puede, por mal que le persiga la Fortuna, caer mas abaxo de lo que antes se hallaba » (id.). Y salió del gobierno de Zamboanga como era de esperar, alcanzado, sin embargo de lo mucho que *buscó*. Ya en Manila, resistióse a reintegrar lo que los oficiales reales le exigieron, por lo que dió con sus huesos en la cárcel. Intervino el gobernador, capitán general, en su favor — gracias a unas talegas y a unas perlas joloanas — ; pero los oficiales reales, de conformidad con lo que venía practicándose « con los que salian alcanzados » (§ 107), propusieron a la suprema autoridad de las Islas que le diera al alcanzado otro destino, para que con lo que en él *ganara*

pudiese reintegrar la cantidad que debía... Al fin todo se arregló, y el Buscón pasó deportado a Nueva España, que era precisamente su mayor anhelo.

Pero antes de partirse disfrutó en Manila unos meses de libertad absoluta. Y ahora es cuando el Autor pierde por completo los estribos : el tono irónico lo abandona para ponerse serio y hacer decir al Buscón : « al vér que toda la Republica se componia de Gobernador, Capitan General, *pesetista ;* Oidores buscones ; de Oficiales Reales defraudadores ; de Escribanos, Relatores, Receptores, etc., etc., ladrones, y casi todos marcados y sellados por falsarios ; de Alcaldes Ordinarios azotados ; de Regidores acardenalados y apencados ; de Vecinos Peluqueros, Barberos, Cocineros, etc. ; de Oficiales de Mar y Tierra desertores... ; muchos de Patria ambigua y de Descendencia, Pueblo y Nombre dudosos los mas, y casi todos borrachos y *aliquid amplius*... me resolví á mudar de Tierra é ir en busca de gente honrada » (§ III). La flagelación no puede ser más cruenta. No recordamos haber leído nada que ataque con mayor crueldad a la población blanca de Filipinas. Acaso por esta circunstancia no haya habido quien se atreviese a sacar a luz la TERCERA PARTE de « El Buscón », ante el temor de encender las iras de los españoles incondicionales y de los criollos intransigentes. Reconocemos desde luego que *quien prueba demasiado no prueba nada ;* mas no se nos niegue que, en términos generales, el boceto, cuadro, o como se quiera calificar esta TERCERA PARTE, con sus exageraciones y todo, constituye una crónica anecdótica del medio social ultramarino de entonces y señaladamente de la vida oficial de Filipinas. Nutrida esta colonia con el desecho de las de ambas Américas, ¿ qué podía haber en tan remoto archipiélago ? La prueba de que ese desecho *hizo época* tiénese en que una vez cortadas las relaciones de Filipinas con el continente americano el medio social

de dichas islas fué depurándose progresivamente, pero en tal grado, que en el ciclo de 1825 a 1898 tal vez no llegaron a una docena los españoles que después de haber ejercido allí los más lucrativos cargos volvieron a la Metrópoli con cuantioso caudal. Si liquidamos, ¿ qué queda de todo un pasado de más de tres siglos de dominación española ? ¿ Dónde están las fortunas hechas en aquel país ? En cambio, la plata ultramarina fué el mayor germen de corrupción de la raza española, y decimos *de la raza,* porque no sería justo excluir a los criollos. Precisamente éstos salen de la pluma del P. Alemany peor librados aún que los peninsulares ; como que la figura moral del pícaro segoviano es mucho menos perversa y execrable que las de sus *directores,* nacidos en Nueva España los dos ; ¡ y nada se diga del poblano que en la cárcel de Méjico dió al Buscón tan provechosas lecciones ! Al fin logra el Buscón salir de Filipinas satisfecho : no en vano había visto que « otros sufrieron tal saqueo, que ni entre Corsarios Moros ni entre Salteadores Turcos lo hubieran pasado peor » (§ 108)...

***

Aunque en la TERCERA PARTE de « El Buscón » se habla de dos gobernadores generales, porque así le convenía al Autor para justificar el cese de Avellaneda en Zamboanga, en rigor no alude más que al mariscal de campo D. José Raón, que, en efecto, « era casado en Europa, pero habia dexado alla la Familia, y aqui solo tenia un hijito á su lado » (§ 74), y de quien su sucesor, D. Simón de Anda y Salazar, que le procesó y prendió, dijo en un informe lo siguiente :

Y comprueba mas la idea de beneficiar los empleos un testimonio acumulado á la causa (cuio original se reserva para el juicio de residencia) de los papeles que se le secuestraron al tiempo de su arresto, de los quales, y su reconocimiento en forma, y declaraciones

que se le tomaron sobre ellos, resulta plenamente justificado que hizo lo mismo desde que tomó posesion del Gobierno con todos los empleos de los Navios de la carrera de Acapulco, con los Gobiernos, Corregimientos, Alcaldías, y que fue tan ciega su pasion por el dinero como manifiestan varios hechos vergonzosisimos constantes del propio testimonio, para lo que no parece le incomodaban sus enfermedades, pues todo lo relativo á este manejo y giro de los caudales lo hizo por sí sin fiarse de Persona alguna, mas que de su hijo, y de éste para solo copiar las cartas de correspondencia con los apoderados (*).

El P. ALEMANY le retrata con unas cuantas frases, una de las más chistosas aquella que el gobernador y capitán general profiere dirigiéndose al Buscón : « Yo siempre seré protector de los hombres honrados » (§ 75). ¡ Cuán ajeno estuvo el P. ALEMANY de creer, al decir por boca del Buscón que nunca había visto en las Indias « castigar segun los meritos á los de cara blanca » (§ 22), que D. José Raón y Gutiérrez moriría procesado y preso !...

Muy bien nos parecen las líneas consagradas al fin lamentable que tuvieron los que en la provincia de la *Primería* residenciaron al Buscón (§ 113) ; no nos parece lo mismo

(*) Archivo general de Simancas ; Secretaría de Gracia y Justicia, leg. 691, citado por M. Danvila en su obra histórica *Reinado de Carlos III* y copiado por J. Montero y Vidal en su *Historia general de Filipinas* (tomo II, pág. 195). — D. José Raón y Gutiérrez nació en Calahorra, donde fué bautizado el 29 de abril de 1703. A poco de ascendido a mariscal de campo fué nombrado gobernador y capitán general de Filipinas, de los cuales cargos se posesionó el 6 de julio de 1765. Le relevó, en julio de 1770, el Dr. D. Simón de Anda y Salazar, ex oidor de la audiencia de Manila, quien se vió obligado a encarcelarle a causa de los graves cargos que se formularon durante el juicio de residencia, entre otros el haber vendido a los jesuítas el secreto de la pragmática de su expulsión, para darles algún margen de tiempo que les permitiera arreglar del mejor modo sus asuntos. Raón murió, hallándose preso, a los pocos meses de haber sido relevado. La frase del Buscón « nunca vi castigar á los de cara blanca » la desmiente lo sucedido a Raón... y a algunos otros.

el hecho de que éste, a pesar de la reacción moral que experimenta a última hora, vuelva a España con cerca de cien mil pesos : una ética verdaderamente austera habría exigido que un naufragio o cualquier otro accidente fortuito, sin privar al Buscón de la vida, le privara de lo que había robado. De todas suertes, la lección que se obtiene de la obra es que un pícaro de la España peninsular, nacido y criado para serlo siempre, experimenta cierto beneficio espiritual contrastando su propia perversión con la de los pícaros de Indias, señaladamente los forjados en las islas Filipinas. Conformes con el lema *Cœlum non animum mutat, qui trans Mare currit ;* sin embargo, se diría que el Autor, al dejar al Buscón después de sus andanzas por las Indias, no le deja tan perverso como cuando lo tomó en la capital de la región andaluza.

***

Para terminar. Ya queda dicho cuándo fué, aproximadamente, hecha la copia de que nos hemos servido ; y por la advertencia reproducida, así como por ciertos lapsus que hemos subsanado, puede deducirse cuál es la ortografía del manuscrito anunciado por Vindel. Como no disponíamos del original, ni siquiera de una copia de la época, fué nuestro primer propósito someter el texto a las normas ortográficas que al presente rigen, y así se lo comunicamos a M. Foulché-Delbosc. Su respuesta en substancia fué la siguiente : *Será respetado su criterio ; pero ya que se propone usted alterar la ortografía, ¿ por qué no procura dar a la nueva copia la fisonomía ortográfica que debió de tener el manuscrito del P. Alemany ? Alteración por alteración, preferible debe ser la que más se aproxime al original.* El argumento nos convenció. Verdaderamente, una reproducción exacta del manuscrito anunciado por Vindel habría sido, como se suele decir, un desastre : la modificación ortográfica, ya con

arreglo a las normas de ahora, ya con arreglo a las de la época en que la TERCERA PARTE de « El Buscón » fué escrita, la demandaba el decoro de la publicación. Copiamos, pues, nuevamente la obra del P. ALEMANY, y al verificarlo procuramos darle la fisonomía ortográfica de su tiempo ; numerando por nuestra cuenta los párrafos para facilitar la comprobación de las citas. En lo que atañe a los pasajes obscuros, una palabra notoriamente adulterada por el plumario puede corregirse, substituyéndola con la que, sin duda, escribió el Autor ; pero toda una serie de oraciones más o menos incorrectas o confusas, no nos hemos atrevido a afrontar la grave responsabilidad que supone el someterlas a una nueva redacción.

W. E. RETANA.

TERCERA PARTE

DE LA

VIDA DEL GRAN TACAÑO

Cœlum non animum mutat, qui trans Mare currit.

Capitulo Primero

De cómo me embarqué para las Indias, y de lo que me succedió en la navegacion hasta Vera-Cruz.

[1.] Luego que tube determinado el pasar á Indias, me informé de quanto me podia convenir en todas lineas. Salian Galeones para Nueva-España y Navios para el Perú. Estube algunos dias indeciso sobre quál de los dos terminos habia de escoger. Como yo habia oído tantas cosas del *Potosí*, me parecia que en llegando yo á él todas sus riquezas serian para mí. El haber sabido que habia ácia las partes de Nueva-España una Provincia de Indios alzados y que se habia de hacer una rigurosa entrada con Armas, me hizo mudar de parecer ; pues viendome mi cuerpo con tantas cicatrices y con mas agugeros que una criba, era natural que me tubieran por gran Soldado ; y para mí, que me habia visto yá Caballero principal, me parecia indecente ir tan lexos á

ser solo Juan Soldado : determiné, pues, pasar á Mexico, Ciudad grande, rica y Madre de otras muchas que pueden en Europa pasar por principales. Supe que era preciso llevar algunas cartas de recomendacion para personas de fama : yo me fingí una carta para el Virrey, Duque de N., otra para el Arzobispo y otras para otros Personages. Todas ellas en substancia se reducian á alabar mis buenas prendas y experimentada fidelidad, y que qualquiera cosa que por mí se hiciera lo agradecerian como hecha á los mismos que escribian, y que esperaban que no los haria yo quedar mal, etc., etc.

[2.] Prevenido yá con estas cartas, no habia otra dificultad sino en la licencia para embarcarme. Me dixeron que muchos pasaban por Polizones, y eran los mas. No pudiendo esperar yo el engañar á la Policía de Sevilla para que me diera pasaporte, comencé á freqüentar las tabernas y garitos donde paraba la Marinería, y de acuerdo con la Grajales compuseme con el Contramaestre, quien al vér mis cartas y al oír mis mentiras pensó que el Virrey de Mexico le haria por lo menos Capitan. Llevóme con disimulo al Navio (quedandose la Grajales en tierra hasta mejor ocasion), en donde me tubo escondido hasta pasar las Canarias, porque hasta no pasarlas habia peligro de que nos hicieran bolver á todos los Polizones. Eramos todos los dichos en sola la Capitana ciento quarenta y nueve. Era gusto vernos salir, pasadas las Canarias, todos palidos, con las camisas rotas y llenos de pez los calzones. El que menos de nosotros daba á entender que iba á ser Alcalde, Gobernador ó Canonigo, segun las recomendaciones que mostraba. Pero á mí me servian al pensamiento el Contramaestre y otros por su respeto, por la esperanza de que el Virrey y el Arzobispo les habian de premiar largamente lo que por mí hicieran.

[3.] Llegamos á pasar el Tropico, ó sease la Linea Equi-

noccial, en donde esperabamos que se habian de morir todos los piojos ; pero ellos vivieron todo el viage. ¡ Alli fué de vér ! Tomaron el mando del Navio los Marineros, vistiendose de Oficiales, Mascaras, Figurones, etc. ; á todos pedian la gala y exigian de todos propinas, só pena de zambullirlos por tres veces en la Mar, desde el penol de la verga mayor. Los que tenian *cum quibus*, pagaron ; por mí pagó el Contramaestre. Algunos Polizones y otros tacaños fueron zambullidos ; otros, poniendo en claro su miseria, dieron en prenda su ropilla ; y yo creí que iba á succeder lo de la Carcel. Pero todo esto no viene á ser mas que la vispera de una gran fiesta, porque como en una larga navegacion es necesario huír del fastidio y ociosidad, y los Marineros se hicieron con algun caudal mientras tubieron el mando, pues siempre el que manda adquiere sus gages no siendo tonto, se emprehendió un modo de divertirse bastante agradable para algunos. En las largas navegaciones todos se divierten á su modo.

[4.] En los camaranchones de mi Navio, lo mismo que en las altas camaras, se juega, con sola la diferencia que en éstas, aunque no siempre, se juega con cierta moderacion y en determinadas horas, pero en los entrepuentes y garitos no hay modos, medios ni horas : se aprovechan las ocasiones. En una de éstas se armó una zambra entre Polizones, Soldados y Marineros en que resultaron algunos mas que contusos, heridos, y con mas ojales que botones, y entre éstos dos Marineros de los titulados Gavieros. Por unos de éstos se descubrió todo al tercer dia, porque como entre otras tenia una mano, mas que cosida, descosida de un rasguño, no podia trabajar. Una mañana, despues del baldeo y limpieza del Navio, se oyó en todos los resquicios de aquel Pueblo flotante la voz de una trompeta mas ronca que la del Juício : todo el mundo aparece sobre cubierta, donde nos fueron formando por Clases. Por delante de las filas se

paseaban el Capitan y otros Oficiales, conversando entre sí con cara fiera y mirar torvo, que de quando en quando daban sus ordenes. Entre tanto, una comision de gente desapiadada andaba registrando los entrepuentes, castillo de proa y demás camaranchones del Barco, y truxo á la cubierta todo el avio y utensilio de sus habitantes. Quando esto estubo concluido, se sentaron aquellos Señores en un lugar eminente, y mas serios que Senadores Romanos abrieron el Juício, comenzando á leer un Codigo que decian llamarse *Ordenanzas Marinas*. A cada capitulo añadia sus comentarios el que presidia, y nadie osaba chistar. Temblaba yo como un azogado, porque nunca me pude figurar que sobre Agua se pudieran escribir tales Leyes.

[5.] Llaman en concluyendo por lista al medio á los heridos, y como no fuese posible sacarles una palabra de sus cuerpos, á pesar de las muchas bocas que tenian, los fueron arrimando á una mesa que alli en medio estaba y que ellos llamaban *Cabra-estante*. « ¡ Que hasta aqui (decia yo) haya venido á parar el estante de mi inolvidable Domine el Licenciado Cabra ! » Lo cierto es que parecia una mesa magica, porque lo mismo era pegarse á ella que todos aquellos mudos recobraban el habla. A uno que parecia mudo de nacimiento le trincaron al unico pie de aquella mesa y despues le enseñaron solfa por detrás, y con este milagroso methodo le sacaron á las pocas lecciones tan buen cantor que podia hacer oposicion a las mejores Cathedrales. Mas cardenales se hicieron en menos de una hora al pie de aquella bendita mesa que en veinte años pudiera tener la Santa Iglesia Romana. Queria yo protestar contra tanta profanacion de nuestra sagrada Religion, pero mi protector el Contramaestre, que era alli tambien el *executor* de las Sentencias, me intimó que me moderara, porque si nó, á pesar de estár él por mi parte, no podria salir fiador. Yo que jurado habia en el garito de mi tio el Verdugo, quando fuí á cobrar mi

herencia, que huiria sempiternamente de semejante gente, me encuentro ahora de manos á boca con uno que aunque amigo tiene á su disposicion mas cordeles y utensilios que nunca podria tener mi buen tio.

[6.] Mas no obstante esto, confiado yo en la amistad de mi buen protector, y que para las ocasiones son los amigos, en un momento que sus ocupaciones le permitieron separarse de su puesto, mientras los Señores Jueces discutian sobre una sentencia, le hablé, prometiendole el perdon de los treinta pesos que en aquella maldita noche le habia ganado. « De eso hablaremos despues de esta faena (me dixo) : sepase por de pronto que sobre ese punto es necesario ponerse una mordaza en la boca : aprenda vuesa Merced de aquel otro amigo, que nada le pueden sacar. Yá me llaman á cumplir mis deberes, y quando menos habrá que hacerle un breve cumplimiento. » Se encamina al cabrestante, chicote en mano ; se entera de la sentencia y del numero ; consigue, en fuerza de su amistad, que éste se rebaxe en una tercera parte, y creyendo con esto satisfecho su compromiso de amigo, comienza aquella mano de musculatura herculea á descargar cumplimientos amistosos : de cada chicotazo de cumplido amigo le arrancaba pedazos de camisa pegados con su forro. Contemplando yo lo benevolo ; viendo á unos, despues de haber pasado por junto [á] aquella mesa magica, trincados sobre cañones ; cargados de barras y grillos otros, y á todos marchar á destierro á las cofas ; no teniendo ninguna boca-calle por donde escabullirme, y considerando en el opiparo amistoso almuerzo que me esperaba, comenzaron las hormigas á andar por mi cuerpo, que acompañadas de sudor frio, contraccion de nervios, vertigos y qué sé yo qué mas, dieron conmigo sobre las tablas de cubierta, mas que sin sentido, muerto, y con los gregüescos, mas que de pez y brea, se olorosa *tremiertina* llenos. Quando resucité me hallé bautizado con baldes de agua salada para quitarme

la fragancia y manchas de tal pecado personal, y me encontré asimismo sin que por causa del tal contra inesperado tiempo me hubieran hecho *Cardenal*, aplazandome para las proximas temporas, asi que me hallé bien asido al ancla Esperanza ; desde donde pude vér la conclusion de la fiesta, en que mi cajita de naypes y mi damasquina daga, con otras flores de este jaez, volaban al profundo del Mar. Con estas leves manifestaciones dexaron la gente ordenada para mientras duró la navegacion.

[7.] Despues de esta funcion tubimos una larga y molesta calma. Lo que mas afligia a mis compañeros eran el calor y la sed ; pues si se regateaba la racion de agua aun á los Marineros y Soldados, ¿ qué tál se haria con los que solo beben por disimulo de los Oficiales y Centinelas ? Venía entre nosotros un Polizon muy parecido al Licenciado Cabra en lo largo y angosto y en que además de esto era tuerto. Éste con la triste racion apenas podia mojar el gaznate, con lo que apretado por la sed, dixo : « ¡ A la material miseria con la discursal industria ! » Se puso de los primeros en la hora de beber con su capoton, y para disimular lo alto se encorvó como media vara ; dexó caer la melena como al descuído sobre el ojo tuerto, y asi bebió. Luego se fué, dexó el capote, se tiznó la cara, y como que venía de la cocina se metió entre la gente y volvió á beber. Y habiendose retirado, se lavó el tizne, y vestido con un capotillo de montar apareció otra vez con los ultimos que iban á beber : con lo que logró tres raciones. Y esto lo hacia todos los dias de calor, viendolo y riendonos todos los que sabiamos la farandula. No necesité yo en todo el viage de valerme de mi habilidad, porque á la sombra de mis cartas nada me faltaba. Y para acabar yá con este capitulo, en que mucho mas se podria decir, llegamos á Vera-Cruz despues de tres meses de navegacion. Yo salté en tierra la primera noche, y lo mismo hicieron los demás Polizones.

Capitulo II

De mi viage á Mexico y de las cosas que en él y alli me succedieron.

[8.] Con lo que gané en las diversiones en el entrepuente del Navio junté hasta cien Pesos, con lo que tube para alquilar una Mula para el viage. Ocho dias me detube en Vera-Cruz informandome de la verea *(sic)* y observando lo que hacian los otros Polizones. Algunos de ellos, habiendo oído que en America la moneda menor era medio Real de plata, habian comprado en Cadiz y Sevilla porcion de aguxas y alfileres pensando venderlas á medio Real cada una; y figurandose yá con bastante caudal, hablaban alto en el Navio, pues se creian yá ricos con las ganancias del principal de sus alfileres. Y no querian descubrir el secreto de hacerse Capitalistas con tan poco principal. Otros trahian vitelas, navaxitas y cosas semejantes. Al dia siguiente de haber saltado en tierra fueron sacando sus negocios y generos, pero poco de cada cosa, creyendo que asi podrian subir los precios y sacar por una aguxa, alfiler, navaxita, vitela, etc., hasta cien Pesos fuertes, porque pensaban que ninguno antes que ellos habia dado en la cuenta de su ventajoso comercio. Succedióles tan al revés, que fuera de la burla que como á nuevos les hacian, la que menos les pedia por medio Real veinte y cinco aguxas de buena calidad, y asi en las demás cosas, « porque éste (decian) es el precio corriente en tiempo de Flotas ».

[9.] Aburridos al vér que ni aun sacaban para comer con sus portatiles Tiendas puestas, muchos de ellos yá estaban arrepentidos de haber pasado á las Indias, que para ellos

eran mas esteriles que las Montañas mas pobres y asperas de España. Otros que trahian sus recomendaciones tan authenticas como las mias pensaban en tomar plaza de Soldados, para tener que comer. Polizon hubo que mas hueco con su carta abierta para algun Mercader de Vera-Cruz le parecia que al entregarsela le habia de casar al instante con la hija heredera. Pero supe entonces un modo raro de recomendaciones, pues las de éste y otros eran cartas sacadas por fuerza ó por empeños de alguna picarona, que por haber de ir abiertas escribian en ellas mil bondades y finezas del portador, pero los mismos sugetos escribian en carta aparte declarando que á puras importunaciones se habian visto precisados á escribir de aquella suerte ; que ellos ni conocian (y esto era lo menos malo) al portador, ni sabian sus fiadores ; si no es que decian muchas verdades y revelaban muchos misterios. Al vér las cartas presentadas á mano, se escusaban los Corresponsales diciendo que en su Casa no habia vacante ; que si gustaban podrian pasar á Tierra mas ancha ; que ellos les darian cartas de recomendaciones para otras Ciudades ; y estas cartas eran de la misma ó peor calidad, pero lograban salir del compromiso. De esto ví algo en Vera-Cruz, y despues en Mexico mucho mas.

[10.] Yo me decia á mis solas : « A fé que me la han de pagar á mí estos picaros, porque mis cartas son todas de mi puño y solo yo sé de ellas. » Determinado yo á partir para Mexico, me despedí de mi amigo el Contramaestre, que por fin y aunque con repugnancia me proporcionó la Fé de Bautismo, Pasaporte y algunos otros papeles mas, que despues no me vinieron mal, de uno que se habia muerto en el viage. Me despedí asimismo de los demás conocidos, pagando á todos con muy buenas palabras y prometiendoles el ser agradecido toda mi vida. Salí para mi viage en una mula de recua. Toda la noche anterior la pasé en vela rehaciendo mis cartas recomendatorias, porque el nombre que tenian

las que me sirvieron para embarcarme no estaba en harmonia con los papeles que acababa de darme el Contramaestre. Con arreglo a éstos, en las cartas de nueva fabrica tomé el nombre de *Don Gervasio Inclan Villa-Señor y Paredes*, reservandome el utilizarme del nombre que mas se acomodase á los tiempos y circunstancias. Al llegar á las Posadas, que todas parecen de Sierra Morena, sacaba yo mis cartas y como por descuido dexaba que leyeran solo los sobrescritos. En la Puebla de los Angeles quisieron varios Señores llevarme á sus Casas por haberse yá divulgado mis grandes recomendaciones ; pero yo, prudente yá con mis aventuras, que acaso habrá sido ésta la unica vez en mi vida, agradecia las ofertas sin internarme mucho en tales amistades : solo de dos Caballeros recibí doscientos Escudos, que casi á fuerza de ruegos y por no desayrarlos me hicieron tomar.

[11.] Llegué, en fin, á la Imperial Mexico despues de quince dias de viage. No son alli los Edificios de Plata, como muchos en Europa creemos, pero bien se puede decir que son mejores que lo que otros piensan. Las calles, anchas y tiradas á cordel, y que cruzan en todas direcciones aquella gran Ciudad, cuya planta no tiene igual en Europa. El gentio de todas Castas es inmenso, y con haber en ella tantos Españoles, son sin comparacion mas los Negros, los Mulatos, los Indios y los infinitos Champurros [1] que de todas salen, llamados Mestizos. Viendome yá en el Emporio [2] de las Riquezas, y aunque falto de ellas rico de Esperanzas, determiné el gastar poco á poco los Reales que tenia y observar los genios para vér quándo se me proporcionaba ocasion de medrar. No dí las cartas al Virrey, Arzobispo ni demás

1. El *Diccionario* de la Academia Española trae *champurrar* = *chapurrar* : « mezclar un licor con otro ». De aquí *champurro*, que no figura en el mencionado léxico, no obstante el mucho uso que ha tenido en toda la América española.

2. En el manuscrito : *empóreo*.

personages, porque eran fingidas y tener yo mucho miedo á las Carceles antes de tener conocidos en Tierra tan lexana y estraña.

[12.] Fuí un dia á la Casa de Comedias, que aqui en lugar de Theatro llaman Coliseo, mas por vér el Concurso que por vér la Comedia, que yo como Maestro en la Facultad no creí fuera digna de verse una Comedia que segun el anuncio se caía de vieja. Succedió, pues, que estando embelesado en la puerta mirando la gente, entró el Virrey, y el Secretario, habiendome mirado un rato, me dió un abrazo delante de toda la gente, llamandome *Primo*. Yo me puse colorado, y repuesto de mi sorpresa respondí que aunque me veía [3] en aquel estado era hijo de muy buenos Padres. Lloraba con verme el Secretario, y yá algo repuesto me dixo : « ¿ Es posible, *Fernando*, que aqui tan lexos he tenido el consuelo de verte y abrazarte ? ¿ Cómo está mi familia ? » Yo le respondí que sin novedad ; que hablariamos á la larga y le satisfaceria á sus preguntas. Quisome llevar consigo mi *Primo* á la Comedia, y yo le supliqué que no hiciera tal cosa, por no estár yo con la decencia correspondiente á tal *Primo*. Despedimonos, pues, con harta dificultad, mandandome ir luego á Palacio.

[13.] Quedé como atonito en este pasage, alabando mi dicha y mi buena estrella, viendo que sin valerme de mi fingida carta para el Virrey la Fortuna me introducia en Palacio. Pensé por un momento lo que deberia hacer, y me ocurrió el informarme, mientras duraba la Comedia, de quién era el Secretario, quál y en dónde estaba su Familia, por si acaso, de mi de nuevo cuño *Primo*, en la creencia del Parentesco. Supe que era de Toledo y que se llamaba Don Felix Avellaneda. Abrioseme el Cielo con sola esta noticia, porque en el tiempo que fuí Representante, Actor y Autor

3. En el manuscrito : *veian*.

de Comedias en Toledo, con la fama que alli adquirí, tube bastantes ocasiones de vér á su Familia, y el primo Fernando que pensó ser yó era hijo de Don Domingo de Avellaneda, hermano de su Padre, cuyo primo habia ido á servir en las Guerras de Cathaluña y lo tenian por muerto, á causa de no haberles jamás escrito. Informéme con disimulo de muchas otras particularidades para poder fabricar yo muchas mentiras, y al toque de Oraciones me fuí á Palacio y pregunté por el Señor Secretario Don Felix. Dixeronme que pronto vendria de la Comedia ; que si me parecia, podria esperarle. Asi lo hice, sin hablar palabra con nadie.

Capitulo III

En que prosigue la misma materia.

[14.] A la hora acostumbrada llegó Don Felix ; metióme en su quarto, y suponiendo que hablaba con su primo me dixo y me hizo varias preguntas, á todas las que yo satisfice plenamente. Contéle cómo en las Campañas de Cathaluña, sirviendo en la Caballería, me habian herido tres veces ; y la cuchillada de la cara dixe haberla recibido en el asalto del Castillo de Monjuy. Contéle otras muchas y buenas mentiras, y le dixe por fin que aburrido al vér que no solo no se me atendia en mis servicios, sino que por envidia me perseguian, llegando hasta querer prehenderme sin mas motivo que el haber hecho algunas azañas que parecian temerarias ; por lo que y por otras cosas mas que aburrido dexé el Exercito y disfrazado me vine á las Indias, donde esperaba vivir desconocido. A todo estaba el Secretario atento y como fuera de sí de gozo. Mandó darme vestidos

buenos, y despues de haber cenado hablamos otro rato y fuimonos á dormir.

[15.] Yo pasé casi toda la noche en vela discurriendo cómo podria llevar adelante el embuste : me parecia muy dificil el poder ocultar la verdad, y cada vez era mas y mayor el temor de que algun conocido, que en Mexico habria bastantes, descubriese mis enredos y me costara el pagar en un Presidio mis mentiras. Estaba yá medio resuelto á ausentarme sin avisar, pero me contenia la esperanza de medrar ; especialmente me animaba el no haber dado yo principio á la tramoya. Otras veces, como que me inclinaba á descubrirme con Don Felix y confesarle yá todo de plano, antes que por otro lado se supiera ; pero no hallaba medio, y la vergüenza me tenia siempre indeciso. Finalmente, me resolví de consultar con algun Padre prudente lo que deberia yo hacer.

[16.] Por la mañana, despues de habernos desayunado, tubimos larga conversacion, en que mi *Primo* me contó lo mucho que podia con el Virrey, que le miraba como á hijo y le fiaba casi todo el peso del Gobierno, y que si se hubiera dexado regalar tendria yá mas caudal que el mismo Virrey ; mas que asi y todo habia yá juntado sin el menor gravamen de conciencia, en los dos años y medio, mas de ciento y treinta mil Pesos fuertes, y á mas las alhajas, que siempre valdrian otro tanto, ó mas. Entróse mi *Primo* en la Secretaria de Despacho y yo me fuí á consultar entre tanto mis aventuras con un Religioso grave. Descubríle todo lo que me pasaba, y como yo no solo no era su primo, pero ni aun de Toledo, quedó suspenso el Religioso al oír cosas tan raras. Al cabo [4] de un rato me preguntó si tenia animo de llevar o nó adelante la cosa ? Yo le respondí que mi animo era consultarlo con un Padre, para que el mismo diera salida

4. En el manuscrito : *A cabo.*

decente al laberinto en que me hallaba. Despues de una larga conferencia, me dixo el Padre : « Amigo Don Fernando, el caso es de los mas raros y apretados que he oído : vuesa Merced me parece hombre capáz y bien criado, y todo será menester para lograr el tiro. Yo soy de parecer que antes de mucho tiempo pida vuesa Merced al señor Secretario una Alcaldía algo lexos, que á él le será facil darsela buena, y en todo caso portarse en ella con honradéz Christiana ; que si vuesa Merced no lo desmerece, Dios y su fortuna le ayudarán en lo porvenir. » Parecióme buena la traza : me despedí del Padre suplicandole no se dedignara de mis visitas, que le serian freqüentes y acaso incomodas, y sobre todo le supliqué que encomendara á Dios el negocio, pues que de él dependia ó mi ruína, ó mi mayor elevacion. Marchéme, pues, agradecido en todo y bolví á Palacio, donde todos los familiares del Virrey me franqueaban sus aposentos y me trataban con gran cariño.

[17.] Proseguia yo en mis visitas al Religioso contandole las cosas algo desfiguradas y como á mí mejor me parecia, y todo iba á pedir de boca. Al cabo de algunos meses me determiné á pedir á mi *Primo* una Alcaldía, yá para salir de la situacion embarazosa en que me hallaba, y yá para huír de un nuevo peligro que me amenazaba. Las finezas de la Puebla de los Angeles y otras bromas ocurridas en el viage de Vera-Cruz á Mexico habian dado motivo á un voluminoso expediente que se seguia yá en la Audiencia de esta ultima Ciudad, y andaban volando las Requisitorias para *archivar* á Don Gervasio Inclan Villa-Señor y Paredes, cuyo nombre habia tomado yo en dicho viage y cuyos papeles arrojé un dia con bastante poca precaucion por la ventana á titulo de que no los viera mi *Primo* Don Felix. Mas ello era que aquellos originales papeles estaban enquadernados en aquel libro de á folio, á los que seguian unas declaraciones que probaban que el tál habia muerto en la Mar ;

mas esto no obstante, las señas que aquellos Señores de la Puebla habian dado del tal Don Gervasio me andaban haciendo cosquillas, y temia que por tan claras señas no me metieran mano y me llevaran adonde ni todos los poderes de mi *Primo* alcanzasen ; asi que le apuraba yo mas y mas para que á todo trance me diera una Alcaldía.

[18.] « ¿ Es posible (me dixo yá un dia mi *Primo*), es posible, Don Fernando, que tan presto quieras apartarte de mí ? ¿ Te falta algo ? ¿ Te ofendí acaso en mi trato ? » Yo le respondí que no cabia en mí de gozo y que jamás olvidaria tanto favor ; pero que despues de haber pasado tantos trabajos deseaba servir al Rey en algun oficio de honra y provecho ; y que no lo hacia yo por huír de su compañía, sino por amor de aumentar el honor de la Familia por su medio. Puso muchas dificultades, y la principal decia que consistia en el peligro en que estan los Alcaldes de perder su Alma por adquirir riquezas, y que éstas no me faltarian viviendo honradamente á su lado. Yo insté siempre diciendo que si el Alcalde era temeroso de Dios (no es muy facil temer á Dios y chupar la sangre del progimo), estaba bastante remoto el peligro que él se temia. « Yo, como usted sabe, *Primo*, he tenido muy buena crianza, y me parece sé lo bastante para discernir lo bueno y lo malo. »

[19.] Resolvióse finalmente mi *Primo* á darme gusto, y aunque con harto dolor suyo y gusto mio por la ausencia que necesariamente se habia de seguir, que era lo que yo anhelaba. Agencióme la Alcaldía Mayor de la *Primería*, que era la entonces unica vacante ; me entregó los Despachos y me prestó la Plata necesaria para aviarme, que era como unos treinta mil Pesos ; y yo en todo me dexé gobernar por su direccion, mientras me convenia. Visité al Padre, mi Consejero, y me despedí para irme á la Alcaldía, á donde llegué despues de un mes y medio de camino bastante trabajoso. Tomé posesion de mi Oficio y comencé á gobernar

la Provincia segun los consejos del Religioso y de mi *Primo* Don Felix. Repartí por los Pueblos de la Provincia los generos y demás efectos que saqué de Mexico, pues en esto consiste el provecho de una Alcaldía [5]. Me iba todo [viento ?] en popa, y yo recogia Plata que era un prodigio, porque yo iba bien instruído en los modos de *buscar* (asi llaman al robar y esquilmar) [6] que usan los Alcaldes; los que no pondré aqui por no meter en escrupulos á los del Oficio; en otro lugar acaso me explicaré, y ahora solo quiero referir lo que á mí en particular toca y atañe.

[20.] Bolviendo, pues, á mi cuento, sucedió que mientras me disponia yo para ir á mi Alcaldía se me ofreció por Director [7] un hombre bien puesto y bastante hablador. Sobre

5. Prosigue el texto : *Asi era entonces; mas ahora que está prohibido el comercio, consiste en tener buenos comisionados por los pueblos que hagan presentaciones y papelotes, que busquen pleitos y urdan enredos que vayan á parar al Juzgado, donde el que gana pierde.* No ofrece duda que estas palabras fueron ingeridas muchos años después de escrito el original de la presente TERCERA PARTE. Aunque el párrafo en que se han ingerido las palabras subrayadas se refiere concretamente a una provincia de Nueva España, el autor de esas palabras alude a lo que acaecía en su tiempo en Filipinas : el comercio para que habían estado autorizados los alcaldes mayores cesó por una real cédula fechada a 3 de octubre de 1844. Hasta que esa disposición se puso en planta, el comercio que hicieron dichas autoridades fué, sí, muy activo, pero lícito dentro de ciertos límites, que los alcaldes solían rebasar. Lo de *comerciar* los personajes de la España ultramarina data, puede decirse, de los tiempos más antiguos, y tuvo su origen — huelga consignarlo — en América : *hacer caudal*, sin reparar cómo, constituyó la pasión predominante en las Indias, más intensa aún en las mujeres — sobre todo, en las criollas — que en los hombres. Culpa fué del medio antes que de la psicología de la raza.

6. Creemos que estas palabras que van entre paréntesis fueron ingeridas por algún copista.

7. Como las alcaldías solían desempeñarlas sujetos sin ninguna competencia administrativa, no podían tales autoridades prescindir de los servicios de personas duchas en los negocios burocráticos, las cuales, por lo común, a fuerza de realizar bribonadas y truhanerías

este negocio me guardé yo muy bien de manifestarme ni con el Religioso ni con mi *Primo*. Este mi buen Director decia que habia estudiado Leyes y que habia exercido la Abogacía en varias Partes ; que habia sido Director en Campeche, y que todo quanto él habia actuado se aprobaba siempre en las Audiencias. Me llenaba la cabeza citandome una gran sarta de varios Autores : Encargata [8], Busembaum, Corella, Castro Palao, los Salmanticenses y otros muchos, que como yo sabia que trataban de materias Morales, creí que tendria con tantos Autores las Leyes en las uñas. No dexó él de conocer por mi parte lo maravillado que yo me hallaba al vér que un hombre de tantas campanillas se viera obligado á venir de Director á Parages tan distantes. Pero muy pronto me sacó de la duda respondiendo que quanto habia buscado lo habia gastado para ayudar á un Alcalde á quien persiguieron mucho en la Residencia. Él era tál que conocia mis pensamientos : al pensamiento me servia, y en materia de conciencia nunca me puso ni la mas minima dificultad : en que bien se echaba de vér que sabia bien la Moral. Él cuidaba del Archivo, y hacia los Procesos y Causas en Pleytos Criminales y Civiles ; hizo con parecer mio el Arancel de los Derechos, y en un todo era mi Consejero. Alguna vez, acordandome de los consejos del Religioso de Mexico, le proponia algun escrupulo en la *Busca ;* pero al momento me sacaba Textos expresos de los dichos Autores que me convencian ; y él me decia que ésa era la comun práctica de todos los Alcaldes, que si se metieran á escrupulizar saldrian todos perdidos. Deciame tambien que

constituían un verdadero peligro para sus dirigidos ; leguleyos sin escrúpulos de conciencia, por sus instintos de travesura y rapacidad extraordinariamente desarrollados, causaban muchas veces grave daño a aquellos a cuyo servicio estaban.

8. No hemos logrado ver este apellido en ninguna de las obras que hemos consultado. Más adelante (§ 27) se lee *Escargota*.

teniendo yo el apoyo del Secretario y tantos amigos no tenia que temer á ningun maldiciente ; que él saldria mi Fiador. Todo iba bien : los generos de mi Tienda se vendian á precios muy subidos, porque por una costumbre inmemorial que yá tenia fuerza de Ley prohibí á todos el Comercio, obligandoles á venderme lo que me tenia cuenta, segun mi capricho, y haciendoles comprar en mi Casa, segun mi codicia.

Capitulo IV

En que prosigue la misma materia ; la marcha de mi Primo *para Europa, y la Residencia que me tomaron. Etc.*

[21.] Si mi Director me hubiera dicho todo lo que sabia, ciertamente me hubiera contado cómo en las Indias á todo el [que] sube por empeño de uno, al morir éste, ó al ausentarse, todos procuran derribar á sus Validos, y mucho mas si el Protector tenia algun cargo grande. Yo entonces me hubiera hecho la cuenta que mi *Primo* no era eterno, y que mudado el Virrey se le habia de acabar la Authoridad de Secretario, y yo mas que los consejos del Director hubiera seguido los del Religioso. No escarmenté yo con las desgracias y apuros en que me habia visto en la Corte de Madrid, ni con los sustos de Toledo y Sevilla, ni con las bromas de la navegacion, ni con las chanzas de la Puebla : con la felicidad olvida el hombre las desgracias pasadas y se muda en un todo en otro : asi me olvidé yo muy presto de mis experiencias pasadas y del daño que hacen las malas compañías. Verdad es que para mis pañales qualquiera fortuna era sobrado favorable ; pero *honores mutant mores,* y aun por mas que yo aparentaba de parecer otra cosa, no por

eso dexaba de ser y de demostrar en mis acciones mas de una vez que era el mismo hijo del Barbero desquartizado y de la Bruja quemada y sobrino del Verdugo borracho ; todo esto no obstante hacia lo posible para aparecer como Caballero honrado y primo del Secretario Avellaneda, como se acostumbra en las Indias. Pero alla á mis solas no dexaba de afligirme por temer el paradero de una Carcel en Tierra donde mi mejor apoyo habia de ser mi mayor abatimiento.

[22.] Consolabame algun tanto el haber experimentado en algo lo que pasa en Indias, en donde nunca ví castigar segun los meritos á los de cara blanca, pues lo mas que se usa es desnudar al pobre y descañonar bien á los desgraciados Pichones que vienen á caer en manos de los Empleados, que quanto mas altos, mas y mejor pelean. Convencido yo de esto, me ponia en el extremo ultimo, que era el verme preso y mis Bienes adquiridos en la Alcaldía confiscados, nó para pagar agravios ni restituír á los Pobres, porque eso yá no se usa, sino para los severos é hipocritas Jueces... Acordabame de mi llegada á Mexico de puro Polizon, y decia : « Por mal que me vaya, no me veré en peor estado del que tenia. »

[23.] Meditabundo andaba yo hacia yá algunos dias, pensando en estos pronosticos barruntos, quando me llegaron cartas de mi *Primo* en que me avisaba la mudanza y relevo del Virrey, que con toda su familia se bolvia á la Corte de Madrid á dár cuenta á S. M. de su Gobierno ; que tendria (me decia mi *Primo*) gran consuelo en llevarme en su compañía, y que él buscaria quien me reemplazase en la Alcaldía ; que habia tenido muy buenas noticias de mi proceder ; que por falta de Caudal que no me apurase, que él tenia para los dos mas que bastante, y que sobre todo que le avisase pronto de mi determinacion, qualquiera que ella fuese, pero que advirtese, si me quedaba, que en faltandome mi primo el Secretario no tendria yo secreto para

librarme de algunas burlas bien pesadas que acaso se seguirian.

[24.] No respondí ni contesté á mi *Primo*, porque el creerle y darle gusto siguiendole sería descubrir un parentesco que no habia : asi que me determiné á proseguir en mi Alcaldía hasta la llegada de mi Succesor. Habia oído yo varias veces á mi bendito Director que un Alcalde se ha de portar bien á los principios, para cobrar buena fama ; los medios, de qualquiera suerte, y los ultimos meses han de corresponder á los primeros. « De esta suerte (decia) succede á un Alcalde lo que á los Predicadores, que si echan un buen exôrdio captan la atencion y voluntad del Auditorio, y aunque lo principal de un Sermon sea farrago, con tal que la peroracion sea agradable, todos salen contentos. » « El Alcalde (solia decir) que el ultimo año de su Alcaldía freqüenta los Templos y consulta á menudo con personas virtuosas y se muestra compasivo con los Indios, perdonandoles algunos Derechos, logra hacer olvidar sus travesuras y desatinos de la mayor parte de su Gobierno, y si aun alguno dice algo, sólo es que *si erró no fué por malicia.* » Probé yo de ir poniendo en practica estos sencillos avisos, que nunca podrian estarme mal.

[25.] Empecé á oír Misa todos los dias y á freqüentar las Casas de Religion, consultando las cosas mas menudas del Gobierno y viviendo tan exemplar, que todos me creian convertido, y yá pensaban muchos que acabada la Residencia me habia de meter Religioso, segun el porte que notaban en mí. Supe cómo la familia del Virrey caminaba yá para el Puerto [9], que era lo mismo que decirme que yá venía andando mi Succesor, porque el nuevo Virrey no venía á mudar de temperamento ni á tomar los ayres á Indias, sino á lo que sus Predecesores, que es á hacer Caudal, á aco-

9. El puerto de Veracruz.

modar á sus parientes, amigos y bienhechores ; porque en las Indias observan los Succesores la max'ma de los Predecesores : no se dan los Oficios y Empleos por meritos, sino por oposicion de Compradores, y asi, basta que uno sea hechura del Antecesor para que *ipso facto* quede privado del Empleo ; pues que aunque uno sea un Santo, lo pintan peor que á un Demonio los envidiosos : ¿ qué tál los pintarán no siendo por lo comun mas que puros Demonios y todos por su gracia diabolica famelicos *Buscones ?* Llegó, en fin, mi Succesor, acompañado, como yo habia venido, del Juez de Residencia, y muy cargado de familia, pero mucho mas de deudas, porque no tubo Primo Secretario que le diera de balde la Alcaldía.

[26.] Recibí al nuevo Alcalde con todo esmero, poniendole la Casa con un decente ajuar, teniendo yo tambien otra prevenida para el Juez. Luego me dieron á entender por sus gestos, y yo conocí por sus palabras, que venian empeñados, pero mas empeñados aun en destruirme y perderme. Yo me acordaba entonces de los lances de mi vida pasada, especialmente del Escribano de mi Causa en la Carcel de Madrid. Díme por entendido de las flores que me arrojaban á las narices, y regalé tres mil Pesos á mi Succesor y otros tantos al Juez, acompañados de mil ofertas, que seguramente á ellos les olian tan mal como á mí sus flores. Tambien les hice una sucinta relacion de lo mal que me habia ido en el Oficio, porque era el primero que aqui habia tenido. Todo esto no fué mas que devolver lo que me habia dado mi Antecesor y un remedo de lo pasado en aquella Residencia, en que yo le traté con bastante humanidad. Recibieron uno y otro el donecillo con muestras de poco agradecimiento, prometiendome harian todo lo posible por dexarme limpio de todas mis faltas y manchas.

[27.] Empezóse la Residencia y comenzaron á llover cargos sobre mí por la mala administracion de Justicia en

una Provincia que el Rey me habia fiado para su conservacion y aumento y nó para su total destruccion. Procuré sosegarlos con la excusa de que mi Director responderia como practico y Autor de casi todo quanto yo habia obrado; pero ellos yá habian antes amenazado al Director, obligandole por buena composicion á que les entregase ocho mil Pesos y se escapara por la noche. Asi lo hizo el *Moralista*, y yo me quedé solo con bastante que hacer en deshacer los horribles y enmarañados cargos que me imponian é imputaban. Apelé entonces á los Religiosos para que hablaran al Juez intercediendo por mí; pero ellos me respondieron que tenian Orden de su Prelado de no mezclarse en nada que oliera á Residencia. Hice una segunda visita á mis Barberos, acompañado de otras seis Talegas mas: les supliqué me miraran con ojos compasivos y que atendieran á que era la primera Alcaldía que habia administrado. El Juez dixo que por lo mismo le era forzoso apretar la mano, para que en la segunda obrara con mas maduréz y cordura y con algo mas temor de Dios. Mi Succesor decia que habia puesto yo tál la Provincia, que haria él bastante si la componia en todo su trienio. « Señores (decia yo), mi Director tenia buenos Libros y grandes, segun indicaban sus nombres: Escargota [10], Busembaum, Castro Palao, Corella y otros muchos, en donde estaba la medula de todas las Leyes; y quanto hice yo me dixo que estaba en aquellos Libros: y asi he obrado sin el menor escrupulo de conciencia. »

[28.] De todos mis descargos hacian burla, y á los primeros reenqüentros me pusieron preso y me embargaron mi Caudal. Inventariaron todas mis cosas y me truxeron el Inventario á firmar. Ni la quarta parte pusieron. Yá entonces no me quedó ni la menor duda que todo su empeño

10. Véase la nota núm. 8. Pero en estepárrafo a Busembaum se le llama *Buchembuen;* a Castro Palao, *Castro Palos* y a Corella, *Corrida*.

era el arruinarme y el ahorrarme las mulas para el trasporte de lo adquirido. « ¿ Es posible (decia yo) que esto pase en Tierra de Christianos, Vasallos de un Monarca justiciero ? ¿ Qué mas podia hacer una Tropa de Ladrones ? Éstos me dexarian al menos la Libertad y alguna Hacienda. » Acabado que hube de firmar el Inventario, se siguió la Residencia de Desagravios, que llaman Pública. Se presentaban contra mí aun los mas favorecidos ; dabaseme traslado ; respondia yo : bolvian ellos á instar, y yo á responder : con lo qual se hicieron en solos treinta dias tres Tomos que parecian Libros de Coro. Entonces fué quando ví practicamente de quánta maldad son capaces los Plumistas... Pedian satisfaccion los agraviados : salia contra mí la sentencia ; pero tambien cobraban los Derechos de los mismos Demandantes, que aun quando ganaban la demanda, perdian los gastos, bien crecidos, sin cobrar lo que se sentenciaba en los Autos ; pues el Juez decia que mis Bienes estaban embargados y que él no podia extraher ni medio Real hasta que la Real Audiencia determinara sobre la materia. Bien se componia este proceder del Alcalde y del Juez con la primera reprehension ; y á este paso pronto compondrian la Provincia que yo tenia destruída y perdida. Supe, aunque en la Carcel, cómo el Juez estaba muy resentido contra mi *Primo* por haberle éste negado un Empleo, y como no se pudo vengar en él convirtió contra mí todo su enojo, y juró que me habia de descañonar bien y obligar á pedir limosna.

[29.] Apretado de este modo por todas partes, discurrí y pensé en aplacar al Juez confesando de plano la burla que habia yo pegado al Secretario, porque esta malaventurada gente se alegra del daño del que juzgan su enemigo, venga por donde viniere : asi creí ablandar un poco su duro corazon ; pero me salió muy mal, pues me acriminó por tanta ingratitud con mi Bienhechor, fuese él quien fuese ;

y asi con mil embustes y con mil diabolicos embrollos cerróse, en fin, la Residencia ; y me embiaron preso á Mexico para ser alli sentenciado por los Señores *Golillas*... Creo que nunca ha salido Alcalde con mas lagrimas de su Provincia ; y entre otros sentimientos que el dolor de que no hubiera sido quanto antes les dictaba, me acuerdo que me decian algunos de los requiebros siguientes : *¡ Allá se vaya ese Polizon, que ha sido tan perverso que nos ha robado nuestro Caudal y nos ha hecho gastar nuestros Bienes en Pleytos con bien poco provecho nuestro y mucho suyo ! ¡ Allá se lo diran aquellos Señores de sayas negras y vueltitas blancas en las mangas, que en materia de esquilmo saben mas que Merlin !* Esto me decian ; pero en verdad que no hice sino lo que hacen todos los Alcaldes. Lo de los Derechos, agradezcan'o al Santo Juez, que supo aprovecharse de su habilidad ; que ésa es su industria y su ganancia, de que en Indias se hace mucho mas uso, en mas alto grado aun que en Europa.

Capitulo V

De lo que me succedió en la Carcel, hasta la Sentencia.

[30.] Mucho se admiraron muchos de la mudanza de mi Fortuna al verme sumido en la Carcel de Corte. « Este pobre Caballero no se veria asi (decian unos) si tubiera en Mexico á su Primo, pues que aun sin las buenas noticias que de él aqui habian llegado hubiera salido indemne : ¡ mala es la orfandad en esta Tierra ! » Otros decian, y eran los mas : « ¡ Muy bien le está al destructor y opresor de Provincias ! ¿ Pensaba él que su Primo era eterno ? Mejor le hubiera es-

tado el dexar la Alcaldía y haberle acompañado á Europa, dexando el Puesto para otro pobre necesitado ; pero pues la insaciable codicia le hizo desoír y abandonar tan saludables consejos, ella misma le hará experimentar ahora en la Carcel lo que son las Indias. » Cada qual discurria á su modo, segun la pasion que le dominaba ; pero eran menos los que se compadecian de mí que los que me maldecian y me deseaban vér aun mas oprimido. Yo pasaba el tiempo pensando en mis aventuras y me consolaba algo al vér que yá estaba en poder de los Oidores, que yo suponia doctos y temerosos de Dios, pues por tales los presentan al Rey para descansar algo, dirigiendo[11] con ellos una tan dilatada Monarquía.

[31.] Luego que los Señores Oidores vieron la carta de remision, y para mí sin remision, y en ella un buen compendio, de las maldades que en el cuerpo de la Residencia habia puesto mi Juez, se espantaron, y bastó el tal Informe para que me tuvieran por el peor Alcalde que habia sido residenciado en muchos años. Entre otras curiosidades mias, tenia yo un Borrador sacado de mis Cuentas en mi malhadada Alcaldía : como en la Carcel tenia tiempo para todo, comencé á pasarlo y repasarlo, y encontré que á mas de los doce mil Pesos que de mala gana regalé á mi cruel Succesor y á mi tyrano Juez, amen de otros gastillos de la Residencia y pagadas todas las demandas que contra mí pusieron, sacaba yo en limpio que me debian aun de quedar noventa y quatro mil Pesos ; con que rebaxando los treinta mil de mi *Primo*, que en conciencia estaba obligado á debolver, quedaban sesenta y quatro mil, sobre los que fraguaba yo mis Cuentas de esta manera : Gastando yo doce mil Pesos en niñerías para los Señores Oidores, me quedarian aun cinqüenta y dos mil, si hubiera la cosa ido regular ; que para uno que

11. En el manuscrito : *dividiendo*.

pasó aqui de Polizon era bastante Caudal en tres años. Mis Cuentas eran muy justas, segun aquellos Borradores ; pero al considerar que en el Inventario solo habian puesto once mil, diciendo el Juez que sin embargo de haber sido yo el mayor Ladron que habia conocido solo habia podido hallar aquella corta cantidad, por haberlo yo extraviado, decia. Tambien yo decia, y los maldecia : « ¡ Buena pesca han tenido aquellos mozos ! Pues si yo en tres años junté poco mas de cien mil Pesos llevando treinta mil dé Principal, y aun asi soy tenido por el mayor Ladron que ellos han conocido, ¿ cómo llamaremos á aquellos que en menos de un mes, sin arriesgar ni un maravedí de su parte, recogieron cinqüenta y tres mil pesos, fuera de los doce mil que les regalé ? » Discurran los desapasionados é imparciales. Y el que quiera *buscar* á mansalva en Tierra de Indias, no pretenda Alcaldías, sino Residencias, pues los Jueces son como los Testamentarios y Albaceas, ó como los Tutores y Procuradores de Bienes de Difuntos, que heredan mucho mas que los Pupilos.

[32.] Vino á visitarme un dia un Escribano de la Audiencia y á informarse [12] de mi posibilidad. Yo le dixe que me hallaba como el Caracól : que un poco de Hacienda que han querido dexarme mis perseguidores estaba embargada ; pero que si como esperaba los Señores Oidores me la mandasen debolver, procuraria mostrarme agradecido, si me ayudaba en mi desgracia. El Escribano, que venía á coger algo de contado, puso mala cara y dixo que no faltarian amigos que me prestasen un par de Talegas para seguir el expediente, porque todos los que habian de correr en el negocio eran gente que sin Plata no darian un paso en el asunto, ni una plumada si el carro no se untaba ; y mucho menos en las circunstancias presentes, que era preciso alzar la

12. En el manuscrito : *informarme*.

mano de otros negocios nada esteriles « para atender á los de usted, que segun parece no tienen trazas de fructificar mucho ». « Los once mil Pesos (proseguia el Escribano) que vuesa Merced dice que estan embargados no bastan ni para el Juez solo ; porque aqui no es como en Europa, que con media docena de capones se tapa la boca al Comisionado mas avaro : aqui no pasa esa moneda, pues que no yendo Talegas no se hacen Sacos. » Viendo el Escribano que yo no tenia animo de pedir prestado, despidióse refunfuñando y pronosticandome malos succesos. Yo me quedé viendo que no son tan malos los Plumistas de la Corte como los de Corte, aunque fundidos todos en un mismo cuño. Me resolví, pues, á escribir un Memorial al Oidor señalado para mi asunto suplicandole evacuara mi Residencia, bien persuadido á que no iba á ganar ni á perder, pues que por coger su Señoría (este es el tratamiento que en Indias se dá á los Oidores) los once mil Pesos embargados despacharia presto, y aunque fuera sin vér mas que por el forro los tres tomazos de mi Residencia ; porque me habian contado que asi se suele hacer por lo comun, y mas en casos analogos de mudanzas en que hay tanto que hacer y que recoger : por[-que] sintiendo [13] dichos Señores escrupulos de Conciencia, creen que menor mal es sentenciar á ojos cerrados que el leer las Residencias largas, por el peligro que hay en semejantes casos de que se les peguen las malas mañas á los Lectores, Oidores ú Oyentes.

[33.] Ninguna respuesta tubo mi desgraciado Memorial ; pero en la primera Visita de Carceles me llamó á solas el Oidor y me preguntó que en qué pensaba ; que si queria vér el finiquito de los Autos era necesario exhibir para Gastos, porque de otra suerte habia de ser un nunca acabar. Hablé yo, sí, en mi defensa ; pero como no podia alegar mas testigos

13. En el manuscrito : *por siendo.*

que mi dicho, porque todos los que podian hablar temian al Juez, no fuí oído. En fuerza de mi Memorial sospechó el Oidor mucho latrocinio en mi Juez de Residencia, y tomó muy á mal que el Embargo se hubiera manoteado tan á lo gordo. Dixome en confianza un su Escribiente que al Juez le esperaba otra Residencia igual á la mia. « Si los Inventarios (decia) hubieran venido tan copiosos como vuesa Merced dice debian de estár, todo se hubiera compuesto, porque mi Amo es tan aficionado amigo de las Talegas, como enemigo declarado de los Ladrones ; y aunque se hubiera dado algun buen destino al Caudal, lograria por lo menos vuesa Merced salir de la Carcel para ingeniarse por otra Via. » Acordéme entonces de los Consejos de mi difunto Padre quando procuraba aleccionarme y inclinarme á la rapiña...

[34.] Viendo, pues, el Oidor quán pelado y desubstanciado estaba yo, y convencido de que no habia esperanza de poder sacar mas de lo embargado, me mandó citar para la Audiencia, en donde me monstraron los tres Tomos de mi Residencia, y abriendo el uno me leyeron seis Cargos, el que menos capáz de llevarme al paradero de mi Padre. Eran falsos dichos Cargos, pero pasé por todo con tál de oír la Sentencia. Dí muestras de estár convencido y nó arrepentido, y se me leyó la Clausulita siguiente: « Por tanto, Fallamos : Que el susodicho Don Fernando de Avellaneda, Alcalde Mayor, que acabó, de la Primería Alta, segun el merito del Proceso finalizado, sea condenado á prehendimiento de Bienes, aplicados al Real Fisco. Y con la misma plena Potestad le multamos en diez mil Pesos para resarcir los agravios de aquellos afligidos Provincianos; quedando el susodicho en la Carcel hasta la entera satisfaccion de la multa, y prohibiendole tener en algun tiempo Empleo alguno de Justicia en estos Reynos, por la mala cuenta que ha dado », etc., etc.

Capitulo VI

De mi estada en la Carcel, y cosas que alli me contaron.

[35.] Pronunciada que fué la dicha Sentencia me quedé en la Carcel, donde me consolaba algun tanto el saber que los que á mí me pelaron saldrian tambien descañonados, porque el Oidor tomó varios apuntes de lo que yo contaba acerca del embargo de mis Bienes. Escribí una carta al Religioso mi Consejero antes de la Alcaldía, que vino á visitarme y siguió haciendolo con freqüencia ; y me consolaba con algunas limosnas que me buscaba por la Ciudad.

[36.] Habia en la misma Carcel un Español Criollo, natural de la Puebla de los Angeles, que se me hizo un grande amigo. Dixome que habia estado algunos años en Philipinas y que por algunas travesuras se veía en aquel estado. Preguntabale yo por modo de pasatiempo cosas de aquella Tierra ; á lo que me respondió : « Nunca pudo vuesa Merced tocar asunto mas de mi gusto, ni tampoco mas copioso en cosas raras. Ha de saber vuesa Merced que las islas Philipinas son un pequeño Mundo, pero totalmente distinto del Mundo conocido. Me explicaré, y me detendré algo en referir á vuesa Merced sus cosas : le suplico que no le estrañe, pues tengo en aquellas Islas todo mi corazon.

[37.] » Reside en Manila, capital de todas aquellas Islas, un Gobernador, que es Capitan General y Presidente de la Real Audiencia ; suele ser algun Brigadier de los Reales Exercitos [14], pero tiene alli mas Authoridad que el Virrey

14. El que gobernaba cuando fué escrita esta Tercera Parte,

de Mexico en su Territorio. Como está tan lexos de la Corte, el Gobernador hace lo que se le antoja, sin oposicion. Llegan alli las Reales Cedulas del Soberano, y si á él no le tienen cuenta, las suprime, las detiene y no las dá curso ni pone en practica, diciendo que consultará y de ello dará cuenta á su Magestad ; y mientras que lo hace y buelve la respuesta, le viene el Relevo [15]. Con su Succesor se compone á fuerza de donacillos y de promesas que le hace de prestarle sus servicios quando esté en la Corte. Los Oficios se venden aun mas publicamente alli que lo que lo hacen los Virreyes aqui ; y aquel que mas dá es el hombre mas á proposito para qualquier Empleo. Lo mismo que pasa en Mexico con el Pase del Virrey, succede otro tanto en Manila con el del Gobernador. Consigue un pobre Español, despues de muchos trabajos y desvelos, los Reales Despachos y Cedula

D. José Raón, era mariscal de campo ; el cual había tenido dos antecesores del mismo empleo — Bustillo Bustamante (1717-1719) y Arandía (1754-1759) —, amén del marqués de Obando (1750-1754), que, como jefe de escuadra, su graduación era equivalente.

15. Exactísimo. Ocurrió varias veces, una de ellas siendo gobernador D. Toribio José Miguel de Cossío y Campa, marqués de Torre Campo. Recibió éste muy apretadas órdenes de S. M. para que depurase los hechos que motivaron el bárbaro asesinato del gobernador y capitán general de las Islas D. Fernando Manuel de Bustillo Bustamante y Rueda y procediese con todo rigor al castigo de los culpables ; pero aconsejado por su confesor, el P. Fr. Sebastián de Totanés, que consideró antipolítico y peligroso remover el asunto, acabó el gobernador por someterse al dictamen de su confesor y consejero, cifrado en la socorrida fórmula *se obedece, pero no se cumple ;* y los años pasaron y no hubo medio de que los autores de tan execrable crimen sufrieran la pena correspondiente. Este dictamen del P. Totanés constituye un extenso y curioso trabajo que permanece inédito, pero que no es desconocido a algunos historiadores de Filipinas. En los últimos años de la dominación española en aquellas islas se dió el caso extraordinario de que al hacerse a ellas extensivo el codigo civil de la Metrópoli el gobernador general dejó en suspenso la vigencia de cierta parte de dicho cuerpo legal.

para algun Gobierno inferior, y si no afloxa tanto ó mas que el que no tiene Cedula, se queda sin Destino.

[38.] » La Real Audiencia no tiene mas que cinco Ministros, pero son habilisimos y el que menos se tiene por Camarista de Castilla. El sueldo que el Rey les dá no les basta ni para almidonar las golillas, segun las llevan de tiesas, y con todo ellos gastan un gran tren y esplendido boato en todo ; y aun les queda para dár tan buenos regalos en la Corte, que por ellos y con ellos llegan alli muchos á ser Consejeros de Indias [16]. Hay tambien tres Oficiales Reales, que llaman del Tribunal de la Real Hacienda. Crea vuesa Merced que estos tres Señores equivalen á medio Infierno, pues no parece sino que cada uno de ellos tiene treinta Legiones de Demonios en el cuerpo. Cosas que yo mismo he visto podria contar de ellos, que al Juez de Residencia que vuesa Merced tubo se le podria llamar Novicio en la maldad en su comparacion. Primero oiga vuesa Merced una Descripcion general de aquellas Islas para que pueda formarse algun concepto ; que despues pasaré á casos y cosas particulares.

[39.] » Los Oficiales Reales, que nunca han pasado de Escribientes en Europa ó aqui en Mexico, alli tienen mas de

16. Por el contrario, lejos de ser « muchos », eran raros los que llegaban a consejeros de Indias. Los que en la corte disfrutaban de señalado favor solían, a los ocho o más años de permanencia en Filipinas (si antes no sucumbían), pasar a una de las audiencias de América, y después, al cabo de mucho tiempo, al Consejo de Indias, que como es sabido radicaba en la capital de la monarquía. El autor de la TERCERA PARTE, en el tiempo nada corto que vivió en el Archipiélago, sólo pudo conocer a dos ministros que hiciesen *toda la carrera* : D. Pedro Calderón Enríquez, digno y culto oidor que sirvió en las Islas desde 1737 hasta 1764, y D. Francisco Leandro de Viana, fiscal de la audiencia manilense desde 1758 hasta 1766. Ambos, además de cumplidos caballeros, fueron excelentes funcionarios, señaladamente el segundo, que también se distinguió como oidor de la audiencia mejicana.

treinta Dependientes repartidos en varias mesas y todos son *Pescadores de Pluma*... En la Ciudad [17] hay Ayuntamiento, compuesto de doce Regidores, dos Alcaldes Ordinarios, etc., etc., que suelen ser de los Vecinos mas condecorados... Hay Real Tercio de Infantería, compuesto de algunas Compañías de pobres desterrados de España y Mexico, agregandoles tambien algunos Indios para hacer bulto. El Maestre de Campo suele ser algun Oficial Europeo que no pudiendo en el Exercito salir de Alferez, pretende esta Plaza [18]. Tiene competente sueldo y gages que le habilitan de coche, ajuar, etc. Los demas Oficiales se hacen por empeños, y comunmente son muchachos de esta Nueva España que sus mismos Padres desterraron por no tenerlos cerca de sí. De éstos, algunos, aunque ni los terminos del

17. Es decir, de Manila. Hasta 1756 había habido también ayuntamiento en Cebú, la más antigua de las poblaciones fundadas por los españoles en las islas Filipinas ; pero a causa de no residir de asiento en ella suficiente número de vecinos capacitados para el desempeño del cargo de regidor, tuvo que ser suprimida la corporación municipal en el año antecitado. Su último regidor, Juan Sebastián de Espina, no sabía leer ni escribir. — Véase J. de la Concepción : *Historia general de Philipinas*, t. XIV (Sampaloc, 1792), pág. 77.

18. Cuando esto se escribía desempeñaba el cargo de maestre de campo D. Felipe María Rodríguez de Madrid y Dávila, segundo marqués de Villamediana, natural de la ciudad de Méjico, y acerca del cual dió el siguiente informe a S. M. a poco de llegar a Filipinas, el 24 de julio de 1764, el brigadier D. Francisco de la Torre, antiguo buen soldado : « El Marqués de Villamediana, interino actual Maestre de Campo, es hombre que por su buen entendimiento y arreglada vida se hace acreedor á que vuestra Real piedad le atienda con algun empleo en otro destino... Este sugeto jamás ha tenido el honor de servir á V. M. en sus Reales Exercitos de Europa, por lo que en esta materia le faltan aquellas indispensables luces que se necesitan para manexar y mandar sin confusion á las Tropas que tiene a su cuidado. » Termina calificándole de *incapáz* para el desempeño de la maestría de campo. — Archivo de Indias : 108-2-23. — A pesar de todo, y aunque con carácter de interino, el « incapaz » marqués de Villamediana continuó de maestre de campo hasta su fallecimiento, en Manila, en 1768.

Exercicio saben, suelen no obstante algunos salir muy buenos Soldados, pero los mas no sirven sino para *montar Guardias*. Tiene tambien el Rey algunas Embarcaciones, que llaman Galeras, que sirven para un mediano Comercio en aquellas Islas ; porque el Rey mantiene algunos Galeones en que los Vecinos cargan sus generos para Nueva España y de aqui pasan alla muchos millones de Pesos ; porque aunque su venida no es periodica, ni cada año, sino quando buenamente pueden, lo regular siempre ha sido un Galeon por un año [19]. Su carga equivale á la de quatro Navios Europeos, y es indecible la habilidad de aquellos Comerciantes en hacer los fardos ; á lo que se añade el no andar con escrupulos de Conciencia, porque tienen yá la esperiencia de que Mercader con Conciencia nunca sale de la miseria.

[40.] » Se provehen mas de veinte Alcaldías en aquellas Islas ; las quales son, si las logran, para algunos Oficiales del Tercio y para otros pobres Españoles. Fuera de los meritos que alegan los Candidatos, unas con otras siempre valen mas de mil Pesos cada una al Gobernador, que con titulo de *Regalía* tiene fuerza de revalidar los meritos que por sí valen muy poco. Este es en general el estado de aquel Archipielago (*). »

[41.] « Mucho me he alegrado (dixe yo) de oír tan bellas cosas de aquella Tierra, y quisiera que (pues si vuesa Merced no se ha cansado en la Relacion) tenga paciencia para responder á algunas curiosidades mías. Estoy admirado, y

19. Fueron tan frecuentes las pérdidas de galeones que, según el cómputo de un antiguo autor, de los sesenta y cinco primeros años de la dominación española en Filipinas sólo quince estuvieron exentos de tales desgracias. — Véase Juan Grau y Monfalcón : *Memorial informatorio...* (Madrid, 1637), f. 18.

(*) *No hay que olvidarse que esto hace referencia á mas de cien años. El siglo de las luces y la ilustracion han aumentado mucho, muchísimo desde entonces acá.* — Nota del español que dirigió la copia de que nos hemos servido.

jamás creía que tan lexos de España se hallaria un tan bello conjunto de cosas. Digame vuesa Merced : ¿ Qué vecindario de Españoles tendrá aquella Capital, y qué circunstancias los habran llevado alli, y qué motivos los conservan y detienen en ella y tan lexos de su amada Patria ? » « Yá le dixe á vuesa Merced (me respondió el Poblano) que estoy en mis Glorias quando hablo de Philipinas ; y asi, prevengase de paciencia, que luego le daré á vuesa Merced entera solucion á todas sus dudas. »

Capitulo VII

En que prosigue el Poblano la Relacion.

[42.] « En quanto á los Gobernadores de Philipinas, añado á lo yá dicho que siendo su sueldo de doce mil Pesos al año [20] apenas se hallará Gobernador que no junte mas de sesenta mil anuales ; porque siendo tan despotico como es, su voluntad es Ley. Todos los años señala General para el Galeon que viene á Nueva España y tambien los demás Oficiales, cuyos Decretos ó Nombramientos no baxan de veinte mil Pesos, y además suele llevar el General algunos otros Empleados de cargo y cuenta del Gobernador, que quando menos paren otros veinte mil ; quiero omitir tambien los fardos y cosas que por tercera persona embian dichos señores... Las Alcaldias, yá dixe antes que suelen valer al

20. Ingerido, entre paréntesis : *hoy son veinte y cuatro mil.* — Hasta muy cerca de la mitad del siglo XVIII el gobernador y capitán general había venido disfrutando el salario de 8.000 pesos (de 450 maravedís de plata) al año ; subío luego a 12.000, para aumentar después, ya bien entrado el siglo XIX, a 24.000, y últimamente a 40.000.

Gobernador algo mas de veinte mil Pesos cada una, una con otra; pero además de esta Regalía obligatoria se comprometen los Alcaldes Mayores á embiar de sus Provincias las cosas peculiares de ellas para el gasto del Palacio: unos embian el Cacao, otros el Aceyte; unos la Manteca, la Cera otros, y otros su poco de Oro en polvo, porque su Señoría le indicó [21] que queria hacer unos Relicarios, cadenas y diges para los Niños... y otros embian otras cosas nada despreciables. Además de lo dicho, quando llegan Navios Extrangeros y de la China, que son bastantes cada año, todos deben, por costumbre antiquisima, hacer un buen Regalo al Gobernador, porque está en sus manos el confiscar sus Cargas, por estár prohibido el Comercio con dichos Extrangeros, Todas las industrias de los Gobernadores para la *Busca* no se pueden referir, por ser muchas, y algunas, aunque nó muy decentes, son al menos provechosas y abren ancho camino á los *Buscones*.

[43.] » Los cinco Oidores son otros tantos Licenciados que en España tuvieron alguna práctica en la Abogacía y que á fuerza de empeños pudieron lograr la ropa larga. Éstos luego que llegan á Philipinas arriman á un lado los Libros, porque creen que yá saben bastante, y en aquella Tierra dicen que es dañoso el estudio [22]. Cada Oidor parece un Don

21. En el manuscrito: *se indicó*.

22. Había habido doctores, dicho se está que en escaso número, pues siempre, y sobre todo en aquella época, fueron bastante menos que los licenciados; sólo en el último tercio del siglo XVI hubo en Filipinas tres doctores: Francisco de Sande (1575-1580), Santiago de Vera (1584-1590) y D. Antonio de Morga (1595-1603). Con todo, entre los licenciados que florecieron en Filipinas al tiempo que el autor de esta TERCERA PARTE, hubo hombres de innegable valía, tales como el ya citado D. Pedro Calderón Enríquez y el también citado D. Francisco Leandro de Viana, a quien precisamente por sus grandes merecimientos concedió S. M., en 1775, el condado de Tepa, y años más tarde, en 1780, la cruz de Carlos III, previas las pruebas de nobleza que eran entonces de rigor. Por lo demás, resulta

Quixote. Todo el mundo les tiembla, porque de sus Sentencias no hay apelacion. Son regalados á proporcion de los Gobernadores. Raro es el que gasta ni medio Real en comida ni en Criados, ni en alquiler de casa, porque la cocina y la despensa las llenan los Vecinos y los Alcaldes, que al fin han de venir á caer en sus manos. Los Criados les sirven de balde, porque son Presidiarios, ó merecian serlo, etc., y asi que los sirven solo por vivir en sus Casas, que les son Sagrado para sus maldades. El alquiler de la casa se ajusta, pero como ninguno se atreve á pedirselo, yá se puede colegir lo que haran. Quando los Oidores entran en Acuerdo tienen authoridad sobre todo viviente. Y si algun Predicador zeloso reprehende los vicios, prompto le despachan una Real Provision mandandole que se abstenga de predicar la palabra de Dios por haberse excedido ; y por mas que se haga vér claro que no hubo tal exceso y pida la Parte, con parecer de todos los Doctores de la Republica, que se revoque la Sentencia, disparan otro Decreto : *Cumplase lo mandado por Real Auto*, etc., *só pena de las Temporalidades y Extrañamiento por infractor de la Real Jurisdicion.* Si algun Señor Obispo excomulga á algun Alcalde Mayor (cuyas calidades se llevarán otro Capitulo), mandan de la misma suerte al Obispo que lo absuelva. En una palabra, ellos son Reyes y Papas en las Islas [23]. Estos Caballeros

algo extraño que el Autor no se acuerde de su contemporáneo el *doctor* D. Simón de Anda y Salazar, insigne oidor de la audiencia de Manila, que por los años de 1762-1764 salvó al país de la invasión inglesa.

23. Prelados y oidores no tuvieron mucho que echarse en cara en ciertos casos. Gobernadores hubo, esto es, presidentes natos de aquella audiencia, como D. Diego Salcedo (1663-1668) y D. Juan de Vargas y Hurtado (1678-1684), que fueron victimas, de la Inquisición el primero y del arzobiso de Manila el segundo, en un grado increíble ambos. Y nada se diga de aquellos oidores que, a causa de las persecuciones de las autoridades eclesiásticas, sufrieron las más crueles penalidades. Oidor hubo, católico probado, cuyos restos,

buscan como unos veinte mil Pesos al año, y parece que lo hacen con alguna mas limpieza que los Gobernadores ; pues de los primeros, quando se vuelven á España, algunos llegan á Consejeros ; de los segundos raro vuelve á Europa [24].

[44.] » De los Oficiales Reales dixe antes que equivalian á medio Infierno, y ahora digo que cada uno de ellos puede poner Cathedra de Diablo á los Diablos mismos. Son muy zelosos del Haber Real, y son los que mas y mejor lo sisan. Antes dixe que por lo comun ninguno de ellos habia pasado alla de Escribiente, y es gusto el verlos en Philipinas con mas ostentacion en su Contaduría que los Covachuelistas de Madrid. Ahorran mucha Plata al Rey en apariencia, y quando hay alguna Libranza para el Gobernador, muy hipocritamente se escusan con la falta del Real Haber. ¡ Pobre del Chiquito, si esto le pasa al Grande ! Abona el Rey el Situado para los Presidios : informan estos Caballeros que no hay bastante Plata para las urgencias de la Capital : ¡ que se esperen los Presidios mejor coyuntura ! Segun lo que yo ví, solo embiaron á los Presidios el tercio de los Sueldos. Y esto lo hacen, porque el provisto Gobernador

a poco de haber muerto, fueron exhumados y esparcidos en lugar profano. No todas las ignominias que registra la historia del Archipiélago deben apuntarse en la cuenta de los oidores. *Suum cuique !*

24. A continuación, cerrando el párrafo : *Así seria antes ; pero ahora raro es el que en Filipinas queda, á no ser que sea bajo tierra.* En efecto, hasta principios del siglo XIX no fueron pocos los gobernadores que allí murieron, casi todos a consecuencia de las enfermedades o de los disgustos propios del país. En cuanto a los oidores, véase lo que Fr. Casimiro Díaz escribió con motivo de la muerte del Ldo. Juan Manuel de la Peña y Bonifaz, acaecida por los años de 1672 : « Su mujer e hijos quedaron muy pobres ; pero esto se ha visto siempre en estas partes con los hijos de los oidores. » — *Conquistas de las Islas Filipinas.* Parte segunda (Valladolid, 1890), p. 679, — Las palabras reproducidas fueron escritas en el primer cuarto del siglo XVIII ; y aunque después cambiaron las cosas, no fué tanto que haya quedado memoria de oidores a cuyos nietos les llegara algo de lo que aquéllos lograron en Filipinas.

ó Alcalde á cuyo cargo han de estár los Presidios dice al Capitan General que si no le dán el Situado de un año no puede cumplir aquella promesa de los tres mil y otra limosnilla que tiene ofrecida á los Oficiales Reales. Dánle entonces el Situado, y si no dexa orden al Apoderado de regalar al Gobernador una Talega y otra á la Contaduría no le embiarán yá mas otro Situado. Esto se hace casi siempre, y de aqui los barruntos casi nada equivocos de algunos que sospechan que entre el Gobernador y los dichos se quedan los Situados, poniendolos en los Libros como entregados y gastados. Esto parece increíble ; pero yá sea asi, yá sea asá, es lo cierto que pasa. Los Oficiales Reales tienen en los Reales Almacenes todo lo necesario para el gasto de sus Casas, y á mas un buen ramo de Comercio. Quando vale caro algun genero lo venden de los Almacenes, y para quedarse con todo hacen que el Almacenero se presente pidiendo que *registren*, por exemplo, el Arróz, que está en mal estado : luego los Oficiales Reales hacen la ceremonia y lo dán por malo : lo sacan luego de alli, lo venden, y parten la Plata. Y lo mismo pasa con el Vino [25] y otras muchas cosas. Si llega una Embarcacion cargada de Aceyte en tiempo de carestía, lo embargan para los Reales Almacenes ; y se aprovechan de todo.

[45.] » Quando un Alcalde Mayor cesante se presenta á rendir cuentas, si no regala cosas de valor, por bien arregladas que ellas esten las reprueban y ponen mil faltas, que solo con *Plata* se quitan. Si el Alcalde alcanza al Rey en diez mil Pesos, ha de regalar la mitad al Gobernador y Oficiales Reales para que le libren la otra mitad, que vá á partir con los Oidores por la Residencia. Si algun Vecino presta á las Cajas Reales alguna Cantidad, la pierde toda si no cede

25. El vino del país, llamado generalmente *tuba*, que se obtiene de la palma, estaba entonces estancado.

la mitad por lo menos. Dexo otras muchas raterías y pequeñeces por no ser molesto, aunque creo que no le parecerá á vuesa Merced exagerado lo que de los Oficiales Reales dixe. Con solo [lo] que ha oído, que es la verdad pura, hará vuesa Merced su composicion de lugar para arreglarse, si algun dia llega el caso.

[46.] » Vamos ahora al Vecindario de Manila [26], de donde salen para todos los Empleos, asi Civiles como Militares. Yá veria vuesa Merced en el Navio en que vino de España cómo se embarcan muchos sin Licencia y que por lo comun son de aquellos que por holgazanes sobran en la Republica. Unos pasan á Indias porque no pueden vivir en España, á causa de perseguirlos la Justicia ; otros, por ir á donde no los conozcan á buscar Fortuna, y los mas por delitos y miseria. Fuera de los dichos, que comunmente llaman *Polizones*, luego que los Navios dán fondo en Vera-Cruz se huyen muchos Soldados y Grumetes ó Marineros, que suelen ser la peor gente de los Navios. De los Polizones y Desertores, algunos, pocos, se acomodan por esta Tierra ; muchos mas prosiguen en su vida de haraganes, y casi todos vienen á parar en las Carceles por sus bromas, por no decir delitos. Algunos, para ahorrar trabajo y papel, se ahorcan ; muchos abastecen los Presidios, y otros, que se pueden ó se hace que se puedan escapar, se encaminan al Puerto de Acapulco, para pasar á Philipinas. A mas de todos estos dichos, de aqui se destierra á bastantes zanganos Criollos, que tambien pasan á Manila. Le puedo asegurar á vuesa Merced que de todos los Españoles que conocí en Manila solo habia dos ó tres que habian ido con las debidas Licencias, por haber ido con Oficios y Empleos de la Corte : todos los demás son los dichos Polizones, Desertores y Criollos

26. Compuesto exclusivamente de españoles peninsulares y ultramarinos y sus descendientes.

de aca, que alla llaman *Guachinangos* [27]. Fuera la mejor Comedia del Mundo si cada Vecino de Manila representara su proprio Papel, pues se verian espaldas azotadas y sembradas de cardenales (nó de los que hace el Papa), Soldados abaqueteados y algunos que por celebrar Misas y confesar sin Ordenes fueron castigados y desterrados de Mexico por el Tribunal de la Santa Inquisicion ; se veria á otros peinando pelucas y á otros rapando barbas ; unos agarrando delinqüentes y otros azotandolos ; que de todo esto hay mas que bastante en Philipinas. Se sabe todo, y todo se calla y se disimula por[-que] apenas se halla quien no tenga por qué callar.

[47.] » Entre los que llegan á Manila hay algunos que han sido Criados de algun Cirujano, ó Sirvientes ó á lo sumo Practicantes en algun Hospital : éstos, en quanto llegan, quedan graduados de unos Galenos : exercen la Facultad mientras estan pobres ; luego pasan á ser Regidores, Alcaldes y Mercaderes de grueso calibre. ¿ Y quién se atreve entonces á solicitar de ellos que hagan una visita medica ? Lo tendrian muy á menos el rebaxarse tanto [28]. Los que

27. Una de tantas exageraciones. Desde luego puede asegurarse que no hubo gobernador que al pasar al Archipiélago no llevase consigo más o menos parientes y allegados, algunos de los cuales iban ya con destino de real nombramiento ; pero aquellos que sólo llevaban la esperanza de hallar colocación en las Islas, no todos deben clasificarse como polizones ni como desertores. — La palabra *guachinango*, cuyo significado consta en el texto, es otra de las muy generalizadas en ultramar que no trae el *Diccionario* de la Academia Española.

28. Hacia mediados del siglo XVIII escribía el P. MURILLO VELARDE : « Solo en Manila se hallan algunos Medicos que se embian á pedir á Mexico ó trahe aqui la casualidad. En Cavite, en Cebú, en el resto de las Islas, en los Galeones, Armadas y Presidios solo ay unos curanderos, que en ninguna aldea de España los permitieran, y aqui la necesidad se vale de ellos con daño de la salud y de la vida. » — *Historia de la Provincia de Philipinas de la Compañia de Jesvs* (Manila, 1749), f. 171. — Si así se estaba de médicos, calcúlese cómo se

han sido Soldados cuentan azañas que han oído á otros, y el que menos de ellos ha ganado veinte Coronas Murales en Flandes ó Lombardía. Éstos suelen tirar por la Milicia ; y como no hay otros, llegan á grandes Empleos. Yo pudiera, porque los conozco, nombrar á algunos que de meros Desertores han llegado á gobernar Plaza de la mayor importancia. Los Grumetes entran en la Marina, donde llegan en breve á Capitanes y Comandantes de Galera ; y aunque siempre se les echa de vér sus principios, ván muy tiesos, hablan alto y hacen sus Campañas tan nutridas de memorables hechos que no se puede pedir mas. Quando el Gobernador tiene noticia de que alguna Armadilla de Moros hace daño en alguna parte, embia un pár de Galeras en su perseguimiento. Éstas ván cargadas de generos y efectos de Comercio y sus Gefes con mas ganas de venderlos que de pelear : asi que desde lexos empienzan á disparar, haciendo que los Moros, que tampoco quieren venir á las manos, se vayan un poco lexos. Buelvense las Galeras, y á titulo de guardar las Costas arriban, venden sus cosas y las cargan otra vez de aquellos frutos de las Provincias que en Manila tienen buena salida. Entregan su *Diario de Operaciones* al Capitan General, en donde se lee haber hecho gran matanza de Moros, y habiendoles echado á pique varias Embarcaciones, se pudieron las demás escapar por su superior ligereza. El Capitan General les dá las gracias en nombre de S. M. y muy buenas gratificaciones por su buen porte y el exâcto complimiento de sus Ordenes y acertadas disposiciones : con lo que se quedan muy huecos los Gefes, etc. Es de advertir que raro de estos Comandantes sabe ni leer, por no haber sido nunca mas que Grumetes. Ví á uno tan salvage, que tenia tres

estaría de boticarios : no los había. Menos mal que, gracias al celo de algunos religiosos, ya entonces se habían estudiado y experimentado las virtudes de ciertas plantas medicinales que se criaban (y continuan criándose) en el país.

Bastones : uno de Capitan de Galera, otro de *Encomendante* (asi decia él) y otro de Sargento Mayor. A este mismo le succedió que habiendo prestado á otro Oficial veinte y cinco Pesos, se los embió á pedir, y el Deudor, al remitirselos, puso en la respuesta : *Ahi, Señor Don Fulano, ván los veinte y cinco Pesos ; y segun la Arithmetica Castellana, quien debe y paga no debe nada.* Le hizo al Señor *Encomendante* tanto titere la palabra *Arithmetica* Castellana, que muy enfadado mandó á su Escribiente le hiciera explicar al Señor Deudor por escrito aquellas palabras ; y añadió : « ¡ Miren ustedes » al Señor Alferez, que el otro dia salió de la Escuela y yá » quiere meterse en *Arithmetricas* Castellanas ! »

[48.] » Muy quexoso estaba uno porque habian hecho Corregidor de una Provincia á otro, y decia : « Me han hecho » un notable agravio, pues que quando Fulano era aun » Grumete yá yo tenia plaza de Marinero, y ahora me lo han » antepuesto. » De éstos le podria citar infinitos casos, pero los omito por no ser molesto. Mas no puedo dexarlos todos, por lo que en sí tienen de enseñanza. Conocí á uno que tenia á su cargo algunas Embarcaciones del Rey, el qual tubo unas palabras con un Religioso, y al punto se echó á pechos un quitapesares de Philipinas, que es una racion de Aguardiente mas que mediana ; mandó hacer lo mismo á toda su Gente, mandandola luego tomar las armas : se puso entonces el Gefe la Real Vandera sobre la cabeza á modo mongil ; dos á modo de Caudatarios llevaban los extremos, y asi fueron gritando por las Calles : *¡ Yó, el Rey !; ¡ yó, el Rey !* ; repitiendolo á trechos. Otro Comandante de Marina salió con su Esquadra á Corso á tiempo que todos se quexaban de los muchos Moros que infestaban las Islas. Bolvió de su expedicion con toda su Fuerza y Esquadra intactas, y preguntandole yo cómo le habia ido, me respondió : « Bien, » gracias. » Y añadió : « Yo soy muy afortunado siempre, » pues habiendo tantos Moros como dicen, he tenido la

» dicha de no haber visto ni uno. »¡ Mire vuesa Merced qué Capitanes Corsarios los de Philipinas !

[49.] » De la Tropa de Tierra hay muy poco que hablar, porque solo se emplean en hacer y montar Guardias, sin vér jamás la cara al Enemigo, y esto no obstante dicen que en Manila es insufrible tanto servicio y fatiga ; asi que hacen todo lo posible por salir por las Provincias, donde viven á sus anchas y libertad, cometiendo mil tropelías á la sombra de la Vandera y muy en desdoro y deshonra de la Disciplina Militar, en la que tienen que bolver á adiestrarse de nuevo quando tienen que bolver á Manila. Sin embargo, alla de tarde en tarde se suelen hacer algunas expediciones en las que siempre es mas el ruído que las nueces. He tratado mucho á cierto Capitan condecorado con los mejores Empleos de las Islas, el qual en un desembarco que hizo en Tierra de Moros recibió una lanzada en el pecho, que llevaba bien defendido con cota de malla y con un Santo Christo de bronce, que fué el que recibió el golpe. El dicho Capitan me contó que viendose apurado y en peligro, segun él, se dexó caer como muerto, y asi se estubo hasta que los Enemigos se retiraron, y él resucitó y se fué por su pie á reunir al Exercito, atribuyendo el tal succeso á Milagro, lo que no fué mas que un rasgo de cobardía. Es un gusto el oír á estos Soldados de Comedias blasonar de Guerreros. Son continuas en sus bocas las quexas de que contando tantos y quántos años de servicios, no se les atiende, ni hay Premios correspondientes en las Islas. « Nosotros (dicen) nunca pasamos de Capitanes, y habiendo » servido como los mas honrados hombres, nos quedamos » cargados de papeles, que nada mas son papeles. » « ¡ Picaron ! (decia yo), ¿ y desgraciados os decís ? ¿ Pues es » poco el Premio de dexaros vivir, siendo quienes soys, » y mucho mas daros aun el Sueldo para manteneros con » toda decencia ? »

[50.] » No quiero yo decir que no hay ni haya habido en

Philipinas alguno que se haya portado bien en la Milicia y Marina. Los hay y ha habido, aunque pocos, y aunque las mas veces no por pericia, sino á lo salvage han hecho algunos como Prodigios, pero estos regularmente han sido algunos Empleados recien llegados á la Tierra y antes de malearse en Manila [29]. Y otros, aunque hijos del Pays, se han portado como los mas valientes Europeos, si no es que los hayan excedido en fiereza ; pero son los menos y siempre han recibido desprecios por gratificaciones, y algunos de ellos no han podido lograr ni una mediana conveniencia. En cierta ocasion iban algunas Embarcaciones Reales bien guarnecidas : habia alli dos Oficiales Españoles que al vér llegar cerca al Enemigo hicieron alarde de su destreza en nadar ; quedóse dentro un Criollo de la Tierra que era Sargento, y con los Forzados que no pudieron seguir á los Oficiales hizo cara á los enemigos y los rechazó hasta con

29. O el Autor no sabía puntualmente la historia de aquellas islas, o, sabiéndola, obsesionado con lo que acaecía en su tiempo, olvidaba lo acaecido en el pasado. En Filipinas, por mar y tierra, realizáronse empresas admirables, que allí han hecho imperecederos no pocos nombres, entre ellos (aparte los gloriosos de la época de la conquista) los de Juan de Alcega, Pedro Bravo de Acuña, Fernando de Ayala y Rojas, Juan de Silva, Juan de Esquivel, Alonso Enriquez y de Silva, Diego de Quiñones, Juan Ronquillo del Castillo, Sebastián Hurtado de Corcuera, Francisco de Atienza y Vañes, Lorenzo de Olaso Ochotegui, Fernando de Bobadilla Gatica, etc., todos peninsulares. Lo verdaderamente sensible, vergonzoso, mejor dicho, es que el país que fué teatro de brillantes victorias de las armas españolas contra los holandeses, tan potentes en el siglo XVII, lo fuera más tarde de los desastres que produjo la piratería malayomahometana. Pero es que los *españoles* del XVIII no eran del mismo temple de los del XVII. Éstos, salvas raras excepciones, eran peninsulares que habían guerreado en Europa ; los del siguiente siglo eran, en general, criollos que no habían guerreado en ninguna parte. Los del XVII, por el honor de la raza, luchaban hasta morir ; los del XVIII, si alguna vez arriesgaban algo, lo hacían con miras a su personal provecho, pero no al honor, del que tenían mediana idea, si alguna tenían : la honra no era nada frente al provecho.

valor. ¿ Creerá vuesa Merced que el Sargento sería atendido y castigados los Oficiales segun las Leyes ? Pero fué todo lo contrario : que al Sargento le quitaron la Alabarda y los Oficiales quedaron, el uno de Comandante de Marina de la Capital y el otro de Capitan de Infantería ; porque ellos supieron informar al Capitan General que si no hubiera sido por la mala conducta de dicho Sargento, se hubiera cogido á todos los Moros. ¡ Quánto de esto succede diariamente en todos los Ramos y Carreras !... »

Capitulo VIII

En que prosigue la misma materia, y otros casos raros.

[51.] Pasmado estaba yo al oír tantas cosas de Philipinas, donde me parecia que habia yo de medrar mucho. Interrumpí al Poblano, y le dixe : « Señor, hasta ahora vuesa Merced no me ha contado sino ruindades de aquella Tierra : ¿ es posible, pues, que nada haya alla decente ? Todos son Zaramullos : no hay Caballeros de Titulo ni Cruzados : ¿ quién ha de vivir condenado á tratar siempre con gente tan vil ? Yo me admiro que vuesa Merced tenga alla su corazon habiendo tanto mál y siendo todo malo. » « Yá dixe (me respondió) que no todos son iguales, pues aun dentro de esta misma Carcel y entre estos mismos Delinqüentes se hallan algunos menos malos que los otros. En Philipinas hay dos ó tres Titulos de Castilla [30], que no tuvieron mas

30. Ingerido, entre paréntesis : *hubo más ; hoy ya no existen.* Cuando se escribió esta Tercera parte, los títulos nobiliarios que había en Filipinas, enumerados por orden de antigüedad de los mis-

principio que la fortuna en saber juntar Talegas, con las quales todo se consigue ; hay tambien otros tantos Caballeros Cruzados [31], cuyos Infomes fueron sellados con los frutos

mos, eran cuatro, a saber : 1º., *Conde de Lizarraga*, creado en 1705 : lo llevaba Dª. Josefa de Irizarri y Ursúa, criolla filipina, mujer que fué de D. Lorenzo Novia de Salcedo y antes lo había sido de D. Manuel de Santisteban ; 2º., *Marqués de Villamediana*, creado en 1713 : lo llevaba D. Felipe María Rodríguez de Madrid y Dávila, criollo mejicano ; 3º., *Marqués de Montecastro y Llanahermosa*, creado en 1733 : lo llevaba D. Joaquín González de Rivero y González de Rivero, criollo manilense, y 4º., *Marqués de las Salinas*, creado también en 1733 : lo llevaba D. Luis María Esperidión Pérez de Tagle y Morales de León, asimismo criollo de la tierra. No deja de ser curiosa la suerte que han corrido estos cuatro títulos, de ninguno de los cuales — ni de ningún otro — queda rastro en Filipinas. El condado de *Lizarraga*, después de un siglo corrido sin ostentarlo nadie, lo rehabilitó Dª. Emilia Tovar y Roca, madrileña, en cuyos ocho primeros apellidos no figura el de Ursúa, del fundador. El marquesado de *Villamediana*, después de muchos años sin haberlo usado nadie, lo rehabilitó en 1855 D. Antonio de Lara Villada y Rodríguez, natural de Ronda, como descendiente de una hermana del primer marqués y en virtud de que D. Felipe, hijo único del fundador, no sacó el título ni dejó descendencia, argumentos que desmienten en todas sus partes los documentos que sobre este marquesado se conservan en el Archivo de Indias, de los cuales poseemos un extracto : D. Felipe ostentó legítimamente el título, y lo mismo su primogénito, Dª. Ana María Rodríguez de Madrid, que obtuvo real carta de sucesión con todas las de la ley. Al presente, el marqués de Villamediana es un hijo del D. Antonio de Lara mencionado. (V. nuestro trabajo *El Marquesado de Villamediana*, publicado en la revista *Nuestro Tiempo*, Madrid, abril de 1922.) El marquesado de *Montecastro y Llanahermosa*, después de haber estado eliminado de la « Guía oficial » durante no pocos años, lo rehabilitó en 1896 D. José María de Vivanco y Zorrilla de Velasco, antiguo magistrado aragonés, como descendiente de la hija segunda del fundador. En cuanto al marquesado *de* LAS *Salinas* (no se le confunda con el *de Salinas*), hace más de un siglo que no lo ostenta nadie, por falta de reclamante, ya que no por falta de persona con derecho al mismo, pues que no son pocos los que hoy llevan en Filipinas el apellido Pérez de Tagle, si bien ninguno de ellos goza fama de capitalista.

31. Ingerido, entre paréntesis : *éstos abundan hoy como la mala hierba*. Los cruzados que florecieron en Filipinas al tiempo que el autor de la TERCERA PARTE no fueron más que dos, a saber : D. Pedro

de la *Busca*. Éstos, como se vén en mas alta Esphera que los demás, procuran portarse con alguna mas honradéz, aunque sea contra su natural ; si no es quando á la sombra de las Cruzes *buscan* mejor.

[52.] » Antes de hablar de los Alcaldes Mayores quiero contar á vuesa Merced algunas noticias particulares y muy comunes en aquella Tierra. Sepa vuesa Merced que los Españoles casados en Philipinas no duermen con sus mugeres ; todos los Españoles gastan á la par ; todos son parejos en Nobleza y estimacion ; todos se alumbran con Cera ; todos estan cargados de deudas, y es muy raro el que no se propasa en la bebida : de suerte que lo que ellos murmuran de los Holandeses de Batavia lo tienen en su Casa y no les disuena. En siendo las diez del dia yá no se puede subir sino á muy pocas Casas, porque los Dueños yá estan dema-

---

Domingo González de Rivero y Díaz de Vargas, montañés, general de naos, cruzado en la orden de Calatrava en 1735, y D. Pedro Calderón y Enríquez, también montañés, oidor de la audiencia de Manila, cruzado en la misma en 1751. El autor del injerto *éstos abundan hoy*... no podía aludir sino a los *sanjuanistas de gracia*, de los cuales, efectivamente, había algunos entonces en aquel país. Los verdaderos cruzados en las órdenes militares escasearon tanto en todo tiempo en Filipinas, que bastará que apuntemos que habiéndosele concedido en 1863 el hábito de Santiago a D. Felipe de Govantes y Merino, asturiano, residente en aquellas islas, la reina Isabel II tuvo que autorizar al gobernador y capitán general D. Rafael Echagüe, que no vestía hábito de ninguna orden militar, para que lo cruzara, ya que en aquel país no había a la sazón ningun cruzado. Los nacidos en Filipinas que durante la dominación española, es decir, durante un período de más de tres siglos, se cruzaron, no pasaron de once, nueve en la orden de Santiago y dos en la de Calatrava ; siendo digno de notarse que, excepto uno, todos salieron jóvenes de su país, y no volvieron ; como si el ambiente filipino no fuese el más a propósito para que en él vivieran indefinidamente los que se sentían nobles por la sangre. — Tanto para títulos como para cruzados puede consultarse el *Indice de personas nobles que han estado en Filipinas*, por W. E. Retana (Madrid, 1921), publicado antes en el *Boletín de la Real Academia de la Historia*.

siado colorados y sus lenguas apenas pueden dár yá ni los Buenos dias ; desde entonces se menudea el trago, y todo se compone con dormir la siesta hasta las cinco de la tarde, que se levantan molidos y con la raposa yá casi desollada. Esto es casi corriente y no se tiene por afrenta ni deshonra, si no es en la Calle. » « ¿ Usted se burla (le dixe yo), ó me quiere hacer á mí de creederas omnipotentes en cosas tan desusadas ? ¿ Cómo es posible que lo que el Santo Mandamiento junta se separe en lo principál ? » « No se admire vuesa Merced (me respondió), y no me obligue á decir y añadir aun mas, pues que ni juntos comen los casados, porque como es Tierra caliente, los varones suelen dormir sobre el catre y las mugeres duermen alli cerca, sobre una estera ó petate ; los maridos comen en la mesa y las mugeres en la cocina con la Chusma, porque no se acomodan al uso del tenedor y de la cuchara, y tienen vergüenza de comer con los dedos delante de los maridos » [32].

32. Por esta y otras causas que dicen poco en favor de las filipinas de raza blanca de aquel tiempo, los españoles de calidad, y señaladamente los ministros de la audiencia, habían venido rehusando el contraer matrimonio con hijas de « vecinos » de Manila. Véase un curioso dato que hallamos en los folios de la residencia del gobernador y capitán general D. Fausto Cruzat y Góngora (Archivo Histórico Nacional, 21022-23). Nombrado juez de dicha residencia el oidor D. Francisco Gueruela, le recusó el factótum, que había sido, de Cruzat, Tomás de Endaya, general de naos bastante acaudalado, fundándose en que el mencionado oidor obraría con despecho, a causa de que había pretendido y no logrado casarse con una sobrina del recusador, Dª. María de Endaya, hija del capitán Bernardo, hermano de Tomás y vecino de Manila. El recusado revolvióse con la mayor dignidad y declaró bajo su firma que, hasta entonces (1702), « no habia habido en las Islas exêmplar alguno de que un señor Ministro se haya casado con hija de vecino », y él no iba a romper esta costumbre. La cual duró hasta principios del siglo XIX, en que el fiscal de aquella audiencia, D. Miguel Díaz de Rivera, asturiano, previo permiso del gobernador del Archipiélago, contrajo matrimonio (1803) con Dª. María Magdalena de Arrieta, natural de Manila. Pero a Madrid llegaron noticias circunstanciadas de la falta de hono-

[53.] « Digame usted algo de los Alcaldes, porque deseo saber lo que por alla pasa con esta gente. » « Yá dixe á vuesa Merced de qué sugetos se compone la Republica de Manila, que son : Desertores, Grumetes, Azotados y Marcados ; Barberos, Agarrantes y Azotadores, y otras personas de este calibre, por lo que hace á los Europeos. Siguense los Americanos, que todos son gente de baratillo y de las Carceles, que llevan adelantado el no tener necesidad de aprehender maldad alguna, porque el colmo de todas ellas los tiene en aquella Tierra. Siendo tál el conjunto de la Sociedad Manilense, sepase vuesa Merced que aun de aqui se escogen los peores para los Empleos, tanto de la Milicia y Marina, como de las Alcaldías y Gobiernos ; porque los que han llegado á hacer alguna fortuna aspiran despues á lograr en sus Casas la quietud, sin que por esto desdigan en nada del Arbol que los produjo ; y alguno que otro pretende y obtiene el Oficio de General de Galeon, que no es el peor bocado. Aca en Mexico se admiran al vér que el que pasó alla siendo Peluquero del Virrey, despues de haberse casado alla con una rica Mestiza, vuelve yá al quarto año de General de Galeon. Los Hijos de aquel Pays son como sus Originales, con un puntillo mas de maldad, porque reunen en sí todo lo malo de aquel de quien proceden, con la influencia del Pays donde nacen [33]. Tál es aquella altiva y fanfarrona Sociedad, ó

rabilidad de algunos de los miembros de la familia (rama materna) de Dª. Magdalena, y su marido quedó cesante inmediatamente. Al cabo de algunos años fué repuesto, aunque trasladado a América. Las cosas fueron después cambiando poco a poco, y precisamente cuando se sacaba la copia de esta TERCERA PARTE de que nos hemos servido, no ya con criollas ni siquiera con mestizas, sino con indígenas sin mezcla se habían ya casado algunos españoles que ocuparon puestos oficiales más o menos distinguidos.

33. Los criollos no han tenido censores más duros que ellos mismos, a lo menos mientras España fué gran potencia colonial. En cuanto al ambiente social americano, no deja de ser curioso, a lo menos por su remota fecha (1574), el siguiente texto, debido a la pluma de uno

Suciedad. Los que no pueden vivir en Manila pretenden á toda costa una Alcaldía ó un Gobierno por Provincias, y se portan como de ellos se puede esperar. Referiré algunos casos para animar á los pobres desvalidos, y que no se aflijan ni por miserables, picaros ni ignorantes, porque en Philipinas toda moneda pasa y todos tienen salida.

[54.] » El modo de conseguir la Alcaldía ó Empleo es valerse de algun Paysano rico y poderoso que hable al Gobernador, ó á otro de influencia : el Capitan General, con mil ó dos mil Pesos, ó algo mas ó menos, segun fuere el Empleo, lo concede y expide el Decreto para la Alcaldía, etc. En todo el mundo las faldas tienen bastante influencia en estos manejos ; en Philipinas su poder es Omnipotente... El humilde Pretendiente dá todos sus Poderes al mismo que le habilitó, y promete cumplir todas las condiciones que propone y exige el Bienhechor y Apoderado. Éste le proporciona una ó mas Embarcaciones para el Comercio y le presta tres ó quatro mil Pesos en generos de su Bodega á precios los mas subidos, con el trato expreso que le ha de pagar con

de los cosmógrafos de Felipe II : « Los españoles que pasan á aquellas partes y están en ellas mucho tiempo, con la mutación del cielo y del temperamento de las regiones aun no dejan de recibir alguna diferencia en la color y calidad de sus personas ; pero los que nacen dellos, que llaman criollos, y en todo son tenidos y habidos por españoles, conocidamente salen ya diferenciados en la color y tamaño, porque todos son grandes y la color algo baja, declinando á la disposición de la tierra ; de donde se toma argumento, que en muchos años, aunque los españoles no se hubieran mezclado con los naturales, volverían a ser como son ellos; y no solamente en las calidades corporales se mudan, pero en las del ánimo suelen seguir las del cuerpo, y mudando él se alteran también, ó porque por haber pasado á aquellas provincias tantos espíritus inquietos y perdidos, el trato y conversación ordinaria se ha depravado, y toca más presto á los que menos fuerza de virtud tienen ; y así en aquellas partes ha habido siempre y hay muchas calumnias y desasosiegos entre unos hombres con otros. » —Juan López de Velasco : *Geografía y descripción general de las Indias*, publicada por Justo Zaragoza (Madrid, 1894), págs. 37-38.

generos de aquella Provincia . El pobre Alcalde no repara en pelillos, por hallarse necesitado, y sería una especie de ingratitud el contradecir en nada. Sale, pues, para su Alcaldía bien instruído en los modos de *buscar*, y en llegando se dexa regalar del Predecesor, que teme la Residencia, que segun costumbre el mismo Alcalde le ha de tomar, aunque esto sea contra las Leyes de Indias en un todo. Se hace la Residencia sin pleyto alguno, y si el que acaba se porta con garbo con el que empieza, le saca con todo lucimiento, aunque haya sido peor que un Neron en la Provincia.

[55.] » Yá dixe que por lo comun entran en las Alcaldías los que ni aun leer saben. En cierta parte conocí á un Gobernador que habiendo recibido un Despacho y el Correo mandó á un Escribiente separar las cartas que habia para otras varias personas, y luego delante de los presentes abrió él mismo un pliego ó paquete grande en que habia cartas para varios de los circunstantes, lo que yá le habia avisado al oído el Escribiente, que estaba al lado. Tubo vergüenza el Señor Gobernador de mostrar á las claras su ignorancia, y se puso á repartir las cartas por su mano, dandolas todas trocadas, como se supone. Este mismo cogió un dia un Libro, y teniendole al revés y como si leyera en él, exclamó : « ¿ Qué » terminillo es este *pues*, tan chusco ? ¡ A fé que no lo ha » inventado ningun Bonete ni Capilla, sino un Corbata » como yó ! » Presentóle al mismo cierta muger un escrito : él, despues de mirarlo y remirarlo, y como yá bien enterado de su contenido, la dixo muy enojado : « ¡ Demonio ! ¡ Vaya » con Dios, que yá conozco yo á todos los de esta Plaza, que » son unos picaros ! » Entonces le dixo el Escribiente, que se divertia con estas cosas, desquitandose de otras : « ¡ Señor, » si no es eso ! Esta muger lo que pide es Justicia contra Fu- » lano sobre un Carabao », etc. « Pensé que era otra cosa » (respondió él), pues que de colera ni lo pude leer. » Y á

este tenor podria contar varios casos del mismo y de otros sugetos, en que por lo menos igualan en mucho á Sancho Panza. Otro conocí que llevaba yá tres Alcaldías, con buenas cuentas y creditos, que él decia, y que no le habian aun puesto ni la mas minima nota ni Fé de erratas en sus cuentas los Correctores de su Magestad. Éste, pues, se tomaba unas zorras tan grandes que llegaban algunas hasta quince dias. El modo de criarlas tan fuertes y gordas era bebiendose media azumbre de Aguardiente y tirarse en la cama. Dormia ó soñaba un buen rato, y luego que la mente quedaba entre dos luces cogia de debaxo del catre otra redoma de lo mismo y proseguia su sueño. Al bolver á rayar un poco la luz de la razon, tomaba otra botella, y asi conservaba gorda la zorra hasta quince dias. Pero esto solo lo hacia quando le salia mal alguna idea, ó perdia en el juego ; que lo ordinario era vivir con dos ratas diarias, comenzando á funcionar la una desde las diez de la mañana hasta las quatro de la tarde y la otra desde las nueve de la noche hasta las ocho de la mañana siguiente. En este tiempo eran continuas sus visiones, que despues las contaba lagrimeando ; y algunos simples y sencillos que no conocian la organizacion de sus ojos le creian y le tenian por Grande Hombre. Pero éste, al menos, sabía leer y escribir.

[56.] » Otro Alcalde conocí de mucha fama en lo plumista. Éste era natural del Perú y su madre de color honesto, con el pelo ensortijado. Estaba casado con una que no contenta con su marido se divertia con otros, de que resultaban algunos disgustos y aun escandalos. Despues de haberla perdonado él algunas veces yá varias travesuras de muger y de haber dado ella palabra de enmendarse, fué cogida en el lance mas sensible para un hombre del honor de dicho Señor. Éste la ultrajó de obra y de palabra, tratandola nada mas que de p... ; la mandó cortar el pelo y la puso presa ; la formó Causa, señalando de Conjuez al que habia concluido la

Alcaldía. Preguntóla éste por rodéos acerca de la materia... pues la forma yá la habia visto. Respondió ella con toda franqueza que era mucha verdad lo que se decia de ella, pero que no la daba mucha pena el asunto, porque sabía muy bien que su marido la sacaria presto de la Prision, como lo habia hecho otras veces. Al cabo de algunos dias la mandó soltar el Señor Comandante, que ese era su oficio antes de la Alcaldía, y la admitió en su Casa con el mismo cariño que antes. » « ¿ Pero es posible (le dixe yo) que unos Señores Alcaldes hagan cosas tan ruines é indignas de sus Empleos ? Parece que vuesa Merced solo me quiere divertir con exâgeraciones : estimaré, pues, que no me diga cosas que realmente no hayan pasado. » « ¿ No dixe al principio (me respondió el Poblano) que en Philipinas todo vá al revés ? Sepase vuesa Merced que quanto hasta ahora llevo narrado lo han visto toíco, toíco estos mis ojos, y aun algunas cosas mas, que no quiero añadir aqui por varios poderosos motivos, siendo el mas minimo el evitar la prolixidad y el nó molestar á vuesa Merced.

[57.] » Otro Alcalde ví que hizo cosas graciosas, si nó grandiosas : no sabía leer ni escribir y se preciaba de Papelista. Era él uno de aquellos Soldados que no pueden parar ni sosegar en ningun Regimiento : despues de varios Tornillos, tomó partido con los Holandeses y fué á parar á Batavia ; de alli le sacó un Capitan Español con otros doce del mismo talento y de la misma ralea, y fué nuestro heroe á dár consigo en Manila. Alli al poco tiempo le dieron una Alcaldía, que no acabó, por sus desatinos. Despues de haberse purgado en la Carcel consiguió un Corregimiento, en donde le succedieron cosas memorables. Era excelente mosquito casado con la chinche. No pasaba dia sin coger su monita, por lo menos de mediana magnitud. Acabadito de tomar posesion de su Empléo determinó recorrer y socorrer la Tropa de dos Presidios que estaban á su cargo, pero antes de ausentarse

de la Casa Real [34] mandó poner sobre una mesa la caja de la Plata y en las quatro esquinas quatro Soldados sable en mano, diciendo que asi guardaba él el Real Haber; y efectivamente lo guardó tanto que en todo su tiempo no pagó el sueldo á nadie, y alli se archivó lo suyo, lo del Rey y lo ageno. Este Caballero tenia en su sala una frasquera cerrada con llave y al lado un Criado: él se paseaba por la sala, y al llegar á la frasquera sacaba la llave de su bolsillo, mandaba al Criado abrir, bebia un trago y bolvia á guardar la llave, y proseguia en su paseo. Al llegar otra vez á ella hacía siempre las mismas diligencias. Yo se lo ví hacer mas de seis veces, y compadecido del espinazo del Criado y de tantas bueltas como daba aquella bendita llave, le dixe : « Señor, mejor sería poner el frasco sobre la mesa y asi estaria » mas á mano, sin echarse á perder la llave con tanto abrir » y cerrar. » « ¡ Yá me guardaré yo bien de éso ! (me respon- » dió) ; que los criados son unos ladrones y me robarian el » vino. » Dexéle con su thema de pasear y beber ; y duró la funcion hasta la madrugada, que fué preciso acostarle para desollar la mona. Este era su ordinario modo de vivir.

[58.] » Estando haciendo la visita de su Jurisdicion se sentó una mañana de mucho concurso en la silla para oír Misa, y tan lleno llevaba el cuero que al levantarse para el Evangelio se cayó y vomitó alli mismo, llenando todo el suelo de lo que habia cenado ; quedando escandalizados los Indios de vér que tan temprano se habia puesto de aquella manera. Otro dia le dió parte al dicho Señor el Oficial de Guardia de una falta de un Soldado : mandó el

34. La alcaldía mayor o gobierno, donde tenía también su domicilio particular el jefe de la provincia. *Casa real*, de uso extensísimo en Filipinas, pues que se dió también este nombre a la casa consistorial de cada pueblo, no figura, en las acepciones propias de aquel país, en el *Diccionario* de la Academia Española.

Señor Corregidor que le dieran veinte y cinco palos y le pusieran en el cepo. Executado el castigo, fué otro soldado á participar á su Merced que estaba yá cumplida su Orden. « ¡ Hola ! » (le dixo el Gobernador). Parece que ustedes quieren jugar » conmigo. Ordenanza, vaya usted y diga usted al Oficial de la » Guardia que dé á este insolente soldado otros veinte y cinco. » Cumplióse esta Orden, y el Oficial mandó participar otra vez, segun costumbre y deber, su execucion. Pero el Corregidor, mas enojado aun, mandó que el participante recibiera otros veinte y cinco palos. Viendo entonces la majadería del Corregidor, ni cumplieron la Orden ni se le participó yá mas sobre el asunto, porque nunca se hubiera acabado el Entremés. Un dia fué este dicho Señor á visitar al Padre Ministro del Pueblo, y como por ser hora mandase sacar el Padre dulce y agua para refrescar, tomó el Corregidor el jarro y se le cayó al suelo, haciendosele pedazos : el Religioso mandó limpiar y echar los cascos por la ventana. « ¿ Qué hace usted, Padre ? Esto es corregirme á mí la plana. » Sepa vuesa Paternidad, que yo soy el Corregidor de la Pro- » vincia, y á mí nadie me puede corregir. » Se levantó luego furioso, se fué á la Fuerza y mandó abocar la Artillería á la Casa del Padre. Y esto lo hacia siempre que con él tenia algun pleitecillo. Este mismo Caballero ponderaba un dia, y fanfarroneando decia : « Señores, me he visto entre tres « Theologos (eran tres Religiosos) que se pasmaron de vér » mis papeles. Todos decian : Estos son papeles de Fulano » (nombraban al Abogado de mas fama), y sepan ustedes » que todos salieron de esta cabeza con solo ese bruto de » Indio que me lleva la pluma. » De los hechos de este buen Caballero se podria llenar un grueso Volumen ; mas lo dicho me parece bastante para que vuesa Merced forme el debido concepto de aquellas Islas.

[59.] » El modo de pagar los Alcaldes á los que les prestaron para la Alcaldía es muy facil, porque ellos son sus

Apoderados y á ellos vá á parar todo lo que los Alcaldes embian á Manila, con lo qual se cobran los dichos y luego lo asientan como quieren. » « Mucho extraño (le dixe yo) la bondad ó la tontera de aquellos Indios, que con tales Alcaldes no se alborotan ni hacen alguna cosa indecente á la dignidad. » « Los Indios (dixo el Poblano) no se puede negar que tienen gran respeto á sus Alcades, y la mejor prueba es todo lo que usted ha oído de sus cosas, y sin tener Tropas verse obligados á valerse de los Indios para todo. Sin embargo, á veces llegan á perder los estribos y hacen vér á los Alcaldes que no son los Indios tan despreciables como ellos piensan. Un Caballero del mismo Cadiz, cuyos honrados hermanos ganaban la vida con el distinguido oficio de *Quebranta-Huesos*, ó como ustedes dicen, Carnicero, ó Cortante ó Cortador, éste, pues, fué á una de las mejores Alcaldías, donde se portó como quien era. Irritó tanto á los Indios con sus injusticias, que un dia le amarraron como á un puerco y metido en una jaula, que alli llaman *tancal*, determinaron llevarle de aquella suerte á Manila ; pero por suplicas de los Religiosos en lugar de meterle en la jaula le pusieron un par de grillos y asi lo entregaron ellos mismos al Capitan General, diciendole que les diera un Alcalde de juício y Christiano. A otro Alcalde, despues de haberle rebolcado en el lodo un dia festivo, le pusieron grillos los Indios y lo tubieron en un Calabozo algunos meses ; y la Real Audiencia, con su Presidente á la cabeza, se contentó con escribir en estos dos lances á los Ministros de las Doctrinas para que reprehendieran á los Indios y les amonestasen para que en tales casos recurrieran á la Audiencia y no se tomasen ellos la Justicia por su mano. Esto, nada mas de casos publicos. Y alla vá uno privado y oculto. Yo conocí á uno que una noche se disfrazó y con un Soldado de su Guardia salió á caza de muchachas : subió á casa de unas Mestizas, y éstas, sin respetar á la Authoridad, le pusieron

la cara perdida á chinelazos [35]. Esto fué en la Cabecera. Este mismo, en otro Pueblo, mandó llamar á una al Tribunal, y como ella se resistiera, armaron una zambra que fué un escandalo ; y quando al alboroto acudió el Pueblo, halló á uno y otra sin camisa y medio desnudos, llenos de arañazos, como gatos. Ellos, en fin, son tales por lo comun, y tal el concepto que de ellos tienen los Indios, que en las fiestas de los Pueblos es muy regular hacer Entremeses ridiculos de los Alcaldes y de otros, etc. ; por lo que en muchas Partes han tenido los Ministros que prohibir las tales Comedias.

[60.] » Por lo que hace á la tontera de los Indios, oiga vuesa Merced este casito, y despues juzguelos vuesa Merced. Iba un Alcalde de visita por los Pueblos, y en uno de ellos llamó á uno y le encargó que para la noche le buscase una muger, dandole un peso para ello. El Indio lo recibió y preguntó al Señor Alcalde si queria que la muger fuera casada ó doncella ; á que el Alcalde respondió que fuera lo mejor que hubiera, casada ó soltera. Despidióse el Indio muy cortés y como muy bien enterado y hecho cargo ; y yá algo entrada la noche bolvió á avisar al Alcalde diciendole que yá tenia lo que pretendia ; que le acompañase su Merced, que él le guiaria á la Casa. Fueronse juntos, y al llegar el Indio á un corral de vacas, le dixo : « Señor Alcalde, aqui » tiene vuesa Merced dónde escoger, casadas y doncellas. » Y dicho esto, el Indio apretó á correr y á publicar luego el chasco por todo el Pueblo ; y el Alcalde, avergonzado, se fué á otra parte, con pretexto de estár enfermo. Vea vuesa Merced si son tontos los Indios... Se hacen los tontos quando quieren... Es cosa de gusto vér á los Alcaldes, Comandantes y á casi todos los Españoles de Philipinas

35. Es decir, a golpes dados con una chinela. El léxico oficial trae *chinela*, pero no *chinelazo* ; en Filipinas no menos común que en España *zapatazo*.

hechos unos retablos, llenos sus cuerpos de Santos Christos, Corazones y otras Figuras grabadas y en ellos selladas y marcadas: de suerte que mas se pueden llamar las Islas de los *Pintados* por los Españoles, que por los Indios [36]; pues éstos, á persuasion de los Religiosos, yá no se graban Figuras en el cuerpo, como en lo antiguo, y tienen muy bajo concepto de los que ven *pintados* y *marcados*. »

Capitulo IX

De lo que me succedió en la Carcel hasta salir para Philipinas.

[61.] Viendo el Oidor que corria con mi Causa que yo me estaba aguantando pacificamente mis trabajos y yá sin esperanza alguna de poder pescar mas que lo embargado, se dexó decir que deseaba algun empeño para tener algun motivo de darme libertad. Yo lo supe y se lo conté á mi amigo el Poblano. Éste me dixo: « Si vuesa Merced se halla con animo de ir á Philipinas, como en varias ocasiones me ha dado á entender, preciso es que se dexe gobernar por mis consejos, que todos iran fundados en una larga experiencia. Sepase vuesa Merced que hay muchos caminos ó modos de ir á Philipinas: unos van de Capitanes de Reclutas por sus buenos empeños; otros, que son los mas, van de Polizones, y otros, que tampoco son los menos, van presos, ó como comunmente se dice, *bajo partida de Registro*. Juzgo yo que este ultimo camino es el mas breve

36. En lo antiguo, los españoles llamaron *pintados* a los naturales de las islas Bisayas porque se *pintaban* o tatuaban: de ahí que a las Bisayas las llamasen « islas de los *Pintados* ».

y á proposito para medrar alla, segun lo que alli he visto en muchos años. Si vuesa Merced vá en calidad de Preso, yá en el Navio mismo no se hablará de otro que de Don Fernando de Avellaneda, Alcalde Mayor de la Primería y Primo del Secretario que fué del Virrey. Con esto solo, al llegar á Manila, á porfía iran los Españoles para llevarle á vuesa Merced á sus Casas, porque aunque le tengan por de malas propriedades y por castigado por esta Real Audiencia, éste es el mejor escalon para subir en aquella Tierra, pues que aun los mismos confinados alli por la Inquisicion estan alli muy favorecidos. Digo, pues, que como los de Philipinas son tales quales vuesa Merced acaba de oír, no hay que estrañar nada que se conduelan de sus consocios : llega alli un hombre con buenos creditos y con buenos informes de su buena fama y honradéz, y todos huyen de él como del Diablo ; y al contrario succede si lo llevan alla á titulo de *Picaro* y cargado de cadenas. » Como yo habia gustado tanto de la conversacion de mi buen amigo, le dixe que sin embargo de ser contra mi *hombría de bien* y que me repugnaba en extremo el ir á Philipinas con mala fama y peor nota, me ponia no obstante en un todo en sus manos y me resolvia á ir cómo y quándo á él le pareciese mejor.

[62.] Otro Poblano que alli tambien se hallaba preso por ciertas porquerías que no son ahora del caso, pero que tampoco esperaba vér el claro Sol tan pronto y que con gusto asistia á nuestra tertulia y conversaciones, dixo en cierta ocasion con mucha gracia : « Pues yo, segun he oído decir, creo que presto seré sentenciado á ser trasportado á la China [37], y me alegro de haber adquirido noticias tan indi-

37. Desde la época de la Conquista, a las islas Filipinas se las consideró como una prolongación del territorio sinense : de ahi el llamar *chinos* y *chinitos* a los españoles nacidos en aquel archipiélago, y aun a los que , sin haber nacido allí, allí llevaban largo período de residencia. El dominico Fr. Juan Arechederra, en su sermón en memoria del

viduales de aquella Tierra. » « Paysano (le replicó mi amigo), sepase vuesa Merced que en Philipinas tienen malisima fama los de la Nueva-España : á todos nos llaman alli *Guachinangos* [38], que suena aun peor que *Hereges ;* pero sobre todo los mas aborrecidos son los Poblanos ; y á la verdad se merecen tan mala fama por sus peores hechos. Asi que soy de parecer que vuesa Merced se finja Europeo, só pena de no pasar jamás de Soldado raso. » « ¿ Cómo me he de fingir yo Europeo ? (dixo él) : ¿ no me conocerán por el habla ? ¿ Faltarán alli Paysanos nuestros que me conozcan y me descubran ? » « Todo es facil (dixo el Director) : con que vuesa Merced se haga fuerza unos quantos dias, logrará hablar al modo Europeo, maxîme si toma por norma á un Andalúz, porque de un Poblano á un Andalúz vá muy poco. Procurará vuesa Merced no pronunciar jamás Francisco, caballo, camello, gallina, etc., sino *Fracquito, cabaiyo, cameyo, gayina,* etc., etc. ; y el Señor Don Fernando, como hombre capáz y experimentado, se encargará por caridad de enseñarle otras varias cosas. » « Bien está (le dixe). Por lo que toca á fingir la Patria, alguna industria podré yo dár, porque dias pasados encontré en mi cofre la Fé de Bautismo de un Grumete de Xeréz de la Frontera que murió en el Navio y que me confió algunos encargos : puede vuesa Merced tomarla, que aunque usted tiene, segun representa, como unos quince años mas de lo que ella dice, se podrá disimular con achacarlo á los muchos trabajos que ha padecido. Pro-

obispo D. Manuel José de Endaya y Haro, criollo manilense, dijo, entre otras cosas : « Pasó el Señor Endaya á Mexico... El hechizo de aquel grande Emporio fue *el Chinito,* no se estrañen el termino, que es del vocabulario de ternuras y cariños de aquel Reyno. » — *Estatua de verdadera grandeza...* (Manila, 1739). — En el artículo *Chino* del *Diccionario* de la Real Academia Española no figura la acepción apuntada.

38. Otro vocablo que tampoco trae el *Diccionario* de la Academia Española, como ya queda advertido en la nota 27.

cure vuesa Merced de todas veras no decir mosquito, sino *mocquito ; espáa*, y nó espada ; *eccopeta, pit-tola*, etc. ; de suerte que con cargar el acento sobre la vocal que precede á la *s*, ó haciendo cuenta que la consonante que la sigue es doble, está todo hecho. Por lo que hace á la *h*, ustedes yá pronuncian *jacha, jorno, jigo, jigado, jiguera*, etc., que es lo mismo que hacen los Andaluces. El cecéo, seséo y zezéo necesitan de algun mayor cuidado, porque en esta parte aun los mismos Andaluces se distinguen, y se conoce á quál de los quatro Reynos pertenecen : si se quiere hacer con violencia, lo conocerán al punto que es afectado, y asi que vuesa Merced procurará valerse en un todo del medio ; esto es, que ni parezca Gitano, ó Arriero, ni tampoco parezca Criollo de aca : no haga jamás distincion de *c, s* y *z*, pronunciandolas todas en un mismo tono, esto es, ni tan suave como la *s* ni tan fuerte como la *z*.

[63.] » Se necesita aun mas. Ha de saber usted que de Xeréz al Puerto de Santa María hay como unas tres leguas de distancia, y que entre medio está el montecito de Buena-Vista ; que el Puerto y Cadiz estan á la vista en las dos vandas de la Ensenada, ó Baía ; que alli cerca está Puerto Real, Rota, Ronda, Arcos, Sevilla en el Guadalquivir y en la Embocadura de éste San Lucar de Barrameda ; todo lo qual y muchas mas particularidades acerca de su situacion las podrá vuesa Merced vér en el Mapa. Procure vuesa Merced en sus conversaciones nombrar siempre alguna cosa de su Tierra y sacar á relucir algun cuento de Vieja, diciendo, v. gr. : « Los Gansos de mi Tierra », etc. Siempre que se ofrezca nombrar á los Guachinangos y aun mas á los Poblanos, hablar mal de ellos ; de Mexico, mal, y peor aun de la Puebla. Con esto solo que vá dicho y con que usted ponga un poco de estudio, en dos meses le hago yo xerezano legitimo. Pero lleve vuesa Merced advertido que nunca se ha de meter en honduras ni particularidades de su Tierra ni de las Ciu-

dades que de Andalucía se nombren, sino hablar nada mas que en general de cosas que qualquiera pueda saber, y en viendose apurado con preguntas, escusese vuesa Merced diciendo que salió muy chico de su Tierra ; que con sola esta Cartilla he conocido yo á uno que siendo tan Poblano como vuesa Merced medró mucho á la sombra de los Andaluces, que le dieron bastante la mano. »

[64.] Yo me divertia en la Carcel enseñando al Poblano á fingirse Andalúz ; y él se aplicó tanto, qué al cabo de un mes apenas se le escapaba yá cosa en que se echara de vér que era nacido en la Nueva-España. En esto nos entreteniamos, quando á principios de Enero llegó á Mexico la noticia de la llegada del Galeon de Philipinas ; y porque á fines de Febrero salen de Mexico para Acapulco los que en él se han de embarcar, entregué al Poblano-Andalúz la Fé de Bautismo prometida, mudandose desde entonces su nombre y apellido. No me era posible á mí el poder hacer otro tanto en esta ocasion, porque mi nombre habia de saberse por la remision del Proceso, y yá solo me servia de consuelo el considerar que habia yo tenido tantos nombres que bien repartidos podrian formar un mediano Pueblo. Hice saber al Religioso á quien me habia franqueado y con quien me habia descubierto á mi llegada á Mexico que tenia un punto que tratar con su Paternidad. Vino á la Carcel, y enterado de mi intento lo aprobó por fin, y me dió palabra de recabar del Oidor lo que yo pretendia ; lo qual, como no le habia de costar nada á su Señoría, ni un Maravedí mas ni menos le habia de valer yá la ultima plumada, antes con mucha alegría por verse en el caso de acreditar una vez mas su recta injusticia, le fué muy facil el sentenciarme á Destierro y Deportacion á Philipinas por los excesos cometidos en mi Alcaldía... Recibí la comunicacion de la Sentencia con muestras de gran resignacion en lo exterior y con gran gozo y gusto en lo interior. En

el mismo dia intimaron tambien su Sentencia al Poblano-Andalúz; pero á éste le embiaban como á Guachinango, que no tardó en convertirse en Andalúz puro y neto.

[65.] Luego que mi sentencia se divulgó, algunos Caballeros favorecidos de mi *Primo* y otros varios, por deshacerse de mí, mas que por caridad ni cariño, me dieron alguna cosilla, con lo que pude reunir como unos mil Pesos para gastos y en abundancia cartas de recomendacion para Manila. Pregunté yo á mi amigo por despedida que de qué Provincia de España eran los que privaban y dominaban en Manila. « Aqui en Nueva-España (me respondió) hay dos Vandos, que son Montañeses y Vizcaynos ; las demás Provincias suponen muy poco : pues bien, alla es casi lo mismo ; pero se agregan á los Montañeses los Gallegos, Asturianos y Castellanos Viejos ; á los Vizcaynos se agregan los Navarros y demás de por aquella parte. Los primeros estan mas pujantes que los segundos [39], porque éstos son mas gastadores, por lo comun. Fuera de estas dos Parcialidades, hay de todos los rincones de España, y como son pocos se agregan á donde les tiene mas cuenta, menos los Andaluces, que procuran hacer Cuerpo aparte, aunque de poca consideracion » [40]. Supe con gran gozo de mi alma cómo

39. Durante el periódo de la Conquista, que llevó a cabo de una manera admirable el guipuzcoano Miguel López de Legazpi, predominaron (a lo menos entre los hombres de mayor significación) los vascongados ; pero poco a poco fueron éstos cediendo en número, y en el siglo XVIII el predominio de los montañeses y sus afines sobre los demás peninsulares fué considerable. Precisamente los dos títulos de nobleza creados en la primera mitad del siglo XVIII para premiar servicios de vecinos de Manila (marquesados de *Montecastro y Llanahermosa* y de las *Salinas)* recayeron en montañeses ; y en la Montaña nacieron casi todos los nobles que florecieron entonces en Filipinas.

40. Prosigue : *Antiguamente así era ; mas hoy han aumentado tanto los andaluces, que ellos solos contrabalancean mas que todos los otros partidos, y hoy por hoy se puede decir mas bien que las dos parcia-*

no habia en Manila ni uno siquiera de Toledo ni de Segovia, que en mi concepto formaba mi dicha

[66.] Salimos de Mexico la vispera de San Mathias. Iban muchos con plaza de Soldados, todos, casi, Criollos, menos unos veinte Desertores Europeos ; todos iban bien escoltados por Tropa para que no se fugaran [41]. A mí me mon-

lidades dominantes son los de las provincias septentrionales contra los de las meridionales. Palabras que no ofrece duda fueron ingeridas por el que dirigió la copia de que nos hemos servido.

41. Desde los comienzos de la dominación española en Filipinas fué considerado este país como el evacuatorio de toda la podredumbre de ambas Américas, señaladamente la del virreinato de Nueva España. Nada menos que de 1576 son estas palabras del gobernador de las Islas, Dr. Francisco de Sande, al rey Felipe II : « Como en esta tierra ay tan poca gente *(que procedía casi toda de Nueva España)*, no se puede hazer justiçia de matar al que mata ni açotar al bellaco, porque en vn dia nos acabaremos todos, y es menester dispensar, porque el açotado no puede ser mas soldado. » — Carta del Dr. SANDE publicada en el *Archivo del bibliófilo filipino*, de W. E. RETANA, t. II (Madrid, 1896), pág. 65. — En cierto *Breue sumario de lo que se ha escripto y escriue de las ystas Philipinas*, hecho en Madrid en 1593, y que no es otra cosa que un extracto de las cartas del gobernador Gómez PÉREZ DAS MARINAS (Archivo de Indias; doc. núm. 81 del Indice 9º.), se lee : « En Mexico ay vn abuso, que para limpiar aquella tierra de facinerosos y malos los destierran a esta [de Philipinas] a titulo de soldados que siruan aqui a V. Md., y no son buenos sino para estragalla, pegando los malos viçios y costumbres que de alla sacaron a los de aca ; que en vna rrepublica que aora naçe es de mucho inconveniente... y assi estan desacreditadas estas yslas de que aqui no llega vn hombre de bien ... » Los galeones que hacían el viaje de Acapulco a Cavite tenían que llevar fuerte guarnición, porque no era raro que cierta parte del pasaje, compuesta de gente de la peor catadura, intentase rebelarse. Refiriéndose a la tentativa que hubo en el viaje de 1667, escribió Fr. Gaspar de SAN AGUSTIN y refundió a principios del siglo XVIII su hermano de hábito Fr. Casimiro DÍAZ : « Estos y otros semejantes inconvenientes han sucedido en Filipinas, de enviar de Méjico tantos hombres facinerosos y reos de varios crímenes, formando en estas Islas la sentina que reina en ellas ; pues á los que á veces merecieron el suplicio de la horca les confinan aquí con color de enviarlos á que sirvan en las galeras, que de ordinario no hay. Y como es tanta la

taron, sí, en una mula, pero con un par de grillos muy diferentes de los que por mi tierra saltan y cantan por los Campos. Iba hecho cargo de mi persona un Sargento que luego me quitó los grillos, cierto, pero fué para embolsarse el alquiler de la mula. Mas, en fin, ibamos yá en marcha para Acapulco, que dista de Mexico algo mas de ochenta leguas. Habia pasado yo el Puerto de Guadarrama y la Sierra Morena; pero aquellos caminos alla tan celebrados se pueden tener no solo por carreteros, sino por calles hermosas y llanas de Ciudad en comparacion de éste de Acapulco; con decir que los mismos Arrieros, despues de quarenta viages, aun necesitan de Practico y Guia, me parece queda bastante expresada la cosa. Al cabo de doce dias llegué á Acapulco, Puerto seguro y hermoso, pero la Ciudad es una Cabaña de Negros. Antes de entregarme el Sargento al Castellano de aquella Fuerza me montó un trechito en la mula y me calzó los grillos A los dos dias llegaron los soldados y mi discipulo el Andalúz de nuevo cuño, que tambien fueron encerrados en el Cas-

---

necesidad, por falta de españoles, se ven obligados á darles plaza de soldados, y de aquí van subiendo á los más altos grados militares. » — *Conquistas de Filipinas* (obra citada), pág. 658. — En 1734 vióse en el Consejo de Indias, en virtud de cartas de la ciudad de Manila y del gobernador del Archipiélago, un expediente sobre « los graves perjuicios que causan en aquel Pays los numerosos forzados que embian de Nueva España ». Con tales elementos, no hay que decir cómo sería el ambiente social, y así no es extraño que hombre de espíritu tan culto y elevado como el astrónomo LAPLACE, escribiese : « He hallado en la sociedad de Manila una libertad de maneras, y sobre todo en la conversacion una tendencia á la calumnia y á la malignidad, que me han parecido debian hacerla insoportable á todos. Las mujeres se detestan entre sí y no tienen miramiento alguno á su mútua reputacion; los hombres, llevados á aquel país sólo por el interés, procuran siempre suplantarse por indignas maquinaciones, tan comunes como fáciles bajo un gobierno desconfiado y suspicaz. » — *Voyage autour du monde*, fragmento traducido y trasladado por S. VIDAL Y SOLER : *Memoria sobre los montes de Filipinas* (Madrid, 1874), pág. 279.

tillo hasta el dia del embarque. Luego conocí quánta verdad me habia dicho mi amigo hablando de Philipinas ; porque luego que se divulgó quién yo era, me visitaron casi todos los Españoles del Navio ; que iban bien vestidos, con su bata de Indianilla, y parecian los Gigantes de las Procesiones. Celebróse la Feria del Navio, y el dia veinte y seis de Marzo nos embarcamos al estruendo de la Artillería.

Capitulo X

De mi viage hasta Manila y de lo que succedió digno de notarse.

[67.] El dia veinte y siete de Marzo levó ancla el Galeon con grande alegría de los de adentro y muchas lagrimas de los de afuera, que se quedaban con las deudas que les dexaban los Chinos ; asi motexaban los de Acapulco á los de Manila [42]. Iban en nuestra compañía un Señor Obispo yá consagrado y tres Misiones de Religiosos Europeos ; á esto se reducian y en esto estaban circunscriptos todos los hombres de bien que alli iban, segun el informe de mi amigo. El General del Galeon era un Montañés rico, casado en Manila con una de caudal. Me parecia algo soberbio, pero á mí me trató muy bien, dandome sin pagar camarote y bandeja de primera mesa. Ninguno se dedignaba de tratar conmigo, y debí muchas atenciones á todos los Oficiales y Pasageros. Los primeros dias tubimos muchas calmas, hasta que logrando apartarnos de tierra nos entró un viento Nordeste tan continuado que se pasaban quince dias sin tocar las velas. No

42. Véase la nota núm. 37.

faltaron diversiones en el Navio. Solian algunos Soldados hacer juegos de manos de bastante habilidad, otros cantaban al són de las guitarrillas y otros baylaban, y con variedad nos divertiamos en quanto lo permitia el lugar. Tambien habia juego de naypes, á que yo concurria unas veces de miron y otras de jugador. El juego mas comun era el que llamaban Albures, en que nada hay de discurso ni de diversion: es un juego de mero envite que se usa mucho en Manila y que tiene á muchos arruinados. Yo me instruí medianamente en este juego, y por modo de diversion no dexé de ganar en el viage como unos dos mil pesos.

[68.] Un dia sacó un pasagero una alhaja de bastante valor, pero mucho mas estimable aun por su curiosidad y por su hechura: dixo que la rifaria, que es el modo de vender bien las cosas; se avaluó en quarenta Pesos, y entramos á cinco Pesos cada uno de los ocho que nos juntamos; tiramos los dados, y me tocó á mí. Contento yo con la Suerte, dixe que regalaba la alhaja á la Virgen Patrona del Galeon con tal que se rifara al modo de España, para que á voz de pregon se la llevara el que subiera mas el punto y mas pujara. Se convino en ello y la entregué á un Grumete para el efecto; pero pasó un caso raro y que merece contarse. El General del Galeon estaba durmiendo al tiempo de la primera rifa, y por lo tanto no pudo entrar en ella; mas luego que vió la alhaja se enamoró de ella, segun publicamente manifestó, pero estaba yá ofrecida á la Virgen y decretada la segunda rifa. Ésta se siguió; él pujó hasta veinte y cinco Pesos, y se fué á su camarote creyendo que por su respeto ninguno pujaria mas; pero las puestas siguieron y se remató en el Padre Comisario de Agustinos Recoletos. En esto volvió á salir el General del Galeon de su camarote y quiso llevarse y apropiarse de la alhaja, solo por ser Vos quien sois. Pero el Padre Comisario se le opuso, diciendole: « Señor General, mi postura fué la mayor y la ultima,

y asi, mia es la alhaja » Comenzó entonces una reñida polemica entre los dos, y como no cediese el Padre Comisario, muy incomodado y todo montado en colera el General del Galeon, le dixo : « ¡ Vamos, Padre, que con un Polizon y una pieza de sayal hay un Comisario de Recoletos ! » « ¡ Vamos, Señor General (respondió el Padre), que con un Baston de puño dorado y doscientos azotes en las espaldas tenemos un General de Galeon de Philipinas ! » Y añadió : « Y si nó, descubrase vuesa Merced las espaldas, que en ellas veran los Señores presentes la verdad de lo que digo ; veran la marca de Valladolid con que estan selladas ; pues mi Padre, que era entonces Oidor de aquella Chancillería, fué el que dió la Sentencia : ¿ no se acuerda vuesa Merced ? » Al oír esta tan inesperada tempestad se cayó el General del Galeon desmayado y como muerto de pesadumbre. Le llevamos á su camarote, le metimos en la cama y procuramos consolarle con que no hiciera caso del dicho de un Frayle enojado ; que ninguno podria creer de su Merced tal vileza, etc. A todos nos pareció mal el dicho del Religioso ; pero como vimos que el General fué el primero en ultrajar á la persona y al Santo Habito que vestia, deciamos : « Él se tiene la culpa ; que se meta con Frayles, que ellos le haran el cerquillo. » Desde entonces casi no salia de su camarote nuestro buen General ; y al llegar á Manila se quexó al Capitan General, pidiendo que obligara al Padre Comisario á desdecirse y á darle una publica satisfaccion. Mas el Gobernador, Capitan General, como hombre prudente y practico en las Indias, le dixo : « Y, Señor Don Fulano, ¿ por qué no descubrió vuesa Merced sus espaldas delante de todos los del Galeon, y no hallando señal en ellas los circunstantes, hubiera quedado triunfante y el Padre Comisario corrido ? ¿ Se atreve vuesa Merced á hacerlo ahora delante de dicho Padre y de los otros que de ello se escandalizaron ? » Entonces dió un profundo suspiro el General del Galeon, como dando á entender que

no queria pruebas de vista. « ¡ Pues aguantar la mecha ! (le dixo entonces el Capitan General), y para otra vez ser mas prudente, sin fiarse en las distancias, porque aqui todo se sabe, y [si] seguimos escudriñando tal vez no sería imposible el que hallasemos al que á vuesa Merced le ojeó las moscas. »

[69]. Procuré yo en el tiempo de la navegacion atender á todo y portarme en todo con honradéz, observando al mismo tiempo el porte de todos y de cada uno ; procuré asimismo el ganarme la voluntad de todos, sin ofender á ninguno, porque siempre creí que que no hay hombre por vil que sea que no se deba de temer, si es enemigo. A mediados de Junio llegamos á las Islas Marianas, que los primeros Españoles llamaron de los *Ladrones,* por lo que en ellas experimentaron. A nosotros nada nos hurtaron; antes bien, alli nos proveyeron de refresco, tanto su amable Gobernador como los Reverendos Padres Jesuitas que administraban en aquel como Limbo. Al cabo de tres dias proseguinos nuestra derrota, y á principios de Julio descubrimos las Philipinas con grande alegría de todos ; pero tardamos veinte dias aun en llegar á la Capital, que recibió al Navio con las mayores muestras de regocijo, por ser el Galeon la mejor y mas abundante cosecha de aquellas Islas.

[70.] Al llegar yá cerca del Puerto, despachó el General del Galeon los pliegos que trahía para el Gobernador, Capitan General, de Philipinas, con todo lo demás del caso ; mandó tambien adjunto un Estado de todo lo que trahía á su cargo. Los demás Oficiales y Pasageros tambien escribieron los mas á tierra, y me consta que algunos daban como noticia interesante el que venía preso un Caballero de muchas circunstancias, llamado Don Fernando de Avellaneda, que habia tenido una Alcaldía en la Nueva-España y que por haberle faltado su primo el Secretario del Virrey padeció seqüestro de todos sus bienes ; y que, finalmente, le embiaban

desterrado á Philipinas mas por miedo de que dicho Caballero escribiera y se presentara en la Corte que nó por motivo justo. Al otro dia de haber fondeado en Cavite, embarcaron para Manila, que está como á tres leguas de distancia, las dos Compañías de Reclutas, y á mí me llevaron con un par de grillos á la Fuerza [43].

Capitulo XI

De lo que me succedió en Manila hasta conseguir el Gobierno de Zamboanga.

[71.] Un mes estube en [la] Fuerza, preso, pero con bastante anchura y visitado de los buenos Vecinos de Manila, que no pararon hasta conseguir del Gobernador, Capitan General, mi entera libertad [44]. Entonces experimenté bien

43. Fuerte o castillo de Santiago, el más importante de todo el archipiélago, donde sufrían prisión los reos de cierta consideración.

44. Las prisiones en Filipinas, tratándose de españoles que no hubieran cometido delito de sangre o caído en la odiosidad de los magnates del mundo oficial, fueron siempre bastante benignas. Caso verdaderamente interesante, el de D. Fernando de Valenzuela, el célebre privado, que había sido, de la reina Dª. María Ana de Austria. Llegó al país (1679) con órdenes apretadisimas para que sufriera la más estrecha prisión en el castillo de San Felipe, de Cavite, donde, en efecto, estuvo hasta que fué indultado, al cabo de diez años; pero no debió de ser muy extremado el rigor que con él se tuvo — digan lo que digan los papeles oficiales —, porque lo cierto es que al ordenar su testamento en la ciudad de Méjico (en noviembre de 1691), asignó mil pesos a un niño de *ocho años*, llamado *Fernando*, natural de *Cavite*, por cuyo porvenir se interesaba decididamente, que se nos antoja pudo ser engendrado por el propio Valenzuela, en el mismo castillo que le sirvió de prisión; donde compuso poesías y comedias, donde tocó mucho la guitarra y donde, con su amena

á las claras lo que mi amigo el Poblano me habia dicho de quánto me importaba y quán mejor me era el ir á Philipinas en calidad de preso. Salí, pues, de la Carcel, y aunque no me encontré con ninguno de Toledo ni de Segovia, casi todos me llamaban *paysano*. Ofrecieronme varios sus Casas para mi habitacion, pero no acepté ninguna : les dí muy politicas gracias y opté por vivir solo en Casa propria, aunque alquilada á costa agena. Raro era el dia en que no me embiaban el coche de varias Casas para salir á pasear, acompañandome los Caballeros de mayor estofa. Todos gustaban mucho de oirme referir mis desgracias en la Alcaldía y mostraban gran compasion en toda la Ciudad, donde era muy freqüente la conversacion sobre *el Caballero Avellaneda*. Unos decian : « Este Caballero ha experimentado lo que es tan comun en las Indias, de ser mas perseguido quien mejor se porta. » Otros, y eran los mas, me mostraban cariño por creer que injustamente me habian castigado y por juzgarme incapáz de maldad. Yo, como digo, era estimado de todos y tenia entrada en todas las Casas principales. Como la Ciudad es pequeña y hay mucha ociosidad, todo se habla, de todo se murmura y todo se sabe; porque hay muy poca union y menos caridad entre los Vecinos : yo me llevé la maxîma, para ser bien quisto de todos, de no contestar en las murmuraciones ; antes les daba á entender que mi porte caballeresco no gustaba de andar indagando vidas agenas, pero con todo me complacia en oír para imponerme bien de las costumbres del Pays, que barbaramente llaman *Constilacion*, ó Aclimatacion. Por el frasicismo [45] ó acento conocia yo los pañales de todos; era gusto oír los terminos de que sembraban las conversaciones: muchos, por decir Pigméos, decian *Pirinéos ;* raro se halla que no diga *estogamo, dem-*

conversación y gran saber de cosas mundanas, cautivó el ánimo de sus asiduos visitantes, casi todos ellos religiosos.

45. En el manuscrito : *feaccismo*.

pues, trahiba, diendo, trompano, Grabiel, Catreal, etc. Gustaban mucho de mi conversacion, porque segun ellos decian los Toledanos son los que mejor cortan el Castellano. Casi todos los Vecinos parecen Oficiales Mayores de Covachuela, segun el numero de Escribientes asalariados que tienen en continuo exercicio; de suerte que quando el Galeon sale para Nueva-España suele llevar quando menos treinta grandes cajones de cartas, que equivalen á las dos Americas juntas. Ello era que hallé alli mucho mas en todas materias de lo que yo habia oído en la Carcel de Mexico, y para que se forme un minimo concepto de lo que Manila es, referiré un casito que nunca podré olvidar.

[72.] Pasaba una Procesion en que llevaban un Jesus Nazareno muy devoto por junto á una puerta donde habia Guardia; el Soldado que de centinela estaba, exclamó : « ¡ Ah, Señor ! ¡ Dichoso Vos, que de aqui á un año yá nadie os conocerá en esta Ciudad ! » Refirieron al Gobernador, Capitan General, lo que el Soldado habia dicho, y lleno de religioso zelo le mandó llamar para castigarle, mandandole muy enfadado repetir lo que habia dicho, y despues le preguntó que qué era lo que con aquéllo queria decir. El Soldado respondió : « Señor, lo que yo queria decir, y dixe, fué que teniendo su Divina Magestad mas de cinco mil azotes en las espaldas, siguiendo el estylo de Manila sería muy estimado, porque aqui llegan Españoles que yo conozco con solos doscientos azotes y al año yá van en coche proprio, porque solo se atiende á los Picaros. Yo (prosiguió el Soldado) sirvo al Rey en Manila veinte y tres años há; no soy borracho, ni ladron, ni hasta ahora me han dado el menor castigo, ni tengo la menor nota en mi Hoja de Servicios, y con todo eso no he pasado de Soldado raso, teniendo el mando de las Compañías algunos que... » Interrumpióle el Gobernador, y averiguada la verdad del caso le hizo Alferez.

[73.] Ví cosas muy raras en Manila. Algunos Españoles se casaban con viudas que podian ser sus abuelitas solo porque tenian caudal, y conocí algunos que heredaron bastantes Talegas con quatro cariños que hacian á las viejas, mostrando tener zelos de ellas, con lo que no sabian las abuelitas qué hacerse con sus maridos ; pero no sabian ellas que aquello no era mas que pura engañifa, pues tenian sus buenas mozas asalariadas con quienes tratar mas de cerca que con sus mugeres [46]. No dexaron de insinuarme algunos casamientos de buenas conveniencias por su buen dote, y me decian que no reparara en si eran viejas ó mozas, que en haciendo lo que ellos, todo se componia. « Y aun es mejor (decian) en esta Tierra casarse con sesentonas, porque luego se logra el despacharlas, y asi se queda uno luego viudo, libre y con caudal. Repare que en Manila son muy pocos los que se casan por amor, como deben, sino por el interés. » Yo me excusaba de casarme con decir que tenia dada palabra á una Señora de mi igual en Toledo ; pero mis buenos amigos me redargüian diciendo que tal vez la dicha Señora, cansada yá de esperar y acaso sabiendo mi desgracia, habria yá tomado estado, porque las mugeres son muy veleidosas y caprichosas, ó que tambien podria haber muerto ; que mi vuelta á Toledo era muy dificil ; y añadian : « Aun puede vuesa Merced lograrlo todo casandose como muchos hacen, y en enviudando en breve, se retirará vuesa Merced rico y

46. Podríamos citar algunos nombres de criollas de la aristocracia manilense de aquel tiempo casadas en segundas y aun terceras nupcias siendo ya de *cierta edad*. Este ansia de marido, si en unas fué motivado por mera exigencia orgánica, cuando no por ufanía social, en otras lo fué por tener a su lado quien velara por sus intereses. De todas suertes, los que se casaban con viudas más o menos maduras era notorio que lo hacían por mejorar de situación económica, sirviéndoles casi siempre el dinero de la esposa para buscar fuera del domicilio conyugal compensaciones de cierta índole. En este respecto, pasaba allí lo que hoy vemos en Europa.

libre á disfrutar en Toledo con todo sosiego los amores que alla ha dexado. » A todo esto respondia yo con mucha cordura y llevando siempre adelante las honradas maxîmas de Caballero Christiano, hasta que dexaron de molestarme con semejantes especies, al vér mi constancia.

[74.] No solo tenia yo entrada en las Casas particulares, sino tambien en el Palacio del Señor Gobernador, Capitan General, que me daba mas que bastante con admitirme en su Casa, y á su trato y conversacion. Es verdad que no me gustaba mucho el tratar tan de cerca con tales gentes y que á menudo me iba á los Santuarios de mi devocion... y para hacer esto con más disimulo procuraba que me hallasen y me viesen en las habitaciones de algunos Religiosos conocidos y de mas fama... El Gobernador era casado en Europa, pero habia dexado alla la familia y aqui solo tenia un hijito á su lado. Apenas se le oia hablar sino de *Pesetas;* todos los dias sacaba la conversacion de que tenia dos hijas doncellas y que necesitaba buscarlas dote correspondiente á hijas de un Capitan General, que por lo menos deberia ser de cien mil Pesos para cada dote. Y segun lo que yo veia, no parecia sino que hacia cuenta de acomodar cinqüenta hijas, como Danae. Su hijito procuraba por su parte á la sombra del Padre recoger, para de Capitan graduado que era saltar á Mariscal de Campo en propriedad. No era escrupuloso el dicho Señor Gobernador en recibir aunque fueran juegos de hebillas de Oro, por ordinaria que fuese la hechura. Hacia burla de todos y decia publicamente que quien tiene *Pesetas* todo lo puede. Y sobre esto contaba varios cuentecitos que confirmaban sus procederes. No daba empleo, ni chico ni grande, sin la proporcionada paga, y el que mas daba, de contado tenia mayores meritos. Cierto Padre Provincial le habló, empeñandose para que diera un Gobierno á un sugeto que publicamente conocian todos y que tenia algunos meritos, y le respondió : « Padre Provincial, déme

vuesa Reverencia seis mil Pesos y le daré en blanco el Despacho para quien vuesa Reverencia guste poner. » Solian algunos en la conversacion sacar algunos casos tragicos de algunos Gobernadores, y él respondia : « Esos Caballeros eran muy tontos; á mí, estoy seguro, no me sucederá eso, porque tengo bien amarrado el dedo con Talegas en la Corte, y á mi Juez de Residencia yá le sabré yo acallar con lo que se alla[-nan] los mas altos picachos de dificultades. » Y por acabar yá con esta relacion, digo que á boca llena decian que no se acordaban de haber visto Gobernador mas *Pesetista* en las Islas ni que con tanto descanso llevara el agua á su molino ; aunque, segun yo creo, para el Vulgo todo lo pasado es lo mejor...

[75.] Sin embargo de lo mucho que su Señoría me favorecia verbalmente, no me atrevia yo á pedirle Empleo alguno por no tener *Pesetas*, que era para él el unico merito. Asi andabamos, peseteando [él] y yo procurando imponerme á fondo de las cosas de Manila, quando de Zamboanga llegó Despacho avisando la muerte del Gobernador de aquella importante Plaza, que quedaba directa é inmediatamente en manos del Sargento Mayor. Publicó el Señor Gobernador, Capitan General, la noticia para que acudieran los Pretendientes ; llamó al Apoderado del que quedaba Interino, para vér qué instruciones tenia. Éste tenia orden de no afloxar mas que mil y quinientos Pesos por la propriedad de tal Gobierno, considerando que estaban yá esperando Gobernador nuevo en Manila y que era muy natural el enviarle Succesor á él tambien, por coger la Regalía. El Señor Gobernador, Capitan General, respondió al Apoderado que no se atrevia á confiar el Gobierno de la Plaza al Interino por ser muy mozo, y que le era preciso proveer el Empleo en otro sugeto mas condecorado ; pero la mocedad y falta de decoro del Interino era solo el no subir siquiera á tres Talegas. Viendo su Señoría que ninguno se explicaba mas

alto, por el mismo rezelo que tenia el Interino, me llamó á mí y me habló sobre el asunto. Yo le digo : « Señor, yo soy un pobre que apenas tengo con qué mantener la decencia de mi estado y no podré agradecer á vuesa Señoría el beneficio que intenta hacerme. » Entonces me dixo sonriente : « No se apure usted, que todo se compondrá. Yá puede usted haber notado el especial cariño que le tengo, y que deseo su adelantamiento. El Situado de aquel Presidio viene á ser de unos catorce á quince mil Pesos al año : yo daré Orden para que se le entreguen á usted, y dexandome á mí quatro Talegas para responder á las eventualidades que podrian surgir con respecto á usted, con las otras diez restantes se puede usted aviar muy bien y buscarse comodamente la vida en aquel Presidio ; pero, sobre todo, esto aqui se queda entre los dos, y usted nada diga de este caso, pues yo solo lo hago con el unico fin de favorecer á *Don Fernando de Avellaneda*. Procure usted desde ahora informarse de aquel Presidio... y corra la diligencia como si tal cosa aqui no hubiera pasado... en la firme inteligencia que yo siempre seré protector de los hombres honrados. » Acepté el envite, admirado de la destreza del Gobernador en hallar quien le diera las quatro Talegas que él se habia propuesto, quando el que mas le habia ofrecido una y media.

[76.] Mucho estrañaron en toda la Ciudad mi promocion, porque les constaba que yo abominaba el comprar Oficios, y por saber que el Señor Gobernador no los daba de otra suerte. Ellos lo atribuian á la buena voluntad de su Señoría para conmigo, y alababan mucho la accion de proteger y amparar á un Caballero pobre, porque no sabian este nuevo modo de codicia y de *busca*... Luego que tube mi caro Decreto, corrí la diligencia de buscar fiadores, Apoderado y de sacar las Instrucciones del Señor Capitan General y de los Oficiales Reales, que tubieron la generosidad de darlas gratis, porque se copiaron de las antiguas, sin reparar que

á muchas cosas estaban dmudadas ; pero en Manila no yhacen caso sino de lo que se á en retorno, que llaman *Derechos*. Habia habido en Zamboanga Religiosos de San Juan de Dios para la asistencia del Hospital que se habian yá retirado á Manila mas de diez años atrás ; y con todo, porque el Gobernador de aquel tiempo en aquel Presidio avisaba de la necesidad de componerles la Casa de su morada, desde entonces á todos los Gobernadores que habian ido, que serian unos ocho, les daban por uno de los Capitulos de Instruccion el que ayudaran á dichos Religiosos á acabar de componer y reparar su Convento ; y por mas que los nuevos Gobernadores hacian presente y reclamaban sobre este Articulo, les respondian los Oficiales Reales : « Tome vuesa Merced lo que le dán, porque si nó sería preciso hacer otras *Instrucciones* nuevas, y le costarian á vuesa Merced mas de lo que piensa. ¿ Cree acaso vuesa Merced que aqui no tenemos otras cosas á que atender ? »

[77.] Me informé y supe que en Manila residian tres Caballeros que habian gobernado la Plaza de Zamboanga : fuí á visitarlos para que me dieran alguna luz de lo que me convenia hacer en Manila antes de salir para mi destino. Era el uno chiquito de cuerpo, pero con grandes tacones ; nariz aguileña, zambo de piernas, Criollo de la Tierra y en todo y por todo un chisgarabís ; conocí luego por lo que me percibí en la conversacion que no sabia leer, y que era de quien el Poblano me contó el casito de trocar las cartas... Fuí á visitar al otro, que era Europeo y de buena presencia, ó como suele decirse, de fachada de Casa grande, y nada mas, porque ni sabia hablar seis palabras seguidas... Visité por fin al tercero, que era Criollo de Manila, muy capáz y sin Santos Christos grabados en los brazos, como los dos primeros : andaba con el cuello torcido, como tortuga ; el vestido muy llano, con fondos de sudor y manteca ; la peluca parecia nido de ratones ; tan flaco y descarnado

que parecia un esqueleto ; y segun despues me dixeron parecia hermano del *Licenciado Vigilia,* de Segovia : mis barruntos son que si su hermano no era, al menos era de aquella Descendencia por via recta. Sea ello lo que quisiera, él me recibió con mucha finura y agrado y me alabó mi Prebenda. « Vuesa Merced es nuevo en la Tierra (me dixo), y no tomará á mal el que yo como algo mas practico le dé algunos avisos para aquel Gobierno. Lo primero, ha de saber vuesa Merced que Zamboanga tiene fama de malsano : creo que algo hay de eso ; pero yo viví alli mis tres años sin especial novedad en la salud : á mi buen regimen atribuian todos el que no me hubiese muerto, segun lo que padecí. Le puedo asegurar á vuesa Merced que jamás hice en mi Casa excesos ni en comida ni en bebida. Mi trato ordinario era : por la mañana, un taza de chocolate algo aguado y clarito ; á las nueve y media, todos los dias, iba á visitar á los Padres [47], que luego mandaban sacar algun bizcocho y un traguito de lo muy bueno; estaba alli un ratito conversando y me volvia á mi casa fumando un buen tabaco, que regularmente me duraba hasta el dia siguiente, porque los mios, ó no eran tan buenos, ó al menos á mí no me gustaban tanto... A las once y media dexaba el trabajo y me sentaba á comer : el *ante* era un huevo del dia ; luego, un platito de mongos [48], y al fin dulce y agua. Este era mi invariable methodo, fuera de algunos dias que me convidaban, ó el Sargento Mayor ó los Padres, en que comia á lo mundano, pero casi siempre me costaba algun empacho y sendas lavativas ... » Si yo no supiera cierto que el tal dicho Caballero era Criollo y que manifestaba

47. A los padres jesuítas, únicos regulares que había a la sazón en Zamboanga.

48. Fruto de la planta leguminosa del mismo nombre ; constituye uno de los alimentos más generalizados en Filipinas : *Phaseolus mungo,* Bl. A pesar de lo mucho que los botánicos han encarecido la importancia del *mongo* (que tiene analogía con la lenteja), esta voz no figura en el léxico oficial de la lengua castellana.

tener algo menos edad de la que correspondia al *Licenciado Cabra*, creeria que era el mismo, mismisimo, que solo por perseguirme habia venido á resucitar á Philipinas...

[78.] Él prosiguió diciendo : « Vuesa Merced, naturalmente, llevará Sargento Mayor nuevo ; pues bien, yo le aconsejo que escoja algun pobre Diablo de Oficial de esos tontos que andan por ahi arruinados para que por su nulidad y pobreza no le pueda hacer mala obra en la Tienda. Quando llegue vuesa Merced á tomar su Gobierno, baxo qualquier pretexto detenga el sueldo de la Tropa por algunos meses, porque los Soldados son unos desdichados despilfarradores, la mayor parte casados, ó como casados, que para lo que estamos hablando es lo mismo, y si cogen el sueldo, prompto malgastan la Plata comprando cosas inutiles á los forasteros, con lo qual se quedarian hacinados en la Tienda de vuesa Merced los comestibles y los generos que del otro modo debian de servir para vestir á sus familias, y crea vuesa Merced que realmente luce mucho un Presidio quando la gente vá bien aseada y vestida. Yo les detube cinco meses el sueldo por lo dicho ; pero ellos fueron tan ingratos que me acusaron de cruel, quando todo era por su amor. Por lo que toca á los precios de sus generos, vuesa Merced es el dueño y hará lo que quiera y mejor le pareciere ; solo le advierto una cosa, y es que no consulte vuesa Merced escrupulos con los Padres, por[-que] ellos, encasquetados con su Moral de Europa, no se hacen cargo de que estamos en otra Tierra y que un pobre Gobernador ha dado su agradecimiento al Capitan General, ha tenido otros varios gastos y le cobran con rigor la Alcabala, y ello de alguna parte ha de salir.

[79.] » Sepase vuesa Merced que en aquel Presidio hay bastantes Cocales, con cuya Tuba ó Vino se embriagan los Soldados, de que se originan despues pleytos con sus familias, faltas á la Guardia y muchisimo abandono de la Disci-

plina Militar, etc., etc. Yo informé muy á lo largo contra dicha Tuba y propuse el proyecto de que se hiciera Aceyte. Me murmuraron mucho, diciendo que lo hacia para que emplearan todo el sueldo en mi Tienda ; pero sea lo que quiera, el Superior Gobierno la mandó prohibir por Bando público. Los Oficiales de aquella Plaza tienen el sueldo corto ; pero si el Gobernador quiere se puede quedar con todo haciendoles ir vestidos como corresponde á Oficiales del Rey de España. Otras muchas cosas pudiera añadir, pero las omito porque vuesa Merced, segun infiero, se habrá hecho yá cargo de que no vá á mudar de temperamento ni á tomar los ayres á aquella Provincia. » Con estos tan sanos y buenos consejos, y otros por el estylo que me dieron los practicos en la *busca*, apuré los Despachos, saqué el Situado, pagué al Gobernador lo prometido, empleé quatro mil pesos en generos de poco valor, compré un Champán (nombre de Barco Chino [49]), y con una Embarcacion del Rey que iba acompañandome para mi seguridad, emprendí el viage.

Capitulo XII

De lo que me succedió hasta llegar á Zamboanga.

[80.] Prevenido yá con todos mis Despachos é instruído en todos los modos ordinarios de *buscar*, como tambien en las costumbres de la gente de aquel Presidio por las buenas con-

49. Las palabras *nombre de Barco Chino*, que van entre paréntesis, acaso las ingiriese el que dirigió la copia. De todos modos, bien será que conste que el *champán* que define la Academia Española en su *Diccionario* no es precisamente la embarcación sínica tan generalizada en los mares del Extremo Oriente, y en todos ellos conocida con el mismo nombre de *champán*.

versaciones del hermano del Licenciado Cabra [50], en quien noté una suma curiosidad, pues en qualquiera punto que se tocaba me abria luego un gran tomo en folio, todo de su puño y letra, que él llamaba *Diario*, y me leia quatro ó seis hojas, en que estaban consignadas hasta la mas minimas menudencias ; en fin, alli estaba todo. Supe tambien cómo en dicho Presidio habia en otro tiempo uno que habia dirigido á dos Gobernadores y que estaba alli desterrado por una friolera, esto es, por haber dicho unas quantas Misas y haber confesado, siendo tan Lego como yó : habia sido castigado por la Inquisicion de Mexico á ser deportado á Philipinas. Esto no obstante, él fué bien recibido en Manila, teniendo mucha cabida en las principales Casas, sin desdeñarse ni aun los mas distinguidos de sentarle á su mesa, hasta que no sé qué otra travesurilla hizo que por de pronto fué puesto en la Galera de Cavite, y de aqui á su debido tiempo y por convenir asi, segun decian, fué conducido al Presidio de Zamboanga con un grillete. Para con aquellos Gobernadores que dicen *dempues* y *estogamo* era este tál el *non plus ultra y* un pozo de Ciencia ; y como él era vivo, servicial y locuáz, llegó á ser el todo ; hasta que se murió el que le protegia y se mudó el Gobernador, embiandole el Succesor con una cadena á otro Presidio para librar á Zamboanga de tal bicho. En Manila me hablaron muchos Caballeros por él, diciendome que me podia ayudar mucho en el Gobierno, por ser muy expedito y capáz y nada delicado de conciencia. En vista de estos empeños, pedí y obtuve que el Capitan General diera las correspondientes ordenes para que dicho *Misero* fuera buelto á Zamboanga para responder á los cargos que tal vez resultarian contra él, y alli castigarle segun su merito ; pero en realidad mi animo era valerme de su habilidad. Y aunque me disonaba mucho

50. En el manuscrito : *de Cabra.*

el haber de tratar con un azotado por la Inquisicion... sin embargo de acordarme de mi Señora Madre... me ocurrió aquel dicho : *Cum fueris Romæ, Romano vivito more.*

[81.] Salí, pues, de Cavite con mi Sargento Mayor, que era casado y en un todo conforme con las Partidas que me dictó el del *Diario*, porque era un mozo Europeo nada amigo de *buscar* y tan pobre que habia de estár solo atenido á su sueldo. Hasta Ilo-Ilo no hubo novedad, tratandole yo siempre como á hijo ; pero alli comencé yá á aborrecerle, porque se puso á jugar con el Alcalde, que segun lo que yo ví era el mismisimo mismo de quien me habia dicho el Poblano que se tomaba las turcas de quince dias, y cogiendole mi Sargento Mayor enzorrado y enratado, le ganó mas de mil Pesos, que yo los juzgaba como mios, pues á haber sido yo el de la Partida me los hubiera embolsado sin falta. Empecé desde entonces á mirar al tal Sargento Mayor con desprecio, pareciendome que teniendo yá tanta Plata no sería en adelante tan humilde, ni yo podria yá cogerle el sueldo en mi Tienda.

[82.] Como nuestra demora en Ilo-Ilo iba larga, me pidió licencia mi buen Sargento Mayor para pasar á Isla de Negros á ciertos negocios : se la concedí yo con mucho gusto para que otra vez no volviera á jugar con el Alcalde, y creí que quedandome yo solo con él le daria alguna buena entrada cogiendole con los cascos calientes ; pero conocí luego que Dios no ayuda á los [que] ván con mala intencion, porque yo estube enfermo toda la temporada, sin poder salir de Casa, ni menos jugar con el Alcalde ; y el dichoso del Sargento Mayor en Isla de Negros la emprehendió con tal ahinco con un Señor Clerigo Cura, que éste ni Misa dixo los Domingos por jugar, ni menos se acordó del Breviario en un mes. Perdió el dicho Cura tres mil Pesos, aunque no pudo pagar sino mil, y asi mi Sargento Mayor se halló con mas de dos mil Pesos efectivos, que para mí eran otros tantos

alacranes que continuamente me picaban. Empleó yá el dicho Mayor en Ilo-Ilo parte de su Caudal en generos para poner tambien su Tienda en Zamboanga. Con esto, pero pretextando otros motivos, tube con él algunos debates y sinsabores, tratandole de soberbio, etc. ; pero los Padres, que penetraban mi envidia, mediaron, se empeñaron por él, exôrtandole en mi presencia á que como á Superior me tubiera mas respeto. Hicimos por fin y por entonces las paces ; y yo le prometí mil cosas sin animo de cumplirlas, como despues se verificó. Llegamos al cabo á Zamboanga, y habiendo saltado en tierra con todos los honores de Gobernador, tomé posesion de mi Empleo con toda paz y quietud.

Capitulo XIII

De mi entrada en el Gobierno y cosas que hice.

[83.] Tomé yo posesion de mi Gobierno á mediados de mes, y para cobrar buena fama dexé á mi Antecesor que el Socorro de todo el mes corriera por su cuenta. Agradeciomelo mucho, y fió á los Soldados lo correspondiente á un mes entero; pero tambien por baxo cuerda fuí fiando al mismo tiempo, para pegarle chasco y para que viendo él que no podia cobrar, me regalara la lista de sus Deudas [51]. Al Sargento Mayor le dixe que en prueba de la buena harmonía y amistad que queria conservar entre los dos, le destinaba la Compañía Pampanga, que podia producir cien Pesos al mes para su Tienda, mandando á mi Tendero que no fiase

51. *Sic.* Se nos figura que el Autor escribiría : *lista de sus Deudores.* Así expresado parece más correcto.

á dicha Compañía. Quedó con esto muy contento mi Mayor, y todos pasmados al vér una accion tan generosa y que ningun Gobernador habia hecho jamás, pues todos mis Antecesores habian cargado y arramblado [52] con todo. Luego que yo supe que en la Tienda del Mayor se habian provisto y cargado bueno-bueno los Pampangos [53], mandé avisarles que no [obstante] lo dicho podian sacar de mi Tienda quanto quisieran, aunque lo hice con bastante disimulo, poniendo los generos en otra Casa, porque tanto se apoderó de mi corazon la codicia, que procuraba yo que mi Mayor se quedase sin generos y sin Plata, pues el tál no era muy malicioso y sí de muy buen corazon, y creia á ciegas en mis buenas ofertas.

[84.] Como yo estaba en el animo de seguir aquel consejo de *retener el sueldo* y qualquiera otro que me tubiera cuenta, por mas que clamaban y yo veia bien clara la necesidad, no obstante, yo me excusaba con mis muchas y graves ocupaciones en el nuevo Empleo, diciendoles cariñosamente que no les hacia falta el sueldo, supuesto que mi Tienda estaba abierta á todas horas y [en] ella se fiaba á todo el mundo y se daba á los Soldados quanto pedian. Y aun añadia : « Si yo doy ahora tan presto el Socorro, la mitad de la Plata se la buelven á llevar las Embarcaciones para fuera de la Provincia y yá no bolverá á entrar jamás en este Presidio : por lo tanto, mejor será aguantar un poco y lograremos el que la Plata del Situado vaya circulando de mano en mano sin salir de aqui. » Estas y otras especiosas razones eran mi alegato para retener el Situado.

52. En el manuscrito : *arramplado.*

53. Es decir, los individuos de la *compañía pampanga* de que se habla unas líneas más arriba. Con naturales de la provincia de la Pampanga, a partir de mediados del siglo XVII, formáronse algunos núcleos milicianos que dieron en todo tiempo excelentes resultados, mayormente los adscritos a los servicios de ingeniería militar.

[85.] Al poco tiempo llegó á Zamboanga aquel *Misero* que yo esperaba para que fuera mi Director. Le puse en el Castillo con orden terminante que no le dexaran salir ni aun le permitieran escribir, porque me convenia hacer creer que no me valdria de él si no para castigarle, segun sus meritos ; pero por la noche lo llamaba yo á mi Casa y gastaba con él muchos ratos en tendida conversacion. Él me hacia los borradores de las cartas y los expedientes que se ofrecian, por no estár yo aun al corriente del estylo de Philipinas. El modo de hablar de este Famulo era de Andalúz con bastante *ceceo* : él se fingia Europeo y contaba muchas mentiras que solo creian los bobos ; era de aquellos habladores de avenida que con lo que á él le sobraba de charla podian habilitarse de parlones mas de veinte mudos. En fin, parecia no haber nacido sino para adular y dár gusto á los Superiores. No se avergonzaba ni se acobardaba quando le mentaban su procesion pública por las calles de Mexico, antes bien hacia de ello gala, y decia que su gran capacidáz le habia hecho caer en aquellas niñerías.

[86.] Viendo él que yo estaba dispuesto para todo lo malo, me habla largamente, diciendome : « Señor, estamos en una Tierra capáz de bolver loco al mas cuerdo. Un Señor Gobernador de Zamboanga no es un *Quidam*, sino una persona muy caracterizada, y me persuado que quando vuesa Merced ha conseguido este Gobierno, seguramente tiene meritos para el Virreynato de Mexico, porque en las Indias no se premia ni la centesima parte de los servicios. Sin embargo, el hombre debe de tomar lo que la Suerte le ofrezca, y como dice Platon no pelear contra la Fortuna, porque esta Señora es una Dama muy melindrosa. Si los dos Gobernadores de esta Plaza que se fiaron de mi Direccion hubieran tenido bastante valor para poner en execucion y practica mis proyectos, ellos hubieran triunfado de sus Enemigos y yo no hubiera sufrido los desayres que son notorios ; mas ahora

que veo en vuesa Merced tan agigantado espiritu procuraré instruirle para que salga de su Gobierno con honra y provecho, que muy pocas veces se juntan. Vuesa Merced tenga entendido que quanto los Reverendos Padres le puedan aconsejar y decir lo sé yo tan bien ó mejor que sus Paternidades, con la diferencia que ellos siguen una Moral muy austera y añeja, y por lo tanto yá semi-caduca [54] ; pero yo sabré darle á vuesa Merced el verdade[-ro] y acomodaticio sentido de todas las Leyes Divinas y Humanas, segun que oy se usa y practica. Yo haré conocer al Mundo que el Gobernador de Zamboanga es un Magistrado *todo substancial*, sin dependencia alguna de *Entes Quimericos*, como dicen los Peripateticos ; que obra con mas absolutismo que el mismo Capitan General de Manila, porque éste tiene á su lado á los Señores Oidores y á los Ecclesiasticos, que todo se lo censuran y aun se oponen á sus mejores proyectos, amen de los Señores Oficiales Reales, que en tocando al Real Haber son unos Linces. Vuesa Merced con un buen Director lo tiene todo, sin necesitar ni de la Visita del Fiscal ni del Informe de los Fiscales Reales... Vuesa Merced se confesará, por cumplir con la Iglesia, aunque yá vá esto cayendo en desuso, y si le so[-bre-]viene algun achaque muy grave, entonces, como dice Galeno, ni el Medico puede visitar mas de tres dias al enfermo sin que reciba los Santos Sacramentos, só pena de incurrir *ipso facto* en todas las Censuras que contiene la Clementina *Si furiosos*, etc. ; *De quantitate mollis*, etc., etc.

54. En el manuscrito : *siguen* UN *moral muy* AUSTERO, *y por lo tanto ya* SEMICADUCO. Como se ve, el género masculino se mantiene persistentemente. Más adelante (§ 109), se lee : *por su eminencia en* EL *moral*. Y ya hacia el fin (§ 111), una vez más se mantiene la forma masculina : *en Filipinas se usa* OTRO *moral muy diferente* DEL *de Europa*. No es creíble que el Autor incurriese tan repetidamente en la equivocacion de hacer masculino lo que fué toda la vida femenino. Precisamente en el § 20 se lee : *sabia bien* LA *Moral*. Sin duda el plumario confundía la ciencia con el árbol.

A Misa se vá por mera Politica, y aun por distraccion, como asi mismo á todo lo demás, para que no digan...

[87.] » No ignora Vuesa Merced que las Costumbres llegan á adquirir fuerza de Leyes, como está constante y expreso en las de Toro y en varios Lugares de las Partidas; aqui hay costumbre muy antigua é inveterada de que el Gobernador se apodere de todo el Situado, lo qual es muy facil de hacer, y jamás se ha reparado en Manila nada sobre este particular : prueba convincente de su rectitud. La Real Hacienda abona el sueldo de veinte Pesos para un Proveedor-Contador, siete Pesos y medio para dos Escribientes y tres Pesos para un Escribano, que son treinta Pesos y cuatro Reales al mes; vuesa Merced siempre ha de tener Criados; señale, pues, y dé á cada uno el titulo de Contador y á otros dos de Escribiente, aunque nada entiendan, porque todo se remedia con emplear dos Soldados de buena letra dispensandoles las Guardias, y asi tiene vuesa Merced Escribientes de balde. Por lo que toca al Contador y al Escribano, corren de mi cuenta; yo haré todos los Escritos á éstos concernientes, y aunque no me sea licito firmarlos por mis pecados, lo puede hacer qualquiera otro. Todos los Sirvientes de la Casa Real pueden tener plaza de Soldados, que valen á dos Pesos cada una, y dandoles uno á ellos en ropa, ganará vuesa Merced tantos Pesos quantos Criados tubiere, y los tendrá con esto bien contentos y pagados. Vuesa Merced no repare en la Ordenanza Militar, que prohibe las plazas supuestas, pues en toda ella no se hace mencion del Gobernador de Zamboanga ni cosa á él parecida ; y como aquella regla del Derecho, dice : *Sermo communis nominen tangit,* los privilegios admiten ampliaciones, pero las ordenes prohibitivas se han de entender con restriccion. »

[88.] Muy bien me parecieron los acertados consejos de mi secreto Director; me pareció mas curtido en las maldades que le que me habia dirigido en la *Primería.* Me reia

yo de tanta broza como metia y amontonaba entre Leyes y Textos, y sobre todo al vér que al pobre Galeno le hacia Autor de las Censuras contra los Medicos que visitasen los enfermos, etc. No obstante, no se puede negar que ha visto campanas, que las habia oído tocar, mas él no sabía en qué lugar. Conocí entonces quiénes y quáles serian mis Predecesores, que le creian á ojos cerrados ; recordé tambien los fondos que tendrian los que en Manila me le habian recomendado, ponderandomele como cosa extraordinaria en Ciencias... De estos parasites nunca han faltado ni faltarán jamás en el Mundo ; hay epocas en que estan mas ó menos de moda. No obstante que yo conocia esto, no dexaba de estár dispuesto á seguir todos ó los mas de sus consejos, por lo que tenian de comodos y por lo que podian servir para saciar mi hambrienta codicia, si en todo y por todo fuera posible ; pero mi pobre Director no advertia, el desgraciado, que abriendome los [ojos] dandome consejos y suministrandome arbitrios para robar al Rey y para oprimir á los pobres, tambien me tomaria yo la libertad de pagarle á él segun sus depravados consejos, ó quando menos entretenerle con muy buenas palabras, y utilizandome de él mismo sin dexarle tocar ni medio Real, especialmente pudiendo yo á qualquiera hora ponerle una cadena, como él merecia y yo debia ; y con sola la amenaza de poner esta idea en practica se quedaria él mas palido que un difunto. Mucho abundaban en todas las Provincias de Philipinas estos malos Consejeros [55]... y muy engañado estaba mi

55. Alude, dicho se está, a los que *dirigían* a las autoridades españolas, que eran también españoles, si no de nacimiento, de raza. Luego vino la nube de los *directorcillos*, indígenas puros o amestizados de chino, que *dirigieron* a los gobernadorcillos ; es decir, hubo tantos *directorcillos* como municipios de naturales en el Archipiélago. La palabra *directorcillo* (como *fiscalillo* y otras de idéntica terminación) no figura en el léxico académico. Véala quien sobre esto

Señor Theologo, pues habiendo sido yo el que fuí desde niño, y siendo hijo de tan buenos Padres, necesitaba su Merced de mucho mas estudio para engañarme.

[89.] « Vuesa Merced tiene Champan propio (continuó él), y aunque realmente no le era necesario, porque las Embarcaciones del Rey le podrian conducir todos sus efectos, sin los cuidados de las carenas y sueldos de la Tripulacion, con todo, me parece bien, aunque no sea mas que por el *dicere* de la mala gente. Crea vuesa Merced que los Gefes que mandan las Embarcaciones, como Dependientes de vuesa Merced, se esmerarán en acomodar sus generos y cuidarlos como proprios, y aun mas, pues si el Gobernador les encarga lo suyo, dexan lo del Rey con el pretexto de que la Embarcacion estaba en mal estado, etc., y todavia con el auxilio de vuesa Merced se les suele dár las gracias por el gran zelo con que afectan servir al Estado. Si de Ilo-Ilo vienen cargamentos de gallinas y otras provisiones, tanto para el Gobernador como para otros particulares, aunque en el viage mueran muchas, las del Gobernador nunca se mueren ni merman, porque los que las cuidan procuran reemplazarlas con las del progimo, para que llegue completo el numero, como sucedió en este ultimo viage, que habiendo entrado la Peste en las gallinas del Champan, fueron preservadas del contagio las de vuesa Merced. Y yá que tiene Barco propio, llevese siempre esta maxîma, que me parece si nó del todo justa, al menos provechosa: nunca permita vuesa Merced el que carenen su Embarcacion en Ilo-Ilo, porque aquel Alcalde hará lo que todos, que es cargar bien la mano en la carena agena para que asi le salgan de balde las suyas. Es indecible el latrocinio [56] de los tales, sin el menor rastro de escrupulo. Esto facilmente se puede evitar

tenga curiosidad en el *Diccionario de filipinismos*, de W. E. Retana, publicado en el tomo LI de la R. H.

56. En el manuscrito : *latrocio*.

carenando vuesa Merced su Baxél en este Puerto, donde hay buenos Carpinteros, Calafates [57] y todo lo necesario, que siempre el Rey tiene prevenido para los casos de la comun igualdad. Tambien ha de procurar vuesa Merced que su Buque vaya comboyado de las Embarcaciones de la Plaza, por el peligro de los Enemigos, y aun para su defensa, en caso de perder la Conserva, podria ir armado con Armas del Rey. Con tal que vuesa Merced tenga nada mas que Piloto y Guardian de confianza se puede ahorrar el sueldo de los Grumetes ; porque aqui hay muchos Cautivos que desean bolverse á su Tierra, á éstos se les dá racion por cuenta del Rey, y hé aqui cómo vuesa Merced tiene yá tripulado el Barco sin gastar mas sueldo que el del Guardian y Piloto. La dificultad para la buelta se deshace con poner algunos Forzados, tal qual vagabundo y dos ó tres Grumetes de las Embarcaciones del Rey que los adiestren y enseñen.

[90.] » Aqui suelen escrupulizar algunos sobre estas ideas ; pero crea vuesa Merced que para todo hay salida, porque como dice Seneca *Quien sirve al Altar, viva del Altar.* Ahora bien ; vuesa Merced lleva todo el peso del Gobierno : ¿ qué mucho, pues, que se aproveche de Carpinteros y Calafates [58], forrados, jarcias, clavazon y otras fruslerías de la igualdad siendo todo para un fin tan santo como es el abastecer de viveres al Presidio y mantener en auge el Comercio, tan recomendado por las Leyes de Indias ? A mas de eso, nuestro gran Monarca es muy garboso y sentiria el que sus buenos Gobernadores andubieran cor raterías. Tambien ha de tener advertido vuesa Merced que aqui suelen venir algunas Embarcaciones de Provincias á comerciar y otras tambien de la Capital con el Real Situado ; á todas se ha de prohibir enteramente el Comercio : á las primeras, porque con el

57. En el manuscrito : *galafates*. En el párrafo siguiente (90) vuelve a escribir (el plumario, por supuesto) *galafates*.

58. En el manuscrito : *galafates*.

pretexto y entre las bueltas de los especiosos generos descubren y enseñan en el Presidio algunos malos vicios, que un zeloso Gobernador debe evitar y extirpar á todo trance ; á las de Manila, porque su unico y principal destino es el traher el situado, y nada mas ; y permitiendoles el Comercio tardarian mucho en bolver á su destino, contra la expresa voluntad del Capitan General, quien podria hacer cargo de tal omision en la materia al Gobernador. Todo se puede conseguir sin estrepito deteniendo el sueldo hasta que se vayan dichas Embarcaciones, como yá lo hace vuesa Merced, y dexando caer como al descuido algunas amenazas de que se verá precisado á embargar los generos por cuenta del Rey ; que todo esto suele producir muy buenos resultados, como es el procurar venderlo todo al Gobernador á los precios que él quiera, y el quedar ellos escarmentados para no bolver á caer en semejante situacion. Vuesa Merced paga su Alcabala en Manila, y aunque los Padres Curas dicen que en virtud de dicha Alcabala solo se le permite el Comercio, y nó se le dá facultad para el Monopolio, vuesa Merced, no obstante, vaya con la corriente, pues aunque ellos hablan fundados en Leyes expresas, hay yá muchas de ellas que *per non usum* casi quedan revocadas.

[91.] » Succede á veces que al pobre Gobernador no le es posible vender sus comestibles, con peligro de que se pierdan del todo: en tal caso hará vuesa Merced que su Criado-Contador presente un Escrito, que yo haré, pidiendo carne, etc., para la racion diaria, y vuesa Merced rompe con un Decreto : *Cumplase á la letra lo que pide la Parte*, etc. Y despues, quando tenga expendio la carne, arróz, etc., la saca vuesa Merced buena de los Reales Almacenes, ó si nó, si en realidad llegare á perderse en su Bodega algun Genero de los que el Rey tiene, se trueca en el Almacen y se dá por malo lo del Rey. Lo que aqui llaman Rentillas del Hospital es un renglon que bien administrado no dexa de dár algun

provecho : hablo por experiencia. Es imposible gastar en dicho Hospital los setenta ú ochenta Pesos mensuales de dichas Rentillas si el Gobernador no es muy caritativo con los pobres enfermos, pues teniendo la carne y el arróz sin pagar nada, necesita un Gobernador de todo su Santo zelo para dicho gasto ; lo qual conseguirá vuesa Merced embiando á pedir á Ilo-Ilo gallinas, azucar, bizcocho ó broas, etc., para que alla lo dén bueno, y por si acaso se perdiere, que vaya por cuenta del Hospital y de los enfermos. Pero quando llegue todo incolume lo cogerá enterito vuesa Merced, y conforme lo vaya pidiendo el Cirujano se le irá entregando, de esta manera: nunca se dará, por exemplo, sino una ganta de azucar, que se cargará por quatro Reales quando menos, porque ése es el precio corriente en Zamboanga, y asi, habiendo costado el pilon de azucar solos doce Reales, sacará vuesa Merced de diez á doce Pesos por lo menos. Lo mismo se hará con las gallinas, que alla cuestan á medio Real, cargandolas aqui á quatro Reales. Y asi en todo lo demas. Y no repare vuesa Merced en la practica de ésto, porque si nó, como yá tengo dicho, no se podrá gastar con los enfermos lo que el Rey les dá. La Caridad, que es ingeniosa en extremo, discurre mucho. Fuera de que podrá vuesa Merced, ahora que se halla enfermo, comer buenas gallinas, bizcochos, broas, etc., todo en realidad de su Casa, pero á cuenta de dichas Rentillas y cargando al Hospital lo que vuesa Merced gastare, pues si el Rey con tanta liberalidad dá esas cosas aun á los mismos Galeotes, ¿ quánto mas y mucho mejor empleado estará en un Gobernador que se desvela y pierde la salud discurriendo Arbitrios para el adelantamiento de su Real Patrimonio ? Y aun soy de parecer que siendo tan importante la vida y salud de vuesa Merced, podrá sin escrupulo hacer lo mismo estando bueno, para conservar una prenda tan amable y tan necesaria para aguantar y sobrellevar las pesadas cargas del Gobierno.

Yá tengo dicho cómo aqui no se ha de reparar en pelillos ni hacer caso de hablillas, pues que mientras vuesa Merced obre con sana intencion siempre saldrá victorioso. Los Padres [59], como son de diferente profesion, suelen reprobar la conducta de los Militares, y aun algunas veces escriben tambien sus *Diarios* y largas *Relaciones* de lo que pasa en la Capital ; pero yá está visto y probado que de nada sirven sus papeladas, porque yá en Manila se han desengañado que es mejor que *tractent fabrilia fabri.* ¡ Yá vuesa Merced me entiende !...

[92.] » Tambien ha de tener presente vuesa Merced que siendo nuevo en el Gobierno ha de disimular algunas cosas, aun de aquellas que parezcan más provechosas, hasta que las Embarcaciones que truxeron á vuesa Merced se buelvan ; y aun digo mas, que es muy conveniente tratar bien, aunque sea con repugnancia y nada mas que exteriormente, á todos los que puedan escribir contra vuesa Merced, para que asi alucinados, ó no lo hagan, ó al menos no sea tan prompto, y entonces logrará que los informes de vuesa Merced tengan doble fuerza en Manila ; porque aunque en la Capital no se haga mucho caso de lo que digan contra vuesa Merced, podrá tal vez excitar la codicia del Capitan General y de algunos otros para que con pretexto de la paz y quietud del Presidio den por vacante este Gobierno, para que los nuevos Pretendientes la compren bien. Y crea vuesa Merced que la maldita codicia, mucho mas que el credito que alli se dá á las Castas ni de Religiosos ni de qualquiera otros, es la que ha mudado y muda continuamente tantos Alcaldes y Gobernadores antes de tiempo. En logrando vuesa Merced que escriban bien de su Gobierno, ó al menos que no escriban mal á los principios, despues yá puede portarse con toda la

59. Refiérese a los jesuítas.

despotiquéz [60] que le dicte su inclinacion. Esta es la practica que observaan los Señores Gobernadores, Capitanes Generales, y demás altos personages de Manila, sin que luego jámas se pueda persuadir á la Corte de Madrid cosa alguna contra los que comenzaron del dicho modo. »

[93.] Ni todo el Infierno junto es capáz, decia yo á mis adentros, de dár tal conjunto de consejos, como me daba á mí el *Caballero de las Misas*, ó sease el *falso Misero* ; lo que en parte nada lo estrañaba yo, porque quien habia tenido atrevimiento para subir al Altar y causar tantas Idolatrías, aunque materiales, y sentarse en el Santo Tribunal de la Penitencia á ser tambien causa de tantos sacrilegios y acaso, acaso de muchisimas Condenaciones, yá le sobraba mas que mucho para ser yá nó como quiera Diablo, sino algo mas que Diablo. Con todo, yo gustaba mucho de oír sus peregrinas ideas tan bien acomodadas á mis muchas ganas de *buscar*, y proponia en mi interior el cumplir exactamente quanto me decia y aun algo mas que yo discurria. En pago de sus consejos, yo por mi parte le consolaba á él diciendole que luego que salieran las Embarcaciones le daria entera libertad ; que tubiera paciencia, por convenir asi tanto á mi honra como á su provecho, y para que en Manila no se supiera que yo tan expresamente obraba contra las superiores Ordenes. Prometíle tambien la Direccion de mi Gobierno, como asi mismo la de mi conciencia, en todo y por todo. Él me propuso otros muchos y varios proyectos, que se veran y saldran á relucir en el discurso de mi Gobierno, aunque no todos.

---

60. *Despotiquez* no figura en el *Diccionario* de la Academia. Salta a la vista que equivale a *despotismo*. Con esta significacion se usa en algunos países de la América española.

Capitulo XIV

En que se dá alguna noticia de mi Gobierno.

[94.] Imbuido yo yá mas que bien en todas las diabolicas maxîmas de mi excelente Director, comencé á gobernar el Presidio siguiendo el sistema general de mis Antecesores, con algunas pequeñas adiciones. Sin embargo de haberme costado el Gobierno las quatro consabidas Talegas, iba yo publicando que me lo habian dado por convenir asi al Real Servicio y por solos mis meritos, como comunmente dicen todos los que como yo adquieren Empleos en Philipinas. Mi primer cuidado fué el informar al Superior Gobierno de lo destruida y malparada que habia encontrado aquella Plaza, en todas lineas, materias y formas, y que me temia mucho que tal vez no podria yo corregir tantos males en todo mi tiempo, por ser preciso en muchas cosas obrar contra la comun corriente, con lo que se adquieren mas odios que alabanzas ; pero que estaba resuelto á atropellar por todas las dificultades, sacrificando mi salud, vida y conveniencias, pues que á eso me obligaba la memoria de mis buenos Padres, la educacion que les debia y mi muy justificado proceder en el Real Servicio en las tres partes del Mundo. Escribí tambien á los Oficiales Reales dandoles á entender el deplorable estado en que habia encontrado la Plaza, por lo que á su incumbencia les tocaba ; pero les prometia portarme de tal manera en el manejo del Real Haber, que no dexaria á sus Señorías nada que desear y sí mucho que agradecer á *Avellaneda*, por sus desvelos. Dí cuenta á mi Apoderado sobre lo concerniente á nuestro mutuo particular, incluyendole algunos especiales encargos

para quando fuera tiempo cportuno. Como yo me temia la mudanza de Gobierno en la Capital, avisé al Apoderado de que no reparara en alargar otras quatro Talegas al nuevo Gobernador, Capitan General, en caso necesario ; pero con la advertencia que se habian de sacar del nuevo Situado, como la otra vez se habia hecho, y á los Señores Oficiales Reales les regalara tambien una Talega ó algo mas para que fueran justos en el informe que el Gobernador, Capitan General, les habia de pedir para la libranza de dicho Situado. Todas estas diligencias eran precisamente necesarias, só pena de que me embiaran Succesor y quedarme yo por puertas ; pues no dandome tiempo para la *busca*, no podria yo componerme ni quedar bien con la Señora Real Caja, con quien estaba en descubierto de cinco mil y quinientos Pesos, empleados en mi Decreto, y avio, etc., etc.

[95.] Luego que tube concluido mi despacho de Informes, Residencias y demás, hice que salieran quanto antes las Embarcaciones para sus destinos, para poder yo gobernar con toda la necesaria libertad. Desde muy mozo tube yo siempre grande inclinacion al genero Femenino, y á esto casi atribuia todas mis desgracias ; pero viendome en una Tierra tan aproposito para soltar las riendas del apetito [61], mandé por de pronto disponer mi interino Palacio á modo de Laberinto, con disimuladas puertas y muchas y varias divisiones, que todas se comunicaban por conductos que

61. En el manuscrito : *del apetito. Mandé por de pronto...* Mucho se ha escrito en todo tiempo acerca de los estragos que en Filipinas causa la sensualidad. El ya citado P. MURILLO VELARDE, en su mencionada *Historia* (lib. I, cap. XI), dice : « No es creible lo que domina esta pasion en estas regiones... El temple del Pays, la abundancia, el regalo, la desnudéz, la delicia y la ociosidad son una yesca continua y un fomento perenne de este fuego infernal. La freqüencia de las ocasiones, la facilidad del tropiezo, las innumerables redes de este vicio son como un horno encendido, cuya voracidad apenas reserva la elevacion de los cedros. »

yo sabia. Puse dos escaleras : en la primera tenia mi Cuerpo de Guardia y por ella entraba y salia todo el mundo, sin distincion ni reserva ; mas por la escalera secreta solo se permitia el transito á las *Devotas* del Santo y del Santuario, y ellas eran tantas que parecian un Hormiguero ; y la escalera *Santa* se hallaba mucho mas usada y mas freqüentada que la Principal. Los que veian mi Palacio decian que se parecia al Castillo de las Siete Torres, de Constantinopla, pues tantas habia yo mandado hacer ; pero otros, y eran los mas advertidos y mas diestros interpretes de mi voluntad, lo comparaban al Harem de la misma Ciudad. Esto era en mis primeros principios, que procuré divertirme con algun disimulo, y aun llegué á echarla de rigorista castigando algunos excesos y reprehendiendo asperamente á los que con demasiada libertad se atrevieron á hablar contra otros, especialmente si eran Superiores y personas de distincion. Pero al conocer yo la Tierra y al vér que en este Pays se hacian estas cosas á las claras, comencé á reirme de todo y de todos, de tal suerte, que aun quando subiesen á visitarme los mismos Religiosos y Oficiales, yo no me cuidaba de ellos: muy sereno me estaba rodeado de mugeres, ahorrandome yá el trabajo de hacerlas retirar ni esconder en el Laberinto. Cierto que todos me murmuraban, pero yo me reia de todos, y á la mia siempre. Al dia siguiente á la salida de las Embarcaciones para Manila, en cumplimiento de mi palabra, llamé yá á mi Casa al *Director* y le entregué el Archivo para que corriera por su cuenta. Por tener yo especial articulo de prohibicion en mis reservadas *Instrucciones* de extinguir á todo trance el ilicito trafico de la Tuba de Coco, habia yá echado Bando publico de tál prohibicion, mandando desde el mismo dia de la publicacion quitar y destruir todos los Bombones y Aparatos que servian para el efecto. Y aunque en dicho Articulo se me prevenia que comenzase por la del Rey y la de los Padres, para que los Particulares

siguieran el exemplo sin dificultad, no obstante dexé á los Padres en paz, para poder yo hacer mejor la mia ; puse Manguetes [62] y aparatos en los Cocales del Rey y todos los dias me entregaban quarenta Gantas de Tuba, que venian á ser poco mas de cinco Pesos, que diariamente entraban en mi bolsa libres de polvo y paja, y sin gastar nada en Mananguetes, por [ser] toda gente del Rey. Prohibí por Bando público los Juegos ; pero yo secretamente puse seis Casas de Juego, cuya saca y producto me daba como unos veinte Pesos diarios, que no me venian mal, yá para aumento de mi sueldo y yá para pagar la Alcabala.

[96.] En Manila me contaron un casito de un Gobernador de esta Plaza que truxo provision de *pitos* y obligaba á los Soldados á comprar pitos á proporcion de lo que compraban en su Tienda. No me disgustó la especie, y recogí yo gran porcion de leones y otras figuras y juguetes de China y Europa, parte regalada y parte comprada. Luego que me ví solo dí orden al Tendero para que hiciera lo mismo con mis leones y chucherías [63] ; de suerte que si el Soldado pedia seis Pesos de tienda habia de sacar tres leones, etc., por tres Pesos, y los otros tres restantes en lo que pedia. Los Soldados no gustaban de leones ni chucherías, pero mi Tendero, bien instruido, les decia que dichos figurones, sin gastarles morisqueta, les servian de mucho adorno en sus Casas, que en todo caso debian de tener decentes, y que por lo mismo habia gastado yo el caudal en Manila, para que ellos lo hicieran en Zamboanga. Por lo demás, la costumbre de mi Tienda era bien sencilla ; á saber : pedia un

62. Unas líneas después, *mananguetes*. No hemos logrado saber qué sean estos *manguetes*, o *mananguetes;* pero, a juzgar por el contexto, parece que se trata de indígenas asalariados con fondos de la Real Caja que ejercían funciones de vigilancia en los cocales de su majestad.

63. En el manuscrito : *chicurías*, y unas líneas más abajo, *chichulías*.

Soldado tres Pesos para seis meses : dabale yo el *Vale* para el Tendero, que obraba segun mis instrucciones. Éste les decia : « Ahi ván los efectos valor de seis Pesos, y si ustedes los han de malvender fuera, yo los bolveré à tomar con alguna rebaxa », que regularmente era la mitad : con esto les daba sus tres Pesos en Plata, y el Soldado que necesitaba comer empleaba dichos tres Pesos en comestibles en alguna de mis otras Tiendas, y yo me quedaba con toda la Plata y efectos comerciales ; y los seis Pesos de la deuda se los rebaxaba del sueldo á su tiempo, porque mi Director me decia que *tuti conscientia* se podia hacer, citandome varios Autores que trataban de *usuriis*. Éste era en suma mi modo de vivir y gobernar la Plaza de Zamboanga.

[97.] Tambien mandé publicar las Residencias, tanto del que habia fallecido como del que quedó interinando. Del primero tenia poca esperanza de sacar provecho, porque llegué tarde y yá el producto de la Almoneda se habia introducido por via de Embargo en las Reales Cajas, y por estár yá el Expediente en Manila no pudo mi activo Director dár arbitrio de provecho en la materia. Es verdad que al pasar yo por Ilo-Ilo supe que alli tenia el Difunto unos quinientos Pesos, que luego dí las correspondientes ordenes para que vinieran á mi poder. Viendo yo que nada mas podia pillar, deseaba no gastar mucho tiempo ni papel en tal Residencia, y mucho mas habiendome dado en Manila ciertas cartas testimoniadas que se habian escrito contra los procederes de dicho Difunto, de las que habia yo de hacer estrechos cargos al Albacea. Quando me ví con éste determiné allanarlo todo, haciendo decir á los Testigos que todo aquello era falso ; y en realidad asi convenia, porque aquellos papeles me enseñaban varios proyectos de *busca* y yo estaba con animo de aprovecharme de todo.

[98.] Despachado asi con toda rapidéz este negocio, solo me restaba pelar el pichon del Interino, que estaba bien

gordo, para lo qual le dixe un dia que no pasara pena por la Residencia ; que yo habia de ser su Juez y le estimaba mucho, dandole á entender que con mil Pesos adelantados saldria bien de qualquiera apuro ; pero el Interino, que segun el informe de todos nada tenia que temer, no se dió por entendido á tan caritativa insinuacion, y se contentó con responderme que esperaba de mi rectitud toda Justicia, y nada mas pedia ; ni se explicó con nada mas de consideracion que algunas niñerías frivolas, que yo con toda llaneza le tomé. Mi Christiano Director, picado por haberle castigado dicho Interino embiandole con cadena á Misamis, bien deseaba hacerle todo el daño posible ; mas yo no permití que se ensangrentara la Pluma, porque le conceptuaba mas que capáz para confundirnos á los dos ; porque en un cargo que se le hizo nos dió tal respuesta, que tubimos por muy conveniente el no molestarle mas. Era tan habil el tal maldito de Interino que estaba al corriente de mi vida y costumbres, y aun procuró saber cierta cosa... que me obligaba á callar: conque siendo él tál, y no teniendo por qué temer, pues que todos le deseaban por Gobernador en propriedad, bien se dexa entender quán estiptico [64] sería de bolsa. Considerando yo todo esto, y viendo que no podia sacar zumo por mas que exprimiese y que el dicho Interino podria en la Capital [65] hacerme mucho daño, si queria, determiné acabar la Residencia con toda paz y sosiego y dedicarme completamente al cumplimiento de mi obligacion.

[99.] Desembarazado asi de esta empalagosa Residencia, embié dos Embarcaciones á Joló y Islas adyacentes, anunciando á aquellos Sultanes y Reyes cómo mi a[-ni-]mo era vivir en buena harmonía con sus Altezas, y que olvi-

64. En el manuscrito : *estitico.*
65. Es decir, en Manila.

dando los disgustos pasados freqüentaran sin rezelo esta Plaza con sus Embarcaciones de Comercio, como antiguamente se practicaba. Participéles tambien cómo el Superior Gobierno habia sentido mucho algunos de los excesos de mis Antecesores ; que yo venía con Instrucciones amplias para todo. Embiéles de regalo algunas cosas de poco valor, pero de estimacion entre ellos. Mis Embaxadores llevaban para el Comercio bien cargadas las Embarcaciones, que tubieron buena Feria, y á su buelta las acompañaron otras de aquellos Reinos con gran consuelo mio, pues además de la gran ganancia que me dexaba su Comercio, de que solo yo gozaba por tenerlo prohibido severamente á todos los demás, como los Moros y Sangleyes [66] son tan dados al Juego (el que yo, á pesar del consabido Bando, permitia), resultaba de aqui que ninguna noche me baxaba de cinqüenta Pesos la *saca*, y de esta suerte me quedaba yo con sus generos y su Plata. Y lexos de escarmentarse bolvian para desquitarse ; pero siempre resultaba que yo ganaba á dos manos, por el Comercio y por el Juego. Todo iba á pedir de boca y yo estaba yá tan instruido en las maxîmas de buen Gobierno que no solo me consideraba sin necesidad del Director, sino que me creia suficiente y capáz hasta para el Gobierno de toda la Monarquía. Animo tube de pagar al *Miscro* sus Consejos como merecian, pero me contenia el vér, que era contra la corriente de estas Islas el perseguir á los Picaros. Quando oía yo contar cosas de las que pasan por aca, me decia yo á mis solas : « Mucho mas se podria decir de mí, si supieran toda mi vida. » Muchas veces me acordaba de lo que habia oído á un Mulato en la Carcel de Mexico : « Señores (decia), no hay Tierra como Philipinas, pues hasta á mi me llamaban *Señor Español.* »

66. Nombre que se dió en lo antiguo en Filipinas a los mercaderes sinenses, y que luego se hizo extensivo a todos los individuos de picha raza, cualquiera que fuese su profesión.

[100.] Quando algun atrevido se oponia á mis designios, aun quando éstos fueran injustos, formaba mi Director contra él un expediente con todas sus circunstancias, sacando siempre á relucir que se atrevian á vulnerar la Authoridad Real y denigraban mi conducta en el Real Servicio; luego ponia Testigos que juraban y firmaban toda la papelada sin saber su contenido. En nada se halla dificultad en Philipinas, pero mucho menos en Zamboanga y en las mas distantes Provincias de la Capital, donde quanto mas lexos mas abunda el despotismo. Por un toma alla esas pajas y por la mas minima friolera apeaba yo de su Empleo á un Oficial de la Plaza y ponia otro en su lugar. ¡ Contemple el curioso lector qué complacencia no causaria á un hombre de mis circunstancias, de mi alcurnia y de mi educacion el verse con mas Authoridad que la que tienen los Generales de Exercito y los Virreyes en España, haciendo yo y deshaciendo los Capitanes de Mar y Tierra y sus Subalternos á mi capricho ! ¿ En dónde se logran estas prerogativas fuera de Philipinas ? Todos los dias daba gracias á Dios y me encomendaba á mi bienhechor el Poblano por haberme metido en la cabeza mi venida á esta Tierra en calidad de preso, pues de otra suerte no hubiera yo medrado tanto, ni con mucho ; porque aunque en Philipinas se atiende bastante al porte de acá, con todo, sirve aun de mayor recomendacion el traher los meritos ultramarinos, asi como es mas estimada la Nobleza antigua y probada en varias audiencias que la moderna y reciente.

[101.] Lo que en esta Tierra causa el mayor gozo y contento es el considerarnos todos sin tener que perder y sin esperanza de recobrarlo ; por lo menos ninguno puede, por mal que le persiga la Fortuna, caer mas abaxo de lo que antes se hallaba. ¿ Quién es capáz de acobardar á uno que habiendo venido á la Tierra con doscientos en las espaldas se echará sus cuentas, que seran siempre las del Perdido, y dirá :

« En qué pueden parar las cosas, en que me quiten un Empleo que yo nunca merecia, que me despojen de lo que yo con tantas y tan viles trazas he robado y me hundan en una Carcel ? Nada de esto temo ni me asusta, porque al fin me sacarán, y segun la costumbre de la Tierra dentro de poco me daran otro Empleo tal vez mexor que el que antes tenia ; y aunque no me restituyan lo robado, por no ser costumbre, por no ser mio ni tener los apresadores obligacion de ello en conciencia, al menos me pondran en estado en que yo pueda hacer otras presas, que aunque nunca se podran lexitimar, se declararán por validas, al menos en parte. »

[102.] No dexaban algunos de escribir contra mí á la Capital sobre algunos puntos que les parecian mal. Y por mas que en Manila se atienda poco á los informes de los Eclesiasticos, quando les tiene cuenta á aquellos Señores no dexan entonces de darles la importancia á su modo ; y aunque mi Director me habia prometido una indemnidad universal, los informes que contra mí alla llegaron picaron y excitaron la codicia del nuevo Gobernador, Capitan General, que deseoso de cogerme otras quatro Talegas se explicó su Excelencia con mi Apoderado, diciendole que le era preciso mandarme Succesor, por mis muchos excesos ; y aun añadió que no habiendo yo cumplido con el encargo de unas Perlas que me habia hecho, esperaba comprarlas con la multa que me impondria por haberme yo portado tan mal y haber robado tanto sin ningun temor de Dios. Tambien supo mi Apoderado que se habia tomado muy á mal el que yo me valiera del *Misero* para Director, aunque en todo mi Gobierno habia él firmado cosa alguna. Dióme aviso mi fiel Apoderado de cómo no habia podido recabar ni conseguir cosa alguna favorable, ni aun ofreciendo las quatro Talegas que daba el propuesto para mi reemplazo, porque el Señor Gobernador de Philipinas tenia esperanza

de que el nuevo se portaria mejor con su Señoría, y que por este medio conseguiria las Perlas que tanto deseaba. Advertiame tambien que procurase componer y arreglar mis cosas, poniendo en salvo mi Caudal para que hubiera [67] para todo; que me portase garboso con mi Succesor y Juez de Residencia, que iba muy hambriento de Talegas.

[103.] Luego que recibí este desagradable aviso me puse á considerar las bueltas que dá la inconstante Rueda de la Fortuna; inmediatamente puse al Director en la cadena, tratandole mal de palabra, etc., y aunque en el tiempo que estubo conmigo nunca le permití ni manejar Plata ni usar casaca, como antes le permitian sus dirigidos, desfogaba yo contra él mi mal humor llamandole ingrato...Llegó por fin mi Succesor, muy ansioso de Pesetas. Procuré contentarle regalandole lo que le habia costado el Gobierno, pues mas quise yo adelantarme en su obsequio que aguardar á que se impresionara mal contra mí. Baxo esta influencia Divina se empezó mi Residencia, y aunque me costó algunos tantitos mas, por fin salí bien, porque los principales cargos que él me podia hacer eran tambien contra sus propios intereses; asi es que se sofocaron, como tambien habia [yo] hecho con mi Antecesor. Comencé luego á hacer la entrega de la Plaza, en cuya operacion tardé algunos meses, por estár fuera algunas Embarcaciones de su pertenencia. Como yo me acordaba muy bien de lo que me habia pasado en la *Primería*, y que entonces quedé perdido por no haber puesto en salvo á su oportuno tiempo mi Caudal, de antemano ahora yá habia asegurado la mayor parte de él en Ilo-Ilo, para recogerlo de paso á mi buelta para Manila.

---

67. En el manuscrito: *huera*.

Capitulo XV

De mi retirada á la Capital y de lo que me pasó con los Oficiales Reales.

[104.] Acabada mi Residencia primordial y firmadas las entregas de todo quanto estaba á mi cargo, revisé mis cuentas para presentarlas á los Oficiales Reales, y me hallé que me faltaban aun muchos recaudos para la segunda y terrible Residencia. Todos los mandé escribir inmediatamente, y aunque con fechas atrasadas me dió el bueno del Escribano el *de que doy Fé*, por ser asi costumbre antiquisima y porque todos lo hacen asi. Sali, pues, de Zamboanga y dirigiendome á Ilo-Ilo á recoger mi Caudal, dí traza de que fuera trasportado á Manila sin que le olieran el rastro, para no verme otra vez perdido, como me succedió en Mexico por no haber escondido mis Talegas. Llegué, en fin, á Manila y fui luego á presentarme al Señor Gobernador, Capitan General, etc., etc., y este Señor me recibió muy frio y enojado. Hablamos luego en audiencia reservada, y dixele : « Señor, tan solo traigo seis mil Pesos de mi Gobierno, porque me persiguió la mala Fortuna y he tenido varios contratiempos y desgracias, y mis cuentas con la Real Hacienda estan algo atrasadas, por lo qual suplico á vuestra Excelencia se compadezca de este pobre desgraciado. » Respondióme él sonriendose : « ¡ Vaya usted á contar á su abuela esa mentirilla ! Tres Situados ha recibido usted, que son quarenta y cinco mil Pesos, que estoy seguro que todos se los ha recogido usted en su Tienda. Pues qué, ¿y el Comercio, no le ha dado á usted siquiera quarenta mil quando menos? ¡ Vamos, Señor Don Fernando, suelte usted algo mas ! Acuerdese que tengo

muger y dos hijas que me han pedido Perlas. » Al vér yo que su Señoría estaba enterado de mis cosas, le dixe : « Señor, quinientos Pesos he empleado en seis Perlas que traigo para el mismo fin, si su Señoría gusta servirse de ellas; pero Plata no tengo mas que las dichas seis Talegas, que dexo á la discrecion y caridad de su Señoría. » « Dexeme usted (me dixo con mucha gracia) quatro Talegas y las seis Perlas; regale mil Pesos á los Oficiales Reales, que con eso le daran inmediatamente finiquito de sus cuentas, y aun le quedará á usted una Talega, á mas de las escondidas, para su manutencion », etc., etc.

[105.] Luego que me despedí de su Señoría me dirigí á mi Casa, donde yá hallé al Contador de Resultas, que me estaba esperando y que regularmente es el primero que visita á los Alcaldes quando buelven de Provincia : me dió a bienvenida, alegrandose mucho de verme con salud y bien aprovechado, segun tenia noticia, y se despidió. Al dia siguiente me escribió pidiendome un poco de cacao, un quintal de cera y cinquenta Pesos que necesitaba para gastos de su Casa. Díme por entendido y me hice la cuenta de que era preciso regalar para que quanto antes me dexaran libre.

[106.] Visité á los Señores Oficiales Reales y les supliqué me ajustaran mis cuentas, porque deseaba vér cómo quedabamos. Pidieronme todos los papeles de cuentas y trescientos Pesos para los gastos de coordenarlas segun el estylo de Contraduría. En todo obedecí, y salió la resulta de tres mil y quinientos pesos contra mí ; porque aunque segun mis cuentas solo estaba yo alcanzado en quinientos Pesos, ellos al cotejarlas me añadieron las carenas de mis Buques, las Jarcias y Velas que yo habia sacado de los Reales Almacenes, etc., etc. Insté yo á este cargo diciendo que no se podia haber gastado tanto, á que me respondieron : « Si nosotros quiesieramos hacerle daño le podriamos cargar hasta la cuenta que acabamos de recibir del Alcalde de Ilo-

Ilo por las carenas de los Baxeles del Rey, de todo lo que usted tiene la culpa por haber empleado la Maestranza del Presidio en sus Embarcaciones de usted. » A vista de esto, supliqué que se revisaran otra vez mis cuentas, y la erré, porque me añadieron al alcance pasado mil ciento noventa y siete Pesos, siete Reales y un Grano. Viendo yo la Rethorica que se usa en Contaduría, de subir siempre y no baxar nunca, temí que aquel Grano produjera alguna gavilla de Pesos que me costara caro, y culpandome á mí solo de mi imprudencia, me decia á mis adentros : « Si yo me hubiera aquietado y me hubiera avenido con la primera decision de estos Señores, que son tan timoratos y arreglados en sus Oficios, no hubiera subido el alcance el segundo escalon, pues aunque el viejo flaco y lagañoso de las *Resultas* hubiera puesto algun reparo, era de creer y de esperar que con el cacao, la cera y los cinquenta Pesos que yá tenia, añadiendole algo mas, se hubiera moderado y aun se hubiera inclinado á mi favor, como acostumbraba con los pobres ; pero ahora yá no hay remedio. » Díme por contento con la definitiva Sentencia de los Señores del Tribunal y acepté con resignacion quanto se habia fulminado contra mi bolsa. Y luego me intimaron que pagara los quatro mil seis cientos noventa y siete Pesos, siete Tomines y un Grano, só pena de rigorosa prision. No me convenia el pagar de contado, aunque tenia con qué, porque me exponia á que viendo los Jueces la facilidad con que satisfacia el debito se dexaran vencer de la tentacion de sacarme algo mas, revisando otra vez mis cuentas. Dixe, pues, que no tenia ni mil Pesos y que me era imposible el pagar ; pero su respuesta fué ponerme in continenti en la Carcel de Corte.

[107.] Quise yo al principio hacerme el remolon, como dicen, y dár á entender á los Oficiales Reales que no tenia absolutamente mas que lo que yá habia manifestado y vér si asi, desesperados de poder sacar mas, me libraban ; pero

era empresa ardua y dificil para unos Caballeros tan concienzudos y tan zelosos del Real Haber, pues que aun quando de fixo no sabian lo que tenia escondido, debian de sospechar que habia algo. Vino otra vez el lagañoso de las Resultas á vér si vendiendoseme por Amigo me podia sacar algo acerca de mi Caudal ; pero llegó tarde su Merced, porque yá tenia yo demasiada practica en las Islas para dexarme engañar de tales gentes. Despidióse de mí dandome algunos buenos consejos para mi gobierno. No tardé yo en llamar al Depositario de mi Plata para consultar con él lo que deberia hacer : discurrimos entre los dos un rato sobre cómo podriamos pegar un chasco á los Oficiales Reales, y despues de varios planes y debates determinamos con unanime parecer de valernos para ello del mismo Gobernador, Capitan General, y regalarle algo para que se compadeciera de mí. Fué mi mismo Depositario á verse con su Señoría, y le dixo que si se compadecia de mí y me libraba de los Oficiales Reales él buscaria entre los Amigos alguna Plata con que mostrarse agradecido. « Bien ha visto Avellaneda (le respondió el Gobernador) quánto he hecho por ayudarle, y ahora mismo, si estuviera en mi mano, le favoreceria como siempre ; pero esos Señores Caballeros son muy poderosos quando se atraviesa la Real Hacienda. No obstante, vea usted á quánto podrá llegar esa limosna y con todo secreto avisemelo, para que yo pueda tomar mis medidas. » Luego que yo esto supe, la buena intencion del Gobernador, tomé la determinacion de sacrificar dos Talegas mas con quatro Perlas medianas para sus hijas. Tomado este animo, bolvió mi Amigo á hablarle, y en una audiencia secreta le explicó todo lo que habia sobre el asunto. Todo se iba arreglando y solo hallaba el Gobernador la dificultad en el modo, para que los Oficiales Reales no le pudieran hacer perjuicio ; pero como su Señoría era ingenioso, pronto discurrió un medio facil, si á mí me tenia cuenta, y era obligar á los Ofi-

ciales Reales á finalizar mi Causa, y viendo que yo no tenia con qué satisfacer, desterrarme á Nueva-España. Este era mi deseo ; pero los Oficiales Reales se oponian, diciendo que enviandome á otra Alcaldía podrian cobrarme la Deuda, pues que asi se practicaba con los que salian alcanzados. Pero el Gobernador les puso mil dificultades, no siendo la menor el poder hallar Fiadores, pretextando [68] que era muy consiguiente el salir mas alcanzado en la segunda Alcaldía, con segundo perjuicio para la Real Hacienda, de lo que él nunca sería responsable, si asi se le precisaba á obrar. En fin, se resolvió que se executara mi destierro, aunque los Oficiales Reales siempre sintieron el que solo el Gobernador se aprovechara de mi desgracia ; pero dieron gusto, segun costumbre, á su Señoría, y en pocos dias se hizo todo el Expediente á proposito. Siguió cumpliendo el Gobernador lo prometido, y por fin se me leyó la Sentencia, que yo oí con muestras de mucha resignacion.

Capitulo XVI

De mi buelta á Nueva-España y de alli á Cadiz.

[108.] A los pocos dias de haberme intimado mi Sentencia de Destierro me concedieron, á suplicas de mis amigos, la Ciudad con Extra-Muros por Carcel. Era á principios de Enero, y como aun faltaban unos siete meses hasta mi embarque, quise pasar el tiempo en observar con toda atencion las costumbres de todos, para tener que contar en la Nueva y Vieja España. A mas de lo dicho hasta aqui, fuí notando

68. En el manuscrito : *protestando.*

otras muchas cosas que me retrahian [de] una Sociedad tan sucia, por no decir otra cosa, y que casi me obligaban á huir quanto antes de esta Tierra. Estando yo en la Carcel llegaron á rendir sus cuentas otros tres Alcaldes, y fuera del uno, que mas advertido supo sacrificar á tiempo gran parte de su Caudal, los otros sufrieron tal saqueo, que ni entre Corsarios Moros ni entre Salteadores Turcos lo hubieran pasado peor. El Gobernador, Capitan General ; los Oidores, los Oficiales Reales y qué sé yo quántos mas, todos unidos y revestidos con el sagrado Manto de la Ley y de Ministros de su Real Magestad, pasaban á cuchillo las mejores y mas íuertes Bolsas, dexando capones en un *Sancti Amen* á los que habian sido siempre enteros. Noté que los dichos Señores embiaban [69] á las Provincias á los Alcaldes para que á modo de esponjas se empaparan, ó como sanguijuelas chuparan quanto jugo y sangre pudiesen, y despues ellos les daban á su buelta unas quantas exprimidas ó estrujones que los dexaban como yesca, mereciendoles los mayores elogios y la mejor proteccion el mas chupon. Cuentas hubo con mas notas aun y mas escollos que las mias, y reparé que los que mejor libraban eran los que, como yo, habian escondido sus Talegas y quedaban debiendo á la Real Hacienda. Nunca ví que los Oficiales Reales pagaran cosa alguna sin Pleyto, ni gastos, ni servicios, ni derechos, fueran ellos tuertos ó rectos. V. gr. : fletaban dichos Señores alguna Embarcacion para trasportar la Guarnicion á Cavite, etc., por tres, quatro ó veinte Pesos, y á la buelta, pidiendo el flete ó paga el Dueño, le hacian presentarse por escrito, en que venía á gastar lo mismo ó mas que el importe, que despues de infinitas diligencias, tarde, ó nunca, llegaba á cobrar. Asi que los practicos yá de muy buena gana cedian los fletes por no perderlos con adjuntos los gastos que se

69. En el manuscrito : *envian*.

le ocasionaban por no cobrarlos. A un Vecino que habia sido Alcalde y que habia andado de General de un Galeon le embargaron un Champan por cuenta y nombre del Rey para trasportar no sé qué viveres; carenaronlo en Cavite, y navegando cargado con dichos viveres se hizo pedazos en un Temporal. Presentóse el Dueño en debida forma para que le pagaran el Champan perdido en el Real Servicio, y no solo no se lo pagaron, sino que despues de muchas andanzas y contradanzas hicieron la cuenta los Oficiales Reales de lo que importaban los Fletes, y cotejandola con los gastos de la carena, excedian éstos en doce Pesos, que obligaron á dicho Caballero á pagar: con que perdió el Champan con mas doce Pesos y otros gastos de las diligencias. Muchos casos semejantes ví en poco tiempo; y para mi consuelo me hicieron entender que era Santa é inveterada costumbre de Manila.

[109.] Tambien noté que aun en [el] Estado Eclesiastico hay algunas cosas increíbles para los que no las ven; mas no obstante algunas son muy manifiestas. Los Arzobispos y Obispos, por lo general, tiran contra las Corporaciones Religiosas, porque éstas tienen casi todos los Ministerios, y con sus humos Europeos no se dexan ahajar y avasallar, qual quisieran los Obispos; antes bien por el contrario éstos casi siempre se ven humillados y dados en la cabeza por las Religiones. El Arzobispo que yo conocí se dió á Ordenar Indios para quitar los Curatos á los Religiosos. Fueron á exâminarse para la posesion de Curatos una porcion de Indios yá Ordenados que habian estudiado algo de Gramatica y un poco de mala Moral; los llamó el Arzobispo por Lista, y al primero le hizo algunas preguntas sobre la Doctrina Christiana, y por no saberla le dió calabazas. Salió muy mustio el pobrecillo, diciendo él mismo cómo habia salido mal por no haber sabido responder á la Doctrina Christiana. Uno de los que se habian de exâminar dixo entonces delante

de mí y de otros varios : « Yá se vé : ¿ cómo no le han de dár calabazas, si le preguntan la Doctrina? Si le hubieran exâminado de Moral hubiera sido otra cosa, pues me consta que venía bien apercibido [70] y preparado. » Otro logró todas las Ordenes por su eminencia en la Moral [71] ; fué de Coadjutor á uno de los Curatos de Extramuros, y en una ocasion mandóle el Cura que consagrara Formas para dár el Viatico. Baxó el Coadjutor, y con sobrepellíz y estola se subió al Altar y consagró un Copon de Formas para dár el Viatico. « ¿ Cómo asi (dixo el Cura), tan presto, ha dicho usted Misa? » « No, Señor (respondió el Coadjutor) ; lo que hice fué consagrar las Formas, y nada mas, pues usted no me encargó que dixera Misa. »

[110.] Salió en cierta ocasion el dicho Señor Arzobispo á visitar sus Clerigos, y admirado de vér en cierta parte las Hostias tan blancas como la Nieve, dixo al Cura : « Digame usted, Señor Cura, ¿ de qué modo se arregla usted para hacer asi las Hostias, que dá gusto decir Misa con ellas? ¡ Quánto quisiera yo que en todas partes se esmeraran en hacerlas tan buenas y tan blancas ! » « Señor (respondió el Cura), en todas partes se pueden hacer las Hostias como las mias, si hay un poco de curiosidad. Ha de saber vuestra Illustrisima que yo he recogido de todas las especies de Arrcz que hay en la Tierra, y de todas he probado á hacer Hostias, pero ningunas me han salido tan buenas como las del que llamamos *Rinomero* [72], y por eso yá há mas de un año que las gasto de esta especie, que son como vuestra

70. En el manuscrito : *buen apercibido.*

71. En el manuscrito : *en* EL *moral.* — V. la nota 54.

72. *Sic.* Tal nombre no lo hallamos en ninguna de las obras consultadas. Desde luego la *R* inicial nos dice que no es genuinamente filipino. Sin duda errónea transcripción de *dinumoro,* nombre de una de las especies más estimadas del arroz de secano. — V. la monografía que sobre el cultivo del arroz se halla en el tomo IV del *Censo de las Islas Filipinas* (Washington, 1905), págs. 97-107.

Señoría Illustrisima ha visto. » Atonito el Arzobispo, le dixo « ¡ Pues qué !, ¿ no tiene usted trigo? » « Sí, Señor (le respondió el Cura) ; pero lo gasto haciendo pasteles, que son mejores, y las Hostias me salian siempre morenas » [73]. Le oí contar tales cosas al Arzobispo de su Visita, que yo mismo me quedaba atonito algunas veces. Un dia, entre otras varias cosas, me dixo : « Estoy fuera de mí, pues mis Clerigos son casi todos unos... Raro dice Misa sino el Domingo ; muchos, por falta de exercicio, no saben ni registrar el Breviario ; jugadores eternos, y casi todos cargados de familia, pues todos tienen las Casas llenas de hermanas, primas, sobrinas, etc., como dicen ellos ; y lo cierto y positivo es que todas crian... Esto, Señor Don Fernando, me ha de quitar la vida ; y me es forzoso callar, porque como son cosas que yo mismo me he buscado, los Religiosos son intolerables guando me emprehenden con sus argumentos y disputas, exasperados como estan por estas y otras varias cosas. »

[111.] Quando yo fuí comprehendiendo quánta verdad era lo que en otros dias me habia dicho el Poblano, de que en Philipinas no habia mas gente honrada que los Religiosos y que por lo mismo el tratar con ellos era hacerse odioso y ridiculo con una Sociedad la mas ridicula en sí misma, pues que en entrando uno algunas veces á visitar los Religiosos luego le tratan de Sacristan ; al vér que toda la Republica se componia de Gobernador, Capitan General, *pesetista ;* Oidores *buscones ;* de Oficiales Reales defraudadores ; de Escribanos, Relatores, Receptores, etc., etc., ladrones, y casi todos marcados y sellados por falsarios ; de Alcaldes Ordinarios azotados ; de Regidores acardenalados y apencados ; de Vecinos Peluqueros, Barberos, Cocineros, etc. ; de Oficiales de Mar y Tierra desertores

73. Esta anécdota, muy extendida en el Archipiélago, se ha atribuído siempre al arzobispo de Manila D. Basilio Sancho de Santa Justa y Rufina (1767-1787).

con mas Santos Christos y otras varias Figuras y con mas agugeros en sus cueros que el de una criba ; muchos de Patria ambigua y de Descendencia, Pueblo y Nombre dudosos los mas, y casi todos borrachos y *aliquid amplius...* me resolví á mudar de Tierra é ir en busca de gente honrada ; pues aunque mis principios muy bien se podian equivocar con los de muchos de Manila, al menos nadie los sabia, ni eran tan publicos y notorios. Y acordandome asi mismo de mis muchos y varios nombres, *Don Phelipe Tristan, Don Ramiro de Guzman, Don Gervasio Inclan Villa-Señor y Paredes...* y *Don Fernando de Avellaneda,* que fué el que mas me duró y con el que mas prosperé ; teniendo presentes mis dos Gobiernos y que tenia Talegas para lucirlo en qualquiera Ciudad de España á costa de las dos Alcaldías que me fiaron, no quise dár oídos á los que trataban de persuadirme que me quedara en Philipinas. Me venian á quedar limpios de polvo y paja algo mas de quarenta mil Pesos, fuera las alhajas ; y yá resuelto á embarcarme compré generos y efectos de buena salida en Acapulco ; pero esto se hizo todo á nombre de un amigo, porque si los Oficiales Reales lo hubieran olido, me hubieran pegado un buen chasco. Mi amigo hizo un Juramento falso, diciendo que el tal equipage contenia solo ciento veinte y cinco Pesos, quando raro es el que contiene de mil abaxo. Ello es que el tal Juramento se hace siempre y por todos los Tripulantes y ninguno tiene escrupulo de conciencia ; por donde eché de vér que mi Director tenia razon quando decia que en Philipinas se usa otra Moral muy diferente de la de Europa [74].

[112.] Dispuesto yá y embarcado todo, nos dimos á la vela el 26 de Julio y emprehendimos nuestro penoso viage para Acapulco, donde desembarcamos el 29 de Diciembre.

74. En el manuscrito : *otro moral muy diferente del de Europa.* — Véase la nota 54.

Aunque yo venía á titulo de Desterrado y Deportado, no acompañaban remision alguna escrita, sino solo encargo del Gobernador, Capitan General, al General del Navio para que en llegando al Puerto me pusiera en libertad, y para el efecto de quedarme alli mostré yo mi Licencia formal del dicho Gobernador de Philipinas. Hecha la Feria en Acapulco, doblé yo mi Caudal, hallandome con noventa mil Pesos entalegados. Procuré invertir parte de mi Plata en Bejuquillo [75] y otras cosas de mucho valor y poco peso y menos bulto. Desembarazado yá de todo, salió el Navio de buelta para Manila y yo tomé el camino de Mexico, y en aquellas soledades y desiertos del viage me decia yo á mis solas : « ¿En qué vendran á parar estas Misas y tantas mudanzas de Fortuna?... En mi niñéz me llamaban *Pablito*, hijo del Barbero de Segovia y de la Bruja Aldonza y sobrino de Alonso Ramplon, Oficial con exercicio de subir escaleras, siempre acompañado de algun Teatino ; en Alcalá, baxo el mismo nombre, fui Estudiante y famoso Picaro ; en la Corte fui Caballero de la industria y de la *busca* con varios nombres retumbantes ; en Toledo, Comediante, baxo el nombre de Alonsete ; en Sevilla fui Picaro, Corredor de Rondas ; y de alli y del refugio de la Iglesia, como buen Christiano, salí para las Indias, en cuyo viage pasé por Polizon de honor. En Mexico me hizo el Secretario su *Primo*, y el nombre de Fernando, que él me puso, ha sido el que mas me ha durado y acaso el que mas me ha honrado, tanto en la Nueva-España como en Philipinas. Fui Alcalde Mayor de la *Primería*, y residenciado fui á parar á la Carcel ; de ésta salí confinado para Philipinas, donde por mi Plata conseguí

75. El nombre de *bejuquillo* ha venido dándose en Filipinas a cierta cadena de oro, sumamente sutil, propia de la industria de aquellas islas. Pero si el tal *bejuquillo* sólo se fabricaba en el Archipiélago, ¿no resulta extraño que el *Buscón* lo comprase en Acapulco, y no en Manila ? La palabra *bejuquillo* no figura en el léxico académico.

el Gobierno de Zamboanga, manantial de mis presentes riquezas, y ultimamente salí tambien de Manila para Nueva-España á titulo de Preso y de Deportado... ¡ Quiera Dios por su gran misericordia prevenirme en lo succesivo de toda desgracia y darme juício y su Santo temor, para que como honrado Caballero acabe en paz y sosiego mis dias en una Ciudad de España ! » [76]. Esto iba yo pensando por aquellos desiertos caminos de Dios ó del Diablo, si es que caminos se pueden llamar aquellos pesimos senderos, cuyas asperezas se me hacian dulces contemplandome libre... Pero sobre todo lo que mas me consolaba era el haberme escapado de las garras de los Oficiales Reales sin que me hubieran tocado á un hilo de mi ropa, tan acostumbrados como estaban á quitar á muchos hasta la camisa y aun algunas veces hasta el mismisimo forro de ella ; pues que en mi primer Gobierno de America nada pillaron y en mi segundo de Zamboanga, yá yo mas diestro y avisado, me compuse con el Gobernador, Capitan General, que era compasivo...

[113.] Entre estos dulces pensamientos llegué felizmente á Mexico, donde tube el consuelo de vér al tirano de mi Juez de Residencia hecho un andrajoso por las Calles, sin que entonces le valiera para nada su afectada severa Justicia, porque esta bella Virtud nunca pudo ser amiga de la Hipocresía. De mi recto Succesor en la Provincia de la *Primería* supe que estaba en la Carcel con muy pocas esperanzas de salir bien, porque no habia arreglado ni compuesto la Provincia que segun él habia yo destruído. En estas y otras dulces averiguaciones pasé el tiempo que estube en Mexico, hasta saber que estaban prontos para darse á la vela los Navios de Vera-Cruz para Cadiz, para donde me embarqué con lo *buscado*...

76. Ingerido, entre paréntesis : *Hé aqui los votos de cuantos han medrado y se han hecho hombres á costa del prógimo.*

ENMIENDA

Véase la nota 31. A los cruzados contemporáneos del P. Alemany, añádase : D. Andrés Blanco Bermúdez, gallego, santiaguista de 1754.

INDICE

Prólogo. 417
Capitulo primero. De cómo me embarqué para las Indias, y de lo que me succedió en la navegacion hasta Vera-Cruz 441
Capitulo II. De mi viage á Mexico y de las cosas que en él y alli me succedieron . . . 447
Capitulo III. En que prosigue la misma materia. 451
Capitulo IV. En que prosigue la misma materia; la marcha de mi *Primo* para Europa, y la Residencia que me tomaron. Etc 457
Capitulo V. De lo que me succedió en la Carcel, hasta la Sentencia 463
Capitulo VI. De mi estada en la Carcel, y cosas que alli me contaron 468
Capitulo VII. En que prosigue el Poblano la Relacion. 473
Capitulo VIII. En que prosigue la misma materia, y otros casos raros 484
Capitulo IX. De lo que me succedió en la Carcel hasta salir para Philipinas. 497
Capitulo X. De mi viage hasta Manila y de lo que succedió digno de notarse 505
Capitulo XI. De lo que me succedió en Manila hasta conseguir el gobierno de Zamboanga . . . 509

CAPITULO XII. De lo que me succedió hasta llegar á Zamboanga. 519
CAPITULO XIII. De mi entrada en el Gobierno y cosas que hice 522
CAPITULO XIV. En que se dá alguna noticia de mi Gobierno 534
CAPITULO XV. De mi retirada á la Capital y de lo que me pasó con los Oficios Reales . . . 544
CAPITULO XVI. De mi buelta á Nueva-España y de alli á Cadiz 548

TABLES

DU TOME LIV

1922

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 125. — FÉVRIER 1922

Adolphe Coster. — Luis de Leon (1528-1591). II *(fin)* . . 1

NUMÉRO 126. — AVRIL 1922

Los achaques de Leonor. Comedia wiederabgedruckt von Ludwig Pfandl. 347
El P. Vicente Alemany, S. J. — Tercera parte de la Vida del Gran Tacaño. Obra inédita publicada con prólogo y notas de W. E. Retana. 417

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Alemany (El P. Vicente)

Tercera parte de la Vida del Gran Tacaño. Obra inédita publicada con prólogo y notas de W. E. Retana 417

Anonyme

Los achaques de Leonor. Comedia, wiederabgedruckt von Ludwig Pfandl 347

Coster (Adolphe)

Luis de Leon (1528-1591). II. 1

Pfandl (Ludwig)

TEXTE. Los achaques de Leonor. Wiederabgedruckte comedia 347

Retana (W. E.)

TEXTE. El P. Vicente Alemany, S. J. Tercera parte de la Vida del Gran Tacaño. Obra inédita publicada con prólogo y notas 417

ERRATA DU TOME LIV

Page 16, notes 1 et 2 : *au lieu de* Garcia Blanco, *lire* Blanco Garcia.

Page 33, ligne 14 : *au lieu de* trinitaire, *lire* Mercenaire.

Page 68, note 1, ligne 3 : *au lieu de* Garcia Blanco, *lire* Blanco Garcia.

Page 149, ligne 9 et page 150, avant-dernière ligne : *au lieu de* Antonio del Monte, *lire* Antonio Monte.

Page 163, ligne 16 : *au lieu de* deux incendies en 1589 et 1744, *lire* un incendie en 1744.

Page 166, ligne 12 : *supprimer* 1585.

Page 166, note 1, ligne 4 : *au lieu de* et, *lire* &.

Page 193, ligne 10 : *au lieu de* XXVIII, *lire* XXVII.

Page 215, cinquième ligne avant la fin : *au lieu de* méthodiquement, *lire* systématiquement.

Page 218, ligne 12 : *au lieu de* descendiento, *lire* descendiente.

Page 261, ligne 11 : *au lieu de* Ode de Salinas, *lire* Ode à Salinas.

Page 270, sixième ligne avant la fin : *au lieu de* convocio, *lire* conocio.

Page 319, ligne 1 : *au lieu de* 272,274, *lire* 272-274.

Page 345, ligne 19 : *au lieu de* XIV, *lire* XXIV.

Page 345, ligne 23 : *au lieu de* XV, *lire* XXV.

5395. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.

REVUE HISPANIQUE

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LV

NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
156th STREET WEST OF BROADWAY
PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE
1922

IL PROEMIO
DEL MARCHESE DI SANTILLANA

A Mario Schiff, in memoriam.

INTRODUZIONE.

È specialmente per ragioni sentimentali che m'induco a pubblicare questa edizione del *Proemio* del Marchese di Santillana. Fin dal 1911, all' epoca del mio primo viaggio in Ispagna, Mario Schiff ed io ci proponemmo di dare agli studiosi un testo degno della famosa operetta e un' ampia illustrazione storico-letteraria della medesima. Quello doveva essere approntato da me, questa era riservata alla dottrina del valente autore de *La Bibliothèque du Marquis de Santillane.*

Mi misi allora al lavoro ; ma, ahimè, il gentile amico, ancora giovine, cominciò a sfiorire in un precoce autunno della vita, e tosto ci abbandonò per sempre. Furono vani i sacrifici della famiglia e i voti degli studiosi ; vana la fede di Lui che il tenace e crudele morbo fosse vinto. Mi scriveva (ed è con pena infinita che ne faccio ricordo), mi scriveva nel novembre del 1914 : « Di salute sto al solito. Però non perdo nè la speranza, nè la fede. Sento benissimo di poter guarire e guarirò. Finchè durerà, non mi lagno. Non faccio niente o almeno non scrivo niente. Però non dimentico affatto il nostro Marchese... ». E in un' altra lettera : « Spero di potere un giorno tornare ai miei lavori personali (e alludeva al Santillana). Degli amici non so nulla ; è colpa mia. Ho fiducia nel provato affetto dei miei compagni, dei miei maestri, dei miei scolari : tutti loro capiranno che il mio silenzio è pieno di ricordi e di voci... » Almeno questa fiducia negli uomini non è fallita. Tutti ricordano nel mondo dei nostri studii, così in Italia come all' estero.

il cuore delicato e l'opera egregia di studioso dello Schiff: dell'uno e dell'altra fece degno elogio nel *Marzocco* un Maestro da Lui venerato, Pio Rajna, e ora questo modesto lavoro di un amico fedele esce in onore della memoria di Lui.

Purtroppo esso appare senza le illustrazioni del povero Schiff. Alle mie vive premure fatte alla Sua buona compagna perchè cercasse tra le carte di Lui se di esse ci fosse qualche traccia, ella gentilmente rispose nell'ottobre del '15: «Mon mari m'avait souvent parlé de la publication qu'il devait faire avec vous. La sympathie vive et personnelle qu'il éprouvait pour vous, son ardent amour de l'Espagne, ses études sur l'humanisme espagnol et l'attachement qu'il portait à celui qu'il appellait en souriant «Il mio Marchese», tout contribuait à faire de cette publication un projet cher à son cœur. Mais s'il y avait déjà beaucoup pensé, si le travail qu'il voulait exécuter était déjà préparé en lui, la réalisation pratique n'en avait pas même été commencée. Les forces physiques le trahissaient...».

C'è stata intanto la lunga guerra di mezzo, e ora che finalmente il mio pensiero si è potuto volgere all'antico lavoro, mi decido a presentare al pubblico il testo del *Proemio* come mi proponevo di prepararlo per le illustrazioni del compianto mio amico, coll' aggiunta però di Note sulle varianti e i punti oscuri.

Dò qui, in breve, ragione del mio lavoro.

Il *Proemio*, noi l'abbiamo nei manoscritti e nelle stampe seguenti:

1) Ms. 2-G-4 (olim VII-y-4) della Biblioteca Patrimonial de Su Majestad a Madrid. Per brevità lo cito con le lettere m.R.

2) Ms. 3677 (olim M. 59) della Biblioteca Nacional di Madrid (m. N).

3) Copie del cod. di Alcalá (quella cit. da me si trova nel ms. D. 132 della Real Academia de la Historia di Madrid), (m. A').

4) Copie del cod. di Batres (nel ms. N. 24 della stessa Accademia), (m. A^2).

5) Ediz. a stampa di passi scelti in *Memorias para la historia de la poesia y poetas españoles*, Tomo I delle *Obras Posthumas* del R. mo P. M. Fr. Martin Sarmiento, Madrid, 1775, p. 48 (s. So).

6) Ediz. a stampa intera in *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*. Preceden Noticias para la vida del primero marques de Santillana y la Carta que escribió al condestable de Portugal sobre el origen de nuestra poesia ilustrada con notas por D. Thomas Antonio Sanchez, Tomo I, En Madrid, 1779 (s. Sz).

7) Ediz. a stampa intera in *Obras de D. Iñigo Lopez de Mendoza Marqués de Santillana* por D. José Amador de los Rios, Madrid, 1852 (s. A.).

Il ms. della Biblioteca del Re fu segnalato nel *Cancionero de Baena* da P. J. Pidal (Madrid, 1851, XLII), che, pur non avendolo visto, lo dichiarò « muy raro » e ci fece sapere quel che importava a lui, cioè che Gómez Manrique « llamó Cancionero » questa raccolta di poesie del Marchese. Un anno dopo apparve l'edizione a stampa dell'Amador de los Rios, e in essa abbiamo l'indicazione precisa e l'indice dello stesso manoscritto: di questo fu messa in rilievo l'importanza, trattandosi del più antico che contenga il *Proemio*, ma si tentó di esagerare il pregio con queste parole : « Fué aquel sin duda escrito en vida de don Iñigo ; no faltando fundamento para suponer que es el mismo Cancionero, obtenido por Gomez Manrique de manos de su ilustre tio ». Questa opinione viene però contradetta dal fatto che a f. 92 sono contenute le coplas di Gómez Manrique per la morte del Santillana. Forse l'Amador de los Rios si lasciò troppo trascinare dal semplice accenno or ora ricordato del Pidal, accenno da lui conosciuto e citato, ma che non giustifica la sua opinione. A ogni modo è certo che il ms. è copia posteriore alla morte del Marchese (+1458) e, stando nel campo delle congetture possibili, si potrebbe solo pensare che esso abbia potuto bene appartenere a Gómez Manrique (+ 1491), seguace

in arte ed entusiasta dell' illustre zio o a qualche altro parente.

Per vero il ms. è del sec. XV. In legatura moderna di cartone col titolo *Santillana Sus obras*, consta di 256 fogli, parte cartacei parte pergamenacei, oltre a due fogli di guardia in principio, nel secondo dei quali si legge « Dela Biblioteca del Colejo mayor de Cuenca ». Al primo foglio *recto* numerato comincia il testo e nel margine sta scritto in rosso: « Gomez Manrique al marques de Santillana Su tyo ». Di colore celestino con fregi rossi, come in generale al principio di ogni componimento, è la prima lettera delle nove strofe (in tutto 68 versi) che occupano tre pagine. La pag. quarta è bianca. A f. 3 *recto* in altrettante pagine e con la stessa disposizione segue la poesia d' « El marques de Santillana a Gomez Manrique su sobrino », che è composta di egual numero di strofe e di versi della precedente. Il *Proemio* comincia a f. 5 *recto* e finisce all' 11 *verso* : consta di 7 fogli e risulta in tutto di 13 pagine e 7 righi. La prima pagina è inquadrata in fregi ben disposti e di varii colori ; nel centro dei quattro lati si vedono degli angeli che sostengono il motto del Marchese DIOS E VOS. Lungo il testo ci sono note marginali di mano più recente. Col f. 12 hanno principio le poesie : la prima « Fauor de Hercules contra Fortuna », l'ultima « Pregunta de Johan de Mena e Respuesta del Marques ». Infine due fogli bianchi di guardia.

Questo ms. è effettivamente il più importante per il *Proemio*, e si può dire per tutte le opere del Marchese. Come diremo più avanti e vedremo particolarmente nelle mie note al testo, se ne servì per il primo (pare però che al Sanchez non fosse ignoto) l'Amador de los Rios per il vol. di sopra citato : purtroppo malamente e non sufficientemente. Ne han fatto invece base fondamentale per edizioni parziali dell' opera poetica del Marchese due studiosi viventi, Angel Vegue y Goldoni e Vicente García de Diego, il primo per la stampa de *Los sonetos « al itálico modo »* (Madrid, 1911) e l'altro per quella di carattere divulgativo di *Canciones y decires* (Ediciones de « La Lectura »,

Madrid, 1913). I criteri seguiti da questi due valenti editori son quelli della moderna filologia, egregiamente applicati in Ispagna da D. Ramón Menéndez Pidal e fatti applicare alla sua rigogliosa scuola, e, se pur non mancano in codeste edizioni errori e sviste (chi può dirsi impeccabile in simil genere di lavori, dirò così, di microscopio?), sta di fatto che il nostro ms. è stato con severità di metodo vagliato minutamente, coll' aiuto di altri mss., per correzioni e aggiunte dove il copista ha fatto errori e lasciato lacune, e ben valorizzato sì come richiedeva l'importanza di esso. Io, che pur ho incominciato il mio lavoro indipendentemente dai due studiosi spagnuoli (ebbi personalmente da D. Angel Vegue il cortese omaggio del suo opuscolo nel 1912), ho anche tenuto, come fondamento per il testo del *Proemio*, lo stesso m. R, non solo perchè questo è il piú antico esistente che lo contenga, ma perchè—nonostante le varianti di altri mss., a volte suggestive in quanto tendono a interpretare frasi oscure e a correggere certe lezioni, alcune delle quali però potrebbero benissimo esser dovute al poeta stesso — conserva meglio quei caratteri di genuinità che a uno studioso del Santillana e dei contemporanei ispirano grande fiducia, senza dire che esso riproduce per lo meno la ortografia del secolo XV : piú avanti in questa Introduzione e nelle note si chiarirà questo punto delicatissimo. Ho dovuto perciò essere minuzioso nella collazione cogli altri mss. e con le stampe, data anche la particolare importanza letteraria del *Proemio*, per cui scuserà il lettore l'ampiezza delle note..

Per il ms. della Biblioteca Nazionale non è necessaria una speciale descrizione ; può bastare quella che ne fece l'Amador de los Rios, il quale riproduce persino l'Indice di mano moderna posto avanti al ms. stesso. Il titolo è « Cancionero de las Obras de D. Iñigo Lopez de Mendoza, Marques de Santillana, Conde del Real etc. » Consta il volume di 217 fogli manoscritti, e il *Proemio* comincia a f. 1. Come è pur detto nell' Indice, è una copia del sec. XVI fatta di su un altro ms. piú antico, del

quale vien data, sulla traccia di una nota a f. 89, una breve descrizione, cioè che fino a detto foglio l'originale era scritto in buona lettera, con maiuscole alluminate e in fogli alternati di carta e pergamena; mentre il resto era in carattere differente, brutto e meno antico, con segni di mancanza di alcuni fogli: descrizione codesta che potrebbe far pensare al ms. della Biblioteca del Re, ma questo non ha invero segni di cambiamento di lettera e d'interruzione. È certo che dalla collazione di m. R e m. N risulta che sono i due mss. del *Proemio* che vanno più d'accordo per l'ortografia e la punteggiatura, è certo altresì che tutt' e due non hanno i passi che si trovano in altri mss., come si vedrà nelle note 322 e 345. Ma m. N ha componimenti ignoti a m. R e ad altri mss. del Marchese e presenta qua e là delle varianti dovute in gran parte al desiderio d'interpretare frasi e parole oscure, sì come è stato pur notato da Don Vicente García.

Il ms. D. 132 della Real Academia de la Historia di Madrid è una copia moderna e fedele di un « traslado posterior » (secondo l'espressione dell' Amador) del ms. che esisté nel Collegio della Compagnia di Gesù di Alcalá. È chiaramente spiegato alla fine della copia: « En Valladolid, ann. 1537, die 9 Mai (data del traslado). En un tomo M. S. de el Archivo de el Colegio de la Compañia de Jesus de Alcalà, que tiene algunas Cartas de Luysa Sigea Toledana, el Dialogo de las Lenguas publicado por Don Gregorio Mayans (sappiamo che la data di tale pubblicazione fu il 1737), y otras piezas curiosas, se halla la antecedente ». Il vol. ms. della Reale Accademia porta il titolo « Memorias antiguas de España» e nel t. V, f. 309-318, si trova appunto il *Proemio*.

Un' altra copia di esso, pure moderna, esiste nella stessa Accademia sotto il N. 24 e deriva a sua volta dal cod. di Batres, custodito, a dire dell' Amador de los Rios, « en el archivo-librería de los condes de Oñate, herederos de la casa de Fernan Perez de Guzman, primera posesora ». Per queste copie e pei traslados non possiamo condividere l'entusiasmo dell' Amador.

Nota egli (p. CLXVII): « Las numerosas variantes de uno y otro traslado, mas exactos sin duda que los impresos por Sarmiento y Sanchez, han contribuido á poner en claro no pocas lecciones oscuras ó viciosas en uno y otro bibliólogo, á lo cual han ayudado tambien las diversas copias que hemos reconocido en la biblioteca de la Real Academia de la Historia, procedentes de la del cronista Salazar y Castro y sobre todo los códices que van señalados con los números 1 y 2 ».

Le cose stanno diversamente di come è qui detto. Dalle numerose note di s. A che riportano sufficienti varianti dei traslados, come pure dalla minuta collazione nostra di m. A' e m. A^2, si vede che i mss. derivati dai codd. di Alcalá e di Batres sono molto scorretti. Mostrano (specialmente il m. A^2) di non aver capito parole e passi di quel che dovette essere il loro originale. Basta riportare a caso qualche esempio tra quei non pochi che ho creduto opportuno d'elencare nelle mie note. Si veda a n. 21 che m. A^2 ha *atasadas* per *artizadas* (obras); a n. 163 *las sus tres comedias* (di Dante) è diventato in m. A^2 *las jstas* (?) *comedias*; a n. 243 il verso del poeta catalano Jordi de Sant Jordi: *Tos ions* (iorns) *aprench z desaprench ensems*, quale si trova nei nostri m. R e m. N, come pure nei Canzonieri catalani, è riportato da m. A' così: *Torjeros aprenqui* e da m. A^2 *Tot jores apre qui edes apre quien senis*; a n. 195 il nome del poeta francese Otho (Oton) de Granson è stato trasformato da m. A' in *Hoco* e da m. A^2 in *Soto*. Un esempio caratteristico, da cui si può vedere quale fiducia si debba prestare a ognuno dei varii testi, è registrato nella nostra nota 203, corrispondente alla 89 dell' Amador, il quale riporta esattamente le varianti: cod. de Alc. (m. A') *Stanmensi*; cod. de Batres (m. A^2) *Sammesi*; Sarm. *Sanmensi*; Sanchez *Samersi*; cod. M. 59 (m. N) *Sammersi*. Non è citata la lezione di m. R (*Samersi*), ma questa volta si legge in s. A *Sanmersi*. Questa parola si trova nel titolo della nota poesia di A. Chartier *La belle dame* (damme) *sans mercy*, citata appunto dal Marchese, e i mss. del *Proemio* che

meglio riproducono tale parola sono m. R e m. N. Invece le copie dei codd. d'Alcalá e di Batres, come spesso avviene, non l'hanno capita.

Inoltre tanto in m. A' che in m. A^2, come pure ha segnalato l'Amador de los Rios per i suoi traslados, vi sono delle lacune di passi importanti, le quali rompono e lasciano in sospeso il filo logico del pensiero del Marchese. Errori e lacune di simil genere non si trovano in m. R e in m. N. In compenso — e ciò ha forse suscitato l'entusiasmo del letterato spagnuolo — vi sono alcune novità nelle copie derivate dai codd. di Alcalá e di Batres, ma io non le ho accettate a occhi chiusi come appartenenti veramente al Marchese. Se diamo loro un' occhiata, per es. a n. 322 e 345 delle nostre note, vediamo che non si tratta che di primi versi di poesie aggiunte di uno stesso poeta menzionato dal Marchese, cioè di esempi citati in più per uno o due poeti; egualmente a n. 25 un passo dell' *Epist. ad Corinth.*, che è semplicemente accennato con poche parole in m. R e in m. N, è estesamente riportato in m. A^2. Ora ciò non ci autorizza a credere che il Santillana nel suo originale sia stato piú diffuso e disteso nelle citazioni di quanto non siano m. R e m. N, chè anzi il carattere di note riassuntive e di brevi appunti che ha il *Proemio* ci fa pensare che le copie suddette abbiano voluto arricchire e amplificare (cosa spiegabilissima) il testo, il che esse hanno in comune con le stampe della preziosa operetta, e specialmente con la s. So.

Questa, diciamolo subito, deriva da quelle. L'Amador de los Rios non se ne accorse ed esagerò troppo nel dire che le copie di Alcalá e di Batres sono più esatte della stampa del Sarmiento. Sappiamo che s. So non riproduce tutto intero il *Proemio*, ma brani scelti, che si riferiscono propriamente alla storia della poesia spagnuola. Come si legge a p. 48 delle *Memorias*, tale saggio fu preparato la prima volta per le stampe fin dal 1741 di su un manoscritto, che pare contenesse la sola operetta staccata dalle poesie del Marchese. Or dalla nostra

collazione risulta che s. So riporta con le stesse cervellotiche scorrezioni il verso catalano, di sopra citato, di m. A^2, oltre ad altri svarioni e spropositi del genere. Avviene però delle volte che la detta stampa corregga, certamente coll' aiuto di esempi visti e conosciuti altrimenti, qualche lezione errata delle copie dei codici di Alcalá e di Batres, come nell' esempio della nota 295, dove, al posto della lezione errata di m. A' (Alcalá) *victorioso* e di m. A^2 (Batres) *viçioso* di un verso di Macías (v. nota 143 dell'Amador), troviamo la lezione esatta *brioso* accolta dal Sarmiento. Vediamo ancora dalle note 322 e 345 summenzionate che s. So ha elencato poesie in più, come m. A' e m. A^2, le quali non si trovano in m. R e m. N, e inoltre i nomi propri ricordati nel *Proemio* sono in generale eguali nelle due copie manoscritte come in s. So (n. 343 *Talavera* di m. A^2 e s. So al posto di altri mss. che hanno *C* iniziale; in m. A', e lo nota pure l'Amador, manca tutto il passo dove si trova questo nome). Possiamo persino dire che il ms. con cui s. So ha maggiore somiglianza è il m. A^2, come si può vedere dalla stessa nota 343, dalla 344, dalla 346 e da molte altre. C'è poi la 358, dalla quale siamo anche condotti alla stessa conclusione, che cioè il Sarmiento dovè avere sott' occhio le copie dei codici d'Alcalá e di Batres mentre il Sanchez tenne presente il m. N, e pare anche il m. R. Al nome del poeta Portocarrero infatti in s. Sz annotasi: « Sarmiento le llama Fernan *Perez* Portocarrero, porque asi lo leeria en las copias que vió de la Carta del Marqués; pero *en dos* que he tenido presentes, se lee Fernant *Rodriguez* Puertocarrero »: e dei nostri mss., i due che hanno *Perez* sono appunto m A' e A^2, e invece hanno *Rodriguez* m. R e m. N.

Don Tomás Antonio Sanchez ci dà altre notizie che confermano quanto abbiamo fin qui detto sulla s. So. Nella prefazione alla sua *Coleccion* ci fa sapere che aveva trovato il *Proemio* non a solo, ma in una collezione di poesie del Marchese, e che stava pubblicandolo quando vide manoscritto il lavoro del Sarmiento. Avendo notato: 1° che il testo del Sarmiento non

era intero; 2° che le copie da costui usate erano (notiamo bene) « viciadas y aun difectuosas »; 3° che le note sue e quelle del Sarmiento, pur coincidendo spesso, in certi punti differivano; 4° che molti poeti erano stati tralasciati da s. So ; 5° che non sempre le due edizioni andavano d'accordo, e vedendo poi che le *Memorias* furono stampate nel 1775, dopo la morte dell'autore, senza che questi avesse potuto vederle, giudicò che il *Proemio* potesse considerarsi come inedito e si decise a pubblicarlo lui. Per il ms. usato, oltre al già detto, nel n° 268 delle sue *Note* è avvertito che « la copla del Arcediano de Toro, que empezaba *A Deus Amor*, no se halla mencionada en las copias que he tenido presente de la carta del Marqués ; pero parece que se cita en las que tuvo el M. Sarmiento ». E difatti, come si vede dalla mia nota più volte citata (n. 322), m. A' e m. A^2 riportano questo verso, ma non m. N e neppure m. R. Si può affermare che quel che non c'è in questi due ultimi mss. non si trova neppure in s. Sz, e molti altri casi segnalati nelle mie note avvalorano la dipendenza di questa stampa da m. N ; come pure qualche caso mostra che m. R non le è ignoto. Ma ciò non ostante essa non manca di difetti e di errori, oltre che è qua e là rammodernata.

E passiamo finalmente alla stampa più recente dell'Amador de los Rios, per venire a spiegare la ragione per cui mi son deciso a dar fuori una nuova edizione del *Proemio*.

La s. A tiene esplicitamente conto di tutti i mss. e delle stampe note, e per questo si dovrebbe avvantaggiare sulle altre edizioni. Ma il difetto principale di essa è la mancanza di un saldo metodo scientifico e precisamente di una direttiva sicura e definita. A giustificazione del benemerito editore è mestieri dire però che non fu breve e facile impresa la sua di pubblicare in una volta l'edizione di tutte le opere del Santillana. Dunque è con animo sereno e senza ombra d'ingratitudine che giudichiamo qui il suo lavoro. Ad esso puó adattarsi il detto : « spesso il meglio è nemico del bene ». L'Amador de los Rios,

per voler infatti tener conto di tutti i mss. e delle stampe, fece un' edizione che è lontana da quel che dovette essere l'originale del Marchese. Mostra nella Prefazione di aver coscienza della grande importanza del m. R, anzi, come abbiamo accennato, tende a esagerarla, ma poi non segue questo ms. come avrebbe dovuto. Esaminiamo alcuni casi.

A n. 308 delle mie note, vediamo in m. R, m. N, s. Sz (ecco tutti e tre questi testi d'accordo) con piccole variazioni ortografiche : *manera de dezir cantares*, *asi commo çenicos plautinos z terençianos* ; in m. A' *de decir asi como scenico Plauto e Terencio*; in m. A² *de deçir asi como scenico Plauto e Terenciano*; in s. So *de decir así como Scénico de Plauto, ó Terenciano*. E allora s. A, segnalando in nota solo le lezioni di s. Sz (senza nessun accenno a quelle di m. R e di m. N), di s. So e del cod. di Batres (m. A²), combina una lezione sua con quella del cod. di Alcalá (m. A') e l'altra di s. Sz, cioè *de deçir cantares*, *asy como scénicos Plauto é Terençio*, che poi vuol dire la stessa cosa della lezione di m. R, m. N e s. Sz. A n. 291 si vede che sceglie *destos* (che si trova in s. Sz) e annota che *dellos* si trova soltanto nei codd. d'Alcalá e di Batres e in s. So, mentre questa forma si trova anche nei due principali mss., m. R e m. N: insomma si contenta senz'altro di seguire la s. Sz. A n. 300 in *se diçe que metrificava* hanno la *que* nientemeno che m. R, m. A'A² e s. So, non l'hanno m. N e s. Sz ; ora annota s. A che hanno la *que* i codd. di Alcalá e di Batres (m. A'A²), non accennando affatto a m. R, e segue ancora s. Sz, senza dare alcuna giustificazione. A n. 230 ha solo s. Sz *estos*, ed annota s. A : « Nos parece preferible la leccion de Sarmiento »; donde si vede che s. A più che ai mss. tien l'occhio alle stampe, e sceglie difatti *esto*, non perchè essi hanno la detta forma, ma perchè questa è stata preferita da s. So. A n. 380 in *gallegos z aun de qualesquier otras nasçiones* tutti i mss. e le stampe hanno *z*, ma s. A si sbriga annotando che s. So solo ha *et*, e intanto nel suo testo pone *o*. A n. 367 al posto di *ayades* pone s. A *tengades* ; annota, è vero, che i

codd. di Alcalá e di Batres e il m. N hanno *ayades* (dimentica di includervi m. R, il piú importante), eppure segue la sola stampa (s. Sz) che ha *tengades*. Egualmente a n. 390 *muy virtuoso* si trova così in m. R e m. A'A^2; ma s. A annota solo che l'avverbio *muy* si trova nei codd. di Alcalá e di Batres (dimentica al solito m. R), e segue senz'altro s. Sz, che almeno qui si appoggia a m. N, tralasciando *muy*.

Errori di citazioni in s. A sono frequenti. Basta un esempio fra molti : a n. 189 *tota* si trova in m. R, m. N e m. A^2 ; s. A imperfettamente annota che *toda* trovasi in m. N, e *tota* solo nel cod. di Batres (m. A^2). Qualche volta le citazioni sono generiche, come nella sua nota 3, al primo rigo del *Proemio*, e propriamente al nome *Gonçalez* : « En algunos (?) códs : *Gomez* ». Qua e là riporta qualche insignificante differenza ortografica, ma senza un motivo o piano prestabilito, e trascura poi di notare altre diversità ortografiche importanti.

Insomma, senza molto dilungarmi, l'Amador de los Rios non si sa che manoscritto o stampa segua di preferenza ; spesso antepone le stampe ai manoscritti, ma a volte fa il contrario ; e nella scelta di questa o quella lezione si lascia guidare da quel che gli sembra il meglio, cioè dal suo buon senso, che finisce col confondersi spesso col suo arbitrio. Abbiamo visto poi che non tiene nel dovuto conto, o trascura addirittura, il ms. più importante, eppure ci sono casi in cui segue solo questo, come per es. ai nn. 393 e 394 delle mie note *inmeritamente* e *reçebido* con grafia eguale in m. R e s. A.

Ho notato già come anche questa stampa accetti senza discussione quel che trova in più nei codd. di Alcalá e di Batres (parlo sempre delle copie di detti codici); qualche volta aggiunge di suo qualche parola (n. 383) ; ma al contrario tralascia parole (per es. a n. 50 *buscaron nin*, a n. 51, a n. 111, a n. 112 ecc.), forse perchè non si trovano in s. Sz. Egualmente a n. 102 nella frase *de la lengua latina en metro* abbandona di proposito *en metro*, annotando che queste due parolette si leggono in m. N

e nel cod. di Batres (m. A^2), mentre sono pure in m. R e m. A'. Ecco ancora qui un esempio, in cui l'Amador de los Rios non menziona m. R, e contro le lezioni dei mss. preferisce seguire una delle stampe : difatti in questo caso è solo la s. Sz che non ha *en metro*.

Via di questo passo, il difetto di discernimento critico e filologico conduce il nostro editore a errori grossolani di non poco momento. A n. 359 vediamo che dei due poeti *Johan de Gayoso* e *Alfonso de Moraña*, il secondo per s. A è diventato *Alfonso Gayoso de Moranna*. La parola *Gayoso* è intercalata in questo nome anche da s. Sz, ma non nei mss. Possiamo stabilire come mai la stampa Sanchez sia caduta in tale errore. Essa segue, abbiamo detto, m. N. Ora in questo ms. non si legge bene il nome *Gayoso* del primo poeta nel contesto, e il copista lo ripetè perciò a margine in piccolo. Trovandosi in fin di rigo il nome *Alfonso* del secondo poeta, la parola *Gayoso* del margine diede l'illusione al Sanchez che si attaccasse appunto alla parola *Alfonso*, donde l'errore *Alfonso Gayoso de Moranna*, lezione seguita senz' altro da s. A. In questo errore di aggiungere *Gayoso* cadde il Pidal (e con lui altri studiosi moderni) nel Prólogo (XXX) del *Cancionero de Baena* [1], ripetendolo certamente dalla *Carta* del Sanchez, errore di cui egli poteva bene accorgersi perchè nello stesso *Cancionero* è riportata una poesia di Alfonso de Moranna (p. 274) e in poesie di Villasandino (p. 181 e 265) è fatta menzione di Juan de Gayos e Alfonso Moraña. L'Amador de los Rios non dico che avrebbe dovuto rintracciare l'origine di questo errore, ma non si preoccupò punto del fatto che il m. R e le altre copie mss. non hanno

[1] In seguito nelle *Notas*, a p. 664, è intuito " l'equivoco " del Sanchez, ma non spiegato nè risolutamente distrutto. Ripetono l'errore di *Alfonso Gayoso de Moranna* D. E. de Ochoa, che ha tenuto presente l'ediz. Sanchez nel vol. LXII (*Epistolario*) della Bibl. de Rivadeneyra, 1870, ed E. Monaci (*Testi romanzi per uso delle scuole*, 1902) che riproduce l'ediz. dell'Amador de los Rios.

Gayoso intercalato, nè tampoco si accertò, con ricerche al di fuori del *Proemio*, se mai fosse esistito un poeta di nome *Alfonso Gayoso de Moranna*. Avverte semplicemente nella sua nota 180 : « códs. de Alcalá, M. 59 y Sarm. : *é Alonso de Moravan* », la qual nota mostra e definisce da sola il modo di lavorare dell' erudito spagnuolo. Anzitutto è solamente il cod. di Alcalá che ha *Alonso de Moravan* e con piccole variazioni s. So *Alfonso de Moraban*, però m. N (= M. 59) ha *Alfonso de Moranna* o *Moraña*, secondo si sciolga l'abbreviazione ; ma poi perchè tacere la lezione del ms. più importante, del m. R, che ha appunto *Alfonso de Moraña*? All' Amador de los Rios bastò in fondo la lezione del Sanchez: *Alonso Gayoso de Morana*, e con lievi adattamenti ortografici coniò la sua: *Alfonso Gayoso de Moranna*.

Diciamo infine che, quanto all' ortografia, s. A raggiunge il massimo dell' arbitrio. Alla testata del *Proemio* abbiamo in m. R la forma *enbio*; la testata manca negli altri mss.e nelle stampe, ma era nel cod. di Batres che l'Amador de los Rios cita in nota con *embió*; eppure egli mette nel suo testo *envió*. Ora è vero che *b* e *v* hanno un suono molto affine, anzi, secondo alcuni, del tutto identico e che gli scambi di queste lettere negli antichi testi erano frequenti, ma qui importa notare che s. A usa una ortografia che non si appoggia a nessun manoscritto e a nessuna stampa del *Proemio*. Sono tanti i casi simili a questo che non vale le pena di farne altra menzione. Le lunghe note sono più che sufficienti per vedere quale mescolanza di forme diverse si trovi nel testo che da più di mezzo secolo si legge e si ristampa : forme invecchiate fin troppo dall' editore e forme troppo rammodernate messe insieme nella stessa stampa [1].

[1] Naturalmente non ho segnalato tutte le minime differenze ortografiche, dovute specialmente alla tendenza di s. A, comune con m. A' A^2 e s. Sz., a rammodernare, e quando l'ho fatto mi sono limitato a citare un solo esempio per tutti i casi simili.

La nostra edizione segue quanto più fedelmente è possibile m. R, non soltanto, secondo ho detto, per i pregi che gli vengono dall' età antica, ma perchè senza dubbio è il meglio curato fra tutti i mss. che abbiamo del *Proemio* : ci sono inoltre correzioni interlineari che mostrano di essere stato il testo rivisto da persona intelligente e conoscitrice delle opere contenute in tutto il ms. Di ciò si accorse lo stesso Amador de los Rios. Per fortuna il *Proemio* non ha nessun segno di lacune. Non mancano qua e là errori, ma sono, in confronto a quelli di altri mss., di sì poca entità che si possono quasi considerare alla stregua dei moderni errori di stampa. Tali errori sono stati corretti da me, anche coll' aiuto degli altri mss. (si tratta, per es., di un *fazen* plurale per *faze*, verbo di un soggetto sing., di *tanto* per *canto*, di un *falla* per *fallan*), ma pure li ho segnalati nelle mie note. Però non ho posto mano in errori come questi: Guillaume de Lorris è detto *Johan de Loris*, e (caso curioso) tutti i mss. e le stampe ripetono egualmente *Juan*. Sarà per errore di analogia con *Johan de Meun*, continuatore dello stesso *roman* e citato subito dopo nel *Proemio* ; ma chi ci dice che tale errore non sia dello stesso Marchese? Se ci si mettesse nella via delle correzioni, non si finirebbe più : si vorrebbe cambiare *Michaute* in *Machaute* (Machaut), ma nessun manoscritto del *Proemio* ci autorizza a ciò, e del resto in mss. francesi del sec. XV s'incontra la forma *Michaut* (v. la mia nota 192) ; si penserebbe di dare una toccatina a *Copinete* (fr. Clopinel, Chopinel), a *Charretiel* (fr. Chartier), a *Jamunçello* (it. Guinizelli), ma si entrerebbe nella questione dei mutamenti subiti dai nomi stranieri passando nella lingua del Santillana, o si finirebbe col dare lezioni di cultura letteraria all'autore, il che poi è un compito ben lontano dalla critica filologica. Però in nota pongo le varianti, quando ci sono, di tutti i nomi propri e discuto qualche piccolo mutamento che ho ritenuto lecito d'apportare al m. R.

Ecco come ho proceduto nella riproduzione del nostro ms. :

1) ho riprodotto il segno *u* per *v*, e viceversa, secondo il ms.

2) non ho mantenuto la *j* unita a *m*, *n*, *u* e l'ho cambiata in *i* ; ma in altri casi l'ho lasciata tal quale: questi son pochissimi perchè la *j* spag. è in generale rappresentata nel ms. con la semplice *i*.

3) non ho cambiato il segno *z* che sta per *e* o *y*.

4) non ho posto gli accenti.

5) ho messo le lettere maiuscole nei nomi propri e a principio di periodo.

6) ho usato una punteggiatura moderna, tenendo anche conto dei punti e delle lineette verticali che si trovano nel ms. per rappresentare il punto fermo o il punto e virgola e la virgola.

7) ho sciolto le solite abbreviazioni, ma non ho ritenuto di ricorrere, nella stampa, a lettere di diverso carattere.

8) ho diviso le parole unite, e anche le preposizioni articolate (*a la*, *de la*), tanto è lo stesso che dividere *adante* in *a Dante* : ciò quando la divisione non importa mutamento alcuno nelle voci ; ma nel caso di *daquella* per *de aquella*, di *quel* per *que el*, di *entrellos* per *entre ellos* (pure ci sono esempi divisi), ho lasciato tal quale per non aggiungere di mio la vocale contratta. Di conseguenza due volte mi è occorso di dividere parole italiane (*l'alta*, *D'Ascholi*).

9) ho unito invece gli avverbi in-*mente*, che al solito, come nei testi antichi, sono quasi sempre scritti in due voci, e qualche altra parola (*nosotros*, *porque*, *qualquier* ecc.) : anche qui c'è qualche eccezione di unione di tali parole nel ms. stesso ; a ogni modo queste mie novità non nocciono a nessun genere di studii che si volessero fare sul testo.

10) non mi sono preoccupato della varietà di grafia per una stessa parola : l'ho riprodotta tal quale è nel ms.; e spesso ne ho fatto menzione nelle note. L'Amador de los Rios, pur facendo una contaminazione dei mss. e quindi dell'ortografia di varie epoche, in certe parole però tiene a mantenere l'uniformità (per es. usa sempre *mesmo*), ma ciò è un anacronismo: nei testi

antichi le oscillazioni e gli scambi di lettere affini sono frequenti.

11) non ho eseguito la divisione in capitoli come l'Amador, perchè il *Proemio* non perdesse il carattere di lettera ; del resto tale partizione non è ben fatta : ho però messi i numeri dei capitoli tra parentesi quadra per facilitare il confronto con s. A.

Luigi Sorrento.

Comiença el prohemio ȝ carta quel marques de Santillana enbio [1] al condestable de Portugal con las obras suyas [2].

Al yllustre señor don Pedro, muy magnifico [3] *condestable de Portogal* [4], *el marques de Santillana, conde del* [5] *Real ȝc., salud* [6], *paz ȝ deuida recomendaçion.*

[I] En estos dias passados [7] Aluar Gonçales de Alcantara, familiar ȝ seruidor de la casa del señor infante don Pedro, muy inclito duque de Coimbra [8], vuestro padre, de parte vuestra, señor, me rogo que los dezires [9] ȝ cançiones mias enbiase [10] a la vuestra magnifiçençia [11]. En uerdad [12], señor [13], en otros fechos de mayor inportançia, aunque a mi mas trabaiosos [14],

---

[1] s.A *envió* = m. R *Condeestable* con un punto d'espunzione sotto la seconda *e*.

[2] Tutto questo periodo manca negli altri mss.e in s.Sz e s.So. Amador d.l. Rios annota : « En el cód. de Batres decia : Comiença la epístola que el marqués de Santillana embió al illustre senyor don Pedro, condestable de Portugal, fijo del Infante don Pedro, regente de Portugal ».

[3] Così tutti i mss.e le stampe; solo s.A *manífico*.

[4] Così anche s.N. In m.R s'incontra ora *Portugal* ora *Portogal*.

[5] solo m.A2 *de el*.

[6] Così tutti i mss. e le stampe; solo s.A *salut*, e questo è il caso più avanti di *voluntat* e di altri esempi simili che si trovano in s.A alternati con altri in numero minore con *d* finale. In m.N in generale prevalgono quelli con *t*. Gli scambi tra *d* e *t* sono comuni nell'a.spagnuolo, anche in uno stesso testo (per es. nel *Cid* ediz. Menéndez Pidal).

[7] m.A' A2 *pasados*.

[8] m.N,m.A' A2, s.A *Coymbra*.

[9] Così anche m.N ; m.A', s.Sz, *decires*; s.A *deçires*.

[10] m.N e m.A' A2 *embiase*; s.Sz *enviase*; s.A *enviasse*.

[11] m. A2 e s.A *manifiçençia*.

[12] m.N e s.A *verdat*.

[13] m.A' aggiunge *mui espetable* e m.A2 *muy espectable*.

[14] In altri mss. e nelle stampe *trabajosos*.

quisiera yo conplazer [15] a la vuestra nobleza [16] ; porque estas obras, o a lo menos las mas dellas [17], no [18] son de tales materias, ni [19] asy [20] bien [21] formadas ꝛ artizadas que de memorable registro dignas [22] parescan [23]. Porque, señor, asy commo [24] el apostol dize [25] : Cum essem paruulus, cogitabam ut paruulus, loquebar ut paruulus. Ca estas tales cosas alegres ꝛ jocosas andan ꝛ concurren con el tienpo de la nueua hedad [26] de iuuentud, es a saber con el uestir, con el iustar, con el dançar [27] ꝛ con otros tales cortesanos exerçiçios. E asy, señor, muchas cosas plazen [28] agora a uos que ya no plazen o [29] no deuen plazer a mi. Pero, muy uirtuoso señor, protestando que la uoluntad mia [30] sea ꝛ [31] fuesse no otra de la que digo, porque la

---

[15] m.N *complazer*; m.A' e s.Sz *complacer*; m.A2, e s.A *complaçer*.

[16] solo m.A2 e s.A *nobleça*.

[17] solo m.A2 *deellas*.

[18] m.A', s.Sz e s.A, *non*. Altre volte *non* si trova anche in m.R.

[19] Così anche m.A' A2; s.A *nin*.

[20] Così anche s.A; m.N, m.A', s.Sz *asi*; m.A2 *ansi* e altre volte *assi*; m.R ha anche altre volte *asi*.

[21] In tutti i mss. e nelle stampe *bien*; solo s.A lo tralascia. = m.A2 *atasadas* per *artizadas*.

[22] solo s.A *dinas* e così per altri casi, v. nota 3.

[23] Così anche s.A; gli altri mss. *parezcan*.

[24] nel m.R sulla *m* c'è una lineetta, segno d'abbreviazione; quindi riproduco *commo*, mentre negli altri mss. si trova semplicemente *como*. *Commo* s'incontra nel *Cid*, in testi di Berceo ecc. ed è forma antica (esempi vi sono nel *Cancionero de Baena*). Tra gli editori moderni delle opere del Marchese solo Vicente García de Diego (*Canciones y decires*, Ediz. cit.) riporta qualche volta *commo*.

[25] Così anche m.N; m.A2 e s.A *diçe*; m.A' e s.Sz *dice* = In m.A2 la frase latina è completata, secondo il testo dell'*Epist. ad Corinth.* I, 13, così : *Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus.*

[26] Così anche m.N ; m.A' A2 e s.Sz *edad* ; solo s.A *edat* = m.N, m.A2 e s.Sz *juventud*; m.A' *joventud*; s.A *juventut*.

[27] solo m.A' *danzar*.

[28] Così anche m.N e m.A2; m.A' e s.A *plaçen*; s.Sz *placen*.

[29] solo s.A *e*.

[30] m.A2 manca *mia*.

[31] Così anche m.A' A2; però m.N, s.Sz e s.A *o*.

vuestra sin impedimento [32] aya lugar, ꝛ vuestro mandado [33] se faga, de unas ꝛ otras partes [34] ꝛ por los libros ꝛ cançioneros agenos [35] fize [36] buscar ꝛ escreuir por orden, segund [37] que las yo fize, las que en este pequeño uolumen uos [38] enbio [39].

[II] Mas commo quiera que de tanta insufiçiençia estas obretas mias que uos, señor, demandades [40], sean, o por uentura mas de quanto las yo estimo [41] ꝛ reputo, uos quiero çertificar me plaze mucho que todas cosas [42] que entren o anden [43] so esta regla de poetal canto [44], uos plegan : de lo qual me fazen çierto asy uuestras graçiosas demandas, commo algunas gentiles cosas de tales que yo he uisto conpuestas de la vuestra prudençia ; commo es çierto este sea un zelo çeleste [45], vna affecçion [46] diuina, vn insaçiable çibo del animo : el qual, asy commo la materia busca la forma ꝛ lo inperfecto [47] la

---

[32] solo m.A2 *inpedimento*. Questo è uno dei pochi casi in cui m.R ha la *m* davanti a *p*, *b*.

[33] m.A' solo *mandato se haga*.

[34] m.A'A² *de unas en otras partes*; m.N e s.Sz *de unas è de otras partes* : così pure s.A.

[35] s.Sz solo la variante *canciones agenas* = m.N *ajenos*.

[36] Così anche m.N; m.A' *fice*, m.A2 *fiçe* e più giù rispettivamente *hice* e *fize*; s.A sempre *fiçe*.

[37] m.N, s.Sz e s.A questa volta hanno insieme la *t* finale : *segunt*.

[38] solo m.A' *os*.

[39] m.N e m.A' *embio* ; m.A2 *enbio* ; s.Sz e s.A *envio*. Queste e simili differenze grafiche si ripetono in generale tra i vari testi che abbiamo sott'occhio.

[40] m.A' A2 *demandais*.

[41] m.N. solo *extimo*.

[42] m.A'A2 *todas las cosas*.

[43] m.N solo *andan*.

[44] m.R *tanto* per *canto* err.

[45] m.A' *celo celestial*; m.A2 *estilo celeste*.

[46] m.N.e m.A2 *affeccion*; m.A' e s.A *affection*; s.Sz *afeccion*.

[47] Così anche m.A2 ; m.N *inperffecto* ; m.A' e s.Sz *imperfecto* ; ma s.A, senza appoggiarsi a nessuna di queste lezioni, *imperffeto*.

perfecçion [48], nunca esta sçiençia de poesia z gaya sçiençia [49] buscaron nin [50] se fallaron synon en los animos gentiles, claros ingenios [51] z eleuados spiritus.

[III] ¿ E que cosa es la poesia, que en el nuestro uulgar gaya sçiençia llamamos [52], syno un fingimiento de cosas utyles [53], cubiertas o [54] ueladas con muy fermosa cobertura, conpuestas, distinguidas y scandidas por çierto cuento, peso z medida [55]? E çiertamente, muy uirtuoso señor, yerran aquellos que pensar [56] quieren o dezir que solamente las tales cosas consistan z [57] tiendan a cosas uanas z lasçiuas : que bien commo los fructiferos [58] huertos habundan [59] z dan conuenientes [60] fructos para todos los tienpos del año, assy los onbres [61]

---

[48] m.N, m.A2 e s.Sz *perfeccion* ; solo s.A *perffection*. Vedi per un caso simile il n. 46, e non è necessario riportare altri casi.

[49] A margine di m.R di carattere più recente si legge : *Gaya sciencia*, e più giù : *Gaya sciencia se llama ala Poësia. Vease el Proemio del Marques de Santillana a sus Proverbios cerca del fin*; *i tengo un Libro entero della ms.*

[50] Queste due parole si trovano pure in m.N, ma non in s.Sz e neppure in s.A; in m.A' *buscaron, nin se fallaron, ni se hallò*; in m.A2 *buscaron nin se fallò*. Noto per *synon* che in generale in altri casi m.R ha *syno*, mentre s.A sempre *sinon*.

[51] Queste altre due parole mancano pure in s.Sz e in s.A ; si trovano invece in tutti i mss.

[52] m.A'A2 e s.So *llamamos Gaya sciencia*.

[53] Mss. e stampe *utiles*.

[54] m.A' A2 *e* per *o*.

[55] m.A' *por cierto peso, cuenta, è medida* ; m.A2 *candidadas por cierto quento, peso y medida* = solo s.A *pesso* per *peso* (così in altri casi).

[56] solo s.A *penssar*. Con due *s* si trova anche alcune volte in m.R.

[57] Così anche m.N, m.A' ; m.A2, s.Sz e s.A *o*. Amador de los Rios annota che solo il cod. de Batres (e doveva dire Alcalá = m.A') ha *e* per *o*, invece sono tre i mss. che hanno *e*.

[58] solamente m.A' A2 *frutiferos*.

[59] Coll'*h* iniziale anche m.N, altri no e neppure s.A ; lo stesso avviene spesso per *hedades* ecc. di m.R e m.N invece di *edades* di altre copie.

[60] m.N e s.A *convinientes*.

[61] m.A' A2 e s.Sz *hombres* ; s.A *omes* e m.N *oms* col segno d'abbreviazione sulla *m*, ma un po' più giù m.N stesso *onbre* e s.A *hombre*; m.R nell'uno e l'altro caso *onbres*, *honbre*.

bien nasçidos z doctos [62], a quien estas sçiençias de ariba son infusas, usan de aquellas [63] z del [64] tal exerçiçio, segund las hedades. E sy por uentura las sçiençias son desseables, asy commo Tulio [65] quiere, ¿ qual de todas es mas prestante, mas noble z [66] mas digna del honbre? o qual mas extensa a todas espeçies de humanidad? Ca las escuridades [67] z çerramientos [68] dellas ¿ quien las abre, quien las esclaresçe [69], quien las demuestra z faze patentes syno la eloquençia dulçe z fermosa fabla, sea metro, sea prosa?

[IV] Quanta mas sea la exçelençia [70] z prerrogatiua de los rimos z metros [71] que de la soluta [72] prosa, syno solamente a aquellos que de las porfias [73] iniustas se cuydan [74] adquirir soberuios [75] honores, manifiesta cosa es. E asy faziendo la uia [76] de los stoycos, los quales con grand diligençia inquirieron [77] el origine z causas [78] de las [79] cosas, me esfuerço a dezir el metro ser antes en tienpo z de mayor perfecçion

[62] Così anche m.N, m.A2 e s.Sz ; m.A' *dotados* ; solo s.A *dottos*, più avanti però *doctos*.

[63] Tutti i mss. e le stampe *de aquellas*; ma s.A *d'aquellas*, e così altre volte.

[64] m.A' A2 *de*.

[65] Così anche m.A' A2; in altri *Tullio*.

[66] Gli altri mss. e le stampe *o*, ma può stare bene *e*.

[67] Così anche m.A' A2 e s.A; m.N e s.Sz *obscuridades*.

[68] m.A2 *ençerramientos*.

[69] Da *¿quien* fino a *esclaresçe* manca in s.Sz.

[70] Così pure m.A' A2; in altri con due *l*.

[71] Tutti e quattro i mss. *metros*; solo s.Sz *metro*, eppure s.A segue quest'ultima stampa e annota erratamente che *metros* si trova solamente in m.N.

[72] m.A2 *absoluta*.

[73] m.A2 *poesias* (!).

[74] m.A2 *quieren*, m.A' aggiunge tra parentesi *se cuidan*.

[75] m.A', s.Sz e s.A *soberbios*; gli altri mss. *sobervios*.

[76] solamente m.A' A2 *vida*, ma è stato corretto in margine.

[77] solamente s.A *enquirieron*.

[78] solamente s.A *cabsas*.

[79] m.A' *de todas las*.

z mas [80] auctoridad [81] que la soluta [82] prosa. Ysidoro Cartagines, santo [83] arçobispo yspalensy [84], asy lo aprueua [85] z testifyca, z quiere que el [86] primero que fizo rimos o [87] canto en metro aya seydo Moysen, ca en metro canto z profetizo [88] la uenida del Mexias [89], z, despues del, Josue en loor del uençimiento de Gabaon. Dauid canto en metro la uictoria [90] de los filisteos [91] z la restituçion [92] del archa del Testamento z todos los çinco libros del Salterio. [93] E aun por tanto los hebraycos osan afirmar que nosotros no asy bien commo ellos podemos sentyr el gusto de la su dulçeza [94]. E Salamon [95] metrificados fizo los sus Prouerbios, z çiertas [96] cosas de Job [97] son escriptas [98] en rimo, en espeçial las palabras de

[80] Così anche m.A' A2; m.N, s.Sz e s.A *é de mas*.

[81] Così pure m.N; m.A' A2 e s.Sz *autoridat*; s.A *abtoridat*.

[82] s. So *absoluta*.

[83] Così pure m.A2 e s.Sz; gli altri *sancto*.

[84] m.A' A2, s.Sz e s. So *Hispalense*.

[85] m.A' A2 e s.So *prueba*; s. A e s.Sz *aprueba*; m.N *aprueva* come m.R.

[86] Tutti i mss. e le stampe *que el*; solo s.A *quel*, forma che si trova altre volte in m.R.

[87] solo s. So *rithmos e*.

[88] Così pure tutti i mss. e le stampe; solo s.A *prophetiçó*.

[89] m.A' e s. Sz *Mesias*.

[90] m.A' A2 e s.A *vitoria*.

[91] Così pure s.Sz; m.N, m.A' A2, s.A *philisteos*.

[92] Solo s.A *restituyçion*. Invece persino nel Testamento (ed. da R. Foulché-Delbosc in *Revue hisp.*, t. XXV, 1911) del Marchese si trova *restitucion*.

[93] In m.A2 manca : *è todos los çinco libros del Psalterio* = solo m.R ha *Salterio*, gli altri *Psalterio*, ma non c'è ragione per abbandonare la forma del ms. più antico.

[94] s. So *dulzura*.

[95] Così pure m.A' A2 ; gli altri *Salomon*. Il m.R ha *Salamon* anche in altri luoghi, per es. nel sonetto *Sitio de amor*, nel *Triunfete de Amor*, v. 89 ecc. Nel *Cancionero de Baena* si trova *Salomon* e *Salamon* (p. 78, 82, 259), e lo stesso in generale negli antichi testi.

[96] m. A2 *hartas*.

[97] m.N *iob*. Veramente in m.R il segno *j* è messo accanto a *n*, *m*, *u* per *i* (*tenjdo*, *prohemjo* ecc.), ma questo non è il caso di *Job* e *Josue*, perciò lo riporto.

[98] solo s.A *escriptas son*.

conorte que sus amigos le respondian a sus [99] uexaçiones.

[V] De los griegos quieren sean los primeros Achatesio Millesio [100] z, apres del, Fereçides [101] Siro z Homero, no obstante que Dante soberano poeta lo llama. De los latinos Enio fue el primero, ya sea que Virgilio quieran que de la lengua latina en metro [102] aya tenido z tenga la monarchia [103], y aun asy plaze a Dante alli donde dize, en nonbre de Sordello[104] Mantuano :

o gloria del latyn solo per chui
mostro cho que potea la lingua nostra,
o preçio eterno del locho oue yo fuy [105].

---

[99] solo s.A *á las sus*.

[100] In m.A2 manca.

[101] m.R, m.N e s.Sz *feroçides* ; s.A e m.A' A2 *Pheréçides*, *Pherecydes*, *Ferescides*. Questa forma è quella che si trova sempre nei testi greci (v. *Die griech. Personennamen von F. Bechtel u.A. Fick*, 1894, p. 276) e tale leggesi in *Etym.* di S. Isidoro (I, 30-39, ed. Lindsay, Oxford), fonte citata dal Marchese (« Hunc apud Graecos Achatesius Milesius fertur primus composuisse, vel, ut alii putant, Pherecydes Syrus »). Anche perchè questa volta ci sono mss. che hanno una forma diversa da quella di m.R, considero *feroçides* come errore del copista e pongo nel mio testo *fereçides*; bisogna anche dire che in m.R si trovava *fereçides* : la *e* appare corretta in *o*. Un'altra stampa del *Proemio* che ha *ferocides* è quella d'Ochoa (Bibl. de Rivedeneyra).

[102] *en metro* manca solo nelle stampe Sz e A. Amador de los Rios annota che si trova in m.N e m.A2, ma c'è pure in m.R e m.A' : ancora una volta si vede che egli non ha tenuto sempre sott'occhio il ms. della Bibl. del Re e pare altresì che nei casi di varianti preferisca spesso seguire la stampa Sanchez = m.R *ayan tenido z tengan* err. per *aya tenido z tenga*.

[103] m.A' A2 e s.Sz *monarquia* e pure con grafia moderna m.A' A2 e s.Sz hanno *arca* (persino m.A2 ha *Acatesio*); ma m.R e m.N con s.A hanno la grafia non rara nel latino medievale : *monarchia*, *archa*, *Achatesio*.

[104] m.A' *Sordelo*; m.A2 non ha letto bene e forse non l'ha capito.

[105] m.R *mostro ao cho potea* che è stato corretto posteriormente in *mostro a cho que potea*; m.N *mostro cio che potéa*, riproducendo la corrente ortografia italiana *ciò*, *che*, *potea*, come *cui*, *loco*, *io*;m.A' *montao ciò che potrà... o precio eterno del loco*, *ò vero fui*; m.A2 peggiora *mostro cyothe Poeta* (!), tralascia *eterno*, ma corregge : *ove yo fui*; s.Sz tende a usare un'ortografia che distingua i suoni italiani : *cui*, *chio* (m. N *cio*), *loco*, mentre indistintamente in m.R *chui*, *cho*, *locho*. Dal punto di vista dell'antica grafia italiana, queste tre forme possono

E asi concluyo ca esta sçiençia poetal [106] es açepta prinçipalmente a Dios, z despues a todo linage [107] z espeçie [108] de gentes. Afirmalo Casiodoro en el libro de Varias causas, diziendo : Todo resplendor [109] de eloquençia [110] z todo modo o manera de poesia o poetal locuçion z fabla, toda uariedat de honesto fablar [111] houo z houieron començamiento de las diuinas escripturas. Esta en los deificos templos se canta, z en las cortes z palaçios imperiales z reales graçiosa z alegremente [112] es resçebida. Las plaças, las lonjas, las fiestas [113], los conbites opulentos sin ella asy commo sordos z en silençio se fallan.

[VI] ¿ E [114] que son o quales aquellas cosas a donde, oso

essere normali, usandosi la *ch* per *c* gutturale avanti *a o u (chui, locho)* e viceversa la *ch* per *c* palatale o *ci*(*cho*); perciò, essendo il ms. R il più antico e il migliore, riproduciamo le sue forme,senza ricorrere alle altre dei mss.meno antichi, le quali chiarificano la pronunzia, ma ci allontanano dal più vecchio ms. Tenendo presente l'edizione comune dello Scartazzini della *Div. Com.* e quella critica recente della Società Dantesca Italiana (1921) in fondo ci sono poche varianti : *del latin* per *de' Latin*; *disse* che è sostituito opportunamente con *solo*, perchè la citazione s'innestasse al testo del *Proemio*; *ove yo* per *ond'io*. Per la forma del verbo *mostrare* si capisce che le lezioni variano tra *mostró, mostrao, mostro a.*

[106] m.R, m.N, s.Sz *por tal*; m.A' A2 e s.A *poetal.* Mi pare preferibile questa volta la seconda lezione. È facile immaginare l'errore di lettura dei mss. che hanno *por tal.* (m.R per es. ha poco più giù un *poetal* (*locucion*), che era stato trascritto male dal copista, ma che poi fu ben corretto).

[107] Così pure s. Sz e s.A ; m.N e m.A2 *linaje*; m.A' *el linage.*

[108] m.N e m.A' *specie.*

[109] Solo m.R, *resplendor* (per *resplandor*), forma che si trova nei testi antichi. D'altra parte nello stesso m.R si trova *resplandor* (f. 178 v., sonetto *Quando yo soy*).

[110] m.A' *de Rethorica, eloquençia.*

[111] m.N *de onesto fablar*; m.A' *de honesto hablar* ; m.A2 *en este fablar;* s. Sz e s.A tralasciano queste parole.

[112] Così pure m.A' A2; gli altri solo *graciosamente* ; Amador annota che *alegremente* trovasi solo nel cód. di Alc.

[113] In m.A' A2 manca *las fiestas* = Alla fine del periodo m.R *falla* err. per *fallan.*

[114] m.R z. Ho fatto maiuscola questa cong. per via del punto fermo che ho messo avanti. Debbo notare che, nel ms., z, quando è maiuscola è rappresentata

dezir, esta arte asy commo neçessaria no interuenga [115] ꝛ no sirua? En metro las epithalamias que son cantares, que en loor de los nouios en las bodas se cantan [116], son conpuestos [117]; ꝛ de unos en otros grados aun a los pastores en çierta manera siruen, ꝛ son aquellos dictados, a que los poetas bucolicos [118] llamaron. En otros tienpos, a las çenizas ꝛ defunsiones [119] de los muertos, metros elegiacos se cantauan [120], ꝛ aun agora [121] en algunas partes dura [122], los quales son llamados endechas. En esta forma Iheremias canto la destruyçion de Jherusalem [123]; Gayo Çesar, Octauiano Augusto, Tiberio ꝛ Tito, enperadores, marauillosamente [124] metrificaron, ꝛ les [125] plugo [126] toda manera de metro.

---

con *E* (qualche rara volta inoltre invece di ꝛ si trova la *y* minuscola, che ho mantenuta). A n. 389 ho ridotto viceversa la *E* a ꝛ anche per la punteggiatura: non ho apportato altre novità nella grafia di questa cong.

[115] m.A2 *intreuenga.*

[116] s. Sz solo *cantaban.*

[117] m.A2 solo *conpuestas.*

[118] Così pure m.A' A2; gli altri *bucollicos.*

[119] Così pure m.A2 ; m.N *deffunsiones* ; m.A' *defuncciones* ; s.Sz *defunciones* ; s.A *defunçiones.*

[120] In m.A2 manca *se cantauan*, come più su pure la frase: *en çierta manera siruen.*

[121] m.A' solo *ahora.*

[122] s.A solo *tura.* È forma antica, è vero, per *dura*, che pur altre volte s'incontra in m.R (f°. 176 v.) e anche in m.N, ma questa volta abbiamo invece *dura* in tutti i mss.

[123] m.A' e s.A *Hierusalem* = solo m.A' *Cayo* (Cesare e Ottaviano qui sono due personaggi distinti, e lo stesso credo nella strofa XI del *Triunfete de Amor*, dove il medesimo Santillana fa un'enumerazione di uomini illustri dell'antichità. Il ms. della Biblioteca reale VII-A-3 ha *e Cesar Octaviano* e il VII-Y-4, cioè il nostro, ha *Cesar e Octaviano.* Vicente García de Diego nell'ediz. di *Canciones y decires* del Marchese ha preferito, e secondo me non bene, la prima variante, mentre anche nel *Triunfete* il nostro poeta ha voluto parlare di due persone).

[124] solo s.Sz *marabillosamente.*

[125] solo m.N *los.*

[126] solo s.A *plogo* (lo stesso altre volte).

[VII] Mas dexemos ya las estorias [127] antiguas por [128] allegarnos mas açerca de los nuestros tienpos. El rey Roberto de Napol, claro ꝛ uirtuoso prinçipe, tanto esta sçiençia le plugo, que commo en esta misma [129] sazon miçer Françisco Petrarca [130], poeta laureado, floresçiese [131], es çierto grand tienpo lo tuuo [132] consigo en el [133] Castil Nouo de Napol, con quien el muy a menudo conferia ꝛ platicaua [134] destas [135] artes, en tal manera que mucho fue auido por açepto a el ꝛ grand [136] priuado suyo; ꝛ alli se dize auer el fecho muchas de sus [137] obras asy latynas commo vulgares, ꝛ entre las otras el libro de Rerum memorandarum ꝛ las sus eglogas ꝛ muchos sonetos, en espeçial aquel que fizo a la muerte deste mismo [138] rey, que comiença :

Rota e l'alta columpna ꝛ el verde lauro ꝛc. [139]

[VIII] Iohan [140] Bocaçio, poeta exçellente [141] ꝛ orador insigne, afirma el rey Iohan de Chipre auerse dado mas a los estudios desta graçiosa sçiençia que a ningunas otras, ꝛ asy

---

[127] Così pure s.A; altri *historias*.

[128] Così pure m.N, s.Sz; m. A' A2 *por llegarnos*; solo s.A ha *para* per *por* = *açerca* in m.R e m.A' A2; le stampe *cerca* come nel Testamento.

[129] m.A' e s.A *mesma*; gli altri *misma* come m.R, il quale però ha qualche volta *mesma* e lo stesso avviene per m.N; s.A ha sempre la forma *mesmo*.

[130] m.N e s.A *Petrarcha*.

[131] m.N e s.Sz *floresciese*; m.A' *floreciese*; m.A2 *floreçiese*; s.A *floresçiesse*.

[132] m.N e s.A *lo tovo*; m.A' e s.Sz *le tuvo*; m.A2 *le tubo*.

[133] m.A' A2 *en el su*.

[134] Così pure s.A; m.N *praticava*; m.A' A2 e s.Sz *praticaba*.

[135] solo m.A2 *de estas*, e così in altri casi simili.

[136] Questa volta anche s.A così; ma m.N e s.Sz *grant*.

[137] solo s.A *de las sus*.

[138] solo s. Sz *nuestro* per *mismo*.

[139] m.A', s.A e s.Sz *Rota el alta*; m.A2 *Rota e el alta*; ma m.R è più esatto : *Rota e lalta* (cioè *rotta è l'alta*) = m.N e s.A *colupna*; m.A' *colona*; m.A2 *colonna*; s.Sz *columna* = in m.A' manca *el verde lauro*. Si sa che il P. piange invece la morte del card. G. Colonna e di Laura.

[140] solo m.A' A2 *Juan*.

[141] m.A' A2 e s.Sz *excelente*.

paresçe [142] que lo muestra [143] en la entrada prohemial del su libro [144] de la Genealogia o linage de los dioses gentyles [145], fablando con el Señor de Parma, mensaiero [146] o enbaxador suyo.

[IX] Commo pues o por qual manera, señor muy virtuoso, estas sçiençias ayan primeramente uenido en mano [147] de los romançistas o vulgares, creo seria difiçil inquisiçion ꝛ vna trabajosa pesquisa. Pero dexadas agora las regiones, tierras [148] ꝛ comarcas mas longinicas [149] ꝛ mas separadas de nos, no es de dubdar [150] que vniuersalmente en todas [151] de sienpre estas sçiençias se ayan acostunbrado ꝛ acostunbran, ꝛ aun en muchas dellas en estos tres grados, es a saber : sublime, mediocre ꝛ [152] infymo. Sublime se podria [153] dezir por aquellos que las sus obras escriuieron en lengua griega ꝛ [154] latyna, digo metrificando. Mediocre vsaron aquellos que en vulgar escriuieron, asy commo Guido [155] Janunçello boloñes [156]

---

[142] m.A' *parece*; m.A2 *pareçe*: in generale questi due mss. non hanno *sc* per *c*.

[143] m.N, s.Sz, s.A *amuestra*; m.A' A2 *demuestra*.

[144] Tutti gli altri *de su libro*.

[145] In m.A2 al posto delle parole spagnuole c'è intero il titolo in latino : *Genealogia deorum gentilium*; in m.A' manca *gentilium*.

[146] m.N e s.A *mensajero*; m.A' A2 e s.Sz *mensagero*.

[147] Così pure m.A'A2 e s.So; gli altri *en manos*.

[148] m.A' *e tierras*.

[149] m.N, m.A', s.Sz *longincas* ; m.A2 *longinquas* ; s. A tira fuori un *longicas*, pur annotando che i mss.di Batr., di Alc. e della Naz. hanno *longincas*.La base latina è *longinquus* (per Amador, p. 567, *longiquus* !), e ad essa m.R ha apportato l'epentesi di *i*. Purtroppo non ci è stato possibile trovare un simile esempio in testi antichi. (Gli aggettivi in — *inquus* per sè stessi rari nel lat. non ebbero fortuna nel romanzo).

[150] m.A' e m.A2 *hacer* e *facer duda*.

[151] m.A' *de todos*.

[152] Manca la *e* in m.A' A2, s.Sz e s.A.

[153] m.A' A2 *se podrà*.

[154] s.Sz e s.A *o*. Amador de los Rios annota che trovasi *e* nel cód. di Batres, mentre si trova anche in m.R e m.N.

[155] s.A solo *Guydo*.

[156] Sulla *e* c'è un segno d'abbreviaz. in m.R, m.N, ed esso si trova sulla *n* in m.A2, s.Sz; dunque si deve raddoppiare o trascrivere *ñ*. Solo s.A ha *bolonés*.

z Arnaldo Daniel proençal. E commo quier que destos yo no he visto obra alguna ; pero quieren algunos auer ellos sido los primeros [157] que escriuieron terçio rimo [158] z aun [159] sonetos en romançe. E asy commo dize el philosofo, de los primeros, primera es la especulaçion. Infimos son aquellos que syn ningund [160] orden, regla, nin cuento fazen estos romançes z cantares de que las gentes de baxa [161] z seruil condiçion se alegran [162]. Despues de Guido z Arnaldo Daniel, Dante escriuio en terçio rimo elegantemente las sus tres [163] comedias : Infierno, Purgatorio z [164] Parayso ; miçer Françisco Petrarcha [165] sus Triunphos ; Checo D'Ascholi [166] el libro De proprietatibus rerum ; z [167] Iohan Bocaçio el libro que Ninfal [168] se intitula, aunque ayunto a el prosas [169] de grande eloquençia [170] a la manera [171] del Boeçio consolatorio. Estos

[157] m.A2 *ellos aquellos, que primero.*

[158] solo m.A' *ritmo.*

[159] Manca in s. Sz e s.A.

[160] m.N e s.Sz *ningunt*; m.A' A2 *ninguna*; s.A *ningun.*

[161] solo s.Sz *baja.*

[162] s.Sz *la gente... se alegra.*

[163] m.A2, come spesso avviene, non ha capito *las sus tres* e ha *las jstas* (?)

[164] Così pure m.A2; gli altri tralasciano *e.*

[165] Gli altri *Petrarca*; mentre a n. 130 m.N e s.A stesso hanno *Petrarcha* e invece m.R *Petrarca.* Si sa che le due forme erano normali e comuni, e fa male il Milá y Fontanals (Obras,III,501) a mettere *sic* accanto a un *Petrarcha,* che si trova in *Colección de documentos del Archivo de Aragon,* I, 189. Nei manoscritti petrarcheschi elencati dallo Schiff (*Bibl. du Marquis* ecc.) si trovano le due grafie.

[166] m.N, s.Sz, s.A *Dascoli* ; m.A' *de Asculi*; m.A2 *dasculi* ; m.R *dascholi* che ho apostrofato come *l'alta* del verso petrarchesco.

[167] s.Sz e s.A senza la *e* o *y.*

[168] m.R, m.A' A2 *Nifal* (il copista avrà, come in qualche altro caso, dimenticato il segno d'abbreviaz. della *n*, giacchè il Marchese conosceva bene e possedeva il libro *Ninfal d'Admeto* (v. Amador, p. 596); m.N, s.Sz e s.A con la *n* davanti a *f.*

[169] m.A' *promesas* ; m.A2 *cosas* per *prosas.*

[170] m.N e le stampe *grand eloquencia.*

[171] m.A' A2 *a manera.*

z muchos otros escriuieron en [172] otra forma de metros en lengua ytalica [173] que sonetos z cançiones morales se llaman.

[X] Estendieronse, creo, de aquellas tierras z comarcas de los lemosines [174] estas artes a los gallicos z a esta postrimera z [175] occidental parte, que es la nuestra España, donde asaz [176] prudente z fermosamente se han vsado. Los gallicos z françeses escriuieron en diuersas maneras rimos z versos, que en el cuento de los pies o [177] bordones discrepan ; pero el peso, cuento [178] de las sylabas [179] del terçio rimo z de los sonetos z de las cançiones morales yguales [180] son de las baladas, aunque en algunas, asy de las vnas commo de las otras, ay algunos pies truncados [181] que nosotros llamamos medios pies, z los lemosis [182], françeses [183] z aun catalanes bioques.

[XI] Dentre [184] estos vuo [185] onbres [186] muy doctos z

[172] In m.A' A2 manca *en*.
[173] m.A' solo *Italiana*.
[174] m.A' *Limosines*; m.A2 *Limosinos*.
[175] solo s.So *o*.
[176] Così m.N, m.A' A2, s.Sz; s.A solo *assaz*.
[177] m.N, s.Sz, s.A *e*; m.A' e m.R *o* = m.A2 solo *y ordenes* (per *bordones*).
[178] Tutti gli altri tra *peso* e *cuento* mettono la *è* cong.
[179] solo s.A *sillabas* con due *l*.
[180] solo s.A *eguales*.
[181] m.A' *troncados*; m.A2 *trincados*.
[182] m.A' *Limosines*, m.A2 *Lemesones*.
[183] m.A'e A2 *y* e *e Franceses* = m.R e m.N *bioq̄s* ; s.Sz e s.A *bioqs* ; m.A' *breques*; m.A2 *briqō*.La forma catalana è *bioch* e significava (dice Milá y Fontanals, *Resenya hist. y crit. dels antichs poetas catalans*, 1865) « un tros ó trencat de bordó (altrement un bordó mes curt) »; e in provenzale i versi « son dig biocat, quar per lors meteysshes estan coma biocz » (v. *Las leys d'amors*, ed. Gatien-Arnoult, Toulouse, I, 128).
[184] Tutti gli altri *de entre*.
[185] Tutti gli altri *ovo*.
[186] solo s.A *omes* (v. nota 61).

señalados en estas artes ; ca maestre [187] Iohan de Loris [188] fizo el Roman de la rosa, donde, commo ellos dizen, el arte de amor es tota [189] inclosa [190], ꝛ acabolo maestre Iohan Copinete, natural de la villa de Mun [191]. Michaute [192] escriuio asy mismo vn grand [193] libro de baladas, cançiones, rondeles, lays, virolays, ꝛ asono muchos dellos [194]. Miçer Otho [195] de

[187] Così tutti i mss.; solo s.Sz *Maestro* e s.A lo segue.

[188] Così pure m.N e s.Sz ; m.A' A2 *Juan*. Nessuno corregge questo col vero nome di Guglielmo. Annota solo il Sanchez con discrezione : « Guillermo Lorris, á quien el marqués ó algun copiante de su *carta* llamó Juan.. » = *de Loris* anche in m.A' A2; s.Sz e s.A *Lorris* senza *de*; m.N *de los Ris*.

[189] Così pure m.A2 e m.N. Amador de los Rios annota che m.N ha *toda*, mentre questa forma è solo in m.A' e s.Sz ed è ripetuta da s.A stesso = Sto per la forma *tota*, che avrà potuto bene usare il Marchese, il quale nella riproduzione di nomi propri e termini speciali stranieri fa in generale un compromesso tra la grafia castigliana e la straniera. Nelle copie appunto del *Roman de la Rose*, citate dallo Schiff nella *Bibliothèque du M. de Santillane*, al titolo del celebre romanzo non manca la specificazione *ou l'art d'amours est toute enclose*. Del resto, sebbene la forma *toto* sia rara nell'ant. spag., pure è possibile rintracciare esempi : *tot* in *Milagros de N.S.* di Berceo (str. 19) e *tota* nel *Libro de Apollonio* (str. 169).

[190] Così anche m.N; m.A2 *inclusa*; s.Sz e s.A *enclosa*.

[191] Così pure m.N, m.A' A2, s.Sz; solo s.A *Meun*.

[192] Tutti così, manoscritti e stampe : ma si tratta di Guillaume de Machaut (1300-1377). Dal Marchese è messo dopo Jean de Meun, morto verso il 1305, accanto a Oton de Granson, fiorito nella seconda metà del sec. XIV, e prima di Alain Chartier (1386-1449), questo detto « muy claro poeta moderno ». La breve notizia, poi, che il nostro autore dà del suo *Michaute* bene si riferisce al Machaut; sicché errano il Puymaigre (*La cours littér. de D. Juan*, 1873), l'Amador (624) e altri a identificarlo con Pierre Michaud, fiorito più tardi. Il Piaget poi ha bene stabilito che mss. del XV secolo hanno più volte *Michaut* al posto di *Machaut* (*Romania*, XXI, 616-17); per lo stesso argom. vedasi una nota di G. Paris (*Romania*, XVI, 409) e E. Hoeppfner, *Œuvres de G. de Machaut* (*Société des anciens textes*, *Introd.* VIII). Gli autori del *Roman de la Rose*, Machaut e Chartier furono tra i poeti francesi, la cui fama uscì tosto dai confini della propria patria, ma di ciò non è qui il luogo.

[193] m.N e s.Sz *grant*, ma questa volta s.A *grand* come m.R.

[194] m.A' A2 *dellas*.

[195] Così pure m.N, s.Sz, s.A; erratamente m.A' *Hoco*; m.A2 *Soto*.

Grandson [196], cauallero estrenuo z muy virtuoso, se uuo [197] alta z dulçemente [198] en esta arte. Maestre Alen Charretiel [199], muy claro poeta moderno z secretario deste rey don Luys [200] de Françia en grand elegançia [201] conpuso z canto en metro z escriuio [202] el Debate de las quatro damas, la Bella dama Sanmersi [203], el Revelle [204] matin, la Grand pastora, el Breuiario de nobles z el Ospital [205] de amores : por çierto cosas asaz [206] fermosas z plazientes [207] de oyr.

[XII] Los ytalicos prefiero yo, so emienda [208] de quien mas sabra, a los françeses, solamente ca [209] las sus obras se muestran de mas altos ingenios z adornanlas z conponenlas

[196] Così pure s.A; m.N e s.Sz *Grantson*; si legge in m.A' A2 *Guerrason*.

[197] m.N, m.A2, s.Sz e s.A *ovo*; m.A' *huvo* (v. n. 185).

[198] m.A' A2 *muy dulcemente*.

[199] m.N, s. Sz, s.A *Charrotier*, m.A' A2 *Carretier*. Ricordo che nella traduz. spagn. del *Quadrilogue invectif* del sec. XV, fatta da Nuño de Guzman per il Marchese di Santillana e che lo Schiff (*Bibl. du M. de Santillane*, 372) suppone possa essere quella conservata nel British Museum, il nome del poeta è *Alaym Carretero*. Conservo la forma *Charretiel* di m. R con la *rre*.

[200] Tutti gli altri *Luis*.

[201] m. A' *eloquencia*.

[202] Manca solo in s.So.

[203] *Sâmersi* in m.R, m.N ; m.A' *Stanmensi* ; m.A2 *Sammesi* ; s.Sz *Samersi* ; s.So *Sanmensi*; s.A *Sanmersi* che riproduce i due mss. più importanti e la lezione più esatta.

[204] m.A' *Rebeli*; m.A2 *rebelle* (così s.So).

[205] Tutti gli altri con l'*h* iniziale.

[206] Come n. 176 solo s.A *assaz*.

[207] Così pure m.N e m.A2 ; m.A' *placientes* ; s.Sz *plascientes* ; s.A *plaçientes*.

[208] (*emienda* di m. R come *emenda* sono forme antiche) ; m.N *emmienda* ; m.A2 *enmienda*.

[209] m.R *solamente. Ca*, e così pure s.A. Preferisco senza punto : *solamente ca*; del resto così fanno m.A' e A2, s.So, s.Sz, anzi i primi tre sostituiscono *ca* con *porque* : *solamente porque*, e s.So sposta le parole per maggiore chiarificazione : *Los Itálicos prefiero yo á los Franceses, sò emmienda etc., solamente porque*. = solo s.A *engenios*.

de fermosas z peregrinas ystorias [210] ; z a los françeses de los ytalicos [211] en el guardar [212] del arte : de lo qual los ytalicos [213], syno solamente en el peso z consonar [214], no se fazen [215] mençion alguna. Ponen sones asy mismo [216] a las sus obras z cantanlas por dulçes z diuersas maneras, z tanto han familiar, açepta [217] z por manos la musica, que paresçe que entrellos [218] ayan [219] nasçido aquellos grandes philosofos, Orfeo [220], Pitagoras z Enpedocles, los quales, asy commo algunos descriuen [221], non solamente las yras de los onbres [222], mas aun a las furias infernales con las sonoras melodias z dulçes modulaçiones de los sus cantos aplacauan. ¿ E quien dubda [223] que asi commo las verdes fojas en el tienpo de la primauera guarnesçen z aconpañan los desnudos arboles, las dulçes bozes [224] z fermosos sones no apuesten z aconpañen todo [225] rimo, todo metro, todo uerso, sea de qualquier arte, peso z medida ?

[XIII] Los catalanes, valençianos z aun algunos del reyno

---

[210] m.N, m.A' A2, s.Sz *historias*; s.So e s.A *estorias*.

[211] Così pure m.N, s.Sz, s.So e s.A ; m.A' *e los Franceses, à los Italianos* ; m.A2 *E los franceses de los Italicos*.

[212] Tutti così, eccetto s.So *en alguna del arte*.

[213] m.A' e s.So *Italianos*.

[214] s.So *consonancia*.

[215] m.A' *hace*; s.So *face*; gli altri hanno il plurale.

[216] s.A solo *mesmo*.

[217] In s.Sz manca.

[218] Tutti *entre ellos*; m.R *entrellos*. Più avanti in questo stesso ms.si trova *entre ellos*.

[219] m.A2 *aya*.

[220] m.N, m.A', s.A *Orpheo* = In m.A' A2 è aggiunto *Boecio*.

[221] m.A' A2 *escriben* e *escriven*.

[222] Amador de los Rios annota che *hombres* si trova in s.Sz e s.So al posto di *omes;* ma *onbres* si trova anche in m.R, m.A' ecc.

[223] m.A' A2 *Quien duda*.

[224] m.A' *que las dulces boces*; m.A2 *e las dulçes voçes*.

[225] m.A' A2 *a todo*.

de Aragon fueron z son [226] grandes ofiçiales [227] desta arte. Escriuieron primeramente en nouas rimadas [228], que son pies o bordones largos de sylabas, z algunos [229] consonauan z otros non. Despues desto [230] vsaron el dezir en coplas de diez sylabas a la manera de los lemosis [231]. Vuo [232] entre ellos de señalados onbres [233], asy en las inuençiones [234] commo en el metrificar. Guillen de Berueda [235], generoso z noble cauallero, z Pao de Benbibre [236] adquirieron entrestos grand fama. Mosen Pero

[226] m.A' *è aun son.*

[227] m.A2 e s.A con due *f.*

[228] Così pure m.N. La lezione dei migliori mss. del *Proemio* ci fa pensare al genere provenz. *novas rimadas* (v. *Las Leys d'Amors*, 138). Per la letter. catalana osservò in uno studio, ed. fin dal 1876, il Milá y Fontanals nella *Revue de la Société pour l'étude des langues romanes* di Montpellier: « Vers le même temps (che in Provenza), peut-être un peu plus tard, nous voyons conservé en Catalogne le genre et, probablement, le nom (*noves rimades*), que nous retrouvons dans la tradition au XVe siècle. » Per quel che so gli esempi catal. che abbiamo di *novas rimadas*, però, sono di versi brevi; è certo altresì che presenta qualche interesse la correzione fatta dal Sanchez (*trovas*), perchè *trova* in ispagn. ha pure il significato di canzone amorosa composta o cantata dai trovatori, ma purtroppo la correz. è moderna. In m. A' A2 e in s.So *novas Rimas*; s.Sz *trovas rimadas* e così pure s.A.

[229] solo s.So *Algunos* senza z precedente.

[230] solo s.Sz *estos*. Amador de los Rios annota : « Nos parece preferible la leccion de Sarmiento ». Si vede che piú che ai mss. egli tien l'occhio alle stampe, e sceglie *esto* non perchè questi hanno la detta forma, ma perchè si trova in s.So.

[231] m.A' e s.So *Limosis*; m.A2 *Lemosynes*.

[232] Questa volta m.A2 *uvo*; gli altri come alla n. 197; s.So *hubo*.

[233] Così pure m.N; gli altri *hombres*; solo s.A *omes* (v. n. 61, 186, 222).

[234] s.So *ansí en las envenciones*.

[235] m.A' A2 e s. So *Berbeda*; m.N, s.Sz e s.A *Bergueda*, forma che si trova nel Canz. cat. D : *Guillem de Bergueda*. Il nome del poeta s'incontra in generale negli antichi mss. scritto *Berguedan*, *Bergueda*, *Bergadan*, *Bergada* (s'intende con l'accento all'ultima sillaba).

[236] solo s.Sz *Benlibre*. Questa correzione della *b* in *l* sarà stata fatta per avvicinare la forma castigliana del Marchese a quella catalana del nome del poeta : *Pau de Bellviure* (nel Canz. C. *Belluiure*, nel Canz. D *Belluire*, v. Milá, *Obras*, III, 443)

March [237] el uiejo, valiente ꝛ honorable [238] cauallero, fizo asaz gentiles cosas, ꝛ entre las otras escriuio prouerbios de grand moralidad [239]. En estos nuestros tienpos floresçio mosen Jorde de Sanct [240] Jorde, cauallero prudente, el qual çiertamente conpuso asaz fermosas cosas, las quales el mesmo asonaua, ca [241] fue musico exçellente. Fizo [242], entre otras, vna cançion de oppositos que comiença :

Tos ions aprench ꝛ desaprench ensems [243].

Fizo la Passion de amor, en la qual copilo [244] muchas buenas cançiones antiguas, asy destos que ya dixe, commo de otros [245]. Mosen Febrer [246] fizo obras nobles [247], ꝛ algunos afirman

[237] s.A *Mossen*, e gli altri *Mosen*. Annota Milá y Fontanals (*Obras completas*, III, 310, Barcelona, 1890): « *Mossen*, y en su lugar tambien *Mosen*, contracción de Monsényer, título que entonces se daba á los caballeros, que después se extendió considerablemente y que por último quedó limitado á los clérigos » = m.A' A2 e s.So *Marque* (che sarebbe la grafia castigliana, come catal. *bioch* è diventato in castigl. *bioque*).

[238] solo s.Sz *noble*.

[239] m.A' A2 e s.So *gran moralidad* ; m. N e s.Sz *grant moralidat* ; s.A *grand moralidat*.

[240] m.R *sant* con un segno d'abbreviaz. che potrebbe essere in più, ma si può sciogliere con *c* : *sanct* si trova anche in S.A ; m.N e s.So *sant Jorde* ; m.A' A2 e s.Sz *San Jorde*. E' il poeta *Jordi de Sent* o *Sant Jordi* = m.R altre volte ha la forma *sant* nel *Proemio*, nei sonetti ecc. ; nel Testamento abbiamo *sant* e *sanct*.

[241] m.A' A2 e s.So *que*.

[242] Gli altri *e fizo*.

[243] Così pure m.N, s.A e s. Sz ; s.So *Tot jores aprè que edes aprè quieu senis* : lezione errata che ha riscontro con quella di m.A2 ; s.A, che pure suole staccare le parole, tiene unito *tosions*, mentre m.R e m.N portano due parole staccate *tos ions* (= *tots jorns*).

[244] Tutti così, salvo m.A2 che ha la forma moderna *compilo*.

[245] m.A' A2 e s.So *así de estos como de otros que ya dixe*.

[246] Così pure s.A (si tratta del poeta Andreu Febrer) ; m.N e s. Sz *Febler* ; m. A' A2 e s.So *Febrier* (Nei *Canzonieri* la forma comune è *Febrer* e anche *Fabrer*).

[247] m. R, m.N, s. Sz *nobles* ; m.A', m.A2, s.So e s.A *notables*.

aya [248] traydo [249] el Dante de lengua florentina en catalan, no menguando punto en la orden del metrificar [250] z consonar. Mosen Ausias March [251], el qual aun biue, es grand trobador z omne [252] de asaz eleuado spiritu [253].

[XIV] Entre nosotros vsose primeramente el metro en asaz formas [254] : asi commo el Libro de Alexandre [255], Los uotos del pauon [256] z aun el Libro del Arçipreste de Hita; z aun [257] desta guisa escriuio Pero Lopez de Ayala, el uiejo, vn libro que fizo de las maneras del [258] Palaçio, z llamaron

---

[248] m.R *ayan* (!); m.A' A2 *haver*, *aver*; gli altri il cong. pres. 3ª pers. sing.

[249] Solo s.So *traducido*.

[250] s.So *en el metrificar*.

[251] m.A' A2 e s.So *Ugias Marque* (i *Canzonieri* hanno costantemente *Auzias March*).

[252] m.R e m.N *omẽ*, che deve sciogliersi in *omne*, forma antica rispetto alla moderna *hombre*. Come ho notato più volte, s.A ha in generale *ome* (questa forma accanto a *on* trovasi nelle Asturie : cfr. Menéndez Pidal, *Gram. histor.* 1918, 63, 2b); ma non l'ho riscontrata in m.R. Vic. García de Diego ha qualche esempio, ma deve trattarsi di casi di dimenticanza del segno di abbreviazione, che egli altre volte scioglie con *m* : *omme*. *Omne* è forma comune nel *Cid* e si trova pure nel Testamento del Marchese.

[253] Così pure solo m.N e m.A', mentre questi stessi mss. hanno la *e* iniziale, come le stampe, nell'ultima parola del 2º capitolo. La prostesi di *e* dinanzi a *s* impura è normale, ma anticamente, si sa (Gorra, *Lingua e letter. spagn.* 1898, 86), se ne faceva anche a meno; per ciò trascrivo anche qui *spiritu*, quale si trova in m.R.

[254] m.A' A2 *en diversas maneras* : così s.So, e *usaron* invece di *usose*.

[255] solo s.A *Alixandre*, forma che pur si trova in altri testi spagn. : *Cancionero de Baena*, Diego del Castillo, Gómez Manrique (*Cancionero castellano del sigło XV ordenado* por R. Foulché-Delbosc) ecc. accanto ad *Alexandre*; lo stesso avviene in provenz. : un caso di A. De Peguillan *Alixandri*, accanto alle altre forme *Alexandri*, *Aleissandre*, *Aleyxandres*.

[256] m.A2 e s.So *pabon* = Solo s.A *archipreste*.

[257] Così i mss.; le stampe sopprimendo *e* e mettendo punto : *Aun*.

[258] m.A' A2 e s.Sz *de*. Amador d.l. Rios considera le parole *Maneras del Palacio* come titolo e usa il corsivo; ma sarebbe meglio prenderle come spiegazione del contenuto del libro; cioè libro in cui si tratta delle « maneras del Palacio » o, come dice il poeta stesso, « de los fechos del Palacio ». Il titolo per

los [259] Rimos ; z despues fallaron esta arte que mayor se llama z [260] el arte comun, creo, en los reynos de Gallizia [261] z de Portogal [262], donde no es de dubdar quel [263] exerçiçio destas sçiençias mas que en ningunas [264] otras regiones z [265] prouinçias de la España se acostunbro en tanto grado, que non ha mucho tienpo qualesquier dezidores z [266] trobadores destas partes, agora fuessen castellanos, andaluzes o de la Estremadura [267], todas sus obras conponian en lengua gallega o portuguesa : z [268] aun destos es çierto resçebimos [269] los nonbres del arte, asy commo maestria mayor z menor, encadenados, lexapren z manzobre [270].

il Marchese è *los Rimos*, sottinteso *del Palacio*, che corrisponde al titolo noto *Rimado del Palacio*.

[259] Così m.A' A2 e s.So (Amador de los Rios dice che solo m.R ha *llamaron los*); m.N, s.A, s.Sz *llamaronlo*. Possono bene stare le due lezioni; in quella di m.R deve sottintendersi *y que* : *y que llamaron los Rimos* = s.So *Ritmos*.

[260] s.So solo *et*.

[261] m.N *Galiccia*; m.A' A2 s.Sz, s.So *Galicia*; s.A *Galliçia*.

[262] In m.R abbiamo incontrato in principio *Portugal e Portogal* e quest'ultima forma in m.N, mentre la prima altrove. Ora troviamo in m.R *Portogal*, e invece in altri, compreso in m.N, *Portugal* = Il *de* avanti a *Portugal* si trova anche in m.A' A2 e s.So.

[263] Tutti *que el* sciolto ; m.N ha *quel*, ma col segno di abbreviaz. per la *e* ; m.R non ha tale segno, e riproduco una sola parola, sebbene questo ms. altre volte abbia *que el*.

[264] m.A2 *ninguna de otras*.

[265] m.N e s.Sz *ni* = solo s.A ha *de España* senz'articolo.

[266] m.A' e s.So *o* = solo s.Sz e s.A *trovadores*.

[267] Solo m.N e s.A *Extremadura*.

[268] Tutto il periodo seguente manca in m.A' A2.

[269] m.N *recebimos*; s.Sz *rescebimos*; s.A *resçevimos*.

[270] Gli altri *mansobre* = Tanto l'uno che l'altro termine si trovano in *Fragmentos de uma Poetica* in principio del *Canzoniere portoghese Colocci-Brancuti*. In una strofe di Villasandino (*Cancionero de Baena*, p. 261) c'è menzione di queste forme metriche : *So maravillado commo preposystes / Syn lay é syn deslay, syn cor syn discor, / Syn doble mansobre sensillo ó menor, / Syn encanedado dexar ó prender, / Que arte comun devedes creer / Que non tiene en sy saber nin valor*. E a pag. 178 di un deçir è detto di essere composto *por arte comuna de lexa prenda*, e a pag. 267 *Non es arte de masobre*. E' un peccato che i l

[XV] Acuerdome [271], señor muy magnifico, syendo [272] yo en hedad no prouecta, mas asaz pequeño moço [273] en poder de mi auuela [274] doña Mençia de Çisneros, entre otros libros auer uisto vn grand [275] uolumen de cantigas, serranas [276] ꝛ dezires portugueses ꝛ gallegos [277], de los quales toda [278] la mayor parte era [279] del rey don Donis [280] de Portugal, creo, señor, sea [281] vuestro visahuelo [282], cuyas obras aquellos que las leyan [283], loauan de inuençiones [284] sotiles ꝛ de [285] graçiosas ꝛ dulçes palabras. Auia [286] otras de Iohan Suares [287] de Pauia, el qual se dize auer muerto en Gali-

celebre *Cancionero* non sia fornito di un ampio lessico e di un indice analitico, sicchè per ogni piccola ricerca lo studioso deve ripercorrerlo per intero. Un esempio di *lexapren* si trova nelle strofe di risposta di Juan de Mena al Marchese (*Sobre la quartana del Señor Rey D. Juan II*).

[271] m.N *acuerdame*.

[272] solo s.A *seyendo* da *sedeo* con significato di *sum*.

[273] s.Sz *mozo pequeño*.

[274] m.N, s.Sz, s.So e s.A *abuela*; m.A' A2 *aguela*. Nel Testamento *abuelo* e *akuelo*.

[275] Questa volta s.A uguale a m.R (*grand*) ; ma s.Sz *grant*; m.N, m.A' A2 e s. So *gran*.

[276] m. A' A2 e s.So *Canticas Serranas* = m. A2 *u* per *e* ; s.So nessuna congiunz.

[277] da qui fino a *visahuelo* (m.N e s.A *bisabuelo*) manca in m.A' A2 ; anche in s.So, ma senza che sia segnalata la mancanza. Naturalmente non darebbe senso.

[278] Manca in altri.

[279] m.N, s.Sz e s.A *eran* (e può stare tanto il sing. che il plurale).

[280] s.Sz *Dionis*. Nel *Canzoniere portoghese* del Monaci si trova una volta *Donis* accanto a *Denis* e *Deny*.

[281] Così pure m.N ; s.A *fué*, seguendo con preferenza al solito la stampa Sz.

[282] m.N, s.Sz e s.A *bisuabuelo* (vedi n. 274 e 277).

[283] Così pure m.A' A2 ; m.N e le stampe *leian*.

[284] s.So solo *enveneiones*.

[285] Manca in s.So, seguendo in ciò m.A' A2.

[286] solo m.R *avian*, gli altri *avia*.

[287] Con la *z* finale m.N, m.A' A2 e s.So; s.Sz *Soarez*; s.A solo *Xoarez*. Tutti i mss. del *Proemio Pavia* e nel m.R chiarissimamente *Pauja*. Il Sarmiento

zia [288] por amores de una infanta [289] de Portogal, *z* de otro Fernand Gonçales de Senabria [290]. Despues dellos [291] vinieron Vasco [292] Peres de Camoes *z* Fernand Casquiçio [293] *z* aquel grande enamorado Maçias, del qual no se fallan

annota che deve essere errore per *Payva*. Gli studiosi moderni : Puymaigre (*La cour littér. de D. Juan* cit.); Milá y Fontanals, *Obras* cit., II, 529, lo chiamano *Paiva*. Nel *Canzoniere portoghese* del Monaci (p. 320) abbiamo una poesia di *Joham soarez de pauha* (così pure nell'ediz. critica del Braga : *pavha*), e nel Catalogo di autori portoghesi, compilato da A. Colocci, è elencato un *Joan soarez de paulia* (il Monaci annota : Legg. *pauha*) = Par fuor di dubbio che a questo poeta si riferisca il Marchese (nello stesso *Canzoniere* si trovano versi di Don Diniz e di Senabria — forma spagnolizzata di *Seavra* — v. *Canc. port. da Vaticana*, ed. Braga, XXXI e LXXXIII).

[288] Gli altri *c* con o senza sediglia al posto della *z*.

[289] Tutti così; solo s.A *infante*. Con la *e* finale per il femm. si trova nel *Cid*, e osserva Menéndez Pidal, *Cantar de mio Cid*, I, 237 : aun en tiempo de Nebrija, aunque el pueblo decía ya « infanta », se conservaba « el enfante, la enfante, segund el uso cortesano ».

[290] *Fernant Gonzalez de Sanabria* : così m.N, s.Sz e m.A' A2, nei quali due ultimi *Fernan* come in s.So. Solo questa ha *Senabria* come m.R. T. Braga (*Historia da litter.*) parla di *Fernão Gonsalves de Seavra*, e dello stesso abbiamo una poesia nel *Canzoniere portoghese* del Monaci : *Fernam Gonsalviz de Seavra*.

[291] s.A *destos* (solo come s.Sz) e annota che *dellos* si trova soltanto nei « códs. de Alc., de Batres y Sarm. », mentre invece questa forma si trova nei due principali mss. : m.R e m.N.

[292] Così pure m.A' A2 e s.So; gli altri *Basco*. Nel *Cancionero de Baena* (p. 526 e notas p. 697) ci sono poesie di Fray Diego de Valencia indirizzate a un Vasco Lopez de Camoes, « un cavallero de Galisia », e molto probabilmente deve trattarsi del nostro poeta (di questo avviso è il Braga, *Cancioneiro Portuguez da Vaticana*, LXXXIII); e infatti Fray Diego è vissuto tra la fine del 300 e il principio del 400 (*Cancionero de Baena*, 647), l'epoca in cui deve intendersi che il Marchese pone il *Camoes* (*despues destos*).

[293] m.A' *Cascacio*; m.A2 *Casquecio*. Il Sarmiento (p. 13), il Sanchez (n. 211) e l'Amador (p. 600) non sono riusciti a rintracciare alcuna notizia su questo trovatore portoghese, che si è tentato d'identificare con Cascales e con Macias. Dei poeti menzionati dal Marchese è il solo che rimane ignoto. Avanzo l'ipotesi che possa trattarsi di Fernand' Esquyo, di cui ci sono poesie nel *Canz. port.*, ma non saprei come spiegarmi la deformazione del cognome. = m.R e m.A2 *grande enamorado* (m.N e m.A' *gran*), come nella nota 170 *grande eloquencia*; s.A usa l'a. forma apocopata *grand*, ma noi siamo autorizzati a con-

syno quatro cançiones [294], pero çiertamente amorosas z de muy fermosas sentençias, conuiene a saber :

Catiuo de miña tristura :
Amor cruel z brioso [295] :
Señora, en quien fiança [296] : z
Prouey [297] de buscar mesura.

[XVI] En este reyno de Castilla dixo bien [298] el rey don Alfonso el Sabio, z yo ui quien vio [299] dezires suyos, z aun se dize que [300] metrificaua altamente en lengua latina. Vinieron [301] despues destos don Iohan de la Çerda z Pero Gonçales de Mendoça, mi abuelo [302] : fizo buenas [303] cançiones z entre otras [304]:

Pero te siruo sin arte.

E [305] otra a las monias de la Çaydia [306], quando el rey don Pedro tenia el sitio contra Valençia; comiença :

servare i casi di forma intera da esempi di ant. spagn. e da qualche altro curioso del moderno. Osserva egregiamente il Menéndez Pidal (*Cantar del mio Cid*, p. 205) : « En *grande*, por terminar con un grupo de consonantes, la ley de la apócope es mas libre hoy dia (*gran plaza*, *grande espacio* : il caso nostro), y por llevar *-e* final y no-*a* era enteramente libre en la lengua antigua ».

[294] s.So *sinon canciones* (senza *quatro*).

[295] m.A' *victorioso*; m.A2 *viçioso*. Nel *Cancionero de Baena* si trova questa *cantiga* che comincia appunto *Amor cruel é bryoso*.

[296] m.N *Señor* = m.A' A2 *Señora, en quien e fiança* = s.Sz *Señor en quien fiancé*. Il *Cancionero de Baena* : *Señora, en que fyança*, e la cantiga è indirizzata veramente a una donna, non a un uomo.

[297] m.N e s.Sz *probé*. *Cancionero de B.* : *prové*.

[298] m.A2 e s.So *muy bien*.

[299] m.A2 *que enbio* = m.N anche *dezires*; m.A' e s.Sz *decires*; m.A2 e s.A *deçires*, ma s.So lesse invece *dos*, *ó tres suyos*.

[300] Così anche m.A' A2 e s.So; gli altri tralasciano *que* (s.A non annota che m.R ha *que*).

[301] m.A2 e s.So *E vinieron*.

[302] Questa volta tutti *abuelo*; solo m.A' A2 *aguelo*.

[303] m.A' A2 e s.So *asaz buenas*.

[304] m.A' A2 e s.So aggiungono *cosas*.

[305] m.A' A2 e s.So senza *e*; s.A davanti la *e* mette una virgola e dopo *Valençia* due punti. = Tutti gli altri *monjas*.

[306] m.R *Caydia*; m.N e s.A *Çaidia*; m. A' e s.Sz *Zaydia*.

A las riberas [307] de vn rio.

Vso vna manera de dezir cantares, asi commo çenicos plautinos z terençianos [308], tanbien en estrinbotes [309] commo en serranas. Concurrio en estos tienpos vn iudio que se llamo Rabi Santo [310]: escriuio [311] muy buenas cosas, z entre las otras Prouerbios morales, en uerdat de asaz comendables [312] sentençias. Puselo [313] en cuento [314] de tan nobles gentes por grand trobador, que asy commo el dize en uno de sus Prouerbios [315]:

No uale el açor menos
Por nasçer en uil nio [316],
Ni los exemplos [317] buenos
Por los dezir iudio.

---

[307] solo m.N con la *v* : *riveras*.

[308] Così pure con piccole differenze ortografiche m.N e s.Sz ; s.So *de decir así como Scénico de Plauto, ó Terenciano*; m.A' *de decir.... scenico Plauto e Terencio*; m.A2 *de deçir.... scenico Plauto e Terenciano*; s.A *de deçir cantares... scénicos Plauto é Terençio*.

[309] s.Sz, s.So s.A *estrambotes* (m.N *estranbotes*) ; m.A' *estrabontes* ; m.A2 *estrabumtes*; m.R *estrinbotes*. Nel *Cancionero de Baena* si parla dell'arte d'*estrybote* nell'illustrazione alla seconda poesia di Alfonso Alvares de Villasandino, parole fedelmente riprodotte dal ms. del *Cancionero* (f. 4 v.), dove si legge *estrybote*, forma eguale alla provenz. *estribote*. Nel *Poema de Alex.* (cop. 2229) s'incontra *estrimbote*, e nella *Vida de S. Domingo* di Berceo *estribotes*.

[310] m.N *santto* ; m.A' *sancto* ; tutti gli altri come m.R *santo*, anche s.A. Come si vede dalle nn. 83 e 240, m.R ha *sant* e *sanct*; così nel Testamento.

[311] m.N, s.Sz e s.So *escribio*. Amador de los Rios *escrivió*, e questa volta nota di m.N e s.So la insignificante differenza ortografica, mentre trascura di portare casi più importanti.

[312] Con due *m* solo s.So e s.A; s.Sz *recomendables*.

[313] m.N e s.Sz *pusele*.

[314] m.N e s.So *quento*.

[315] In s.Sz mancano *en uno de sus Proverbios* ; s.So *asi como el dice en un Proverbio*.

[316] m.A' A2 e s.So *nido*.

[317] Così pure m.A' A2 ; m.N e s.Sz *enxiemplos* ; s.A *enxemplos*. Nel sonetto *Clara por nombre*, m.R (f. 183 v.) ha invece *enxiemplo* e m.N *enxemplo* = m.N e s.A *nin* per *ni* di m.R, dove s'incontra anche *nin*.

Alfonso Gonçales de Castro, natural desta uilla de Guadalaiara [318], dixo asaz bien z fizo estas cançiones :

Con tan alto poderio : z [319]
Vedes que descortesia.

[XVII] Despues destos, en tienpo del rey don Iohan, fue el Arçediano de Toro [320] ; este fizo :

Crueldad z [321] trocamento

z otra cançion que dize :

De quien cuydo z cuyde [322].

---

[318] m.N *Guadalaxara*; m.A' A2 *Guadalajara* e così s.Sz; s. So *Guadalfaxara* e così s.A. Qui abbiamo uno dei casi di arbitrio di Amador de los Rios. Annota egli : « Sanchez : *Guadalajara*; pero esta voz es demasiado moderna para que la usára asi el Marqués. En la mayor parte de los códices, inscripciones coetáneas se lee como vá escrita en nuestro texto ». Ora è vero che la *f* interna si trova in testi antichi (nel *Cid* per es. *Guadalfaiara* e *Guadalfagara*, nel *Cancionero de Baena* ecc.), ma noi non possiamo accettarla, anzitutto perchè il più vecchio ms. della *Carta* (m.R) ha *guadalaiara*, ma nel Testamento dello stesso Marchese abbiamo sempre *guadalajara* : e queste due forme si riducono a una.(Noto una volta tanto per il Testamento che non possiamo esser sicuri se sia stato redatto dal Marchese o semplicemente sottoscritto, ma è certo che la copia che abbiamo del 1511 è una riproduz. fedele dell'originale, dato il carattere ufficiale del documento) = A margine di *esta villa* leggesi nel m.R : *en Guadalaxara se escribio este libro.*

[319] La cong. *e* manca in s.A e s.Sz.

[320] m.A2 *de Lor* = in *Canc. de Baena* si trova anche la forma *rçidiano.*

[321] s.So e s.A *et*, forma che non si trova altrove, ma *e*. = In seguito, più giù, m.R ha *dizen* per *dize*, solito errore di persona plurale per la singolare, e viceversa.

[322] s.A aggiunge : *é otra que diçe* : *Deus, amor, á Deus, el rey* (così sarebbero citate tre poesie); m.A' A2 attacca immediatamente il primo verso della seconda poesia alla prima mediante una *e*: *e De quien cuydo* ecc., e poi aggiunge la terza. Così pure, s.So fa seguire al primo verso *Crueldad z trocamento* il secondo, e poi aggiunge *é otra que dice* : *A Deus Amor, á Deus el Rey*. Questo verso non si trova in s.Sz, come non è in m.R e m.N. Nel *Canc. de Baena* si attribuiscono all'Arçidiano de Toro le due poesie : *De quien cuydo é cuydé* e *a Deus, Amor*, però *Crueldad é trocamento* è attribuita a Villasandino. Aggiungo per curiosità che la prima strofe di quest'ultima è intercalata dal Marchese nella *Querella de amor*. Un'altra piccola questione, che non è il luogo qui di discutere, presenta la poesia che comincia *Con tal alto poderio*, attribuita, come si è visto, in questo *Proemio* a A. Gonçales de Castro, ma da Baena a Macías, la

E [323] Garçi Ferrandes [324] de Gerena. Desdel tienpo del rey don Enrrique [325], de gloriosa memoria, padre del rey, nuestro señor, ꝛ fasta estos nuestros [326] tienpos, se començo a eleuar mas esta sçiençia ꝛ [327] con mayor elegançia, ꝛ ha auido onbres muy doctos [328] en esta arte [329], prinçipalmente Alfonso Aluares de Yliescas [330], grand dezidor, del qual se podria dezir aquello que en loor de Ouidio un grand estoriador descriue [331], conuiene a saber que todos sus motes ꝛ palabras [332] eran metro. Fizo tantas cançiones ꝛ dezires, que seria bien largo [333] ꝛ difuso nuestro proçesso [334], sy por extenso, aun solamente los prinçipios dellas, a rrecontar [335] se ouiesen [336].

quale poi il Marchese stesso mette in bocca la prima strofe nella detta *Querella*. V. *Canc. y decires* ed. V. García de Diego, p. 161 e segg. In un lavoretto sulla *Querella* mi occuperó di queste questioni.

[323] Solo s.A *É fué tambien Garçi* ecc.

[324] Tutti *Fernandez*. *Cancionero de Baena* : *Ferrandes*, come m.R.

[325] Così pure m.N : s.Sz, m.A' A2 e s.A *Enrique*; s.So *Arrique*.

[326] m.A' manca *nuestros*.

[327] Manca in s.So.

[328] Così pure in altri esempi di m.R, in m.N e altrove ; solo m.A' e s.A questa volta *dotos*.

[329] Dopo *arte* c'è una *e* solo in s.A.

[330] m.N, s.Sz *Illiescas*; s.A *Ilyescas* ; m.A' A2 e s.So *Illescas*. Nel m.R parrebbe si dovesse leggere *yliestas* (e sarebbe un errore), ma il nesso grafico *sc* è uguale a quello che si legge in *descriue*, *escrito* nello stesso ms.

[331] m.N e s.A *describe*, ma m.A' A2 e le altre stampe *escribe* e *escrive*.

[332] s.So *todos los motes*, *palabras*.

[333] s.A solo *luengo*.

[334] Con una sola *s* m.A2, s.Sz e s.A.

[335] Tutti con una *r* ; m.R con due e unito con la prepos. *a* : *arrecontar*. Noto che in m.R nel sonetto *Despertad con afflato* si trova *contares*, ma l'editore ha corretto con *rrecontares* per il verso : segno che il nostro ms. non è sempre esatto. Gli altri mss. per questa lezione hanno *recontares* e *racontares*, con una *r*. Debbo avvertire che ho ridotto a minuscola la *R* iniz. di m.R, quando si trova in parole comuni per distinguerle dai nomi propri, ma sarei portato a ritenere, per la conoscenza di altri testi mss. spagn., che la *R* iniziale stia ad indicare la *r* forte (*rr*).

[336] solo s.A ha *oviessen*.

E asi por esto, commo por ser tanto conosçidas z esparzidas a todas partes sus [337] obras, passaremos a miçer Françisco Inperial, al qual yo [338] no llamaria dezidor o trobador, mas poeta, commo sea çierto que sy alguno en estas partes del Occaso meresçio premio de aquella [339] triunphal [340] z laurea guirlanda [341], loando a todos los otros, este fue. Fizo al nasçimiento del rey, nuestro señor, aquel dezir famoso :

En dos seteçientos [342]

z muy muchas otras cosas graçiosas z loables.

[XVIII] Fernand Sanches Calauera [343], comendador de la

[337] solo s.A *las sus*.

[338] Manca in m.A' A2 e s.So.

[339] s.A annota che Sanchez scrisse *aquesta*, ma così pure si trova in m.N.

[340] *trumphal* di m.R con lo stesso numero di aste potrebbe bene leggersi *triunphal*.

[341] m.A' A2 e s.So *gurnalda*.

[342] solo s.A aggiunge *é mas dos é tres* che è il completamento del 1° verso del deçir che si trova in *Cancionero de Baena*, p. 197 : *En dos seteçientos é mas doss é tres*.

[343] m.R *calauera* ; m.N *caluera*; m.A2 *Talavera* ; s.So aggiunge un *de* : *de Talavera*; s.Sz *Calvera*. Amador de los Rios sostiene la forma con *t* e pensa che questa sarà stata confusa dai copisti con *c*. Gli studiosi si dividono in due parti. C'è chi sta per *Calavera* (Puymaigre, per es.), ma il Fitzmaurice-Kelly usa *Talavera*, e il Menéndez y Pelayo sostiene che debba trattarsi di quest'ultima forma, rispondendo al nome di un piccolo paese vicino a Toledo. Ancora : *Talavera* si trova nella *Crónica de las tres Ordenes militares* tra i commendatori di Calatrava, ma Don R. Floranes dice che, nel *Cancionero di Martinez de Burgos*, *Talavera* è corretto in *Calavera* da Martinez stesso, il quale probabilmente alla prima forma era stato indotto dalla somiglianza del nome del poeta con quello della città. Infine il *Cancionero de Baena* ha *Calavera*. Noi, finchè non venga dimostrato chiaramente l'errore, se errore ci sia, stiamo per la forma dei mss. più antichi del *Proemio*. Per curiosità notiamo che un nome di poeta con la forma *Calaueyra* si trova nel cit. Catalogo del Colocci, forma che vediamo nella poesia n. 69 del *Canzoniere portoghese* del Monaci, ma alla poesia n. 372 abbiamo *Talaueyra* (però il Braga nella ediz. critica dello stesso *Canzoniere* considera *calaveyra* della poesia 69 come nome comune corrispondente al mod. portogh. *caveira*).

orden de Calatraua, conpuso asaz buenos dezires [344]. Don Pero Velez de Gueuara, mi tio, graçioso ꝛ noble cauallero, asy mesmo escriuio gentiles dezires ꝛ cançiones [345].

Fernand Peres [346] de Guzman, mi tio [347], cauallero docto en toda buena doctrina [348], ha conpuesto [349] muchas cosas metrificadas, y entre las otras aquel epitafio de la sepoltura [350] de mi señor el almirante, don Diego Furtado [351], que comiença :

Honbre que uienes aqui de presente [352].

Fizo muchos otros dezires ꝛ cantigas [353] de amores, ꝛ aun agora bien poco tienpo ha escriuio prouerbios de grandes sentençias y otra obra asaz util ꝛ bien conpuesta de las Quatro uirtudes cardinales [354].

---

[344] Questo periodo manca in m.A', e non si capisce perchè Amador de los Rios aggiunga : « y lo mismo parece en el ms. que usó Sarmiento », quando in s.So questo passo c'è; si trova in m.A2.

[345] m.A' aggiunge a questo punto : *entre otros aquel que dice* : *Julio Cesar el afortunado*, e così s.So. La stessa aggiunta trovasi in m.A2 e s.A con la variante *Jullio*. Amador de los Rios non annota nè si preoccupa che questa aggiunta non si trovi in m.R e m.N (anche questa volta egualmente non si trova in s.Sz); egli accoglie il di più dove lo incontra,considerandolo senz'altro come una dimenticanza là dove non c'è. Nel *Cancionero de Baena*, p. 350, il verso *Pero Julio Çesar el afortunado* è il primo della 2ª strofe del *deçir* che comincia : *Conviene que diga de la buena vysta* di Don Pero Veles.

[346] s.A *Fernand Perez* ; m.N *Fernant Perez* e così s.Sz ; m.A2 e s.So *Fernan Perez*; m.A' *Hernan Perez* = Al margine di m.R si legge : « *Fernan Perez* = Le varietà ortografiche, ripeto, erano numerose e non avevano spesso importanza. Nel *Cancionero de Baena* troviamo per lo stesso poeta le forme *Ferran*, *Ferrant*, *Ferrand*, *Fernand*, *Ferrnand*.

[347] m.A' A2 in più *noble*.

[348] solo s. A *doto* e *dotrina*.

[349] solo m.A' e A2 *compuso* e *conpuso*.

[350] m.N e s.Sz *sepultura*.

[351] solo m.A' *Hurtado*.

[352] solo s.A *pressente*.

[353] m.A' *canciones*; m.A2 *canticos*.

[354] In m.R a margine si legge : « esta obra esta en el cancionero general impresa en Anvers año 1573 a fojas 52 ».

[XIX] Al muy magnifico [355] duque don Fadrique, mi señor z mi hermano, plugo [356] mucho esta sçiençia, z fizo asaz [357] gentiles cançiones z dezires, z tenia en su casa grandes trobadores, espeçialmente a Fernand Rodriguez Portocarrero [358] z Johan de Gayoso z Alfonso de Moraña [359]. Ferrand [360] Manuel de Lando, honorable cauallero, escriuio [361] muchas buenas cosas de poesia [362]; ymito mas que ninguno otro a miçer Françisco Inperial; fizo de buenas cançiones e loor de Nuestra Señora; fizo asy mismo algunas inue as [363]

---

[355] Così tutti, anche s.A che altre volte non mette la *g*.

[356] Così pure m.A' A2. Questa volta m.N e s.A hanno egualmente *plogo*.

[357] Manca in m.A' A2.

[358] Così pure s.A; m.N *Fernant Rodriguez Puerto carrero*; m.A' *Fernan Peres* (m.A2 *Perez*, al posto di *Rodriguez*) *Puerto Carrero*; s.Sz *Fernant Rodriguez Puerto Carrero*; s.So *Fernan Perez Portocarrero*.

[359] E' da notare che s.Sz ha *Alonso Gayoso de Morana* e anche s.A con *Gayoso* intercalato: *Alfonso Gayoso de Moranna*. Questo cognome intercalato non si trova nei mss.; solo in m.N c'è a margine e più piccolo *gayoso*, che viene per caso a trovarsi accanto ad *Alfonso* posto in fin di rigo, sicchè può sembrare un seguito di questo, mentre non è che una correzione del *Gayoso* (di *Juan de Gayoso*) che è scritto male. Questo fatto può essere stato causa che s.Sz lesse *Alonso Gayoso de Morana* e lo seguì il s.A; m.A' A2 *Moravan*; s.So *Moraban* = Gayoso e Moraña sono menzionati insieme da Villasandino (*Cancionero de Baena*, p. 181): *No será Juan de Gayos, / Nin Moraña, fio en Dios*; e ancora dallo stesso in un deçir contra Ferrant Manuel de Lando (p. 265): *Ferrant Manuel, syn yra é syn saña / Ayamos jueses entre mí é vos, / E luego señalo á Juan de Gayos / E para con él á Alfonso Moraña, / Fydalgos discretos de noble conpaña / Que pueden judgar quien guarda belmes*. Noto infine che nel *Canzoniere portoghese* del Monaci ci sono poesie di un *Joham de Gayo o Gaya, escudeyro*, e nel Catalogo di Colocci é elencato *Jo. de Gays* (*de Gaya, de Gayo*) *scudero*.

[360] Così pure solo s.A; m.N e s.Sz *Fernant*; m. A' A2 e s.So *Fernan*.

[361] m.A' *que escriviò*.

[362] s.So *F. M. de Lando... escribió muchas buenas obras de Poesía, y metro, mas que ninguno otro. E Micer Francisco Imperial fizo de buenas Canciones* ecc. (e il senso è tutto falsato) = m.A' *mirò mas que ninguno à Francisco* ecc. Gli altri invece di *mirò* hanno *imitò*.

[363] solo s. So *inventivas*.

contra Alfonso Aluarez de dyuersas materias [364] y bien hordenadas [365].

[XX] Los que despues dellos en estos nuestros tienpos han escripto o escriuen, çesso [366] de los nonbrar, porque de todos me tengo por dicho que uos, muy noble señor, ayades [367] notiçia 2 conosçimiento ; z non uos marauilledes [368], señor, sy en este prohemio aya tan extensa [369] z largamente enarrado [370] estos tanto [371] antiguos z despues nuestros auctores [372] z algunos dezires z cançiones dellos, commo paresca auer proçedido de vna manera de occiosidat [373], lo qual de todo punto deniegan [374] no menos ya la hedad [375] mia que la turbaçion de los tienpos [376]. Pero es asy que commo en la nueua edad [377] me pluguiesen, fallelos agora, quando me paresçio ser neçessarios. Ca asy commo Oraçio, poeta, dize :

Quem noua concepit olla seruabit odorem [378].

---

[364] m.A' A2 e s.So *maneras*.

[365] Tutti senza *h*. L'opera poetica del Lando qui riassunta ha un posto cospicuo nel *Cancionero de Baena*, dove appunto si legge contro di lui questa strofe di Alfonso Alvarez di Villasandino o Illescas (p. 265) : *Pues çeñides la correa | De Françisco Ynperial, | Vestra arte tal ó qual | Ya sé de qué pie coxquea.*

[366] m.A' *en nuestro tiempo han escrito, ò escrivieron, dejo.* m.A' A2 e s.So *dejo* e *dexo* per *çesso* (s.A *cesso*, s.Sz *ceso*) = m.N *escritto*.

[367] s.A *tengades*. Amador de los Rios annota, sì, che i codd. di Batres, di Alcalá e della Nazion. hanno *ayades*, ma tra questi tralascia di portare l'autorità del ms. del Re, e segue s.Sz, che è la sola stampa con *tengades*.

[368] m.A' A2 *maravilleis*.

[369] Così pure s.A Gli altri *estensa*.

[370] Così pure solo s.A; m.N e s.Sz *narrado*; m.A' A2 *encerrado*.

[371] Al solito m.N e s.Sz insieme *tan*.

[372] Senza *c* m.N, m.A' A2 e s.Sz.

[373] m.N *ociosidat* (e così s.Sz); s.A *oçiosidat*; m.A' A2 *ociosidad*.

[374] s.A annota che s.Sz ha *niegan*, ma questa forma si trova pure in m.N.

[375] m.A' A2 *edad*; ma m.N *hedat;* s.A e s.Sz *edat*.

[376] m.A' *destos tiempos*.

[377] m.A' A2 *edad nueva* = m.N *pluguiessen*; s.A *ploguiessen*.

[378] m.A' *Quo semel est imbuta recens, servabit odorem | testa diu* (è il verso intero ed esatto di Orazio, Epist, I, 2, v. 69)

[XXI] Pero de todos estos, muy magnifico señor, asy ytalicos commo proençales, lemosis [379], catalanes, castellanos, portugueses ꝛ gallegos ꝛ [380] aun de qualesquier otras nasçiones se adelantaron ꝛ antepusieron [381] los gallicos çesalpinos [382] ꝛ de la prouinçia de Equitania en [383] solepnizar ꝛ dar honor a estas artes. La forma ꝛ manera commo, dexo agora de recontar [384], por quanto ya en el prologo de los mis Prouerbios se ha mençionado. Por las quales cosas ꝛ aun por otras muchas, que por mi ꝛ mas [385] por quien mas supiesse [386] se podrian ampliar ꝛ dezir, podra sentyr ꝛ conosçer la [387] vuestra magnifiçençia en quanta reputaçion, extima ꝛ comendaçion [388] estas sçiençias auerse deuen, ꝛ [389] quanto uos, señor muy [390] virtuoso, deuedes extymar que aquellas dueñas, que en torno de la fuente de Elicon [391] inçessantemente [392] dançan, en tan nueua edad no inmeritamente [393] a la su conpañia

---

[379] solo m.A' *Limosines* e m.A2 *Limosynes*.

[380] Tutti *e*; solo s.A *o*, eppure questo cita il solo Sarm. come avente *e*.

[381] s.So fa una semplice inversione : *se antepusieron, è adelantaron*.

[382] m.A' *cisalpinos* = s.Sz *Gallaicos* per *Gallicos* = m.A' A2 e s.So *Aquitania*.

[383] Solo s.A *en el* = s.A *solepniçar* ; m.N, s.Sz e s.So *solemnizar* ; m.A' A2 *solenizar*.

[384] Così anche s.A ; m.N e s.Sz *dexo agora de contar* ; m.A' A2 *dexolo* (e *dejolo*) *agora de recontar*; s.So *dexolo agora de racontar*.

[385] solo s.A' *que no por mi mas*.

[386] m.A' A2 *supiese*; m.N *sopiese* e così anche s.Sz; s.A *sopiesse*.

[387] Manca in m.N e in s.Sz.

[388] In m.A' mancano *extima* ꝛ *comendaçion* ; m.A2 *e estima e comendaçion*, così s.A senza la prima *e*.

[389] m. R *E* maiuscola dopo un punto; ho messo la virgola per il senso e usato ꝛ.

[390] Questo avverbio si trova in m.R e m.A' A2, eppure Amador non menziona il primo ms. che è il più importante, e tralascia l'avverbio come fa s.Sz che segue anche in ciò m.N. = Solo m.A' *deveis* per *deuedes*.

[391] La *de* manca in m.N e s.Sz, e questa volta s.A segue gli altri mss.

[392] m.R solo *inçessan mente*.

[393] Così anche s.A; gli altri *imm-*.

vos ayan resçebido [394]. Por tanto [395], señor, quanto yo puedo exorto ꝛ amonesto a la vuestra magnifiçençia que, asy en la inquisiçion de los fermosos poemas commo en la polida horden [396] ꝛ regla de aquellos [397], en tanto que Cloto filare la estanbre, vuestro muy eleuado sentido ꝛ pluma no çessen [398], por tal que, quando Antropos [399] cortare la tela, no menos delficos [400] que marçiales honores ꝛ glorias obtengades.

---

[394] Così pure s.A ; m.N *recebido* ; s.Sz *rescebido* ; m.A' *recibido* ; m'A2 *reçebido*.

[395] Così pure s.A e s.Sz e m.A'; m.N e m.A2 *quanto*.

[396] Tutti gli altri senza *h*.

[397] m.N e s.A *d'aquellos*.

[398] solo m'A' A2 *cese*.

[399] m.R, m.A2 *Antropos* ; m.N, m.A' e s.Sz *Atropos*. Questa volta Amador de los Rios, accogliendo la prima forma, non segue m.N nè s.Sz. L'ediz. scolastica del Monaci, che è una riproduzione fedele di quella dell'Amador, corregge in *Atropos*. Ma nulla ci autorizza a negare che *Antropos* sia stata la forma usata dal Marchese. Nei sonetti che cominciano *Buscan los enfermos* (m.R f. 182) e *Lloró la hermana*, si trova appunto *Antropos*, e anche in altri testi (*Antropus* è usato da Diego del Castillo).

[400] Così pure m.A2 e s.Sz; m.N *delfficos*; m.A' e s.A *délphicos*.

IMPRESSIONI ITALIANE
DI VIAGGIATORI SPAGNOLI
nei secoli XVI e XVII
(APPUNTI)

Benvenuto Cellini riporta accomodata al borioso vescovo di Salamanca la ricca e bella anfora d'argento lavoratagli, ma poi guastata da mano inesperta, risoluto a non prima consegnare il prezioso lavoro d'oreficeria se non abbia i suoi denari, per nulla turbato dalle arie spavalde di tanti pomposi signori che sono attorno al prelato e che gli fanno irriverentemente pensare alle bestie dello Zodiaco, poiché « chi contraffaceva il leone, quale lo scorpio, altri il cancro ». E se già per il minacciato indugio del pagamento aveva maledetto di cuore « tutta Spagna e chi li voleva bene », ora si compiace di fare piú stizzire col suo dispettoso silenzio « questo pretaccio, il quale sparpagliò le piú pretesche spagnolissime parole che immaginar si possa » [1].

Or questo del bizzarro orafo fiorentino era pure il segreto rancore, il senso e spirito di rivolta, l'atteggiamento sdegnoso contro i burbanzosi e fastosi dominatori spagnoli, diffuso piú o meno largamente nella nostra nazione ed acremente espresso nella copiosa letteratura antispagnola del Rinascimento e del Seicento, senza che ci si soffermasse a considerare se mai non avessero in sé qualche bella virtú fiaccamente invece praticata da noi, come oggi imparzialmente dobbiamo pur convenire [2].

Baldassarre Gracián aveva giudicato dei suoi compatriotti, con abbastanza equanimitá per uno spagnolo del secolo XVII,

---

[1] *Vita*, I. 24.

[2] B. Croce, *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza*. Bari. 1917. Si veda specialmente il cap. X.

dicendo « que tienen tales virtudes, como vicios, y tienen tales vicios, como si no tuviesen tan relevantes virtudes » [1]. I nostri vecchi astrassero da queste, in generale ; perché, almeno nelle classi colte ed elevate, non mancò l'ammirazione per la « prudenza » e per le nobili doti militari e cavalleresche degli spagnoli [2]. Il naturale risentimento contro i dilapidatori della ricchezza italiana,contro i guastatori delle nostre terre,che si levò anche violentemente talvolta, non poteva fare rivolgere la mente ai lati buoni dell'orgoglioso straniero; ma poiché in quel tristissimo tempo della nostra vita politica e civile il sentimento nazionale unitario pur troppo mancò, dobbiamo riconoscere col Croce che, se si può parlare di malevolenza e di aborrimento solito contro ogni sopraffattore e ogni malgoverno, « un vero odio nazionale contro la Spagna e gli spagnoli non ci fu in Italia... e che non bisogna dar valore profondo alle impreca-

[1] *El Criticón*. Ed. Renacimiento. Madrid. I, pag. 242.

[2] Non mancano tuttavia neppure denigrazioni isolate, per esempio, alla fama del Gran Capitano Consalvo de Córdova, quali quelle di Traiano Boccalini (v. *Ragguagli di Parnaso*, XXXVIII e LVI, centuria II)) e l'altra nella finzione satirica del Lalli in *Franceide*, c. III, st. 25 e segg. È ben noto come il Machiavelli riconosca ed elogi nell'ultimo capitolo del *Principe* il valore della fanteria spagnola. Altrove, dalla valentia dei soldati spagnoli in dar la scalata alle mura deriva un'immagine per un suo pensiero amoroso :

Non è spagnol sí ardito nel montare
D'un castello alle mura, quanto io penso
Esser nello assalir quella ch'io bramo.

Non si puó negare la buona influenza che esercitó sulle truppe italiane la disciplina degli eserciti spagnoli, da quando esse ebbero a militare sotto capitani come Prospero Colonna, l'Albiano, il Marchese di Pescara, Gonzalo di Córdova, ecc... È interessante l'affermazione del Picatoste : « Entonces rivalizaban (cioè gl'italiani) con los españoles en valor, en constancia y en todo género de virtudes, demonstrando la verdad de la pintura que de los soldados italianos hizo Maquiavelo: esiste virtú negli individui, ma ne mancano i capi. Nei duelli e nei congressi di pochi si vede quanto superiori in forza siano gli Italiani, ma non paiono gli stessi trattandosi di eserciti, il che sta nella debolezza di quelli che comandano ». *Los Españoles en Italia*. Madrid 1887, pag. 46 e segg. Larghe lodi fa degli exerciti spagnoli F. Guicciardini nella *Stonia d'Italia*. Ediz. Gius. Canestrini, tomo VI, pag. 274-275.

zioni che si odono a volte contro gli stranieri o contro gli spagnoli in particolare, le quali, oltre che generiche, sono per lo piú affatto rettoriche ; né togliere dal suo terreno storico e trasportare oltre la sua cerchia la letteratura antispagnola che accompagnò sui primi del Seicento la politica e le guerre del duca di Savoia, né esagerare l'importanza di qualche antispagnuolo di professione, come il Boccalini, il quale negli spagnuoli suscitava, insieme con lo sdegno, una sorta di stupore, tanto quella sua ostilità pareva singolare e irragionevole... [1]

Le simpatie del resto che la Spagna e gli spagnoli godevano fra noi dovevano essere piú larghe di quel che non paia. Le lodi che di Carlo V, della Spagna, di illustri spagnoli fa l'Ariosto non sono un semplice ornamento rettorico nel « Furioso » (st. 22-28, Canto XV). Letterati e signori italiani, tra cui era di buon gusto saper parlare e scrivere in lingua spagnola [2], avevano continue, amichevoli relazioni con letterati e signori spagnoli, come ne fanno fede copiosi epistolari e non meno copiose raccolte di poesie [3].

E come era comune fra noi la conoscenza dello spagnolo, cosí non meno comune era in Ispagna l'uso dell'italiano. Uno degli interlocutori del *Dialogo de la lengua* di Juan Valdés,

---

[1] Op. cit. pag. 245-246.

[2] Poetò in ispagnolo, tra gli altri, il fiorentino Pier Salvetti (1609-1654?). Di L. Magalotti (1637-1712) sono tuttavia inedite lettere in ispagnolo al conte de Umanes, a Fernán Nuñez, a Fernán Valdés. Cfr. S. Fermi, *Bibliot. magalottiana*. Piacenza, 1904. Cfr. A. Farinelli, *Note* all'op. cit. del Croce (in Giorn. Stor. d. Letter. ital. vol. xxi. pag. 277-278.

[3] E non solo italiane. Poesie latine di umanisti, letterati italiani, in lode di personaggi spagnoli sono in gran numero nei dieci tomi dei *Carmina illustrium poetarum italorum*. Florentiae, MDCCXXIV. — Da parte degli spagnoli, troppo lunga sarebbe, ad esempio, la lista dei nomi dei letterati e di personaggi illustri italiani a cui l'umanista aragonese Giovanni Verzosa indirizza, come a cari amici, molte delle sue *Epistulae* oraziane (Panormi, MDLXXV). Cfr. H. Vaganay *L'Espagne en Italie* (in « Revue Hispanique, IX, 489-511; XI, 541-565; XII, 261-273) Dell'opera citata del Croce si vedano, a guesto proposito, specialmente i capitoli VII e VIII.

l'italiano Marcio, dice a proposito dell'altro interlocutore, pure italiano, che questi, da « buen cortesano » vuole approfondire la conoscenza della lingua spagnola « porque, como veis ya en Italia assí entre damas como entre caballeros se tiene por gentileza y galanía saber hablar castellano » [1]. D'altra parte, Baltasar de Alcázar in certe sue *quintillas* intitolate *La vida de la aldea* (Oir misa cada día) attesta che nella vita di villaggio, per far figura, un borghigiano, oltre al vestire signorilmente, doveva sapere

Hablar un poco francés,
Y declarar a Petrarca.

Lo stesso Boccalini, che non puo chiuder gli occhi per negare certe ottime qualità degli aborriti spagnoli, teme un ancor piú largo consenso in coteste simpatie se non fosse la rozzezza di cui li taccia e rimprovera : « Guai all'Italia, scrive, se gli Spagnoli sapessero congiungere all'astuzia, prudenza e valore che possiedono, anche la cortesia e soavità di costumi ; tutti saremmo loro schiavi, però che gli Italiani fanno piú stima delle buone parole, che dei fatti » [2].

E irragionevoli sembravano, fra gli altri, tante aspre invettive, tante maldicenze gridate su ogni tono, a Cristóbal Suárez de Figueroa, uno dei piú ragguardevoli spagnoli che furono a lungo in Italia preposti ad uffici pubblici e, se non dei maggiori scrittori della sua nazione, certo un valentuomo che ebbe nella vita e negli scritti alti ideali letterari, morali e politici [3]. Nel *Pusilipo*, l'ultima opera che di lui possediamo, scritta forse per cattivarsi, nelle tante e immeritate sventure, la benevolenza almeno del nuovo viceré duca di Alcalá, e in cui alquanto confusamente si disserta di politica, di morale, di religione e di filosofia naturale, in sei convegni fra quattro colti signori spagnoli, al ricordo

[1] Ed. Calleja, Madrid, pag. 173.
[2] *Bilancia Politica*, I. 135.
[3] J. P. Wickersham Crawford. *Vida y obras de Cristóbal Suárez de Figueñoa*. Trad. par N. Alonso Cortés. Valladolid, 1911.

nostalgico della patria lontana e pur presente, della cordialità e delle virtú ospitali dei loro compatriotti verso gli stranieri, Rosardo, l'esperto politico, lamenta le ostilitá a cui sono invece fatti segno gli spagnoli negli altri paesi con lucidissima allusione all'Italia : « Con que rezelos viven las otras naciones ! Con que sopercherias proceden, quando llegan a sus ciudades Españoles ! Gozques en fin, vilíssimos ; labradores de miedo de que no les lleve el que pasa algo de su habitación ». Al che risponde risentito Silverio, il filosofo : « Merecieran sin duda, igual correspondencia en los desafueros, y grosserias, mas desdice a la generosidad de los que aborrecen ; siempre superiores suyos en valor, y a su pesar imperantes. No es mucho (como afirma Cicerón) sea odiado el temido. Con que malicioso cuidado escriven a menudo papelillos insipientes, con título de manifiestos. Pensión del Imperio dezia Otaviano, son las murmuraciones : permítanseles a los subditos miserables, como le gozemos, que solo les queda en la opresión semejante consejo y consuelo ». Lauretano, letterato e poeta, pensa che sarebbe bene rimbeccare a dovere tante malediche lingue, tante velenose penne ; c'è chi potrebbe ben farlo e n'avrebbe larga materia : « No fuera bien responderles, quando publican disparates en figura de Raguallos, o sea de otro qualquier género ? pues ay tanto en ellos, que satirizan en lo moderno, y antiguo ? y tan valientes pinzeles, que los supieran retratar con vivíssimos colores ? ». Non è però di questo parere Florindo, valoroso uomo d'armi che stima meglio ripagare le insolenze col silenzio e col disprezzo : « Esse sería calificarlos y aplaudirlos. Su petulancia embidiosa no merece respuesta alguna; siguiéndoseles con callar más ridiculo desprecio » [1].

[1] *Pusilipe : ratos de conversación en los que dura el passeo.* En Nápoles, por Lazaro Scoriggio. MDCXXIX. Il contegno tuttavia degli spagnoli verso gli italiani fu, di solito, piú cavalleresco e garbato di quello degli italiani verso di loro. Cfr. la recensione di A. Farinelli alle *Ricerche ispano-italiane* de' Croce, a pag. 278 su questo punto (in « Rassegna bibliografica d. lett. ital. » anno VII n. 11-12, nov.-dec. 1899).

Uno dei motivi piú ripetuti nelle invettive, nelle satire d'italiani contro la gente di Spagna era la gran boria, l'albagia, la superbia, l'arroganza. L'ambasciatore veneziano Paolo Tiepolo aveva fatto risaltare tali difetti come caratteristici nell'enumerare le tristi qualitá morali osservate negli spagnoli, scrivendo: « Sono per lo piú ingordi del denaro, ingrati de' benefici, poco veridici, manco osservatori della lor parola, superbi e con chi lungamente conversano, insolenti e insopportabili; talché, siccome da principio si dimostrano umani e ripieni di grate e piacevoli creanze, cosí a poco a poco usando maggior presunzione ed arroganza, se non trovano grandissimo contrasto, procurano di mettersi sempre piú innanzi, e di farsi non solo superiori, ma padroni e tiranni dell'amico, in modo che non è nazione, colla quale essi abbiano praticato, che non gli abbia in odio sopra tutti gli altri uomini del mondo » [1].

Era dunque cotesta alterigia e spavalderia spagnola, ripresa comunemente, e non da italiani soltanto [2]. Ma nessuno diceva cosa nuova, ché fra gli stessi spagnoli molti confessavano tale pecca, ne convenivano e ad essa attribuivano anzi, come a principale causa, l'antipatia da cui si sentivano circondati in paesi stranieri. Cristóbal de Villalón, spirito aperto e libero di colto

[1] *Relazioni di Spagna*, 1563. Il Castiglione tuttavia per bocca di messer Federico osserva contro simile rimprovero fatto dal Calmeta agli spagnoli: « Non voglio già negar che non si trovino molti Spagnoli presuntuosi; dico ben, che quelli che sono assai stimati, per il piú sono modestissimi ». *Cortegiano* II, 22.

[2] Diego Galán racconta che, navigando nell'arcipelago greco, diretto a Venezia, il 29 marzo 1600, ebbe a soffrire fame e disagi, e che quelli della ciurma si ridevano di lui: « Y como yo era español, nadie se dolia de mi, antes se reían y me daban brega y cordelejo, diciendo: qué es esto, señor español? es posible que se humille su soberbia? ; oh cómo nos holgáremos de ver á todos los Españoles en el estado que vm. se halla, a ver si se postraba su valentía y arrogancia! yo callaba por conocer que todos nos aborecen, más par la envidia desta velicosa nación que por la soberbia de sus hijos ». Ed. Sociedad de bibliof. españ. Madrid, 1913.

avventuriero che aveva girato per molto mondo e, verso il 1555, era stato di passaggio in Italia, scampato dalla prigionia di Constantinopoli, di questa e di altre pecche morali appunto li accusa : « Entre todas las naciones del mundo, somos los españoles los más malquistos de todos, y con grandísima razón por la soberbia, que en todos días que servimos queremos luego ser amos, y si nos convidan una vez á comer, alzámonos con la posada. Vereis en el campo del Rey y en Italia unos ropavejeruelos y oficiales mecánicos, que se huyen por ladrones, con unas calzas de terciopelo y un jubón de raso, jurando de contino, puesta la mano sobre el lado del corazón y a la fe de caballero » [1].

Della fine del secolo XVI è il ben noto romanzo picaresco dell'amaro Matteo Alemán, *Guzmán de Alfarache* (1599), dove fra le avvertenze che un vecchio cordovese dà a Guzmán venuto a Roma a menarvi vita accattona, di cavaliere d'industria, c'è anche questa molto significativa : « Responde con humildad a las malas palabras, y con blandas a las ásperas, que eres Español, y por nuestra soberbia (siendo malquistos) en toda parte somos aborrecidos, y quien ha de sacar dinero de agena bolsa, más conviene rogar que reñir, orar que renegar... » [2] E per citare ancora una testimonianza delle piú tarde, il Gracián su ricordato, nel *Criticón* (1650) scriveva : « La soberbia, como primera en todo lo malo, cogió la delantera. Topó en España, primera provincia de Europa. Parecióla tan de su genio, que se perpetuó en ella. Allí vive y allí reina con todos sus aliados la estimación propia, el desprecio ajeno, el querer mandarlo todo y servir a nadie, hacer del don Diego y vengo de los godos, el lucir, el campear, el alabarse, el hablar mucho, alto y hueco, la grave-

[1] *Viaje de Turquia*. Ed. M. Serrano y Sanz. Madrid, 1905 (in Autobiografías y Memorias » della Nueva biblioteca de A. E. Cfr. su C. d. V. Narciso Alonso Cortés, *Miscelánea Vallisoletana* (3ª serie). Valladolid, 1921, pag. 165 sgg

[2] I. lib. III, cap. 3, pag. 272. Ed. Strasburgo « Biblioteca Romanica ».

dad, el fausto, el brio, con todo género de presunción : y todo esto desde el noble hasta el más plebeyo » [1].

Come pertanto non procedevano da odio nazionale i dileggi e le vituperazioni d'italiani rispetto alla superbia spagnola, ch'era magagna vera e riconosciuta e dappertutto riprovata, cosí per altri vizi e colpe. Osserva il Farinelli : « Le millanterie degli spagnoli, vincitori e conquistatori del mondo, ci movevano talvolta al riso ; ne riderà anche Lope de Vega medesimo, che, ad un personaggio italiano della sua *comedia* « Secretario de si mismo », fa esclamare :

O Españoles fanfarrones
todos voces y palabras
Nidos sois de soberbia...
Si se perdiera en vosotros
Se hallaría la arrogancia.

Quien os ve venir perdidos
A la grandeza de Italia,
Un alpargate de cuerda
Una espadilla sin vaina !
Dezir que sois don Mendoza
Don Toledo y Don Guevara.

Correvano le satire e i pasquilli [2] ma in fondo non volevamo male a questi eroi novelli, e non potevamo ingiuriarli come codardi e vili ; riconoscevamo che il soldato di Spagna era d'esempio alle milizie di tutte le nazioni. Lo rispettava il Machiavelli, sempre preoccupato perché gli abusi dei mercenari cessassero ; e vantava i soldati guasconi, « che sono un poco meglio degli altri e nasce perché sono vicini ai confini di Spagna, che vengono a tenere un poco dello spagnolo. Le spacconate, i miracoli di prodezza gridati, la gravità di quest' invincibili aiutavano ad incarnare nello spagnolo il tipo del Capitan Fra-

[1] Ed. cit. cap. 3, pag. 22. Un bel lavoro di J. Juderias «*La leyenda negra. Estudios acerca del concepto de España en el estranjero*». 2 ed. Barcelona, 1917 raccoglie e illustra queste ed altre accuse, non d'italiani soltanto.

[2] Cfr. *Carmina Pasquilli*. MCCCCCIX — *Pasquillorum*, tomi duo (1544) — *Carmina apposita Pasquillo* (1512, 1513, 1514). Si trova manoscritto nella Biblioteca Nazionale di Firenze un *Dialogo di Pasquino Franzese e Marforio Spagnolo*.

cassa o Capitan Spaventa, legittimo successore del *miles gloriosus* antico, comune a tutti i popoli, e non mai a corto di discorsi fanfaroneschi, prodigati sulle scene nella lingua ispanica. E degenerava talora in bassezza questa bizzarra e comica figura, variata all'infinito senza spandere veleno, per altro, e nuocere alla fama di valentia, riconosciuta allo spagnolo universalmente » [1].

La rapacità di Spagna era anch'essa vecchia lagnanza, e non italiana soltanto, sí bene di scrittori di quella nazione. Già un Pelagio Alvaro, citato dall'abate Lancellotti, aveva fin dal 1320, nel *De planctu Ecclesiae*, riprovato i soldateschi abusi e affermato che « hodie milites sunt latrones, maxime in Hispania [2], e il Villalón su ricordato riprenderà con l'insolenza, la rapacità di soldati non solo, ma di capitani spagnoli, paragonandoli ai sarti tanto malfamati comunemente dagli scrittori suoi connazionali : « eran como los sastres, que no es en su mano dejar de hurtar en poniéndoles la pieza de seda en las manos » (op. cit.). Era una conseguenza e della voglia di spadroneggiare con cui venivano in Italia, e della molta miseria di cui si venivano a rifare tra noi tanti spiantati fidalghi, e della gran fame che si rimpastavano quei soldati che in Italia ricevettero, appunto a spregio, il nomignolo di *bisoños* [3]. La « Soldadesca » di Torres

[1] *Note* all'opera su citata di B. Croce, pag. 295.

[2] *L'Hoggidí*, Dis. XXXIII.

[3] Il Croce riporta, circa questa voce, a pag. 225 dell'op. cit., un passo del Bandello e uno del de Figueroa. Il Mendoza della Soldadesca » spiega e commenta cosí la parola *bisoños* :

Porque tienen presuncion
y son bestias en sus modos.
No es de oir;
Porque si quieren pedir
De comer a una persona,
No sabran sino decir :
Daca el bisoño, madona (Jornada II).

È da ricordare anche quel che Juan de Valdés nel *Diálogo de la lengua* (ed.

Naharro realisticamente dipinge la miseria di tale ambiente militare, la quale pur era la gran piaga di tutta la nazione. Non maraviglia quindi che tale pietosa condizione, in cosí vivo contrasto con l'arroganza e l'alterigia di dominatori, fosse facile bersaglio a tante satire mordaci.

Un'ottava dello « Scherno degli dei » del Bracciolini valga per molti. Mercurio si offre a Vucano per ripulirlo e gli ha provveduto, fra l'altro, « un cappel di Milano e un bel collare », ma quanto alla camicia, se ne può fare di meno. Quindi senz' altro gli dice

Che poco importerà, quando ben voglia,
Far senza ancor, come l'accorto ibero,
Che va lontan dalla paterna soglia
Per dimostrarsi altrui nato all'impero,
E con un ravanel pasce sua voglia
Del cibo, e sempre in apparenza altero,
Senza denari, e pane anco potrai
Trovarlo sí, senza sossiego mai [1].

Pungente frecciata contro tanta povertà spagnola, in generale almeno. Anche dal Boccalini è spesso messa in satira, ma è anche sinceramente da lui riconosciuto in questa gente di Spagna il merito del decoro esteriore, contrassegno certo di animo non volgare. Egli racconta come « un virtuoso spagnuolo », ferito a morte da un poeta italiano, si raccomandasse, prima di morire, ad un suo amico, di seppellirlo senza spogliarlo ; e perché? Si scoprí che, pur signorilmente vestito, era senza camicia! Apollo, stupefatto di tal novità, esaltò l'atto di chi « anco nella stessa agonia della morte, sopra ogni altra cosa talmente si fosse

Calleja, Madrid, pag. 173) fa dire a Marcio, interlocutore italiano : « soldados pláticos se burlan de los nuevamente venidos de España, que nosotros llamamos bisoños ». Cfr. pure N. Alonso Cortés, *El Licenciado Vidriera*. Valladolid, 1917, pag. 13-14

[1] IX, 14. Cfr. *Bandello*, IV. 25 ; *Guazzo*, Civil conversazione, ff. 128-129; *Fortini*, giorn. II, nov. 13; *Domenichi*, Scelta de'motti, burle... Firenze, 1566, pag. 297.

ricordato della sua reputazione, che avessi chiusi gli occhi col zelo del suo onore... indizio di animo sopramodo grande » [1]. E nel dotto autorevole consesso, Flavio Quintiliano, recitando l'orazione funebre, fece risaltare « proprissimo della onorata nazione spagnola esser posporre la cura della vita al zelo della reputazione, e che nelle loro azioni piú premevano gli spagnuoli nella cura di non commettere indignità, che in vivere », e conclude: « oculatamente negli spagnuoli si vede regnar la molta apparenza e l'infinita sostanza, la vanità e la sodezza ne' suoi maggiori estremi » [2].

***

Non piú valore aveva il preteso odio nostro nazionale contro gli spagnoli che le male parole, i giudizi ingiusti, suggeriti dal risentimento, di scrittori spagnoli contro di noi. A sentir taluno di essi, l'Italia era il paese degl'imbroglioni, della mala fede: « El engaño, si legge nel Gracián, trascendió toda la Italia, echando hondas raíces en los italianos pechos: en Nápoles hablando y en Génova tratando. En toda aquella provincia está muy valida, con toda su parentela, la mentira, el embuste y el enredo, las invenciones, trazas, tramoyas; y todo ello dicen es política y tener brava testa » [3].

Genova, la fedele a Spagna, la fedelissima anzi dal trattato del 1514 con re Ferdinando. dove invano però gli spagnoli si

[1] *Ragguagli*, IV, centuria II.

[2] *Ragguagli di Parnaso*, II. 4.

[3] *El Criticón*, ed. cit. pag. 178. Nelle istruzioni date da Gaspar Verela all'ambasciatore spagnolo in Roma, conte de Castro, è detto, fra l'altro, che « los naturales con la mala educación han perdido de tal manera aquella antigua virtud y vigor romano, que les cuadra hoy bien lo de Tiberio « homines ad servitutem nati ». Sus costumbres las pintó San Bernardo. Odian nuestra nación ».

attendevano, liberali accoglienze e cordialità, per la tirchieria tante volte rinfacciata degli abitanti, la « meretrice di Spagna », come era chiamata per indignazione, in Italia fu la città piú fatta segno agli strali della malignità e della maldicenza degli spagnoli [1].

Ma che per questo? Non si poterono sottrarre gli spagnoli al fascino delle bellezze delle città nostre celebrate dai loro poeti [2], delle glorie, della civiltà italiana, e anziché ripagare da dominatori le ostilità che pur dovevano sopportare fra noi, si mostrarono sempre animati da un vivo e sincero sentimento di rispetto e di riverenza verso la grande e sfortunata nazione. Contiene il suo sarcastico sorriso perfino l'occhialuto Francesco de Quevedo che, inchinandosi alla gran saggezza politica di Venezia « cerebro de Europa » illumina la sua prosa d'una immaginosa personificazione in cui rappresenta l'Italia come una donzella ricca e bella, la quale, rimasta orfana, è ora in potere di tutori ed esecutori testamentari. Desiderosa di trovare un marito, si dibatte fra l'insidie di costoro che non vorrebbero restituirle la ricca dote, di cui, soggiunge, « nosotros los Españoles le hemos quitado gran parte » [3]. Il suo ben noto sonetto, ispirato dalla passata grandezza di Roma nel mondo, ha sincero tono d'ammirazione :

Buscas en Roma a Roma, o peregrino,
Y en Roma misma a Roma no la hallas.
Cadaver son las que ostentó murallas,
Y tumba de sí propio el Aventino.
Yace donde reynaba el Palatino,

[1] Cfr. A. Restori, *Genova nel teatro classico di Spagna*, Genova, 1911 ; e « *Ancora Genova nel teatro classico di Spagna* » (in « Rivista ligure di scienze, lettere e arti). Genova, 1913. E. Mele, (in « Fanfulla della Domenica » 6 giugno 1915) *I Genovesi descritti dagli Spagnoli*.

[2] Sonetti di Miguel de Barrios per città italiane sono nel « Coro de las Musas ». Cfr. Gayangos, Catálogo I, 42.

[3] *La Hora de todos y fortuna con seso*. Ed. cit.

Y limadas del tiempo las medallas,
Más se muestran destrozo a las batallas
De las edades, que blasón latino.
Sólo el Tibre quedó, cuyo corriente,
Si ciudad la regó, ya sepultura
La llora con funesto son doliente.
O Roma ! en tu grandeza, en tu hermosura,
Huyó lo que era firme, y solamente
Lo fugitivo permanece y dura [1].

[1] E intitolato *A Roma sepultada en sus ruínas* e si legge con altri componimenti poetici dello stesso Quevedo riferentisi alla decadenza di Roma (*Ruína de Roma, Roma antigua y moderna*) in B.A.E. tomo LXIX. Sopra questo sonetto v. « Revue Hispanique » XVIII, (1908), pp. 432-438, Appartiene alla poesia delle rovine come il sonetto d'anonimo « Superbi colli, e voi sacre ruine » che ebbe tante traduzioni e imitazioni e parafrasi, studiato prima dal Morel-Fatio e poi piú ampiamente dal Foulché-Delbosc nella « Revue Hispanique » 1904, pag. 225-243. Recentemente Ramiro Ortiz nel suo bel libro « La Fronda delle Penne d'oca nei giardini d'Astrea » (Napoli, 1921, pag. 42-68) è ritornato sul sonetto del Quevedo, e studiando diligentemente il motivo poetico del « sepolcro di Roma », dissente a ragione dal Léger che crede avere il Quevedo imitato certo epigramma latino d'un umanista polacco. Per l'Ortiz dovette aver presente invece alcuni versi latini dell'umanista Vitalis, pubblicati a Francoforte il 1608 nelle *Delitiae italorum poetarum*. Il motivo *Romam in media non invenio Roma* sarebbe una « ramificazione, originata probabilmente da una arguzia, da un giuoco di parole (non vedo Roma in Roma) di qualche bello spirito epigrammista degli ultimi del cinquecento, del piú largo motivo poetico della volubilità e instabilità della Fortuna ». Recentemente il dotto e caro amico mi segnalava il passo del Petrarca : « *Qui enim hodie magis ignari rerum Romanorum sunt quam Romani cives? Invitus dico, nusquam minus Roma cognoscitur, quam Romae* (Fam, VI, 2.) A un'elegia latina di un Fulvio, Cardullo da Narni, letterato del sec. XVI, la quale ha tanta somiglianza col sonetto del Quevedo, non credo abbia mai posto mente altri. È intitolata *In urbem Romam* e si legge nel tomo III dei già citati *Carmina illustrium poetarum ital.*

Languentem gressum paulisper siste, viator,
et lege marmoreis carmina scripta notis.
Roma fui, quondam toto celeberrima mundo,
arte, situ ingeniis, Marte opibusque potens.
Sola triumphatum fraenavi legibus orbem ;
paruit imperio terra fretumque meo.
Impositae septem nituerunt montibus arces,
totque arcus, thermae, templa, theatra, domus.

Le relazioni politiche e militari cosí strette fra la Spagna e l'Italia nei secoli XVI e XVII,s'intende come facessero affuire fra noi uomini d'arme, letterati politici, nobili in fiore e fidalghi decaduti, cortigiani e avventurieri che qui si trovavano, per ogni rispetto, tanto bene, a contatto immediato con la civiltà, con la raffinata cultura, con la ricchezza e la floridezza delle nostre popolazioni. Specialmente a Napoli, quasi quartier generale delle milizie spagnole, a Roma, a Genova, a Lucca fissavano volentieri la loro dimora ; e come il loro sogno ambito in patria era di potere una volta o l'altra toccare le belle sponde di quest'altra Esperia, smaniosi di vedere e godere le maraviglie che ne sentivano celebrare da quanti dei loro compatriotti c'erano stati, cosí, a malincuore, con profondo rammarico se ne distaccavano, quando non avevano potuto fissarcisi per sempre, come tanti e tanti pur fecero. « Ir a Italia era el sueño dorado de nuestros artistas — scrive il Picatoste — y de nuestros poetas, de nuestros abogados y de nuestros políticos. La juventud en todas las esferas sociales se alistaban con fervoroso entusiasmo en los tercios españoles para pasar a aquella península, y saludaba sus playas como las de una nueva patria... Y no era ir a Italia correr tras de locas aventuras a demostrar un valor feroz como en Flandes, sino ir a recibir aquella luz que emanaba de tanto centro científico, literario y artístico, y completar una educación que parecía dirigida a terminarse bajo

Prorsus eram felix, si non ruitura fuissem ;
et mihi ni cunctas sors rapuisset opes :
Roma ego iam non sum, perii, propriisque ruinis
obruta sum : gremio condor et ipsa meo.
Reliquias quascumque vides, quae diruta cernis
moenia, splendoris sunt monumenta mei :
Frusta igitur Romam Romae nunc quaeris : abire
hinc licet ; ah, Romae Roma sepulta iacet !
Interea monitus, perituras nè strue moles :
exemplo poteris cautior esse meo.
Carpe viam : volui scires haec pauca : memento
ut meminisse mei, sic meminisse tui.

aquel cielo tan semejante al nuestro. *Estuvo en Italia* queria decir es hombre ilustrado, así como *estuvo en Flandes* significaba un hombre feroz, y *estuvo en América* significaba un aventurero..»

Attraeva in Italia l'esercito molto di avventurieri, di soldati, di *pícaros* il miraggio che vi aveva attratto il Rodolfo cervantino della *Fuerza de la sangre*, il giovane di buona famiglia toledana, il quale « aveva sentito da certi soldati della abbondanza delle osterie... e della libertà che vi godevano gli spagnoli negli alloggiamenti »; il giovane galante e scapato al quale, osserva l'immortale scrittore, « suonava bene quel : — Ecco i buoni pollastri, i piccioni, il prosciutto e le salcicce, con altri somiglianti nomi di cibi dei quali i soldati si ricordano quando da quelle parti tornano alle nostre e son costretti alla miseria e ai disagi delle osterie e degli alberghi di Spagna ».

Tornati in patria, amavano rievocare i dolci ricordi d'Italia. Cosí Antonio de Guevara, il dotto vescovo di Mondoñedo, che dal 1535 in poi percorse l'Italia, nel *Menosprecio* [1] ricorda « las señorias de Venecia, Génova y Florencia... los Estados y casas de los principes y potentados de Italia; en todas las cuales cortes vi grandes cosas que notar y otras dignas de contar ».

Quanti capitani di sua Maestà Cattolica, come don Diego di Valdivia del « Licenciado Vidriera» dovettero esaltare a qualche Tommaso Rodaja « la bellezza di Palermo, l'opulenza di Milano, i conviti di Lombardia, gli splendidi desinari nelle trattorie » e riferirgli « piacevolmente e precisamente di certe espressioni risonanti in mezzo alla baldoria : — Presto, padrone ! vieni quí, manigoldo ! vengano le maccatelle, i pollastri, i maccaroni » e dimenticare col gongolare presente tutte le burrasche passate, specie nel golfo di Lione, per venire di Spagna in Italia, dove facevano la conoscenza con la soavità del Trebbiano, col pregiato Montefiascone, col bruschetto dell'Asprino, con la gene-

[1] Ed. della « Lectura » Madrid, pag. 41.

rosità dei due vini greci di Candia e di Somma, con la signorilità di quello delle Cinque Vigne, con la dolcezza e la piacevolezza della signora Guarnaccia (Vernaccia), con la rustichezza della Centola » disdegnando « la miseria del romanesco » [1]. Erano cibi e vini italiani di cui il Cervantes aveva avuto diretta esperienza certamente e che ora, memore, lodava senza restrizione per bocca di personaggi creati dall'arte sua, quando, compiendo un vivo desiderio, ebbe a dimorare in Italia tra il 1572 e il 1575, piú a lungo soffermandosi a Napoli, di cui gli tornava sempre caro il ricordo, e visitando da povero soldato Palermo, la Sardegna e Genova, dove ebbe ad ammirare le chiome bionde delle donne, la gentilezza e l'ardito portamento degli uomini, la splendida bellezza della città che su quelle alture « pare abbia le case incastonate nell'oro ».

Lodi interessate, per verità, degli agi e del benessere della vita italiana ; lodi magari egoistiche del padrone soddisfatto del possedimento agognato.

Strana e curiosa qualche stonatura nel coro di queste lodi, come quella di don Joseph Pellicer che cosí descrive l'Italia : « Es tierra áspera por los muchos montes, y estéril por el calor; los ganados no muchos, ni de sustento mayor. Tiene copia de árboles a quien el sol prohibe ser útiles. De modo es su esterilidad, que obligó a los Césares antiguos a solicitar manjares para su gula de naciones estrangeras. Las ciudades son grandes y sus sitios amenos ; las casas suntuosas de mármoles y artificios curiosos. Los templos soberuios, sus ornamentos preciosos.

[1] Circa la lista di questi vini, V. la nota alla mia traduzione di *Novelle* cervantine (Bari, Laterza, 1911, pag. 230) Cfr. anche la dotta nota di N. Alonso Cortés a pag. 16-19 della sua edizione e commento al « Licenciado Vidriera » del Cervantes. Vi riporta anche un passo di Juan de Espinosa in lode dei vini italiani. La vernaccia e la malvasia di Candia son pure ricordati come vini prelibati nella « Lozana Andaluza » del Delicado (Mamotreto XLII). Del romanesco anche il Delicado dice poco bene ; dice che « no es bueno sino un año, que no se puede beber el vino como pasa de Setiembre » (Mamotreto LIV).

Los naturales son ingeniosos, vivos, capaces de ciencias, valientes, pero escasos, miserables, dados al trato, y comercio, juntadores de hacienda, elocuentes, fieles, religiosos en la aparencia y en lo interior, pero dados a las delicias mucho, y a los estudios igualmente » [1].

Lealmente riconoscono la superiorità della cultura e della civiltà italiana sulla loro. Nominato vicerè di Napoli nel 1610, il conte di Lemos don Pedro Fernando de Castro ebbe cura di costituire in questa città un circolo o accademia letteraria, ed a questo scopo incaricò Lupercio de Argensola di scegliere letterati di bella fama che nell'Italia cosí colta, facessero onore al nome spagnolo. È risaputo che non si volle pensare al Cervantes e come questi se ne dolesse. Non parvero a Cristóbal Suarez de Figueroa e a Cristóbal de Mesa che i prescelti, per quanto rinomati nel loro paese, potessero in Italia tenere alto il nome spagnolo quanto si doveva, accanto ai grandi letterati italiani. E per citare un esempio, diceva di sé stesso il de Mesa che, pur essendo stato discepolo di Francesco Pacheco, di Hernando de Herrera, di Francesco di Medina, di Luis de Soto e del Brocense, aveva tuttavia dovuto imparare non poco in cinque anni che era stato a fianco del Tasso [2]. Quando li sorprendiamo, questi spagnoli, a parlare fra loro, come in casa loro, di noi e dell'Italia, smettono od attenuano l'usata albagía, e mostrano di sentirsi e di sapersi di tanto inferiori ai dominati. Si disse allora, e Francesco Serdonati raccolse il proverbio : « Non conosce l'Italia e non l'estima — Chi provato non ha la Spagna prima ». Candidamente lo conferma uno degli interlocutori

[1] *Lecciones solemnes al Polifemo de Don Luis de Góngora*. Madrid, 1630, p. 133.

[2] Per il de Mesa le Muse spagnole erano state « incultas y sin arte ». Al conte di Lemos appunto scrivera « que algunos de los que tanto estimaba no merecia llegar a la falda del Parnaso, como conocería bien en Italia, donde la poesía y el buen gusto estaban más adelantados ».

nel *Viaje* del Villalón, ammirato anche lui della rapidità, della sicurezza, della puntualità con cui viene esercitato il servizio delle poste in Calabria, come in tutto il resto d'Italia : « Acá todos somos bestias — esclama senza sottintesi — en todas las habilidades nos exceden todas las naciones extranjeras : dadme, por amor de mi, en España, toda cuan grande es, una cosa tan bien ordenada » [1]. Il don Pedro del dialogo, che è poi il Villalón stesso, il quale ha visto tanto mondo, all'interlocutore Giovanni, stupito al sentirgli dire che la Spagna è paese povero, non dubita di rispondere che « mucho en respecto de Italia : paresceos que podría mantener tantos exércitos como mantiene Italia ? Si seis meses andubiesen cinquenta mil hombres dentro la asolarían, que no quedase en ella hanega de pan ni cántaro de vino... » Quello che la Spagna realmente fosse nella sua popolazione, nelle sue città e campagne, e quello che realmente valesse, lo diceva ben alto, del resto, il Tassoni nella Filippica II.

Non potremo certo tener dietro a quanti spagnoli ebbero, per l'una o per l'altra ragione, a viaggiare in Italia, dove trovavano che « hay más que ver y que gozar » [2], poiché ci troveremmo in mezzo a troppa gran folla; né ci soffermeremo ad ogni città nostra da essi visitata, ché ci spederemmo ; ma, a comprendere quanto basta quali fossero le impressioni italiane che tra gli spagnoli s'andarono suscitando nel percorrere le terre d'Italia, ci uniremo a qualcuno, specie dei piú colti e di piú conto fra essi, e insieme ci soffermeremo in questa o quella delle città piú importanti e piú largamente ricordate.

E prima, com'è naturale, Roma. La sede della cristianità doveva ben attrarre piú che altra delle città italiane i sudditi della cattolicissima Spagna; oltre di che, il fascino delle memorie antiche, i monumenti gloriosi della duplice civiltà acuivano

[1] Ed. cit. pag. 91.
[2] B. Gracian, *El Criticón*, II, 9.

il desiderio sopratutto dei dotti. In generale però bisogna dire che questi spagnoli osservavano un pó superficialmente; s'interessavano piú che altro di cose attinenti alla religione, alla chiesa, non rivivevano con lo spirito nel mondo della cultura; non avevano presenti alla mente le glorie letterarie d'Italia di cui avrebbero pur dovuto parlar loro tante città nostre. Ha ragione a domandarsi il Farinelli, riferendosi a Dante: « Gli spagnoli che peregrinavano su e giú per l'itale sponde, nel'400, si dettero essi mai pensiero di Dante, percorrendo la Toscana, sostando a Firenze? » Le diligenti ricerche pur fatte nelle « poche e non ricche memorie e relazioni di viaggio » del secolo XV, lo traggono ad affermare che non ebbe a trovare se non vaghi, vaghissimi accenni agli illustri uomini fiorentini, e che nessuno ricorda Dante, il Petrarca e il Boccaccio [1].

Roma cristiana, medievale, Roma papale era piú che altro l'ammirazione degli spagnoli. In quel fantastico, strano romanzo, cosí attentamente studiato con tanto fine gusto artistico dal compianto Paolo Savj-Lopez e da lui additato sotto un aspetto nuovo al lettore abituato a considerarlo come opera quasi trascurabile del Cervantes, che invece ne faceva tanto conto, gli avventurosi pellegrini giunti a Roma, nella viva, religiosa ammirazione loro esprimono e significano quella del grande spagnolo che fu nella città eterna in compagnia e al servizio del nuovo cardinale Giulio Acquaviva, come egli stesso ci fa sapere nella dedica della *Galatea* ad Ascanio Colonna abate di S. Sofia [2]: « El Duque y Arnaldo cadauno por su parte, entró en Roma, sin darse a conocer a nadie y los demás peregrinos de nuestra

[1] *Dante in Ispagna* (in Giorn. stor. d. letter. ital. pag. 40-41. Anno 1905 Supplemento 8.)

[2] P. Savj-Lopez. *Il Cervantes*, Napoli, Ricciardi, 1913 — « Debajo de la esclavina del peregrino desconocido, fácil es distinguir al autor de la novela, que no era escrupuloso en entroducirse por do quiera a si mismo y a sus poesías ». M. Milá y Fontanals, *Obras*, t. IV, pag. 307-311. Barcelona 1892.

compañía, llegando a la vista della desde un alto montecillo la descubrieron, y hincados de rodillas, como a cosa sacra, la adoraron, cuando de entre ellos salió una voz de un peregrino, que con lágrimas en los ojos comenzó a decir de esta manera :

O grande, o poderosa, o sacrosanta
Alma ciudad de Roma, a ti me inclino
Devoto, humilde, y nuevo peregrino,
A quien admira ver belleza tanta.
Tu vista, que a tu fama se adelanta,
Al ingenio suspende, aunque divino,
De aquel que a verte, y adorarte vino
Con tierno afecto, y con desnuda planta.
La tierra de tu suelo que contemplo
Con la sangre de Mártires mezclada,
Es la reliquia universal del suelo.
No ay parte en ti, que no sirva de ejemplo
De santidad, assí come trazada
De la Ciudad de Dios al gran modelo [1].

È questo sonetto, come afferma lo stesso Cervantes, quasi una riparazione e una protesta per quello che contro Roma aveva scritto un suo connazionale. «Aurá pocos años — dice — que llegó a esta santa ciudad un poeta español, enemigo mortal de sí mismo, y deshonra de su nación, el cual hizo y compuso un soneto en vituperio de esta insigne Ciudad y de sus ilustres habitadores ; pero la culpa de su lengua pagara su garganta, si le cogieran. Yo no como poeta, sino como Christiano, casi como en descuento de su cargo, he compuesto el que habeis oido» [2]. Nel suo sonetto il Cervantes esprime l'asaltazione

[1] *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, lib. IV, cap. 3°.

[2] Il Milá y Fontanals lo ritenne composto nel 1569, all'arrivo in Roma del Cervantes, ma il Croce stabilí la data della venuta in Italia del Cervantes nel 1572. Si potrebbe anche credere che di su reminiscenze della sua prima venuta il Cervantes componesse molto tardi questo sonetto, insieme col fantastico romanzo da cui levó le mani poco prima di morire. Indubbiamente insostenibile appare la data del 1569 se si pensi che nel cap. 6 del libro IV, a proposito dei dipinti in casa del monsignore collezionista, è citata non solo *la Gerusalemme Liberata*, ma anche l'imitazione che ne fece Francisco López de Zárate

entusiastica di una belleza incantatrice superstite, tanto che il magnifico aspetto vince la fama che ne va per il mondo; è l'esaltazione di Roma cristiana vagheggiata dal pio visitatore, come immagine della città celeste.

Ma fu anche nella storia del costume, la gran pietra di scandalo, specie prima della reazione cattolica. Non valse gran cosa che Paolo III e poi Paolo IV dessero prova di grande zelo nel correggere i costumi del clero, recando l'esempio inusitato di severa moralità nella corte papale. Piú forse se ne scandalizzavano i visitatori provenienti da paesi in cui ferveva la Riforma che gli spagnoli, piú liberi e spregiudicati, con tutto il loro bagaglio religioso, con tutta l'Inquisizione, di quanto verrebbe fatto di supporre. Era peccato vecchio, del resto. Il buon Giannetto boccaccesco « avvisava lui mai non doversi far cristiano come la Corte di Roma veduta avesse » [1].

(1580-1658), celebrato dal Cervantes come degno di stare accanto al gran poeta di Sorrento. Ora, com'è noto, discendiamo al 1581 con la prima pubblicazione della G.L., e almeno al 1589 con l'imitazione del López, se, come suppone il Cejador, il poema di questo fu composto almeno un trent'anni prima di certo suo sonetto « A la rosa » che con altre varie poesie fu pubblicato a Madrid nel 1619.

[1] Circa la corruzione di Roma nel '500 basti ricordare certi sonetti delle Rime di Niccoló Franco contro Pietro Aretino, la commedia di ambiente romano *La Ruffiana* di I. Salviani, medico di Paolo IV; le novelle 51, II; 30, 42, 51, III, 16, p. IV del Bandello. Fra gli stranieri, i voll. 1, 5, 6, 9, del Brantôme (*Œuvres complètes*) contengono ricca messe di notizie curiose su Roma e le sue donne. Nei *Divers jeux rustiques* del Du Belley troviamo descritta in versi la vita delle cortigiane romane del'500 sotto i titoli *La courtisanne repantie*, *La contre-repantie*, *La vieille courtisanne*, *La courtisanne romaine*, ripubblicata a parte (Lyon, Edoard, 1558). Alcuni sonetti dei suoi *Regrets* testimoniano del mal costume in Roma tra il 1551 e il 1554, come i seguenti: LXXVIII (dice che in Roma è raccolto quanto di bene e di male c'è nel mondo), LXXX (c'è un accenno alle tante meretrici di Roma), LXXXI (dice del fermento, delle ambizioni, delle gelosie, dei partiti che si creano e si scatenano in conclave), CXX (le chiese sono profanate degli amorazzi), CXXVII (circa la grande, profonda immoralità), CXXXI (non conosce Roma se non chi ne vede la corruzione, le cortigiane in cocchio, i cardinali innamorati), CXIX (satireggia la pompa

Un quadro vivo e colorito di quel che fosse Roma nel '500 sotto l'aspetto morale, per rimanere nel campo della letteratura spagnola, si dispiega in quel racconto di realtà vissuta che è *La Lozana Andaluza* di Francesco Delicado (o Delgado) che si spassa a rappresentarci la società delle cortigiane in Roma: un prezioso contributo quindi alla storia del mal costume nelle alte classi sociali e nei bassi fondi romani [1]. Pur essendo, com'è noto, uno dei libri piú licenziosi e sfacciati del Rinascimento, l'autore pretende, al solito, di averlo scritto « a laude y honra de Dios trino y uno » nel 1524 (Mam. LXVI), nonché ad ammonimento dei peccatori se non vogliano i giusti e tremendi castighi che Dio riserba a chi l'offende, come certo ne toccheranno alla Nuova Babilonia, cioè a Roma. Nell'Epistola poi aggiunta nel 1527 sfoga il Delicado la sua indignazione contro Roma perversa e corrotta, dicendole, in una fiera apostrofe, che il Sacco patito in quell'anno fu ben meritato e che « estos tramontanos occidentales y de Aquilón » furono i castigatori mandati da Dio, come pure la pestilenza che ne seguí, e la carestia e l'inondazione del Tevere l'anno dopo. « Oh, cuánta pena mereció tu libertad, y el no templarte, Roma, moderando tu ingratitud a tantos beneficios recibidos, pues eres cabeza de santidad y llave del cielo, y colegio de doctrina, y cámara de sacerdotes y patria común, quien vido la cabeza hecha pies y los pies delante, sabroso principio para largo fin! Oh, vosotros que vernés tras los castigados, mirá bien esto y su fin que es el castigo del cielo y de la tierra... »

Erano cosí per l'autore avverate le predizioni *post factum*

e il fasto dei prelati). — Cfr. R. Rodocanachi, *Courtisanes et bouffons. Etude sur les mœurs romaines au XVIe siècle.* Paris, 1894. Cfr. A. Farinelli. *Note*, ecc, pag. 263.

[1] In « *Colección de libros españoles raros ó curiosos* » Madrid, 1871. T. I. Cfr. G. Apollinaire, *L'œuvre de F. Delicado.* Paris (Bibl. des curieux), 1912. G. Manzella, *La Lozana Andaluza.* Catania, 1910. A. Graf, (in Giornale Stor. della letter. ital. XIII, pag. 316).

che con certo tono apocalittico aveva fatte qua e là nel libro, con ritocchi e aggiunte dopo la sua composizione. (V. ad esempio, Mamotreto XII). E ricerca il Delicado le cause di tanta corruttela di questa Roma « triunfo de grandes señores, paraíso de putanas, purgatorio de jóvenes, infierno de todos, fatiga de bestias, engaño de pobres, peciguería de bellacos » (Mam. XV), e crede vederle nella gran confusione di tante genti che vi accorrono e che vi godono ogni libertà. «Aquí, a decir la verdad, los forasteros son mucha causa, y los naturales tienen poco del antiguo natural, y de aqui nace que Roma sea meretrice y concubina de forasteros... » (Mam. XXIV).

Se ci lasciasse dubbiosi la crudezza delle scene del romanzo spagnolo, ecco un « familiar » del Santo Uffizie, il gran Lope de Vega, confermarci tanta dissolutezza. Una scena del II atto di *El cardenal de Belén* ci rappresenta dei chierici che, travestiti ed armati, percorrono le vie di Roma in cerca di avventure notturne. La vita di una corte cardinalizia in Roma « echeggiante di tutte le lingue d'Europa, tumultuosa di avide passioni, percorsa nell'ombra da trame sottili d'intrighi, tra le basse gozzoviglie dei servi e la miseria pomposa dei cortigiani, è rappresentata in una serie di scene rudemente, aspramente realistiche in « La Tinellaria » di B. Torres Naharro. Si svolgono nel tinello del cardinale de Bacane, che ha per maggiordomo un Barrabas spagnolo

Nombre come carne y cuero
Tan conjunto con su fama

fornitore di belle ragazze a questo e a quello, e amante di una Lucrezia lavandaia, artistica figura viva, per la quale ruba a man salva dalla ricca, signorile credenza, in combutta col cuoco e col canovaio; prepotente egoista che lesina da mangiare al numeroso servidorame tra scudieri e servitori, di cui un biscaglino, un tedesco, un portoghese, un catalano, un francese, un italiano, vantatori ciascuno della propria nazione, maldicenti

dei padroni, commentatori pettegoli dei fatti del giorno, donnaioli sboccati, schiamazzatori nel sudicio tinello dove attendono che sia lor messa avanti « la ragaglia marcia » come la chiamava N. Franco, ossia i rifiuti stantii della mensa padronale [1].

E non meno interessante pittura di corrotto, volgare ambiente romano è *La Soldadesca* dello stesso Torres Naharro, commedia « a noticia » in quanto riproduce i comici episodi del reclutamento militare fatto in Roma dagli spagnoli per l'esercito del papa. « È pittura d'impressionismo, dice il Savj-Lopez, che dalle smorfie umane trae soltanto la grassa risata : poche pagine italiane del '500 danno l'impressione della verità mediocre e vile come queste scene, in cui si intrecciano le lingue e i dialetti di Roma cosmopolita, e si sciorinano al sole i *dessous* plebei del trionfale pontificato che accolse alla sua ombra Michelangelo e Raffaello. Bizzarra e complessa anima questo autor comico dell'Estremadura, quasi sempre vissuto ramingo, che tuttavia mantenne cosí ferma anche in corte di Leon X l'impronta nazionale della sua razza e della patria lontana » [2].

C'è un tipo interressante di scagnozzo, frate Liano, che vuol fare il soldato anche lui e si deve subire i frizzi e i rimproveri del tamburino che gli rinfaccia l'ipocrisia e la sregolatezza fratesca :

Ya sabeis
Que, donde quiere que esteis
Entre vuestras religiones
Nunca vimos ni vereis
Sino envidias y cuestiones.
Quereis ver
Como dais a conoscer
Que rezais de mala gana?
Tomais el hábito ayer
Y renunciáislo mañana.

Una scena della Giornata III ci trasporta in un basso ambiente

[1] Son. 30 contro l'Aretino.
[2] Op. cit. pag. 166-167.

d'osteria, quella di Cola, dove affluiscono « bisoños » recentemente arruolati, ed anche il frate, e dove avvengono curiosi equivoci, poiché l'oste non capisce lo spagnolo e parla solo il suo romanesco. Anche in quest'osteria par di sentire un eco di quello che saranno le dolci rimembranze di soldati spagnoli i quali, al ritorno in patria, racconteranno come e si mangi bene e si beva meglio nelle osterie italiane. Qui sarà proprio il frate, ora soldato Liano, che racconterà di avere chiassosamente ordinato a Cola :

Mate, mate un buen capon
O cualque par de gallinas.
Ha, patron !—
Daca, danos colacion,
Saca algunas golosinas.

Cola che teme di non esser poi pagato, finge di non aver nulla da imbandir loro, ma i soldati, che ora sono in quattrini, insistono con aria di padronanza :

Saca en tabla veinte panes
Y un jarro de azumbre y medio.

Disperato, l'oste si sfoga in improperi e minacce :

Vo il mal an che Di me dia :
Certa canaglia spagnola
Mi disfano casa mia...
Vo che conciamo la festa
Jamo insieme co mio frate,
si gli darimo per testa
Sino a cento bastonate.

Si prende a parole con uno di loro, Juan González, si sfidano a legnate e conclude rabbiosamente, sprezzantemente :

Sono certi spagnolacci
che no vaglion tre denari :
Manigoldi, forfantacci,
Naturali montanari.

Ora sí che, per via di quei pochi quattrinelli riscossi, i fumi

della superbia annebbiano loro il cervello! Mendoza e Guzmán «gentil compañero, pobre y sin dinero» si vogliono rimpannucciare con la guerra, sognano di concedersi delle amanti, si danno arie già da gran signori, specie il Mendoza che almanacca e si sbizzarrisce a pensare cosa farebbe se fosse ricco. Lo richiama comicamente alla realtà Guzmán :

No os mateis.
Para ahora bien podeis
Partiros d'ese cuidado;
Muy mejor es que penseis
De donde habréis un ducado.

Contro le prepotenze del manesco Juan González, Cola ricorre al capitano che ha fatto l'arruolamento ricostruendogli la scena della zuffa fra lui e costui spalleggiato da due altri :

Oldite, ser capitano,
Vi diró come è stato.
Questui viene
Con doi altri, multo bene
Bravando come si fa :
Qui me buta, qui me tiene
L'un di quà, l'altro di là.
Quei poltroni,
Mostrandosi da baroni
Da quà roba se ce n'é;
Da quà fasani caponi;
Da quà, putana di me...
Po da vera
Magnaro quel che ce n'era.
Ben che fusse lor vergoña;
Po la matina e la sera
Domandaban la bisogna.
Piú bestiale
Non fu gente da cotale
Secondo quel ch'io vegio,
Que loro v'intendon male
E voi a loro anche pegio.

Buono davvero anche quel capitano! Gli promette di rendergli giustizia, ma intanto gli truffa per conto proprio un gabbano, mentre, volgendo nell'animo edificanti propositi,

espone a Guzmán il sue piano di grossi guadagni sulla fornitura di cento corsaletti e di certe corazze.

Tornando al *Persiles y Sigismunda*, il Cervantes, acuto osservatore della vita, non poté in questo suo ultimo lavoro, pur di cosí sbrigliata fantasia, non fissare in una scena le impressioni ricevute del corrotto ambiente che dovette conoscere, e fissarle con quel vivo senso realistico della grande sua arte. È una scena di mala vita [1], come ne son lumeggiate tante nel romanzo del Delgado, e dalla quale sappiamo la gran rinomanza che nella città non tutta santa godeva la signora, cioè cortigiana, Ippolita da Ferrara « que era una de las más hermosas mugeres de Roma, y aun de toda Italia ». L'ebreo Zabulon a lei conduce, ruffianescamente, il pellegrino Periandro « lo cual no le respondiera, si, como le informó de la hermosura, le informara de la calidad de su persona, porque la alteza de la honestidad de Periandro no se abalançava ni abatía a cosas baxas, por hermosas que fuessen ». Il fatto è che ci va. È un tranello che, indettatasi con l'ebreo, gli aveva teso la fastosa mondana, sulla quale avevano fatto colpo « su bizarría, su gentileza, y sobre todo el pensar que era español, de cuya condición se prometia dádivas imposibles y concertados gustos ». A soddisfare il suo improvviso capriccio le è d'incomodo pertanto la presenza del suo ganzo, un Pirro calabrese, losca figura di « magnaccia » che ella però riesce ad allontanare di casa consegnandogli una bella catena d'oro che gli dà a credere esserle stata regalata dallo splendido forestiero. Ne dubita lo sfruttatore : « este peregrino es español, y soltar el de su mano, sin aver tocado la tuya esta cadena, que deve de valer cien escudos, gran cosa me parece, y mil timores me sobresaltan ». Al che la donna : « Llévate tu, o Pirro, la cadena y déxame a mi el cargo de sustentarla, y de no volverla a pesar de su españolerías ». Il ritratto del tristo arnese balza vivo dalla

[1] Lib. IV, capitoli 6 e 7.

penna del Cervantes : « Tenía la señora Hipólita, que con este nombre la llamavan en Roma, como si lo fuera, un amigo, llamado Pirro Calabrés, hombre acuchillador, impaciente, facineroso, cuya hazienda librava en los filos de su espada, en la agilidad de sus manos, y en los engaños de Hipólita, que muchas vezes con ellos alcanzaba lo que quería, sin rendirse a nadie ; pero en lo que más Pirro aumentava su vida, era en la diligencia de sus pies, que le estimava en más que en las manos; de lo que él más se preciava, era, de traer siempre assombrada á Hipólita en qualquiera condición que se le mostrasse, ora fuesse amorosa, ora fuesse áspera, que nunca les falta a estas palomas duendas milanos que las persigan, ni páxaros que las despedacen, miserable trato de esta mundana y simple gente ! »

Per quanto faccia però, per quante arti ed allettamenti metta in opera la signora Ippolita, non riesce a sedurre il casto Periandro, che, pur ammirato di tanto lusso, di tante signorili magnificenze, non vuol saperne di rimanere solo con lei : « Aunque soy español, soy algún tanto medroso, y más os temo á vos sola, que a un exército de enemigos » le dice e se la svigna, con gran delusione della *nueva Egipcia* la quale aveva messo gli occhi anche su di una ricca croce di brillanti che gli aveva scoperto di sotto alla schiavina di pellegrino. Vedendoselo sfuggire, ricorre a una perfidia; si butta cioè alla finestra a gridare al ladro : « Ténganme a esse ladrón, que entrando en mi casa como humano, me harobado una prenda divina, que vale una ciudad ». E lo arrestano infatti due guardie tedesche del papa, lo portano dinanzi al Governatore perché si venga in chiaro della verità, già del resto addomesticate da una bella sommetta e dall'aver Periandro parlato loro nella lingua loro « con que se reconcilian los ánimos que no se conocen ». E in casa del Governatore, dove, presa da subito pentimento, è accorsa nel fastoso cocchio la volubile donna, rifulge l'innocenza di Periandro.

A Roma era stato anche Cristóbal de Villalón già ricordato piú volte. Poche notizie abbiamo di lui. Nato forse presso

Valladolid, a principio del '500, studiò ad Alcalá lettere classiche, specialmente greche, insegnò a Salamanca fra il 1525 ed il 1538, e viaggiò in Italia accompagnando forse Don Francesco de Bobadilla governatore di Siena [1]. Spirito pronto ed arguto di umanista, ci narra quanto osservò e sentí anche delle cose e città italiane in quel suo *Viaje de Turquía*, la dedica del quale a Filippo II è del 1 marzo 1557 : relazione di viaggi e d'avventure, interessante e piacevole, nella quale, sotto lo pseudonimo significativo di Pedro de Urdemalas (incarnazione popolare spagnola dell'astuzia e della furfanteria) espone, conversando con due amici, incontrati nell'andar pellegrino a S. Giacomo di Galizia « por el camino real ó francés », i suoi casi, le sue peripezie, da quando, fatto prigioniero di guerra sulle navi comandate da Andrea Doria il 4 agosto 1552 dalle galere di Sinan Pascià [2], ammiraglio di Solimano II alleato di Francia contro Carlo V è condotto a Constantinopoli, dove si spaccia ed ha buona fortuna come medico, finché riesce a sottrarsi con la fuga alla prigionia e giunge, per le isole dell' arcipelago, a Messina, donde, percorrendo quasi tutta l'Italia, torna in Ispagna, a Valladolid. È una narrazione di non poco

[1] M. Serrano y Sanz, *Vida de C. de V.* premessa all'ed. della *Ingeniosa comparación entre lo antiguo y lo presente*. Madrid, 1898. Su quest'opera del V. v. il mio studio comparativo col lib. X dei *Pensieri diversi* del Tassoni in *Revue hispanique*, XLI, 1917.

[2] Un fiero orgoglio di spagnolo e di cristiano contro l'odiato nemico della cristianità prorompe apertamente da ogni pagina del lungo racconto. Fu una viltà, esclama, viltà dei capitani se le navi cristiane caddero in potere di Sinan Pascià; dei capitani, i quali non osavano incitare la ciurma a remare di forza nella ritirata ordinata da Andrea Doria, timorosi della vendetta dei nemici se cadevano nelle loro mani, essendo la ciurma composta quasi esclusivamente di schiavi mori e turchi. Doveva essere la verità se anche Carlo Sigonio, biografo del Doria, la conferma scrivendo : « I Turchi dalla mezzanotte alle 17 hore del seguente giorno habendo seguitato gagliardamente la caccia pigliarono alla fine sette galere Christiane, le quali per non habere buona ciurma non si erano valute molto del remo ».

interesse per quel che l'autore ci fa sapere della sua vita di prigioniero, della vita dei condannati al remo sulle galere turchesche, degli ordinamenti civili, politici, religiosi e militari, dei costumi privati e pubblici dei Turchi del secolo XVI, ed anche viva narrazione nella forma a dialogo, sostenuto con Mátalas Callando o Panurzo e Juan de Voto á Dios o Apatilo [1], due fior di bricconi, artistiche figure, ben note anche nella letteratura spagnola, d'impostori discendenti dal frate Cipolla boccaccesco, ai quali neppure manca la famosa penna dell' Arcangelo Gabriele per completare la collezione delle preziosissime reliquie che si vantano di possedere : capelli e goccie di latte della Madonna, una spina di Cristo, il denaro con cui fu comprato, un gran pezzo di legno della croce, senza dire di altre tante gloriose reliquie di santi.

Quello che ci riferisce di Roma il Villalón ha particolare importanza dal punto di vista religioso. Le sue impressioni sono quelle di un credente scandalizzato, che ora, tra i suoi concittadini, sfoga il disgusto della coscienza sua religiosa offesa, con amarezza di giudizi, con espressioni mordaci, satiriche. Il Villalón è quasi di certo l'autore di un altro scritto fieramente avverso alla corruzione degli ecclesiastici, alle novità religiose : il *Crotalón*, in cui spicca l'arditezza e l'indipendenza del suo spirito spregiudicato, formatosi di sulle letture di Erasmo e sopratutto di Alfonso e Juan de Valdés, oltre che di sull'esperienza che volle avere del mondo e delle cose umane.Egli è pertanto vituperatore della simonia, derisore dei creduloni nelle reliquie, fustiga l'ambizione e il fasto mondano dei chierici, motteggia frati e monache, ipocriti e gaudenti, leva la voce contro i romeaggi e i pellegrinaggi « tantas maneras de santidades, fingidas romerías, bendiciones y peregrinaciones », sí che da taluno fu ritenuto, a torto, per luterano.

[1] Li ha potuti identificare, l'uno in Alonso de Portillo, l'altro nel clérigo Granada, di cui dà notizie, il Serrano y Sanz (op. cit. pag. 100 e segg.).

Tanto invece è fervente cattolico che si compiace della disfatta sull'Elba dei protestanti per opera di Carlo V e mette all' inferno le anime dei riformatori [1].

Il *Viaje de Turquía* è animato da uguale spirito di severa censura religiosa. « Yo pensaba, — dice — que la galera fuese el infierno abreviado ; pero mucho más semejante me paresció Roma ». Quindici giorni ci fa sapere il Villalón d'essere rimasto a Roma, bastevoli ad averne idea sufficiente. L'alto clero sopratutto è argomento di studio per lo spagnolo desideroso di vedere e sapere ; l'alto clero, quale lo intravediamo fastoso e potente nei versi del dotto umanista aragonese Giovanni Verzosa, che visse a lungo in Italia, mandatovi da Filippo II nel 1562 con ufficio di archivista in Roma. In una epistola a Francesco Bossi ci fa una gustosa caricatura degli umili sollecitatori e postulanti in Vaticano :

Tecta indefessus qui vaticana frequentat
Spe atque metu titubet, demissus figat humo se
Obsequio ac nimia sit sedulitate molestus :
Ad strepitum et domini venientis surgat ad umbram :
Aulaeum laevet intranti, praecurrat et unus
Omnes praeripiat partes ac munia servis [2].

Non trova il V. da ridirci che il papa « un uomo come un altro » non vada mai a piedi, ma sempre in sedia gestatoria. Quello di cui sorride amaramente è il lusso dei cardinali, dei quali nota che molti vanno per via in cappa e spada, e tutti, nell'

[1] Anche nel *Diálogo de las transformaciones*, pubblicato dal Menéndez y Pelayo (*Orígenes de la novela*, II) si leggono forti invettive contro i pellegrinaggi e acri censure contro la corte papale. *Il Diálogo de Mercurio y Carón* (1528) di Juan de Valdés abbonda di allusioni politiche e religiose piene di malizia e di frecciate contro gli abusi nella chiesa e nello stato. (Ed. di E. Bömer in *Romanische Studien*, 1881, t. VI). Il fratello suo Alonso, che fu a Roma nel 1531-32, nel *Diálogo de Lactancio y un Arcediano*, violenta satira religiosa, definisce il sacco di Roma come un giusto castigo di Dio a causa di tanti peccati del clero, ugualmente che il Delicado.

[2] *Carmina*, lib. I. pag. 36-37. Panormi MDLXXV.

andare a Corte, montati su belle mule adorne di grandi borchie d'argento, onorati al loro passare per Castel S. Angelo dalla musica del corpo di guardia, come nessun vescovo o personaggio ragguardevole. Questo fasto cardinalizio è ciò che fa tanta maraviglia anche alla leggiadra Andaluza del Delicado, arrivata allora allora a Roma. Passa per via in compagnia di certo Rampino che le viene indicando tante belle novità. Al vedere incedere con maestoso seguito un prelato, comunica le sue impressioni al suo accompagnatore :

Loz. Quién es éste ? es el obispo de Córdoba ?
Ramp. Ansí viva mi padre es un obispo espigacencis de mala muerte.
Loz. Más triunfo lleva un mameluco.
Ramp. Los cardenales son aquí como los mamelucos.
Loz. Aquéllos se hacen adorar.
Ramp. Y éstos también.
Loz. Gran soberbia llevan.
Ramp. El año de veinte y siete me lo dirán.
Loz. Por ellos padeceremos todos. (*Mam*. XII).

Con occhi di maraviglia il Villalón ne ha visti anche taluni andare, travestiti, entro superbi cocchi per belle dame, di cui conviene che a Roma ce n'è di molte e di bellissime. « *En Roma hai lindo mujeriego* » — soggiunge un interlocutore — *si las hai en Italia* ». Le belle donne romane sone ammirate anche dal Delicado. Oh, qué lindas son aquellas dos mujeres ! por mi vida, que son como matronas ; no he visto en mi vida cosa más honrada ni más honesta » dice la Lozana. E Rampino : « Son romanas principales ». E poiché la spagnola si maraviglia che vadano cosí sole per via, Rampino le spiega che a Roma si usa o che una signora vada accompagnata con l'altra, o che, se va sola, abbia con sé una serva, ma che mai si accompagni con uomo alcuno. Per di piú « aunque vean á uno que conozcan no le hablan en la calle, sino que se apartan ellos y callan, y ellas no abaxan la cabeza ni hacen mudanza aunque sea su padre ni su marido. » E prosegue il dialogo fra i due: « Oh, qué lindas que son ! pasan á cuantas naciones yo he visto, y aun a Violante, la

hermosa, en Córdoba » dice la donna. Rampino le fa osservare che circa la bellezza e la grazia delle donne italiane c'è un proverbio che dice : « bulto romano y cuerpo senés, andar florentín y parlar boloñes ». Bisogna dire che solo in grazia della rima poteva essere esaltato il bolognese, per quanto su labbra femminili !

Quante per bene, però ? Alla risposta si rimane dubbiosi se si riflette che la tassa sulle meretrici a Roma era largo cespite di entrata per il pubblico erario. Un censimento a cui il Villalón si richiama, dava presenti in Roma, 13000 cortigiane. Per il Delicado sarebbero state, al suo tempo, molte, ma molte di piú, se era vero quel che una mezzana Divicia dice alla Lozana : « Yo os diré cuántas conozco : yo son treinta mil putanas y nueve mil rufianas sin vos, contaldas ». È curioso il lungo elenco che ne fa il Delicado (Mamotr. XX). Com'è che ce n'è tante ? « Vienen al sabor y al olor » dice Rampino (Mamotr. XXI). E una volta era anche peggio. In casa di certo monsignore, il maggiordomo o dispensiere racconta che al tempo di Alessandro VI c'erano piú meretrici in Roma « que había frailes en Venecia, y filósofos en Grecia, y médicos en Florencia, y cirujanos en Francia, y maravedís en España, ni estufas en Alamania, ni tiranos en Italia, ni soldados en campania... » (Mamotr. XXVIII.) Sarà dovuto all'avidità, alla insaziabilità delle donne della sua specie, ma la Lozana trova che, rispetto a prima, non si è ora punto larghi e generosi con le belle donne, e si lamenta quindi di passarsela un poco male anche lei : « nunca tan gran estrechura se vido en Cataluña ni en Florencia como agora hay en Roma... » (Mamotr. XLIV). E naturalmente con questo numeroso esercito di meretrici se ne accompagnava un altro di mezzane, impersonate in Celestina e Celidonia, tanto che se la Lozana potesse sperare di avere da ognuna due carlini al mese, dice che sarebbe piú ricca di quante donne ci sono su questa terra. (Mamotr. LIV).

Una delle cose piú belle di Roma, ammirate dal Villalón

è la famosa Villa Giulia, fondata sulla via Flaminia dal cardinale Giovanni Maria del Monte che poi l'ampliò, l'abbellí con gran fasto, valendosi dell'opera del Vignola, del Vasari, di Michelangelo,dell'Ammannati,quando nel 1550 divenne papa col nome di Giulio III e fu la personificazione della borghesia e del prelatume romano elevato alla piú alta dignità. Sotto il suo pontificato dovettero volontieri affluire a Roma Spagnoli in piú gran numero se, como ci fa sapere Agostino Oldinio nelle aggiunte al Ciaconio: « hispanis tam peregrinis et advenis quam Urbem incolentibus in Caroli Caesaris gratiam impense favit ». Il quale Ciaconio ci rappresenta papa Giulio tutto e solamente intento alla costruzione e all'abbellimento della sua villa, « cuius studio insanire videbatur », dove si compiaceva signorilmente di dimorare e di cercare conforto agli acciacchi del corpo invecchiato, senza curarsi gran fatto della guerra dei senesi ribellati a Carlo V nel 1553 per Enrico re di Francia : « Ad hanc enim villam saepe cum cardinalium collegio divertebat et cum eis humaniter et splendide convivabatur » [1]. E, anche dipoi, sotto altri papi, fu luogo di delizie, di splendidi banchetti e ricevimenti. Nella *Relación del viaje que hizo a Roma el Condestable de Castilla* (año 1586) è data un'idea di simili sontuosi ricevimenti, come quello di cui Sisto V onorò il Conestabile e i signori del suo seguito il 17 marzo in questa Villa Giulia « de donde es costumbre hacer las tales entradas... Comenzaron luego a venir muchos obispos y otros perlados, caballeros y señores romanos, y las familias de los cardenales, y sus mulas aderezadas de pontifical, y aunque llovía mucho, estando ya junta mucha gente,

[1] Alphonsus Ciaconius. *Vitae et res gestae pontificum romanornm...* Romae, 1667, t. III, col. 746. Un'ecloga del Fracastoro *Ad Julium III Pont. Max.* sembra inspirata dalla pace arcadica della villa famosa e dai gusti arcadici del papa. Di Giulio III cantarono le lodi, fra gli altri poeti latini del tempo, Fausto Sabeo, Fabio Segni, J. P. Valeriano. Cfr. *Carmina illustrium poetarum italorum*, ed. cit. t. VIII. IX. X.

se pusieron á caballo. Es la viña más de un tiro de arcabuz fuera de la ciudad, y salieron della acompañados de toda esta gente y la guardia del Papa. Va el Condestable con el embajador á su mano izquierda, y detrás dellos todos los arzobispos y obispos, de dos en dos por su antiguedad, delante del Condestable ; iban los caballeros que con él vinieron mezclados con los de Roma y más adelante la familia del Condestable. En este orden fueron hasta la puerta del Pópulo, y fuera della cosa de trenta pasos, hallaron la casa del Papa y los patriarcas, y parando allí, hizo el mastro de casa del Papa un razonamiento, diciendo al Condestable el contentamiento que su Santidad tenia de su venida y como le enviaba allí su casa para recibille. Respondió el condestable a todo, y echo esto, tomáronle el maestro de casa á la mano derecha, y el patriarca de Constantinopla, que es el primero, al lado izquierdo ; el embajador se quedó detrás, en medio de los patriarcas los de más dignidad después del de Constantinopla ».

A parte le esagerazioni di Olao Magno, avventuroso prelato del '500, che la celebrava come l'ottava maraviglia del mondo, al suo entusiasmo partecipano scrittori sacri e profani che paragonano Villa Giulia con i giardini d'Atene e con gli orti di Nerone e di Sallustio. Oggi è ridotta a regio museo d'antichità classiche quella villa papale che fu uno dei piú splendidi monumenti della metà del secolo XVI e rappresenta forse l'ultima espressione dell'arte del Risorgimento.

Il Villalón ne ammirò la ricca collezione di oggetti d'arte antica, la fastosità sia del palazzo che del giardino maravigliosi da non potersi descrivere. Afferma che i competenti la valutano ottocentomila ducati, ma che ne varrebbe piú d'un milione. E si duole che se l'abbia a godere il piú dell'anno un parente del papa o, meglio, il custode o casiere che guadagna piú d'uno scudo per solo farla visitare, senza gli avanzi dei banchetti che cardinali, signori e dame vi fanno ogni giorno. Quanto al parente del papa, sappiamo infatti che fin dal 1553 papa

Giulio l'aveva donata col palazzo Firenze al fratello Balduino del Monte, da cui l'ereditò il figlio Giovanni.

Uno degli interlocutori s'accende di santa indignazione contro papa Giulio che meglio avrebbe fatto se, con tanto danaro, avesse riscattato schiavi : « Quanto piú bel trionfo — esclama — sarebbe per il papa il giorno del giudizio se sopra un carro conducesse al suo seguito cinquantamila anime riscattate dalla prigionia... e altrettante povere orfane che avesse maritato, anziché avere lasciato un luogo dove Dio abbia ad essere tanto offeso in banchetti, in gozzoviglie, in amorazzi !... Chi oggi domandasse a papa Giulio cosa pagherebbe per non aver sperperato quel milione, oh come risponderebbe che mille milioni pagherebbe ! E se gli fosse concesso di tornare al mondo, oh come non lascerebbe pietra sopra pietra ! E conclude indignato : Qué más hai que ver ? que me se escalienta la boca y no quiero más hablar. » (pag. 94, ed. cit.)

La grandiosità di Roma per il visitatore spagnolo sta nel continuo concorso di gente d'ogni nazione ; gli appare dalle vie del Popolo, di Banchi, da piazza Navona, da Ponte S. Angelo, dal Vaticano « soberbio por cierto, ansí de edificios como de jardines y fuentes y plazas y todo lo necesario, conforme a la dignidad de la persona que dentro se aposenta ». Lo attrae la bellezza delle chiese, ma, con grande maraviglia, osserva che il culto divino non ha tutto il fasto che ci si aspetterebbe ; meno in S. Pietro che ora si costruisce, dice, con le elemosine di Spagna. Sono, per il Villalón, anche disadorne interiormente, da non reggere al confronto con quelle di Spagna ; anzi uno spagnolo, osserva, troverebbe le chiese romane cosí povere e squallide da sembrare ospedali saccheggiati ; mentre invece gli piace il decoroso ornamento di quelle che vedrà a Siena, a Milano, a Firenze. Dei monumenti antichi sono appena ricordati il Colosseo e le Terme che in lui destano minore interesse di certi monumenti a cui si riconnettono leggende e storie favolose. Tale la casa e la torre a cui si narrava fosse stato sospeso

Virgilio nella cesta, la torre, cioè, dei Frangipane, ancora annoverata nel '500 dal Berni fra le antichità che pellegrini e romei andavano a vedere a Roma come quella

..... ove stette in due cestoni
Virgilio spenzolato da colei....

Si tratta della notissima leggenda medievale virgiliana, secondo la quale il poeta latino figura come innamorato della figlia di un imperatore romano. Fingendo di piegarsi ai suoi desideri, ella lo fece tirar su di notte, dentro una cesta, fino alla finestra della torre da lei abitata, dove lo fece lasciare sino al giorno dopo, per ludibrio, al cospetto di tutta Roma ; ludibrio però del quale Virgilio avrebbe poi preso aspra vendetta [1]. Un altro monumento che attrae l'attenzione del Villalón è quello di una statua equestre in bronzo, di un contadino, antica molto, dice, e molto espressiva. Non sa chi rappresenti e quindi si richiama ad una tradizione : « Dicen que libró la patria y prendió á un rey que estaba sobre Roma y la tenía en mucho aprieto, y no quiso otro del senado romano sino que le pusiesen allí aquella estatua por memoria ». Di chi poteva essere ricordo cotesta statua? A proposito dell'obelisco vaticano, intorno al quale il popolo, non bene intendendo il senso dell'iscrizione votiva che è nella base, presto creò la leggenda che, cioè lí fossero racchiuse le ceneri di Giulio Cesare, il valoroso critico d'arte e speciale studioso della Roma medievale Diego Angeli, ricordando le *Graphia* e le *Mirabilia* piene di storie meravigliose intorno alle statue e agli edifici di Roma pagana, e che appunto quella leggenda virgiliana riportano, scrive : « Ogni rudero e ogni frammento acquista nello spirito dei romani e degli stranieri un'origine soprannaturale. Una statua mutilata suggerisce la leggenda della papessa Giovanna, un frontone spezzato rammenta un 'impresa di Orlando. Un tempio coperto di

[1] D. Comparetti, *Virgilio nel M. E.* Firenze, 1896; vol. II, p. 113 sgg.

rovine fa vivere la bella leggenda dell'anello e degli dei infernali. Una pietra miliare nasconde che sa quali misteri di magia nera. Questa vivificazione dei monumenti è cosí profonda nel volgo di Roma, che perfino la tragica morte di Beatrice Cenci fa immaginare la leggenda del Cane, sopra una piccola lapide di una chiesetta gentilizia della sua gente. L'anima di Roma continuava a vivere nei suoi monumenti... »

Queste erano « las antiguedades y cosas notables de Italia » che sopratutto desideravano vedere gli spagnoli. Tale curiosità mosse fra gli altri, Don Martín Pérez de Ayala, arcivescovo di Valenza e gran teologo al concilio di Trento, a seguire a Roma e in altre città d'Italia Don Diego Hurtado de Mendoza, allora ambasçiadore a Venezia [1]. Cosí Hernán Pérez de Oliva dice di sé che quando fu eletto in Ispagna papa Adriano e lo seguí a Roma, se n'andava lontano cento leghe dalla città a contemplarla dall'alto, e ricorda come fu a vedere una grotta « que entrando un hombre una raya adentro un pie moría súbito, y desde aquella raya fuera no rescebía algun peligro ».

A Roma « tierra larga, donde hay que mariscar y por donde navegar « dovette trascorrere alcun tempo della sua disgraziata vita Mateo Alemán, per quanto nulla di sicuro possa affermarsi circa all'aver egli viaggiato o no per l'Italia. Fra gli altri, il Cejador autorevelmente afferma di essere persuaso ch'egli abbia avuto a viaggiare e a dimorare piú o meno a lungo in Italia, tanto precise e particolari sono le descrizioni, le notizie che ci dà di città italiane, quali Genova, Roma, Firenze. È l'impressione che si ha dalla lettura del *Guzmán de Alfarache*. Sarebbe difficile ammettere, osserva giustamente il Cejador, che quanto l'Alemán narra delle cose d'Italia fosse per quel che ne avesse sentito dire solamente da altri ; si vede chiaro che

[1] Cfr. *Discurso de la vida del Il.mo y Rev.mo Don Martín de Ayala* (in *Autobiografías y Memorias*, ed. cit. pag. 219).

viaggiò per l'Italia e che la conobbe molto minutamente [1]. Guzmán prova anche lui per Roma, dove condurrà la sua vita accattona, l'intensa commozione d'ogni devoto pellegrino: « Cuando allá llegué, me reventaron las lágrimas de gozo. Quisiera fueran los brazos capaces de abrazar aquellas santas murallas. El primer paso, que dentro puse, fué con la boca, besando aquel santo suelo. Y como la tierra, que el hombre sabe, ésa es su madre, *yo sabía bien la ciudad*, era conocido en ella » [2]. La conosceva bene dunque, per sua stessa affermazione, diciamo pure Guzmán, ma per esso Mateo Alemán. Postosi a mendicare alla porta di un cardinale, è raccolto dall'alto prelato, pietosamente, in casa dove è rivestito, curato e risanato delle piaghe che si era procurato con certe erbe, com'eran soliti di fare questi bricconi, per meglio muovere a compassione. Rimasto per un anno a servire da paggio nel palazzo cardinalizio, ci dà, raccontando le sue birichinate, un realistico quadro d'interno, che ci ricorda la *Tinellaria*, della misera vita a cui era sottoposta la servitú [3].

Disgustato della famiglia e del suo paese, venne, a circa diciassette anni, in Italia, dove continuò e compí i suoi studi di legge Cristóbal Suárez de Figueroa, a Pavia piú probabilmente, dove si sarebbe laureato, a quanto pare, nel 1589. La descrizione ch'egli fa delle città piccole e grandi che ebbe a visitare in Italia è riconosciuta quanto mai esatta. Poté infatti ben conoscere il nostro paese, essendovi rimasto fino al 1604 una prima volta, ed essendovi ritornato di Spagna nel 1622 quando fu nominato viceré di Napoli Don Antonio Alvarez de Toledo duca d'Alba. Con varia vicenda vi aveva disimpegnato uffici

[1] *Historia de la lengua y liter. castellana*, IV, pag. 134. Tale fu anche l'opinione di E. Fernandez de Navarrete. Cfr. *Bosquejo hist. sobre la novela española*. Rivadeneyra, t XXXIII pág. LXX.

[2] Edic. Bibl. Renacimiento. I, pag. 310.

[3] Ivi pag. 323 e seguenti.

civili e militari, ed ora vi tornava con migliore speranza, ché infatti ottenne di essere nominato Uditore, prima di Lecce, poi, dopo un triste periodo di persecuzioni e perfino di carcere, nella Calabria superiore, poi ancora Giudice a Capua e finalmente Avvocato fiscale a Trani [1]. Quel che'egli dice di Roma nell'*Alivio* primo del *Pasagero* è innanzi tutto ispirato da un profondo senso di riverenza per la città santa, quindi per la città eterna che tante gloriose memorie e tanti tesori serba dell' antichità [2]. È come un senso di smarrimento che, dice, prende il forestiero il quale si trovi per la prima volta in sí vasto campo dove si scorgono, per mezzo a tanti fiori ed erbe belli ed olezzanti, anche tante tristi erbacce che aduggiano : rettorica espressione per significare il bene e il male che subito vien fatto di notare nella gran Roma papale. L'affluirvi genti di tante diverse nazioni è anche per il Figueroa causa di mali. Avverte che bisogna sapervisi condurre prudentemente per potervi, quasi in mare pieno di scogli insidiosi, navigare bene, sempre con lo scandaglio in mano. Si preoccupa di mettere in guardia specialmente i giovani che vi vengano per la prima volta, come quelli che piú vi possono correre pericolo. Per vero il ritratto morale che fa di Roma è piuttosto fosco. L'intrigo, le aderenze, le protezioni son ciò che occorre per potervi avere fortuna: « Ninguno puede pasar sin arrimo, con quien debe ser grandemente solícito, asistiéndole y cortejándole ». Riprovevoli sono per il Figueroa tanto coloro che, stranieri, senza piú pensare che dovrebbero considerare Roma come città di lor passaggio e non di stabile, fissa dimora, vi si abbarbicano, vi si affezionano e vi godono il bene che son riusciti a procurarvisi, dimentichi dei loro stessi paesi, quanto coloro che stor-

[1] J. P. Wickersham Crawford — N. Alonso Cortés, *Vida y obras de C.S. de Figueroa*, Valladolid. 1911.

[2] *Ed. Renacimiento*, preparada por Francisco Rodríguez Marín, pag. 13 e segg.

diti, disorientati da tutta quella confusione, ne scappano dopo venti giorni e ritornano in patria. Due estremi, dice, ugualmente da fuggire. E molte altre cose son da evitare in Roma : il clima nell'estate che suol essere micidiale, l'abitare presso il Tevere per non correre i pericoli delle inondazioni, i raggiri, le truffe a cui facilmente può andar soggetto il forestiero nelle osterie dove fanno capo losche figure d'imbroglioni, di vagabondi in caccia del merlotto di passaggio profferrendogli l'opera propria, l'assistenza propria in quel che gli possa bisognare nel trattare gli affari per i quali è venuto. In tanta affluenza di forestieri, ci fa sapere come si formassero in Roma circoli e ritrovi dove si davano convegno, secondo la nazionalità, gli stranieri, e per intrattenersi circa le cose loro e per sapere le nuove dei loro paesi ; ma, avverte, val tanto meglio procurarsi la compagnia, la familiarità di qualche cardinale, tanto piú d'aiuto quanto piú autorevole, ricco e nobile. Chissà che non abbia a divenir papa ! per quanto, soggiunge, di solito l'elezione ricade su chi meno si sarebbe pensato ; il che è manifesta prova della divina assistenza dello Spirito Santo nel conclave. Affermazione e credenza di buon cattolico che si compiace di descriverci Roma in tempo di sede vacante, brevemente, ma con grande esattezza storica. Le lotte, le aspre competizioni tra le varie fazioni dei cardinali, gl'intrighi dei principi e degli uomini politici, gli armeggii dei nepoti del defunto pontefice, interessati a sostenere piú l'uno che l'altro papabile, formano la materia del racconto e del quadro di storica verità che il Figueroa ci mette sott'occhio. Le sommosse, i tafferugli, i disordini in una parola, sappiamo che erano casi ordinari in tali occasioni. Né manca di notarlo il Figueroa. Dice che perfino i banditi, i briganti delle campagne perdono in tal tempo il rispetto a Roma, sí che né l'onore, né gli averi, né la vita stessa son piú sicuri per i cittadini ; consiglia quindi a restare in casa, a sfuggire le occasioni e a procedere in tutto con molta circospezione.

La quale circospezione, del resto, consiglia sempre ai suoi

connazionali spagnoli. che si trovano in Italia, nel trattare con gli italiani. Nel che concorda con quanto già abbiamo sentito avvertire da altri viaggiatori spagnoli fra noi. Regola generale intanto, non intromettersi mai nelle azioni dei potenti, dei principi ; frenare la curiosità e obbedire. Quanti han pagato cara un'arguzia ardita ! Quanti non ci han rimesso la vita per il gusto di una pasquinata ! Umiltà sopratutto, poiché l'umiltà vince le contrarietà, fa schiavi gli animi, appiana e lenisce ogni asprezza. « Desta tienen necesidad muchos españoles, cuyos ánimos, llenos de altivez, exceden de lo justo y honesto, aun en casas ajenas ». E osserva che proprio « los bisoños, desterrados algunos por delitos, otros por holgazanes, los más por menesterosos » che chiama con efficace espressione « el escremento de las ciudades » piú han necessità di tale avvertimento, poiché piú peccano in superbia. E aggiunge : « El traje les debría hacer odiosa la soberbia, mas puesta la consideración en lo íntimo olvidan los más misérrimos su desnudez y hambre exterior, que sólo granjea desprecio ».

La Roma santa sopratutto, la Roma delle chiese, delle Stazioni o *viae crucis*, la possibilità di guadagnarsi tanti tesori spirituali con tante indulgenze e giubilei è per il Figueroa la grande attrattiva. La « santísima » maravigliosa estensione è dominata dalla superba mole del Vaticano, non molto bello all'esterno, in verità, a causa dell'agglomerazione di tante diverse costruzioni secondo il volere, il gusto dei vari pontefici successisi nei secoli. S. Pietro invece quale ammirazione suscita ! Superano ogni immaginazione la grandezza e l'architettura della facciata, come all'interno le navate; le cappelle, adorne di perfettissime pitture, di marmi quanto mai preziosi.

Capitale del viceream e, popolosa di spagnoli, come s'è già detto, piú che altra città italiana, Napoli, è per il Licenciado Vidriera del Cervantes « ciudad a su parecer, y al de todos cuantos la han visto, la mejor de Europa, y aun de todo el mundo ». Un interlocutore nel terzo dei *Cigarrales de Toledo* di Tirso

de Molina, vi si reca volentieri da Toledo per aver saputo del molto favore che nel reame godevano i nobili stranieri. Non c'è scrittore spagnolo del tempo che non abbia per la grande metropoli le lodi piú entusiastiche. Pedro de Ordoñez de Ceballos, dopo averne esaltato la nobiltà delle famiglie piú ragguardevoli, dice che solo allora capí il motto di quella vecchia la quale disse all'imperatore « Plega a Dios, hijo, que yo te vea virrey de Nápoles » [1]. E sogna ad occhi aperti gioia e felicitá di paradiso a Napoli il Ramplín della Lozana Andaluza, per sé e per la sua padrona : « Yo no quería estar en paraíso sin vos; mas mejor será á Nápoles á vivir, y allí viviremos como reyes y aprenderé yo á hacer guazamalletas, y vos venderés regalicia, y allí será el paraíso que soñastes » [2]. Estebanillo González ricorre ai fiori rettorici, al vecchio armamentario delle reminiscenze classiche per esaltarla : « Propuse de abreviar con más eficacia para irme á retirar i á tener sosiego, en el cual aquel ameno y deleitoso Yuste de la gran ciudad de Nápoles, metrópoli de todas las grandezas, maravilla de las maravillas, cuyos montes son dulce olvido de los hombres, cuyos campos son prodigios ostentosos de la naturaleza, cuyo celebrado Seveto es emulación del Xanto y competidor del Pactolo, su muelle asombra del piramidal coloso, sus templos desperdicios del de Efeso, sus príncipes y señores el simbolo de la lealtad, la congregación del valor, el centro de la nobleza, el sol de toda la Europa y la flor de toda la Italia » [3].

Desiderava tanto recarvisi e risiedervi, per quel che di Napoli aveva sentito dire, Guzmán de Alfarache [4]. Specialmente per

[1] *Viaje del mundo* (in « Autobiografías y Memorias.. » por Serrano y Sanz, p. 277.)

[2] Op. cit. Mam. LXVI.

[3] *Estebanillo González*... ed. Michaud, Paris, cap. XIII, pag. 267. Il romanzo è del 1646 ed è, pare, d'un Esteban González, buffone di Ottavio Piccolomini d'Aragona, duca d'Amalfi.

[4] Op. cit. II, pag. 167.

gli spagnoli ricchi e nobili, doveva essere la corte una speciale attrattiva, quella fastosa corte vicereale di cui José Raneo ci tramandò con gran precisione di particolari il complicato cerimoniale [1]. A proposito del qual cerimoniale il Paz y Mélia osserva che, già di per sé solennissimo in tutte le corti europee del seicento, nei vicereami era reso anche piú sbalorditivo, perché col fasto e con la complicazione dell'etichetta si pretendeva infondere e imprimere sempre piú profondamente nell' animo dei governati il rispetto e la venerazione verso di colui che rappresentava la persona augusta del sovrano spagnolo. Forse si raggiungeva in gran parte le scopo, segue a dire il Paz y Mélia; se grande era la distanza dalla capitale dell'immenso e potente regno, questa distanza ingigantiva anzi le istituzioni, le persone e perfino le cose. Vero è che, nonostante tale gran fasto, l'umore satirico e burlone dei napoletani e degli italiani in genere, si sfogò in una quantità di versi e di prose ferocemente satiriche [2].

A Napoli fu anche il Villalón e vi dimorò sette mesi. N'è entusiasta anche lui che la dice città bellissima quanto Siviglia e, quanto questa, grande. Si sente che proprio lo soddisfa il trovarla provvista di quanto può desiderarsi, e tutto a buon prezzo. Il culto nazionale per la nobiltà gli fa passare come in rassegna le piú illustri casate, tra cui quella dei principi di Salerno, di Bisignano, di Stigliano, di Sulmona, di duchi e conti.

Quanto ai luoghi piú degni d'esser conosciuti, hanno richiamato la sua attenzione e Castelnuovo e Castel Santelmo e Castel dell'Ovo che ritiene per uno dei piú belli d'Italia, il porto e il molo, e per la loro impronta caratteristica, la piazza dell'Olmo, la Rua Catalana (di boccaccesca memoria), la Vicaria, e il cosí detto Cerriglio, l'osteria dove sappiamo che conveniva, con

[1] *Etiquetas de la Corte de Nápoles de* José Raneo (1634) publ. por Paz y Mélia in « Revue Hispanique » t. XXVII (1912) pag. 1-284.

[2] V. Appendice.

soldati in cerca d'arruolamento, gente d'ogni risma, solita a sbevazzare per simili luoghi generalmente condotti da tedeschi [1]. Minuti ragguagli ci dà il Villalón circa l'abbondanza e la squisitezza e delle frutta e circa il vin greco della montagna di Somma [2] e il prezzo delle pernici ch'egli trova care a uno scudo l'una, mentre v'è a buon mercato il pollame e la vitella, ottima. Secondo ch'egli afferma, si sta male a castrato, non solo a Napoli, ma in tutta Italia. Doveva infatti esser meglio quello di Spagna, se anche il Figueroa trova da ridirci [3]. Asserisce anche lui che il castrato di Napoli cede in bontà ai castrati dell'Estramadura e anche lui ha osservato l'abbondanza che ha delle carni la città. Vi abbonda non meno il pesce, ma per il Villalón neanche questo regge al confronto con i gronghi, con i salmoni e con altre qualità di quello di Spagna, tanto pregiate nel vicereame se mai vi giungano mandate in dono. Vi costa cara la seta che vi veniva dalla Calabria in quantità maggiore, dice, di quanta non se ne produceva in tutto il resto della cristianità ; seta bella, dai colori sgargianti e allegri, di cui si faceva grand'uso, però secondo il Figueroa, non altrettanto durevole quanto la spagnola. Il panno per uomo dice che vi è a buon mercato, ma non vi è

[1] Cfr. Benedetto Croce, op. cit. pag. 227. Del Cerriglio il Villalón dice che vi si raccolgono « muchos galanes que no quieren poner la vida al tablero, sino andarse de capitán en capitán a saver cuanto pagan su gente para pasar una plaza y partir con ellos y beber y borrachear por aquellos bodegones, y si los topáis en la calle tan bien vestidos y con tanta criança os harán picar, pensando que son algunos hombres de bien ». Il Delgado dice del Cerriglio che vi si portano e vi si sanno tutte le novità, piú che in qualunque altra parte di Roma, come neanche in Banchi (Mam. XLIX).

[2] A quanto ho detto della fama dei vini italiani presso gli spagnoli, aggiungo quest'altra notizia di Olao Magno, un dotto prelato e avventuriero tedesco del Cinquecento, per il quale il buon romanesco, contrariamente al Delgado, è una delle belle attrattive di Roma. Scrive : « Italica autem vina cum ob sui excellentiam ad alias nationes non exportantur, certum est plurimos in Urbem passim concurrere, ut ibidem voluptuosius ea bibant nec amplius, ob vini bonitatem, exinde recedunt ».

[3] *El Passajero*, ed cit. pag. 19.

altrettanta abbondanza di quello da donna, o meglio, del bel panno fino e lustro che è la rascetta. È come mai? — domanda uno degli interlocutori — che forse non ci sono donne? E anche troppe, risponde don Pedro. E non ci aspetteremmo lo sfavorevole giudizio che recisamente il Villalón dà sulle donne napoletane, dicendo che sono le piú brutte che esistano.

Di Napoli parla a lungo nel *Passagero* il Figueroa, nell' Alivio I che è, quasi per intero, una diligente relazione d'un viaggio attraverso l'Italia da Ventimiglia all'estrema Sicilia. Oltre che impressioni d'insieme, vi troviamo minuti particolari interessanti: che, per esempio, Napoli sarebbe maggiormente estesa, oltre le due leghe e mezzo di circuito nel quale é compresa, se una legge non avesse proibito di edificare, in conseguenza delle lagnanze di signori, i sottoposti dei quali abbandonavano le campagne e i borghi per fruire delle esenzioni concesse agli abitanti che nella città sommavano a 250000. Il Figueroa è gradevolmente sorpreso dall'aspetto signorile di Napoli, la quale a giustissimo titolo può chiamarsi *la reale*. « En ninguna Ciudad, scrive, se vee tanto concurso de títulos, ni donde se haga tanta profesión de caballería y gentileza » e ricorda i cinque *seggi* o *sedili*, come si dissero, che erano luoghi di convegno per la nobiltà. Nota che fervida è la produzione dello Arsenale, molti e bene ordinati i luoghi pii, specialmente il Monte di Pietà che, fra elemosine e anticipazioni, spende 60000 scudi l'anno, provvede al mantenimento, in tutto il regno, di 2000 trovatelli, senza dire di altre opere. Ne spiega il funzionamento quasi d'istituzione per lui nuova che solleva dalla miseria, anticipando su qualunque pegno piú che la metà del valore, e aspettando il riscatto per un anno e un giorno, passato il quale è venduto il pegno, pagato il debito e devoluto il rimanente a chi aveva pegnorato. Cosí nessuno se ne va sconsolato da quella pia casa. Che benessere, che abbondanza d'ogni ben di Dio! di carni, di pesce, fra cui « ciertas menudancias regaladas que llaman *marisco* », di cacciagione e pollame, di frutta e di

fiori « con tanto extremo que abundan las calles de suave olor, por los jasmines y azahares, careciendo de qualquier importuno escremento[1] ». Chi l'avrebbe mai detto che Napoli dovesse essere lodata, piú secoli fa, e da stranieri, per la sua pulizia? Fresca e limpida l'acqua sgorga dalle fontane pubbliche e va a riempire i pozzi detti *formales* (oggi *formelle*), sí che n'è provveduta in abbondanza ogni casa ; i vini poi *perfetísimos* e d'ogni specie, come la malvasia, il greco e l'asprino. È un luogo di delizie il vicino Poggioreale, un Aranjuez, l'ameno villaggio, cioè, presso Madrid, del quale non sapevano concepire gli scrittori spagnoli del tempo luogo piú bello. Ben degno della gran potenza romana il Figueroa giudica il *camino real* scavato nel monte, che è poi Piedigrotta, sulla cima del quale ricorda essere le tombe di Virgilio e di Jacopo Sannazzaro. Ogni bellezza dice concentrata dalla natura a Pozzuoli, a Baia, sul lago d'Averno, ad Agnano, località ricche tutte di acque delle quali decanta le virtú curative. Anche nel *Pusilipo* ricorda Pozzuoli « cuyos baños y jardines eran la más apacible recreación de Nápoles ». Che cosa fosse la Vicaria, carcere e tribunale nello stesso tempo, quale vita intensa e tumultuosa vi si svolgesse, è facile argomentarlo dalle particolari informazioni del Figueroa. Conteneva normalmente 3000 carcerati e non bastavano dodici giudici, sei criminali e sei civili, a sbrigare sollecitamente le cause di cui taluna si trascinava nientemeno che da trent'anni ; motivo questo per cui è tratto a qualche malinconica riflessione circa la ragione di tante lungaggini, e la trova nelle tante decisioni, riti, prammatiche, costituzioni e leggi comuni che « parece no son de provecho ». Ci dà perfino una statistica, voluta, dice, da certo re per sapere quanti erano a vivere, ad aggirarsi, per ragione d'ufficio o d'interesse, in quel grande ambiente giudiziario : ammontavano a 20000 persone tra liticanti, avvocati, procuratori, sollecitatori,

[1] Ed. cit. pag. 294.

attuari, notari e scrivani ! Primato non allegro davvero che dava da pensare, per quanto desse incremento alla bella fama incontrastata della sapienza giuridica del foro napoletano. Sono pure interessanti i ragguagli circa le attribuzioni del viceré che può, quando lo crede, valersi del potere assoluto, e circa la parte, la migliore della città, abitata dagli spagnoli, detta *Cuartel*, come anche oggi si chiama con leggera differenza nella voce dialettale di *cuartiére* che designa tutta una regione o distretto della città, dalle vie tortuose, lunghe, intricate, le quali oggi formano, per gran parte, tutto un rione dei piú popolari. Pure al Figueroa parevano larghe le strade di quel rione, sontuose le chiese, ameni i giardini di cui lo vide abbellito ; un rione che si estendeva dal Castello o Maschio angioino, alla marina, per S. Lucia e Chiaia fino a Piedigrotta, e dal quale gli spagnoli prudenti dice che si allontanavano raramente « porque de internarse mucho los españoles en la ciudad se han derivado infinitas desgracias » ; preziosa testimonianza del mal animo, in generale, del popolo napoletano contro gli spagnoli, di spiacevoli incidenti, come si direbbe oggi, a cui doveva spesso dare luogo sicuramente l'aria di padronanza e la prepotenza degli alteri dominatori. Risiedevano in questo *Cuartel* le milizie spagnole di cui una compagnia era per la guardia del viceré e per picchetti comandati in varie località. Il tramestío della caserma piena di soldati della sua nazione fa sobbalzare di gioia il cuore del viaggiatore spagnolo : « alegra, egli dice, al entrar, la bizarría de los soldados, tantas armas doradas, tantas plumas y galas tan diferentes ». Da ventiquattro a trenta erano le compagnie del *tercio*, ossia il complesso delle truppe spagnole nel vicereame, che serviva nella capitale o erano di guarnigione nei distaccamenti. Il Figueroa conviene che vivevano un poco a stecchetto, alla men peggio, sempre corti a quattrini, sí da non potersi spassare troppo : « es cierto que cortas pagas no pueden ministrar largos banquetes; mas, al fin, hechos camaradas, y juntos los sueldos, pasan los soldados medianamente su

vida[1]. Il Figueroa concentra la sua osservazione sull'indole morale del popolo napoletano. Senza mal animo egli nota i vizi e i difetti tradizionali, solitamente rimproveratigli. Son pochi tocchi sicuri tirati giú alla brava : « Los napolitanos, en general, no son aplicados a trabajo. Resisten y sufren poco. Son inclinados a ocio y vicio, y pasatiempos y deleites. Conténtanse con poco, y los que no tienen para mantenerse dan en ladrones ; así, hay muchos, y no poco sutiles. Delicados en el sustento, apetecen más yerbecilllas que cosas de dura digestión. Son litigiosos ; y los plebeyos, más prontos de lengua que de mano. Con todo, de las naciones es la que con más conformidad y amor milita entre españoles ». Ben poco, in verità, ci sarebbe da mutare in questo fedelissimo ritratto delle qualità, miste di bene e di male, che anch'oggi caratterizzano il popolo napoletano.

La magnifica marina, le isole e i promontori, le ville e i bei giardini disseminati sulla collina di Posillipo sono ammirati con occhi estatici ; ma meglio nell'altra sua opera già ricordata il *Pusilipo*, tracciando piú ampio e colorito quadro del golfo di Napoli, scioglie un inno il Figueroa alle superbe bellezze naturali che gli se dispiegano alla vista : « Nápoles, por su fertilidad gozoso esfuerço de naturaleza, joya para cuya consecución tantas valerosas naciones opuestas concurrieron, si bien por qualquiera parte que se mire es casi todo perpétua recreación, librada en verdísimas arboledas y llanuras, selvosas y fructíferas montañas, mar por una parte con forma de amfiteatro, y por otra, de vista indeterminada, possee a su mano derecha, al poniente colocada, distrito de su mejor temple, un amenísimo sitio, epílogo de las más bellas variedades que se pueden ofrecer á los ojos. Naze su principio del fin de la saludable playa que Chaya es dicha, dila-

[1] L'ambiente militare napoletano, le relazioni di soldati spagnoli con la cittadinanza, i casi che ne seguivano sono argomento di curiose, interessanti biografie e storie, quale la *Vida del soldado español Miguel de Castro*, ed. por Paz y Mélia, in Bibliotheca Hispanica, Barcelona-Madrid, 1900.

tándose á manera de extendido brazo, sobre quien, en diversas perspectivas, abundan jardines y palacios, que exceden á los más famosos antiguos Pénsiles, en disposición, cultura, frutos y flores. Al tramontar del sol, su apacible eminencia, es causa de fresca sombra lisongeada deste ó aquel bullicioso viento, á la marema, que tiene la opulenta ciudad casi en frente ; ala que admirada y reconocida á tantas hermosuras, como en si contiene esta prodigiosa ciutad, este nuevo terrestre paraíso, besa con menudas ondas sus pies, lamiendo con blandura y respeto sus peñascos. A este teatro de delicias pues, Pusilepo comunmente nombrado, para refrigerarse, divertirse y entretenerse en la más molesta sazón del estío, recorren naturales y estrangeros de todo sexo y grado, formando de vistosas y pintadas felucas no menos digno bulto en la mar que de admirables fábricas el grandioso lugar en la tierra. Y esto á las horas, entonces cuando declinando por algún espacio el mayor Planete de su Zenit, se dexa con notable diferencia caer en el ocaso. Mas aunque semejante alivio del calor sea de muchos cotidianamente buscado, viene a ser con major exceso el concurso en los dias festivos, solenes por la copia de músicas de diversos instrumentos y por la cantidad de galas y de biçarrias con que ostenta crecido número de hermosas damas y de gallardos caballeros. Puestos que otros aun más codiciosos de no perder tantos deleytes y regalos, particularmente los que en aquella parte gozan cómmodas habitaciones, algo antes de començar el rigor de la canícula se trasladan a ellas juntamente con sus familias, sin visitar las que en poblado dexan hasta que el signo Libra, con su nativa suavidad, domestíca y templa el ardiente enojo del León y la influencia malancólica de la Virgo. Y siendo propria y ambiciosa calidad del hombre el ser sociable, fué y es antigua costumbre de aquella amena soledad el buscarse los más cercanos para passarla menos sola, con discretas conversaciones a la vida humana utilísimas ».

Per le poste ecco da Roma il Villalón a Viterbo. Gli piace la

città molto a modo, in pianura e, a suo giudizio, grande. Questi viaggiatori spagnoli notano diligentemente e volentieri le industrie particolari che vedono fiorire per le città italiane. Qui è quella degli speroni che dice essere i migliori e i piú a buon mercato che si trovino in Italia, tanto che, afferma, non c'è chi, andando a Viterbo, non se ne provveda d'un paio. A Scarperia nel Mugello troverà fiorente l'industria, che ancor oggi vi si esercita con tanta buona rinomanza, della coltelleria, sí che non lascia di notare che tutti vi fanno i coltellinai e che di coltelli se ne lavorano di bellissimi, ben dispositi in astucci eleganti. Sa anch'egli che a Milano erano celebri, tra le industrie, quelle delle ferrarecce e di certi drappi. Le testimonianze in proposito non mancano, e fino ab antico. Ad esempio, l'autore della *Celestina*, nella lettera che precede il prologo, e Juan de Mena nel *Laberinto* rammentano « las grandes herrerias de Milan », come anche il Santillana nella *Comedieta de Ponza* :

> No son los martillos en claveria
> de Milán tan prestos é tan cuidados
> como la batalla que allí se feria.

Nel romanzo cavalleresco catalano *Curial e Guelfa* è per questa industria appunto celebrata la bella città lombarda, dove Curial invia ad acquistare armi quando si dispone a sostenere in singolar certame l'onore della duchessa di Hostalrich.

Quanto ai drappi, sia milanesi che italiani in genere, pure abbondano le testimonianze circa la loro eccellenza. Cosí il Cervantes fa che a don Chisciotte appaia Montesino con in capo « una gorra milanesa negra » [1]. Lope de Vega ricorda il *tabí*, una specie di stoffa, d'Italia e « diversas telas de Milán » [2] e nel *Persiles y Sigismunda* è ricordato il damasco di Milano e il raso di Firenze accanto alla *palmilla* di Cuenca [3]; e ancora,

[1] II. 23.
[2] *Santiago el Verde*, acto III.
[3] III. 8; cfr. D. Q. II. 21.

il Quevedo fa liticare una *raja* di Firenze con un panno giallo [1]. E piú anticamente, fin dal secolo XIV il Berceo vantava come preziose nella *Vida de sancta Oria* le tele d'Italia :

> Vido venir tres vírgines todas de una guisa,
> todas venian vestidas de una blanca frisa,
> nunca tan blanca vido nin toca nin camisa,
> nunca tal cosa ovo nin Genoa nin Pisa [2].

Di Napoli era famoso il sapone non solo [3] fra le tante altre cose, ma la razza e l'allevamento dei cavalli fin dal tempo degli Angioini. Chi non ricorda il boccaccesco Andreuccio da Perugia che, cozzone di cavalli, s'era recato a Napoli per farne largo acquisto, poiché ne era tanta la fama e della qualità e dell'abbondanza? Si dicevano « chevaux napolitains » o « barbes » o volgarmente « chevaux du regne » i cavalli del reame di Napoli [4]. « Che non hanno rinnovato infatti e inventato in questa professione i napoletani in particolare? — domanda Alessandro Tassoni, parlando dell'arte del cavalcare: « Balli, salti, e modi artificiosi e leggiadri in cento varie maniere ; molte sorti di freni e di selle, arcioni ben chiusi, staffe, esercizi equestri d'ogni specie, giostre, tornei, quintanate, giuochi di canne, caccie e tali che servono in pace a fare spettacolo pubblico e fanno pronto e gagliardo il cavaliere in battaglia » [5]. La quale superiorità aveva già rilevato il Villalón dicendo che i napoletani « son de la más pulida y diestra gente a caballo que hai en todas las naciones, y crian los mejores caballos, que lo de menos que les enseñan es hazer la reberencia y vailar »; il che fa rammentare quello che dice di sé il cane cervantino Berganza nel *Coloquio de los perros* : « enseñome á hacer corvetas como caballo napolitano ».

---

[1] *Matraca de los paños y seda* (1640).
[2] Strofa, 118.
[3] *Don Quijote*. II. 32.
[4] Bayle. *Réponse aux questions d'un provincial*. I. 15, pag. 102-104. Ed. 1704.
[5] *Pensieri diversi*. X. 11.

Di Viterbo il Villalón ricorda i rinomati bagni termali, ai quali ci fa sapere che è grande affluenza di romani. Crede preferibili però quelli di Pozzuoli, anche per le antiche memorie che serba, della sibilla Cumana, del monte Miseno, della palude che dice essere lo Stige. A proposito di che cade, non ricordando piú bene ormai, in un errore, dicendo che a introdurvi un cane e a tuffarvelo, ne vien fuori mezzo morto e che, se lasciatovi un poco di tempo, non se ne estrarrebbero che le ossa rimonde, tanto è bollente quell'acqua. Il Villalón confonde certo la famosa acqua sorgeva ad un alto grado di temperatura del cosí detto Bulicame, ricordato anche da Dante, che spiccia e impaluda presso Viterbo e nel quale si soleva e forse si suole ancora far di tali esperimenti, con la celebre grotta di Agnano presso Bagnoli e Pozzuoli, dove, non l'acqua, ma l'anidride carbonica si posa a qualche decina di centimetri dal piano del suolo inclinato, e dove vien fatta l'esperienza piú spesso appunto con un cane, per provare la presenza e la mortalità del detto gas.

Una visita a Viterbo imponeva ad uno spagnolo del secolo XVI il dovere d'una visita al celebre santuario dov'è venerato il corpo di S. Rosa miracolosa. Ma in fatto di miracoli il Villalón ha troppi dubbi. Tutt'altro che cieco credente, sorride con fina malizia di certe superstizioni e si spassa un mondo proprio con le monache addette al santuario, le quali gli vorrebbero far credere a mirabili qualità ginecologiche del Cingolo di S. Rosa per le donne sterili o difficili a partorire. È interessante l'arguto discorsetto dell'incredulo visitatore con le suore scandalizzate, le quali con lo spacciare ai devoti tali cingoli, benedetti per il contatto con il corpo della santa, ne hanno sempre qualche piú o men generosa elemosina : « de eso biben » commenta maliziosamente il Villalón. Anch'egli ne ha presi due e ha dato l'offerta, un poco magra, di un reale, ma arditamente dichiara : « Señoras, yo llebo estos cordones porque no me tengais por menos de christiano que a los otros que los lleban ; mas de una cosa estad satisfechas, que yo creo verdaderamente que

basta para empreñar una mujer más un hombre que cuantos sanctos hai en el cielo, cuanto más las sanctas. » Brutale linguaggio invero che alle povere monache dovette sembrare bestemmia ereticale. Gli risposero che ben si rivelava spagnolo dall'ipocrisia, suscitando le giuste proteste dell'anche troppo sincero visitatore, il quale ribatté dicendo che quello in cui meno peccava era appunto l'ipocrisia e che si teneva i cordoni non perché ci credesse, ma per farci credere quando fosse tornato in Ispagna, e per avere qualcosa da regalare di quelle che, dice, valgon molto e costan poco. Allegri e salaci commenti seguitano a fare i tre interlocutori riguardo a consimili virtú ginecologiche del cingolo di S. Giovanni de Ortega.

Certo con piú fede di devoto visitatore, anzi con unzione religiosa, parla della Santa di Viterbo e dei suoi cordoni miracolosi J. Lopez de Zúñiga nel suo *Itinerarium*, dove scrive : « Est in eadem civitatem monalium caenobium tituli S. Rosae in cuius ecclesia corpus eiusdem virginis integrum ostenditur, praesidioque esse parturientibus pro comperto habetur si cingulo aliquo praecingantur quod corpus S. Rosae tetigerit. Qua ex re cingula tum lanea tum sericea, interdum etiam aureo aut argenteo contorta filo quae sanctum tetigere corpus in hunc usum ab eodem caenobio accepta per totum orbem apportant. »

Il don Pedro del Villalón riprende la narrazione del suo viaggio per dirci di aver visitato la Sicilia, poiché gli se ne offriva l'occasione, ma poche sono le notizie che ci dà. Trova degne certamente di menzione Trapani e Messina, ma sopratutto esalta Palermo : « e giustamente, osserva, perché, sebbene non grande, abbonda piú di ogni altra città italiana, e di pane e di vino e di carne e di cacciagione ».

Della Sicilia « regina delle isole del Mediterraneo per la magnificenza delle sue città e abbondanza d'ogni cosa » ci dà conto il Figueroa diffondendosi in notizie geografiche e storiche dei luoghi piú notevoli. Il primo è naturalmente Palermo, sia per estensione, sia per numero di abitanti, sia per le tante

famiglie nobili, sia per la suntuosità degli edifici, sia per il terreno ameno e fertile : è tale città insomma che ben può fare onore a due Sicilie nonché ad una [1]. Sede del viceré per metà dell'anno, fa bella pompa di giardini sempre fioriti, di fontane d'ottima acqua, d'un porto popolato di bastimenti per i suoi commerci, ricca com'è, l'isola, di grano, miele, sete, frutta, sale, zafferano, rabarbaro, « más demasiado vehemente », di cavalli. Secondo il Figueroa non abbonda invece di carni da macellare, tra cui la migliore il vitello che chiamano *yenco*. Si compiace che la Sicilia mantenga ben quindici galere a guardia e sicurezza del regno. Piú c'interessa il giudizio che esprime circa il carattere degli isolani che calcola a due milioni. Sono anche qui brevi tocchi, osservazioni fugaci, ma precise : « No hay en Sicilia pueblos más aptos a empresas marítimas que los trapaneses.. Los sicilianos son de ingenio agudo », ma ci aspetteremmo, in caso, piú vere testimonianze che la citazione dei soliti nomi classici di Archimede e di Gorgia Leontino, in prova della finezza dell'ingegno e dell'eloquenza loro. Cosí pure rimane un po'fiaccamente dimostrato che sono faceti e scherzosi (*graciosos*) col dire che per questo appunto son ritenuti gl'inventori della commedia. Ed altre ancora sono le qualità morali rilevate; per esempio, quella di essere rigidi custodi dell'onore, come pure gelosi fino a farsi martiri della gelosia. Ma hanno anche cattive qualità, tra le quali quella di essere dati all'ozio, ai piaceri, di essere testardi, importuni, discordi. Sulla infingardaggine loro insiste specialmente: « Dejan los tráfagos y las ganancias a los forasteros, y, si bien residen en medio del mar, valen poco universalmente en cosas marítimas ». Come una bella pagina di gloria ricorda i Vespri siciliani e con certo compiacimento osserva che a Palermo sono in gran numero gli spagnoli i quali, anzi che esservi malvisti come altrove, « penetran esta ciudad con más seguridad y llaneza que la de Nápoles ».

[1] *Pasagero*. ed. cit. pag. 21-24.

Al che un interlocutore, Isidoro, si conforta grandemente, poiché gli era molesto quel dover sempre procedere con non mai bastevoli impacciose precauzioni, con poca libertà per timore di ostilità da parte di gente soggetta, che pur non dovrebbe lagnarsi: «No es pequeña felicidad esa—dice con tutta convinzione — que produce penalidad proceder de contino con advertencias. Cansa no enderezar tal vez las acciones con natural descuido, y más cuando se profesa unión y paz, cual es la que tenemos con esas naciones». È un ingenua affermazione che fa comodo allo spagnolo interessato, ma che evidentemente non persuadeva tanta parte degli assoggettati. Ed un'altra ragione di lamento ha il buon uomo : il fatto che tante e cosí lontane imprese guerresche disertano la Spagna e l'infiacchiscono, producendo l'impoverimento della popolazione, poiché non rimangono per le città che le donne, mentre di quelli che partono non ne tornano se non dieci su cento, e quei pochi, vecchi e stroppiati per lo piú. Viene cosí indicata molto a proposito una delle non poche ragioni della decadenza della Spagna ; decadenza che dallo stesso Filippo II si andrà sempre piú estendendo sotto Filippo III e sarà somma ed irreparabile sotto Filippo IV, quando la vita economica, agricola, finanziaria sarà talmente estenuata da esser necessaria per le chiese la cassetta dell'elemosina per lo Stato !

Abbiamo già avuto occasione di citare Diego Galán. Nell'opera sua *Cautiverio y trabajos*, cominciata nel 1589 e terminata il 1600, parla piuttosto diffusamente di luoghi visitati in Sicilia. Nel cap. XIX ha una breve ma forse anche troppo colorita descrizione dell'Etna dicendo che arde sempre nel suo interno, sí che non c'è chi si arrischi a mettere il piede su per la montagna. Non sembra ch'egli abbia visto nessuna eruzione, ma ne fa una un po' di maniera di sul racconto che sentí da un marinaio il quale ebbe ad assistere ad un tale spettacolo [1] e avrebbe

[1] pag. 371.

veduto lanciati i lapilli, le ceneri, le scorie alla distanza di tre e quattro miglia all'intorno sí da esserne ricoperte tutte le vicinanze di Catania.

La prima città che dice d'aver veduto fu Messina, e coglie anch'egli l'occasione per esaltare la grandezza di Spagna e del suo re, « que sus vencedores leones han surcado golfos, y por no caber en este medio mundo han conquistado la otra mitad de él... » Ci racconta d'essere stato al Castello del Salvatore dove vide soldati spagnoli non solo, ma, tra questi, dei toledani i quali attendevano all'arte del tessere e che, ammogliati con siciliane, se la passavano molto bene, per essere Messina « tierra muy barata y abundante de todos frutos »[1]. La cattedrale sontuosissima, con numeroso capitolo di canonici provveduti di ricca rendita, gli edifici di molto bell'aspetto e i conventi celeberrimi, è quanto ha ammirato di piú, oltre al porto che è, a parer suo il migliore di tutta Italia, perché, oltre all'aver molto fondo, oltre all'essere riparato da tutti i venti, ha capacità e larghezza tale da poter dar luogo ad una grossa e potente armata. Gli piace l'abbondanza d'acqua che ha Messina e gli è rimasta impressa una magnifica fontana presso il porto, sormontata da un gigante di aspetto quanto mai brutto e terribile, ai cui piedi è una sirena d'alabastro, la quale getta dalla bocca acqua in grande abbondanza da riempire la fontana a cui attinge tutta la città, perché, sebbene ne abbia piú altre, nessuna ha acqua tanto buona, tanto gustosa. Di fronte alla porta marina ammira la statua di don Giovanni d'Austria, bellissima, erettagli da Messina quando tornò vittorioso dalla battaglia di Lepanto. È vicina al palazzo vicereale che ha bellissimo aspetto, quasi di fortezza.

Il ricordo di cotesto palazzo non avrebbe di per sé maggiore importanza di quella che sogliono avere le fugaci note, gli scoloriti appunti d'un curioso viaggiatore per paesi stranieri

[1] pag. 378.

o non prima veduti, se non fosse che il Galán vi riconnette tutta una storia di competizioni, di dissidi, di ripicchi, di guerricciole campanilistiche fra Messina e Palermo, originate appunto dall'essre stato un tempo, cotesto palazzo, sede fissa dei viceré e della lor corte, mentre a Palermo solevano recarsi di tanto in tanto per trattenervisi piú o meno giorni in visita. Il Galán si intrattiene in interressanti particolari sull'argomento. Dice prima di tutto che, essendo Messina lontana dalle altre città dell'isola, fu fatto tale trasferimento della sede vicereale, perché Palermo, situata « en el riñón de la isla », offriva maggior comodità di recarvisi da tutti i punti della Sicilia per quanti avessero avuto a trattarvi degli affari, a tutelarvi interessi presso la corte. Per dare un'idea delle « bravas competencias » sorte fra le due città, racconta fatti che dovette facilmente apprendere sul luogo. Vale la pena di riferirli con le sue parole stesse. Gli abitanti delle due città, dice, « son enemigos mortales en tanto extremo que los palermitanos dan cordelejo a los mesineses, diciendo que en Mesina hubo un fraile que se llamaba preste Juanelo, el cual agravió a todos con las donas de la ciudad, con que de cierto ello en si es disparate, y sobre esta ficción ha habido y hay cada día muertes entre los vecinos de una y otra ciudad, todo sin fundamento, más que han dado los Mesineses en afrentarse de ello, como lo que hoy pasa en Castilla entre dos lugares de la jurisdicción de Toledo, cuyos nombres son el uno Yepes y el otro Ocaña, los cuales tienen relojes, y los de un lugar dicen a los otros que el reloj de su tierra es reloj, a causa por qué en las fiestas que estos lugares hacen a Dios y a su bendita Madre ha habido y hay muchas pendencias y muertes sin más ocasión que la dicha, que bien mirado más era para reir que para reñir; los palermitanos, pues, fueron a Mesina, y al gigante de marmol de la fuente le quebraron dos dedos de la mano que tiene levantada, dejándole el meñique y el índice, motejándolos de lo que el lector puede considerar ; los mesineses, ofendidos de este agravio, vinieron a Palermo, y en una fuente

muy vistosa que llaman el Garrafo, donde está dibujada la ciudad en una lamina de bronce, la llenaron de miera y pusieron este pasquín :

Pregunta : Qué tienes, Palermo, que estás enojado? — Respuesta : No ves que Mesina me tiene ensuciado ?

Lo cual juzgo yo que será patraña y cuento, si bien es muy cierto que entre estas dos ciudades hay grandes bandos y puede ser que sea ésta la causa ; la verdad se quede en quien me lo contó, que el lector lo puede creer o no, segun su dictamen, que para mi me parece ser cuento mentiroso y befas muy pesadas: en fin, yo no lo creo por parecerme patraña, la cual puse en esta relación porque no se pase sin un cuento, que todo lo demás que he dicho hasta aquí y lo que falta es verdadero, y dejo de referir algunas menudencias por no causar fastidio con digresiones cansadas, que mi intento es sólo contar mis sucesos, sin preámbulos prolijos » [1].

La protesta di volere raccontare la pura verità e il mettere in guardia il lettore circa la veridicitá o meno del fattarello che gli han riferito e che dà per quel che gliel'han dato, ci fa prestar fede a quant'altro ci viene riferendo di sue impressioni circa piú altre località visitate in Sicilia. Della gran bellezza di Palermo, dove dice essersi trattenuto molto a suo agio, preferisce tacere, affermando rettoricamente che sarebbe audacia in lui tentare di parlarne, con offesa di quelle divine bellezze per le quali è impari a ritrarle la sua povera penna. Sono del resto,

[1] Sulle lotte, gli urti, gli odi antichi fra Messina e Palermo troviamo conferme e testimonianze, copiose notizie, quasi direi tutta una letteratura in molti storici, dai quali raccogliamo che fin dalla prima metà del secolo XV l'una e l'altra città tentarono soverchiarsi. Si contendevano la prerogativa di capitale del regno di Sicilia, e con essa il diritto alla egemonia civile ed ecclesiastica. Degli insistenti piati traeva suo pro la Corte, perché erano sorretti da larghi donativi : e v'erano continue e violente ingiurie. Cfr. i *Diari della città di Palermo* del PARUTA, dell'AURIA, del MONGITORE ed. dal Di Marzo (Bibliot. stor. e letter. di Sicilia). Cosí pure le storie di R. di SIO, di BLASI, gli *Annali del* GALLO, di M. A. SESTINI, di PLACIDO REINA (ANDREA POCILI) ecc...

dice, ben risapute in Ispagna, e sarebbe un voler procedere all'infinito « epilogar la frescura de sus fuentes y jardines, lo anchuroso de sus plazas y calles, lo suntuoso de sus edificios y palacios, y lo rico de sus mercaderes y ciudadanos »...

Anche Monreale trova veramente incantevole. Naturale l'interesse per la cattedrale famosa nella storia dell'arte, com'è ben noto, sí che a ragione la dice una delle migliori d'Italia ; e anzi aggiunge : « no sé si me atreva a decir que es la mejor ». Non meno lo interessa la ricchezza e la potenza dell'arcivescovo di Monreale, superiori perfino a quelle dell'arcivescovo di Palermo. L'amenità dello stradone che per una lega conduce da Palermo a Monreale forma oggetto di una veritiera descrizione con qualche colore rettorico : « El lugar es pequeño, pero el más ameno, deleitoso y apacible de todo el reino, porque toda la legua... está poblada de jardines y frutales, que parece que a porfía Flora y Pomona esparcieron en competencia, una flores y otra frutos, produciendo aquella diversidad de aromas suaves para deleitar el olfato, y sazonando estotra las frutas para lisonjear el gusto; en fin, las dos parece que juntas pusieron toda su felicidad y cuidado en el distrito deste lugar, que fuera cierto a vivir gentiles en aquel reino que le tuvieran por paraíso y descanso de los hombres, pues fuera de la amenidad referida es tanta la abundancia con que Neptuno lisonjeó aquella tierra, que a cada paso se despeña un arroyo murmurando de un almendro que por ganar por la mano a las otras plantas le sucede los más años quedar desnudo y falto del fruto ; a cada paso, pues, revienta una fuente que con risueña alegria está ufana de ver otro arroyuelo como por ser alborozado y correr presuroso baja precipitado de lo encumbrado de un risco a lo humilde de un valle, pereciendo toda su presteza en el mar, donde espira su orgullo empañándose lo líquido de sus corrientes ; finalmente, es una legua la más amena del orbe... » (pag. 393-394)

Delle altre cittadine siciliane che riferisce d'aver visitate, Trapani, Termini, Alcamo, Girgenti, nella quale ultima ha

trovato una guarnigione di artiglieria accasermata in un'alta fortezza che domina il porto, a protezione dei bastimenti che vi caricano grano di cui la città abbonda, dice, quanta altra mai al mondo, Trapani è per lui piú degna di ricordo per quello che era la maggiore attrattiva per uno spagnolo, cioè, una chiesa, un santuario. Qui è il santuario e il convento dell'Annunziata. Il convento, che è dei Mercenari, ci fa sapere essere molto ricco per le tante elemosine che riceve il santuario in cui è venerata una miracolosissima Madonna, alla quale fa voto di salire per nove mattine, a piedi scalzi, per la salvezza dell'anima sua. A proposito di questa Madonna ci racconta la tradizione secondo la quale sarebbe stata portata a Trapani da una nave francese che l'aveva trafugata da un'isola, Pendosa (forse Lampedusa), presso Malta. Inutilmente da Trapani, sempre secondo la tradizione, la ciurma francese avrebbe tentato di trasportarla in Francia, poiché ogni qualvolta si accingeva ad uscire dal porto, il mare si faceva tempestoso sí da dovere tornare indietro. A Girgenti fu lieto di avere incontrato certi suoi compatriotti tra cui un suo amico, don Diego de Haedo, nepote dell'arcivescovo di Palermo.

Visitò anche l'isola di Favignana dove dice di essersi trovato molto bene, nei sette giorni che vi dimorò. Ci trovò, in una fortezza, una guarnigione di soldati spagnoli a guardia delle tonnare. Un'altra fortezza anche maggiore è in altra vicina (molto probabilmente si tratta di Levanzo), a guardia d'una compagnia di disciplina, i cui soldati sono pur armati per potersi difendere dai turchi « que suelen querer darles malos ratos, aunque siempre salen con lo peor » (pag. 424). Come gli è dolce il ricordo dell'ospitalità del castellano, dei buoni conigli che vi ha mangiato e che tanto abbondano in quell'isola benedetta, deliziosa, tanto che se non fosse stato il desiderio di ritornare in patria, vi avrebbe volentieri passato un mesetto! Nella caccia al coniglio per quei folti boschi i soldati si andavano svagando e confortando della solitudine « que es lo que más sienten ».

E non solo i conigli vi abbondano e vi sono a buon mercato, ma vi è pur buono e fresco il pane, buoni la carne e il vino che vi era portato dalla vicina Trapani. E di tutto questo ben di Dio egli poteva godere a suo agio, perché dice che era piuttosto ben fornito a quattrini, incaricato com'era di far da cassiere di tutta una brigatella di amici con la quale viaggiava. Gli accadeva talvolta di trovarsi a mangiar lui solo un'intera gallina, perché i compagni « como chapetones » spesso soffrivano di stomaco. Presto però finí il benestare di quei sette giorni passati « en fiestas y regocijos » essendosi il mare messo al buono per poter navigare (pag. 424-425).

Della Sardegna, forse meno attraente e quindi meno percorsa da viaggiatori spagnoli che meglio certo dovevano trovarsi sul continente, non accade spesso di leggere ricordi e impressioni che ne riportassero. Un bel ricordo tuttavia ne troviamo nel III° dei *Cigarrales* di Tirso de Molina che fa dell'isola una descrizione entusiastica. In lunghe pagine di questo Cigarral è la trama di un romanzo campestre, fatto, a quel che pare di verità e d'immaginazione. È un quadro quanto mai grazioso di vita idillica, in cui campeggia una bella e nobile figura di giovinetta sarda, nei pressi di Oristano. Contro le vecchie accuse di regione insalubre si leva calorosamente a difenderla : « No sé por qué ocasión los antiguos desacreditaron la fama de Cerdeña llamándola Isla pestilente pues os afirmo con verdad, que en abundancia, clima venébolo, vondad de ayres, fertilidad de frutos y sanidad de aguas, puede competir con las más entonadas provincias de Europa » [1].

La bellezza di Venezia, la sua magnificenza, la sua grande accortezza politica tenevano in rispetto e in ammirazione gli spagnoli. Certo non vi si trovavano a loro bell'agio come in certe altre città. Chiusa nel suo aristocratico e sospettoso governo cittadino, fiera della sua potente libertà che la sottraeva,

[1] Ed. cit. pag. 259 e segg.

sola in tutt'Italia, ad ogni influenza o preponderanza nonché dominio forestiero, non doveva offrire alcun campo d'azione né molto bel soggiorno a stranieri intriganti. Come fu prontamente scoperta e punita la congiura del Bedmar! Francesco de Quevedo che, recatovisi a ordirla per conto del duca d'Osuna suo signore, trovò salvezza nella fuga, travestito e di notte tempo, rivela in pagine di acre umorismo il suo rancore, la sua ostilità di politico spagnolo contro la chiaroveggente repubblica. In quel satirico scritto che è *La hora de todos*, in cui con allegra e amara finzione immagina che, per decreto di Giove, gente d'ogni condizione, ad un'ora designata, sia d'improvviso sorpresa e si riveli per quello che è e vale realmente, rende omaggio alla gran sapienza politica della Serenissima « que por su gran seso y prudencia en el cuerpo de Europa hace oficio de cerebro, miembro donde reside la corte del juicio », e il cui Maggior Consiglio è « instrumento tan bien templado y de tan rara armonia, que al són suyo hacen mudanzas todos los señores del mundo »; ma le rimprovera di reggersi e di rafforzarsi per via d'una politica d'intrighi, dei dissensi ad arte procurati fra stati, d'aver sempre goduto la pace ed ottenuto la vittoria non tanto dalle guerre contro nemici, quanto da quelle sapute suscitare fra amici, di essersi avvantaggiata delle lotte fra la Spagna e la Francia per il predominio d'Italia, d'aver sempre messo in opera la politica di Pilato e quindi di aver sacrificato la pace nel mondo imprigionando Cristo, scatenando la sedizione e assolvendo Barabba. Altrove, nello stesso componimento satirico, l'Italia è rappresentata come una funambula che si destreggia fra due pretendenti, Spagna e Francia, tenendosi in bilico col bastone che le ha porto Venezia, ma che poi getta via quando si accorge che è la sua croce, sí che finisce col darsi in braccio a Roma, dicendo : « Pues todos me quieren prender, Iglesia me llamo, donde si cayere habrá quien me absuelva ». La segue a Roma il re di Francia in veste di cardinale per non essere riconosciuto, ma il re di Spagna che intuisce l'inganno del travestimento di

« monsieur en monseñor », facendogli riverenza al suo passare, l'obbliga a far vedere, nel togliersi il cappello, « lo calvino de su cabeza » : una gustosa ma quanto mai mordace allusione alla taccia di protestantesimo di Enrico IV ! [1].

Di Venezia conserva vivo il ricordo Pedro Ordoñez de Ceballos [2]. La magnificenza della regina dell'Adriatico l'ha ammaliato e risuona nelle sue parole l'eco d'un proverbio popolare, scrivendo :« Llegamos a aquella famosa ciudad, tal que acertó el que dijo: Venecia, quien no te ve no te precia; porque es casi inimaginable su grandeza, hermosura y riqueza ». Si compiace, da buon cattolico, di avere venerato le molte reliquie e il corpo di S. Marco. Ha visitato il famoso tesoro « una de las mayores grandezas que tiene y que en el mundo hay ». Di questo tesoro di Venezia fa menzione, fra gli altri, Bartolommeo Argensola [3] nel capitolo ad Euterpe :

Ya te aplacaste : pues escucha, y precia
estos consejos que te haran mas rico
que los suyos neutrales a Venecia.

Fino dal secolo XV troviamo ricordato questo celebre tesoro in scrittori spagnoli. Cosí nella *Celestina*, sulla fine dell'atto VII, serve come termine di paragone ad Elicia, dicendo : « ... más me engordará un buen sueño sin temor, que cuanto tesoro hay en Venecia » [4].

---

[1] *Obras satíricas y festivas*. (in « Bibliot. clásica », tomo XXXIII. Madrid, 1910. § XXIII e § XXXII.

[2] *Viaje del mundo*, ed. cit. pag. 279.

[3] In « Revue Hispanique ». Tom. XLVIII, 1920 ; pag. 436. « *Pour une édition des Argensolas* » di R. Foulché-Delbosc.

[4] Il Correas annota : « Los tesoros de Venecia : por decir tesoros grandes (205). Anche nel parlare familiare si magnificava el *tesoro de Venecia* come il massimo grado della ricchezza. Cfr. *D. Quijote*, II. 71, pag. 282 ed. « Lectura », nota de R. M. S'intrattiene a particolarmente descriverlo, nel sec. XV, Pedro Tafur, *Andanças e viajes* in Col. de libros españoles raros ó curiosos, t. VIII. pag. 200.

Un'entusiastica esaltazione di Venezia è nel *Piadoso Veneciano* di Lope de Vega, là dove Sidonio dice a Lucinda (atto I) :

¿Quieres ver las islas bellas
llenas de templos famosos
que con brazos amorosos
sirve el mar de muro en ellas?
¿Quieres ver el Bucintoro
de que el Senado se precia?
¿quieres ver hoy de Venecia
el celebrado tesoro?
¿quieres ver esos jardines
pensiles del mismo mar,
que a sus aguas suelen dar
sombra con verdes jazmines?
¿quieres ir hoy a Rialto
y comprar joyas y sedas?
¿qué pedirás que no puedas?
¿en que a tu servicio falto?

Nella stessa commedia che celebra il senato veneziano come buono e, ad un tempo, giusto, del quale gli illustri componenti sono

por únicos celebrados
como pajaros fenicios

si accenna alla rigorosità delle leggi veneziane :

... aquel antiguo romano
no iguala en guardar sus leyes
al senado veneciano [1].

Il Villalón non intrattiene i suoi compagni, desiderosi di sapere qualche cosa della tanto decantata città, se non sopra quello che piú esteriormente appare al visitatore ; e dice loro che è fabbricata sul mare, su cui sono gettate le fondamenta delle case, come sia la piú ricca, la piú grande, la piú bella per palazzi fra le città italiane, che tutto vi é mare, che vi si può andare dappertutto « por un dinero, en una barquita más limpia y entoldada que una cortina de cama ». E i bei palazzi accolgono

[1] Ivi, pagg. 537, 544, 545, ed. dell'Accademia, t. XV.

belle dame che si compiace di aver notato numerose in Venezia.

Sono interessanti le impressioni sul carattere dei veneziani che l'uno o l'altro di questi viaggiatori spagnoli hanno via via ricevuto e vanno sinceramente manifestando. Il Villalón li dice un poco avari, *gente algo apretada*, sottili nello spendere, delicati e parchi nei cibi, tanto che, come i fiorentini, la loro cena consiste per lo piú in insalatine di fiori e di erbucce. È la lode di sobrietà che tributa ai veneziani anche il Figueroa, per il quale « Venecia, sobre todas las repúblicas del mundo, puede servir de ejemplo en este particular ». A questa bella frugalità attribuisce la longevità che di solito godono i veneziani; e cita, a riprova il fatto che dei 366 del Maggior Consiglio, la piú parte supera gli ottant'anni [1]. È notevole che proprio di quel tempo un patrizio veneziano, ben consapevole ed esperto della materia presa a svolgere, Luigi Cornaro, scriveva il classico trattato *Della vita sobria* (1538).

Quanto allo spirito di parsimonia lodato tanto nei veneziani, vero o immaginato che sia l'aneddoto riferito da Pedro Ordoñez de Ceballos circa il vecchio mercante veneziano, piú che un ammaestramento e un'esortazione alla parsimonia, rivela il concetto in cui i veneziani erano tenuti per il loro spirito d'economia. Racconta egli dunque di averne avuto un esempio edificante un giorno che, entrato nella bottega di un mercante ricchissimo per un ottantamila ducati di patrimonio, un ragazzo a comprare delle spezie per, diremmo noi, si e no che un soldo, vide che il vecchio veneziano, il quale stava seduto a tavola nel retrobottega con la moglie e tre figlie, si scomodò per andare a vendere per cosí poco, con grande maraviglia di alcuni signori presenti, a cui il vecchio rispose : « Ah, spagnoli, che disprezzate il poco e cosí non sapete né serbare né avere ! Io ho guadagnato in questo modo quel che ho e quel che ho dato ad altri tre figli a cui ho costituito uno stato di vita. Cosí si acquista, poiché

[1] *Alivio IX*, ed. cit. pag. 307.

spendere e non serbare, non cercare di mettere da parte e, messo da parte, non conservarlo, impoverisce gli uomini e particolarmente voi spagnoli ai quali tutto se ne va in giuochi e vaneggiamenti »[1].

Alonso Jerónimo de Salas Barbadillo (1581-1635) in *El curioso y sabio Alejandro* (1634) dicendo delle stranezze del « Tramoyero ridículo » fa un curioso paragone fra biscaglini e veneziani. Racconta che costui « tenía unas alacenas de vidrio y otras de hierro ; en las de vidrio guardaba diferentes instrumentos de hierro, muy pequeños y portátiles, y en las de hierro grande copia de vasos de vidrio ; con que en las unas Venecia aposentaba a Vizcaya, y en las otras Vizcaya daba hospedaje a Venecia ; y era mucho artificio saber juntar cosas tan opuestas, porque los vizcaynos son hombres de más manos que mañas, y por el contrario, los naturales de Venecia son gente de más mañas que manos; los unos son tan sutiles y trasparentes de ingenio como el vidrio y los otros son tan fuertes de mano como el hierro ».

Anche Vicente Espinel ci riferisce le sue impressioni circa il carattere dei veneziani. È rimasto grandemente ammirato del fatto che mentre è cosí ricca, grandeggiante, gloriosa nel mondo la repubblica di Venezia, nessuna ostentazione, nessuna boria sia nei suoi cittadini. Essi, ha notato, vivono, tanto alla buona, con tanta semplicità « que quien no los conociere no los estimará en lo que son ». Ben hanno però coscienza della propria superiorità « que pueden tener por su antiguedad y govierno » sí che sono intransigenti in fatto di punto d'onore, come ha potuto averne la prova un giorno che assistette ad una scenetta fra un presuntuoso portoghese e un non meno orgoglioso patrizio per la solita questione del cedere il passo l'uno all'altro per la strada; ma pare che lo scrittore spagnolo dia ragione al veneziano. Ha pur troppo dovuto constatare che gli

[1] Op. cit. pag. 281

spagnoli in Venezia non sono punto benvoluti. È veramente caustico quello che vi ha sentito dire contro gli spagnoli : « tan poco amados son los españoles que alabando los venecianos su ciudad, dizen que no ay en ella calor, ni frío, lodo, ni polvo, moscas, ni mosquitos, pulgas ni piojos, ni aun Españoles ». E son anche fieri, gelosi *Estadistas*, ossia, diremmo noi oggi, *chauvinistes*, tanto che « lo que aman y han menester, no hay encarecimiento en el mundo de que no usen ; y para lo que aborrecen no hay palabras obscenas de que no se aprovechen... » [1].

Lugar nuevo y hermoso chiama Livorno il de Figueroa, cui sembra « haber echado allí el gran Duque el resto de riqueza y arquitectura » col suo porto sicuro dove svernano le sue bene armate e bene approvvigionate galee « terror de infieles y seguridad de aquellas costas » [2].

Particolarmente cara, come ad ogni spagnolo di quel tempo, gli era in Toscana la città e repubblica di Lucca a cui egli dedica umilmente la sua opera il *Pasajero*, come quella che è « teatro admirable de todas letras y centro de cualesquier virtuosas acciones,... quien con tanta prudencia y valor ha conservado y defendido tantos años el don preciso de la libertad ». Ne invoca la protezione ch'essa suole benevolmente concedere a quanti desiderano valersene, e tanto piú è sicuro d'ottenerla, ed efficace, in quanto essa stessa « por instantes goza y agradecidamente reconoce los bienes de la protección » la protezione, vale a dire, della Spagna padrona dello Stato dei Presidi. Buona accoglienza, è vero, nella vecchia aristocratica republica avevano gli spagnoli, ma il Cervantes fa notare che ciò dipendeva da due ragioni molto significative e che sono una confessione preziosa per le relazioni fra essi e gli italiani in genere i quali non potevano soffrire la loro aria di padronanza, a fare smettere o temperare la quale par chiaro che non erano mai bastevoli i frequenti

[1] Op. cit. *Descanso*, VIII (ed. Rivadeneyra, pag. 456-457).
[2] Op. ed. cit., pag. 12.

ammonimenti che, abbiamo visto, i nostri dominatori si davano fra loro. Lucca, dice nel *Persiles y Sigismunda* [1] è città « pequeña pero hermosa y libre, que debajo de las alas del Imperio y de España, se descuella y mira essenta á las ciudades de los Príncipes que la desean; allí mejor que en otra parte ninguna son bien vistos y recibidos los Españoles, y es la causa que en en ella no mandan ellos, sino ruegan, y como en el no hazen estancia de más de un día, no dan lugar a mostrar su condición, tenida por arrogante ».

Un quadro pietoso è quello che il Villalón fa di Siena, desolata dalle guerre spagnole fra il 1552 e il 1555, dal mal governo di Don Diego Hurtado de Mendoza, che vi risiedette fino al 1554. Il cronista senese A. Sozzini ritrae a foschi colori la figura di questo gran politico e letterato, discendente dalla piú antica ed alta nobiltà di Spagna, quasi fosse un triste avventuriero. Per non avere piú seguito la carriera ecclesiastica alla quale era avviato, esagera evidentemente il Sozzini dicendo che si era sfratato. Come pure il fatto da lui asserito che « se ne venne per due anni a studiare a Siena, ove prese la laurea dottorale » non concorda con quel che sappiamo dei suoi studi, che, intrapresi nella nativa Granada sotto la guida del famoso umanista italiano Pietro Martire, terminò all'Università di Salamanca. Appare strano infine che di cosí gran signore il Sozzini avesse visto nell'Archivio delle Riformagioni una domanda volta ad ottenere un qualche impiego nella Repubblica, presentata nel 1529. Il cronista non nasconde il suo mal animo, pur facendoci sapere che « nella sua dimora in Siena ebbe occasione, col dimostrarsi liberale e di costumi conformi al viver dei senesi, di acquistare molte amicizie, ed il seguito di molti giovani che vita sciolta menavano » [2].

[1] Libro III, cap. 19.

[2] *Diario delle cose avvenute in Siena dai* 20 *luglio* 1550 *al* 28 *giugno* 1555 (in « Archivio Stor. Ital. tomo II, Firenze 1842). A pag. 46 è il « Sonetto del Mangia a Maestro Ricco Pittore a Pisa » che chiude cosí :

Nel 1552 il Mendoza aveva fatto costruire la cittadella per tener in soggezione Siena, il cui misero stato non commuove gran cosa il Villalón, il quale osserva che l'aveva ridotta cosí la sua superbia, sí che è, secondo lui, meritato castigo dello spirito ribelle e di quella superbia « que reinó siempre mucha en los seneses » i quali ora peró, per virtú dell'inespugnabile fortezza, staranno sottomessi loro malgrado! Racconta ai compagni che sarebbe città maestosa con i bei palazzi e le strade tutte di mattoni, col suo bel duomo, per il suolo del quale, di politissimo marmo istoriato, fu speso dagli orgogliosi senesi piú che per tutto il tempio; con la sua magnifica piazza e la sua fonte che per tre o quattro bocche, capace ognuna di fare andare una ruota di mulino, fa scaturire viva acqua di roccia; con le sue belle donne meritamente rinomate. Invece è ridotta oggi a tal punto di desolazione che « no hay nadie que la vea que no haga los llantos que Hieremías por Hierusalem ». È un quadro veramente luttuoso: « pueblos todos quemados y destruídos, de edificios admirables de ladrillos y marmol, que es lo que más en todo el senés hay, y no pocos y como quiera, sino de a mill casas y a cuatrocientas y en gran número, que no hallarais quien os diera una jarra de agua; los campos, que otro tiempo con su gran soberbia florescían abundantísimos de mucho pan, vino y frutas, todos barbechos, sin ser en seis años labrados; los que los habrían de labrar, por aquellos caminos pidiendo misericordia, peresciéndo de la viba hambre, hécticos, consumidos ». È una dura voce discorde, quale del resto c'era da aspettarsi dall'oppressore, nel coro dei pietosi lamenti cittadini e nazionali tramandatici dalla storia per la desolazione di Siena.

Visitata dal dotto umanista López de Zúniga nel primo

Fate questi sei versi appiè il ritratto,
Nemico a tutta Italia, al cielo, al mondo;
Pensando farsi in Siena a Dio secondo,
Fu privo del favor che aveva in mano
Oggi dipinto è qui come ognun vede,
Senza favor, senz'arme e senza fede.

ventennio del sec. XVI, è ammirata come tranquillo centro di coltura e di studi, e porge anzi occasione per celebrare le lodi piú aperte e spontanee di questa gloriosa Italia nostra. « Habet et Sena—dice nell'*Itinerarium*—Academiam percelebrem, idest generale studium unde et complures magni in re literaria nominis hactenus prodierunt, et cultiores in dies prodeunt. Quod illi civitati cum multis Italiae urbibus commune est, in quibus litterarum studia maxime florent. Siquidem ceteras felicitates illa vel praecipua Italiae accedit, quod omnium bonarum artium domicilium non secus ac illa quondam Graecia iure potest appellari ».

Un quadro invece di vita fervida, gioconda e bene ordinata è quello che il Villalón fa di Firenze a cui non lesina le lodi piú entusiastiche. Nessuno dei tanti viaggiatori spagnoli glien'è avaro. S. Maria del Fiore con la bella varietà di marmi bianchi e neri, il Campanile di Giotto, il Battistero dalle gloriose porte del Ghiberti, il Serraglio del duca [1], avevano già attratto l'ammirazione di Giacomo López de Zúñiga che viaggiò in Italia a lungo e la visitó con amore e interesse di erudito. Il benessere dell'operosa e industriosa cittadinanza,dal popolano al nobile, gli suscita l'impressione piú gradita : « Ditissimus supra modum populus ut qui terrae abundent fructibus,et ingenio ac industria maxima sibi pecuniarum vim comparent. Nemo illic ocio vitam transigit, sed mercaturae aut artificio intenti omnes, neque probro nobilitati datur rem familiarem honestis artibus auctiorem reddere... » E ne ammira non solo la basilica medicea di S. Lorenzo, il gran numero dei conventi e degli alberghi, il serraglio ducale ricco di leoni e, da studioso, i cimeli letterari dell'Evangelo in greco scritto di mano di S. Luca, secondo la tradizione, e quelli delle Pandette, in greco e in latino, ma anche

[1] Nei ricordi del suo viaggio in Italia il Montaigne ricorda questo Serragli, di cui il D'Ancona ci dà notizie storiche nelle dotte note all'opera del grande scrittore francese e ci dice che era situato nei pressi di piazza S. Marco.

la grande operosità letteraria e la potenza militare, scrivendo: « Litteras et graecas et latinas ab incunabulis Florentini perdocent, neque rem militarem neglegunt, utpote qui armis ac potentia bonam Etruriae partem in potestatem redegerint, redactam fortissime tueantur » [1]. Anche il Villalón, dopo detto che è città « por cierto, en bondad, riqueza y hermosura, no de menos dignidad que las demás, cuyas calles no se pueden comparar a ningunas de Italia », dopo ammirato il Duomo, i mosaici del fonte battesimale e le quattro porte di superbo lavoro in bronzo con le belle figure in rilievo, si sofferma volentieri a dire della vita laboriosa dei fiorentini: « Con quan ricos son los florentinos, vereis una cosa que os espantarà, y es que si no es el día de fiesta ninguna casa de principal ni rico vereis abierta, sino todas cerradas con ventanas y todo, que os parescerà ser inhabitada... Todos metidos en casa, ganando lo que aquel día han de comer, aunque sean hombres de cuatrocientos mill ducados, que hai muchos dellos ». E spiega che sono al lavoro della lana e della seta [2], chi a questa e chi a quell'opera, pur di guadagnare il sostentamento del giorno; sostentamento frugale perché, ripete, non consiste di solito che in insalatine. Osserva però che se Firenze, che ha bella fortezza, begli orti e giardini, abbonda di sete, drappi, di tessuti d'ogni genere, scarseggia di grano e di vino e di biade e d'altro che viene importato di fuori e che quindi costa caro. Molto bello trova il palazzo ducale che ha sulla porta un'artistica medaglia con la testa di Medusa in bronzo, e ritiene manifestazione di gran signorilità il Serraglio ducale, di cui non crede possa alcun altro principe o

[1] Jacobi Lopidis Stunicae *Itinerarium ab Hispania usque ad urbem Romanam in quo multa varia ac scitu dignissima continentur*. Ex urbe Roma, 1522.

[2] Antonio de Guevara cita i « rasos de Florencia para traer el verano » nel *Menosprecio*, cap. V. Fin dal secolo XV su quest'industria famosa fiorentina fu scritto un trattato su *L'arte della seta*: publicato dal Gargiolli (Firenze, 1868), fu ristampato nel 1913 dall'Herzfeld, con note. Fra i nostri, anche F. Albertini la esalta, scrivendone nel *De laudibus civitatum Florentinae et Saonensis*, in *Opusculum de Mirabilibus novae et veteris urbis Romae*. Romae, 1510.

re aver l'uguale. È un lusso di Duca che è gran signore e che ha una rendita di 800000 ducati, che con i tributi dei suoi sudditi arriva a un milione, sí da valere venti duchi spagnoli lui solo, signore di una delle piú grandi signorie italiane. Era forse un leone di questo serraglio quello di cui fa ricordo il Figueroa nel *Pasagero* [1], di nome Perino, feroce nell'aspetto ma pur tanto manso d'indole che dice aver visto lui stesso i ragazzi mettergli le mani un bocca senza timore di riportarne danno alcuno: « Regalábase como un cachorro el generoso animal, contento con que fiase de sus dientes aquella simplicidad tan importantes instrumentos ».

L'ordine con cui si svolge e si regola la vita cittadina è pure materia di lode e di ammirazione. I mercanti fiorentini, come in ogni città grande di Francia e d'Italia, in qualunque cosa commercino o negozino, osserva che hanno sulla porta una bandierina con un'insegna per essere facilmente indicati e conosciuti, quasi una marca di fabbrica o di azienda, che prende il nome dal cigno, dal leone, dal cavallo ecc... Una curiosa novità è per lo spagnolo il modo di contar le ore a Firenze. Siccome, dice, l'orologio batteva 24 colpi e i lavoranti, fermandosi a contarli, perdevano un poco dalla giornata, fu fatto in maniera che battessero per numeri di sei in sei. E si dilunga in una alquanto intricata spiegazione per fare intendere che in Italia le ore si contano da tramonto a tramonto, il quale viene a essere segnato dalle ventiquattro, mentre in Ispagna, Francia e Germania si contano da mezzogiorno a mezzogiorno; il che porta, per esempio, che le due del giorno siano indicate dalle 21 all'orologio d'Italia. A Firenze poi, in cambio di dare 24 colpi, l'orologio ne dà sei soli, e quando ne deve batter sette ne batte uno [2]. Ciò va tanto a genio agli ascoltatori di don Pedro che

[1] Pag. 281 ed. cit.

[2] Un orologio pubblico per Lorenzo dei Medici era stato costruito da Lorenzo della Volpaia. Cfr. CANCELLIERI, *Le due nuove campane di Campidoglio*... Roma, 1806.

uno di loro, ammirato di tante belle cose, di tanto bell'ordine, ripensa e osserva che in Ispagna non c'è nulla di tutto questo: « que no sabemos tener orden ni concierto en nada ». Il Villalón già ci ha fatto intendere che non fu troppo sensibile alla bellezza delle donne d'Italia: quindi neanche delle fiorentine trova che meritino particolare ricordo. Contrariamente allo Zúñiga che, senza restrizione, rende giustizia al tipo estetico femminile italiano: « Mulieres pulcherrimas habet Florencia, id quod universae fere Italiae commune est. Naturalem autem italicarum feminarum pulcritudinem splendidus cultus auget, qua ex re externos in sui admirationem facile convertunt cum humana efficie augustiores esse videantur ».

Lirico addirittura è il tono delle lodi che Estebanillo Gonzalez tributerà piú tardi a Firenze che visita nella sua condizione di avventuriero vagabondo « Llegamos a Florencia — racconta — que con justo título empieza su nombre en flor, por ser breve jazmín de las ciudades de Italia y nueva maravilla de Europa y antigua admiración del mundo. Cuando vi tan espaciosas calles empedradas de losas catedrales, los desperdicios de sobras de bastimentos en la llanura de sus insignes plazas, lo abastecida de carne y caza, la sobra de fruta y flores, y lo colmada de agua de olores y de vinos odoríferos, me quedé suspenso, imaginando que es poco curioso el que puede y tiene con qué ver esta ciudad, y lo deja por negligencia, y que no puede decir que ha tenido regalo complido quien no ha estado algun tiempo en ella. Y como cada uno se inclina á lo que más apetece, yo me aficioné de tal suerte á sus vinos, que aun lloro el no poder gozar de su admirable y substancial vereda. Parecióme que quien había visto esta ciudad ni le faltaba más que ver, ni que había más que desear ».

Della Toscana tutta e della signoria medicea anche il Quevedo riconosce la grande prosperità: « El estado es fertilisimo, las ciudades opulentas, los puertos ricos, las galeras fortunadas, los parentescos grandes, el dominio por todas razones real »;

ma a una delle sue solite mordacità è fatto segno l'orgoglio del Granduca. Mentre con un suo favorito passa in rassegna le sue buone fortune e si compiace della sua potenza, il favorito stesso, invaso dall'inspirazione dell'Ora che sopraggiunge, gli fa, d'improvvisso, riflettere su quello che è in realtà : di cittadino privato divenne principe, quindi *memento homo*, per quanto sia il piú ricco dei principi; è inutile che si glorü d'esser suocero di re e genero d'imperatore : *pulvis es*; se poi lo colga la sorte d'essere suocero del re di Francia, ed insieme le maledizioni di procuratori di matrimoni, *in pulverem reverteris*. Lo stato ha inoltre delle macchie che lo danneggiano e lo svalutano : il ricordo nei suoi vassalli d'essergli stati compagni, la repubblica di Lucca che di tanto è decaduta, i presidii di Toscana occupati dal re di Spagna, e quelle quattro lettere di *gran* che, aggiunte a *duca* lo rendono odioso a tutti gli altri principi : son macchie che non si levano se non ritagliando il pezzo di panno, che tanto varrebbe ridursi in brandelli. Gli dà questo consiglio quindi, un consiglio di umiltà : « estas son manchas de tal calidad, que se limpian con meterse más adentro, y no con sacarse. Use vuesa alteza de la saliva en ayunas para esto, y vaya chupando para si á poco á poco. Y lo que gasta en dotes de reinas, gástelo en tapar los oídos á los atentos, porque no le sientan chupar » [1].

Del granduca Cosimo il de Figueroa dice che fu « varón de ingenio raro y de grande capacidad » e, biasimando coloro che si danno alla alchimia, riferisce di lui una saggia risposta data ad un tale che gli domandava come mai si fosse lasciato trarre in inganno anche lui da un imbroglione d'alchimista [2].

Della casa dei Medici abbondano le lodi negli scrittori spagnoli, come della bellezza, del fascino che inspira l'artistica città. La fama della potente famiglia, della gloriosa Firenze era palese e diffusa, e ben ne sapeva anche chi non vi era mai stato. Non si

[1] *Hora de todos*, ed. cit. § XXIX, pag. 366-67.
[2] *Pasagero*, ed. cit. Alivio X, pag. 37.

ha notizia, ad esempio, che mai in Italia sia stato il gran Lope de Vega. Piú che nella commedia *El mayordomo de la duquesa de Amalfi* » dove Ottavio dei Medici esalta la sua casata « sangre en que ha habido reyes y pontífices », è in *La quinta de Florencia* che il poeta fa le maggiori lodi di Alessandro dei Medici e di tutta la sua casa, in cui è descritto il bel palazzo (forse di Via Larga) e sono ammirate le pitture che vi ritraggono le imprese dei Medici, specie di Cosimo e di Lorenzo. Modello di principe giusto e onorato e valoroso vi è ripetutamente detto Alessandro. A volerne ricercare le ragioni, si troverebbe facilmente che tutte queste simpatie, e quindi tante lodi prodigate da Lope hanno carattere politico. Non bisogna dimenticare che Carlo V aveva ad Alessandro dei Medici dato in moglie la propria figlia Margherita : di qui forse la simpatia cortigiana del grande drammaturgo per il tiranno di Firenze, accusato dagli Strozzi, difeso dal Guicciardini e benvoluto tanto piú da Carlo V. In questa commedia è anche la descrizione di una bella villa fiorentina, con pitture di Michelangiolo, con la *Filomena* di Tiziano, tutta alberi fronzuti e ombrosi, tutta fiori e fonti copiose; una villa spirante tutta quanta le grazie del piú bel Rinascimento italiano. Appunto sulla gran generosità e sul vivo sentimento di giustizia di Alessandro dei Medici è basata questa commedia. Egli fa sposare una povera ed umile fanciulla, figlia di un mulinaro, a un suo cortigiano, in riparazione dell'offesa fattale, se non vuole che gli faccia tagliare la testa. Uno degli interlocutori si maraviglia che Alessandro pur abbia dei nemici, tanto che si fa costruire una fortezza a sua difesa. Al che gli viene risposto :

Pues ¿ tiene enemigos ?
Si ;
Que la vertud soberana
Nunca deja de seguilla
La envidia fiera inumana [1].

[1] *Obras de L. de V.* publicadas por la R. Academia Española, vol. XV.

Per Scarperia nel Mugello, dove il Villalón trova fiorente l'industria che, come si è già detto, ancor oggi vi si esercita con tanto buona rinomanza, della coltelleria[1], passa l'Appennino toscano ed emiliano dove vede Scaricalasino. Del nome di questo paese si dà una spiegazione certo appresa traversando quei luoghi. È cosí chiamato, dice, perché non vi possono andare le bestie da soma senza troppo gran fatica, tanto che tutti sono costretti a discendere dalla cavalcatura e ad andare a piedi[2]. Arriva a Bologna « Çibdad que no debe nada en grandeza y quanto quisierades á todas las de Italia ». Gli dà l'impressione che sia piú grande di Roma ed osserva con piacere che è allietata da orti e giardini per ogni casa, che le sue vie sono pavimentate di mattoni. Inoltre « una cosa entre muchas tiene excelente » che, anche piova a diluvio, vi si può camminare senza punto bagnarsi, grazie ai portici che le fiancheggiano. Non regge al paragone la Calle Mayor di Alcalá. Sono, per il visitatore straniero. un fresco quadretto da ammirare le contadine che la mattina si raccolgono sulla piazza e vi portano a vendere ortaggi, frutta, latticini, di tutto; perfino, quando non abbiano altro, i gattini che partorí loro la gatta! È una maraviglia la Garisenda: una torre rettangolare che a vederla si direbbe che sia per cadere. Tanto è provvista Bologna d'ogni piú squisito cibo, d'ogni delizia della gola, che è per questo appunto chiamata « la grassa ». Ed è anche fiorente d'industrie: carta, ferrarecce, seta alle quali dà vita un fiumicello che attra-

[1] Anche il Montaigne (op. cit) pag. 159, ricorda le fabbriche di oggetti di acciaio a Scarperia. L'*Alberti* (Descrittione di tutta l'Italia. In Venezia 1596) dice che, fabbricata dai fiorentini nel 1313 per tenere soggetti i pistoiesi, fu cosí chiamata «si come fabbricata alle scarpe del colle, e dell'appennino» (pag. 50).

[2] L'Alberti (op. cit.) dà uguale spiegazione del nome di Scaricalasino, dicendo: « Salendo piú avanti, pur seguitando la via di Bologna a Firenze, si giunge a Scaricalasino, talmente detto per l'asprezza del monte, si come voglia dire, per la grande asprezza, volendo quivi passare gli asini, bisogna scaricarli. Fu fatto questo castello (avvenga che hora sia una picciola contrada di poche habitationi) da i Bolognesi nel 1246.»

versa la città, e l'altra delle profumerie e dei guanti da signora lavorati finissimamente e di poco costo; tra le quali profumerie sono ricordate, come diffuse e note in tutta Italia, le saponette, di cui le piú pregiate, rotonde nella forma, sono quelle alla insegna del Popone o del Leone, tanto piú fini che sembrano pomi fragranti di muschio e d'ambra, del costo da uno a due reali, secondo la grossezza. Racconta che n'è tanto attiva la vendita da non bastare venti commessi per ogni negozio alle richieste dei compratori di queste saponette, una dozzina delle quali sarebbe gradito dono al re di Spagna ! Un'impressione amara ritrae dal fatto che i bolognesi vedano di malocchio gli spagnoli. A ciò dovevano contribuire le due fazioni di cui parla il Montaigne « desquels l'une a pour soy les Francés de tout temps, l'autre les Espagnols qui sont là en gran nombre ». Inoltre fra i banditi che avevano sempre aderenze in città e traevano alimento dalle dissenzioni interne, si trovavano allora appunto degli spagnoli [1].

Con molto compiacimento nota tuttavia che v'è tenuto in gran conto il collegio degli spagnoli, detto di San Clemente, fondato e edificato fra il 1365 e il 1367 dal cardinale Egidio o Gil Albornoz [2]. Il Villalón s'intrattiene a parlarne, ragguagliandoci anche circa la foggia del vestire degli studenti di Spagna che lo frequentavano. Era severa e nello stesso tempo elegante : robone nero, a pieghe, di taglio antico, con le maniche finite a punta, listato di seta paonazza ; meno appariscente e costoso di certo che quello del rettore annuale del collegio, il quale, di solito, era anche rettore dell'univesità, con l'assegno di circa

[1] Cfr. A. D'Ancona, *L'Italia alla fine del sec. XVI*. Lapi, Città di Castello, 1889, pag. 156.

[2] Fra gli spagnoli piú degni di menzione vi aveva studiato anche il celebre umanista Antonio de Nebrija. In origine i posti gratuiti o semigratuiti erano 24, poi salirono a 31. Decadde in seguito, tanto che al tempo del Montaigne, ci fa sapere il D'Ancona (op. cit.) contava solo 9 alunni. Intorno a tale Istituto cfr. D. Hermenegildo Giner, in « Revista de España » (1876).

400 ducati, e che indossava un magnifico robone di raso con un cappuccio o tocco di broccato, del costo, talvolta, perfino di 800 ducati. Il che non deve maravigliare, giacché sappiamo che cappelli signorili erano spesso adorni di gioielli.

Grande era la fama dell'università di Bologna. Fino dal secolo XV l'andaluso Pedro Tafur, che fu forse il primo spagnolo a lasciare notizie scritte del suo viaggio in Italia, nelle sue *Andanças e Viajes* che vanno dal 1435 al 1439 [1], dice che a Bologna « son unos de los mejores estudios del mundo todo, y de todas ciencias, é ansi continuamente de todas naciones é de grandes hombres se fallan en estos estudios ». Per Matías de los Reyes Bologna è la nutrice della scienza giuricica: « Bolonia digo, aquella a la leche de cuyos pechos tan eminentes sujetos se han criado, dando al mundo ministros, que en la interpretación de las divinas y humanas leyes le conservan en paz » [2]. Anche il Villalón dice che a ragione va superba di aver dato e di dare « varones doctísimos en todas Facultades ». A uno degli interlocutori sembrano pochi i 1500 o 2000 scolari ch'essa conta, mentre Salamanca ne ha di solito 8000 : ma, osserva don Pedro, « no alabo yo la Universidad porque tenga muchos estudiantes ni pocos, sino por los muchos y grandes letrados que della salen y en ella están ». A Bologna si attende agli studi non meno che a Parigi dove sono 30000 scolari : « deja una casa de ser buena porque no viba nadie en ella ? » A Bologna si ha di mira la serietà degli studi, tanto che non vi se ne danno gradi di baccellieri o di licenziati : « el que sabe le dan el grado de doctor, y al que no, hechan para asno, aunque venga cargado de cursos ». Il ricordo di Bologna sarà sempre tanto piú caro a don Pedro in quanto che, per intromissione di certi suoi amici

[1] In *Colección de libros españoles raros ó curiosos*. Madrid, 1874. (I. 18). Per la parte che concerne l'Italia v. l'articolo di C. Desimoni, « *Pero Tafur, i suoi viaggi e il suo incontro col veneziano Nicol. dei Conti* » in « Atti d. soc. ligure di storia patria », vol. XV, pag. 329-352. Genova, 1881.

[2] *El curial del Parnaso*. Madrid, 1909, pag. 78.

del Collegio di San Clemente, s'ebbe cortesie e riguardi da tutti i maestri dello Studio nella Facoltà di medicina, dispensato, per speciale favore, da certi obblighi a cui avrebbe dovuto sottostare. Con solo un esame pratico, che però fece conoscere il suo valore, conseguí con molto onore il dottorato in medicina [1] già con tanto suo vantaggio esercitata, per ripiego, a Costantinopoli durante la sua cattività. Dal qual titolo si ripromette in seguita molto utilità, riconoscendo quanto vada « tan cuesta abaxo » la scienza della medicina in Ispagna, al punto d'esser professione screditata anzi che onorata [2]; « por nuestro pecados que antes se pierda honra que se gane » aggiunge rassegnato. Doveva davvero essere molto stimato in Ispagna un medico addottorato in Italia se, gli suggerisce l'interlocutore Mata, « todos se irán tras vos con decir que venis de Italia, aunque no sepais nada », desiderosi di novitá; sicuro che con un paio di cure che faccia bene si creerà subito grand'onore e fama.

S'affretta il nostro viaggiatore a proseguire il cammino sempre piú verso il settentrione d'Italia, finché da Torino, per la Savoia, rientrerà in Francia, andrà a Lione e a Tolosa e quindi tornerà nella sua Spagna.

Per Modena frattanto « çibdad razonable », per Reggio e Parma, dove, perché spagnolo, non volevano lasciarlo entrare, ma che poi riesce a visitare ammirandola come città molto bella e grande; per Piacenza che ha, secondo crede, la piú bella cinta di mura di quante n'abbia mai viste, ma case piccole e basse e locande meschine, col gustoso ricordo tuttavia del buon formaggio piacentino « muy nombrado », attraverso l'incantevole piano lombardo « el mejor pedaço de que no es más caminar

[1] « Cosa que no sabemos hasta que punto sea cierta » osserva dubbioso il Serrano y Sanz nella *Vida* premessa all'ed. cit.

[2] La letteratura della satira contro i medici è quanto mai ricca nella letteratura spagnola del '500 e del '600. Doveva essere alimentata dalla poca valentia loro in ragione inversa del grande sussiego. È profusa nei *Sueños*, in *La hora de todos* del Quevedo, come anche nel *Buscón*.

por ella que pasear por un jardin» tanta è la fertilità della terra irrigua, la festosità dei vigneti, la sicurezza delle strade, giunge finalmente a Milano.

Sente come allargarglisi il cuore, non solo perché nessun'altra città d'Italia è cosí grande, ma sopratutto perché buona gente i milanesi e « más amiga de españoles que los otros ». Operosa, piena di vita, ricca d'industrie, s'impone all'ammirazione degli stranieri in genere. Il Montaigne, per esempio, vi si sente come a casa sua, scrivendo nell'italiano che seppe : « Questa città è la piú popolata d'Italia, grande e piena d'ogni sorta di artigiani e di mercanzia : non dissimiglia troppo a Parigi, et ha molto la vista di città francese. Le mancano i palazzi di Roma, Napoli, Genoa, Firenze : ma di grandezza le vince tutte, e di calca, di gente arriva a Venezia [1]. Per Pedro Ordoñez de Ceballos, soldato, sacerdote e avventuriero della metà del secolo XVI che, secondo narra nel suo *Viaje del mundo*, avrebbe corso le piú strabilianti avventure, Milano « es de las mejores del mundo y muy barata » [2]. Vi fu anche e vi dimorò anzi a lungo Vicente Espinel, per tre anni, come ci fa sapere nel III *Descanso*. Solo ebbe a lamentarsi dell'umidità di Milano e attribuisce ad essa i forti dolori di capo da cui dice di essere stato sempre tormentato; ma come vi arrivò « holgué grandemente de ver la grandeza, fertilidad y abundancia de Milán, que en esto creo que pocas ciudades se le igualan en Europa ».

Questa beata abbondanza d'ogni ben di Dio, esaltata come già vedemmo anche dal Cervantes, è ciò che suscita l'entusiasmo del Villalón. « La Plaza de Milán es tan bien proveída, que a ninguna hora llegareis que no podais hallar todas las perdices, faisanes y francolines y todo género de caça y fruta que pudiéredes, y en muy buen precio todo ». Ugualmente per il Figueroa

[1] Op. cit. ed. cit. pag. 549.
[2] Op. cit. ed. cit. pag. 276.

è la prima fra le città italiane, per grandezza, e tanto ben situata che sempre la scelsero a loro residenza re, principi, imperatori. Al compagno Isidoro, il quale sta per recarvisi, magnifica il Duomo che già di lontano appare al visitatore e per il quale, solo a metà finora, si sono spesi quattro milioni; il quasi inespugnabile castello, lo splendido ospedale cui cedono anche quelli piú rinomati e di piú ingente costo « siendo loable allí el concierto y cuidado en los actos de caridad », i navigli navigabili « por donde se conduce con poco dispendio hasta dentro de las casas todo lo necesario »; le chiese e i monasteri innumerevoli in una città che conta piú di 200000 abitanti, senza dire che tutto il milanese, per essere le borgate tanto vicine fra loro e frequenti, sembra quasi tutto una città. « Cuántos días gastará Isidro en considerar la riqueza, la variedad, el trato, la armería, y todo lo demás singular y excelente de que es dueño esta notabilísima ciudad ! » Ci son dei luoghi, come il palazzo e il castello con la piazza adiacente che appena fan sentire la mancanza della sua Madrid a uno spagnolo. E poi che buontemponi, che buona pasta i milanesi ! « menos interesables y astutos que otros, ponen su felicidad en banquetes, festines, máscaras, y en gozarse en semejantes deleites ». Perciò fuor della loro Milano, fuori delle loro abitudini goderecce non ci si ritrovano : « por esta razón, en saliendo de sus casas sufren menos y sienten más que otras naciones las incomodidades, particularmente de la guerra. Es gente más tratable que la de Génova, de más blandura, de más sinceridad, causa de ser más segura su prática ». La diffidenza d'Isidoro però non è del tutto vinta da queste pur confortanti notizie sull'indole accomodante, pacifica dei buoni ambrosiani. Vedrà volentieri Milano, ma conta di sbrigarvi presto le sue faccende e andarsene, cercando d'aver che fare il meno possibile con quei del luogo; e poiché ha l'impressione che in terra straniera non ci si possa trovar bene, si propone di avvicinare, nel tempo libero che gli rimarrà, gli spagnoli suoi compatriotti, di dirsela soltanto con loro, di qualunque genere

siano, « cuyas voluntades es fuerza unirse en los casos así de recreación como de peligro ». Come insistono questi spagnoli nell'informarsi vicendevolmente, in comunicarsi le impressioni ricevute, perché ciascuno si sappia poi regolare, circa la maggiore o minore benevolenza a loro riguardo con la quale saranno accolti da questa o quella popolazione delle città italiane! Le ostilità erano troppo frequentemente esperimentate, troppo, in generale, mal dissimulato lo spirito d'avversione. Di ammonimenti e consigli, a questo proposito, in vantaggio dei suoi connazionali, è largo anche Vicente Espinel. Insofferente d'esser stato burlato da certi contadini del genovesato circa l'indicazione d'una via, attacca lite con loro, ma ne ha la peggio, poiché è preso a pietrate. Ne ferisce sí uno, ma va in carcere. Riflette allora d'aver fatto male, di avere agito da inconsiderato come non avrebbe fatto in patria. Riflette un poco tardi che « los españoles, en estando fuera de su natural, se persuaden a entender que son señores absolutos... Por la misma razón que pensamos ser señores del mundo, somos aborrecidos de todos » [1]. E riflette saggiamente pure che « quien va a tierras ajenas tiene obligación de entrar en ellas con grande tiento; que ni las leyes son las mismas, ni las costumbres semejantes, ni las amistades se guardan donde no hay conocimiento... Tiene el forastero necesidad de ser muy afable y comedido con crianza, y ha de perder de su derecho en las cosas que donde está no sabe si son buenas o malas : con semblante alegre, cólera enfrenada, viene facilmente en conocimiento de lo que ignoramos en las tierras cuyas costumbres no han venido a nuestra noticia ». Piú vivo quindi e assillante urgeva nel cuore il desiderio della patria lontana, di cui era come un simbolo reale, un caro richiamo, ogni compatriotta con cui accadesse d'incontrarsi. Pareva una maggior sicurezza, un sostegno, un riparo. Di qui la malinconica e giustissima considerazione d'Isidoro,

[1] *Descanso I.*

che tradisce tutto lo stato d'animo dello straniero fuor della sua patria e malvisto : « Los ánimos más opuestos en la patria, fuera se reconcilian y conforman para valerse ; como la sangre, bien que repartida, acude en los sustos toda junta a socorrer el corazón, parte más flaca. El carecer de albergue propio produce no sé qué obligación para hazer comunes las haciendas, las honras, las vidas »[1].

L'Espinel pare che spesso si trovasse a questionare. Cosí nel *Descanso III* ci racconta che in un'osteria di Milano, piena d'avventori, prese parte ad una grossa questione religiosa con un ginevrino « que por ver españoles le pareció alzar la voz más de lo que había menester » e anche quí ne uscí malconcio. Altrove poi (*Desc. V*) si mostra lieto, oltre che della proverbiale abbondanza di Milano, d'avervi trovato in gran numero uomini dottissimi nelle buone lettere e nell'arte della musica, sicché poté procurarsi intellettual godimento frequentando la casa di un Antonio de Londoña, magistrato e musicista valente, presso il quale si davano convegno i piú rinomati cultori della piú spirituale fra le arti.

Il Cervantes vede Milano piú con occhi e gusto di letterato. Ne ha, sí, ammirato le esteriori bellezze, la grandiosità, la floridezza delle industrie anche lui, la signorilità, ma è un'accademia letteraria, quella degli Intronati, che piú richiama la sua attenzione e alla quale è prodigo di lodi per bocca dei suoi pellegrini [2] : « Entraron en Milán, admiróles la grandeza de la Ciudad, su infinita riqueza, sus oros, que allí no solamente hay oro, sino oros, sus bélicas herrerías, que no parece sino que allí ha pasado las suyas Bulcano, la abundancia infinita de sus frutos, la grandeza de sus templos, y finalmente la agudeza del ingenio de sus moradores : oyeron dezir á un huesped suyo,

[1] *El Pasagero*, ed. cit. pag. 11.
[2] *Persiles y Sigismunda*, ed. cit. pag. 19. III.

que lo más que havía que ver en aquella Ciudad, era la Academia de los Entronados, que estava adornada de eminentísimos Academicos, cuyos sutiles entendimientos davan que hazer á la fama á todas horas, y por todas las partes del mundo ».

Con la sua aria spensierata di birichino vagabondo, la gira in lungo e in largo Estebanillo Gonzalez che, passando di maraviglia in maraviglia, paragona la gran metropoli lombarda alle piú belle città già visitate nel suo andare alla ventura : « Salí el día que llegué á ver despacio aquella famosa ciudad, y me pareció una de las buenas de todas cuantas había andado, y que á gozar de mar, como muchas de ellas, no sufriendo igualdad, les llevara conocidas ventajas. Vi que sus templos competían con los de Roma, que sus palacios aventajaban á los de Sevilla, que sus calles excedían á las de Lisboa, sus sedas á las de Génova, sus brocados y cristales á los de Venecia, y sus bordaduras y curiosidades á las de París. Visité el palacio y corte, abitación de su alteza serenísima el señor enfante Cardenal, que había acabado de llegar de Barcelona á gobernar tan hermosísima ciudad y á defender tan inexpugnable estado [1].

In mezzo a tanta opulenza quanta miseria ! in contrapposto a tanti ricchi, quanti poveri ! Dal pietoso accorrere di tanti accattoni che non lasciano ascoltare in pace e in devoto raccoglimento la messa, con le loro querule moleste domande in nome di Dio, è infastidito il Villalón ; ma poiché, dice ai suoi compagni, « os sacaran los ojos » in tanti che vi si affolleranno d'intorno se mai facciate tanto di dare un soldo a uno di essi, cosí egli si vanta di aver tenuto sempre duro con negarsi a tutti : « ningún remedio tenía yo mayor que no dar á nadie ». Sono innanzi tutto splendidi gli alberghi che fanno andare in visibilio il Villalón, specialmente due : quello all'insegna del Falcone e l'altro dei « Tre Re », dove si trova tanto lauto trattamento

[1] Op. ed. e cit. pag. 109.

quanto ad un banchetto di gran signore in Ispagna [1]. In tali ricchi alberghi, alle cavalcature, per le quali sono sempre pronte non paglia o biada ma avena o fieno, accudiscono, senza che ve ne diate un pensiero, sei stallieri dell'albergo stesso, addetti solo a quest'ufficio, mentre tutta una legione di servitori bada alla cucina, alla mensa, alla dispensa. Né li paga già l'oste che passa loro il vitto soltanto : sono però cosí vistosi i guadagni che fanno con le mance, da costituirsi una rendita invidiabile; quella, ad esempio, del segretario dell'albergo, dove dice diessere disceso il Villalón, il quale in risposta alla sua curiosità, gli mostrò, l'uno sull'altro, cinquanta scudi di guadagno in quel giorno.

Ed altro ancora ha da magnificare di Milano : il Castello, grande poco meno d'una città spagnola, i begli ori e le belle spade con fini lavori di tarsia, le quali, borsa e pendagli e stiletto compresi, costano appena cinque scudi l'una, mentre in Ispagna tanto costerebbe lo stiletto solo; e l'abbondanza dei cibi e delle frutta d'ogni genere, come abbiamo veduto confermato dal Rodolfo e dal Tommaso della *Fuerza de la sangre* e dal Licenciado Vidriera del Cervantes; infine il Duomo e il rito ambrosiano osservato nella celebrazione della messa. Il Duomo era stato oggetto di grande ammirazione anche per l'Espinel : era « aquel excelentísimo templo » che la memoria di tanti santi e illustri prelati rendeva ancor piú famoso nel mondo [2]. E a proposito d'usi ecclesiastici, il Villalón nota, non senza maraviglia, che a Milano preti e frati portano la barba lunga, contrariamente ad altri paesi della cristianità.

Piuttosto diffusamente ci parla di Milano don Pedro de Gante che, segretario del Duca de Nájera (1520-1544), vi ebbe ad ac-

[1] Anche in Espinel sono ricordati i « gentiles capones » di un osteria lombarda. Il Villalón stesso ha altrove detto che « bodegones hai muy gentiles en toda Italia, donde qualquier señor de salba puede honestamente ir, y le darán el recado conforme a quien es ».

[2] Op. e ed. cit. *Descanso* III.

compagnare il suo signore nel 1543, in occasione del viaggio che l'imperatore Carlo V fece in quell'anno per l'Italia, la Germania e le Fiandre. L'aspetto esteriore della città non potrebbe fargli piú gradita impressione: « Las casas de Milan son buenas, mejores de lo que por fuera parecen; casi todas tienen patios; passan de treinta mil. Las calles son anchas y llanas; muchas y ricas son las tiendas que ay en aquella ciudad, de quantas buenas cosas ay en el mundo; de oficiales de todos los oficios es grande el número, y la obra que hazen es de mucha gentileza... » Troviamo, fra l'altro, nella relazione di don Pedro, ricordata la illustre famiglia milanese dei D'Adda. Fu ospitato il Duca de Nájera, dice, da Giovanni Agostino D'Adda « hombre rico que estuvo algunos años en Spaña ». Rimase ammirato della signorile accoglienza fatta al suo signore, e ammirato non meno dello splendido ricevimento che in onore del Duca dette don Alvaro de Luna, bisnepote del Conestabile e capitano del Castello, di cui non saprebbe dire abbastanza quanto sia bello e grandioso: « A la entrada se le hizo gran salva de artillería, y le fueron amostradas las cosas señaladas de aquella fuerça, que es tan magnífica é inexpugnable, y tiene tantas y tales particularidades, assí de muchas y grandes cabas con agua, molinos y torres sumptuosas y aposentos de mucha grandeza, y tantas fortificaciones, demás de la artillería que tiene, que passa de seyscientas pieças, que me escuso de describillo por no hazelle injuria, pues sería mucho más lo que dexasse de dezir que lo que escribiesse, y por eso lo dexo para quien mejor que yo lo sepa declarar ».

La marmorea cattedrale, a cinque navate e con grandi pur marmoree colonne, è bella, sí, è piú grande che non quella di Toledo, ma « en la limpieza y atavío y en los retablos, la de Toledo y otras muchas de Castilla la hazen notable ventaja ». Ha anche visitato la chiesa di S. Ambrogio del quale ha venerato le sante ossa, composte devotamente sotto un altare « sin parecer que allí ay ningun sepulcro ». Non manca però la descrizione di quest'altare: « A las quatro esquinas del altar estan

apartados quatro pilares de muy hermoso jaspe, que sostienen un edificio á manera de palio ».

E bella è anche la chiesa della Madonna delle Grazie. S'interessa il nostro viaggiatore, che sicuramente doveva avere qualche coltura, del Cenacolo dipinto nel refettorio dei frati domenicani, si duole delle ingiurie del tempo per le quali fin de allora il magnifico dipinto non appariva già piú in tutta la sua bellezza, ma non mostra di sapere il nome del gran Leonardo, e si dilunga invece a narrare del desiderio di Francesco II di trasportare in Francia il magnifico affresco, com'ebbe forse a sentir dire : « Fuera del cuerpo della (della chiesa), entrando en un aposento, hay una pieça de hasta 25 pies en ancho, donde está en una pared debuxada de pinzel la historia de la Sagrada Cena del Señor con sus discípulos. Afirman no haver en Italia cosa más perfecta de pintura, y aunque el tiempo, injuriador de todas las cosas que debaxo del cielo son, la tiene extragada, no es tanto que no se dexe conocer la excelencia del pintor. Este rey de Francia Francisco vió esta pintura, y se agradó tanto della, que dava á aquel monesterio, segun dizen, diez mil ducados porque se la diesen para llevarla á París, creyendo que pudiera yr con cierto ingenio de tablas ; mas como la pintura está en pared y sea tan grande que ocupa los piés que he dicho, no se halló aquí quien se atreviese á llevalla sin deshazerse, y á esta causa se quedó ». Veramente degna la chiesa delle Grazie di richiamare l'attenzione del visitatore. Ecco quindi che non tralascia don Pedro di soffermarsi nella sagrestia « muy hermosa pieça » ad osservare i quadri di soggetto sacro che ne adornano le pareti in tutta la loro lunghezza; sono « tablas de pinzel de historias del Testamento Nuevo, todas de muy buena mano ». Spagnolo, consacra volentieri in questi suoi appunti di viaggio il ricordo di aver veduto in Milano le tombe di due spagnoli, l'uno piú illustre dell'altro : nella stessa sagrestia della Madonna delle Grazie, quella di don Luigi de la Cueva, che fu Capitano della guardia imperiale, le lodi del quale vilesse celebrate in bei

versi latini; nel convento benedettino di S. Dionisio, fuori di Milano, quella di don Antonio de Leyva, « en lo alto de la iglesia rodeada de muchas banderas francesas ». Aggiunge che per quel monastero il de Leyva lasciò in legato una certa somma di denaro.

Non so che altri, fra quanti di questi spagnoli ebbero occasione di viaggiare in Italia e di lasciarcene ricordo e notizie, abbia fatto menzione del Lazzaretto di Milano, di manzoniana memoria. Ce ne parla don Pedro de Gante, che certo ebbe a visitarlo, come si raccoglie dalle sue parole: « Cerca dél (cioè, del convento di S. Dionisio) está un hospital que llaman de la Peste, donde acogen y son curados los heridos de pestilencia; está edifficado en quadra; por todas quatro partes tiene trezientos aposentos, distantes y apartados el uno del otro; tiene sus corredores baxos con pilares de piedra; bien tienen todos quatro un tercio de legua; por aquí se puede juzgar la grandeza del patio; suelen sembralle de pan » [1].

Desiderando tornarsene in Ispagna per mare, il Villalón racconta come da Milano andasse a Genova, ma come non vi trovasse nave alcuna pronta a trasportarlo a Barcellona. Ebbe cosí gradita occasione di visitare anche questa città di cui gli si rivelò subito la superba ricchezza di tanti bei palazzi. Gli sembra che i genovesi facciano a gara fra loro a chi ne edifica di piú suntuosi nell'interno della città e lungo tutta la riviera, disseminata per tel modo di ricche ville deliziose, magnifica di giardini e di frutteti, specialmente di aranceti, maestosa per la bellezza naturale dei monti e delle balze rocciose, a picco sul mare. Anche il de Figueroa osserva che per lo spazio di tredici miglia « se dilatan por su ribera tantas y tan espesas villas, tantos y tan suntuosos palacios, que casi ponen límite á la imaginación,

[1] *Relaciones de Pedro de Gante secretario del Duque de Nájera* (1520-1544). Madrid, 1873. Vol. XI, ed. « La Sociedad de Bibliófilos españoles».

cuanto á grandiosidad y magnificencia ». Egli è piú acuto osservatore e penetra piú addentro nella conoscenza dei luoghi che visita, dei caratteri e dei costumi delle popolazioni tra cui si ritrova. Ha ben veduto, per esempio, la ragione dell'altezza degli edifici di Genova : la ristrettezza, ciò è, del luogo, che, impedendo di potere estendersi sul terreno, costringe ad occupare dell'aria quanto piú è possibile. È felicissimo di aver trovato che a Genova almeno non ci sono le tre grandi molestie le quali pur troppo non mancano altrove : cani, cocchieri e mendicanti. Coloro che siano veramente poveri per malattia o per altra disgrazia che li renda inabili a tutto, sono nutriti e soccorsi a pubbliche spese « que allí no se escluye la caridad, sino el vicio ».

Ha studiato il de Figueroa l'organizzazione della potente Compagnia di S. Giorgio che ha giurisdizione e stato indipendente dalla città e che è sorta dalla corporazione dei mercanti a cui il Comune, indebitatosi con questi per le spese della guerra contro i veneziani, cedette in pagamento le rendite della dogana, con un palazzo annesso e quindi, a mano a mano prima in pegno e poi in proprio, terre e castella del dominio; sí che oggi la Compagnia, governata da un Consiglio dei Cento e da un Magistrato degli Otto, si conserva « libre y estable en tanta instabilidad de la república ».

A López de Zúñiga aveva Genova dato l'impressione d'una città quanto mai felice, soddisfatta del suo benessere; felicità però turbata dalle lotte intestine. Dice : « Felices, inquam, homines (Genuenses) nisi mutuis certantes odiis dum alterum alteri cedere inhonorum ducunt, eas inter se factiones suscitassent, quae ipsam rempublicam, qua nihil carius illis esse debuisset, propre modum everterunt ».

Quanto all'indole, alle qualità morali, osserva il de Figueroa, come diversi i genovesi dai milanesi ! L'astuzia, l'orgoglio, la frugalità, l'inclinazione al risparmio, tanto che il forestiero risente in Genova della mancanza di certi agi e comodità,

sí da doversi contentare di quel che avanza alla popolazione, sono le caratteristiche loro, attentamente rilevate : « Tienen los genoveses sutiles ingenios, ánimos altivos, cuerpos de buena disposición y no mala presencia. Fabrican generosamente. Es moderato el plato de su casa; el de fuera, de ostentación. Los tiempos limitaron sus demasías, y deshicieron la pompa de criados, caballos y banquetes; puesto que profesa ya el de mayores negocios ser en recolección y parsimonia un anacoreta. Para los forasteros no abunda la ciudad de regalos, a fin de remitir á su necesidad lo desechado de los bastimentos; así, el detenerse allí suele ser molesto á muchos ».

Né sono quindi gran cosa ospitali, neanche con gli spagnoli che vanno malinconicamente ripetendo : « Las Indias destos son nuestra España », e li chiamano le loro « mignatte ». Ne ha fatto spiacevole esperienza il don Pedro del Villalón, a cui ancora scotta il ricordo di non essere stato da certo ricco genovese, già suo compagno di schiavitú a Costantinopoli, ch'egli aveva largamente favorito e beneficato in quel doloroso tempo, accolto ora in Genova come si sarebbe atteso. Narra che, incontratolo, fu da lui condotto non già a casa sua, ma ad una qualunque trattoria dove lo tenne, sí, a desinare, senza però fargli mai piú altra cortesia né domandargli punto se d'altro avesse bisogno. E cosí anche si duole che non meno asciuttamente se la siano cavata altri quattro o cinque già suoi amici, pure ritrovati a Genova, tanto che malinconicamente conclude con dire che da chi piú abbiamo beneficato, meno c'è da aspettarsi.

Anche di peggio racconta l'Isidoro del *Pasagero* essergli accaduto in patria con un genovese, amministratore dei beni d'un certo marchese : del prezzo pattuito con questo per l'acquisto d'un prezioso gioiello nella sua bottega di oreficeria, non poté avere, se non dopo molto tempo e molte difficoltà, che appena i due terzi. « Desde entonces, commenta sdegnato ancora, cobré tanto amor à genoveses, que cuando encontraba alguno, cerraba la tienda, receloso aquel día de mil azares ».

E argomenta; se un genovese solo, nella patria mia, fu per me cosí gran nemico, cosa posso sperare di buono nella città loro, in mezzo a loro? Ma fa conto di battersela presto da Genova: « Consuélome con que apenas entraré en sus límites, cuando salga dellos con la velocidad que suele quien, por librarse del fuego, atraviesa las llamas ». Un altro degli interlocutori, il soldato don Luigi, non sa rassegnarsi a dover sottostare, come lo avvertono i compagni, a depositare le armi entrando in Genova, oltre che a fare la propria denunzia nell'apposito registro dei forestieri. « Eso no — protesta fieramente — antes dejaré la vida que la espada, fiel compañera de mi persona y digna defensora de mi honor; y, si es posible, sólo por eso no llegaré á los confines de Génova. Gentil agravio, por cierto desarmar á quien profesa milicia. No sé en qué fundan los ciutadanos tan odiosa costumbre, cuando ellos en todas partes, y particularmente en España, gozan las mismas esenciones que los naturales ». Gli viene spiegato che tal pratica è basata sulla pace che i genovesi professano e che desiderano di mantenere; che a Genova tutti vanno senz'armi, tutti attendono ai loro cambi, ai loro interessi: lotte di borsa per le quali non occorrono armi di nessun genere. Una sola, per verità, ne hanno i genovesi con la quale menano stoccate a tutto spiano: « El verdadero estoque es un ciento por ciento, con que penetran las almas, desmenuzan las haciendas y consumen las vidas ».. Ed è anche avvertito che il popolino genovese è quanto mai permaloso; che, « como los españoles en tierras extrañas son tan mal acariciados » di nulla nulla fa nascere pericolosi litigi; bisogna quindi sopportare, essere accomodanti ed evitare ogni causa di contesa, come sarebbe l'entrare in discusioni sulla preminenza dell'uno o dell'altro paese. Sono consigli quanto mai opportuni sebbene suggeriti da ipocrisia politica: interessanti a udirsi come quelli che, confidati nell'intimità di compatriotti, rivelano e spiegano tutto uno stato d'animo pieno di preoccupazioni: « Conviene valerse allí del sufrimiento, mediéndose en las palabras, trans-

formándose en sus efetos, aplaudiendo sus inclinaciones. La novedad del traje suele tambien provocar á menosprecio. Será, pues, acertado evitar cualquier singularidad, ajustándose con el común. Fuerte medio para oprimir rebeldías y odio es la cortesía. Exceden en esta parte los nuestros, á quien haze aborrecibles poco agrado, antes hinchazón y soberbia. Las contiendas y alteraciones sobre las ventajas de reynos ocasionan diversos desastres; así, se deben excusar ». È quello che lo stesso interlocutore ripeterà piú tardi, valendosi di un'immagine efficace, a proposito di Roma dov'è il concorso di tante e cosí varie e contrarie nazionalità : « Importa mucho el buen discurso, mucho la prudencia para poder navegar (siempre con la sonda en la mano) por mar de tantos peligros ». Se ne sente angustiato e quasi avvilito il bollente Isidoro, che in un impeto di affetto, ritorna col pensiero commosso alla cara patria lontana, di cui vorrebbe vedere meglio ripagate le tante benemerenze : « Cuántas industrias son menester para valerse con extranjeros ! Oh España generosa, qué entrañas tan de madre tienes para todos, que corazón tan magnánimo ! No son menos altivas la naciones en tu distrito que en los propios suyos. ! Cuántas amistades reciben, cuántas medras, cuántos aumentos sacan de tu caudal ! Si no fuera tan urgente la causa que me destierra de mi habitación, fuera imposible desampararte, ni por breve espacio ».

Contro i genovesi, per quanto politicamente amici, ce l'avevano gli spagnoli, come già s'ebbe occasione di notare, sopratutto perché, nelle tristi condizioni economiche in cui la Spagna si andava sempre piú dibattendo, Genova, con i suoi traffici, con le sue banche, con i suoi prestiti ben seppe approfittarne, sí da rendersi padrona della vita economica e finanziaria del disgraziato paese, dove ormai aveva grandi possedimenti e dove s'imponeva col suo commercio e con i suoi capitali. Spesseggiano quindi in scrittori spagnoli le amare cosiderazioni contro l'avarizia, lo spirito d'interesse dei genovesi. Un sonetto di Lupercio Argensola, ristampato di recente fra piú altre poesie

sue e del fratello Bartolommeo dal Foulché-Delbosc nella « Revue Hispanique » [1], è appunto contro Genova, o meglio, contro l'avara Liguria. È ben noto quello del Góngora, che, imitazione dell'altro del Berni « Cancheri e beccafichi magri arrosto », ha una stoccata, nella enumerazione delle cose moleste, contro i genovesi inesorabili in fatto di quattrini :

Comer salchichas, y hallar sin gota
El frasco, por haberse derramado :
Llegar a tomar postas muy cansado,
Y daros una que tropieza, y trota :
Calzaros con gran premio la una bota,
Y romperse la otra en lo picado;
Ir á primera, habiendo os descartado
De el rey de bastos, y acudir la sota,
Servir á dama, que no dando toma;
Deber á genoveses puntuales;
Pasear sin gualdrapa, haciendo lodos;
Tener familia, que no sirva, y coma;
Añada quien quisiere otros mil males;
Que el ser casado es el mayor de todos.

Ho citato piú sopra don Pedro Tafur come quegli che molto probabilmente fu il primo viaggitore spagnolo che ci abbia lasciato scritte sue impressioni dei luoghi, delle città che ebbe a visitare in Italia. Per quanto anteriore di qualche tempo a viaggiatori del Cinquecento non è senza interesse sentire quale impressione riportasse di Genova. Per lui è « la más fermosa cosa del mundo á ver... todas las casas son torres de quatro ó cinco sobrados ó mas, é muy angostas las calles, é muy ásperas entradas : la tierra muy flaca de todos mantenimientos... » Gli abitanti hanno in sé ogni piú lodevole qualità : « Es gente de grant industria é poco viçiosa, mayormente en los deleytes, que no es la tierra dispuesta para ello; riquísima gente é bien ordenada, fasta en los traeres se tiene (de) manera que ninguna persona allende de lo neçesario non trayga cosa rica, si non

[1] Tome XLVIII, num. 114 (1920, avril) pag. 376-7.

pechará por ello; es gente muy fermosa de color, pero non de faziones, son muy cresçidos ellos é ellas, é toman á las mujeres por medida, é las que mas alta es con menos dote las resçiben : las viudas entrellos non toman segundo marido, é si le toman à gran peoría suya... Sin duda segunt el apartamiento que fazen los ginoveses por el mundo de sus mujeres, si en otras naçiones fuese, gran daño avria en la castidad dellas, mas ellas se preçian tanto de su bondat, que apenas se falla muger faltada en adulterio, é donde se fallasse, en ningun caso pasaría sin pena de muerte » [1]. Di altrettanto ottimismo però circa questa bella virtú della fedeltà coniugale, di cui alle genovesi dà lode lo scrittore spagnolo, pare non fosse il Foglietta che in certa sua commedia, *Il Barro*, fa dire a un personaggio : « come io havrò tolto moglie, non cercarò piú d'andare nè a Venetia nè altrove, perché a me non piacque mai il costume di molti nostri genovesi, i quali pigliano mogli per pigliar danari, giovane e belle, e, come hanno consumato il matrimonio, le lasciano et se ne vanno ad abitare in Ispagna, in Fiandra o in Roma » [2].

Né risparmia lodi a Genova Pedro de Gante dicendo che « es uno de los más gentiles pueblos de toda la Christiandad, y tan bien cercado con tantos y tan grandes bastiones, que ay dubda que en toda ella ay muralla más fuerte ». Ci fa sapere che è popolosa, che ha ricche case piene di belle pitture, alti edifici, ed ammira anche lui la bellezza e l'eleganza delle donne genovesi: « las mugeres hermosas y bien dispuestas, y tan luzidas, que con ser sus atavíos poco costosos, parecen mejor que en otras tierras cargadas de oro y de sedas ».

Il Duomo di Genova è oggetto di grande interesse. Il Villalón lo stima superiore ad altre chiese italiane,per le preziose reliquie che vi si venerano, tra cui il S. Catino che, secondo la tradizione,

[1] Op. cit. I. 11; I. 13.

[2] Fu pubblicata da Michele Rosi in « *Atti della Società ligure di Storia Patria* » XXV, 360.

è il piatto in cui Cristo mangiò nell'ultima cena, donato dalla regina Saba a Salomone e portato a Genova da Guglielmo Embríaco, l'amico di Goffredo di Buglione, dopo l'espugnazione di Cesarea. Ne fa menzione, descrivendolo in ogni suo particolare anche López de Zúñiga nell'*Itinerarium* già piú volte citato. Oltre alla leggenda degli Annali di Genova, secondo la quale ai genovesi che, per prendere Cesarea, avevano con una gran flotta recato aiuto a re Baldovino di Gerusalemme, era toccato in sorte questo Santo Catino e anche in cambio della terza parte pattuita della preda, riporta pure un'altra tradizione d'origine spagnola : che, cioè, Alfonso VIII, a fine di ricompensare i genovesi dell'aiuto che n'aveva ricevuto per la liberazione di Almeria dai pirati saraceni, aveva dato loro facoltà di scegliere quel che meglio credessero fra il bottino di guerra, e i genovesi avrebbero scelto questa santa reliquia e l'avrebbero portata in patria.

Nella stessa cattedrale don Pedro de Gante ricorda di avere veduto e venerato, nel giorno di S. Giovanni Battista, il piatto su cui fu portato ad Erodiade il capo di questo santo, oltre al famoso Santo Catino, la vigilia di S. Pietro Apostolo. Ce lo descrive, secondo la comune credenza, come preziosissimo e si richiama a qualche aneddoto storico che riguarda appunto l'antica reliquia : « Está cerrado (scrive) debaxo de doze llaves; cada una destas está en poder de uno de la Señoría : muéstranle con muchas cerimonias y pregones, mandando, so pena de vida, que nadie trayga armas ni piedras quando le han de ver. Es un plato grande, hondo, de seis esquinas; todo él es una esmeralda perfectíssima; aunque no fuese reliquia, el valor de la piedra es tan grande, que se cree no haver entre los christianos príncipe que tenga dinero para podella comprar. A don Sancho (Martínez) de Leyva oy dezir que quando el saco de Génova vino este plato á poder del marqués de Pescara y no se atreviando á le tener, le volvió a la iglesia do lo havían tomado ». Questo Santo Catino fa anche oggi parte del cosí detto Tesoro del Duomo di Genova

e perdura la sacra tradizione dell'essere stato il piatto in cui Cristo mangiò nell'ultima cena con gli Apostoli, ma quanto alla sua preziosità era una leggenda che, come tante altre, é oggi sfatata. Asportato da Napoleone in Francia con tanti altri autentici tesori artistici, fu poi restituito quando si constatò che era, anzi che di preziosissimo smeraldo, di volgarissimo vetro!

A Genova racconta ingenuamente don Pedro di aver visto per le strade un disgraziato costretto a ballare incessantemente dal sorgere del sole al tramonto, per divina punizione. Con tutta serietà riferisce il caso: « En Génova vi un hombre que andando por la calle yba baylando, sin poder yr de otra manera; preguntando la causa dello, me dixeron que havía muchos años que llevando á un lugar de Lombardía el Santíssimo Sacramento á un enfermo, estavan en una calle baylando unos hombres, y que aunque vieron pasar al Señor, no le quisieron hazer reverencia, y que desde entónces por divina permisión se quedaron baylando, y que sus hijos y descendientes sucedieron en aquella herencia, y que aquel hombre que vi, era de aquel linage. Quise certificarme dello, preguntándolo á hombres dignos de fe; affirmaron ser assí verdad, y que el baylar les dura desde que sale el sol hasta que se pone; todo el otro tiempo tienen en sosiego. O res mirabilis ».. [1]

Un'altra meraviglia chei l Villalón vide a Genova è la cosí detta Fonte del Capitano presso il palazzo del principe Doria. Si chiamerebbe cosí dal fatto che, racconta egli agli amici, un capitano della guardia, non arrivando a poter costruire un palazzo sontuoso come desiderava, da averne poi fama, stabilí di fare una fonte in cui spese ben 12000 ducati; tutta di marmi, coralli, madreperle, medaglie e figure tra cui certi giganti tutti di pietruzze non piú grandi di una mezza unghia.

[1] *Relación de la jornada del Emperador Carlos V á Niça, en* 1538. Op. cit. ed. cit. pag. 40-41.

Una volta almeno il Villalón si mostra di men difficile gusto e rende anche lui omaggio, come abbiam veduto altri suoi connazionali, alla bellezza delle donne genovesi. Mentre le milanesi (s'era dimenticato di dirlo a suo tempo) « son feas como la noche », le genovesi gli piaccino. Anzi s'indugia a dirci dell'eleganza del loro vestire, come amino tanto adornarsi di fiori, specialmente di violette, di gelsomini e di rose; come, graziosamente calzate di pianelline, eleganti, bene in vista di sotto alle gonne, di ciambellotto il piú spesso, che arrivavano appena alla caviglia, vadano per via e anche alla chiesa in bella vita e senza veli in testa per meglio mettere in mostra l'acconciatura dei capelli alla quale tutte tengono moltissimo e di cui hanno grande cura al pari di tutte le italiane [1]. E questa cura consiste, piú che altro, nel lavarseli ogni settimana, il sabato principalmente, e nel tenerli al sole anche ardente dell'estate. Unico ornamento pare che fosse una reticella d'oro, molto rada, nera per le vedove, che raccogliesse il volume copioso delle capigliature; modesto ornamento invero, come quello del portare soltanto, in luogo di anelli, di orecchini ed altre gioie, solitamente una collana del valore di un dodici ducati. Ed ha anche osservato che sono modesti i divertimenti loro : si raccolgono la festa sulle rive del Bisagno a ballare allegramente all'aria aperta. Effetto e conseguenza dello spirito d'economia dei genovesi « que no son muy largos en el gastar ».

Coincidono le notizie e le impressioni che riporta di Genova e delle donne genovesi il López de Zúñiga con quelle che abbiamo sentito del Villalón. Dopo detto delle vie ampie della città, delle case bellissime « ad coelum fere tendentes », della gran folla che s'incontra per le strade, sí da non poter quasi camminare, del vestire tutti senza distinzione e nobili e plebei, alla stessa

[1] Il Cervantes aveva ammirato « los rubios cabellos de las ginovesas » oltre che « la gentileza y gallarda disposición de los hombres » (*El Licenciado Vidriera*).

foggia e di nero, quanto alle donne dice che sono « egregia pulcritudine » e aggiunge, ponendoci sott'occhio un quadro ben colorito del mondo femminile genovese : « sed illas efficit pulcriores tum vestitus ipse qui ampliorem corporum speciem reddit, tum vero capillamenta summa arte ad decorem composita. Flavos magnopere crines amant, quamobrem plurimum iisdem rutilandis studii impendunt. Quin et tenuissimas auri bracheas quo splendidior coma videatur, capillis nonnunquam inserunt. Est et illud peculiare genuensibus feminis ut solae per vias incedant nullis comitatae ancillis, utque diebus festis pro foribus turmatim considentes quam ornatissime conspiciantur. Interdum autem binae aut ternae matronae quaternaeve per urbem ambulant. Florum manipulos, aut odorantes herbulas manibus aut sinu frequenter gestant ».

Riassunto in breve ai suoi amici come da Genova se ne andasse in Piemonte, da Torino « città ben forte che parteggia per Francia » attraverso la Val d'Aosta, dove richiamano la sua attenzione i molti gozzuti, che del resto ricorda d'aver veduto anche in Calabria, fa ritorno, dopo poco altro peregrinare per città francesi, in Ispagna, a Valladolid.

Stanco, ormai, domani racconterà, secondo che gli è stato richiesto, della vita dei turchi fra i quali aveva passato due anni di dura prigionia : ora va a riposare. Rimangono i suoi compagni ancora un poco a commentare le cose sentite. L'un d'essi è ben sicuro, tanto ha in buon concetto don Pedro, ch'egli, in quanto ha detto, è stato veritiero e che anzi si è tenuto forse piú al di qua del vero che non abbia sconfinato al di là.

Tranne il breve accenno, null'altro ci dice di Torino il Villalón. Vicente Espinel ne riporta una piú durevole ma sgradita impressione : quella della gran nebbia : « Llegué a Turin... pero fueron tan grandes las nieblas que se topavan los hombres por la calle, sin verse, nacidas de la vecindad (según dicen allí) del Po, que passa por junto a la ciudad : fuera de que por medio della van muchos arroyos de agua ». Il che non ha visto né a

Siviglia, dove pur passa piú gonfio d'acque il Guadalquivir, né a Granada che ha due fiumi che la bagnano.

Nel romanzo dell'Espinel sono spesso aneddoti, racconti, scenette gustose che ci trasportano in piena vita italiana del secolo XVII. Curioso tra gli altri il racconto della visita fatta a certo negromante, insieme a certi ginevrini, dei quali, per quanto spagnolo, era riuscito a cattivarsi l'amicizia. Il mago non vorrebbe far sue arti dinanzi ad uno spagnolo. E ne dice la ragione : « No quisiera mostrar mis secretos delante de españoles, porque son incrédulos y agudos de ingenio ». (*Descanso IV.*)

Di Pavia altro non dice se non che è « insigne universidad ». Nelle sue peregrinazioni per l'Italia superiore nota con rammarico che ebbe talvolta a esperimentare l'animosità italiana contro gli spagnoli. Cosí in un villaggio, passato Crema, non solo non trovò una cavalcatura per proseguire il suo viaggio, ma neppure una persona che gli rispondesse garbatamente « por ser Español y por ir en traje de soldado », sí che amaramente fissa la spiacevole impressione dicendo : « de manera que ni la humildad ni el término apacible, ni la paciencia me aprovecharon, por tierra no conocida y madrastra de Españoles ». (*Descanso V*).

Di Pavia qualcosa piú nota don Pedro de Gante.È però un'impressione di tristezza, di decadimento che gli ha lasciato la città: ha osservato che il Po è tre volte l'Ebro e che il Ticino è della grandezza di questo fiume di Spagna; che Pavia ha circa tremila case, ma che piú altre sono miseramente bruciate o rase al suolo per le continue guerre; che la città è molto antica e mostra di essere stata un tempo molto piú grande. La Certosa di Pavia è oggetto di piú lunga descrizione e gli suscita in mente il ricordo della storica battaglia : « A legua y media de Pavia está un monesterio de la órden de la Cartuja, que se dice la Certosa, la portada y delantera del desde lo baxo á lo alto, que es bien ancha y alta, es toda de mármol con mucha diversidad de excelente imaginería. La iglesia es de tres naves; tiene un crucero singular. El retablo del altar mayor no es grande, mas es bien digno de ser

visto y alabado, porque tiene setenta historias del Testamento Viejo y Nuevo, y todas de marfil. Cada historia es tan grande como un quarto de pliego de papel, y en cada una ay muchos y diversos bultos de imágines de mano singular. Dos arcas grandes de marfil de la misma labor y imaginería que he dicho nos mostraron los frayles, donde tienen diversas reliquias con mucha veneración. Antes de llegar al crucero están en el cuerpo de la iglesia catorze capillas, siete de la una parte y siete de la otra; algunos retablos dellas son de mármol con hermosos bultos, y los otros de pinzel. Dizen que tiene este monesterio veinte mil ducados de renta. Fundóle y dotóle el duque primero de Milan [1] y está sepultado al lado derecho del cruzero como entramos en él; su busto y sepultura es de mármol, con muchas historias que en ella hay harto buenas. Este Duque hizo magníficos edificios, como es el de este monesterio, que es uno de los mejores y más luzidos de la Christiandad, y el castillo de Milan y el parque de Pavía, que es un cercado de ladrillo de hasta tres tapias en alto, que dura más de legua y media en el largo y otro tanto en ancho, donde tenía muchos linages de bestias fieras para su montería y recreación. Junto al monesterio de la Certosa está este parque, dentro del qual, el rey de Francia Francisco de Valoys Angulema (que oy vive), fué preso día de San Mathias, apostol, en el año de 1525, y su exército, que era de setenta mil hombres, desbaratado y vencido por el exército del Emperador, con muerte de muchos caballeros y gente principal de Francia, que fueron enterrados en quel monesterio ».

Di altri luoghi dell'Italia settentrionale ha fissato il ricordo nelle sue *Relaciones* don Pedro: di Pizzighettone che gli ha fatto impressione di « lugar hermoso y fuerte »; di Acquanegra Cremonese « lugar de seis mil casas y de gentiles edificios », difeso da un castello fortissimo; di Cremona che insieme con Pizzighet-

[1] Gian Galeazzo Visconti nel 1395.

tone e Lodi costituisce « lo mejor del estado de Milan »; di Asola, di Medole e di Canneto sull'Oglio « lugares aunque no pequeños, más fuertes y hermosos que grandes, muy bien cercados y de anchas y hondas cabas llenas de agua corriente y fuertes cubos ». Sottoposti alla signoria dei Gonzaga, lo ha interessato il modo attento con cui vi si vigila alla difesa, scrivendo « que contínuamente tienen atalayas para saber qué gente viene; y cuantos veen venir de á caballo, tantas vezes tañen una campana para avisar á los que estan dentro y fuera de los muros ». A Peschiera « lugar de venecianos, de dozientas casas » ha ammirato la bellezza del lago di Garda, percorso da grandi navigli, che misura in lunghezza trentadue miglia e quindici in larghezza. Ed oltre all'esser bello, « tiene infinido pescado ». Ricorda infine *Robledo*, « anch'esso lugar fuerte » di un quattrocento case : si deve trattare di Roveredo di Guà, oggi in provincia di Verona, piú probabilmente che di Roveredo in Piano, oggi in provincia di Udine.

***

Quali dunque fossero le impressioni che, visitando le città italiane, riportarono, nei piú bei tempi della loro potenza e del loro dominio in Italia, e poi divulgarono in patria gli Spagnoli, ben valgono a darcene un'idea non vaga le numerose testimonianze e i fedeli ricordi nei quali ce le hanno direttamente, con la stessa parola loro, trasmesse. Anche a voler piú minutamente ricercare in altri scritti, in altri autori piú o men noti, non credo che si accrescerebbe di molto l'interesse per quel piú che potremmo sapere, di generale e di particolare. La varietà di queste impressioni e, credo, di altre che forse potrebbero additarsi non è molta, se ben si riguarda.

Quei tristissimi tempi di soggezione politica, di servagio ad una nazione, che ad ogni modo si contenne con noi men duramente che con altri popoli, sono ormai di tanto lontani. Gli stranieri dominatori nostri di secoli remoti e dieri, viaggiando

per le nostre contrade, non han piú solo da ammirare le glorie eterne dell'Italia romana, medievale e del Rinascimento, il centro « donde ogni scienza disfavilla », ma una grande nazione che ha voluto e potuto, che piú potrà qualora piú voglia; un gran popolo che se i lombi recinge della fortezza e del valore di Roma, sempre presente al suo pensiero, sa vincere per tutti le guerre mondiali piú dure e dettare ancora con romana fierezza l'annunzio della sua vittoria, che è una pagina di Livio.

Consapevole di sé, l'Italia comprende oggi in un solo affetto magnanimo, generoso i popoli che a lei son piú strettamente uniti per vincoli di sangue, di lingua, di tradizioni storiche, di civiltà che espresse dal suo seno e di cui li nutrí, e ben vorrebbe che tra i popoli della gran famiglia latina fosse maggiore ravvicinamento e piú stretta, piú leale colleganza. Ciò piace sperare per il meglio della civiltà umana salvata ancora una volta a Vittorio Veneto.

Intanto però, tra i fratelli latini, troppo finora si son mantenuti discosti da noi gli spagnoli, discordi anzi con noi pur troppo, ingiustamente, chiusi in se stessi; e la solitudine, l'isolamento è spesso rovina, sfacelo. Possiamo dire che la Spagna è vicina e lontana ad un tempo da noi. È quel che lamentava lo scrittore già altre volte citato in queste pagine, il Picatoste, con le parole del quale mi piace chiudere questo lavoro. « Con nuestro pasado — scrisse — olvidamos nuestro parentesco con Italia; olvido de sentimientos y deberes fraternales, que un escritor ha llamado criminal, ante los grandes destinos de la raza latina, y que nosotros calificamos además de vergonzoso... En toda Europa el viaje á Italia forma parte de una buena educación : los sabios, los literatos, los artistas han sido llamados con gran oportunidad *peregrinos de Italia*, hasta el punto de que será difícil encontrar un nombre respetable en la historia de la civilización, que no esté escrito en algún monumento ó en algún álbum de aquella patria del arte y de la ciencia. Sólo España forma una excepción en esta gran romería de la nobleza del

talento; sólo España desconoce la moderna literatura italiana; su armoniosa y rica lengua deja oirse desde los Alpes al faro de Mesina; sólo ella olvida allí sus recuerdos y sus intereses. Consignamos con placer, sin embargo, que en los últimos años casi todas nuestras notabilidades han visitado la Italia y han escrito sobre ella obras de verdadero mérito. Catalina, Pacheco, Castelar, Cánovas del Castillo, y otros; y debemos manifestar la esperanza de que en el porvenir la afinidad de intereses de toda una raza amenazada por la soberbia de las potencias del norte; la comunidad de aspiraciones respecto del dominio en el Mediterráneo y respecto de la influencia en Africa, así como la admiración que va produciendo en toda Europa la patriótica política de Italia, renovará vínculos fraternales que no debían haberse roto ni aflojado nunca, en bien de una y otra nación. Italia es el único pueblo de Europa que, señalando en sus pasos un progreso inmenso, ha dominado por dos veces el mundo. Antiguamente le conquistó y le hizo esclavo suyo con el valor de sus ejércitos y la sabiduría de sus leyes, que después de tantos siglos se enseñan hoy en todas las Universidades con el nombre de Derecho romano. Y en los tiempos en que Europa estaba casi sumida en la barbarie por consecuencia de terribles vicesitudes históricas, volvió á hacer el mundo esclavo de sus letras, de sus artes y de sus ciencias, sentando los fundamentos de la cultura moderna y siendo preciso reconocerla como maestra universal... » [1]

Con questo spirito di fratellanza, di cooperazione al bene comune e alla civiltà, quale è indicato e auspicato dall'insigne storico, vengano oggi fra noi i latini della nobile, antica Iberia e non avranno certo piú motivo di mormorarsi a bassa voce, nelle mutue confidenze, di viaggiare « por tierra no conocida, madrastra de Españoles ».

Alfredo GIANNINI.

[1] Op. cit. pag. 15-17, Tomo I.

APPENDICE

Sonetto di anonimo, nel ms. « Poesie diverse » Pil. X n. 21d della Bibl. Oratoriana (Girolomini) di Napoli. È un codice cartaceo del sec. XVII descritto dal Mandarini (I Codici mss. della Bibl. Oratoriana di Napoli, pagina 227).

O Prencipi italiani, e voi Baroni
che contro ogni raggion spagnoleggiate
il vostro gran Monarca homai lasciate
coi preggi suoi cavallereschi, e i doni.
Sono insidie moresche i suoi Tosoni,
li quali sol vi dà, perché restiate
tante povere pecore tosate,
o per meglio parlar tanti castroni.
Giove fatto monton Europa bella
rapí nel proprio lido, e sozza putta
la fé, di casta e nobile donzella.
Ed hor con metamorfosi piú brutta,
questi che Giove Hispano il mondo appella,
robba fatto monton l'Italia tutta.

Di un Paolo Pacelli è il seguente sonetto caudato « Per il naufragio che patí l'armata del Re di Spagna nei mari d'Inghilterra » :

Tre cose fece Cesare in Hispagna
in un istante, venne, vide e vinse;
ella di fare il simile s'accinse,
d'armar, fugar il Drago, e tor Bertagna.
Sdegnò d'aver Italia per compagna
per cui talor alcun trionfo pinse,
ma non si tosto all'isole si spinse
che perde, e fugge e di se sol si lagna.
Gran navi, Galeazze, Galeoni,
trombe, armi, cibbi, vini, argento ed oro,
non bastano a dar animo ai poltroni.
Poltron, c'hanno il sossiego per decoro,
per valor l'arroganza; a che son buoni;
comun è il danno, e la vergogna è loro.

La Dio mercé costoro
fur da gente non vista superati,
che se sol salvi fossero arrivati
Già si sarian vantati
ch'un solo Duchessino di Medina
uccise il Drago e prese la Regina.
Che si per tal ruina
fecero luminarie di vittoria,
vincendo il ciel, lor sarà poco a gloria
ma terranno a memoria
a lor malgrado l'anno d'ottantotto
maledicendo il Popol Anglo e Scotto.
Bravano, e van di sotto
ma bravano con lingua e non con mani,
quest'è la vera pugna de'marrani;
poveri Italiani
poiché sono costretti d'adorare
chi poco vale in terra e poco in mare;
si voglion vendicare
col ragunarsi spesso a far consiglio,
tenendo sempre il Popolo in bisbiglio;
col passo tardo, e il ciglio
gravi sen vanno se ben tuona o fiocca
a piè digiuni col palicco in bocca,
ma s'avvien che a lor tocca
di far senza periglio alcun acquisto
poco stiman la chiesa e manco Cristo.
Leggesi nell'acquisto
di Terra Santa, un d'essi sol vi venne,
di tanti Oltramontan, c'hebber le penne.
All'hor perché sostenne
il zelo della fede lo movea;
forsi, c'all'hor in Cristo non credea
la novella Giudea
che nel goffo Consiglio ha resoluto
di dimandare al Papa alcuno aiuto
per imporre Tributo
fingendo di voler pur vendicarsi
di chi gli ha posti in fuga, uccisi ed arsi;
ma dovrian vergognarsi
ch'in venti giorni l'ingorda Canaglia
d'un anno divoró la vettovaglia;
onde pur che a lor caglia
di dimandar soccorso a questo, a quello,

come fan le Puttane di Bordello.
Benedetto macello
che n'ha ridotto a tal, che non fan guerra
manco alle mosche, manco ad Inghilterra;
ma chi gli ha posti a terra?
Il Prete Ianni, il Turco, o il Re francese?
no, no, Dio mio, fu'na Puttana Inglese.
Don Filippo l'intese
stando in Hispagna, ancor n'aspetta nova;
ma Don Alonso ancor non si ritrova.

Di anonimo e nello stesso ms. è questo « Paternostro Spagnolo ». Un altro Paternostro contro gli spagnoli, del 1617, è ricordato da G. Rua a pagina XXI della sua « Letterat. civile italiana del Seicento ». Società Editrice Dante Alighieri 1910.

Pietà pietà, che la speranza è morta
Signor soccorri i miseri Italiani,
ch'ognora son strazziati da marrani
Pater noster.
Questi son quelli che in sull'alta Croce
fino alla morte ti donaro guerra
e peggio ti farian se fossi in terra
Qui es in coelis.
Giunti che sono nelle nostre case
usano parolette umanamente
cosí Signor, che paion veramente
Santificetur.
E con quest'arte si fanno padroni
con dir, che baso! mano! d'ogn'intorno
e poi renegan mille volte il giorno
Nomen tuum.
La prima cosa che faccia 'l Marrano
quand'entra in casa ben per tutto guarda
dicendo se c'è cosa che l'aggrada:
Adveniat.
E dipoi dicon dacci da comere
chiamano ognun vigliacco masnadiero,

e non ci basterebbe un giorno intiero
Regnum tuum.
E noi miseri e tristi per pagare
sentendo dire se non io t'ammatto
semo forzati dire ad uno tratto
Fiat.
Vediam che sia per li peccati nostri
d'esser mo sottoposti a tal genia
onde queti restiamo; credo sia
Voluntas tua.
Ripiglia Signor mio d'Italia il stato
un altra volta sotto il tuo governo
cosí starrà felice in sempiterno
Sicut in caelo.
E con la tua giustizia falli udire
le meritate pene ovunque stanno,
o che per acqua navigando vanno
Et in terram
Ci trattan oltre straziar le robbe
come lor schiavi non come vassalli,
oltre che dar per biada a'lor cavalli
Panem nostrum.
Liberaci Signor da questa gente
poiché conosci come ognun sta afflitto
vedendomisi tolto il nostro vitto
Quotidianum
E se ci resta cosa da mangiare
che ripor la vogliam per l'altro giorno
ne vengono gridando d'on'intorno
da nobis hodie.
Né ci resta per noi altro che il fiato
si che se noi scappamo in qualche errore
per non poter pagare il debitore
dimitte nobis.
A mala pena possiamo pur parlare
tanto soggetti siamo e maltrattati
che par sia di servir tai sciagurati
debita nostra.
Ma questo lasciam stare in lor malora
si vogliono cacciar le loro voglie
e vogliono dormir con nostra moglie
Sicut et nos.
Dicendo perro mas vigliacco putto
che io te chiero dar na coccigliata

onde per non aver tal bastonata
Dimittimus.
Né ti basta l'onor, le robbe nostre
lasciandoci in sospiri, in pianti amari
ma vonno ancor riscotere i danari
debitoribus nostris.
Liberaci Signor, io te ne prego
vogliaci dar la tua benedizione
e dopo morte l'assoluzione
Nos inducas.
E in vita presta a noi ferma pacienza
di comportar tai pene acerbe, amare
che si no siam forzati presto entrare
in tentationem.
Liberaci Signor, io te ne prego
da questi duri e cosí acerbi fati
e fai che i servi tuoi sian liberati
a malo. Amen.

Nel codice ms., del sec. XVII, di carte 207, descritto da E. Mandarini a pag. 290, è questa « Passio Regni Neapolitani secundum veritatem » :

In diebus nostris Pontificatus Pauli V. P. M. Anno XIIJ, Regnorum vero Invictissimi Philippi III Hispaniarum Regis vigesimo, congregati sunt aliqui Magnorum Hispanorum ut Regnum perderent, et occiderent. Dicebant autem non aliter nisi sub clypeo justitiae perdamus illud ne forte tumultus fiat in populis. Tunc accessit ad eos unus ex hijsdem nomine Petrus vir impius, Ossunentium Dux, et ait illis, quid vultis mihi dare, et ego perdam illud, at (illo evulso e manibus Regis) constituerunt ei regimen illius, qui acceptis militibus Italiam se contulit, Regni excidium affectans; Regnum autem sub piissimis Lernentium Comitis auspiciis degebat sedens super ollas carnium, et comedens panem in saturitate. Dixit autem principibus popularibusque suis, antequam patiar comedite, et saturamini, nam appropinquat hora in qua Regnum Regnorum mundi delitiae, Hispanorum divitiae, in manibus tradetur peccatorum, et latronum, et multi vestrum in me scandalizabuntur. Tunc coeperunt ad invicem dicere nonnulli illorum, et inter eos Genuinus, numquid scandalum patiemur in te? Cui Regnum ait : antequam castra ictibus resonent bombardorum tu me negabis, et ecce venit hora in qua Petrus Ossunentium Dux, qui Regnum perdere promiserat, a spiritu iniquitatis ferebatur super aquas, et cum eo turba magna Biscariorum, Blascorum, Aletorum caeterorumque satellitum; Princeps autem ait illis. Heu inconstantes, sic semper

non potuistis una hora costantes esse mecum? Quo dicto ecce turba magna novam Civitatem occupavit, et undique Regnum dicens: Hoc illud est, tenete, et examinate illud. Dixit autem Regnum: Vos latrones tanquam ad latronem venistis comprehendere me cum gladiis, et fustibus; at illi ante Petrum vinctum duxerunt dicentes. Hoc gloriatur delitias esse mundi. Hispanorum divitias, et nomen Regnum Regnorum usurpatum est, sine illud crucifigamus et divitiis illius ditemur. Tunc Petrus ait illis: Audis quanta adversum te dicunt, et non respondes. Tacebat autem Regnum quod vera dicebat; Et ecce mulier in civitate peccatrix ante Petrum stans cum archis vacuis, illas gemmis, auro et argento, Regnum crucians, implevit. Multi autem astantes dicebant, ad quid perditio haec? Multi ex his bonis ditari poterant non una tamen domus. Tunc dixit Regnum · sinite eam facere, bonum opus operatur pro se, non enim Ossunentium Ducem secum habebit. Sed veh! illi omnia haec erunt sibi, suisque in detrimentum et perditionem. Petrus autem audiens illud sic audacter loqui, dedit illud... supra viginti millia militibus flagellandum Belgicis, Gallis, Hispanis et Dalmatiis, et postquam flagellaverunt illud, duxerunt coram Petro, quo sic viso mandavit spoliari eius vestibus pretiosis super quas mille lusorum miserunt sortem aliis vestibus indutum, populo ostendit. Tunc milites induerunt eum veste cervorum pellibus confecta, caput eius plectentes corona cornibus unicorni contexta, ponentes in manibus baculum paupertatis et posuerunt illud in loco ubi videri poterat non solum ab Italia, verum etiam a totis Europae regionibus, et salutantes dicebant: Ave Regnum Regnorum. Quibus sic peractis clamabant satellites, et carnifices dicentes: crucifige, crucifige! Tunc Petrus mandavit crucifigi ei confecta dolorem inopiae tyrannidis, et dedecore ingenti cruce et angariaverunt Paulum S. Severi Principem, et Fabritium Vetrensium ducem ut tollerent crucem eius, et dum ad locum duceretur patibuli multae mulieres flebant;quibus ait Regnum: flete super vos, et super filias vestras. Julius autem Genuinus unus ex popularibus suis, relicto ipso, et accepto a Petro pretio Judicatus, et Tribunatus plebi indignusque dignitatibus, mortem et excidium Regni accelerabat, tradens sanguinem Justum. Postquam autem perventum fuit ad locum crucifixionis, manus eius dexteram confixit Princeps Conchae, et sinistram Marchio Campolattari, alterum pedem Alfonsus Cireses, alterum vero Centurio Aletus, ei extollentes deinde crucem posuerunt super caput eius titulum literis latinis conscriptum; Regnum Regnorum; quaerebant enim ut cum illo duos viros justos crucifigerent et non invenerunt quia a longe sequebantur. Praetereuntes autem milites blasphemabant illud moventes capita sua, et quia mors prope erat, clamavit Regnum voce magna dicens: Elii, Elii Lamasabactani, quod est interpetratum Rex meus, ut quid dereliquisti me? Quod audiens Centurio Aletus lancea latus eius percussit, et continuo exivit aurum, et argentum, quo viso Centurio clamavit: vere ditissimum Regnum erat illud. Regnum autem emittens spiritum clamavit: consumatum est. Haec fames magna facta est super omnes partes illius, et honor eius scissus est in frustra et multae familiae, quae sepultae erant in paupertate resurrexerunt in divitiis.

Altera autem die venit Gaspar Borgia, vir justus, et pius S. R. Ecclesiae Cardinalis, et coeperunt castra ictibus resonare. Tunc recordatus est Genuinus verbi Regni, antequam castra ictibus resonarent: tu me negabis, et flevit amare. Gaspar autem Borgia, expulso Petro, cadaver Regni Syndone puritatis et charitatis suscepit spem prebens resurrectionis.

UNVERÖFFENTLICHTE GEDICHTE
DER BRÜDER ARGENSOLA
(Cod. hisp. mon. 91)

Vor kurzem hat R. Foulché-Delbosc aus drei in seinem Besitz befindlichen Handschriften und aus 50 Drucken ein Inventar aller den beiden Argensola je zugeschriebenen Dichtungen aufgestellt,und daraus 83 Nummern teils zum erstenmal, teils neu herausgegeben [1]. Die ebenso gründliche als mühevolle Studie legte mir den Gedanken nahe, eine auf der Staatsbibliothek in München befindliche Argensola-Handschrift mit den von Foulché-Delbosc gewonnenen Ergebnissen zu vergleichen. Dabei ergab sich, dass diese Handschrift nicht weniger als 21 unter dem Namen eines der beiden Brüder gehende oder an sie gerichtete Gedichte enthielt, von denen sich bis jetzt nirgends ein Druck nachweisen liess. Das Studium der beiden Lyriker ist ohne Zweifel bis heute in einer Weise vernachlässigt worden, wie es diese zwei liebenswürdigen Menschen ganz gewiss nicht verdient hätten. Ich wollte es aus diesem Grunde nicht versäumen, die paar Münchener Inedita allgemein zugänglich zu machen, und tue es mit dem Wunsche, es möchten allerwärts jene, die es angeht, die ihnen zugänglichen Handschriftenbestände auf Grund der ausgezeichneten von Foulché-Delbosc geleisteten Vorarbeit durchmustern, und so dazu beitragen, dass wir möglichst bald zu einer endgiltigen Sammlung des dichterischen Lebenswerkes der beiden Aragonesen gelangen.

---

[1] *Pour une édition des Argensolas. Revue Hispanique*, T. 48 (1920).

1. DIE HANDSCHRIFT.

Herkunft, Schreiber und frühere Besitzer des Münchener Kodex sind unbekannt und auch aus der Handschrift nicht ersichtlich [1]. Die Schrift (sogenannte *itálica*) weist auf spanische Kopisten des 17. Jahrhunderts. 35 Blätter groben aber dauerhaften Papieres sind zu einem schmalen Hefte in graublauem Umschlag vereinigt (20×14,8 cm). 29 Bl. sind von einem späteren Benützer nummeriert, 6 Bl. nicht nummeriert und unbeschrieben. Bl. 5 mit 8 wurden schon vor der Nummerierung herausgeschnitten, sind also bei derselben nicht mitgezählt [2]. Die Einträge sind von drei verschiedenen Händen. Die erste beginnt mit Bl. 1 und reicht bis Zeile 5 von Bl. 2, dann Bl. 26 bis 27^v einschliesslich, und von Bl. 28^v Zeile 9 bis zum Schluss des ganzen Textes (Bl. 29); die zweite geht von Bl. 2, Zeile 6 bis Bl. 25^v inclusive; die dritte erstreckt sich lediglich von Bl. 28 bis zu Zeile 8 von Bl. 28^v. Der Text beginnt auf Bl. 1 mit der Überschrift *Versos manu escritos de los dos Leonardos*, und enthält insgesamt 55 lyrische Dichtungen, deren Inhaltsangaben in Titelform oft von besonderer, den Drucken und übrigen Handschriften sonst unbekannter Ausführlichkeit sind.

Im folgenden gebe ich zunächst ein genaues Verzeichnis dessen, was cod. hisp. 91 enthält. Um den Vergleich mit dem von Foulché-Delbosc gesammelten Material zu erleichtern, habe ich die Texte nicht einfach der Reihenfolge nach aufgezählt, wie sie in der Handschrift stehen, sondern die Gedicht-

---

[1] Der gedruckte *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Regiae monacensis*, Bd. 7 (München 1858) pag. 76, bemerkt mit lakonischer Kürze: *emptus* 1842.

[2] Die Lücke beginnt mit Vers 5 des Stückes *No te prenso pedir*, von dem die ersten vier Verse auf Bl. 4 stehen; ob ausserdem noch etwas verloren ging, ist nicht mehr festzustellen.

Anfänge alfabetisch geordnet und durchlaufend nummeriert. Die entsprechenden Nummern sind auch in der späteren Variantenliste und in den Texten der bisher ungedruckten 21 Stücke beibehalten.

Nr. 1. *Bien prouays que quien se humilla.* Cod. hisp. 91. Bl. 9. Überschrift: *Al libro de las fundaciones de Santa Theressa de Jhs.*

Nr. 2. *Cintia bañada la Caueza hermosa.* Cod. hisp. 91 Bl. 29. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 3. *Cloris aunque apacible el Viento buele.* Cod. hisp. 91 Bl. 26. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 4. *Codro ni nos adules ni te adules.* Cod. hisp. 91 Bl. 27. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 5. *Desta Carcel del Nuncio propiamente.* Cod. hisp. 91 Bl. 5. Überschrift : *Carta del Canonigo Alonso Esquerra estando en la carcel del nuncio en Madrid al Dotor Bartolomé Leonardo.* Tercetos. Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 31.

Nr. 6. *Dido infeliz no bien eres.* Cod. hisp. 91 Bl. 13. Überschrift : *Infelix dido nulli bene nupta marito hoc pereunte fugis hoc fugiente peris. Ex auxonio.* Distichon.

Nr. 7. *Dizes Ines que de Florian te enfadas.* Cod. hisp. 91 Bl. 28. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 8. *En la edad de oro los afectos tiernos.* Cod. hisp. 91 Bl. 24v. Überschrift : *A dos Amigos Grandes de los quales el Vno Galanteaua Vna Muger Casada. Soneto.*

Nr. 9. *Escriui y no ha respondido.* Cod. hisp. 91 Bl. 11. Überschrift : *Mart. lib. ep. scripsi rescripsit etc.* Quintilla.

Nr. 10. *Fabio afloxa la Rienda al pensamiento.* Cod. hisp. 91 Bl. 17. Überschrift : *Del dotor Martin dionis de Sese Arcidiano de Anso al Canonigo Leonardo en tiempo que hazia el Libro de las Malucas. Soneto.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 22.

Nr. 11. *Fauio el Manjar que del impiereo cielo.* Cod. hisp. 91 Bl. 20. Überschrift : *De Martin Lamberto Iñiguez al canonigo Leonardo hauiendole dado vn vizcocho. Soneto.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 42.

Nr. 12. *Fauio los espectaculos Romanos.* Cod. hisp. 91 Bl. 24. Überschrift : *Soneto.*

Nr. 13. *Fili el jazmin imita mas no huele.* Cod. hisp. 91 Bl. 25. Überschrift : *Soneto.*

Nr. 14. *Gala no alegues a Platon o alega.* Cod. hisp. 91 Bl. 23. Überschrift : *Soneto.*

Nr. 15. *Hombre si esa vnion divides.* Cod. hisp. 91 Bl. 9. Überschrift : *Dezima.*

Nr. 16. *Leonardo Recto Juez censor severo.* Cod. hisp. 91 Bl. 21. Überschrift : *Del Abad Maluenda al Canonigo Leonardo de Argensola. Soneto.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 37.

Nr. 17. *Licio Aunque a Fausto eriga el siglo Altares.* Cod. hisp. 91 Bl. 28^{v}. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 18. *Locura es Amor esta no Recato.* Cod. hisp. 91. Bl. 1. Überschrift : *Soneto de vna Señora a vn retrato de su esposo que por ser de poca edad no gozaua del. Es de Lupercio.*

Nr. 19. *Mi afecto Amor me acometio con brio.* Cod. hisp. 91 Bl. 26. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 20. *No es pistola en mi conciencia.* Cod. hisp. 91. Bl. 12. Überschrift : *Dezimas de Don Bernardo Ponz embiandole al canonigo Leonardo vn estuche de los que hazen en Barcelona.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 21.

Nr. 21. *No es pistola sino estuche.* Cod. hisp. 91 Bl. 12^{v}. Überschrift : *Respuesta del canonigo Leonardo a las Dezimas de D. Bernardo Ponz.* Gehört zu Nr. 20.

Nr. 22. *No juzgues mi dioniso al pensamiento.* Cod. hisp. 91 Bl. 17^{v}. Überschrift : *Respuesta del canonigo Leonardo al soneto del Doctor Martin dionis de Sesse. Soneto.* Gehört zu Nr. 10.

Nr. 23. *No repares caminante.* Cod. hisp. 91 Bl. 10^{v}. Überschrift : *Respuesta del canonigo Leonardo al epitafio.* Décima. Gehört zu Nr. 52.

Nr. 24. *No te pienso pidir que me perdones.* Cod. hisp. 91 Bl. 4^{v}. Überschrift : *Respuesta a los tercetos del Marques de Cerralvo.* Bruchstück von 4 Zeilen; der Rest stand auf den he-

rausgeschnittenen Blättern. Auf Bl. 4v unten liest man von späterer Hand die Anmerkung: *hallarse han a Plana* 263. Sie bezieht sich offenbar auf die Ausgabe der *Rimas* von *Zaragoza* 1634, wo tatsächlich an der angegebenen Stelle die Tercetos vollständig abgedruckt sind. Richtig müsste es natürlich statt 263 heissen: 269, da gerade die betreffende Seite jener Ausgabe falsch paginiert ist. Gehört zu Nr. 54.

Nr. 25. *No temas el alago ni el desprecio.* Cod. hisp. 91 Bl. 28. Ohne Überschrift. Zwei Vierzeiler. Fragment?

Nr. 26. *O terrible expiriencia.* Cod. hisp. 91 Bl. 1. Überschrift: *Liras hechas por el mismo* (i. e. Lupercio Leonardo) *en nombre desta Señora a la Ausencia de su esposo.* Gehört zu Nr. 18.

Nr. 27. *O tu que con tu zelo no reparas.* Cod. hisp. 91 Bl. 19v. Überschrift: *Respuesta del Canonigo Leonardo al soneto de Juan Ripol. Soneto.* Gehört zu Nr. 45.

Nr. 28. *Pasagero a la gran fuente.* Cod. hisp. 91 Bl. 14. Überschrift: *A la fuente que en el Lugar de Batuecos llaman de Garcilaso que en Alauanza de su dueño han celebrado diuersos ingenios.* Décima. Einziger bekannter Druck bei Alfay, *Poesias varias*, p. 26; dortselbst verkürzte Überschrift.

Nr. 29. *Prouecho hallaras Fauio en la tardanza.* Cod. hisp. 91 Bl. 22. Überschrift: *Soneto.*

Nr. 30. *Pues con exemplo muestras Isla Enaria.* Cod. hisp. 91 Bl. 27. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 31. *Pues hablar de las cossas propiamente.* Cod. hisp. 91 Bl. 7. Überschrift: *Respuesta del Dr. Bartolome Leonardo de Argensola.* Tercetos. Gehört zu Nr. 5.

Nr. 32. *Pues tu con tanta propiedad desdeñas.* Cod. hisp. 91 Bl. 14v. Überschrift: *A vna señora que estaua amancebada con vn paje suyo. Soneto.*

Nr. 33. *Qual merito aspiro Filis a tanto.* Cod. hisp. 91 Bl. 16v. Überschrift: *A vna señora que le dixo al autor que le hiziese Versos en su alabanza. Soneto.*

Nr. 34. *Quando vna liebre me enbias.* Cod. hisp. 91 Bl. 11. Überschrift: *Mat.* (sic) *lib. si quando leporem etc.* Epigramm.

Nr. 35. *Quatro dientes te quedaron.* Cod. hisp. 91 Bl. 10v. Überschrift: *Traduccion del Epig. de Mart. lib. ad Aliam* (sic). Redondillas.

Nr. 36. *Que mucho que en tus lamparas o Vesta.* Cod. hisp. 91 Bl. 26v. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 37. *Reconozco tu Voz Caton severo.* Cod. hisp. 91 Bl. 21v. Überschrift: *Respuesta del Canonigo Leonardo al Abad Maluenda. Soneto.* Gehört zu Nr. 16.

Nr. 38. *Rendida Cloris de una ardiente siesta.* Cod. hisp. 91 Bl. 22v. Überschrift: *Soneto.*

Nr. 39. *Respetò el Rayo tus Virtudes tanto.* Cod. hisp. 91 Bl. 15v. Überschrift: *A la Muerte del Marques don Miguel de Guzman hijo de los duques de Medina Sidonia que haniendo Reziuido el santissimo sacramento salio al otro dia a caza y le mato vn Rayo y vn esclauo suyo Moro al qual en saliendo se le era mandado que se retirase del peligro biendo aquel sucesso pidio a Vozes el Baptismo y se lo dieron luego. Soneto.*

Nr. 40. *Retor muy docto a quien ha dado el cielo.* Cod. hisp. 91 Bl. 18. Überschrift: *Del Licenciado Juan Jordan al Canonigo Leonardo. Soneto.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 48.

Nr. 41. *Sabia pastora decid.* Cod. hisp. 91 Bl. 13. Überschrift: *Redondillas.* 12 Strophen.

Nr. 42. *Si al que en Alas de Cera subio al Cielo.* Cod. hisp. 91 Bl. 20v. Überschrift: *Respuesta del Canonigo Leonardo al Soneto de Martin Lamberto. Soneto.* Gehört zu Nr. 11.

Nr. 43. *Si amada quieres ser Licoris Ama.* Cod. hisp. 91 Bl. 27v. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 44. *Si Aspiras al laurel de ser Poeta.* Cod. hisp. 91 Bl. 29v. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 45. *Si el subito peligro no reparas.* Cod. hisp. 91 Bl. 19. Überschrift: *Al Canonigo Leonardo de Argensola de Juan Ripol. Soneto.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 27.

Nr. 46. *Si en vn peligro como el que me he visto.* Cod. hisp. 91 Bl. 25v. Überschrift : *De Lupercio Leonardo. Soneto.*

Nr. 47. *Si es cosa cierta señor.* Cod. hisp. 91 Bl. 9v. Überschrift : *A un cavallero de la cassa del duque de Yxar que lleuo vn francolin al Autor de parte de la duquessa doña Stefania siendo dama. Dezima.*

Nr. 48. *Si llegar pienso con mi frente al cielo.* Cod. hisp. 91 Bl. 18v. Überschrift : *Respuesta del Canonigo Leonardo al soneto del Licenciado Juan Jordan. Soneto.* Gehört zu Nr. 40.

Nr. 49. *Si tan pegado al rostro hablar te dejas.* Cod. hisp. 91 Bl. 23v. Überschrift : *Soneto.*

Nr. 50. *Si vos pretendeis que venga.* Cod. hisp. 91 Bl. 11v. Überschrift : *A un Filosofo que con grande barba y poca ciencia engañaua al mundo.* Décima.

Nr. 51. *Siluio en tu Edad ningun peligro es leve.* Cod. hisp. 91 Bl. 16. Überschrift : *A Vn Cavallero y a vna dama qué se criauan juntos desde niños y siendo ya mayores de hedad perseueraban en la misma conversacion. Soneto.*

Nr. 52. *Siste el grado caminante.* Cod. hisp. 91 Bl. 10. Überschrift : *Epitafio de Don Diego Saabedra quando hizieron Canonigo de la Aseo de Çaragoça al Canonigo Leonardo de Argensola.* Décima. Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 23.

Nr. 53. *Visto el processo y autos del fallamos.* Cod. hisp. 91 Bl. 15. Überschrift : *A vn cavallero de hauito que siendo visitador en el Reyno de Valencia castigo a otro de su hauito por amancebado que el sea mancebo con la Amiga que el otro tenia. Soneto.*

Nr. 54. *Ya que con tal plazer tu mucha ciencia.* Cod. hisp. 91 Bl. 2. Überschrift : *Carta de Don Rodrigo Pacheco Marques de Cerraluo al Don Bartolomé Leonardo. Haviendose mudado la Corte a Valladolid.* Tercetos. Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 24.

Nr. 55. *Ya señor desde que passa.* Cod. hisp. 91 Bl. 9v. Überschrift ; *Estando Don Fernando de Borja Virrey de Aragon en la Cartuxa de Çaragoça escriuia Motes al Canonigo Leonardo y el respondio con esta Dezima.*

2. DIE VARIANTEN

Einzelne Nummern des cod. hisp. 91 bieten zu der bereits früher gedruckten Lyrik der Argensolas mancherlei wesentlich verschiedene Lesarten, die nicht nur für die Festlegung des Verhältnisses der verschiedenen Handschriften untereinander, sondern auch für die Herstellung definitiver Texte von Bedeutung sein werden. Die folgende Liste enthält sämtliche Varianten, also nicht nur Verbesserungen, sondern auch fehlerhafte Lesarten, beziehungsweise solche über deren Brauchbarkeit erst eine genaue Texkritik zu entscheiden haben wird.

Nr. 5.

Linkt steht der Text aus *Colección de escritores castellanos* Bd. 75, pag. 369 mit vorangestellter Nummer des Verses, rechts die entsprechende Lesart des cod. hisp. 91.

1. De esta *casa* del Nuncio propriamente.	*carcel.*
8. Pues nadie puede *dar* lo que no tiene.	*embiar*
9. Ni *jamas* sus umbrales pasearon.	*nunca.*
22. Y es lo peor que sola esta *malicia.*	*milicia.*
28. Y *sé que* sin remedio se despeña.	*es que ya.*
42. A espada y lanza la soberbia *tiemplan.*	*templan.*
47. A su quietud *abrácense* contigo.	*abrazanse.*
51. Todo *lo que* perdio el *godo* Rodrigo.	*quanto..... Rey Don.*
61. Sin duda *habréis* leido poesías.	*haueys.*
64. Ya de ese *ingenio raro* vuestro aguardo.	*raro ingenio.*

Nr. 6.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 103, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

3. Huyes cuando *viene* el uno.	*muere.*

Das Distichon des Ausonius lautet: *Infelix Dido nullo bene nupta marito Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.* Die Lesart von cod. hisp. 91 ist also zweifellos die bessere.

Nr. 8.

Die Versionen dieses Sonetts bei Foulché-Delbosc Nr. 27 und im cod. hisp. 91 weichen so sehr von einander ab, dass ich es für ratsam hielt, die letztere ohne Kürzungen hieher zu setzen. Sie lautet:

En la edad de oro los afectos tiernos
severa honestidad guardaron, Niso;
en la de plata el freno más remiso
vio en frente humana los primeros cuernos.
La de hyerro acauó de ensordecernos
a la voz del exemplo i del abiso;
despues ningun metal de honesto quiso
intitular la edad de los modernos.
Y por Gala tu Eurialo fogoso
cohechando sieruos y falseando llaues
no sin rissa del pueblo anda lasciuo.
Dile tu que lo trate con su esposso
que con ciertos capitulos suaves
el mismo esposo le tendra el estribo.

Nr. 13.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 24, rechts die Lesart des cod hisp. 91.

1. Fili, el jazmin *incita*, mas no huele.	*imita.*
8. A que en sus *verdes* margenes se hiele.	*mismas.*

Nr. 15.

Links steht der Text der Ausgabe von Foulché-Delbosc Nr. 72, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

3. por presto que *las* conciertes.	*lo.*
4. *hauràs* tardanças i lides.	*habra.*
8. que dure i guarde tus *pajes.*	*paces.*

Nr. 23.

Links steht der Text der Ausgabe von Foulché-Delbosc Nr. 70, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

4. *nauega* el Tibre adelante.	*camina.*
8. mas *pienso* que no vacó.	*temo* [1].

Nr. 27.

Links steht der Text aus *Coleccion de escr. cast.* 75, p. 25, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

1. Oh tu que con tu celo *nos preparas.*	*no reparas.*
5. Prosigue la piedad con que *preparas.*	*reparas.*
13. Ninguno; y mucho *menos lo está* el noble.	*mas lo estará.*

[1] Beide Lesarten des cod. hisp. 91 stimmen überein mit dem Manuskript C im Besitz von Foulché-Delbosc.

Nr. 28.

Links steht der Text aus *Poesías varias de grandes ingenios españoles, recogidas por Josef Alfay, Zaragoza* 1654, p. 26; rechts die Lesarten des cod. hisp. 91.

2. *que te ha detenido* el passo.	*donde has suspendido.*
3. ya con *versos* Garcilasso.	*rimas.*
7. *mas* es Palas quien *le* inspira.	*pero..... la.*
9. le *diò allà* su misma espada.	*ciñó.*

Nr. 29.

Links steht der Text der Ausgabe von Foulché-Delbosc Nr. 47, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

7. que opinion de *las cosas* venideras.	*alegrias.*

Nr. 31.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 89, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

3. Cordura es *darles* nombre diferente.	*dalle.*
6. No *vuelven* a tratar de su rescate.	*buelban.*
8. Desterrada, y su opuesta el *cetro* tiene.	*centro.*
11. La esperanza del justo; y no *dar* voces.	*el dar.*
24. Y ando como hombre *lleno* de tiricia.	*enfermo.*
28. Siendo esto asi ¿ cual *lobo* se despeña ?	*vono.*
35. *Soberanos efectos* se han seguido.	*efectos soberanos.*
42. Y medrosos se pasman y *se tiemplan.*	*destemplan.*
65. Que divise de *verde* el elocuente.	*verdes.*
68. A quien *se parece*, en seso y boca [1].	*el se parece.*
70. Materias *grandes*, experiencia poca.	*graues.*

Nr. 38.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 29; rechts die Lesarten des cod. hisp. 91.

2. Admitio el sueño en el florido *suelo.*	*sueño.*
3. Donde *la* adulación de un arroyuelo.	*a la.*
4. Murmura *y* con sus hojas la floresta.	*y* fehlt.
10. Que en verdadera fe siempre son *justos.*	*juntos.*

Dass die Lesarten des cod. hisp. 91 zu Vers 2 und 10 falsch sind, ergibt sich schon aus dem Reim der betreffenden Versgruppen.

Nr. 39.

Links steht der Text der Ausgabe von Foulché-Delbosc Nr. 50, rechts die Lesarten des cod. hisp. 91.

[1] Dieser Vers bekommt erst durch die Lesart des cod. hisp. 91 die richtige Silbenzahl.

2. Guzman, que *consagró* el furor, traiendo	*diuidió.*
3. extasis para ti en *Julio* horrendo,	*curso.*
4. y *fue* para tu siervo en el espanto.	*fe.*
11. darte Dios palma *e* interior victoria.	*de.*

Hier sind die Lesarten des cod. hisp. 91 zweifellos besser als die des gedruckten Textes. Für das Verständnis dieses Gedichtes ist namentlich die ausführliche Überschrift, die es in cod. hisp. 91 trägt, von grösstem Werte.

Nr. 40.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 367; rechts die Lesarten des cod. hisp. 91.

8. Ya puestas en olvido *o* por el suelo.	*o* fehlt.
11. Muestre *tu* buen oficio tu potencia.	*su.*
13. De aspirar a mostrarse en *su* presencia.	*la.*
14. De quien temblaba mas de *favor* falto.	*temor.*

Nr. 44.

Links steht der Text aus *Rimas* (1634) p. 314 und *Bibl. de Aut. esp.* 42, p. 322; rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

1. Si aspiras al laurel, *muelle* poeta.	*de ser.*

Nr. 45.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 365, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

8. *Obras* hazañas de virtud preclaras.	*otras.*
10. Bien debieras temer *del* trato doble.	*el.*

Nr. 49.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 22, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

8. O *del anhelo* de sus dulces quejas.	*de lo necio.*

Nr. 50.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 100, rechts die Lesart aus cod. hisp. 91.

5. Sin *otra razon* os tenga.	*otro argumento.*

Nr. 51.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 69, p. 7; rechts die Lesarten des cod. hisp. 91.

1. Silvio, en tu edad ningún peligro *hay* leve.	*es.*
3. Y a *extender* sombra el bozo en tu blancura.	*poner.*
6. *Ya* el pecho sus dos bultos apresura.	*ya* fehlt.

Die letzte Strophe des Gedichtes ist in cod. hisp. 91 gänzlich verschieden von der gedruckten Version; sie lautet:

Quién dira que el descuydo de la licencia,
que los aspides llama al campo ameno,
resguarda bien su crédito a las flores?

Man beachte auch den Unterschied in der Überschrift des Gedichtes in den beiden Versionen.

Nr. 52.

Links steht der Text der Ausgabe von Foulché-Delbosc Nr. 70, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

y el Tibre *çabulló.* *sumergió* [1].

Nr. 53.

Die Lesarten dieses Sonetts in *Col. escr. cast.* 75, p. 29, und im cod. hisp. 91 weichen in Strophe 1, 3 und 4 so sehr von einander ab, dass ich lieber die ganze Version des letzteren hier zum Abdruck bringe.

Visto el processo y autos dél, fallamos :
que el amancebamiento se le prueba
patente al nuebo estilo y forma nueba,
y al poder de que en esta parte vsamos,
Deuemos condenar y condenamos
al reo en priuacion de la manceba,
a la qual, porque nadie se le atreba,
a nuestros mismos cofres aplicamos.
Y porque yo el reformador comienzo
a visitar el Reyno de Valencia,
i el seruicio del Cielo se aventaje
La ninfa por tenor de esta sentencia,
dentro en mi coche siga mi viaje,
et neutram in expensis. Don Lorenzo.

3. DIE TEXTBEHANDLUNG DER INEDITA.

Ich muss zum Schlusse noch über die Art meiner Arbeit an den unveröffentlichten Texten kurz Rechenschaft geben. Wie schon Eingangs bemerkt, sind drei verschiedene Kopisten am cod. hisp. 91 tätig gewesen. Die Schrift des ersten ist sehr deutlich und sorgfältig, infolgedessen auch leidlich korrekt und gut lesbar. Die des zweiten ist gewandt aber sehr flüchtig

[1] Stimmt überein mit den Manuskripten *B* und *C* im Besitze von F.-D.

und zum Teil durch *letras encadenadas* entstellt; sie ist im übrigen bereits stark verblasst. Die des dritten ist äusserst nachlässig, zitterig und ohne feste Züge ; sie macht dem heutigen Leser die meisten Schwierigkeiten. Von diesem Kopisten sind unter anderem auch die beiden nicht ganz klaren Vierzeiler sub Nr. 25 geschrieben.

Die Behandlung dieser schrifttechnisch so verschiedenen Texte musste natürlich eine derartige sein, dass das Resultat ein einheitliches wurde. Ich habe nun vor allem die bald teilweise bald gänzlich fehlende Interpunktion möglichst sinngemäss wiederherzustellen versucht. Die Kürzungen sind aufgelöst worden. Die Orthographie bleibt erhalten, nur die ganz planlose Schreibung der Wortinitialen wird vereinheitlicht, und grosse Anfangsbuchstaben lediglich für Strophenanfänge und Eigennamen verwendet. Der Akzent soll nur zur Unterscheidung gleichlautender Wörter dienen. In der bereits früher gegebenen Inhaltsliste des cod. hisp. 91 ist die Schreibweise der drei Kopisten, soweit das natürlich im Druck möglich war, genau beibehalten. Aus einem Vergleich zwischen ihr und den hier edierten Texten mag man Art und Umfang der geleisteten Arbeit ungefähr ermessen.

Ludwig Pfandl.

DIE INEDITA

A. VON LUPERCIO LEONARDO

Nr. 18.

Locura es, Amor, esta, no recato,
delante de mi Celio estar seuera,
y humilde suspirar de tal manera
idólatra delante su retrato.

Al mismo Celio con tibieza trato, 5
doy al retrato lo que dar quisiera
a Celio, quando grato me admitiera,
y sordo y mudo aqui pareze ingrato.

Llegue pues, Celio, aquel dichoso dia 9
en que me dé licencia el santo ñudo
para cortar los que mi lengua tiene.

Tenga fin esta dulce idolatria, 12
no adore más a Celio sordo y mudo,
que esta esperança sola me entretiene.

Nr. 26.

O terrible expiriencia,
cómo podré viuir sin alma un dia?
Rabia, zelos, ausencia,
un tiempo me rehia,
quando contar vuestro poder ohia.
Mas ya le lloro triste, 6
y sé que no ay dolor que se le yguale,
y que quien le resiste,
con Amor poco vale,
ó del limite humano y orden sale.
Y más si su bien tubo 11
qual tuue yo a mi Celio tan cercano,
y Amor no le detuuo,
antes, qual sueño vano,
huyó al tiempo de dar la amiga mano.
Si teme como temo 16
que en otro pecho blandamente encienda
el fuego en que me quemo,
no que Celio me ofenda,
sino que alguna lo mire y (lo) pretenda.

Cuando a tal pensamiento 21
y a tal sospecha da mi fe desuio,
nueuo cuydado siento
de que este desuario
no te atormente, amado Celio mio.
Mas porque tu no penes, 26
sufrire, Celio amado, con paciencia
temores y aun desdenes
y qualquiera sentencia
que diere contra mí tu triste ausencia.
Viue tu, Celio mio, 31
que desto Amor solicita me tiene
más que de tu desuio;
no importa que yo pene
ni que muera, mi bien, si te conuiene.
En la fertil ribera 36
que Cinca baña con veloz corriente
dijo desta manera
Amarillis doliente
al dulce esposo de quien viue ausente.

B. VON UND AN BARTOLOMÉ LEONARDO

Nr. 20.

No es pistola en mi conciencia
como si alla las hubiera,
sólo un mosquito en tixera
i un cuchillo en residencia.
Lo demás es indecencia 5
sin que lo juzguen maestros,
tanto que los menos diestros,
mirando tales enredos,
os diran que son mis dedos

ó alfileres en los vuestros. 10
Y sino, señor, abrilde,
i vereys a la verdad
que, sino es la voluntad,
todo es qual yo tan humilde.
No os miento cierto en un tilde 15
solo en esto lo que siento,
que es poco lo que presento
para quien tanto mereze.
Mas hallo que, si más fuesse,
perderia el merezimiento. 20

Nr. 21.

No es pistola sino estuche,
Bernardo, vuestro presente,
i cada pieza excelente
de quantas tiene en el buche,
y ansi ó ninguno os escuche 5
ó, si os escuche, adbertilde
que no es artificio humilde
sino aliuuo el de la mano
que quanto alcanza Vulcano
supo encerrar en un tilde. 10
Emblema es de la esquisita
metafisica gentil
donde el azero sutil
en lo afilado la imita,
y el agudo stagirita 15
que la introduxo en su escuela
de sus filos se rezela.
Pero tengo por sin duda
que ha de quedar más aguda
si en vuestro ingenio se amuela. 20

Nr. 16.

Leonardo, recto juez, censor severo
de las costumbres desta edad perdida,
feliz un tiempo en solitaria vida
de la razon guardaste el noble fuero.
Agora adonde mezcla el lisongero 5
ponzoña entre alauanzas escondida,
pagas a la ambicion desvanezida
pechos indignos del valor primero.
Mas ya la libertad desde la cumbre, 9
donde desprecia el mundo y sus mudanzas,
fauorable a tu voz te mira y llama.
Camina pues al rayo de su lumbre 12
antes que impidan falsas esperanzas
el presto buelo de tu ingenio i fama.

Nr. 37.

Reconozco tu voz, Caton severo,
que restituye la virtud perdida
y opone a los errores de la vida
el raro exemplo de tu justo fuero.
Presto por obra tuya el lisongero 5
siempre entre alegres flores escondida
verá su pretension desvanezida,
y a mí abrazando la que amé primero.
Sobre mis aras ha de ver la cumbre 9
que Olimpo guarda libre de mudanzas
mi gratitud en olorosa llama.
Y pues ha dado tu divina lumbre 12
sucesso a tan felizes esperanzas,
seré de hoi más ministro de tu fama.

Nr. 10.

Fabio, afloxa la rienda al pensamiento
que tal vez cobra brios si se humana,
y haze la superior porcion humana
suba más animosa al firmamento.
Si Zefiro en el mar esparce el viento 5
manso y suabe, pomposa voz hufana
la nave, sin temer frustrada ó vana
su esperanza el piloto, ni su intento.
Todo ha de ser qual saue generoso 9
romper los ayres con diuersos grandes
del mundo en esse teatro y del Rey corte.
Acuerdate tambien que en ocio honrroso 12
sus anchurossos campos desea que andes
la historia, y que navegues por su norte.

Nr. 22.

No juzgues, mi Dioniso, al pensamiento
que en mi gouierna la porcion humana
por de altivez tan libre y poco sana
que se avezine siempre al firmamento.
Porque el alcon que más penetra el viento 5
con ansia de prender la garza hufana,
queda talvez con la esperanza vana
i defraudado del primer intento.
El ánimo no es menos generoso 9
en las cosas humildes que en las grandes,
i de todas abunda nuestra corte.
Ya nauega mi historia en mar honrroso, 12
i si Dios quiere que en sus golfos andes,
los pisarás sin bruxula ni norte.

Nr. 54.

Ya que con tal plazer tu mucha ciencia,
adonde tomó el lastre, agora torna,
y con sustancia unida a la eloquenzia
Muestra, señor, quan justamente adorna 4
a tu frente el laurel, y cata desto
en quanto todo el mundo se trastorna,
No pienses que has de estar en salvo puesto, 7
que yo pienso cortar gran parte de ello,
ya que hurtaste la cara a todo el resto.
Yo me holgaré, señor, de proponello 10
en esta carta tan naturalmente
que no fuera más vello que leello.
Mas ya que no soy yo tan eloquente, 13
te diré como amigo en versos llanos
lo que nos muestra de Madrid la gente.
Qual alça al cielo las medrosas manos 16
i enseñando del miedo de pobreza
rompe las nuves con sus ruegos vanos.
Qual trae encapotada la caueça, 19
i topando con todos diuertido
muestra en gesto y semblante su tristeza.
Otro verás valiente que ha perdido 22
la mitad de sus bienes, y blasona
de que muy poco ó nada lo ha sentido.
Dize que si en la honrra, en la persona 25
le tocara este daño, lo sintiera,
pero que el de la hazienda él lo perdona.
Y saue Dios si por mejor tubiera 28
en la persona alguna calentura,
ó en el dinero enfermedad tan fiera.
Otro dize: señor, por muy segura 31

hazienda tube yo la de una cassa,
mas no temi tan grande desventura.
Responde el otro, y por todos passa, 34
i que aquesta mudança de la Corte
toda su hazienda con fuego abrassa.
Quien la tiene aqui, sigue otro norte, 37
y de mudar la ropa se lamenta,
que más que vale costará de porte.
Los aposentos que aca dexa cuenta, 40
i dize : antes que alla tenga posada,
en alquileres gastaré mi renta.
Alguno que en Madrid no tiene nada, 43
i sólo porque ha estado muchos dias
en él, le tiene la aficion cobrada,
Dize que espera que las nieblas frias 46
quitarán el cariño de Castilla,
i cobrará Madrid sus alegrias.
Otro dize : señores, a esta villa 49
pueden quitarle su templado cielo,
pues yo holgaré sin corte [de] vivilla.
Estaré en ella hecho un Reyezuelo, 52
traeré en la calle ropa de pellejos
sin embidiar a quantos tiene el suelo.
Otro dize : gran peste hauia en los viejos, 55
que la mudança de la tierra nueba
dejara sin oydores los consejos.
Alguno dize : plegue a Dios que llueva 58
tanto en Valladolid que no se vea
otra cossa en las calles sino Esgueva.
Otro dize : posible es que esto sea, 61
pero yo estoy cansado ya de oyllo
y helo de ver primero que lo crea.
Y en efecto, señor, no haura corillo 64
que llegando a escuchar de que se trata,

no se halle que se trata de sentillo.
A mí, como otra pena me maltrata 67
mayor que las que he dicho en la mudanza,
ninguna de ellas me fatiga ó mata.
Mas matame, señor, la gran tardanza 70
que me hazen tener en mi partida
con el ausencia y la desconfianza.
Paso, señor Rector, tan triste vida 73
como promete el titulo de ausente
tras una libertad tan bien perdida.
Y aunque bien esta plática consiente 76
el ser tu amigo como yo professo,
el dolor que la causa se arrepiente,
Que ha dado ya en tratarme como a preso, 79
negando aun el aliuio de las quexas,
por ver si pierdo la paciencia ó sesso.
Y ansi quiero quexarme de que dexas 82
oluidar tanto tiempo los amigos,
que no sé con qué amigo te aconsejas,
Pudiendote mostrar tantos testigos 85
de que a una breue buelta de caueza
se hazen los mal seguros enemigos.
Que corre en este tiempo esta flaqueza, 88
pero no en mí, que como me dexaste
me hallarás hecho exemplo de firmeza.
Mas querria preguntarte : qué topaste 91
en Salamanca que te diese gusto,
que todo lo demas [...] olvidaste?
Porque de quando en quando fuera justo 94
escriuir a un amigo dos renglones,
que estos vastaran a quitarle el susto
Que pudieran causar las aflicciones 97
que en un amigo ausente se figuran
deteniendole sólo ocupaciones.

Las cartas de tu hermano me aseguran 100
de la pena que causa este cuydado
que tus oluidos desterrar procuran.
Mas yo te juro que pues le he tomado, 103
siendo tanta razon que no se pierda,
que le hallarás, si puedes, mejorado.
Y porque en este punto se me acuerda 106
de hauerte [...] dezir que nunca viste
en acauar tercetos pluma cuerda,
Lo dexo aqui, que es vien que al que está triste 109
le falte alivio y que le sobren daños,
y que al que a los pesares se resiste
guarde Dios muy alegre muchos años.

C. OHNE NAMEN

Nr. 2.

Cintia bañada la caueza hermosa
reboluio en un tocado egipcio ó moro,
qual suele del gran Scitha en real decoro
barbara infanta ó preferida esposa.
Mas con mano propicia ó rigurosa 5
quitó el lino del humido thesoro
que esparziendose en crespas ondas de oro
cubrio los ombros y ceruiz de rosa.
Cubrio tambien del pecho el parayso 9
que sus bellezas descubria desnudo,
pero por ser tan celestial el velo,
Yo no sé si matar ó premiar quiso, 12
mas si a la vista atar las alas pudo,
el deseo a lo menos siguio el buelo.

Nr. 3.

Cloris, aunque apacible el viento buele,
robando a los frutales sus olores,
y el de la viña, en las rociadas flores
con que imitar las esmeraldas suele
La juncia que arroyuelo vibo impele, 5
en quien conserua limpios sus licores,
yo sé que con flagrancias inferiores
a la verdad de tus alientos huele.
Más grato olor respiras que ninguna 9
rustica suauidad, porque las tuyas
de la misma salud son instrumentos.
Admiteme otra vez, Clori, y no huyas 12
hasta que bien confusos los alientos
de dos almas tus labios formen una [1].

Nr. 4.

Codro, ni nos adules, ni te adules,
que ya [no] tiene sal quanto nos dizes,
sino la que al salir por las narizes
tus canas haze palidas y azules.
Vete adonde plebeyos matricules 5
que aprendan tus donayres infelizes,
mientras que al pueblo alquilan sus ceruizes
para mudar bufetes y bahules.
Pues no te has retirado a tiempo, guarda, 9
en pena de tu amor propio, aquel fuero
que castiga indiscretas altiuezes.

[1] Strophe 3 und 4 sind, bis auf ein paar Worte, identisch mit dem Sonett *Fili el jazmin imita mas no huele*, das in cod. hisp. 91 auf Bl. 25 steht (Nr. 13 unserer Liste) und in *Colección de escritores castellanos* Bd. 75, p. 24 gedruckt ist.

Animete el exemplo de tu obero 12
que ya ostentó bozales y jaezes,
y oy tolera su jaquima y su albarda.

Nr. 7.

Dizes, Ines, que de Florian te enfadas,
y su color tostado ay opiniones
que le cobró entre yeruas y terrones,
fixando arados y esgrimiendo azadas.
Con su espada que honrró nuestras espadas 5
rindio alfanjes en etnicas regiones,
de cuyo ardor bolbio con las facciones
tostadas, pero a noble sol tostadas.
Nunca a su Diosa menos plugo Marte 9
que Adonis, y si blanca tez quisiera
Florian, quál tocador se la negara?
Mas quién se espanta de que no la quiera, 12
si tu le enseñas en tu misma cara
que con qualquier sudor pereze el arte?

Nr. 12.

Fauio, los espectaculos romanos
de la contienda olimpica, ó la fiera
acosada en el circo de manera
que cayga destroncada por tus manos,
Son digna ocupacion de ojos humanos, 5
mas para los del padre que modera
el uerso i la influencia de [la] esfera,
luchas pueriles son i juegos vanos.
Otras contiendas mira, otros despojos 9
vee repartir, quando entra en desafío
con la calamidad el varon fuerte.

Y pues eres su objeto, Fauio mio, 12
hazte tu mismo con la adversa suerte
espectaculo digno de sus ojos.

Nr. 17.

Licio, aunque a Fausto erija el siglo altares
ó a su priuanza injusta, él no pretenda
que tú con sana ó con mañosa enmienda
por ydólatro suyo te declares.
Que no es bien que entre victimas vulgares 5
les acreciente el numero tu ofrenda,
ni que para aplacar la embidia orrenda
tus virtudes eroycas desanpares.
Sólo pedimos que le escondas vna, 9
(la de tu ingenio) que, aunque él calla, rabia
de que tanto en su ardor le excedas, Licio.
Obligue al monstruo pues tu omission sabia 12
a que no les perturbe el exercicio
con que nos libras oy de su fortuna.

Nr. 19.

Mi afecto, Amor, me acometio con brio,
mas no pudo rendirme a tu obediencia,
ni la exterior beldad que con violencia
dio el mismo assalto al pensamiento mio,
Hasta que con mas noble poderio 5
allanó la Razon mi resistencia,
y por su autoridad y en su presencia
juró tu seruidumbre mi aluedrio.
Mas aunque la prision que arrastro suena, 9
y sabe Cintia bien que adoro el peso,
no la oye, ó no la admite, ó la aborreze.

Suple ó adorna tú el valor del preso, 12
pues su eleccion ya sierua no mereze
que Cintia quiera asir de la cadena.

Nr. 25.

No temas el alago ni el desprecio,
Lauso, de Nisa en fe de tu tesoro,
pero daselo ronco y no sonoro,
que el estruendo en amor siempre fue necio.
Con sorda llubia y sin conuate recio 5
líquido por las texas corrio el oro,
precio y deidad, que por el real decoro
de Danae un dios se conuirtio en el precio.

Nr. 30.

Pues con exemplo muestras, Isla Enaria,
al soberuio que en ti oprimido gime,
que el esfuerzo que aspira a lo sublime
no siempre lucha con deidad contraria,
Di a la selua que naze voluntaria 5
sobre el zeloso monte que la oprime,
que a empresas temerarias nos anime,
si ay alguna en amores temeraria.
A Irene se atreuio el vulgar Dameta, 9
y esos mirtos de indigna yedra presos
dieron sombra y guirnalda a la osadia.
Que amor forma en su aljaua los sucessos, 12
y quando en sordas flechas los embia,
la Fama ó los ignora ó los respeta [1].

[1] Ein inhaltlich ähnliches aber textlich sehr verschiedenes Sonett steht in *Colección de escritores castellanos* Bd. 75, p. 398 (*Oh gloria de las islas Enaria*).

Nr. 36.

Qué mucho que en tus lamparas, o Vesta,
la casta luz tus virgines desamen,
si en vna tiene concubina el flamen?
fuego vezino por lo menos tuesta.
Y ella haze ostentacion de tan honesta 5
que siempre que ante Seneca la llamen
pasará sin temor por el examen
de recoger el agua en una cesta.
Es posible que al complice estupendo 9
le admitan sin horror las aras pias
que han recibido dél tantas injurias?
A Jupiter al fin yo no lo entiendo. 12
El castiga con rayos niñerias,
y solapa sacrilegas luxurias.

Nr. 41.

Sabia pastora, decid:
quándo las penas que siente
supo tan discretamente
templarlas Valladolid?
No me juzgues por tan lerda 5
que crea que es la poeta
que habla tan como discreta,
i siente tan como cuerda.
Agrauios harto diuersos 9
de los de la corte son
los que con la indignacion
os hazen componer versos.
Que, como anda en esta cassa, 13
quien gasta tan buen humor,
que en poetico furor
se tuesta sino se abrassa.

Por las poetas crispinas 17
os le dan las nuebe hermanas,
bien que con ellas humanas
i con vos más que divinas.
Andad entre las poetas 21
a lo menos con los dos,
aunque se diga por vos
Saul entre los profetas.
Que seso en quien tanto caue 25
no es posible que no pegue
a qualquier que se le llegue
cordura y estilo graue.
Quanto a mí pues, ya he juzgado 29
sin aplicacion escura
que es Valladolid figura
i algo más lo figurado.
Digo que con vos venero 33
las penas de esta tardanza
en virtud de la esperanza
de otro tiempo venidero.
Súfrase quien penas tiene, 37
pero sino enmienda el cielo
a la causa, no es consuelo
que siempre tras tiempo viene.
Pues las coplas crispinales 41
las tocas os han quitado,
y con zurron y cajado
os sacan a los xarales,
Bien puedo yo desde agora 45
con vuestra buena licencia,
pues no es contra mi conciencia,
trataros como pastora.

EIN *ROMANCE*
EN TITULOS DE COMEDIAS

1. Allgemeines.

Zum genaueren Verständnis des hier behandelten Textes, den ich in geschichtlicher und in literarhistorischer Hinsicht auszuwerten versucht habe, ist eine kurze Zusammenfassung der politischen Ereignisse, aus denen er erwachsen ist, und auf die er Bezug nimmt, unerlässlich.

Am 1. November 1700 schied Karl II., der letzte spanische Habsburger, aus dem Leben und hinterliess die testamentarische Verfügung, dass Philipp, Herzog von Anjou und Enkel Ludwigs XIV. von Frankreich, Erbe der spanischen Krone sein sollte. Ihm bestimmte man die damals 12jährige Prinzessin Marie Louise Gabrielle von Savoyen zur Gemahlin. Am 29. Februar 1701 hielt der neue König Philipp V., der erste der spanischen Bourbonen-Dynastie, seinen Einzug in die Reichshauptstadt. Mittlerweile beanspruchte Kaiser Leopold von Oesterreich auf Grund eines früheren Testamentes den spanischen Thron für seinen zweiten Sohn, den Erzherzog Karl, der übrigens in Spanien selbst eine treue Anhängerschaft besass und dessen Sache von seiner Tante, der Königin-Witwe, einer oesterreichischen Prinzessin, nach besten Kräften gefördert wurde. Ludwig XIV. seinerseits trat für die Rechte seines Enkels Philipp in so rücksichtsloser Weise ein, dass sich auch England und Holland in den nun beginnenden Kämpfen, dem sogenannten spanischen Erbfolgekrieg (1701-13), auf die Seite des Oesterreichers stellten und ihre Truppen in Spanien einrücken liessen. Philipp V. tat, unterstützt von der tapferen kleinen Königin, sein Bestes, um den schweren von Regierung und Kriegsnot an ihn gestellten Anforderungen gerecht zu werden.

Das Glück der Waffen schwankte hin und her. Zweimal musste das Königspaar aus der Hauptstadt flüchten, und der oesterreichische Prätendent residierte sogar zeitweise (vom 27. Juni bis 9. November 1710), von den Engländern als Karl III. zum König proklamiert, in Madrid. Schliesslich gelang es den vereinigten spanisch-französischen Truppen unter der Führung des von Ludwig XIV. entsendeten Herzogs von Vendôme, die Hauptstadt endgiltig zu befreien und bald darauf bei Villaviciosa (10. Dezember 1710) die Verbündeten entscheidend zu schlagen. Die Einnahme der festen Plätze Gerona und Castaleon vervollständigte den Sieg, und damit hatte, soweit Spanien als Kriegsschauplatz in Betracht kam, der Erbfolgestreit sein Ende erreicht. Am 16. November 1711 konnte endlich Philipp V. seinen feierlichen Einzug in Madrid halten. Unsere Romanze aber ist eine von den vermutlich zahlreichen Huldigungs- und Begrüssungsepisteln, die dieses bedeutsame Ereignis in der kriegsmüden und der bourbonischen Dynastie freudig ergebenen Hauptstadt hervorrief.

2. ROMANCE EN ELOGIO DEL REY NVESTRO SEÑOR DON PHELIPE QUINTO, QUE DIOS GUARDE, EN TITULOS DE COMEDIAS [1].

Suplid, Nobles Cortesanos,
Aqueste tosco vosquejo,
Que aunque el sexo es femenil,
La lealtad no tiene sexo.
Prestad los que sois leales 5
Cortès silencio a mi voz,

[1] Zwei nicht nummerierte Blätter, in-4°. Ohne Ort, Druckernamen und Jahr. Münchener Hof- und Staatsbibliothek : 4° *P. o. hisp.* 80, n° 22. Statt *Nvestro* hat das Original in der Ueberschrift den Druckfehler *Nvesto*. Die Dramentitel sind durch Kursivdruck hervorgehoben, was auch hier beibehalten wurde.

Los que hizisteis por Phelipe
El juramento ante Dios.
Bien sabeis que el iris fue
De nuestra tribulacion, 10
Y que tuvo de justicia
La milagrosa eleccion.
Quièn en cambio de sus dichas
No le ofreciò el alma en cange?
Viendo en su gala y belleza 15
Que en èl venia un *Rey Angel.*
Solo el infierno se opuso
En Madrid, y el testimonio
Fue que atravessò a sus puertas
Las Cadenas del Demonio. 20
Acaso fue providencia
Aquellos que perecieron,
Que nosotros no alcançamos
Lo que son Juizios del Cielo.
Quièn no tributò a su infancia 25
Gozo y llanto con decoro,
Compadecido al mirarle
El Esclavo en Grillos de Oro?
Què gustos gozò, si apenas
Esposo se llegò a ver, 30
Quando con la ausencia pudo
Saber del Mal y del Bien?
Por amparar sus fronteras
No montò al punto a cavallo
Para defendernos, siendo 35
A un tiempo Rey y Vassallo?
Delante de sus Esquadras
No se puso en la ocasion,
Celebrandole la Italia
El Segundo Scipion? 40

No nos governò en su ausencia
La Saboyana cordura,
En quien todos conseguimos
Triumphos de Amor y Fortuna?
No disimulò templado 45
Màs de una traicion infiel,
Por no exponer sus vassallos
A *la Fuerça de la Ley?*
Y aun pienso que los aleves
De su piedad se han valido, 50
Para que sea por ellos
El Principe Perseguido.
No son estos lisongeros
Los que con infame ardid
Moviendo a Saul persiguen 55
Las Niñezes de David?
No son ellos los traydores
Que, ofreciendole su abrigo
Contra su Rey, se obligaron
A *amparar al Enemigo?* 60
No mostrò su tolerancia
A vista de error tan fiero,
Quando pudiera mostrarse
El valiente Justiciero?
No son los que el año seis 65
Le obligaron con afan
A elegir para su abrigo
Los Montes de Sopetran?
No son los que a nuestra Reyna,
quando en su dolor se inunda, 70
Motivaron a esgrimir
Las Armas de la Hermosura?
No traxeron los contrarios
A que profanen la Iglesia,

Viendose en Templos y Altares 75
El Escandalo de Grecia?
No vinieron a robarnos,
Diziendo ser Redempcion,
Y otros a su exemplo, pues
La ocasion haze al Ladron? 80
No quisieron governarnos
Quatro necios de esta Villa,
Presumiendose que eran
Ya *los Juezes de Castilla?*
No huvo Ministros que traen 85
De el Rastro su descendencia,
Juzgandose cada vno
El gran Taborlan de Persia?
La Casa de la Lealtad
No hizo carcel un perjuro? 90
Y aun me admiro que èl no fuesse
El mas impropio Verdugo.
Por descubrir las riquezas
La inmunidad no allanaron
Vnos? que estuviera en ellos 95
El Garrote mas bien dado.
Mil saqueos no intentaron?
Y al verlos desnudos creo
Que ellos mismos fabricaron
La Horca para su Dueño. 100
Paredes [1] no huvo en Madrid
Que faltaron al cimiento?
Y en las ruinas que arrastraron
Se viò que *Vn Bobo haze Ciento.*
Sin ser Phelipe Rodrigo, 105

[1] Das Original hat den Druckfehler *Paderes*

No ha avido Florinda ingrata
Que quiso ser incentivo
A *la Perdida de España?*
No me negaràn que ha avido
Algunas Anas Bolenas, 110
Que quisieron celebrar
La Cisma de Inglaterra.
Aunque de otras muchas creo,
Que hechas Palas y Belonas,
Por Phelipe ser quisieran 115
De España las Amazonas.
No huvo dos mil pretendientes,
Que por no rendirse al ocio
Ivan al Campo, y venian
Cada qual a su Negocio? 120
Vayan con Dios, no me espanto
De que los pobretes vayan
A buscar su vida en fin,
Porque el *Pobre todo es Trazas.*
Pero que fuessen los gordos, 125
Y que con su cholla vana
Den a entender que su juizio
Aun *Peor està que estaba.*
Quien los viò tan arrogantes,
Y los vè tan mogigatos, 130
Aun antes que a ver llegasen
Andar la de Mazagatos.
Muertos andan, y aturdidos,
Porque ven que esta Campaña
Nuestro Rey va concluyendo 135
El Postrer Duelo de España.
El traydor llora sus triunfos,
Y el leal los aplaudiò,
Mas què mucho, si se oponen

Afectos de Odio y Amor? 140
Los falsos llorando rien,
Los finos lloran riyendo,
Viendose en sus intenciones
De vna Causa dos Efectos.
Rian ò lloren, pues poco 145
Suponen, quando se vèn
Tantos de su Rey al lado
Firmar con Sangre la Fè.
Tantos que firmes le atienden,
Cada uno con ansia tal 150
Que siendo vassallo es
Amigo, Amante, y Leal.
Muchos, y uno que constante
Sacrificada en el Campo
Su sangre, celebra el triunfo, 155
Siendo *el Abrahan Castellano.*
Infinitos que la embidia
Ha querido derribar;
Mas quien cae sin culpa, es solo
Caer para Levantar. 160
Vivan, y venga Phelipe
Para que su amparo logren
Los pobres, pues en èl tienen
El Mejor Padre de Pobres.
Venga, pues desde que vino 165
Huvo trigo en tanta pena,
Y assi por èl se rompiò
El Cubo de la Almudena.
Venga, y espere mil premios,
Quando todo el mundo ha visto 170
Que en el Herege ha vengado
Los Desagravios de Christo.
Venga, que despues verà,

Dandole el Cielo su luz,
Triunfante en Jerusalen 175
La Exaltacion de la Cruz.
Venga, pues, la hermosa Rama
Del Real Tronco de David,
A templar enojos, siendo
La Prudente Abigail. 180
Venga, y nadie se le oponga,
Pues que Luis Fernando yà
Enseña el valor, mostrando
Que *el Valor no tiene Edad.*
Venga, pues tiene en Bandoma, 185
Y de su Abuelo en las Armas
Para bien de este emisferio
Las dos Estrellas de Francia.
Venga, y goze su Corona,
Pues se la defiende, y guia 190
Maria para guardarla
Al Esclavo de Maria.
Ella los guarde, y nos guarde,
Lector Amigo, a los dos
Siendo leales, que en fin 195
Obrar bien, que Dios es Dios.
Y èl haga que a los rebeldes
Dexando su vil passion
Veamos del Rey a las plantas
Rendirse a la Obligacion. 200

FIN

3. Kommentar.

Im Einzelnen erschienen folgende Erläuterungen zu den verschiedenen Anspielungen des Textes nötig.

Vers 16: Die überschwängliche Bezeichnung *Rey Angel* bezieht sich auf das Aeussere des jungen, damals 17 jährigen Königs. Ueber den Eindruck, den es auf die Spanier machte, berichtet der dem Gefolge Philipps zugeteilte Marquis de Louville: *Le roi, qui serait beau partout, passe ici pour un Adonis; les femmes du peuple l'acclament avec fureur quand il sort.* Vgl. L. Perey, *Une reine de douze ans.* Paris 1905, p. 15.

Vers 28: Philipp war in seiner Kindheit tatsächlich ein *Sklave in goldenen Fesseln*, da er äusserst streng und abgeschlossen erzogen wurde. *Les trois enfants* (Philipp und seine zwei Brüder) *sont tenus dans un affreux isolement*, so schreibt Elisabeth Charlotte duchesse d'Orléans am 28. März 1697 an die Herzogin von Hannover. Vgl. *Correspondance de Madame, Duchesse d'Orléans. Traductions et Notes par E. Jaeglé.* Paris 1880, I, 166.

Vers 29-44: Kurze Zeit nach der Vermählung war Philipp genötigt, sich zur Bekämpfung eines von den Oesterreichern entfachten Aufstandes nach Neapel zu begeben (Vers 31). Sieg bei Castelnovo am 26. Juli 1702, Sieg bei Luzzara am 15. August 1702, gleichzeitig Befreiung von Mantua aus den Händen der Kaiserlichen (Vers 33-40). Der Königin wurde für die Zeit seiner Abwesenheit die Regentschaft übertragen, die sie mit Eifer und Geschick zu führen wusste. Daher das Lob der savoyischen Weisheit (*la Saboyana cordura*, Vers 42).

Vers 49-60: Die Verräter (*los aleves*) sind die Königin-Witwe und der Kardinal Portocarrero. Sie hatten dem oesterreichischen Prätendenten bei seinem Einzug in Toledo einen glänzenden Empfang bereitet (*ofreciendole su abrigo*). Ihre Anhänger in Zaragoza hatten auf die Nachricht davon die Stadt ohne Schwertstreich den Truppen der Alliierten übergeben. Vgl. C. Hill, *Die Fürstin Orsini. Deutsch von F. Arnold.* Heidelberg 1903, p. 77-78.

Vers 61-64: Philipp behandelte, nachdem sich das

Kriegsglück wieder gewendet hatte, die Verräter mit grosser Nachsicht. Dem Kardinal Portocarrero wurde in Anbetracht seiner früheren Verdienste ohne Weiteres sein Verhalten verziehen, der Königin-Witwe aber gewährte man ein ehrenvolles Geleite bis an die spanische Grenze. Hill-Arnold p. 83.

Vers 68: Im Juni 1706 waren die vereinigten Engländer und Portugiesen zum erstenmal in Madrid einmarschiert. Marie Louise flüchtete nach Burgos, Philipp eilte zu seinen Truppen und schlug sein Quartier vorübergehend im Kloster *Nuestra Señora de Sopetran* unfern Guadalajara auf. Im *Archivo de Alcalá, Estado, liasse* 2574, existiert ein in jenem Kloster geschriebener Brief Philipps vom 27. Juni 1706, worin er Ludwig XIV. die Lage auseinandersetzt. Vgl. A. Baudrillart, *Philippe V et la cour de France*, Band I, Paris 1890, p. 265, Anm. 1.

Vers 72: Die Waffen der Schönheit sind in dem gleichnamigen Calderon-Drama die Tränen einer schönen Frau.

Vers 73-76: Die hier zitierte comedia handelt von dem berüchtigten griechischen Bildersturm des 7. Jahrhunderts; (über ihn vgl. Hauck, *Kirchengeschichte*, II 2, 307). Die Romanze spielt auf das Verhalten der englischen und holländischen Truppen an, die sich in jenem Kriege ein besonderes Vergnügen daraus machten, die religiösen Gefühle der Spanier durch Kirchenschändungen aller Art zu verletzen. Die *Comentarios de la Guerra de España e historia de su Rey Phelipe V.* des Vicente Bacallar y Sanna, marqués de San Felipe (II, 34) berichten hierüber: *Executaban los Alemanes e Ingleses las mas exquisitas crueldades contra los Castellanos. Los Hereges estendian su furor a los Templos e Imagenes, haciendo de ellos escarnio, y servirles torpemente a su lascivia: bebian en los Sagrados Calices, y derramando los Santos Oleos, ungian con ellos los cavallos, y pisaban las Hostias consagradas.*

Vers 77-80: Das Schlagwort von der verheissenen *Redempcion* kehrt in den Flugschriften dieser für Madrid so

ereignisreichen Jahre ständig wieder. So zetern die *Sonores Ecos* [1] :

Es esta la Redempcion
que en plausibles devaneos
celebravan de pensado
los saltos de lo avariento?
Son estas las dichas, honras,
interesses, privilegios,
con que brindavan al gusto
embriaguezes de el deseo?
Tiranias, muertes, robos,
insultos y sacrilegios
hemos visto. O Redempcion,
que solo eres cautiverio !

Ein Brief in Versen [2] erzählt von den mit dieser angeblichen *Redempcion* verbundenen Plünderungen wie folgt :

Los Calvinos que logran este dia
mucho fue no muriessen de alegria,
quando a vozes dixeron
esta es la Redempcion, y no mintieron;
pues infames Ladrones
de arcas y cofres rompen las prisiones,
robando deprabados
los caudales que avia aprisionados,
dexando sus excessos
libres los cofres, los tesoros presos.

Weiterhin brandmarkt derselbe Brief das skandalöse Betragen der alliierten Truppen den Frauen gegenüber :

Aqui estuvieron unos ciertos dias
insultos cometiendo y picardias;
pues si una moza hallavan
luego la apiolavan,
dexandola por premio a su fatiga
flaca de bolsa, y gorda de barriga.

[1] *Sonores Ecos... en el feliz regreso...* Siehe Anhang Nr. 19.
[2] *Carta que escribe un amigo afecto...* Siehe Anhang Nr. 1.

Vers 81: Die vier Schurken, die ich übrigens nicht zu identifizieren vermochte, spuken auch in einem anderen Flugblatt jener Tage herum [1]; dort heisst es:

De Carlos la entrada
redempcion dixeron,
con la razon que
suelen, quatro necios.

Vers 85: Köstlich schildert diesen Chor der Rache eine weitere Flugschrift [2] also:

Huvo Alguaziles abondo,
De todo matalotage;
Uno bruto otro salvage;
Uno largo otro redondo;
Un Zapatero de fondo;
Otro Bollero de raso;
Un Viñuelas, por si acaso
Mide mal la tabernera.
Bartolillo, quien lo creyera?

Vers 105-108: Die tückische Florinda (sonst la Caba genannt), bei der jedoch, wie die Romanze ausdrücklich betont, Philipp nicht die Rolle des Rodrigo gespielt hatte, kann nur die Königin Anna von England (1702-1714) sein, die sich anmasste, dem Oesterreicher den spanischen Thron förmlich anzubieten (Bacallar, *Comentarios* II, 29). Ein ähnlicher Vergleich wie in der Romanze schwebt dem Verfasser einer gleichzeitigen Flugschrift in Dialogform [3] vor, wenn er seine zwei Interlocutores mit Bezug auf den Erzherzog Karl sagen lässt:

Marica: Que es lo que pretende
Su sobervia vana
Con tanta rapiña,
Con accion tan baxa?

[1] *Epistola autentica...* Siehe Anhang Nr. 3.
[2] *Carta que le escrive Geromillo de Parla...* Siehe Anhang Nr. 2.
[3] *Vozes que dicta la verdad...* Siehe Anhang Nr. 16.

Perico : *Lo mismo que en tiempo*
Del Rey de la Caba,
Dexar la Provincia
Toda desarmada.
Y que viniesse,
Las manos labadas,
A hazernos esclavos
La Reyna Bretaña.

Vers 109-112 : Mit den Anas Bolenas sind zweifellos jene Damen des spanischen Hochadels gemeint, die sich offen zur Partei des « Häretikers » und Gegenkönigs Karl III. (vgl. die Anmerkung zu Vers 171) bekannten. Bei Bacallar (*Comentarios* II, 36) heisst es : *muchas mugeres de los Grandes le habian prestado obediencia, algunas veces en publico, y otras en secreto.* Als Karl III. Madrid räumen und einen schmählichen Rückzug antreten musste, zögerten einige von diesen seinen treuen Anhängerinnen nicht, sich ihm anzuschliessen, worüber der erwähnte Bacallar (II, 44) mit grosser Entrüstung wie folgt berichtet : *y para que no faltasen en este siglo nunca oidas monstruosidades, siguieron al Rey Carlos la Duquesa de Arcos, y la Marquesa del Carpio. Tambien se pasò a Barcelona la Condesa de Paredes* (sollte auf sie Vers 101 anspielen ?), *Madre del Marques de la Laguna, siendo ella la que obligò a su hijo a tomar aquel partido.*

Vers 114 : *Palas y Belonas*, Anspielung auf die Namen der Kriegsgöttin bei den Griechen (Pallas Athene) und bei den Römern (Bellona).

Vers 132 : Die Erklärung dieser Strophe muss bis auf Weiteres offen bleiben, weil das Drama, auf das sie anspielt, verschollen und daher der Sinn, den sein Titel haben soll, nicht sicher festzustellen ist. Nach Zerolo, *Diccionario enciclopédico* II, 281, ist *andar la de Mazagatos* ein figürlicher und familiärer Ausdruck für *haber gran ruido, pendencia o riña.* Die (bereits bei Vers 77 zitierte) *Carta que escrive un amigo afecto* bringt die gleiche Wendung in folgendem Zusammenhang :

En la Carcel padecen malos ratos :
Anda entre Juezes la de Mazagatos ;
Mas por fin los juzgaron,
Y a dozientos azotes condenaron
a aquestos pobrecicos ;
mas su culpa la pagan los borricos.

Es ist fraglich, ob nicht das von Rennert [1] aus Lope's *Pleyto por la honra* angeführte Zitat

¿Si ha de aver
la de Maragatos?

durch einen Druckfehler entstellt ist, zumal auch der Titel der Lopeschen comedia *La Historia de Mazagatos* in der älteren Literatur stets so (und nicht *Maragatos*) geschrieben wird.

Vers 134-136: *Esta campaña* ist der mit dem Sieg bei Villaviciosa soviel wie beendete spanische Erbfolgekrieg.

Vers 165-168: Die Besetzung Madrids durch die feindlichen Truppen und die damit verbundene Absperrung der Stadt nach aussen hatte eine Lebensmittelknappheit verursacht, die einer Hungersnot gleichkam. Mit der Befreiung der Hauptstadt und der Rückkehr des Königs kamen von selbst geordnete Verhältnisse in der Versorgung wieder. Aehnlich wie unsere Romanze drückt eine andere gleichzeitige Flugschrift die Freude hierüber in folgenden Versen aus [2]:

De misericordia hiziste
Se nos trayga harina y pan,
Para que de este trabajo
Cesse la calamitad.

Die Beziehung zu Calderons Auto sacramental *El Cubo de la Almudena* (*Das Festungswerk des Speichers*) ist etwas kompliziert. Dort wird bei der Belagerung von Madrid durch einen

[1] *Bibliography of the Dramatic Works of Lope de Vega* (1915) p. 187.
[2] *Salve que reza vn fidelissimo Vassallo...* Siehe Anhang Nr. 18.

Sarrazenenfürsten im Jahre 1110 beim Niederreissen einer Mauer nicht nur ein wundertätiges Madonnenbild, sondern auch ein erheblicher Getreidevorrat gefunden, der die Belagerten vor dem Hungertode rettet [1].

Vers 171: Mit dem *Herege* ist Erzherzog Karl gemeint. Er wurde, trotzdem er einer katholischen Dynastie entstammte, von den Spaniern als Häretiker gebrandmarkt, weil er gemeinsame Sache mit den protestantischen Nationen England und Holland gemacht hatte. Eine satirische Medaille jener Tag zeigt den Kopf des Erzherzogs mit der Inschrift. *Karl III. durch der Ketzer Gnade katholischer König.* Hill-Arnold p. 93.

Vers 177: *Zweig vom königlichen Stamme Davids* ist ein schmeichelhafter Ehrentitel für die Königin, die wie jene biblische Abigail (Erstes Buch Samuels, cap. 25) den mächtigen Einfluss, den sie durch ihre Schönheit und Klugheit auf den König hat, im besten und edelsten Sinne benützen soll.

Vers 182-184: Eine harmlose Schmeichelei für den kleinen Kronprinzen. Am 14. Oktober 1711 schrieb die Königin an ihre Grossmutter: *Mon fils en est fort aise* (es handelt sich um den bevorstehenden feierlichen Einzug in Madrid) *et fait de grands projets disant qu'il voulait entrer à Madrid à cheval* (der Knirps war damals vier Jahre alt). *On le trouvera bien changé, car il est tout autre qu'il n'était quand il en est parti.* Perey, p. 533.

Vers 185-188: *Bandoma* ist der Herzog von Vendôme. Er hatte, wie schon erwähnt, bereits im Oktober-November 1710 denOesterreicher, der sich als Karl III. in Madrid festgesetzt, zur Aufgabe der Hauptstadt gezwungen und Philipp die endgiltige Rückkehr dorthin ermöglicht. Ebenso war der entscheidende Sieg der spanischen Truppen über die Verbündeten bei Villaviciosa am 10. Dezember 1710 sein Werk. Er starb am 11. Juni 1712. *Su abuelo* (Vers 186) ist Philipps Grossvater Ludwig XIV. von Frankreich.

[1] Günthner, *Calderon und seine Werke* II, 397.

Vers 191-192: Doppelte Anspielung auf die in Spanien besonders verehrte göttliche Jungfrau Maria als Schutzpatronin und auf den Namen der Königin.

4. DATIERUNG UND VERFASSERFRAGE.

Eine relativ genaue zeitliche Fixierung der Romanze bereitete wenig Schwierigkeit, sobald einmal auf Grund eines eingehenden Studiums der gleichzeitigen geschichtlichen Vorgänge die wesentlichsten Anspielungen geklärt werden konnten. Rein mechanisch war zunächst schon mit Hilfe der Verse 182-83 und 185, die sich auf Philipps erstgeborenen Sohn Luis Fernando (1707-1724), und auf den Herzog von Vendôme († 1712) beziehen, absolut sicher zu errechnen, dass die Abfassung der Romanze in die Zeit zwischen 1707 und 1712 fallenmusste. Das waren rein zahlenmässige Anhaltspunkte. Zu ihnen kamen sodann die aus dem Gedankengang der kleinen Dichtung sich ergebenden Schlüsse, die bereits in den Erklärungen der einzelnen Verse ausführlich niedergelegt sind. Ihr definitives Ergebnis lässt sich dahin zusammenfassen, dass die Romanze kurz vor oder nach dem 16. November 1711, an welchem Philipp V. von Hauptstadt und Thron wieder feierlich Besitz ergriff, verfasst worden sein muss.

Verstechnisch ist die Romanze längst nicht mehr stilecht und trägt die Anzeichen später Entartung an sich. Strophisch ist sie nach dem Schema von redondillas abgeteilt, ohne deren Reimgesetz zu befolgen. Die Assonanz wechselt willkürlich nach einer, zwei oder drei Strophen und wird gelegentlich durch den Reim *ab cb* unterbrochen. Im Uebrigen ist der Versbau korrekt, der Ausdruck fliessend, die Verknüpfung des freien Gedankens mit dem a priori gegebenen Dramentitel zuweilen wirklich geistvoll, in der Regel überraschend gewandt, immer aber zwanglos und ungeniert. Dass der Verfasser weiblichen Geschlechtes war, das deutet schon die erste Strophe ziemlich

klar an. Bestätigt wird diese Vermutung aber erst endgiltig durch den folgenden Titel eines pliego suelto aus derselben Zeit: *Poesias varias, hechas por una dama de esta Corte, cuya es la obra de Titulos de Comedias* [1]. Genaueres über die Persönlichkeit der Verfasserin ist zunächst nicht feststellbar. Zufallsfunde mögen gelegentlich mehr zu Tage fördern.

5. DIE ROMANZE ALS GESCHICHTLICHES DOKUMENT.

Der Erbfolgekrieg war soweit Spanien selbst in Betracht kam, mit der Besetzung der Hauptstadt und der Proklamierung des oesterreichischen Prätendenten zum Gegenkönig auf dem kritischen Höhepunkt seiner Ereignisse angelangt. Die Entscheidung, die für eine der zwei feindlichen Parteien zur endgiltigen Katastrophe werden musste, stand bevor. Hier wie dort waren die Aussichten auf einen durchschlagenden Erfolg gleich gering. Da brachten zwei Momente die Wage zum Schnellen · das Eingreifen des französischen Generals Vendôme im Norden, und in Kastilien das plötzliche Aufflammen jener legitimistisch-monarchischen Begeisterung für die bourbonische Dynastie, das dem weichenden Heere der Eindringlinge den Boden unter den Füssen heiss machte. Mit Recht sagt C. Noorden [2]: *Es war keine angestammte Dynastie, kein mit dem spanischen Nationalleben verwachsenes Fürstenhaus, für welches Unzählige Gut und Blut einsetzen wollten. Die Bewegung war monarchisch; sie scharte sich unter bourbonischem Banner, weil Philipp V. der gesalbte und durch den Besitz der Krone geheiligte Herrscher war. Die Bewegung war nationalspanisch, weil fremdländische, portugiesische, englische und holländische Waffen den vaterländischen Boden entweiht.* In diesen trefflichen Ausführungen ist lediglich ein einziges Wörtchen falsch am

[1] Siehe Anhang Nr. 22.
[2] *Der spanische Erbfolgekrieg*, 3 Bde. Leipzig 1870-82, Bd. 2, p. 416.

Platze: die Bewegung war nicht nationalspanisch, sondern nationalkastilisch. Katalonien, Valencia, Aragon lavierten ziellos hin und her. In Barcelona residierte seit Juli 1708 die Gemahlin des Oesterreichers als *Ihre katholische Majestät Elisabetha Christina von Spanien* [1], und die Städte der ehemaligen Königreiche Valencia und Aragon hatten schon 1707 einmal mit Waffengewalt und schweren Rechtsstrafen zum Gehorsam gebracht werden müssen [2]. Demnach war Kastilien, seit Ferdinand und Isabella der Hort des monarchischen Gedankens, ganz allein der Führer jener nationalen Bewegung, die seit Jahrhunderten in Spanien nicht mehr ihresgleichen gehabt hatte.

Soweit wäre die Sache klar und natürlich auch längst nicht mehr neu, denn C. Noorden hat an der angeführten Stelle, wenn er sich auch einmal im Wort vergriff, doch den Kern der Sache richtig erfasst. Die weitere Frage ist indes: hatte die Bewegung ihre Wurzeln lediglich in legitimistisch-monarchischem Fühlen? Mit anderen Worten: hing der Kastilianer nur deswegen so begeistert an Philipp, *weil er der gesalbte und*

[1] Die kurze Herrlichkeit dieser Hofhaltung ist ein kurioses Kapitel spanischer Kulturgeschichte des 18. Jahrhunderts. Man lese darüber folgende Berichte: *Felicissimum iter et prosperrimum hymenaeum apprecatur Elisabethae Christinae, Hispaniae Reginae*, 1708. *Relation von Ihrer Catholischen Majestät Elisabetha Christina, Königin von Spanien, Abfahrt von Genua und Anlandung zu Matara, wie auch von dero Einzug in Barcellona, Anno* 1708. *Visites a Montserrat de Carles, Arxiduch d'Austria, regnant a Catalunya*, in: F. Carreras y Candi, *Visites de nostres Reys a Montserrat*, p. 343. J. R. Carreras y Bulbena, *Karl von Oesterreich und Elisabeth von Braunschweig Wolfenbüttel in Barcelona und Girona. Musik, Feste, Geschäfte des Palastes, Verteidigung des Kaisers, Frömmigkeit dieser Monarchen.* Barcelona 1912. Erzherzog Karl bestieg nach dem frühen Tode seines Bruders Joseph I. (1711) den österreichischen Kaiserthron und lebte bis 1740. Seine Tochter war die grosse Maria Theresia, die, durch Schönheit, Geist und Herzensgüte ausgezeichnet, die habsburgischen Erblande von 1740 bis 1780 als Kaiserin regierte.

[2] Targe, *Histoire de l'avènement de la maison des Bourbons*, Bd. 5. Paris 1772, pag. 106.

durch den Besitz der Krone geheiligte Herrscher war, oder hat die Sache mit der *Entweihung des vaterländischen Bodens durch fremdländische Truppen* einen tieferen, wörtlicheren Sinn? Die Romanze wird uns darauf antworten, doch will sie zu diesem Zwecke als Teil eines grösseren Ganzen, als eine Stimme unter vielen gehört sein.

Ausführlicher noch als der Marqués de San Phelipe schildert ein anderer Geschichtschreiber der spanischen Bourbonendynastie das ebenso schmähliche als unkluge Verhalten der fremden Truppen auf kastilischem Boden: *Les soldats protestants traitèrent avec le plus grand mépris les objets les plus sacrés de la vénération des Catholiques. Les vases qui servent au sacrifice des Autels, devinrent l'objet de leur dérision et furent employés dans les parties de débauche; de l'huile et du chrême dont l'Eglise Romaine fait usage pour l'onction des malades et pour d'autres cérémonies, ils en frottèrent leurs chevaux; ils foulèrent aux pieds les hosties consacrées. Enfin ils semblèrent s'attacher à attirer sur eux l'exécration d'une nation qui se glorifie du nom de Catholique*[1].

Frommer Glaube, der sich entrüstet gegen solche Verhöhnung wehrte, wurde alsbald durch wunderbare Vorgänge in Kraft und Zähigkeit bestärkt. So fand man in einer Ortschaft Namens Tartanedo in jenen Tagen in irgend einer schmutzigen Ecke ein Stück Leinwand, in das die Lutheraner Bruchstücke einer geweihten Hostie eingewickelt hatten. Diese sieben Teilchen hinterliessen in dem Tuche ebensoviele kleine Blutflecken, die trotz emsigen Waschens nicht zu entfernen waren. Wenn nun ein Mann vom Ansehen und Einfluss eines Marqués de San Phelipe hinging, sich das Wunder besah und gläubigen Sinnes das zur Reliquie gewordene Tuch küsste (*Comentarios* II, 34), so ist, wie immer man über diese Dinge heute denken

(1) Targe, *Histoire de l'avènement*, V, 445.

mag, jedenfalls daraus zu ermessen, wie tief Grimm und Erbitterung über solche Schmach im eigenen Lande in das Herz eines Volkes sich einzufressen fähig war, das, wie Targe so treffend sagt, den Namen eines katholischen als Ehrentitel betrachtete, und welch gewichtigen Einfluss eine derartige seelische Erregung auch auf das politische Verhalten ebendieses Volkes zu gewinnen fähig war.

Hören wir zur Bestätigung die Verse von ein paar Flugschriften. Eine Blindenromanze [1] erzählt :

El Cuerpo de Christo ha estado
Arrojado en los arroyos,
Y puesto en venta en el campo
De exercito de demonios.
Los Calizes y Patenas,
Las ampollas de los Olios,
Vendidas por las plaçuelas
Con admiracion de todos.
Donzellas, viudas, casadas,
Forçadas por sus arrojos,
Y las Iglesias violadas
Con actos escandalosos.

Der angebliche Brief einer *verrückten Magdalena* [2], ein Pseudonym, unter dem sich eine der gewandtesten Federn unter den damaligen Flugblattdichtern verbirgt, apostrophiert den unseligen Gegenkönig wie folgt :

Los Templos han profanado
Tus soldados y tus gefes,
vnos por executarlo,
y otros porque lo consienten.
En Foncarral al Sagrario
acometieron aleves,
y las Sacrosantas Formas
las arrojaron crueles.

[1] *Romance de los Ciegos de Madrid...* Siehe Anhang Nr. 13.
[2] *Carta que escrive... Magdalena la Loca...* Siehe Anhang Nr. 5.

Carlos, Carlos, què es aquesto?
assi agravias tu progenie?
assi el fervor de tu estirpe
con consentir esto ofendes?
Si assi permites deslustren
los barbaros a los fieles,
teme en Dios presto el castigo,
si en Phelipe no lo temes.

Ein weiterer fingierter Brief des Königs von Rom [1] macht dem armen Erzherzog folgende Vorwürfe :

Pero tu por tu ignorancia,
O por mal acconsejado,
Has profanado los Templos,
Donde Dios es adorado.
Los Calizes y Copones
Dizen que han sido robados
Arrojando por los suelos
A Christo Sacramentado.
Los Sacerdotes de Dios,
Desnudos y maltratados,
Han dado gritos al Cielo,
Y esto va todo a tu cargo.

Voll warmherziger Eindringlichkeit ruft eine durch Reinheit des Versmasses und edle Zucht der Sprache bemerkenswerte Romanze, die sich selbst *Klage über Spaniens Saumseligkeit* nennt [2], den König auf, der häretischen Knechtschaft ein Ende zu machen und den Verräter samt seiner Brut mit Feuer und Schwert zu vertilgen. Und vollends eine Klage- und Bittschrift an Philipp V. verwendet ihre sämtlichen 37 Strophen darauf, ihn zu beschwören, er möge Madrid aus den Händen der tempelschänderischen Lutheraner und ihres Führers, des abtrünnigen Oesterreichers, befreien [3]. Zahlreiche ähnliche

[1] *Carta que escrive el Rey de Romanos...* Siehe Anhang Nr. 26.
[2] *Quexas de la tibieza...* Siehe Anhang Nr. 12.
[3] *Clamores, lagrimas y suspiros...* Siehe Anhang Nr. 14.

Beispiele besagen mit anderen Worten dasselbe. Das eine zweifache Leitmotiv aber ist ihnen allen gemeinsam: die häretische Schmach schreit zum Himmel, und schuld an allem ist Karl der König von Englands Gnaden, Karl der Apostat, Karl der Häretiker.

Unsere Romanze mit den Dramentiteln nimmt insofern einen besonderen Platz im Kreise dieser streitbaren Rufer ein, als sie die beiden Kardinalpunkte, den Protest gegen die Häresie und die Bezeichnung des Hauptschuldigen, besonders wirksam zu gruppieren weiss: das Eine an den Anfang des Sündenregisters der feindlichen Eindringlinge (Vers 73), das Andere an den Schluss des Lobspruchs auf Philipp V. (Vers 170).

Was lehrt nun aber der ganze einhellige Chor der eifrigen Flugblattdichter? — Ich meine, das Folgende.

Das schmachvolle Treiben der alliierten Truppen in den besetzten kastilischen Orten, insbesondere ihre Kirchenschändung und Priesterhetze, traf den Spanier an seiner empfindlichsten Stelle, rührte mit roher Hand an seinen seelischen Lebensnerv. Die rasende Erbitterung hierüber war der Sturmwind, der das züngelnde Flämmchen der Unzufriedenheit zur wabernden Lohe des Aufstandes entfachte. Wäre der Oesterreicher mit katholischen Truppen ins Land gezogen, die es vermieden hätten, den Spanier in seinen heiligsten Gefühlen zu verletzen, so ist es sehr fraglich, ob das Band, das die Nation dynastisch und gefühlsmässig mit Oesterreich verknüpfte, sich nicht auch in Kastilien als das stärkere erwiesen hätte. Sobald aber der Makel des Häretikers an Karls Namen klebte, war es beim echten Spanier für ihn vorbei. *Herege* war letzten Endes das Zauberwort, das dem Habsburger die Sympathien auch der Zweifler und Schwankenden nahm, das auch den letzten Kastilier in die Reihen der Bourbonisten trieb. Ein *Herege* aber war er in den Augen des Volkes erst richtig durch das schamlose Treiben seiner Hilfsvölker geworden. Das predigen diese Flugschriften alle, und in ihrem Kreise nicht zuletzt

der *Romance de titulos de comedias*, laut genug für hörende Ohren [1].

Soll ich kurz resümieren? Die Bedeutung der Romanze als geschichtliches Dokument beruht in ihrer Zugehörigkeit zu jenen Flugschriften der Jahre kurz vor und nach 1711, die mit begeisterter Einmütigkeit die Stimmung des kastilischen Volkes für und wider König und Gegenkönig, und die Gründe für diese Stimmung zu lebendigem Ausdruck bringen.

6. DIE ROMANZE ALS LITERARHISTORISCHES DOKUMENT.

Die Verwendung von Dramentiteln zu Versspielereien setzt in der spanischen Dichtkunst zugleich mit der beginnenden Hochblüte der eigentlich nationalen comedia, also etwa mit dem Auftreten des Lope de Vega ein. Was seine Vorgänger, ein Encina, Naharro, Rueda und Zeitgenossen ihren Schauspielen zur Benennung und Aufschrift gaben — man erinnere sich an die *Florisea*, *Policiana*, *Selvagia*, an die *Serafina*, *Enfrosina*, *Lena*, an die *Farsa del mundo* und die *Egloga real*, an die *Comedia llamada Tidea* und die *Comedia intitulada Thesorina* — das hätte sich in seiner naiven Ausdruckslosigkeit zu solcherlei jeux d'esprit wenig geeignet. Erst als die Titel zu kurzen, einprägsamen Wortgruppen oder Sätzen wurden — man denke an klassische Muster wie *Amar sin saber a quién* oder *El Médico de su honra* — konnte ein erfinderischer Geist wie Lope auf die Idee geraten, in den Verstext einer Loa sacramental einige 86 Dramentitel hineinzukomponieren, um solcherart

[1] Wer geneigt ist, den hier in Erscheinung tretenden Charakterzug des spanischen Volkes zu bezweifeln, oder auch nur seine Kraft zu unterschätzen, der mag sich beispielweise von H. Th. Buckle, *Geschichte der Civilisation in England, deutsch von A. Ruge*, Band 2, Leipzig 1874, pag. 85, eines Besseren belehren lassen. Buckle, der bekanntlich alle europäischen Kulturnationen in seinen Betrachtungskreis zieht, hat den Geist Spaniens im grossen und ganzen richtig erfasst und überall da, wo ihm nicht protestantischer Fanatismus das Auge trübt, auch zutreffend beurteilt.

con títulos de comedias
curiosamente juntadas

neue und durch ihre Absonderlichkeit überraschende Wirkungen bei seinen Zuhörern zu erzielen. Im Laufe der Zeit fand man, dass dieser poetische Trick sich auch auf Liebeslyrik und erzählende Dichtung, auf Romanzen und versifizierte Nekrologe, auf akademische Preisgedichte, politische Flugblätter und sogar auf die Prosa von Briefen anwenden liesse, und so entstand jene Gruppe von Verskünsteleien, die man kurz mit *Piezas de títulos de comedias* bezeichnet hat und die in ihrer Technik allzu oft eintönig und kunstlos, in ihrer tendenziösen Verwendbarkeit aber um so unerschöpflicher waren.

Für den modernen Leser sind sie, nicht minder wie etwa die Disparates, die Echospiele und die Sonett-Sonette, zo ziemlich jeden gefühlsmässigen Reizes bar [1]. Indes ist in anderer Hinsicht ihr Wert erheblich gestiegen : sie bieten nämlich dem Literarhistoriker eine je nach Umständen mehr oder weniger reiche Quelle von bibliographischen und chronologischen Daten für die Geschichte der comedia selbst. So stellt z. B. Menéndez y Pelayo der schon erwähnten Loa sacramental des Lope de Vega folgendes Zeugnis aus : *Admitida la autenticidad del documento (y no tenemos indicio alguno de que la atribución sea falsa), hay que considerar esta loa como un documento bibliográfico de singular importancia. Todas las comedias que en ella se citan tienen que ser anteriores a* 1635, *año de la muerte*

[1] Immerhin macht Restori in seinem gleich zu zitierenden Buche (pag. 3) folgenden Unterschied : *Incontriamo poesie e produzioni ove l'artificio è così dissimulato e i tratti di spirito così naturali, da potersi leggere con vero diletto ; ma il più delle volte si attortiglia e si tira il periodo, per infilarci i titoli, così affannosamente ch'è una pietà.* Farinelli ist in seinem Urteil (*Archiv* CXIII, 233, genaueres Zitat später) über den literarisch-künstlerischen Wert der *Piezas* gar zu hart. Er vergisst, dass die Auswahl der verfügbaren Titel ungeheuer gross war, und infolgedessen die Beengung und Beschränkung der dichterischen Phantasie auf ein Minimum zusammenschrumpfte.

de Lope [1]. Natürlich wechselt Wert und Bedeutung dieser Titel-Florilegien, je nachdem sie mit Sicherheit oder nur annähernd datiert zu werden vermögen und eine grössere oder kleinere Ausbeute an Dramentiteln enthalten.

Nicht weniger als 22 Dokumente dieser Art, die sich über die Jahre 1602 bis 1786 verteilen und insgesamt 1215 verschiedene Dramentitel verwerten, wurden seinerzeit von Antonio Restori zusammengetragen und mit grossem Geschick ausgebeutet [2]. Merkwürdigerweise ist in diesem Material gerade die Romanze äusserst spärlich vertreten. Eine einzige solche und zwar politisch-satirischen Charakters, den Jahren 1670-75 entstammend, liess sich in einer Handschrift der Madrider Nationalbibliothek (M-78, fol. 78) auffinden. Von einer anderen aus dem Jahre 1669 bringt lediglich Barrera [3]

[1] *Obras de Lope de Vega publicadas por la R. Academia Española.* Bd. 3, Madrid 1893, p. XX der Einleitung. Vgl. auch *Teatro antiguo español* Bd. 2, Madrid 1917, p. 176. Dort bieten die von Restori gesammelten Stellen immer noch die einzige Möglichkeit einer annähernden Datierung des *Cada qual lo que le toca* von Francisco de Rojas Zorilla.

[2] *Piezas de Titulos de comedias. Saggi e documenti inediti o rari del teatro spagnuolo dei secoli XVII e XVIII. Messina, Vincenzo Muglia editore,* 1913. *Tirato a* 150 *esemplari.* 283 S. 8°. Farinelli hat in einer Rezension des Buches, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen,* Bd. 113 (1904) S. 233-238, noch weitere vier solcher Piezas nachgewiesen, von denen zwei handschriftlich im British Museum liegen. Ich selbst kann zu diesem Material ausser der Romanze, der die gegenwärtige Studie im Besonderen gilt, noch zwei andere derartige, bis jetzt unbekannt gebliebene Dichtungen namhaft machen. Die eine, in redondillas, ist hier im Anhang unter N° 35 aufgeführt; die andere, mit dem Titel *La gran comedia de la Torre de Babel y confusa Babilonia que se representa en Madrid con titulos de comedia,* befindet sich handschriftlich im Besitz der Hofbibliothek zu Wien (*Cod* 9939 [*Rec.* 1920.4] N° 21). Sie beginnt : *El esclavo en grillos de oro — el rey,* und schliesst : *La Traxedia mas lastimosa — la monarquia.* Da sie nur zwei Seiten umfasst, so ist es entweder keine comedia, oder nur ein Bruchstück davon, oder aber es liegt ein Versehen des gedruckten Wiener Handschriftenkataloges vor (*Tabulae Codicum mss. praeter graecos et orientales in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum, edidit Academia Caesarea Vindobonensis,* Vol. 6, p. 111-12).

[3] *Catálogo,* p. 558, sub *Lises de Clodoveo.*

eine ebenso kümmerliche wie unsichere Notiz, während eine angebliche dritte, von Gallardo [1] als *Romance de titulos de comedias* notierte, in Wirklichkeit in redondillas abgefasst ist. Nichts berechtigt zu der Annahme, dass gerade die Romanzenstrophe besonders selten zur Spielerei der poetischen Dramenlisten verwendet worden wäre. Der Grund für das spärliche Vorkommen solcher Romanzen liegt vielmehr nur in der Art ihrer Vervielfältigung: die fliegenden Blätter (pliegos sueltos), auf denen sie gedruckt und verbreitet wurden, waren nur allzuleicht dem Untergange preisgegeben. Im Hinblick auf den Wert, den jedes noch erhaltene Restchen der nahezu verschwundenen Gattung der *Romances de titulos de comedias* hat, verdient unser Text auch als Dokument dieser Art, d.h. vom literarhistorischen Standpunkt aus, eine ausführliche Würdigung.

Zunächst folgen, um über die Art der Titelauswahl, über chronologische und sonstige Fragen Auskunft zu ermöglichen, in zwei Listen die in der Romanze verwendeten comedias nach Titeln und nach Verfassernamen.

a) Dramen [2].

Abraham castellano (Vers 156) von Juan Claudio de la Hoz y Mota.
Afectos de odio y amor (140) von Calderon de la Barca.
Alcalde de Zalamea, o el garrote mas bien dado (96) von Calderon de la Barca.
Aman y Mardoqueo, o la horca para su dueño (100) von Felipe Godinez [3].
Amazonas de España (116) von José de Cañizares.
Amigo, amante y leal (152) von Calderon de la Barca.

[1] *Ensayo de una biblioteca*, IV, 587.

[2] Aus den 50 Titeln im Verstext sind hier 56 geworden, weil bei einigen von ihnen die Romanze bloss den Nebentitel gibt, während man das einzelne Stück hier nur unter seinem Haupttitel suchen wird. Die Zahl in Klammern verweist auf den Vers.

[3] Vgl. *Modern Language Review* II, 332.

Amparar al enemigo (60) von Antonio de Solis y Rivadeneira.
Andar la de Mazagatos (132). Verfasser unbekannt, Text nicht nachweisbar. Vergleiche den Kommentar zu Vers 132.
Armas de la hermosura (72) von Calderon de la Barca.
A un tiempo rey y vasallo (36) von unbekannten Tres Ingenios [1].
Cada cual a su negocio (120) von Jerónimo Cuellar.
Cadenas del demonio (20) von Calderon de la Barca.
Caer para levantar (160) von Jerónimo de Cancer y Velasco, Juan de Matos Fragoso und Agustin Moreto y Cavana.
Cisma de Inglaterra (112) von Calderon de la Barca.
Cubo de la almudena (168) von Calderon de la Barca.
Darles con la entretenida (*Diego Garcia de Paredes*) *o el valor no tiene edad, y Sanson de Extremadura* (184) von Luis de Belmonte Bermudez [2].
Desagravios de Cristo (172) von Alvaro Cubillo de Aragon.
De una causa dos efectos (144) von Calderon de la Barca.
Dos estrellas de Francia (188) von Manuel de Leon Marchante und Diego Calleja.
Escandalo de Grecia (76) von unbekanntem Verfasser [3].
Esclavo en grillos de oro (28) von Francisco Antonio de Bances Candamo.
Esclavo de Maria (192) von Juan Bernardino Rojo.
Exaltacion de la cruz (176) von Calderon de la Barca.
Fe se firma con sangre (148) von Antonio de Zamora.
Fuerza de la ley (48) von Agustin Moreto y Cavana.
Garrote mas bien dado, siehe : *Alcalde de Zalamea.*
Gran Taborlan de Persia, siehe : *Vaquero emperador* und *Villano gran señor.*
Hombre pobre todo es trazas (124) von Calderon de la Barca.
Horca para su dueño, siehe : *Aman y Mardoqueo.*
Jueces de Castilla (84) von Agustin Moreto.
Juramento ante Dios (8) von Jacinto Cordero.
Lealtad no tiene sexo (4). Verfasser unbekannt, Text nicht nachweisbar.
Lo que son iuicios del cielo (24) von Juan Pérez de Montalban [4].
Mas impropio verdugo (92) von Francisco de Rojas Zorilla.
Mejor padre de pobres (164) von Juan Pérez de Montalban.
Milagrosa eleccion (12) von Felipe Godinez.

---

[1] Zwei andere Stücke desselben Titels, das eine nur handschriftlich, das andere gar nicht erhalten, werden Belmonte und Cañizares zugeschrieben.

[2] Von Schaeffer I, 297 dem Luis Vélez de Guevara zugeschrieben.

[3] Von Restori bereits für die Zeit vor 1710 festgestellt. Anscheinend mit Unrecht Calderon zugeschrieben. Schaeffer II, 60-61.

[4] Vgl. *Revue des langues romanes* 1898, pag. 138; *Modern Language Review* III, 44.

Montes de Sopetran (68). Autor und Text nicht nachweisbar [1].
Niñeces y primer triunfo de David (56) von Manuel Antonio de Vargas.
Obrar bien, que Dios es Dios (196) von Juan Pérez de Montalban.
Ocasion hace al ladron (80) von Agustin Moreto y Cavana.
Perdida de España (108) von Juan Velasco y Guzman [2].
Peor está que estaba (128) von Calderon de la Barca.
Postrer duelo de España (136) von Calderon de la Barca.
Principe demonio, y Rey angel de Sicilia, o el diablo de Palermo (16) von Juan Antonio de Mojica.
Principe perseguido (52) von Luis de Belmonte Bermudez, Antonio Martinez de Meneses und Agustin Moreto y Cavana.
Prudente Abigail (180) von Antonio Enriquez Gomez.
Rendirse a la obligacion (200) von Diego und José de Figueroa y Córdoba.
Rey angel, siehe : *Principe demonio.*
Saber del mal y del bien (32) von Calderon de la Barca.
Segundo Scipion (40) von Calderon de la Barca.
Triunfos de amor y fortuna (44) von Antonio de Solis y Rivadeneira.
Un bobo hace ciento (104) von Antonio de Solis y Rivadeneira [3].
Valiente justiciero (64) von Agustin Moreto y Cavana.
Valor no tiene edad, siehe : *Darles con la entretenida.*
Villano gran señor y Gran Tamerlan de Persia (88) von Francisco de Rojas Zorilla, Gabriel de Roa und Jerónimo de Villanueva.
Vaquero emperador, y Gran Tamerlan de Persia (88) von Juan Bautista Diamante, Juan de Matos Fragoso und Andres Gil Enriquez.

b) Autoren.

Bances Candamo, Francisco Antonio de (1662-1704) : *Esclavo en grillos de oro.*
Belmonte Bermudez, Luis de (um 1587- um 1650) : *Darles con la entretenida. Principe perseguido.*
Calderon de la Barca (1600-1681) :

[1] Es lag nahe, die *Montes de Sopetran* mit den bei Barrera, p. 589 angeführten *Valles de Sopetran* zu identifizieren. Doch ist hier Vorsicht am Platze. Farinelli war allzu rasch bereit, einen *Principe tonto* unbekannten Inhalts und Verfassers durch Lopes *Principe ignorante* zu ersetzen, während Restori selbst für das erstere Stück nachträglich den Leyva Ramirez de Arellano festzustellen vermochte.

[2] Vgl. *Modern Language Review* III, 49.

[3] Vgl. *Revue des langues romanes* 1898, p. 138.

Afectos de odio y amor.
Alcalde de Zalamea.
Amigo, amante y leal.
Armas de la hermosura.
Cadenas del demonio.
Cisma de Inglaterra.
Cubo de la Almudena.
De una causa dos efectos.
Exaltacion de la cruz.
Hombre pobre todo es trazas.
Peor está que estaba.
Postrer duelo de España.
Saber del mal y del bien.
Segundo Scipion.

Calleja, Diego († um 1700) : *Dos estrellas de Francia.*
Cancer y Velasco, Jerónimo de († 1655) : *Caer para levantar.*
Cañizares, José de (1676-1750) : *Amazonas de España.*
Cordero, Jacinto (1606-1646) : *Juramento ante Dios*
Cubillo de Aragon, Alvaro (um 1600- um 1660) : *Desagravio de Cristo.*
Cuellar, Jerónimo de (um 1650) : *Cada cual a su negocio.*
Diamante, Juan Bautista (um 1630- um 1700) : *Vaquero emperador.*
Enriquez, Andres Gil (um 1670) : *Vaquero emperador.*
Enriquez Gomez, Antonio (um 1600- um 1660) : *Prudente Abigail.*
Figueroa y Cordoba, Diego und José (um 1650) : *Rendirse a la obligacion.*
Godinez, Felipe (um 1630) : *Aman y Mardoqueo. Milagrosa eleccion.*
Hoz y Mota, Juan Claudio de la (um 1640- um 1709) : *Abraham castellano.*
Leon Marchante, Manuel de (geb. 1620) : *Dos estrellas de Francia.*
Martinez de Meneses, Antonio (geb. 1608) : *Principe perseguido.*
Matos Fragoso, Juan de (um 1610) : *Caer para levantar. Vaquero emperador.*
Mojica, Juan Antonio de (Lebensumstände unbekannt; Barrera p. 261) : *Principe demonio.*
Moreto y Cavana, Agustin (1618-1659) :

Caer para levantar.
Fuerza de la ley.
Jueces de Castilla [1].
Ocasion hace al ladron.
Principe perseguido.
Valiente justiciero.

[1] Eine comedia mit dem Titel *Los Jueces de Castilla* ist auch von Lope de Vega vorhanden ; jedoch besteht kein Grund anzunehmen, dass der Romanzendichter, der bei Moreto neben fünf anderen brauchbaren Titeln auch diesen fand, nun gerade das Stück Lopes gemeint haben sollte, von dem er sonst keinen einzigen Titel entlehnte.

Pérez de Montalban, Juan (1602-1638) :
Lo que son juicios del cielo.
Mejor padre de pobres.
Obrar bien, que Dios es Dios.
Roa, Gabriel de (um 1630) : *Villano gran señor.*
Rojas Zorilla, Francisco de (1607- um 1660) :
Mas improprio verdugo.
Villano gran señor.
Rojo, Juan Bernardino (Barrera p. 343 : *Este autor escribió a principios del siglo XVIII*) : *Esclavo de Maria.*
Solis y Rivadeneira [1], Antonio de (1610-1686) :
Amparar al enemigo.
Triunfos de amor y fortuna.
Un bobo hace ciento.
Vargas, Manuel Antonio de (um 1650) : *Niñeces y primer triunfo de David.*
Velasco y Guzman, Juan (Lebensumstände unbekannt; Barrera, p. 460, Paz y Mélia, p. 714) : *La perdida de España.*
Villanueva, Jeronimo de (Lebensumstände unbekannt; Zeitgenosse von Rojas Zorilla) : *Villano gran señor.*
Zamora, Antonio de (um 1660- um 1730) : *Fe se firma con sangre.*

Die Art der Titelauswahl steht a priori unter dem Zwang einer bestimmten Idee (Schilderung der politischen Lage und Huldigung an das Herrscherpaar). Ob bei der Abfassung der 200 Verse die einzelnen Gedankengänge des Gedichtes oder die Zusammenstellung der *titulos de comedias* das Primäre war, darüber liesse sich recht verschiedener Ansicht sein. Die zahlreichen, sicher nicht immer beabsichtigten Reime auf die Endsilben der Dramentitel lassen zunächst auf das Letztere schliessen. Die Frage ist indes nicht wesentlich. Man kann, auch ohne über sie zu disputieren, der Art der Titelauswahl ein besonderes Gesicht abgewinnen, sobald man sich folgendes vergegenwärtigt. Die Geschichte der klassischen comedia zerfällt in zwei Gruppen, die sich um die Namen von Lope de Vega und Calderon de la Barca sammeln. Die erstere hatte um die Mitte des 17. Jahrhunderts so ziemlich ihre Zeit hinter

[1] Vgl. D. E. Martell, *The dramas of Don Antonio de Solís y Rivadeneyra. Philadelphia* 1902.

sich, die zweite sah ihren Niedergang etwa mit dem Ende des Jahrhunderts zusammentreffen. Beide gehörten sie schon, die erste völlig, die zweite nahezu, der Vergangenheit an, als der unbekannte Verskünstler seine Romanze schuf, während die neue Schule, die der afrancesados, deren Führer Nasarre, Montiano und Moratin werden sollten, noch im Schosse der Zukunft lag. Das Jahrhundert von Spaniens tiefster Erniedrigung für sein Schrifttum und insbesondere für seine dramatische Kunst war eben erst angebrochen. Da ist es nun von besonderem Interesse, zu sehen, wie der politische Romanzendichter des Jahres 1711 aus dem Dramenschatze des verflossenen Jahrhunderts wählt, nicht im Einzelnen zwar, denn er wandert immerhin eine durch seine patriotischen Ideengänge gebundene Marschroute, wohl aber mit Bezug auf die grossen Entwicklungsperioden seines nationalen Dramas, die ihm als solche übrigens gar nicht zum Bewusstsein gekommen zu sein brauchen. Das Resultat ist verblüffend. Von den 50 Titeln, die er braucht, holt er sich nur 9 aus dem Dramenschatz der Gruppe um Lope de Vega [1], davon nicht ein einziges vom Fenix de los ingenios selbst, nicht ein einziges von den rund 1500, die ihm nachgesagt werden. Die übrigen 41 liefert ihm ohne vieles Suchen die Schule Calderons, darunter nicht weniger als 14 der Meister selbst. So sehr war also das ungeheure Lebenswerk Lopes und seiner Anhänger, das fast ein halbes Jahrhundert lang das spanische Volk in Atem gehalten hatte, schon in Vergessenheit geraten, so gründlich war es von der neuen Art der Calderonianer, die selbst schon gleichsam nur mehr aus der Vergangenheit her wirkte, erstickt und überwuchert worden.

Der innere Beweis für diese Möglichkeit ist durch die Eigenart der spanischen comedia selbst geliefert. Sie, die von Lope

[1] Ihr gehören aus der obigen Autorenliste an : Belmonte Bermudez, Cancer y Velasco, Godinez und Pérez de Montalvan.

mit einem Schlage aus dem Nichts geschaffen, innerhalb eines Jahrhunderts zu glänzender Blüte emporstieg, um mit Calderons Tode gleichsam über Nacht zu zerfallen, trug den Keim ihres raschen Niedergangs in sich selbst. Sie war den Spaniern niemals das, was sie seit dem 19. Jahrhundert für einen kleinen Kreis europäischer Dichter, Literaten und Gelehrter wurde: ein Lesedrama. Sie konnte also nur so lange populär sein, als sie von der Bühne aus wirkte, und das letztere wiederum nur so lange, als sie durch stets neue Reize oder durch die Namen ihrer Verfasser Zugkraft behielt. Nur unter dieser Voraussetzung war es möglich, dass die Schule Calderons die gesamte Lopesche Dichtersippe so rasch und gründlich von der Bühne und damit aus dem Gedächtnis des Publikums verdrängte, dass der anonyme Romanzenschmied von 1711 kaum mehr ein paar Titel von ihr kannte oder als bekannt voraussetzen durfte.

Als äusserliches Merkmal dieser Entwicklung ist die Titelwahl unserer Spätromanze von grosser Anschaulichkeit. Sie bildet überdies eine wertvolle Ergänzung zu dem, was in dieser Beziehung aus Restoris Material zu schliessen ist [1] und was uns die Erscheinungsjahre von Lopes gedruckten Werken zur gleichen Sache sagen [2]. Sehr beachtenswert ist ausserdem,

[1] In den von Restori gesammelten Texten ist Lope nach 1648 überhaupt nicht mehr genannt. Sein Todesjahr war 1635.

[2] Die 28 Partes seiner Comedias (einschliesslich der sog. *Extravagantes*) verteilen sich auf die Zeit von 1604 bis 1647. Die paar Bände der *Diferentes Autores*, die noch Stücke von ihm enhalten, reichen bis 1652. Von der grossen, die ganze zweite Hälfte des 17. Jahrhunderts beherrschenden Sammlung der *Mejores Ingenios* aber bringt nur mehr der 3. Band (1653) eine wesentliche Auswahl von Lopedramen, während sie in den übrigen Bänden nur noch vereinzelt und oft mit anderen Verfassernamen auftauchen. Nach etwa 100-jähriger Pause erst wagt sich wieder eine grössere Ausgabe von Lopes Werken hervor (Madrid 1776-79, 21 vols.), die jedoch vorwiegend nicht dramatischen Werken gewidmet ist und an Dramen nur die *Dorotea*, 11 comedias und 12 Autos enthält.

dass eine mit unserer Romanze ziemlich gleichzeitige, ähnliche Dichtung in redondillas genau dieselben Eigentümlichkeiten der Titelwahl zeigt, wie die Romanze selbst. Es ist die bereits genannte *Carta segunda en que continua Luis Perez el Gallego al amigo ausente* etc. [1]. Ich liess mich die Mühe nicht verdriessen, ihre Titel genau durchzuprüfen, und kam zu folgendem Ergebnis : von den 50 in ihr genannten Dramen sind 3 nach Autor und Inhalt nicht mehr nachweisbar; unter den übrigen ist keines von Lope de Vega, nur 4 aus der Schule Lopes, dagegen 13 von Calderon und 30 aus dem Calderonschen Dichterkreis.

Das wäre das eine positive Ergebnis der literarhistorischen Kritik unserer Romanze. Als anderes wird man billig von ihr erwarten, dass sie sich als bibliographisch-statistisches Dokument erweise, das heisst, dass sie es ermögliche, eine mehr oder minder grosse Anzahl von bekannten comedias zeitlich ungefähr zu fixieren, und von neuen, unbekannten den Titel festzustellen. In dieser Hinsicht bleibt sie indes wenig ergiebig, weil eben zu der Zeit, wo sie entstand, das spanische Drama auf einem toten Punkt seiner Entwicklung angelangt war. Die Hochflut der klassischen comedia war verebbt, die neue Formel nach französischen Muster noch nicht erprobt. So konnte der Romanzendichter zumeist nur aus Autoren schöpfen, die schon tot waren [2], bei denen es also keinen Sinn hat, festzustellen, diese oder jene comedia sei, wie ihre Erwähnung in der Romanze dartue, vor 1711 verfasst worden. In ein paar anderen Fällen, wo die zeitliche Fixierung eines Stückes durch unsere Romanze von Wert gewesen wäre, zeigte sich, dass Restori in seinem reichhaltigen Material bereits frühere Daten gefunden hatte. Lediglich bei den drei Dramen : *El Abraham castellano* von Juan Claudio de la Hoz y Mota,

[1] Siehe Anhang Nr. 35.
[2] Vergleiche die der Autorenliste beigegebenen Jahreszahlen.

El esclavo de Maria von Juan Bernardino Rojo, und *Fe se firma con sangre* von Antonio de Zamora, ist 1711 als Grenzjahr der Abfassung insoferne von Bedeutung, als man von der Biographie der drei Autoren nur weiss, dass sie etwas vor und nach 1700 gelebt haben [1]. Schliesslich mögen die drei nach Inhalt und Verfassernamen verschollenen comedias, deren Titel sich ergaben, hier noch einmal im Zusammenhang genannt werden. Es sind : *Andar la de Mazagatos* ; *La lealtad no tiene sexo*; *Los montes de Sopetran.*

7. ANHANG.

Die sämtlichen Flugblatt-Texte, die ich in der vorliegenden kleinen Studie verwertet habe, und noch ein paar Dutzend ähnliche befinden sich im Besitze der Münchener Hof- und Staatsbibliothek, wo sie unter der Signatur 4° *P.o.hisp.* 80 eine eigene kleine Sammelgruppe von Broschüren bilden. Als Ganzes betrachtet, haben sie genau wie der zu ihnen gehörige *Romance en titulos de comedias* einen geschichtlichen und einen literarhistorischen Wert. Einerseits geben sie ein anschauliches Bild von dem politischen Empfinden eines wesentlichen Teiles der spanischen Nation während der ersten paar Jahrzehnte von Philipps V. bewegter Regierungszeit, andererseits sind sie charakteristische Beispiele von Verskunst, Technik und Gedankensphäre der in Spanien allzeit hochgehaltenen und mit Eifer gepflegten, echt volkstümlichen Flugblatt-Poesie. Ich habe es daher nicht für unnütz gehalten, dem Leser anhangsweise die ganze Liste im Zusammenhang vorzuführen. Im Ganzen sind es 62 Nummern. Die Reihenfolge der Zählung im Katalog nimmt auf Chronologie und inhaltliche Zusammengehörigkeit keine Rücksicht, sondern fügt die einzelnen Broschüren aufs Geratewohl aneinander. Ich habe sie im folgenden, so gut ich konnte, geordnet und verschiedene nicht zur Sache gehörige weggelassen. Die Versmasse wechseln; Romanzenstrophe, redondillas und decimas herrschen vor.

[1] Zu Hoz y Mota vide Ticknor, Deutsche Ausgabe II, 70, Anm. 3; Barrera p. 186; Schaeffer II, 240; Cejador y Frauca, *Historia* V, 297; *Bibl. de Aut. Esp.* 49. Zu Rojo vide Barrera p. 343; Cejador VI, 28. Zu Zamora vide Ticknor II, 77, Anm. 1; Barrera p. 502; Schaeffer II, 290; Cejador V, 294. Das Stück *Fe se firma con sangre* ist im *Catálogo* von Moratin (*Biblioteca de Autores españoles* II, 327) erwähnt. Da derselbe nur Dramen enthält, die zwischen 1700 und 1825 entstanden sind, so ergibt sich, dass *Fe se firma con sangre* zwischen 1700 und 1711 abgefasst worden sein muss.

Erste Gruppe.

1. *Carta que escrive un amigo afecto, leal vassallo de su Rey y señor Phelipe V. que Dios guarde, a un intimo suyo desafecto, noticiandole lo sucedido, desde el dia que saliò su Magestad de la Corte, hasta que bolvieron a ellas sus Catholicissimas Armas.* 12 S.

2. *Carta que le escrive Geromillo de Parla a su amigo Bartolillo Cabrera, dandole cuenta de lo que ha passado en Castilla desde Agosto hasta Noviembre* 1710. Am Schluss : *Con licencia, en Madrid, año de* 1710. 4 Bl.

3. *Epistola autentica y historica al Christianissimo Luis XIV, Gran Rey de Francia, y sumario juridico de las hazañas, tuertos y derechos de las armas del señor Archiduque Carlos de Austria en su nueva venida a Castilla la Nueva, y del glorioso fin de tan gloriosa expedicion y hazañas, fecho y testificado año* 1710 *por el Doctor Perico, entre ellas, a ellas presente, Doctor en el Real Derecho del Señor Phelipe V. que Dios guarde, y publico Notario en los Catholicos Reynos.* 12 S.

4. *El Què es? de la Corte. Escrito por un Gabacho nuevo que se precia de serlo, por estar graduado de Doctor en las leyes del Amor, respecto, y lealtad, que se debe a su amado Rey y Señor natural Don Phelipe Quinto.* 4 Bl.

5. *Carta que escrive desde Vitoria Magdalena la Loca al señor Archiduque, en que le da algunos consejos como suyos para su feliz educacion.* 4 Bl.

6. *Carta nueva, respuesta que da Marica la Tonta a la que escrivio Magdalena la Loca al Señor Archiduque de Austria ; en que manifiesta con su estilo tosco, repetidas quexas, porque escrive solo por noticias, lo que passò en Madrid estos dias passados ; y le impugna su Carta, como testigo de vista, añadiendo la feliz y plausible entrada de Nuestro Rey Phelipe Quinto, que Dios guarde, el dia tres de Diziembre de este presente año, con lo demas que verà el curioso lector.* 7 S.

7. *Carta que escriven los Ciegos de Madrid a los Ciegos de la Ciudad de Sevilla, embiandoles a dezir todo lo que ha passado en esta Corte, desde el dia* 21 *de Septiembre hasta que se fueron los enemigos della.* 2 Bl.

8. *Carta de Perico el Tiñoso, Lazarillo de Toledo, para el Cura de Orcajo, su tio, en que quenta como testigo de vista las memorables hazañas del Conde de la Atalaya, y los santos hechos de sus devotos compañeros Amilithon y Eduardo, desde el dia siete de octubre en que entraron sus tropas en dicha ciudad de Toledo, hasta el dia* 28 *de noviembre que salieron, en este año de* 1710. 4 Bl.

9. *Discurso demonstrativo del error en que miserablemente viven los desafectos a nuestro verdadero Rey y Señor Phelipe V. que Dios guarde. Sacale a luz el Desengaño, Hijo legitimo de la Verdad desnuda.* 4 Bl.

10. *Papel curioso. Entre Bobos anda el Jvego, vnos muy tontos, y otros muy cverdos. Razonamiento entre vn cavallero y vna dama.* 4 Bl.

11. *Peticion lamentable al Rey nvestro Señor D. Phelipe V.* (*Qve Dios gvarde*) *Que haze vn Afectuosissimo Vasallo suyo, en medio de la captividad de la Imperial Toledo : Notada por el Real Propheta David, al Psalmo* 136 : *Super flumina Babylonis etc.* 2 Bl.

12. *Quexas de la tibieza de España, al ver tan vltrajada la fee, y elogios a su defensor Phelipe Quinto, nuestro Señor, qve Dios guarde. Romance.* 2 Bl.

13. *Romance de los Ciegos de Madrid a nuestro Rey y Señor Don Phelipe Quinto, que Dios guarde infinitos años.* 2 Bl.

14. *Clamores, lagrimas, y suspiros de Madrid al Rey nuestro Señor Don Phelipe Quinto, que Dios guarde felizes siglos, desde la cruel opression de los enemigos.* 2 Bl.

15. *Verdades solidas, acrisoladas en la lealtad española, que ofrece vn fiel Vassallo a honra y gloria de Dios N. Señor, y de N. Catholico Monarco D. Phelipe Quinto.* 2 Bl.

16. *Vozes que dicta la verdad en Desengaños, que publica la Sencillez, en la explicacion de Perico y Marica.* S. 1-8.

17. *Llantos, Regocijos y Triunfos del Rey nuestro Señor Don Phelipe Quinto, que Dios guarde, con lo sucedido en el Reyno de Valencia, desde* 20 *de Agosto de* 1710 *hasta* 19 *de Diziembre de dicho año.* Am Schluss: *En Valencia, por Antonio Bordazar, año* 1710. 8 S.

18. *Salve que reza vn fidelissimo Vassallo, qve por serlo a sv legitimo dveño estvvo presso en vna carcel, dando gracias a Nuestra Señora de Atocha, en aplauso y regocijo de la Feliz Restauracion de Madrid al apazible dominio de sus Reyes Catholicos D. Phelipe V. y Doña Maria Lvisa Gabriela por svs felicissimas y victoriosas armas. Dedicala sv avtor al R.P.D. Fr. Francisco Lozano, Prior del muy Religioso y Afectissimo Monasterio de Monges de San Basilio de esta muy Leal y Coronada Villa de Madrid.* 4 Bl. Die Anfangsverse der Strophen ergeben das spanische *Salve Regina.*

19. *Sonores Ecos que pulsa la voz de el Entendimiento para advertir al Desengaño, en el Feliz Regresso y Progressos victoriosos de nuestro Catholico Monarcha Phelipe Quinto el Animoso. D.D.P.L.D.L.E.Y.R.* 4 Bl.

20. *El Panderillo de Madrid, y la Castañeta de la Corte, con que su amante y fidelissimo pueblo celebra la Restauracion al felize y suave Dominio de su Gloriosissimo Monarca, Rey Catholico de las Españas, el Señor Don Phelipe Quinto, el Animoso, que Dios prospere.* 2 Bl.

21. *Desengaño de la Reyna Ana, Tristezas de Estanope, y lagrimas de Estaramber a la Perdida grande de su Armada, en este año de* 1710 *conseguido por las tropas de nuestro Monarcha Don Phelipe Quinto, que Dios guarde.* 4 Bl.

22. *Poesias varias hechas por vna dama de esta Corte, cuya es la obra de Titulos de Comedias, mudando metros y assumptos.* Enthält: *Sentimientos de Madrid en la ausencia de su amado Rey, y llegada del enemigo. A la quema del Alcazar de Toledo. Renombres de los desafectos de su Magestad. Dezimas a la Prision de Estanop.* 8 Bl.

Zweite Gruppe.

23. *A la solemne entrada del Señor Archiduque en esta Corte.* 2 Bl.

24. *Carta que escrivio la Señora Archiduquesa a su querido Esposo Don Carlos, Archiduque de Austria.* 2 Bl.

25. *Respuesta del Señor Archiduque a la carta de la Señora Archiduquesa, que le embiò, pidiendole se bolviesse a Barcelona, remitiendole otra de la Reyna Ana, de los suspiros y lamentos que està haziendo, despues que supo la derrota de su exercito en Castilla a onze de Diziembre del año de* 1710. 4 Bl. Auf Bl. 3v beginnen : *Lamentos y suspiros de la Reyna Ana.*

26. *Carta que escrive el Rey de Romanos a su hermano el señor Archiduque, con la noticia de su derrota en los Campos de Brihuega y Villaviciosa, traduzida de Aleman en este Romance.* 2 Bl.

27. *Proezas del señor general Guido de Estaremberg,, quando passò a Madrid a coronar por Rey al señor Archiduque Carlos de Austria.* 4 Bl.

28. *Carta de Estaremberg a Estanop, hecho prisionero en Brihuega, dandole con la entrada y la salida en Castilla. Romance zumbatico.* 4 Bl.

29. *Hazañas memorables del Brigadier de los Exercitos de su Magestad Don Joseph Ballejo, Cavallero de la Orden de Santiago.* 2 Bl.

30. *Curioso y nuevo romance, en que se expressan las gloriosas hazañas del invencible Español Don Joseph Vallejo, Coronel y Brigadier de los Exercitos del Rey nuestro Señor Don Phelipe Quinto, que Dios guarde.* 2 Bl.

31. *Carta que escrivio a Don Lvis de Narbaes, su Teniente Coronel, Don Eugenio Gerardo Lobo, en ocasion de averse separado con sus Compañias, aquel para la Andaluzia, y èl para los Montes de Toledo, le da quenta de la infelicidad de los Lugares de Bodonal y la Echosa, que le tocaron de quartel.* 2 Bl.

Dritte Gruppe.

32. *Icaro y Dedalo, Necedades de Tontos, y Avisos de Cuerdos.* 2 Bl.

33. *Entretenimientos de Valor, y Juguete de la ossadia, Romance Jocoserio.* 4 Bl.

34. *Dialogo entre Maestro y Discipulo, deseando este tener noticia de los Derechos del Señor Don Phelipe Quinto, Rey de España, y de los fundamentos que tienen los que no le quieren por Rey ; para el acierto en el dictamen, que deben formar en el tribunal de su conciencia. Trabajo que se dedica a Dios Trino y Uno, quien solo puede dar y quitar Reynos.* 4 Bl.

35. *Carta Secvnda, en qve continva Lvis Perez el Gallego al Amigo ausente, lo que va sucediendo en las felicidades de nuestro Catholico Monarca Don Phelipe Quinto, que el Cielo prospere, triunfante de sus enemigos, siguiendo su expression en el empeçado idioma de titulos de Comedias.* 7 S.

36. *Habla Don Gvindo en lengvage jocoserio, como Leal Vassallo, con el Rey Nuestro Señor, que Dios guarde, y discurre sobre los Mal Contentos.* 7 S.

37. *Coplas para Ciegos.* 8 S.

38. *El Cazador mas sabio del Christianissimo Bosqve apunta en este Romance las Experiencias de la Caça Politica a su amado Nieto el Rey N. Señor D. Felipe Quinto, que Dios guarde.* 2 Bl.

39. *Venerables Instrucciones para ser en breve tiempo gran Soldado en sincopa gran Oficial en abreviatura, y uno y otro en dipthongo ; halladas en el libro de*

memorias de vn Sargento Mayor escrupuloso, recogidas por vn Capitan, Aprendiz, Novicio, y practicadas por todo el mundo. 2 Bl. Mit. handschriftlichen Nachträgen in Versform.

40. *Nueva Relacion y curioso Romance sacado por vna Carta que vino por el Norte, en que da quenta y declara como fuè aparecido en la Isla de Escocia a tres Marineros en vna Playa, vna forma o monstruo medio de hombre, y medio de pez, el qual viendo los Marineros con disfrazadas y estrañas señales de vn Mundo, que traia en la boca, y vna Espada, y Guadaña en los manos, pies y cola de Dragon, le hablaron, y lo que les fuè respondiendo ; y lo demas que declararà el Romance. Sucediò a dos de Março de este presente año de* 1712. Am Schluss : *Con Licencia, en Madrid, año de* 1712, 2 Bl. Das angebliche (auf der Vorderseite des Druckes abgebildete) Meerungeheuer prophezeit den Friedensschluss des Erbfolgekrieges.

Ludwig PFANDL.

A SURVEY OF THE INFLUENCE
of Sir Walter Scott in Spain

I. Introductory : Spanish opinion in 1822. Scott's originality, popularity and influence : England, France, Germany, Italy, Spain. Early centres of Spanish influence. Mora on Scott (1818). The Spanish exiles in London. The *Europeo* on Scott (1823). Early translations (to 1830). Early imitations : Trueba y Cosío's imitations in English; López Soler's *Bandos de Castilla*, 1830. Translations, 1830-2 : collection by a « Sociedad de literatos » in Madrid ; collection issued by Bergnes y Cía, Barcelona.

II. Illness and death of Scott : increased and increasing interest in Spain. Obituary articles in Spanish periodicals. (Hereafter the most important translations only are recorded). Signs of a reaction. Imitations and signs of Scott's influence : *El Moro Expósito*. The important Repullés series of historical novels, by Escosura, Espronceda, Larra, Villalta, etc. Opinions on these. Recognition of Scott's importance by Rivas (1834) Cueto (1843), Milá y Fontanals (1844), and others; and by leading periodicals. Martínez de la Rosa's *Doña Isabel de Solís*, a confessed imitation (1837); Enrique Gil's *El Señor de Bembibre* (1844).

III. Later admirers and followers of Scott : Manuel Milá y Fontanals, Juan Eugenio Hartzenbusch, Francisco Navarro Villoslada; Amós de Escalante.

A BIBLIOGRAPHY OF TRANSLATIONS OF SCOTT INTO SPANISH.

ANALYSIS OF BIBLIOGRAPHICAL MATERIAL : I. By titles; II. By years; III. By Publishers; IV. By translators; V. By Sources.

This is the first of a series of studies the aim of which is to arrive at a just estimate of the literary influence of Sir Walter Scott in Spain. It serves as an introduction to the subject, its immediate purpose being historical — to cover the whole ground and to show in a general fashion that Scott was read, appreciated, criticised, attacked, translated and imitated from a date long before the outburst of Romanticism proper in Spain up to a point comparatively late in the development of the Spanish historical novel. In future papers the writers hope to develop some of the indications which will be

found in these pages, by considering Scott's influence upon the greatest individual authors and the outstanding historical novels here mentioned.

The chronological treatment has in the main been adopted as being the most proper to an historical survey of this nature.

I.

On the 16th of March, 1822, an eminently respectable periodical called *El Censor*, published in Madrid by men of good literary standing [1], contained a significant article on the Novel which may be taken as at least a tentative indication of the state of some Spanish minds with reference to the progress of literature in Europe at that time. Writing of a Spanish translation of Mme. Cottin's *Matilde* (by a certain García Suelto), the critic informs his readers that the novel has never reached the dignity of being « classical ». Rousseau's *Nouvelle Héloïse* was philosophy rather than fiction; Richardson's work was highly esteemed and interesting, but he is not reckoned among the English *classics*; *Corinne* and *Delphine* approach the perfection of the *genre*, but no writer has succeeded in raising it above the plane of pleasing frivolities abandoned to the fair sex. And yet, though the novel is an unimportant part of literature which anyone with a style and a brilliant fancy can cultivate, in *lo moral* it is all-important — more so even than poetry — because of its influence and popularity with the young. *Matilde* is to be commended upon moral grounds [2].

When this penetrating review was written Sir Walter Scott had published fourteen of his brilliant novels, the first one eight years previously, and France had known *Guy Mannering* in translation for six years. *The Lay of the Last Minstrel*, Scott's

[1] Lista, Javier de Burgos and the literary conservative Hermosilla and others. Cf. F. Blanco García, *La Literatura española en el siglo XIX*. segunda edición, Madrid, 1899, l. 397.

[2] *El Censor*, Madrid, 1820-1822, vol. XV, p. 22. Seventeen volumes of this periodical may be found in the British Museum.

first important poem, had been published in 1805, with immediate success. *Marmion* (1805) and *The Lady of the Lake* (1810) were likewise tremendously popular; but the greater brilliancy of Lord Byron's rising poetical star was good-naturedly recognised by Sir Walter, and he turned from verse to fiction [1]. The immediate success of his new enterprise is indicated by the five editions of *Waverley* in the year of its appearance, — 1814. From that time until his death in 1832 he held his contemporaries under the spell of his tales.

Sir Walter Scott was the first Romantic poet to gain the ear of the reading public of Great Britain, and his work did much to spread the spirit of Romance [2]. But, in spite of its immediate and enormous popularity, his verse was not considered an innovation. In the novel, too, the Romantic period — through Scott — witnessed a renascence; but, as in verse, so in fiction, Sir Walter seemed to his contemporaries a worker in familiar material, though the feeble work of most of his predecessors in the historical romance has long since been forgotten. For us, if not the creator of the historical novel proper, he is at least the first to bring to its composition an adequate knowledge and an artistic instinct. He combined in his novels diverse elements of excellence, which, before his time, were seldom found united. In his works the novel proper and the romance, which had long been coquetting with each other, were at last wedded [3].

On the Continent of Europe — especially in France, Germany,

[1] As was recognised in Spain. Cf. *Semanario Pintoresco* I. 109 (July 3. 1836) giving reasons for Scott's turning from verse to novel : « Pero lo que más le decidió fué la brillante aparición de Byron en la escena literaria. »

[2] Cf. T.A. Omond, *The Romantic Triumph*, Scribners, New York, 1900, pp. 6. ff.

[3] Cf. W. Raleigh, *The English Novel*, John Murray, London, 1901, pp. 276 ff. Also Omond, *op. cit.*, pp. 74, ff., who puts the case with less reserve.

and Italy — Scott's writings promptly became popular [1], his novels and Byron's poetry being commonly linked [2]. Before his advent in France, Madame Genlis had written some inferior historical novels, but the translating of Sir Walter's tales began with *Guy Mannering* a year after its appearance in English in 1815 [3], and by 1820 he was the undisputed master of the French novel, Mérimée, Vigny, Hugo, Dumas, learning from him the art of mingling truth and fantasy. He appeared at an opportune moment to satisfy the needs of the time while Romanticism was going through a period of organisation; but his success was ephemeral, lasting only about ten years. For the generation of 1830 the gods were Byron and Goethe [4].

For the German Romantics Scott was of less importance than for the French [5], possibly because the Romantic movement had lost its force in Germany before he discovered the true secret of his power. His influence is seen, however, in Hauff's *Lichtenstein* and is strong in Willibald Alexis [6]. The first notice of the Waverley novels appeared in the *Literaturblatt* of 1817, in a review of English literature; this journal continues to notice Scott thereafter, usually in a favourable spirit.

Italy, too, discovered Scott later than France. The first of his novels — *Kenilworth* (Barbieri, Milano) — was translated

[1] Cf. C.E. Vaughan, *The Romantic Revolt*, Scribners, New York, 1907, p. 87.

[2] Edmond Estève, *Byron et le romantisme français*, Paris, 1907, *passim*.

[3] M. Maigron, *Le Roman historique à l'époque romantique*. Essai sur l'influence de Walter Scott, Paris, 1898, pp. iv. ff. and 1 ff.

[4] Estève, *op. cit.*, p. 482.

[5] Karl Wenger, *Historische Romane deutscher Romantiker*. (Untersuchungen über den Einfluss Walter Scotts). Bern, Verlag von A. Francke, 1905, p. 23.

[6] Cf. Vaughan, *op. cit.* p. 88; H.A. Korff: *Scott und Alexis*, Heidelberg, 1907; H.W. Carruth: *The Relation of Hauff's « Lichtenstein » to Scott's « Waverley »*. (Pub: M.L.A. of America, XVIII,513).

in 1821. *La Biblioteca Italiana*, in announcing this translation, suggested giving all Scott's novels to the Italian public, and as a matter of fact others soon followed [1]. From 1824 to 1832 there is mention of Scott in almost every number of the journals; between 1826 and 1860 there was a swarm of imitators, great and obscure [2].

Spain, as usual, was behind the other nations. Though Scott's feudal, Tory tone must have been less dangerous in the eyes of the reactionaries of the *régime* of Ferdinand VII — and in fact we know that his name is seen in print more often and more favourably than is Byron's during this period [3] — yet even the innocuous Scott must wait long before his name becomes the household word in Spain that it was in the rest of Europe.

In the search for Sir Walter Scott's influence in Spanish literature, it will be easy to distinguish, during the earlier part of the formative period, various distinct centres of influence, — first, the exile groups (chiefly political liberals) in London or in Paris, next the more progressive Catalonians, and last of all the inland Spanish cities. Except for some not very striking mention by such writers as Mora, the article quoted from *El Censor* of 1822 might be taken as the *terminus ab quo*, for careful investigation proves that it was not sporadic or exceptional. The proof of this assertion is to be found in the chronological

[1] *Ivanhoe*, 1822; *Ufficiale di fortuna* and *Prigione di Edimburgo* in 1823; *Antiquario*, 1824; etc. *The Lady of the Lake* had been translated in 1821.

[2] Luigi Fassò : *Saggio di ricerche intorno alla fortuna di Walter Scott in Italia (Atti della R. Acc. di Torino*. 41, 1906, p. 380).

Cf. also the following :

M. Dotti : Derivazioni nei P. Sposi da Walter Scott. Pisa, Mariotti, 1900 (Cfr. Rassegna Bibliog. Lett. Ital. IX, 338).

L.M. Capelli: La maggior fonte letteraria dei P. Sposi (Walter Scott). Novara, Miglio, 1903.

G. Agnoli : Gli Albori del romanzo storico e i primi imitatori di W. Scott. Piacenza, Arti Grafiche, 1906.

[3] See *Revue hispanique*, XXIII., pp. 346. ff.

study — now to be undertaken — of opinion in periodicals, translations of the works of Scott, and the gradual development of that type of historical novel which is peculiarly his own.

The first reference to Scott which we have found in Spain is a commonplace second-hand opinion in José Joaquín de Mora's *Crónica científica y literaria* (1817-20) for 1818. At the time when it was written Mora's opinions of Sir Walter Scott were scarcely more complimentary to the novelist than were his views on Romanticism. But a perusal of the *Crónica* will suggest that possibly that great antagonist of the new school knew as little of Scott as he thought of him. In any case he refers to him only as a poet and he scarcely mentions him in comparison with Byron or Ossian. The only notice of Scott in the whole journal is the following translation from the Frenchman Malte-Brun [1] :

« He aquí una revista de poetas ingleses hecha por el romántico Malte-Brun : « Scott, que compone tantas epopeyas cuantas quieren comprarle los libreros a 24 reales cada verso; Scott, mal apellidado el Ariosto Escocés, no tiene más que cierta facilidad trivial y sin originalidad : el elegante y puro Campbell toca con demasiada timidez su lira armoniosa; Wordsworth, descriptor eterno, se arrastra en pos de la naturalidad, y sólo da con la insipidez; Southey, que no se digna dar el título de epopeyas a sus dos o tres poemas de a 30 o 40 cantos cada uno, se pierde en las fantásticas regiones de un falso sublime. Lord Byron ha recibido de la naturaleza lo que en vano buscan en los recursos del arte innumerables poetas ingleses; pero el genio de Lord Byron necesita un freno saludable. »

It is perhaps not surprising, when we remember that *Waverley*

[1] *Crónica científica y literaria de Madrid*, No. 160, Oct. 6. 1818. We have found the original, which is taken from a series of lengthy articles on Byron, in the *Journal des Débats* for Sept. 14. 1818. Apart from the omission of Crabbe from the authors named it is a literal translation which Mora makes.

had only appeared in 1814, that in a long prospectus published by the Valencian bookseller, Cabrerizo, in the *Gaceta de Madrid* [1], the name of Scott does not appear among those of English, French and German novelists to be included in a series of translations. When we come to 1823, however, without having found any further reference to Scott in Spain, our curiosity is aroused. It was in 1823 that the bilingual ex-priest Blanco White began to edit, in London, his *Variedades o el Mensajero de Londres*. It is no great triumph to find in the first number of this quarterly some fragments translated from *Ivanhoe*, seeing that the novel had been published in England four years before, and had attained an immense success. But it was natural enough that Scott should first be translated in this way [2]. The writer quotes the well-known tale of the English king whose ambitious courtier learned Spanish and was rewarded by the reminder that he would now be able to read *Don Quijote*. Just as great a pleasure, he adds, will the foreigner obtain who learns English to read the new series of novels by Sir Walter Scott. Though these novels have been translated into French (continues the article) they are in fact all but untranslateable : thus Blanco White excuses himself in advance before proceeding to translate a few extracts. Here and there he stops to comment upon the merit of an extract or the truth of the historical reproductions, but more often to summarise parts of the story not translated.

Two years later [3] another production of Spanish liberals exiled in London, *Ocios de Españoles Emigrados*, comments on the fact that not only is there no follower of Scott in Spain, but that he has not been translated into Spanish, no capable

[1] Feb. 1, 1818.

[2] Vol. I, pp. 31-8, 173-6, 206-14.

[3] For want of information we must omit reference to the ambitiously planned translations of 1824 (See our Bibliography) which may indeed never have appeared as in the prospectus.

translator of the novelist having yet been found [1]. The paragraph from *Variedades* is possibly written in excuse of this last fact, which is attributable to the backward state of the novel in Spain, itself partly the result of the small esteem in which the *genre* was held. Our opening quotation from the *Censor* [2], which, without mentioning Scott, surveys the novel from Heliodorus to Mme. Cottin, speaks for itself in this connexion.

There is no doubt that the editors of the *Europeo* [3] recognised the true position of Scott in the world of letters. The position which they give him is comparable only to that which he was enjoying in France. [4] Their considered judgment is this : « Sir Walter Scott después de haber sufrido las peligrosas pruebas de una admiración exagerada o de una crítica excesiva está finalmente reconocido por el primer romántico de este siglo » [5]. They speak of the « éxito extraordinario de cada nueva producción de este historiador poeta », mentioning the French edition of his works, which had then reached its fourteenth volume [6]. But the implied praise which they heap on the novelist is even more effective : a book is advertised as being by « one of the translators of Walter Scott »; a Spanish translation of *Ivanhoe* (1825) is announced a year before its appearance [7]; in a note on Froissart we are

[1] Vol. II. p. 391 : « Todavía carece la España de un Walter Scott; y es realmente sensible, que, ya que no ha habido un genio original digno de rivalizar con él, no se haya presentado alguno capaz de traducir sus novelas. »

[2] Vol. XV, p. 22.

[3] Viz : Aribau, López Soler, Cook, Monteggia and Galli. See on the *Europeo* generally *Modern Language Review* Oct. 1920. pp. 375-382.

[4] See Maigron : *op. cit.*

[5] *Europeo*, 14 Feb 1824 (p. 198).

[6] *Ibid*, 6 March 1824. (p. 296).

[7] *Ibid*, 31 Jan. 1824. (p. 125). This is a curious announcement which reads thus : « Se anuncia para muy pronto otra obra del mismo autor [Scott] titulada : Ivanhoë o el sitio de Tolemaida, estracto de una historia de las cruzadas, por Josiah Cargill ministro del evangelio en Saint Ronan. » This

told that it is Scott who has made him the fashion [1]. Finally we have the following eulogy of Scott written by Aribau as a « review » of the « obras completas de Sir Walter Scott, en 24 tomos » [2] : « Este autor rival de Lord Byron ha sido mirado por algunos como el primero de los románticos modernos, y colocado al lado de Richarson [*sic*] y Fielding. Ha sido el creador de un género nuevo, siempre original y superior en cada una de sus producciones : sus pinturas son vivas y animadas : reina una verdad admirable en sus descripciones de los usos y costumbres locales ; sabe hermanar con la mayor gracia la historia con la ficción, conoce a fondo el corazón humano, y posee el arte de inventar caracteres siempre nuevos, de mantener siempre vivo el interés del diálogo, y de variar al infinito los cuadros y aventuras » [3].

The well-informed London correspondent of the *Diario literario-mercantil* (1825) pays Scott a compliment while testifying to his popularity in England, and no doubt thereby contributing to his popularity in Spain : « Sir Walter Scott ha dado un golpe mortal a nuestra tragedia y aún a la comedia

is evidently not the *Ivanhoe* of 1825 referred to in our Bibliography, and we believe the announcement to be an error or a joke. Josiah Cargill is mentioned in the *Betrothed*, which appeared in English in 1825, and the introduction to that book speaks of the *Siege of Ptolemais*. Cargill is also mentioned in *St Ronan's Well* (see Chap. XVI.), which appeared in 1824. *Ivanhoe* is not, of course, a « tale of the crusades » at all.

[1] *Ibid*, p. 127. « Ha llegado a ser de moda desde que se ha visto recomendado por el famoso Walter Scott. »

[2] What this edition was is not certain. An English edition would hardly have received such notice, and we have traced no Spanish translations to which the reference could be. All the indications of context would suggest a French translation, which we accordingly conclude it was.

[3] *Europeo*, 1823, p. 351. The comparison with Byron was a common one in Spain. Cf. for example *El Iris* (Feb. 1826, pp. 26-31) where the poet Heredia in an article on Byron mentions Scott with Byron, Rogers, Campbell and Moore as sufficing « por sí solos a dar esplendor a su siglo ». He rates Scott, naturally enough, somewhat below Byron.

urbana..... Aquella misma diversión que teníamos costumbre de ir a buscar en las representaciones teatrales, nos la proporciona por la simple lectura de Walter Scott. »

The promised translation of *Ivanhoe* was duly brought out by Ackermann of London in 1825 [1], and in the following year the first of a great many translations which emanated from Barcelona [2] succeeded it [3]. This was a three-volume edition of the *Talisman*, published by J. F. Piferrer with the title *El Talisman, o Ricardo en Palestina : novela histórica del tiempo de las Cruzadas.* The translator's name is not mentioned, though we have it on Menéndez Pelayo's authority that it was the joint work of Juan Nicasio Gallego and Eugenio

[1] The translation has a prefatory dialogue between the translator and a friend, which does not, however, mention Scott, but is wholly concerned with defending the dignity of the novel as a *genre*.

[2] « Cuando se haga la historia del influjo de Walter Scott, que fué mucho más extenso que el de Byron en el romanticismo español, habrá que señalar a Barcelona como uno de los principales focos de esta literatura, no porque se escribiesen allí más novelas y leyendas históricas que en otras partes, sino porque el pensamiento poético de Walter Scott penetró más que ningún otro en el alma de los artistas y de los críticos y aún en la afición común de los lectores ; y a cada paso se encuentra su huella : en la prosa pintoresca y exuberante de los viajes artísticos de Piferrer, en las baladas tan apacibles y simpáticas de Carbó, deudo de Milá, por afinidad, en los rasgos incorrectos y geniales de las poesías líricas de Semís, y en otros ingenios menos conocidos..... Es más : el primitivo catalanismo se nutrió de la savia de esta escuela, que para los catalanes no fué meramente de emancipación literaria, sino de regreso a los temas tradicionales. » (Menéndez y Pelayo : *El Doctor D. Manuel Milá y Fontanals*, Barcelona, 1908, pp. 15-16. Cf. Milá's Works, ed. 1892. Vol. IV, p. 250, and *passim*.)

Cf. also an article written by Milá in the *Album Pintoresco Universal* for 1842 (in Works, Vol. IV. pp. 6-10) in which a foot-note says that the article was probably written in 1839. Here he says : Excusado es hablar del (mérito) de Walter Scott en una ciudad [Barcelona], donde son sus novelas leídas, y por consiguiente admiradas, la de España en que mayor número de buenas traducciones se han impreso y en donde ha prendido tanto su lectura. »

[3] Wrongly called by the *Gaceta de Madrid* (June 26, 1827) the first Spanish translation.

de Tapia [1]. Two translations of the *Talisman* had appeared in London in 1825 and 1826 respectively, the earlier being by Mora, who may also have been the translator of the 1825 *Ivanhoe*. From the enthusiastic preface to Mora's *Talisman* it is clear that he now knows Scott the novelist well and admires him.

Both this translation and the *Ivanhoe* were praised very highly, probably by the great Andrés Bello, in another Spanish paper published in London, *El Repertorio Americano* (1826). Beginning somewhat naïvely by confessing that he has read only one of the two translations which he is reviewing, the critic confines his attention to that of *Ivanhoe*, and in a long descriptive paragraph he enumerates the principal attractions of that novel which the translator has felicitously reproduced in the Spanish : « La pintura animada de aquellas costumbres tan diversas de las nuestras..... aquellos personajes y caracteres tan vivamente retratados que nos parece tenerlos a la vista... lo interesante y graduado de la acción....; el calor de los afectos sin la fastidiosa sentimentalidad de las novelas que se usaban ahora cuarenta años; la amenidad de las descripciones campestres y solitarias que tan agradablemente contrastan con las de los combates, asaltos y funciones de armas; lo entretenido y sabroso de la narrativa; y la naturalidad del diálogo » [2]. In the same journal a year later [3] we have a review of the English and the French editions of the *Life of Napoleon* (1827). The writer, however, does no more than express the common opinion of the day that the new work was a disappointment to those who had hoped for an historical work comparable to Scott's fiction, and quote at length in Spanish the verdict of the *Globe* : never-

[1] See our Bibliography below. The *Gaceta* (Dec. 1834) makes the same statement.

[2] *Op. cit.*, Vol. I, pp. 319-20.

[3] *Ibid*, Vol. 4., pp. 298-300.

theless the *Life* was translated into Spanish within two years of its first appearance. The *Gaceta* of Dec. 27. 1827, announcing a translation of the *Bride of Lammermoor*, also realises the growing popularity of Scott's historical novels in Spain : « Los que ya tienen noticia de las obras de este autor saben que nada se exagera con decir que entre los de su clase merece un lugar distinguido, así por lo interesante de los argumentos de sus novelas, como por las hermosas y oportunas máximas morales que resultan de las acciones de los personajes que saca a la escena. »

In 1827 we have a translation of the *Legend of Montrose*, and in 1828, (the same year as that in which Durán ranked Scott, with Shakespeare, Byron and Schiller, as a Romantic writer admired all Europe over) one of the *Bride of Lammermoor*. The next productions of Scott to attract the attention of Spanish translators are the *Black Dwarf*, the *Life of Napoleon* and the poems. We may note that the *Gaceta de Madrid* had already advertised the *Napoleon* [1], as also the Edinburgh edition of *Woodstock* [2]. In 1829 we find translations coming from Valencia : « Las páginas de oro de Sir W. Scott, o sea retrato imparcial de Napoleon » [3], and from another house a second edition of the same work in the same year [4]. The preface to the latter refers to Scott's « notorias calidades de escritor feliz y diligente, de profundo observador y pintor del corazón humano, y de hombre de una probidad indisputable. » In 1829, too, was published in Barcelona « La Visión de Don Rodrigo : romance inglés traducido libremente en verso español

[1] July 1829.

[2] Vol. I., p. 296, *Woodstock or the Cavalier....* por el autor de Waverley, Edimburgo, 1826. 3 tomos, 8°.

[3] Valencia, Ferrer de Orga, 1829.

[4] Valencia, Librería de Cabrerizo, 1829. The title page is identical with that of the preceding translation and the words « Segunda edicion » are added to it.

por A. Tracia » [1]. The translator in a short introduction eulogises Scott [2] and then proceeds to defend the freedom with which he has translated his poem [3].

An interesting though quite minor notice dated 1828 bears striking testimony to Scott's rising popularity. It is from the *Correo Literario* of August 22.1828. « El famoso Sir W. Scott », it begins, « va a publicar en Inglaterra dentro de un mes una nueva novela histórica. Se intitula *La doncella de Pert* [*sic*]. » Then follows a statement that the French translation will appear at the same time as the original, and a brief outline of the plot. The *Fair Maid* was in fact published in 1828. We may speculate as to whence and how the story of the novel came to appear in the *Correo* before the novel was published, but the announcement in a Spanish paper of an original English work of fiction and of a French translation is in itself too striking to be overlooked.

The earliest imitations of Scott were written by a young Spaniard living in London after 1823, Telesforo Trueba y Cosío, (1799-1835) [4]. They are in English, but were later turned into Spanish. The first of these, *Gomez Arias* of 1828 [5], has an interesting preface in which the novelist expresses his

[1] Barcelona : Vda. e hijos de Brusi, 1829.

[2] « La Inglaterra desde la vez primera que oyó la voz de este estraordinario novelista y fogoso poeta, ha mirado sus obras con entusiasmo; y toda la Europa culta las traduce y lee con ansia. »

[3] « Walter Scoth [*sic*] es escocés y escribe principalmente para los ingleses : Yo soy católico y español y escribo únicamente para los españoles. No aspiro tampoco a la gloria de traductor, sino a la de no ser del todo inútil a mis conciudadanos ».

[4] « Ilustre poeta lírico y dramático, eminente novelista, enlazado con el universal movimiento literario de nuestro siglo como uno de los primeros y más felices imitadores de Walter Scott. » (Menéndez y Pelayo, *Estudios críticos sobre Escritores Montañeses* : *Trueba y Cosío*, 1876, p. 43). Cf. also pp. 106-9, 127; 136-7; 163; 248-9.

[5] Cf. review in *Correo literario y mercantil*, no. 91.

admiration for the founder of English historical fiction, and his own determination to utilise what Scott had left untouched, the history of Spain :—

> As an enthusiastic admirer of the lofty genius, the delightful and vivid creations of that great founder of English historical fiction, Sir Walter Scott, it often struck me, while reading his enchanting novels, as rather singular that he had never availed himself of the beautiful and inexhaustible materials for works upon a similar plan to be met with in Spain..... [1]

This novel was freely translated into Spanish by Mariano Torrente in 1831. Trueba also wrote in English, *The Castilian or the Black Prince in Spain* (1829), of which a Spanish version, based on one in French, appeared in 1845 : the preface to the English edition has no mention of Scott and there is only one epigraph from his works [2]. The detailed resemblances between Trueba and Scott are less noticeable than the general similarity of style and tone which struck contemporary critics and gave Trueba a name in Spain. Mariano Torrente, speaking of the popularity of the English edition, says : « (La) colocaban en primera linea, confesando que era digna de ocupar un lugar distinguido al lado de las mejores producciones del célebre novelista Sir Walter Scott » [3]. And an anonymous appendix to the fourth volume in Spanish of Trueba's collection of historical legends, *España Romántica*, after giving a short life of the author, says :—

[1] *Op. cit.* p. ix. There is an epigraph to every chapter, including many English ones — from Shakespeare, Beaumont and Fletcher, Rowe, Thomson, Addison, Byron, Dryden, Massinger, Jonson, Campbell, Otway, Southerne, etc., but only one from Scott, viz. vol. III. chap. V :

> Now yield thee, or by him who made
> The world ! thy heart-blood dyes my blade.
> Thy threats, thy mercy I despise,
> Let recreant yield who fears to die. (*sic*).

[2] Viz. in Vol. I. chap. ix.

[3] Pref. to the translation *El Castellano*.

Tales son los trabajos que sucesivamente emanaron de la fecunda pluma del escritor castellano, digno émulo de Walter Scott y Fenimore Cooper siempre que abrazara el género de alguno de estos dos famosos novelistas, y ejemplo de pureza, patriotismo y virtudes, en todas sus producciones literarias [1].

[1] In view of the importance of Trueba y Cosío as an early imitator of Scott we add a bibliography of those of his works which have come to our notice. (A longer list may be found at the end of Menéndez y Pelayo's study.)

Gomez Arias; // or, // The Moors of the Alpujarras. // A Spanish Historical Romance. // by // Don Telesforo de Trueba y Cosío. // In three volumes. / Vol. I. // London : // Hurst, Chance, and Co. // 65, St. Paul's Church Yard. // 1828 // Printed by Gunnell and Shearman, 13, Salisbury Square. 259 pp., 12° Mm : 182 × 113.

Vol. II, 260 pp. : vol. III., 233. Dedicated to Lord Holland.

The Castilian. // by // Don Telesforo de Trueba y Cosío, // author of « Gomez Arias ». // Let 'em call it mischief: // When it is past and prosper'd, 'twill be virtue. // BEN JONSON. // In three volumes. // Vol. I. // London : // Henry Colburn, New Burlington Street. // 1829 // (Printer) Shackwell and Bayliss, Johnson's Court, Fleet Street. // 310 pp. — Vol. II, 369; vol. III. 371. Mm. : 200 × 123.

The Castilian // by // Don Telesforo de Trueba y Cosío, // Author of « Gomez Arias ». // Let 'em call it mischief : // When it is past and prosper'd, 'twill be virtue. // BEN JOHNSON // in two volumes. Vol. I. // New York..... 1829.

Gomez Arias // ó los Moros // de las Alpujarras // Novela Histórica, // *escrita originalmente en inglés por el español* // Don Telesforo Trueba y Cosío, // I Traducida Libremente al Castellano, // por // D. Mariano Torrente // (Fig) // Tomo I. // Oficina de Moreno, Plazuela de Afligidos. Madrid : Marzo, 1831. 263 pp. 8° (last pages are General Index of the 3 vols); Vol. II, 283; vol. III., 240. Mm : 144 × 96.

The Incognito or Sins and Peccadilloes, New York 1831.

Paris and London. // A Novel. // by the author of // « The Castilian », « The Exquisites, » etc. // In three volumes. // Vol. I. // London : // Henry Colburn and Richard Bentley, // New Burlington Street. // 1831. — 300 pp. mm. 198 × 120. Vol. II, 295; vol. III. 295.

Dedicated to Bulwer Lytton. No chapter headings, autobiographical and modern, no Scott influence.

España // Romántica. // Coleccion // de Anécdotas y Sucesos Novelescos Sacados de la // Historia // de España. // Obra escrita en ingles // por // Don Telesforo de Trueba y Cossio (*sic*). // Puesta en Castellano // por // D. Andres

A glance at Section II of the analysis in our bibliography will show that from 1830 to 1832 the popularity of Scott in Spain, judged by translations, reached its height. In 1830 a collection of two stories written by Scott for *The Keepsake* and one by the Marquis of Normanby was published in Madrid as « tres novelas nuevas del célebre inglés Sir W. Scott, » preceded by an essay on the use of the marvellous element in romance. Both the *Lady of the Lake* and the *Lord of the Isles* were translated in this year (1830),together with the *Pirate*,the *Bridal of Triermain*, and the *Life of Napoleon* in nine volumes, preceded by a preliminary sketch of the French Revolution. In that year too there appeared in Valencia an important historical novel, *Los Bandos de Castilla o el caballero del Cisne* [1], by one of the editors of the now defunct *Europeo*, Ramón López Soler. The *Gaceta* of Dec. 11. 1830 speaks of the author as « imitando las (novelas) de Walter Scott », and « (abriendo) el campo a un nuevo género de novelas » [2]. The preface to this story reads

T. Manglaez. // Tomo I. // *Barcelona* : // Libreria de D.J.A. Sillas y Oliva, // Editor del DICCIONARIO UNIVERSAL DE MITOLOGIA O DE LA FABULA // calle de la Plateria. // 1840 — Cuesta, Madrid. — Imp. de José Taulo. — 251 pp. 8°, vol. II, 227; vol. III, 236; vol. IV, 222. Mm. 147×196.

El // Castellano // ó el // Principe Negro en España. // Novela Histórica Española // Por D. Telesforo de Trueba y Cosío. // Traduccion libre // de D.J.S.S. // Tomo I. // (Fig) // Barcelona. // Imprenta de D. Juan Oliveres, Editor, // Calle de Escudellers, N. 53. // 1845. — 234 pp. 12°, illustrated. Vol. II., 254 pp. Mm. : 162 × 102.

[1] Los Bandos de Castilla // o // El Caballero del Cisne // Novela Original Española // (Cut) // Tomo 1° // Valencia // Imprenta de Cabrerizo // 1830 // 3 vols. mm. 122 × 87. pp. 298, 300, 315.

[2] Cf. also *Correo literario*, p. 371, Nov. 1830, which announces the novel as an imitation of Scott. Milá y Fontanals (*Obras*, 1892, Vol. IV, p. 251) speaks of it thus : — *El Caballero del Cisne*, amalgama del Ivanhoe, del Waverley, de la Parisina, de los Hermanos de Alba y del Giaur... en que de algunas escenas de la Novia de Perth y de todo el drama de Enrique III. formaba una nueva narración. — Menéndez y Pelayo (*Estudios críticos* etc. quoted above, p. 69) calls Lopez « imitador y algo más de Walter-Scott. »

like the manifesto of the Spanish historical novel and makes very plain its relationship to Sir Walter Scott :

La novela de los BANDOS DE CASTILLA tiene dos objetos : dar a conocer el estilo de Walter Scott, y manifestar que la historia de España ofrece pasajes tan bellos y propios para despertar la atención de los lectores, como las de Escocia y de Inglaterra. A fin de conseguir uno y otro intento hemos traducido al novelista escocés en algunos pasajes, e imitádole en otros muchos, procurando dar a su narración y a su diálogo aquella vehemencia de que comunmente carece por acomodarse al carácter grave y flemático de los pueblos para quienes escribe. Por consiguiente la obrita que se ofrece al público debe mirarse como un ensayo, no sólo por andar fundada en hechos poco vulgares de la historia de España, sino porque aún no se ha fijado en nuestro idioma el modo de espresar ciertas ideas que gozan en el día de singular aplauso.

Then follow some important remarks on romanticism, which, however, must not be quoted here, since they do not directly concern the subject in hand.

About this time, as the bibliography will shew, a collection of Scott's novels in translation was produced by a « Sociedad de Literatos » and published by Moreno, Madrid. The work was badly done, the translations being made not from the English originals but from versions of them in French. It is interesting in this connexion to find Larra's « bachiller don Juan Perez de Munguia » recording in 1832 that he has been commissioned by a bookseller to translate a French version of Scott's novels into Spanish for a ridiculously small fee [1]. Two further translations of *Ivanhoe* appeared in 1831, together with one each of *Woodstock* and *The Antiquary* and others of less importance.

(1) « Me he ajustado con un librero para traducir del francés al castellano las novelas de Walter Scott, que se escribieron originalmente en inglés, y algunas de Cooper, que hablan de marina y es materia que no entiendo palabra. Doce reales me viene a dar por pliego de imprenta y el día que no traduzco no como ». (*El Pobrecito Hablador*, No. 2). Cf. also Larra's sketch « Don Candido Buenafé » : « Ajústese usted con un par de libreros, los cuales le darán a usted cuatro o cinco duros por cada tomo de las novelas de Walter Scott, que usted en horas les traduzca; y aunque vayan mal traducidas, usted no se apure, que ni el librero lo entiende, ni ningún cristiano tampoco. »

In 1831 and 1832 respectively there also appeared two translations of *Kenilworth*. One, by « P.H.B. », is entitled « El Castillo de Kenilworth o los dos privados rivales en el reinado de Isabel de Inglaterra » [1]. The other was translated from the French by « D. Vicente Pagasartundua », about whom we know nothing [2].

The situation as regards translations in the early thirties is well described by a writer in the *Cartas españolas* in connexion with a recent version of *Ivanhoe* (1831). In only one other of these translations of Scott, he says, has the novelist had the good fortune to have his grace and charm reproduced, — that is to say in the genuine Spanish editions [3]. In London, however, *Ivanhoe* has been splendidly done into Spanish. The writer is referring to a series published in Valencia, which included *Ivanhoe* (1831); *Kenilworth* (1831), which he also praises; *The Black Dwarf* (1832); *The Legend of Montrose* (1833); a second and most interesting edition of *Ivanhoe* (1833); *Redgauntlet* (1833); *The Antiquary* (1834), etc.

The translations of Scott published by Bergnes y Compañía of Barcelona formed part of an ambitious *Colección de novelas escogidas* advertised as the *Biblioteca selecta portátil y económica*. The novels forming the series were classified in three chronological periods and included both Spanish works and foreign novels translated [4]. Of the translations in the series, the first of Scott's to appear was *El Enano Misterioso*; this was made directly from the original and was not unnaturally vastly superior to the work of the « Sociedad de literatos » who knew no English and translated from French versions. The *Cartas españolas*' review of this book (VI. 374) notes certain small flaws, but praises the work as a whole, and adds a sympathetic

[1] Valencia : Gimeno : 1831.

[2] Madrid : D. Tomás Jordan : 1832.

[3] For the original quotation see our Bibliography *sub* « *Ivanhoe*, 1831. »

[4] For further details as to the series in general see *Cartas españolas*, VI. 193-6; 372-6.

account of the theme and the customary eulogies: « ¡Qué concepción tan hermosa ! ¡ qué alma supone en el autor y qué talento en la ejecución de la obra ! »

By the side of these versions we find nondescript translations by men more or less obscure — many of them, alas ! miserable second-hand borrowings from the French. In 1835 Donizetti's *Kenilworth* was sung in Madrid, and from then till 1850 translations abound, some of them by distinguished men like Tapia, Gallego, Ochoa and Mora. About 1841 was announced an *édition de luxe* of Scott's collected novels.

II.

We have now reached a date — that of Scott's death — when his influence has established itself in Spanish literature. From this point we refer readers to the detailed bibliography at the end of this study for a list of translations, mentioning here only such as have some special importance. It is true that this influence was not universal : in 1831 we have, for example, a contributor to so distinguished a journal as the *Cartas españolas* (II. 69) writing of Scott as of a discovery and reviewing López Soler's *Bandos de Castilla* without reference to Scott, though telling us that the author admires « Biron ». Nevertheless we may judge of the vogue of the *Waverley Novels* in Spain by a number of notices of Sir Walter Scott which appeared in Spanish journals on the occasion of his death, or shortly afterwards.

The earliest of the obituary articles [1] is one of a column and a half in the *Revista española* for 1832 (p. 96). The object of this notice is to call attention to the proposed monument in Edinburgh, and to the fact that the Queen of Spain

[1] Some journals merely reproduced the notices of French reviews. Thus *Cartas españolas* (see below, VI. 427-30) ; the *Correo literario y mercantil* from the *Revue de Paris* (Oct. 1832, p. 668).

has given a subscription [1]. Its text is appropriately enough : « La Patria de los hombres grandes es ya el mundo entero » and styling Scott « El Cervantes escocés » it proceeds to pile epithet on epithet, calling him « admirable por el número de obras que ha dejado, sin precio por la pureza de costumbres que derrama en todos ellos, y eminente además de la cualidad de inventor por la suavidad de sentimientos que sabe inspirar. » These lines are fairly representative.

The *Cartas españolas* has from its inception taken an interest in Scott and his followers. « La gloria y fama adquiridas por Walter Scott, » begins its article containing excerpts from Fenimore Cooper (III. 241 ff.) « han excitado la emulación de muchos escritores que han intentado imitarle ». Cooper, thinks the writer, is the only novelist who can be said to have equalled, if not surpassed, the master [2]. In October 1832 (Vol VI. pp. 427-30) the journal announces Scott's death and presents its readers with the translation of a description by « certain French travellers » of a visit paid by them to Scott at Abbotsford. Characterised by mis-spellings of the few English words it gives, the article nevertheless testifies to the growing popularity of Scott and equally to the impossibility of catering for it from native sources [3].

The *Diario de Barcelona*, a paper not particularly literary

[1] On p. 438 a list of contributions from Madrid, Barcelona, Alicante, and Málaga may be found, and on p. 59 is the statement that the King of England has given a *pensión* of 200 guineas to Scott's daughter.

[2] So Mesonero Romanos, in his *Panorama matritense*, speaks of « el célebre Fenimore Cooper », as « rival vencedor a veces de Walter Scott. » For further references to Scott in the *Cartas españolas* of the time we refer our readers to II. 233 (June 30. 1831 : Popularity in England); IV. 316 : announcement of a translation of *Ivanhoe* (it is uncertain which one); IV 364 praising translation of *Kenilworth ;* V. 164: (*Talisman* best translated novel of Scott's); VI 372-4: Notice by Estébanez Calderon.

[3] The same journal also records (VI. 473) that Scott has been buried « en la antigua abadía de Driburgh.... lugar muy solitario y romántico. »

in character, though more so than generally at about this time [1], has a leading article headed « Walter Scott » on March 18. 1833. It is largely an account of the life and habits of Scott at Abbotsford, which suggests that the public of the journal was interested in the man and his works. The concluding paragraph, however, contains a not inadequate literary appreciation :—

Walter-Scott fué uno de los hombres cuyo genio honró más el siglo en que ha vivido, y el país que le ha visto nacer. Siempre tendrá la gloria de haber abierto a la literatura romántica una senda nueva, llena de interés y de instrucción.

No diremos por esto que su bello talento estuviese exento de algunos lunares y de cierta parcialidad como historiador, pero correremos un velo a nuestras heridas patrióticas, persuadidos que un gran escritor pertenece a todas las naciones, y acordándonos de los instantes felices que nos ha hecho pasar la lectura de sus curiosas composiciones, rendiremos siempre un corto tributo de alabanza y de admiración a un sabio cuyo nombre ha estado y está en todos los labios y cuyo recuerdo ocupa todas las memorias. »

The *Estrella* for Dec. 3. 1833 (No. 25) has a really remarkable essay of a column and a half on the author of « Ivan-ohe » and « Waberley ». Its occasion is the appearance of the collection of translated novels mentioned above which it duly advertises at its close. It first describes how the influence of Scott is now European in extent; this vogue is merited by an author who has changed the whole course of the novel and revolutionised its character. He has actually invented a *genre* ! « El género que él inventó es el complimento indispensable de la historia en cuanto retrata con la mayor exactitud las costumbres de cada siglo. No es tan fiel en trasladar los caracteres de algunos personajes, y en esta parte sacrifica a veces la verdad al deseo de producir efecto; pero esto se le debe perdonar por la novedad e interés de sus cuadros y combinaciones, y por la perfección de los caracteres supuestos, inventados por él. Lo uno es quizá la compensación de lo otro. »

[1] See *Modern Language Review*, Oct. 1920. pp. 388-391

It is significant that the next point which the writer praises in Scott is his moderation : we know how much the Spaniard detested the extreme Romanticism of the French ! Scott, we are told, « aunque esencialmente romántico en cuanto a las épocas que pinta... huye como el clásico más timorato de todo lo que huele a extravagancia. Sus heroes no son energúmenos, ni sus heroínas adolecen de furor uterino. » His language, though at times a rock of offence to Southern readers, is never « en perpetua pugna con la gramática y el sentido común. » Finally the writer sums up Scott's influence, — first on France (in a few bitter lines which leave no doubt whom he is indirectly aiming at in speaking of the extremists) and finally on Spain, as follows : « En España el genio del novelista escocés no sólo ha hecho salir de tierra tantos imitadores como sapitos los aguaceros de verano, sino que se puede decir que nos ha vuelto el don de inventar, perdido enteramente entre nosotros desde los escritores del siglo XVI que imitaron a los antiguos. »

The writer adds two interesting points : (1) That Scott was becoming known as « the Cervantes of Scotland » [1], a name which his work does not justify : « tiene el don de pintar, y este es el único rasgo de semejanza que se le halla con el autor del Quijote. » (2) that several thousand *reales* had been collected in Spain for a monument to the great Scotsman. « Mas para el del nacional, » adds the writer, presumably in irony, « no se han juntado hasta ahora veinte ducados » [2].

The high terms in which the *Boletín de Comercio*, — not primarily a literary journal — speaks of Scott (Dec. 22. 1833) are sufficient proof of the author's « penetration » into Spain. The writer is contributing an unsigned review of a translation of

[1] Cf. *Cartas españolas*, VI. 374, (1832).

[2] Cf. No. 40, where contributions of 4179 rupees from India are also reported. Evidently this was a topic of interest.

Ivanhoe [1]: « Esta producción, » he says, « es como todas las del célebre escocés, poética en la hermosura de sus galas y brillantez de sus imágenes; novelesca por los rasgos nobles y heroicos de los personajes, e histórica por estar mezclados con los fabulosos cuadros de una imaginación fecunda, infinitos rasgos y hechos verdaderos de la época de las cruzadas. » « La traducción », goes on the writer, « en que han entendido dos literatos de mérito, no es de las que por lo común ofrecen especuladores adocenados. Exactitud en la versión, puro y correcto lenguaje y un estilo noble sin afectación, dan a conocer desde luego la mano diestra que ha dirigido esta empresa.

If these quotations, together with the extensive bibliography of translations and imitations of Scott at this period, had not proved his vogue, the surest evidence of all might now be cited, namely the setting in of reaction. The modern historical novel and its father, Scott, are decried for their very popularity. « Scott's novels, » says the Mexican *Miscelanea* in 1832 (IV. 129, the third paper of a series on the Novel) « have neither invention nor plan. They cannot properly be called historical at all. » This is how the writer characterises Scott's attainments :

«Presentóse en Escocia un escritor más distinguido por su erudición que por su fuerza mental ; versado profundamente en las antigüedades de su patria Escocia; prosador correcto y poeta elegante; dotado de prodigiosa memoria, y del talento de resuscitar los recuerdos de lo pasado; falto por otra parte de filosofía, y que no se embaraza en someter a juicio la moralidad de los hechos ni la de los hombres. Después de haber publicado poesías brillantes, aunque en ellas no se revelaba la profundidad o el vigor del genio poético, occurrióle redactar en forma de narración los recuerdos de antigüedades que habían sido objeto de sus estudios..... Al ver el inmenso aplauso que acogió las obras del novelista escocés, podía decirse que las costumbres modernas con

[1] One would naturally suppose this to have been the Bergnes translation, which had been published in Barcelona in 1833, and although this is said to be Mora's work we incline to that view. The article does not make it clear either what was the edition nor who were the « two translators ».

su lujo, frivolidad y pequeñez ambiciosa, tributan homenaje involuntario a la majestad ingenua de las costumbres salvajes. »

Or again we may call as a witness a somewhat ephemeral weekly known as the *Correo de las damas* (March 20. 1834). The article is confessedly light, and has the air of the drawing-room rather than of the study. Yet that is for once an advantage; for, if the following lines were written with an eye to the author's public, it may be concluded that they embody the views of the literary dilettante, if not of the true literary man, of the day. The writer is speaking somewhat jestingly of the romantic novel :—

¿ Dónde hay cosa más divertida que un tejido interminable de acontecimientos horrorosos aglomerados uno sobre otro con la mayor confusión posible? Pues separémonos de esa senda y vamos a las novelas de Sir Walter Scott que tuvieron su época de estar en boga y muy en boga; vaya, donde hay una novela de Walter Scott calle todo el mundo. Verdad es que las hay muy pesadas, muy monótonas y que nada dicen bueno ni nuevo; pero el nombre del autor las recomienda y esto basta y basta de tal modo que he visto yo mismo en una tertulia elogiar mucho *El Ivanhoe* (sic) a quien me constaba que no lo había leído [1].

Before returning to consider the imitations of this period it may be convenient to speak here of Rivas' *Moro expósito*, which has been thought to have been influenced in general by Scott and by *Ivanhoe* in particular, though the absence of all mention of Scott from Alcalá Galiano's long (unsigned) introduction would be strange were not that introduction rather concerned with the principles of Romanticism than with the work to which it is prefixed. It is impossible, and indeed undesirable in this general and historical survey, to discuss in any detail the debt of Rivas to Scott, but we may very properly note the chief resemblances which struck contemporary or have impressed later critics. An anonymous writer in the *Revista*

[1] A further article (Apr. 10. 1834), poking fun at a « Romantic »-ally minded youth, describes the progression of his reading as from Hugo to Darlincourt and thence to « Walter Scott ».

española for May 23. 1834, who has been thought by some, without sufficient foundation, to be Larra, finds similarities between the *Moro expósito* and the Waverley Novels :

Notamos que el Sr. de Saavedra está empapado en la lectura de los románticos más afamados y en algunas ocasiones los imita con demasía. El carácter de Elvida tiene muchos puntos de semejanza con cosas del *Pirata* y de *las cárceles de Edimburgo* de Walter Scott; la equivocación nacida de un disfraz, que hace que quieran asesinar a Vasco Pérez en lugar de Mudarra, es parecida a una que hay en la *Linda doncella de Perth o la Festividad de san Valentín*, del mismo escritor escocés; pero el Sr. de Saavedra, aún imitando, tiene originalidad, y sabe sacar partido de los préstamos que contrae [1].

Modern critics have tended to look upon the *Moro expósito* as inspired in form by *Marmion* and the *Lady of the Lake*, — perhaps an unnecessary comparison since it has far more resemblance with Spanish models. Piñeyro, pointing out that it is at least twice as long as either of Scott's poems, adds : « El verso también es más largo; no tiene el movimiento ni la ligereza del octosílabo inglés aconsonantado, que en *Marmion* admirablemente se adapta al tono rápido y marcial, dejando en el lector una impresión particular, como la del que viaja en veloz carrera sobre poderoso corcel, para usar una expresión del mismo Scott [2].

We may now turn to some of the imitations of Scott which were springing up rapidly at the time of his death [3]. The

[1] We hope to return to this and other less extensive comparisons at a future date.

[2] *El Romanticismo en España*, p. 67.

[3] We insert the following particulars of some less-known and early Spanish historical novels, some of which shew Scott's influence in small points which we hope at a future date to take up in detail. None of them seems of sufficient importance to take a larger place in this study :—

El Bastardo // de Castilla. // Novela Historica, // Caballeresca, Original. // por Don Jorge [Washington] Montgomery // Madrid : // Imprenta de I Sancha. // Noviembre de 1832. — 2 vols. sm. 8°. Montgomery (1804-41) was of American origin. He adapted the *Sketch Book* and wrote also the following :—

Cartas españolas (VI. p. 375), speaking of a new novel « *Las Señoritas de Hogaño*, (1832) by Pérez de Miranda, whom the writer suspects to be López Soler in disguise, says :

Si esto es así..... estamos muy lejos del desabrimiento con que ha tratado al señor López Soler la Revista Cubana en su número 4, haciendo análisis de esta imitación de Gualtero Scott. Las producciones del señor Soler tienen buen sabor en el estilo, y un esmero en la dicción que merecen mucha estimación en tiempos como los que alcanzamos, pues vale más rayar en alguna exageración de esto que no entregarse a la trivialidad rústica y al rebozado galicismo del día.

The *Cartas españolas* in 1832 (VI. 530) had some interesting remarks about the *Conde de Candespina* of Espronceda's friend Escosura, the critic being very probably Estébanez Calderón [1]. « El señor de Escosura, » he says, « a ejemplo de otros jóvenes ingenios, quiere aclimatar en nuestro país el género de novelas

Bernardo // Del Carpio. // Novela Historica, // Caballeresca, Original. // por // Don Jorge Montgomery. // [Lines] // Primera Edicion Americana de la última de Madrid. // Boston : // (etc) // 1834. — 164 pp., 16°.

The *Gaceta* of Feb. 5. 1835 mentions *Ramir Sanchez de Guzman*, an original historical novel by L. Gonzalez Bravo and Eugenio Moreno. (Gonzalez Bravo was in the list of subscribers to *Ni Rey ni Roque*.) On May 18. 1835, *Gaceta* mentions (*Juan(a?) y Enrique, Reyes de Castilla* by Estanislao de Kosca Varo, a « novela histórica original. » This was presumably the author of *Los Expatriados* (Madrid 1834 — Repullés) Estanislao de Cosca y Vayo.

The following seems to us illustrative of the reactionary current mentioned above :—

(1st T) Coleccion // de // Novelas Orijinales // Españolas. // Madrid 1838. // Imprenta de D. Leon Amarita. — (2nd T) Cristianos y Moriscos. // Novela Lastimosa. // Su Autor // El Solitario. — Dedicated to D. Luis Usoz y Rio. — With prologue. — pp. xv+149. The prologue says of the collection : « Bastará indicar que en ésta no se comprenderán ni imitaciones, ni traducciones, » (p. XIII), — a significant remark. *Cristianos y Moriscos* was republished in the works of El Solitario (1893), the editor of which says that this was the only historical novel of the series proposed for the *Colección* directed by Luis Usoz y Rio.

[1] This was Menéndez y Pelayo's inference (drawn from the style) and we both share his view.

que ha puesto en voga la pluma de Scott; y por cierto que tanto el Caballero del Cisne, el Sitio de Zaragoza, como este Conde de Candespina, bien muestran que a caso no está lejos el día de ver aparecer en nuestra literatura producciones semejantes a Abad (*sic*), el Piloto (*sic*) y a los Puritanos de Escocia. » Blanco García remarks on the temperate style of Escosura's narrative and sees in it the influence of Scott.

A little later was published by the Imprenta de Repullés of Madrid a collection of novels shewing clearly the influence of Sir Walter Scott [1]. Two of these, Espronceda's *Sancho Saldaña* [2] and Larra's *Doncel de Don Enrique el Doliente*, bear the same date, 1834. Some critical opinion is very positive about the influence of Scott in Espronceda's uninspired but readable novel. « Like all his companions of that time who aspired to become novelists, » says, for example, González Blanco, « his one desire was to be a Walter Scott » [3].

---

[1] The complete list, down to 1835, is as follows (see title-page to vol. IV of *Ni Rey ni Roque* (1835) and also *Gaceta* for Nov. 5. 1834.)

El Primogénito de Alburquerque.
El Doncel de don Enrique el Doliente.
Sancho Saldaña, ó el Castellano de Cuéllar.
Los Espatriados, ó Zulema y Gazul.
El Golpe en Vago.
La Catedral de Sevilla.
Ni Rey ni Roque.
La Batalla de Navarino, o el Renegado.

Reviews of various of these novels will be found in the *Artista* for 1835-6. Cf. also « R.C. » in the *Revista Española*, May 30. 1834.

[2] Sancho Saldaña // ó // El Castellano de Cuéllar : // novela histórica original del siglo XIII // por // D. José de Espronceda // Tomo I // Madrid // Imprenta de Repullés // Año de 1834. 6 vol., 8°, pp. 178, 188, 205, 186, 181, 212. Dedication « A mi Madre // José de Espronceda //. Cf. *Revue hispanique*, XVIII, 743-4, 773 ff.

[3] *Historia de la novela en España desde el romanticismo a nuestros dias* (Saenz de Jubera, Madrid, 1909. p. 92). So also Antonio Cortón, *Espronceda*, (Velázquez, Madrid, 1906, pp. 220-1) : « Walter Scott, en cuyas obras hubo de inspirar la suya el desterrado de Segovia, se imponía en todas partes. »

All the superficial characteristics support this view; it remains for the closer scrutiny of the future to determine whether or not the details make the case more definite, and also whether Espronceda's *Hacha del rey* and *Vuelta del cruzado* are likewise echoes of the same mediæval antiquarian influence. The *Doncel de Don Enrique* was not by any means exclusively founded upon Scott, but Larra was evidently influenced by him, in description and archaeological detail, if not also in language. The novel has been highly praised by Menéndez Pelayo, who called it « la primera novela histórica digna de leerse entre las compuestas a imitación de Walter Scott (excluyendo, aunque son anteriores, las de Trueba y Cosío por haber sido escritas en lengua inglesa [1].) Piñeyro sums up the superficial aspects of the comparison very concisely :

Tiene enteramente (*El Doncel*) la apariencia de una novela de Scott; el mismo corte, el mismo andar lento de la narración, diálogos largos, capítulos sin título, siempre precedidos de un epígrafe en verso, tomado generalmente de alguna balada o romance antiguo, y al principio de la obra una rápida ojeada sobre la historia y las costumbres de la época en que pasa la escena. Pero la semejanza real ahí termina; argumento, personajes, episodios, todo lo demás es enteramente español, aunque haya Juicio de Dios como en *Ivanhoe*, pasadizos que se rompen como en *Kenilworth*, y algún otro detalle que recuerde al novelista escocés [2].

It is this collection which is referred to prospectively in an article appearing in the weekly *Correo de las damas* for Dec. 2. 1833. This article first discusses the new *género*, which it thinks of as a cross-product of history and poetry. The place of historical truth in the historical novel is next considered, and the author then proceeds to censure a too slavish adherence to Scott in terms which alone show that it was common :—

Por tan singulares dotes ha arrebatado W. Scot. La imitación sin embargo servil de este célebre escocés puede conducir a un ingenio español al tibio desempeño de la obra que se haya propuesto. El lector español necesita

[1] *Obras de Lope de Vega*, vol. X. 1899. p. LVIII.
[2] *El Romanticismo en España*, p. 16. (Cf. pp. 2, 20.)

menos descripciones, más sucintas observaciones fisonomísticas, diálogos más animados y más llenos de pasión o de chispa, una acción mas rápida, extraordinario movimiento y singular ligereza en los detalles; al paso que el caluroso genio inglés, de suyo reflexivo y observador, así como menos apasionado y poético, puede avenirse mejor con los eternos diálogos, con las menudísimas descripciones y con la lenta marcha de la acción principal, que se nota generalmente en las novelas todas de Scot y que llega a hacerse insufrible en las de Cooper.

The *Revista española* (Dec. 15. 1833), announcing the same collection, is more orthodox. It points out how Scott, by uniting the historic and dramatic interests, and clothing both in the interest of Romanticism, has influenced not only his own country, but the whole of Europe. « La Inglaterra, la Europa entera, el mundo todo ha leído con interés y afición las rústicas costumbres de Escocia revestidas de formas románticas y novelescas. Las creencias, los usos de los siglos medios, presentados tales cuales eran, no podían menos de interesar a los hombres tan distintos del siglo XIX; y las novelas históricas teniendo por inventor a un genio tan fecundo, no podían menos de prosperar ». It may be noted that this writer, before exhorting his own countrymen to follow the example of Scott, claims that Fenimore Cooper has rendered « igual servicio a su país. » On March 2. 1834 appears a review of the first volume of the series, which begins somewhat significantly: « Si ha necesitado siglos la Inglaterra para producir un Walter Scot, no será fácil que sean otros tantos Scot los escritores que en una misma época se reunen en España para formar esta interesante colección. »

Further novels in this collection soon appeared, and the parentage of Scott was generally recognised [1]. José García

[1] « Diez y siete tomos han salido ya a luz, y en ellos cinco novelas, dándose principio a la sexta, pertenecientes todas a diferentes épocas de nuestra historia. El método adoptado generalmente en ellas es el de Walter Scott; y todas sobresalen, ya por la pureza del lenguaje, ya por lo bien manejado de la trama, y particularmente por la pintura de los caracteres y de las costumbres en que parece que sus autores se han esmerado con preferencia a todo. »

de Villalta's *Golpe en Vago* is dated 1835 [1]. Villalta was Espronceda's friend and translated *Macbeth*. The book (which belongs to the Repullés collection) has the sub-title « Cuento de la décimaoctava centuria », and is said to have been first written in English as *The Dons of the Last Century*. The interesting prologue is a humorous and somewhat lengthy letter to the Editor by a gentleman with an absurd Basque name : the vein is obviously Scott's and he is mentioned together with Cervantes and Voltaire [2]. The chapter headings are from Shakespeare, Moore, Goldsmith, Washington Irving and Scott himself. The use of the word *centuria* for *siglo* may well be an anglicism.

In the same year (1835) Escosura published his *Ni Rey ni Roque, episodio histórico del reinado de Felipe II. año de* 1595 [3]. This recalls Scott, if in nothing else, in its antiquarian descriptions and the introduction of verse headings to chapters, — a practice adopted by many of Scott's disciples. On an early page it refers to his novels : « El traje del siglo era airoso : Vandic, dice Walter Scott, lo ha inmortalizado..... » [4] Here

[1] El Golpe en Vago. // Cuento // de la 18va Centuria // por // D. José García de Villalta. // Y si, lector, digerdes ser comento, // Como me lo contaron te lo cuento. // *Juan de Castellanos, elegias y elogios*, (etc) // CANTO I°. OCT. 3ª // Tomo I. // Madrid. // Imprenta de Repullés. // Año de 1835.

Six vols. 8°. (mm. 162 × 110), pages 222, 150, 187, 150, 173, 185. « Coleccion de novelas históricas originales españolas. »

[2] « ¿ Con que me quiere usted hacer creer formalmente que Cervantes, Voltaire y Sir Walter Scott, eran tres señoritos petimetras ni más ni menos ? » (p. 7.)

[3] Ni rey Ni Roque // Episodio Histórico // Del Reinado de Felipe II. // Año de 1595. // Novela Original // Escrita // por D. Patricio de la Escosura. // Autor del Conde de Candespina. // Tomo I. // Madrid. // Imprenta de Repullés. // Año de 1835.

Four vols., pages xxiii + 135, 130, 142, 120 (121-144 advertencias); 8° (mm. 44 × 90.) On the fly leaf of vol. IV is the list of novels forming this collection and of booksellers in various cities who handle it; also a list of about 500 subscribers to the series.

[4] *Op. cit.*, p. 9.

Escosura evidently had in mind a passage from Chapter XV of *The Fortunes of Nigel* : « Most of the courtly gallants were dressed in the garb which the pencil of Vandyke has made familiar even at the distance of nearly two centuries; and which just at this period was beginning to supersede the more fluttering and frivolous dress which had been adopted from the French Court of Henri Quatre. »

Scott's importance in the history of the *genre* is by this time fully recognised. Angel Saavedra, Duque de Rivas, in his inaugural speech on his reception into the Academy (Oct. 29. 1834) attributes to the « admirable romances » of Scott and the « sublime originality » of Byron and Victor Hugo the beginnings of a new interest in Spanish national history. « La sociedad..... animará a algunos ingenios privilegiados, para que resuciten nuestras viejas crónicas y olvidados romances en novelas históricas. » A writer in the *Eco del Comercio* (March 2. 1835) divides the period of the fertility of the historical novel into two parts, the more modern being that « desde que de él se apoderó el genio del célebre *Walter Scott* »[1]. He is anticipating a greater critic, Milá y Fontanals, who in his *Compendio del arte poético* (1844) gives in a concise paragraph (p. 112) the successive steps which have made the historical novel the « greatest *genre* in contemporary literature ». He mentions in turn Walpole's *Castle of Otranto*, the Radcliffes, Mme. Cottin, and Goethe's *Goetz von Berlichingen*. Then he adds : « Apareció finalmente el sin par Walter Scott, cuyas novelas ha calificado un crítico de « más verdaderas que la misma historia. » Descripción de costumbres y de objetos inanimados, rasgos comicos, conocimiento del corazón humano, invención de aventuras e incidentes, afectos, elocuencia, poesía, cuantos dotes poseyeron sus antecesores, hállanse en alto grado en sus innumerables creaciones, y con ser el género que nos ocupa acaso el que más

[1] *Eco del Comercio* (anon. art.) 2 March 1835.

obras ha producido en todos tiempos y paises, parece sir Walter Scot [*sic*] y hasta cierto punto puede llamarsele *el inventor de la novela.* »

Vicente Salvá writing in the *Liceo Valenciano* [1] six years after Scott's death ventures upon some criticisms which in view of their early date deserve reproduction. Writing of *Don Quijote*, he goes so far out of his way as to speak of

..... Las novelas de Sir Walter Scott, cuyo principal mérito consiste en haber reproducido los tiempos, máximas y artificio de los libros caballerescos. Sus cuentos son los que principalmente se leen en toda Europa, aunque son muchos, se refieren los más a sucesos de la historia de Inglaterra, y tienen en mi sentir tres defectos, dos de ellos muy reparables para todos los que no han nacido en aquel país. Es el primero no resaltar bastante en general los protagonistas, los cuales desempeñan las más veces un papel subordinado, por lo mucho que ocupan al autor otros personajes, cuyas sobresalientes prendas llegan a colocarlos en el primer término del cuadro : el segundo consiste en ser un resorte muy débil el amor, y esto se hace muy notable en los climas que reciben más directo el influjo de aquel astro que vivifica a la naturaleza y la convida a reproducirse; y debe contarse como tercero el uso sobrado frecuente del dialecto escocés que había adoptado antes Goldoni.

During these years the periodicals are growing more and more familiar with the movement. Scott's health began to interest the *Gaceta de Madrid* some time before he died, and we have already examined the press of 1832-3. The *Revista española* (1836, vol. I. p. 502) translates an extract from the *Constitutional Magazine* on his character and early notions as to his vocation. The *Semanario pintoresco* in 1836 publishes a humdrum biography with an indifferent cut (vol. I. pp. 109-10), and two years later mentions Scott inconsequentially in an unsigned article *De la novela en general.* Were these biographical and « general » literary articles representative of the *Semanario's* better side one would have concluded that familiarity had bred something like contempt. And in the next year (1839 : I. 254) we should have an interesting commentary

(1) 1838, p. 61. May be seen in the Biblioteca Menéndez y Pelayo, Santander.

upon this view in an attack by one « R. de M.R. » (Ramón de Mesonero Romanos?) not upon Sir Walter Scott indeed, but upon the numerous writers whose familiarity with his works had led them to imitate him unworthily :—

La novela de costumbres contemporáneas, bastardeada ya de esta manera y desacreditada en la república de las letras, por culpa de los autores malignos o sentimentales, hubo de ceder el cetro a la novela histórica, que la brillante pluma de Sir Walter Scott trazó atrevidamente en nuestros días, abriendo ancho campo en donde los ingenios aventajados pudieron alcanzar nuevos laureles. Mas desgraciadamente para los que le siguieron, el descubridor de tan peregrina senda siguió por ella con paso tan denodado que consiguió dejar muy atrás a los que pugnaban por imitarla. Y estos, pretendiendo suplir con la exageración lo que les faltaba de ingenio, convirtieron muy luego en ridículas caricaturas, modelos, por cierto más dignos de respeto. Suerte lamentable de los grandes ingenios, la de verse seguidos por infinita turba de serviles imitadores, los cuales, abultando los defectos y no acertando a reproducir las bellezas naturales de su modelo, llegan a hacer insoportable hasta el género mismo de composición que aquél supo inventar o ennoblecer. Hemos observado a la novela fantástica ceder al paso de su propia exageración; vimos a la novela de costumbres reducida al estrecho límite de una fábula de amor, o prostituida hasta el inmundo lodazal de las cárceles y zahurdas. Vemos, por ultimo, a la novela histórica de Walter Scott, ridículamente ataviada por sus imitadores con un falso colorido, desfigurando la historia con mentidas tradiciones; prohijando la afectada exageración de los libros caballerescos, y prestando a los personajes históricos que pretende describir los atrevidos rasgos con que aquélla pudo realzar a sus héroes fabulosos; remedando a veces su estilo pomposo y recargado, y otras complaciéndose en dejar atrás la natural grosería de la plebe con cuadros repugnantes por su absoluta desnudez.

Cueto, reviewing in 1843 Navarrete's novel *Creencias y desengaños* in the *Revista de Madrid* [1], looks at Scott and his influence to that date in a typically and correct Spanish manner. Time and Sir Walter Scott, he says, have been jointly responsible for giving to the novel a position of respect which in Spain it formerly lacked.. « Walter Scott es sin disputa el que mejor ha acertado a dar a la novela su forma, sus caracteres propios, sus prendas genuinas y esenciales. En sus manos... es un medio

[1] Segunda época : Vol. I. pp. 100 ff.

de propagar ideas de alta importancia moral, histórica y nacional». Cueto then reviews Scott's « famous, though seldom happy imitators » — Cooper, Manzoni, Spindler and (perhaps the best of all) Van Lennep. In France Scott has had few imitators, *Le Vicomte de Béziers* of Soulié being the most notable : the critic considers the *roman de mœurs* the best adapted to contemporary France, as it has also been the most successful there.

The novels in the Repullés series which we have described are not the only ones in which may be traced the influence of Scott. Martínez de la Rosa, while living in Paris, conceived the idea of writing an imitation of one of his novels [1], and produced the ill-fated *Doña Isabel de Solís, Reina de Granada* [2], which has probably called forth a more nearly unanimous vote of censure than any of its contemporaries. It is « una de las más lánguidas imitaciones que aquí se hicieron de Walter Scot » [3]; « desmayada imitación de Walter Scott, que todo el mundo está conforme en olvidar [4]; « ¡ Qué imitación la suya

---

[1] The following extracts from the preface make clear in what spirit Martínez de la Rosa set out upon this novel, and what part Scott's influence played in it :

Hallándome en París, hace pocos años, — begins the *Advertencia* — me ocurrió por primera vez el pensamiento de escribir una novela histórica : no porque tuviese mucha afición a esta clase de composiciones, ni menos porque me conceptuase con todas las cualidades necesarias para salir con lucimiento de mi empresa ; sino más bien a impulso del mismo sentimiento, noble y generoso, que me había hecho tantear varias y difíciles sendas en la carrera de la literatura. Cabalmente por aquel tiempo había subido al más alto punto en Europa la fama de Walter Scott : traducíanse sus obras en Francia, apenas se publicaban en Inglaterra... Unicamente en España (solía yo decir en mis adentros) no se notan conatos y esfuerzos para cultivar este ramo de las letras humanas.

On Martínez de la Rosa and Scott see also *El Español*, Nov. 21. 1837 and *Semanario Pintoresco*, Feb., 10. 1839.

[2] The three parts appeared in 1837, 1839 and 1846 respectively.

[3] Menéndez y Pelayo : *Estudios de crítica literaria*, Series I. p. 287.

[4] J. Fitzmaurice-Kelly : *Historia de la literatura española* (Spanish edition 1916, p. 299.)

tan sin gracia, qué escenas descoloridas, qué personajes tan inanimados, y cuántos tesoros de estudio y de erudición perdidos completamente ! »[1] If the novel was praised somewhat lavishly on its appearance, this must be ascribed less to its merits than to its author's political and literary reputation.

Enrique Gil y Carrasco's novel *El Señor de Bembibre* (1844) seems to have been inspired by the *Bride of Lammermoor*, though both Sr. Vera e Isla, one of the editors of Gil's collected works, and later critics such as Piñeyro and González-Blanco, reject the idea that we have in Gil's novel an imitation of Scott.

« Compréndese, » says Piñeyro, « que debió perjudicarle desde el primer momento el recuerdo de la *Novia de Lammermoor*. El señor de Bembibre trae a la memoria, hasta en el nombre y el modo frecuente de emplear el título, al señor de *Ravenswood, the Master of Ravenswood*, como también Scott llama siempre a su protagonista. Las grandes líneas del argumento son parecidas, y la situación, la crisis de la acción idéntica. No es justo ni exacto decir que ha hecho Gil una imitación directa o indirecta; nada tiene de inverosímil pensar que el plan tomó forma en la mente del autor sin el propósito de rivalizar con el novelista escocés, sin darse cuenta de que en realidad traía a España y ligaba con sucesos de su historia algo en el fondo y en la forma semejante a la hermosa y dramática composición de Scott, la cual sin duda conocía..... »[2]

III.

Long past the time of his greatest influence in Spain, Scott had his admirers there; indeed, he has them still. One of the first of these later disciples was Manuel Milá y Fontanals (1818-1884), whose youthful estimate of the master has already been quoted. Milá owed his introduction to Scott's novels to a clerical friend at the University of Cervera, who put into his hands the first of the Bergnes translations. From that time the great novelist became Milá's favourite author; he imitated him in a number of *leyendas*, read all his works, both in verse

[1] Blanco García : *La literatura española en el siglo XIX*, vol. I. p. 365.
[2] *El Romanticismo en España*, pp. 282-3.

and in prose, and although he lost the enthusiasm of his earlier years for the more popular of the novels (such as *Ivanhoe* and *The Talisman*) he declared that he owed to these his introduction to mediæval interests. Among the collected papers of Milá we find many indications, some unfortunately undated, of this influence : a long critical study (IV, 6-10); a short translation from the *Lady of the Lake*, (IV. 523); a comparison with Goethe *à propos* of *Goetz* (IV. 57-8 : 1846) [1]; a passage on Scott's translations (IV. 38-41; from the *Imparcial* of 1844) which faintly recalls the invective of Mesonero Romanos [2]; and not least interesting (though late in date) a long critical account of Scott's poetry, with the frank declaration « Todavía admiramos los poemas de Walter Scott : el nombre de Escocia nos ofrece especial halago y nos agita agradablemente la vista de los listados cuadros de un *plaid* caledonio. » The *Lay* is full of beauties and promise for the future ; if *Marmion* is inferior [3], the *Lady of the Lake* is unequalled in its kind. *Don Roderick* is chiefly interesting because of its Spanish subject; *The Lord of the Isles* is the most mature of the poems. *Rokeby*,

[1] « El gran Walter Scott se avino al humilde oficio de traductor para verter este drama o novela en idioma inglés, y no sería difícil hallar en las del caledonio algunas situaciones que recordasen la del alemán. Ni es poca la semejanza entre la *manera* de Walter Scott y la usada aquí por Goethe; pero más que con otra causa debe motivarse con el apasionado estudio de Shakespeare, común al autor del Goetz y al del Ivanhoe. »

[2] « Buen ejemplo son las novelas del ilustre Walter Scott, cuyo gusto tanto se ha difundido en la última década, en las cuales nada hallaríamos comparable en nuestra literatura después de Cervantes, y que pueden ser poderosas a animar y a vivificar la contemporánea. Y eso que las traducciones que mas boga han alcanzado hasta ahora, exceptuando alguna de las publicadas por Cabrerizo y las excelentes que formaron parte de la *Biblioteca de Damas* del Sr. Bergnes, son de todo punto detestables. »

[3] « Se diría que el autor siente un instante de vacilación y duda, ya en el estilo, ya en las tendencias, y momentos hay en que se le creería precursor de Byron. Por otra parte es ésta acaso la obra en que más de lleno se siente la penosa impresión de las preocupaciones protestantes del Baronet de Edimburgo. »

which is said to have been received so coldly that its author gave up writing verse, is admirable : Milá discusses it at length, together with Scott's possible debts to other writers.

The two writers next to be called as witnesses — all writing long after Scott's influence had begun to wane, but all contemporary observers of the events they describe — both strike a distinctly retrospective note ; they serve to mark the change to other ways [1]. Eugenio de Ochoa had been close to the movement in its prime, but in 1848 he writes of it as a thing of the past. In the *Revista hispano-americana* [2] under the title, « De la novela en España », he says, « Y sin embargo muy romo de entendimiento o muy rutinero ha de ser... el que no respete debidamente el género que han cultivado y ennoblecido Cervantes, Lesage, Fielding, Richardson, Madame de Staël, y sobre todo el grande apóstol moderno de este ramo de la literatura, el incomparable Sir Walter Scott... Walter Scott creó... la novela histórica... »

A year earlier Juan Eugenio Hartzenbusch had published in *El Siglo Pintoresco* [3] some *Apuntes sobre el carácter de la literatura contemporánea leídos en el Ateneo científico y literario de Madrid.* The first forty-seven years of this century (he is writing in 1847), he says, must be divided into two epochs; (1) To the Revolution of July, that in which the eighteenth century

[1] José María Sanromá, writing of his student days (1846-1850), says that by that time Scott had gone out of fashion and that people were reading Dumas, Sue, and De Kock. See *Mis memorias* in the *Revista contemporánea*, Nov. 30. 1886. (We are indebted to Dr J. de L. Ferguson for this reference). It is interesting to note also, in strong contrast to the tendencies of her contemporaries, the well-known insensitiveness, even antipathy, of Fernán Caballero to the influence of English literature in general and Scott's novels in particular. (cf. E. Pardo Bazán : *La Cuestión Palpitante*, p. 257 (edn. 1891); A. Morel Fatio : *Etudes sur l'Espagne*, 1904, III. 312.)

[2] *Revista hispano-americana*. Periodico quincenal, bajo la dirección de D.J.J. de Mora y D.P. de Madrazo. Madrid 1848. vol. I. pp. 276 sq.

[3] 1845-7. vol. III., pp. 149 ff.

dominates; (2) That which took its place, and even now lives on *painfully*. The important writers in the first period are Moratín, Alfieri, Ducis, Jouy, and Legouvé (all of whom have written in the nineteenth century); in the second period are Byron, Scott, Hugo, Manzoni, Espronceda, and Toreno (!). Compare these groups, he says, and the difference will be grasped... « En el poema y en la novela Byron y Walter Scott crearon y constituyeron géneros nuevos. »

It would hardly be possible in a survey of this nature not to mention, however briefly, among those who followed Scott at a distance, Francisco Navarro Villoslada (1818-1895) whether or not we subscribe to Blanco García's estimate of him as « nuestro gran novelista histórico, (el) Walter Scott de las tradiciones vascas, cuyo glorioso nombre... ha de colocar la posteridad en un lugar muy alto » [1]. Besides being a great journalist, founding the *Pensamiento*, and wholly or partly editing the *Español*, *España*, *Semanario* and *Siglo Pintoresco*, Navarro wrote a number of historical novels of which the best known are *Doña Blanca de Navarra* and *Doña Urraca de Castilla* (1849). There is little evidence of the direct influence of the Waverley Novels in these romances, — they came too late for that — but an interesting sidelight is cast upon our subject by part of a long extract, quoted in Appendix II. of *Doña Urraca*, from E. Fernández de Navarrete's *Historia literaria de la edad media* (not then published) on chivalric literature. This extract, speaking of the usefulness of the study of chivalric literature to historical novelists, says :

Algunos de estos siguiendo las pisadas de Walter Scott se han dedicado a desenterrar las antigüedades de su patria, con buena acogida de los lectores. Si Cervantes escribió un libro de caballerías para desterrar las exageraciones de su siglo, ahora que el egoísmo tiene apagados todos los movimientos generosos del alma, la molicie enervados los corazones y el interés destruido todo lo noble y justo de los sentimientos, es oportuno resucitar este género de literatura, que

[1] *Op. cit.* II. 269.

puede llamarse heroica, para ver si con la grandeza y energía de los pasados reviven nuestros espíritus adormecidos. Así sin duda lo han concebido los que buscan en la época más gloriosa de nuestra historia los argumentos de sus novelas. Pero para que los retratos de sus personajes salgan parecidos a los originales, para que el paisaje en que aparezcan no sea el de un siglo a que no pertenecieron, empápense los autores en la lectura de los libros caballerescos; que algunos momentos de fatiga que les causará la pesadez de su estilo quedarán ventajosamente compensados por la abundante cosecha de nuevas ideas, de tradiciones extrañas, de olvidadas costumbres, y de interesantes lances, que harán en beneficio de los lectores.

To these names might have been added that of Manuel Fernández y González (1821-1888) had he in reality had those gifts which he at first seemed to possess [1]. As he wrote poetry at fourteen, so he wrote historical novels at twenty-five, both with equal facility. *La mancha de sangre*, *El horóscopo real*, and *Los hermanos Plantagenet*, published in 1847, follow the current of the historical novel without calling for any comment, though it is hardly possible that so prolific a writer could have escaped Scott's influence, at least indirectly, either here or in his longer novels like *Men Rodriguez de Sanabria* or *El Cocinero de su Majestad*.

Of Scott's more modern disciples the principal is perhaps Amos de Escalante (1831-1902), whose *Ave Maris Stella, historia montañesa*, was called by Menéndez y Pelayo in 1907 « one of the best historical novels that have been written in Spain » [2],

[1] Which the Condesa de Pardo Bazán considered that he did possess. Cf. *La Cuestión Palpitante* XVIII, 256-7 :

Entre los *walterscotianos*... se contaba uno que, a no haber derrochado sus singulares facultades y empleado mal sus preciosas dotes pudo llamarse, mejor que nadie, rival del autor de *Ivanhoe*... (Fernández y González) al principio fué el poeta del pasado que remozaba los libros de caballerías y prestaba a la tradición heroico-nacional esa vida nueva que de vez en cuando le otorgan privilegiados genios como Zorrilla, Walter Scott y Tennyson. Como concluyó nadie lo ignora; por entregas interminables, por tomos vendidos a ínfimo precio, por obras de baja ley, escritas *pro pane lucrando*. Dos o tres novelas de las primeras que dió a luz son las columnas en que se apoya su nombre para no caer en el olvido.

[2] In his critical study of Escalante (Madrid, 1907) p. LXXXVIII.

Escalante was a devotee of Scott from his childhood, and turned into Spanish verse — or rather adapted — one of the Miscellaneous Poems (« The Palmer », 1806) under the title of *El Palmero* [1]. The following extract, quoted by Menéndez y Pelayo [2], will give some idea of the degree of admiration which Escalante felt for his master, and with it we may bring this sketch to a close :—

Reinaba por entonces en los dominios de la imaginación, teniendo a su merced el universo leyente, uno de los más hábiles y poderosos magos, a quienes enseñó la naturaleza el arte de evocar y hacer vivir generaciones muertas, levantar ruinas, poblar soledades, dar voz a lo mudo, voluntad a lo inerte, interrogar a los despojos de remotos siglos y hacer que a su curiosidad respondieran; aprendiendo de la espada rota en cuál batalla ganó sus mellas; del borrado libro, a cuál cerebro dió luz y a cuál corazón inquietudes; de la herramienta desconocida, los usos e industrias en que sirvió al hombre; del apollilado mueble, qué secretos encerró, qué vanidades lisonjeaba, qué necesidades entretenía; de la deslucida y harapienta tela, las desnudeces que disimuló y las maldades o las virtudes que vistiera; de la desbaratada joya, el lujo de que fué instrumento y cómplice; del cantar antiguo, los miedos que logró ahuyentar, las cóleras que supo encender, y de las leyes escritas, de las piedras labradas, del eco tenuísimo, sensible apenas, conservado en la memoria de la raza, los vicios y virtudes, las necesidades, las costumbres, el culto, el arte, la lengua; adivinando el modo de vivir del espíritu en la obra del entendimiento y el modo de vivir del cuerpo en la obra de las manos. Era este mago Walter Scott.

Philip H. Churchman.
E. Allison Peers.

A. BIBLIOGRAPHY OF TRANSLATIONS OF SCOTT INTO SPANISH

The study of the influence of a foreign author must take large account of translations of his works into the vernacular. This is a laborious process and not a brilliant one, but its results are

[1] *Op. cit.* pp. 187-190.

[2] *Op. cit.* pp. LXXXIX-XC. The lines are from *La Epoca*, 1876 and from part of a review of Menéndez y Pelayo's life of Trueba y Cosío.

solid if not startling. While one would never succeed in discovering absolutely all the translations of the poems and novels of Sir Walter Scott into Spanish, yet a thorough search through the most important libraries, periodicals and bibliographies of the Romantic period should offer some indication of the way in which (and the dates at which) that influence was exerted upon Spaniards who did not read him in English or French. We have listed below all available translations in the British Museum (« BM »), the Biblioteca Nacional of Madrid (« Bib. Nac. »), the Bibliothèque Nationale of Paris (« Bib. Nat. »), the Ticknor Collection of Boston (« Tick. »), the library of the Hispanic Society in New York (« Hisp. »), the New York Public Library (« NYPL »), the library of the late Marcelino Menéndez y Pelayo in Santander, the University library of Barcelona, the Ateneu and the Biblioteca de Catalunya (Institut d'Estudis Catalans) of the same city. We acknowledge with cordial thanks the help of many in those libraries.

Our debt to Señor Menéndez y Pelayo is not limited to the use of the private library bequeathed to his beloved Santander, for it was our privilege to begin these researches under the eye of the living master and to benefit, not only by his inspiring suggestions, but also by the notes which he himself had once begun to collect as a basis for a study of this very problem, and which he generously presented to us. Titles deriving from this source are marked « MP », and his racy comment is usually reproduced in full.

Other sources of information are Hidalgo's bibliography (« Hid. ») and his *Boletín bibliográfico* (« Bol. Bib. »), and the *Bibliographie de la France* (« Bib.d.l.Fr. »).

Starred publications are those which neither of the authors has actually handled. Translations after 1850 have not been systematically sought for, and those after 1900 have been disregarded, since this study is primarily a survey of the beginnings of Sir Walter's influence.

We give first a chronological list of complete titles, and then an analytical summary of the same material designed to bring out the significant points.

A. CHRONOLOGICAL LIST OF TITLES

Ivanhoe (1823).

In *Variedades, o el Mensajero de Londres*, January 1823. A translation of a few passages.

* Obras completas de sir Walter Scott, (etc); traducidas al castellano, por una sociedad de leteratos [*sic*] espanoles [*sic*]. Prospecto. In 8º d'une demi-feuille. Imp. d'Alzine, à Perpignan. — A Perpignan, chez Alzine. [See Ivanhoe 1826].

(T.). Ivanhoe; // Novela : // Escrita en Ingles por el Autor // de // Waverly, // y // Traducida al Castellano. // Tomo I. // Londres : // Lo Publíca R. Ackermann, 101, Strand, // y en su Establicimiento en Megico. // 1825. // Mm. 186×115. Pp. xii–403, 8º. At end : « Londres : // Impreso por Carlos Wood, // Poppin's Court, Fleet Street. »

BM, « 12604. cc. 19 ». — Vol. II has 464 pp.

MP has : « Ivanhoe novela del autor de Waverley y del Talisman traducida del inglés al castellano por Dn. José Joaquín de Mora, Londres, Ackerman, 1825. 2 vols. en 8º ». And he adds : « Sobre esta versión publicó Andrés Bello un juicio muy laudatorio en el *Repertorio americano* ». The song of *El Ermitaño* (The Barefooted Friar) appears here very freely and well translated.

* El Talisman, cuento del tiempo de las cruzadas, por el autor del Waverley; traducido al castellano, con un discurso preliminar. 2 tomos 8º Londres 1825.

This notice appears in the bibliographical bulletin of the *Repertorio americano*, I, 318 (1826). — MP evidently saw the book, for he says : « The prologue is an enthusiastic eulogy of Scott, of whom Mora says that he possesses like no one else the gift of painting passions and characters of persons and customs of a nation in a different epoch. He contrasts the purity of Scott with the unwholesome tendencies of many modern novels ». Evidently Mora is the translator. — *Ocios de españoles emigrados*, IV, 23 (Dec. 1825) has a notice, « De

las obras literarias originales reimpresas y traducidas por los emigrados españoles residentes en Londres en los años de 1824 y 1825 », in which a similar title is included.— The 1825 *Ivanhoe* contains a reference also.

(HT) El Talisman: // Cuento de las Cruzadas. // (T) El Talisman: // Cuento // del Tiempo de las Cruzadas. // Escrito en ingles por el autor de « Ivanhoe, » « Waverley », etc, // Tomo Primero // Publicalo R. Ackermann, en Londres, Repositorio de // Artes, 101, Strand, y en su Establicimiento // de Megico. // 1826. — (Londres : Imprenta de Moyes, Bouverie Street). — xii+348 pp. 8⁰. T=mm. 185×110.

BM « 12604.cc.20 ». — The translator has a note saying that *The Talisman* is the latest novel published by Scott. [It had appeared in 1825; *Woodstock* in 1827]. The author is famous in all Europe. He laments the false sentiments of modern novels, with their Atalas and Malvinas and the bad morals of Werther, Oswald, Saint Preux ; our author is not thus. — Vol. II has 419 pages. One gets the impression of a direct translation from the English.

(HT). // Ricardo en Palestina. // (T) // El Talisman, // ó // Ricardo en Palestina : // Novela histórica // del tiempo de las Cruzadas; // escrita en ingles // por Sir Walter Scott, // y traducida al Castellano. // Tomo primero. // Barcelona : // por J.F. Piferrer, impresor de S.M. // 1826 //. Seen in Biblioteca de Catalunya, Barcelona. 3 vols : pp. : 350, 286, 288. Second and third volumes have identical title-pages, necessary alterations being made. Vol. I has a frontispiece engraving.

Also announced in the *Gaceta*, June 26, 1827, where it is (wrongly) called the first translation into Spanish. MP's memoranda are the same, except that the author's name is spelled correctly. He states that the translation was made by Juan Nicasio Gallego and Eugenio de Tapia, Gallego having replaced the *Song of Blondel* (chap. 26) by an original legend, *El Conde de Saldaña*, which was reproduced in his *Poesías* (1854, pp. 181-7).

(HT) Obras // de // Sir Walter-Scott. // Ivanhoe // Tomo I. // — (T) Ivanhoe // ó el // Regreso de la Palestina // del // Caballero Cruzado, // por // Sir Walter-Scott, // Traducido del Ingles al Español // por D.J.M.X. // « Pronto á partir, ya hiciera mis á Dioses // « Y héteme aqui ora aun en el sitio mismo » // PRIOR. // TOMO PRIMERO. // PERPIÑAN,

// En la Imprenta de J. Alzine // 1826 — 4 vols. 12º, pp. 256, 262, 285, 306.

Boston Public Library : « 6571.66 ». Contains several notes from « el traductor francés ».

(HT) Obras // de // Sir Walter Scott. // El Oficial // Aventurero. — (T) El Oficial // Aventurero, // Episodio // De Las Guerras De Montrose; // Nuevos Cuentos de Mi Huésped, // Recogidos y Dados a Luz // *Por Ieddediah Cleishbotham*, // Maestro de Escuela y Sacristan de la Parroquia de Gandercleugh : // Traducidos del Inglés al Español // Por B.C***. // Tomo Segundo. // Burdeos, // Imprenta de Dn. Pedro Beaume // 1827.

Harvard College Library : « 19445.35 ». This translation was in two volumas, but only vol. II (220 pages) is to be found.

* La Pastora de Lammermoor o la Desposada, novela histórica de Sir Walter Scott. Libreria de Sanz, calle de Carretas : dos tomos en 8º con dos láminas finas á 40 rs. etc. (1828 ?).

Gaceta, Dec. 27, 1828.

* El Enano misterioso, novela escrita en ingles por sir Walter Scott, traducida al español por D.P.H.B. : Un tomo en 8º (Hurtado : 12 rs rústica 14 pasta). (1829 ?)

Gaceta, Oct. 22, 1829.

(Cover) Páginas de oro // de Sir Walter Scott, // ó sea // Retrato Imparcial // de // Napoleon. // Su Enfermedad y Muerte, // Segun las describe aquel célebre escoces en el capí//tulo VIII de su historia ; su testamento, y algunas // particularidades relativas á la prision, causa y // muerte del desgraciado duque de ENGHIEN // (Fig) // Valencia : // Libreria de Cabrerizo. // 1829. — (HT) Retrato // de // Napoleon. — Portrait opposite T. — T = Cover, but has « Segunda Edicion » after ENGHIEN, and a slightly different arrangement of the lines). Pp. vi+306, 8º, small, Mm. 153 × 100. — (Imprenta de José Ferrer de Orga).

BM « 10661.aa.5 ». — *Bol. Bib.* VII, 89 (with variations). — Hidalgo. — Mentioned in the *Gaceta*, July, 1829. — Scott's *Napoleon* appeared in 1827; it was translated into French in the same year (Paris and Strasbourg).

(HT) Vision // de // Don Rodrigo. // (T) Vision // de // Don Rodrigo. // Romance Ingles // *de sir Walter Sccoth*, [*sic*] // Traducido libremente en verso español // por H. Tracia. // Barcelona : // En la imprenta de la VIUDA É HIJOS DE BRUSI. // Año de 1829. — Pp. xi+120, 8º. — Mm. 157×106.

BM : « 11646.a.68. — Hisp. : « 845/Sc. 3 ». — The *Gaceta*, Oct. 8, 1829, mentions, « *La Vision de Don Rodrigo*, ó la guerra de independencia de España y Portugal, poema de Walter Scott, traducida [*sic*] libremente del ingles al castellano ». — The form « Sccoth » appears again in the preface *passim*. — The name of the translator may be « Gracia » (so in catalog of Hisp.), but the first letter seems identical with the T of « Traductor ». — This version sounds as though it came direct from the English. The translator, in his preface, says that he has modified his work to suit Spanish Catholic taste.

* Matilde de Rokeby. Novela histórico-poética, por Sir Walter Scott. Traducida del francés por D. Mariano de Rementería y Fica. Madrid, 1829, imp. de *Moreno*, lib. de Jordan. En 8º.

Gaceta 2/4/1830. — Hid.

(HT) Nueva coleccion // de novelas // de Sir Walter Scott, // traducidas // por una Sociedad de literatos. // Tomo primero. //

(T) La Dama del lago, // novela histórica. // Tomo primero. //. (Fig) // Madrid 1830 : // Oficina de Moreno, *plazuela de Afligidos*, *número* 1 //.

2 vols. 8º. Vol. I, pp. 182; Vol. II, pp. 88+100 (see below).

Biblioteca de Catalunya, Barcelona. The translation is in prose. A short prologue by the translator precedes the first volume and in this the French version is mentioned. The last 100 pp. are a translation entitled « Los Desposorios de Triermain, o El Valle de San Juan, Cuento de un amante ».

Hid. and MP (with slight variations) : « Traducida del francés por D. Mariano de Rementería y Fica ». Cf. *Gaceta*, Sept. 4 1830 and *Diario de Barcelona*, May 20 1830, in which last the series is announced with many eulogistic references to the genius of Scott, and with no mention of the French medium.

Los Desposorios de Triermain, 1830. See above.

(HT) Nueva coleccion // de novelas // de Sir Walter Scott, // traducidas // por una sociedad de literatos. // Tomo sesto. // (T) El Pirata, // por // Sir Walter Scott // Tomo II. // (Fig :) // Madrid, octubre 1830. // Oficina de Moreno *plazuela de Afligidos, núm.* 1. // 4 vols. in 8°.

Hid. and MP. The later says : « Very bad translation from the French ». Seen (Vol. II only) in Biblioteca de Catalunya, Barcelona. On the last page is a list of 37 Spanish towns in which the publisher has agents for subscriptions to this series of translations.

(HT) Nueva Coleccion // de Novelas // de Sir Walter Scott, // traducidas // por una sociedad de literatos. // Tomo Cuarto. — (T) El Lord // de las Islas // por // Sir Walter Scott. // (Fig) MADRID, agosto 1830. // OFICINA DE MORENO, *plazuela de Afligidos, núm.* 1. // . — Pp. 189, 8°; mm. 145×94.

BM « 11645.df.21 ». — Cf. *Gaceta*, 1830. — Hidalgo mentions a *Lord de las islas*, Madrid 1830, « Admon. de *Boletin bibliográfico*. En 8°, pasta. »

(Cover, plum coloured paper) Nueva Coleccion // de novelas escojidas // de Sir Walter Scott. // El Espejo // de la tia Margarita; // Tomo Tercero // (Fig) // Madrid agosto 1830 : // Oficina de MORENO, *plazuela de Afligidos, número* 1. // (HT) Nueva Coleccion // de novelas // de Sir Walter Scott, // traducidas // por una sociedad de literatos. // Tomo Tercero // (T) El Espejo // de la tia Margarita; // *El aposento entapizado*; // y Clorinda // ó // El Collar de Perlas. // Tres novelas nuevas del célebre inglés SIR // WALTER SCOTT. Precedidas de un ensayo só //bre el uso de lo maravilloso en el romance. // (Fig) MADRID agosto 1830 : Oficina de MORENO, *plazuela de Aflijidos, número* 1. // — Pp. iii+221, 8°. — Mm. 160×115.

BM : « 012611.h.33 ». — Hid. — No printer mentioned. — The preface is modest, and admits the French origin. — The BM catalogue says that *El Espejo* and *El Aposento* were written by Sir Walter for « The Keepsake »; and that *Clorinda* is by the Marquis of Normanby. — Hisp. : « 845. Sc. 3a », the copy being minus the above cover, and « Tomo Tercero » having apparently been scratched out.

El aposento entapizado // (Etc) // Madrid, 1830.

See above *El Espejo de la tía Margarita*, 1830.

[Clorinda o El Collar de Perlas, Madrid, 1830 (Pseud).]

See above *El Espejo de la tía Margarita*, 1830.

(HT) Vida // de Napoleon Bonaparte // Tomo I // (T) Vida // de // Napoleon Bonaparte, // precedida // de un bosquejo preliminar de la revolucion francesa, // escrita en inglés // por Sir Walter Scoth [*sic*] //, traducida libremente al español // *por M.L.* // i adornada con dos láminas. // Tomo Primero // Barcelona : // por Juan i Jaime Gaspar. // 1830 // *Con las licencias necesarias.* // 9 vols in 8º; pp. 304, 336, 324, 334, 264, 424, 220, 230, 336.

On back of title page: // Es propiedad de los Editores // Se halla venal, // En Barcelona, librería de Oliva, // Madrid, en las de Perez i Cuesta. // (and from Vol. V onwards) // Cádiz, en la de Hortal i Compañía. //

Hid., MP., Univ. Library, Barcelona. At end of vol. IX is a long list of the Subscribers to the volume (pp. 297 to 366, about 1300 in all).

* Carlos el Temerario ó Ana Geierstein, hija de la niebla; por Sir Walter Scott. Madrid, 1831, imp. de Jordan. Cinco tomos en 8º con 10 láminas.

MP. — Hid.

(HT) Nueva Coleccion // de Novelas // de Sir Walter Scott, // Traducidas // por una sociedad de literatos // Tomo Decimoséptimo // (T) El Anticuario. // por // Sir Walter Scott. // Tomo I. // (Fig) // MADRID, julio 1831. // *Oficina de* MORENO, *plazuela de Afligidos, número* 1. // 206 pp., 8º : mm. 146 ×95.

BM: «12603.a 12».—MP (who omits details but mentions «cuatro tomos».) — Hid. — A note to the preface may help to identify the source : « Aunque estas expresiones parecen anunciar que el autor no pensaba dar á luz mas obras, posteriormente ha publicado otras dos » (referring to last words of preface). — Vol. II has « Tomo Decimo Octavo » in HT, « Tomo II » in T. Date is « MADRID, Diciembre 1831. // *Oficina de* MORENO, *calle de Preciados, número* 7.11/189 pp. — Cf. also vols. III and IV. Each vol. begins with chap. I. — « Pésima traducción hecha del francés por una sociedad de literatos » (MP).

(Cover, plum coloured) Nueva Coleccion // de Novelas Es-

cojidas // de sir Walter Scott // Las Cárceles // de Edimburgo. // Tomo Noveno, // (Fig.) // Madrid, enero 1831. // OFICINA DE MORENO, *plazuela de Afligidos*, *núm.* 1 // (HT) Nueva coleccion // de novelas // de Sir Walter Scott // traducidas por una sociedad de literatos. // Tomo Noveno // (T) Las Carceles // de Edimburgo, // por // Sir Walter Scott // Tomo I. // (Fig) // MADRID, enero 1831 // Oficina de MORENO, *plazuela de Afligidos*, *número* 1. // Pp. ẍ+222, 8°,

BM : « 012611.h.1. » — Hid. « 4 tomos en 8° ». — Vol. II has « Tomo Decimo » on cover; also « febrero 1831 ». Similar differences in HT and T; 217 pp. — Vol. III; « Undecimo » and « marzo »; 210 pp. — Vol. IV. Duodecimo » and « abril »; 227 pp. — « Very bad translation, from the French.—The opera was first sung in Madrid, Aug. 22, 1840, in the Teatro del Príncipe » (MP).

[Ivanhoe, 1831 + (?). At the end of *Cárceles* 1831, Vol. IV, it is said that vol. 13 of the series, that is Vol 1 of the 4 which will form « Ivanhoe o el Caballero Cruzado », is now in press.]

(H.T.) Nueva coleccion // de novelas // de Sir Walter Scott, // traducidas // por una sociedad de literatos. // Tomo decimocuarto // (T) Ivanhoe, // ó // el regreso de la Palestina // del // Caballero Cruzado, // por Sir Walter Scott. // Tomo II // (Fig) // Madrid, agosto 1831. // Oficina de Moreno, *plazuela de Afligidos*, *número* 1 // 4 vols : in-8°.

Seen at Biblioteca de Catalunya, Barcelona (Vol. II only) pp. 232.

* Ivanhoe. Valencia (?). 1831 (?).

In *Cartas españolas*, IV, 316 (March 1832), we find mention of *Ivanhoe*, « nuevamente traducida al castellano y adornada con hermosas láminas finas; tomo 1° en 16° ». The second volume is in press. Sold in the bookshop « que fué la de Bailo, Carrera de San Geronimo. Mucho celebramos que el autor escocés tenga mas fortuna en esta traducción que en las demás que corren de sus obras, pues si no es el *Ricardo en Palestina* no conocemos otra que responda, ni a la gracia ni al hechizo mágico del original. Esto es hablando de las impresiones españolas, pues en Londres se ha traducido este mismo *Ivanhoe* con tanta maestría como gentileza : así la empresa Valenciana ha de luchar con una comparación muy peligrosa, y mercerá mil plácemes si de esta lucha sale tan airosamenta como le deseamos ». In Vol. V, 164, the remark is again made that *Ricardo en Palestina* is the only one properly translated.

* El Castillo de Kenilevorth [*sic*]. Escrito en inglés por Sir Walter Scott; traducido al español por don P.H.B.; en cuatro tomos en 16º; impreso en Valencia por Gimeno, Diciembre de 1831. Se vende á 40 rs. en casa de *Cuesta* frente de las Covachuelas.

Cf. *Cartas españolas*, IV, 364 (March 1832), which praises the novel and says that the translation, « sin presumir de purismo, es clara y corriente », but the illustrations are poor.

* El Oficial aventurero. Episodio de las guerras de Montrose, cuentos de mi huésped, dados á luz por Ledediah [*sic*] Cleisbotham. Traducidos al español por D. Gregorio Morales. Madrid, 1831, imp. de Bueno, lib. de la Viuda de Razola. Dos tomos en 32º. past.

Hid. — MP (« bad translation from the French »).

* Woodstock ó el caballero. Historia del tiempo de Cromwell, año de 1651, por Sir Walter Scott. Madrid, 1831, imp. y lib. de Jordan. Cuatro tomos en 8º.

Cf. *Gaceta*, July, 1831. — Hid. — MP : « Es traducción diversa, según creemos, la publicada como folletín en *El Atlántico* de Santander (1886-7) ».

* Carlos el Temerario, (1832 ?)

Gaceta, April 24, 1832: « Los suscritores de la *Nueva coleccion de novelas escogidas de diversos autores*, acudirán á recoger los tomos 10 y 11 de dicha colección (1º y 2º de Carlos el Temerario por Sir Walter Scott) á las librerías etc. » Apparently not the same as Moreno's, 1831.

El Anticuario, III-IV, 1832. — (HT) = Anticuario of 1831, except for « Tomo Decimo Nono », and a period after « Scott. » (T) = 1831 edition, but « Tomo III » and « MADRID, enero 1832. // *Oficina de* MORENO, *calle de Preciados*, *número* 7. » // Pp. 167. — Vol. IV : (HT) as above, but « Novela » and « Tomo Vigésimo ». (T) as above, but « Tomo IV », and « MADRID, marzo 1832 ». At the end is a long list of subscribers containing the name of Sebastián Miñano.

BM : « 12603.a.12 ».

* El enano misterioso, escrito en ingles por sir Walter Scott,

y traducido al español por D.P.H.B. : un tomo en 8º. Se hallará en la librería de Hurtado á 10 rs. en rústica y 12 en pasta. (1832?)

Gaceta, Dec. 4, 1832.

(T) El Enano Misterioso, // por // Sir Walter Scott, // Traducido del original inglés. // con licencia // Barcelona // imprenta de A. Bergnes y comp. // calle de Escudellers, N. 13 // Mayo de 1832 // 323 pags. (H.T.) (Biblioteca selecta, portátil y económica // 3ª serie, Tomo II //. El Enano Misterioso //.

Univ. Library, Barcelona : the book is bound up with « Los Tártaros en Silesia, historia del año 1241, por C.F. Vandervelde. » See on the edition Estébanez Calderón's notice praising the translation at the expense of that of the « Sociedad de literatos » in *Cartas españolas*. VI. 372 ff. (See *Gaceta*, June, 1832.) MP, — Hid. who adds. « lib. de A. Gonzalez ». MP records his belief that this is the same translation as that published later over the name of Altes y Gurena (1844).

* La Desterrada de Holy Rood (1832?).

Gaceta, Aug., 1832, no mention of Scott.

(HT) Kenilworth) // (T) Kenilworth. // por // Sir Walter Scott. // Traducida del Frances // por Don Vicente Pagasartundua. // Tomo Primero. // (Fig) // MADRID : mayo 1832. // *Imprenta de* DON TOMAS JORDAN, calle de Toledo, // frente á la del Burro. // 205 pp. : mm. 141 × 99. — Illustrated.

BM : « 12611.h.11 ». No preface. Vols. I and II bound together. Vol. II identical with I, but « Tomo Segundo », and « junio », and 200 pp. — Vol. III, « Tomo Tercero » and « agosto », 192 pp. — Vol. IV, « Tomo Cuarto », and « setiembre », and no comma after « Toledo »; 208 pp. — Hid. adds, « lib. de La Publicidad ». — Cf. *Gaceta* of March and October. — *Bol. Bib.* VIII, 88 has « librería de la Publicidad », after « *Jordan* ».

La // Dama del Lago. // Melodrama serio en dos actos // Para representarse // En el Teatro Nacional // de // Mexico. // Mexico. // — Imprenta a cargo de Miguel Gonzalez, // *Esquina de D. Juan Manuel y bajos de S. Agustin.* // 1833. — 69 pp. 24º.

NYPL : « NNO pv 144. N° 4 ». Libretto only; Italian and Spanish on opposite pages.

(HT) Biblioteca // de // Damas // VI //.

(T) El oficial // aventurero, // por // Sir Walter Scott, // Traducido del inglés. // Tomo I // Barcelona // Imprenta de A. Bergnes y Comp. // Con licencia // 1833 // 272 pp : uniform with other volumes of the series. Madrid, lib. Europea. Dos tomos en 32°., 272 pags el 1°., 318 el 2°. (Biblioteca de Damas. Tomo VIII y IX. En las anteportadas lleva la numeracion de VI y VII).

Seen at Univ. Library, Barcelona. The 2nd. volume has « VII » (H.T). and pp. 318. — Hid and MP.

(HT) Biblioteca // de // Damas // I // (T) // Ivanhoe, // ó // el cruzado // por // Sir Walter Scott, // traducido del inglés. // Barcelona, imp. de A. Bergnes y, comp. 1833, Madrid, lib. Europea. [Cinco tomos en 32°. 254 pags. el 1°.; 248 el 2°.; 246 el 3°.; 238 el 4°.; 224 el 5°.]

(The translation is in the library at Santander; volume I, however, is wanting, and this was examined at Univ. Library, Barcelona.) Hid. — MP correctly gives pages as 255, 248, 245, 237, 224, and he correctly adds « *Calle de Escudellers, n.* 13. *con licencia* », after « compañía. » In his opinion this is the same translation as Mora's, previously printed in London. It belongs to a series called the Biblioteca de Damas (vols. 1-5). The translator prints the *epígrafes*, but softened some things about the gay life of Prior Aymer, translated (in verse, not accurately, but elegantly) the *Vuelta del Cruzado*, did not dare to include in Spanish the *Barefooted Friar*, substituting an ode of his own. (The ode is Horatian and altogether out of place, the change probably being due to fear of the censor). The verses in chap. XX are also due to the translator and follow only the general idea of the original... The translation of Ulrica's death-song (Chap. XXXI) is a vigorous imitation... Rebecca's hymn appears in Mora's *Works* (1853, p. 10) as a *Himno del Judío en la adversidad* (with variants in last verse of first stanza, — *bañado* for *armado*) : here too there is one stanza not in Scott... Other verses imitated by Mora are in Chap. XL, etc. » Facing the title-page in Vol. I is a frontispiece entitled « Ivanhoe es proclamado vencedor en el Torneo »

(HT) Biblioteca // de // Damas. // VIII //. (T) Redgauntlet, // historia del siglo décimo octavo. // por Sir Walter Scott. //

Traducida del Inglés por D.F. de O. // Id, amo mio, id adelante, que yo // siempre franco y fiel os sigo con zelo // hasta el último suspiro..... // Shakespeare. // Tomo I // Barcelona. // Imprenta de A. Bergnes y Comp. // con licencia. // 1833.

Seen at Univ. Library, Barcelona. Other title-pages similar except for numbers of volumes and substitution of « traducido » for « traducida ». — Hid. MP.

Hid. has « D.F. de V » and adds. Madrid, lib. Europea. Cinco tomos en 32°, 281 págs el 1°; 290 el 2°; 276 el 3°; 294 el 4°; 246 el 5°.

(HT). Biblioteca // de // Damas. // XXVI. // (T) El // Anticuario. // por // Sir Walter Scott. // Puesto en Castellano. // Tomo I. // Barcelona. // Imprenta de A Bergnes y Comp. // Con licencia. // 1834. // 231 pp., small octavo : mm. 109×65.

BM : « 12603.a.21 ». MP omits details, says 32°, and gives different paging. He pronounces it a « traducción directa y estimable » and queries whether it is by Bergnes. — Hid adds, « Madrid, lib. Europea »; also, « 5 tomos en 32° », and « Bib. de damas, tomos XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX y XXX ». — The notes are not Scott's and indicate a knowledge of English and direct translation. — In BM the 2nd vol. has « XXVII » in the HT with similar changes in vols 3-5; also « Tomo II » etc., with the paging 243, 257, 255 and 269. « Barcelona » appears in different type in II-V from the Gothic of I.

(HT). Biblioteca // de // Damas // XX // (T) // Roberto, // conde de París. // Novela del bajo imperio, // por sir Walter Scott. // Barcelona, // imprenta de Antonio Bergnes y Comp. // Con licencia // 1834 // Madrid, lib. Europea. Cuatro tomos en 32°.; 264 págs el 1°.; 248 el 2°.; 320 el 3°.; 295 el 4°. (Bib. de damas. Tomos XX, XXI, XXII y XXIII).

Univ. Library, Barcelona. Hid. — MP identical, except unimportant details; calls the volume « 8° », and says « Es traducción directa del inglés ».

Quintin Durward, // ó // el escocés // en la corte de Luis XI, // por Sir Walter Scott. // Tomo I // Barcelona, // imprenta de A. Bergnes y Comp. // 1834. Con licencia // Madrid, lib. Europea. Cinco tomos en 32°., 246 págs el 1°.; 264 el 2°.; 272 el 3°.; 266 el 4°. y 272 el 5°. (HT). (Biblioteca // de // Damas // XIII // [XIV, XV, XVI y XVII]).

Hid. — Vol. V has « Antonio Bergnes » for « A. Bergnes ».

* *El Talisman*, ó Ricardo en Palestina; novela histórica del tiempo de las cruzadas por Sir Walter Scott, y traducida al castellano por D. Eugenio de Tapia y Don Juan Nicasio Gallego. Tres tomos en 8º. con una lámina. Se halla en Madrid en la librería de Perez, á 30 rs. en rústica y 36 en pasta (etc). (1834 ?)

Gaceta, Dec. 1834.

* El dia de San Valentin, o la linda doncella de Perth. Por sir Walter Scott. Traduccion al castellano, por don J.M. Moralejo, (1835 ?)

Bibl. de la France, 1835, which adds, « quatre volumes in-12, ensemble de 48 feuilles 1/6. Imprim. d'Everat, à Paris. — A Paris, chez Rosa. Prix... 24f. » This entry is duplicated.

[* Il Castello di Kenilworth, ópera en tres actos, texto de Fottola, musica de Donizetti, fué cantada el 17 de Octubre de 1835 en el Teatro de la Cruz. (MP).]

(HT) La Hermosa Jóven // de // Perth. (T) La Hermosa Joven (*sic*) // de Perth // ó el dia de san Valentin // Por // Walter Scott. // (Fig with « E. Boix ft. ») // Madrid // en la libreria // de // Jordan // n.d. (BM : « 1836. 16º »). 285 pp. sm. 8º : mm. 134×87.

BM : « 012611.h.12 ». — Several notes are thus signed : « Nota del T.F. » (=traductor francés?). Others have « Nota del Traductor », « N. del Autor », or « N. del Editor ». — Vol. II has 263 pages, dated 1836, « D.T. Jordan ». Vol. III has 269 pages, same HT and no T. — Vol. IV has 277 pages, HT of Vol. II, also T except for details.— Hid. registers this translation, calling it 16º, « con dos láminas ». — MP says, « parece traducida del francés ».

* Las Aventuras de Nigel. Por sir Walter Scott. Traduccion al castellano por don Pablo de Xérica. (1836 ?).

Bibl. de la France, 1836 : « Quatre volumes in-12, ensemble de 49 feuilles. Impr. d'Everat, à Paris. — A Paris, chez Rosa. »

* Peveril del Pico. Por sir Walter Scott. Traducido por el D.W. Montes. (1836 ?)

Bibl. de la France, 1836 : « Cinq volumes in-12, ensemble de 63 feuilles 1/2. Imp.d'Everat, à Paris. — A Paris chez Rosa ».

(HT) Waverley. // (T) Waverley, // Novela // Original Inglesa // de // Sir Walter-Scott. // (Fig) // Tomo I. // Barcelona // Libreria de Oliva. // 1836 // (2nd T) Waverley, // ó Sesenta Años Ha; // Novela Original Inglesa, // Por Walter Scott. // Con Láminas. // Tomo Primero. // Barcelona. // Imprenta de Oliva, en la Plateria. // 1836. — Pp. viii+198, sm. 8º : mm. 113×79.

BM : «12603.a.23 ». There is one preface by the publisher, announcing a plan to offer in this collection the best of what the romantic authors have produced. — Vol. II as above, but « Tomo II » in 1st T and Tomo Segundo in 2nd T; 188 pages. — Vol. III has 165 pp. and similar differences of detail, as have vols 4-6, with 163, 187, and 232 pp. Vols. 1-3, and 4-6 form one volume each. — BM and Hid. say 16º but the count is 8º. Hid. says, after Oliva, « casa de los Sres Alou Hermanos. Madrid, admon del Boletin Bibliográfico. 16º; colección de novelas escogidas: tomos 9-14 »; paging different from above, as is MP's. — Cf. also *Bol. Bib.*, I, 37.

At the end of the 1836 *Waverley* we find comment upon Oliva's *Colección*, in which it is stated that this series, carefully chosen and published without alteration, is better than others of the same sort in Spain, brought out in the « rigid times » when one's choice in such matters was very limited. The following are listed as printed : — *La Princesa de Clermont*, by la Condesa de Genlis, translated by D.G.G; *El Templo de Venus en Guido*, by Montesquieu, translated and in part imitated by D.J.R.C.; *Cornelia Bororquia ó la Víctima de la Inquisicion ; La Estranjera, ó la Muger misteriosa*, by D'Arlincourt; *El Solitario del Monte Salvaje*, by the same; *Eusebio* etc. by Montengón; *La Abadesa, ó procedimientos inquisitoriales*, by W.H. Ireland, translated from the English; *El Hijo del Carnaval* (Pigault-Lebrun); *Waverley ;* etc.

(HT) Biblioteca // Selecta y económica, // dividida // en dos Secciones : // La 1ª principalmente florida y halagueña; y la 2ª esen- // cialmente instructiva, sólida y fundamental. // Seccion 1ª. // I. // Rob-Roy. // — (T) Rob-Roy, // Novela escrita en ingles por // Sir Walter-Scott, // y puesta en castellano // por D.E. de C.V. // « Reinaba á la sazon la odiosa ley de // « los primitivos tiempos, y declarando // « el prepotente la guerra al desvalido, // « le decia : Defiéndete si puedes. » // WORDSWORTH. *El sepulcro de Rob-Roy.* // (Fig) // Barcelona, // Imprenta de don Antonio Bergnes, calle de Escudellers, Nº. 36, // 1837. //—256 pp. 4º.

BM: « 012611.i.20 ».—Hid. has « por D.F. de C.B.» (cf. same 1858) and adds « Madrid, libr. de A. Gonzalez ». — MP has « por D.F. de C.B. », and queries whether the translator may not have been Francisco Carbonell y Bravo, who died in 1837, though it was never known that he devoted his idle moments to literature. Perhaps MP got his information from Hid. who seems to have misread the Gothic characters; cf. *Rob Roy*, 1858, which has V, not B. — A note to page 254 quotes two lines from Byron's *Giaour*, with a correct translation, and remarks further : « Hay otros muchos pasajes de Rob-Roy que parecen inspirados por el enérgico pensamiento de lord Byron ». Such a remark cannot have come from Scott, and we have as yet no evidence that it is due to a French intermediary; hence it seems to indicate a good knowledge of Byron and therefore argues for a knowledge of English.

* El Talisman, ó el rey Ricardo en Palestina; cuento del tiempo de las cruzadas, por sir Walter Scott. Traduccion del inglés al Castellano por don J. de Mora. (1837?).

Bib. de la France, 1837, which adds : « Quatre volumes in-12, ensemble de 35 feuilles 1/2. Imp. de Moquet, à Paris. — A Paris, rue du Temple, n. 69 ».

(HT) Coleccion // de Novelas // de los mas célebres // Autores Extrangeros. // Serie Segunda. // Tomo Séptimo. — (T) Guy Mannering // ó // El Astrólogo, // Por // *Sir Walter Scott* // Tomo I // (Lines from the *Trova del ultimo Juglar*) // E. de O. // Madrid : // Imprenta de I. Sancha, // 1838. — VI +282 pp.

Hisp.: « 845/Sc. 3 b ». Vol. II; « Tomo Octavo », 336 pp. Vol. III; « Tomo Noveno », 288 pp. — The translator explains in a note that this novel has never before been translated into Spanish, and he admits having used often « the excellent French translation of Defauconpret in interpreting the English text ». He believes Scott very difficult to translate into Spanish. He has used the latest English edition (1828), with notes and additions by the author; these, and most of Defauconpret's notes, have been inserted. The preface is dated at Paris, November, 1838. — Hidalgo records this book, giving the 3rd volume 290 pages, and explaining that, « El traductor de esta novela es D. Eugenio de Ochoa ». After « Scott », in Hidalgo's title, are the mysterious letters « E.S.V. », which even MP remarks that he cannot understand.—Hid. adds, « lib. de Gonzalez ».

* Los Puritanos de Escocia. Novela original de Sir Walter Scott, puesta en castellano por A.B. El Enano misterioso, por Sir Walter Scott, traducido del original francés [*sic* !!]. Tercera

edicion. Barcelona, 1838, imp. de A. Bergnes. Madrid, lib. de Cuesta. En 4º. may. á dos columnas.

Hid. who makes the blunder about the « French original », states that the translator is Antonio Bergnes. — MP's memorandum has « original inglés ». He adds : Suponemos que la 1ª edición saldría en tomos pequeños en la Biblioteca de Damas ó en la Selecta Portátil y Económica. El traductor de *Los Puritanos* es Bergnes. El de *El Enano* creemos que es Altes y Gurena ».

* El Enano misterioso, 1838. See previous entry.

(T) El // Talisman, // Cuento // del tiempo de la Cruzadas, // por // Sir Walter Scott, // traducido del inglés, // por M. // (Fig) // Barcelona. // Imprenta de don Antonio Bergnes, calle de Escudellers, Nº. 36. // 1838. // — 222 pp. 4º; mm. 220 × 137.

BM : « 012611.i.15 ». — Bound in same volume with *Sitio de la Rochela* by Mme Genlis. No important comment. — Hid. has « Scolt, » — « trad. del francés », — « Madrid, lib. de A. Gonzalez. — En 4º past 362 págs [probably including the other work] — Biblioteca selecta e económica. Seccion 1a. Tomo VII ». — MP says that this is the same as the translation by Mora printed before in London.

(T) El // Cuarto Entapizado // ó // La Vieja de la Bata, // escrita en ingles // por Sir Walter Scott. // traducida al Castellano // por // Juan Muñoz y Castro. // (As Monogram « RO ») // Habana : // Imprenta de R. Oliva. // 1838 // — 46 pp. small 8º: mm. 121 × 81 (BM, « 16º »).

BM : « 12603.a.14 ». Bound with « *Los Dos Hermanos* escrita en ingles por Bulwer ».

* Los puritanos de Escocia. Por Sir Walter Scott. Madrid, 1839. imp. de M. Pita, Hijs. de Doña C. Piñuela y S. Omaña, lib. de A. Gonzalez. Cinco tomos en 8º., may., 168 págs el 1º.; 98 el 2º.; 92 el 3º.; 104 el 4º.; 100 el 5º.

MP. — Hid.

(T) El // Castillo Peligroso. // Novela original // Por Sir Walter Scott. // Traducida // Por A. Mata. // (Quotation from

Burns) // Tomo I // Paris, Mejico // Libreria de Rosa. Libreria de Galvan. // 1840—273 pp. 16°.

NYPL: «NCW».— Vol. II, 245 pages, T as in Vol. I.; HT has «El Castillo // Peligroso». — One gets a general impression of a direct translation from the English, but there is no proof.

* Los Desposados ó sea el condestable de Chester. Historia del tiempo de las cruzadas, por Sir Walter Scott. Traducido por P. Mata, París, 1840. imp. de Schneider, lib. de Rosa. Tres tomos en 12°.

Hid. — *Bib. de la France*, 1840, thus : « Trois volumes en-12, ensemble de 36 feuilles 1/2. Impr. de Schneider, à Paris. — A Paris, chez Rosa.» — MP : « This was the first of a series called *Tales of the Crusades*; the translator is the celebrated Doctor Pedro Mata ».

(HT) Guy Mannering. — (T) Guy Mannering, // ó // El Astrologo, // (The Astrologer) // Por Sir Walter Scott. // Traducido // Por E. de Ochoa. // [ten lines from the *Trova del ultimo Juglar*] // Tomo I. // PARIS, MEJICO, // Librería de Rosa. Librería de Galvan. // 1840. — Vol. I, 298 pp. 12° (?); mm. 168 × 100.

Library of Columbia University : « 825Sco8/R38/1 ». — MP : «This translation circulated chiefly in America » : « imp. de Schneider ». — *Bib. de la France*, 1840. — Vol. II, 266 pages; Vol. III, 267; Vol. IV, 312. — The *advertencia del traductor*, dated at Paris in 1840, with the author's notes and additions, is identical with that of the 1838 translation. In this volume is a brief *Catálogo de los libros de fondo de Rosa*, in which others of Scott's novels appear.

* El Monasterio. Por Sir Walter Scott. Traducido de la última edicion inglesa, por D. Eugenio de Ochoa. París, 1840, imp. Schucider [*sic*], lib. de Rosa. Cuatro tomos en 12°.

Hid. — *Bib. de la France*, 1840 : « Quatre volumes in-12, ensemble de 45 feuilles etc ». — MP. — « Schucider » is an easy ms. corruption of Schneider.

* El abad, por Walter Scott, 4 vol, en 12°. [Date not known For source see *Guy Mannering*, 1840, above].

* COLECCION *de novelas de sir Walter Scott*, edicion de lujo. — Madrid, imprenta de Omaña. (1841 ?)

Bol. Bib., II, 234 (1841) : « Esta colección constará de las mejores novelas conocidas e inéditas empezando con la titulada Ivanhoe o el regreso de la

Palestina del caballero cruzado. Se publica por entregas de 16 páginas en 4°. con hermosas láminas sueltas esmeradamente litografiadas. Se suscribe en Madrid en las librerías de Denné-Hidalgo, Poupart, Hurtado, Paz, Villa y gabinete literario. Precio de cada entrega con tres láms. 3. — (Se ha publicado la primera y después que se publique la segunda costará 4 rs. cada entrega) .»

Lucia de Lammermoor // Drama Tragico // En Dos Partes; // Para Representarse en el Teatro // de la // Opera Italiana // de // Mexico. // (Fig) // México 1841. // Impreso por Antonio Diaz, en la calle de las // Escalerillas N. 7. — 63 pp. 24/.

New York Public Library : « NNO qv 142. N° 6 ». Italian and Spanish on opposite pages. Libretto only.

* Aguas de San Ronan, por Sir Walter Scott. Paris, 1841. 4 vol. en-12.

« Catálogo de los libros de fondo de Rosa », in Guy Mannering, 1840.

* Allan Cameron. Novela inédita de Sir Walter Scott. Traducida por R. de Casteñeyra. Madrid, 1841-1842, imp. de F. de P. Mellado, ed., lib. de Dochao. Cuatro tomos en 16°., 236 págs. el 1°.; 210 el 2°.; 240 el 3°.; 260 el 4°. (Bib. de Recreo).

Hid. — *Bol. Bib.*, III, 210, has « Allam », « Walter-Scott », « Castañeira »; and after the date « Establecimiento tipográfico, gabinete literario y librería de Sanz. Cuatro tomos en 16° »; instead of the material given above.

(Cover, light brown) Lucia // de // Lammermoor, // Drama Trajico // en dos partes, // Primera — La Partida. // En un Solo Acto. // Segunda // El Contrato Nupcial. // en dos actos. // Música del Celebre Donizzetti. // (Fig) // Lima, // Imprenta de Jose M. Masias. // 1841. // (T idem) // — 61 pp. 8°.; mm. 150×111 (?).

BM : « 11725.a.2 ». Italian and Spanish texts on parallel pages. Bound with other texts.

* Ivanhoe ó el regreso de Palestina del caballero cruzado por Sir Walter-Scott. Madrid, 1841, imp. de S. Omaña, lib. de Poupart. En 4°., con laminas.

MP. — Hid.

* El monasterio, por Walter-Scott. Traduccion de L de C.

Madrid, 1841, imp. y despacho de Mellado. Dos tomos en 8º.

MP : « Creemos que las iniciales *L. de C.* corresponden a Dn *Leopoldo A. de Cueto.* » — Hid. — *Bol. Bib.*, II, 75 (1841) has : « MONASTERIO(*el*) *por Walter Scott* : traduccion de L. de C. — Madrid ; imprenta de Mellado. Gabinete literario calle del Principe. Dos tomos en 8º » (no date).

* Quintin Durward. Episodio de la historia de Luis XI. Por Walter Scott. Madrid, 1841, imp del *Panorama*, lib. de Cuesta. Cinco tomos en 8º.

Hid. — *Bol. Bib.*, VI, 261. — MP : « 8º pequeño ».

* Las Aguas de S. Ronan. Novela por Sir Walter Scott. Traducida por D.E. Ochoa. París, 1842, imp. de Schucider, [*sic*] lib. de Rosa. Cuatro tomos en 12º.

MP. — Hid. — *Bib. de la France.*

(HT) El // Condestable // de Chester — (T) Los Desposados, // ó sea // El Condestable // de Chester // Historia del tiempo de las Cruzadas, // por // Sir Walter Scott // Traducida // *por P. Mata.* // Médico-Cirujano, Miembro Titular y Corresponsal de Várias Sociedades Sabias del Reino y Estranjeras, Re // dactor en Gefe del Constitucional, Diputado a Cór- // tes, etc. // Tomo I. // Barcelona. // Imprenta del Constitucional. // 1842. — 212 pp.

Hisp. : « 845/Sc 3 c », Vol. II, 229 pp. : Vol. III, 213 pp.

* Guy Mannering, ó el astrólogo, célebre novela de Walter Scott, traducida al castellano por D. Pedro Alonso O'Crowley. Cádiz, 1843, imp. y lib. de la Revista médica. Madrid, lib. de Sanchez. Tres tomos en 8º. con 16 láminas litografiadas.

Hid. — MP, minus certain details.

(HT) Canto // del // Último Trovador. // (T, 1) Canto // del // Ultimo Trovador // (Fig) // Barcelona. // Imprenta de Juan Olivares. // 1843. // — (T, 2) Canto // del // Último Trovador. // Poema en Seis Cantos // por // Walter Scott, // traducido // Por D.P. Piferrer. // Barcelona. // Librería de Juan

Oliveres, editor, // calle de Escudellers, Nº. 53. // 1843. — 233 pp. 8º; mm. 133×81; large 16º.

BM : « 1164.a.18 ». The following are advertised at the end, among others : *Actea* (Dumas), *Trilby* (Nodier), Silvio Pellico's prose works; some translations of Soulié; *Coleccion de Viajes* (including Chateaubriand) and the book itself, thus : « Canto del último Trovador; poema en seis cantos, adornado con bellas y curiosas notas, por Sir Walter Scott; un tomo en 16º. 8 rs. » — Hid. varies details, e.g. « coleccion de novelas ». M.P. — A prose translation.

(HT) Coleccion // de // Novelas Escojidas // Tamaño 32º. // Tomo LXXI. // Las Aguas de San Ronan. // — (T) Las // Aguas de San Ronan. // Novela por // Sir Walter Scott. // traducida // Por D. Eugenio de Ochoa. // *Con Láminas*. // Fué, dice la tradicion, // Un asilo de alegría; // ¡Cuán mudado está en el dia! // Hoy lo es de maldicion. // Woodsworth [*sic*] // Tomo Primero. // Barcelona, // Imprenta de D. Francisco Oliva, calle // de la Plateria, Nº. 74. // 1843—Pp. ii+314. The count gives 8º, but cf. HT, « 32º ». Mm. 114×68.

BM : « 12603.a.17(16º) ». — Hid. — « 4 tomos en 16º, con 4 lams ». — The preface says that this novel is « now translated for the first time from English to Spanish by Ochoa ». — Vol. II is like vol. I, with the necessary changes to LXXII and Tomo Segundo; it has 322 pages. — Vol. III has the same HT as vol. II; but the T has « Tomo Tercero »; it has 341 pages. — Vol. IV has the same HT as before, but « Tomo LXXIII »; and the T reads : « Tomo Cuarto »; it has 320 pages. — A note at the end reads, « Nota sacada de la traducción francesa de M. Defauconpret ». — MP: « Tomos 71-74 de la Colección de novelas escogidas ».

It was evidently concerning this translation that Milá y Fontanals wrote the interesting discussion of the versions of Scott into Spanish that appeared in the *Imparcial* in 1844 (See *Obras completas*, 1892, IV, 38 ff.). The taste for Scott, he there writes, has spread far and wide in the last decade; we find nothing like him in our literature since Cervantes. « Las traducciones que más boga han alcanzado hasta ahora, exceptuando alguna de las publicadas por Cabrerizo y las excelentes que forman parte de la *Biblioteca de Damas* del Sr. Bergnes, son de todo punto detestables. Afortunadamente la de *Las Aguas de San Ronan* que acaba de publicar el Sr. Oliva y la del *Monasterio* que anuncia tener en prensa, son debidas a la pluma de un traductor que nunca desmiente lo mucho que hace esperar su esclarecido nombre. — El Sr. de Ochoa ha lucido en la versión de la novela en que nos ocupamos prendas distintas de la que nos prometemos admirar

en la del *Monasterio*, y de las que mostraría probablemente en las de otras aun más caballerescas que la última. » *Saint Ronan* is different from Scott's other novels ; it ends the series of pictures of Scottish customs from the Middle Ages to our time.

* La Fortaleza de los Douglas, ó el castillo peligroso. Novela histórica del siglo XIV, escrita en inglés, por Sir Walter Scott, y traducida libremente del original al castellano, con notas, por D.F.A. Fernell. Sevilla, 1844, imp. de F. Alvarez y Comp. Madrid, lib. Europea. Dos tomos en 8º.

Hid. — *Bol. Bib.*, VI, 243 : « Librería Europea de Hidalgo y viuda de Razola ». MP omits « lib. Europea ».

* La Maga de la montaña. Novela inédita de Walter Scott. Madrid, 1844, imp. y desp. de F. de P. Mellado, ed. En 8º, 230-128 pags.

Hid : « Las últimas páginas contienen : Juana de Lewardeen. Novela por Enrique Berthoud. Lleva portada ». — *Bol. Bib.*, VI, 51 (1846), about as above, with this added : « Establicimiento Tipográfico de D.F. de P. Mellado, Gabinete Literario calle del Príncipe. Un tomo en 8º (Bibl. Popular). »

(HT) Coleccion // de // Novelas Escogidas. // El Enano Misterioso. // (T) El // Enano Misterioso, // por // Sir Walter Scott. // Traducido del Original Inglés. // (Fig) // Barcelona : // Librería de D. Francisco Oliva, Editor, // Calle de la Plateria, N. 74. // 1844. — The count seems to give a very small 8º; mm. 113×70. Pp. 263.

BM : « 12603.a.16(16º) ». List of « novelas publicadas » at end. — MP has simply : « El Enano misterioso. Novela por Sir Walter-Scott. Barcelona. 1844, imp. de F. Oliva. En 16º con una lámina ».

At the end of this translation is a long list of others, including the following : Arlincourt, *La Estranjera*; Ireland, *La Abadesa*; Arlincourt, *El Solitario del Monte Salvaje*; Pigault-Lebrun, *El Hijo del Carnaval*; Scott, *Waverley* (6 vols), presumably the 1836 edition, *q.v.*; Arlincourt, *El Renegado*; Mm Cottin, *Malvina*; Hugo, *Nuestra Sra de París*; Arlincourt, *Ida y Natalia*; Summers, *La Huerfanita Inglesa*; Chateaubriand, *Atala y René*; Scott, *Aguas de San Ronan* 1842 (Ochoa's translation); several of Sand's novels, etc.

* El Enano misterioso. *Nuevos cuentos de mi huésped, traducido del inglés al español por Dn. F. Altés de Gurena, con*

lámina. Barcelona, 1844, imp. de M. Sauri, en-16º mayor.

(MP Cover light blue) El Abad, // Novela escrita en ingles // por // Sir Walter Scott, // y// traducida libremente del original ingles // al castellano // por // D. Francisco Alejandro Fernel. // Tomo I. // Sevilla : // *Establecimiento Tipográfico* á cargo // de D. Manuel Gutierrez, // *plaza del Silencio, núm.* 23. // 1845. — (HT) El Abad — (T=Cover through « castellano », then) por D. Francisco Alejandro Fernel. // (Fig) // Sevilla : Establecimiento Tipográfico, plaza del Silencio, núm. 23//1845. — 312 pp. 8º; mm. 165×108.

BM : « 012611.h.3 ». — Vol. II is the same in cover and HT; the T reads « Tomo II » in place of the figure; 321 pp. — Vol. III is similar; 373 pp. — Hid. adds, « Madrid, lib. de la V. de Razola », two vols. 8º.— *Bol. Bib.*, VI, 194 idem. — MP has « 2 vols ».

(HT) Aventuras de Nigel. (T) Las Aventuras // de Nigel. // por Sir Walter Scott // El Amolador. ¿ Una historia ? — // ¡ Dios os bendiga ! No tengo ninguna // que contaros. // *Poesia del Anti-Jacobino*. // Tomo I. // Madrid 1845 : // Establecimiento Tipográfico. // De D. F. de P. Mellado. — *Editor*. 352 pp. 8º; mm. 160×105. (« Biblioteca popular »).

BM : « 012611.h.5 ». — The verse headings are given in English with Spanish translations. Other things seem to point to direct translation, but no positive proof. — Vol. II has 328 pages. — Hid. as above, except « XL-354 págs el 1º.; 330 el 2º ». — *Bol. Bib.*, VI, 356, idem, but, after « Mellado » has « Gabinete literario, calle del Príncipe », and « Biblioteca popular ». — MP as Hid.

(HT) Coleccion // de // Novelas Escogidas. // El Monasterio. // Nº. 31. — (T) El Monasterio // Novela por // Sir Walter Scott. // traducida // Por D. Eugenio de Ochoa. // Con láminas. // Tomo Primero. // Barcelona : // Librería de D. Francisco Oliva, editor, // calle de la Plateria, N. 74. // 1845. — (Imprenta de Tomas Carreras). 383 pp. apparently small 8º or 16º; mm. 114×74.

BM : « 12603.a.22 ». Vol. II bound with I, 409 pages. « Fin » at end. — The 1843 *St. Ronan* advertises a 4-vol. *Monasterio* translated by E. de Ochoa to follow, but the advertisement in the above mentions 2 vols only.

* Las Aguas de S. Ronan. Novela por Sir Walter Scott. Traducida al Castellano. Málaga, 1848, lib. de J. del Rosal. Madrid, lib. de la Publicidad. Seis tomos en 16º may. (Bib. del Mediodía).

Hid. — MP — Cf. *Imparcial de Barcelona*, 1843, and *Revista de España*, 1868 (III, 145), noted by MP.

* El Talisman. Cuento del tiempo de las cruzadas, por Sir Walter-Scolt [*sic*], traducido del inglés por M. Barcelona, 1849, imp. de J. Olivares. Madrid, lib. de la Publicidad. En 4º.

Hid : « This volume contains also *El sitio de la Rochela o el infortunio y la conciencia*, por Madama Genlis, nueva traducción por E.» — MP says that the translation, Mora's, is bound with the above, and that Olivares was the successor to Bergnes and made a new issue, changing only the title-page.

(T) // Biblioteca ilustrada de Caspar y Roig // Quentin Durward // ó // el Escoces en la Corte de Luis XI, // por // sir Walter Scott. // Adornada con 30 grabados. // (Engraving of the author) WALTER SCOTT // Madrid // Gaspar y Roig, editores // Calle del Príncipe, Núm. 4 // 1851 // En 4º. may., 160 págs. 8º.

Hid. — Biblioteca de Catalunya, Barcelona, and Boston Public Library : « 3091.151 » (where it is bound with other works). The spelling « Quentin » may be noted; previous translations read « Quintin ».

* Ivanhoe, por Walter-Scott, publicada con aprobacion del censor. Madrid, 1854, imp. del *Semanario* y de *La Ilustracion*. En 4º., II-202 págs. y 32 grabados.

Hid : « Se ha publicado en el folletin de *Las Novedades* ». — MP : « Forma parte del *Eco de los folletines*... Madrid, 1854-6. Con él empieza el tomo 70.» Compare the following : « Eco de los folletines. Archivo escogido y económico de obras amenas é instructivas de todos los tiempos y de todos los paises. Madrid, 1854-6, imp. del *Semanario é Ilustracion*, despacho de las Novedades. Nueve tomos en 4º. Comprenden estos nueve tomos las obras siguientes : — Tomo II. Ivanhoe, (etc. as above); Amor y Gloria, por Walter-Scott, 18 págs. con 4 grabados; Tomo V. Los Puritanos de Escocia, por Sir Walter-Scott, 174 págs. con 30 grabados; La dama del lago, por Walter-Scott, 50 págs. con 4 grabados ». (See below).

* Amor y Gloria. Por Walter-Scott. Publicado en el folletin de las Novedades. Madrid, 1854, imp. del Semanario y de la Ilustracion. En 4º., 18 págs. y 4 grabs.

Hid. — See also above.

(HT) Obras // de // Walter Scott. // — (T) Isabel // ó // El Castillo de Kenilwort [*sic*] // Novela Escrita en Inglés // por // Sir Walter Scott. // Traducida al Castellano. // MADRID : // Imprenta de JOSÉ M. DUCAZAL, Plaza de Isabel II, núm. 6, // 1854. — 398 pages, illustrated.

Hisp. : « 845/Sco 3 ».

* Los puritanos de Escocia, por Sir Walter-Scott. Madrid, 1855, imp. del *Semanario* y de *La Ilustracion*. En 4°., 174 págs. con 30 grabs.

Hid : « Publicado en el folletín de *Las Novedades* ».— MP : « Editor Angelo Fernandez de los Ríos». He adds that Defauconpret was inventor of the name « a la verdad más claro y expresivo de *Los Puritanos*, célebre después por la ópera de Bellini. Creemos que todas las traducciones castellanas de esta novela, a excepción de la de Bergnes, están hechas del francés. La que salió como folletín en *Las Novedades*, se encuentra encabezada con el quinto del *Eco de los folletines Archivo escogido y económico de obras amenas e instructivas de todos los tiempos y de todos los paises*. Madrid 1854-56, imp. del Semanario e Ilustracion. — Los Puritanos ocupan en dicho tomo 174 págs. y tienen 30 grabados tomados evidentemente de alguna edición francesa ». Bellini's celebrated opera, continues MP, contributed greatly to the popularity of this novel in Spain; it was first given in the Teatro de la Cruz, Sept. 26, 1836; it had been given in the Théâtre Italien of Paris, Jan. 25, 1835. — See also *Ivanhoe*, 1854.

* La Dama del lago. Por Sir Walter Scott. Ilustrada con 4 grabs. Publicada en el folletin de *Las Novedades*. Madrid, 1856, imp. de *Las Novedades*. En 4°., II-50 págs., con 4 grabs.

Hid. — See also above, *Ivanhoe*, 1854.

* Quintin Durward, ó el escocés en la corte de Luis XI. Por Sir Walter-Scott, ilustrada con 21 grabados. Publicada en el folletin de *Las Novedades*. Madrid, 1856, imp. de *Las Novedades* y *La Ilustracion*. En 4°, II-236 págs.

Hid. — MP.

(HT) Ivanhoe // ó // El Cruzado //. (T) Ivanhoe // ó // el cruzado, // por // Sir Walter Scott, // traducido del inglés // Madrid // librería Española // calle Relatores, 14 //Barcelona //

en el Plus Ultra // Rambla Centro, 15 // 1857 // (Back of T) : Imprenta de Luis Tasso en Barcelona // Calle Guardia, 15 // En 8º., may., hol., 408 pags. con 4 lams. Por suscricion — (La Maravilla). [See *Rob Roy*, 1858].

Biblioteca de Catalunya, Barcelona. — Hid. — MP.

(HT) Quintin Durward // ó // El Escocés // en la corte de Luis XI. // (T) Quintin Durward // ó // El Escocés // en la corte de Luis XI. // por // Sir Walter Scott. // Madrid // Librería Española // calle Relatores, 14 // Barcelona // en el Plus Ultra // Rambla Centro, 15 // 1857 // (Back of T) // Imprenta de Luis Tasso en Barcelona // calle Guardia, 15. // pp. 440. En 8º may, con 4 láms.

Biblioteca de Catalunya, Barcelona. — Hid. — MP. — The latter thinks it a reproduction of the Bergnes edition. We have compared the two editions and find the supposition to be correct. The volume forms part of a collection issued by « La Maravilla : Gran Sociedad Editorial » (See *Rob-Roy*, 1858).

(HT) Guy Mannering, // ó // El Astrólogo, // Seguido de // El Oficial Aventurero. // Tomo I. — (T) Guy Mannering, // ó // el Astrólogo, // Seguido de // El Oficial Aventurero // por Sir Walter Scott, // y traducida // por D. Pedro A. O'Crowley. Los genios, diz, que en planetaria hora // Evocan voz ó signo misterioso; // Dedíquese á este estudio peligroso // Quien guste; porque á mi no me enamora, » // EL CANTO DEL ULTIMO TROVADOR. // Madrid Barcelona // Libreria Española // En El Plus Ultra // calle Relatores, 14. // Rambla Centro, 15. // 1858. //-357 pp. 8º; mm. 193×129.

BM : « 012611.g.10 ». Published by « La Maravilla gran sociedad editorial »: Vol. II as above with necessary changes, 184 pp. Both read, « Imprenta de Luis Tasso, en Barcelona, calle Guardia, 15 ».

(HT) El Oficial // Aventurero. — (T) El Oficial // Aventurero // por // Sir Walter Scott, // traducido del inglés. // 236 pp. (1858)

Bound with *Guy Mannering*, 1858, q.v.

* El pirator, por Sir Walter-Scott. Madrid, 1858, imp. de L.

García, ed., lib. de Durán y Bailly-Bailliere. Tres tomos en 8º., 286 págs el 1º., 288 el 2º., 140-160 el 3º.

Hid : « Bib. lit. — Las 160 últimas págs del tomo III comprenden, después de fiscalizado *El Pirata*, lo siguiente : *El mágico de Padua*, Leyenda alemana de Tick [*sic*]. — *Clemencia*, por D. Carlos Frontaura. — *La hija de María Estuardo*. Episodio histórico ». — MP idem.

(HT) Rob-Roy. (T) Rob-Roy // novela escrita en inglés // por // Sir Walter Scott, // y traducida // por D.E. de C.V. // « Reinaba á la sazon la odiosa ley de los // primitivos tiempos, y declarando el pre- // potente la guerra al desvalido, le decia : // Defiéndete si puedes » // Wordsworth. *El sepulcro de Rob-Roy*. // Madrid, // Librería Española, // calle Relatores, 14. // Barcelona, // en el Plus Ultra // Rambla Centro, 15. // 1858 // (Back of T) Imprenta de Luis Tasso, en Barcelona // calle Guardia, 15 // pp. 400. En 8º. may. 4 láms.

Biblioteca de Catalunya, Barcelona. — Hid. MP. — A fly leaf headed La Maravilla : Gran Sociedad Editorial » explains that the society in question « Publica las más grandes obras del saber humano en tomos de 350 a 450 páginas en 4º, con primorosas láminas y ricamente encuadernados con mosaicos de oro y brillantes colores, bajo la dirección de D. Miguel de Rialp. A list of eight « instructive » and eight « recreative » works already published or shortly to appear follows on this announcement, and we learn that Scott's *Ivanhoe*, *Quintin Durward* and *Rob Roy* have appeared, and that *Guy Mannering y el Oficial aventurero* will be the next volume published. (See below).

* Rob Roy, por Sir Walter Scott. Madrid, 1858, imp. de *Las Novedades*. En 4º.

Hid : « Se empezó a publicar en forma de libro en el folletín de *Las Novedades* el 30 de Mayo de 1858 ». — MP remarks that this is a different translation from the foregoing; he thinks that the *folletín* was never finished. — The *Guy Mannering*, 1858, announces a *Rob Roy* as published.

* Lucia de Lammermoor, drama en tres actos y seis cuadros, escrito sobre la novela de Walter Scott y arreglado a la escena española por D.F. de Luna y D. V. de Lalama, n t-p. Barcelona : Vidal y Cia., 1864. 16 pp. illustrated, 4º. (Museo dramatico ilustrado v. 2).

Catalogue of the New York Public Library : « NPL pv 217 N° 34 «, but not to be found on the shelves.

(Cover green) Biblioteca Selecta // Walter Scott. // Baladas. // Valencia. // Libreria de Pascual Aguilar, // Caballeros, 1 // 2 rs. ejemplar en toda España. — (HT) Biblioteca Selecta. // IX. — (T) Walter Scott. // Baladas. // Valencia. // Pascual Aguilar Editor, Caballeros, 1. — Imp. de J. Domenech, Caballeros, 47. *N. d.*

BM : « 11612.a.25 », The *Indice* gives the contents. No date. In prose.

(Cover light purple) Eco // de los // Folletines // Los Puritanos // de Escocia. // por Walter Scott. // Archivo Escogido // de // Obras Amenas e instructivas, // de todos los Tiempos // y de Todos los Paises. // Publicadas por las Novedades, // con aprobacion de la Censura. // Madrid. // Se hallará en EL LIBRO DE ORO, // plazuela del Angel núm. 12. --- 173 pp., 8° : mm. 239×156. — *N. d.*

BM : « 012611.i.21 ».

(Cover) Biblioteca Selecta // Walter Scott // Baladas // 2a edición // Valencia // Libreria de Pascual Aguilar // 1, Caballeros, 1 // 2 rs. ejemplar en toda España. — (HT) Biblioteca Selecta // IX. — (T) Walter Scott // Baladas // Segunda edición // Valencia // Pascual Aguilar, Editor // Caballeros, 1. — Imp. de F. Vives y Ca. — 162 pp., 8° : mm. 150×95. — *N. d.*

BM : « 11450.a.22 ». No date ; after 1882. In prose. List given in *índice*.

(Cover grey) Biblioteca de Cuentos y Leyendas // W.M. Thackeray // Segunda Parte // de // Ivanhoe // traduccion del inglés // por // M. Juderías Bénder // Tomo VI // Madrid // Eduardo Mengíbar, Editor // Caballero de Gracia, 23, bajo // 1882 — (HT) Segunda Parte // de Ivanhoe — (T= Cover, but without 1st line, « Tomo VI » and « bajo » — (Dedicated) » A la Señora // Doña Elisa Espar de Osío // B.L.P. // Su atento amigo y seguro servidor // El Traductor. // Madrid, 1882 — 131 pp. 8° : mm. 171×116.

BM : 12604.c.3 ».

(Cover fancy, light Grey). (HT) // Rob Roy // Tomo I // (T) Biblioteca Verdaguer // Rob Roy // por // Walter Scott // traducción de // D. Joaquin Riera y Bertrán // con dibujos de // E. Courboin, Godefroy Durand, Riou y H. Toussaint // Fotograbados de C. Verdaguer // Tomo I // (Publisher's design) // Barcelona // C. Verdaguer, Impresor-Editor // Calles de Llull y Cerdeña, (Ensanche) // 1882. pp. : 317.

Seen at Univ. Library, Barcelona. Vol. II, pp : 311 : similar title-page with the addition // Tomo II // con el Cuento Los Boyeros del mismo autor // version igualmente del Sr. Riera y Bertrán y dibujos de D. José L. Pellicer. // Each volume has editors' notes, and Vol. I is preceded by a preface « Al que leyere » containing a eulogy and criticisms of the novels of Walter Scott.

(Cover fancy, green) (HT) // Ivanhoe // (T) // Biblioteca Verdaguer // Ivanhoe // por // Walter Scott // traducción de // D. Juan Tomás y Salvany // con dibujos de // Adrien Marie, Lix, Riou, Scott, etc. // fotograbados de C. Verdaguer // Tomo I // (Publishers' design) // Barcelona // C. Verdaguer, Impresor-Editor // Calles de Llull y Cerdeña, (Ensanche) // 1883 : pp. 323.

Seen at Univ. Library, Barcelona. Vol. II, pp : 302 : similar title-page except « Tomo II » for « Tomo I ». No introductory preface ; editors' notes at end of each volume.

(HT) Quintin Durward. — (T) Quintin Durward // Novela Histórica // de // Sir Walter Scott // Versión Directa del Inglés // Ilustración Alemana // Barcelona // Biblioteca « Arte y Letras » // Francisco Pérez. — *Ausias March*, 95 // 1883. — (Portrait). — Pp. xxxvi + 582, 8°; mm. 196 × 127.

BM : « 012611.i.16 ».

* Biblioteca Verdaguer. Quintin Durward por Walter Scott, version castellana de Cecilio Navarro con dibujos de Pellicer, Adrien Marie, Comte, Delort, Pille, Sabatier y Taylor. Fotograbados de C. Verdaguer. Barcelona, C. Verdaguer, impresor-editor, 1884. — Tomo 1° 291 pp; 2°, 311.

MP.

* Woodstock. 1886-7.

Published as *folletín* in *El Atlántico* of Santander, 1886-7, according to statement of MP in connexion with translation of 1831, *q.v.*

(Cover pale yellow) Walter Scott // El Pirata // Traducida expresamente para la biblioteca de EL MUNDO // Madrid // Imprenta de « El Mundo » // Madera, 8, principal. // 1887. — (T) El Pirata // Novela Original // de // Walter Scott // Traducida directamente del inglés // Madrid // Imprenta de « El Mundo » // Madera, 8, principal. // 1887. 229 pp, 8°; mm. 224 × 155.

BM : « 12604.h.18 ».

(Cover red) Biblioteca // de los // novelistas — (HT) El Anticuario — (T) Walter Scott // El Anticuario // Nueva edicion // traducida directamente del inglés // Tomo primero // (GH in monogram) // París // Garnier Hermanos Libreros-Editores // 6, rue des Saints-Pères, 6 // 1892 — 357 pp. 12°; mm. 174 × 109.

BM : « 12611.dd.21 » Vol. II, 305 pp.

(Fancy cover) Biblioteca Ilustrada // 1ª sección // Sir Walter Scott // Enrique Mortón // de // Milnwood // 50 céntimos — (HT) Número 8 // Enrique Morton // De Milnwood — (T) Biblioteca Ilustrada // Primera Sección // Sir Walter Scott // Enrique Morton // de // Milnwood // Traducción de J. A. // (Fig) // Barcelona // J. Roura — A. del Castillo // Editores // Ancha, 25, principal // 1893 — 102 pp. 8°; mm. 168 × 109.

BM : « 012612.df.33 ».

(Cover like that of *Anticuario*, 1892) — (HT) Rob Roy // Tomo I — (T) Walter Scott // Rob Roy // Traducido del Inglés // por // D. Amador de Castro // Tomo Primero // París // Garnier (etc., as in *Anticuario*, 1892) // 1896 — 290 pp. 12° : mm. 174 × 109.

BM : « 012613.ee.1 ». Vol. II has 300 pages.

* El Enano Negro por Sir Walter-Scott, traducción de Peregrín Mora. Valencia, 1897, imp. de Juan Guix. 12°, 207 pp. Vol. 49 of *Biblioteca Selecta*.

MP.

(Cover=*Anticuario* 1892) (HT) Redgauntlet // Tomo Primero — (T) Walter Scott // Redgauntlet // Historia del siglo XVIII // Traducida del inglés por D.F. de O. // Prólogo de Constantino Román // (Small) Id, amo mío, id adelante, que yo // siempre franco y fiel os sigo con celo // hasta el último suspiro... // SHAKESPEARE // Tomo Primero // París, Garnier (etc=*Anticuario*, 1892) // 1897 — Pp. xxviii+360, 12°; mm. 174×109.

BM : « 012613.ee.2 ». Vol. II has 317 pages.

(HT) El Abad // (Continuacion de « El Monasterio ») — (T) Walter Scott // El Abad // Segunda Parte // de // El Monasterio // Versión Castellana // de // D. Nicolás Estévanez // Tomo Primero // Paris // Garnier, Hermanos, Libreros-Editores // 6, rue des Saints-Pères, 6 — 306 pp. 8° : mm. 175×108. — *No date* (1908?)

Bib. nat.: « 8° Y² 57174 », which gives the date of 1908. Vol. II has 317 pages.

(HT) El Capitán Aventurero // ó // Una Leyenda de Montrose — (T) Walter Scott // El Capitán Aventurero // ó // Una Leyenda de Montrose // Version Castellana // de // Claudio Santos Gonzalez // París // Garnier Hermanos (etc., as above) — 400 pages, same size as *Abad* 1900. *No date*.

Bib. nat. : « 8° Y² 50861 ».

B. ANALYSIS OF BIBLIOGRAPHICAL MATERIAL

1. BY TITLES

Spanish.	*First English Editions.*
1. El Abad, — 1845, n. d.	The Abbot 1820.
2. Las aguas de San Ronan, — 41, 42, 43, 48.	Saint Ronan's Well 1824.
3. Allan Cameron (« novela inédita »), 41-2.	The Highland Widow (?)
4. Amor y Gloria, — 54.	?
5. El Anticuario, — (I-II) 31, (III-IV) 32, 34, 92.	The Antiquary 1816.
6. El Aposento entapizado, — 30; Cuarto entapizado, — 38.	The Tapestried Chamber 1828.
7. Las Aventuras de Nigel, — 36, 45.	The Fortunes of Nigel 1822.
8. Ballads, two editions, no date. El Capitan aventurero; *see* Oficial.	Ballads and Lyrical Pieces 1806.
9. Canto del último trovador 43.	Lay of the Last Minstrel 1805.
10. Las Cárceles de Edimburgo, 31; Desterrada de Holy Rood 32?	The Heart of Mid-Lothian 1818.
11. Carlos el temerario 31, 32?	Anne of Geierstein 1829.
12. El Castillo peligroso, — 40, 44.	Castle Dangerous 1832.
13. Clorinda ó el Collar de Perlas, — 30 (pseud). El Cuarto entapizado; *see* Aposento.	Not by Scott.
14. La Dama del lago, — 30, 33 (« melodrama »), 56.	Lady of the Lake 1810.
15. Los Desposados (Condestable de Chester), — 40, 42.	The Betrothed 1825.

16. Los Desposorios de T(r)iermain, — 30.	The Bridal of Triermain 1813.
La Desterrada de Holy Rood; *see* Cárceles.	
17. El Día de San Valentin (Linda Doncella, Hermosa Joven), — 35 (?), 36.	Saint Valentine's Day, or The Fair Maid of Perth 1828.
18. El Enano misterioso 29?, 32? (Hurtado), 32 (Barcelona), 44 (Oliva), 44 (Sauri), 97 (« Enano negro »).	The Black Dwarf 1816 or 1817.
Enrique Morton; *see* Puritanos.	
19. El Espejo de la tía Margarita, — 30.	My Aunt Margaret's Mirror 1828.
La Fortaleza de los Douglas, ó El Castillo peligroso; *see* Castillo.	
20. Guy Mannering, — 38, 40, 43, 58.	Guy Mannering 1815.
La Hermosa Joven de Perth; *see* Día de San Valentin (36).	
21. Ivanhoe, — 23 (partial), 25, 26, 31 (Madrid), 31 (Valencia?), 33, 41, 54, 57, 82 (Thackeray), 83.	Ivanhoe 1819.
22. Kenilworth, — 31, 32, 35 (opera), 54.	Kenilworth 1821.
23. El lord de las islas, — 30.	The Lord of the Isles 1815.
La Linda Doncella; *see* Día de San Valentin.	
Lucia de Lammermoor; *see* Pastora.	
24. La Maga de la Montaña (« Novela inédita ») 44?	?
25. Matilde de Rokeby 29.	Rokeby 1813.

26. El Monasterio 40, 41, 45.	The Monastery 1820.
27. Retrato Imparcial de Napoleon 29; Vida de Napoleon Bonaparte 30.	Life of Napoleon Bonaparte 1827.
28. El Oficial Aventurero (episodio de las guerras de Montrose), — 27, 31, 33, 58; El Capitan Aventurero n. d.	A Legend of Montrose 1819.
29. La Pastora de Lammermoor ó la Desposada (novela histórica), 28?; Lucia de Lammermoor (opera), — 41 (Lima), 41 (Mexico), 64.	The Bride of Lammermoor; a Legend of Montrose 1819.
30. Peveril del Pico 36?	Peveril of the Peak 1823.
31. El Pirata 30, 58, 87.	The Pirate 1822.
32. Los Puritanos de Escocia 38, 39, 55, n. d. Enrique Morton 93.	Old Mortality. ?
33. Quintin Durward 34, 41, 51 (Madrid, « Quentin »), 56, 57, 83, 84.	Quentin Durward 1823.
34. Redgauntlet 33-4, 97.	Redgauntlet 1824.
35. Roberto, conde de Paris 34.	Count Robert of Paris 1832.
36. Rob-Roy, — 37 58 (« La Maravilla »), 58 (« Las Novedades »), 82, 96.	Rob Roy 1818.
37. El Talisman, — 25, 26 (London), 26 (Barcelona), 34? 37? 38, 49.	The Talisman 1825.
38. Vision de Don Rodrigo 29.	Vision of Don Roderick 1811.
39. Waverley 36.	Waverley 1814.
40. Woodstock 31, 86-7.	Woodstock 1826.

2. BY YEARS : a. Single Works

1823 Ivanhoe (partial).
1825 Ivanhoe, Talisman.
1826 Talisman (London), Talisman (Barcelona). Ivanhoe.
1827 El Oficial Aventurero.
1828 La Pastor(a) de Lammermoor (?).
1829 El Enano misterioso (?), Retrato Imparcial de Napoleon, Vision de Don Rodrigo, Matilde de Rokeby.
1830 La Dama del lago, Los Desposorios de Triermain, El Lord de las islas, El Aposento entapizado, El Espejo de la tía Margarita, Clorinda (Not by Scott), Vida de Napoleon, El Pirata.
1831 Carlos el temerario, Anticuario (I-II), Cárceles de Edimburgo, Ivanhoe (?) (Madrid), Ivanhoe (Valencia), Kenilworth, El Oficial aventurero, Woodstock.
1832 Carlos el temerario (?) Anticuario (III-IV), El Enano (Hurtado), El Enano (Barcelona), La Desterrada de Holyrood (?), Kenilworth.
1833 La Dama del lago (Melodrama, — Mexico), Ivanhoe, El Oficial, Redgauntlet (33-34),
1834 Anticuario, Roberto, conde de Paris, Quintin Durward, Talisman (?).
1835 Día de San Valentin (?), Kenilworth (opera).
1836 Hermosa Joven de Perth (Día de S.V.), Aventuras de Nigel, Peveril (?), Waverley.
1837 Rob-Roy, Talisman (?).
1838 Guy Mannering, Los Puritanos de Escocia, Enano, Talisman, Cuarto entapizado.
1839 Puritanos.
1840 Castillo Peligroso. Desposados (condestable de Chester), Guy Mannering, Monasterio, Abad. (?)
1841 Allan Cameron (41-42), Lucia (opera, — Lima, Mexico), Aguas, Ivanhoe, Monasterio, Quintin.

1842 Las Aguas de S. Ronan, Desposados.
1843 Aguas, Guy Mannering, Ultimo trovador.
1844 La Fortaleza de los Douglas, Maga de la montaña, Enano (Oliva, Sauri).
1845 Abad, Aventuras de Nigel, Monasterio.
1846
1847
1848 Aguas.
1849 Talisman.
1850
1851 Quentin.
1852-3
1854 Ivanhoe, Amor y Gloria (?), Kenilworth.
1855 Puritanos.
1856 Dama del lago, Quintin.
1857 Ivanhoe, Quintin.
1858 Guy Mannering, Oficial, Pirata, Rob-Roy (« La Maravilla », « Las Novedades »).
1864 Lucia de Lammermoor (opera).
1882 Thackeray's Ivanhoe; Rob-Roy.
1883 Ivanhoe.
1883 Quintin.
1884 Quintin.
1886-7 Woodstock.
1887 Pirata.
1892 Anticuario.
1893 Enrique Morton.
1896 Rob Roy.
1897 Enano negro, Redgauntlet.
UNDATED, — Ballads (2 eds.), Puritanos, Capitan Aventurero. Abad.

b. Collections

1824 * Obras completas de sir Walter Scott (etc); traducidas

por una sociedad de literatos españoles. Alzine. Perpignan.

1830* Nueva Coleccion de Novelas de Sir Walter Scott, traducidas por una sociedad de literatos. Moreno, Madrid.

1832 Biblioteca selecta (portátil) y económica; not exclusively Scott. Bergnes, Barcelona.

1834 Biblioteca de Damas (Not necessarily all devoted to Scott nor printing a large number of his novels). Bergnes.

1836 Coleccion de novelas escogidas (Oliva); not exclusively Scott.

1838 Coleccion de novelas de los más célebres autores extrangeros, Sancha.

1841 ? Coleccion de novelas de sir Walter Scott, edicion de lujo. Omaña, Madrid.

1843 Coleccion de novelas. Olivares, Madrid. Not exclusively Scott.

1845 Biblioteca popular. Not exclusively Scott.

1851 Biblioteca ilustrada de Gaspar y Roig.

1854 Obras de Walter Scott. Ducazal. Madrid.

1854-6 Eco de los folletines.

1857 Biblioteca de damas. La Maravilla.

UNDATED*. Biblioteca selecta de Walter Scott.

3. BY PUBLISHERS.

I. BARCELONA :

1. Bergnes : — Enano 32, Oficial 33, Ivanhoe 33, Redgauntlet 33-34, Anticuario 34, Roberto, conde de París 34, Quintin Durward 34, Rob-Roy 37, Puritanos 38, Enano 38, Talisman 38 (Also Gonzalez, Madrid. Librería Europea).

* Cf. also : — Biblioteca popular (Maga 44, Nigel 45); Biblioteca del mediodía (Aguas 48) y Roig.

2. Brusi :— Vision de Don Rodrigo 29.
3. « El Constitucional » :—Desposados 42.
4. Oliva :—Napoleon 30, Waverley 36, Aguas de S. Ronan 43, Enano 44, Monasterio 45,
5. Olivares (successor to Bergnes) :—Ultimo trovador 43, Talisman 49.
6. F. Pérez :— Quintin 83.
7. Piferrer :— Talisman 26.
8. Roura-Castillo :—Enrique Morton 93.
9. Sauri :— Enano 44.
10. Tasso :— Ivanhoe 57, Quintin 57, Guy 58, Oficial 58, Rob-Roy 58 (Cf. Librería española, Madrid. — « La Maravilla ». — Bib. de damas).
11. Verdaguer :— Rob-Roy 82; Ivanhoe 83; Quintin 84.
12. Vidal :— Lucia 64.

II. BORDEAUX. — Oficial, 27.

III. CÁDIZ.

Revista médica :—Guy 43 (=Sanchez, Madrid).

IV. HABANA :

R. Oliva :— Cuarto 38.

V. LIMA :

Masias :— Lucia 41.

VI. LONDON :

1. Talisman, 25, no publisher announced.
2. Ackermann (London and Mexico) :—Ivanhoe 25, Talisman 26.
3. « Variedades » :—Ivanhoe 23 (partial).

VII. MADRID :

1. Omaña-Poupart :— Ivanhoe 41.
2. Bueno-Razola :— Oficial 31.
3. Ducazal :— Kenilworth 54.
4. García :— Pirata 58.

5. Gaspar y Roig :— Quentin 51.
6. Hurtado (lib) :— Enano 29?, Enano 32?
7. Jordan :— Carlos el temerario 31, Woodstock 31, Kenilworth 32, Hermosa joven 36 (lib. de Jordan).
8. « La Maravilla » :— Guy 58 (Barcelona, Plus Ultra), Oficial 58, Rob-Roy 58.
9. Mellado :— Allan Cameron 41-42, Monasterio 41, Maga de la montaña 44, Aventuras de Nigel 45.
10. Mengibar :— Thackeray's Ivanhoe 82.
11. Moreno :— Matilde 29, Dama del lago 30, Desposorios 30, Lord de las islas 30 (« Sociedad de literatos »), Espejo de la tía Margarita 30, Aposento entapizado 30, Clorinda (pseud) 30, Pirata 30, Anticuario 31-32, Cárceles de Edimburgo 31, Ivanhoe 31?, Carlos el temerario 32?
12. « El Mundo » :— Pirata 87.
13. « Las Novedades » :—Rob-Roy 58, Puritanos n. d.
14. « El Panorama » :— Quintin 41.
15. Perez (lib) ;— Talisman 34.
16. Pita :— Puritanos 39.
17. Sancha (Gonzalez) :—Guy 38.
18. Sanz : Lucia 28?
19. « Semanario » y « Ilustracion » :—Ivanhoe 54, Amor y gloria 54 (Foll d.l. Nov), Puritanos 55, Dama del lago 56, Quintin 56 (« Novedades » y « La Ilustracion »).

(Lib. de Jordan, lib. europea; *see* Moreno).

VIII. MALAGA :

J. del Rosal : Aguas de S. Ronan 48 (Madrid, « La Publicidad »).

IX. MEXICO.

1. Diaz :— Lucia 41.
2. Miguel Gonzalez :—Dama del lago (melodrama) 33.
3. See also Ackerman, London; Rosa, Paris.

X. PARIS :

1. Garnier :— Anticuario 92, Rob Roy 96, Redgauntlet 97, Abad n. d., Capitan aventurero n. d.
2. Moquet :— Talisman 37 ? (Mora trans.).
3. Rosa (lib.) :— Día de S. Valentín 35 ?, Aventuras de Nigel 36, Peveril 36 ?, Castillo peligroso 40 (Galvan, Mexico), Desposados 40, Guy 40, Monasterio 40, Abad (?) 40, Aguas de S. Ronan 41, 42.

XI. PERPIGNAN :

Alzine :— Obras 1824+ Ivanhoe, 1826.

XII. SANTANDER :

« El Atlántico » :— Woodstock 1886-7.

XIII. SEVILLA :

1. Alvarez y Compañía :—Fortaleza de los Douglas 44 (Lib. europ., Madrid).
2. Gutierrez :— Abad 45 (also lib. Razola, Madrid).

XIV. VALENCIA :

1. Aguilar :— Ballads, 2 eds., n. d.
2. Bailo (lib., successors);—Ivanhoe 31.
3. Cabrerizo :— Napoleon 29.
4. Gimeno :— Kenilworth 31.
5. Guix :— Enano negro 97.

4. BY TRANSLATORS.

1. Translators known (or probable).

Sociedad de literatos :— Obras 24+, Lord 30, Espejo 30, Aposento 30, Clorinda 30 (pseud.),

	Pirata (?) 30, Anticuario 31-32, Cárceles 31, Ivanhoe 31 ?.
Altes y Gurena :—	Enano 32 (Barcelona), Enano 38 (?), Enano 44 (Sauri).
Juderias Bender :—	Thackeray's Ivanhoe 82.
Bergnes :—	Anticuario 34 (?), Puritanos 38 («A. B»).
R. de Casteñeyra :—	Allan Cameron 41-42.
Amador de Castro :—	Rob Roy 96.
BC*** :—	Oficial, 27.
Nicolas Estébanez :—	Abad n. d.
F.A. Fernel (l) :—	La Fortaleza de los Douglas 44. Abad 45.
J.N. Gallego and E. de Tapia :—	Talisman 26 (Barcelona), Talisman 34 (?).
F. de Luna & V. de Lalama :—	Lucia 64.
P. Mata :—	Desposados 40 and 42.
A. Mata :—	Castillo 40.
D.W. Montes :	Peveril 36 ?
J. J. Mora :—	Ivanhoe 25, Talisman 25, Ivanhoe 33 (?), Talisman 37 (?), Talisman 38, Talisman 49.
Peregrín Mora :—	Enano negro 97.
J.M. Moralejo :—	Día de S. Valentin 35 (?).
G. Morales :—	Oficial 31.
Muñoz y Castro :—	Cuarto entapizado 38.
Cecilio Navarro : —	Quintin 84.
E. de Ochoa :—	Guy 38, 40, Monasterio 40, 45, Aguas 41*, 42 (Paris), 43 (Oliva).
Pedro Alonso O'Crowley :—	Guy 43, 58, Oficial 58.
V. Pagasartundua :—	Kenilworth 32.
P. Piferrer :—	Ultimo Trovador 43.
M. de Rementería y Fica :—	Matilde 29, Dama del Lago 30, Desposorios 30 (?).

Joaquin Riera y Bertrán:—Rob Roy 82.
Claudio Santos Gonzalez :—Capitan Aventurero n.d.
Juan Tomás y Salvany :—Ivanhoe 83.
H. Tracia * (Gracia ?) :—Vision de D. Rodrigo 29.

Pablo de Xérica :—	Aventuras de Nigel 36 ?
BC*:—	Oficial 27.
J. A. :—	Enrique Morton 93.
P.H.B. :—	Enano 29 ?, Kenilworth 31, Enano 32 ?
L. de C (=Cueto ?) :—	Monasterio 41.
E. de C.V. :—	Rob-Roy 37, 58 (« La Maravilla »).
J.M.X. :—	Ivanhoe 26.
M.L. :—	Napoleon 30.
F. de O. :—	Redgauntlet 33,97.

2. Translator not identified :

Abad (?) 40.
Aguas de S. Ronan 48.
Amor y Gloria 54.
Anticuario 92.
Aventuras de Nigel 45.
Ballads, 1st and 2nd eds., n. d.
Carlos el Temerario 31, 32 ?
Dama del lago 33 (melodrama, Mexico), 56.
Desterrada de Holyrood 32 ?
Enano misterioso 44 (Oliva).
Hermosa Joven de Perth 36.
Ivanhoe, 23, 31 ?, 41, 54, 57.
Kenilworth 54.
Lammermoor, Pastor(a) 28 ? Lucia 41, (Lima and Mexico).
Maga de la montaña 44.
Napoleon 29.
Oficial aventurero 33.
Pirata 58, 87.

Puritanos 39, 55, n. d.
Roberto, conde de Paris 34.
Rob-Roy 58 (Novedades).
Quintin Durward 34, 41, 51, 56, 57, 83.
Talisman 26 (by Mora ?).
Waverley 36.
Woodstock 31, 86-7.

5. BY SOURCE.

a. Probably directly from English :

Abad, 45, n. d.
Aguas de S. Ronan 41(?), 42, 43.
Anticuario 34, 92.
Aventuras de Nigel 45 (assumed).
Capitan aventurero n. d. (?)
Castillo peligroso 40 (?).
Cuarto entapizado 38 (?).
Desposados 40, 42 (both assumed).
Enano misterioso 29 (?), 32 (Hurtado), 32 (Barcelona), 38, 44 (Oliva and Sauri) Enano negro 97 (?).
Fortaleza de los Douglas 43.
Guy Mannering 38, 40, 43 (assumed), 58.
Enrique Morton 93.
Ivanhoe 23, 25, 26, 31 (Valencia), 33, 57, 82 (Thackeray) 83.
Kenilworth 31, 54 (probably).
Lucia de Lammermoor 64.
Monasterio 40, 45.
Napoleon 30.
Oficial aventurero 27, 33, 58.
Pirata 87 (?).
Puritanos de Escocia 38.
Quintin Durward 34 (assumed), 83, 84 (?).
Redgauntlet 33, 97.

Rob Roy 37, 58 (Maravilla), 82, 96.
Roberto, conde de París 34.
Talisman, 25, 26 (?London), 26 (Barcelona), 34? 37?, 38, 49.
Vision de D. Rodrigo 29.
Waverley 36 (assumed, Oliva).

b. Probably through the French [1]:

Anticuario 31-32.
Aposento 30.
Cárceles de Edimburgo 31.
Carlos el temerario 32?
Clorinda 30 (pseud.).
Dama del lago 30.
Desposarios 30.
Espejo de la tía Margarita 30.
Hermosa joven de Perth 36.
Ivanhoe 31 (Madrid).
Kenilworth 32.
Lord de las islas 30.
Matilde de Rokeby 29.
Obras 24+.
Oficial aventurero 31.
Pirata 30.
Puritanos 55 (MP).

c. Source not determined:

Abad (?)40.
Aguas de S. Ronan 48.
Allan Cameron 41-42.
Amor y Gloria 54.
Aventuras de Nigel 36.

[1] The early date of this group will be noticed.

Ballads, 2 eds., n. d.
Carlos el temerario 31.
Dama del lago 33 (melodrama), 56.
Desterrada de Holyrood 32.
Día de S. Valentin (Linda doncella) 35 (?).
Enano misterioso 44.
Ivanhoe 41, 54, 57.
Lammermoor : Pastora 28 (?), Lucia 41 (Lima and Mexico).
Maga de la montaña 44.
Monasterio 41.
Napoleon 29.
Peveril 36?
Pirata 58.
Puritanos 39, n. d.
Quintin Durward 41, 51, 56, 57.
Rob Roy 58 (Novedades).
Ultimo trovador 43.
Woodstock 31, 86-7.

Imprimerie Sainte Catherine, rue du Tram, Bruges, Belgique.

VIDA Y TRAVAJOS
DE
GERONIMO DE PASSAMONTE

Le manuscrit que nous publions se trouve à la Biblioteca Nazionale de Naples : il est décrit aux pp. 69-70 du Catalogue, rédigé par M. Alfonso Miola (1), qui a été imprimé en 1895. Mais dès 1877 il avait été feuilleté — un peu rapidement (2), semble-t-il — par Menéndez y Pelayo. Le texte que nous fait connaître ce manuscrit est fort curieux; l'absence de toute prétention littéraire ne diminue en rien sa valeur, qui est d'être un document humain où nous voyons ce qu'éprouvait, pensait et croyait un homme de condition modeste et d'esprit simple, dont une vie d'aventures et de misère finit par faire un simple d'esprit.

L'auteur, Geronimo de Passamonte, dut naître vers 1555 dans un village d'Aragon dont il ne dit pas le nom, mais qui était situé au sud-sud-ouest de Calatayud, à une lieue du monastère de Piedra (3). Il ne nous dit pas non plus la profession de

---

(1) *Notizie di Manoscritti Neolatini. Parte prima. Mss. Francesi, Provenzali, Spagnuoli, Catalani e Portoghesi della Biblioteca Nazionale di Napoli.* Napoli, 1895. — Le titre que nous avons adopté (*Vida y travajos de Geronimo de Passamonte*) ne se trouve pas dans le manuscrit. A part ce détail, notre édition reproduit minutieusement le texte original.

(2) « Allí encontró dos curiosas autobiografías, manuscritas también, del siglo XVI... otra de un fray Gerónimo de Passamonte, que anduvo cautivo en Berbería y cuenta en su libro famosas historias de hechicerías de las cuales fué víctima el autor en Italia y en España. » (*Origenes de la Novela*, IV, p. 27. Nueva Biblioteca de Autores Españoles, 21). Malgré son intention, plus d'une fois exprimée, de se faire moine ou de devenir prêtre, Passamonte ne fut jamais *fray*. Quant aux « sorcelleries » dont il se plaint, c'est seulement l'Italie qui en fut le théâtre.

(3) Nuestra Señora de Piedra. — Piedra est le nom d'une rivière qui se jette dans le Mesa. affluent du Jalon.

son père; la famille devait jouir ou avoir joui d'une certaine aisance, puisqu'elle possédait un tombeau à Nuestra Señora de Piedra. La plupart des parents de Passamonte appartenaient à l'administration, dans laquelle la famille avait de tout temps occupé une place honorable : ils habitaient Saragosse, Calatayud et des petites villes des environs.

Orphelin à l'âge de dix ans, Geronimo entre d'abord au service de l'évêque de Soria; vers douze ou treize ans il va étudier chez un oncle qui était d'Eglise : celui-ci le brutalise, ce qui le détermine à s'échapper. Se sentant attiré vers la religion, il fait vœu de devenir moine, mais l'opposition de son frère l'oblige à changer d'avis.

A Barcelone, Passamonte s'engage comme soldat dans la flotte qui, sous le commandement de don Juan d'Autriche, va combattre les Turcs. Comme il avait passé deux ou trois années chez son oncle, il devait avoir alors tout au plus seize ans, âge précoce, mais qui n'a cependant rien de surprenant à une époque où l'on choisissait de bonne heure une carrière. Passamonte prend part à la bataille de Lépante (7 octobre 1571); il ne trouve rien à nous apprendre sur l'événement. Par contre, il exprime le regret — qui était celui du généralissime et de tous les soldats — que la campagne n'ait pas été poursuivie. Les hésitations de Philippe II et la duplicité des Vénitiens firent, en effet, perdre le fruit de la fameuse victoire.

Passamonte assista encore à l'expédition de Navarin (1572) et à la prise de Tunis (1573). Laissé en garnison dans cette ville, il y fut fait prisonnier quand, en 1574, Tunis retomba au pouvoir des musulmans. Pendant dix-huit ans sa vie fut une suite ininterrompue de souffrances, supportées avec l'aide de la religion; une sorte de stoïcisme lui permet de parler presque avec humour des coups qui ne lui furent guère épargnés. Et pendant dix-huit ans ce furent des plans d'évasion, des projets de fuite, déjoués tantôt par un hasard malheureux, tantôt par la traîtrise de quelque compagnon. Enfin, en 1592, après avoir traîné sa

chaîne à Constantinople et à Tunis, à Bizerte et à Alexandrie, sur terre et sur mer, il est racheté.

Il se rend d'abord à Rome pour remercier ses libérateurs et de là à Loreto pour y faire ses dévotions. Il va ensuite (1593) en Espagne, dont, en débarquant, il couvre de baisers le sol qu'il espère ne jamais plus quitter. Pendant une année ou deux il vit à la charge des différents membres de sa famille, ne réussissant ni à se faire prêtre ni à obtenir un bénéfice.

En 1594 ou 1595, toujours comme simple soldat, il regagne l'Italie et va tenir garnison à Gaète. Dès lors une véritable folie de la persécution s'annonce chez lui : partout il se croit poursuivi par des sorciers et des sorcières, s'imagine être ensorcelé et empoisonné, a des visions et entend des voix mystérieuses. En 1597 ou 1598, il quitte Gaète et pendant près de deux ans fait son métier de soldat en arpentant la Pouille et la Calabre. Enfin, en 1599, il peut se fixer à Naples, et il s'y marie avec une jeune fille qu'il est allé choisir dans un couvent pour être sûr de sa vertu. La nouvelle mariée semble irréprochable, mais sa famille se compose d'un beau-père qui est un intrigant, d'une mère qui est une « sorcière » et d'une sœur de mœurs légères. Et Passamonte sera — ou se croira — plus persécuté que jamais.

La fin du manuscrit nous donne l'interminable liste des prières — en espagnol ou en latin — que Passamonte récitait au cours de la journée et qui devaient ne lui laisser que fort peu de temps pour son service militaire.

L'homme, tel que nous le révèle la lecture de ces mémoires, n'a rien de bien attrayant. Sa belle époque, ce sont les années de captivité, pendant lesquelles il fait preuve d'énergie, de courage, d'imagination. La position qu'il occupe — ou qu'il prétend avoir occupée — parmi les autres captifs, rappelle assez celle de Cervantes à Alger : c'est toujours lui qui combine des plans d'évasion, et ses initiatives ne sont jamais punies trop sévèrement. Là s'arrête la ressemblance. Quand il sort de cap-

tivité, Passamonte a usé le peu d'intelligence qu'il avait et son alacrité est bien morte. Rendu à la liberté, il se montre absolument incapable de l'effort qui aurait pu lui permettre de mener une vie normale. Il se laisse entretenir par sa famille, voudrait que ses années d'esclavage fussent récompensées à l'égal d'actions d'éclat, s'aigrit et finit par aller végéter dans l'existence monotone des garnisons d'Italie. La folie de la persécution se complique, chez lui, de folie religieuse. Il écrit ses mémoires pour démontrer la nécessité d'interdire aux chrétiens des relations avec les mauvais esprits, car les mauvais esprits sont cause que les chrétiens vivent moins moralement que les incrédules — théorie quelque peu piquante sous la plume d'un croyant aussi fervent.

Passamonte écrit comme il parle, probablement un peu plus mal, car parfois il commence une phrase, s'embrouille et, ne sachant manifestement plus ce qu'il allait dire, la laisse inachevée et passe à une autre. Sa seule « littérature », ce sont les livres de prières, auxquels il doit le peu de latin qu'il a retenu. Toutefois, ses préoccupations religieuses lui ont valu de connaître — de nom — Fray Luis de Granada, Sergio (?), Luther, le cardinal Wolsey; il parle de Campanella et cite en italien (bien défectueusement dans le manuscrit) une strophe de l'Arioste. Sa langue se ressent de sa longue absence d'Espagne et de son séjour en Italie. Il emploie des italianismes, tel *imparar* (chap. 52) pour *aprender* (ital. *imparare*), *valenton* (chap. 50) pour homme de bien (ital. *valentuomo*), *indiuinar* (chap. 56) pour *adivinar* (ital. *indivinare* ou *indovinare*), *alegreza* (chap. 54) pour *alegria* (ital. *allegrezza*).

Le manuscrit n'est pas de la main de Passamonte, mais il contient sa signature. Il fut copié sur ses indications par Domingo Machado, bachelier en théologie de l'Université de Salamanque. Les fautes y sont fréquentes. L'écriture est assez lisible, mais en quelques endroits où l'encre a corrodé le papier, on ne peut rétablir les mots que d'après la silhouette des lettres.

R Foulché-Delbosc.

VIDA Y TRAVAJOS
DE
GERONIMO DE PASSAMONTE

Al Reuerendisimo Padre Iheronimo Xauierre, Generalisimo de la sagrada Religion de Santo Domingo. En Roma.

Abiendo estado diez y ocho años cautibo de Turcos, me hiço Dios merced fuese restituido en tierra de sacramentos, y mereci por su graçia la primera quaresma uir los sermones de Vuestra Paternidad Reuerendisima en la yglesia mayor de Calatayud, y asi me a pareçido persona muy digna, si bien yo yndigno para dedicar este libro a persona tal, juntamente con el Padre Barto[lo]mè Perez de Nueros. Y ansi supplico umilmente por las llagas del Hijo de Dios se dè remedio a tantos daños como ay entre Chatolicos, y solo por esto e escrito toda mi uida y mi intençion, sin pretender ni aber ninguna banagloria. Porque antes que escribiesse estas epistolas, fuè acusado por libro de heregias en el arçobispado de Napoles, de malsi(g)nes, y le tubieron mas de quatro meses; y me le bolbieron y me dauan liçençia si lo queria ynprimir, pero yo no e pretendido ni pretendo tal, sino encaminarlo a Vuestra Paternidad Reuerendisima para el remedio; y miren como personas de tan alto entendimiento que da Jesuchristo, graçias a su padre onipotente, que ay cosas escondidas de sabios prudentes y las sauen los niños. No me alargo mas como yndigno, sino que Nuestro Señor guarde a Vuestra Paternidad Reuerendisima como puede. De Capua, a veynte y çinco de henero 1605.

Menor seruidor de Vuestra Paternidad Reuerendisima
Geronimo de Passamonte.

Al Reuerendisimo Padre Bartolomè Perez de Nueros, asistente de España en la Compañia de Iesus. En Roma.

Auiendo sido Vuestra paternidad Reuerendisima el medio por quien Dios me restituyò en tierra de sacramentos, y por conocerle y saber su alta doctrina, me a pareçido persona muy digna para juzgar mi yntençion en lo que por este libro pretendo. Porque, en el tienpo que e estado entre Turcos, Moros, Iudios, y Griegos, e bisto su total perdicion por tratar con Angeles malos, y despues que estoy entre Catolicos a permitido su diuina Magestad que yo aya padeçido tantas persequçiones por malas artes, que si tengo uida es por la ymmensa bondad de Dios. Y e benido en la quenta, como la ruina de toda la Christiandad es por dar credito a estos malos spiritos, y aun soy de pareçer (remitome a la berdad) que tanto sufrirà Dios el mundo asta que todos los Catolicos den en guiarse por malos angeles y bendrà el berdadero Antechristo publicamente, pues ay oy tantos ocultos. Todos mis trauajos y mi uida està aqui scrita, y mi pareçer. Ago Vuestra Paternidad Reuerendisima juez en el remedio desta causa con el Generalisimo de la sagrada religion de Santo Domingo. Guarde Nuestro Señor a Vuestra Paternidad como puede muchos años. De Capua, donde aora bibo por uir ocasiones, a veynte y seis de henero 1605.

Menor seruidor de Vuestra Paternidad Reuerendisima.
Geronimo de Passamonte.

Spiritus Sancti gratia illuminet sensus et corda nostra. Amen.

Dizen en nuestra Hespaña, que no ay mejor maestro que el bien acuchillado. Para mejor declarar estas palabras y para que se uea la immensidad de mi Dios escriuo mi uida y trabajos desde mi infançia, y pongo por juezes a los doctores sacros conforme mi intençion.

Capitulo primero.

Siendo de edad de 7 años por ahi, que aun eran biuos mis

padres y aguelos, me salia despues de comer a jugar, y lleuaua un aguja de arramangar en las manos que era mas larga de hun dedo, y para quitar la aldaua de la puerta, me la puse en la boca. A este tiempo mi señor padre, que estè en gloria, me llamò : y yo, por responder, me traguè el alfiler y se quedò en medio de la garganta y me ahogaua, y con muchos remedios no lo pude arrauesar. Y una hermanica de 3 años me ponia la mano y no lo pudo sacar. Al ultimo la traguè : o que la digiriesse, o que Dios hizo milagro, no pareciò mas.

Capitulo segundo.

De ahi a otro año o por ahy, uino al lugar un bolteador destos que caminan por encima de las cuerdas y boltean. Y yo, de muy agudo, tomè una estaca hun dia en el corral de mis padres y subi por lo baxo de unas tapias a no sè quantos hilos de alto, y poniendo el palo en un agujero, me echè de pechos en èl y començè a hazer bueltas al reedor. Quise hazellas tan de prisa que se me fueron las manos, y di de pechos en tierra y quedè muerto o casi. No sè lo que estube en tierra, que despiertè como de sueño y no me podia lleuantar. Al fin me lleuantè y fui como pude en casa. De alli a no sè què dias my padre me quiso açotar o que dixesse la uerdad. Yo la dixe y me açotò; y no me acuerdo mas, sino que estube bueno.

Capitulo terçero.

Otra bes, nadando en el rio ny sabiendo mucho, me cogiò un recuenco y me ui quasi ahogado, y sali libre sin saber como.

Capitulo quarto.

Otra bes, siendo ya mi madre y aguela muertas, no sè què enfermedad me diò que fui despedido de los medicos, y ui el ataud y antorchas encendidas en la camara para lleuarme en un monasterio de San Bernardo donde era nuestro enterramiento, que es

une legua del lugar. Y entrando mi padre en la camara con las espuelas calçadas a darme la bendiçion, que yua a Çaragoça a negoçios del reyno y me hablò, yo le dixe, llorando, las antorchas y ataud para quien eran? El me consolò y me diò la bendicion y se fuè De alli a no sè què dias yo estuue bueno.

Capitulo quinto.

Antes desto que agora he escripto, en uida de my madre, me dieron ciertas tercianas o quartanas, y como me dexaua el frio, me tomaua la callentura y yo cantaua con mucha gracia, que quasi todas las señoras del lugar uenian a uer esta marauilla, y estuue bueno.

Capitulo sexto.

Tambien otra uez me dieron ciertas uiruelas, que me acuerdo con un cuchillico me abrian la boca para comer, porque estaua una llaga de la cabeza a los pies, y tambien sanè.

Capitulo septimo.

Despues de la muerte de mis padres quedamos tres hermanas y dos hermanos; yo seria de edad de diez años o por ahy. Dexò mi padre por nuestros tutores a Pedro Lujon y a Doña Maria de Passamonte, su muger. Estos señores, por ciertos uandos, se retiraron a tierras del Conde de Aranda. A my me embiaron a Soria a seruir el Obispo, y por ir tarde, me assentò la persona a quien fui encomendado con un amigo suyo, doctor en Medicina. Este biuia en una casa que auia un trasgo, y esta mala phantasma muchas noches uenia ençima de my. Yo uine e estar quasi a la muerte y nadie me curaua. My amo uino a morir; y muerto el, yo sali de aquella casa, y bino la quaresma, y confessando y comulgando estuue bueno.

Capitulo 8.

La persona a quien fui encomendado en Soria me tuuo en su

casa y despues me puso con un cauallero que se llamaua Antonio Calderon. Ally estube muy malo, pero fui muy regalado y estube bueno.

Capitulo 9.

Siendo yo de edad de 12 o treze años, mi hermano fuè por my y me truxo para estudiar la gramatica, y un tio mio clerigo, hermano de my madre, era a quien se auia renunciado nuestra tutela. Estando yo en su casa, me mandò echar una caualgadura a la adula y despues la ubo menester para ir a una missa nueba, y me dixo, porquè la abia echado ? Y yo le dixe: « Vuestra merced me lo mandò ». Arremetiò tras my, y yo me huy por una sala a unos entresuelos nuebos. El corriò y tomò unas baras de membrillo y cerrò la puerta de entresuelo, que era nueba, y me diò tanto, que quasi me matò. Pusieron un escalera de coger fruta por una uentana, y entraron y me quitaron quasi muerto, y estube fuera de sentidos muchos dias; y despues estube bueno.

Capitulo 10.

Por temor deste tio me fui en Çaragoça, que estaua mi hermano, y èl lo sintiò mucho. Y yo, hun dia oyendo missa en Nuestra Señora del Pilar, me uotè en su capilla, que, aunque a my hermano pesasse y a todo mi linage, me auia de poner frayle en un monasterio de Bernardos que se llama Veruella. Y quando sali de la capilla, se alçaua la hostia en el altar maior. Me tornè a arrodillar y confirmar la proprio. Dixe a my hermano my boluntad, èl no me consintiò. O secretos de Dios ! Reñimos de palabra, y como era maior, yo callè. El me dixo que yo auia de ser deshonrra de mi linage, y yo respondi : « Pues ahora passa el Señor D. Juan en Italia, yo me irè en Roma, y con la ayuda de Dios pienso ser mejor de todos. » El me consintiò, o por quedarse con la hazienda o por lo que Dios fuè serbido, y yo bine hasta Barçelona con intento de ir en Roma para ser de la yglesia, y alli esperè el passage.

Capitulo vndecimo.

Estando en Barçelona con descommodidad, me puse a pensar y dixe : « Valame Dios, yo soi corto de uista: como tengo de estudiar, no teniendo renta ? » Y pensè en mi imaginacion : « Mis aguelos sirvieron al Rey Catholico Don Fernando y ualieron tanto; tambien puedo yo servir al Rey », y ansi me fui a la plaça de San Françisco y me assentè soldado en una compañia que alli se hazia. El Capitan se llamaua D. Henrrique Çentellas, y D. Miguel de Moncada el Maestre de Campo. Passè en Italia con el Señor D. Juan de Austria, y fuimos a alojar a los casales de Auersa. Yo iua malo y perdi el camino, y por mal que otros de mi compañia hauian hecho, salieron ciertos hombres armados al camino, y como me encontraron solo, me quitaron la espada, y pues no me mataron doi graçias a Dios.

Capitulo 12.

En Auersa tornè a recayer muy malo; y un honrrado patron, auiendo alli un buen Hospital, no quiso sino tenerme en su casa : y èl y su mujer y dos hijos y hun hijo me seruian, haziendome toda merced. Y uine al cabo y al fin me lleuaron al Hospital y estube algunos dias bien gouernado. Y el dia que tomè la purga, uino por mi un Cabo de esquadra y otros amigos, y me dixeron que me lleuantasse, porque dauan el socorro. Yo me escusaua por la purga. Hizieronme lleuantar burlando comigo, y mas que al baxar de la escalera me hartè de agua con la purga en el cuerpo. Y estube bueno.

Capitulo 13.

Embarcamonos y fuimos a Mesina con la armada; alli tornè a recaer y bine quasi a la muerte y me querian dexar al Hospital. Yo, con zelillo desta honrrilla temporal, dixe que yo auia de morir o hallarme en la armada. Ganamos el jubileo que embiò Pio Quinto; y yo, por recebir el Sacramento a la yglesia del

Pilar, estaua tan malo que si amigos no me fauorecian, la multitud de la gente quasi me ahogaua. Embarqueme con la armada, y antes de llegar a Corfù estube bueno sin regalo.

Capitulo 14.

En los molinos de Corfù se hiço el aguada, y alli, frontero en un puerto que se llama las Gumeniças, tomò muestra su Alteza a la felicissima Armada catholica. De alli nos partimos con animos inuencibles, y a 7 de otubre domingo, salido el sol, año 1571, dimos la batalla al Turco con cien galeras menos de las suyas, y goçamos con la ayuda de Dios la felicissima victoria. Yo sali sin ninguna herida, aunque la galera en que yo iua peleò con tres del Turco.

Capitulo 15.

Con esta victoria tornamos en Italia, que nunca tornaramos sin seguilla, y con no poco trabajo de mar por tierra marchando. Año de 1572 fuimos a la jornada de Nauarino, y con muy larga embarcacion y trabajo sin probecho, por no auer enuestido con la armada del Turco en Modon, que cierto fuera otra mejor victoria. Boluimos en Italia, y desbarcando en Risoles, nos dieron un socorro de treynta y tantos reales. Yo uenia muy malo; y por mas ayuda de costa, un amigo paysano y camarada me hurtò todo el socorro de la bolsa y se fuè hasta hoy. Creo deuiò de pensar : « Este muere : mejor es para mi que para otro. » En aquella campaña tendido, me tomò un amigo a cuestas para lleuarme encubierto allà casi noche : una muger pobre y honrrada me tubo en su casa no sè què dias en un pobre estrado, que no auia camas. Aquel inbierno estube en Calabria, alojado y siempre malo. Los patrones se dolian de my, y estuue bueno. Y uallia una gallina medio real y un capon tres cinquinas ; y aora gracias a Dios.

Capitulo 16.

Año de 73 fuimos a tomar a Tunes, y yo era a soldado en ely

tercio de Napoles, que el de Don Miguel de Moncada fuè reformado en èl. Yo iua con una terrible quartana, y mi Capitan D. Pedro Manuel me quiso dexar en Mesina y en Palermo y en Trapana. Yo, por zelo de la honrra, no quise sino ir a la armada o morir. Y me acuerdo que, el dia que desbarcamos al arenal de la Goleta con buena marea, me tenia la quartana : y yo, armado con my coselete y pica, con el terrible frio hazia cruxir mis guaçamalletas. El Capitan, que me biò, me hizo subir des esquife. Yo dixe : « Porquè ? » El me dixo que me quedasse con los malatos. Y me tornè a arrojar al esquife. Y el Alferez Holguin mio dixo : « Soldado tan honrrado, dexenle ir. » Metieronse los esquadrones terribles, huyeronse los Moros y Turcos de espanto, y tomamos la ciudad sin pelear. Quedamos ocho mil honbres en ella, que nunca quedaramos, y yo tuue mi quartana seis meses, y con racion a usança de galera sanè, con mucho trabajo, assi de un fuerte que alli se hizo como de muchas y continuas guardias.

Capitulo 17.

Estubimos en Tunes un año, y uino la armada del Turco sobre nosotros con 300 galeras y beinte galeaças. Y en termino de 53 dias, por mal gouierno se perdiò la Goleta y Tunes. Yo fui esclauo en la Goleta con un arcabuzazo por el cuello que me sale a la espalda izquierda, y otras heridas. Este arcabuzazo me librò la uida. Porque yo con otros amigos nos auiamos arrojado a la muerte, determinados de no ser esclauos, y no hube llegado yo a la iglesia con mis heridas, arrimado a las paredes como pude, que los enemigos de la fe entraron por aquel puesto y ganaron la fuerça. Fuy comprado con otros heridos por muerto en quince ducados, y fuimos 700 millas hasta Turquia quasi sin curarme, y no pude morir, dando boces como loco. En Nauarino fui principiado a curar, y en 4 meses de aquel inbierno no sè què me diga que estube bueno.

Capitulo 18.

Eya Passamonte ! quesistes ser soldado sin pensar que el apostol San Pablo lo fuè, y San Sebastian, y otros sanctos. Y aquellos illustrissimos Machabeos con tanto derramamiento de sangre defendieron y pelearon. Pues alegremente, que a grande animo grandes trabajos se aparejan ! Yo fui captiuo 18 años, primeramente de un capitan de galera, que, como tengo dicho, me comprò por muerte a la uentura. Tubome en su casa, cauando un jardin con algun regalo no poco peligro, porque las Turcas de casa me dauan fastidio, y de sangre y carne ay poco que fiar, pero todo lo puede Dios. Venida la primauera, como yo era esclauo nuebo, mi amo me dexaua caminar solo : y a caso fui al Taraçanal alli en Constantinopla, y entrè por buscar algun amigo en una galera capitana que alli estaua. El amo della se llamaua Rechesi Baxà, que iua por virrey en Tunes. Como entrè, hallè un Hespañol y le perguntè : « Estos forçados son Turcos ? » Y èl me dixo que todos eran Christianos. Yo me marauillè y le dixe : « Como no os is en tierra de Christianos ? », y èl me dixo que callasse. Yo me fui, y con gran desseo de uenir en una galera dessas, por alçarme con ella. Mi amo queria uender dos christianos que le auian quedado de los heridos que comprò, que los otros se le auian muerto; y yo, como ui esto, le roguè me uendiesse a mi. El se marauillò, y, uista mi boluntad, me uendiò; y tornè con esse Virrei en Tunes, donde auia sido soldado. Y la muralla de la ciudad que auia ayudado a derribar con bayuenes, la tornè a ayudar a hazer con muchos palos, y por ser conocido de los moros de alli, lleuaua algo de mas.

Capitulo 19.

Fuè tanto el trabajo que yo padecia del arcabuzazo, que no podia lleuar un barril de agua, ni leña, ni cosa a cuestas, que se me arrancaua el anima, no por la entrada ni salida de la herida, sino junto a la cintura. Y no pudiendo morir, biuia con trabajo; pero a puro palo me hizieron fuerte y se me quitò aquel dolor.

Capitulo 20.

Embiò mi amo cien christianos de Tunes a Biserta para hacer alli un castillo, y yo fui uno dellos. Como yo me ui en Biserta, y ui que para ir a una montañuela que està encima de la Ciudad, donde haziamos el castillo, passauamos con nuestros palos, haçadas, y herramientas a cuestas cada mañana y tarde por delante de la puerta del castillo de la marina, me pareciò grande necedad no cerrar con 4 biejos que estauan a la puerta y alçarnos con el castillo, y armar la Capitana que estaua debaxo de la muralla del Castillo, y los remos y uelas estauan dentro, y cañonear la ciudad, y irnos en tierra de Christianos. Tratelo con algunos Christianos de quien me fiè; dixeronme que [lo] hiciesse, que moririan conmigo por su libertad. Dentro del castillo auia un Christiano que alambicaua agua ardente.Yo,con un guardian, en achaque del agua ardente fui a èl; pareciendome que en su traza y habla me podia confiar, me arriesguè y le di parte. Hallè el buen coxo, que lo era, con lindo animo, y me dixo : « Señor, muy bien se harà, porque yo sè el almaguazen de las armas y polbora, y aqui no ay mas de 20 plaças, y todos son biejos y de poco. Pero por mas seguridad esperaremos que se uayan las galeotas de corso que estan dentro del canal, porque los mas de los soldados dellas posan en el castillo y nos daran grande impedimiento. » Confirmose que las galeotas siempre se iuan o por la mañana o por la tarde, que uistolas ir a la tarde, quando baxassemos, diessemos el assalto. Yo tenia 80 Christianos en la prision, y yuamos a trauajar al Castillo. Los otros 20 eran algunos maestros, y hazian una galeota en un isloto que està alli en el canal. Yo hize de mi[s] 80 tres postas con sus cabezas, y auisè a los de la isla, que en sintiendo el ruido, que bolassen. De mis 80, en arremetiendo y ganando la puerta, los 20 subiessen encima de la puerta y cortassen el rastrillo, y los otros 20 defendiessen y atrancassen la puerta hasta asseguralla, y assegurada, subiessen con los otros a defendella con esfuerço. Y yo con los otros 40 auia de bolar a los almaguazenes por armas y poluora,

y que andase la dança; y muertos los pocos y ruines Turquillos, cañonear muy bien la ciudad y hazellos sfrasar por aquellas campañas a son de artilleria, y hazer un agujero por la muralla a la buelta del canal, y armar nuestra galera, que estaua alli debaxo, y coger el camino hazia tierra de Christianos. Hecho este concierto, todos nos compramos cuchillos secretamente y hezimos unas contrafaldiquerillas en los calçones de tela, para lleuar cada uno dos piedras como gueuo escondidas. Y con nuestras palas y açadas y con otros hierros, con que trauajamos, iuamos apercibidos con un leon en el cuerpo cada uno, y pliege a Dios no ubiesse alguna oueja; y lo que mas a Dios se rogaua, nos guardasse de traydores. Por todo un uerano, siempre quando se iuan dos otras galeotas por la mañana, a la tarde uenian otras, y no pudimos hacer nada; y durò esto no solo el uerano, pero el inbierno se quedaron alli en el canal, por nuestro mal, dos galeotos de 22 bancos a inuernar. Vino una galeota de un mercader, buena, que no iua en corso sino haziendo mercançia de Argel a Tunes y a los Gelues; y el capitan della, por no hacer gasto de tomar casa, inuernaua en ella. Diò fondo en medio de una saetia francesa que alli estaua, y nuestra capitana, sin entrar dentro en el canal. Vista esta commodidad y que no podiamos tomar el castillo, dixe que era bueno la tomassemos. Determinados, se diò orden que a 4 Turcos que estauan con nosotros en la prision los embriagasemos haciendo fiesta, y que Lazarin de Arenas, Genoues, buen marinero, fuesse nuestro comitre, y èl con otros 4 pusiessen el timon, y los demas attendiessen a armar la galeota y a pelear, que los remos estauan debaxo de las bancadas. Y una camarada de las mias, que se llama Iuan Fernandes, animasse en cruxia y gritasse: «Biua Malta!» para [que] los Turcos pensassen que las galeras de Malta auian uenido; y baliò mucho. Yo con otra camarada mia que se llamaua Francisco Pedroso, fuessemos a cortar las gumenas y palamaras de la galera capitana para que se atrauessasse en el canal y no pudiessen salir las galeotas que estauan dentro en el canal tras noso-

tros. Diose orden a un Griego que se llamaua Francisco, y por ser esclauo biejo lo hizieron cuzinero y se fiauan del; este auia de tener la hacha con que cortaua la leña lesta para la noche del effecto. Y un Hespañol que seruia al capitan, que tenia la sobrestantia del castillo que haziamos alli çerca de nuestra prision, nos hacia la guardia con dos señales, y eran que si uenia alguna galeota y se quedaua fuera de la Capitana, que echase tierra por una uentana, y si passaua dentro, que echase agua; por la tierra, que estubiessemos quedos, y por el agua, que saliessemos a la pelea. Venida la noche del effecto, pusimos los Turcos que dormian con nosotros de manera que por 3 dias no tornaron en si, porque les pusimos agua ardiente por agua en el uino. Y tanto que se haçia la fiesta, un Candioto, que tenia la maça con que se hierra y deshierra, rompiò las cerraduras de dos puertas para que saliessemos, y quando nos herraua, en lugar de herrarnos, nos dexò desherrados. El Hespañol que haçia la guardia fuera, echaua tierra por la uentana a tres o quatro horas de noche, porque auia uenido una galeota y se auia quedado detras de la saetia francessa, y creo Dios la auia traydo por nuestro bien. El traydor del que auiamos hecho comitre fuè a uer lo que dezia el que hacia la guardia a la uentana, y aquel le dixo que Diego echaua tierra. El le respondiò que callasse, que eran las ratas que caminauan por el techo. Porque tenia pensado el traydor, tanto que andauamos de rebuelta a la galeota, huyr por tierra la uia de Tabarca, como lo hiço con otros 14 de los brauos, y ninguno se saluò. Y visto que era ya hora, tomè a mi amigo Pedroso por la mano, porque estauamos con silencio y las lamparas muertas y seria media noche, que con la luna parecia medio dia. Lleguè a la puerta, y todos fueron comigo. Comiencè a llamar baxo baxo : « Francisco, Francisco ! dad acà la hacha », y el Griego traydor se auia escondido con la hacha por miedo, que es una. Salidos fuera, dixe : « Lazerin, yd dos a reconocer si ay algun naual detras de la saetia ». El me dixo : « Va, ua, corta las gumenas y trauieça la galera, que siempre peinsas el diablo », y no era sino Dios. Yo

fui con mi camarada, que auria 30 passos hazia riba a haçer nuestro cargo, y puestos ençima la escala, començamos con nuestros cuchillos a cortar las ataduras de una gumena de cañamo que estaua en medio de la escala. A este tiempo el Turco de la guardia gritò, y siempre ellos gritan quando hazen la guardia y se responden. Yo dixe a mi compañero : « Eya Pedroso, aquel es el viñadero y estas son las uuas, animaos ! », y èl despues lo contaua a muchos. Cortada esta gumena, yo entrè dentro de la galera a cortar la boça para afloxar un resto de esparto, y se auian de cortar dos palamaras de popa, y mi compañero cortaua la cuerda de la escala para echarla a la mar. A este tiempo sonò la grita y andaua la herreria de los buenos y animosos esclauos que auian enuestido la galeota, y andaua la sancta pedrada, y el buen Juan Fernandez daua boces : « Viua Malta ! » y anima su gente. Y en uerdad que muchos Turcos confessaron que se auian descolgado por la otra parte de la muralla, de miedo. Las guardias de arriba con el claror de la luna uieron lo que era y dauan grandes boces al Alcayde, diziendo en su lengua : « Cayde Haçan, cayde Haçan, cahur cachar ! » que quiere decir : « Los Christianos se huyen ! ». A estos gritos mi compañero se desanimò y se arrojò al canal, y yo, como ueya que si la galera no se atrauesaua, eramos perdidos, gemy por la hacha y hazia lo que podia, quando me acordè que yo le auia dicho a mi compañero : « Ya ueis que yo soi corto de uista, si ueis que la galeota se ua, auisad. » Y como èl se auia echado ya a la mar, yo corri la buelta de popa y me arrojè, bramando por la hacha. Sali en tierra y comiencè a llamar : « Pedroso, Pedroso ! » y no le ui mas hasta la buelta. Tornè a arrojarme a la mar, porque el que auiamos hecho comitre me auia dicho que saliesse delante, no me quedasse. Yo con este persamiento me di tanta priessa a nadar con mi cuchillo atrauesado en la boca, y sali un tiro de ballesta antes que la galera, y sentado iunto a una torre bieja sentia los alaridos de la ciudad y castillo. Y yo, de coraje quasi lloraua la hacha, porque la galera no quedaua atrauesada, y tornè a arrojarme

a la mar, pareciendome que la galeota tardaua. Y luego me encontrè con ella que salia quasi armada, y conoci un buen soldado que se llamaua Andrea Milanes, con un puntal en las manos que uenia guiando la galeota, que no encallasse. Yo me abracè con el espolon hasta que salimos al largo, y èl y Juan Fernandez, mi camarada, me ayudaron a subir, y me arrodillè en el espolon y alcè las manos al cielo, creyendo estar en libertad. Entrè en la galera y hallè un pobre biejo que no tenia compañero y se llamaua Lohoro Esclauon, que me gritaua : « Ayudame, Passamonte! » Yo tornè el bogauante y èl puso el estropo y comiençè a arrancar con los demas. A este tiempo nos tiraron del castillo tres o quatro cañonazos y pasaron por alto, y los Christianos comiençamos a dar boçes diziendo: «O canalla, o canalla!». El Griego Candioto que nos auia desherrado, como le iua la uida, andaua por aquella cruxia como hun leon animando. Y el buen Hespañol que hacia la guardia en tierra y la auia hechado por la uentana, se auia hechado a dormir sobre seguro, y como oyò la griteria, auia arrebatado dos espadas y salido como un toro de Xarama a enbarcarse, y andaua tambien como un leon. Pusose en poniente, le hechè en popa, y nos lleuaua la buelta de la punta de Puerto Farina. Quando uieron esto los que andauan por cruxia, comiençaron a gritar : « O, Lazarin, da el timon a la uanda! » Corren a la popa, ni hallaron a Lazarin ni a Moreto, ni a Nicroso, ni a Metelin, ni otros 10 con ellos, que se auian ido por tierra, creyendo saluarse en Tabarca, tanto que seguian la galeota, y ninguno se saluò. Luego nuebe hombres de los mejores frenillaron los remos y corrieron a mouer el timon, que si los traydores que lo tenian a cargo lo hubiessen puesto, (non) nos saluamos. A este tiempo la galeota que auia llegado esta noche nos enuistiò, que si los malauenturados ubieran reconocido, como yo dixe, ubieran desaparecido con ella, porque estaua toda armada y sin Turcos, y los Turcos que corrieron a la marina, como la hallaron armada, se embarcaron en ella, y no passò media hora que saliò tras nosotros y,

como he dicho, nos enuistiò. Pero fuè tanta la pedrada que tuuo por bien de uenir de largo, haziendo humadas de poluora, para que las otras siguiessen. Yo que sabia que la galera no quedaria atrauesada, estaua abandonado; y mataron 9 hombres por poner el timon y no se puso. Pusieron un remo al maymonde de la espalda para guiar. Y llamaron un Griego que se llamaua Nicolà, porque era marinero. Y èl dixo una mala blasphemia, y no ubo tomado el remo para guiar quando arde una escopetada y le lleua la lengua y las quixadas. Seriamos al pie de 40 millas a la mar, quando llegaron las dos galeotas de 22 bancos y la otra que hazia las ahumadas ; y triste la madre que alli tuuo hijo. Enuisten todas 3 con toda Biserta con un alarido y a gente desarmada, como quien corta melones al melonar, hizieron pedaços 18 o ueinte. Y salimos heridos hasta 28 o treinta. Yo, abandonado por muerto, mas me quise echar a la mar, esperando la muerte. Dieronme 4 heridas, y un renegado que me diò la que lleuo en la mano derecha, que me era amigo, como me conociò, me defendiò y saluò. Tornamos bogando al puerto con mucho trabajo, y nos encerraron en la prision ansi heridos. Como yo fui a mi rancho, hallè a Pedroso echado. Y como yo dixesse : « Quien està ahi ? » el me respondiò y le conoci. Me asi con el con dientes y manos, de coraje que no auiamos atrauesado la galera. Todos nos acordamos en dar la culpa a los muertos, y ansi yo quedè con la uida, y uno que estaua con 9 heridas de muerte, lo hicieron pedaços y lo pusieron por los cantones para espantar los paxaros del cañamar. Laus Deo.

Capitulo 21.

Las 4 heridas que me dieron fueron una en la mano derecha, y un reues a los dientes que me cortò los de abaxo y uno de arriba con un poco de labio, que si daua por la cara, auia señal de oreja a oreja. Y un Moro que me quiso u...znar me diò otra hay iunto a las sangrias, que la sangre que a mi me saliò tornando bogando, si ubieran degollado un buey, era no pienso tanta. De

la mucha sangre salida y del frio (que era a dos de hebrero juebes a la noche) yo quedè tieso como un paues, y por estar mal herido, no iua a trabajar, que me fue commodidad, pues con el nuebo caso andauan los palos sine fine dicentes. A cabo de mes y medio o por ahi me lleuaron a trauajar. Yo lleuaua mis tabletas en la mano y iua tieso como un paues, que no me podia abaxar. Lleuaua con un guirlin atada una cofa : me la henchian de tierra y hacia lo que podia. Se deshazia un cimiento alli de unas piedras gruesas, y como yo soi grandaço de cuerpo, el Turco sobrestante me llamò quando me uiò passar. Yo me encomendè a Dios y fui tieso como por palo. El me gritò y dixo : « Boje, boje bre le que. » Yo que no me podia abaxar, comiencè como dama que haze reuerençia. El, que uiò esto, arrebata un picon a dos manos y con el martillo del me dió en la cruz de las espaldas, que diò conmigo en tierra. Milagro de Dios o que fue el espanto, que me lleuantò y arrebatò mi cofa y hechò a huyr, que nunca mas me doliò nada. Y tenian por refran los Christianos, quando auia algun poltron : « La medicina de Agi Arraiz, que sanò a Passamonte. » Laus Deo.

Capitulo 22.

Llamaron a mi patron en Constantinopla, y de alli lo embiaron por gouernador de Alexandria de Egipto, tierra de la gloriosa uirgen y martir S. Catherina. Viendome yo alli y que mi amo iua por aquellos mares con una galeraza armada de Christianos, luego imaginè otra occasion. Seis meses del uerano nauegauamos, y seis estauamos en tierra el inuierno. Auia en nuestro captiuerio dos herreros, uno Trapanes y otro Ginoues, excellentes maestros de su officio. Yo los cogi un dia iunto al altar, y les roguè, pues ellos eran de tan buenos ingenios, hiciessen una docena de manillas templadas y buscassemos nuestra libertad. Ellos dixeron que de mui buena gana, offreciendome yo a morir por todos si ubiesse traycion, y ellos las hicieron en uerdad muy al proposito. Diò en Alexandria una crudelissima peste; mi amo

nos puso a todos los esclauos en galera, porque no fuessemos por la ciudad, y iuamos 18 millas de alli a la boca del puerto a hacer el agua, de 8 a ocho dias. Los buenos herreros hizieron no solo 12 pero 14, y yo proprio los hize dar a los hombres de mas confiança, doçe en el quartel de popa y dos, una tomè para mi y otra di a Natal Bello Vitale, un hombre bogauante delante de mi a los 3 uancos de proa. El Gouernador de Damiata, 60 millas de Alexandria, es obligado a nauegar los ueranos con el Bai de Alexandria, y esse se llamaua Chafer Bay. Tenia una galera suya, pero no tenia mas de 40 o cinquenta Christianos, y lo demas armaua de Moros baharines que son buenos remeros. Y como no tenia mas de aquellos pocos Christianos, los gouernaua bien, y donde quiera que llegaua, los desherraua para hacer sus mercancias, y estos Christianos eran todos soldados de Tunes y la Goleta, Hespañoles y Italianos, buena gente. Acaso un paysano mio, que se llamaua Martin Gomes, uino a Alexandria con su guardian; y uiniendome a uer, yo comuniquè con el mi negocio, y èl me dixo : « Espere, que mejor serà, porque nuestro amo en haciendo nuestra Pascua, luego se biene aqui y nosotros nos desherraremos todos y traeremos los remos y espadas nuestras de su galera bolando. » Yo le dixe que lo tratasse con sus Christianos y me auisasse. Cifradamente nos escriuiamos: a las espadas llamauamos peces espartiel, que los ay alli muy buenos, y a los remos anguilas ahumadas, y ansi apuntamos el negoçio por mui cierto. Yo entonces lo tratè con el espalder y con otros amigos, y ellos me abraçaron y quedaron muy contentos. El demonio que siempre haze su officio y mas en jente ruin. Ellos se communicaron entre ellos, como se supo despues, diziendo : « Nosotros tenemos 14 manillas y nos podemos desherrar siete o ocho abaxo; para què queremos que unos soldados nos uengan a mandar ? » y ordenaron, sin darme parte a my, que el primer dia que fuessemos a hazer el agua a la isla, se hiziesse. Y como fuimos a la isla, dormimos alli por mejor commodidad, u como se hizo el agua y fue noche, ellos pasaron la palabra de mano en mano diziendo :

« No duerma ninguno, que esta noche imos en libertad. » Llegada al segundo uanco de proa, uno que se llamaua Catamia me llamò a mi y me dixo : « Passamonte, esta palabra uiene ». Yo me quedè elado y lo tratè con el bogauante, que estaua delante de mi. El me dixo : « Como puede ser ? » Y luego imaginè lo que era, porque al anochecer auiamos sentido que a la mezania se desherrauan. Yo llamè a Catamia y le contè lo concertado. El me dixo : « Passadnos palabra, pues os conocen, que no se mueua ninguno. » Y le dixe : « Passala tu de mano en mano, que dize Passamonte que se esten quedos. » Los que a mi me conocian por lo de Biserta, luego la passauan. Auia a los seis y a los 7 uancos de proa un Sardazo como un jauali y un roxo que auia sido capitan de cauallos, hombre de armas de sesenta años y como un leon, que se llamaua Taitiaça Como llegò la palabra al Sardo, que dezia yo que no se mouiesse ninguno, el se alçò y de manera que yo lo oyesse, me dixo : « Ha, Judio, ya estàs cagado ». Yo, que me deshazia por miedo de la guardia, que estaua entre las arrumbadas hablando con otros Turcos, me alçè como pude sobre cruxia y le dixe : « Uen acà, *Bainche* » y el otro roxo chillaua como sierpe. Como yo le contè lo que passaua, èl lo dixo al roxo, y ansi los otros tornaron la palabra hasta popa. Luego me tornaron a responder que no tubiesse miedo, y que estubiesse alerta quando la popa se alçase. Yo entonces me animè y le dixe a Natal Belo, mi compañero : « Eya, ellos han hecho otro concierto, seamos bolando con ellos. » Ellos eran 8 desherrados y doze manillas a su quartel y una espada y todas las uanderillas con unos clauos hechos a posta que seruian como alabardas y mas de duzientas balas de asmeriles, todo al quartel de popa. Ellos rompieron las tablas de mezania y quiler,y tomaron todo el dinero del Bai y lo pusieron en la compañia escondido para alçarse con èl. Comieron y beuieron mejor todos 8, y como durmieron, se les yelò la sangre. Yo y mi compañero estuuimos como grullas toda la noche y aun toda la chusma. Ya era el alua, yo desanimado y sin ninguna arma, quando por mejor suerte un caramuçal

cargo de especiaria, auiendole dado una maestradada y no auiendo podido subir el isloto, auia dado fondo a la punta, que fueran cien mil ducados de presa. Era ya el alba y yo y mi compañero auiamos soltado las maçolas de las manos que teniamos para romper las manillas y nos auiamos recostado a reposar; y yo ya me dormia. A este tiempo el Baxà, que biò el caramuçal, dixo : « O, el diablo lleue este caramuçal! » Y llamò el espalder y le dixo: « O, Barueroto, llama los Christianos, que no hagan fuera tienda, y uamos y saqueamos este caramuçal un poco a la mar. » El espalder, que tenia una boz gruessa, se alçò en pie y dixo : « O, Christianos, no hazer fuera tienda y calar remos. » Los de proa que lo bieron en pie, y oyeron estas palabras, que pensaron que dezia que andasse la dança. El capitan roxo arremete a la cabria y hazela dos pedaços en la regola y comiença a jugar de montante. El Sardo con la pedana de un Turco y echado a la mar, un Vngaro desuenturado con un clauo largo y una maçola y plantado por las sienes a un su uanquero matandolo. Otro Ginouesillo tenia el seruicio del butafora, le auia atado un clauo de los que se auian hecho para las armas de hasta y diò una lançada al Ota Baxà: y por la carta de marear que tenia en el pecho, no le matò. De manera que a la proa no quedò Turco que no fuesse a la mar o sobre las arrumbadas. Y de alli, con las espadas desnudas, dauan boçes y dezian : « Sienta abaxo, canalla! » Y el pobre Passamonte a las primeras boçes se despertò, y arrameti a la macola y di un gran golpe a la manilla y no se rompiò. Y luego di otro y tirè y no saliò. Di un grito : « O Virgen Maria del Rosario! » y di otro golpe, y como era rota, me descoyuntè el pulgar. Saco mi manilla, y como no tenia armas, arrameti y saquè la pedana y subi en cruxia. Como tengo dicho, los de proa andauan de rebuelta; abaten dos cabrias y dan conmigo en el remiche. De todos los Turcos de proa no auia quedado hombre, sino un traydor de guardian que era negro como un[a] pez y alto como una biga. Y este traydor, con un cuchillazo Damasquino que tenia en la mano, auia herido dos Christianos que lo

auian querido hasir. Yo, que me creya que la popa era ya ganada, no sabia como hazer para passar. Salgo por debaxo la buña a la uancada, para dar un pedañazo al negro y partille los sesos, que como me uió encima la uancada mia, me dixo : « Donde uai, cane ? » Yo le respondi : « Agora lo ueràs »; y procuraua yo de sacar la pedana. A este tiempo Antonio Trapanes, mi bogauante, me tiraua de la pedana y me dezia : « Torna acà, perdido, torna acà, perdido, que no ay nada ». Yo tornè a entrar en el remiche por debaxo la baña. Y como uine a popa, ui que todos los Christianos de popa estauan echados y Chico de Gaeta segundo y Murina Liparoto gritauan a la compañia : « Què teneis a proa ? què teneis a proa ? sentar abaxo ! » Y ui los Turcos de popa con unas alabardas en las manos y sus arcos y escopetas, y al Patron que daua boces a los Turcos de proa que no nos matassen, porque los golpes de las espadas que dauan encima de los arrumbados, èl se creya que nos herian o matauan. Piensen què coraçon haria yo, uiendome desherrado y sin ninguna arma ni aun un cuchillo. O leyuosos y traydores infames ! El patron dixo : « Fuera tierra y calar remos ! » y fuimos al otro puerto. Yo en este medio fui a la banda y con un pañuelo me atè la manilla al pie, y luego imagine el remedio, que si me dixessen, què manilla era aquella ? dezir que como yo a la noche auia oydo dezir a los Turcos que las galeras de Malta auian jurado que nos auian de tomar, aunque fuesse dentro el puerto, que como yo senti el ruydo, me crey que fuessen las galeras de Malta y que mi manilla era un poco sentida y que yo la rompi y me iua a echar a la mar, si el guardian no me dixera : « Honde uay, cane ? Y si mucho me apretassen y conociessen, el siempre dezir que el Alferez Boltario, que auia ydo en libertad, me la auia buscado. Y alli tener fuerte por no descubrir las otras treçe de los couardes y gallinas. Pero Dios sabe otros caminos, y fuè que un renegado de Galipoli, que se llamaua Morato Arraiz, uino alli debaxo a la arrumbada; yo le dixe de mi uanco : « Señor Morato Arraiz, como a la noche hablauades que la saetia francesa auia dicho que

las galeras de Malta nos auian de tomar, yo como senti el ruydo, tenia mi manilla media rota y la auia acabado de romper para echarme a la mar », y que por amor de Dios me pusiesse en cadena. O soberano Dios ! ua corriendo a la mezania y trae una manilla, y yo alço mi baragan encima la cabeça, y èl me metio en cadena, sin que nadie lo uiesse, y por guiallo Dios mejor, arrojò la manilla rota al fondo de la mar. A este tiempo los Turcos inquirian al Baxà que enpocasse 7 o ocho Christianos, y cada uno se quexaua de quien le auia echado mano. Cortaron miserablemente a 4 Christianos las orejas y narizes hasta el caxco y los dientes, y queriendolas cortar a Andrea Merinos, que era postizo de uno de las cortadas, gritò y dixo : « A mi, porquè ? desherrenme y yo dirè la uerdad ! » que si callaua, por fuerça se auia de hazer. Desherrado, dixo al Baxà : « Señor, yo no culpo, Passamonte y el espalder y Vitale son cabeças, mira que ay 14 manillas falsas y se alçauan. » El patron que oyò esto, lo hizo poner a la cadena y que no le hiziessen mal, y luego se pasò al estanterol y dixo a los Christianos: « O gente de poco juizio, si esto queriades hazer, auia mas que esta noche, quando yo iua a la uanda, echarme a la mar, y era uuestra la galera ? Eya, eya, no tengais miedo, quien tiene manilla, meta pie en cruxia. » Vierades 13 faquinazos meter pie en cruxia; quitanle las manillas, lleuanlas delante del Baxà y todas se rompieron como de uidrio. Y de alli adelante, quando herrauan un Christiano, a son de martillo prouauan la manilla. En este tiempo, un hermano de un escriuano y otros Turcos porfiauan que el Baxà empalasse los culpados; salta aquel arraiz que a mi me puso a la cadena y dixo al patron : « Señor, los Christianos no culpan, culpas tu, que con una galera cinco a cinquo te uas por ahy. Mi amo Xiroco lleuaua 200 Turcos con un palmo de mostachos y se le quisieron alçar muchas uezes. Y la manilla que falta, yo he herrado un Christiano a proa », y le contò la causa y como la auia hechado a la mar. « Y a esse Turco dile que gane los Christianos como tu los has ganado, y uerà como se enpalan ». El Baxà dixo que tenia razon, y cogen el hermano del

escriuano y danle dozientas corbachadas. Estauase muriendo el Turco que tenia el clauo en la cabeça; uanle a perguntar quien le auia muerto, y dixo antes que se muriesse que Hieronimo de Pati lo auia hecho, y no era uerdad. Y este era un buen hombre, sino que quando le enojauan por alguna cosa, siempre dezia: « O, que me sean rotos los braços y piernas, si mas hago esto o aquello! » Cogen a nuestro Geronimo Pati y lleuanlo en tierra a romper braços y piernas, y realmente el no matò al Turco, y lleuauanlo a morir Me dixeron despues que aquel guardian negraço que lleuaua la maça con otros Turcos, le iua diziendo : « Geronimo, hazte Turco y ganaras el anima; y si lo haces, el patron te perdonarà. » Y miren què tentacion y a què tiempo! El buen hombre dizen respondiò con buen animo : « O traydores, agora que estoi al puerto de la saluacion me uenis con esto! » Y que exclamò diziendo : « O uirgen y martir Sancta Catherina, uos me ayudad, pues estoi en vuestra tierra! » Rompieronle los braços en dos partes y las piernas en otras dos, y le dexaron tendido en aquella arena, llamando a Dios con alaridos. Un renegado a media noche lo degollò, y el patron se holgò, y los Griegos le enterraron como a Sancto. Hauia gran peste en esta ciudad, y el Baxà temiò no nos muriessemos todos. Y una mañana se alistaron 6 o ocho sayones con los corbachos en las manos, y principiaron de popa a dar 10 palos por uno hasta proa, que quedaron mas cansados ellos que los dieron que nosotros que los recebimos; y no se hiço mas justicia de la hecha. Ponese el patron cerca el estanterol en popa, y dixo a boz alta : « Eya, malauenturados, no tengais miedo. » Y llamò al cocinero y dixo : « Coxima faue. » Aunque de alli a no sè què dias puso 3 palos a 3 partes del puerto, diziendo que queria empalar a los 2 herreros y a mi, pero ya eramos auisados que no seria nada, como no fuè. Y con todo, o de miedo o de peste se murieron 48 Christianos. Contarè un milagro: lleuando a Geronymo de Pate, el negrazo traydor que le diò la primera maçada, no pudo dar la segunda, porque luego un auejonazo de repente le mordiò al cuello, y quando tornò en ga-

lera, trahia una boça como dos puños ; luego lo embiaron en tierra y muriò, que fuè no poco bien para todos y para mi, que me auia amenazado. Laus Deo.

Capitulo 23.

Por esta borrasca me hizieron unas manetas a posta casi tan gruesas como la del pie y por mas de un año nunca me las quitaron y me pusieron al indullo de la gumena iunto al arbol a banda derecha, que es el uanco de mas trabajo que ay en la galera; y me hizieron cabo de casa poniendome el bogauante en las manos. No passò un año que tomamos una galeota de Malta a la Guongolla hazia Bon Andrea con mui buena gente. Embiò mi amo la galeota al Gran Turco armada, y se quedò con algunos Christianos, entre los quales quedò uno que se llamaua Florio Maltes, hombre muy honrrado y muy de hecho. Estos, como se bieron en el vano el inuierno, comiençaron a tratar de buscar su libertad, que es cosa de esclauos nuebos el buscar nouedades y traças. Auia una naue Catalana en el puerto de Alexandria, como son scalas francas, y en esta naue auia un platero, Napolitano segun el dezia, el qual no tratò con Turco ni Moro o Judio ni Christiano, a quien no quedasse echa campana, quando la naue se fuè. Y creo alguna de estos no cabe en tierra de Christianos. Florio Maltes y Antonino Mesines y el Caporal Vicencio y otros hombres honrrados comiençaron a tratar con este platero, y èl le sacò hasta 30 ducados, diziendo haria ciertas pinzetas para desherrarnos. El se tomò el dinero, y la naue se fuè, y no solo los esclauos quedaron burlados, pero muchos otros. Yo me auia dado todo a la iglesia y no me enpachaua en nada, escarmentado de lo passado. El dicho Florio fuè a inquietar los herreros, informado de lo passado, y dezilles que pues ellos tenian habilidad, porquè no hazian limas sordas y que èl se obligaua a dar libertad a la chusma, si le dauan modo de desherrarse. Los herreros, escarmentados de la borrasca passada, dixeron que no se querian ambaraçar. El hiço tanto con otros amigos, que ellos respondieron que si

yo lo mandaua, harian lo que yo ordenasse. Y uino Florio a mi y comiençò un dia iunto al altar donde yo tenia mi camarada a rogarme que porquè yo (pues los Christianos tanto se fiauan de my) no rogaua a los herreros hiciessen algunas limas sordas. Yo dixe que no me queria entremeter y le contè las desgracias passadas. Y hizo tanto que hizo uenir alli los herreros, y ellos dixeron que si yo lo mandaua y tomaua el negocio a my cargo y rogaua a Dios, que ellos se pondrian al peligro. Y yo dixe que de muy buena gana, y tornè a poner los pies en la pared y roguè a Marco Antonio Trapanes que tomase el cargo en buscar el hazero. Andubieron mas de mes y medio y no hizieron nada, assi en la culomna de Pompeo y en otros lugares occultos de Alexandria. Yo, mohino y inquieto, uisto ya que no hazian nada, les dixe que lo dexassen estar, que yo buscaria otro medio.Y roguè a Florio y los demas que se quietasen, porque era menester gran cautela y que aduirtiessen a no fiarse, porque los lleuarian a empalar, antes que supiessen el porquè. Vienen en Alexandria frayles de Hierusalem a predicar, y este año predicaua en el fundago de Venecianos un Fraylezico de la orden de S. Francisco, hombre biuo y de mucho espiritu. Yo me fui a èl y tratè mis negocios, y concluy que si èl o otro me buscauan una espada y una lima, que a mi me bastaua el animo a dar libertad a la galera. El, conocido por lo passado que yo tenia entendimiento y animo para hazello, me dixo que tubiesse paçiençia por este año en que estauamos, que para la quaresma uenidera èl me inuiaria de Hierusalem hombre que me daria recaudo. Yo lo tratè con mis amigos y les asseguré que pues yo tomaua el negocio a mi cargo, moriria en la demanda o saldria con ello. En toda la nauegacion del uerano no cessè de encomendarme a Dios y me determinè de morir solo o salir cor la impresa. Venida la quaresma, uino el predicador al fundago de Franchi, que ya la iglesia era acabada. Yo fui a ella, pero no era el que me auia de dar recaudo, porque no quiso tratar mucho comigo, que creyò lo deuia saber. Y era bueno para confessor y no ualia para mar-

tyr. Yo me tornè desconsolado y de alli a no sè què dias fui al fundago de Venecianos y perguntè si auia uenido su capellan, porque no le tenian, y me dixeron que si. Yo subi a su camara y llamè a la puerta, y el buen frayle abriò. Y como me uiò por las señales que el Francisco le auia dado, me dixo : « O, que sea bien uenido, señor Passamonte ! » Yo me holguè mucho y me fui a la jglesia con èl, quedandose el guardian a los corredores. Este bendito frayle era Domenico. Entrado en la jglesia y confessado con èl, tratè mis negocios y concluy que su Reuerencia me auia de buscar una espada de 3 palmos con la empuñadura, con su lima sorda puesta en la uayna para ponella dentro en un barril, que ya yo tenia el barril comprado al proposito, y que su Reuerencia auia de hazer a un maestro que hiziesse 3 dogas calafatadas de manera que la espada estubiesse dentro y no se moiasse y que cortasse bien y tubiesse punta que se hincasse en una pared. El buen frayle lo hizo a pedir de boca; Dios le dè su gracia para siempre. Dixele mas al buen frayle, que de un Christiano que yo le embiaria, que se llamaua Baptista Grasso, se podia fiar, que era un jugador que por su dinero yua libre donde queria. Diose tan buena maña el buen frayle que dentro de 40 cinco dias tuuo la espada adereçada que cortaria un buey y passaria un hombre armado. Yo me auia de comprar un uestidillo a la Turquesca y la noche del effecto tener auisados los Christianos y desherrarme y uestirme debaxo del capote, y quando la guardia passasse o se descuydasse, ir la buelta de popa y dar en ellos, cosa que con toda la facilidad del mundo se haria, porque ganada la popa, que alli tienen las armas, es todo perdido. Estando esto determinado, uino a mi Florio Maltes y el Caporal Viçencio y Francisco Rebasa y me dixeron : « Passamonte, bien està que de uuestro animo y entendimiento se crea que hareis y pondreis uuestra uida, pero nosotros no queremos passe adelante, si no nos buscais armas, que somos tan zelosos de nuestra honrra quanto uos de la buestra. » Y con muchas razones no quisieron sino que me auian de hazer compañia.

Yo que me ui puesto en la dança, bolui al frayle y se lo dixe. El me animò y me dixo que mejor era assi. A mi me parecia difficultad en buscar tantas espadas. El me dixo que no tubiesse pena, que èl las buscaria, y luego las buscò. De alli a no sè quantos dias binieron a mi los espalderes y me dixeron : « Pues como, Passamonte, estando nosotros a las espaldas, donde al primer rumor hemos de ser hechos pedaços, emos de estar sin armas ? dadnos a nosotros las espadas de Rebaça y Caporal Vicencio, que Florio y nosotros y bos bastamos con los demas que se podran desherrar. » Yo, uiendoles tan zelosos de honrra, les dixe tobiessen buen animo y no lo tratassen con nadie, que yo les buscaria espadas. Bolui al bendito frayle como si el fuera espadero, y me dixo : « Muy bien, ahora serà mas seguro. » Y tambien me dixo que èl era el padre que auia sido causa de la libertad de la galera de Xiban Bai que alli se auia lleuantado los años atras. Y que el trahia 9 limas de Hierusalem, que mirase si queria mas nada, que èl lo buscaria. Y escriuio todos nuestros nombres en un pergamino. Y yo puse a Florio Maltes el primero y los demas y a mi el ultimo, y le perguntè para què, y me dixo que siempre que dezia missa nos queria tener en el altar para rogar por nosotros. O secretos de Dios! Yo me bolui al baño muy contento. Fuè Dios seruido que a solo Natal el comprador dixe quien era el frayle, y este comprador era el que auia al tiempo de la occasion traer las armas. Auia en nuestro captiuerio un baruero Frances de Nisa, y pareciò a Florio Maltes y los demas amigos que en la caxa deste baruero irian mejor las armas. Dieronle parte, que nunca se la dieran, y el respondiò que de muy buena gana y que èl desseaua su libertad como cada uno, y yo passè por ello. Maestro Antonio Trapanes hizo un contrasuelo al arca para quando nos enbarcassemos y se hiziesse la busqua, sacadas las medicinas, uisto el suelo de la caxa uazio, no se buscasse mas. Y este traydor auia prometido al patron darle todo el argadizo en las manos. Yo en las desgracias passadas auia uisto ciertas uisiones que des-

pues las ui uerdaderas, y en este caso, una noche durmiendo, me ui con grandissimo temor que no sabia que hazerme, y ui a mis compañeros muy tristes y que corrian sangre. Como despertè, luego me diò el coraçon que auia traycion entre nosotros. Informeme de uerdad que el baruero era Lutherano; llamè a Rebaça que era Hespañol y dile parte, diziendole no dixesse nada a los amigos, porque no se desanimassen , porque en ninguna manera yo queria que el baruero fuesse con nosotros, pues era Lutherano, y que lo dixesse a Florio que se escusase, que no queriamos hazer nada. Florio y otro que se llamaua Francisco Facearsa tantearon el Frances, y al traydor le hallaron con lindo animo, pero fingido. Y el mal hombre se auia hecho tan amigo con el buen frayle, que me trahia recaudos en Latin, que lo sabia muy bien. Y el pobre frayle, con auelle yo auisado con Baptista Grasso que no se fiase del, le tenia tan ganada la uoluntad, que se fiaua del mejor que de mi. Nosotros, como tengo dicho, nos embarcauamos hecha la Pascua de Resurrection, y era ya mas de media quaresma, y el Frances instaua le diessen las armas. Yo solo lo defendia y no queria, tanto que Florio me dixo un dia : « Cuerpo de tal, parece que nuestras bidas no lo son! mas a de temer vuestra merced que nosotros! uamos todos por un camino.» Yo me enojè mucho y dixe: «Pues al freyr de los gueuos se uerà quien es cada uno », que no fuè poca honrra mia. Y dixe que hiziessen lo que quisiessen. Vino la semana sancta, y un Chico de Gaeta y Caracaur Griego y otros aleuosos auian dado noticia al Patron, pero si entre los 7 no auia traycion, no se podia saber nada. Yo serrè de campiña y no quise que al baruero se diessen las armas. Y me fui al frayle y le dixe se guardasse del barbero, y como auia traycion, y que junto a Sancta Cathalina auia un Christiano muy honrrado, que èl las guardaria hasta que hiziessemos dos biajes a Rhodas, y despues del patron assegurado, Natal el comprador las traeria en galera con su cofa de comprar llena de coles largas y las daria al compañero, y que el Christiano de la cintura estaua ya

auisado, (que) aunque lo matassen, a dezir que a èl le auian dado tanto dinero para que las echasse en la mar. Y el buen frayle, confiado en Dios, dixo que no queria fuessen a ninguna parte, pero que se las lleuassen alli, que èl las queria guardar. Yo le puse por delante el peligro que auia tan grande si se hallauan en casa de los Señores Venecianos. El quiso se las boluiessemos, y assi Baptista Grasso se las lleuó, que ya las teniamos a nuestro cargo. Y auisè a los amigos de todo y que se guardassen del baruero, que ya estaua muy enojado con Baptista Grasso por no sè què dineros que le auian ganado fuera, y dezia, quexandose de Baptista, que èl auia sido la parte. Y Baptista me jurò a mi que no era uerdad. El traydor, uiendo que no le dauamos las armas en su arca y que el tiempo se acercaua, me llamò en su camara, que era fuera del Vaño, porque el Lutherano no biuia con nosotros, y me dixo : « Passamonte, què hazemos ? No ueis que el tiempo se açerca ? » Yo le dixe : « Señor Mastre Francisco, no os han contado lo que passa ? » Dixo : « Señor, no. » « Pues aueis de saber que no se haze ya nada, porque es tentar a Dios, y ya aueis entendido quantas uezes no emos hecho nada, por la buena suerte de nuestro amo, o que por nuestros pecados no lo merecemos, y mas agora que Chico y Caracaur an dicho no sè què al Baxà. Las armas estan ya al hondo de la mar y yo no quiero tentar mas la fortuna ». El traydor, biendose engañado y que no cumplia la palabra en dar las armas al patron en su caxa, me dixo : « Espereme aqui, que uoy por un poco de maluasia »; y me dexò alli y se saliò. A mi me quedò el coraçon saltando, y luego sali tras èl. Entrè en el Uaño, perguntè si auian uisto el baruero, y me dixeron : « Aqui ha entrado muy deprissa buscando Florio, y Florio està fuera y ha ido a buscallo. » Yo quise tomar la puerta para ir tras èl, que el portero me era amigo. Y el guardian estaua alli y no me dexò salir. Florio le contò todo lo que yo tenia ordenado, y que no tubiesse pena, que con la ayuda de Dios iriamos en libertad. Florio Maltes, puesto que era hombre honrrado, su padre tambien fuè Frances y por esto se fiò del. El traydor, como

supo la uerdad, luego se fuè al Baxà y le dixo como a èl no le dauan las armas, pero que se lleuantasse antes del dia y fuese al fundago de Venecianos, que en la caxa del Capellan las hallaria con los nombres escriptos; que para escusalle a èl de traydor, que tomassen a Baptista Grasso la noche y le hiziessen confessar la uerdad, que todo lo sabia, y que a èl lo pusiessen con una branca a la noche en cadena; y aurialo traydo su pecado al paradero, si me lo ubieran consentido. Era miercoles o jueves sancto a la noche, que no se lo dè Dios tal a ningun desuenturado. Yo tenia por costumbre, de prima noche, quando la chusma andaua en bulla, de dormir; y quando se aquietauan, yo me despertaua y me ponia a rezar al altar. Esta noche, estando yo durmiendo, pusieron guardia a las uentanas y puerta de gente armada, y dieron la ampolleta a la chuzma para que se hiziesse la guardia como quando està la galera desarmada; y traxeron al barbero con una branca de cadena y lo pusieron a la uancada del espalder. Y arrebatan a Baptista Grasso 4 o cinquo Turcos armados y el guardian, y lo lleuan delante el Baxà. Y el Baxà, menazandole de muerte, segun el proprio guardian me dixo, y poniendole 3 o quatro ueses la espada a la garganta, que siempre auia dicho que no sabia nada, hasta que el patron le dixo : « Uen acà, traydor, no sè yo que a la columna de Pompeo y a otros lugares aueis procurado de hazer limas, y por no tener hazero bueno, no haueis hecho nada, y tu has traydo las espadas a la compañia y las has tornado al capellan, y tu lo haçes todo en pago que te dexo yo ir suelto ? » El pobre Baptista, como oyò esto, respondiò : « Pues, señor, si tu lo sabes todo, para què me lo perguntas a mi ? » Y esto fuè por traça del barbero, para que tubieramos a Baptista por traydor. Hecho esto, traen a nuestro Baptista 6 o ocho Turcos con las espadas desnudas, dandole moxicones y espalderazos, y entran por aquel uaño espantando, y lleuan a Baptista a su uancada, y ponenlo en cadena. A este tiempo, el pobre Passamonte se despertò; y como oi los Christianos gritar : « Guardia ! » y ui las espadas desnudas que salian del uaño, piensen què coraçon

haria. Bueluo los ojos hazia el altar, y ui a mi camarada maestro Pedro Remolar con el codo sobre la rodilla y la mano en la cara, que se deretia en lagrimas biuas, y los otros compañeros. Yo me arrodillè en el altar y di graçias al Señor con ansias que se me arrancauan las entrañas. Boluime a sentar, y con una risa falsa por no llorar, dixe a maestro Pedro : « Señor Maestro, no lloreis, dexadme llorar a mi, que soi llegado al martyrio iniustamente. » Y en esto oy al traidor del barbero que se quexaua y dezia : « O Baptista Grasso, Dios te perdone que me hazes padecer a mi. » Yo, que oi esto, dixe a maestro Pedro : « Què lamparas ay encendidas ? » El dixo : « No mas de esta y otra al cabo del uaño. » Yo le dixe : « Pues id a Martin Veneciano, y dezidle que digo yo que en escusa de atizar aquella lampara, que la mate. » Y el otro luego lo hizo, y yo fui a atizar la del altar y la matè. Y roguè a maestro Pedro que me diesse un cuchillo, que yo queria degollar al barbero. El se alterò y nunca me lo consentiò, y todos los amigos me dixeron que estubiesse quedo por amor de Dios, y assi èl quedò con la uida contra mi boluntad. Antes que Dios amaneciesse, que era o juebes o viernes sancto, el Baxà se lleuantò con toda su casa y los Turcos que estauan por alli. Y fuè y hizo abrir las puertas de la ciudad, y fuè al fundago de Venecianos y llamò y le abrieron. Piensen què coraçon harian el Baxà con todos sus Turcos! Subiò dos corredores con claustros que ay y llamò a la puerta del frayle por informacion del baruero. El frayle se lleuantò y abriò las puertas. Entra el Baxà con algunos Turcos en su camara, y dize : « Abre esta arca! » El frayle abriò, y un renegado Ginoues toma las seis espadas y nueue limas y el pergamino con nuestros nombres atado en ellas. El Baxà dixo al frayle : « Què te parece, traydor, tener tu armas para mis esclauos que me maten a mi y se alcen con mi galera ? » Y hazelo tomar con las espadas y baxalo abaxo, donde estauan los mercaderes y el Consul de Venecianos. El Bailo de Francia (que era supremo y mas que mi padre, si dezir se puede, y lo sabia) se auia ido al Cairo para de alli sentir el

trueno y el lampo. El buen frayle que se uiò perdido, se seruia de la industria que yo le auia dado para las trayciones, que era dezir que el Platero Napolitano de la naue Catalana que meses antes se auia ido, auia buscado las espadas y limas. Como el Baxà aprietasse el Consul y mercaderes, iniuriandoles de traydores y que auia de escriuir al Baxà del Cairo y hazelles confiscar naues y haziendas y hundir la casa y sembralla de sal por traydores al Gran Turco (y cierto que si lo hiziera, fuera assi), el bueno y sacrificado frayle se oppuso a esto con un argumento y dixo: «Señor y señores Turcos, uosotros no hazeis lo que uuestros Morabutos os mandan. » Ellos dixeron : « Si ». « Pues, señores, esta es la uerdad : estos Christianos que estan ahi escritos se an encommendado a mi. Yo les he buscado estas espadas y limas que infaliblemente ninguno destos señores no sabe nada, ni los Christianos esclauos culpan, que yo se lo he mandado. Y assi te supplico que no castigues a ellos, que yo solo culpo; a mi me abraza o empala o haz lo que fueres seruido. » El Baxà dixo : « Mientes, traydor : como podias tu buscar tantas espadas y limas, si estos mercaderes no te las buscaran ? » « A eso, señor, yo dirè la uerdad. Has de saber que en la naue Catalana que de aqui se fuè, estaua un platero Napolitano y èl me uendiò estas espadas y limas muy bien uendidas, porque el señor Consul me pagò este año adelantado de la capellania y todo lo he gastado en esto, y esta es la uerdad y no ay otra cosa. A mi me castiga, y perdona a tus esclauos. » Y a este tiempo los mercaderes y el Consul auian traydo una fuente con mas de 700 o mil ciquines y conficiones y buena agua ardiente y mejor maluasia, y començò el Baxà a comer y beuer, y los mercaderes a dar ciquines a aquellos Chanses y renegados. Y el Baxà, me dixo a mi Chafer Ginoues que no hazia de quando en quando sino poner las manos en aquellos cequines y alçar al ayre. Y como el frayle dixo que el argentero Napolitano le auia dado toda la cosa, luego los Turcos todos dixeron : « Or chuer cher », que quiere dezir : « Es uerdad, es uerdad. » Y luego cada uno contaua las burlas

que le auia hecho. Creyda esta mentira por uerdad, el Baxà llamò al frayle y le dixo : « Yo quiero hazer un sello con mis armas y te quiero hazer escriuir esta carta. » Y luego de alli a un poco dixo al Consul : « Luego, luego, tomad este frayle, y embialde en tierra de Christianos. » Vinieron a nuestro uaño por una cadena y metenlo en cadena con muchas amenazas; y 25 millas de alli en Bahur auia un caramuçal que passaua en Candia, y lo embiaron. Despues supe que era Cappellan en la capitania de Candia. Quando andaua en casa el Consul de Venecianos el fracaso, luego como fuè de dia uino el guardian con muchos Turcos a nuestro uaño y nos metieron a todos las manetas en las manos. Y quien a mi me dixera : « Passamonte, a uos os empalan, pero el frayle ni el fundago de Venecianos no aurà mal », yo diera mil gracias a Dios. Vino el Patron dos o tres horas antes de medio dia al uaño, hauiendo prometido al Consul y mercaderes no hazer morir a ninguno. Y luego se alistaron 8 o diez sayones y pusieron un palo de hierro arrimado a la pared, diziendo que auian de descoyuntar un Christiano con èl. Sacaron 4 brancas de esclauos a mucho palo, con sus guardianes para tener a los que se iusticiauan. Y por el proprio escripto que tenia el frayle, de lo alto de una uentana donde estaua el Baxà (y abaxo auia un grallano), un renegado comiençó a leer, y llamò a Florio Maltes. Arrebatan los sayones a nuestro Florio y dan con èl fuera, y luego los esclauos agarran con sus guardianes a mucho palo, y el buen Florio desnudo en cueros que deuiò de mirar el palo de hierro para mas animarse. Y luego dos de aquellos sayones con sus braços arremangados, el uno de un lado y otro de otro, comiençan a sacudir el polbo con toda su pujança. Y cansados estos dos, se mudauan otros dos, y un renegado alli alerta para lo que el Baxà perguntaua. Quando le ubieron dado hasta quinientos, le hizo el patron algunas perguntas : que porquè èl lo queria abruzar, què mal le auia hecho ? Y esto era porque en algun banquete èl se auia fiado a descubrir su animo y todo el traydor Françes lo notificaua al

Baxà. Florio formó sus escusas lo mejor que podia, y el Baxà ayrado mandaua le diessen con el porpalo. Arrametiò uno de aquellos sayones y asiò el porpalo y hazia muestra de dalle, pero tuuo algunos renegados que lo iscusauan. Y luego tornaron a sacudir con los corbachos, y la sangre iua por aquel llano. Y el buen Florio, a la segunda bateria rescataua los Christianos de dos en dos, siendo pobre soldado, que no fué poca honrra para mi, porque èl me auia dicho que yo temia mas la muerte que los otros. Y le di yo alguna baya despues. Hauiendole dado hasta mil palos, le cortaron una oreja y lo mandaron dentro. Luego llamaron otro, y haziendo su officio los sayones y cortandole otra oreja, fué dentro. Y assi passaron todos cinco, con cinco orejas menos y hasta mil o mas corbachadas. Y el baruero moro con un caldero de uinagre y sal pistada lauaua las llagas como entrauan, que esta era la medicina. El barbero traydor estaua muy dissimulado en la camarada del espalder y se quexaua que sin auer culpado èl, le auian tratado mal. Y Dios perdone a quien culpò de que èl no fuesse degollado. Piensen què coraçon haria el pobre Passamonte, que fué el postremo de los llamados y de los escriptos. Yo tenia mi camarada iunto al altar. Llamaronme y entran por mi 7 o ocho de aquellos sayones, y yo con animo apercebido de muerte, me arrodillè con breuedad y tomè mi camino. Los Christianos, que no me querian mal, como uieron que con el palo de hierro no auian muerto a ninguno, tubieron por cierto que auia de ser yo, y como yo passaua por medio y con semblante fingido de alegria miraua a una parte y a otra, los Christianos de dolor boluian la cara a la pared y llorauan. Tuuo tante fuerça el ueer yo esto, que me hizo desmayar y cayer, y la ymaginatiua no auia dexado de hacer su officio quando andaua la fraguaria en los otros. Luego los uerdugos dieron conmigo en aquel llano y por no auerme yo quitado un gilico negro que trahia quando me pusieron las manetas, me boluieron los uestidos del reues por encima la cabeça; y agarran de mi los esclauos y començaron la herrateria. Sea Dios testigo

en el cielo y en la tierra que a los primeros palos comiençè a boz alta a dezir : « Te Deum laudamus »; y un Christiano de los esclauos, que se llamaua Juan Catalan, me tapò la boca y dixo: « O! que diran que hazeis burla. » Pero yo no hablè palabra hasta acabar mi salmo rezado. Y luego comiencè a gritar en Turquesco: «Alahix! Alahix!», que quiere dezir: «Por amor de Dios sea!», y no me saliò otra palabra, y llamando el nombre de Jesus baxo, baxo. Y en uerdad que creo no alcancè quinientos palos, quando el Baxà dixo : « Lleuad mano »; y llamò al Chauz Baxi que era el renegado para hablar, y le dixo : « Di a este Christiano que yo lo tengo por un Xehec (que quiere dezir hombre de Dios, y esto dizen, porque los que ueen con libros en las manos los tienen por buenos Christianos), que èl se me alçò con la galeota en Biserta y me murieron muchos Christianos y muchos heridos, y que agora ha dos años que èl traçò aquellas 14 manillas para alçarme la galera y agora se ha hallado en aquesta uellaqueria sin auelle yo cortado orejas ni nariz ni aun le he hecho mal. » El Chaus repitiò lo que yo auia bien entendido, y hizo me soltasen las manos para hablar. Estraño caso! que con una promptitud y boz alegre dixe en alta voz que èl lo oyesse : « Señor, es uerdad que en Malta y Mesina y toda la Christiandad, de las naues que aqui uienen de mercancia suena gran fama de ti; pero tu, Señor, nos matas de hambre y nos traes desnudos; y si el negrillo Murgan nos saca un ojo, està bien sacado. Y mira, señor, que estos paxaros que tienes en estas jaulas, con mucho regalo buscan su libertad. Y mas, señor, con una galera 5 a cinco te uas con 20 bardaxas, como si nosotros no fuessemos hombres! » Y callè. Auiendome oydo el Patron, boluiò la cara hazia dentro la uentana y diò una gran risada. Los Turcos y Moros que eran gran multitud abaxo, que uieron al Patron reyr, todos a una boz gritaron alçando el pulgar de la mano derecha (que es su uso) y dixeron : «Choc axaes taur! choc axaes taur!», que quiere dezir: «Buen uiaje hagas, Christiano! » El Baxà que oyò esta grita, dixo al guardian : «Dexalo ir». El guardian, que tenia orden a cortar una oreja, me

asiò della para cortarmela y ya me ponia la nauaja encima, quando el Baxà que lo uiò, gritò en su lengua y dixo : « Vellaco moro, no te he dicho que le dexes ir ?» Y el Moro dexò caer la nauaja en tierra y dixo : « Va con Dios, Papaz, que yo te he defendido esta noche. » Y era que el traydor Frances a mi y a Baptista la cargaua, y en los Herejes tiene Dios procuradores. Y este guardian no se quiso mudar, quando me dauan los palos, por hazerme buena obra, y creyendo la punta del corbacho tocaua en tierra, me auia descubierto una costilla porque no tocaua. Vierades nuestro Passamonte que tenia la muerte tragada quando uino al propalo, entrar por la puerta del uaño con la mytad de los palos que los otros y con sus orejas. Y en poniendo los pies en la puerta, me quitè mi barreta y dixe : « O traydores! (porque estaua alli el barbero y otros) aun traygo mis campanas. » Y lauado con uinagre y sal, y curado mi lado, di gracias a Dios.

Capitulo 24.

Quedè destas desgracias mal quisto de malos renegados y en sospecha del patron. Estuuo mi amo 4 años en este bailico de Alexandria, y de aqui boluiò en Constantinopla y le dieron el bailico de Misistro, que es frontero de Coron y de Modon. Y el trabajo que aqui se passò en dos años, lo sabe Dios, porque siempre andauamos en el arbol de abaxo. Y Dios perdone a las galeras del Duque de Florencia, que nos pudieron tomar a cabo de Maina y nos dexaron ir creyendo eramos mas galeras. Y a la mañana estauan todas 4 a la uista de Coron, y nos esperaron no sè què dias en cabo de Mayna, y mi amo despalmò y tierra a tierra nos fuimos hasta Modon. Y de aqui a la noche nos engolfamos y fuimos a Bon Andrea y de allà a Rhodas y de Rhodas a Xio y de Xio a Napoles de Romania a inuernar, que son al pie de 3 mil millas de rodeo; y era de inuierno y con las manetas en las manos.

Capitulo 25.

Deste gouierno de Mixisto tornò mi amo en Constantinopla y

fuimos con el general de la mar Ochali en Argel. Me acuerdo, passando por el canal de Malta, mi amo siempre remolcaua las galeras de Chacales que quedauan atras. Y era el trabajo tanto y la priuacion del sueño, que me dieron 3 uezes de palos porque cantaua, que no tenia otro aliuio. Y al amanecer, dos galeotas de Christianos auian tomado una galera del armada, pero como sonò el artilleria, luego los tomaron.

Capitulo 26.

Tornamos en Constantinopla sin querer mi amo ser Rey de Tunes ni de Tripol por escrupulo de conscientia de no hazer mal a los Moros, que es buen exemplo para Catholicos. Contentose con ser Gouernador de Rhodas, donde estuuimos quasi que 8 años, y el trabajo que aqui se passaua en hazer una mezquita y accarrear liñame para hazer baxeles y en remar (que es la guardia de mayor trabajo que ay en Turquia), no ay lengua que lo pueda contar. Aqui en Rhodas uino un renegado armar una galeota suya para ir en corso, y los esclauos della nos llamaron, que si le dauamos ayuda nos alçariamos con ella. Vn hombre honrrado que ya es muerto inuentò la dança; como supo que yo era en ella y de ueras, fuè y diò auiso. Y de uerdad que yo iua a la marina en escusa de lleuar unas lentejas a cozinar a mi compañero, que era cerrador. Y iua a reconocer la casa donde estauan las armas para saber donde auia de acudir quando abaxase con la furia del effecto. Y el guardian con otros Turcos me encontraron, y uenian de auisar el capitan de la galeota que pusiesse los remos en el castillo. Y como me uiò el guardian, me dixo : « Donde uas, Papaz traydor ? » Yo le mostrè el saquillo de las lentejas y le dixe : « Julio, mi compañero, se ha oluidado estas lentejas y se las lleuo. » El me dixo : « Torna, torna, can, al uaño ». Yo bueluo rabo entre piernas y me uoy a mi uancada, y tomo mis horas y me pongo a rezar. Fuè Dios seruido que no fuè nada, porque el Capitan de la galeota era un hombre del diablo; y como le auisaron, se hizo burla diziendo que no era èl hombre

que esclauos le lleuassen su baxel. Y fuè Dios seruido que como saliò armado, galeras Venecianas le tomaron y cortaron la cabeça, y sus Christianos ubieron libertad sin ayuda de gente buena ni ruin.

Capitulo 27.

Era yo tan mal querido de un renegado de mi amo que se llamaua Chafer Arraiz, de un lugar de la cuesta de Napoles que se llama Mayore, y este traydor era tan couarde y informado de las cosas que yo auia hecho en tiempo que èl no estaua en este captiuerio, que no me podia uer, ni muerto ni biuo. Y juro de hombre honrrado que en estos 8 años de la guardia de Rhodas no se pueden contar los palos que siempre me dauan en la cabeça porque muriesse. Y que una noche, de una uez me dieron mas de 70 o ochenta, todos en la cara y en la cabeça. Mi Dios y Redemptor soberano me tenia de su mano que no pudiesse morir, desseando yo la muerte con muchas lagrimas. Y mas affirmo de uerdad que puso este traydor 3 comitres y a todos dio orden que me matassen a palos. Y fuè Dios seruido que ellos fueron al infierno y no salieron con la suya.

Capitulo 28.

El padre Bartolomè Perez de Nuero me auia remetido por uia de mercaderes 150 escudos de oro para que yo me ayudasse a mi libertad, y estos tenia en Xio un Doctor de Leyes que se llamaua Souastopoli. Y como yo fui auisado, fui a èl y le hize una ampara que aquel dinero era de mi hazienda, y que hasta que yo fuesse muerto no lo boluiesse aunque lo pidiessen, porque yo tenia ciertos designios. El dixo lo haria. Vine a termino que por la sospecha que de mi tenian, a los esclauos que se desherrauan a hazer seruicio, no les dexauan parar en mi uanco, y el que a otros procurò su libertad por muchos caminos, no la pudiesse auer para si. Y digo esto porque el Señor D. Garcia de Toledo (dele Dios mucha salud por las muchas obligaciones que le tengo) me imbiò medios por uia de espias; y por tenerme tan es-

trecho, no se pudo hazer nada. Saliendo mi amo de Constantinopla para ir a Rhodas, el Doctor Souastopoli en Xio, que es el que a mi procurò mi libertad por uia de rescate [1], mi amo dixo que aunque le diessen mil ducados, no me podia dar, que auia nueua de baxeles de Christianos y iuamos en corso y que yo era bogauante. Fuè Dios seruido que este año mi amo y Hazan Haga, que era general de la mar, se testaron uno al otro. Haçan Haga tenia una hija y mi amo un hijo: hizieron el casamiento y que el que dellos muriesse primero, el otro heredasse. Fuè Dios seruido que el que no me quiso dar por rescate fuesse primero al jnfierno, que no fuè poco bien para mi.

Capitulo 29.

Muerto mi amo en Rhodas, fuimos a Constantinopla en poder del heredero Haçan Haga, y el año proprio se le auian alçado dos galeotas en Argel en que perdiò muchos Christianos, y luego con la herencia cobrò quasi otros tantos. En este captiuerio no auia que hablar de rescate menos de 800 o mil ducados. Pero por las nueuas de las galeotas que se auian alçado, nos mandò a dar a todos los esclauos, porque estubiessemos alegres, a dozientos palos por uno. Y si no fuera por un Mudexar que se llamaua Hazi Salem, cierto nos los dauan. Aquel buen Pablo Mariano que dixe, de Alexandria se auia ido al Cairo; ahora residia en Constantinopla y me era tan fiel amigo y señor como fuè buen seruidor de nuestro Rey, pues por èl muriò. Este señor con mucho secreto me hazia merced en procurar mi libertad, y cierto yo le hiziera a Haçan Haga alguna burla. Quiero contar un caso porque se uea quan differentes son los juizios de Dios de los de los hombres. Quando Haçan Haga nos heredò, todo nuestro captiuerio se auia hecho de conformidad en que no queria que Chafer Arraiz nos mandasse. Este Chafer Arraiz era aquel renegado de Maiore de la costa de Napoles que dixe arriba

(1) Le texte est manifestement incomplet.

me queria tan mal, y auia puesto los comitres para que me quitassen la uida. Pues como los mas de nuestros Christianos procurassen que este no nos mandasse, rogaron a Florio Maltes que escriuiesse una carta en que continiesse todos los ladronicios y maldades que esse Arraiz auia hecho, assi en la ropa del patron muerto como en la del gran Turco. Florio no lo quiso hazer sin primero tratallo comigo : embiome el barbero que siempre andaua desherrado y contome el caso. Yo le respondi : « Maestro Bautista, dezilde a Florio que quando fuera por mi libertad o de algunos o de algun Christiano, que yo me hallara en ello. Pero por hazer mal al Arraiz y sin probecho, que no quiero poner en ello y que en ninguna manera lo haga, porque aunque den la carta al Baxà, el Arraiz se irà al Vizir (que es segundo Gran Turco) y le contarà como hazemos por alçarnos con la galera, y que èl por conocernos y saber mas de nuestros tratos, lo queremos echar della. » Tornò el barbero con mi respuesta a Florio, y èl lo tratò con los Christianos del quartel de popa, diziendo que yo no dezia mal. Y el designio de muchos no era sino porque esse Arraiz no les daua commodidad para sus ladronicios y uellaquerias, que para nuestra libertad nos diò tanta que no lo mereciamos. Communicada mi respuesta, luego començaron a murmurar de my y a dezir que ya yo no me curaua de la chuzma y que tenia dineros para mi libertad y que el Baylo de Francia y Venecia y otros señores me fauorecian y dauan dinero, y que yo no me curaua mas. « Y Vuestra merced, señor Florio, la escriua, por hazernos merced, que aqui se la daremos al Baxà. » Florio la escriuiò con todos los ladronicios y uellaquerias que el Arraiz auia hecho, y quando el Baxà entrò en la galera, porque passauamos ciertos baxeles con muchos camellos de una parte a otra del canal, dieronle la carta; y el Baxà la leyò, y despues la diò a un renegado que se llamaua Maltrapillo y le dixo : « Muestrale a Chafer sus uellaquerias, y que yo le castigarè. » Ydo el Baxà, luego Maltrapillo mostrò y leyò la carta al Arraiz y se la diò Y le dixo : « Mira como te gouiernas mal. » El Arraiz se

quedó mas muerto que biuo; y otro dia el Baxà le mandó no se empachase mas con la chusma, que se estubiesse en su casa. El Arraiz se fuè al Vizir (que es como presidente del consejo real), y le informò y dixo : « Señor, los Christianos de Rechepe Baxà, ya muerto, han dado una carta al General de la mar con informacion falsa, quexandose de my : y tengo temor que el Baxà me quite toda mi hazienda. Y esto lo han hecho porque ya, señores, sabeis quantas uezes han intentado alçarse con la galera y no han salido con ello; y porque yo sè sus maldades, procuran hecharme para hazer alguna uellaqueria. » El Vizir, entendido esto, hauiendo bien sabido nuestras desgracias, mandò al Baxà de la mar que no echase a Chafer Arraiz de la galera y que le dexasse castigar al Christiano que escriuiò la carta. Asen a buestro Florio y mandanle dar quinientos palos, y a fe que alcançò mas de dozientos y le ualieron buenos amigos. Y el Arraiz se quedò en la galera pero con poco gusto del Baxà y menos de los Christianos. El Arraiz se creya que yo uuiesse sido el secretario de la carta que Florio escriuiò, y me tenia tan grande odio que no sabia como hazer para uengarse de my. Sucedió que un dia, estandose quexando de my, el barbero le dixo la uerdad, contandole la respuesta que yo por el baruero hauia embiado a Florio. Enterado en la uerdad, aquel mortal odio que me tenia lo oluidò y se conuertiò en buena uoluntad. Y me dixeron que dixo : « Miren Passamonte que ha hecho tantas maldades por alçarse con esta galera, y yo le he maltratado y procurado su muerte tantas beçes, no ha hecho contra my, y Florio que no lo he tocado por serme encomendado, me la ha hecho ! Pues yo prometo no perseguir mas a Passamonte y fauorecello en lo que pueda y a los demas Hespañoles, que al fin son gente de honrra. » O secretos de my Dios incomprehensibles ! Entrando yo en este captiuerio de Hazan Haga, general de la mar, perdi toda la esperança de my libertad, y de uerdad que escriui una carta a Roma al Padre Bartholomè Perez de Nueros y al Doctor Cauañas si podrian hauer un breue de su Sanctidad para que el Obispo de Xio me

diesse ordenes, considerando no me deuia de conbenir la libertad; y en un capitulo della hazia una exclamacion a mi Dios, quexandome como su Diuina Majestad no auia permittido yo muriesse quando tube tragada ya la muerte. Y antes que me boluiesse la respuesta, me mostraron la carta en Roma, gracias a mi Dios. Tornando a mi proposito, este Hazan Haga, despues que fui su esclauo, no biuiò mas de dos años, y tambien dizen fuè entoxicado. Tornò el hijuelo de my primer patron a heredar su hazienda y los esclauos, aunque mucha parte ya el Baxà la auia gastado. Tornados a nuestro nueuo patron, la chusma se auia reuelado, y antes querian morir y meter fuego al uaño que Chafer Arraiz tornasse a mandar. El tutor del machacho le mandò que huyesse de la furia y se estubiesse en su casa y de alli gouernasse; y hizieron guardian de los Christianos un negro Portugues que auia muy poco que auia renegado. Y a los inuiernos, quando estauamos en tierra, tenia cuenta con el altar, assi en predicalles como en entonar la Salue y Salmos y oraciones. Y de esta en Alexandria me dieron licencia los padres de Hierusalem y en Constantinopla el padre Patriarchal que està en lugar de Obispo, pero no in scriptis sino de palabra, por no tener ordenes. Y frayles del monasterio de San Francisco me uenian a oir para uer como me gouernaua. En el captiuerio de Haçan Baxà hauia dos frayles que deçian missa, y yo predicaua con no poco aplauso de gente, gloria de my Dios soberano por su diuina gracia. Y como yo tubiesse mis Christianos a mi cargo y procurasse su bien, assi espiritual como corporal, este negro Portugues hauia dexado morir onze o doze esclauos de cruelissima fiebre, sin quitalles la cadena, y a todos los hombres de mala uida y uiciosos tenia desherrados, porque le pagauan. Yo, condolido desto, escriui una carta secretamente a Chafer Arraiz, diziendole toda la uerdad y que seria bien hiziesse guardian a Cayuan Siciliano, por sabello hazer, y se quitasse este mal negro que no conuenia ni para la chusma ni para el patron. Di la carta a hun Christiano que iua uendiendo calcetas a los Christianos

esclauos y el fue tan hombre de bien quela abriò y la liò, y uiendo que era contra el guardian, en lugar de dalla al Arraiz, la boluiò y la dio al guardian negro. El negro como uiò y abriò la carta, llamò a su consejo todos los hombres a quien el dexaua ir con sus commodidades desherrados, y eran pocos hombres de bien. Y hecho su consejo, determinaron reboluerme con toda la chuzma como lo hizieron; y donde yo dezia en la carta que era bien hazer guardian a Cayuan Siciliano, ellos leyeron que yo dezia que la chusma era contenta que Chafer Arraiz tornasse a mandar. O mysterios de Dios! Aquellos por quien yo auia puesto tantas uezes my uida por su libertad uenlos aqui todos reuelados contra my en pago de la mas buena obra que yo pude hazer en seruicio de Dios y prouecho suyo. Cumpliose en mi las palabras del Psalmista, aunque indignamente: « Amici mei & proximi mei aduersam me appropinquant & qui iuxta me erant, de longe steterunt. » Los que estauan en mi fauor eran Pedro de Alarcon, hermano del Sargento de Castilnouo, y otros amigos; y ni osauan a hablar, tanto era el rumor de todos que lo menos a bozes gritauan : « Vamos y acabemoslo alli iunto al altar », porque alli yo tenia mi camarilla. Yo tenia un Christo en mi camara, y muchas uezes le dizia : « Domine, pone me iuxta te et cuiusuis manus pugnet contra me »; y con todo esto yo auia quitado un pie a un uanco y estaua apercebido a sus bozes si alguno uenia, para abrille los braços. El guardian negro con mucho gusto uino con otros Turquos, y me arrebatan y lleuan a la otra parte del uaño y me dan mas de dozientos palos y me meten unos grillos con una branca de cadena y me dexaron alli medio muerto. Y a quando de quando uenia el traydor del negro, y me descargauan una media dozena por la cara y por la cabeça. Y no era tanta esta pena quanta la que me dauan los Christianos iniuriandome y escupiendome de encima de sus bancadas; y yo los iniuriaua, diziendoles : « O vellacos, tomad la carta y uereis la uerdad. » Durò dos o tres dias este impetu, hasta que un Christiano que seruia el guardian le hurtò la carta durmiendo, que la tenia bien guar-

dada, y la mostrò a Pedro de Alarcon y a otros amigos mios, y ellos a otros maestros del captiuerio, y despues la tornò el buen Christiano donde la tenia el negro. Communicado de unos a otros mi buen zelo y la fingida maldad de los malos, comiençaron a arrepentirse y a caer de su asno, y tanto rogaron al Negro que me tornaron a mi camarada iunto al altar. Bien uenga el mal si uiene solo. En este tiempo andaua yo procurando mi libertad, y el buen Pablo Mariano que residia en Costantinopla me auia embiado a dezir que si yo le daua el dinero que tenia, que el me libraria. Ayudauame a mi libertad Chafer Arraiz que me auia perseguido doze años por darme la muerte, y por no hauer yo consentido en la carta que contra èl escriuieron, me tomò tanta boluntad que dixo a los tutores del niño, que me dexassen ir por qualquier dinero, porque yo no ualia mas, como cierto era uerdad. Y si me quisiera mal como primero, podia dezir que yo hauia predicado y que deuia ser hombre de estima y no me dieran por mil escudos. O secretos de mi Dios! que el que mas me persiguiò mas me ayudò. Como Pablo Mariano me embiò a pedir el dinero y que Pedro de Crassi, el mercader que lo tenia remettido de Xio, le dixo que no lo tenia, yo me ui desesperado por no poder negociar. Y mas, que al fundago de Venecianos que se haze la iusticia no dexauan entrar ningun Hespañol, por el Lippomano que auian iusticiado por seruir al Rey de Hespaña; y con estas aflictiones y con dineros que me imbiò el buen Pablo Mariano saquè fuerças de flaqueza y sali negociar cosas de my libertad. Vime con Pablo Mariano y con el mercader que me negaua el dinero, en una iglesia que se llama Sancta Maria, y le menazè dalle con un cuchillo si no me daua mi dinero. El se saliò de la iglesia con temor y el señor Pablo me dixo que escriuiesse en Xio y me diò mas dinero; que Dios se lo pague. Yo fui al Bailo de Venecianos, y para entrar me hize Romano, ayudandome la lengua para dissimulallo : tratè con èl mis negocios, y escriui a Xio al Doctor Seuastopoli quexandome que auiendo tenido mi dinero tantos años a su prouecho, que aora que yo lo

auia menester me lo negasse. El escriuiò con breuedad al mercader de Costantinopla, menazandole que me diesse mi dinero. Luego me le diò y me fuè muy buen amigo Hauidos el buen Pablo Mariano los 150 scudos de oro (Dios le tenga en su gloria), puso otros 60 o mas de su bolsa y me librò sin lo mucho que en Alexandria se gastò por mi. El segundo dia de Pascua de Resurrection fuè Dios seruido que yo me librasse, hauiendo yo ya por Carnestolendas tenido la ropa atada para librarme, y me succedieron todas las desgracias escriptas. Y como yo siempre dixesse al Christo que tenia en mi camara : « Pone me iuxta te & cuiusuis manus pugnet contra me », antes que llegasse la semana sancta les tornè a predicar, y la semana sancta se hizo la procession, con sus disciplinantes y cantamos los officios y prediquè la passion, y muchos me besauan la mano con uerguença contra mi uoluntad y todos me pedian perdon. Y con gloria y honrra de my Dios, despues de su sancta Resurrection yo resuscitè en mi libertad y me ui en casa Pablo Mariano con mucho contento. Gracias immortales a mi Dios.

Capitulo 30.

Despues de libre, bolui algunas vezes uisitar a mis amigos con no poca uerguença de los que hauian hecho contra mi, que no tenian cara de mirarme. Quiero contar un caso que succediò antes que yo me librase. El principal Christiano que a mi me persiguiò por hauer yo quitadole el camino del infierno, tenia muchos ducados y tenia una espia para irse, y me dixeron que auia dicho que no se auia de ir hasta que fuesse mi ruyna. Pues miren el successo : quando èl biò que a su pesar yo me libraua, determinò de irse. Y era de quien mas el guardian negro se fiaua. Y coge otros 3 Christianos que halla fuera, y les dixo : « Venid, uamos en libertad. » Los otros luego le siguieron. La espia le hauia dicho que pues èl sabia la casa a dò se auia de recoger, que mirasse que no fuesse por Cassin Baxà ni por casa del Baylo de Venecia ni de Francia, sino que tomasse una parma y por la

mar fuesse a la Vanceria. A èl le cegò su ignorancia y fueron por el Baylo. Venlos ir ciertos Genizaros sin guardian y de prissa; cierran con ellos y quitanles quanto dinero tenian y ropa, y echanlos en prision. A la noche le truxieron la nuebo al negro como se auian huydo 4 Christianos. El, desesperado, no sabia que hazerse porque el patron [no] lo pusiera a cadena. Los saliò a buscar, y con 10 ducados que pagò a quien los prendiò, se los dió. Mi persiguidor con los demas tornaron captiuos sin dineros y sin ropa. Luego, como el negro guardian entrò en el uaño, dixo a su moço que herraua y desherraua: «Va, quita a Passamonte la cadena y ponla a este traydor, que por el mal que yo he hecho contra Passamonte me uenia esta desgracia.» Ven aqui el pago que le diò su mala intencion, que pudiera ir libre y con muchos ducados y se destruyò a si y a los otros. Y seame Dios testigo que quando el guardian le daua de palos, yo me arrodillè delante el altar y roguè a Dios por èl, porque me pareciò mylagro. Estando yo en casa del buen Pablo Mariano libre, uino un embaxador de el Rey de Francia, que hoy es en figura de oueja y fuè un cruelissimo lobo, porque fuè causa del daño de muchos y aun de la muerte de mi buen Pablo Mariano, segun me han informado, por quien yo todos los dias que biuiere en este mundo rezarè 5 paternostres y auemarias. El buen señor, que estè en gloria, como uiò este mal hombre, diò luego orden con un criado suyo que era hombre solicito, de ponernos en un caramuçal de Turcos y lleuarnos hasta la Oliuara, quinientas millas de Costantinopla en el canal de Negroponte. Alli desbarcamos con nuestra buena espia y fuimos por medio aquella Turquia a parar a Castil Tornes, frontero del Zante. Y antes de llegar a Castil Tornes, passando por un braço de mar, una fragata de ladrones nos daua la caça. El patron de nuestro baxel començò a gritar. Nosotros, que eramos 8 y buenos remeros, asimos de los remos, y antes que la fragata llegasse a medio canal, ya eramos de la otra parte. Gracias a Dios, que si nos tomauan, nos tornauan a uender en aquella Natolia.

Capitulo 31.

Llegados en el Zante, tierra de Christianos y de la señoria de Venecianos y tierra del Griego que nos trahia, el nos lleuò en su casa, y alli estuuimos esperando el passage. Este buen Griego hauia gastado mucho dinero en el camino a causa de 3 esclauos que auia entre los 18, no muy hombres de bien, que se hazian caualleros y que tenian dineros en Napoles. Yo, que sabia la uellaqueria y que lo que el Griego gastaua era a cuenta del buen Pablo Mariano, llamele hun dia delante de su muger y de otras personas que entendian italiano y le hize una reprehension y dixe : « Señor Petriui, ya ueis como tarda el passage. Uos aueis empeñado la cadena de oro y otras cosas de uuestra muger. Nosotros hemos sido esclauos, no nos hartauamos de biscocho, no ay para que hazer esta tabla de cofadria con tan largo gasto. » Las mugeres me lo agradeçieron mucho, pero el pago que èl me diò fuè dezirme que me fuesse de su casa, y que no tenia que mandar yo. Y en uerdad que si no fuera por mi, que el bueno de su amo me lo auia encomendado, que èl quedaua preso en Napoles por su mucho gasto. Yo no quise mas comer en su casa y me fui a un monasterio de San Francisco y alli me entretuue hasta que uino una fragata de las que bienen a tomar lengua. El Griego tomò una casa alquilada y con camas, y alli los entretuuo. Y aun los 3 que tengo dicho un dia me quisieron poner mano, porque yo escusaua el gasto del Griego, y yo los tratè como ellos merecian, y los otros compañeros los accomodauan si no fuera por mi. Venida la fragata de la corte, luego uno de mis compañeros me uino a auisar. El Patron de la fragata dixo que no podia lleuar mas de dos esclauos, que no tenia mas orden. Yo hize entrar mis compañeros en la fragata y dixe al patron se fuesse en buen hora, que yo daria mejor cuenta de la fragata que no èl y de los recaudos. El, que uiò el pleyto mal parado, tuuo por bien de lleuarnos. Llegamos a Corfu 18 Christianos y nuestra espia; alli tubimos nueba de una fragata que iua ro-

bando, de Albaneses. Oimos missa en una jglesia de Nuestra Señora, y cargamos algunas cestas de piedras rollizas para si encontrauamos con la fragata. Llegamos al Fano (que es un isloto a medio canal) para engolfarnos la buelta de Otranto, y llegados a una cala del Fano, queriamos embiar a descubrir, quando el patron de nuestra fragata boluiò la cara y uiò la fragata de ladrones, que estaua 3 millas a la mar a hazer la descubierta. Nuestros Christianos, sin tener otras armas que piedras, querian ir a uisitalla. El patron de nuestra fragata lloraua. Yo le dixe : « He, patron, quieres ir a pelear con piedras ? » El dixo : « O desuenturados de nosotros, que si uienen, somos esclauos ! » Yo dixe : « Cierto serà ello assi, pero haz tu camino la buelta de Otranto, y ellos, como uean tanta gente, piensan que los uenimos a buscar de Corfu. » Y como nosotros tomamos nuestro camino, ellos, que nos estauan esperando, tomaron por otro camino. Con uiento suaue en popa, remando nosotros hun par de horas y los marineros otras tantas, yua nuestra fragata a remo y uela, que bolaua. Llegamos a la uista de Otranto a las dos horas y un marinero siempre al arbol, y hazia fusquina. De Otranto nos hazian muchas humadas y el marinero dezia que quemauan rastuchas, y era de junio. Llegamos a Otranto al poner del sol, y casi toda la ciudad estaua a mirar en la muralla, quando seriamos esclauos, porque 7 galeotas estauan combatiendo la torre del Cabo de Santa Maria 4 millas de alli. Y fuè Dios seruido, como estauan peleando, que ningun perro alçò los ojos a la mar, y assi llegamos libres por la diuina gracia de Dios.

Capitulo 32.

Recebida la reprehension del Gouernador de la ciudad de Otranto y de los demas del gouierno della, dimos gracias immortales a Nuestro Dios, porque el ultimo dia nos librò dos uezes. Yo luego me fui informando por hallar algun amigo que me prestasse algun dinero, porque del Zante yo no comia ropa del Griego que nos trahia. Hallè lugarteniente del Castillo de Otran-

to al Capitan Martin de Gastela. Este cauallero me diò de comer en su casa y me hizo mucha merced en prestarme 6 ducados para el camino. De alli fuimos a Leche : y alli estaua por Gouernador D. Geronimo Baçan. Entre los 18 captiuos hauia 3, como tengo dicho, que siempre usauan malos terminos y luego entraron a negocear con el Virrey de prouincia algunas fanfarrias sin probecho, y aunque los demas me lo rogaron que yo entrasse, no quise entrar. Esperè otro dia, quando D. Geronimo Baçan salia a tomar la siesta, y me le presentè delante con la mejor rhetorica que pude; me oyeron algunos de su consejo que uenian con èl y se pusieron a torno. Yo dixe quien era Pablo Mariano y la mucha merced que del recebian los uasallos de su Magestad y la que a nosotros nos auia hecho, y que suplicaua a su Signoria Illustrissima me hiziesse merced de una patente con que yo pudiesse llegar en Napoles y no ser causa de mas gasto al buen Pablo Mariano. El me dixo que lo que alli le auia dicho se lo diesse por escripto y que èl lo presentaria al Consejo de Leche y me haria la merced. Yo luego me fui en casa de un boticario y me diò tinta y papel, y con as mejores palabras que yo pude formar lo escriui. A la mañana, como el Virrey se lleuantò, le di el escripto y èl lo presentò al Consejo, y luego se me diò la patente con cinco bagajes y en doze transitos, y sacaron dineros de la Vniuersidad para socorrernos, que yo no quise recebir, pareciendome que bastaua llegar cada noche a posada franca y que en lo demas cada uno se ayudasse. Los tres hizieron otra uellaqueria, que antes que yo sacasse la patente, le hizieron al Griego que alquilasse 8 cauallos para ir a Napoles, y los alquilaron a 9 ducados y la costa, que saliò a mas de 12. Vn amigo mio, que se llamaua Christoual Sanchez, me uino a auissar; yo le embiè a dezir que no alquilase cauallos ni hiziesse mas costa, que ya yo tenia patente con 5 bagajes, uno para èl y 4 para nosotros. Los tres honrrados binieron alli donde se hazia la patente en la escriuania con dos mil ducados de pena, y mouieron una cantera diziendo que porquè yo dezia que Petridi era criado de Pablo Mariano ? que Petridi

no era criado de ninguno, sino mercader rico, que no lo menospreciasse yo. El otro, cabecilla uana, con ellos. Yo me enojè y con palabras graues les hize reprehension : y si tubieramos armas, o ellos me matauan o yo los acabara. Vn doctor de leyes, que alli estaua, bista esta discordia, dixo : « Pues aun no assamos y ya inpringamos; què hareis quando ireis con la patente ? » y ase la patente y hazela dos pedaços. Yo, lo mejor que pude, le informè la uerdad. El dixo que era necessario informar al Virrey. Informose el Virrey y dioseme la patente con los proprios transitos y bagajes, pero sin pena. Y con todo esto, yo me gouernè con ella de manera que solo en un transito de los 12 dexè de sacar dinero por los cinco bagajes y comida necessaria. Porque contra mi boluntad lleuaron alquilados los 8 bagajes con tanta costa y pagado no sè què dinero adelantado, y mas que el pobre Griego se hizo prestar 30 ciquines de uno de los esclauos que trahia commodidad y se obligò por acto de notaria, como llegasse a Napoles, pagalle, aunque uendiesse su ropa. Y esto por las palabras que los 3 le auian impuesto, diziendo que eran gente principal y que le pagarian mas de lo que gastase. El uno dixo que era sobrino del Estirache que arrastraron, y era hermano de un pobre herrero, y perdiò Pablo Mariano y otros que lo fiaron en Costantinopla siete cientos ciquines. El otro era Portugues y no de buena casta. El otro se hazia cauallero Castellano y era hermano de quien tirò la xauega en la playa de Malaga, segun dixeron los que los conocian. Llegamos en Napoles con salud y no con poco trabajo, que si ubiesse de escriuir las occasiones que en el camino me dieron, seria un processo. Por 4 Hespañoles que ueniamos de Costantinopla, yo con los seis ducados de limosna y los di todos al Griege, los mios y de los otros, cinquo por una que son 21 ducados, y lo que yo saquè de los 5 bagajes en los transitos que luego se lo daua delante de testigos. Esto solo huuo el Griego necio, por no tomar mi consejo y por su uanagloria, y creo gastò al pie de mil ciquines, segun èl dixo. Pues no parò aqui, que el Christiano que le prestò en Leche los 30 ciquines

sacò una prouision de Vicaria para que le pagasse o fuesse en prision, y si yo no me oppusiera con el Conde de Miranda, Virrey de Napoles, informando la uerdad, el Griego quedaua prieso en Vicaria hasta que le biniera dinero de Costantinopla. Porque lo que yo le saquè y di y aun su ropa, no bastò para pagar los 8 cauallos que èl alquilò en Leche, que le salieron a mas de 12 ducados cada uno. El se fuè en Scicilia besandome los pies y manos, caido de su ignorancia, o por mejor dezir, de su codicia. Tenia negocios en Scicilia con el Conde de Alua de Lista, Virrey de Scicilia, y con Jusepe Molica, secreto de Messina; y assi se partiò con poco dinero y mal contento.

Capitulo 33.

Quedè yo en Napoles con poca salud y menos dinero, y fuè Dios seruido que el Señor Don Garcia de Toledo (Dios se lo pague) me hizo merced en darme el sustento hasta que se fuè con las galeras, que era tiniente dellas. Lo que despues padeci, no lo puedo encareçer, porque cerca de dos meses no comia otra cosa sino un panezico y bien pequeño, y una taça de uino que me dauan en Santiago, mañana y tarde. Miren que sustento para hun hombre de gran cuerpo y trabajado! Puseme a negocear. Era el Duque de Sancta Gata escriuano de racion. Yo pedia doze meses que auia seruido en Tunes en una compañia de 7 del tercio de Napoles que alli quedaron y dos meses mas que quedaron francos quando nos pagaron en Mesina antes de ir a Tunez. Fui remettido al Duque de Sancta Gata a relacion. La relacion fuè de aues de rapiña muy instruidas, y mala para mi : porque desde 19 de junio que entrè en Napoles hasta los ultimos de agosto, no hize nada. Di otro memorial al Virrey y le hallè y dixe : « Excellentissimo Señor, puesto que a mi se me deuen 23 meses del tercio de Don Miguel de Moncada, yo no pido a Vuestra Excellencia sino 14 que se me deuen de compañia deste Reyno. Y si bien lo he ganado con tantos trabajos y heridas, no lo quiero para uestirme ni comello, sino para cumplir con la honrra de

my Rey y nacion, que los quiero remittir a este Griego que nos ha traydo, porque no se cierre el fauor en Costantinopla para amigos que alli me quedan. » Respondiome el Virrey con amor. Acudi a las listas y hallè mi memorial con un decreto que dezia : « Quando uenga por esta merced, entre dentro y acuerdenmelo. » Yo, como ley el decreto, di gracias a Dios. Dixome el que me diò el memorial : « Que entiende de ese decreto ? » Dixe yo que « Entrarè al Virrey y uerà mi justa causa. » El me dixo : « No dize al Virrey; entre en esse escritorio de Mayorga ». No me dexaron entrar al Virrey. Tenga Dios a Mayorga en su gloria, que dexò muchos millares. Bolui a su escritorio. Montoya, su secretario, como me biò con mi habito de captiuo, me dixo : « Es Vuestra merced Geronimo de Passamonte ? » Yo dixe : « El proprio, a su seruicio ». El dixo : « No sè donde està su relacion ». Y luego la hallò y me dixo que no se me deuia mas de lo que dezia la escriuania de ration. Salgo con mi relacion y miro y hallo una horca que es un N que quiere dezir Nada; y un escrito de Mayorga de su mano que dezia haziendome el asno de my : « A este no se le deue mas de lo que dize la escriuania de racion, pero uaya a Mezquita y le darà un ayuda de costa. » Bien ui yo que era fizga, porque Mesquita me fauorecia. Baxo la escalera abaxo y encontrome con Mesquita que yua a la comida del Virrey. Mostrele el decreto de Mayorga. El se ryò y me dixo : « Yo no tengo tal orden ». Yo le roguè si me podia hazer entrar a su Excellencia. El me respondiò que no podia ir contra Mayorga y se entrò. Yo me baxè tan desconsolado que no lo podria encarecer, considerando si a un hombre como yo que biene de captiuerio y ha derramado tanta sangre le quitan su sudor, què haran a los demas! Juzguè que auia mas embustes entre Christianos que entre Turcos. Frontero de Palacio hay un monasterio de Dominicos que se llama Sancto Spiritus : entreme en el y arrodilleme delante el Sanctissimo Sacramento. Fue tanta el angustia que me diò, que de la gradilla donde estaua arrodillado cahi muerto en aquel suelo. En la jglesia auia no sè què mugeres y el sacristan

que queria cerrar la jglesia; tomaron agua de la pila y echaronme en la cara. Yo tornè en my y me hallè mojado y no podia hablar, que me perguntauan si tenia peste. Recebi la habla con un sudor de muerte y respondi que no, sino que me hauia dismayado. No sè què personas me lleuaron al Hospital de Santiago; el Doctor me mandò sangrar y purgar. Yo dixe que no me sangrasen que mi mal era flaqueza; èl me dixo que era bachiller. Me sangraron, y en tapandome la uena, la casa iua al derredor. Alli me purguè y me gouernè hasta 5 o seis dias, y luego me lleuantè con la ansia de negocear, y como me diò el ayre, me desuaneci, que cierto la sangria me echò a perder. Fuy a Palacio y hallè un page de Taraçona que se llamaua Don Francisco Sola. Diome una carta para otro page que estaua en Mergullino con el Virrey. Fuy a Mergollino (recreacion de media legua de Napoles) que estuue dos horas. Di la carta al page y creo no tubo commodidad de gouernarme. Me puso con Mesquita. Luego que Mesquita me biò, me lleuò a su escritura y me diò un billete cerrado y me embiò a su escritorio a Napoles y que pidiesse de palabra 12 ducados, que luego me los darian. Yo no sè lo que hauia escripto. Lleguè a Napoles mas muerto que biuo, dieronme los 12 ducados. Paguè seis al procurador del Capitan Gatela que me los prestò en Otranto quando desbarquè de Turquia. Con lo que me quedò, me gouernè dos o 3 dias. Y el dia de la madre de Dios, a 8 de setiembre, me parti para Roma. Gracias al Señor.

Capitulo 34.

Parti, como tengo dicho, dia de Nuestra Señora de Setiembre, y antes que llegasse a Auersa, que ay ocho millas, me tomò una agua tan fuerte que lleguè a Auersa como si ubiera caido en la mar. Lleguè a Roma, fui a la compañia de Iesus a buscar al Padre Bartholomè Perez de Nueros, que me remittiò 150 scudos de oro en oro para mi rescate, que me ualieron ellos y mi industria. Y fuè mi suerte tal que no le hallè en Roma y me dixeron que estaua Prouincial en el Andaluzia en Hespaña. Hun padre

que se llamaua Francisco Rodriguez me embiò en su lugar con mucho amor y me encaminò al Arco de Portugal a casa de el Doctor Cauañas, que era agente de Taraçona y tio de una muger que tubo mi hermano. Este señor con otro canonigo camarada suya me recibieron con mucho amor y me tubieron en su casa algunos dias. Yo uine a Roma con intento de irme a Nuestra Señora de Lorito a hazer una quarentena, y luego me parti para Nuestra Señora de Lorito; y si ubiesse de contar la necessidad del camino y trabajo y poca charidad, seria muy largo. Lleguè a aquella sanctissima casa y hize mis 40 dias ayunandolos todos 40 y confessando y comulgando juebes y domingo, por orden del Padre Esteuan, mi confessor, religioso de la compañia del Iesus. Lo que yo padeci en estos 40 dias me sea Dios testigo, por ser Lorito tierra muy cara y muy fria. Yo dormia encima de un arca, que hun pobre remendon de çapatos Milanes me hizo merced (rogandoselo yo y contando mis trabajos y deuocion) de recogerme en su casa; y la arca la truxo de suerte a guardar un herrero que se iua huyendo no sè porquè. Yo lleuaua 40 reales de respecto para mis 40 dias y me concertè con un pobre tauernero por hun real al dia, aunque alli los hai muy ricos. Y comiencè mi deuocion. Yo me lleuantaua de mi arca antes del dia y iua a la puerta de la jglesia y esperaua que se abriesse para oyr la primera missa de la Madre de Dios. Entrado en la jglesia, hazia mi oracion al Sanctissimo Sacramento y luego me entraua en aquel paraiso de la sacratissima casa de la Madre de Dios y Redemptor. Y estaua dos o tres horas para esto de rodillas oyendo missas y rezando, que no me leuantaua sino a los euangelios. Es uerdad que, dicha la primera missa, me arrimaua a la pared del lado izquierdo de la capilla y me apoyaua a un palo que era mi cauallo, y passaua. Y de uerdad que nunca escupi en aquel sagrado lugar y que me tenian respecto algunos, que yo los gritaua, porque gargajeauan alli dentro. Yo no fui a esta sancta casa por uoto, sino por deuocion y para pedir el perdon de mis peccados y la gracia de la uista de los ojos con condicion de ser

frayle o clerigo, que no era otra cosa mi intencion y no pude hauer la vista. Y si Dios y su Madre me hizieran gracia de la uista, Dios sabe lo que ubiera succedido, como adelante se uerà, pero son uerdaderos conocedores de los successos. Yo estaua hasta medio dia en la jglesia, y ido a comer, tornaua y estaua hasta la noche que se cerraua la puerta. A los 38 dias de mi deuocion, me dieron frios y callenturas. Gracias al Señor, cumplida mi quarantena, pedi licencia a mi confessor para ir al crucifixo de Serol. El me dixo que no fuesse, que no podria passar el rio. Yo quise ser Aragones y fui hasta el rio, con no poco trabajo, y no pude passar, pero uio Dios mi deuocion. Tornè a Lorito ya tarde, y quando el confessor me uiò enlodado hasta las rodillas, quedò espantado y me dixo : « No se lo dixe yo ? » Dele Dios salud, que en aquella sancta casa me dauan cada dia un pedaço de pan blanco, que fuè el mejor sustento que alli tuue. Diome un villete de lo que alli estube y algunos bayoques y su bendicion. Y me parti para Roma con mis frios y callenturas, y era cerca de Nauidad, y auia media uara de nieue. Quiso Dios que a media jornada de Lorito me encontrè con un pastor que iua hazia Roma; yo le dixe si queria que fuesse en su compañia. Dixo que de buena uoluntad. Yo di gracias al Señor, que, por ueer yo poco, me perdiera en la nieue si no fuera por èl. Llegamos a Fuliñe, 6 millas de San Francisco de Assise. Yo le roguè fueramos allà. El dixo que no podia. Yo me consolè por no dexar la compañia. Y èl delante y yo tras sus pisadas, me truxo hasta una jornada de Roma que se partiò a sus ganados. Dios le dè salud por la buena compañia. Lleguè a una hosteria, y no tenia mas caudal que para una minestra y un poco de pan y uino, y no auia para cama. Dixome uno que estaua al fuego con otros, si uenia de Lorito. Yo dixe de si. Preguntò si hauia muchos lodos. Yo dixe : « Muchos, y muchas nieues ». Dixo : « Pues yo queria ir a Asisse y me boluerè a Roma ». Me perguntò porquè no comia mas. Yo respondi no tenia mas dinero. El se sentò iunto a mi y me diò mas sustento y me pagò la cama con èl y a la

mañana de almorzar ; y nos partimos a Roma. Era dia de los Innocentes, y un tiro de uallesta de Roma. Yo no podia mas, a causa que el pie derecho por debaxo la rodilla se me auia quasi secado y no le podia alçar, si bien los frios y callenturas se me auian quitado. Dile las gracias de la buena obra que me hauia hecho, y que me perdonase, que no le podia seguir mas. El se boluiò y me mirò y me tuuo compassion, y me metiò en una hosteria y comimos muy bien, y se despidiò de mi diziendo que era tarde y que auia de ir a casa de su amo. Dios le dè su gracia. Yo entrè poco a poco en Nuestra Señora del Populo y hallè una missa que se consumia y no hauia mas. Me encommendè a Dios y fui a la casa del Doctor Cauañas mi amigo, que me recibiò con todo amor y charidad. Que Dios se lo pague.

Capitulo 35.

Quando yo lleguè a llamar a la puerta del Doctor Cauañas y su camarada, era despues de comer y se entretenian con otros canonigos, y no me quisieron abrir hasta que dixe que era Passamonte Y como yo no les hauia escripto de Nuestra Señora, pensauan que era muerto; y como me oieron nombrar, salieron corriendo a mi, y uiendome tan flaco y coxo y descolorido, con los ojos llenos de lagrimas me abraçaron y me hizieron dar de comer. Antes que fuesse a Lorito, estuue 40 dias en su casa : que Dios se lo pague en la otra uida, que ha muerto Arcidiano de Calatayud; y a la uenida estuue 20. Y en estos 20, aquellos Señores canonigos hizieron conbites en casa del Doctor Cauañas, solo por engordarme. Y estuue 7 o ocho dias sin hazer camara, que el Doctor temia no cayesse malato. Hun uiernes, teniendo yo por deuocion no comer sino pan y agua, me perguntò el Doctor si aquello era uoto. Yo respondi que no, sino deuocion, porque hun uoto que hize no lo cumpli y que no hazia mas uotos El me dixo : « Què uoto ? » Yo le respondi lo que al principio tengo escrito del uoto de Veruela El me replicò : « Quien le absoluiò ? » Yo dixe y porfiè que Pio Quinto embiò un jubileo ple-

nissimi a Mesina el año del Armada, y que alli me absoluieron. Replicò : « No puede ser », como quien lo sabia. Fuymos al librero y miramos el jubileo y di gracias a Dios. Diose memorial a su Sanctidad y se me sacò el breue y absolucion que agora tengo. Y la ignorancia no escusara de peccado, aunque, por creer yo que era absuelto, no sè si incurriera en pena. Hubiera muerto, pero doi gracias a Dios por hauerme traydo a Roma y hauer passado assi. Al doctor Cauañas, passados 20 dias le pareciò yo estaua mejor, y por tener de mi hermano que yo fuesse a la patria priesto, me parti de Roma en el coraçon del inuierno con 40 scudos de oro que su Merced me prestò.

Capitulo 36.

Tomè el camino de Genoua, con harto desgusto por no hauer podido tomar corona en Roma, que su Sanctidad (si bien admittia los testigos de ser yo legitime), la confirmacion no la queria admittir si no uenia firmada del Ordinario de Hespaña: y assi me parti con no poco desconsuelo. Yo iua siempre a pie quando podia, y en el camino me dieron unas camaras a causa los humores estauan recogidos en el cuerpo que me trahian acosado, y fui forçado en una tierra a tomar una caualgadura por no poder mas. Por el camino donde iuamos mataron hun puerco, y a los graznidos del puerco mi rocinejo se alborotò a no querre passar. Yo lo apretè a que passasse. El se me pinò y comiençò a saltar, y por estar la cincha floxa, se boluiò la silla a la barriga y diò comigo en aquel suelo. Fuè Dios seruido me hallè desbaraçado de los estribos. Y el cauallejo tirò 4 coçes y hechò a correr con su silla rastrando. Pues no me acertò ninguna, doi gracias al Señor, que yo auia acabado. Al arçon de la silla lleuaua yo un saquillo y una caxa de Agnus Dei bendezidos, y todos me los hizo pedaços los pocos que arrastrò con la silla. Y luego se parò el rocin. El moço que uenia comigo corriò y asiò de las riendas al quartago, y se hazia cruzes, quedando espantado como a las coces no me matò. Adereçamos la silla con mis Agnus Deyes

rotos, y caualguè lo mejor que pude y llegamos a la tierra. De alli me parti a pie y tomè mi camino; y si tuuiesse de contar lo que me succediò en Siena y en otras partes, seria cuento largo. Yo lleguè a Genoua cansado, pero como lleuaua dinero, dize el refran : los duelos con pan son buenos. Genoua es lugar frissimo, y Dios sabe lo que alli padeci de frio, porque uenia con mi habito de esclauo, y las reliquias del mal que me diò a Lorito me tentauan.

Capitulo 37.

Por no estar Juan Andrea en Genoua, me fuè necessario pagar el passage para Hespaña, y estuue mas de un mes esperando en que passar. Vna naue Aragona que se llamaua Cabesina se partiò para Hespaña la buelta del carnaual, que creymos hazello en Hespaña en Barcelona. Y lleuaua muchos pasageros, pero ninguno menos de 3 scudos en oro, que no los queria en plata, y yo pusse el precio de los otros. En pocos dias llegamos a uista de las montañas de Cataluña, muy contentos, y soplaron los uientos de aquellas montañas tan fuertes, que nos hizieron boluer por fuerça la buelta de Genoua. Tomamos puerto en Villafranca de Nisa, cerca el Ginouesado, y hizimos alli las Carnestoliendas. Yo tenia la rodilla derecha muy hinchada; y en nuestra naue passauan muchos clerigos y frayles, y auia lindissimas bozes. Desbarcamos en Villafranca domingo de Carnestolendas, y aquellos sacerdotes fueron a la jglesia y celebraron una missa, con tanta solennidad y musica, que dixeron los de Villafranca que tal cosa no hauian oido en su uida. Yo estuue con mi rodilla hinchada lo mas que pude de rodillas; quando me quise lleuantar, no pude de gran dolor. Vn soldado que me acompañaua a Hespaña, y yo le hazia buena obra, con otros amigos me lleuaron a una posada en braços. En aquella posada hauia 4 mugeres, madre y hijas. Contaron que a todas 4 sus maridos hauian muerto anegados en la mar. En aquella posada estuue 9 dias hasta que se adobò el tiempo, y en aquestos 9 dias aquellas Francesas me hizieron

ciertos emplastos que me rebentò mi postema; que lo que de alli saliò, creo me diò la uida despues de Dios. Ellas me dieron de comer a mi y a mi compañero, y dos camas, y me curaron como he dicho. Y yo les daua cada dia un escudo de oro, y me dieron mil bendiciones. Partiò nuestra naue con prospero uiento y desbarcamos en Blanes, 10 lleguas de Barcelona, y yo di mil besos a la tierra y me rebolquè por ella que parecia loco. dando gracias a Dios por hauer llegado a Hespaña Y hize muchas cruzes al mar, no creyendo tornar a entrar otra uez en èl; pero una piensa el uayo y otra el que lo ensilla.

Capitulo 38.

Desbarcados en Blanes, como tengo dicho, tomamos mi compañero y yo el camino de Barcelona y de alli a Nuestra Señora de Monserrate, donde confessè y comulguè; y me parti de aquella sancta casa la uigilia de la Nunciada Sanctissima, que todo el mundo subia a ella. Por la prissa que tenia de llegar a mi tierra y uer a mi hermano y disponer de mi uida, tomamos el camino de Çaragoça, y a mi me tomò hun dolor de muelas que se me partia la cabeça, mal que en toda mi uida le hauia tenido, y con auer estado 18 años captiuo nunca tal me doliò. ni me faltan de la boca sino 3 dientes que me lleuò en Biserta de hun reues hun Turco quando me alcè con la galeota, como atras està escripto. Y yo, uiendo este nueuo mal, dezia muchas uezes : « Bien uenga el mal si uiene solo ». Y era tanto el dolor, que la tramontana, que en nuestra Hespaña llaman çierço, nos daua de cara, y yo me moria de dolor y iua buscando ribaços donde repararme; y assi llegamos a Lerida. Y se me hauia aplacado el dolor, y alli reposamos hun dia y una noche Y de alli partimos y llegamos en Çaragoça, en la qual tenia yo dos primos hermanos, el uno letrado que se llama Miser Godino, y el otro Antonio Perez Godino, procurador fiscal de su Magestad, Y este, con ser casado y tener 6 hijos, me recibiò con mucho amor (que Dios se lo pague). Yo tenia gran uoluntad de alojar en casa de Miser

Godino, porque nos hauiamos criado iuntos de niños en casa un tio clerigo, y ansi fui allà con mi compañero. El estaua en su estudio con ciertos señores, y assi me diò la bienuenida y me dixo : « Es Vuestra merced hermano del señor Esteuan de Passamonte ? » Yo respondi riendo : « Señor, si ; ya no me conoce ? » El dixo : « Gracias a Dios, ya es muerto su hermano. » Yo respondi : « Serà el bastardo. porque de mi hermano Esteuan yo he tenido cartas en Roma. » El replicò : « Su hermano Esteuan de Passamonte es ya muerto. » Fuè tan grande el agonia que me tomò, que comencè a temblar, y me cahia en tierra si aquellos señores y mi compañero no me tubieran. Sentaronme en una silla, y alli estube un poco y me quisiera quedar alli, pero no uuo lugar, y Antonio Perez Godino embiò su mula y me lleuaron en su casa, y alli me regalò algunos dias; que Nuestro Señor con su clemencia se lo pague. Pero gritemos a alta boz y digamos : « Bien seais uenidos, males de la patria, que si hauemos escripto muchos trabajos, otros maiores y de nueua impression se han de escreuir, y Dios algo quiere deste miserable. »

Capitulo 39

En casa de Antonio Perez Godino estuue algunos dias en la cama, muy malo, a causa de la alteracion de la muerte de mi hermano; y de alli embiè mi compañero en Maluenda con cartas a hun tio clerigo, hermano de mi madre, y de alli fuesse su camino. Y cierto que un escudo de oro que me auia quedado, aquel le di por despedida, y, creyendo hallar mi hermano, fui largo en el gastar por el camino. Partime de Çaragoça y lleguè a Maluenda y estuue en casa de mi tio la quaresma hasta el segundo dia de Pascua. Hallè hun niño, hijo de mi hermano, de dos años, y una hija bastarda, para mi maior trabajo, y yo desheredado de la hazienda de mis padres como si fuera bastardo. Porque en el testamento hazia mi hermano heredero a su hijo, y si su hijo muriesse, a Isabel de Salaberte, prima hermana de nuestro padre, y de mi ninguna memoria, como si yo fuera muerto,

hauiendo tenido mi hermano cartas mias de Roma. Hallè una hermana biua en un monasterio. dos lleguas de Taraçona, que se llama Tulebras; y esta me dixo que nuestro hermano, quando se diò la batalla naual del señor D. Juan de Austria, mostrò una carta como yo era muerto en ella, y que ansi ella y otra hermana mia que alli muriò uincularon en èl la parte de su hazienda. Dixeronme algunos letrados que si yo queria la hazienda me la harian dar. Yo respondi, con el grande amor que tenia al niño de mi hermano, que no permitiesse Dios tal que yo quitase la hazienda al niño, antes, si Dios me llegaua a ser clerigo, le buscaria mucha mas. Entre estos interualos se passò la quaresma hasta el segundo dia de Pascua que me parti para Madrid.

Capitulo 40.

Tomè el camino de la corte con un uestido de paño de Çaragoça que me hizieron a costa de la hazienda del niño, y a pie, con un zayno a cuestas, y no con poco trabajo lleguè a Madrid. Alli hallè un primo hermano mio que se llama Geronimo Marques, que era contino de su Magestad, gran faraute de negocios, aunque no le tengo embidia, y agora es Veedor de la Ynfanteria del Rey, de Aragon Y este primo hermano por parte de mi madre me hizo tomar una posada iunto a la suya, en la Plaça de la Ceuada en Madrid, y me la pagaua y me daua dos reales cada dia para comer. Pero durò muy poco; y plugiera a Jesu Christo no lo ubiera yo hallado ni conocido. En los pocos dias que alli estuue, que no llegaron a diez o doze, se diò memorial a su Magestad y saliò remettido a Francisco Ydiaques a quien se dieron mis papeles, que eran todos los trabajos que atras estan escriptos, con las jornadas y una fe del Señor Don Garcia de Toledo, authenticado y prouado todo. Contarè un caso que parece milagroso : un domingo a la tarde, estando en el prado de S. Geronimo, recostado sobre unas yeruas iunto a la fuente del caño dorado que llaman (y de uerdad que en aquella jglesia y monasterio aquel domingo me auia confessado y comulgado), digo que

estando acostado y cantando unos uersos del Ariosto tan al proposito, que dizen en la lengua Italiana (que yo los cantaua con una poca de gracia) :

Stvdisi ogn'un giouare altrui, che rade
Volte, il ben far senza il suo premio fia;
E s'è pur senza, almen non te ne accade
Morte, nè danno, nè ignominia ria.
Chi noce altrui, tardi o per tempo cade
Il debito à scontar, che non s'oblia
Dice il prouerbio, che à trouar si vanno
Gli huomini spesso e i monti fermi stanno. [1]

Estos uersos tanto al proposito estaua yo cantando, quando hun hombre que alli iunto a mi estaua, me dixo : « O, como canta bien y sabe bien Italiano! » y el traidor bien me auia conocido y yo nunca le conociera, si èl callara. Este, señores, era aquel barbero traydor que nos uendiò en Alexandria de Aegipto quando se hallaron las 6 espadas y 9 limas en la caxa del bendito frayle Dominico en el fundago de Venecianos ; y el que me dexò hincada la lanceta hasta el mango en la postema que yo tenia debaxo el sobaco y dixo iua por paños para curarme y se huyò porque le dexauan ir suelto por la traycion hecha. Catorze años hauia que se hauia huydo, y miren donde le truxo su pecado a mis manos! Como èl me dixo que cantaua bien y sabia el Italiano, yo le respondi : « Caro me costa. » El replicò : « Porquè ? » Yo dixe : « He estado muchos años captiuo entre Italianos. » El dixo : « De quien ? » Yo dixe : « De Rechepe Baxà, el maior can que auia en toda Turquia. » El dixo : « En uerdad que no era triste hombre » Yo respondi : « Sabed que llamamos triste hombre el que da poco pan y menos ropa y mucho palo; pero para las cosas que yo le he hecho (si bien fuera mi padre) me auia de hauer quemado biuo ». El dixo : « No me conoce ? » Yo dixe : « No ». Replicò : « No se acuerda quando

(1) Ludovico Ariosto : *Orlando Furioso*, Canto 23. Strophe 1.

la naue de Axapo Hameto fuè atraues, que quedamos de su amo Rebaca Fanchon y yo ?» A mi entonces que le conoci me diò tan grande alegria, que me pareciò se me hauia elado la sangre de plazer. Estube un poco suspenso, y de uerdad que si tubiera daga o estubiera donde lo pudiera hazer, que creo le ubiera muerto. Con una fingida alegria arremeti a èl y le abracè; y dezia en mi coraçon : « Esto milagro es. » El me hablò de ciertos Christianos quales èl, y yo le atajè la palabra y dixe con risa : « Señor, dexad estar esso. Veis aqui mis orejas y narizes, y uale mas quien Dios ayuda que quien mucho madruga. Y dezíme : « Do teneis possada ? » El dixo : « Aqui iunto a San Felipe, y pago 15 reales al mes, y si tubiesse otro compañero estariamos muy bien. » Yo me concertè con èl de uenir a su posada con intencion que la primera noche me pagasse la traycion que a 25 Christianos y a mi hauia hecho. Venimos del caño dorado hasta su posada iuntos, y yo me fui a mi possada y iua por aquellas calles que me parecia que no tocaua los pies en tierra. Lleguè a la plaça de la Ceuada y entro en la casa donde posaua Geronimo Marquez, mi primo hermano, y el estaua con no sè què papeles, y yo no le quise decir nada, mas me passeaua de la una parte del aposento a la otra, ryendo y rebufando de plazer. El, que me uido hazer aquellos estremos, me perguntò : « Què teneis, Passamonte ? » Yo dixe : « Tiene que hazer ? » El dixo : « No ». Dixele : « Ha leydo todas essas desgracias que me han sucedido en Turquia ? » Dixo : « Si. » « Pues sepa que el barbero que me hizo la traycion de las espadas y limas le tengo aqui. » Perguntome èl còmo, y yo le contè con estremo plazer lo que me succediò en el prado de S. Geronimo. El se quedò espantado, y me perguntò que què pensaua hazer. Yo le dixe lo que tenia pensado en uengança de tan gran traycion. El me dio otros consejos, y por ser tarde me fui a mi possada. A la mañana antes del dia me enuiò a llamar con un criado suyo Yo me lleuantè y uine. El me perguntò si tenia boluntad de ser clerigo; yo dixe que no era otra cosa mi desseo. El dixo : « Pues con unos fruteros que estan ahi, Vuestra

merced se uaya luego en Aragon y tome la corona y buelua luego, que su Magestad le darà 200 ducados de pension sobre un obispado, de mejor gana que no 4 scudos de uentaja de su hazienda. » Y yo me lo crei como a mi primo hermano, y me parti, y assi el traydor del barbero quedò libre de mis manos o de la justicia, porque era Lutherano.

Capitulo 41.

Bolui en Aragon con mucha prissa por tomar la corona, y fuè Dios seruido que estubiesse malo en una cama sin poderme lleuantar muchos dias. Yo posaua en casa hun tio mio clerigo, hermano de mi madre, en Mahunda, una legua de Calatayud, al qual tio luego escriuiò Geronimo Marquez que me entretubiessen y no me dexassen boluer a la corte. Y tanbien Pedro Perez Godino (hermano de madre del dicho Geronimo Marquez), me mostrò una carta en que dezia yo me estubiesse quedo, que Geronimo Marquez haria mis negocios O! Dios nos guarde de lo que no sabemos guardarnos! Geronimo Marquez pagò cien reales al Nuncio del Papa por un breue de la irregularidad por hauerme hallado en guerras, y por estos bienes exteriores que este mi primo Geronimo Marquez me hizo le rezo yo 5 paternostres y cinco avemarias, que los pobres no podemos pagar con otra moneda, y por cumplir el mandamiento de Dios que dize : « Orate pro persequentibus uos. » Era tanto el desseo que tenia de ser clerigo, que no podia reposar, por leuantar la casa y hazienda de aquel niño, hijo de mi hermano. Y como estuue hun poco bueno, me esforcè y tomè el camino de Taraçona con mi breue para tomar la corona, y siempre en el asno de San Francisco. Lleguè a Taraçona, y por mi buena suerte hallè el Obispo malo, y no huuo lugar; y hallè la nueua de la hermana que tenia en Tulebras, que era muerta. Bolui la buelta de Calatayud, y Dios sabe con què frios, y sin corona. Dormi un sabado a la noche en un lugar que se llama Alcalà, que es de hun monasterio de Bernardos que se llama Veruela. A la mañana, tomè el camino

para Talamantes, una llegua de alli, creyendo oyr missa y comer. En passando hun barranco que alli hay çerca, fuè tanta la nieue que cayò con una neblina, que yo perdi el camino y me hallè perdido. Y caminando todo el dia topetando con aquellos robles por la mucha escuridad, monte arriba y abaxo, a la tarde di en un varranco que se llama el Barranco de el Moro, y por el Barranco abaxo uine a la noche a dar a una tierra que se llamaua Ambel, una legua mas atras de donde hauia partido a la mañana. Y di gracias a Dios por hallarme en poblado, que si me tomaua la noche a la campaña, yo moria elado y anegado en nieue. Alli estuue dos dias hasta que aclarò el tiempo.

Capitulo 42.

Bolui en Calatayud y de alli en Maluenda y estaua en casa nuestro tio Mosen Godino como antes. El tio, de alli a no sè què dias, me dixo que mirasse lo que hauia de ser de mi uida, porque èl no me podia dar de comer mas. Yo lo senti mucho, y mi primo hermano Pedro Perez Godino me tenia en su casa Daua el tio clerigo 6 dineros al dia y mi primo me sustentaua, gracias al Señor. En Maluenda auia un cauallero que se llamaua Miguel Pedro, el qual me queria tanto (o por la amystad que tubo con mi hermano o por los muchos trabajos que biò en mis papeles que yo hauia passado en Turquia), que este señor me hazia mucha merced, muchas uezes dandome de comer en su casa, y quando mi tio no daua los 6 dineros, èl me daua dineros para que yo cumpliesse con mi tio Pedro Perez. Y este trabajo tengo por cierto lo causaua el gran faraute Geronimo Marquez, que es porque yo muriesse de pena y quedarse con mis papeles para sus inuenciones malditas Era tanta la pena que yo tenia, que moria de rauia uiendo que en todo mi linaje (si bien auian sido secretarios y thesoreros del Rey Catholico) no hauia quien tan honrrosos trabajos hubiesse padecido en seruicio de su Dios y Rey como yo. Este aborrecimiento me tenia tan desesperado, que si yo tubiera uista para poderme saluar, hubiera tomado cruel

uengança de tanta ingratitud. Y seame Dios testigo que me dixo el Padre Villar (que agora es prouincial de la corona de Aragon de la compañia de Iesus) reconciliando con èl : « Veis aqui el milagro de Nuestra Señora de Lorito, que no os concediò la uista por esta causa », y yo lo tube por cierto. Viendo esta mala cara que se me hazia, y estando en esperanças que Geronimo Marquez uendria presto con el Duque de Alburquerque que uenia por Virrey en Aragon, me sali de Maluenda y me fui al monasterio de Bernardos que se llama el monasterio de Piedra y es mui rico, y teniamos alli nuestro enterramiento. El Abad deste monasterio me tuuo alli algunos dias con mucho regalo a su mesa, hasta que, a no sè què negocios despues, me fui por aquellas aldeas a no sè què amigos de mi padre, y me entretuue no sè què meses. Viendo que no uenia el Virrey, baxè en Calatayud. En esta ciudad hauia una señora que se llama Ysabel de Salaberte, rica y prima hermana de my padre, y yo no la conocia. Dandomela a conocer, fui a ella y con algunas lagrimas le contè mi pena. Ella llorò y me recibiò con mucho amor y me tubo en su casa (que puedo dezir no conoci otra madre que mejores obras me hiziesse) hasta que uino el Virrei (que passò mas de un año), haziendome todo regalo.

Capitulo 43.

Quando Geronimo Marquez me hizo uenir en Aragon, que nunca uiniera, me dio orden que yo hiziesse informacion por el justicia de Calatayud como uenia de la linea de los Passamontes, y yo la hize y se la embiè como èl me ordenò, con gasto de algunos reales. Como si mis muchos trabajos padecidos y heridas en tanta honrra ubieran menester seruicios ni fauor de mis antecessores! pero Dios nos guarde de lo que no sabemos. Vinose Geronimo Marquez con el Virrei en Aragon, y passò a Çaragoça con èl haziendo officio de furriel, y hauiendo passado cerca de dos años sin auer hecho en mi negocio cosa alguna (miren què primo hermano!). A mi me tomò tan gran desesperacion, que me ui aborrido y pedi licencia a mi señora tia Isabel de

Salaberte que con algunas lagrimas me la diò; y cogi camino de Çaragoça, no con buen camino, pero aquella Madre de Dios del Pilar me deuiò de consolar. Vime con el Señor Marquez y no del gasto, y enojose mucho porque fui allà. Yo, un poco feroz, le dixe si tenia duelos de las solas de mis çapatos, y que me diesse mis papeles, que yo queria ir a la corte. El me dixo que los tenia Francisco Ydiaques con la informacion de mi linaje. Yo puse pies en poluorosa a pura suela de çapato, y doi comigo en Madrid, y con bien poco dinero, gracias a mi Dios. Y si yo tubiera uista para seruir en la corte, y entretenerme, pudiera ser hiziera yo mas a pie que no mi señor primo a cauallo. Fui a Francisco Ydiaquez y hablè a Villela, su official, y me mostrò el memorial y los papeles de Turquia, pero no tenia la informacion. Yo escriui a Geronimo Marquez me la embiase y que no passasse comigo de esa manera, y que si pensaua que yo auia de morir de disgustos, que yo era hombre de dallos a quien me los daua. Bolui a Francisco Ydiaquez y me remittiò a Villela. Villela me dixo dos o tres uezes : « Señor Passamonte, Don Manuel Çapata ha escrito a Francisco Ydiaquez quien Vuestra merced es; mire si quiere una uandera, que esta tarde se le darà, y si no quiere uandera y quiere ser capitan, estèse quedo, y a la primera election serà metido al numero de los Capitanes. » Puedaseme secar la mano con que escriuo, si Villela no me dixo las palabras que tengo escriptas. Yo me escusè con mi poca uista y muchas heridas, por el desseo que tenia de ser clerigo, y quisiera un entretenimiento que lo pudiera gozar en Roma hasta ordenarme, y despues renunciallo, ya que la pension de mi primo no fuè nada, que no se la dè Dios en su alma tal. A cabo de algunos dias me respondiò Geronimo Marquez diziendo que el Regente Lanz tenia mi informacion, que acudiesse a èl. Este Regente era de Maluenda, muy conocido de mi primo. Yo acudi a èl y le besè las manos y me le di a conocer; y me dixo sacase mis papeles de Francisco Ydiaquez con alguna escusa, y que èl haria mi negocio como suyo; pero ansi tenia èl la informacion como yo. Vien-

dome pobre y a pie, saquè los papeles y se los lleuè, y le informè mi uoluntad y mis muchos trabajos, y uiò mis heridas. Y de uerdad que el Señor Don Garcia de Toledo me firmò 4 fees, porque el Lanz siempre hallaua escusas : « O! señor, en esta fe falta esto y en esta estotro », tanto que yo iua y firmaua una y rasgaua otra. Ruego a mi Dios le dè al Señor Don Garcia de Toledo mucha salud por las muchas mercedes que me ha hecho y yo no se lo basto a seruir. El Regente Lanz como tuuo mis cosas en sus manos me dixo me fuesse a la patria, que el tendria cuenta con mis cosas como suyas. Yo le besè las manos y me bolui a Aragon con mi mucha pobreza, y haziendo sudar mis çapatos.

Capitulo 44.

Buelto en Aragon, me entretuue en casa de mi señora tia Ysabel de Salaberte y se diò orden entre lōs parientes se me diesse un sustento hasta uer lo que auia de ser de mi. Y estaua en casa de una biuda que se llamaua Menesa, con un sobrino de Pedro Ferrer de Hespaña, de Belmonte, cappellan de Santorcaz. Dexò mi hermano (que estè en gloria) una hija bastarda, y Dios saue el trabajo en que yo me ui por ella a causa de Geronimo Marquez. Pero Dios lo remediò, no quiero escriuillo. El señor Geronimo Marquez iua y uenia a la corte como faraute maior de Aragon. Yo le escriui a el y al Regente Lanz y a Carlos Muñoz, Regente de Aragon, me hizieran merced, si auia lugar, sacarme la pension sobre el obispado que hauia dicho Geronimo Marquez. El señor Marquez no quiso dar las cartas por lo que fuè su gusto. Passando algunos dias, uino la cedula de su Magestad con seis escudos de uentaja, con obligacion de seruir. Quando yo ui esto, me ui tan aborrido, que no sabia què hazerme, uiendome quitados los caminos de ser de la jglesia. Consolauame Miguel Pedro, mi buen señor y amigo, y otros señores y padres spirituales, y por no tener la corona perdi una cappellania de las de mi casa; y si mi tio Mosen Godino me quisiera dar un prestamo, yo rompia la cedula de el Rey, pero no huuo orden. O secretos de Dios! Don

Pedro Zerbuna, obispo de Taraçona, uino en Calatayud y tomò casa en Nuestra Señora de la Peña, iglesia de canonigos. Los padres de la compañia de Iesus le hizieron tan buena relacion de mi por su uirtud, que el Obispo me diò la corona y licencia para hazer la publicata de genere, moribus et uita. Lo hize con designio de, en llegando a Napoles con algun fauor, me hiziesse el Virrei merced se me pagasse mi uentaja en Roma hasta que gozase algun beneficio simple y renunciaria la de el Rey y atenderia a la jglesia . Y hasta esto me cortaron los caminos de Hespaña, como adelante dirè. No tenia para partirme un real ni quien me lo diesse. Don Alonso de la Cerda me diò 10 ducados y mi amigo Miguel Pedro hizo como siempre, que Nuestro Señor se lo pague, y mi señora tia Isabel de Salaberte y sus hijos me socorrieron.Y para sacalle a mi tio Mosen Godino 15 ducados, huue de auer malos medios, pero al fin me los diò y su bendicion. Y entre todos estos señores saquè hasta 40 ducados o mas. Y con un hermano mio bastardo tomè el camino de Barcelona, y me embarquè en las galeras de su Sanctidad que passauan a Juan Francisco Dobrandino con mucha prisa, sobrino del Papa. Y Dios sabe lo que fuè menester para embarcarme con mi borde, pero al fin me embarquè, que no me ualieron las cruzes que yo hize a la mar quando entrè en Hespaña Gracias al Señor.

Capitulo 45

Mi amigo Miguel Pedro me dixo muchas uezes que no estubiesse tan aborrido, porque Geronimo Marquez le hauia dicho que me embiaria a Napoles cartas de regentes para el Virrey, que no tubiesse pena, y tanbien me lo dixo a mi. Embarcado, como tengo dicho, Dios sabe el trabajo que tuue por traer mi hermano conmigo y mucho gasto. Y en Ciuitauieja no sè como no me hizieron pedaços los capitanes de las galeras del Papa, por fauorecer a hun Hespañol que un capitan de las galeras le auia dado una puñalada, y a mi me lo auian uendido por hombre

muy principal. Y yo echè una brauata que, aunque se fuessen al jnfierno, no estauan seguros, pues ellos tratauan assi a los Hespañoles. Y Dios fuè seruido no se trauò la quistion, que, por bien que yo me ayudara, quedara sin uida. El que yo fauorecia hizo sus amistades de secreto y tomò dineros; y supe despues como era hun grandissimo uellaco. Lleguè en Napoles muy pobre, y una barca que me truxo de Roma no tuue con que pagalla. Fui a Castel Nouo a hazerme prestar dineros de hun amigo que alli tenia, y estaua en Hespaña. Y el señor Don Garcia de Toledo me diò dineros para pagar la barca, que Dios se lo pague. Tratè con su Signoria mi intencion y que me fauoreciesse con el Virrey para que se me pagasse en Roma mi uentaja hasta que yo gozase hun beneficio simple, y que despues renunciaria lo de su Magestad. El me dixo que no auia lugar, porque no auia 8 dias que auia llegado una carta de el Rey al Conde de Miranda, repitiendo no mudasse las cedulas conforme uienen de Hespaña, ni sacasse uentajas de las galeras, y que no tenia remedio. Fui al Marquez de Grothila (a quien yo hauia traydo una carta de Doña Francisca de Luna, hermana de su muger, de mucha recomendacion) y el Marquez de Grothila me dixo lo mesmo de Don Garcia de Toledo, y ansi me ui perdido, hauiendo dexado en la corte de ser capitan. O que aborrimiento! Acudi al señor D. Garcia de Toledo por consejo, y me dixo era de parecer me fuesse a Gaeta, pues estaua lleno de trabajos y poca uista que no estaua para seguir bandera. El Marquez de Grothila me dixo no fuesse en Gaeta, sino que assentasse mi plaça en Castil Nouo, y que el me haria poner mi uentaja alli. Por mi buena suerte no hubo plaça en Castil Nouo y yo hauia uendido mi capa y no podia mas, y mi buen hermano no quiso assentar plaça y se me boluiò a Hespaña, creo espantado de que uiò el dia del Corpus el esquadron delante palacio; y fuè para mi no poco desgusto y gasto que hauia hecho. Esperaua las cartas de los Regentes, aunque ya me auian dicho que los Regentes no las pueden dar. Estando oyendo missa en Santiago, llegò un amigo

mio con un alabardero que me diò un pliego de cartas. Yo muy contento di al alauardero dos o 3 reales que tenia, creyendo que eran las cartas de los Regentes. Abrilas, hauia una para mi, otra para Don Aluaro de Mendoça y otra al Padre Yñigo de Mendoça, para poner mi uentaja en el Castillo, y esto no auia lugar, porque tenia ya la orden para ir a Gaeta. En mi carta dezia que acudiesse a Mayorga, secretario del Virrey, que me haria todo el fauor que fuesse necessario, y mi carta era de Geronimo Marquez. Fui a Mayorga; no sè lo que le escriuieron, que tanto que biuiò no pude uer bien del ni fauor ni negocear nada, y mas que dos meses corridos de la presentada de la cedula de su Magestad tanbien los perdi, que son 12 escudos. Y assi desconsolado me fui a Gaeta con cartas de fauor para el Capitan Aguirra.

Capitulo 46.

El Capitan Aguirra de Gaeta me recibiò muy bien, y uista mi cedula Real y orden y las cartas de fauor, me mandò que sirbiesse de dia, y de noche me fuesse a mi cama y casa, que es toda la merced que a qualquiera hombre honrrado y trabajado se puede hazer. Dios se lo pague, que cierto me hizo tan buenas obras que yo no se lo puedo seruir, hasta prestarme diez escudos de su bolsa. En esta ciudad estuue cerca 3 años y mudè 7 casas, a causa de ser yo tan corto de uista que no me podia cozinar; y si ubiesse de escriuir lo que me succediò en todas 7, no bastaria este libro. Pero escriuirè la primera y la postrera para espantar a todo el mundo, que se uea el grandissimo daño que hay entre Catholicos, por no ponelles pena de escommunion, no puedan tener ni entender a los Angeles malos Yo alogè lo primero en casa hun buen hombre que se llamaua Rodrigo de Dios, y tenia una muger, Morisca Tunezina. Yo que me ui con grandes fastidios en los sentidos y ciertos enuelesamientos, nuebas maneras de dolores sin saber lo que fuesse : doy gracias al Señor que por el uoto de religion quedè obligado a confessar

y commulgar cada primer domingo de mes y Pasquas y Apostoles y fiestas de Nuestro Señor y Nuestra Señora; y parece que Nuestro Señor, conforme a los daños, fuè preueniendo los remedios y con otras obligaciones muy sanctas y a mi deuocion. Esta Morisca Tunezina procuraua atraer mi natural a que yo me cassasse con una de dos donzellas pobres y uezinas suyas. Yo dixe que ni queria ni podia casarme, que no tratasse dello. Continuando los diuinos sacramentos, uine a conocer el gran peligro de mi bida y con discrecion buscaua mejor casa. Acuerdome que una uez a medio dia me lleuantè de dormir, y me puse a escuchar lo que la Morisca hablaua con aquellas donzellas y la madre y otras uezinas. Y ohi que dezia una : « O bienauenturadas nosotras, que es prohibido creer los sueños y cosas que nosotras hazemos de noche! y mas bienauenturadas que somos cozineras y ponemos en las comidas lo que queremos, y hazemos lo que queremos su mal pesar de los hombres! » Dixo otra : « Y el Confessor ? » Respondiò la Morisca : « Al Confessor no le has de dezir todas las cosas, sino lo que èl te pergunta » Yo, uista esta maldad, me hize sentir y abaxè a la conuersacion La Morisca era una bieja muy burlera, y yo, burlando con ella, le dixe : « Geronima, quanto ha que no te has confessado ? » Ella me dixo : « Y tu ? » Yo respondi : « Poco ha que me confessè »; y replicò : « Quien te confiessa ? » Yo dixe, por sacalla al platica : « Yo confiesso lo que me acuerdo y lo que el Confessor me pergunta. » Ella saltò y dixo a las otras : « No te dixe yo que no has de confessar sino lo que el Confessor te pergunta ? » Yo entonces me enojè y les dixe las 6 reglas que fray Luys de Granada pone, y que, callando un peccado por temor o malicia, la confession no es ualida. La Morisca traydora se enojò mucho, porque yo la reprehendi. Yo, a la sorda, me sali de su casa y me fui a casa de hun hombre muy honrrado que se llamaua Castañeda; pero las mugeres en aquella tierra todas son a una, y por no quererme yo casar ni estar en peccado (ni tanpoco soi sancto), me procuraron la muerte. Yo truxe unos gueuos a mi patrona

rotos por frescos, que la que me los diò dixo que la gallina les hauia puesto el pie. Mi patrona me los cozinò. De aquello y de otras ayudas de costa yo bine a estar a la muerte. Y yo, pobre de mi, me accusaua al confessor que de mucho rezar y lleuantarme muy de mañana a ello, me auia dado la muerte, y auianme muerto. Què auia de dezir el pobre confessor? El medico de la compañia que se llamaua Lupo Noro me dio ciertas pildoras uiolentas que me hizo hazer mas de 30 cursos, y me hazia tener todas maneras de uinos fuertes y que comiesse y beuiesse quanto pudiesse, aunque comiesse poco. Y un amigo mio que se llamaua Aparicio de Almagro estaua comigo lo mas del dia. Veynte y siete dias estube sin poder dormir mas de dos horas y media a la noche. Vn dia, este amigo mio me dixo si yo me queria casar, que luego estaria bueno. Yo continuaua los diuinos sacramentos, y me auian hecho alguna maldad, y por otra parte no creya ni tenia sospecha de Castañeda. Y respondi a mi amigo que dixesse que no me queria casar ni por miedo de bruxos ni bruxas. Tornòme a dezir si queria dar 10 ducados y que una muger me sanaria : yo lo embiè con el Diablo. Yo iua estando bueno, y una noche, quando me despertè, que ya estaua dormido algo mas, ohi una boz como de un pregonero que dezia en latin : « Ora contra eas » y lo repitiò mas bezes; i yo, sentado en la cama, ohi esta boz y entendi estas palabras, y me quedè espantado, y crei fuesse tentacion. Y estando en esto, tornè a oyr otra uez las mesmas palabras repetidas con boz como de un gran pregonero, y como estuue bueno, compuse oraciones contra toda maldad. Ya que estaua casi bueno, me uino a uisitar la Morisca y la madre de aquellas moças con quien me querian casar, y me truxeron dos pares de gueuos frescos y un rollico de pan, y me hizieron reyr y se fueron. Y mi compañero Almagro se fuè luego y tornò corriendo a pedirme los gueuos y el pan, y ya yo me lo auia comido todo. El auia sabido la traycion, y por no alterarme no dixo nada. Yo tornè a la muerte y perdi todo mi juizio; y lo peor, que me dexauan solo en casa sin esperança de uida. Acuerdome

que hun dia, estando solo, me uino un pensamiento de la bondad de Dios, y despues, de mi peccado, y arrametti y assi un cuchillo que estaua sobre la mesa pera matarme. Y creo fuè el angel de la guardia que me lo quitò de las manos y se me sosegò el coraçon, y fui estando bueno. Y despues se supo toda la maldad y echaron de Gaeta una pobre muger, porque creyeron que culpaua. Los gueuos fueron entosigados y el pan con sesos de gatos y mil uellaquerias.

Capitulo 47.

Ven aqui, señores, los grandissimos daños que succeden por no estar priuados los Catholicos, a pena de excommunion, no tener ni creer a los malos angeles, que ellos son causa de estos males y de otros maiores, que con su falsissimo saber y malicia desacreditando a muchos buenos y acreditando sus maldades. La que tengo escripta fuè la primera desgracia en mi mal que en esta ciudad passè, y como tengo dicho, seria muy largo a escriuillo todo, pero traerè lo mas cierto. Y me protesto y digo que reniego del Demonio y de todas sus obras y aun queria dezir de quien en èl cree. Hauia mudado la 4ª casa y biuia con dos camaradas en un monte de pocas casas, y fueme necessario alargarme de las camaradas y de quien nos seruia, porque conoci que andauan en naturales y secretos y yua poco a poco descubriendo maldades. Era mucha la malicia y mala boluntad que me tenian porque no me podian atraher a sus malos gustos. Estando en otra casa con un paysano mio, me succediò (y fuè la primera uez que me alumbrè desta maldad) y fuè que una noche uenia sobre mi una mala cosa. Y miraua yo durmiendo en uision una muger que uenia con aquella mala cosa, y conocia yo la muger, como si estubiera despierto, y no sè quien me batia al lado y me hazia dezir : « Conjuro te per indiuiduam Trinitatem ut uadas ad profundum inferni ». Y yo lo dezia con la propria prissa que me era aduirtido, y diziendo estas palabras, desapareciò la muger y la phantasma. Yo me despertè todo espantado y dezia

las palabras aun despierto; imaginè en mi y dixe : « Valame Dios, esta es hulana, y a puertas cerradas, como ha entrado ? » Imaginè muchas cosas y di en la cuenta, pero como en el primer mandamiento dize : « No creer en sueños ni otras cosas », me hize el señal de la cruz y dixe el Euangelio de San Juan, que ya lo hauia decorado, y uestime y fuime a la jglesia y al sermon que era de quaresma. Quando uenia del sermon, se me hizo encontradiza aquella mala muger que auia uenido la noche, y yo no me acordaua ya. Y me dixo : « O, traydor, y como sabes tanto ? » Yo simplemente le dixe : « Què dizes, hulana ? » Ella replicò : « O, traydor, que esta noche escapaste de muerte ». Entonces me acordè y le dixe : « O, uellaca descomulgada ! » y ella echò a huyr y se metiò en su casa, y yo entrè en la mia, haziendome la cruz; y di en la cuenta, què cosas eran bruxas y como cierto fuè el Angel de la guardia el que me amonestò y defendiò, gracias al Señor. En esta casa un soldado Estremeño (que pocos dias auia que auia uenido a este presidio, casado con una coxa y que tal) me uenia a uisitar muchas uezes y nos iuamos passeando a la Trinidad, y yo, por uelle de honrrado pecho, entre algunos dias le fui contando mis desgracias y trabajos. Baxème de aquella casa y tornè a entrar en la ciudad por huyr de aquella mala muger. El Estremeño siempre me uisitaua hasta cerca un año, y tanto hizo que me sonsacò me fuesse en su casa. Dauale real y medio por la comida y medio por el seruicio, que eran dos reales. Mudamonos de una casa mal commoda a otra mejor ; ellos estauan en lo alto y yo en lo baxo, y esta fuè la postrera casa, que nunca allà fuera Este buen hombre mostraua estar muy contento comigo y yo tambien con ellos, y Dios se lo perdone a quien los conocia del Reyno y no me auisò de la uerdad quando yo se lo pedi. A cabo de pocos dias yo descubri que hauia caido de la sarten en las brasas y que estaua en maior peligro que jamas. A quantos meses que estube con su casa, uine a Napoles si podia negociar poner mi uentaja en un castillo por salir de aquel peligro y tierra, y no lo pude alcançar, por ser aun biuo Mayorga,

que este fuè el fauor que tube de Hespaña, gracias a mi Dios. Tornème en casa de mi Estremeño, donde tenia mi ropa, y su muger arrodillada delante un Christo me jurò que su marido hauia jurado, si yo me iua de su casa, de dalle de puñaladas a ella, porque perdia su commodidad. Yo le dixe : « Señora, yo no tengo tal boluntad, pero no andemos en naturales, porque yo no me quiero casar; y essas señoras biudas que os han hablado, dezildes que yo no soi bueno para ser casado en Gaetta. » No sè si le dieron algun dinero porque me matase, que yo iua menoscabando mi salud y conocia por lo passado mi mal. Dos uezes hize muestra de quererme salir, y siempre me hizo juramento que si yo me salia, que su marido la mataria, como fue. Veis aqui el pobre Passamonte que no sabia què hazerse ni como remediallo. Yo dezia : « Si me salgo, èl la mata, y si se escapa, a mi me prenderan y me pondran en quistion de tormento por adultero. » Rogaua yo a Dios en mis sacramentos me diesse unas callenturas para irme al Hospital y era lo peor que me iua elando. Ella tomò un gatico de leche y lo començò a criar y lo ponia en la mesa con sus cascabelicos de plata. Yo, que soi amoroso, gustaua dello. Hun dia muriò el gatillo, por desgracia o a posta. Yo le dixe al marido : « Señor Ximenes, por amor de Dios, eche esse gatillo a la mar, pues sabe lo que hazen con essos animales. » El se riò y dixo : « No tenga miedo, que si harè. » Dios nos guarde de traydores! De alli a no sè què dias hizieron lo proprio con otro gatillo; y era en quaresma, yo no sabia què hazerme. Hun confessor me dixo mudasse barrio, y otros amigos; yo les dezia lo que passaua y quedauan espantados Yo me determinè de morir, si Dios no lo remediaua. Con los gatillos hazen la mayor maldad que se puede escriuir, y con gueuos frescos dan uenenos sin rompellos, y otras mil artes del Demonio. Jesus! Jesus! Jesus! En conclusion, el martes sancto me dixo la mala hembra (estando los dos a la mesa y su marido era de guardia) : « No te curaràs, don traydor, pues que te has querido ir de mi casa; y yo te iuro que antes del Viernes sancto has de morir de muerte subitanea

y sin poder frequentar sacramentos ». Yo le respondi muy enojado y con animo : « O, traydora heretica, el domingo de Ramos me he confesado y comulgado, y estoi aparejado para morir, porque no se me accumule tu muerte; pero tengo fe en Jesu Christo que me ha de remediar; y tu, moriras a puñaladas ». Y me alcè de la silla y me baxè a mi camara. Ella, la malauenturada, con los Demonios y uenenos tenia ya el termino, pero Dios tenia otro termino. El Juebes sancto muy de mañana me reconciliè y recebi el sanctissimo sacramento, y despues de comer me iua muriendo por la calle y haziendome cruzes en el coraçon, y tomè el camino de la Nuntiada Sanctissima para ir a los officios. Y en el camino hize fuerza para escupir y echè un gusano como hun caracol. Ven aqui otra manera de muerte subitanea! Como echè este gusano, senti un poco de descanso; lleguè a la Nuntiada y ohy los officios y en hun officio de Nuestra Señora (que me fuè prestado alli, que el mio le auia oluidado) dixe la oracion in afflictione y el psalmo in tribulatione, y se me passaron aquellas ansias. El domingo de Resurrection confessè y comulguè, y el Parrochiano me dixo tomase el sacramento con ella. Yo di una boz y dixe : «Con essa heretica auia yo de hazer tal!» y no quise. Vn dia de la semana de Albis a la noche, yo estaua en mi cama rezando, creyendo me auia de morir entonces, y baxò aquella buena muger con su marido y el marido trahia una candela en un candelero encendida. Ella entrò delante, y el marido se parò a mi cabecera. Ella me perguntò como estaua, yo le dixe que mejor, y en este instante començaron a dar bueltas al rededor della tantos demonios unos tras otros, en habitos de fraylezicos de S. Francisco, como muchachos de ocho o doze años y de quinze el mayor, y tantos que se hinchiò la camara. Yo, espantado, le dixe : « O, que bien acompañada uiene, Señora Cathalina! » y ella me respondiò : « Bien, por cierto, pues uengo con mi marido. » Y estando mirando el maldito spectaculo, ui otros frayles de differentes religiones dalle bueltas el derredor, y estos no eran muchachos sino como hombres grandes, y de la religion de Sancto

Domingo no ui ninguno. Y entonces bolui la cara a mano izquierda a la pared, llorando mis ojos; y tornando a mirar la mala muger, uide hun Demonio en habito de clerigo y sin cuello, que daua grandes saltos al derredor della con mucha alegria. Juzgue Dios y uuestras Reuerencias el caso, que yo no me atreuo a dezir nada ni quiero, sino que digo que no fuè sueño, sino que lo uide con estos ojos corporales. El marido no sè si uia nada. Dixeronme si queria algo. Yo dixe que no, y ansi en aquel instante una multitud de Demonios de aquellos se hundiò hazia la mano izquierda y los otros que estauan unos encima de otros (que no cabian en la camara) se hundieron al rincon de la mano derecha. La muger y el marido se fueron, y yo en mi cama me hartè de llorar, encomendandome a Dios. Embiè el otro dia a llamar el medico que me auia dado la otra uez las pildoras, y le dixe como estaua peor que la otra uez. El me ordenò las pildoras que eran 3 y auia de tomar una cada noche. Tomè la una y hize muchos cursos, pero me ui perdido de los sentidos. Otro dia embiè a llamar al Cabo de esquadra que era de guardia, y le dixe : « Señor, dezid al Capitan Aguirra que su merced me haga recebir al hospital de la Nunciada, porque muero elados mis sentidos si no me soccorre. » El Cabo de escuadra fuè, y el Capitan mandò me recibiessen, y uino por mi. Yo me lleuantè lo mejor que pude, y quando me queria salir, me dixo la buena muger : « Señor Passamonte, tome, beuase estos gueuos frescos. » Yo le respondi : « Para ti, traydora, y para tu marido! » y me fui. Llegado a la Nunciada, hun frayle de la religion de Sancto Domingo que alli tienen y le llaman el Theologo, me uino a confessar, y yo le dixe mi mal y se quedò espantado. En 8 dias tomè tres purgas y otras tres uezes los diuinos sacramentos. Del uiernes a sabado de Albis, que fui al hospital, al otro sabado, ya yo estaua muy mejor. Los mas dias me uenia a uisitar el buen Estremeño. Yo le dixe este sabado ultimo : « Señor Ximenes, ya yo estoi bueno, gracias a Dios; los medicos dizen que no buelua mas en aquel varrio, porque es muy humido. Vuestra merced

tiene la casa pagada por 9 meses, y traygame la cama al torreon de Sancta Maria en casa de Carmona, que ya està concertado con el Alferez. » El dixo que de muy buena gana, y se fuè. Dixo la criadilla que tenian, que, como llegò, dixo a la muger : « Cathalina, Passamonte no uiene mas en casa, porque esto y esto me ha dicho. » Ella, por la mañana que era domingo, se fuè a confessar, y estando en el lastrago despues de comer al sol con otros uezinos, dixo èl a la muger : « Vamonos abaxo ». Y como la tuuo abaxo, dixo a la muchacha : « Ve escoba abaxo »; y èl metiò mano a un passador que siempre lo trahia consigo, y principiò a dar por los pechos de su muger y le diò 7 o ocho heridas y la dexò por muerta y tomò la escalera. Ella que le uiò tomar la escalera, se alçò corriendo y cerrò la puerta. El que uiò que no era muerta, torna como hun rayo y da una coz a la puerta y mete mano a una mui buena espada que trahia del perrillo, y passala por las tripas. Y de esta herida muriò, que si se estaua queda, no moria de las puñaladas. Y dizen que de la calle tornò arriba a quitalle unas arracadas de las orejas que ualian 20 ducados. A los gritos accudiò hun Alferez reformado a llamar gente de la guardia, que en casa nadie osò entrar. Y quando uino la gente, ya èl se hauia puesto en saluo por la otra puerta de la ciudad por aquellos bosques adentro, y se librò. Ven aqui el fin que tubo la gran maestra de inuenciones infernales, y biuiò 24 horas. Ruego a Dios que aquel sacramento que recibiò la haya saluado. Luego supe la nueua al Hospital y el medico se llegò a mi y me dixo : « Señor Passamonte, por la herida de las tripas de aquella muger, le han salido hun pañizuelo de gusanos gordos y roxos » Yo le respondi : « Señor, que no son sino dragones de la muerte que ella queria darme a mi.» El medico se quedò espantado; y Dios la perdone.

Capitulo 48.

Por hauer sido largo en el capitulo passado, no he contado otro caso espantable, pero lo quiero contar en este. Y fuè que una

noche despues de cena, la buena muger (Dios la perdone) baxò abaxo a lauar con la muchacha, y el buen Estremeño y yo nos quedamos solos a la mesa hablando, y èl siempre me sosacaua, sacandome al camino contra su muger por si yo entendia algo de sus maldades; y seame Dios testigo que nunca le descubri nada, pero bien la conocia èl. Estando, como digo, a la mesa, en la cozinilla començò a sonar un ruido tan terrible que parecia que cahian piedras de molino de lo alto y que hundian la cozina a bara. Y era que tenia la traydora unos clauos hincados en el fuego (encanto del Demonio y nueua manera de matar) y ya yo le hauia sentido batillos otras uezes. Como sentimos tal ruydo, yo me alcè para passar corriendo si los podia hauer a las manos, y el Estremeño con la candela en la mano se me atrauesò delante de la puerta y dixo : « Aqui no hay nada ». Y dixe yo : « Y esse ruido tan terrible, què fuè ? » Respondiò èl : « Algun diablo hauia sido por espantarnos. » Yo, dessimulado, me tornè a assentar y èl tambien. Y luego tornò el ruido tan fuerte como primero. Yo quise tomar la candela y ir delante, y èl me ganò por la mano y entrò primero y dixo : « Veis aqui que no hay nada »; y no me dexaua entrar a mi a la cozinilla, y si truxeramos dagas, que no se podian traer, yo creo le ganara por mano. Yo, enojado, le dixe : « Mirad què hay en aquel fuego. » Y èl, tambien enojado, pisò con el pie en la ceniza y dixo : « Què ha de hauer, que no hay nada. » Y assi nos tornamos a assentar, y èl se puso a leer en hun libro de Choronicas. Subiò la señora de abaxo con la muchacha y dixo què ruydo era el que hauia sonado ? Dixo su marido : « No lo sè. » Llegòse la muchacha a mi y me dixo què tenia, que estaua tan flaco y malo ? Yo le respondi : « Dios lo sabe lo que tengo, pero bien auenturada tu, si no ubieras nacido ! » Y esto dixe yo, porque su ama le hauia mostrado sus malas artes. Respondiò el ama : « Porquè ? » Yo dixe : « Por lo que Dios sabe. » Respondiò el marido : « Que tu le deues hauer enseñado a que se condenne. » Ella replicò : « Ay, amarga de mi, algun diablo deue hauer en esta casa. » El marido alça el libro a dos manos y dalle

con èl en la cabeça. Ella se entrò en la cozinilla, y yo aquietè el marido lo mejor que pude, y me baxè a dormir. Mirad si ai maldades como estas. y todo procede de no quitalles las armas a los phreneticos con que se matan, digo la prohibicion de los malos espiritus. Estando en el hospital, uino hun hombre honrrado a mi y me dixo: « Señor Passamonte, Vuestra merced a mi me ha hecho plazer ; uengasse en mi casa, que mi muger y yo le seruiremos y tendrà harto mejor cama y seruicio por los 15 reales. » Yo me fui en casa deste hombre de bien, y cierto tenia meior seruicio. Pero tenia una difficultad, que hun Hespañol honrrado que tenia alli 3 hijas y andauan a tu por tu qual se casaria comigo, y yo estaua aborrido que no sabia què hazerme. Fuimos pagados; y la patrona de la casa se llamaua la Osorio, muger muy libre y conocida; dandole yo el pagamento a razon de 15 reales, y dixome : « Y no quiere pagar mas ? » Yo le respondi : « Señora, solo yo en Gaeta doy 15 reales y no puedo dar mas. » Ella, como muger libre, me dixo : « Pues otro poco a otro cabo », que creo fue Angel para mi. Yo me enojè y fui al Capitan a supplicalle me diesse licencia para irme al Reyno ; y no queriendomela dar, tantos medios tuue que me hizo la merced, y ansi sali libre de mas que de demonios. Gracias al Señor

Capitulo 49.

Quando me pongo a pensar las maneras de tales persecuciones, no sè què imaginarme, sino que Nuestro Señor haya sido seruido de darme conocimiento y que uiesse la perdicion que hay entre Catholicos, cosa que si yo no la experimentara a costa de mi uida, no la creyera si todo el mundo me la dixera. Pero reniego de el Demonio y de todas sus obras, y aun digo de quien en ellos cree. Haseme oluidado de escriuir que un boticario que se llama Jacouo Fatigato, quando me quise partir de Gaeta, sabiendo mis males, me diò un cierto remedio que lo tomase y me pusiesse boca abaxo en la cama y haziendolo henchi una teriza de bauas como de cauallo, que se espantaron los que lo

uieron, y hauiendo tomado tantas purgas antes. Miren quales paran los hombres con sus artes infernales! y durarme esta persecucion tantos meses sin hauer muerto antes que tomase ningun remedio humano. Vine en Napoles, y en Castel Nouo en casa de Francisco de Alarcon, sargento de dicho castillo, fui recebido y me hizo obras mas que de hermano, que Dios se lo pague. Don Alonço de Mendoça, que Dios tenga en su gloria, no era de parecer que yo fuera en compañias del Reyno por estar tan impedido de uista y trabajos, pero tanto que Mayorga biuiò no fuè possible negocear nada. O mysterios de Dios! Assentè en una compañia y fui a buscalla a mi costa a Pulla. O que fuesse uoluntad de Dios que yo uiniesse a escriuir esto, o que mas yo experimentasse estas maldades, que cierto quanto mas yo huya de la peste, daua mas en lo empestado. No quiero dezir quien es este Capitan, sino que es persona que podia competir con Simon Mago. Estuue en su compañia quasi dos años y fue mi suerte tal que tanto que yo estuue en ella, cruzò el Reyno tres uezes, que no sè como no mori por los caminos. Fuè el odio tan mortal que este capitan me tuuo, que no lo puedo encarecer : lo uno porque yo no rescataua cartela ni consentia que ninguno que uuiesse comigo la rescatasse, que uine a tal termino que nadie queria uenir comigo, y compadecerme de las insolencias que padecian pueblos Christianos, que yo, con hauerme criado entre Turcos, no hauia uisto tales daños; y lo otro, porque estando ciertos soldados presos, fui rogado fuesse a hablar al Capitan y que le dixesse que no se creyesse de soplones y que les socorriesse, que no hauian de morir de hambre. Yo fui a hablalle con acuerdo de una sentencia a proposito, sin pensar en otra cosa, y hauiendole besado las manos y tratado sobre los presos muchas cosas, le dixe : « Señor Capitan, por dos cosas succeden muchos daños en una compañia; por hauer soldados emputados y que las putas no sean communes de quien les paga, y la otra segunda por creerse de soplones. Vuestra merced se haga un anillo con unas letras del Apostol que dize : « Nolite omni spiritui credere, sed

probate spiritus si a Deo sunt. » Cierto que mi intento no fuè otro, sino que no creyesse a soplones, y como èl oyò esto, se tornaua de mil colores y no acertaua a hablar, como quien dize : « Este me ha acertado mis mañas. » En esto entrò hun Doctor a hablalle, y no se podia tener en pie, que se sentò a un escalon de la uentana. El doctor le perguntò què tenia, que estaua demudado ? El respondiò : « No nada ». Yo, admirado, le dixe : « Señor Capitan, mi intento no ha sido otro sino que Vuestra merced no se crea de ligero, y beso a Vuestra merced las manos »; y me sali. Fui a ciertos caualleros amigos y gramaticos, y les dixe lo que me auia acontecido. Ellos me dixeron : « O cuerpo de tal, que le aueis tocado en lo biuo ! » Ven aqui por lo que me queria tan mal, y era gran maestro de hazer processos falsos y reuocar los uerdaderos que contra èl fueron, hechos, que cierto pone espanto. Marchando por el Reyno, me puso en cabo de lista y que se me diesse mi cartela solo y una caualgadura con otro compañero, y ordenò me fuesse muerto el mulo y otra traycion mayor, para hazerme ir en una galera (pero Dios es mui justo) o hazerme pagar 60 ducados del mulo; y todo fuè en un dia. De una tierra muy alta de Calabria, estando yo a lo baxo con mi mulo del freno, que queriamos partir, me senti llamar de lo alto. El que uenia comigo, que era un cabo de esquadra, tomò el mulo y dixo : « Vaya, que le llama el Capitan. » Yo, espantado, subi arriba, pensando mil cosas; quando lleguè, uino por medio de la gente (porque estaua alli la bandera), y con un comedimiento me dixo si yo conoceria un Turco, si es cortado ? Yo dixe : « Pues hauiendo estado 18 años entre ellos captiuo, no quiere que lo sepa ? » Dixo : « Pues bien, quedese aqui y mire, que importa. Y ahi el señor tal le darà un cauallo para mi y en la bufalara del Principe de Bisigniano harà alto la compañia; uenga presto » O, Dios nos guarde de traydores ! Fuesse la compañia; hun hombre (que embiò comigo el cauallero que me auia de dar el cauallo) me lleuò la buelta del castillo a reconocer el Turco, y por el camino me dixo : « Señor, Vuestra merced haga buena relacion a este pobre hombre y

hauerà 50 escudos de beueraje, porque es hun pobre hombre y le acumulan que es espia. » Yo, gracias al Señor, que nunca pequè en tal pecado, le respondi : « Què buena relacion ? y si por este hombre se perdiesse esta tierra, buena seria la relacion ! » Llegamos al Castillo y sacaron al preso. El formò escusas que en Trapana hauia estado malo. Yo lo examinè y mirè, y lo hallè falso en todo, y cierto era renegado. Yo llamè y dixe : « Què es del notario ? » Dixome el hombre : « No es menester sino informar al Señor.» Baxamos abaxo, el Señor perguntò no sè què al hombre que auia uenido comigo, y el hombre dixo : « No, señor ». Yo luego sospechè que era el beueraje, y dixe al Señor: « Este hombre que he reconocido, cierto es cortado y creo es espia del Cigala, porque en todo lo que lo he examinado, es falso. Vuestra merced estè aduirtido. Dixo que me dauan 50 escudos por buena relacion. Yo soy hombre honrrado y nunca serè traydor. » El Señor se reyò y me quiso dar de almorzar; yo no quise. Diome hun hermoso cauallo con hun criado, y lleguè a la bufalara. Dixome el Capitan : « Còmo ha tardado tanto ? » Yo respondi : « No he podido mas ». Passamos hun rio, y passado, me dixo el Cabo de esquadra : « Suba, Señor Passamonte, y lleuese este palo, que quando yo torne a caualgar, se sostentarà con èl, que hay una gran cuesta. » Yo simplemente tomè el palo y era con èl que èl hauia dado al mulo. Quando llegamos a la cuesta, tornò a caualgar el Cabo de escuadra, y yo me fui con mi palo en la mano y era para que los soldados y el mulatero dixessen que me hauian uisto con el palo en la mano. Yo en la tierra lleuè el mulo al mulatero, porque el Cabo de escuadra siempre anda impedido Como el mulo enfriò, luego le saliò una hinchazon iunto a las orejas como una cabeça. que le auia dado alli los palos. Tomò el mulatero el mulo y le lleuò al Capitan. El Capitan le dixo : « Buena paga tiene Passamonte, que te lo pagarà. » Como el mulatero me dixo : « Tu me pagaràs el mulo », yo quedè espantado. Fui preguntando entre los soldados si auian uisto dar al mulo, y nadie lo queria dezir. Lleguè perguntando hasta unos caualleros Valencianos,

y dixe a hun soldado : « Señor, ha uisto por uida suya si el Cabo de escuadra Rodrigo ha dado al mulo en la bufalara del Principe de Bisiñano ? « y dixo : « Señor, si, en una çanja lo tenia metido, y le diò tantos palos que no sè como no lo ha muerto. » Yo dixe entonces a aquellos señores que me fuessen testigos. Ellos dixeron : « No tenga pena, que todos lo hauemos visto, y asi descanse ». El mulo no muriò por el buen recaudo que le diò el mulatero. A la mañana, quando caualguè en el mulo, el mulatero lo tomò por el cabestro y me lleuò delante el Capitan y dixo : « Señor, ue aqui el soldado que trae mi mulo. » El Capitan respondiò : « No he dicho que èl lo pagarà si muere ? » Yo respondi : « Señor Capitan, trahia yo al mulo en la manga, que no se hauia de uer; por esso y por otra peor he quedado yo a traer a Vuestra merced el cauallo. » No faltò quien respondiò y dixo como el Cabo de esquadra le hauia dado, y ansi se quedò con su malicia; y yo piquè con mi mulo hasta alcançar el Cabo de esquadra que iua con la mamguardia Como le alcançè, me dixo : « Quien es el grandissimo uellaco que ha dicho que yo di al mulo ? » Yo respondi : « No es sino hombre honrrado. » De unas palabras a otras yo baxè del mulo y meti mano a mi espada y dixe lo hauia hecho muy ruinmente, que se lo defenderia. El no osò meter mano y se la tomò con hun paysano suyo, porque le diò tuerto y no quiso que alojase mas con èl; y a la tarde fuimos amigos.

Capitulo 50

Este inbierno estuuimos alojados en Calabria, y si ubiesse de contar las uarias cosas y successos, seria muy largo. A la buelta, que nos mandaron boluer a Napoles, en una tierra de Calabria, por los daños que esta compañia hauia hecho a la passada, nos la guardaron a la buelta. Y era a tiempo que el astrologo Campanela y su compañero les hauian puesto en cabeça que hauian de ser conquistados de nueuo Rey. A la passada por esta tierra, yo alogè en casa hun valenton que se llamaua Horatio Tiano, y como me

uiò ser hombre de buen trato, dixo mucho bien de mi a toda la tierra, y esto me ualiò a la buelta, que de otra manera yo dexaua el pellejo por quererme preciar de ualiente. Alojada la compañia, ellos tenian gente armada de fuera, y los Calabrezes son hun poco ariscos. Vierades cuchilladas acà y acullà. Algunos soldados corrian a casa los patrones por los arcabuzes, y hallauan los patrones armados con ellos, y se iuan a la uandera sin armas. Fuè la uentura del Señor Capitan que se hauia ido a Napoles, que, si se hallaua aqui, èl pagaua lo mal ganado. El Alferez, que era hombre discreto, baxò con 30 o mas soldados a quietar un gran ruydo, y todos sin arcabuzes con sus espadas solas. A este tiempo sali yo de casa, y mi patron al gran ruydo, y Dios lo permittiò, que si no salia, me ubieran muerto en casa, que me hauian ido a buscar. Quando quise salir, mi patrona se asiò comigo y me dixo : « Señor, estate quedo, que si sales, te mataran. » Yo le dixe : « No tenga pena, que yo sè bien hablar y soi conocido en la tierra. » Ella me dixo : « Ay señor, que hay, señor, que hay gente forastera. » Yo, confiado en meter paz, sali fuera con mi capa al hombro cosida en 4 dobles, que por no hauella podido meter en hun baul, la trahia ansi y la podia poner por tablilla, porque me saluò la uida. Lleguè a hun ancho donde auia mas de cien hombres de la tierra con sus espadas y cargados de piedras. Yo, muy confiado, corri a ellos dandoles bozes en su lengua que què tenian, que mirassen què soldado hauia hecho daño, que seria castigado. Ellos me gritauan que me alargasse, pues era hombre de bien. El Alferez se allegò a mi algo mas para apaziguallos, y como el Alferez se allegò, 10 o doze soldados se quisieron allegar. Como ellos uieron esto, meten manos a sus espadas, y a pura pedrada, que parecia llouian. El Alferez daua bozes que se retirassen a la bandera, y los iua rempuxando adelante, y yo lleuaua mi capa asida por el cabeçon encima la cabeça y seruia de paues a las espaldas, que sonauan las pedradas en ellas; con mi Alferez delante, a largos passos cobramos una calleja. Yo reparè a la esquina con mi espada desnuda y mi capa al

braço. Al entrar de la calleja, alcançan al Alferez 3 o 4 pedradas en aquellas ancas y riñones, que dan con èl en el suelo y no se pudo alçar. Yo, que me hallè en el canton, con buenas palabras y animo les hize resistencia, diziendo que se perdian y se confiscauan, que se retirassen, y 7 o ocho con las espadas desnudas dauan en mi Alferez y lo acabauan si no fuera por mi. Retirados los de la tierra, el Alferez se alçò, que de uerdad yo lo ayudè a alçar; siempre daua bozes a los soldados que se retirassen, que le harian perder su cabeça. Yo le dixe : « Vayase Vuestra merced con toda essa gente a la bandera presto, y esten apercebidos con sus armas, y yo me quedarè aqui y no passarà nadie, que me conocen y me tendran respecto. » El dixo me fuesse con ellos, yo no quise, y assi se fueron a largos passos a la uandera. Quedado yo solo, sali a lo ancho con mi capa al hombro y mi espada debaxo el sobaco, y llamè algunos que ui; y otros salieron de las casas, y tenia hecho un choro de mas de 50 o sesenta, y yo en medio como predicador, diziendoles que serian dados por traydores a su Magestad, que porquè no mirauan lo que hazian, y otras cosas. Al gran ruido y grita que alli hauia hauido, de la gente forastera que en la tierra hauia armada acudieron alli 7 o ocho y se allegaron al corro, y como uieron que yo era Hespañol, dieron gritos a una boz : « Pues hai muertos y heridos de los nuestros y traheis aqui este marrano y no lo haueis muerto! » Y los buenos de la tierra, por mi buena fama, unos abraçaron con unos y otros con otros y assi me dexaron y fueron corriendo a otra parte. Hun gentil hombre de la tierra me tomò por la mano y me dixo, donde queria ir. Yo le dixe : « Señor, la uandera està muy lexos y corren peligro, que hai gran bozeria. Yo queria ir a casa de mi patron que se llama Juan Pablo y està aqui cerca. » El dixo : « Pues bien, estese aqui, hasta que yo buelua ». Y meteme en una casa y ponele pena de mil ducados al patron que me tubiesse hasta que boluiesse, y por esto crey fuesse algun official, que no me quiso dezir su nombre. Yo quedè en casa de este hombre y tenia la mesa puesta, y sus soldados se hauian

ido a la guardia. Quando hize reparo a la gente forastera, por las guardias de mi espada me cortaron hun dedo por la juntura, sin yo sentillo. Yo hauia tocado con la mano a mi jubon y al braço izquierdo y me hauia henchido de sangre. Este patron que uiò tanta sangre, començò a dar bozes : «Ay, triste de mi, que estàs herido, y si mueres en mi casa diran que yo te he muerto. » Passauan unos caualleros Valencianos con sus alabardas. Dixome este hombre me fuera con ellos, y ellos, como uieron tanta sangre, me lo rogaron, y yo no quise, que creo lo guiaua Dios todo, porque ellos erraron el camino de la guardia y fueron aporreados y desarmados Yo hize tomar la candela a este buen hombre, y miramos por la sangre si hauia herida y no la hallamos, y yo no me sentia nada. Uimos correr la sangre del dedo a hilo a hilo, atamos una peçuela y no fuè nada mas de hauerme yo teñido con la sangre. A hun hora de noche, uino hun hijo de aquel hombre que me dexò en la casa, y me lleuò en casa de mi patron Juan Pablo, y se fuè. Yo, como entrè en casa , las mugeres me recibieron con mucho amor y me dixeron, porquè no me auia ydo a la guardia, que me hauian uenido a buscar en casa quando sali. Yo dixe : « No hay lugar ya. » El patron no estaua en casa; las buenas mugeres me hizieron subir en una camarilla de tablas que hauia alli, hasta que cessassen los gritos. Miren què tal estaria el pobre Passamonte y quan arrepentido de no hauerme ido con el Alferez! Hauria un hora o por ahy quando llamaron a la puerta; las buenas mugeres abren y ueis aqui donde entran 4 hombres armados con gran furia diziendo : « Donde està aquel marrano traidor? » Las buenas mugeres (que no son todas malas) dixeron : « Se fuè luego de casa. » Ellos respondieron : « No es uerdad, que hulano lo truxo no ha hun hora. » Ellas con mucha cholera y descabelladas dixeron : « Es uerdad que lo truxo, pero no hizo sino alumbrar dos cabos de cuerda y se fuè con cien diablos esse barranco abaxo, y otros han ido por ahi : siente como suenan los arcabuzazos? » Y era uerdad que por alli se hauian saluado algunos soldados y tirauan en el bosque, y a

la mañana uinieron a la bandera bien puestos. Iuro de uerdad que quando entraron estos hombres en casa de mi patron, que casi a mi se me elò la sangre, pero con todo estaua sentado encima una tabla con una tranquilla en las manos, diziendo : « El primero que sube lleuarà en la cabeça. » Y lo peor era que por la rechica de las tablas hazia luz arriba y estaua casi elado, en buen romance. Como las mugeres dixeron que por el uarranco hauia escapado, ellos se lo creyeron y dixeron : « O ! el traydor, què uentura ha tenido ! » y comieron y beuieron de lo que yo hauia de cenar, y dixeron como el Señor de la tierra lo hauia hecho muy bien, que los mas ualientes hauia embiado a las questiones y yo lo testiguè assi. Como los uellacos se fueron, las buenas mugeres me dixeron me estubiesse quedo y se fueron a otra casa. Luego entrò el patron Juan Pablo, y baxè abaxo y me cariciò, pero cierto no pude comer bocado ni dormir, tanta fuè la alteracion y a sangre fria. A la mañana me acompañò el patron hasta la uandera; el Alferez me abraçò y otros amigos que ya me hauian llorado por muerto; y de uerdad que quando el Alferez tenia iunta toda la compañia y bien puesta, que yo estuue de parecer que nos bengassemos de su uellaqueria y èl no quiso. Huuo de los nuestros hasta 20 heridos y uno muerto; de la tierra un otro muerto y muchos heridos. Y este fuè el sucesso.

Capitulo 51.

Veniamos la buelta de Napoles, y antes de llegar nos uino orden para alojar en los casales de Montecoruino, para acabar de hazer la garrama. En estos casales estube yo muy malo a causa del trabajo del camino y de no hauerme sangrado por la refriega passada. Aqui fui sangrado 4 uezes y purgado una, y uino el Capitan a la compañia, o por mejor dezir el Maestro de malas artes y inuenciones; que Dios se apiade del. Aqui se le hizo processo a hun hombre honrrado, en pago de auelle dado una cuchillada por la cabeça y hauello hecho estar preso todo el inuierno sin culpa, porque muriesse. Y creyendo se quexaria

al Conde de Oliuares, le processaron por reboluedor de las tierras, siendo muy gran falsedad ; y de los mas pintados de la compañia iuraron falso por gusto del Capitan; y si el soldado se quexara, le echaran a galera. Fuè auisado, y pidiò licencia y se fuè a otra compañia. Fuè tanta el astucia deste Capitan, que con ser el Conde de Oliuares tan astuto, annullò dos processos que contra èl fueron hechos; pero si no se le acabara el tiempo al de Oliuares, èl lo pagara todo iunto. Este Capitan me queria a mi tan mal, que me dixo un amigo que hauia dicho que pagara quinientos ducados [si] yo no ubiera ido a su compañia, porque se temia yo informasse al Virrei las maldades que por el Reyno hazian, y procuraua acortarme los dias ; pero Dios es muy iusto. Estando en estos lugares, uino la orden para marchar a Napoles, y nos mandaron saliessemos al camino todos. Yo, por no dalles fastidio por caualgadura, con un criado que me guiaua, rezien purgado y con mis 4 sangrias y lleno de llagas hasta los pies, uine aquel dia 26 millas a pie. Y otros soldados, que se uinieron con sus putas, no le dixeron nada, y para mi huuo justicia. Al llegar de la tierra donde auiamos de alojar, y en la casa donde hauia de estar la bandera, que auia mas de cien soldados llegados sin la bandera, saliò a mi el sargento ganzua del Capitan, y me dixo, porquè no uenia con la bandera. Yo le dixe : « Pues a mi me dize Vuestra merced esso, estando con sangrias y purga ? y estando una legua de la uandera, y biniendome a pie, con todos mis meritos ? » Respondiò : « Si, juro a tal, que èl ha de dar mejor exemplo. » Yo respondi casi llorando de rauia : « Dexemos esso, señor sargento, que yo he dado tan buen exemplo en tierra de Turcos y no caminando por el Reyno de Napoles, que no hay Capitan en Italia que lo haya dado mejor que yo. » El metiò mano a su espada y me tirò 15 o ueynte tajos y reuezes todos a la cara y los reparè todos con mi arcabuz ; y de hun reues me cortò el serpentin del arcabuz, y ayina me lleuara las narizes, que uinieron de tierra de Turcos. Por este buen seruicio le hizo el Capitan Alferez. Llegò el Alferez con la bandera, y le riñò por lo que con-

tra mi hizo. Yo me alarguè de la compañia con dos balas en mi arcabuz con no buen intento; pero Dios es mui justo. Assi lleguè a Napoles, tomè mi remate de pagas a su pesar, y procurè con el Conde de Lemos no salir mas de Napoles ni ir tras ladrones, y quietarme, pues no podia mas por la poca uista.

Capitulo 52.

El Conde de Lemos me hizo merced no saliesse mas de Napoles, y su hijo, D. Francisco de Castro, me confirmò la merced en las plaças residientes, estando su padre en Roma. Y assi fuè Dios seruido me librasse deste mal Capitan y sus ministros, si bien estas malas animas offenden mas en lo occulto que en lo exterior; pero todo lo puede mi Dios y Señor. A su tiempo, tornarè a tratar del. Viendome con tan poca uista para tornar a pretenciones y ualer mas por la milicia, y que mi paga se me iua en possadas y poca seguridad en las comidas y otros peligros, me determinè de casarme. Y por tener experiencia de las maldades del mundo, determinè de sacar una moça honrrada de hun monasterio y casarme con ella, pues alli no se imparan supersticiones ni artes malas. Hauia en esta ciudad hun hombre que con sus proprios ojos auia uisto quando Dios milagrosamente me librò en Alexandria de Egipto; su muger tenia dos hijas en un monasterio que se llama Sancto Eligio, donde recogen güerfanas honrradas, y la Duquesa de Osuna las hauia puesto alli. Yo fui al presidente Vicencio de Franchis y me informè de la mayor y su uirtud, y me hizo merced darmela por muger. Lo que la maldita madre y padrastro han hecho contra mi por ser yo hombre honrrado y por darme la muerte, es lo que escriuirè; y grac as al Señor que siempre huyendo de la sarten, damos en las brasas, y siendo Hespañoles estos mis suegros, que yo los estimaua como a padres, pero nuestra nacion en lo bueno y en lo malo es auentajada mas que las otras naciones.

Memoria de las maiores traiciones
que se pueden escriuir.

1. A los 12 de setiembre 1599 saquè mi muger del monasterio de Sancto Eligio, y a 3 o quatro dias fui a tomar el habito del Carmen con mi muger; y quando boluimos, hallamos los colchones de la cama mojados, dando occasion con ello a partir el matrimonio y mi paga, por meacamas.

2. A los 21 del dicho mes, estando esperando el confessor a la puerta de la sacristia del monasterio de Santo Spiritus con mi muger, por ser dia de San Matheo, para reconciliar y comulgar, llegaron a mi dos amigos y me dixeron què hazia alli? porquè no defendia mi honrra? pues la madre de mi muger y el padrastro estauan en casa de hun notario preguntando como harian para partir mi casamento y mi paga, porque yo era impotente; y a mì proprio me lo dixo el mal hombre, siendo mentira.

3. Que me comia la paga fuera de casa y no les daua la despensa necessaria. Yo respondi al Capitan Aledo que me lo dixo: « Señor, son mala gente, Vuestra merced lo pergunte a mi muger, porque yo, como tomo la paga, les doi 6 ducados al mes, quedo a pagar la mitad del alquiler de la casa. Y perguntada mi muger, se hallò ser mentira lo que hauian dicho ellos.

4. A una hijuela suya pequeña le hazian dezir a mi muger que me hauia uisto comer a la tauerna muy bien, para que mi muger no me tubiesse amor; y a mi proprio me lo dixo, induzida de la madre propria, no siendo uerdad.

5. Que yo tenia parte con la muger de hun hombre honrrado, con falsedad, para induzir a mi muger me quisiesse mal, discordando con lo que primero auian dicho que yo era impotente.

6. Que yo informaua en Sancto Eligio de algunas niñerias que mi muger hauia dicho en casa, para que a mi me quisiesse mal mi muger, siendo mentira.

7. Veyame yo tan aborrido que no sabia què hazerme, porque conocia que me entosigauan. Y yo le dezia muchas uezes a mi muger: « Luysa, yo muero por ti y no lo puedo remediar, por

no dexarte perdida. » En estos trabajos, lleguè hasta los 6 o ocho de Nouiembre, que a media noche o algo mas uino sobre mi una phantasma en forma de habito de clerigo (que lo miraua yo en uision, estando durmiendo); y antes que llegasse a mi, no sè quien me daua golpes en el lado y me dezia en Latin : « Dic : Conjuro te per indiuiduam Trinitatem ut uadas ad profundum inferni », y yo lo dezia con la propria prissa que me era aduirtido, y durmiendo. Y ui como aquella fantasma desapareciò, pero no ui la persona que me aduirtia, y tengo por fe en mi sea el Angel de la guardia. Y lo que me marauilla, que no despertè, antes luego una forma como gato me mordiò del lado derecho y con grandes uñas me queria asir por la tripa. Alli senti hablar personas, pero no conoci a nadie. Ohi uno que dixo : « No, no » y asiò de las manos del gato y lo tenia y me dixo a mi que no temiesse (que ya me desmayaua) : « Y aselo tu por la garganta. » Yo me tomè animo, y asi de la garganta del gato y apretè tanto, que me soltò. Y no ui la persona que me dixo que no temiesse. Juzguelo Dios, que creo fuè buena, pues no pereci. Entonces me despertè, llamando el nombre de Iesus y haziendome cruzes en el coraçon, y dixe algunas oraciones. En esto ohi a mi suegra, que tenia la camara mas afuera, que dezia : « Ay, ay ! » como espantada, y despertò a su marido y le hablaua baxo, no sè lo què Yo despertè a mi muger, y mis ojos hechos dos fuentes, le dixe rogase y diesse gracias a Dios como no era muerto, porque si de Dios no hubiera sido defendido, me ubiera hallado muerto en la cama. Y luego me ui corrompido y hasta el dia fui no sè quantas uezes del cuerpo, como si ubiera tomado purga uiolenta. Acudi a los diuinos sacramentos y a dar gracias a Dios, y perdi la uista del ojo derecho, que era el que mas me seruia. Por tiempo de 9 meses siempre me corrompia a la hora que me dio el mal; y despues, gracias al Señor, he quedado bueno de salud, pero sin mi ojo derecho. Aqui es menester declararme hun poco. La primera phantasma tengo por cierto lo hizo mi maldita suegra por darme la muerte, por cumplir su burdel y augmentar su infierno,

pero la segunda tengo por cierto fuè aquel mi mal Capitan, que lo que ha estudiado en Salamanca, todo lo emplea en maldades. Esto lo digo, porque tenia la casa iunto a la propria donde yo me casè, y ya noches antes me hauia hablado para saber mi pensamiento si yo informaua al Virrey. Pero yo no le informè, y el demonio, como mi enemigo, le engañò para que me diesse la muerte, y Dios me defendiò. Y seguido este effecto, luego tomò casa a otra parte lexos. Y un dia, en Santiago, despues de la predica, oyendo yo missa debaxo el pulpito, ohy y ui que me mostrò a otro que deuia de ser otro tal maestro como èl y le dixo : « Veislo aqui. » Y el otro me mirò y dixo : « No puede ser, o por què modo ? » Y luego hablaron mas baxo, que yo no los pude entender, y cierto que estube para dar bozes y dezir : « O ! los herejes, que estan delante de Dios y tratan heregias ! », pero por no escandalizar la jglesia, callè. Otra uez, el mal hombre de mi suegro me dixo : « Bien le quiere mal el Capitan » ; y yo le respondi : « Por ser otro tal como uos. » Pero Dios es mui justo, que promette tomar la uengança y lo haze, y aun lo haze en este mundo. Y creo este mal hombre, por estas maldades y otras tales le han de quemar, pues siempre es obstinado y se fia de Demonios, y cierto es mala bestia. Que Dios se apiade del, pues le comprò con su sagrada sangre; pero de quien se quexarà, pues es suya la culpa ?

8. Tornando a mis suegros, digo que uiendome affligido de lagrimas en algunas oraciones, una mañana sali mui desconsolado y me fui a la guardia, y quedò mi muger llorando, por uerme ir ansi desconsolado. Y quando bolui, me dixo que su madre entrò baylando y cantando en mi camara, y la riñò porque lloraua. Y mi desconsuelo era tanto por uerme perdido el mejor ojo, que creo Dios me tenia las manos a que no me uengase.

9. Estando hun dia muy afligido a la mesa por uerme sin dineros ni remedio para mudar casa, mi suegra creyendo yo no lo uia, hazia señas a su hija Mariana y se hazia burla de mi. Yo re-

bentaua en uer que si ponia las manos, mi muger quedaua perdida.

10. Hun domingo, uiniendo de missa mi muger y yo, uimos que ellos salian a oylla; y como nos uiò, hizo subir a su hija Mariana arriba. Y como estuuo arriba, me dixo en presencia de mi muger : « Señor Passamonte, Vuestra merced por amor de Dios se uaya de esta casa, porque mi madre le entosiga en la comida y en la beuida. »

11. Que una fiesta, uiniendo yo de confessar y comulgar, hallè gran quistion en casa, y hauiendoles yo puesto en paz, despues de comer perguntè a su hija Mariana por què auia sido, y me dixo que èl hauia hallado un papel de uidrio molido,que por eso reñian. Y yo perguntè si su madre tenia suliman en casa, y me dixo que tenia una garrafa dentro en el arca.

12. Que uiendome yo muy angustiado y con solas 3 horas de sueño, y en el poco sueño perseguido de preguntas, despertandome una uez, ohi que mi suegra contaua a su marido lo que yo hauia respondido durmiendo, y era que el dinero que me quedasse de la paga, lo queria dar a guardar fuera, uiendo la poca lealtad suya.

13. Que hauiendo sido hurtado el dia de mi boda hun anillo de oro que trahia my muger emprestado, dixo su hija Mariana que su madre hauia hecho hazer el çedaço, y despues pareciò el anillo, porque mi muger hizo dezir una missa a Sancto Antonio y se supo lo tenia su madre.

14. Que estando yo una noche rezando al candil unas oraciones y letanias de Nuestra Señora en su aposento, estando ella en la cama con huna hijuela suya pequeña, ui que soplaua a la niña dentro la oreja y no sè què palabras dezia de secreto.

15. Que hun dia la niña se quexò a su padre, diziendo : « Señor, no sè què me camina por el pecho y por el lado, que me haze mal », y el padre se alterò y dixo : « Què serà, hija ? » Respondiò la madre de la cozina riñiendola y dixo que no era ninguna cosa.

16. Que estando el padre, despues de cena, tratando de hun

cierto casamento que le salia a la niña, la madre respondiò y dixo : « Dime el nombre y la casa, que antes de mañana te sabrè dezir lo que es. »

17. Que estando mi muger afligida por uerme malo, le dixo : « Hija mia, maridos siempre se hallan, mas madre y hermanas no se hallan », y su uoluntad en tener burdel cumplido con las dos hijas; y por ser yo hombre honrrado y de honrra, no me podia uer.

18. Que otra uez le dixo a mi muger : « Dexalo morir, este uellacon, que yo te buscarè un capitan que te tendrà por amiga; no tengas pena. » Y esto lo sabia Pietro Antonio de Sayas, y otras cosas, por dicho de mi muger.

19. Que otra uez, riniendo con su marido y hauiendoles yo puesto en paz (y èl siempre se cubria de mi a la sombra del assador), saliendose èl fuera, le dixo : « No te curar, que yo te harè morir seco, sin que te puedas ayudar. »

20. Que uiendome en tanta angustia, me abandonè por muerto, no pudiendolo remediar, por no perder a mi muger, y ella con la otra su hija detras del pauellon se hazian burla de mi, pero Dios la hizo dellas, pues no mori.

21. Que uiniendome a uer hun letrado amigo mio que sabia mis trabajos y estaua a la guardia, ella con mil embustes de palabras no queria que subiesse. Y haziendole yo subir, èl se me allegò a la cama y me protestò lo mejor que pudo en que yo me esforçasse y luego buscasse casa y saliesse de alli, a pena de condenarme. Yo, otro dia, lo mejor que pude me lleuantè y busquè casa; y quiriendome yo salir, marido y muger me lo impidieron, diziendo que mi muger estaua uirgen. Miren quan ciertos estauan en sus uellaquerias! y yo me fui a Pedro Antonio de Sayas, Doctor de leyes y maestro de Sancto Eligio (que hauia tomado a mi muger en lugar de hija) y le di parte, y èl me hizo lleuar mi muger allà y se informò della muchas cosas que aqui estan escriptas, y assi mudamos casa a su pesar. Y lo que padezco lo sabe mi Dios, pero siempre me defendiò y defenderà de malas animas.

22. Si les perguntan què motiuo han tenido a tanta maldad, a esto respondo yo que me casè [con] su hija solo informado de su uirtud del presidente Vicencio de Franchis ; y de ciento y cinquenta ducados que le dieron de limosna para hazer una cama y uestirse, hauiendolos yo fiado, se quedaron con mas de la mytad, y mas dandole yo 6 ducados para la comida y pagalles la mytad del alquiler de la casa. Este es el motiuo que yo les he dado, y el ser defensor de la honrra de Dios y mia y de mi muger a su pesar.

23. Y mas a la despedida me deshonrraron a mi muger con hun falso testimonio, diziendo hazia el amor por la uentana, que por esto se iua de su casa, lo que ellos tenian de costumbre, y mas que callo por agora (porque yo lo he uisto), hasta que sus desuergüenças me den occasion a escriuirlo ; y ya es tiempo.

24. Que me dixo mi muger que èl dixo a ella : « Hija, di tu que no lo quieres, que yo te casarè con un capitan amigo mio, y le cerraremos la puerta », como si el matrimonio que yo hauia hecho solenne en Sancto Eligio no fuera matrimonio, y seria el capitan el que deseaua la madre.

25. Que el primer hijo que tuue dixeron que no era mi hijo y que yo hauia hecho empreñar a mi muger por encubrir el impotente. Y el niño fuè muerto de malas animas, gracias a Nuestro Señor, y otro que tengo de dos años han dicho tanbien que yo hauia hecho empreñar a mi muger de otra persona. Y esto dixo el marido de la mala a Juan Nieto de Figueroa, y en la semana sancta, y su mala muger, en Santiago señoras de Castil Nuovo le oyeron dezir lo mesmo; y agora que està mi muger preñada, no sè de quien diràn.

26. Yo confiesso en juramento como este mal hombre, estando en Tunes cinco mil y mas soldados de guarnicion (y se llama Martin Trigueros) y el Capitan Don Diego de Osorio, que era su capitan, se casò alli solemnemente, y este mal hombre se casò alli tambien con Anna de Rojas. Y Ana de Rojas es biua y dizen està en Puerto de Hercules, y èl ha 12 y mas años que està casado

con esta segunda muger, biuiendo la primera, y dize por su boca que cierto Obispo le dispensò. Miren còmo puede ser.

27. Que la hija Mariana que tienen en casa han hecho muchos burdeles con ella, porque estando en los gardones en casa de Isabel Palmier, hauian hecho concierto por no sè què summa de dineros y fuè hun gran ruydo en aquel uarrio, porque los galanes sin el dinero quisieron hazer el hecho.

28. Que su hija Mariana anduuo algunos dias de uenta en uenta perdida, y se quiso recoger en mi casa y mi muger no osò por temor mio, y la recogiò una uezina mia que se llama Anna Sabia y su marido Bartholomè, alli en el monte en las casas de Figueroa, donde contò que sus padres se lo hazian hazer y no se lo guardauan y que todo se lo comian y que no osaua boluer a casa, porque la alcagüeta no hauia buelto antes del dia. Y andandola ellos buscando, la hallaron alli y se la lleuaron a su casa.

29. Que fueron a pedir al Conde de Lemos, que estè en gloria, diziendo que Don Juan de Figueroa le hauia quitado el uirgo a su hija, que su Excellencia mandasse se casasse con ella. Y el Virrei, informado de la uerdad, los quiso castigar, y por ruegos lo dexò de hazer por ser Hespañoles. Y esto lo sabe el Secretario Lezcano.

30. Que tentaron casamiento con dicha Mariana con un Griego que tenia 6 escudos muertos y auia no sè què dias que el Griego dormia en casa en la Calle de las Campanas, y hechas las 3 amonestaciones en Sancta Anna, estando que querian comer, subiò hun enamorado por la escalera y abrasò y besò la esposa y se sentò en una silla, y estando hun poco, se fuè. Despues de ido, preguntò el Griego a la madre, si le era hermano o pariente. Ella dixo que no, y el Griego alborotado se saliò de casa y hizo romper los capitulos que los tenia hun notario, cerca de palacio, que se llama Juan Dominico.

31. Despues de deshecho el casamiento, pariò la señora desposada, y hauiendo ellos echado fama que estaua preñada de Don Juan de Figueroa, pariò huna hija de hun Doctor de Leyes, y

le lleuauan la señora en su casa muchas uezes y dormia con èl y la boluian secretamente en casa de sus padres; y esto se sabe cierto y se puede prouar.

32. Que este letrado procediò como cauallero y casò la moça honrradamente, prometiendo fauorecer al marido, como creo lo hiziera. Pero hizieron un herror, que fuè casalla por uirgen; y dizen que los paños de la sangre por ponellos entre las piernas, se hallaron a la mañana en la cabecera de la cama, por hauerseles oluidado. Pero la tramera de la madre ganò de tretas, que fuè dar bozes y dezir que el yerno era bujarron y que auia intentado el peccado nefando con su hija, y la hija confirmolo como hija de tal madre. De manera que todo el barrio lo sintiò y accudiò a las bozes.

33. Que por hazer su maldad uerdadera, diò memorial al señor Conde de Lemos, accusando al yerno por bujarron ; y el letrado a quien fuè remittido el memorial no le quiso dar audiencia como a persona tal. Dieron orden al Capuano su yerno se lleuasse su muger a Capua, y la lleuò. Y siendo llamado de Napoles el doctor que en ella hauia hauido la hija a no sè què negocios de Roma, no pudo assistir a los acuerdos; y en este medio la buena de la madre le hizo en creyente al moço por cartas, que le tenia buscado un cargo muy bueno, que biniesse con su muger a Napoles. El se lo creyò y uino, y estaua en su casa con ellos.

34. El Demonio, que gusta de embustes y de engaños a todos los que del confian y creen, deuiò de ordenar que el moço uiniesse a saber todas sus uellaquerias y lo que comigo hauian hecho, y se hallò burlado y sin officio, aunque yo siempre los alarguè de mi casa como el fuego, menazando a mi muger la echaria por la uentana, si yo sabia que entrauan en mi casa. Dixo la niña pequeña que estaua con ellos que la moça se puso a la uentana y el marido le dixo que se quitasse de alli; y replicando ella, el demonio encendiò el fuego, y que metiò mano a la espada y le diò no sè què heridas y la dexò por muerta, y diziendo : « Requiescat in pace », se huyò, y los padres no estauan en casa, que

de esta calle de las Campanas hauian ido a mirar a otro barrio otra casa a do se querian mudar.

35. Quanto hauian ganado y enbustido, todo se acabò con las heridas y gasto, y fuè Dios seruido no haya muerto por dalles lugar a enmienda, pero sicut erat. Vinieron los padres de fuera y hallaron el buen recaudo; començaron a dar bozes que el traydor, por no hauelle querido dar todo el dote, por eso la hauia muerto; hauia en la calle dos mil animas y la calle llena. Sanò la señora con discurso de tiempo, pero quedò manca de una pierna, y tan galana y mas que primero. Supo con una silleta uisitar juezes y letrados, y prendieron al marido, y dizen lo han hechado por 6 o ocho años en galeras; y si la matara, no hubiera sido nada y cessauan muchos males.

36. Quando yo estaua en su casa, la hija Mariana y la madre estauan hablando en la cozina, y la hija diò una boz diziendo: « Madre, dexemoslo estar a este, que no haremos nada con èl. »

37. Que dixo el mal hombre en hun corrillo (y hai testigos), que yo hauia sobornado con dineros al confessor (que era el maestro de nouicios de Sancto Spiritus y agora es prior de Santo Domingo de Soma) para que induxiesse a mi muger y no dixesse que yo era impotente.

38. Que diziendo Juan Nieto de Figueroa: «Martin Trigueros, uos haueis sido mi camarada en la batalla naual y haueis sido buen soldado : porquè no castigais uuestra hijastra Mariana, que no se diga lo que se dize ? » Y respondiò : « O señor, los enamorados de palacio me han amenazado: como quereis que lo haga ? » y esto lo sabe la muger de Figueroa, si bien èl es muerto.

39. Que estando yo en su casa, hun dia despues de comer, la buena de su muger principiò a dezir que porquè hulana y citana auian de ser mas ricas que ella, y començò a menazar a Dios que hauia de hazer y acontecer contra el señor. Y esto dezia llorando y con los ojos encarniçados, y yo le respondi . « Señora, no tiene uergüença de dezir esto ? No sabe que nuestro Señor es

mui justo y da a cada uno lo que le es necessario? Si Vuestra merced iuzga a todos siendo pobre, siendo rica què hiziera y què soberuia tubiera? » Y assi me alcè de la tabla enojado.

40. Que estando yo en su casa, no solo estos malos y peruersos me buscaron la muerte del cuerpo, por perder y uender a mi muger como tienen la otra perdida y uendida, digo su hija Mariana, pero la muerte del animo. Muchas desuergüenças podria contar, pero es uergüença ponellas con la pluma y una sola dirè. Era por los ultimos de Agosto, y acabando de comer me reposaua hun poco, y como me reposaua, me ponia a dezir el officio de Nuestra Señora. Y una uez estando durmiendo, èl me despertò a prisa y me dixo : « Señor Passamonte, Vuestra merced se uaya, que queremos ir fuera. » O! Dios nos libre de traydores! Yo lo ui con su capa puesta y su muger con el manto, y no sea tal el fin de sus dias como su concierto. Yo, mui enojado, respondi : « Señor Trigueros, quando su casa toda fuera oro, no estaua segura, estando yo en ella? Yo he dexado mi posada y los tengo por padres. Donde tengo de ir con este sol? » Y su muger respondiò : « No te dixe yo que lo dexasses estar? Vamonos. » Y assi se fueron, y yo me sentè a dezir el officio de la Madre de Dios. Lo que su hija Mariana intentò y su falsa intencion de ellos, lo sabe Dios y le doi immortales gracias porque me librò de ella y dellos sin ser uirtud mia. Otras maldades podria contar despues de hauer sacado mi muger del monasterio, pero mejor es callallas por ser deshonestas.

41. Quando su hija Mariana anduuo perdida y ellos hauian pedido por justicia al Conde de Lemos el virgo de su hija, imputandolo con falsedad a Don Juan de Figueroa, yo entonces acudi por su remedio y fui al Virrey y le dixe : « Illustrissimo y excellentissimo Señor, hame tocado por lo que Dios ha sido seruido que aquella moçuela (por quien a Vuestra Excellencia han pedido el virgo por don Juan de Figueroa) sea hermana de mi muger, puesto que a mi muger la señora Duquesa de Osuna la puso en el monasterio de Sancto Eligio con otra hermanilla

suya que alli està. Lo que pido de merced a Vuestra Excellencia es que, pues los dias passados mandò de poder àbsoluto arrebatar la hija de Benauides y ponella en el monasterio de las Arrepentidas por otra tal cosa como el de esta moçuela, que se use del proprio poder y se ponga esta, pues es hija de honrrado padre. » Y por la honrra de nuestra nacion y por ser hermana de mi muger, que yo lo recibiria en gracia particular de su Excellencia, pues ya era informado dello, y que yo le informaua de uerdad se condenauan con ella y condenauan a muchos. Huuo muchas demandas y respuestas y dos uezes me hizo llamar el Virrey, y quando yo me salia por la sala y en aquella audiencia publica, me escriuiò mi nombre y sobrenombre y donde era, en el libro de su memoria que trahia en sus calças. Fuè Dios seruido que cayò malo y se muriò, que para gente tan maliciosa como hay en estos Reynos no conuendria Virrey de tan buenas entrañas Dioseme el billete, pero fuè con exploracion de uoluntad, y yo no lo queria lleuar, y dixome el secretario Chauez que tenia miedo. Lo que yo le respondi, èl lo sabe, y tambien me dixeron que picaua en la sarten. Yo lleuè el uillete al Auditor general, y arrebataron la moça en una silleta y la lleuaron a explorar la uoluntad, y no hubo menester maestro, que dixo que quien dixesse que era puta, mentia, y que para ser monja, monasterios auia en Napoles mui honrrados, que no queria entrar en monasterios de putas. Y ansi la boluieron en casa de su madre y han seguido tantos daños sin los que se seguiran. Y el mal hombre diò memorial que yo le quitaua su honrra; èl sabe lo que le respondieron. Esto hize yo por ellos, quando los pudiera destruir por justicia; a quien lo estoruò, se lo demande Dios.

42. Que su hija Mariana dixo a Don Juan de Figueroa y a otras personas con quien se hauia rebuelto, que su madre me hauia entosigado con uidrio molido y soliman en la beuida y comida. Y tambien me dixo Juan Nieto de Figueroa y su muger que a ella propria se lo hauia dicho la Mariana.

43. Que el mal hombre dixo que yo era frayle y que lo pro-

uaria; y esto y el hauer dicho yo sobornè al confessor con dineros, bastaria a echallo en una galera.

44. Que la mala muger hizo un caso, estando yo en casa suya, que solo el Demonio lo pudiera hazer: y fuè que hun dia tomò su manto y su hijuela pequeña por la mano y se saliò de casa. Mi muger principiò a llorar y a dezirme : « Señor, a Sancto Eligio ciertamente, a dezir mal de mi a la abadesa » Yo acallè a mi muger y le dixe : « No tengas pena, que mas ualdrà mi palabra que la suya »; y me puse a dezir el officio de Nuestra Señora, y estandolo diziendo, no sè si fuè angel malo, si bueno, que me dixo al oydo : « Agora te deshonrra por las yglesias ». Yo tube por tentacion aquel dicho, y me sali de mi camara y me fui a otra uentana y alli me fuè dicho otra uez : « Tu no me quieres creer, pues lo ueràs. » Yo no hize caso y lo tuue por tentacion, y acabè de dezir el officio de Nuestra Señora. A la tarde tornò mi muger a la niña apartadamente comigo, y le perguntò donde hauia ido la señora madre ? La muchacha dixo : « A la tal jglesia en tal parte y a la tal en tal parte »; y ninguna era Sancto Eligio. Mi muger entonces quedò contenta, y las iglesias donde hauia ido son de una mesma religion y donde yo tenia mis confessores, y en uerdad que el uno en Roma me lo hauian aduertido por mi confessor, y como yo estaua en tanta necessidad de consejo y peligro de uida, accudi a mi confessor y a la jglesia mas cerca, y dixe al portero: « Llameme al padre tal »; y el portero me dixo no estaua en casa. « Pues llameme otro confessor qualquiera. » Dixome : « No hay ninguno »; y diome con la puerta en la cara, y yo quedè espantado. Fui a la otra iglesia, donde estaua el que me hauian señalado en Roma, aunque estaua lexos, y me succediò lo proprio. Entonçes crey lo que se me hauia dicho quando dezia el officio de Nuestra Señora, y de uerdad que no tubieron razon, porque si acaso en los uisajes de mi cara conocieron algo de lo que la maldita hauia informado y hecho con sus uenenos y infernales artes, oyeranme y miraran las potencias de mi anima; y cierto aunque indigno no podia dezir lo del Apostol San Pablo :

« Cum infirmor, tunc potens sum. » Di gracias a mi Dios y accudi a la jglesia de Sancto Spiritus, religion de sancto Domingo, a do tenia mi otro confessor, y frequentè mis sacramentos, que son el remedio de Catholicos, y tomè consejo. Miren si hay traycion que se pueda igualar a esta : procurar de quitar la uida del cuerpo y del anima!

45. Tanto que passò lo que en estos 44 articulos he escripto, han passado 3 años y mas meses. Y este año de ciento y tres, a ruego de algunos amigos y porfia de mi muger, que me dezian que pues yo no les tenia odio, porquè no les trataua y hablaua? y el dia de la sanctissima Trinidad, ohi uisperas en el monasterio de la Trinidad, y comimos en una capilla mi muger y ellos y yo, y con desseo yo de saber sus uidas. Durò la amystad dos meses, porque ellos se hauian retirado a la calle de los 3 Reyes, donde agora biuen, y me dezian que biuian bien. Digo mi culpa que yo merecia mil muertes por hauerme fiado de Judas otra uez. Dos uezes me acompañè con ellos en una carroça y otra en una feluga, haziendome creer que el Doctor que hauia hauido la hija en la dama embiaua la faluga y la merienda, y descubri 3 enamorados con harta uergüença mia.

46. La madre y la hija fueron a Anagno a que la hija tomasse las estufas, por si sanase de la pierna manca, y yo hauia de ir con una carroça por ellas; y ellas embiaron a dezir que no fuesse la carroça por otros tres dias. Y yo aquel dia no sè de què tirado, di comigo en Anagno al hilo de medio dia, que se asauan los paxaros, y hallè la dama con hun enamorado en la cama y la madre assentada en el proprio aposento. Miren que maldad! y el buen esnarigado haze muestras de no consentir, por temor del Virrey y no de Dios.

47. Considerando el grande yerro que yo hauia hecho en tornar a su amistad, no osaua romper por temor no me fuesse muerto estotro niño como el primero. Pero al fin me determinè, o biua o muera, si Dios no le quiere guardar, y con cierta occasion aporreè a mi muger, y a la coxa que estaua en mi casa le quise

romper la otra pierna y la echè en malhora. Y cierto se creyò hazer sus mangas en mi casa, pero yo acabara el resto, si tal atreuimiento osaran.

48. Yo comi en su casa dellos entre esta amystad algunas uezes, pero con grandissima sospecha, estando alerta por la esperiencia si conoceria en mi cuerpo las señales de algun mal malo o de ueneno; y cierto que son peruersissimos, que luego que rompi con ellos, me ui perdido el sueño y gran gana de uomitar, y no poder comer, y otras malas señales que son uerdaderas. Y de la mitad de Agosto hasta los ultimos, no diera por la seguridad de mi uida hun real. Y con frequentar los sacramentos espeso y algunas oraciones, estoi bueno, gracias a Nuestro Señor, que yo merecia la muerte. Y el mal hombre en la jglesia de Sancto Spiritus debaxo el pulpito me menazò que mi niño me podria ser muerto y yo perder el otro ojo; y yo le jurè informar a su Excellencia y èl fuè luego a Melchior Mexia de Figueroa y a otros señores me tomassen la mano.

49. Acuerdome que la segunda romeria que yo hize con mi muger y ellos, fuè ir a Nuestra Señora del Arco para confessar y comulgar. Y llegados, yo dixe queria ir a buscar un confessor, y ellos se pusieron a reñir que no se podia confessar ni comulgar, que hauiamos uenido a holgarnos. Yo consenti, y comimos en la carroça, que no quisieron que tomassemos una camara. Alli con señas hizo la putilla burdel a ciertos señores, y si mi muger no se hallara comigo, o yo matara a Trigueros o èl a mi. Miren que traydores!

50. Loose la traydora de mi suegra que si ella podia hauer hun pañuelo de la Abbadesa de Santo Eligio, que ella la haria tornar loca; y tengo por cierto que por esso me quitò a mi una camisa que me auia hecho (que no ualia 7 reales) para sus encantos. Pero Dios me guarde de ueneno, que lo mas no lo estimo en nada.

Todo lo que està aqui escripto en estos 50 articulos es uerdad; y si las hijas quieren jurar uerdad, està prouado. Y el Secretario Lezcano y su muger saben parte y la muger de Juan Geronimo

Salinas y el Capitan Aledo y su muger y el Abbadesa de Sancto Eligio y otras monjas de alli, y la muger de Pietro Antonio de Sayas, que su marido, que estè en gloria, tuuo a mi muger por hija, y era maestro de Sancto Eligio; y Doña Anna de Liñon sabe mucha parte, y hun letrado amigo mio, que se llama Domingo Machado, y hun auentajado, que se llama Alonso Garfia, y si el presidente Vicencio de Franchis fuera biuo, èl lo hubiera remediado.

Todo lo que contra ellos està escripto se reduze a 4 cabos por donde merecen harto castigo; conuiene a saber : 1. que Trigueros es casado segunda uez, biuiendo la primera muger. 2. que uenden la hija y comen de su pecado. 3. que me han lleuantado y lleuantan muchos falsos testimonios y offendidome notablemente en mi honrra y procurado deuorcio entre mi y mi muger para uendella como a la otra. 4. que con hechizos y uenenos me han procurado y procuran matar a mi y a mis hijos muchas uezes. Yo no pido justicia sino misericordia, y es que pues biuen tan mal y buscan de perder a tantos, y seran causa que yo haga algun homicidio (porque con malos consejos amonestan a mi muger que antes haga por su madre que por mi) y mi casa y hijos se perderan : que le mandassen al mal Trigueros se fuesse con toda su casa a un presidio de Puglia y alli se le pague su intretenimiento, que por uentura allà no tendran la commodidad que hay en este abysso de Napoles. Y es seruicio de Dios, pues yo biuo bien y soi conocido y sustento honrra, sea fauorecido, pues los muchos y honrrosos seruicios y trabajos en seruicio de mi Rey lo merecen, y certifico se harà gran seruicio a Dios y se escusaran muchos daños.

Capitulo 53.

En el capitulo 52 estan entendidos estos 50 articulos de maldades para que por ellos se uea el grandissimo mal y daño que procede de tratar con los malos Spiritus, pues por las cosas que mis suegros han hecho contra mi se ue uan guiados por ellos. Y digo

otra uez y torno a dezir que reniego del Demonio y de todas sus obras y de quanto en ellos hay, porque no hay nada bueno, y todo lo bueno es para engañar y tramar lo malo, que si de Dios recibieron el saber con tanta abundancia, perdida la gracia, todo su saber es descomulgado y para mal. Y mas digo que diziendo uerdades mienten y engañan con su saber tan falso, y llamolo falso, pues no pueden merecer por èl; y si algunos sabios y sabios prudentes han descubierto muchos secretos admirables, han sido para engañar en lo general, como se uee claramente, que con pocos y peruersos sabios han tirado quasi el mundo tras si como por hun Sergio, el Alcoran de Mahoma, y un Martin Luthero, y hun cardenal Volseo, y otros semejantes, que qualquiera de ellos ha hecho mas mal que todo el prouecho que de ellos puede hauer, que tengo por cierto es ninguno. Dios, por quien èl es, haga entender esta uerdad assi como yo lo tengo experimentado. Y tengo por cierto que ninguna industria humana hubiera bastado a tales maldades si no ubiera consejos de malos spiritus. Y podrà dezir Nuestro Dios y Redemptor : « Sicut credidistis fiat uobis. » Y para prouar que diziendo uerdades mienten, contarè hun caso uerdadero. Estas malas animas y descomulgadas bruxas, con dezir que no se les puede prouar y por no hauer podido triumphar de mi, les tomaua el Demonio por saber como me defendia. Y una noche miraua yo en vision durmiendo (en casa de aquella buena que matò su marido) estar al derredor de mi cama muchas de la cofadria de Sathanas, y las miraua y conocia algunas. Morian por saber como me defendia y libraua y yo no respondia nada, pero ui que a la cabeça de mi cama se alçò la hostia y el calix. Hecha esta demonstracion, que no ui quien lo hazia, ellas todas a una querian asirme y dezian : « O el traydor, que es frayle! », pero no me podian tocar, no sè quien me defendiesse. Ellas desaparecieron y yo me despertè, admirado de la uision mas que de otra cosa, y considerè en mi que la uirtud de los diuinos sacramentos de la Penitencia y Eucharistia me defendian. Pero ellas entendieron

que yo era frayle, y assi se dezia despues por la ciudad. Ven aqui como el Demonio, diziendo y haziendo demostraciones uerdaderas, miente y engaña. Y assi digo que es necessario que su Sanctidad y el Senado Apostholico a publico pregon y boz de trompetas echen hun uando que diga : « Vistos los daños que entre Catholicos se siguen por tener y tratar y oyr a angeles malos, damos por descomulgados a quien tal tubiere o oyere o tratare ». Y priuandole de las armas a los phreneticos, no se mataran con ellas ni seguiran tantos daños como siguen, y los que querran ser malos y hazello, siendole prohibido por la yglesia de Dios, serà mui buen defensor y protector y no dirà : « Sicut credidistis fiat uobis » en estos effectos.

Capitulo 54.

Dirà algun especulatiuo y mejor sophistico : « Quien le mete a este soldado necio sin estudio en estas disputas, pues la Iglesia de Dios tiene tantos Doctores para defender sus causas ? » A esso respondo que el hauer derramado mas sangre que algunos en seruicio de mi Dios, como se ue por lo escripto atras, y hauer predicado con su diuino fauor su sancta fe en tierra de enemigos de la fe y compadecerme de los que mi Dios ha redemido. Tambien dirà : « No le era mejor a este soldado hauer hecho una memoria de sus peccados de la propria edad que ha començado a escriuir sus trabajos y hazer una confession general de ellos que le importara mas ? » A esso respondo que ya lo he hecho dos uezes, una en Hespaña, quando uine de Turquia, con un padre que se llamaua Contreras, de la orden de Sancto Domingo en Calatayud, y otra he hecho en Napoles a la persecucion de mis suegros, que esperando que biniesse el año sancto me entretenia que uiniesse a Napoles ; y no uiniendo, hize la confession general con fray-Ambrosio Palomba, que agora es Prior de Somma, de la religion de Sancto Domingo, porque crey cierto morir de los uenenos de mis suegros, si Dios no obrara con su diuino fauor. Y para que se uea que en soldados como yo tiene Dios algun buen

estilo por su gracia, quiero contar mi uida spiritual como he contado mis muchos trabajos. Vna aguela que yo tube era muger de mucha oracion, y a mi me queria mucho mas que a mis hermanos y me hazia muchos regalos, porque me preciaua de estar de rodillas mas que mis hermanos; y por su memoria digo aun una oracion en romançe que ella me enseñò que comiença : « O muy benigno y soberano Rey y Señor, &c. » Quedè güerfano de 10 años o por ahi. Siendo de edad de 13 años, me truxo mi hermano de Soria en Calatayud para estudiar la gramatica; entonces me escriui cofadre de la madre de Dios del Rosario bendito, y loada sea para siempre jamas. Lunes y martes y miercoles lo offrecia por mi, juebes por mi padre y madre y parientes, uiernes por las animas de Purgatorio, sabado por todos los que estan en peccado mortal, y domingo por el uniuerso estado de la Iglesia. Y cada primer domingo de mes, confessar y comulgar, pudiendo. Y en esta costumbre y otras oraciones fui esclauo de Turcos, y alli no se perdio la buena costumbre, antes se aumentò, gracias a Dios, que algunas uezes remando rezaua mi rosario con los dedos en el bogauante, y a son de algunos palos perdia la cuenta. Venido de Turquia, hallè las indulgencias Philippinas en la compañia de Iesus, y un padre (que se llama el padre Martin, en Calatayud) me dio una medalla y el buleto, y yo lo tengo en mucha ueneracion y procuro ganar todo lo que està escripto al buleto, y accomodo alli mis deuociones con las del rosario sancto desta manera : a media noche, o antes o despues, quando despierto, diziendo 30 Aue Marias y dos Credos y una Salue y 33 uezes el nombre de Iesus, gano los 3 capitulos primeros como alli estan escriptos, y bendiziendo la camara y mis hijicos con algunas oraciones, y me torno a dormir. Y a la mañana, quando se toca la oracion, si estoi despierto o quando lo estoi, digo el Miserere, y dicho, me principio a uestir, y luego me persigno y santiguo 3 uezes por tener la mano a buen uso y no hazer como algunos, que parece repiquete de broquel quando se hazen el señal de la Cruz, y cruzo los braços y digo : « Benedicta sit sancta

& indiuidua Trinitas, nunc & semper & per infinita sæculorum sæcula. Amen. Y digo luego : Aperi, Domine, os meum ad benedicendum, laudandum & glorificandum nomen tuum. Munda cor meum ab cibus uanis, peruersis & alienis cogitationibus. Illumina affectum ut deuote & attente & sine intermissione omnes diuinas orationes peragere ualeam ante conspectum diuinæ Maiestatis tuæ et exaudiri merear per Christum dominum nostrum. Amen. Otra : Iesus, Maria. Fluens stilla de mamilla Beatæ Mariæ semper Virginis, in nobis expellat omnem malum ardorem libidinis & a nobis expellat omnem terrorem formidinis omnesque inimici uisibilis & inuisibilis reprimat uires & insidias. Amen. Y luego digo aquel psalmo : Deus in adiutorium meum intende, Domine ad adiuuandum me festina &c, que està escripto despues de las letanias de los 7 psalmos. Dicho este psalmo, digo las oraciones con que me apercebi quando ohi la boz que me dixo : « Ora contra eas » : la primera, que es la que canta la jglesia los domingos : Visita, quæsimus, Domine, habitationes istas, y haziendo cruzes; y despues digo : O bone Iesus, sis mihi, Iesus, lancea, crux, clavi; miseros a crimine lauit titulus triumphalis, liberat nos ab omnibus malis, Iesu fili Daniel, miserere mei, Iesus, Iesus, Iesus. Omnia tibi possibilia sunt, Domine Deus meus, non propter mea merito sed propter magnam tuam misericordiam. Amen. Otra : Pax domini nostri Iesu Christi & uirtus passionis eius et integritas beatissimæ Virginis Mariæ et benedictio omnium Sanctorum et custodia omnium angelorum nec non suffragia electorum Dei omnium et titulus Domini nostri Iesu Christi Iesus Nazarenus Rex Iudeorum sit triumphalis hodie et quotidie inter me et omnes inimicos meos uisibiles & inuisibiles et contra omnia pericula tam corporis quam animæ meæ. Amen. Otra : In nomine Iesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium & infernorum. Admittiendo el sentido principal, le doi este : cœlestium : por influencia de estrellas ; terrestrium : de todas cosas causadas en la tierra; infernorum : aunque sea con artes de Demonios, que todo se postre, se

aniquile y deshaga a este sacratissimo nombre. Y estas palabras del Apostol es lo que mas uso haziendo cruzes en todos lugares de mi cuerpo y en particular al coraçon. Y luego una protesta a mi Redemptor soberano que dize : Saluator noster Iesu Christe, per triginta & tres annos & menses 3 quos fuiste in hac uita miserabili et per prœtium apretiati quem aprouauerunt filij Israel exaudi, Domine, preces meas. O Virgo fœlicissima, ostende ad filium tuum pectus & ubera et ipse filius ad patrem manus & pedes & lateris uulnus. Intercedantque nouem chori angelorum tresque uirginum & martyrorum & confessorum tresque status mundi Virtutum ut dimittantur nobis peccata nostra et impetrentur gratiam ut non reuertamur in ea. Et gratia Spiritus sancti sit nobiscum in omnibus uijs nostris. Et omne malum quod aduersus nos quæsierunt uel quæsituri sunt per maledictas superstitiones & artes diabolicas nihil possint, nihil ualeant, nihil noceant, nihilque præsumptio spiritus habeat. Potius obsecramus te, Saluator mundi, propter agnitionem peccati sui ueniat super eas uel super eos qui quæsierunt uel quærunt uel quæsituri sunt nos interficere & separare a charitate tua sancta & aliquid malum facere. Non quod cupiamus uindictam quia redempti sumus tuo pretiosissimo sanguine, sed ut uideant, agnoscant et doceant quod nihil faciendum sit per similes superstitiones & artes diabolicas. Amen, Iesu. Destas oraciones he uisto milagros palpables, que no tornandose a Dios, uiene sobre quien haze el mal y quien no lo querria creer, pongasse comigo a la prueua y lo uerà como otros lo han uisto y sauian por ello a su pesar. Dichas estas oraciones, digo : Pater de Cœlis, Deus, miserere nobis ; Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis; Spiritus sancte, Deus, miserere nobis. Sancta Maria, ora pro nobis; sancta Dei genitrix, ora pro nobis; sancta Virgo virginum, ora pro nobis; omnes sancti Angeli & archangeli, orate pro nobis; omnes sancti & sanctæ Dei, intercedite pro nobis. » Y : « Vias tuas, Domine, demonstra mihi & semitas tuas aduce me. » Otra : Angele Dei &c. Luego la salutacion angelica con sus 3 Auemarias y aquel

psalmito Laudate Dominum, omnes gentes y el Veni, Creator Spiritus con 3 orationes al Spiritu Sancto. Y luego el Credo : Visita, quæsumus, Domine y Per signum crucis, y una oracion que dize : Domine Iesu Christe, ego quamvis infirmus et miser peccator, firmiter et puro corde et ore ad plenum confiteor sanctam fidem catholicam & omnes articulos eius sicut alma mater Ecclesia prœdicat, docet et tenet. Sed cum multa, Domine, occurrant pericula et uaria tentamenta : si forsitan (quod absit) occasione ipsorum aut in articulo mortis aut alias per alienationem intellectus a sancta fide catholica deuiarem aut alicui peccato consentirem, protestor nunc pro tunc et contra coram tua sanctissima maiestate et gloriosa beata Maria semper uirgine & omnibus sanctis quod in hac sancta fide catholica et in plenitudine feruoris eiusdem fidei in sinu sacrosanctæ Ecclesiæ matris meæ (quæ nolis claudere gremium redeunti ad se) sine consensu alicuius peccati uolo semper uiuere & mori. Amen Iesu. Otra de San Geronimo que dize : O bone Iesu, Verbum patris &c. Luego torno a bendezir la sanctissima Trinidad y digo el Aue maris stella y la Magnificat con una oracion pro salute animæ et corporis, y esto es como un introito al orar. Luego con la mas humildad y deuocion que puedo, digo la confession general y nombro a algunos sanctos de mis deuotos, accusandome algun peccado si lo he comettido despues que me confessè, con proposito de confessallo al Confessor. Luego otra oracion muy deuota que dize : Laus honor et gloria &c. Y luego 3 oraciones a Nuestra Señora que son a su sanctissima madre Maria, y O domina mea, y O Maria Dei genitrix, y otra oracion al angel de la guardia, y otra a San Geronimo, y otra a Sancta Cathalina, y otra a Sancta Lucia, y luego aquella en romance que me mostrò mi agüela de niño, y luego el psalmo : Qui habitat, con su oracion, y luego otro psalmo que dize Ad dominum cum tribularer clamaui, con su oracion, y luego otro psalmo que dize Dominus regit me et nihil mihi deerit, con su oracion, y luego otro psalmo que dize Dominus, illuminatio mea quem timebo, con su oracion, y luego la anti-

phona de uiandantes con el psalmo Benedictus dominus Deus Israel, con 3 oraciones. Y luego hun himno (1) sagrado que dize: O sapientia quæ ex ore altissimi prodiisti &c. Luego unas oraciones que estan a las letanias, hasta la que dize Vre igne, y luego una oracion sagrada que yo he puesto en ella muchas partes de la Sagrada Escriptura que comiença : Deus, propitius esto mihi peccatori & custos mei &c., y luego aquellos uersos de San Bernardo que comiençan O bone Iesu, illumina oculos meos, ne unquam dormiam in morte. Y luego las 7 palabras de la Cruz como las compuso el uenerable Beda, Dicho todo esto, digo 3 paternostres y 3 Aue Marias a honrra de la Sanctissima Trinidad, y luego cinco a las 5 llagas, y luego 7 a las 7 alegrezas o gozos de Nuestra Señora, que hazen el numero de 15, que en este numero està todo nuestro bien : sanctissima Trinidad y 12 Apostoles, nuebe choros de angeles, tres de Virgines y Martyres y Confessores y 3 estados en la yglesia de Dios militante, y quinze mysterios de la Madre de Dios, y antes de entrar al templo de Salomon se cantauan aquellos 15 psalmos por estos mysterios graduales. Yo tengo hechos los dias a hun sancto cada dia por deuoto para offrecer mis oraciones : el lunes a sancta Cathalina, martes a San Geronimo, miercoles a sancta Lucia, juebes a San Leonardo, biernes a San Pedro, sabado a San Pablo, domingo tres : San Juan Baptista y Euangelista y Santiago. Despues que uine de Turquia, he ajuntado otros sanctos con estos : el juebes a San Lorenço, mi paysano, y a Sancto Antonio. Y con todos he ajuntado al beatissimo San Ioseph, esposo de la Madre de Dios, y al humilissimo San Francisco de Paula y a Sancto Domingo y mi Sant Geronimo. Dichos los 3 paternostres y Auemarias, digo al offrecellos, començando del sancto que corre el dia : O uirgen y martyr Sancta Catherina, o beatissimo San Ioseph, o San Francisco de Paula, confessor humilissimo, o Sancto Domin-

(1) *en marge* : antiphona.

go, Doctor (1) sanctissimo y beato Geronimo: offreced estos 3 paternostres y 3 aue marias, quos non ut debui sed ut potui dixi, ad æternam Trinitatis [gloriam] per septem vulnera Domini nostri Iesu Christi, quinque quæ habuit in ara crucis, alias duas in domo Pilati super caput sacratissimum suum & super humeros sanctissimos suos. Et ad sacratissimam Virginem Mariam per septem gaudia & 15 mysteria quæ habuit de sacratissimo filio suo, Domino nostro Iesu Christo. Intercedentesque nouem Chori angelorum, tresque uirginum & martyrum & confessorum, tresque status mundi uirtutum, ut dimmitantur mihi peccata mea et gratiam ut non reuertar in ea. Et gratia Spiritus sancti sit mecum in omnibus uijs meis. Et omne malum quod aduersum me & consortem meam & filios meos quæsierunt, uel quærunt, uel quæsituri sunt per maledictas superstitiones et artes diabolicas morbosque reciprocos & contagiosos & aliquid mortiferi, nihil prosint, nihil ualeant, nihil noceant, nihilque præsumptio spiritus habeat. Potius obsecramus te, Saluator mundi, ueniat super eas uel super eos qui quæsierunt et quærunt uel quæsituri sunt nos interficere et separare a charitate tua sancta & aliquid malum facere, non quod cupiamus uindictam quia redempti sunt prætiossissimo sanguine tuo, sed ut uideant, agnoscant et doceant quod nihil faciendum sit per similes superstitiones et artes diabolicas. Amen, Iesu. Ven aqui, señores, las armas con que yo hago rebentar bruxas y bruxos y demonios; y en una tierra, como me ueyan, dezian luego: « El ciego falso que sabe mas que el diablo », y es mi Dios y Señor por su diuina gracia y èl nos guarde de uenenos. Offrecidos los 3 paternostres y Auemarias, digo una oracion que tengo a las cinco llagas de nuestro Señor, differente cada dia, y digo los cinco paternostres y auemarias y los offresco como los tres. Despues digo la Salue con su oracion y la otra antiphona que corre: Alma Redemptoris mater; o : Aue regina

(1) *en marge* : confessor.

Cœlorum; o, Regina Coeli, lætare, con sus oraciones que corren, y digo la oracion pro salute por mi y por mi muger y hijos, y digo la oracion: Concede nos famulos tuos, por 4 personas que tengo obligacion en Hespaña. Digo una oracion por el estado de la Iglesia, digo otra por el Pontifice, otra por el Rey, otra por la paz, otra por la mitigacion de los hereges, otra por las animas de purgatorio general, otra por los que mueren en captiuerio, otra por mi padre y madre, parientes, amigos, y bienhechores. Despues digo los 7 gozos de la Madre de Dios con su oracion y 7 paternostres y auemarias, y las offresco desta manera: O Virgen y madre de Dios sacratissima y beatissimo Ioseph, estos 7 paternostres y auemarias os sean offrecidos por las 7 alegresas que recebistes de buestro glorioso hijo y por los ruegos y merecimientos de los bien auenturados Sant Juan Euangelista y Santiago, San Geronimo, San Miguel Archangelo y el angel custodio y San Bernardo y Sancto Domingo. Exaudiat me ipsa beata Virgo Maria et ostendat ad filium pectus et ubera et ipse filius ad patrem manus et pedes & lateris uulnus intercedantque nouem chori &c., como lo primero. El sabado y el domingo digo todos los hymnos de Nuestra Señora y otra oracion que comiença Aue Maria, ancilla sanctæ Trinitatis humilissima, muy deuota. Y otra muy deuota al angel custodio con otras oraciones, y luego el euangelio de San Iuan con una oracion que dize: Deus qui nos in tantis periculis constitutos &c. Luego digo: Magna est misericordia tua, Domine Deus meus; in te confido, non erubescam neque irrideant me inimici mei etenim uniuersi, qui sustinent te non confunduntur. Y luego: Sub tuum præsidium confugimus &c. y luego: Nihil dignum in conspectu tuo ego ideo deprecor maiestatem tuam ut, Deus, deleas iniquitatem meam. Y luego: Maria, mater gratiæ &c. y: Domine, non sum dignus ut habites per gratiam sub tectum meum &c. Omnia tibi possibilia sunt, Domine Deus meus; non propter merita mea sed propter magnam tuam misericordiam concede mihi lucem intellectualem et corporalem; y: Opera tua sint, Domine, in me sine me, quia ego nihil possum, nihil ualeo

sine te. Ne derelinquas me, Domine Deus meus, quia omne mandatum optimum et donum perfectum optimum de sursum est. Y aquel psalmo : In te, Domine, speraui, non confundar in æternum con una oracion : Deus qui justificas impium etc. Y una oracion a la sanctissima Trinidad y otra a la Madre de Dios con muchos loores, y esta es la primera parte de oracion que procuro hazer, primero de salir de casa, si puedo, o si no en la iglesia.

Capitulo 55.

Como entro en la iglesia: Introibo in domum etc. A la pila: Per aquam benedictam deleantur nostra delicta, asperges me, Domine &c. Arrodillado delante el sanctissimo Sacramento, persignado y santiguado y bendicha la sanctissima Trinidad, digo la confession general y 3 paternostres y 3 auemarias por mi offrecidos como arriba; y por las indulgencias Philippinas gano indulgencia plenaria y gano otra indulgencia plenaria por las proprias diziendo 7 paternostres y auemarias por el uniuersal estado de la Iglesia; y para esto tengo yo dicho una obsecracion general, que la llamo assi, por no repetillo todo y cansar la memoria. Y es assi primero : Propter pacem et concordiam regibus et principibus Christianis et uictoriam contra inimicos sanctæ matris Ecclesiæ & suos ministros et propter insulas Philippinas et omnes qui uadunt ad conuertendas uel præbent auxilium. Et propter animas quæ sunt in pœnis purgatorij et omnes qui sunt in peccato mortali et propter parientes, amicos, benefactores, inimicosque et malefactores. Pluuiamque nobis tribue congruentem, fructusque terræ dare et conseruare digneris et ab aere decedat malignitas tempestatum & fulgurum, pacem et salutem nostris concede temporibus. Amen. Quando digo los 7 pater nostres y auemarias, digo : Propter obsecrationem generalem, por no repetillo todo. Oygo dos missas, una por mi y otra por mi muger y hijos, y si oygo algunas mas, es por redemir el tiempo que no las ohi en Turquia, que tambien son indulgencias por el buleto.

Rezo 4 rosarios al dia, que solia rezar 15 rosarios, y tanbien era engaño, que no podia tanto la memoria. Destos 4 rosarios uno es por mi con un miserere y 5 paternostres y auemarias por obligacion del uoto de religion, que bendita sea tal absolucion, pues todas las cosas que yo tenia por deuocion me hizo obligacion, como si lo indiuinara. Los otros 8, uno por la obsecracion general con 5 paternostres y auemarias por hun cauallero Veneciano que me hizo mucho bien. Otro por las animas de Purgatorio, dando principio de mi padre y madre etc. con 5 paternostres y auemarias por algunos bienhechores y malhechores, el otro por el Rey muerto y biuo y sus exercitos con un De Profundis por este sueldo que me dan y 5 paternostres y auemarias al glorioso san Pablo que los offrezca como arriba contra omnia genera basiliscorum. Luego otros 5 por don Francisco de Castro y su padre y madre con un Deprofundis por esta plaça residiente que me dieron, con que escusaron 5 muertes, que Dios lo remediò por ellos. Estos 4 rosarios tengo como por obligacion y algunas fiestas principales rezo los 15 rosarios, parte por la obsecracion general y por las animas de purgatorio. Tanbien rezo 15 paternostres y auemarias por otras personas. El contemplar de los rosarios lunes y martes a los gozosos, miercoles, uiernes y sabado a los dolorosos, iuebes y domingo a los gloriosos. Estas deuociones no las rezo todas en una yglesia por no parecer a las gentes hypocrita, pero me uoy a otra yglesia y gano por los 3 y 7, y acabo alli mis oraciones y missas y doi gracias a mi Dios con aquel hymno Iesu, nostra redemptio &c. Quando oigo las missas, considero aquel sacerdote que imita la persona de Iesu Christo con aquellos ornamentos con que fue esguernido y burlado y tormentado. Y siempre que el sacerdote se buelue, hinco los ojos en tierra como indigno de miralle. Considero aquella missa en 3 partes a honrra de aquella indiuidua Trinidad. Leuantome con uelocidad a ohir el Euangelio, porque desde la confession que digo con el sacerdote estoi de rodillas, rezando mis rosarios con la mas atencion que puedo y pareciendome uerguença no estar de ro-

dillas (si hay salud) delante de Dios. La promptitud con que me leuanto al Euangelio es por dar a intender que pondrè mil uidas por èl (como ya el Señor me tiene prouado por su gracia). Hago pausa al rezar y estoi casi sin alentar, si puedo, escuchando, porque el Euangelio es el blanco donde infieren todas las sagradas letras. Al principiallo me persigno y santiguo, acabado me santiguo y torno a rodillar y ato mi hilo. Al Sanctus me humillo y lo digo con el sacerdote, y luego me pongo alerta con el spiritu para hincar los ojos en aquella hostia sagrada, y como la alçan, juzgo a mi Redemptor quando le alçaron en el monte Caluario, y batiendo los pechos digo: Credo quia tu es Christus, filius Dei uiui, y digo : Iesu, fili Dauid, miserere mei; y digo : Adoramus te, Christe &c. benedicimus tibi, quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum. Y digo el Credo con uelocidad y animo hasta que se alça el calix, y digo : Credo quod tu uere es sanguis domini nostri Iesu Christi qui iterum effusus fuisti in ara Crucis, ibique dignatus es abluere peccata nostra. Y digo : Miserere nostri, Domine, miserere nostri, quia multum replecti sumus despectione. Y digo : Te ergo quæsumus, famulis tuis subueni, quos prætioso sanguine redimisti. Que son 3 a la hostia y 3 al calix, siempre con la Trinidad. Y despues, con los ojos en el suelo, digo las 7 palabras de la Cruz como las compuso el Venerable Beda, y digo : O bien auenturados San Geronimo, Sancta Catharina y Sancta Lucia, offreced esta oracion sanctissima que mi Maestro y Redemptor dixo en la ara de la Cruz : unus ad patrem, ut concedat mihi memoriam, intellectum et uoluntatem bene operandi, altera ad filium, ut extinguatur in me omne malum incendium libidinis & carnalis concupiscentiæ, altera ad Spiritum sanctum ut præbeat mihi ueram lucem intellectualem et corporalem. Y torno a atar mi hilo. Y quando el sacerdote dize: nobis quoque peccatoribus, yo digo. Tibi soli peccaui et malum coram te feci. Y quando el sacerdote haze la demonstracion de los aparecimientos de Christo y su ascension, que quiere dezir el paternoster, yo digo : Assumpta est Maria in cœlum, gaudent

angeli et exultant archangeli. Y quando el sacerdote dize : Pax domini, yo lo digo con el y el agnus Dei. Y dicho, me hago con presteza cruzes en el coraçon y digo con presteza aquella oracion de arriba : Pax domini nostri Iesu Christi &c. Y despues digo: Domine, non sum dignus ut habites per gratiam sub tectum meum &c; y digo: Omnia tibi possibilia, domine Deus meus, non propter mea merita sed propter magnam tuam misericordiam, concede mihi lucem intellectualem et corporalem. Y digo: Opera tua sint, domine Deus, in me sine me, quia ego nihil possum, nihil ualeo, nihil præsumo sine te, ergo ne derelinquas me, Saluator mundi, quia omne datum optimum et omne donum perfectum de sursum est. Y torno a atar mi hilo. Y quando el sacerdote dize : Ite, missa est, y echa la bendicion, yo me alço y me persigno y santiguo. El dize el Euangelio de San Juan y yo la Salue, y acabadas mis oraciones (como tengo dicho) con : Iesu nostra redemptio, me uoi a comer.

Capitulo 57.

Acabado de comer, si es de uerano, me reposo hun poco; y si es imbierno, me entretengo en algo hun poco y tomo el officio de Nuestra Señora, y lo primero digo el officio del Spiritu Sancto y despues otras oraciones y las dos de Nuestra Señora: Obsecro te, Domina, y: O intemerata, y otras de Santo Thomas y oratio in afflictione y psalmo in tribulatione y el de la Trinidad: Quicumque uult saluus esse &c., y las oraciones y antiphona de viandantes con el psalmo Benedictus Dominus &c. y digo la letania de la madre de Dios de Lorito dos uezes, una por mi y otra por el Conde de Benauente que tengo dos mandatos suyos en confirmacion de mi plaça. Y despues digo todo el officio de la madre de Dios, y el miercoles digo tanbien el gradual, y el uiernes digo tanbien todo el officio de los muertos; mas los otros dias, dicho el de Nuestra Señora, digo solas las uisperas de los muertos. Despues digo los 7 psalmos penitenciales con sus letanias hasta dezir aquel psalmo Deus, in adiutorium meum intende &c. y passo a

otra oracion de mas adelante que son muchas, hasta acabar en aquel himno del Spiritu Sancto: Veni, sancte Spiritus, emmitte coelitus lucis tuæ radium, y acabo con aquel hymno: Iesu, nostra redemptio. Despues torno a dezir la letania de Nuestra Señora de Lorito que ruegue a Dios por nuestro sueldo, que por no ser pagados ha 4 o seis meses padecemos extrema necessidad en nuestras casas los pobres. A la tarde, quando entra la guardia, me entro en una jglesia y uesito las 7 iglesias de Roma espiritualmente, assi como las anduue corporalmente quando estube en Roma. Y cumplo con la obligacion del rosario de uisitar 5 altares para gozar todas las indulgencias de Roma. Entrado en la iglesia, tomo el agua bendita y me arrodillo al altar mayor y hago cuenta que estoy en San Pedro de Roma. Y digo la confession breue de Dominicos y 3 paternostres y auemarias por mi y luego los 7 paternostres y auemarias por la obsecracion general. Assi, uisitando 7 altares, uoi por todas 7 iglesias spiritualmente, y hago como en la primera. Al offrecer, digo: O glorioso Apostol San Pedro, cuya iglesia spiritualmente yo uisito en la ciudad de Roma, y beatissimo San Ioseph y San Francisco de Paula y Sancto Domingo y San Geronimo, offreced estos 3 paternostres y auemarias ad æternam Trinitatem per 7 uulnera domini nostri Iesu Christi, quinque quæ habuit in ara Crucis, alias duas in domo Pilati, super caput sacratissimum, crura & humeros sanctissimos suos. Et ad sacratissimam Virginem Mariam, per 7 gaudia & 15 mysteria quæ habuit de unigenito filio suo, domino nostro Iesu Christo. Intercedentesque nouem choros angelorum, 3que uirginum & martyrum & confessorum, tresque status mundi uirtutum, ut dimittantur mihi peccata mea gratia ut non reuertar in ea & omne malum &c., como arriba, y los 7 por la obsecracion general; y assi uoy por todas 7 haziendo lo proprio y es un estremo bien de orar. A la noche digo aquellas oraciones preparatorias y el Euangelio de San Juan y: Deus propitius esto mihi peccatori, y el hymno: Te lucis ante terminum, y todo haziendo cruzes bendigo mi casa con aquella oracion: Visita, quæsumus, Domine.

Me echo a dormir con mi rosario al cuello y mi hijo un Agnus Dei. Con todo esto me mataron el primero hijo, que quiso Dios uiesse (y a mi costa) lo que no creyera jamas, gracias immortales le doi. De manera que con lo de la noche y la mañana y los rosarios y paternostres y el officio y iglesias de Roma y al acostar son 7 a honrra de las 7 horas canonicas que reza la Iglesia militante. Miren, señores, quien tiene este stylo como el Auemaria, què buena harina le haran los demonios y què buena informacion.

Capitulo 58.

Tambien dirà alguno : « Buena es mucha oracion, pero mejor es poca y no offender a Dios. » Digo que es berdad, que, conseruando la gracia, con poca oracion es el hombre oydo y se puede saluar, pero tambien es necessario siempre orar y nunca faltar, que suele hauer hombres de tan flacos spiritus y tan debiles naturales, que les parece les basta no offender a Dios y rezar poco. Y podria ser pensasen hay algo de suyo y lo que es falta de natura attribuillo a uirtud suya y que no les puede la tentacion, si bien el no offender a Dios es summo bien. Hay otros de tan robustos naturales, que hauran caydo en algunos errores, porque el demonio, como hallanos naturales, haze los effectos, porque es grande Astrologo, y a estos tales es menester muy continua oracion para sustentarse. Y yo soi de los fuertes en offender a mi Dios y redemptor. Porque si a muchos con malditas artes los tiene en peccado, es por no allegarse ellos a los sanctos sacramentos y huir las ocasiones y praticas malas. Pero yo no tendrè escusa, porque nuestro Dios y Redemptor me ha hecho entender esta maldad, y demas de mi deuocion me ha puesto en obligacion a los diuinos sacramentos, como tengo dicho, cada primer domingo de mes y todas las fiestas de Apostoles y de Nuestro Señor y Nuestra Señora y Pascuas, y a no comer carne los miercoles y ayunar todos los uiernes toda la uida, si hay salud y commodidad, que hasta esto me ha dexado mi Dios a mi descrecion. Pero guardense los que no tienen esta luz si se reparan con los sacra-

mentos, porque hai infinitos que hazen officios de Antichristos por malas artes, y doy la culpa a quien no les quita las armas con pena para que Dios les quite el poder, y que no diga: Sicut credidistis fiat uobis. Còmo ha de obrar mi Dios y señor sus marauillas y gracias, si los hombres todas sus industrias y inuenciones las hazen con los malos angeles? Quiero tornar a mi proposito de las mercedes que Dios me ha hecho y lo mucho que yo le he offendido, que queria ir dando bozes por estas calles publicando mis peccados y las gracias de mi Dios en defender mi uida de tantos peligros y uenenos. Pero no tengo de que desanimarme, que solo Dios puede conocer a los malos; y quien trae la sierpe en la manga o el fuego en el pecho, por fuerça le morderà o quemarà. Y seame Dios testigo en el cielo y en la tierra que las maiores maldades que contra mi se han hecho han sido por no querer estar en peccado ni querer consentir maldades. Animo, animo, y no desmayeys, Passamonte, y llorad vuestros peccados. Pero, ay de mi, que si quiero hazello en casa, la muger y hijos me inquietan, y si me retiro a alguna capilla en las iglesias por no ser uisto ni notado, hasta essas me cierran, porque los ladrones, que no perdonan los altares, no dan lugar a que nadie estè en secreto, y los sacristanes quieren cerrar sus capillas. Pues què remedio? Pedillo a Dios que quiere la paz y no la affliction y seruirse de las noches que no estorua nadie. Scuto circumdabit te ueritas eius: non timebis a timore nocturno. Quantas uezes, o scudo soberano de uerdad, me haueis defendido de estos timores nocturnos! A sagita uolante in die. Que son estas saetas, Señor, tan malas, que caen los hombres de improuiso, como caen tantos en Napoles y cahia yo, quando vuestra Diuina gracia me librò, y echè el gusano por la boca, y la que me causaua la muerte le sacaron tantos por las heridas. Fiel sois, mi Dios, que dezis: Mihi uindictam et ego retribuam. A negotio perambulante in tenebris. Quantas uezes, mi Dios, destas malas phantasmas uos, mi Señor, lo sabeis. Ab incursu. Quantas uezes ha succedido, mi Redemptor, hauerme hecho tantas maldades y hauer perdido el

ojo derecho. Ruego, mi Señor, que me salue yo con hun ojo y no me condene con dos. Et demonio meridiano. Deste maldito demonio de la carne, quantas uezes me haueis librado, mi Dios y señor! y que he estado en el fuego de la occasion y no me he quemado. Pero ha sido magnificencia de mi Dios y no uirtud mia, pues otras uezes me he quemado y me hubiera consumido si no fuera fauorecido de mi Dios. Cadent a latere tuo mille & a dextris tuis &c. Señor mio, aqui me tiembla el coraçon : quando me uengo a acordar de aquel horrendo spectaculo que ui con mis ojos y consumirse a huna parte y a otra. Verumtamen occulis tuis considerabis et retributionem peccatorum uidebis. O Señor mio soberano, justa y sanctissima cosa es mirar la pintura con los ojos, donde està bien pintada y donde mal, y considerallo. Mirar la pintura de esse diuino rostro con todo esse sagrado cuerpo puesto en una cruz, y permittiendolo el soberano pintor por nuestra redemption, y mirar lo mal pintado de mis culpas. Y pues lo que se mira se ha de mirar con los ojos y considerallo, tornense los ojos fuentes y lauen lo mal pintado. Y esta retribucion, Señor mio, de los peccados, quien la bastaria a dar satisfactoria? ninguno en el mundo, Señor. Videbis. Dezis, mi Dios, que lo ueamos. Veo, Señor y Dios mio, que Vuestra Diuina Magestad diò por mi la satisfacion, que la nuestra sin ella fuera nada, pero tambien es necessaria la nuestra. Si del glorioso San Pedro se lee que escondian los gallos que no los oyesse cantar, porque tenia hechos canales en los carrillos de llorar por una noche que negò al Señor, yo que lo he negado noches y dias, què harè, miserable de mi? Sola una esperança me sustenta a que no parezca, y es que uos, mi Redemptor y Señor, me sois aduogado con vuestra diuina madre; y con esto y derretirme de lagrimas y proseguir mi stylo spiritual, tengo sperança de saluarme y gozar de la patria celestial.

Capitulo 59.

Dirà tambien alguno : « No es licito descomulgar a nadie, que

es priuallo de los sanctos sacramentos ». A esto digo que el quitalles las armas con que se degollan con pena, no es priualles de los diuinos sacramentos, antes lo tengo por gran seruicio de Dios. Y si los Doctores uuiessen padecido y derramado su sangre y sudado con mucha agonia por el mundo, uerian los muchos males que causan los demonios, y como ellos y su saber es de mucho daño y de prouecho que no importa nada. Estemos a razon : Si el Spiritu Sancto inspira donde quiere y ninguno sabe donde ua ni donde uiene, en què razon cabe que ninguno haya de saber de què region es el espiritu que tiene ? Y mas que dizen que el que tiene uno de la region del ayre es de maior calidad. Por cierto que para mi es grande abusion y lo tengo por grandissima tentacion. Si me querran arguir : « Porquè dexò Dios tantos males angeles en la tierra y en el ayre ? ». A esto respondo que para tentar a los hombres ; los angeles de menos calidad para tentar a los de menos calidad y los de mas calidad para tentar a los hombres de mas calidad, como son los mas sabios Y tanbien digo que los dexò para su propria confusion, porque hauiendolos criado Dios sin carne y sangre y con tanto saber y sin quien los tentasse, quien les forçò a peccar contra su Dios y Criador ? Pues ues aqui, angel malo (dirà Dios), el hombre de sangre y carne y que tambien errò, y teniendo quien le tentase, merece lo que uosotros perdistes y no ganareis por vuestra confusion. Pareceme que esta sea otra razon ualidissima, y para mi la primera me basta, y si estas no bastan, tenganlos por aguadores para acarrear nublados de una parte a otra. Tanbien diran que por estos malos spiritus se enteran los hombres en la eternidad de la gloria y del infierno. A esto digo que harto es necio y falto de fe el catholico que se lo escriue el Euangelio y busca mas de aquellos 4 testigos y dezillo Dios por su boca, y quien querrà uer y tocar uayasse en Roma o en lugares sanctos donde sanan tantos endemoniados, y lo uerà y tocarà y entenderà su poca fe. Tambien dirà : «Quien le pone a este soldado sin letras y peccador a querer emmendar lo que los sanctos no han hecho?» A esso respondo que los gloriosos sanctos

bien han conocido el daño y han esperado que Dios lo emmendasse como sumo Criador. Y tengo por cierto que solo el sancto no serà engañado y los demas todos lo seran, y quien no tendria por cierto que Catholicos no tenian tal abuso, que para mi cierto lo es. Señores mios, si estos malos y peruersos angeles fuessen de probecho, què necessidad tendria nuestro Rey de gastar tantos millares en espias como gasta, por saber lo que hazen los enemigos de la fe (y algunas deuen de ser tan malas como ellos, que juegan a dos hitos) sino es conjurar hun maldito spiritu y que truxesse la respuesta. Pero maldito sea yo de Dios y de sus sanctos si dellos me fiare. Porque ya tengo dicho que todas sus uerdades son para encaxar una mentira y hazen mas daño con la mentira que prouecho con las uerdades, y todo su saber es para mal. Basta, padres mios, lo que està escripto para saluarnos, y no busquemos mas. Prohibasse esta maldad para que Dios nos defienda y ampare, uiendo que tenemos nuestra esperança en el. Porque por uia de estos malos espiritus quieren mudar los naturales a las personas y hazellos bestias y tenellos subiectos a todos sus gustos o matallos. Y creanme, que (como dixe al principio) no hay meior maestro que el bien acuchillado; y acosta de mi uida sè esto y no de las agenas, y tambien de las agenas, como lo escriuirè. Y juzguenlo Vuestras Reuerencias, que esta es mi intencion y no otra, de que por no estar priuados los hombres con pena a no tener ni ohir malos spiritus, hai tantos males entre Catholicos. Y mas, digo que todos los malos peccados de carne que hai contra natura proceden de estas malditas artes, porque con sus naturales fuerçan a los hombres y con demonios a traellos a sus gustos, y el demonio haze contrarios effectos y engaña a todos y se ua riendo y despues con una sophistica razon que dize a la bruxa o al bruxo, èl es causa de muchas muertes y males, y todo esto acarrean estos malos espiritus con su falso saber, y yo pintarè qual es la tentacion natural y la quasi forçosa en otro capitulo. Y porque no me tengan por del todo necio, aunque no soi theologo, por lo que en tierra de Turcos he predicado, quiero atreuerme a

prouar con una authoridad euangelica como por uia de estos malos espiritus son los maiores peccados que hay en el mundo, y de lo que Dios està mas enfadado, y son la causa de la ruyna del mundo antes de tiempo y sabrà muy bien nuestro Redemptor saluar en hun punto a muchos para henchir sus cielos, pues con mucho discurso no le han querido ni sabido entender. La authoridad es esta : Escriue el euangelista San Lucas que la ultima palabra que nuestro Redemptor y Maestro Jesu Christo dixo en la cruz fue : « Pater, in manus tuas commendo spiritum meum » haec dicens expiravit. Diranme que esto fue para auisar a nosotros (y mas en tiempo de muerte) como nos hauemos de encomendar a Dios; y dizen muy bien, y es uerdad que nuestro Dios con su diuino saber en una palabra muestra muchas cosas y todas muy buenas, y en aquel ultimo de su uida preuino Dios y orò a su padre por la mayor necessidad del mundo, y en que hauia de hauer mayores maldades y peccado; y el fin de su oracion fuesse por lo mas necessario. Pues, Señor y Redemptor nuestro, si vuestro cuerpo es sanctissimo y vuestra anima es sanctissima, y todo lo que en vuestra diuina Magestad hay, porque està unido siempre a la diuinidad, què spiritu encomendais y en tal transito y ultimo fin ? — Yo os lo dirè (responderà el Señor). Encommiendo el spiritu de mi iglesia y la union de mis Catholicos a mi padre eterno, porque estos mis spiritus baptizados con los otros descomulgados angeles seran causa de mas peccados y de mas enojarme, y assi en este ultimo fin encomiendo la mayor necessidad. — Por cierto, mi Dios y Señor, yo lo entiendo assi como quien lo ha experimentado a costa de su uida y animas agenas y uidas, que creo han sido causa de sus muertes por darmela a mi, miserable peccador, y vuestra Diuina Magestad me ha defendido. Tanbien me diran que el glorioso euangelista San Juan escriuiò otras palabras y dixo : « Consummatum est, et inclinato capite tradidit spiritum », que muestra ser la ultima. Pero lo que yo siento en esto es : Que nuestro Señor y sus sanctos en esta materia lo han escripto por

tan occultas palabras para que nadie entienda lo malo. Y si yo a pura mi costa no lo hubiera experimentado, como buena cabeça de Aragones, no lo creyera como no lo creo y lo reniego. Iterumque reniego del demonio y de sus obras, pero es uerdad que lo hazen. Y si San Juan dixo « inclinato capite tradidit spiritum », yo entiendo que quando dixo consummatum est, ynclinando aquella diuina cabeça dixo lo que escriue San Lucas y espirò. Y miren que dize San Iuan : Tradidit spiritum, que tambien se puede entender que lleuò a su padre eterno esta ultima encomienda como la mas necessaria. O mi Dios y Señor, uos lo remediad y me hazed entender, digo el spiritu de su iglesia Catholica y la union de sus fieles Catholicos.

Capitulo 60.

Vna sentencia oi predicar una uez en una ciudad harto sospechosa, que me diò pena el oylla y mas en un cierto proposito bien escusado; y la sentencia fue : Contraria contrariis curantur. Sentencia es uerdadera por cierto, si se toma como se deue tomar, y tambien digo que es falsissima al sentido que el uniuersal abuso le pone. Con una purga muy amarga es uerdad que se cura una mala fiebre, y assi digo que la principal purga de los peccados es la penitencia dada por los confessores y otras uoluntarias, como son ayunos y oraciones y disciplinas. Hay otras que lo permitte Dios, como son enfermedades naturales, y otros trabajos como son priuacion de hazienda y hijos. Tomados con paciencia, dan gran conocimiento del peccado y quedan los hombres muy humillados y con uerdadero conocimiento y arrepentimiento de sus peccados y emmienda de sus uidas. Y de esta manera la sentencia es muy uerdadera: contraria contrariis curantur, pero tomada a estotro sentido como es dezir que con los proprios uenenos y demonios se sanan los malos males, yo digo que es falsissima la sentencia y muy engañosa y llena de mil trayciones y abusos infernales Si bien es uerdad que al demonio es facil deshazer lo que el haze y engañar a otros asnos y bestias

maliciosas como ellos. Vengamos a la prueua : Hulana entosigò a hulano por algun mal effecto; la otra bruxa lo sanò porque lo pagaua (que ya estamos a tiempo que se compran las malas artes y aun se dan de balde a tal que sean de la cofadria de Satanas.) Sanole, otro tal era el malato como quien le sanò, que con esto se acredita el Demonio con deshazer lo que èl haze. Pero a fe que si el herido es enemigo suyo, que nunca èl le sane; llamo enemigo suyo que sea hombre de chapa, que ni èl ni sus cofadresas le hayan podido tener en peccado de obstinacion, y que se ha aprobechado de los diuinos sacramentos. A este tal no le sanarà, antes procurarà su muerte, porque es persona de quien èl no puede ganar nada. Que tiene otra propriedad el maldito espiritu, que si bien a èl le pesa que ninguno se salue, porque se teme no llegue el dia de su infierno, èl lleua con paciencia (aunque rebienta por ello) que uno sea bueno para si solo. Pero quando es el Christiano hombre que procura por su proximo, como es en sacar animas de purgatorio y buscando indulgencias y modos de aprouechar en la yglesia de Dios, aqui es su rauia, como quien dize : « No le basta a este traydor nuestro enemigo hazer su hecho, sino que tambien quiere procurar los agenos. Pues muera! » y procura mil modos de acabar la uida a estos tales. Y como ellos de por si pueden muy poco, dizen : « Uamos a nuestros amigos baptizados, (y) pues nos dan credito por nuestros estilos de nuestro saber, y descubramos los peccados de este enemigo nuestro; y descubriendo las uerdades, mesclaremos tambien mentiras y assi los haremos entosigar y acabaran su bien y no descubriran nuestros secretos y faltas.» Y a quantos han acabado la uida por estos medios! porque si Dios no haze milagro, còmo biuirà el entosigado ? Prouemos esto, que ya està el mundo de manera que quiere prueua. Ya he escripto atras las molestias que causan por saber los pensamientos, pues por este proprio estylo hazen enterar de los peccados agenos no solo los commetidos, pero los nunca pensados. Reniego del demonio y de sus obras, que muchas noches me han hecho caer en sueños en los

peccados commetidos, y despertandome tener yo conocimiento de las personas. Y en estos casos quiero yo uer y tocar, que de sus proprias bocas me he uenido a certificar y, como digo, no solo los commetidos pero los nunca pensados. Como una uez hizieron una demonstracion que yo ha uia tomado unos dineros sobre una mesa que no hauia nadie, y otra uez que hauia hurtado una capa de hun clerigo en una iglesia, no bastando hazerme ladron de fuera sino dentro la iglesia, y ohiles yo dezir : « Miren el mal hombre que se nos haze justo y en todo es fingido ! » Y seame Dios testigo que de hazienda agena no sè que tenga peccado uenial, quanto mas mortal. Y dan tanto credito al demonio, que me han procurado la muerte muchas uezes y me la hubieran dado si mi Dios no me hubiera defendido. Pero bastaua descubrir lo que yo hauia commetido para yo merecer mil muertes y no darme lugar a penitencia, ni ualer mas con Dios, pero gracias a su Diuina Magestad, que es nuestro protector. Y con la frequencia de los diuinos sacramentos y oraciones y aquella protesta a mi Redemptor, uiene sobre quien me haze el mal si no se emiendan. Y de uerdad que hay algunas personas que me hazen buena cosa y me querrian uer hecho pedaços, Dios les perdone y me defienda dellos por su diuina passion, que muchas uezes pido a Dios la muerte, cansado de estas abusiones. Y de uerdad que 3 o quatro personas que me amenazaron de darme la muerte y hizieron los effectos, han muerto del proprio mal, Dios se apiade dellos y dellas, que si fuesse necessario los nombraria, y por uentura yo he sido el primero a rogar por ellos. Tambien dixe de prouar en este capitulo qual es la tentacion natural y la casi forçosa. Llamo natural la que de Dios es permitida, porque ninguno, creo, se puede saluar sin ser tentado, pues que el hijo de Dios lo fue; y por aqui es nuestro merecimiento. Y la comparo yo, esta tentacion del Demonio, a una mala muger que està a una uentana puesta y haze del ojo al peccador o a lo mas lo tira hun poco de la capa. El hombre bueno, aunque le haga una poca de risa, passa adelante y la carne siempre haze hun no sè què ; pero adelante.

Otra mejor dize Dios, o digamos en similitud: Mira, hombre, que el demonio es un ualiente, y es necessario que tu le metas mano con lindo animo, porque de otra manera saldras herido o muerto. Pero si le metes mano con lindo animo y hazes resistencia, sè cierto que huyrà luego. Ven aqui, señores, lo que llamo yo tentacion natural y de Dios permitida. Pero la que es contra la permission de Dios es la que hazen les hombres malos y malas mugeres, por sus tratos que tienen con los demonios, forçandole a que hagan mas de lo que de Dios es permittido a ellos, y a esta llamo yo casi forçosa, no que lo sea del todo, porque Dios no nos niega su ayuda y estamos obligados a pelear hasta morir; y si morimos, morimos en su diuino seruicio; y si biuimos, es por su defensa. Y esta casi forçosa y no del todo, la comparo yo a aquella mala muger que no de la puerta ni de la uentana, sino siguiendo de noche y de dia al hombre y comiendo y despues de comer y a todas horas, quien no cayria? Pareceme a mi que solo el que Dios defendiesse. O si aquel ualiente le siguiesse a todas horas y no diesse tiempo ni reposo, què espada ni braço bastaria? Ninguno, sino la defensa de Dios. Pues esta differencia hago yo de la una tentacion a la otra. Dios por su sagrada passion lo remedie! Pero Dios remediado lo tiene, sino que los hombres no quieren caer de su necedad, y sin el querer del hombre no obra Dios, pues a los que sanò milagrosamente quiso siempre su querer. Nadie se engaña con dezir: « Dios dize esto o estotro i mirese, si lo que dize Dios, lo dize preceptivamente para que se haga. Porque nuestro Dios, con el pincelo de su diuino saber, pinta los coraçones de los hombres y aun todos los estados, y por dezillo el Señor y no hauelle sabido entender, podria ser mayor condenacion, pues uemos cierto que las potestades de los libres aluedrios siempre nuestro Dios las tubo, tiene y tendrà libres. Digo, al bueno para que cayga si no se tiene y al malo para que sea bueno si quiere. No me quiero cansar mas, padres mios, sino que digo que yo me doy por descomulgado si en algun tiempo yo tubiere ny oyere de mi propria uoluntad a ningun espiritu malo.

Sino guardar aquella sentencia del Apostol : Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si a Deo sunt. Y digo y affirmo que la ruyna de toda la Christiandad es por no priualles con pena no tengan ni oygan a malos angeles. Y por esto he escripto este libro y no es otra mi intencion. Vuestras Reuerencias lo uean y determinen, que la jglesia de my Dios mas blanca es que la nieue en los mas altos montes con la pureza de la madre de Dios y mas rubicunda que el mas fino coral con la sangre del hijo de Dios y mas bien entoldada que con oro ni con perlas con los diuinos sacramentos. Y què mejor tapiceria que 9 choros de angeles y 3 de Virgines y Martires y confessores y tantos dones del Spiritu Sancto ? No ha menester estos hierros uiejos de demonios sino para hazer martillos para el ynfierno. Y ansi lo creo y lo juzgo, y digo que he sido 18 años captiuo de Turcos y tratado con Judios y Griegos, que destas malas artes son grandes maestros; y tengo por cierto que no pueden andar blancos los que andan en el carbon, quiero dezir que los que tratan con malos spiritus por fuerça se les ha de pegar algo, aunque mas iustos piensen ser. Y tengo por cierto que este trato priuò a los Judios del conocimiente de Iesu Christo y no otro. Y la jglesia Griega miren con quan poca fe està y en manos de los enemigos; no creo lo ha permitido Dios por otra cosa sino por estos malos tratos, y por ellos han quedado casi ciegos. O Doctores sagrados, poned el remedio en nuestros Catholicos, que ueo el mundo perdido y quasi ciego por estas maldades, y no quiero dezir la causa, porque todos los religiosos no son sanctos. Digala Dios, que la sabe meior que yo, y le doi immortales gracias por hauerme hecho conocer esta uerdad, y quiero morir con ella y por ella por gracia del Señor. Tanbien dirà alguno que por estos trabajos se ha seruido Dios traerme a penitencia y mas conocimiento de si. Digo que es muy alto parecer y que se lo agradesco mucho, pero no es uerdad sino engaño fingido. Porque ya he dicho y lo torno a dezir, que quando mas bien fundado he estado, mas daños me han hecho ; y doy que esto se admita en el tiempo de

edad quando fui niño, porque no hauia peccado. Guarden, señores, no haya sido porque con sus astrologos hayan conocido yo les hauia de dar en la cuenta. De mi no presumo nada sino que me tengo por indigno de ningun bien, pero soi contento con mi opinion, pues me ua bien con ella y mi Dios me ayuda sin yo merecello por su gracia. Estoi confuso por uer tantas maldades y attributos que dan al demonio en este attributo de : contraria contrariis curantur, y he uisto muchas uezes que en estas cosas occultas haze my Dios y Redemptor los milagros occultos, y ellos dan el sentido a sus infernales inuenciones, y quando mas no pueden, dan consejos que hagan dezir missas a Santo Antonio, a la Veronica del Señor, y que sanaran de algunas enfermedades, que quando el demonio no puede mas, se contenta tomen su consejo. Pero Dios no da su gloria a nadie : doyle immortales gracias por todo.

Acabè este presente libro en Napoles de mi propria mano, haziendole copiar de uerbo ad uerbum y de mejor letra a los 20 de Diziembre 1603, gracias a mi Dios, y lo firmo de mi propria mano, jurando en confession sacramental por uerdad todas las cosas que en el tengo escriptas. Escriuilo con licencia de mi confessor fray Ambrosio Palomba, Maestro en Sacra Theologia en la religion de sancto Domingo.

Geronimo de Passamonte

Domingo Machado, Bachiller en Sancta Theologia por la Vniversidad de Salamanca, hago fe como yo he copiado este libro, y como teniendolo yo a enquadernar en casa de un librero, fuè dicho libro tomado por orden del Sancto Officio y lleuado al Episcopio desta Ciudad de Napoles, donde estubo por espacio de 4 y mas meses a reueer, hasta que, no hallandose en èl cosa contra nuestra sancta fe ni contra las buenas costumbres, fue restituydo a Geronimo de Passamonte, Author del dicho libro, dandole por libre de la falsa acusacion que malsines le hauian

hecho, imponiendole ser heretico y auer escrito en èl heregias y nigromancias, por donde le fue forçoso apparecer èl ante el Prouisor y Vicario General, y yo como escritor y trasladador de dicho libro. Y porque todo es berdad, para memoria de con juramento confirmallo yo, cada y quando que serà necessario, y para que dello conste, he hecho la presente, firmada de my mano y nombre, que es fecha en Napoles a 14 de Nouiembre 1604.

Bachiller Domingo Machado.

DE BELLO RUSTICO VALENTINO

Aun despues de transcurridos más de dos siglos, es tema que apasiona grandemente, el que se refiere a la Guerra de Sucesión en el Reino de Valencia; constante es escuchar las más opuestas opiniones sobre el particular y lo que resulta más peregrino, es que los partidarios de ellas, al defender al bando de los Austriacos ó al de los Borbones, fundamentan sus asertos en lo que el Padre Miñana consignó en su libro intitulado *De bello rustico valentino*, reconociendo su veracidad, así como la gran fuerza que presta a sus consignaciones, el haber sido testigo precencial de muchos de los hechos que relata.

Tales circunstancias hicieron buscara su raro libro, del que tras no pocos esfuerzos conseguí ejemplar y leído, hube de caer en la cuenta, que lo que se atestiguaba las más de las veces en nombre del P. Miñana era completamente arbitrario, y hasta llegué a sospechar, que tanta confusión tuviera su origen, así en la dificultad de hallar ejemplares del libro, como en el desconocimiento, más acentuado cada día, del idioma latino; por ello me determiné a traducir la obra, que al precente ofrezco al benévolo lector al que muy de veras me encomiendo.

Indicábamos al principio, que el tema de la Historia del P. Miñana es de actualidad siempre entre los valencianos, y es que se trata, no solo de la relación de episodios guerreros, más o menos agradables y en los que como en todo acto de fuerza, es imposible marcar hasta qué punto puede llegar en su actuación, sin que levante la protesta que la crueldad exalta, sino que por desgracia fué el antecedente de la pérdida de las libertades valencianas, que consagraron los fueros, y con ellos la vigencia de una de las legislaciones más democráticas y cultas que cayó envuelta en el castigo impuesto por el agravio de los menos, en daño y desdoro de los más.

Y lo que apena ciertamente, es que a tales extremos de rebeldía se pudo llegar por no tomar el gobierno las providencias necesarias para defender al Reino de Valencia, antes al contrario, dejando libremente a los enemigos, primero en Denia y luego en Tortosa, facilitaron se apoderaran del mismo los Austriacos, y en situacion tan crítica desguarnecerlo de tropas y poner al frente del particular gobierno un Virrey ignorante del arte de la guerra. Bien es cierto que tales circunstancias no eran solo privativas de Valencia; « desde Rosas hasta Cadiz (dice el Marqués de San Felipe), no había alcázar, ni castillo, no solo presidiado, pero ni montada su artillería. La misma negligencia se admiraba en los puertos de Vizcaya y Galicia : no tenían los almacenes sus provisiones; faltaban fundidores de armas y las que había eran de ningun uso... » Situación que se confirma al comprobar, que en el puerto de Vigo fué incendiada en 1702 la flota española, porque las dos torres que lo defendían cayeron ambas arruinadas, al

disparar los ingleses contra ellas solo veinte cañonazos, y la plaza de Gibraltar, cuando en 1704 la sitió la escuadra inglesa, contaba con 80 hombres de guarnición, sin tener artilleros ni munición para los cañones.

Por Decreto de Felipe V de 29 de Junio de 1707, que es la Ley 1*a*, Titulo 3°, libro 3°, de la Novísima Recopilación, fueron suprimidos los fueros valencianos, e incorporado el Reino a la legislación de Castilla; las repetuosas protestas a tal disposición motivaron el Decreto de 27 de Julio del mismo año en el que dice : Por mi Real Decreto de 27 de Junio próximo fuí servido derogar los fueros, leyes, usos y costumbres de los Reynos de Aragón y Valencia, mandando se gobernaren por las leyes de Castilla; y respecto de que en los motivos que en el citado Decreto se expresan, suenan generalmente comprehendidos ambos Reynos y sus habitadores, por haber ocasionado sus motivos la mayor parte de los pueblos y porque muchos de ellos y de las ciudades, villas y lugares y demás comunes y particulares, así eclesiásticos como seculares, y en todos los más de los Nobles, Caballeros, Infançones, Hidalgos y Ciudadanos honrados han sido muy finos y leales, padeciendo la pérdida de sus haciendas y otras persecuciones y trabajos que ha sufrido su constante y acrisolada fidelidad, y siendo esto notorio, en ningun caso puede haberse entendido con razón fuese mi Real ánimo notar ni castigar como delincuentes a los que conozco por leales; pero para que más claramente conste esta distinción... declaro que la mayor parte de la Nobleza y otros buenos vasallos del estado general y muchos pueblos enteros han conservado en ambos Reinos pura e indemne su fidelidad, rindiéndose solo a la fuerza incontrastable de los enemigos de los que no han podido defenderse.

Nuevas instancias determinaron el Decreto de 5 de Noviembre de 1708, reconociendo las exenciones y jurisdicción privativa de los eclesiásticos en el Reino de Valencia, « porque estas jurisdicciones y bienes raíces son de la Iglesia, que no se considera jamás incursa en el delito de rebelión y no puede perder lo que es suyo por el delito en que han incurrido sus individuos. » (Ley 13, tit° 5, libro I de la Novísima Recopilación).

Todos estos Decretos parecían otros tantos avances en el camino del restablecimiento de la legislación foral valenciana, y así fué en efecto, según consigna D. Vicente Ximeno en la pag. 364 del Tomo I de sus Escritores del Reyno de Valencia, (Imp. de José Estévan Dolz, 1747), « estando su Magestad de tránsito en Valencia, desde 5 hasta 8 de Mayo del año 1719, vista nuestra fidelidad y amor, bolvió a conceder a la Ciudad y Reyno sus antiguos fueros en orden a lo Civil y es lástima ver el olvido con que ha quedado sepultada una gracia tan importante. »

De ser cierta esta noticia, cuya comprobación no hemos podido hacer, resultaría improcedente la calificación que a muchos valencianos mereció Felipe V. como detentador de sus libertades, pues si bien las abolió, no menos cierto resulta que las restituyó bien pronto; y culpa sería de los regnicolas el abandono que de las mismas hicieron.

***

Como cuenta Mayans en la Introducción de la obra, hasta conseguir su impresión fue muy laboriosa la empresa; en ella le ayudó de manera especialísima D. Francisco Cerdá y Rico; el manuscrito que poseía el primero le desapareció cuando lo preparaba para la imprenta y como afirmara fuera obra de algun envidioso, se dió por aludido y protestó de ello D José Joaquín Lorga, quien poseía copia de la obra de Miñana, que no quiso facilitar a Mayans para la edición; mas dispuesto a llevar adelante su intento, pudo conseguir otro manuscrito que, aunque bastante defectuoso, corrigió atinadamente.

También poseyó copia del *Bello rustico* de la propia mano del autor, D. Francisco Borrull, quien se la envió a su tio D José Borrull, catedrático de la Universidad de Salamanca, (Prima de Leyes) y Fiscal del Consejo Supremo de Indias.

La impresión hecha bajo los auspicios de Mayans, tiene la siguiente portada: Jos. Eman.=Minianae,=Valentini,=Ordinis Santissimae Trinitatis,=Redemtionis Captivorum Sodalis= De Bello=Rustico Valentino,=Libri Tres,= Sive= Historia de Ingressu Austriacorum= Foederatorumque in Regnum= Valentiae=. Ex Bibliotheca= Gregorii Majansii,= Generosi Valentini.= [Escudete alegórico]; Hagae-Comitum, [La Haya] apud Petrum de Hondt. M.DCC. LII. [1752].

VIII+168 pags+7 hojas sin foliar + 1 mapa plegado del Reino de Valencia, 8º prolongado.

Debemos finalmente advertir, que por el sabor clásico del título de la obra nos hemos abstenido de traducirlo, respetando la idea del autor.

Vicente Castañeda.

AL ILUSTRÍSIMO SEÑOR
OTÓN FEDERICO
CONDE DE LINDEN
EL ILUSTRE VALENCIANO
GREGORIO MAYANS,
SALUD.

Te remito la Guerra Rústica Valenciana escrita por José Manuel Miniana con suma justicia y estilo verdaderamente Romano. Leerás una historia verídica, amena, agradable, y únicamente por el argumento ingrata a los Valencianos : puesto que perdimos en un momento desgraciado, por la locura de algunos pocos, los Derechos que preclarísimas hazañas habían engendrado y consolidado por tantos siglos. Estas quejas, ahora vanas, sirvan de útiles ejemplos a nuestros más cautos sucesores. Y tú, Ilustrísimo Señor, que me pediste esta obra, recíbela; y, pues que tus merecimientos para conmigo te autorizan para exigirme toda clase de servicios, manda, ordena, impera; gustoso cumpliré tu voluntad, y no omitiré ocasión alguna de publicar tu ingenio, ciencia, elocuencia y humanidad. Dios te guarde para proteger y propagar las letras con la gloria de tu nombre.

Oliva, 7 de septiembre de 1752.

EL ILLUSTRE VALENCIANO
GREGORIO MAYANS
a los ilustres lectores
de
JOSÉ MANUEL MINIANA.

1º. José Manuel Miniana nació en Valencia el día siete de Octubre de 1671. Fueron sus padres Juan Miniana y Esperanza Stela.

Llegado a la pubertad ingresó en la Orden religiosa de la

Santísima Trinidad el día 14 de Agosto de 1686, y transcurrido el noviciado de costumbre, fué admitido a la profesión solemne el día 29 de Octubre de 1687. Siendo novicio aprendió de memoria casi toda la sagrada Biblia, principalmente los libros históricos. De aquí que el año 1726 (siendo su discípulo y amigo), en la oposición a *Prepósito* de Valencia, teniendo que exponer el Sagrado Texto, únicamente Miniana pudo escribir su disertación sin consultar libro alguno, llenando de admiración a sabios muy profundos y versados en las lides escolásticas.

2. Siendo joven aún, con permiso de los superiores, pasó a Nápoles, donde vivió siete años. Allí estudió con suma diligencia la lengua latina, y también se instruyó en la pintura, dejando después preclaras muestras de su habilidad en Sagunto en el convento de los Trinitarios, en cuyo altar mayor hay dos cuadros pintados por él.

3. Vuelto de Nápoles a España, enseñó latín cuatro años en Liria; otros cuatro en Sagunto; después Retórica algunos años en la Academia de Valencia, desde el año 1704 que obtuvo la Cátedra : al principio de ese año escolar tuvo el discurso de la *necesidad de Restaurar la Elocuencia* que conservo en mi poder. Y esta es aquella oración pura y modesta que, como de ordinario suelen hacer los amigos con las cosas de sus amigos, Manuel Martín ensalzó con inmoderadas alabanzas en la CARTA 41, LIBRO 2º, lo que yo juzgo hizo aquel varón prudentísimo para excitarle a cosas mayores. Y aspirando en verdad Miniana a cosas más elevadas presentó la dimisión de la Cátedra de Retórica. Pero la ciudad de Valencia, para no privar a la Academia, de que era Patrona, de tan sabio Profesor, no quiso aceptar la dimisión. Mas desde aquella fecha Miniana ni quiso ir a la Academia, ni percibir sus honorarios. Así demostró la ciudad de Valencia cuanto estimaba a Miniana. Pero él permaneció constante en su propósito, y viéndose desocupado se dedicó a escribir.

4. Y tomando primeramente ocasión de las Antigüedades de

Sagunto, empezó a escribir el Diálogo del TEATRO Y DEL CIRCO, obra que según tengo oido, ha sido editada en Venecia por el Marqués de Polencia EN EL SUPLEMENTO DEL TESORO DE ANTIGÜEDADES ROMANAS Y GRIEGAS DE GREVIO Y GRENOVIO. Y habiendo interrumpido esta obra, como él mismo escribió a Manuel Martín, CARTA 48, LIBRO 2º, empezó a escribir LA GUERRA RÚSTICA VALENCIANA, O HISTORIA DE LA ENTRADA DE LOS AUSTRIACOS Y ALIADOS EN EL REINO DE VALENCIA, cuyo primer libro mandó a Manuel Martín el 5 de Julio del año 1707, como se lee en la CARTA 50, LIBRO 2º. Le recibió Martín, y poco después el segundo, y prometió revisar uno y otro, lo que perfectamento hizo según la CARTA 53 del libro citado, que yo he dado a luz, omitiendo muchas cosas, que el autor canceló en su autógrafo, y que aún pueden leerse en el que yo conservo. Lo que opinó secretamente Martín de esta Historia,se puede ver en el LIBRO 5º. CARTA 2º, al Marqués de Mondéjar.

Pero con permiso de hombre tan eminente, el lenguage de esta historia no llega al de César : pues el estilo de César es sencillo y grato, el de Miniana afectado y duro : el de aquel muy claro, el de éste oscuro : César es admirable en manifestar las causas de los asuntos de que trata : y Miniana muchas veces remite al lector a los secretos de los Reyes, como es necesario que suceda a todos los historiadores que no escriben por mandato de los príncipes. Por lo demás Miniana en esta Historia no se apartó de la verdad, aún cuando a Martín le pareciese al principio que había mezcladas con ella algunas cosas, que nuestro Historiador había oído a hombres no tan informados de ellas como Martín.

5. El tercer libro, más elocuente que los primeros, no le vió Manuel Martín, lo que es de sentir. El Autor me le dió a leer el año 1723, cuando yo estaba ocupado en la oposición a la Cátedra de Instituciones de Justiniano, y no pude entonces fijarme nada más que en el estilo. Hubiera yo deseado, que se hubiera fijado con más diligencia la fecha de algunos aconte-

cimientos y que aquellas cosas que se relacionan con la Historia del Derecho, del que casi se ha hecho una confusión completa, se hubieran tratado con más extensión y claridad. Sin embargo, nadie de nuestros tiempos (que yo sepa), ha escrito con más veracidad, ni el mismo Autor ha escrito de más fondo; pues si se compara la CONTINUACIÓN DE LA HISTORIA DE MARIANA, a que después se dedicó, con estos LIBROS DE LA GUERRA RÚSTICA VALENCIANA, allí se ven más bien Índices o Anales de los acontecimientos, aquí una historia amenísima, y lo que más vale, escrita con prudencia y libertad, si bien hay que confesar públicamente, que fué muy afecto a Felipe V Rey de España. No dió su nombre a esta Historia, queriendo ocultarle llamándose COSMOPOLITA ANÓNIMO, tal vez porque pintó muy a lo vivo a algunos sectarios degradados de los Austriacos. Deseaba, no obstante, que su obra llegase a la posteridad, puesto que con el fin de conservarla remitió un ejemplar escrito de su mano a Matías Chafreon, su amigo, y Profesor de Salamanca en aquel tiempo, y retuvo otro en su poder diligentemente conservado, que después de su muerte no apareció (ocultado por algún ladrón o envidioso).

Mas por fortuna con mi diligencia e industria, y a costa de muchos engaños obtuve un ejemplar, que aunque adulterado en algunos lugares, pude facilmente restituirle a su pureza. Y para que las cosas que refiere Miniana se entiendan mejor, he formado un índice de las Cosas y Palabras memorables, principalmente de las propias, para que en manera alguna se confundan los lugares, personas y oficios; y para que así pueda esta obra ser más facilmente traducida a lenguas vulgares, y no le suceda lo que a la CONTINUACIÓN DE LA HISTORIA DE ESPAÑA, que fué pésimamente vertida al español.

6. Además del discurso PARA RENOVAR LA ELOCUENCIA, EL DIÁLOGO DEL TEATRO, Y DEL CIRCO, y las ya citadas HISTORIAS, había empezado a escribir Miniana la SAGUNTINEÏDA, o poema de la destrucción de Sagunto, imitando a Stacio Papinio y Clau-

diano. Pero cuando llevaba cuatrocientos catorce versos, la interrumpió; e imitando a Platón, empleó su pluma en otras cosas que pudiesen darle más gloria.

7. Sus CARTAS a mí, y a otros, ya las he dado a luz entre las mías y las de Martín, omitidas dos o tres, que después he conseguido, y que publicaré cuando se ofrezca ocasión.

8. Cuando, pues, este insigne varón no procuraba ni deseaba otra cosa que vivir quieta y tranquilamente, ocupado en los estudios, y conversando con muy pocos, enfermó, y murió en Valencia, siendo Prior por tercera vez, el 27 de Julio de 1730, época en que yo estaba en Oliva, y no pude cumplir con él los deberes de amigo. Había sido además Visitador General de la Provincia de Aragón, cargo que, según su costumbre, desempeñó con suma prudencia.

9. En todos los escritos de José Manuel Miniana hay una admirable gravedad, y suma propiedad en el latín. Aquella la tenía por su carácter, ésta la había tomado de los mejores autores, y principalmente de Plauto, a quien recitaba de memoria, porque por espacio de muchos años todas las noches antes de acostarse, leía una comedia, para hacerse su estilo familiar. Y por lo mismo, de cuantos he oído hablar en latín, es el que más expeditamente lo hablaba. Entendía bastante el griego, y alguna vez traducía al latín algún Epigrama de la Anthología. Gustaba mucho de la lectura del texto griego del Nuevo Testamento; y tanto amaba esta lengua, que próximo a la muerte, recitaba en griego el *Padre Nuestro*, creyendo los Frailes presentes que deliraba. Hasta el último momento juntó la erudición con la piedad. Se hizo tan illustre porque era amante seguidor de Manuel Martín, instruído por él, por él amistosamente corregido y alentado para emprender y terminar lo que

NI PODRÁ LA CRUELDAD, NI LA ANTIGÜEDAD DEVORADORA DESTRUIR.

LIBRO I.

DE LA GUERRA RÚSTICA VALENCIANA

1. Tal era en general el estado de Europa en el año quinto del reinado de Felipe nieto de Luis el Grande rey de Francia), en España (parte de la más occidental de la Europa), trono que había adquirido por derecho hereditario y de sangre, que parece que se habían conjurado para su mutua destrucción las armas de casi todas las naciones, y parecía que no habría de hallarse otro medio capaz de saciar su furor, que no fuese la total destrucción de sus contrarios. Habían llevado muy a mal los Príncipes Austriacos la decisión de Carlos II Rey de España, de instituir heredero de tan grande Imperio para después de su muerte a un Príncipe de la casa de Borbón, despreciando los derechos de su familia, la Casa de Austria : y estos no se dolían solamente de haber sido destituídos de tal Imperio por ese acto, sino de haber sido encumbrada a él la familia más enemiga que tenían, temiendo que, enriquecida con el nuevo reino, amenazase a todas las naciones de Europa. Por lo que el Cesar Leopoldo, Cabeza de la Casa de Austria, hecha alianza con los Ingleses, Holandeses, algunos pueblos y Príncipes de Alemania, no mucho después con Pedro II, Rey de Portugal, y por último con el Príncipe de Saboya (que mirando su propia utilidad se pasó a la parte del César, aunque al principio de la guerra había favorecido a los Franceses), decidió recavar con la fuerza y las armas los derechos de su familia. Había estallado la guerra en algunos países lejanos y diversos, con las fuerzas y auxilios de los aliados, que trabajaban no tanto por el honor y utilidad de la Casa de Austria, cuanto por amenguar el poder ya casi irresistible del Rey de Francia, que se habría de hacer mucho más formidable con la unión de las fuerzas españolas. Porque les preocupaba no poco la possibilidad de que, por la constante mutación de las

cosas humanas, llegaran a fundirse en uno solo los reinos de Francia y España, cosa, a su juicio, la más adversa de cuantas pudieran suceder, pues que tenían por seguro que en prohibir esta unión estaba cifrada su independencia. Y como si para la común ruina fuese necesaria una guerra immensa, como por la impudicia de fatal estrella, invadió diversas provincias la loca idea de una lucha cruel, fomentada por el poder de los contrarios, de tal modo que sacudido el yugo del legítimo dominio y tomando las armas, las volviesen osadamente contra sus mismos Soberanos. Y hasta los españoles, para quienes nada hay más noble que la fidelidad, olvidados de sus deberes de piedad para un Príncipe clementísimo, no se avergonzaron de abrazar ese crimen tan indigno, engañados por algunas vanas opiniones : habiendo sido siempre costumbre del vulgo el querer discutir con más empeño, y someter audaz e insolentemente a su censura las razones de las cosas, cuando menos las comprende.

Servía de causa principal a los españoles para esta guerra, la memoria de la Casa de Austria, cuyo imperio plácido y benigno venía disfrutando hacía muchos años. Sentían también los españoles inclinación hacia Príncipes por su insigne piedad en proteger y conservar la Religión Católica. Odiaban por el contrario a la nación francesa, por las antiguas discordias, por envidia del poder; por lo cual, los que habían sostenido tantas guerras con aquellas gentes, llevaban a mal que les imperase un Príncipe de Nación tan enemiga, porque esto más bien parecía haber sido vencidos, que ser mandados. Aumentaban la envidia los comerciantes y otra multitud sin número de franceses, que ejerciendo un despreciable y torpe lucro en algunas provincias de España, no tenían otra mira (y de ello estaban todos persuadidos) que la de acaparar todo el oro y la plata y transportarlo a Francia, cosa que referida por ignorantes con palabras intencionadas, se extendió como un contagio y acabó de encender el odio contra los franceses, Como a más de esto Tomás Enríquez, Almirante de Castilla, cabeza de la sedición, o movido por la consciencia de los hechos,

o por cierta ligereza, cosa que no pudo aclararse, hubiese huído a Portugal con Diego Hurtado de Mendoza y otros partidarios suyos y allí hubiese abiertamente abrazado el partido del Archiduque, con este hecho muchos ánimos se apartaron algo del Rey y otros se separaron por completo. Sucedió en tanto que un noble se evadió con toda felicidad de la prisión a que había sido reducido, por su libertad en manifestar sus ideas contrarias al Rey; y recorriendo con nombre supuesto varias regiones de España, soliviantó a muchos, principalmente del vulgo, a quien el nombre de Borbón no era muy grato, y con grandes promesas les alentó a rechazar aquel imperio. Se agregó a estos motivos el movimiento de Cataluña, cuyos habitantes son de carácter levantisco y amigos de la guerra y por tanto enemigos de la quietud y el ocio. También con los consejos de estos una gran parte de Aragón a poco impulso se había apartado del Rey : de tal manera, que si la caballería regia no hubiera salido con tiempo al encuentro de la sedición, sin duda alguna (como después expontáneamente lo hicieron) todo Aragón hubiese mudado de partido. Y los Valencianos movidos por el cínico atrevimiento, que con frecuencia suele turbar a la multitud y revolucionar los Estados, imitaron este ejemplo, tan deshonroso en su principio como desgraciado en el éxito. Comenzóse primeramente a discutir en todas partes entre la plebe, con la aquiescencia de los Monjes de algunas Ordenes y algunos Curas de pueblo, el derecho del Archiduque de Austria, y en esos conciliábulos y conventículos, en que tales cosas se discutían, se le adjudicaba el Imperio de España, casi como cuestión indiscutible. Y de tal modo se propagó este contagio, que llegó a invadir aún a algunos de los más prudentes. Y creciendo paulatinamente la audacia, con la astucia de Baset y la perfidia de Rafael Nebot, sin consideración al juramento y a la fidelidad e ignorando la malicia que envolvía este hecho, se declararon ¡mal consejo! en abierta rebelión. Y al escribir yo los males, calamidades y guerra de tal temeridad nacidos, declaro que no

daré importancia alguna a dichos callejeros; sino que según el orden de los sucesos y de los tiempos, ajeno al odio y al favor, emprenderé con la brevedad posible la narración de las cosas que juzgare importantes desde el principio del tumulto valenciano, y que yo mismo haya presenciado u oído a personas de notoria probidad.

2. Después que Carlos Archiduque de Austria, hijo del Emperador Leopoldo, fué proclamado con gran solemnidad en Viena Rey de España, creyendo que le pertenecía ese Imperio por derecho de sangre, con la esperanza de posesionarse de él, arribó a las playas de Portugal, conducido y escoltado por naves y tropas de los Ingleses y Holandeses, con el fin de invadir con las armas los Reinos de Castilla. Pero no habiendo sucedido esto a medida de los deseos de los aliados, cuya causa defendía principalmente en esta guerra, y habiendo por el contrario penetrado hasta el interior de Portugal los estandartes vencedores del Rey Católico, después de haber rendido algunas fortalezas y tomado algunas ciudades, y muerto el Almirante, por cuyas promesas se había hecho la guerra en aquella parte, les pareció conveniente abandonar Portugal, donde nada risueña les había sido la fortuna en los dos años anteriores, y trasladar a otra parte el foco de la guerra. Embarcados, pues, el ejército y aparatos de guerra, determinan tomar rumbo hacia Cataluña, por consejos de Jorge, Duque de Hesse, que habiendo ejercido el alto cargo de Virrey en aquella provincia en tiempo de Carlos II, tenía por cosa cierta que los catalanes le habían de ayudar, pues había recibido de muchos apasionadas cartas invitándole a ocupar aquella provincia con mejores esperanzas que el año anterior y ofreciéndole para ello sus no despreciables auxilios. Con esta esperanza, los aliados llegaron a creer que se podría hacer la guerra con menos gente y dinero, si lograban agregarse una provincia marítima de España, que les ayudase con sus fuerzas y riquezas; prevían además que cuantas más dificultades se creasen a Felipe por las sediciones de los pueblos, con tanto

mayor interés habría de acceder a sus pretensiones.Y nada había de dar más oportunidad que la nobleza del Principado, siempre dispuesta a emprender nuevas cosas. Y creían que no sería negocio dificil el persuadirla. Además, habiendo los portugueses invadido por otra parte de España los límites de Castilla, tendrían que ser divididas en varias partes las fuerzas de España y no serían por tanto suficientes a impedir la expedición que pensaban. Y para atraerse finalmente con más fuerza los ánimos ya algo inclinados por el amor al nombre de Austria, introducen al Archiduque en el Mediterráneo con gran aparato de naves y tropas armadas.Y no defraudó el éxito las esperanzas de esta astuta determinación. Al tocar a las playas de España, cuando arribaron a Altea, en la costa de Valencia (cosa que ya habían hecho el año anterior), no faltaron algunos turbulentos campesinos, entre los cuales estaba el Párroco de aquel pueblo, ardiente defensor del partido del Archiduque, que aconsejaron a Baset, jefe del armamento, que ocupase la fortaleza de Denia, que domina al puerto y estaba desprovista de la defensa necesaria.

3. Era Juan Bautista Baset un simple carpintero, nacido en un lugar oscuro del Reino de Valencia, el cual temeroso por el castigo que le pudieran imponer por un homicidio y otros crímenes que había cometido, huyó de la patria y se alistó en la milicia. Habiéndose dedicado al arte del asedio y protegido por su agudeza de ingenio por Jorge, a quien hemos citado, siguió a este Príncipe a Alemania, cuando fué desterrado de España por orden del Rey Felipe. Sirviendo ya Jorge al Archiduque, se trajo consigo a España a Baset, cuyos diligentes servicios empleó en reparar y conservar la fortaleza de Gibraltar, así como en soliviantar, cuando estaba encerrado en Denia, los ánimos de los valencianos que estaban dispuestos a la defensa. Este Baset, pués, aprovechando ocasión oportuna de realizar lo que les habían propuesto, desembarcó con 16 compañeros, mandó delante a Francisco Ávila desde Altea, con una turba

de campesinos, para que llegasen allí por tierra; y cuando ya estaba a la vista aquella desordenada multitud, Pascual de Perellós, jefe de la fortaleza, para que no le maltrataran los revoltosos si se apoderaban de él, arrojándose por la muralla, huyó a parte más segura. Así pues, ocupó y guarneció, sin trabajo ninguno, la fortaleza y ciudad de Denia, sin resistencia de sus habitantes, es más, con pleno consentimiento, a principio del mes de Agosto del año 1705 de la Era Cristiana. Hecho esto, los hombres más corrompidos de todas las clases, la turba que había en toda la provincia, de menesterosos, sin patria, sin casa, sin domicilio fijo, todos a quienes la maldad o la desesperación hizo aptos para toda clase de tumultos y crímenes, muchos multados a pena capital, (y de aquí la necesidad de revolucionarse, yendo allí), se unieron a Baset. Otros, que por su ligereza de carácter o por la esperanza de mejor fortuna gustaban más de la turbulencia y sediciones que de la tranquilidad y el ocio, le declararon su amistad por cartas, esperando de él grandes socorros para sus necesidades. Mientras, hecha la escuadra a la vela, tomaba rumbo a Barcelona, blanco de los trabajos comenzados, en tanto que entre los valencianos empezó a cundir y extenderse la rebelión. Porque Baset por algunos campesinos de Valencia, parientes suyos, y después por algunos constituidos en dignidad (y que eran de su parecer) a quienes además de la avaricia, el peor de todos los males, tanto la esperanza de mandar, siempre imprudente, cuanto otras necesidades aconsejaban, MANDABA CON FRECUENCIA CARTAS A LOS HABITANTES DEL PAÍS, PROMETIÉNDOLES LOS MONTES Y LOS MARES, PARA QUE FALTANDO A LA FE DEL REY (a quien llamaba Príncipe de Anjóu) ABRAZASEN EL PARTIDO DE CARLOS III (así nombraba al Archiduque.) Y QUE NO HABÍA PELIGRO ALGUNO EN COMETER TAL CRIMEN, PUES QUE ESTABA CONVENCIDO POR CIERTAS CARTAS, DE QUE HABÍA MUCHOS NOBLES, AÚN EN LA MISMA CORTE, NO SOLO SABEDORES, SINO PATROCINADORES DE SUS IDEAS. Que esta fábula no carecía por completo de fundamento, lo demostró la conducta

de algunos nobles. Engañado el pueblo con estos y otros artificios, empezó a rechazar con más fuerza el Imperio, y de aquí nació la Iliada de tantos males, oponiéndose casi todos los que tenían verdadero talento. Era necesario oponer prontos remedios a la locura de esos hombres. Pero mientras se procedía con más dulzura que el asunto requería, nada menos pretendía aquella importuna locura que disminuir la autoridad real, y quitar el miedo a los criminales. Por lo cual todos los campesinos que habitaban aquellas costas hasta Denia, imbuídos, como todos ellos decían, por la falsa esperanza de que pronto habían de ser relevados de los tributos, que tanto les agobiaban, aún más, de que en premio de su crimen habían de ser declarados exentos de pagarlos, despreciando imprudentemente la fé jurada al Rey, acudiendo a las armas, empezaron a rebelarse.

El primero que se opuso a este mal fué Juan Castelví, Conde de Cervellón y Gobernador de la Ciudad, escoltado por unos pocos soldados reclutados a toda prisa, por el cargo de Jefe de la Milicia que desempeñaba en la provincia; esperando con ansiedad que el Rey le enviase cuanto antes el auxilio de los legionarios, con los que pudiese oponerse con más fuerza a los campesinos revoltosos, y cercase a Denia.

Entre tanto, con las armas y sus prudentes consejos, apartó de su propósito a los hombres de aquella región y les mantuvo en su deber hasta la llegada de Luis Zúñiga, enviado del Rey, al que entregó sus pequeñas tropas, marchándose él a su casa a ocuparse en otros negocios. Zúñiga, Legado de Francisco Fajardo, Marqués de Villadarias, que tenía entonces su ejército en la Bética, sin dudar nada, con aquellas pocas tropas y el ala de caballería del catalán Rafael Nevot, que no hacía mucho que había venido del cerco de Gibraltar, y había sido dejado para defensa de la provincia, traspasó los montes; tomó a Molinell, pueblo favorable a los sediciosos, y próximo a Denia, habiendo arrasado sus fortificaciones, y vencido a los campesinos, y destruídas algunas aldeas infieles, llegó a los arrabales de Denia,

a cuyos habitantes llenó de temor la caballería con el incendio de los edificios contiguos a la muralla y a las puertas, y no sin miedo Baset, que no tenía mucha confianza en aquellos revoltosos, aterrorizado por aquel aparato de fuerza, pasó algunas noches en una barquichuela, que para casos apurados tenía preparada en el puerto. Pero no teniendo infantería experta, sin terminar, Zúñiga pasó a ocupar los lugares vecinos, simulando un cerco de mucha duración, con el fin de que no pudiesen traer provisiones a Baset. Estaba también allí Pascual Francisco Borja, Duque de Gandía, no lejos de Denia, en su ciudad, con algunos caballeros valencianos que efecto de la gran duración de la paz estaban poco acostumbrados a la guerra; cuando Rafael Nebot, Jefe de Caballería, a quien poco hace hemos citado, hecha alianza con Baset, y comunicándose con él por medio de reuniones nocturnas en lugares agrestes adonde iba con pretexto de la caza, resuelto a imitar la perfidia de sus compañeros, que poco antes habían excitado en Cataluña a la rebelión a sus paisanos y vecinos, esperaba oportunidad de realizar sus planes. No ignoraban esta determinación Vicente Torres, Secretario del Jurado de Valencia, mandado allí por los Magistrados para pagar a los soldados, y Juan Tárrega, noble de Játiva y Jefe de la Caballería de aquella ciudad, que estaba también allí, hombres turbulentos y sediciosos, que creían negocio de importancia la sedición. Alucinado ya el ánimo del catalán para el crimen, despreciando la infamia de su maldad execrable, luego que atrajo a su partido a los soldados sus paisanos de quienes era Jefe, mandó apresar a Zúñiga, Jefe de batallones superiores (a quien el mismo Nebot, como de orden inferior, debía estar subordinado). Fué apresado Zúñiga, cogiéndole desprevenido y sin que sospechara nada, juntamente con todos los jefes y abanderados del mismo Regimiento, a quienes repugnaba semejante traición, y con Pedro Corvino, hombre de extraordinaria fortaleza, Jefe de la Infantería de la provincia; y fueron todos encerrados en la fortaleza de Denia. Habiendo presentido esto el Duque de Gandía,

y no pudiendo llevarles auxilio, marchó primero a Valencia con sus compañeros y después a la Corte, con más lijereza que poco antes había venido : le siguió José Cernesio, Conde de Parcén, que maduraba el proyecto de sustraerse del pueblo, que empezaba a dudar de la traición.

4. En aquellos días, mientras se fortificaban con armas y tropas de la milicia provincial las principales fortalezas y se indicaba prematuramente para su custodia a algunos de distintos Ordenes de Caballería y Jefes militares que casualmente se encontraban en la ciudad, Vinaroz, ciudad marítima, próxima a los límites de Cataluña, a la llegada de José Nevot con algunos traidores, se rebeló, sin que la caballería de Castellón, infeccionada ya también del mismo mal, y que había sido enviada para reprimir la sedición, hiciese nada por impedirlo. Y para que este mal, extendiéndose, no contagiara los demás pueblos de esa región, habían dispuesto los nobles valencianos, y los Magistrados con el Virrey, que entonces era Antonio Mendoza, Marqués de Villagarcía, que se detuviesen algún tiempo las tropas, que de la Bética pasaban a Aragón, mientras se tomaba a Vinaroz; para esta expedición los de Peñíscola habían dado sus cañones, y preparado todo el material de guerra necesario al efecto. Se consulta a la Corte, mientras que con paso lento las tropas cruzan la provincia. Pero recibidas después noticias poco favorables a la idea, y castigados por carta los Jefes, porque despreciando las órdenes regias no habían ido a toda prisa a Aragón, se perdió la ocasión de recobrar inmediatamente la ciudad, y de castigar la rebeldía de sus habitantes. Quedándose pues, Francisco Velasco, Marqués de Pozoblanco, en aquella región, con su ala de veteranos y algunos nobles de distintos lugares, que voluntariamente se le habían agregado (partido ya el resto de la tropa para Aragón), ocupa a Benicarló, y llegando hasta las mismas puertas de Vinaroz, retenía a los rebeldes dentro de la muralla.

5. Libre Baset del asedio, en la forma que hemos indicado,

y escoltado por las mismas artimañas, por un pequeño escuadrón, fuera de Denia comenzó a quebrantar la fidelidad hacia el Rey, ya algo debilitada.Ni le detuvo la infantería de Corvino, incapaz para resistir, y como abandonada de todos, y preso su Jefe, marcharon cada cual a sus casas. Las puertas de las ciudades y pueblos se abrían a su llegada, los campesinos armados se le unían, y con esta tropas y con Juan de Tárrega, que había agregado a ellas la caballería de Játiva, de que era Jefe, después de rebelarla, llegó a Alcira, que los antiguos llamaron *Pequeña Játiva*, ciudad perfectamente defendida por su posición, pues que colocada en una isla del Júcar está defendida por todas partes por el río, y elevado el puente, no queda medio de penetrar en ella. Pero en vano es presentar esos inconvenientes al enemigo, cuando tiene vencida la fidelidad de sus habitantes. Poco después de apoderarse de Alcira, vino a Valencia, no tanto por su voluntad, pués desconfiaba de sus fuerzas, cuanto llamado por las cartas de muchos, por emisarios de la ciudad y confiado en los traidores : principalmente por la actividad y diligencia de Manuel Mercader, Jurado para juzgar las causas, que como asistiese a los consejos secretos del Virrey, había oido que en breve se traerían auxilios para quebrantar la pertinacia de los rebeldes; y para que esto no sucediese, sabedor de lo que se preparaba, mandó a un hijo suyo (que montado en un caballo sumamente veloz, con el deseo de abreviar, corrió casi lo increíble) para decir a Baset que se hallaba perplejo en Alcira, que era menester diligencia y que ya todo estaba preparado, siendo grande la expectación de todos, y que alargando el tiempo se perdería la oportunidad.

Lo que hicieron así porque temían que sería más difícil realizar su inicuo pensamiento, si delatándolo Pozoblanco, que, abandonado el sitio de Vinaroz, acudía presuroso a prestar auxilio a la ciudad próxima a caer, se acercaba más a ella con su caballería. Anticipándose, pues, Baset a este viaje, se presentó con una immensa multitud en la puerta de S. Vicente, al salir el Sol del día 16 de Diciembre del año que fina. Al mismo

tiempo se oían por los campos inmediatos a la ciudad los gritos descompasados de los campesinos llamando a las armas, y saludando al Archiduque como Rey de España con el nombre de Carlos III, y excitados todos los campesinos por los emisarios de Baset con la promesa de la inmunidad de los tributos, se acogían a la bandera que los cabecillas de la rebelión habían levantado para acometer a la ciudad. Hasta las mujeres y jóvenes del campo iban entre los hombres diciendo gracias y dicterios a los que se encontraban, y ya en la batalla tomaban con insolencia las armas contra los defensores de la ciudad. Llenaban el muro los artesanos de la ciudad, que abundando la mayoría en las mismas ideas, aunque bien pertrechados de armas, no atacaban : si se les mandó o no obrar así, (para que no sufriese mayor detrimento la ciudad, pués que no podía conservarse para el Rey por estar tan maleada), es cosa dudosa, puesto que nada hemos podido con seguridad averiguar. Lo cierto es que ni aún los cañones colocados en la misma puerta, se dispararon, con lo que de seguro hubieran huído los asediantes. Baset, pués, por medio de pregonero y con los mandatos de Tárrega, manda QUE LE PRESTEN AQUELLOS HABITANTES OBEDIENCIA EN NOMBRE DE CARLOS III, PUESTO QUE PARA ELLO HABÍA SIDO ENVIADO CON UN AMPLÍSIMO DIPLOMA POR EL MISMO REY.

Los nobles reunidos se niegan a mudar de partido CONVINIENDO ANTES EN DEFENDER LA CIUDAD CON LAS ARMAS; opinando lo contrario José Cardona, Jefe de la Tropa de Montesa, y ocultamente fautor de los austriacos.

Entre tanto Vicente Carroz, Marqués de Mirasol, con otros nobles a caballo, procuraban apaciguar la plebe, llamando a todos COMPAÑEROS, y prometiendo QUE EN BREVE TIEMPO SERÍA RECIBIDO BASET DENTRO DE LOS MUROS.

Temían no sucediese en aquel levantamiento lo que suele suceder en los motines del populacho, que no se apagan facilmente sino con la muerte de los nobles y a confiscación de sus bienes. Iban comisiones desde el Jurado y Senado al Virrey,

rogándole que defendiese la región, y que por su honor procurase arreglar aquellas dificultades.

Pero él, que con su fluctuación y su abandono senil había llevado las cosas a tal estado, mirando por sí mismo, se sustrajo del furor de las turbas, confiando el asunto a los Jueces y Senadores para que a su arbitrio lo zanjasen.

Así pués, el mismo día que se puso cerco a la ciudad, arreglada la paz con Baset, dadas y recibidas las condiciones, los Magistrados y Senadores la entregaron antes de ponerse el Sol, ya por otras cosas, ya también porque temían que si se acercaba la noche, los asediantes rompiesen las puertas del campo, o los revoltosos del interior, impacientes por la tardanza, saltasen las cerraduras, y penetrado en el interior aquella desenfrenada multitud, ávida de botín, contribuyesen todos a deshonrar de esa manera la ciudad. De tal manera había invadido este contagio los ánimos de aquellos hombres perdidos, que después de haberse perdido a sí mismos y a sus intereses,viviendo malamente, ponían todo su empeño en perder la región. Aquella ciudad, en fín, opulentísima a la par que nobilísima, vencida en breve tiempo por una turba casi desarmada de campesinos y menesterosos, efecto de haberse debilitado en su amor hacia el Rey, vino impelida por su mísera y fatal estrella, a ser entregada al Jefe de aquellos forájidos, ciudadano oscuro, escoltado de la pérfida caballería catalana. Dentro pués, Baset de la ciudad con sus tropas, fué recibido con grande aplauso por el pueblo (como que venía después de haber sido esperado tanto tiempo) como un Dios propicio que habría de colmar de bienes a la patria, el que había huído de ella unos años antes, temiendo sus juicios. La plebe aquella noche para manifestar su afecto a Baset, que era su esperanza, riqueza y salvación, (pués que le era más venerable el nombre de Baset que el de Carlos) encendió fogatas en las calles, iluminó las casas con antorchas, y manifestaba su alegría con tan descompasados alaridos, que para los que lo presenciasen desde lejos presentaría la ciudad el aspecto de una

ciudad incendiada. Los presos, que habían sido los primeros en revolucionarse con el fin de conseguir la libertad, fueron excarcelados. Se adhirieron a Manuel Mercader, hombre de excesiva soberbia, que, anteponiendo a la naturaleza el interés, había llegado a tal extremo de locura, que a cualquier parte que iba Baset, allí estaba él para servirle. Se unió también a él José Cardona, embaucado por las ampulosas palabras del encumbrado necio, como si hubiera sido el último del pueblo. Vicente Torres, que como hemos dicho era Secretario del Jurado, hospedó al personaje, y allí permaneció en las casas públicas de la ciudad mientras estuvo en ella, por más que después por ciertas causas perdió la amistad de aquél. Estos eran los favoritos de Baset. En tanto los Nobles y artesanos honrados, que no querían ser infieles, estaban recogidos en sus casas, con sus esposas e hijos, atemorizados por el libertinaje del populacho, pués que de tal manera los habitantes honrados estaban sobrecogidos por el miedo, que creían que aquél era su último día.

6. Tomada de esta manera la ciudad, Pozoblanco y Jimeno Pérez de Calatayud, Conde de Rahal, valenciano, a quien el Virrey había mandado volver desde Morella a la ciudad, convencidos de que nada podían hacer con la caballería, saliendo de noche de Nules (hasta donde habían llegado para auxiliar a Valencia), ayudados por las tropas y algunos paisanos adictos al Rey, y completamente confiados a los Genios, marcharon por montes escarpados. Al día siguiente les sorprendió una terrible tempestad junto a Villahermosa, y no habiéndolos querido resibir en el pueblo, pasaron a la intemperie una noche temerosa por las lluvias: y al tercer día llegaron a los límites de Aragón.

7. A porfía llegaban a Valencia legados de todas partes a prestar obediencia a los mandatos del Archiduque, en nombre de los pueblos y pidiendo en cambio concesiones verdaderamente ridículas e importunas. Los saguntinos, que siempre tuvieron mucho afecto al Rey, desprevenidos entonces y sin armas, copada su caballería en el arrabal de San Vicente, el día que se tomaba

Valencia, mandadada su infantería para la defensa de Morella a las órdenes de Pedro Juan Cantero, joven esforzado, teniendo caída grandes trozos de su muralla, efecto de la antigüedad, advertidos finalmente por Bonifacio Manrique de Lara, Coronel de las tropas, que acompañado por muy pocos se retiraba a Castilla llamado por el Rey, de que MIRASEN A SUS INTERESES, PUÉS QUE NO HABRÍAN DE SUFRIR POR ELLO LA IRA DEL REY, y habiendo finalmente recibido cartas amenazadoras de Baset, se vieron obligados a sufrir la suerte común. Lo mismo hicieron algunos otros afectos al Rey, por no tener fuerzas para resistir. Publicaremos sus nombres en su lugar, para evitar el que olvidada su memoria, se quejen de que no merecieron el castigo por premio a su fidelidad. Pero los segorbienses, aunque poco afectos al Rey, y deseosos de entregarse a Baset, sin embargo, porque no parecía muy honroso para una ciudad ilustre el rendirse antes de divisar las banderas del enemigo, o como de público se decía, porque más querían estar sometidos al imperio de un Rey, que al de un Príncipe privado: a manera de una ciudad libre no obedecían las órdenes ni de unos ni de otros. Nebot, mandado por Baset con un pelotón de caballería a Játiva, ciudad populosa situada a la otra margen del Júcar, noble por lo ameno de su suelo y por la antigüedad, dotada de una bien guarnecida fortaleza, tomó la ciudad, rindiéndose a discreción sus habitantes.

8. Por esta época, en aquella parte de la provincia que cae hacia el Golfo de Alicante, no había cundido aún la insurrección, debido principalmente a los cuidados de Luis Belluga, Obispo de Murcia, y José Torres, de Orihuela. Mientras esto sucedía en la provincia, los hombres criminales de todas partes se habían acogido a Valencia, pués que allí no era possible administrar justicia: apenas si se encontraba un hombre honrado en parte alguna; llenaban las calles y caminos campesinos armados y harapientos mendigos. Cambiado por completo el aspecto de la ciudad, un gran temor había sucedido a la suma alegría que produjera tan larga paz. Los presidiarios, unidos a otros tan

perdidos como ellos, recorrían la ciudad pidiendo la muerte para los nobles y amigos del Rey, por el afán de apoderarse de sus bienes. Hasta al mismo Arzobispo, Antonio Cardona, hombres armados, que penetraron en su Palacio, después de perforar las puertas, le amenazaban a grandes gritos con la muerte. Todos los hombres de bien que se habían allí refugiado, se acogieron después a los conventos de frailes : y aunque les servía de defensa lo sagrado de su refugio, no podían desechar el temor, de tal manera que en aquellos días ningún hombre honrado contaba segura su vida. Además las mujeres nobles y las que no opinaban como los sediciosos, como no cesasen de tocar a rebato las campanas de la Catedral, con el cual toque a unos se les infundiese pavor, y a los campesinos se les llamase a las armas, midiendo aquellas mujeres el peligro que corrían por el miedo que las dominaba, todas llenas de pavor, abandonadas sus familias, se refugiaban en los conventos de monjas.

El Arzobispo, pués, y el Virrey, José Ferrer, Conde de la Almenara, varón sumamente afecto al Rey, José Castelví con sus parientes, Vicente Mousorín, José Salcedo, Felipe Ripoll, Asesor del Procurador Regio, José Sánchez, Manuel Esteban del Lago, y algunos otros, obtenido de Baset permiso para marchar libremente, salieron juntos para Castilla.

9. Y como nada debo en esta historia confiar a la posteridad con más diligencia, que los nombres de aquellos que libres de este contagio de infidelidad, trasmitieron su fé sin mancha a los sucesores, me invita este lugar a tejer el catálogo de aquellos que desempeñando cargos regios, para cumplir con su fidelidad y sus deberes, abandonadas sus casas, salieron de la Ciudad, marchando a Castilla. Y el primero que se me presenta es José García Azor, Arcediano de Alpuente, diócesis de Segorbe, y Prefecto del Colegio de los XIV (de los que ocho entendían en causas civiles, y los seis restantes en las criminales); Pedro José Borrull, eximio jurisconsulto; Pedro Domenech; Vicente y Andrés Monserrat, hermanos; Bruno Salcedo; Francisco Ducals;

Francisco Despuig; Pedro Mayor; Damián Cerdá; Vicente Falcó; Blanés, y Alfonso Borgoñó; de ellos, dos, Vicente Falcó y Andrés Monserrat, ejercían un cargo extraordinario; Borgoñó era Abogado del Real Patrimonio. Permanecieron en la ciudad, o por estar quebrantada su salud o por justas necesidades Vicente Pascual; Eleuterio Torres; Francisco Faus; los tres a la venida de Baset dejaron la Magistratura. Uno solo había pasado a los austriacos, Manuel Mercader, a quien antes hemos citado. Cristobal Villarrasa, Prefecto del Real Patrimonio, se vió obligado, a pesar suyo, por los ruegos de los amigos y las lágrimas de su familia, a permanecer en la ciudad y con él Jerónimo Frígola, Viceprocurador Regio. Pero su asesor, Felipe Ripoll, y Vincente Mousorín, Vicegobernador de la ciudad (a quienes antes hemos nombrado) y su otro asesor, Luis Salvador Pelegrí (cuyo colega Marco Antonio Pujades se había pasado a los austriacos) y finalmente Juan Milán Aragón, Escribano del Erario Regio, juntamente con otros huyeron a Castilla, a unirse con el Rey, y como gran número de hombres privados, ya de la nobleza, ya de la plebe, voluntariamente unos, desterrados otros, abandonaron la ciudad, según podamos averiguar sus nombres, procuraremos citarles en sus correspondientes lugares.

10. Después de esto se comenzó a ejercer la más refinada crueldad contra los adictos al Rey, y contra los franceses, que bien por el comercio, bien por los cargos que desempeñaban, vivían en la ciudad : se les confiscaba los bienes y se les apresaba; y en todas las regiones de la provincia sujetas al Archiduque estaba confiado este negocio a la hez del pueblo. Se sacaba de sus escondrijos a los que el populacho con su clamoreo condenaba a muerte, y aunque a duras penas se les conservaba, después de afligirles con mil suplicios y encerrados finalmente en un navío, fueron deportados a Cataluña.

11. Por aquel mismo tiempo, Baset, para adquirir fama, que en los negocios nuevos suele servir mucho, determinaba atacar a las pocas tropas que había en Chiva. Está el pueblecito de

Chiva quince millas distante de la ciudad, hacia Castilla; allí estaban destacados ciento de la Caballería pretoriana que el Rey había mandado a las órdenes de Antonio del Valle. Dispuesto a dirigir todo su aparato de guerra contra estos, preparó hasta catorce mil combatientes entre labriegos de los campos vecinos y artesanos de la ciudad armados con fusiles, dardos, hoces y hachas.

La caballería se componía de los traidores catalanes, que hemos citado, y de algunos pocos pretorianos de la escolta del Virrey, que copados en la ciudad, se les obligó a servir al Archiduque. A estos agregó a algunos parientes y amigos suyos, de modo que entre todos apenas compondrían el número de seiscientos, ejército verdaderamente grande, pero inútil, inesperto, acostumbrado más bien a los trabajos del campo y a la disciplina doméstica, que a la guerra. Para que nada faltase a este justo ataque, seguían al ejército seis pesados carros con máquinas para destruir murallas. Viene con estas tropas cerca de Chiva, en donde los enemigos le esperaban muy gozosos al descubierto; una vez que los vió, mandó detener al ejército y ordenar la batalla, que en vano intentaron después por la impericia de los soldados. Inmediatamente y con imprudencia, empieza el ataque la caballería regia, pués que en el primer encuentro había tan solo treinta caballos que habían salido a explorar; desnudas las espadas, matan a un joven pariente de Baset, hieren gravemente a un gran truán llamado Barco; y a los demás les persiguen, derriban y pisotean. Repentinamente se dispersa por los campos aquella inmensa multitud asustada de las espadas, e imitando a su jefe, que luego que vió el principio tan poco favorable, huyó a todo escape, a pesar de que la Caballería regia no les perseguía, porque recelaban alguna emboscada. Así pués, habiendo tenido pocos muertos, algunos heridos y prisionero un caballo real, se volvió cada uno a su casa. Vuelto a la ciudad, depuso a los pretorianos, porque se habían pasado algunos de ellos al enemigo. Después por medio de sus adláteres procuró

esparcir entre el vulgo, dispuesto siempre a nuevas sensaciones y amigo de creer todo lo que puede servirle para hablar, que se había vuelto sin concluir el asedio, porque veía el negocio expuesto a las asechanzas de los que llevaban a mal el imperio de Carlos y temía que surgiese algún inconveniente que hiciese peligrar el asunto principal. Y para que no decayese el ánimo del pueblo, esparcía a diario tales noticias que sirviesen de alimento a los conventículos y reuniones; y él entretanto, enajenados los bienes y mercancías de los proscriptos de la ciudad y de los franceses (las que procuraba inscribir para el Fisco), retiraba sumas enormes de dinero. Había muchos que no querían tomar nada en las subastas públicas, porque viendo la instabilidad de aquella situación, comprendían que después habría que restituir.

Obtuvo también buena presa con la denuncia que le hizo un delator (entonces había multitud de ellos) manifestando que las alhajas de Pozoblanco las ocultaba en su casa Bruno Salcedo. Faltando a las condiciones de la rendición, saqueó los palacios de algunos, que habían abandonado la ciudad, y como los crímenes cometidos, casi siempre hay que justificarlos con otros mayores, de las rapiñas pasó a maltratar a los nobles que permanecían en la ciudad. Así publicó, por medio de pregonero, que los que abandonando sus casas se refugiaron en los conventos, volviesen a ellas bajo severísimas penas. Por el mismo edicto, faltando a las leyes de la urbanidad, al respecto del sexo y a la dignidad de la nobleza, obligó a salir de los conventos de monjas a las damas nobles, que por miedo al populacho se habían allí refugiado. Algunos jefes militares, y a Andrés Coppola, Napolitano, Príncipe de Comani, despreciando las condiciones de la entrega, los apresó en la ciudad y puestos en un navío les remitío a Barcelona a disposición del Archiduque, juntamente con Zúñiga y sus compañeros. Encerró a Corbino en las cárceles públicas, azotó a las mujeres, ahorcó por levísimas sospechas a muchos hombres y mandó levantar patíbulos en distintos sitios

para decapitar a los nobles. Finalmente, confundiendo lo divino con lo humano, aquel hombre cruelísimo, tantos y tan grandes fueron los males que hizo padecer a los habitantes honrados con su montruosa dominación, que más fácil es decirlos, que perdonarlos.

12. Por este tiempo Juan Jonás, francés de nacimiento, de los que fueron expulsados por su Rey por el crimen de herejía, y al servicio entonces de la Reina de Inglaterra, había permanecido en la provincia por la parte de Tarragona por donde Valencia confina con Cataluña, con cincuenta caballos y una compañía de infantes alistados en Cataluña y Vinaroz, mandando a los pueblos poco afectos al Rey, que obedeciesen al Archiduque, llegó hasta Castellón, ciudad populosa y enemiga del Rey. Fueron vanos sus esfuerzos para convencer por cartas a Morella, lugar que por ser limítrofe a los tres reinos estaba bien defendido por el arte y la naturaleza y guarnecido además con las tropas escogidas de la provincia, pues que desde el principio del movimiento había el Virrey mandado allí a Rahal con Juan Vergara, caballero muy conocido en Valencia. Mandó Rahal restaurar los muros de la población y de la fortaleza, arregló cinco cañones,que efecto de la paz duradera estaban abandonados, y adquirió muchas otras cosas necesarias para la defensa; a este pueblo, después de la marcha de Rahal, le mandó Andrés Deona, veterano de Valencia. Dejó Jonás a un lado a Peñíscola (llamada así por su posición), porque la vió perfectamente defendida por las murallas, fuertes, cañones y toda clase de armas y sobre todo por la fidelidad de sus habitantes a quienes gobernaba Sancho Echevarría, veterano de Cantabria, poco antes mandado allí de la guarnición del Gobernador. Mientras que Jonás recorría aquella región sometiendo tantos pueblos, Cristóbal Moscoso, Conde de las Torres, con cuatro mil entre infantes y caballos, en la estación más cruda del año, pues que era en invierno, marchó de Aragón para Valencia, para apaciguar con las armas la sedición. Luego que vió esto Jonás, con las fuerzas

que llevaba tomó a San Mateo, pueblo muy bien amurallado, con el fin de demorar su retirada. Pero Moscoso, para no dejar detrás al enemigo, determinó atacar al pueblo. En tanto sus habitantes envían legados a Baset notificándole el peligro y rogándole encarecidamente que les mandase socorro. Este, conocido el peligro de los suyos, decretó que todos los de aquella parte de la provincia que linda a Cataluña, que por su edad fuesen aptos para tomar las armas, se reuniesen en las proximidades de San Mateo, bajo las órdenes del valenciano José Nicolau, que ya había militado varias veces. Aquella multitud llena de miedo, escasa de víveres, no acostumbrada a la milicia y sin armas a propósito, manifestaba claramente que no quería obedecer a su jefe. Y a pesar de que todas estas cosas se encaminaban más a la deshonra y a la ruina, que a prestar auxilio a los sitiados, tal era la locura de aquellos hombres, que tenían por cosa cierta, que el ejército real estaba sitiado por hambre y fuego y divulgaron que por miedo a ellos estaba ya libre la provincia. Pero pronto se vió la falsedad de estas noticias. Porque habiendo avanzado un poco más que lo de costumbre un pelotón de su caballería, y habiendo penetrado obligados por el hambre en el pueblecito de Salzadella, caídos en los vasos de miel aquellos buscones campesinos a quienes acompañaba la caballería provincial, repentinamente unos cuantos de la caballería regia, que habían preparado aquella emboscada, caen sobre ellos, matan a unos, aprisionan a otros y vueltos otros a sus casas, en precipitada fuga, divulgan el funesto éxito, noticia que turba a todos y es suficiente para desalentar a los que poco antes despreciaban tanto las fuerzas del enemigo. Nicolau, todo lleno de miedo, retenía aquella aterrorizada multitud en lugares seguros y lejos del campamento enemigo, recelando aproximarse por temor a que abandonado, si lo hacía, por los campesinos, sufriese otra derrota mayor. Advirtiendo Moscoso que habría de prolongarse mucho el asedio por falta de cañones para destruir la muralla, preparaba minas para arruinarla. Mas no saliendo

esto a medida de su deseo, acosado por una lluvia incesante y general en aquella región, hastiado e indignado por estar detenido tanto tiempo ante un pueblo que, por serle tan poco afecta aquella región, habría de servir poco a sus propósitos, y anunciándose que ya se aproximaban las tropas que de Cataluña toda sometida al Archiduque, venían a socorrer a los ingleses, abandonando el cerco, encaminó sus tropas a Valencia.

13. Luego que se divulgó la noticia de la llegada de las tropas, empezaron todos a temer y a huir, unos a la parte más elevada de los montes, otros a los valles más escondidos : los que estaban con Nicolau huyeron lejos del camino que llevaban las tropas reales. Tanto era el temor a las espadas, después de la matanza de Salzadella. Había penetrado entonces en la provincia de Valencia Carlos, Conde de Peterborw, inglés de nación, General de los Aliados, el que se vió obligado por la hazaña importuna de Baset a disgregar sus tropas para defender con ellas los lugares convenientes y a mudar el plan de campaña concebido depués de la conquista de Barcelona; encargándose después los sucesos de demostrar las dificultades que esto acarreó a los negocios austriacos.

Mientras éste reunía sus tropas, Moscoso acelerando la marcha, llegó a Borriol, pueblecillo situado en el mismo desfiladero de los montes entre elevadísimas rocas, y a su llegada la mayor parte de los habitantes, y algunos de ellos con sus familias y riquezas, huyeron a lo más abrupto de los montes. Y los soldados que únicamente encontraban en lugar de enemigos a aquellos que abandonando sus casas huían de su presencia, destruyeron las viviendas desiertas a su paso. Salidos de aquí descienden a la llanura Plana (de donde toma nombre la región),que se extiende a manera de un mar inmenso, siendo tal su extensión, que no puede la vista abarcar sus límites. En esta marcha del ejército fué muerto un vivandero (*hoy: cantinero*) sacrílego, que había cometido el horrendo crimen de robar un copón del Sagrario. Manda Moscoso que sea llevado inmediatamente al suplicio y

muerto a estilo militar con bayonetas afiladas, restituyendo el copón al Sagrario. Dejando a la izquierda a Castellón (pueblo que por estar bien fortificado y defendido perfectamente por una armada multitud, el Español no intentó combatir) llegó a mediodía próximamente al puente de Villarreal adonde afluye el caudaloso rio que los comarcanos llaman Millars. Y no pudiendo,sin deshonra del nombre real, pasar por allí las tropas sin que la población abriendo sus puertas se rindiera, empezó a tratar con más dulzura que en la milicia se acostumbra, y Moscoso ofreció, confirmando su promesa con la fé de la regia autoridad, perdonar a los de Villarreal su mala acción, siempre que volviesen al buen camino; pero aquellos campesinos, ni movidos por las palabras del intérprete de la regia clemencia, ni atemorizados por los aparatos belicosos, rehusaban con orgullo hacer lo que se les mandaba; y aunque algunos ciudadanos prudentes intentaron demostrarles que era justo y en extremo bondadoso lo que se les pedía, nada pudieron conseguir, principalmente por la oposición de la familia Alberola. Y es más, como los que una vez faltaron no se horrorizan ya de ningún crimen, arrojaron desde las murallas sus balas contra los mismos portadores de la paz y honesta rendición y faltando a las condiciones pactadas antes y en virtud de las que se había diferido el ataque, volvieron sus armas contra el soldado que esperaba a las puertas su contestación; hiriendo así a los confiados que nada sospechaban. Moscoso que no recelaba semejante, luego que percibió el estrépito de las armas desde el templo de San Pascual, adonde había entrado para adorar sus reliquias, determinó lo que había de hacer en tales circunstancias y mandó que inmediatamente se invadiese a la ciudad. Al instante se llama a las armas a todo el ejército, y arrojadas las puertas con brío militar, los vascongados que aquel día ocupaban el primer lugar en la batalla, recibidas y causadas muchas heridas, con un empuje violento penetran en la ciudad. Seguían a estos los Walones belgas, y la infantería pretoriana de Castilla,

que unidos a los vascones, como el caso exigía, pisando los cadáveres, entraban en la población. Ordenó que parte de la caballería para prestar auxilio a los infantes, dejase sus caballos y accionase como infantería; algunos al instante que entraban, espoleando el caballo iban a ocupar la plaza, según se les había ordenado. En la misma entrada cae el Conde de Rosel, herido por una enorme piedra (destinada a moler sal) que una mujer arrojó con esfuerzo varonil desde una ventana. En tanto, desconfiando, poder conseguir nada con las armas, se arrojan por el muro algunos de los que fueron los primeros en resistir y huyendo a las desbandada por los campos, buscan refugio para su vida en escondrijos conocidos; pero algunos de ellos caen en las re aguardias de caballería colocadas alrededor del pueblo y son degollados sin compasión; otros más favorecidos por la fortuna, huyeron por sendas extraviadas a los pueblos vecinos. Dentro de los muros ardía el furor militar contra los rebeldes, ni a los armados, ni a los inermes se les concedía perdón; asaltan las casas calle por calle, no sin recibir muchas heridas en la reñida oposición que les hacen sus enfurecidos vecinos. Y dueños ya de un gran botín, acuden a la tea, queriendo dar la última mano a la victoria, con la ligereza del incendio. Pronto se oyó el clamor de los que se asaban dentro de las casas: los que salían de ellas eran recibidos con las agudas bayonetas de los belgas, que no se compadecían de nadie y que querían colmar con tan horrible mortandad el odio y el dolor que les había producido la muerte de Rosel. Aplacados antes los españoles (porque se gozaban menos en la matanza), aunque el jefe de los vascos Miguel Linoqueen, varón de noble cuna, había recibido una herida mortal, incrustrándosele una bala en los riñones, de cuyas resultas murió poco después en Sagunto, sirvieron de salvación a muchos. Perecieron también en la refriega siete sacerdotes armados que, olvidando su ministerio molestaban con frecuentes descargas a las tropas. Las mujeres y una turba de tímidos, se acogieron al templo y se atendió perfectamente a su vida y a su pudor. Las monjas, sacadas, de su

convento por los principales Jefes y Capellanes del ejército, para que no pereciesen, si las llamas rodeaban el edificio, pasaron aquella noche encerradas en un lugar seguro, tratadas cortés y santamente, y con centinelas para defender su honestidad. Al siguiente día marcharon a Nules y desde allí a los conventos de Segorbe, y después de haber vivido allí algunos meses, volvieron a su casa.

Ya Moscoso había mandado tocar a retirada y por la diligencia de los jefes, que con ásperas reprensiones habían prohibido ya la crueldad, se había ya abstenido al ejército de la matanza y el saqueo, empleándole después en vendar a los heridos y custodiar 180 hombres presos por derecho de guerra para transportar a los heridos. En el asalto y saqueo no murieron más de 250 soldados, mientras que paisanos fueron muertos 280. Esta victoria verdaderamente cruel para el ejército, lo hubiera sido más, si hubieran asistido a la lucha de sus paisanos algunos cuerpos de voluntarios, que habían marchado al socorro de S. Mateo.

14. Al día siguiente, recogido el equipaje, emprendió el ejército la marcha hacia Nules. Los heridos, llevados a hombros por los cautivos, llegaron al pueblo citado al mismo tiempo que las tropas. Después de haber descansado, levantaron el campamento antes de amanecer y por una región tranquila marcharon hacia Sagunto. Luego que llegaron al río que nace antes de la ciudad de álveo de piedra semejado a un torrente, hasta donde había salido la multitud a felicitar a Moscoso, se oyó el clamoreo de los que aclamaban el nombre de Felipe, demostrando así su amor al Rey. Los Magistrados y Nobles llevan a Moscoso a la ciudad y le hospedan honrosamente; el pueblo obsequia y recibe con alegría en sus casas a los jefes; colocan a los enfermos en hospitales, esmerándose Magistrados y pueblo en costear las curaciones de sus heridas.

15. Al día siguiente, habiendo dejado una pequeña guarnición para custodia del pueblo y de los heridos, a la que mandaba Bal-

tasar Abarca, joven activo, entran en el campo de Valencia, opulento por sus caminos, edificios y feracidad del suelo, acampando hacia la parte que está entre Norte y Poniente, en el barrio que llaman de Moncada. Desde aquí escribió Moscoso a los Magistrados de la ciudad y del reino cartas llenas de sanos consejos en las que MANDABA ESPERAR CON SEGURIDAD EN LA CLEMENCIA DEL REY, SI EL PUEBLO SE SOMETÍA A SU IMPERIO. Pero interceptadas las cartas por Baset, que en unión de lo más loco del pueblo ejercía la suma autoridad con gran disgusto de los Magistrados, ni quiso devolverlas ni contestar a ellas nada razonable. Por tanto se pasó de las palabras a las armas; pués que los perversos con más facilidad se apartan del mal camino con las penas y sujeción que con benignidad.

16. Delante de los muros de la ciudad corre el Turia, río que fecunda admirablemente los campos. Devolvió al álveo del río la fuerza de las aguas apartadas de él por acequias que servían para el riego, obstruyendo éstas con montones de tierra y piedra que arrojó a ellas; y rompiendo la presa para que corriendo libremente el agua al mar, privó de todos sus beneficios a los sitiados. Y creyendo Baset que esto habría de ser un gran perjuicio para la ciudad y campesinos que militaban a sus órdenes, porque quitada el agua a los molinos, y secos por falta de riego los campos, empezaría la escasez y carestía de los víveres, empezó a dirigir los cañones contra los que estaban en esos trabajos. Pero habiéndolo hecho mucho tiempo sin fruto, determinó aproximarse más al ejército real para atacarle. Reunido, pués, un pelotón de artesanos y campesinos, que habían acudido de todas partes, atraídos por la falsa idea de que el soldado veloz no puede ser cogido, luego que llegan a Burjasot, barrio próximo a la ciudad, pensando en el botín, no en la batalla, pone Baset sus hombres ocultos entre los cañaverales y malezas de las huertas. La caballería de Nebot distribuída en tres grupos, se extiende por la llanura. Moscoso que había venido con 200 caballos a explorar aquel terreno, conoció el fraude, y no

pudiendo cabalgar por la aspereza del terreno, pasó a otro más llano. Lo cual visto por los campesinos desde sus escondrijos, levantan el grito y emprenden la persecución contra la caballería como si fuese huída.

El castellano, viendo ya en descubierto aquella turba, manda retroceder. Rodeándoles repentinamente con la ligereza de la caballería, empiezan a matarles : y aunque muchos arrojando las armas elevaban sus manos suplicantes, pidiendo por Dios a los soldados que no les diesen muerte, sin embargo fueron cruelmente degollados por rebeldes y perjuros. Y mientras que, apesar de las órdenes de Moscoso prohibiendo ya el degüello, los soldados matan a los campesinos como si fuera un rebaño, la caballería catalana, imitando el ejemplo de Nebot y de Baset, vuelven la espalda siguiendo en precipitada fuga a aquella multitud dispersa por los campos buscando refugio. A 150 hacen llegar el número de los que murieron en esta refriega, aparte de otra multitud de heridos. Comprendiendo Baset que le era imposible conseguir nada útil para su causa por medio de la fuerza y de sus tropas, se ocupó desde entonces en fortificar la ciudad, muy expuesta por su posición. Algunas partes las cubrió dejando por dentro la muralla y puso en ella cañones; habiendo cercado otras en forma de empalizada, dejando fuera los fosos, construyó a toda prisa torreones de madera y puso en ellos cañones, más bien para ostentación de la defensa, que para seguridad de la ciudad. Señaló a cada uno para custodiarlo cierta parte del muro, por el cual, así como por todos los torreones, distribuyó los cañones suficientes; y como el vulgo siempre es aficionado a las exageraciones, los ignorantes tenían absoluta confianza en tales aparatos.

Mandó llevar también grandes piedras, para que tapando los arcos del puente, estancada el agua en el dique que impidiese la corriente del rio, sirviese de defensa a aquella parte. Y si este invento hubiese producido su efecto, sin duda alguna hubiese inundado los arrabales y la parte próxima al mar. Empezó a

destruir las casas en algunos arrabales, sin respetar su hermosura ni su valor. Y cosa tan funesta y sensible para los honrados, si no hubiera sido impedida por la llegada de Peterborw, hubiera afeado a la ciudad, asolando su mejor parte.

17. Me ha parecido oportuno escribir aquí lo que mientras tales cosas sucedieron, hacía al otro lado del Júcar Francisco Ávila (dejado por Baset para custodiar a Denia), saliendo con una escolta de campesinos y menesterosos. Este, pués, con ese ejército y con dos cañones, llegó a Játiva, cabeza de la Contestania y ciudad rica (como ya hemos dicho), con el fin de rendirla; y habiendo acampado no lejos de ella, no queriendo sus habitantes entregarse a aquel hombre, se rebelaron y pronto la muralla apareció coronada de hombres armados. Con el fin de que ni una ni otra parte sufriese detrimento,los más prudentes de Játiva salieron al encuentro de Ávila y le manifestaron que, si estima en algo su vida, no intentase penetrar en la ciudad, oponiéndose los habitantes : que el pueblo estaba en armas, la ciudad muy bien fortificada, y que para unos y otros sería más acertado que levantase el campo sin luchar y dejase el asunto en manos de Baset, ocupado entonces en Valencia en asuntos de importancia, pues que el pueblo estaba más dispuesto a entregarse a éste. Y después sin grande lucha, fue tomada por Nebot, mandado por Baset, según hemos ya dicho.

Ávila, aunque intentó disuadir al pueblo de su actitud con feroces amenazas, convencido sin embargo por tales razones, partió de aquí con dirección a Jijona (este pueblo,situado cerca de Alicante,defendía con valor su fé hacia el Rey) con intención de rendirla; pero sucedió muy de otro modo, porque habiéndose acercado e intimado la rendición a los jijoneses, estos insistiendo en su opinión, toman las armas para defender la ciudad; pero Ávila luego que se convenció de que era necesario mucho valor, manda forzar la entrada, lo que hicieron los suyos heróicamente. Se resisten los sitiados a quienes Corvino había ofrecido socorros antes de haber sido encarcelado y conducido a Valencia. Luchan

ambas partes con denuedo; pero la lluvia, que casualmente intervino en la pelea, hizo vanos los esfuerzos de los sitiadores, porque humedecía las armas, y estos se vieron obligados a retirarse. Temiendo Ávila que viniesen a Jijona refuerzos de los pueblos vecinos, se retiró a Denia, y habiendo permanecido allí algún tiempo en paz, vuelve a salir, y recorriendo a grandes marchas el camino, ataca con mayores fuerzas a los desprevenidos jijoneses, que desconfiando de la defensa de la ciudad determinan ceder el lugar y emigran con sus mujeres e hijos a otra parte. Llegaron primero a Villena, pueblo situado en los límites de Castilla, y sus habitantes no compadeciéndose de la suerte de aquellos desgraciados porque no aprobaban la causa de su emigración, les arrojaron de su territorio. Vuelven desde aquí a Biar, pueblo de la provincia, no lejos de Jijona, en donde por público consentimiento se determina : QUE SE COMPLACE EL PUEBLO EN HOSPEDAR Y ALIMENTAR GRATUITAMENTE A AQUELLA MULTITUD. Mientras que permanecieron allí,todos los que por la edad podían tomar las armas, defendieron con bizarría, unidos a los del pueblo, a éste y sus cercanías. Este pueblo (al que se cree que los Romanos llamaron Colmenar (Apiarium) por lo exquisito de su miel) lo gobernó, a su vuelta de Castilla, el Arzobispo de Valencia, porque sus habitantes eran adictos al Rey y porque estando en su diócesis, podía regir desde él con derecho al Arzobispado. En este tiempo, mandó reparar a sus espensas los muros de la fortaleza próxima al pueblo; los que efecto de la vejéz estaban por muchas partes arruinados y mandó traer cuatro cañones que había comprado en Alicante; en este pueblo permaneció mucho tiempo, hasta que recrudecida la guerra en la provincia, temeroso y sin saber qué partido tomar en sus asuntos, decidió abandonar el pueblo y volverse a Castilla.

18. Ávila, una vez que tomó a Jijona, marchó a Alicante, ciudad marítima del Golfo de su nombre, emporio de la provincia, creyendo que era cosa fácil tomar de improviso la ciudad, y una fortaleza bien guarnecida, y casi inaccesible situada en un

cerro muy elevado. Cuando llegó a la ciudad, determinó atacarla; pero sus habitantes aunque desprevenidos y en oposición con alguna parte del vulgo y de la nobleza algo viciada, despidieron a un emisario, que Ávila había mandado desde el campamento para nunciar a los sitiados « QUE SI NO ENTREGABAN LA CIUDAD LA DESTRUIRÍA A HIERRO Y FUEGO » intimándole al despedirle : QUE TUVIESE POR CIERTO QUE SI VOLVÍA A LA CIUDAD SERÍA COLGADO DEL MURO PARA LUDIBRIO DE LOS ENEMIGOS » y después acudiendo a la muralla resistían con gran empeño a los ladrones irritados por esa respuesta. Había entonces casualmente anclada en el puerto una nave francesa y saltando de ella 200 hombres armados, sirvieron de oportuno socorro a los alicantinos, que con su ayuda rechazaban al enemigo y contenían la rebelión interior. Había colocado el enemigo dos cañones en el cerro, que llaman Tosal, más bien para atemorizar a los habitantes que para destruir las fortalezas. Al disparar con ellos a los edificios, una granada destrozó a un médico amigo suyo. Algunos jóvenes que iban siguiendo a un caballo que se había escapado del establo asustaron a los habitantes con el estrépito y las voces y temiendo que por el tumulto y la sedición entregasen los traidores la ciudad al enemigo, salieron todos armados. Una mujerzuela a quien el mismo Ávila había íntimamente tratado, enviada por los traidores, LE EXPONE LA OPORTUNIDAD DE TOMAR LA CIUDAD, Y LO FÁCIL QUE SERÍA RENDIRLA SI LA ATACABA. Recibida esta confidencia, debiendo inmediatamente poner a la obra, estuvo tanto tiempo perplejo (o, como después se dijo, no obró temiendo una emboscada) que dando a los ciudadanos tiempo para recapacitar, pusieron doble guarnición en los lugares sospechosos y pararon sus cañones contra el enemigo. Y saliendo inmediatamente de la ciudad, arremeten contra el enemigo, haciéndole, retroceder hasta el pueblo de San Juan, de donde vuelto otra vez para continuar el asedio, se vé nuevamente obligado a huir; porque viniendo al auxilio de la ciudad el Obispo de Murcia con 1,300 soldados alistados de pronto, y Santiago Rosel,

Marqués de Rafal, Gobernador de Orihuela, con 200, a los que se unió D. Octavio Médicis, napolitano, Duque de Sarno, con 100 veteranos, fué tanto el terror que causaron a los campesinos, que aùn cuando eran superiores en número a los del Rey (pués se dice que llegaban a 10,000), abandonaron el campamento, y muchos emprendieron la fuga, de tal manera, que Ávila viéndose casi solo, se recogió a Denia a toda prisa. Habiendo quedado los reales dueños del campo sin efusión de sangre, se distribuyeron en varias partes: Rafal a reducir a la obediencia a los pueblos vecinos, el Obispo con el Duque de Sarno, a un pueblo grande de aquella región, llamado Onteniente, que hacía poco se había apartado del Rey. Cuando ya estaban cerca de él, enloquecidos los habitantes, toman las armas, negándose a obedecer en modo alguno el mandato regio. No se les trató desde principio con benignidad, como parecía lógico, estando presente el Obispo, sino que los jefes, para quebrantar su perfidia, les cañonean sin cesar con las piezas cogidas en los campamentos de Ávila, hasta el punto de que aterrorizados los de Onteniente aclaman sin cesar a Felipe por su Rey. Mientras se pactaban las condiciones de la paz, penetran los soldados y a pesar de las reclamaciones algo tardías del Obispo, destruyen con furor el pueblo, maltratando duramente a los habitantes (contra las condiciones de la tregua, según se dice) y les intimaban que de no presentar el dinero, no respetarían sexo ni edad. Sin embargo, en cuanto lo permitieron la destrucción y tumulto militar, se respetó a los nobles y a los que no habían faltado a su fé, porque no era justo que fuesen víctimas del odio común los inocentes y los culpables. Gran parte de los no culpados, dejando sus casas, emigraron con sus familias a otras partes en que se respetase más al Rey; y este su prudente consejo, fué su salvación, porque después de no mucho tiempo, Ávila, reunido de nuevo un ejército de campesinos, marchó hacia aquella parte y penetrando como mal amigo en aquel lugar, que habían dejado desierto los enemigos, sin que lograsen conmoverle las súplicas, confundiendo

a los amigos con los enemigos, castigó a todos severamente y con el mayor descaro robó cuanto los otros habían dejado, Finalmente, en los días que estuvo por allí, arrasando campos y pueblos y sometiendo a algunos con terribles amenazas, tan cruelmente en su latrocinio por aquella región, que sería largo referirlo. Por lo cual cuando Peterborw vino a Valencia, sabedor de los robos y crímenes que había cometido, le encarceló.

19. Entretanto, Moscoso, que había empleado aquellos días en dar descanso a sus soldados, fatigados por las marchas e inclemencia del tiempo, movilizó las tropas. Mientras estaba allí, Antonio del Valle, que, como hemos dicho, permanecía en Chiva, luego que supo que Moscoso estaba cerca de Valencia determinó unirse a él con su caballería. Pero habiendo llegado al pueblo de San Onofre, no lejos de Cuarte, población grande del campo de Valencia, aunque veía que los campesinos armados, que habían afluido allí, habían interrumpido el puente, y habían hecho barricadas con carros atravesados en el camino y allí se habían parapetado para impedir el paso al ejército, sin embargo, sin fluctuar, les acometió con lo que las circunstancias permitían. Pero ellos, atemorizados por el feróz aspecto de los soldados, disparadas una sola vez sus armas contra ellos, se dieron a la fuga. Removido ya el impedimento de los campesinos, arreglan el puente con maderos tendidos y marchan directamente a Cuarte, en donde advirtiendo que no les recibían a gusto y que a duras penas les concedían hospedaje, irritados contra ellos, destrozan algunas casas y desde allí habiendo dado algún descanso a los cuerpos, fueron a unirse a Moscoso.

20. En aquellos días Joaquín Ponce de Léon, Duque de Arcos, nombrado por el Rey General del ejército antes de la insurección de Valencia, vino a posesionarse del cargo. Resentido Moscoso con la venida de éste, entregado al Duque el ejército, se marchó con dirección a Madrid. Antes había declarado en la misma carta que nunca militaría a las órdenes del Duque de Arcos y que si se le quería obligar a ello, antes presentaría la renuncia

de su cargo. Por eso se dijo que para evitar la presencia del Duque, había llevado el ejército a Valencia por lugares extraviados. Por entonces Restagne Cantelmio, napolitano, Duque del Alamo, con un puñado de soldados, de los que permaneciendo fieles al Rey al tomar Barcelona, fueron trasportados en un navío inglés a las plazas de Andalucía, llegó a pie a los campamentos del de Arcos. Cuando el napolitano caminaba cerca de Cuarte, diez soldados, que no podían seguir a los demás, no conociendo el terreno, perdieron el camino que llevaban las tropas y entraron en el pueblo. Al momento se apoderaron de ellos y dos fueron muertos en castigo de haber sido destruído el pueblo, y los restantes fueron remitidos a Baset como prisioneros de guerra. Por esta felonía, el Duque de Arcos manda incendiar el pueblo, y los soldados, después de haber saqueado las casas las prenden fuego, reservando intencionadamente algunas de los leales, que después en venganza, fueron incendiadas por los campesinos.

21. Pero volvamos a Baset, encerrado en la ciudad, esperando socorro y que llamando con repetidas cartas al inglés le decía QUE SE HALLABA EN SUMO PELIGRO. Tal miedo se había apoderado de él desde la derrota de Burjasot, que hasta de los muros tenía ya sospechas.Por eso ahorcó a dos hombres, por creerles espías, y a otros, según se decía, les mandó estrangular en la misma carcel. A cierto picador de toros de Játiva, muy afamado y muy amigo suyo, a quien por una ligera sospecha había condenado a la última pena, le libró por intercesión de una noble dama de las manos del verdugo, cuando ya era conducido al suplicio. A una mujer campesina, porque había comprado calzado para un soldado que se hospedaba en su casa, después de haberla mandado azotar en público, él mismo la arrojó a puntapiés de la ciudad y, finalmente, llenó de presos las cárceles. Estas y otras semejantes cosas las hacía con el fin de que si los amigos de todas las clases sociales que el Rey tenía en la ciudad, maquinaban algo contra él, atemorizados con estos castigos, desisticsen

de su propósito. Por lo cual muchos nobles y honrados plebeyos, adictos al Rey, abandonando sus familias, salieron de la ciudad, porque temían que habría de llegar un tiempo, en que, o por el furor del pueblo o por la crueldad de Baset, no podrían marcharse libremente. Hasta la esposa de Parsent, recibida la noticia de que su marido había salido de la Corte y se aproximaba al campamento, ocultando su dignidad bajo un traje de campesina, salió de la ciudad para no obedecer al Archiduque, que le era poco simpático. La cual, recibida por Mahón, Coronel de la caballería, que de exprofeso había salido con un escuadrón a los arrabales para defenderla, fué presentada a su marido.

22. Peterborw, resuelto a marchar, manda por cartas desde los confines de Cataluña, a todos los pueblos que estaban situados en el camino que había de recorrer sus tropas, que tengan preparados víveres para sus soldados, con el fin de no retrasar su llegada a Valencia. Cuando llegó a Castellón, concedidos a los soldados algunos días de descanso, mientras que él procuraba aumentar la caballería, de que no estaba bien provisto, llegó a Baset la noticia de que el inglés había llegado a Castellón con las tropas, y por eso mandó a Nevot con su caballería a recibirle, para que pudiese llegar con más seguridad a Valencia a pesar de la proximidad del ejército Real. El Catalán, pues, saliendo de Valencia en las primeras horas de la noche, caminó toda ella como escondido por la playa, para que no le descubriese la guarnición de Sagunto. Después de la salida del Sol llegó a Almenara sin que sospecharan nada sus habitantes, y llamando a los Magistrados, les mandó que favoreciesen al austriaco. Después toma a Nules y allí a la par que defiende al Inglés, que estaba en Castellón reuniendo los caballos de los campesinos, manda a sus habitantes que entreguen las armas; porque efecto de ser partidarios del Rey, le inspiraban poca confianza.

23. Por aquellos días corrió el rumor de que las tropas inglesas iban a destruir a Sagunto en castigo de su fidelidad; y sobrecogidos los Magistrados y Jefes de la guarnición por estos rumores

mandaron a pedir auxilio al Duque de Arcos que continuaba en Moncada, el que inmediatamente mandó 100 caballos con Melchor Portugal, Teniente Coronel de la caballería. Este, muertos algunos ladrones catalanes que arrebataban los rebaños de los campos, reprimió no poco su atrevimiento. En estas escaramuzas los saguntinos que tenían armas, mezclados con la caballería jugaban un buen papel, hasta tal punto que más de una vez Portugal en sus conversaciones alabó su constancia y valor en emprender la lucha.

24. En este tiempo llegaron a Segorbe algunos oficiales y soldados en número de 17 conduciendo vestuario adquirido para el ejército. Y confesando los Magistrados que nos les podían admitir en la ciudad, sin provocar un motín en aquel ebrio populacho (por lo que pocos días antes habían también negado hospitalidad a Pozoblanco que cruzó por allí en dirección al campamento) y declarando ellos que preferían dejar su convoy bajo recibo al Magistrado antes que exponerse a perderle en el camino y que estando más expeditos les sería más facil librarse con el valor y con las armas de las acometidas de los ladrones, dejaron allí su cargamento, y partiendo antes del amanecer, dejando en Sagunto un soldado herido levemente en una emboscada, los demás se volvieron incólumes.

25. Por el mismo tiempo vino a Sagunto Daniel Mahón, Irlandés, a quien arriba hemos citado, y ya hacía tiempo al servicio del Rey, mandado por el Duque de Arcos con su escuadrón de caballería a reforzar aquella guarnición, para que los enemigos irritados no pudiesen causar ningún mal a aquel pueblo ínclito por su fidelidad, y a la vez para custodiar los heridos de Villarreal, que estaban alli. Mas como si se hubieran dado la mano, en el mismo día, que fué el 3 de Febrero del año que empezaba, 1706, llegó a los límites de Sagunto el Inglés con 4,000 soldados y 2,000 ladrones catalanes, hombres acostumbrados a la rapiña y que como salvajes y campesinos no aguantaban la disciplina militar, se unían voluntariamente a

éstos por odio a los saguntinos, y con el afán de robar, gran número de campesinos de los pueblos y fortalezas próximas a Sagunto, que vueltos a la obediencia por Moscoso, en cuanto éste se apartó de allí volvieron a la rebelión. Mandó el Inglés parar allí sus tropas, indagando a toda costa, lo que ya antes había intentado, si había para ir a Valencia otro camino a más del que cruzaba por los arrabales de Sagunto; y enterado de que no había otro que fuese conveniente, mandó retroceder algún tanto las tropas, hospedándolas en los pueblecitos del valle inmediato; y en tanto mandó hacia Sagunto una compañía de los ladrones y algunos caballos, para que si ocurría alguna dificultad, ellos evitasen los primeros encuentros. Atisbaron a aquella multitud los espías y al momento se lo notifican a Mahón que mandó tocar llamada, y reunida la caballería en la plaza, a otro toque de corneta hicieron la salida. Precedían patrullas de saguntinos, según costumbre, y habiendo advertido que el regimiento de ladrones se dirigía a las faldas del monte que hay a la parte opuesta de la población para tomar, buenas posiciones; y para que no pudiesen hacerlo, les hacen descargas desde campo raso, les acometen y de tal manera les perturban, que al momento obligan a subir, aunque con mucha dificultad, a los bagajes y caballos a lo más áspero del monte. Viendo después a la caballería extendida por la llanura y temiendo su llegada, con sumo azoramiento huyen por las rocas de los montes y malezas de los valles, y con suma lijereza y empuje suben al cerro más elevado. Y persiguiéndolos los saguntinos y los soldados que llaman DRAGONES (estos, donde el terreno exigía, dejaban los caballos, acostumbrados a permanecer en el mismo sitio, y luchaban a pie) por lo más quebrado de los montes, los herían y mataban. Pero como tomada la cumbre por los enemigos hubiera sido imposible avanzar sin grandes bajas, rodeando los montes, renuevan la lucha, acometiéndoles por la espalda. Mahón y Portugal con parte de los caballos intentan en vano atraer a la llanura al enemigo que desde la altura y a seguro les

acosaba; tal era el miedo que les infundía la presencia de la caballería, que no creían otra defensa más segura que el obstáculo de los peñascos. Llegada la noche, cesó aquella lucha a estilo de cazadores. La victoria fué incruenta para el ejército. A Portugal le atravesó una bala el vestido, un soldado fué levemente herido en una pierna y un saguntino en la cabeza; fueron muertos pocos enemigos por la desigualdad con que se luchaba. Al día siguiente el Inglés con el resto de las tropas y la impedimenta, dejando el camino militar, dispuesto el ejército para viaje y para lucha, fué a Sagunto por la falda de los montes por donde habían ido los ladrones. Luego que estuvo delante, ocupa un montecito en medio del campo, llamado de S. Cristóbal, y colocados allí los cañones y un destacamento de soldados, las demás tropas las manda al pueblecito más próximo. Entre tanto manda a José Peris, Caballero valenciano, a quien pocos días antes había honrado con el cargo de Gobernador de Castellón, a decir a los sitiados que procuren rendirse pronto, si estiman en algo sus vidas. Pero Mahón, sabedor de la llegada de Peterborw, y habiendo distribuido por los torreones y lienzos deteriorados de la muralla paisanos armados y asegurado todas las entradas de los arrabales con pelotones de caballería, para que sin dar y recibir las condiciones de la paz, no pudiesen entrar los enemigos ávidos del botín, después de obtenida la licencia para conferenciar, se trasladó al campamento. En él, mientras que los paisanos se preparan y alientan mutuamente para librar la última batalla, se transigió el asunto, asegurando con exceso la vida y hacienda de todos con las condiciones siguientes: *Que Mahón entregue al Inglés la ciudad en la primera vigilia de la noche*: QUE A MAHÓN CON TODOS LOS SOLDADOS E IMPEDIMENTA LES SEA PERMITIDO VOLVER LIBREMENTE AL CAMPAMENTO: QUE LOS HERIDOS DE LOS HOSPITALES, CUANDO CONVALEZCAN, SEAN LLEVADOS SIN MOLESTARLES A SUS REGIMIENTOS: QUE NO SE MOLESTE DE NINGÚN MODO A LOS VECINOS: QUE, EN CASOS DUDOSOS, ESTAS CONDICIONES NO SE INTERPRETEN SINO A FAVOR DE LOS

RENDIDOS. Vuelto Mahón de las conferencias, retirando la guardia de paisanos que defendía las puertas, las abre a los ingleses. Pero habiendo creído el vulgo el rumor de que el Duque de Arcos con todas sus tropas llegaba para pelear con el enemigo, los saguntinos reunidos en la plaza, victorean desaforadamente a Felipe V. Oídos los vivas, los ingleses que estaban en la puerta y divagaban por las calles buscando alojamiento, temerosos de una acometida de los paisanos, empezaron a huir. Este movimiento fué aplacado por algunos jefes del ejército real, que persuadiendo con dulzura a algunos paisanos que habían llevado a mal la rendición, depuestas las armas, les mandaron recogerse en sus casas. Mahón había enviado delante a los prisioneros de Villareal y el equipaje con una escolta de caballería, a los que él y Portugal siguieron, después de cenar, con el resto de la tropas, dejando al cuidado de los sanguntinos los heridos, por cuya seguridad y asistencia había ya empeñado su palabra Peterborw. Los soldados de éste fueron alojados en la ciudad, los ladrones en los arrabales, para que no saquearan un pueblo que se había rendido en la confianza de que serían respetadas las condiciones de paz; pero sin embargo no cesaron los hurtos en los días que estuvieron las tropas en la ciudad : ni los intereses públicos ni los privados estaban seguros. Además, buena parte de estos ladrones con su jefe *Miguel Simón*, en cuando fué rendida Sagunto, marcharon a ciertos desfiladeros de los montes que hay hacia el camino de Castilla (y que se les llama las Cabrillas de Buñol) y se ocultaron allí para saltear a los pasajeros. Mientras allí estaban, ven llegar un carro cargado de seda y otras mercancías. Vuelan los Catalanes, despreciando el mandato de su jefe, que había presentido el peligro, y al momento se apoderan con ansia de la presa. Luego que advierten esto, 22 de a caballo, que iban para custodiar el carro, pero que no sospechando nada, les seguían de lejos, pican a sus caballos para ir a su socorro. En tanto el carretero, cortando los tiros, puso en salvo las caballerías y dejando el carro a los ladrones, estos en seguida le roban. Pero

habiendo sentido la caballería y no atreviéndose a rechazarla, huyen, llevándose cuanto pueden; pero antes de que pudiesen trepar a la cumbre de los montes, alcanzados por la lijereza de los caballos y rodeados por ellos, mueren sesenta, y los restantes, defendidos más que por las armas, por el terreno, refugiándose en las alturas, pudieron evadir el peligro.

26. El Inglés mandó a los saguntinos entregar las armas, y dejando una guarnición de ladrones, salió de allí y en aquel mismo día llegó a Valencia. Como Baset, escatimando el dinero que de todas partes había barrido, no se había cuidado de preparar lo necesario para que invernasen la tropas, en cuanto llegó Peterborw, mandó que se recibiese en las casas a los soldados y se les alimentase con gran perjuicio de la ciudad y faltando a la justicia. Y lo que es más grave, se obligó a los obreros a que, abandonando sus trabajos, por turno, y armados, custodiasen la muralla y las puertas, mientras que en sus casas se les obligaba a dar comida gratuita y abundante a los alojados, que siempre estaban entregados al ocio y al vino. No sé por qué desgracia se confiaron los arrabales de la ciudad a los catalanes que, según su costumbre, no cesaron de maltratar y robar. Peterborw, usando de su caracter benigno, mandó que saliesen libremente de la ciudad los que Baset había encarcelado por ser amigos del Rey. Procuró además con una bondad y cortesía esmeradas atraerse a los nobles irritadísimos por la tiranía de Baset. Pero nada conseguía la astucia de aquel hombre, porque era inútil intentar alejar del afecto al Rey (por medio de alagos) a los que si le amaban, era porque lo creían justo. Así es que cumplidos los deberes de cortesía, salieron de la ciudad Vicente Boil, Marqués de la Scala, Cristobal Crespi, Conde de Sumacarcel, y Manuel Ferrer, uno de los principales de la Orden de Caballería, con mucho sentimiento de Peterborw que más de una vez se lamen ó en público de su partida.

27. Mientras tales cosas sucedían en la ciudad, el de Arcos, que se había retirado hasta Torrente, pueblo crecido, situado

de allí unas tres millas, mandó una comisión de los principales del ejército a saludar y dar la bienvenida al Inglés, quien los recibió cortesmente y les obsequió, acompañándoles a un convite que les había preparado, hecho que fué origen de murmuraciones entre el pueblo ignorante. Desde aquí el de Arcos, habiendo permanecido algunos días en el mismo lugar, esperando el ataque de los enemigos, en caso que pensaran hacerlo, no acaeciendo lo que deseaba, llevó el ejército a racionar a otra parte y se detuvo en Villamarchante, en la ribera del Turia, al lado opuesto de una populosa ciudad (a quien antiguamente se llamó Edeta, según unos, según otros Laurona, y hoy se llama Liria), cuyos habitantes, enemigos del rey, desde la orilla opuesta del rio, muy crecido entonces por las lluvias, hacían continuas descargas a los soldados que se aproximaban a la ribera. Sin duda alguna el Duque de Arcos hubiera dado su merecido a semejante estolidez y atrevimiento (para lo cual ya había separado un fuerte escuadrón) a no haberlo impedido las grandes tempestades que hubo en aquellos días. En tanto volvió Moscoso a ser General del ejército y el Duque de Arcos fué llamado a la Corte, para ser sin duda ocupado en otros negocios. De cuyo hecho no he podido encontrar la verdadera causa; pues que tan abstrusos son los consejos de los palaciegos, que si alguno busca las causas de las cosas, no las podrá encontrar; porque de una manera tan oscura se realizan los misterios políticos, que nada hay tan difícil como querer penetrar un profano en sus secretos. Sin embargo entre la gente baja del ejército, corrió la noticia de que los Capitanes y Coroneles habían llevado a mal el que se apartase del ejército al antiguo Jefe y fuese puesto en su lugar el Duque de Arcos; de quien, no les agradaba mucho ser mandados, por estar poco acostumbrado a la vida militar, aunque le respetaban por la nobleza de su sangre y por sus conocimientos de jurisprudencia. Pero sea de esto lo que sea, Moscoso, posesionado del ejército, levanta el campamento y manda destruir un pueblecito situado más arriba (a que llaman Pedralba), porque

sus vecinos armados y acompañados por los ladrones, acosaban el ejército y habían cortado el puente que había sobre el Turia, para estorbar el paso del ejército. Tal era la locura de los pueblos, origen de tantas muertes, incendios y rapiñas como devastaron la región. Porque aquella necia y soberbia reunion de campesinos estaba persuadida de que debía sostener la guerra con sus solas fuerzas y de que cada pueblecito, como si fuese un campamento bien fortalecido, debía oponerse al enemigo. Y por tanto, cuando cada uno de por sí toma las armas y defiende su causa, procurando molestar al enemigo, aparte de que en nada favorecen a su partido, se atraen a sí la fuerza de la guerra y, blanco de las iras militares, son constantemente castigados.

28. Partiendo, pués, de aquí, llevó las tropas a las riberas del Júcar, porque aquella región era más a propósito para sus planes de guerra. Cuando caminaban allá las tropas, los pueblos limítrofes aconsejaban a los de Monserrat y otros pueblos vecinos, que saliesen al encuentro de las tropas y prometiesen hacer lo que mandaran. Pero ellos siguiendo el peor consejo del Capellán, mandan a consultar a Baset, el que sin compadecerse de sus riquezas, manda que preparen alojamiento para cuatro mil caballos, que al día siguiente por la mañana irían a prestarles auxilio. Aquellos desgraciados, seducidos por esa falsa promesa y por las ampulosas palabras del Capellán, despreciado el consejo bueno y prudente, luego que ven acercarse a los reales y que el socorro no aparece, abandonan sus casas y huyen a los montes, cosa la más cómoda que pudieron hacer para el ejército, pues que entrando por los pueblos los saquea e incendia. En seguida Moscoso ocupa Alcudia con un escuadrón de caballería y distribuye las tropas por los pueblecillos próximos que riega el Júcar, para que pasen allí acuarteladas lo más crudo del invierno. Pero apenas llegó allí el ejército real, cuando se extiende por Valencia el rumor de que Alcira, pueblo, como ya se ha dicho, situado en la isla del Júcar, casi había sido entregado a Moscoso por algunos moradores. Y aprovechando Peterborw esa coyun-

tura, aunque ya había enviado para custodiar aquella fortaleza a José Nebot, hermano de Rafael, con la caballería y ladrones catalanes, manda también allí a Baset, para que rechaze a los reales. Y de esta manera echó de la ciudad a quien en ella no podía apresar ni tomar contra él alguna determinación como pensaba, porque era de temer que se amotinase la plebe que le estimaba. Era Baset mal quisto del Inglés, ya por otras cosas, ya por los muchos crímenes que temerariamente y sin autorización había cometido, ya finalmente porque había escrito algunas cartas al austriaco, calumniando a Peterborw de muchas cosas. No se había alejado mucho Baset de la ciudad, cuando encontró cortado el paso por los enemigos, y si no hubiera acelerado su marcha, porque avisado por los espías de que las tropas reales habían salido de sus cuarteles de invierno, dejando el almuerzo que tenía preparado, continuó a todo correr su marcha a Alcira huyendo con algunos pocos caballos. Al momento empezó a fortificar la población, haciendo baluartes a toda prisa mandó traer cañones de Denia y proveyó en fin, cuanto se acostumbraba para la defensa. Apresó a algunos habitantes y con el miedo y amenazas lo arregló todo.

29. Pero volviendo a la ciudad, en cuanto llegaron los ingleses, el austriaco nombró a Cardona, que se había apartado del Rey, más que por otra causa, por el ciego afán de mandar Virrey de la provincia; y la nobleza, aunque le odiaba por su soberbia desmedida, al verle adornado con aquel honor, simulaba estimarle y obedecerle, aunque en realidad se sometían los que quedaron en la ciudad por temor a su poder, pues que no podían eludir su imperio sin exponerse a mayores males. Es más, hasta a los mismos que se habían pasado a los austriacos era repulsivo, ya por su orgullo, ya también porque la naturaleza tiene dispuesto que haga enseguida presa la envidia en aquellos a quienes encumbra la suerte. Este empezó a comprar para cubrir las bajas del ejército los caballos capados de los campesinos a un precio inferior a lo justo, a pesar de las reclamaciones de los dueños, que se quejaban de eso y de que se llevaban sus caballos

sin entregarles el dinero (por más que violentamente había arrancado el dinero para eso). Empezó a solicitar a los nobles para los cargos públicos, queriendo volver a su primitivo esplendor el estado de los asuntos públicos y sobre todo el Colegio judicial de los XIV, tan decaído por la marcha de los varones ilustres. Pero no encontrándose apenas quien quisiese en tales circunstancias desempeñar los cargos públicos en nombre del austriaco, a falta de otros mejores les fueron confiados a hombres oscuros, que ambicionaban obtenerlos. Así pues, en premio de sus crímenes, concedió a Mercader, que aventajaba a los demás en nobleza y edad, la presidencia del Colegio de los XIV. Irritado por esto Cardona ordenó por medio de pregones públicos : QUE LOS QUE NO ESTUVIESEN SATISFECHOS CON LA DOMINACIÓN DE CARLOS III QUE LE PIDIESEN EL PASE Y SALIERAN DE LA CIUDAD. Pero como sospechaban que en esa orden había engaño y que la dió con el fin de reconocer como enemigos de su partido a los que se acercasen a pedirle permiso, y que probablemente mandaría que se les embarcase y fuesen deportados a Cataluña, nadie se atrevió a mover. Y los sucesos se encargaron después de evidenciar, que efectivamente eran esos los fines que perseguía, puesto que a algunos los desterró y a otros los encarceló; entre los cuales Vicente Carroz, Marqués de Mirasol, estuvo sufriendo esa pena mientras duró la dominación austriaca. Fueron también encarcelados otros en distintas ocasiones. De los Nobles, José Noguera, de Vinaroz, y Pedro Pujalt; de Alcira, Pedro Ruíz y Gaspar Dolz. De la plebe algunos hombres honrados, Juan Miñana, Mauro Oller, Mauricio Polo y otra multitud de la ciudad y provincia. Otros muchos, poco amigos de tumultos, salieron de la ciudad, otros marcharon a escondidas a Castilla, entre ellos el elegantísimo poeta Isidoro Costa y algunos otros. Fueron también encarcelados por hurtos y rapiñas los camaradas y administradores de Baset y los que en provincias habían tenido el cargo de inquirir los bienes de los franceses. También los ladrones catalanes, porque había visto el Inglés su cobardía en

la batalla y porque con sus pésimas acciones irritaban a los valencianos, fueron licenciados por inútiles para la guerra, excepto los que había con Nebot en Alcira. Por aquellos días fué Rafael Nebot con su caballería y turba de ladrones a Fuente de la Higuera, pueblecito en los límites de Castilla, y en el pueblo había de guarnición 500 hombres de la reciente leva hecha en la provincia de Murcia; para que si el enemigo invadía aquellos lugares, le detuviesen en su curso. Llegado pues Nebot, se detuvo ante el pueblo; comprendiendo sin embargo que, dada la fortaleza y fidelidad de la guarnición, la batalla habría de ser sangrienta, se abstuvo de darla, limitándose a cortar el canal que llevaba las aguas para los sitiados. Con la cual determinación, no solo carecieron de agua los animales, sino las personas, hasta el extremo de que más de una vez cocieron las carnes y amasaron la harina con vino. Y tanta desesperación produjo esta carestía, que cediendo a la necesidad, se entregaron a discreción del vencedor. Hecha la entrega, los soldados defensores, despojados de sus armas, fueron conducidos a Valencia como prisioneros de guerra y encerrados en una estrecha cárcel. De estos muchos, entre los que había algunos Nobles, extenuados por el cansancio del camino, por los malos tratos y la tristeza de tan larga prisión, murieron en ella. Otros pudieron conservar la vida gracias a los Sacerdotes y a la liberalidad de algunas buenas almas, y canjeados después con los cautivos de Villarreal custodiados en Requena, pudieron volver a sus casas.

30. Engreído Nebot con este suceso, intenta, valiéndose de una gran estratagema, acometer al mismo Moscoso. Consultado, pués, su plan con el Inglés, se persuade de que podría, si la fortuna favorece a sus planes, coger o por lo menos perjudicar gravemente, con una acometida inesperada, al Jefe real, que entonces estaba en Alcudia para asistir a las solemnidades de la Pascua. Aprobando el Inglés el pensamiento, el día de Jueves Santo por la tarde marchó allá con una compañía escogida de sus tropas; y habiendo llegado con mucho tiempo al sitio

convenido, mandó parar y guardar silencio a las tropas. Y Nebot sale de noche de Alcira, adonde se encontraba después de la rendición del pueblo ya citado con sus tropas, y acompañado de Baset y sus campesinos, intenta acometer a las tropas reales de improviso. Moscoso, ya porque hubiese sospechado algo, ya por la costumbre de hacerlo en determinados días, relevó la guardia y aumentó su número. Había colocado en la primera guardia 12 caballos, que oído el estrépito de los que venían, preparan las armas y se aprestan a la batalla. Cuando llegan los enemigos con el fin de engañar, notando los centinelas que no daban la contraseña militar convenida, les mandan detenerse. Conocido en seguida el fraude, simulan ellos otra añagaza, fingen que hay allí muchas tropas y gritan como si diesen órdenes a sus compañeros y descargando contra el enemigo sus fusiles, retroceden ellos hasta la guardia de socorro, en la que había 25 caballos. Pero los enemigos, poseídos de un repentino temor, emprenden cada uno por distintas partes la fuga, y tan turbados estaban en medio de la oscuridad, que hasta los mismos compañeros que huían se les figuraban soldados reales, que venían en su persecución; y llevando los caballos por las viñas, se enredaban con frecuencia en los sarmientos, arrojando a los jinetes. Y estos, afligidos, dejaban los caballos para huir con más ligereza. Moscoso que había ordenado que permaneciese la caballería toda la noche en el pueblo, conocido el caso, ocupando los caminos por la espalda, intentó cortar la retirada al enemigo; pero como se anticiparon por su precipitada fuga, fueron muertos y apresados muy pocos. Nebot habiendo perdido el tino, se encontró al amanecer cerca de Valencia. Muchos huyeron a los pueblos del llano de Valencia, otros volvieron a Alcira antes de amanecer. Y el Inglés, habiendo comprendido que habían realizado mal el plan los fugitivos, irritado contra Nebot, jefe de la expedición, se volvió precipitadamente a la ciudad. Las tropas regias, conocidas, de que amaneció, la turbación y fuga de los enemigos, recorrieron

libremente los campos eligiendo los despojos y caballos abandonados.

31. Y no era más risueña para los enemigos la fortuna por entonces en Castellón. Está en aquella región Peñíscola en una roca monstruosa que avanza hasta el mar, que la rodea en cerca de mil pasos, y está unida a la tierra por una lengua tan estrecha, que muchas veces, cuando es grande el flujo, queda convertida en isla. En lo más alto de la roca, hay una bien defendida fortaleza. Los vecinos habitan la falda occidental de la montaña, que tiene una sola comunicación con el continente, perfectamente fortificada, y lo que parece el mayor milagro de la naturaleza, hay una fuente de agua dulce, que brota de la roca y solo sirve para los habitantes, porque en seguida se precipita en el mar. El Inglés, cuando pasó por allí para ir a Valencia, fijó ante ella su campamento y quiso rendirla, como dominaba toda aquella región a pesar de estar tan defendida por la naturaleza y el arte. Habiendo pués mandado un emisario para QUE SE RINDIESE ECHEVARRÍA, que la custodiaba, este valeroso cántabro le ordenó que le dijese : QUE NADA ESTIMABA MÁS QUE DEFENDER HASTA EL ULTIMO ALIENTO A FELIPE, PORQUE LE CREÍA REY LEGÍTIMO DE ESPAÑA Y PORQUE HABÍA EXPERIMENTADO SU BONDAD Y CLEMENCIA. Y uniendo los hechos con las palabras, empezó a cañonear de tal modo a los que se aproximaban más de lo justo, que el Inglés creyó que no podría ser tomada la población sin una larga y sangrienta lucha. Habiendo pués estado algún tiempo en Valencia, movido por los ruegos y quejas de los pueblos comarcanos a quienes los de Peñíscola molestaban con continuas correrías, y también porque sabía que el hambre habría de ayudar a derrotar a los sitiados, mandó a sitiar la plaza a Antonio Más, varón noble de aquel país, que se había pasado al Archiduque, ordenándole que llevara todas las máquinas de asedio que había dejado en Castellón y algunos artilleros ingleses. Habiendo, pués, éste llegado allí con todo el aparato de guerra, inmediatamente reclutó un fuerte ejército de campesinos de

aquellos pueblos comarcanos, que aborrecían cruelmente a los de Peñíscola. Mandó después construir trincheras para defender a los sitiadores. Los peñiscolanos y la escasa guarnición que allí había, cañoneaban sin cesar a los enemigos, pero a pesar de esto, colocados ya sus cañones y morteros, insisten en derrumbar las fortificaciones y edificios; arrojan granadas llenas de azufre; y valió a los sitiados el que no tenían los enemigos gran número de ellas. Sucedió un dia, que efecto de los repetidos disparos se calentó demasiado un cañón y al disparar reventó con gran estruendo, lanzando en todas direcciones menudos fragmentos, que mataron a algunos e hirieron gravemente a otros de los circunstantes. Una y otra parte consumió gran cantidad de pólvora y balas. Tres barquichuelas de la escuadra francesa surta en Barcelona, tripuladas por unos pocos soldados, proveían de toda clase de víveres a los sitiados, que de tal manera se habían visto acosados por la necesidad, que se hicieron piratas, para no verse obligados a abandonar la fortaleza por falta de víveres. Continuaban sin embargo el asedio los enemigos, bombardeando sin cesar las murallas, hasta que en pleno día hicieron una salida 80 peñiscolanos, a la par que los cañones continuaban disparando desde la muralla, según había ordenado Echevarría, y los enemigos, viendo que se les echaban encima y que continuaban cañoneándoles, abandonan la comida que tenían preparada y huyen precipitadamente y habiéndoles perseguido en vano Echevarría que guiaba el escuadrón, volvió las tropas a los campamentos del enemigo, donde comieron con alegría y libertad, llevándose luego a la población los cañones y ropas abandonadas. Y tanto miedo produjo a los enemigos esta acción, que en mucho tiempo no se atrevieron a acercarse a Peñíscola ni por tierra ni por mar. Y no debemos omitir el que cuando en cierta ocasión se vieron los de Peñíscola acosados por el hambre, hasta el punto de que a más de otras cosas se vieron obligados a comer carne de caballo, Echevarría embarcó en tres barquichuelas a los más valientes para que de la forma que pudiesen

socorrieran la necesidad de sus convecinos, y mientras recorría el mar con poca cautela, casi estuvo a punto de ser apresado; pues que cuando le vieron alejarse demasiado, los de Vinaroz suben a una nave, que tenían anclada en el puerto, y marchan aceleradamente en su persecución, y estando su barquichuela próxima a ser cogida, porque se había apartado de las otras hasta el punto de que no podía esperar socorro de ellas, se libró del peligro por una determinación desesperada. De repente, se levantan todos los peñiscolanos y empiezan con arrojo a hacer descargas a los enemigos. Y Echevarría, aprovechando el instante en que los enemigos atemorizados se detienen, cambia la vela, y con un ligero cambio de dirección aprovecha un viento favorable y bogando a toda vela se dirige a los suyos, los que para salvarle de tan gran peligro, remaban sin descanso; y ya unidos, reconociendo los enemigos que les superaban en valor y destreza, se volvieron al puerto, frustrados sus deseos de apoderarse del botín.

LIBRO II.

No es cosa fácil referir los cuidados y solicitud que embargaban los ánimos de los valencianos en tan difíciles circunstancias, sobre todo cuando empezaron a difundirse los constantes rumores de que FELIPE HABÍA SALIDO DE LA CORTE CON SU EJÉRCITO Y CAMINABA HACIA VALENCIA, COMO SI QUISIESE DESTINAR ESTA CIUDAD PARA TEATRO DE LA GUERRA. Y esta noticia, confirmada más y más cada día por las cartas y viajeros que venían de la Corte, cuanto era más grata para los que deseaban con ansia la venida del Rey, tanto era más amarga para los revoltosos, que aguijonados por el remordimiento de sus crímenes, empezaban a desconfiar de su triunfo. Suspensos, pués, e inquietos los ánimos con estos rumores y noticias, otras nuevas vienen a demonstrar que sucedería muy de otro modo de lo que se creía, a saber: QUE EL REY, MUDANDO DE PARECER, MARCHARÍA POR ARAGÓN A CATALUÑA Y QUE LAS TROPAS FRANCESAS JUNTAMENTE CON LA ESCUADRA ANCLADA EN BARCELONA FACILITARÍAN SU LLEGADA. Esto parece que se había determinado con el fin de que tomada esa ciudad, el Archiduque que estaba en ella, cayese en poder del Rey. Estas noticias se difundieron seguidamente entre el vulgo, confirmadas por el hecho de que continuamente recibía Peterborw cartas y emisarios mandándole que CUANTO ANTES MANDASE SOCORRO AL ARCHIDUQUE, PUES QUE DE VERAS LE NECESITABA. Y el Inglés, en cuanto recibió el primer legado, ordenó al Jefe de la escuadra que invernaba en los puertos de Portugal, QUE CON CUANTA LIGEREZA PUDIESE, TOMASE RUMBO PARA CATALUÑA. E inmediatamente, dejando una pequeña guarnición bajo las órdenes de un Coronel inglés para custodiar la ciudad, aunque tenía mucha confianza en el pueblo, embarcó en una nave ligera con Rafael Nebot, tomando rumbo a Barcelona hacia donde había mandado ya la caballería. Cuando las cosas estaban en tal estado, a las 9 de la mañana del día 13 de Mayo

del año que cursaba, se eclipsó el Sol y de tal manera se oscureció por la interposición de la Luna, que brillando algunas estrellas en medio de la oscuridad del cielo, parecía que el día se había de repente convertido en oscurísima noche. Y por más que todos sabían que esto sucedía de una manera natural por las leyes de rotación de los astros, sin embargo todos creían ver en aquello un acontecimiento que presagiaba el resultado de la guerra a medida de los deseos de cada uno. Y en aquellos días se anunciaban muchos acontecimientos más, cuanto más crédulo se mostraba el vulgo, en los que cada cual creía ver que se demostraba el favor que los Dioses prestaban a su causa.

2. Entretanto, pocos días después de la marcha del Inglés, Mahón que había sido mandado a Castilla por Moscoso, vuelve con 3,000 soldados de refuerzo y todas las máquinas necesarias para atacar a Alcira. Luego que llegó a Enguera dentro de la provincia, se encontró con 200 caballos y 8 compañías de veteranos, que se habían disgregado del ejército y que habían pasado en barquichuelas el río hasta Andilla, para poder acercarse más al enemigo. Desde aquí, destruídas algunas casas cuyos dueños se habían pasado al Archiduque, penetra con todas las tropas en el campo de Játiva. Y Baset, queriendo impedirlo, manda a Tárrega con su caballería y le sigue él con su ejército de campesinos. La caballería real que había ido a explorar el terreno, luego que vió a este ejército, arremete al instante contra él, le obligan a huir, matan a algunos que encuentran dispersos por los campos, y los demás con precipitada marcha se refugian de nuevo en la ciudad y no ofreciendo ocasión alguna de luchar, los reales sitian la entrada para que no pueda evadirse el enemigo mientras llegan los compañeros que recorriendo en grupos aquellos campos destruyen e incendian los pueblos que encuentran abandonados o que les ofrecen resistencia. Hay en el extremo de aquel campo hacia Alcira un pueblo llamado Manuel, en el que estaban acuartelados los catalanes y campesinos. Estos, luego que ven aproximarse el ejército, tocan las

campanas a rebato, pidiendo auxilio a los convecinos; al oirlo los reales, pican sus caballos y entran en el pueblo a pesar de la esforzada resistencia de los ladrones y campesinos, que rodeados repentinamente por la caballería, al fin desfallecen y huyen; y persiguiéndoles la caballería, les matan indefensos aún a los que arrojando las armas piden misericordia. Y 100 infantes que seguían a la caballería, escondiéndose entre las cañas y zarzas, degollaban sin compasión a los infelices que escapaban del primer peligro, sin que les conmovieran sus ruegos y súplicas. Los catalanes son todos degollados y 30 habitantes con el párroco. Las mujeres se habían acogido al templo y aunque se las respetó, sin embargo el templo y el pueblo fueron incendiados. Tan solamente murieron cinco soldados en aquella acción.

3. Después de esto, unidos a las demás tropas marchan a Carcagente, pueblo grande cerca de Alcira, y muy partidario del Rey. Pero los ladrones, que estaban allí acuartelados, luego que ven llegar las tropas, desconfiando en sus fuerzas y en la voluntad de los habitantes, se escapan por la puerta que dá a Alcira. Poco después volvían con el fin de robar; pero oyendo el alegre repique de las campanas que anunciaba la llegada de las tropas, aterrorizados, volvieron de nuevo a huir. Habiendo caído sobre estos los caballos que habían sido mandados a explorar aquella región, se trabó una pequeña lucha; pero temiendo el ímpetu de la caballería, huyen a unirse con los compañeros que defendían en unión de los campesinos unas trincheras que habían hecho para guardar una fosa construida atravesando el camino en el arrabal de Alcira, llamado San Augustín, con el fin de retrasar la llegada del ejército a la ciudad. Luego que oyó esto Mahón, ordena que vayan los cañones delante de las tropas y que éstas estén prevenidas para el ataque. Luego que llegaron al alcance de las armas, destruyen a cañonazos las citadas trincheras. En esta maniobras revienta un cañón y destroza al artillero y tres soldados.Invaden las tropas aquel lugar, y pasada la fosa entran en los arrabales.Se va matando fugitivos,

y gran parte de estos que iban a refugiarse a la ciudad no pudieron hacerlo, porque los ingleses al oir el estrépito, temiendo una irrupción, cerraron las puertas. Así pués, los fugitivos, muertos de miedo, se arrojan al rio, y entre sus ondas y las balas perecieron gran parte de ellos. Los que habían logrado escapar, se refugiaron en Cullera, pueblo situado en la misma desembocadura del rio. Entre los que llegaron nadando al pueblo, está Antonio Nebot, hermano de Rafael, jefe de los ladrones, que montado en un caballo noble, pudo llegar a nado a la isla. Destrozados los arrabales, prenden fuego a algunas casas, mientras, rozando la maleza de una huerta inmediata, colocan el único cañón que les quedaba, frente a las puertas y empiezan a hacer fuego. Al mismo tiempo, y arreglado ya el puente del Júcar con barquichuelas y maderas, que Mahón había hecho traer del mismo Alicante, Moscoso movilizó sus tropas al otro lado y pasa los cañones para desechar de los molinos del arroz no lejos de Alberique, a 300 ladrones y otra multitud de obreros y campesinos de Alcira que allí estaban acuartelados. Y luego que se acercó, dispuestos antes grupos de caballería para cortar la retirada, mandó descargar el cañón contra el edificio y oído el fragor, los ladrones aterrorizados abandonan el molino y van a refugiarse al pueblo; y saliendo de él, tropiezan con la caballería colocada a la espalda, que los acomete con ligereza. Y por miedo a ella, unos huyen a la desbandada, como suele hacerse en casos desesperados, y confiados en el conocimiento del terreno y cubiertos por un ancho canal, llamado Real, huyen a lugares desconocidos evitando así la muerte. Otros rodeados y desconfiando de su salvación, se arrojan al rio y en él, exceptuando algunos buenos nadadores, perecen todos ahogados. Los que finalmente cayeron en poder de la caballería, como indefensos fueron cruelmente degollados. En estas batallas únicamente murió alguno que otro de los del Rey, de los enemigos perecieron 200. Arrojados pues y ahuyentados los ladrones de las dos márjenes del río y libres todas las tropas de los dos campamentos, empiezan

a atacar por uno y otro lado las entradas del pueblo, dispuestos los cañones y colocados escopeteros en las casas de los arrabales próximos al muro; pronto la muralla y las torres se ven sin defensores : el puente de madera que, colgando de sus cadenas, servía de defensa a la puerta que está al lado de Valencia, queda destrozado a cañonazos y las torres son horadadas, viéndose así los sitiados expuesto a un doble peligro. Carecían también de muchas cosas de absoluta necesidad para el uso y defensa de la población; y queriendo Cardona ayudarles, ordena que se les lleve lo necesario de Cullera y confía este negocio a la guarnición de aquel pueblo. Los de la guarnición, aunque intentan hacer llegar hasta la muralla las barquichuelas cargadas, acosados sin embargo por los reales desde las dos orillas del río, se ven obligados a desistir de su propósito.

4. Mientras esto sucedía, fueron llamados por la Reina, que gobernaba en ausencia del Rey, para que fueran a la Corte, los belgas y la infantería de Castilla, que estaban en los campamentos; más no por esto se cejó en la campaña emprendida, al contrario, acosado cada vez más y más por Moscoso, José Nebot, a quien nombró Peterborw jefe de la guarnición, obtenida licencia para parlamentar, vino al campamento y después de una larga conferencia, aquel hombre oscuro y temeroso consintió en capitular con deshonrosas condiciones. Vuelto a la ciudad el catalán, manda deponer las armas y disponerse para marchar a la guarnición compuesta de 600 hombres entre ingleses y ladrones. Al instante ocupan las puertas los vascones, únicos que quedaban de la infantería veterana. Estos arrebatan a los vencidos los caballos que se llevaban, contra las condiciones de la rendición. Y por ludibrio (como suelen hacerlo los alegres vencedores), despojaban de las armas a los vencidos y les colmaban de insultos.

5. Tomada Alcira, la guarnición de Cullera, dejando allí toda la impedimenta, emprende llena de miedo la huída hacia Valencia, por la costa. Y Moscoso, a medida que vá tomando esos

pueblos, tan a propósito para reprimir al enemigo, deja en ellos tropas y cañones. Vuelven a entrar por la senda del deber muchos pueblecitos y caseríos, cuyos habitantes hacen de buen grado lo que se les ordena. Se extiende la caballería por toda aquella región, sometiéndola de nuevo, hasta la huerta de Valencia. En la Ciudad NEGABAN CON INSISTENCIA QUE HUBIESE SIDO TOMADA ALCIRA O QUE PUDIERA SER TOMADA; ELOGIABAN MUCHO LA SITUACIÓN DE LA PLAZA Y DESACREDITABAN AL EJÉRCITO REAL. Mas luego que la multitud que había salido de la puerta del mar (pués las demás o estaban cerradas o tabicadas) para adquirir noticias de los viajeros, ve venir a los catalanes con la cabeza baja y llenos de tristeza por la pérdida sufrida, les detienen con ansiedad para preguntarles lo sucedido. Y habiendo sabido que ESTABA EN PODER DE LOS REALES AQUELLA FORTALEZA que consideraban como la llave de la provincia, empezaron a arrepentirse de su perfidia, a decaer y desconfiar de su triunfo; y de tal manera estaban atemorizados, que si Moscoso hubiera invadido la ciudad, con la infantería bien organizada, la hubiera ocupado a poca costa sin derramar una gota de sangre. Los amigos del Rey se irritaban porque no se hacía eso inmediatamente, sin advertir que era muy aventurado introducir un pequeño ejército en una ciudad tan populosa y tan poco partidaria del Rey, en la que no había ni una sola fortaleza donde pudieran las tropas refugiarse para defender su vida en el caso de un tumulto o sedición, y sin fijarse tampoco en que no era conveniente ocuparse entonces en recobrar la ciudad, sino que importaba más entretener las fuerzas enemigas para que no pudiesen llevar auxilio a Barcelona, mientras que el Rey (que con poderoso ejército se había apoderado en el primer ataque del Castillo de Montjui) asediaba a aquella ciudad.

Nebot, el autor de la rendición, volvió, con gran indignación del populacho, a la ciudad y al punto que llegó a ella fué encarcelado y custodiado por ingleses, por haber sido acusado de haber defendido mal la plaza o mejor dicho, de traidor, y en la

cárcel pública estuvo casi un año, hasta que, bien discutida su causa, fué absuelto. Moscoso, rendida Cullera, fué honrado por la Reina con el título de Marqués de ese nombre,y en el pueblo permaneció algún tiempo para descansar con los principales oficiales del ejército, pasando el tiempo en alegres festines. Así la caprichosa fortuna, jugando con los destinos humanos en su vertiginoso voltear, deprime miserablemente a unos y ensalza a otros con felicidad. Pero esto sirvió de ocasión a muchos chistes entre los dos partidos. Porque Baset, entre otras de las muchas ilusiones que había tenido, tuvo la de que el Archiduque concediera a la madre del primero ese citado título y honor, con el fin de acrecer su propria dignidad, porque no se dijera que él era el primero de su familia que llegaba a tan señalado honor; por lo que había muchos, aún fuera del vulgo, que designaban y honraban a aquella vejezuela con ese título.

6. Entre tanto se ejerció suma crueldad contra los partidarios del Rey, que, enorgullecidos con aquellos sucesos, hablaban con más libertad : y a tal extremo se llegó, que por una levísima sospecha, por una palabra ambigua, (que al momento era denunciada por la turba de delatores a los jueces de lo criminal), se les apresaba y maltrataba cruelmente; y como son tan desvergonzados los plebeyos, pedían para los encarcelados la muerte con palabras soeces. Y no se daba libertad a los presos, sino después de dar una gran cantidad de dinero y seguridades de que no saldrían de su casa o de la ciudad. De los caballeros fueron desterrados Nicolás Castelví, Conde de Castellar; José Vives, Conde de Faura; José Juan, Marqués de Centelles, y su hijo; Cristóbal Sanz y su hijo Jacinto; José Echarte, de Alcira y José Casas, padre e hijo; Pedro Gonzalo; Manuel Jordá; Cipriano y José Moya; José Ruíz; Antonio Ripoll; Juan Peralta y Lorenzo Torres. Además los valencianos Felix Cebriá, José Albert y Juan Bautista Ramón con siete abogados, a saber : Tomás Leonart, Fernando Revilla padre y Juan Bautista hijo, José Castelló, Vicente Ferris, Salvador Lop y Jerónimo Miguel, su

hermano. Entre los cuales fueron también arrojados de la ciudad o desterrados de los dominios del Austriaco, no pocos eclesiásticos. Y esto aún era tolerable comparado con otras cosas; pués que a tal grado había llegado la demencia, que cuando los desterrados salían de la puerta para el destierro, no se les consentía marchar sin dar su nombre a un notario sentado a la puerta y hecho esto, un juez de lo criminal que estaba también presente, hacía en público señas a los ladrones catalanes, que estaban fuera esperando la presa, para indicarles a quienes habían de acometer; y sin demora les despojaban del dinero y vestidos preparados para el camino, dejándolos marchar después de haberles insultado soezmente. Y no respetaban los jueces a los sacerdotes, sino que con sus crímenes violaron atrevidamente la inmunidad eclesiástica. Encerraron a muchos en las cárceles con los criminales. Desde allí les enviaron al destierro y confiscaron los bienes de los que abandonaban la ciudad. Se vendieron en pública subasta los de Antonio Pontons, Canónigo de la Metropolitana de Valencia, que al principio del movimiento emigró a Castilla; los delatores denunciaron y fueron vendidas las alhajas de gran precio que el Obispo de Croj al marchar había confiado a Isidoro Gilart. Y a no haber sido algo enfrenado ese furor por las órdenes que dió el Archiduque a instancia de Luis Rocamora, Vicario del Obispo, hombre de mucha entereza y con razón alabado, que en muchas ocasiones resistió con energía las órdenes de Cardona y de los jueces, hubieran oprimido por completo la libertad eclesiástica. Nada sin embargo de cuanto hicieron fué tan vergonzoso como el destrozar los muebles que poseían nobles matronas e insignes doncellas, a quienes su familia, más por su dignidad y obligación que por necesidad, habían dejado en la ciudad; y reducidas con esta crueldad a extrema pobreza, llegaron a creer más amarga la vida que la misma muerte y ni aún de los parientes podían esperar auxilio. Porque si eran de sus mismas ideas, habían sufrido la misma suerte; y si eran de otro parecer, dominados

por el odio de partido, eran más crueles que los extraños, pues entonces valía más la identidad de ideas que otras relaciones, aún las de naturaleza, sometidas al odio de partido. Se ocupaba mucho de esto Cardona, cuya soberbia tanto tiempo reprimida por el disimulo había al fin brotado de lleno. Era muy inclinado a proveer con astucia en asuntos militares : unas veces amenazando, otras veces asintiendo a las necias peticiones del vulgo para que no estallase ningún tumulto en tan difíciles circunstancias, para que no fuesen cambiando las voluntades y se turbase la obra comenzada; pues siempre en asuntos turbulentos, en breves instantes suelen suceder cosas de importancia. Y los más prudentes, después de la pérdida de Alcira, estaban temerosos y tristes, sobre todo porque corrían rumores entre el vulgo, (por más que las autoridades procuraban ocultar las noticias o adulterarlas, suponiéndolas favorables) de que la mejor fortaleza de Barcelona había sido tomada al primer ataque por el Rey, y que sitiada esa ciudad por tierra y mar, se veía en gran peligro el austriaco, y si éste caía en poder de Felipe, en un instante se desvanecerían las esperanzas de los revoltosos, quedando expuestos a las iras del vencedor. Pero los más alborotadores, los que tenían toda su fuerza y mérito en la lengua, suspiraban porque su Baset viniese a la ciudad, asegurando que con ese jefe ellos se bastaban y sobraban para terminar la guerra.

7. Pero él en tanto estaba ocupado en fortificar a Játiva, adonde, según hemos ya dicho, había sido llamado por los habitantes, como si en él estuviese cifrada la salvación de todos. En aquella ciudad no había guarnición, sino que estaba rodeada por aquellas catervas de facinerosos que le escoltaron al principio del movimiento; y tanto más les amaba y confiaba en ellos, cuanto más dispuestos eran para el crimen. Con estas tropas y con los vecinos a quienes obligó a estar armados, se preparaba a rechazar al ejército regio. Arrasó los magníficos arrabales y casas de las huertas inmediatas a la ciudad, sin compadecerse de los intereses de sus dueños : y sin que con esto, dada la naturaleza

del terreno y la debilidad de las fortificaciones, consiguiese hacer más segura la ciudad. Mandó introducir dentro de los muros todos los granos y ganados y una multitud de campesinos armados; y comenzó también a obrar tan avara y cruelmente como acostumbraba. Mandó encarcelar a muchos hombres de todas las clases sociales, entre ellos a casi todos los Nobles que no habían huido y a más de 120 sacerdotes, frailes el mayor número, por el delito de ser partidarios del Rey y poco amigos suyos. Y no cabiendo aquella multitud en las cárceles públicas encerró a muchos en las torres de la fortaleza : por la misma causa sacó de su convento a tres religiosas, una de ellas abadesa, y dando un ejemplo inusitado de crueldad, las desterró a diversos puntos. A personas de uno y otro sexo las maltrató y aún ahorcó públicamente sin fórmula de juicio. A otros a quienes trató con más dulzura, les obligó a redimir por mucho dinero la libertad que les robó.

8. Atento a estos crímenes, Moscoso, dejando una pequeña guarnición de vascongados en Alcira, levantó el campamento a fines de Mayo, y en seguida sitió y tomó, sin sangre, los arrabales casi destruidos. Destruye muchos edificios que aún quedaban, y distribuidos los cañones, empieza la destrucción de la muralla; y sucediendo a medida de su deseo, pronto se derrumba un lienzo de muralla de 100 pies. Pero no siendo muy idóneos para la irrupción los soldados de socorro ha poco traidos de Castilla, empezó entonces Moscoso a echar de menos el auxilio de los veteranos. Por lo cual, a despecho de los oficiales, obligó a la caballería a hacer las veces de infantes, para que con su ejemplo se animasen los bisoños. Intenta pués Antonio Leyva, uno de los más valientes de la caballería, penetrar por la brecha con sus veteranos. Cubiertos en la misma entrada por multitud de balas y abandonados por los infantes, se vén obligados a ceder ante aquella lluvia de plomo; entonces otro grupo de caballería, viéndoles abandonados de los infantes, para que no llevasen ellos todo el peso de la lucha fueron a prestarles auxilio, pudiendo

con él regresar al campamento. Murieron 17, hubo muchos heridos, entre los que se contaba a Leyva, que en breve curó. Mientras esto sucedía en la brecha, en la ciudad mujeres y niños lloraban amargamente, como si aquel fuera el último día de su vida. Ni el mismo Baset estuvo exento de miedo, pues desconfiando del éxito, se dice que tuvo un caballo ensillado, para huir por la puerta contraria, que por falta de tropa no estaba sitiada, en el caso de que los reales entraran en la ciudad. Pero habiendo cesado el ataque, envalentonado con ello, disuadió con entereza a los oficiales que estaban tratando de la rendición con un legado que había Moscoso enviado desde el campamento, afirmando que él defendería hasta su completa ruina la ciudad. Mientras pasan algunos días discutiendo en vano, los sitiados hicieron un foso ancho delante del muro, y le fortificaron con trincheras, para que no esperasen penetrar por allí los reales. Además introdujo en la fortaleza por la puerta mayor 300 veteranos que Cardona le había mandado por mar y que desembarcaron en la playa opuesta a Játiva, y los puso allí para que la defendieran en el caso que los reales tomasen la ciudad. Además la escuadra, que había vuelto de Barcelona, trajo a Valencia seis regimientos de ingleses, y esto a la par que abatía a los reales, envalentonaba a los enemigos, por tanto se desvaneció completamente la esperanza de un felíz resultado.

9. En este intermedio recibió Moscoso cartas del Rey en las que le ordenaba que marchase en seguida con las tropas a Castilla, que había sido invadida por un bien organizado ejército anglo-portugués. El castellano, pues, recogiendo todas las máquinas, se vió obligado a levantar el cerco que había comenzado, más por ardor militar, que por esperanza de triunfo. Desde aquí, despedidas las tropas auxiliares, volvió con la caballería a Alcira, en donde uniéndose a los vascones les anunció la marcha, y llevándose algunos cañones, inutilizando otros arrojándolos al rio, y destruídas todas las fortificaciones de la isla, partió inmediatamente. Mahón emprende el camino de Alicante,

para custodiarle; porque había sido nombrado por el Rey Gobernador de esta ciudad y de su fortaleza. Miguel Pons, catalán, que con su escuadrón de caballería y la infantería de Sagunto (pués los demás cansados de la milicia se habían fugado, descolgándose por el muro) unido a Andrés Deona, ocupaba la ciudad de Morella desde la marcha de Rahal, luego que recibió cartas del Rey, en las que le mandaba que, abandonando aquella ciudad, fuese a Castilla, abandonó aquella fortaleza, después de haberla estado custodiando siete meses; y desoyó los ruegos de sus habitantes, que prometían sostener por su cuenta la guarnición siempre que custodiasen la ciudad para el Rey. Y no consiguiendo esto, abandonados por las tropas, después de un mes se sometieron al austriaco. Pons, pués, recogida la impedimenta, penetró con aquel puñado de hombres en Aragón, que ya se había revolucionado. Y se dijo que se había abierto camino a hierro y fuego contra aquella región que se le oponía; y que había logrado llevar a todos incólumes ante el Rey.

10. Hacía ya algunos días que el austriaco había escrito a Valencia diciendo que FELIPE, ABANDONANDO EL SITIO DE BARCELONA, HABÍA MARCHADO A FRANCIA CON LAS TROPAS; añadía que con la oportuna llegada de la escuadra inglesa habían huido precipitadamente las naves enemigas, que los sitiadores habían perdido todas las provisiones y víveres, allegados para el cerco; por lo que mandaba que en todos los templos se hiciesen rogativas. Divulgada la noticia, en un instante aquella ciudad antes atribulada e inquieta por el resultado de la guerra, manifiesta su alegría con gritos, repique de campanas y cañonazos.

Hechas las rogativas y oraciones por tres noches, con aquel precioso espectáculo se montraban satisfechos y felices los valencianos que poco antes habían creído perecer. Se desataron entonces las lenguas, cohibidas antes por el miedo; y hablaban profusamente, siendo más creído, quien refería más atrocidades hechas por los franceses en Barcelona : lo que se decía con el fin de hacer odiosa al pueblo esta nación, y exitarle contra el

Rey. Los partidarios del Rey aseguraban que era falso el levantamiento del sitio; y aún más, que gran parte de aquella ciudad había caido en poder del Rey y muy pronto caería toda. Estas y otras muchas cosas se referían en todos los corrillos y conversaciones. Hasta en la Sagrada Cátedra, oradores extremadamente locos excitaban más y más los ánimos, exponiendo lo que el vulgo decía del Rey, y de la crueldad de los franceses con los catalanes : llevando con este proceder al pueblo, más que a la fidelidad y amor al Rey, a mil escollos y seguro naufragio. Y esto sirvió de plato de conversación al vulgo, hata que sucedieron nuevos acontecimientos, pues costumbre es en la ciudad hablar de una cosa, hasta que se ofrezca nuevo asunto.

11. Habiendo llegado el tiempo de sortear los Jueces que habían de dirigir los negocios públicos, (como era costumbre hacerlo en Valencia), concedió el Archiduque, por medio de rescripto, que continuasen los mismos que había; y así fué costumbre hacerlo bajo esta dominación. Ni aún fué reemplazado Félix Gimeno, muerto al principio de la revolución, sino que rigieron la ciudad entre cinco solamente.

12. Por aquellas mismos días volvió la caballería de Cataluña, y 100 naves que arribaron (como hemos dicho) al puerto de Valencia, trajeron 3,000 soldados, que se extendieron cerca de la ciudad, en la arboleda de la orilla opuesta del rio. Vino también Peterborw con Nebot, y excusando los saludos importunos, empezó a pensar en Castilla, pero era necesario primero tomar a Requena, ciudad con viejas murallas, en los límites de Castilla. En ella había dejado Moscoso al irse a unir al Rey, 120 soldados a las órdenes de Adrian Betancourt, de las Islas Afortunadas, y ciego partidario del Rey. El inglés, pués, reunidas sus tropas y confiadas a su teniente Guindenio, que había perdido el brazo derecho en una batalla, las mandó salir para Requena. Cuando llegaron a Chiva, los ingleses que iban delante de las tropas con una gran cantidad de pólvora la perdieron. Pues habiéndose embriagado, (como acostumbran hacer en su nación), se des-

cuidaron demasiado y se les incendió, ocasionando a muchos graves quemaduras. Y para reparar este contratiempo, detienen el viaje, ínterin mandan jumentos a Valencia para traer pólvora, y traída ésta, con seis cañones y todo el aparato de guerra llegan a Requena y acampando cerca de ella, se disponen al asedio.

Una y otra parte trabaja y lucha con tesón por espacio de 27 días, y al fin de estos, viéndose en sumo peligro los sitiados porque habían sido incendiados muchos edificios y tenía muchas brechas la muralla, habiendo además perdido la esperanza de que les viniese auxilio, se rindieron, por evitar que su pertinacia trajese más perjuicios a la ciudad. Murieron 22 de la guarnición; los demás por su necio empeño en defender una ciudad tan mal fortificada, fueron enviados a Cataluña como prisioneros de guerra y allí estuvieron mucho tiempo, hasta que canjeados los prisioneros, fueron puestos en libertad. De los enemigos se decía que habían muerto 200.

13. Peterborw, tomada Requena, colocó todo el aparato de guerra en 50 grandes carros con buenos tiros alquilados en la provincia, y después de mandarlos delante, él mismo salió de Valencia con su escolta ordinaria. Y habiendo llegado a Requena, dejando en ella la guarnición necesaria, entró en Castilla con 4,000 de sus soldados y una multitud de ladrones. Baset, para que pareciese que también movilizaba sus tropas, después de la marcha de Moscoso ocupó a Alcira, ya desierta, y cogió hasta 30 soldados entre enfermos y rezagados, remitió presos a Valencia al Magistrado y principales de Carcagente, y finalmente lo llenó todo de terror. A tal grado llegó la fidelidad en los partidarios del Rey. En ese estado de cosas, Juan Pardo, Marqués de la Casta, Gaspar Calatayud de Cirat, José Civerio de Villafranqueza, Juan Tomás Cavanilles, Conde de Casal, José Sanz de Exeta, y Garcerán Mercader y Cervellón, cada uno con distintos fines, se apartaron de sus antiguas y por lo tanto buenas ideas y se pasaron al partido del Archiduque, convencidos de

que terminado el asedio de Barcelona en cuya defensa y ataque, (como vulgarmente se decía), habían puesto todo su empeño ambos partidos, la fuerza de las tropas se pasaría sin duda alguna al vencedor. Movió a éstos para pasarse al Archiduque el no estar conformes con su fortuna, y esperar con él grandes dignidades, accesibles siempre en este partido a la ambición y a las riquezas; y si a estos se les hubiera quitado esa esperanza, de seguro que no hubiesen mudado de opinión; pero Juan Pardo tuvo otros motivos. Este, cuando se revolucionaron los valencianos abandonó el alto cargo que desempeñaba, para que no pareciese que hacía causa común con las turbas. Pero vencido por los consejos de los parientes y con el ejemplo de su esposa, que era catalana y que abusando de la bondad de su marido se inmiscuia en sus negocios, favorecía al Archiduque; al fin llegó a mudar de opinión. Todos estos, pués, se embarcaron con rumbo a Barcelona para saludar al Archiduque, y habiendo éste salido para Aragón y Castilla, fueron en pos de él.

14. En la ciudad había una guarnición de unos 4,000 hombres, reunidos por las levas que los ingleses hacían en las ciudades que custodiaban. Por entonces Rafael Nebot y Más, a quien, a cambio de una fuerte suma de dinero, Peterborw había nombrado Coronel de caballería, y unidos a ellos Tárrega con la caballería de Játiva, entre todos unos 800, se preparaban para ir a atacar a Alicante, con el fin de que tomada aquella fortaleza, tuviesen las naves inglesas un puerto seguro para refugiarse y desembarcar todos los utensilios de guerra.

Mientras se reunían las tropas, el General de la escuadra mandando delante algunas naves, ocupa a Cartagena, entregada por los mismos habitantes. Y hecho ya ésto, sale el resto de la escuadra de Valencia y sitia el puerto de Alicante unos días antes de que lleguen las tropas por tierra. Estas marchando libremente, pues que las naves habían llevado la maquinaria de guerra, luego que llegan al golfo de Alicante, toman la ciudad episcopal de Orihuela, entregada por Santiago Rosell, Marqués de Rafal,

según ya tenía premeditado, crimen verdaderamente execrable. Rosell tenía mucha preponderancia en la ciudad, por su dignidad, por sus riquezas y por sus méritos : sabido esto por el Rey y que en tan difíciles circunstancias no había otro ni más a propósito, ni más dispuesto, ni más afecto al Rey, a quien pudiera confiarse la ciudad, le escribio más de una vez, confiándole con cariñosas palabras, el cuidado de aquella ciudad y región. Pero mudando de parecer por el consejo de los amigos y su propia veleidad, se pasó al austriaco, olvidando con ingratitud los beneficios del Rey. Concebida ya en su mente la perfidia, entabló negociaciones por carta con el Marqués de Santa Cruz, General de las galeras (que fué el que ayudó para que fuesen entregadas al austriaco Cartagena y las galeras) y sorprendida esta correspondencia, porque la caballería de Mahón que custodiaba los caminos mató a un correo y presentó a Mahón los pliegos que llevaba, éste se convenció por ellos de la traición de Rosell, de la que ya tenía sospechas. Pero no presentándose oportunidad de apresar a este hombre, que contaba con la ciega confianza del pueblo, advirtió a las tropas de socorro que esperaba de Murcia, que al pasar por Orihuela, entrasen en ella con pretexto de descansar, y apoderados de la ciudad, apresasen al Gobernador. Pero éste, que desde que había sido interceptada la correspondencia, sospechaba que era conocida su infidelidad, mandó fortificar las calles y plazas como para defenderse y prohibió admitir dentro de la ciudad las tropas de Murcia que pasaron poco después. Y finalmente, convencido ya de la notoriedad de su ideas, marchó a tratar con Rafael, que estaba cerca con su caballería, advirtiéndole que si quería tomar a Orihuela, fuese inmediatamente. Y sin demora el catalán, rendidos Elche, pueblo situado a 12 millas de Alicante, y toda aquella comarca, emprende la marcha a Orihuela con 75 caballos. Y habiendo llegado, encontró las puertas abiertas y fué recibido alegremente por el pueblo el día 25 de Junio. Había ya salido de la ciudad el Obispo José de la Torre, que conocía las mañas del Gobernador

y las ideas del pueblo; al Obispo le siguieron Luis Togores y su hermano Juan, Caballero de la Orden de Jerusalém, y otros muchos honrados de la plebe. Renunció también su empleo Gregorio Badenes, valenciano, pues no quería continuar desempeñado el cargo de Asesor del Gobernador, por haber sido Rafael nombrado de nuevo Gobernador por el austriaco.

15. Mientras esto sucedía, las tropas y el resto de la caballería marcharon a Alicante, acompañadas de multitud de ladrones, que se habían unido a ellas. Llegados a la ciudad y establecido el campamento, sacaron de las naves los cañones y empezaron el ataque por cuatro distintos puntos. Colocaron cuatro cañones en cada sitio y morteros para arrojar granadas. Al mismo tiempo, de la escuadra, que como se ha dicho, estaba anclada en el puerto, se acercaron a la muralla 8 grandes naves, con tres filas de cañones cada una; y además dos pontones, clase de navíos aptos para arrojar bombas; y cañoneando todas ellas sin cesar por espacio de 6 días, por más que las atacaban desde las torres que daban al puerto, destruyen las almenas, inutilizan los cañones destruyendo sus monturas, y cuartean los edificios; pero matan muy pocas personas, pues que la misma crueldad del ataque sirvió de salvación a los alicantinos, que no se atrevían ni aún a mirar al enemigo, al ver aquella lluvia de plomo. Después de los seis días agregan otras dos naves y acometen con más furia, por espacio de dos días. En tanto desembarcaron parte de los marinos para entrar en la ciudad por las muchas brechas que ya tenía la muralla; y temiéndose esto Mahón, que había rechazado con ímpetu al enemigo empeñado en tomar el lugar que llaman Molinito, acosado por aquella lluvia de fuego y desconfiando en sus fuerzas, después de haber resistido durante los ocho días al enemigo, abandona la ciudad y se refugia en la fortaleza, con las tropas y algunos paisanos. Entre estos había muchos pertenecientes a Ordenes de Caballería: Diego Bosch, Marqués y Gobernador de la ciudad, Gabriel Paravicino, Gobernador de la fortaleza, Pablo Martínez, Nicolás Sarrió, Nicolás Vergara,

Pedro Borgoño, Pedro Noguerol, Eusebio Salafranca, Esteban Rovira, José Franco, Ventura Fernández, Bartolomé Martínez y algunos más; todos ellos leales partidarios del Rey habían decidido con Mahón defender hasta la muerte la fortaleza. Viendo los marinos el pueblo abandonado, penetran por la brecha por que habían pensado y sin temor a las balas de la fortaleza saquean y destruyen a su placer. Habían penetrado por la parte opuesta Nebot con sus catalanes, y creyendo los marinos que eran enemigos, los persiguen encarnizadamente, y a duras penas les dejan a petición de los jefes. No distinguen lo sagrado de lo profano; hasta tal punto, que para no ofender oídos piadosos, nos parece conveniente omitir los ultrajes que infirieron a las imágenes y demás cosas sagradas. Mahón, luego que se acogió a la fortaleza, entregó a Corvino la compañía de socorro traida de Castilla, dándole algunos veteranos más para la conducción a su país. Esto lo hizo para evitar el que, consumidos los pocos víveres de la fortaleza, se viera obligado a rendirse. Habiendo bajado los de Castilla a la llanura, por evitar el encuentro con los soldados, cayeron muchas veces en las emboscadas de los ladrones; y unas veces resistiendo y otras dando la contraseña militar del nombre de Carlos III, lograron al fín evadirse y refugiarse en Castilla. Los ingleses, tomada y demolida la ciudad, emprenden por tierra y mar el ataque de la fortaleza. Atacan con denuedo a los torreones, no con el fin de abrir brecha para la entrada, sino con el de arrasar la fortaleza. Mahón por el contrario, comprendiendo que si tenía a raya al enemigo y conservaba mucho tiempo la fortaleza, era posible que viniesen en su socorro tropas reales, evitando el fuego enemigo, mandó construir más trincheras y criptas en los subterráneos, (en aquel tiempo había mucha necesidad de tales obras en la fortaleza; después por mandado del Rey Felipe se construyeron minas tan espaciosas y hábiles para todo, que no solamente se podía guardar ordenadamente en ellas los víveres y utensilios de guerra, sino que podía dormir y alojarse cómodamente bajo

arqueados techos una guarnición de 2,000 hombres), descargaba de tarde en tarde sus cañones, para no gastar inutilmente la escasa provisión de pólvora. El plan de ataque era el siguiente : la dos naves que hemos dicho fueron agregadas al ataque de la ciudad; ahora atacaban a la fortaleza, una de ellas holandesa, por la parte de Poniente, y la otra inglesa por el saliente; ésta era la más perjudicial, porque estando la fortaleza inclinada a ese lado, no quedaba por allí ningún lugar en que se refugiaran los sitiados para evitar la ruina que esperaban; de tal manera estaban todos patentes a las certeras balas del enemigo. Por lo que nada había quebrantado tanto los ánimos y producido la desconfianza en los sitiados, como aquella peligrosísima nave que de tal manera había sembrado de balas el suelo de la fortaleza, que no podían dar un paso los soldados sin caer. Pero no lo hizo esto impunemente; pues que dos balas la hicieron sumergirse de un lado hasta el punto de hacer agua y sacada ésta por la escotilla de popa para evitar la sumersión, una tercera bala destrozó todo lo que halló a su paso, derribando también 22 hombres. Pero esto sirvió de mayor peligro a los sitiados, porque en el puesto de una nave semidestruida, fueron sustituidas dos. A estos inconvenientes hay que agregar el no haber ninguna fuente en la fortaleza, sino solamente dos algibes que recogían las lluvias del invierno para el verano, y habiendo caído casualmente en uno de ellos un perro y muerto en él, se viciaron las aguas. Mas no por eso se inutilizaron, porque además de agua potable, se necesitaba agua para otros usos. El otro algibe servía para beber y cocer las carnes; pero agotado en breve, causó esto tal desesperación a los sitiados, que oprimidos por esa necesidad se vieron obligados a rendirse. Esto se decía por entonces. Pero en realidad no fué esa la causa de la rendición, pués que siendo los sitiados pocos (unos 325) hubieran aún tenido agua para un més; pero se rindieron porque tan nutrido era el fuego del enemigo (pues se dice que dispararon contra la ciudad y la fortaleza, 120,000 balas y 6,000 granadas) que no

había quedado lugar alguno donde refugiarse. Por lo cual Mahón, desconfiando de la defensa, pactó en las mejores condiciones que pudo; hasta le fueron concedidos dos días para esperar auxilio. Cuando estaban pactando las condiciones de la paz, cierto jefe inglés dijo al oido a Mahón QUE EN VANO PENSABA EN SOSTENER EL ASEDIO, HABIENDO DENTRO DE LA MISMA FORTALEZA UN JEFE NAPOLITANO, QUE HABÍA CONVENIDO CON ÉL EN RENDIRLA. Lo que sin duda fué un ardid de aquel astuto para estrechar al enemigo. Pues si así no hubiera sido, Mahón, hombre iracundo, sanguinario, vengativo y dispuesto a cualquier crueldad, pudiendo castigarla no hubiera dejado impune la traición, cualquiera que hubiera sido su autor. Por lo que los más prudentes creyeron un invento eso de la traición, al ver que después continuaron al frente de su tropas los tres oficiales napolitanos Fernando Caraccioli, Plácido Dentici y José Maricondi. Duró el cerco treinta y cinco días, puesto que empezó el ataque de la ciudad el 1º de Agosto y cesó el día 10 de Septiembre, en que al mediodía pidió Mahón parlamento, y concedido, empezó a esa hora durando hasta la noche. Resistió Mahón el ataque más tiempo de lo que el Rey le mandó, pues tenía con él convenido QUE LA FORTALEZA, SI EN CIERTO TIEMPO NO IBAN TROPAS EN SU SOCORRO, SE RENDIRÍA.

16. Empezado ya el sitio de Alicante, había vuelto Peterborw de Castilla, escoltado por el Coronel de Caballería Cereceda; venía sumamente irritado con los jefes aliados, pues que con su poca diligencia, habían dado a Felipe tiempo de pensar y recoger tropas, frustrándose así la oportunidad de un éxito favorable. Pero la causa de su despecho fué otra muy distinta : no había podido conseguir del general portugués Marqués de las Minas, que había penetrado en Castilla con un ejército, que resignase el mando y le confiase las tropas; y por eso, para no militar bajo las órdenes del portugués con desdoro del nombre inglés, se retiró del ejército y volvió a la provincia de Valencia. Al momento que llegó a la ciudad, confió a la caballería inglesa, acuartelada en Játiva,

el encargo de prender a Baset por los males hechos a la provincia. Habiendo llegado la caballería, conducen preso a Baset, con gran indignación del populacho, a Denia, y desde allí fué conducido por mar a Tortosa y encerrado en un castillo. Llevó tan a mal el populacho de Valencia esta acción, que faltó poco para acometer a Peterborw y éste, sospechándolo, dobló la guardia del palacio de Juan Castelví, donde se hospedaba, en la Plaza de los Dominicos; y colocando cañones a la puerta, atemorizó e hizo desistir de su propósito a la multitud, que reclamaba a Baset. Después, sin duda con el fin de aplacar al pueblo o de disimular el despecho sufrido en Castilla, y también por deseos de divertirse, organisó una corrida extraordinaria de toros, pues era en primer lugar este hombre muy atento, prudente y laborioso; pero cuando las ocupaciones lo permitían, no solamente gozaba en el ocio, sino que se entregaba a él con exceso. Terminada la diversión, deja a Valencia, y emprende el camino de Alicante, y llegó allí cuando Mahón, frustradas sus esperanzas de socorro, había entregado el Alcázar, bajo las condiciones pactadas. Aprobó lo hecho y recibiendo cortesmente a Mahón y a los oficiales napolitanos (porque los soldados rasos de aquella nación se habían pasado casi todos al Archiduque), mandó que se les transportase hasta Cádiz. Y él, levando anclas, fué a Génova, donde invernó.

17. Después de su marcha concibieron los austriacos la esperanza de tomar la ciudad de Murcia : los acontecimientos demostraron luego la constancia de sus habitantes. Hicieron jefe de esta expedición a Felipe Valera, uno de los más afamados militares entre los que se pasaron al Archiduque de la provincia de Valencia. Este, con parte de las tropas y la compañía de ladrones que habían sitiado a Alicante (se dice que llevaba 1,000 caballos, 2 cohortes de ingleses y unos 2,000 de la leva de la provincia), con cuatro cañones grandes y dos pequeños y 29 carros con los pertrechos de guerra, emprende la marcha hacia Murcia ; no tanto porque confiara en poderse apoderar

de una ciudad tan crecida con aquél pequeño ejército, cuanto porque esperaba que le entregasen la ciudad algunos habitantes, ocultamente partidarios del Archiduque. Atemorizaban los ánimos de los hombres honrados tales rumores; y hasta tal punto eran creídos, que el Obispo, habiendo oído que iban a encarcelar al Virrey (con este título había él sido nombrado jefe de la provincia de Valencia) en la ciudad sitiada, dando más importancia de la que merecían a estos rumores, salió de la ciudad, desconfiando salvarla. Pero sucedió muy de otra manera; pues por más que en el primer encuentro se mostró la fortuna propicia al enemigo, pués que su vanguardia copó en el pueblecito próximo de Alcantarilla a las tropas de Granada que iban a socorrer a Murcia y las mandó desarmadas a Orihuela, sin embargo, cuando envalentonados por este suceso se acercaron más a la ciudad, sufrieron mayores descalabros. Pues los murcianos, conocido el pensamiento de los enemigos, desbordaron el río para que inundara los campos,y pusieron guardia en un edificio llamado de los Rayos que está en el camino. Los enemigos, aunque con mucha dificultad, por estar inundado el camino, se acercaron al edificio; los que estaban de guardia dispararon contra ellos los fusiles y pequeños cañones; pero los enemigos, animándose mutuamente, invaden el lugar. Pero mientras le atacan, clavados sus pies en el cieno y acosados por una lluvia de plomo, se ven obligados a ceder; pero el terreno en que se habían metido les impedía la huida. En tanto los murcianos no cesaban de disparar contra el enemigo, que preso en aquel lodazal, servía de seguro blanco a las balas; hasta que habiendo salido a terreno seco, empezaron a huir precipitadamente. Fueron heridos el valenciano José Nicolau, Coronel del ejército, y otros oficiales, que, sumados con los muertos, componían casi el número de 500; cuya mayor parte eran ingleses, que por su mucho peso salían con más dificultad de aquel cieno. El resto de las tropas, perdida gran parte del equipaje, volvió apresuradamente a Orihuela.

18. En tanto iba tomando cuerpo el rumor de que IBAN MUY MAL EN CASTILLA LA COSAS DEL ARCHIDUQUE; Y QUE EL EJÉRCITO ALIADO ESTABA SITIADO POR HAMBRE Y FUEGO; QUE NI AÚN A PORTUGAL PODÍA VOLVER, a no ser que LOS OFICIALES QUISIERAN EXPONER LAS TROPAS A UNA COMPLETA RUÍNA. Esto era conocido, sobre todo por los magnates austriacos que hablaban en secreto de ello, por haberse dicho en unos folletitos impresos que habían venido de la misma Corte. Y poco a poco se iba divulgando. Y no mucho después pudo ya traslucirse en unos pliegos que mandó el Archiduque en los que decía : QUE PROCURASE CARDONA ACOPIAR VÍVERES, PUES QUE EL EJÉRCITO DE LOS ALIADOS POR HABER DISTINTAS OPINIONES ENTRE LOS JEFES Y HABER SURGIDO ENTRE ELLOS ALGUNAS DISCORDIAS, SE VEÍA OBLIGADO A IR A INVERNAR A VALENCIA. Preguntaba también POR EL RESULTADO DE LA EXPEDICIÓN A MURCIA, DEL QUE NADA SE LE HABÍA DICHO. Mandaron imprimir y divulgar esta carta para que el pueblo no dedujese otras consecuencias de la venida del Príncipe y las tropas. Aunque el austriaco pasaba en silencio el estado de sus negocios, sin embargo los más prudentes lo comprendían. Cumplió las órdenes Cardona, y en poco tiempo reunió en Orihuela de toda aquella feracísima región una gran cantidad de grano. Notando que se divulgaban cosas que convenía callar, dió el encargo a los jueces de lo criminal de arrojar de la población a los más atrevidos fautores del partido contrario; y cumpliendo este encargo, sacan de muchos conventos varones respetados por su ciencia e integridad, y sin respetar su estado, les arrojan de la provincia. Son deportados en una nave a Barcelona las dignidades eclesiásticas Jacinto Ortí y Oloriz, juntamente con Manuel Barber y Andrés Vidal. Le impuso el mismo castigo a los Religiosos Santiago Badía y Bartolomé Quiles. De la Nobleza, Francisco Bono, con otros seis o siete de la plebe. Habiendo el Juez Terraza (poco después destituído de su cargo por el Austriaco), extraído a viva fuerza del átrio de la Catedral a Gimeno, el Vicario Rocamora, sin atender las amenazadoras

órdenes de Cardona, mandó publicar en el templo, que Terraza, aquel hombre impío y audaz, había incurrido en la excomunión de que habla la Bula In Cæna Domini y que por tanto fuese incluído en el número de los malvados; llevaron esto muy a mal los autriacos, acusando a Rocamora de haber hecho esto por odio de partido. Entre otros de los que desde el principio del movimiento desterraron los austriacos, se encuentran Pedro Benito Gerbeto, Baustista Cabrera, Vicente Vázquez, Dionisio Diego y Roca, P. Vicente Clua, Francisco Royo, Pedro Mateo, Francisco Sánchez, Francisco Conde, Francisco Alfonso, Vicente Suárez y José F., Carlos Robert, Tomás Ventura, Pedro Escobedo y otros de la plebe, hasta 20. Mandó tapar Cardona las almenas del muro, dejando unas aberturas como de un codo, para poder descargar desde ellas los fusiles contra el enemigo, si se aproximaba, y la cúspide del muro, tapadas las almenas, servía de refugio a los defensores.

Fortificó la puerta Real, que como poco sospechosa por pasar por allí el río, no tenía buena defensa. Mandó además rodear de una ancha fosa y de trincheras el pueblecito llamado El Grao, situado en la playa a unas dos millas de la ciudad.

19. Hizo estas obras en la Ciudad, no tanto para poder repeler al enemigo, como para simular que invertía en ellas las enormes sumas que había recaudado, tanto de fondos públicos como privados.

En tanto Santa Cruz y Rafal, reunida una gran multitud de los campos de Cartagena, Orihuela y Alicante, a la que unieron los veteranos que guarnecían las plazas inmediatas, marcharon con las mismas máquinas a sitiar a Murcia, para borrar la vergüenza de los días pasados. No asustó esta vez tanto el aparato a los murcianos, porque el Rey había mandado a esta ciudad una numerosa y escogida cohorte, que había para ello separado del ejército. Pero apenas habían llegado a presencia de la ciudad y se preparaban para atacarla por distinto sitio y con distinto plan que antes, cuando llega a ellos la noticia,

contra lo que sabían y esperaban, de la marcha del Archiduque hacia Valencia, con el ejército aliado, y de la venidas de las tropas reales, que persiguiendo sin cesar a los austriacos, se decía que estaban ya cerca de esta provincia. Recibidas estas noticias, huyen tan precipitadamente, que dejaron por la lijereza muchos equipos de guerra en el camino. Santa Cruz fué con su caballería a Cartagena, Rafal con los infantes a Orihuela; pero no terminó aquí la fuga, pues considerándose allí poco seguro, se fué con las tropas a Alicante. Francisco Medinilla, coronel del ejército real, noticioso de la huída del enemigo, fué persiguiéndole hasta Orihuela con 1,000 caballos, otros 1,000 infantes y unos 4,000 campesinos de Murcia. Y habiendo llegado allí el 11 de Octubre, los soldados enseguida se apoderan de los arrabales e incendian con granadas algunos edificios, desde los que les hacía fuego impunemente el enemigo. Pelean unos y otros encarnizadamente mucho tiempo y mueren muchos soldados por las descargas de un cañón colocado en un punto, por donde se empeñaban los reales en entrar. Arrojados de aquí, penetran en la ciudad por otra puerta cuyos postigos habían quemado; y huyendo sus defensores, de los que murieron pocos, porque desconfiando, unos huyeron por la parte opuesta y otros se acogieron al templo, pronto ocuparon toda la ciudad y empiezan a demolerla. En tanto la caballería tuvo un encuentro a campo raso con un ejército no despreciable, compuesto de jativenses y unos 400 campesinos armados, que en unión de su caballería, iban a prestar auxilio a los de Orihuela. Los reales les engañaron con la contraseña del nombre de Carlos y acometiéndoles luego, sin que lograran huir más que unos pocos, degüellan impunemente a los demás, haciéndoles así pagar su merecido por su necedad y atrevimiento. Hecho esto, penetran en la ciudad por la puerta llamada del Colegio, arrojando la guardia, y dejando los caballos en la plaza, se entregaron al saqueo. Y no fueron los últimos en la rapiña los granadinos que estaban presos en el Convento de los Dominicos : pues en aquel

lugar de asilo, los habitantes de Orihuela habían depositado muchas ropas y muebles preciosos, de los que los prisioneros se apoderaron inmediatamente que se cambió su suerte; y satisfecha ya su codicia, enseñaban a los soldados, que iban entrando, el lugar de las riquezas ocultas. Por tres días estuvo el ejército saqueando la ciudad, hasta que a la venida del Obispo de Murcia, se prohibió por pregones la continuación del saqueo. En el asedio murieron 80 infantes y 12 caballos. Tomada la ciudad, los habitantes que custodiaban la fortaleza, situada en un cerro elevado, no atreviéndose a defenderla, se dieron a la fuga. Después de esto se les mandó entregar las armas a los habitantes y rodear la ciudad con un gran foso, que llenaron de agua del río próximo y haciendo otras fortificaciones invernaron allí 8,000 franceses. No mucho tiempo después, un rayo que cayó en la torre de la fortaleza, donde se guardaba una importante cantidad de pólvora, incendió y destruyó el edificio casi por completo, matando 100 guardias franceses. Poco después, Felipe la mandó acabar de demoler por inútil.

20. Mientras esto sucedía en Orihuela, Santiago Fitz-James, Duque de Berwik, ilustre descendiente de los Reyes de Inglaterra y Generalísimo del ejército hispano-francés, llega con todas las tropas, unos 25,000 soldados, a Elche en donde estaban de guarnición unos pocos caballos de Játiva y algunos ingleses, unos 1,000 entre todos. Al momento invaden y saquean los arrabales. Y no tardando mucho, sin permiso de los jefes, penetran en la población. Los de la guarnición, presos de súbito temor, no se atreven a resistir, sino que reunidos en la plaza y depuestas las armas, se entregan a los invasores. Sin embargo, en los primeros momentos de la irrupción, murieron lo menos 180 habitantes, la mayor parte de ellos inocentes, que confiados en sus buenas acciones y sin recelar nada, se presentaban al ejército invasor, cual si llevaran gravado en la frente el diploma de su inocencia y el nombre de Felipe. Todos estos fueron víctimas del ardor bélico. Los que no confiaban en sus obras,

o huyeron o se escondieron. Y muchos (según costumbre en semejantes contratiempos) se refugiaron en las Iglesias.

21. Y al llegar a este punto, se nos ofrece un ejemplo de constancia y piedad, que no debemos pasar en silencio, pués de cuantos recordamos, éste es sin duda alguna el más ilustre y a propósito para alentar los ánimos cristianos. Hay extramuros de la población un templo dedicado a S. Juan, y a él se habían acogido muchos para librarse del enemigo por atención a lo sagrado del lugar. Ejercía allí el cargo de Capellán un tal Montoro, hombre insigne, tanto por su piedad como por su prudencia, y éste para impedir la entrada de los militares en el templo, se reviste de los ornamentos sagrados, toma en sus manos el Santísimo Sacramento y se coloca en el dintel de la puerta. Habíase acercado allí un granadero, y viendo el dintel ocupado, para arrojar de él a quien le ocupaba, enciende la mecha de una granada y la arroja contra el sacerdote, pero la bomba, sin estallar se consumió por la chimenea; pero el Capellán no se movió. Llega otro soldado, y calando la bayoneta le hiere con su punta en la frente y le arroja al suelo. Pero el sacerdote levantándose y conformándose con limpiarse la sangre que le caía sobre los ojos, volvió a ocupar su sitio. Con esto los soldados llenos de respeto a tan grande hombre, se apartaron de allí, y derribando otras puertas del templo,entraron por ellas, robando cuanto allí había. José Alfonso, Vicealmirante de la escuadra, custodiaba con una compañía de españoles otra Iglesia magnífica que había dentro de la población y donde habían llevado los habitantes sus riquezas, para que los soldados no las robaran. Mientras estaba custodiando las puertas del templo, oye que en la casa de enfrente, pedía una joven auxilio al cielo. Acude al instante, sospechando lo que ocurría, y corta la cabeza a un soldado francés que intentaba violar a la joven y lleva a ésta medio desnuda al templo donde se habían refugiado las mujeres. Hecho digno de un español y de ser referido a la posteridad.

22. Berwick, no pudiendo refrenar a aquella excitada multitud,

luego que terminaron el saqueo mandó presentar las cabalgaduras robadas por los soldados, y juntamente con otra multitud de ropas las devolvió a sus dueños, imponiéndoles en cambio la multa de 25,000 escudos de oro. Tanta era la abundancia de grano acopiado en aquella región, que Berwick alimentó en ella muchos días a las tropas, a pesar de que había entre éstas 8,000 caballos y un sinnúmero de jumentos para trasladar la impedimenta. Devastada y reducida casi a la soledad por la crueldad de la desenfrenada soldadesca aquella parte de la provincia que antes estaba tan poblada por la feracidad de su suelo y el mucho tráfico de su puerto (pues que de 1,500 familias que tenía Elche, entre el hierro, el hambre y la pesadumbre, las dejaron reducidas a 600) llevó las tropas a atacar a Cartagena. Recobrada y guarnecida esta ciudad y distribuidos los soldados por Castilla, marchó Berwick a la Corte. Los enemigos, perdidos los víveres que tenían acopiados, tenían que sufrir mucho, porque el resto de la provincia, aunque fecunda, carecía de ellos : por lo cual, mientras otra cosa se proveía, se impuso a los particulares la obligación de alimentar las tropas.

23. Por este tiempo, Cardona, antes de la llegada del austriaco a la ciudad, obtuvo de él un decreto desterrando de todo el territorio de su jurisdicción a Rocamora, por negar éste que pudiera absolver de la excomunión al impio Terraza, a pesar de que se le presentaban dictámenes de teólogos fautores de los austriacos, en los que se sostenía que era posible absolverle aún cuando no estaba concedido el privilegio de la Bula de Cruzada a los dominios de Carlos. Cumplió este decreto uno de los Jueces capitales llamado Sanchís, a quien le fué confiado el encargo; y arrebatado violentamente Rocamora y puesto en un coche, se ordena al cochero, que no le deje antes de llegar a Almenara. Desde aquí marchó a Aragón, habiendo dejado en su lugar al canónigo Pedro Laser.

24. Poco después entró en la ciudad en un coche de seis caballos, el Archiduque, acompañado de su ayo Antonio, Duque

de Liechtestein, siendo recibido con suma alegría por el pueblo que salió a esperarle fuera de las puertas. Se anunció su llegada por un repique de campanas y cañonazos,y al momento el pueblo con sus gritos demostró el amor conque le recibía. Le precedían y seguían y es imposible explicar los modos con que demostraban su alegría. Llegaron en seguida las tropas portuguesas, inglesas y holandesas y sus jefes alojaron la mayor parte de ellas al otro lado del Júcar, por haber oido que allí habían ido las tropas hispano francesas: mandaron hospedar bien los soldados para que reparasen las fuerzas, muy quebrantadas por el trabajo y sobre todo por el hambre, que hizo muchas víctimas, tanto en el campamento como en el camino. En la parte citerior de la provincia colocan la mayor parte de la caballería. Los cañones y la impedimenta mayor son transportados a Valencia.

25. Hecho esto, el Marqués de la Minas con la oficialidad portuguesa y el Conde de Galoway, francés, General de las tropas auxiliares, llegan a la ciudad, juntamente con algunos Nobles españoles que, más tal vez por capricho, que por discurso, se habían pasado del decaído partido de Felipe al floreciente del Archiduque, según costumbre de la humana condición, que se deja llevar por el amor y el odio; estos ambiciosos, cuanto más tienen, más desean, nunca se satisfacen con su suerte : y así pagan su veleidad de dejar vencer su razón por las afecciones; pues siempre lo que consiguen es menos que lo que esperaban. Después de pocos días y estando ya todo dispuesto para la entrada solemne y juramento del Príncipe, se organiza una solemnísima procesión que sale fuera de la puerta de Castilla, decorada con variadas pinturas, y allí es recibido el Archiduque por los Magistrados y Caballeros, bajo un riquísimo palio de seda, cuyas barras doradas llevan los primeros Magistrados y Nobles vestidos con riquísimas galas; y terminada la ceremonia de entregarle las llaves de la ciudad, le llevan como en triumfo con gran ostentación por las mejores calles de la ciudad hasta la puerta de la Catedral. Habiendo

jurado en el altar mayor ante el Obispo de Segorbe, llamado para el caso, y terminado el besamanos, vuelve a recorrer las calles, rodeado por escogida comitiva, y seguido por numerosa escolta. Deseosa de presenciar este espectáculo, había acudido a la ciudad de todos los pueblos de la provincia una innumerable multitud que llenaba las calles, las plazas, los templos y las casas, hasta el punto de que fué necesario cubrir con una compacta fila de artesanos armados toda la carrera que había de recorrer el Príncipe, para poder mantener el orden. Se iluminó la ciudad aquella noche, y tanto brillaban las luces, que parece que la noche se había convertido en día. En los días siguientes, hubo besamanos después de emplear la mañana el Archiduque en actos de religión, a los que asistía con tal fervor que servía a todos de modelo, y de ejemplo a los que creían que la piedad había sido desterrada de los palacios.

26. A tres millas de Valencia hay un lago (que Plinio llamó ameno), que limita al mar por el Oriente y comunicándose alguna vez con él en el tiempo del flujo, tiene por eso gran cantidad de peces. Acuden también a él grandes bandos de aves acuáticas, a tal extremo, que cuando vuelan parecen una densísima nube. Y cercando con barquichuelas todo el lago, disparan los cazadores contra las aves, matando así muchas de ellas. Y esta es la cacería favorita en Valencia. Hay también inmediato un bosque, que abunda en caza mayor, de modo que sirve de recreo a los valencianos. A estos lugares de recreo iba con frecuencia el austriaco, atraído por la variedad de la caza, de que gustaba mucho. Y en todo el tiempo que estuvo en Valencia no tuvo otra distracción.

27. En este tiempo fueron destituídos algunos del Colegio de los 14 Jurados, algunos de ellos por ser ascendidos a empleos superiores, como Mercader (de quien ya hemos hablado), ascendido a la primera dignidad de Aragón. En su lugar fueron elegidos otros. El Colegio así constituído decretó rescindir y abrogar todos los hechos de Felipe, los juicios celebrados bajo su imperio y todas las dignidades por él conferidas, considerándolas

como sanciones de un Príncipe ilegítimo, puesto que se había arrogado el Imperio de España, sin ningún derecho ni título legítimo (esto decían de él). Se daban, pués, los empleos a los austriacos, como premio a sus ideas, en cambio de dinero. Sustraían el dinero que había en el fisco, procedente de los bienes de los sacerdotes y nobles que habían huído de la ciudad, así como el procedente de bienes que, por estar en litigio, habían sido secuestrados y depositados en la hacienda pública. Se robó también gran parte de los fondos del Monte Pío del Sacerdocio, a pesar de las reclamaciones del Colegio de Canónigos que administraba esos fondos. Se impuso además a cada persona, según sus facultades, una contribución, y al Clero aparte, aunque se la quiso revestir con el nombre de donación. No se pagaban las deudas ni pensiones. Al fin se pagaron del Erario cuatro meses a los pensionados. Concedió el Príncipe al Colegio de Magistrados la facultad de acuñar cierta cantidad de moneda, de asistir a los besamanos y de sentarse y cubrirse ante el Rey; de llevar el tratamiento de Excelencia. Y a cambio de estos privilegios, voluntariamente el Colegio dió al Archiduque 13,000 escudos de oro para gastos de guerra. Se decía también en el vulgo que había ido un legado del Príncipe a Roma para impetrar del Sumo Pontífice Clemente XI el privilegio de la Bula de Cruzada. Pero si es cierto, no obtuvo resultado la gestión. Fueron llamados algunos nobles a desempeñar los cargos públicos, entre los que se cuenta José Arenós, Marqués de Boïl, nombrado Gobernador de la ciudad; porque Castellví, siguiendo el partido del Rey, había huído a Castilla. Este Boïl, antes partidario del Rey, imitó a aquellos que siempre ván donde se muda la fortuna. De aquí conociendo las ideas de muchos realistas, por haberle sido expuestas en sus reuniones anteriores a la mudanza, se le acusó después de haber apresado y maltrado de diversos modos a algunos partidarios del Rey, sin advertir la envidia y odio que por esto se acarreaba. En la provincia, además de estar alojadas las tropas y aún los oficiales del ejército austri-

aco, pués que no había dinero para pagarles su sueldo, los mismos Gobernadores de los pueblos calumniaban a los más ricos, acusándoles de ser fautores ocultos de Felipe, y de este modo atemorizándoles y encarcelándoles, les molestaban de mil maneras y les exigían dinero; valiéndose de estas malas mañas para cobrar sus sueldos. Y no admitía Cardona las quejas de estos desgraciados; pues él mismo, según se decía, tenía hecho trato con esta clase de ladrones, que tanto abundaron en la guerra.

28. Los castellanos que siguieron al Archiduque, sufrieron los reveses de la fortuna; hasta los mismos nobles se encontraban muy necesitados, porque el fisco austriaco no quería atender a sus necesidades. En estas circunstancias, Cardona distribuyó a muchos como mendigos a los Conventos en que se vivía más parcamente, ordenando que les diesen de comer gratuitamente; y a estos infelices bien se les pudo enseñar lo necio que es el confiar de un golpe sus fortunas, sus hijos, su vida, a una esperanza tan dudosa, que con su fracaso hace que perezca todo.

29. Ni aún la hacienda se veía libre de las armas : pues que aquellos criminales, acostumbrados a robar en la guerra y en la paz, porque así se mantenían, hicieron teatro de sus rapiñas la frontera castellana. Mas no siempre les salieron bien sus negocios; pues una vez en que iban 300, catalanes en su mayor parte, con su jefe Pedro Alaix, hacia Moya, fortaleza de los límites de Castilla y situada sobre una roca colgada en todo su circuito, y por tanto defendida más por la naturaleza que por el arte, los defensores que en ella había colocan la caballería en una emboscada, luego que supieron su venida, y aconsejaron a los del pueblo que llevasen a pastar sus ganados hacia la parte en que estaba la emboscada. Los ladrones, una vez que vieron el ganado que iban a robar, alejado de los muros, ván a toda prisa a apoderarse de los rebaños, sin sospechar la celada : pero cuando se aproximan más, cercados instantáneamente por la caballería y atemorizados por este contratiempo inesperado,

fueron muertos sin compasión y entre ellos su jefe Alaix. Algunos pocos, arrojando las armas, huyeron precipitadamente, y por lo más escabroso de los montes entraron en la provincia.

30. Por el mismo tiempo, Francisco Tomás (antiguo soldado de Játiva y Gobernador algún tiempo de la fortaleza de Peñíscola, hasta que por intentar traicionar la plaza fué depuesto por Echevarría y deportado a Cartagena, donde permaneció hasta que tomada esta ciudad por los austriacos, fué puesto en libertad)poniendo una guarnición constante en Benicarló, tenía sitiada la fortaleza de Peñíscola. Esperaban con ansia apoderarse de la plaza, pués que habían sabido la carestía de víveres que en ella había, hasta el extremo de que Echavarría había mandado no repartir sino una sola libra diaria de pan a cada hombre, noticia que les habían dado algunos soldados poco sufridos que huyeron descolgándose por el muro. Cuando estaban en tales angustias los peñiscolanos, divisan una nave mercante francesa, con cuya esperanza se habían alimentado mucho tiempo, que viene con rumbo a ellos, colmándoles esto de alegría. Pero los rebeldes dedicados a la piratería, saliendo del puerto próximo de Vinaroz, persiguen a la nave francesa, y cuando ya estaba próxima a ser cogida, se rompe de repente el mástil de la nave pirata y se les escapa la presa de entre las manos. Entretanto los franceses, marchando ligeramente, se libran del peligro, los piratas arreglada la avería, emprenden de nuevo la persecución; pero de pronto divisan en alta mar un poderoso navío que a toda vela viene a su encuentro; y sospechando que sería enemigo, desisten atemorizados de su intento y se vuelven al puerto sin conseguir nada. La nave mercante arriba aquella noche a Peñíscola y desembarca gran cantidad de harina y otras provisiones. Visto esto, los rebeldes pierden la esperanza de tomar la fortaleza y levantado el sitio se vuelven indignados a sus cuarteles. Pero como había peligro de que si cercaban de nuevo la plaza y se prolongaba el asedio, vencerían con las armas de la miseria a aquella heróica fortaleza y se vería obligada a admitir condi-

ciones deshonrosas, muy pronto volvieron otras tres naves francesas con una inmensa cantidad de toda clase de víveres, y tan abundantemente provista, que burló los intentos del enemigo.

31. No muy lejos de allí en la otra margen del Júcar estaban los cuarteles de invierno. Hay en aquella región una fortaleza llamada de Montesa, centro de la Orden ecuestre de ese nombre; está situada en la cumbre de un monte, cuya parte occidental cae al campo de Játiva y está perfectamente fortificada. Baset, al principio de la rebelión, no quiso guarnecerla, por juzgarla poco a propósi o para sus planes. Cuando Mahón estuvo por aquella comarca, comprendiendo lo extratégico del lugar, al momento la ocupó, dejando para custodiarla a Guillermo Hormara, veterano irlandés, a quien confió 60 jóvenes, amigos del Rey, reclutados en aquella comarca. Con el deseo, pués, de tomar la fortaleza, la sitiaron después los austriacos; y como intentasen derruir con los cañones, no muy bien colocados, los pilares que sostenían un puente colocado sobre un valle profundísimo, cuyas pendientes eran muy escarpadas, los sitiados empezaron a fortificar el puente con nuevas obras, por si los enemigos conseguían derribar las antiguas. Pero se vieron libres de este cuidado, porque Corví, a quien poco antes había nombrado Felipe Coronel de caballería, vino con su escuadrón desde los límites de Castilla en auxilio de los sitiados. Le fué confiada esta provincia por el profundo conocimiento que tenía de los hombres, lugares y costumbres del país. Los enemigos, sobrecogidos por su repentina llegada, se dieron a la fuga, y algunos de ellos con el jefe de los ladrones, el catalán Francisco Caballero, fueron cogidos y conducidos a Castilla : y al mismo tiempo llevó en pocos días víveres a la fortaleza, que se hallaba muy necesitada. Pocos días después de estos acontecimientos, los ingleses, esperando apoderarse de la fortaleza por hambre, la cercan de nuevo, intentando con varias mañas burlar la vigilancia de la guarnición. Pero con tal diligencia la custodiaban los sitiados, matando al jefe inglés y a muchos soldados e hiriendo a otros, que advertidos los ene-

migos de su temeridad y del valor de los sitiados, levantaron el cerco. En tanto llegó Corví con su caballería y muchos jumentos cargados de víveres para aliviar la necesidad de los sitiados. Y al saber su venida se apoderó tal temor de los ingleses, que sin esperar a verle, levantaron el cerco, y dejando casi todas las banderas, huyeron cada uno por su lado a los cuarteles de invierno. No había en la fortaleza cañón alguno con el que se pudiera atacar desde lejos al enemigo, por lo cual construyen uno de madera con abrazaderas de hierro. Hicieron 300 granadas de piedra horadada: defendían en fín la fortaleza de cuantas maneras podían, porque es tal su situación, que solamente con piedras arrojadas con hondas, pueden acosar al enemigo y hacerle levantar el campamento.

32. Y no trabajaban con menos diligencia en un pueblecito que hay entre Onteniente y Biar, en las montañas, llamado Bañeres, acérrimo partidario del Rey, y situado sobre una roca. Esta roca espaciosa en su base vá subiendo en forma de pirámide. Una estrecha senda conduce a este escarpado peñasco y termina en un edificio que le sirve de cúspide. En este lugar, pués, se había refugiado un atrevido y valiente partidario del Rey. Este con los habitantes del pueblo talaba los campos inmediatos, incendiaba los edificios, y todo lo consternaba a estilo de ladrones. Irritados los labradores con tales hazañas, intentaron muchas veces, ayudados por una compañía de soldados que por allí invernaba, destruir aquel pueblecito con el fuego. Pero con tal denuedo rechazaban los ataques los defensores de la fortaleza, que unas veces solos y otras auxiliados por un pelotón de caballería acuartelada cerca de allí, trataban tan mal al enemigo, que siempre le hacían huir, causándole muchas bajas. Una de las veces que con más ardor atacó a la fortaleza, sucedió que un abanderado portugués se aproximó tanto que llegó a clavar la bandera ante la puerta de la plaza. Imitando este ejemplo valeroso, los soldados empezaron a subir con ímpetu y a querer penetrar en la fortaleza prendiendo fuego a las puertas. En aquel

día estuvo a punto de ser tomada; pero con tal ahinco se defendían los sitiados, aumentando su tesón el miedo adquirido, que muerto el abanderado y heridos otros muchos, los demás huyeron precipitadamente. En tantas luchas e irrupciones, tan solo dos edificios de él fueron incendiados.

33. Estas y otras cosas sucedían en la provincia, que no estimamos dignas de mención, cuando Peterborw, que a su vuelta de Italia, en donde se dijo que había arreglado mucho para lo futuro, y había arreglado lo pasado, había arribado con sus naves a Barcelona, vuelve a Valencia a principios de este año de 1707. Entonces también se recibió la noticia de la muerte de D. Pedro, Rey de Portugal. Ordenadas la exequias, pronto se levanta un soberbio túmulo en la nave central de la Catedral, para hacer las exequias ordenadas y excitar al sentimiento. Terminado esto, los aliados preparan con gran afán las cosas necesarias para la guerra en la primavera próxima. Funden de nuevo y hacen mayores los hornillos ya medio destrozados, que usaban en los campamentos. Montan en ruedas nuevas los cañones, que montados antes en ruedas podridas por la vejéz, eran muy difíciles de transportarse; contruyen barquichuelas planas destinadas a puentes movibles, cubriéndolas con planchas delgadas de latón, y las colocan en treinta carros largos (pues habían perdido en Castilla en la primavera anterior las barcas y hornillos que habían traído de Portugal). Reunen de todas partes jumentos para la impedimenta, además de los que el austriaco había mandado traer de Cataluña. Pero tenían mucha escasez de granos. Por lo mismo mandaron acopiadores hasta Aragón, para que si en Castilla no les favorecía la suerte, no verse, por la carestía, obligados a mudar el plan de campaña.

34. En este tiempo habían llegado de Mallorca (que se había rebelado juntamente con Ibiza, por los consejos del Conde de Zaballá, llevado allí la pasada primavera por los barcos ingleses), barcos con gran cantidad de granos y algunos caballos para el Archiduque. Se alistaban soldados en toda la provincia y entre-

gándoles 3,000 caballos de labor, se les destinó a guarnecer las fortalezas de Cataluña y los confines de Aragón, adonde había sido ya mandado unos días antes, con una pequeña escolta, un tal Portugal, hermano de Melchor, de quien hemos hablado; era aquél Conde de la Puebla. Además los Magistrados de la ciudad y del reino hacían levas particulares, porque el austriaco había exigido cierto número de soldados para defender a Requena.

35. Cuando con tanto afán se hacían los preparativos para la guerra, sin explicar la causa anuncia el austriaco su salida para Barcelona. Los más avisados explicaban esto diciendo que era muy aventurado el que esperase los variados y gravísimos acontecimientos de la guerra en una ciudad tan mal fortificada, y tan próximos los enemigos, un Príncipe en cuya incolumidad se cifraban todas las esperanzas, pues no ignoraba los poderosos auxilios que de Francia venían a Felipe, que en el año anterior en poco tiempo había reunido un poderoso ejército, con el que oprimió al del Archiduque, mayor que el que ahora tenía, y se vió por eso obligado a evacuar Castilla. Tampoco ignoraba que el Duque de Orleans, con un ejército bien organizado, había salido de Francia con dirección a España : y si todas estas tropas llegaban a reunirse, se frustrarían las esperanzas de un resultado favorable. Además en la provincia de Valencia no tenía ciudades bien fortificadas y defendidas como en Cataluña, para oponerlas al enemigo en caso de desgracia y retardar con esto su marcha y alargar la guerra. Otros daban otras razones y cada uno lo explicaba a su manera. El día 15 de Marzo, colocado el equipo en barcos, salió el Archiduque por tierra para Barcelona. Le siguieron todos los Nobles de su partido, los Embajadores de las naciones y todo el enjambre de palaciegos, quedando únicamente en Valencia para administrar la provincia el Conde de la Corzana, de quien hemos hablado.

36. En los meses anteriores, la caballería real que estaba en continua guardia cerca de Alicante para impedir que saliera al campo el enemigo, había tenido con éste algunas escaramuzas

que no merecen referirse y le tenía cerrado en la población, porque llegaban con sus correrías hasta las mismas puertas. Pero en una ocasión en que arribaron allí las naves aliadas y desembarcaron 7,000 soldados ingleses y holandeses, la caballería allí estacionada hace una salida nocturna y ponen en fuga a los recién venidos. Desalojada, pués, de aquí esa poderosa compañía, marcha a Castilla con su jefe el Conde de Dhona, sin que halle oposición en la escasa caballería regia que invernaba por allí y se estacionan en los alrededores esperando la fuerza del ejército a la que el de las Minas y Galoway habían ya dado orden de reunirse cerca de Játiva. La guarnición inglesa que salió después de Alicante para irse a unir a Dhona, fué atacada y vencida por Cereceda, de quien ya hemos hablado, y que espiaba los caminos con 80 caballos. Dificilmente la posteridad creerá este hecho. Habiendo Cereceda ocultado detrás de la maleza de los huertos la caballería y colocado cornetas en distintos puntos para que tocando a un tiempo simulasen que había más tropas, luego que vé que los ingleses habían entrado en la emboscada cargados con la impedimenta y por completo descuidados, cae sobre ellos. Estos turbados por aquel ataque imprevisto, y creyéndose, al oir por tantos puntos el sonido de las trompetas, cercados por multitud de enemigos, detienen la marcha, y después de descargar algunos fusiles matando alguno que otro de la caballería, deponen las armas, y entregándose cobardemente, dán a los reales una fácil victoria; Cereceda después de despojarles de las armas y de cuanto llevaban, los remitió presos a Castilla.

37. El Marqués de la Minas y Galoway, viendo las dificultades que se ofrecían en la provincia (pues que consumían víveres importados) y la carestía de las cosas más necesarias, reunidas y revistadas todas la tropas, después de unirse a ellas Dhona, emprenden la marcha a Castilla para presentar la batalla antes de que hubiera reunidas más tropas enemigas, que habían sido mandadas venir por Berwick. Si se detenían más tiempo, temían tener que luchar con un ejército más poderoso o pelear dentro

de la provincia con graves inconvenientes por la escasez o huir deshonrando así el nombre de los aliados. Decían los espías que Berwick tenía todavía las tropas acuarteladas porque había todavía en aquella región víveres abundantes para alimentar bien la caballería, en que consistía su mayor fuerza. Añadían que, como el año anterior había sido asolada aquella región, ahora por falta de comodidad, estaban los campamentos muy distantes entre sí, de modo que era imposible reunir las tropas en poco tiempo. Los jefes aliados, averiguadas y examinadas bien esas cosas, y obligados a luchar, convencidos por otra parte de que era posible vencer al enemigo si, cogiéndole desprevenido, se invadían sus próximos campamentos, emprenden la marcha a Montalegre, donde había un fuerte escuadrón de caballería que pretendían copar. Mas luego que Cantelmio, Coronel de los Pretorianos, supo esto por los espías, acude allí y mandando salir la caballería para Chinchilla, punto de reunión del ejército, logró salvarla del peligro. Los enemigos, frustrada ya esa idea, ocupan a Yecla, pueblo inmediato, abandonado por los españoles, y apagan el fuego que estos al partir habían prendido al forraje, y pueden saquear algo.

38. Entretanto Berwick, que estaba en Albacete, habiendo sabido que el enemigo había levantado el campamento antes de lo que se creía y que venía hacia él, había mandado concentrar les fuerzas, dar las órdenes oportunas, cuidar de los víveres y en fin, cumplir el deber de un jefe veterano y previsor. Reunidas, pués, las tropas en Chinchilla, vuelve a Montalegre, adonde se habían trasladado los enemigos. Pero los aliados con el fin de que Villena, pueblo grande en los confines de Castilla, y que habían dejado atrás, no atacase al convoy perjudicándoles con ello en gran manera, vuelven atrás, creyendo más seguro tomar el primer pueblo, que avanzar en tierra enemiga. Cuando llegan allí, toman facilmente el pueblo, sin encontrar en él ni hombres ni riquezas. Saquean sin embargo lo poco que los habitantes dejaran al huir, e incendian los edificios, quedando casi destruído

el pueblo. Y acto seguido sitian la fortaleza, situada en la cumbre de un cerro y muy bien fortificada; y rodeándola de trincheras y disponiendo los cañones en lugar a propósito, empiezan el ataque. Había nombrado Berwick Gobernador de aquella plaza a un valiente y entendido francés, a quien confió 100 soldados de la misma nación y algunos vecinos, partidarios del Rey. Los enemigos cañonean mucho tiempo los muros; pero no consiguiendo el efecto que esperaban, porque la cal endurecida por los años resistía la metralla, determinan minar la fortaleza; pero descubiertas y cegadas por los defensores las minas, levantan el cerco después de siete días, habiendo perdido unos pocos soldados en la lucha. Y se dijo que el francés mandó al de las Minas como regalo 12 panes recién cocidos y 2 botellas de agua, para que no creyese poder tomar la fortaleza por falta de víveres. Mientras atacan a Villena, manda un legado a Biar, pueblo situado en la parte opuesta en la falda del monte, diciendo: QUE VENGAN LOS MAGISTRADOS AL CAMPAMENTO, A RENDIR HOMENAGE A CARLOS III. Y A CUMPLIR LO QUE SE LES ORDENE, Y EN CASO DE NO OBEDECER, LES AMENAZA CON LA GUERRA. Esta fortaleza, de la que ya hemos hablado, la custodiaba un francés llamado Poticio, con una pequeña compañia, y habiendo determinado defenderse hasta lo último, alentaba a todos con suma solicitud; pero en breve el pueblo y los soldados se ven libres del peligro, porque los enemigos determinaron ir a Almansa a presentar la batalla a los reales.

39. Mientras esto sucedía, Berwick deliberaba lo que había de hacer. Había quien creía que se debía resistir y atacar por todos los medios al enemigo que estaba sitiando la fortaleza. Otros juzgaban más seguro, pués que conocían el pensamiento del enemigo, llevar el ejército a Almansa, pueblo situado en Castilla, y en aquel lugar tan favorable a sus intentos acampar, y después de dar descanso a las tropas, presentar la batalla. Y habiendo parecido más aceptable este plan, levantado inmediatamente el campamento, marchó para Almansa. Luego que llegó allí Ber-

wick, indignado porque Ávila, que estaba de guarnición en Ayora, pueblo cerca de Valencia y no lejos del campamento, con 60 ladrones robaba toda aquella comarca según su costumbre, e incendiaba los pueblos, y a la vez por tomar revancha del enemigo, en el caso que éste (como se creía) tomase a Villena, mandó a perseguir a los ladrones al Conde de Pinto con 6,000 infantes y caballos y dos cañones. Pero estudiando bien el caso, no parece creíble que destinase tantas tropas a una empresa tan pequeña; y es por tanto de suponer que Berwick hizo esto para engañar mejor al enemigo distrayendo tantas tropas y atraerle con más facilidad a la batalla, lo que después probaron los sucesos. Cuando Pinto llegó al pueblo, acampó cerca para emprender el ataque. Visto lo cual por Ávila, presa de súbito temor, va al campamento, y arrojándose a los pies del Conde, rinde las armas, entregándose sin condiciones él y la plaza y dando en seguridad rehenes. Arregladas así las paces, manda Pinto que 100 walones de la guardia Real ocupen el pueblo. Habiendo estos llegado al alcance de las balas y cuando menos lo pensaban, les hacen una descarga los ladrones de la fortaleza. Los soldados sobrecogidos, salen del pueblo y vuelven al campamento. Cuando Ávila sintió el estrépito, desconfiando de su vida, intentó evadirse del campamento, pero detenido por un soldado, fué llevado después a Berwick y confiado al cuidado de unos franceses, que víctimas de la avaricia le dejaron después escapar por dinero. Pinto, en castigo de la traición, mandó saquear el pueblo y cañonear la fortaleza.

40. Cuando Pinto estaba cumpliendo esta misión, le mandó Berwick un legado diciéndole : QUE ABANDONÁNDOLO TODO, CON LA MAYOR LIGEREZA POSIBLE VINIESE CON LAS TROPAS AL CAMPAMENTO GENERAL. Recibida esta orden, mandó inmediatamente tocar marcha, y a paso ligero llegó aquella misma noche con las tropas al campamento. Los enemigos, levantando el cerco de Villena, porque separada del ejército hispano-francés aquella fuerte columna que había ido al ataque de Ayora, creían no

deber despreciar la ocasión que se les presentaba de abatirle, emprenden alegres el camino, como si ya hubieran ganado la victoria. Así, pués, acampando aquella noche en Caudete, al día siguiente, 26 de Abril, emprenden el camino de Almansa, en donde los reales, deseosos de pelear, esperaban con ansia su llegada. Cuando llegaron, advirtiendo el de las Minas y Galoway que aquella llanura era a propósito para la lucha, y dispuestos a aceptarla, aunque las tropas estaban cansadas, después de bien pensado, ordenan el ejército en dos filas. El ala izquierda le fué confiada a Galoway con parte de la caballería y algunas compañías de ingleses y holandeses; el centro que constaba de 16 cohortes,era mandado por Dohna; en el ala derecha,ordenada en la forma que la izquierda, se colocó la caballería portuguesa mandada por el Conde de Villaverde. Del mismo modo ordenan la retaguardia; pero con menos gente. Defendían a la primera fila por una y otra parte 22 cañones. El Marqués de las Minas estaba en el centro. Se componía el ejército de 22,000 infantes y casi 6,000 caballos. Berwick, conocido en el mismo día el pensamiento del enemigo, reune y organiza de distinto modo sus fuerzas, que se componían de 23,000 infantes y apenas 9,000 caballos, porque aún no había venido la caballería más lejana. Ante la primera línea coloca 8 cañones en el flanco derecho, otros tantos en el izquierdo y 4 en el centro sobre un cerrito. En los extremos colocó solo la caballería, y en el centro 29 cohortes de infantería. Cantelmio mandaba el ala derecha, el francés Marqués de Daraway, la izquierda y el español San Gil el centro. Berwick, por más que se le veía bien armado y en soberbio caballo al frente de todos, no estaba sin embargo fijo en ningún lugar, sino que acudía donde se creía necesario. Ordenó la retaguardia en la misma forma, 23 cohortes en el centro y a los lados la caballería, con menos fuerzas que la vanguardia : y estas tropas de socorro las colocó detrás de Almansa. Las cosas así organizadas, y cargado el equipaje en los jumentos, y recogidas la tiendas de campaña, se les manda lejos

con la servidumbre inútil. El lugar en que se habían encontrado los ejércitos, era una llanura que se extendía entre dos cerros, cuyas faldas tocaban las alas de los ejércitos, extendidas en dirección de oriente a occidente. Y no había otro estorbo para pelear, que un río con buenos vados, que corría por el ala derecha de los españoles. Todo lo demás era terreno y descubierto. Ya después de mediodía se dispararon los cañones del ala derecha, porque la izquierda del enemigo se había puesto ya a su alcance. Hacen lo mismo los enemigos, que caminaban no de frente sino de lado, de manera que empezaba el combate por el ala izquierda en que estaban los más fuertes. Se adelantaban de las tropas reales, dejando a retaguardia a Pozo Blanco, la caballería Pretoriana para recibir al enemigo que pasaba el río, habiendo al principio aguantado la descarga enemiga, después con las espadas desenvainadas y llenos de furor excitan a los caballos, y en un instante rompen y destrozan con tanto ímpetu las filas enemigas, que el montón de cadáveres y armas que cae en el río, les sirve para pasar hasta las segundas filas. Pero la infantería enemiga,mezclada con la caballería,tanto en la primera como en la segunda línea, descarga tal lluvia de balas contra la temeraria caballería Pretoriana, que la obliga a retroceder. Pero al perseguir la caballería inglesa a los fugitivos, cae en la caballería de Pozo Blanco, que había ocupado el sitio más retirado en la hondonada. Este, con su oportuna intervención, detiene al enemigo, libra a los Pretorianos de la persecución y obliga a los ingleses a retroceder. Reorganizados los Pretorianos, vuelven a acometer al enemigo. Y luchando con encarnizamiento por una y otra parte, son por segunda vez rechazados por la infantería. Y cuando de nuevo se reconcentran, dispuestos o a vencer con entereza o a sucumbir con honor, se presenta Berwick y manda que Humena con su compañía, que ocupaba por aquella parte la primera fila de la retaguardia, acometa a la infantería enemiga, que tanto acosaba a los Pretorianos, retardando la victoria en aquel flanco; y con tanto valor cumplieron esta

misión los franceses que después de nutridísimas descargas, calan la bayoneta y en breve terminan con los enemigos. Mientras se hace esto, los Pretorianos acometen por vez tercera y llamando todas sus fuerzas a la derecha, destrozan por completo con las espadas el flanco izquierdo del enemigo. En el ala izquierda, colocados los cañones, según se ha dicho, en un cerrito, se atacaba desde más lejos. Pero cuando se aproximaron más, los enemigos se empeñaron en atacar también aquel flanco, para que cogidos los reales entre dos fuegos, fuese más facil desalojarlos. Pero Berwick había procurado impedir este plan, mandando allí desde el principio de la refriega, un fuerte escuadrón de las tropas de reserva a las órdenes de Mahón. Engañados los enemigos en sus esperanzas, tomaron las espadas. Pero desalojados y dispersos al primer ataque de los reales, empezaron a huir los portugueses, yendo los reales en su persecución, para cortarles la retirada y acometiéndoles por la espalda por algunos miles de pasos. Entretanto la infantería inglesa y portuguesa, con algunos grupos de caballería, forman en tríangulo y acometen al centro de los reales, los separan, rompen las filas y ocupan el lugar, que cediendo cobardemente, perdían los franceses : y tanto avanzó el enemigo, que fué en persecución de los reales fugitivos hasta Almansa (detrás de la cual hemos dicho que quedaba la retaguardia). Salió a evitar esta persecución un pelotón de caballería mandado por Berwick, que cayendo a todo correr sobre las fuerzas enemigas las destrozan completamente. Mientras estos están en el degüello, la infantería francesa, a la que el enemigo había desalojado de sus posiciones, obedece las exhortaciones de sus jefes y, aunque llena de miedo, al fin vuelve a reconcentrarse, y resistía al ya abatido enemigo, queriendo borrar con una heróica resistencia la mancha que habían contraído con su cobarde huída. Le ayudaba en esta tarea la infantería belga y española, que estaba en las últimas filas y que hasta entonces había permanecido inmóvil. Puesto en fuga, pués, el flanco derecho y destruído

totalmente el izquierdo, los infantes sin el auxilio de la caballería, eran muertos impunemente; de muy pocos se compadecieron. Viendo esto el de la Minas y el mal resultado que tendría la batalla, huyó a uña de caballo, y aprovechando la oscuridad (que sirvió de salvación a muchos) pudo evadirse de sus perseguidores. Galoway, que en el primer encuentro había recibido dos heridas, en la frente y brazo derecho, fué hecho prisionero; pero libertado después por los suyos, buscó también su salvación en la fuga. Y Dohona que regía el centro, reunidas 13 cohortes, restos del desbaratado ejército, empezó a retroceder con las primeras sombras y a irse retirando de la pelea con el fin de ocupar las montuosas cumbres y refugiarse desde allí en la próxima provincia. Pero conocida la idea por Berwick, le persigue con parte de las tropas, ocupa los lugares por donde suponía que podría escapar y vuelve al campamento ya muy entrada la noche, para disponer lo necesario. Los enemigos, aunque no se habían rendido y se defendían perfectamente, tanto con el lugar escabroso que habían ocupado, como con las armas, que disparaban sin cesar contra los vencedores, comprendiendo sin embargo su jefe, que les habían cortado la retirada y que no podían permanecer allí por la escasez de víveres, y convencido de que conservando el ejército, aún podría pactar en condiciones no muy deshonrosas, pidió permiso para mandar legados, que anunciasen a Berwick su rendición bajo ciertas condiciones. Sabido esto, mandó Berwick de legado a Claudio Vidal con algunas tropas de las más fuertes y le dió facultades para pactar. Y tan deprisa lo hizo, que al día siguiente toda aquella multitud de enemigos se rindió humildemente y depuso sus armas. En la pele atambién, cuando ya se aplacó el furor, se conservó la vida a muchos que rendían las armas. Se decía que habían muerto en aquella 6,000 próximamente. Los prisioneros fueron 11,000. Algunos se ocultaron en los pueblecillos de la inmediata provincia. Quedaron en el lugar de la acción todos los cañones y 130 estandartes. Los vencedores alcanzaron un gran

botín. De estos hubo unos 2,500 entre muertos y heridos.

41. El Marqués de las Minas con algunos pocos llegó ya muy entrada la noche a Onteniente, y sospechando la proximidad de las tropas, no creyó muy seguro pernoctar allí, sino que a toda prisa marchó a Játiva con su séquito. Y ni aún se atrevió a parar en este lugar lo poco que restaba de noche. Galoway que había pernoctado en Játiva, al día siguiente muy de mañana le siguió a Alcira, y para causar retraso al enemigo, pasan el Júcar, dejan guarnición en la plaza y queman el puente de Cullera, y finalmente terminan su fuga en Torrente cerca de la ciudad, no habiéndoles parecido hasta allí ningún lugar seguro. En tres días que allí se detuvieron, revistan las tropas que habían quedado después de la desgraciada acción y vieron que tenían apenas 400 caballos y 500 infantes; de estos, unos heridos, otros sin armas, y los caballos debilitados por las heridas, el camino y el hambre, parecían inutilizados para pelear en mucho tiempo. Además en casi todo el camino de Valencia, se ofrecía a la vista el triste espectáculo de muchos heridos que postrados en tierra imploraban la caridad de los transeuntes. Muchos de estos, esforzándose para levantarse perdían la vida, otros no teniendo vendadas la heridas, se les exacervaban con el relente y rocío de la noche y se les adelantaba con ello la muerte, sin ser por nadie socorridos. Tanto era el afán de huir, que no se compadecían de aquellos desgraciados ni los paisanos, ni aún sus mismos compañeros de armas, como si el enemigo vencedor les viniese acosando por la espalda. Se había apoderado de todos el miedo y el terror, pues a más de que los espías que habían ido a Chiva anunciaban la llegada del enemigo, temían también que los mismos valencianos se amotinasen contra ellos; pués que las ideas humanas volubles de por sí, suelen cambiar de ordinario por la desesperación. Ocultaban, pues, de la mejor forma que podían, el desastre y continuaban huyendo, viendo únicamente en esto su salvación.

42. Entre los aliados que aquel día sucumbieron con honor

en la batalla, merece sin duda alguna especial mención el veterano oficial inglés Roberto Krikuw, hombre de mucho valor e insigne por su grandeza de alma. Uno de la Caballería española cayendo sobre él, en lo más recio del combate, le cortó de un tajo la mano derecha, después un Pretoriano le amputó del mismo modo la izquierda. Le aconsejó Galoway que se retirara del combate, mas no lo pudo conseguir. Es más: desesperado ya, toma las riendas con el brazo izquierdo y ya que no podía hacer otra cosa, alienta a los suyos con sus voces y su presencia. Finalmente fué agregado al montón de los cadáveres al recibir una nueva herida en la cabeza. De entre los españoles del ala derecha, en que se luchó con más furor, si bien menos tiempo, Tomás Idiáquez fué rodeado por tres enemigos de a caballo, y ya había sido preso y despojado de las armas y de su traje tejido de oro, cuando llega el zaragozano José, y arremetiendo contra ellos, mata al uno con una pistola, al otro dándole un sablazo en la cabeza y al tercero le lleva prisionero, librando de esa manera a su Jefe y recobrando lo robado. Y no estará demás citar las hazañas del oficial cantábrico José Grantorlei, Jefe de la caballería de Asturias, que también luchaba en el ala derecha. Este, habiendo militado mucho tiempo en Bélgica, sabía perfectamente la lengua holandesa por el uso y continuo trato con los de aquella nación. Habiéndose pués éste, en una de las arremetidas, intrusado demasiado en el campo enemigo, de modo que no podía volver a los suyos con facilidad, se agrega a la próxima cohorte de holandeses como si fuera su jefe, y hablando en su lengua, les dá órdenes con la mayor seriedad; y estando esta compañía situada cerca del río (que hemos citado) les manda en un momento deponer las armas y aprovechando la ocasión de evadirse, aplica los acicates al caballo y pasa con velocidad el río; y aunque conociendo al fin el engaño descargaron algunos contra él, pudo sin embargo zafarse del peligro y volver incólume a los suyos. Duró la igualdad en la lucha una media hora. Y sobre todo en el flanco derecho se peleó con inusitado

encono, porque ocupaban sus primeras filas la caballería española y napolitana : y en el ala izquierda del enemigo estaban los más valientes de los ingleses y holandeses. Por tanto se vertió mucha sangre en aquella parte. Octavio Médicis, Duque de Sarno, recibió once heridas. De los napolitanos ni uno solo, tanto jefes como soldados, quedó sin recibir heridas, excepto Cantelmio. En el centro se luchó con distinta suerte, pués que allí los vencedores estuvieron más cerca del peligro. La infantería española y belga hizo tanto con su inamovilidad, que a no ser por ella, no hubieran podido los jefes reorganizar la interrumpida columna francesa. En el flanco izquierdo no se peleó, pues que aparte de la escaramuza y después la huida, nada sucedió allí digno de mención. Ni se han de escatimar las alabanzas a los demás jefes y soldados; puesto que con el esforzado arrojo de todos ellos, se consiguió para Felipe esta gran victoria. Finalmente Berwick, estuvo en todas partes auxiliando a los suyos, una veces con sus consejos, otras con su valor; tan pronto desempeñaba con suma diligencia el oficio de un aguerrido soldado, como de inteligente General; y de tal manera que si queremos juzgar, como se debe, a las tropas, nos vemos obligados a confesar que el General era digno de tales soldados y los soldados dignos de tal General.

LIBRO III.

1. Al día siguiente a la gran batalla de Almansa, Luis Borbón, Duque de Orleans, que deseoso de intervenir en tan interesante asunto había recorrido a marchas forzadas un largo trayecto, llegó, aunque más tarde de lo que deseaba, al campamento vencedor lleno de los despojos de la batalla. Y hecho cargo del ejército como Generalísimo, se ocupó con gran empeño en terminar la batalla y recoger el fruto de la victoria.

Divididas pués las tropas, mandó al Teniente General D'Asfelt, a quien hemos citado, a atacar a Játiva; y él con Berwick va rodeando a Valencia. De paso toma sin lucha a Requena, cogiendo allí dos compañías de valencianos, con sus jefes José Belvís, Caballero de S. Juan de Jerusalem, y José Nicolau y unos cuantos de la caballería de provincias. Todos ellos sin intentar defenderse, se rinden al arbitrio de los vencedores, y conducidos a Castilla, fueron allí encarcelados. Desde aquí fué a Chiva, desde allí mandó un legado a Valencia diciendo al Magistrado que esperasen los valencianos la clemencia del Rey, siempre que volviesen al buen camino.

2. Pero antes de pasar adelante, no nos parece ocioso exponer el aspecto de la ciudad y estado actual de los ánimos. Al día siguiente a la batalla, tercero de la Pascua de Resurrección, llegó a la ciudad, no solo la noticia, pués que en semejantes casos nada hay más ligero que la fama, sino un fugitivo, que anunció el triste resultado de la batalla de Almansa. Aunque habían abatido mucho el ánimo de los rebeldes estas tristes noticias, era tal sin embargo la diversidad de circunstancias con que se referían al pueblo, que para adaptarlas cada uno a sus deseos prestaba crédito a la narración de hombres oscuros y embusteros y se llegaba a persuadir de la verdad de lo que le decían, por oir lo mismo a otros murmuradores y aún a los mismos Magis-

trados que se empeñaban en pregonar un resultado feliz para el austriaco. Pero luego que el pueblo ve que las barcas, hornos, cañones y todo el aparato bélico de Valencia es transportado inmediatamente a Barcelona y que coincide con estas medidas la llegada de muchos infelices soldados desarmados, cubiertos de heridas, que tristes e indignados refieren la verdad del hecho, cree ya todo el mundo el triste resultado y se desesperan. El de los Minas y Galoway con las fuerzas citadas, marchan a Sagunto para evitar que cercados por los vencedores, que ya llegaban, se les cortase la huída a Cataluña y allí acampan en la orilla opuesta del río frente al pueblo. Allí acude también Corzana, simulando el pretexto de deliberar con los Generales, para que no se creyese que abandonaba la ciudad. Cuando todos estaban titubeantes y desesperados, arribó por fortuna al puerto de Alicante la escuadra inglesa, y en ella se embarcaron apresuradamente con todo cuanto tenían, los más ardientes fautores del Archiduque. Pero no pudiendo resistir el temporal en el puerto, suelta las amarras y se hace a la vela. En tanto los Magistrados, recibida la carta del Duque de Orleans y después de haber meditado, se la remiten a Sagunto a Corzana, para que determine lo que quiere hacer; el que responde : QUE HABÍA QUE ACOMODARSE AL TIEMPO, PUES QUE NO HABÍA GUARNICIÓN PARA DEFENDER LA CIUDAD. Entonces Melchor Gamir, Jurado en cap de Valencia, reunido el Senado y disimulando su afecto al partido del Rey al que secretamente favorecía, leyó y comentó la carta de Coranza, diciendo y recordando CUALES Y CUANTOS CRÍMENES SE HABÍAN COMETIDO EN VALENCIA EN OBSEQUIO DEL ARCHIDUQUE A QUIEN SE HABÍAN SACRIFICADO MUCHAS VIDAS. CON CUANTA ALEGRÍA HABIAN SOPORTADO LAS MOLESTIAS DE AQUELLA CRUEL GUERRA. EL TRISTE ESTADO DE LA COSAS EN LA CIUDAD Y PROVINCIA. QUE NO TENÍAN DEFENSA ALGUNA PARA LA CIUDAD O PARA ALIMENTAR LA ESPERANZA NI AÚN PARA CONSERVAR LA VIDA. QUE EL VIRREY HABÍA HUÍDO DE LA CIUDAD DEJÁNDOLA NO SOLO SIN TROPAS, SINO LO QUE ERA MÁS BOCHORNOSO, SIN AUTORIDAD.

QUE AQUELLOS INFELICES HABITANTES QUE TANTO HABÍAN HECHO POR EL PRÍNCIPE, ESTABAN AHORA EXPUESTOS A LAS ARMAS DE LOS VENCEDORES, SIN TENER NI AÚN SIQUIERA QUIEN PACTASE LA PAZ CONSERVANDO POR LO MENOS LA VIDA DE LOS RENDIDOS, AUNQUE SE ENTREGASE LO DEMÁS A LOS VENCEDORES. QUE CREÍA MUY PRUDENTE RENDIRSE Y VOLVER A LA OBEDIENCIA JURADA A FELIPE Y SALVAR ASÍ A LOS HABITANTES DE VALENCIA Y SUS CASAS DE TAN GRAN PELIGRO. QUE NO SOMETERSE VENCIDOS Y CULPABLES AL YUGO DE LOS VENCEDORES ERA COMETER UN CRIMEN INESPIABLE Y HACER MÁS DESGRACIADOS A LOS QUE YA LO ERAN MUCHO. ACONSEJA, EN FIN, LA RENDICIÓN COMO ÚNICO MEDIO DE SALVAR LA PATRIA Y QUE SE TENGA CONFIANZA EN LA CLEMENCIA DEL REY. Luego que terminó de hablar, para doblegar los ánimos de aquellas gentes, que no oían hablar con gusto de la rendición de la ciudad, por que temían el castigo de los crímenes cometidos, presentó en seguida la carta del Duque de Orleans, en la que se concedía una amnistía general. Leída ésta, el Senado comenzó a deliberar y rogando a los presentes que dieran su parecer, por unanimidad DETERMINARON ENTREGAR LA CIUDAD A FELIPE. Pero Felipe Domingo de Caballería, que había penetrado en el Senado, quiso enredar el negocio dando fuertes voces; mas viendo que ninguno opinaba como él, salió del Senado y de la ciudad y marchó a Barcelona. El pueblo reunido en la plaza, en cuanto supo que había entrado en la ciudad el emisario y que en el Senado estaban tratando de la rendición, esperaba el resultado ante la Audiencia. Entre tanto los más pacíficos calmaban a la multitud que rugía amenazadora. Pero los ladrones catalanes y los soldados del ejército disperso, que se habían refugiado en la ciudad, mezclados con la multitud, excitaban a los plebeyos a la sangre y al saqueo. Luego que saben que el Senado ha decretado la rendición, gritan diciendo : QUE POR LA TRAICIÓN DEL SENADO HA SIDO INICUAMENTE ENTREGADA LA CIUDAD A LOS FRANCESES. Excitado el pueblo, que peca poco de comedido y parco, con estos gritos, bajo el falso pretexto de

defender la patria, acomete al Palacio de Justicia para maltratar a los Magistrados : pero detenidos por la guardia que había en la puerta y patio, insulta con más furia a los soldados, que por no irritar más los ánimos con la sangre, no querían herir a nadie; y penetrando en el Senado en actitud de no perdonar a nadie, logra infundir terror por todas partes. Los Senadores con algunos de los más prudentes, salvaron del primer peligro a los Jueces; y manda al pueblo que exponga sus deseos. Ellos, enfurecidos, piden las armas de los almacenes públicos y dicen QUE SE MANDE AL PUEBLO DEFENDER LA PATRIA HASTA EL ÚLTIMO EXTREMO, AUN A DESPECHO DE ALGUNAS CLASES SOCIALES. A esta locura se opuso con oportunidad el caballero Melchor Mascarós, el que por más que había favorecido al austriaco y después marchó a Cataluña, adonde había militado algún tiempo, sin embargo en esta ocasión, mirando por la patria, empezó a tratarles con astucia a irles calmando, y como era de genio festivo, mezclando los chistes con lo serio, iba deteniendo el furor. Finalmente, para separar de allí a la amotinada multitud, mandó que le siguiera y distribuyó entre ella las armas depositadas y una escasa cantidad de pólvora y balas. Armada ya aquella turba, la distribuyó en todo el ámbito de la muralla, para impedir así que se reuniera, e impidiese el obrar. Viéndola ya distraída, se presenta a los Inquisidores de la Fé y les expone el estado del asunto, diciéndoles que no podía practicarse lo pensado, por el furor del pueblo. Los Inquisidores reuniendo inmediatamente a los jefes de los talleres les aconsejan QUE PROCURE CADA UNO ATRAER AL BUEN CAMINO A SUS DEPENDIENTES, MIENTRAS SE PROCURA LA PAZ, E IMPIDAN QUE SE HAGA ALGUNA TEMERIDAD QUE PUEDA ATRAER A LA CIUDAD LA ÚLTIMA RUÍNA. Así aconsejados, los jefes de los gremios, para evitar un tumulto, ponen en seguida guardias armados, de confianza, en todas la calles. Y reuniendo sin demora aquella hez de catalanes, que eran los que exitaban al pueblo, los arrojaron de la ciudad, cerraron las puertas y pusieron en ellas guardias. Libre la ciudad de esa podedumbre,

parece que en cierto modo se vió purificada. Después, para evitar que el pueblo amotinado violase la fidelidad militar, sacaron del Palacio al emisario, vestido con traje de campesino, con gran peligro de la vida, y le condujeron a su campamento por entre los ladrones y campesinos armados que custodiaban los caminos.

3. Además de esto, Isidoro Gilart, ardiente partidario del Rey y a quien ya hemos citado, compadecido de las desgracias de la ciudad, apesar de su edad avanzada, vestido con el traje de sacerdote, vino a visitar al Duque de Orleans en el campamento, para suplicarle impidiese la ruina de la ciudad, que la locura del pueblo hacía inminente. Poco después llegaron al campamento y arrojados a los pies del Duque le pidieron el perdón y la paz los tres únicos Seviros que quedaban, Gamir, Monsorius y Franch (puesto que por entonces Montes, desmedido fautor del Archiduque, estaba agonizando, víctima de la tristeza, y Esquerdo, también del mismo partido, se había fugado a Cataluña). Todos fueron recibidos por el Duque con benignidad y les dió seguridades de que : SE RESPETARÍAN LA VIDA Y HACIENDAS DE TODOS. Recibida, pués, la agradable noticia, vuelven a la ciudad y, viendo que los gremios la estaban defendiendo de los sediciosos y que muchos sacerdotes procuraban apaciguar con sanos consejos el furor del vulgo, mandan que se anuncie por pregones el perdón que el Rey benignamente había a todos concedido. Oídas nuevas tan contrarias a lo que esperaban los más revoltosos, empezaron a apreciar el orden, y ya apaciguados y discurriendo mejor, empezaron a aconsejarse los unos a los otros: QUE ERA MÁS PRUDENTE RETIRARSE A SUS CASAS : QUE DEBÍA SERLES INDIFERENTE QUE REINASE ÉSTE O AQUÉL : QUE NO ESTABA EN MANOS DE HOMBRES DE SU CONDICIÓN, CUYA VIDA ES TAN PENOSA, EL ADJUDICAR EL IMPERIO : QUE DEMASIA ERA PARA ELLOS ASISTIR A SUS TRABAJOS, CUIDAR DE SU FAMILIA Y ATENDER A SUS INTERESES; y poco a poco con estos consejos fueron cediendo su lugar la jactancia y soberbia. No faltaron, sin embargo, algunos arte-

sanos que al recibir orden de sus maestros, de dejar el muro que defendían, llevaron la orden tan a mal, que no teniendo ocasión de matar al enemigo, aún a costa de su propria vida, creyeron más honroso estampar contra las almenas sus armas como cosas inútiles, que entregarlas sin haberlas podido emplear. Arregladas finalmente las cosas, fué entregada la ciudad al Rey el día 8 de Mayo, produciendo esto gran alegría en todos los buenos, que parece que con ello resucitaban de entre las tinieblas y tristeza del sepulcro. Muchos se acogieron a los templos por temor al enfurecido populacho, otros permanecieron armados en sus casas, para no quedar sin venganza en el caso de que la desenfrenada multitud maquinase algún mal contra ellos. Nadie por aquellos días salía sin armas; los austriacos para acometer, los reales para defenderse, pués unos y otros guardaban el rencor. En el mismo día entra en Valencia y ocupa las puertas y fortalezas un ejército mandado por Berwick (pués el de Orleans, una vez rendida la ciudad, había ido a unirse a las tropas que había dejado en los confines de Aragón). Se hicieron públicas acciones de gracias en las Iglesias, asistiendo a ellas Berwick con extraordinaria prueba de piedad; terminadas éstas, se trasladó a la puerta del mar, y dejando una guarnición en aquel lugar, que le pareció muy a propósito para defender la ciudad y refrenar al populacho, partió con el resto de las tropas a Cataluña. Había ya en aquella puerta algunas fortificaciones levantadas el año 1543 contra los bárbaros que acosaban por entonces las playas españolas, y en estos fuertes tenían los Magistrados valencianos, toda clase de armas y cañones. Ocuparon, pués, en seguida estas fortalezas, y acabáronlas de guarnecer, construyendo en su rededor un foso de 50 pies de ancho y derribando los edificios inmediatos, dejaron una hermosa fortaleza, en forma de cuadrilátero, y distribuyeron en ella cañones, armamento de toda clase y una fuerte guarnición. Se quedó de Gobernador de la ciudad Antonio del Valle, belga-español, hombre sumamente justo y apto para

conseguir la simpatía de todo el pueblo. El gobierno superior de la provincia le desempeñaba D'Asfeld, lugarteniente de Berwick, cuyos hechos hemos citado poco ha.

4. Entre tanto, los partidarios del Archiduque, a quienes sus faltas infundieron grave temor, huyeron de los sitios públicos donde pudieran ser vistos. Tan a pecho tomaron algunos este cambio de la fortuna, que enfermaron y murieron de pesar. La violencia con que se entregaron, se prueba con el solo hecho de que nadie procuraba indagar los dudosos acontecimientos de la guerra, ni alternar con los enemigos.

Parecía, sin embargo, que obedecían humildemente; porque en seguida se pudo recaudar la multa de 50,000 escudos, que se impuso a la ciudad y provincia.

5. Pero volviendo a los austriacos, el Marqués de las Minas y Condes de Galoway y la Corzana, luego que supieron la toma de Requena, se encaminaron a buen paso a Cataluña con todas las tropas que habían podido salvar con la fuga y que las habían tenido descansando cuatro días en los campos de Sagunto. El de las Minas, víctima de intensa fiebre, seguía al ejército llevado en silla de manos, habiendo mandado delante la impedimenta. Seguía a las tropas una gran multitud de fugitivos, que emigraban con sus hijos y riquezas, y que abandonando sus casas por temor a los reales, creían más seguro confiar su salvación a la fuga, que exponerse al furor de los enemigos irritados (pués se había difundido entre el vulgo el rumor de que el austriaco, reunidas sus fuerzas, volvería pronto a reconquistar a Valencia). Mas luego que oyeron los fugitivos que EN LA CIUDAD SE HABÍA ANUNCIADO POR MEDIO DE PREGONES PÚBLICOS EL PERDÓN A LOS REVOLTOSOS Y LA AMNISTÍA POR LAS PASADAS FALTAS, mudando de parecer empezaron a regresar a sus domicilios. Por este mismo tiempo la fuerza del ejército real, tomada ya Valencia, se dirigía por Chiva a Cataluña y aunque para evitar que se saliesen del camino, se había impuesto una pena severa a los soldados que insultasen a los paisanos, los franceses despreciando las órdenes,

errantes y vagabundos lo recorrían todo, penetraban en todos los pueblos, lo saqueaban todo, y lo que no podían llevarse lo incendiaban y destrozaban de propósito; armaban continuamente pendencias con los labriegos, sin que les serviese de escarmiento el haber sido ahorcados algunos soldados por esta causa : (pues el Coronel quería ser en esto obedecido a toda costa); no parecía sino que era a ellos a quienes incumbía vengar los pasados disturbios. En manos de esta soldadesca cayó, por su desgracia, aquella multitud, que habiendo pensado prudentemente, volvía a sus casas; la rodean, pués, los soldados y despojan de las ropas y riquezas y no la permiten ir sino después de haberla colmado de oprobios. De poco hubiera servido a los saguntinos su fidelidad al Rey, si una vanguardia de caballería mandada de antemano, no hubiese tomado todos los caminos e impedido a todos los soldados la entrada en la ciudad, lo que fué su salvación, así como la de otros pueblos leales. Cuando llegaron las tropas a Castellón, cometieron mil tropelías, por haber encontrado en armas a sus habitantes. Desde aquí se dividió el ejército, y parte por tierra y parte por mar, se encaminó hacia el Ebro. Los austriacos se reunieron en Tortosa al otro lado del río, después de haber tenido una escaramuza con las vanguardias españolas guiadas por Francisco Cabriada, Teniente Coronel de la caballería de la Reina, el que por conocedor del terreno y costumbres se había agregado en el mando a Joaquín Armengol, Caballero saguntino, que militaba a las órdenes del Rey desde la insurreción valenciana. Dejando Berwick en Tortosa a la parte acá del río y frente a la ciudad parte de las tropas, para que tuviesen en cierto modo cercado al enemigo, se fué a unir con el resto de las tropas al Duque de Orleans, con el fin de subyugar con sus auxilios todo el reino de Aragón. Reunidas todas las tropas, no mucho después fué violentamente atacada y rendida Lérida, fortaleza muy bien defendida, y situada en los límites occidentales de Cataluña, en las riberas del Cinca.

6. Pero volviendo a lo que importa a nuestro propósito:

D'Asfeld, a quien hemos antes citado, mandado a atacar a Játiva con 9,000 hombres, separados del ejército después de la batalla de Almansa, habiendo rendido antes los pueblos comarcanos, llegó a su destino y fijó su campamento. Había nombrado el austriaco Gobernador de Játiva a un valenciano probo y honrado (si esto puede decirse de un hombre que milita contra su Rey), llamado Onofre Assio, que advertido por el intelligente militar Gallway de que si quería cumplir fielmente con su deber, saliese al encuentro del vencedor y le rogase que aceptase la ciudad, se disponía a practicar este consejo; pero sabido este por el pueblo, fué destituído del Gobierno, pues que escribieron los Magistrados al Conde de la Corzana diciéndole: QUE EL GOBERNADOR SE DISPONÍA A ENTREGAR UNA CIUDAD, CUYOS HABITANTES QUERÍAN MÁS DEFENDERLA A COSTA DE TODAS LAS VIDAS, QUE CAER, CONSERVÁNDOSE INCÓLUMES, EN PODER DE LOS FRANCESES. Corzana entonces, más que por agradar a los de Játiva, por detener en su marcha al enemigo, y que así le permitiera alejarse con la servidumbre e impedimenta, destituyendo a Assio, puso en su lugar al zaragozano Miguel Purroi, que por la esperanza de ascender, se había pasado a los austriacos, desde Lombardía, en donde servía al Rey. Este, que entró en la ciudad tres días antes de la llegada de D'Asfeld con sus tropas, fué recibido con extraordinaria alegría por el pueblo, y considerado como un enviado de Dios para salvar la ciudad. Tal es la ilusión de los mortales, que siempre esperan mejor fortuna, siempre creen que sus intentos habrán de tener mejores resultados, pero al que escudriñe con diligencia sus engaños, se le presentarán en estos infelices tiempos mil ejemplos que le demuestran que de ordinario la fortuna sonrie al principio a los atrevidos; pero vuelve pronto la espalda a los incautos que la siguen. Luego, pués, que se puso Purroi al frente de la ciudad, hizo en muchos puntos improvisadas fortificaciones, obligando a trabajar en ellas y a tomar las armas a los frailes de todas las Ordenes: a los que se resistieron les conminó por medio de pregones públicos

frecuentemente a ser azotados y decapitados; y en efecto, algunos que o se opusieron o parecieron no estar conformes con lo mandado, fueron encarcelados y encerrados en la ciudad y fortaleza. Exhorta en una arenga a la plebe a la defensa de la patria : les recuerda LA FALTA GRAVÍSIMA QUE HABÍAN COMETIDO SIENDO DESLEALES A DON FELIPE, FALTA QUE NO PODRÍAN ESPIAR SIN SANGRE, AUNQUE PACTASEN CON VENTAJAS. QUE CUANTO MÁS LES CONCEDIESEN LOS FRANCESES EN EL PACTO, TANTO MÁS SEGURO SERÍA QUE NO LES CUMPLIRÍAN LO PACTADO : QUE NO ESPEREN QUE CON LA PAZ SE HABRÍAN DE REPARTIR CON EQUIDAD LOS TRIBUTOS Y SERVICIOS DE GUERRA, SINO QUE CUENTEN QUE SE VERÁN ENTREGADOS AL ARBITRIO Y CRUELDAD DE LOS VENCEDORES ; QUE, EN VISTA DE ESTO, ES MÁS HONROSO QUE LOS QUE PUEDAN LUCHAR MUERAN VÍCTIMAS DE LA GUERRA, QUE NO VENCIDOS E INERMES SER DEGOLLADOS COMO UN REBAÑO : QUE ÉL EN NINGUNA OCASION LES HABRÁ DE ABANDONAR Y ESPERA QUE BAJO SU DOMINIO DARÁN LAS MISMAS PRUEBAS DE VALOR QUE DIERON EL AÑO ANTERIOR A LAS ÓRDENES DE BASET CUANDO OBLIGARON AL ENEMIGO A LEVANTAR EL CERCO Y RETIRARSE DESHONRADO. Con tales palabras excitó más los feroces ánimos y encendió sobre manera el odio contra los reales; y determinó defender, sin pactar, el pueblo contra el ejército vencedor. Además de los habitantes ordinarios había en la ciudad un crecido número de ladrones, reunidos de la costa de Denia, y que se habían refugiado en la ciudad para impedir la entrada en la provincia a los reales. Además había una escolta inglesa en la fortaleza, con escasa provisión de víveres y municiones para la defensa. Purroi, pués, se aprestó de antemano a defender la ciudad con los habitantes y ladrones en cuyo número y buenos deseos tenía más confianza que en sus armas y pericia militar. Habían cortado los caminos con profundos fosos que cercaron con grandes maderas puntiagudas que clavaron en su derredor. Casi todas las calles y entradas de la plaza estaban defendidas de esa manera. Pusieron guardia en muchos palacios e iglesias en cuyas paredes habían abierto agujeros, como de

un codo, para poder disparar desde ellos los fusiles, contra los enemigos que pasaran, logrando así estar seguros y ocultar los defensores. Con tal empeño se habían aprestado a la defensa haciendo fortificaciones en todas las calles, que para derribarlas fueron muchas veces insuficientes y flacas las fuerzas reales.

7. Convencido D'Asfeld de que no podía vencer a la ciudad con razones, pués que en vano había brindado la paz muchas veces, fija ante ella su campamento y manda cavar tierra y llevar grandes montones ante los muros y colocar y bombardear con pequeños cañones la muralla entre dos torres que hay a la parte occidental. Era muy lento el derribo por ser pequeños los proyectiles. Para que, pués, no pareciese que perdía el tiempo, y mientras se traían cañones mayores, manda atacar a una ermita, que había en un cerrito llamado Calvario, hacia el Saliente de la ciudad, con el fin de poder atacar a la ciudad desde alto por partes opuestas, si lograba apoderarse de aquel sitio. Pero aunque los soldados, recibida la orden, intentaron subir la colina y desalojar de la ermita al enemigo, fueron rechazados por la guarnición que había en ella, perdiendo en la refriega al valiente y esforzado joven valenciano Juan Martorell, jefe de la expedición, y 17 soldados más. Al día siguiente, para purificarse de la mancha de cobardes, con que creían haberse contaminado el día anterior, emprenden de nuevo el asalto. Caen algunos de los más valientes; pero sin embargo, animados con sus mutuas exhortaciones, logran llegar a las puertas de la ermita; mas tal es la lluvia de balas que cae sobre ellos mientras intentan quemar las puertas rociadas al efecto con petróleo, que se vieron obligados a volver la espalda sin conseguir su propósito. Entre tanto avanza el ataque de la muralla con los cañones traídos de Villena y lanzando en ellos las granadas de piedra llenas de pólvora (que dijimos habían horadado los defensores de la fortaleza de Montesa) lograron que los que trabajaban en la muralla, no teniendo lugar seguro, se retirasen. Mas no consiguieron con esto los reales todo lo que intentaban; porque venciendo en los sitiados

la pertinacia al miedo y amontonando toda clase de materiales, habían construido otro muro y cavado otro foso, para quitar a los soldados la esperanza de entrar en la población.Por tanto, emprendiendo un género no admitido de ataque, los soldados ocultos con los montones de tierra citados,llegan a las torres sin ser vistos y horadándolas mientras que los paisanos estaban al otro lado, llegan en silencio a sus almenas. Y colocados y dirigidos sin tardanza desde allí los cañones contra los enemigos, empieza el ataque, y asustados con esta inesperada persecución, huyen de la muralla. Colocan los demás cañones en las ruínas del muro y con ellos se abren camino por el recién construido; ciegan el foso con la tierra, piedras y cadáveres que encuentran a mano; y destruyen todo lo que podía retardar la victoria. Penetran en algunas casas y desde ellas acometen a los paisanos, que se resistían desde los templos. Los reales, pués, meditado el plan y con los cañones a la cabeza, recorren las calles divididos en tres grupos, pues los rebeldes, cuando fueron desalojados de los muros, se refugiaron unos en los Agustinos, otros en Santa Tecla y el resto en los Franciscanos. En tan graves circunstancias, compadeciéndose D'Asfeld de la suerte de aquellos desgraciados, manda de nuevo un emisario (lo que ya había hecho muchas veces en vano desde el principio del asedio) intimándoles : QUE PUES VEÍAN SU DIFÍCIL SITUACIÓN, SE RINDIERAN; PROMETIÉNDOLES, SI LO HACÍAN, LA AMNISTÍA DE LO PASADO Y LA IMPUNIDAD DE TODAS LAS FALTAS. Escribió tres ejemplares de esta misiva, uno para que se lo entregasen a Purroi, otro a los Magistrados y el tercero para que le dejase car, como sin advertirlo, entre la multitud. Pero con todo esto no consiguió persuadir a los que tan obstinados estaban en su daño. Es más: mandó pregonar Purroi que nadie hablara en lo sucesivo de rendir la ciudad: EL QUE HICIERE LO CONTRARIO, SEA CASTIGADO CON LA MUERTE. Y no se quedó esto en palabras; pués que mandó ahorcar a Pedro Mollá y Joaquín Peris, dos honrados plebeyos, porque se decía que se inclinaban a los Borbones y se condolían de la ruina

que amenazaba a la patria. Viendo, pués, D'Asfeld que era inútil cuanto gestionaba en ese sentido, manda movilizar los cañones y las tropas para desalojar de su posición a los rebeldes. Los que estaban en el Convento de los Franciscanos, viéndose cerrados en estrecho círculo y que peligraban si huían, se acogieron a toda prisa a la fortaleza. Los de Santa Tecla resisten con denuedo. Mientras que se bombardean las paredes de este templo, los soldados franceses que se dirigían por otra calle a los Agustinos, viendo las barricadas que en todas las calles habían construido los setabenses, se detuvieron perplejos, no determinándose a pasar, por temor a una emboscada. Pero abiertas las puertas del convento por un fraile, y advertidos por él los franceses de que los rebeldes se habían marchado a la ciudadela (así llamaban al ángulo más apartado de la ciudad, que estaba fortificado a la antigua) avanzaron las tropas para ocupar la plaza de los Agustinos. Y habiendo entrado en ella, se encontraron a la puerta del convento a los frailes, que como partidarios del Rey nada temían. Mientras estaban las tropas en la plaza, hacen una descarga los rebeldes desde el inmediato muro de la ciudadela y hieren a algunos soldados y matan al jefe. Irritados los soldados con esta acción, y creyendo que se les había acometido desde el convento, descargan contra los que estaban a las puertas y matan a 10 frailes, a quienes la inocencia, madre de la seguridad, había sacado del convento, y a 62 de los infelices que en él se habían refugiado como en lugar sagrado. En tanto los cañones habían abierto una gran brecha en los muros de Santa Tecla, por lo cual los rebeldes, desconfiando de aquel lugar y creyendo que no podían permanecer sin peligro mucho tiempo en él, después de una heróica defensa, le abandonaron y fueron a refugiarse con los demás a la ciudadela. Se luchó mucho tiempo, no tanto con fruto como con mala idea: pués era tal la rabia y odio que llevaba a los rebeldes a la venganza, que como fieras rabiosas mataban al enemigo, sin atenderse a sí mismos, como si quisieran vengarse aún a costa de su propria vida. De esta

manera los reales pudieron someter a viva fuerza a aquella ciudad el día 24 de Mayo, después de haberla atacado por espacio de 21 días y haber perdido cerca de 500 soldados y muchos heridos. De los rebeldes se decía que habían muerto 270.

8. Después de esto, como Valencia había sido ya admitida a la amistad por el de Orleans, se mandaron algunas tropas de la guarnición, que había en ella, a sitiar a Alcira, que se hallaba custodiada por dos cohortes de tropas extranjeras. Ocupan, pués, los leales el campo de la parte acá del río hasta el convento de San Bernardo, y no consienten que salga nadie del pueblo. Al mismo tiempo Mahón (a quien D'Asfeld había mandado allí con parte de las tropas que atacaron a Játiva) empezó a bombardear desde la orilla opuesta del río las torres que protegían a la puerta. A los pocos disparos se derrumba gran parte de una de ellas, envolviendo en sus ruinas a los defensores y un cañón colocado en su altura. Afectados sobre manera los defensores con este contratiempo, se entregaron a Mahón al quinto día de asedio, en condiciones poco honrosas.

9. Pero volviendo a hablar de Játiva, me parece conveniente decir que tal era la escasez de pólvora que tenían sus defensores pocos días antes de ser acometidos, que ya habían determinado rendirse, si en breve tiempo no se les socorría esa necesidad. Cuando en tan apuradas circunstancias se hallaban, vino oportunamente, aunque mejor sería que no hubiera venido, José Marco, llamado el Patibulario, matón muy conocido y jefe de los ladrones, con 400 compañeros, trayendo desde las costas de Denia 20 acémilas cargadas de todo lo más necesario a los sitiados. El tal Marcos pudo entrar de noche en la Ciudad con sus compañeros y cargamento, por descuido de los reales. El pueblo, que de ordinario se alimenta de la fama, ayudado con estas pocas fuerzas, cobró nuevos bríos. Y guiado entonces por las animosas palabras de Purroy, no quiso volver a oir hablar de rendición ni dejó de resistir hasta que fué arrojado calle por calle desde la ciudad,

fuera de la ciudadela. Mientras esto sucedía, D'Asfeld, llamadas las tropas que habían rendido a Alcira, determinó atacar la fortaleza de Játiva, que estaba en poder de los ingleses, y al efecto colocó dos cañones en el cerrito del Calvario, dirigiéndoles a la puerta. Y no habiendo cesado de disparar en dos días, y próxima a derrumbarse la fortaleza, se apresuraron los sitiados a rendirse según lo deseaban. Consiguieron pues, una tregua de 22 días para esperar refuerzos, ofreciendo, si no llegaban, entregar la fortaleza pasado el plazo. El pueblo habiendo pasado a la intemperie aquellos tres días entre la ciudad y la fortaleza, se entregó a discreción del vencedor y volvió a sus casas. Marco con sus ladrones y 200 jativenses huyó por la puerta principal de la fortaleza con la misma facilidad con que había entrado. Por todos los tres días había sido destruído en la ciudad lo sagrado y lo profano con suma crueldad. Después, cuando volvieron los habitantes a sus casas, fueron maltratados malamente por las tropas y despojados de la ropas y alhajas que se habían llevado en la fuga. A estos males y como corona de todos ellos, hubo que añadir el de la emigración, porque habiéndose ordenado que únicamente quedaran en la ciudad los afectos al Rey, los demás habitantes, juntamente con los frailes, fueron conducidos a Castilla escoltados por un escuadrón de caballería francesa. En este viaje muchas mujeres y ancianos perecieron víctimas de las molestias del camino y la tristeza. Las monjas, convenientemente escoltadas, fueron conducidas a Valencia a los conventos. Finalmente los ingleses y Purroy, que al ver desesperadas las cosas, se habían acogido a la fortaleza, pasados diez y ocho días, la abandonaron sometiéndose bajo las mismas condiciones que los de Alcira. Entre los de la fortaleza había algunos nobles con sus familias, y como nada se había pactado sobre su seguridad, fueron encarcelados. Hecho todo esto y evacuada por todos sus habitantes la ciudad, José Chaves, Coronel de una cohorte, la incendió por orden de D'Asfeld, el día 17 de Junio. Pudo sin embargo Gilort conseguir de D'Asfeld que se

respetasen los templos; pero aunque no se les puso fuego, algunos fueron devorados por las llamas de los edificios vecinos. Solamente quedaron en pie de aquella agradable y populosa ciudad unos 80 edificios, que fueron respetados por la fidelidad que sus dueños guardaron al Rey. Aquel campo fertilísimo, así como todos los demás bienes de los rebeldes fueron agregados al fisco.

10. Mientras esto sucedía, Berwick, que se había adelantado hasta Tortosa, manda por el teniente francés Zabadía que las tropas confiadas a D'Asfeld marchen por Sagunto a Teruel; ya para que (según se decía) los rebeldes de Teruel, que no se sometían aún, viendo sometido a Aragón, se sobrecogiesen al ver las tropas, ya también (y esto me parece más acertado) porque se creyó que aquel camino era mejor para trasportar con acémilas hasta Lérida once cañones. D'Asfeld, en tanto, con el resto de la tropas y otros tantos cañones, determinó, muy prematuramente, atacar a Denia. Fué una determinación prematura, porque aparte de que carecía del necesario instrumento de asedio, es tan abrasador el estío en aquella región y tan insalubres las aguas, que más que perjudicar al enemigo parece que con esto intentaba perjudicar a sus tropas. Se empieza el asedio, defendiéndose heróicamente los sitiados, que se habían aprestado perfectamente para ello, proveyéndose de muchos cañones, como si fueran a luchar por la religión y la patria. Gobernaba la ciudad el murciano Diego Rejón, que como prófugo había determinado defenderla hasta la muerte. Abierta una brecha en la muralla por dos cañones, ordena D'Asfeld, sin explorar el peligro de las defensas que los sitiados pudieran haber hecho en el interior, que penetren por ella las tropas. Se disponen los soldados al asalto; pero parte de ellos caen en la misma entrada víctimas de las balas del enemigo : otros caen en los fosos que el enemigo había abierto, y los restantes, después de arrojar contra el enemigo las pocas bombas que llevaban, asustados por los sucesos, vuelven la espalda. Entretanto la estación y las malas

aguas extendieron la peste entre las tropas : y además se encontraban tan rodeados por los ladrones y campesinos armados, que ni aún a los prados y abrevaderos podían llevar los caballos sin una buena escolta. De aquí que, estenuadas las pocas tropas y diseminadas para defenderlo todo, eran impotentes para rendir la ciudad. Así es que cansado el francés por estos contratiempos, después de apresar y ahorcar algunos ladrones, levantó el cerco y distribuyó parte de las tropas en los caseríos inmediatos a Denia, para que tuviese con ellas cerrado al enemigo Mahón a quien se las confió; y el resto las distribuyó por los pueblos del interior.

11. Por este tiempo se mandó a los valencianos, bajo pena de muerte, que entregaran las armas, lo que llevaron tan mal que presentaron muy pocas, destruyeron algunas y ocultaron las demás por el peligro de una guerra. Pero D'Asfeld, que había regresado a Valencia después del fracaso de Denia, manda registrar las casas : y habiendo encontrado una pistola en casa de un librero, le mandó ahorcar inmediatamente. Asustados e indignados al mismo tiempo, los valencianos, en aquella misma noche destruyeron y arrojaron así a la calle las armas que se conservaban ocultas. Se vuelve a mandar de nuevo por pregones, que entreguen las armas, ofreciendo no castigar a los que hubiesen desobedecido las órdenes anteriores. Buscadas ya todas, se permitió únicamente su uso a los nobles y a los plebeyos que fuesen amigos del Rey, para que se defendieren en caso necesario.

12. Por aquellos mismos días empezó a extenderse un mal que por su novedad causó estupor y asombro en todos; pués temerosos antes de que la guerra todo lo habría de devorar (y como muchas veces el término de una desgracia suele ser el principio de otra que le sigue) estaban ahora como atónitos esperando el resultado de la nueva calamidad. Habían empezado a venir de Castilla algunas langostas rojas, plaga de los sembrados, viéndoselas después en inmensos bandos, que como inmensa nube ocultaban el sol y lo talaban todo. Y tal era su furor por devorar,

que no dejaban nada de cuanto encontraban al paso, destruyéndolo instantáneamente. De aquí la nueva causa de temor, pués que aseguraban los monumentos de los antepasados, que muriendo muchas de ellas en la playas, viciaban el aire y producían la peste. Por eso pusieron todo su cuidado los agricultores en extinguirlas; y cuando en la primavera se reunían para depositar sus larvas, las quemaban en grandes montones. Se creía sin embargo que sin el auxilio divino sería imposible concluir con aquella calamidad, mayor que otra ninguna : y así sucedió, en efecto, porque en breve, con gran admiración de todos, desaparecieron instantáneamente, cuando era tan excesivo su número que cubrían al suelo.

13. Por este tiempo varias gavillas de ladrones ocupaban los caminos, causando gran perjuicio a la ciudad, porque interceptaban el paso de los víveres : pués que todos los campesinos revoltosos y arruinados, no temiendo peor suerte que la que tenían, habían tomado las armas y deseosos de robar, se habían esparcido por los caminos. Una compañía de soldados mandada en su persecución, dió alcance a muchos forajidos y les ahorcó, dejando sus cuerpos suspendidos de las ramas de los árboles, para que su presencia sirviese de escarmiento a los demás. En vista de esto, aquellos criminales se acogieron a lo más escarpado y oculto de los montes, para poderse salvar mejor en el caso de ser perseguidos en alguna de sus excursiones. Hay en aquella provincia una sierra llamada Espadán, célebre por lo escarpada, y Purroy, evadiéndose de la guardia militar que le conducía a Cataluña, se había refugiado en ella con algunos soldados portugueses y extranjeros, confiando en la buena voluntad de sus habitantes. Se había acogido también a aquellos lugares poco tiempo antes un apóstata franciscano, italiano de nación, que se erigió en capitán de una fuerte cuadrilla de ladrones que allí había. Estos molestaban continuamente a los pueblos que habían vuelto a la obediencia del Rey, impidiéndoles todo trasporte; y cogiendo en sus emboscadas casi todos los convoyes, pués

conociendo perfectamente aquellos lugares, sorprendían a los ignorantes conductores castellanos, hacían huir a los soldados que escoltaban la caravana, y después de robarla se iban, por sendas tortuosas y solo para ellos conocidas, a lo más escondido y áspero de la sierra. Queriendo, pués, D'Asfeld, evitar estos males, dió las órdenes oportunas en toda la provincia. Dió a los pueblos que habían sido fieles al Rey las armas que quitó a los desleales; distribuye en diversos sitios caballos e infantes que unidos a los paisanos armados, prestaban muy buenos servicios, y tanto consiguieron, que los ladrones no se atrevieron ya a salir de sus inaccesibles guardias.

14. Entre las cosas que no creemos oportuno pasar en silencio, figura el hecho siguiente : Cantero, a quien ya hemos citado, vuelto a Sagunto, después de la batalla de Almansa, fué nombrado Gobernador de la ciudad, para que unido a los campesinos armados apartase de aquella región a los ladrones que merodeaban impunemente, y sobre todo a aquel famoso apóstata que se decía audazmente descendiente de la nobilísima familia napolitana de los Carafas. Yendo, pués, en persecución de éste, llegó cierto día a un sitio en que debía esperar para reunirse con él el noble de Nules, Vicente Feliu, con su ala de caballería, para perseguir juntos a los ladrones. Viendo Cantero que no acudía Feliu a la cita, e impacientado ya por la tardanza, avanza imprudentemente a lo más áspero de la sierra e introduce temerariamente sus 40 saguntinos en el pueblecito de Ahín; y habiendo pasado tranquilamente la noche, luego que amaneció, empezaron a descargar los ladrones sus armas contra el pueblo, para asustarles si estaban desprevenidos. Los sitiados, que consideraban en ello comprometida su vida, se defienden valerosamente. Unos y otros luchan con denuedo hasta el mediodía; pero a esa hora, faltándoles ya la pólvora, sale a conferenciar el párroco del pueblo y ofrece a los ladrones bajo juramento, la rendición de los saguntinos, a condición de que no se les moleste; se rinden, pués, los sitiados, entregan sus armas a los ladrones, según estaba con-

venido, y ya desarmados les dejan marchar en libertad, sin que, contra lo que se esperaba, faltasen en nada a lo pactado, cosa verdaderamente extraordinaria. Los saguntinos, vueltos a sus casas después de la rendición, no pudieron nunca avenirse con aquella indigna derrota, deseando tomar desquite cuanto antes; pero muy pronto se les presentó ocasión propicia, pués se les mandó de nuevo tomar las armas, y unidos a los que habían venido de Puzol, Almenara y Nules, y dispuestos en cuatro grupos a cuyo frente iba Rahal con 100 caballos de Pozoblanco, emprendieron la persecución del enemigo. Penetran enseguida en lo más inculto de los montes y obligan a rendirse a los agrestes habitantes : los ladrones huyen y se recogen la mayoría en el pueblecito de Suera. Acuden allí en seguida los saguntinos; al fín, después de una heróica resistencia, desalojan a los ladrones e incendian el pueblo. Y cuando se preparaban los saguntinos a pasar adelante, ardiendo en deseos de venganza, contuvo sus ímpetus Rahal, mandando tocar retirada, e imponiendo a los moradores de aquellos pueblos una multa por su rescate, les admitió a su amistad.

15. Terminado este asunto, marchan a Vallehermosa, pueblo de Aragón y colindante con la provincia. Los habitantes, partidarios decididos del Archiduque, se negaban a volver a la obediencia del Rey. Por eso se habían refugiado a más de todas la gavillas de ladrones y de Purroy con los soldados extranjeros, los portugueses que escapados de la batalla de Almansa anduvieron primero escondidos en distintas partes de la provincia, molestando a todos los pueblos comarcanos, hasta que se acogieron a ese refugio. Y como no solo robasen y molestasen desde aquí a los pueblos limítrofes, sino que extendían sus rapiñas aún a los lejanos, imponiéndose por medio de terribles amenazas, decidieron reunirse allí para atacarles Nicolás Antonio Caracciolo, Marqués de Torrecuso, y Rahal, llevando el primero una cohorte de vascongados, de guarnición entonces en Teruel, y el segundo sus tropas y ocho compañías de granaderos de los

que guarnecían a Castellón. Llegó el primero Torrecuso, y sin esperar la venida de su aliado, que, habiéndose entretenido por el camino en tomar e incendiar a Espadilla (ocupada por los ladrones) no había podido llegar antes, atacó a Villahermosa, logrando los vascones perforar las puertas con machetes. Mientras estaban ocupados en esto,los enemigos mataron dos soldados, disparando por las aspilleras. Irritados con esto los vascones, redoblan sus esfuerzos y consiguen al fin entrar en la población. Pero temiendo ya su furor, huyeron en tanto por la puerta contraria los ladrones con los extranjeros y paisanos, refugiándose apresuradamente en los más escarpados montes. No hubieran podido lograr esto, si se hubiera rodeado el pueblo con las tropas que faltaron, según estaba acordado. Los vascongados destruyen e incendian con crueldad el pueblo completamente desierto.

16. Entre tanto los fugitivos, queriendo tomar venganza de los reales, se dirigen a Benasal, pueblo muy adicto al Rey. Sabedores sus habitantes de la llegada del enemigo, suplican por medio de un emisario a Rahal, que ya entonces se había unido a Torrecuso, que venga a prestarles auxilio; pero mientras llega el auxilio, incendian los enemigos las puertas del pueblo y le asaltan. Luchan con denuedo los habitantes por su religión y su patria, impidiendo al enemigo la entrada; pero al fin, desalojados los primeros defensores, penetra al fin el enemigo. Pero tal era la lluvia de balas y de todo género de proyectiles que desde las casas y escondrijos les descargaban los sitiados, que no se atrevieron a pasar más adelante. Luchan con empeño, creyendo que si resisten un poco más se habrán de apoderar del pueblo. Les rechazan los sitiados con increíble valor, aumentado por la desesperación, y al fin consiguen arrojar al enemigo maltrecho y sin dejarle lograr su intento y habiéndole causado doce bajas. Los sitiados tuvieron muy pocos heridos y tan solo una mujer muerta por un balazo. En vista de esto, Purroy convencido de que no podía ya merodear sin peligro, se retiró con los suyos a Morella, sin que se atreviera en lo sucesivo a salir de allí. Los

de Villahermosa, arrepentidos, aunque tarde, de su falta, mandan emisarios a suplicar a los jefes, que dignen admitirlos a su gracia, prometiendo en cambio ser fieles al Rey en lo sucesivo y no consentir que volviese a pisar su suelo un solo rebelde. Se les concedió el perdón y se les permitió volver a su pueblo medio incendiado y posesionarse de sus casas.

17. Al otro lado del Júcar en tanto, José Chaves, tomada ya venganza de los setabenses, marchó a someter a los pueblos rebeldes de la montaña. Y primeramente, reunidas las pocas tropas que estaban pasando el estío en los campos de Játiva, puso con ellas cerco a los rebeldes de Bocairente, que se componían de algunos pocos catalanes y los habitantes. Conseguida en breve la rendición, se concedió la paz a los moradores, y a los catalanes se les permitió salir con sus armas, y fueron transportados con una escolta a su país.

18. Levantando de aquí el campamento, puso cerco a Alcoy, ciudad muy populosa y bien defendida por su posición. Hizo esto porque además de que los de Alcoy eran partidarios de los austriacos, había allí guarnición de soldados extranjeros a los que se había unido una multitud de hombres perdidos, que molestaban con sus frecuentes excursiones y con todo género de incomodidades a Cocentaina y a todos los valles inmediatos, por ser afectos al Rey.

Viendo estos forajidos el peligro en que estaban, y viendo difícil evitar el castigo de sus maldades, se evadieron de tal situación, cometiendo un nuevo crimen. Simulan que no desean la lucha y que están dispuestos a rendirse, si dentro de breves días no tienen esperanza de ser auxiliados. Confiando Chaves en que no habrían de faltar a la tregua jurada, iba con frecuencia a la ciudad con muy escaso acompañamiento; pero en una ocasión, y cogiéndole de improviso los rebeldes ayudados por los ingleses y por el Gobernador de Alicante, sin respetar el juramento prestado, se apoderaron de él y le encerraron en la fortaleza de Alicante como prisionero de guerra. Pero el Duque

de Orleans se vengó de este hecho en la toma de Lérida, pués mandó apresar a Vilchs, lugarteniente del austriaco en la guarnición de aquella plaza, y le retuvo en las prisiones militares, hasta que le fuese devuelto Chaves (sorprendido por engaño); lo que hicieron no mucho después. Mientras esto se hizo, los sitiadores de Alcoy al ver preso a su jefe, levantaron el cerco y se distribuyeron en los pueblos inmediatos para impedir la salida al enemigo.

19. No mucho tiempo después, ocurrieron en Denia cosas dignas de mención. Viéndose privada la guarnición de esta ciudad de poder salir al campo, y obligados con gran molestia a estar encerrada dentro de la muralla, porque todos los sitios próximos estaban ocupados por los reales, para librarse de esta molestia hicieron una salida con sigilo algunos soldados, e invadieron de improviso el inmediato pueblo de Pego, donde residía un corto número de tropas reales. Estas, que estaban desprevenidas en las afueras, se entran inmediatamente al pueblo, y tomando las armas, empeñan una reñida lucha. Pronto al oir el ruído acudieron en su auxilio los soldados que estaban en los pueblos vecinos: y el enemigo, rodeado por todos, lograba defenderse a duras penas desde las casas del arrabal. Arrojado a viva fuerza de ellas, después de haber tenido muchos muertos emprendió la fuga. Algunos sin embargo no pudieron huir, y habiendo sido incendiada la casa en que se refugiaban, perecieron abrasados. Cuando esto sucedía, se aproximaban ya algunas brigadas de ingleses mandadas por el Gobernador de Denia en auxilio de sus compañeros; pero al ver tan vergonzosa derrota, y mostrándose más bien prudentes que nobles, volvieron pie atrás y regresaron a Denia. Los soldados que perseguían a los ladrones a estilo de cazador, lograron capturar a algunos de ellos, pués en el momento que sabían que se encontraban en alguna parte, acudían allí y les diparaban. Muchos murieron sin conseguir compasión con sus lastimeras súplicas; otros ahorcados de los árboles se les dejaba allí para que devorados

por las aves de rapiña, sirviesen de escarmiento a los demás: y finalmente, de tal manera se les perseguía, que no podían permanecer por allí esas clases de gentes. Viendo ellos esto, depusieron las armas, se rindieron a discreción, ofrecieron muchos de ellos no volver a rebelarse y en estas condiciones se les permitió volver a sus casas. Sin embargo muchos aún se refugiaron en las plazas fuertes del austriaco, yendo a ellas por conocidos escondrijos, con el fin de aguardar ocasión de poder acometer con éxito a los reales.

20. Sometidas en la forma que hemos dicho las fuerzas de los rebeldes al otro lado del Júcar, pero no sometidas sus voluntades, determinó D'Asfeld fortificar la parte de la provincia que cae hacia Tarragona, haciendo grandes trincheras en la ribera meridional del Mijares, cerca de Almazora, para que con el obstáculo de las trincheras y de la caudalosa corriente del río bastasen muy pocos soldados para evitar las irrupciones del enemigo en aquella parte de la provincia. Estas fortificaciones daban por resultado el que si se reunían allí las tropas, sería fácil obligar a los pueblos de aquella región (partidarios del Archiduque) a rendirse, porque si se distribuían las fuerzas, era imposible que pudieran oponerse a todos los enemigos, diseminados como estaban en una provincia tan vasta. Y así, mientras que la mayoría de las tropas acometía a los enemigos en la parte más lejana de la provincia, un puñado de soldados podía con estas trincheras tenerles a raya. Hizo, pués, venir operarios hasta del mismo Aragón, y empezaron a abrir un ancho foso desde la orilla del mar, construyendo a la vez una enorme trinchera, capáz de resistir el ímpetu de los cañones, hasta la falda de los montes que dividen aquella llanura. Dejan solo un paso para las tropas en Villarreal, echando sobre el foso un puente colgante con sus puertas y fortificaciones. Pusieron además en la trinchera estacas hincadas y con la punta aguzada hacia la parte del enemigo y tantas colocaron que casi se tocaban unas a otras; hicieron también de trecho en trecho algunos

castillos. Y si dura era la persecución del enemigo, no hacía guerra menos cruda la ira del Rey a las leyes de administración de la provincia; pués en castigo de la infidelidad, se cambió por Real Decreto el régimen de toda la administración de la ciudad y provincia. Fué abolido el derecho municipal e introducido el de Castilla, y por él empezó a ser regida la provincia, tanto por empleados valencianos como por castellanos. Fueron nombrados por Decreto Real los Seviros que antes eran elegidos a suerte : pocos meses después fueron suprimidos y se nombró tanto en la capital como en la provincia, un Regidor y un Corregidor (a usanza de Castilla), y finalmente fué hollada la antigua libertad valenciana y abolidos sus fueros (que le hacían semejante a una región independiente), y fueron en adelante los valencianos regidos por las leyes de Castilla, siendo inútiles sus clamores y reclamaciones. Y para que empezasen a echar de menos el bien perdido, fueron en seguida desterrados y encarcelados en la fortaleza de Pamplona, el Séviro Luis Blanquer y el Secretario de la Audiencia de provincia José Ortíz, personas ambas muy afectas al Rey. Y sufrieron este castigo, Blanquer por hablar en el Senado en defensa de la patria, con más libertad de la que se permitía en tan calamitosos tiempos, y Ortí por imprimir un memorial suplicatorio dirigido al Rey, en el cual exponía con toda claridad todo lo que la Magistratura valenciana había hecho antes y después del tumulto en obsequio del Rey, así como su constante fidelidad; culpando de los males acaecidos a la temeridad del populacho y a la debilidad del Virrey Villagarcía. Se les perdonó poco después y se les permitió volver a su patria. Entonces empezaron los valencianos a echar de menos la perdida libertad y sentir el peso del yugo de la servidumbre que la actualidad les oprimía. De aquí que en medio de las quejas generales, se oía hablar algunas veces de las causas de esta servidumbre y se decía : QUE CON RAZON SE OBLIGABA A LOS VALENCIANOS POR REBELDES A SUFRIR AQUELLA SERVIDUMBRE; POR NO HABERSE OPUESTO DE NINGÚN MODO A LAS REVUELTAS DE LA

PROVINCIA, CONSINTIENDO QUE SE FALTASE A LA FE DEBIDA AL REY, PORQUE ASÍ CONVINIESE A LA AMBICIÓN Y ENVIDIA DE ALGUNOS POCOS Y A LA ESTOLIDEZ DE LOS CAMPESINOS. A los males enumerados hay que añadir el que los jefes de las tropas de la ciudad (pués los soldados no lo querían) mandaron que las tropas fuesen hospedadas y alimentadas gratuitamente en las casas de los enemigos del Rey : y lo que sobre todo llevaban muy a mal era el que se buscase a los que más habían excitado a la rebelión y habían consentido de mala gana en la rendición, para apresarles y exigirles después, a algunos, dinero por su rescate. Algunos de estos fueron trasportados a los presidios de Africa. Se obligó a muchos frailes de todas las órdenes a mudar de convento. Por estas razones se censuraba entre el vulgo a los gobernantes de haber faltado a la fé jurada por el de Orleans en nombre del Rey, pués que en ella se había ofrecido la incolumidad de todos y el perdón de las pasadas ofensas. Sin embargo esto no extrañaba a los que discurrían un poco, pués sabían que esta clase de venganzas era muy común en casos semejantes, cuando ya se ha aplacado el tumulto por medio de las armas.

21. Con la misma altanería y orgullo se obligaba a los demás pueblos de la provincia a prestar gratuitamente víveres a los soldados, ocasionando de ordinario muchos disturbios entre el pueblo y los licenciosos militares. No se alojaba a uno sin que hubiera escándalo, riñas y aún muertes, como si cada soldado tuviese autoridad para vengar los agravios pasados. Los jefes no se compadecían de los infelices pueblos, al contrario, les trataban con soberbia y avaricia. El que quería verse libre de prestar bagajes penosos en la traslaciones, tenía que dar por ello dinero; y si alguno se quejaba de la arbitrariedad, se le causaban más molestias. Por lo cual excitados los ánimos y no muy afectos al Rey, no les faltaba para rebelarse de nuevo más que la ocasión oportuna.

22. Entre tanto y ya al terminar el otoño, después que el de Orleans había tomado a Lérida en el centro del enemigo, reci-

bieron orden las tropas, que durante el estío habían estado en los campos de Tortosa para tener a raya a los tortosenses, de marchar a Arés, trasladando (con gran molestia de los soldados como de las acémilas) los cañones por elevadas montañas y profundos barrancos, para ir a sitiar la fortaleza de Arés, refugio en la actualidad, de los ladrones.

Está este pueblo en la parte más elevada y escabrosa de la provincia, situado sobre un monte cuyas vertientes están hacia el Saliente y Mediodía, y en la cima, como si fuera un atalaya dispuesta para divisar lejanas tierras, está situada la fortaleza, muy bien construida, e inexpugnable si está defendida, por pequeña que sea la guarnición. Esta fortaleza, pués, pretenden atacar los franceses con un corto número de fuerzas, habiendo dejado las otras en Morella. Y por más que tomado en breve e incendiado el pueblo, se hizo más facil el ataque, sin embargo, como por la dificultad de aquellos lugares para emplazar bien los cañones fuesen inútiles cuantas descargas se hicieron contra los muros y torres por espacio de algunos días, desconfiados ya los franceses del éxito, recogieron los aparatos bélicos y levantaron el cerco.

23. De aquí marcharon a Morella, costándoles no menos trabajo el transporte de los cañones y allí se unieron a 8 cohortes y 1,550 caballos que había mandado el de Orleans. Fué constituído jefe de todas estas tropas el francés Marqués de Diarmes, que en cuanto vió la situación del pueblo, mandó acampar en la parte que llaman Roca del Pujol : y colocados en lo más alto 4 cañones, manda bombardear la parte del muro que une a la ciudad con la fortaleza; y para aterrorizar más a los defensores, colocando un cañón de grandes dimensiones y un mortero en un cerrito del otro lado del pueblo empezó a batir el muro inmediato. Era Gobernador de la población y de la fortaleza en nombre del austriaco el veterano castellano Lucas de la Puerta, teniendo a su disposición 700 soldados y ladrones, no muy bien armados. Había allí además de algunos Magistrados nombrados por el austriaco en Valencia, muchos nobles y gente media de

Valencia con sus familias, que temiendo el castigo de sus faltas y desconfiando de alcanzar el perdón, habían abandonado su patria y acogidos a esta plaza como lugar seguro. Los defensores, pués, aunque pocos en número y acosados por dos partes, no desfallecían, reparando sin cesar los desperfectos causados en la muralla y resistiendo con diligencia a los enemigos que se acercaban. Los reales, para quebrantar la arrogancia de estos hombres, retiran dos de los cuatro cañones y los colocan en otra parte del cerro, desde donde tirando oblicuamente pudieran herir al enemigo colocado en la muralla, sin que lo impidiesen las almenas. Aterrorizados los defensores por aquel nuevo ataque, y por la muerte de muchos compañeros, abandonan aquella parte del muro y la torre inmediata, que por haber sido minada empezaba a derrumbarse al ímpetu de los cañonazos; pero el General francés, que a todo atendía, viendo que por estar los defensores sobre él no podía arrojar escalas a la parte del muro existente para que subiesen los españoles, manda que estén dispuestas algunas compañías de franceses para que cuando sea volada la torre por la explosión de la pólvora colocada en la mina, penetren por aquella brecha en la población. Pero cuando con más afán empezaba la señal del asalto, desmayados los sitiados proponen la rendición, ofreciendo entregarse de buena fé si no reciben auxilio dentro del 5º día. Terminado el plazo, entregan la población y fortaleza a los reales y marchan a Cataluña a unirse al Archiduque.

Se encontró gran cantidad de víveres, tanto en el pueblo como en la fortaleza y también gran número de rebaños. Recreadas las tropas con ellos algunos días, marchan después a los cuarteles de invierno, dejando por gobernador de la fortaleza a Francisco Bustamante, hombre severo y perito militar, con una fuerte guarnición de españoles.

24. D'Asfeld, que había asistido a estas operaciones, marchó a Valencia llevando consigo unos 10,000 caballos e infantes, que acuarteló desde Castellón hasta Alcoy, para que invernasen,

retirándose él a la ciudad. Y sin tardanza ordena, aún en el mismo invierno, que se disponga y transporte todo lo necesario para el ataque de Alcoy y que vayan allí algunos escuadrones para unirse con las tropas que Mahón tenía acuarteladas por aquellos pueblos después de la destrucción de Játiva. Se confió al mismo Mahón el mando de esta expedición. El pueblo, a más de lo fuerte que era por su situación, estaba ocupado por sus habitantes armados y una fuerte guarnición de soldados y valientes ladrones, al mando de un Coronel castellano que se había pasado al Austriaco. Está situado Alcoy entre Alicante y Denia sobre un cerro elevado que domina profundísimos barrancos. Una sola entrada, que habían perfectamente fortificado, daba acceso al arrabal de los Franciscanos. Cavaron un profundo foso y construyeron en el interior baluartes que les protegiesen, colocando en ellos maderas sobresalientes y puntiagudas y coronándolas de almenas. Los soldados reales caminando por sendas difíciles, cuyo aspecto horrorizaba y cuya aspereza ofrecía dificultad al tránsito, subiendo unas veces a la cumbre de elevadas montañas, bajando otras a profundos y embarazosos valles, sin orden ni concierto y con gran peligro de caer en alguna emboscada del enemigo, y maltrechos finalmente por la inclemencia del tiempo, pudieron llegar a duras penas a la población.

Mahón, pensando en buscar buenas posiciones, ocupa en seguida un convento abandonado de sus moradores, inmediato al arrabal y muy a propósito para colocar los cañones. Colocados estos en breve y disparados contra la puerta, quebrántanla pronto; pero era tanta la habilidad de los defensores en fortificar, que creyendo los sitiadores que nada habían conseguido con la fractura, trasladan los cañones e intentan destruir un lienzo de muralla. Mas el asalto presentaba muchas dificultades, porque no habían cegado el foso y no podían subir a lo alto del muro sin escalas.

Los cañones habían hecho poca mella en el muro y era necesario traspasar los lienzos que todavía no habían sido derrumbados.

Impaciente Mahón por la tardanza, arenga a sus soldados y les dá la señal de asalto en las primeras horas de la noche. Recibida la orden, sin horrorizarles el peligro, toman las escalas y se aproximan al muro.

Se lucha por ambas partes con denuedo; pero siendo las escalas aplicadas al muro más cortas de lo necesario, se ven obligados los sitiadores a desistir de su inútil empeño, después de haber perdido ciento cincuenta de los más valientes y haber tenido muchos heridos. Pero para quebrantar la audacia y bríos de los defensores, envalentonados con estos sucesos, manda Mahón colocar los cañones en una prominencia, no para atacar de frente a los muros, sino oblicuamente, con el fin de alejar de ellos la multitud que les coronaba. De esta manera evitaba el que pudieran arrojar a los soldados cuando se renovase el asalto.

Este fué otro mal que casi obligó a la desesperación a los sitiados. José Marco, a quien antes hemos citado, salió de Denia con 400 ladrones a prestar auxilio a los sitiados y a llevarles pólvora, de que estaban muy necesitados. Llegando, pués, a los lugares inmediatos, viendo que no podía burlar la vigilancia de los centinelas y que por todas partes tocaban alarma, se vió obligado a huir, para no caer en manos de los soldados que le perseguían con empeño. Arrojando, pués, los sacos de pólvora, se dispersaron todos, exceptuando algunos que por ser más ágiles y determinados pudieron llegar al pueblo trepando por escarpadas rocas. Después de esto, Mahón aconsejó a los sitiados por medio de un emisario, que desistiesen de la lucha, enseñándoles lo que deberían hacer para que no alucinándose con la vana esperanza de auxilio, pagaran después con más dureza las penas de su tenacidad : que se rindiesen cuanto antes, si querían hacerse acreedores a su clemencia. Recibida esta orden, y para que la tardanza no fuese perjudicial a los vencidos, en el mismo día, que fué el 9 de Enero del año 1708, se entregaron asimismo y el pueblo a discreción del vencedor. Los ladrones, no con-

fiando en las palabras de Mahón, huyeron todos aquella misma noche. El Comandante y todos los ingleses y castellanos de la guarnición, fueron conducidos con una escolta a Almansa y encarcelados allí. Se exigió a los Alcoyanos 8,000 escudos por su rescate.

Disgregándose de aquí algunos escuadrones de caballería, ocupan en seguida a Penaguila, pueblo muy fuerte por su posición, habiéndose rendido inmediatamente sus habitantes.

25. Mahón, mandando los soldados a los cuarteles de invierno, permaneció allí algunos días con una fuerte guarnición hasta que, mandado por el Rey embarcar en unión de ocho cohortes con rumbo a Sicilia, dejando allí a Tomás Salgado, hombre diligente, Coronel de la Legión palentina, con una buena escolta para la defensa del pueblo, vino a Valencia, y marchando después a Cartagena donde le esperaban ya las tropas que habían de embarcar, se hicieron a la vela.

26. Los ladrones, viendo que por tierra no les quedaba ningún lugar seguro, marchan todos a Denia y ruegan al Gobernador que les admita dentro de los muros; pero mandados salir de aquí por no creerles útiles, unos marchan a Alicante, otros a un pueblo muy bien fortificado llamado Villajoyosa y situado entre Alicante y Denia, y así que por algunos días hubo tranquilidad.

27. Había llegado en tanto a Valencia Berwick, condecorado recientemente por el Rey con los títulos de Duque de Liria y Jérica en premio de la victoria de Almansa: y dispuestos o arreglados con el Gobernador de la ciudad los negocios más urgentes de la provincia, marchó a revisar las fortificaciones que se construían en Alcira. Marchó desde allí a Játiva a estudiar el modo de construir de nuevo la ciudad, volvió en breve a Valencia, y después marchó a Aragón a arreglar unos asuntos y finalmente a Francia llamado por el Rey Christianísimo para intervenir en otros asuntos de la guerra. Mandada reconstruir Játiva por orden del Rey, se la dió el nombre de San Felipe.

Emprendieron esta obra los antiguos colonos mandados reunirse allí y a quienes después de constar su vuelta a la obediencia del Rey, les fueron restituidas sus fincas y casas; los demás que eran afectos al Archiduque andaban dispersos con sus familias, arrastrando una vida miserable después que vinieron de Castilla, adonde se les había obligado emigrar. Sus fincas fueron confiscadas y entregadas después a aquellos extranjeros que se distinguieron en el servicio del Rey, como en premio a sus acciones. Los bienes eclesiásticos fueron causa de muchos disgustos y pleitos difíciles de solventar, porque los que los poseían en nombre de las Congregaciones, querían seguir cultivándolos, oponiéndose a ello los nuevos poseedores.

28. Vagaban impunemente los ladrones por la parte de Tarragona en que no había soldados, y tan cruelmente perseguían a aquellos que manifestaban de alguna manera su afecto al Rey, que muchos se vieron obligados a huir con sus familias a Peñíscola o a los cuarteles militares en busca de asilo. Por esto Alcanar, pueblo de la costa, partidario del Rey, fué casi abandonado por sus moradores y destruído cruelmente por los ladrones. Echevarría, que continuaba en Peñíscola, en donde había gran provisión de víveres, suministró benignamente alimentos en todo el Invierno a los que se habían refugiado allí. A tal extremo había llegado la crueldad de los ladrones que no pudiendo ser rechazados por los pueblos, porque estos habían entregado las armas por orden de D'Asfeld, penetraban con suma facilidad aún en los pueblos más crecidos, y sin que nadie se lo impidiera sacaban a los que les parecía, y a unos les ahorcaban por ser partidarios del Rey, a otros les colgaban de los árboles o echándoles un lazo les arrastraban sin dejarles hasta que, o daban una fuerte cantidad por su rescate, o morían estrangulados. Y viéndose obligados a prometer y entregar en el acto una fuerte cantidad, unos vendían sus fincas y después de haberles robado todo, les permitían marcharse. Hacía de jefe en aquella región Carafa, de quien ya hemos hablado. Recorriendo éste aquellos lugares

en cierta ocasión con 24 compañeros, entró en Torreblanca, pueblo próximo a Peñíscola : Precisamente, entonces, se acercaron a aquel pueblo 25 caballos españoles, que se dirigían a Peníscola, y temiéndose alguna emboscada de los ladrones, preguntan a una anciana que habían encontrado por casualidad en el camino, si había ladrones en el pueblo; y habiéndoles contestado, que estaba Carafa con algunos pocos compañeros, ocupan la única puerta del pueblo con sus caballos. Advertido esto por Carafa, toma al momento las armas y llama a grandes gritos a sus compañeros que estaban jugando a la pelota; acometiéndole con brío el jefe de la caballería, le decapitó. Algunos son muertos en la fuga antes de poder llegar a la Iglesia y los que se habían librado de los caballos y habían podido llegar a la iglesia, fueron en ella degollados sin consideración al lugar. Once que habían sido sacados de sus escondrijos y llevados a Castellón, fueron fusilados unos, y ahorcados otros. Con este hecho se reprimió algún tanto aquella peste y por algún tiempo estuvieron ocultos en los más apartados lugares.

29. Casi en los mismos días habían empezado los ladrones a ocupar de nuevo las montañas de Denia, y comprendiendo que la fortaleza de Guadalest era un refugio seguro para el caso de que tuvieran algún contratiempo en sus excursiones, intentaron tomarla por sorpresa. Está la fortaleza dominando al pueblo situada sobre una roca que ofrecía difícil ascenso, y la custodiaban algunos soldados no muy diligentes en hacer guardia. Convenidos, pués, los ladrones con sus amigos del pueblo, aprovechando la oscuridad de la noche, suben en silencio a la fortaleza y ocultos con el edificio esperan la alborada. Advirtiéndolo tarde los soldados, y viéndose rodeados por los ladrones, desfallecen y entregan torpemente la fortaleza; cuando estaban registrándolo todo los ladrones, estalló gran cantidad de pólvora, bien porque algún soldado desesperado la prendiese fuego, o debido a la casualidad (lo que entonces no pudo averiguarse), y volando parte de los edificios, mataron a muchos ladrones y soldados. Los ladrones

pretestando que hubiera sido una emboscada, acometen a los prisioneros, matan a casi todos, logrando evadirse algunos huyendo ligeramente. Sabido esto, se apresura a venir con parte de las tropas Tomás Salgado, que como hemos dicho estaba en Alcoy; pero no atreviéndose los ladrones ni aún a aguardar su venida, abandonan la fortaleza y huyen. Este, recobrando la plaza y dejando guarnición en ella, se volvió a Alcoy.

Los ladrones, no desfalleciendo por tantos contratiempos, emprenden una guerra muy cruenta y decidida.

Aquellos ingenios pertinaces y extraviados, nada dejaban por intentar, aunque sabían que había de ser más triste su condición rebelándose que sometiéndose al Rey, cuyo odio les hacía creer fácil el negocio más arduo. Semejantes a los locos iban como desesperados adonde les inclinaba su furor. Determinan, pués, invadir a Finestrat para que perdiendo el miedo de los reales, que les tenían como acorralados, pudiesen vagar más libremente y tomar venganza de las derrotas sufridas. Está el pequeño pueblo de Finestrat entre Denia y Villajoyosa, al pie de un monte en cuya cumbre hay una antigua fortaleza defendida más bien por la naturaleza que por el arte. Era Gobernador de esta fortaleza el valenciano Simon Cavot, ardiente partidario del Rey, teniendo a sus órdenes 50 soldados de la leva de la provincia y algunos paisanos armados: Mahón, teniéndo en él, suma confianza, le había encomendado este cargo. Los enemigos, creyendo perjudicial esta plaza, deseaban ardientemente el tomarla. Los ladrones, pués, mandaron a la vista de la fortaleza seis compañías el día 28 de Abril, con el fin de que ocuparan los lugares próximos y fijaran el campamento; pero los defensores, para reprimir la audacia e intentos del enemigo, dando claras pruebas de su valor, salen de la fortaleza, y encaminándose al pueblo, acometen a aquel ejército, que únicamente en amenazas y no en fuerzas les superaba. Mas no consiguiendo esto por más que pelearon partinazmente dos días, llega Baltasar Martín, comandante de Villajoyosa, con 36 caballos y otros

tantos soldados extranjeros y una multitud de ladrones, para unirse a la vanguardia y trabajar con ella. Después de excitar a todos en una arenga, empiezan a combatir a los defensores. Estos, convencidos de que en lo sucesivo no podían igualar al enemigo, y para no verse obligados por su temeridad a entregar la plaza que custodiaban, abandonando el pueblo, empezaron poco a poco a regresar a la fortaleza. Invaden al fin los enemigos, y apoderados del pueblo casi al mediodía, dirigen contra la fortaleza cuatro morteros que con otros instrumentos bélicos había traído Martín. Desde aquí bombardearon día y noche la fortaleza en los dos días siguientes. A la salida del sol del tercer día, hacen señal los enemigos : atendidas por los sitiados, sube a la fortaleza un corneta de órdenes con una carta en la que se decía : QUE SI LOS SITIADOS QUERÍAN MIRAR POR SU VIDA, ENTREGASEN LA FORTALEZA, Y PARA HACERLO SE LES CONCEDÍA MEDIA HORA DE TREGUA PARA QUE MEDITARAN. PERO QUE SI OBSTINADOS PERSEVERABAN EN SU SENTENCIA, LLEVARÍAN EN SEGUIDA CAÑONES DE BATIR, Y TOMADA EN BREVE LA FORTALEZA, SUFRIRÍAN LA MISMA SUERTE QUE LA GUARNICIÓN DE GUADALEST, DEGOLLADA POCO HACÍA SIN COMPASIÓN. A lo que contestó Simón : QUE TENÍA PARA DEFENSA DE MUCHOS DÍAS VÍVERES Y ARMAS CON QUE CONSERVAR PARA EL REY LA FORTALEZA. Y QUE NO CREYESEN QUE AMABA TANTO SU VIDA QUE NO PREFIRIESE MÁS BIEN ENTREGARLA POR EL JURAMENTO Y LA FIDELIDAD DE SU REY, ANTES QUE, DESPRECIANDO LOS DERECHOS DIVINO Y HUMANO, CONSERVARLA DESHONROSAMENTE POR MEDIO DE UN PACTO VERGONZOSO. Recibida esta contestación, manda Martín que se bombardée con más fuerza la fortaleza para que se sobrecojan los sitiados al verlo, o depongan su ferocidad al ser de esta manera acometidos. Responden los sitiados con una continuada descarga de granadas, dispuestos a morir honrosamente luchando como valientes, antes que, mirando por su vida, caer en poder de los ladrones por vergonzosa rendición. Y para no dejar de intentar cosa alguna para conservar la fortaleza, descuelgan al anochecer dos

soldados con unas sogas y les mandan que vayan a notificar a Salgado, que estaba en Alcoy, el peligro en que se encuentran. En el camino se encuentran a Severino Soto, segundo Coronel de la cohorte palentina, mandado por Salgado con 230 caballos y 300 infantes a prestar auxilio a los sitiados. Vueltos con ellos los emisarios, a las 4 de la mañana hacen seña a los centinelas que el Comandante de la fortaleza había puesto en la muralla, manifestándoles que llegaban los socorros. Sabido esto, salen los sitiados una parte de ellos a las órdenes de Marcelino Morante, Sub-prefecto de la fortaleza, ocupan posiciones entre ésta y el pueblo; otros guardan la puerta del Alcázar, y otros 30 con el valiente Comandante a la cabeza, invaden el pueblo ocupado por los enemigos. Estos, cogidos de súbito terror, dejan el pueblo y vuelven al campamento, después de haber perdido algunos de los suyos. Apenas arrojados del pueblo, al ver huir su caballería, comprenden que vienen los reales en auxilio de los sitiados. Cogidos, pues, entre dos fuegos, arrojan los ladrones las armas y huyen a sus conocidos escondrijos; mas los soldados que estaban dentro del edificio, aunque pocos en número, resisten con valor a los vencedores. Mas perdida la esperanza de poderse defender, después de recibir algunas heridas, se rinden a discreción de los vencedores. Terminada ya la lucha, llegan las tropas auxiliares, por miedo a las cuales habían desmayado y huido los enemigos. En estas escaramuzas murieron Marcelino Morante y un soldado, y hubo tres heridos. De los enemigos murieron 30. Fueron apresados los infantes con su abanderado : 20 ladrones con el jefe de la expedición, Baltasar Martín, fueron también apresados; y cayeron en poder del vencedor los morteros de bronce con todo el material de guerra y la impedimenta. Después de esto los reales demolieron los edificios y destruyeron un depósito de nieve que los alicantinos conservaban no lejos de allí, por hacerles todo el daño posible. Los cautivos militares fueron transportados a Castilla, los ladrones ahorcados, terminando de esta manera sus maldades.

31. No causaban menos molestia a la provincia los piratas, merodeando por todos los puertos y costa. Tenía la culpa de esto la negligencia de los reales, que no habían puesto fuerzas navales para defender las costas de la provincia. De aquí que los piratas recorrían libremente el mar, y sin fijarse en si eran amigos o enemigos, robaban todas las naves indistintamente, y haciendo frecuentes desembarcos, todo lo llenaban de terror y de desorden. Arribando en cierta ocasión algunas naves mercantes de Francia y Cerdeña, al instante se dirigieron los piratas a ellos a toda vela: los marinos, arrojando gran cantidad de trigo y temiendo la crueldad de los piratas, a toda prisa se encaminan hacia la costa para estrellarse en ella. Pero conocida por los piratas la idea de los marinos, antes de que llegaran a tierra dirigen a ellas su rumbo, comprendiendo que podían dar alcance a la última; estrellada ésta en la costa y ciegos los piratas en su persecución, encallan también. Después, reinando un fuerte levante, se arma una tempestad y acosada por las olas con violencia la nave pirata, empieza a hacer agua. Los piratas, después de haberles robado las olas tres compañeros, desconfiando ya de poder salir incólumes, saltan a las lanchas y se entregan a discreción a la caballería que había en la costa. Todos ellos, con el comandante de la nave, que era de Tortosa, fueron por orden de D'Asfeld conducidos a Valencia y allí encarcelados; pero habiendo burlado la vigilancia, poco tiempo después lograron evadirse. Cayeron en manos de los reales cuatro hermosos cañones de bronce y todo el botín; viendo los piratas desde alta mar que se acercaba otro navío mercante, y comprendiendo el mal éxito de sus compañeros, intentan otra clase de persecución. Llenan de escopetas una barquichuela con el fin de que desalojen, con sus disparos, de la nave a los marinos y se apoderen de ella sin peligro de naufragio. Pero reconociéndose los marinos impotentes para la lucha y con el fin de que no cayese el trigo en poder del enemigo, levan anclas y a toda vela se dirigen como los otros a estrellarse en la arena,

y saltando en seguida en las lanchas llegan a la costa. Los piratas abordan en seguida la nave encallada, y transportando en la barquichuela una corta cantidad de grano que depositan en su nave, se dirigen de nuevo a la costa, con el fin de apoderarse de las lanchas pescadoras y utilizarlas para trasladar el grano; pero una compañía de soldados mandada de la ciudad, ocupaba la playa y recibió a los piratas con una nutrida descarga. Conociendo estos que en vano se dirigían hacia los armados, se encaminan a la nave encallada, a la que en tanto habían subido los soldados, esperando ocultos en ella al enemigo. Pero los piratas, aunque presentían la presencia de los soldados, se aproximan sin embargo decididamente a la nave. Descargan los soldados sus armas contra ellos, y arrojando a la misma lancha algunas granadas, les hieren gravemente. Arrojados de aquí, y desconfiados de alcanzar el botín, abandonan la inhospitalaria costa y se dirigen a la nave pirata que habían dejado en alta mar. Para alejar los reales esta peste, traen de la ciudad cañones de gran calibre y los colocan en la misma playa para defender con ellos a los navíos que arribasen.

32. Mientras esto sucedía, ya en plena Primavera, habiendo D'Asfeld mandado por mar los cañones y todo el aparato bélico de la ciudad a Peñíscola, adonde no mucho antes habían arribado, cargadas de trigo y evadiendo la escuadra inglesa, las naves francesas salidas de Marsella (pués que todas las demás habían caido en poder del enemigo), sacó el ejército de los cuarteles de Invierno y le mandó marchar a Castellón. Y para que los austriacos no pudiesen intentar nada en la otra parte de la provincia para retardar la expedicion, dejó cerca de Denia y Alicante 3,000 caballos a las órdenes de Pedro Ronquillo; y él en tanto se dirige a San Mateo con 8,000 infantes y caballos y los cañones que había guardado en Nules como en lugar seguro, después de tomar a Morella. Por este tiempo, moviendo de Lérida la fuerza de las tropas, el de Orleans, vuelto ya de Francia, pone cerco a Tortosa, ciudad catalana, rica y bien fortificada de las

márgenes del Ebro, con el fin de que impedida la entrada por aquella parte a los austriacos en la provincia de Valencia, tomada Tortosa, pudiera oponerse a sus intentos, como se oponía desde Lérida a los que pretendieran hacer contra Aragón. D'Asfeld marcha con sus tropas y acampa en la ribera del Ebro, según tenían convenido : tiende dos puentes sobre el río, poniendo en ellos guarnición, emplaza los cañones en sus correspondientes lugares y empieza a batir la muralla. Vencida esta ciudad antes de lo que se esperaba, entre las condiciones de la rendición figuró la siguiente : QUE FUESE ENTREGADA AL REY LA FORTALEZA DE ARES, QUE ESTABA BAJO EL MANDO DEL GOBERNADOR DE TORTOSA. Sacada de ella la guarnición, fué volada completamente esta plaza. Ya no tuvieron en adelante los ladrones en aquella región otro asilo donde refugiarse ; pero para no abandonar la provincia sin hacer algún mal, la guarnición que salía de allí en número de 150, con algunos caballos, habiendo llegado a Valyunquera, se apoderan de los Magistrados del pueblo, conduciéndoles a Cataluña para recibir una fuerte suma por su rescate; pero habiendo llegado el hecho a conocimiento de Bustamante, Gobernador de Morella, manda en seguida algunos escuadrones de caballería para que recuperen los cautivos y den su merecido a los malhechores. Habiéndolos alcanzado pronto por la ligereza de los caballos, les cercan enseguida y matan algunos, dándose los demás a la fuga, y así restituyen incólumes los cautivos y recobran el botín.

33. Mientras los reales están en Tortosa, vienen desde Cataluña a la provincia emisarios del austriaco, encargados de impedir de cualquier modo el asedio. Ya dentro de la provincia, empiezan a seducir a los campesinos, comprendiendo que si lo conseguían, sería luego facil hacer lo que intentaban. Por otra parte parecía que a los campesinos, oprimidos por el duro yugo de entonces y deseosos de recuperar sus pasadas libertades, no les faltaban más que impulsores y jefes para rebelarse. Esperaban los emisarios que, si lograban atraer a su partido a

aquella gente ruda y feroz, el viento de las iras encendería la llama de la rebelión y se provocaría de nuevo en la provincia un incendio tal, que para extinguirlo se verían los reales obligados a levantar aquel cerco. Pero los campesinos que aprendieran en sus desgracias lo mucho que había costado a sus personas y bienes el despreciar la Majestad Real y el faltar a la fidelidad, reprimieron su odio y oyeron con desagrado aquellas excitaciones e inútiles palabras. No pudiendo los alborotadores excitar a los campesinos a la rebelión, llaman a servir en las filas del Austriaco a los ladrones que estaban escondidos en las montañas y les animan a emprender algo notable, diciéndoles : QUE NO PODÍA PRESENTARSE OCASIÓN MÁS PROPICIA DE LIBERTAR LA PROVINCIA; PUES QUE VEÍAN INCLINADOS A LA REBELIÓN LOS ÁNIMOS DE LOS LABRIEGOS Y QUE NADIE SE HABRÍA DE OPONER A SUS PLANES EN AQUELLA PARTE DE LA PROVINCIA, EN LA QUE NO HABÍA MÁS TROPAS QUE ALGUNOS SOLDADOS BISOÑOS ENCARGADOS DE CUSTODIAR LOS VÍVERES QUE SE HABRÍAN DE MANDAR A TORTOSA DE LOS PUEBLOS INMEDIATOS AL CAMINO MILITAR. QUE LO QUE MÁS LES IMPORTABA AHORA, ERA TOMAR UNA PLAZA FUERTE QUE LES SIRVIESE DE ARSENAL. Excitados los ladrones con estas y otras no menos ampulosas palabras, se reunen armados en número de 600 y, para infundir terror, como si fuese un ejército respectable por lo numeroso, obligan a los hombres rudos de la montaña a que se equipen de armas y les sigan con sus acémilas y víveres; y así equipados se detienen en los campos de Segorbe; y una vez fijadas las tiendas y estandartes, empiezan a tratar con los paisanos de la entrega del pueblo y de la escasa guarnición de caballería. Regía el pueblo Vicente Carroz con 20 caballos de la provincia, para mantener el orden en aquel pueblo díscolo. Enterado por un sacerdote jesuita de las maquinaciones del pueblo, salió ocultamente de éste con su caballería impotente para tan grande empresa, y vino a Sagunto. Imitaron su ejemplo todos los sacerdotes y magistrados amigos del Rey. Carroz notificó en seguida que llegó a Sagunto, la rebelión de Segorbe al Comandante de

Valencia, Antonio del Valle, el que al momento, después de reprender por carta a Carroz por haber abandonado el pueblo, manda a Ferrer, Conde de la Almenara, que estaba en Nules con un pelotón de caballería, que se una a Corroz y que tomando los 50 bisoños dejados por D'Asfeld en Almenara, y cuantos paisanos armados pudiera reclutar en este pueblo, Sagunto, Puzol y Nules, marchase a toda prisa al frente de ese ejército a Segorbe. Se reunen 600 armados, y caminan con paso lijero a Segorbe; pero los ladrones (que se ignora el porqué retardaron el entrar en el pueblo), aunque vieron venir a los reales, no se movieron de su campamento para prohibirles la entrada en el pueblo, mas convencidos de que una vez dentro del pueblo, se apoderarían de ellos facilmente con el auxilio de los paisanos, movilizaron las tropas. Ferrer, en el momento que entra en la población, manda que recorra la caballería las calles del pueblo con la espada desenvainada, anunciando a grandes voces a los paisanos, que serán muertos si no permanecen en sus casas. Después manda pregonar que será azotado, a estilo militar, el que se atreva a salir del dintel de la puerta. Luego que vé ya reprimida la audacia de aquellos hombres y atemorizada la multitud, dispone las guardias y llamando a los nobles a conferenciar les exhorta en pocas palabras : A DEFENDER LA HONRA DE LA PATRIA : Y QUE SI TAL ES SU INTENCIÓN MANIFIESTEN CON TODA CLARIDAD QUE ESTÁN DISPUESTOS A DEFENDER A TODA COSTA LA DIGNIDAD REGIA Y SUS PROPIOS INTERESES : QUE EXAMINEN DETENIDAMENTE SI LES PARECE MAS DIGNO CONTINUAR SIENDO FIELES O ENTREGARSE A UNOS LADRONES QUE NO TIENEN ENTRAÑAS NI LEALTAD : DICE QUE QUIERE ASEGURARLES QUE SI VUELVEN A FALTAR A SU DEBER, NO EXPERIMENTARÁN DE NUEVO LA CLEMENCIA DEL REY COMO CUANDO TAN BENIGNAMENTE LES PERDONÓ ANTES OLVIDANDO SUS PASADOS DELITOS. Tal efecto produjeron en los ánimos, estas y otras palabras, que todos DETERMINARON Y ASÍ LO AFIRMARON, ESTAR DISPUESTOS A ENTREGAR HASTA LA MISMA VIDA EN DEFENSA DE SU PATRIA Y DE SU REY. Dijeron además que

si se repartían entre los más fuertes las armas del parque público, PELEARÍAN EN UNIÓN DE LAS TROPAS AUXILIARES, Y HARÍAN QUE SE ARREPINTIESEN LOS LADRONES DE SU TEMERIDAD Y ATREVIMIENTO. Armada, pues, la plebe y distribuída en los lugares de menos peligro y queriendo conocer Ferrer de sus intenciones para con el Rey, manda que se procure armar un motín por aquella parte y que las trompetas finjan el toque de alarma. Los segorbienses, oído el toque, acuden presurosos y coronan en seguida la muralla dispuestos a rechazar el ataque del enemigo. Con aquella prueba de fidelidad y prontitud comprende Ferrer lo que puede esperar de aquellos hombres : sin embargo (como el genio militar es tan previsor) distribuye a aquellos paisanos entre sus más leales soldados y les pone jefes extraños, para que no puedan ser facilmente seducidos. Entre tanto los ladrones que, ocultándose entre las mieses ya muy crecidas se habían aproximado a la muralla, rompen con sus machetes la cadena de hierro que amarraba la puerta y en un instante penetran en el pueblo. No atreviéndose los bisoños a acometerles, se disponían a huir, cuando los veteranos vinieron en su auxilio, pues con tal denuedo luchaban, ocultos unas veces, otras al descubierto, y tan nutridas eran sus descargas, que tuvieron a raya a aquella multitud y resistieron sus ataques. Mas los ladrones, aunque veían caer muchos compañeros (trasladando los heridos a retaguardia), no cejaban en su propósito de ocupar las calles. Resisten con empeño los veteranos del cuerpo de guardia, siendo ayudados por sus compañeros que estaban distribuídos en los edificios inmediatos. Después, relevadas las filas, continuan el ataque los reclutas. Viendo los ladrones, que no era possible aguantar las certeras descargas que les hacían desde las casas, para impedirlas incendiaron la casa más próxima al muro; mas no habiéndolo podido conseguir gracias a la singular constancia de los defensores, los ladrones, después de haber perdido muchos de los suyos y de llenar de improperios a los segorbienses por haber faltado a sus compromisos, desistieron del asalto. Ocultos

sin embargo tras de la maleza y promotorios de los campos, disparaban sin cesar sus armas, aunque en vano, contra los muros y edificios más próximos. Y cuando por falta de pólvora iban siendo más raras las descargas de los sitiados, vino a traérsela y a prestarles auxilios el Coronel español Ignacio de León, con 100 caballos de la escolta granadina (de guarnición en Valencia) y otros tantos granaderos, escogidos de entre los más leales en Castellón, Sagunto y pueblos inmediatos; y a más una fuerte compañía de tropas auxiliares. Cuando llegó cerca de Segorbe, cayó la vanguardia en una emboscada preparada por el enemigo entre dos cerros por donde pasaban las tropas. Pero sin atemorizarse acometen a los ladrones. Oído el estrépito, vuelan los compañeros en su socorro, y viéndolos los ladrones, huyeron atemorizados. Fueron decapitados algunos pocos que cercó la caballería, y los demás no hubieran escapado de las manos de las tropas, si el Comandante no les hubiese impedido a éstas la persecución tocando llamada. Cuando ya se aproximaron más y cerca del anochecer, se encuentran atravesada en el camino una enorme rama de nogal entrelazada con tierra y piedras, y dispuesta de manera que no pudieran pasar las tropas sin romper filas. Advertido esto, y temiéndose nueva emboscada, vuelven a unirse a sus compañeros y determinan dividirse en dos alas y abandonar el camino militar, llegando así por una y otra parte a los sembrados. Luego que conocen los ladrones que han sido descubiertos, descargan sus armas contra el enemigo, y no atreviéndose a continuar la lucha, empiezan a huir. Mueren algunos alcanzados por la caballería, y un soldado que recibió una herida fué trasladado a Segorbe en hombros por un valiente saguntino, para que no se burlasen de él los ladrones. Pero los ladrones no parecían estar atemorizados y dispuestos a levantar el cerco, ni por la derrota sufrida, ni por la fuerza y número de los reales que había en la población; al contrario, cada vez acosaban más a los sitiados, acometiendo, aunque siempre en vano, unas veces a la fortaleza y otras al pueblo; hasta que ya

perdieron las esperanzas de triunfar al ver llegar a Juan Ibáñez, Gobernador de Teruel, con 200 caballos, que había sido llamado para prestar auxilio a los sitiados. Pués luego que sintieron que se aproximaba por la espalda, recogieron la impedimenta a toda prisa y huyeron a lo más áspero de los montes, refugiándose los desarmados en sus chozas y los armados en sus antiguas guaridas. Libre de este modo Segorbe, licenció Ferrer las tropas, dejando únicamente allí 100 caballos y dos compañías de granaderos, y él se marchó con Carroz a su destacamento de Nules.

34. Tomada Tortosa, se hicieron en Valencia rogativas públicas : se mandó hacer iluminaciones por 3 noches y se celebró el suceso con multitud de cañonazos, repiques de campanas y gran regocijo del pueblo, para que apareciese que la plebe estaba ya más propicia con el Rey Felipe; en seguida los Regidores de la ciudad exigen en nombre del Rey una fuerte suma de dinero, y no pudiendo pagarla los valencianos, porque estaban quebrantadas sus fuerzas por las exacciones de la guerra, empezaron a quejarse del nuevo tributo. Conmovidos por estas justas quejas algunos nobles, se oponen al decreto de los Regidores; y en una reverente exposición, manifiestan al Rey lo sucedido, el que al momento prohibió por medio de un rescripto la exacción de esa cantidad. Aplacados con esta clemencia del Rey, pronto volvieron a contentarse. Ya hacía tiempo que estaban irritados por haber sido deformadas las murallas y torres, quitando de ellas las almenas, coronas y escudos de nobleza en desprecio del pueblo. Por lo cual se murmuraba del Rey en las reuniones de los ociosos de la plebe, que acostumbran a interpretar mal lo que no entienden. Otros, investigando con demasiada curiosidad las cosas ajenas e ingiriéndose en lo más abstruso, decían que D'Asfeld había mandado quitar los ornatos de las murallas y de la ciudad, bajo el pretesto de tomar venganza de la rebelión; pero en realidad era por estar resentido, porque la Magistratura no le había honrado y obsequiado según él pensaba y según lo había hecho con Antonio del Valle, Comandante de la ciudad.

35. Luego que se apoderó de Tortosa el Duque de Orleans, marchó a Aragón con sus tropas, habiendo dejado en esta ciudad una fuerte guarnición y obreros que reparasen los desperfectos de las fortalezas y las fortificasen mejor, según la usanza militar. D'Asfeld regresó con sus tropas a Valencia. Las tropas estuvieron acuarteladas en el campo de Valencia y a la otra parte del Júcar, durante el verano, mientras que por tierra y mar se importaban de distintos lugares a Denia las máquinas de asedio y una gran cantidad de víveres. Se había establecido en Valencia una fábrica para construir cañones mayores y ya habían transportado allí unos cuantos. En hacer estos preparativos y en obligar a rendirse a los ladrones, de tal manera que esta parte de la provincia próxima a Cataluña se viera libre de esta calamidad, se pasó el estío. Al otro lado del Júcar no había más ladrones que los piratas. En Alicante y Denia se refugiaban algunos molestando aquella comarca. Saliendo en cierta ocasión estos a merodear por los campos, les obligó a refugiarse en el pueblo y destruyó al paso algunos molinos con gran perjuicio del enemigo.

Betancourt había sido puesto en libertad poco antes y se hallaba en Elche con la caballería. En Denia fueron tratados del mismo modo, pués Carlos Suere, que acampaba por allí, trató tan mal a los ladrones y soldados de la guarnición que salieron a interceptar los víveres de los reales, que habiendo apresado y dado muerte a 150, obligó a los demás a refugiarse en el pueblo. De esta manera quedó casi extinguida la gavilla de ellos.

36. Por este tiempo había venido por mar desde Cataluña a Denia para guarnecerla, una cohorte de castellanos, que se habían pasado al austriaco y que con los 1,500 ingleses y portugueses, que había ya en aquella guarnición, parece que podían resistir por mucho tiempo el próximo asedio. Parecía también que había de servir mucho para el caso Felipe Valera, a quien ya hemos citado y que, habiendo sido destituido Diego Rejón del cargo de Comandante de la fortaleza, hacía poco tiempo que había sido nombrado él en su lugar, creyendo que su justa fama

en la guerra, y su previsión y diligencia en preparar lo necesario para la defensa, habrían de retardar el triunfo de la causa borbónica. En este guerra había entre uno y otro Príncipe la diferencia de que el ardor del pueblo irritado preparaba a Carlos el camino para conseguirlo todo casi sin trabajo, mientras que a Felipe le costaba mucha sangre y dinero el recobrar con grandes ejércitos lo que el otro tenía. Tanto vale la inclinación de los pueblos que todo lo arrastran en pos de sí con su primera idea.

El día 6 de Noviembre del año corriente sale D'Asfeld de Valencia con dirección a Denia, adonde le habían precedido las tropas; Ronquillo, a quien, como ya dijimos, había confiado D'Asfeld aquella región con la caballería, avisado de su llegada, había ocupado con una escolta los lugares más a propósito para el combate. Luego que llegaron las demás tropas con D'Asfeld, se ponen manos a la obra, lo que con tal ardor se hizo, que en el espacio de un día quedó el pueblo casi rodeado de baluartes, apesar de que los sitiados descargaban continuamente todos sus cañones contra las tropas. Mientras se hacía esto, un pedazo de roca rompió un muslo a D'Asfeld, que con su presencia y animación excitaba a todos a construir las trincheras. La parte de Denia que llaman Villanueva mira a la llanura hacia el Poniente. Esta fué atacada con tal violencia por los cañones, que derrumbada una gran parte de la muralla en el mismo día, quedó abierta una ancha brecha para el asalto. Los soldados, pués, recibida la orden, entran con espada en mano. Los defensores que hacían allí guardia, asustados por el repentino griterío de los asaltantes (pues que los reales habían penetrado de improviso en las primeras horas de la noche), después de hacer algunas descargas, llenos de miedo huyen precipitadamente a la parte más alta, llamada Pueblo Antiguo. Tal fué su precipitación al entrar en aquella parte del pueblo, que dejaron las puertas abiertas, lo que advertido lo remediaron en seguida asegurándolas bien con trancas y cerrojos, mientras que los reales

degüellan a los más perezosos en huir. En esta primera irrupción, no se respectó el sexo ni la edad. El botín no fué muy grande, porque cada uno había trasladado ya sus riquezas a la fortaleza; y los más ricos, embarcándose con todo lo que podían llevar consigo, hacía algunos días que habían emigrado a otra parte. Lo mismo hicieron, después de tomada la Villa nueva, las monjas y sacerdotes, quedando desiertas las iglesias. Al día siguiente arribó una nave al puerto, conduciendo 200 soldados, que venían en socorro de los sitiados; pero habiendo subido su jefe a la fortaleza y viendo el mal estado de las cosas, prohibió el desembarco y subiendo a la nave y levando anclas, regresó a Alicante, de donde había venido. Se vieron obligados los sitiados a abandonar, entre otras cosas, el convento de los Franciscanos, y colocando los reales cerca de él los 16 cañones y 9 grandes morteros que tenían, empiezan a batir la puerta bien fortificada de la villa antigua y la fortaleza, haciendo también una trinchera a la puerta para impedir a los sitiados que bajasen al puerto, en cuya proximidad confiaban; pero no sufrieron mucho tiempo estas molestias y peligro, pués que los portugueses empezaron a rebelarse en la fortaleza, quejándose públicamente y desobedeciendo los mandatos. Temiendo Valera la venganza de estos, y para evitar que le maltrataran, dá la señal de rendición, sintiendo de veras el que la cobardía de otros redundase en su engaño y deshonor.

Habiendo examinado d'Asfeld las condiciones de la entrega y desechádolas por importunas, al fin se entrega Valera con toda la guarnición, con la que fué llevado preso a Castilla. Los moradores entregados al arbitrio del Rey, fueron admitidos a su gracia. Fueron encontrados los almacenes llenos de víveres y los arsenales bien provistos : y por lo tanto, habiéndose rendido la fortaleza y el pueblo a los 8 días de asedio y en tan malas condiciones, se puso de manifiesto con este hecho la cobardía y desidia de los vencidos.

El pueblo tomado fué fortificado mejor que lo estaba : se

fortaleció por el interior la muralla para que pudiese resistir mejor el ímpetu de los cañones, quedando reformada como si fuese una fortaleza nueva, y dotándola de una guarnición de tres cohortes se confió su custodia a Manuel Orleans, Conde de Jan, natural de Francia y que hacía muchos años estaba al servicio de los Reyes de España.

37. Habiendo empleado D'Asfeld algunos pocos días después de estos en reparar las ruinas del muro e inspeccionar otras cosas, se encaminó a Alicante detrás de sus tropas. Entre tanto, la Magistratura, que los valencianos llamaban Diputación y que había sido abolida por un Real Decreto al ser tomada la provincia, la volvió a restablecer el Rey después de muchas consultas; pero mudada su forma, fué nombrado para uno de sus cargos el castellano José Pedrajas, que por este tiempo era Intendente de la provincia. De los Regidores de la ciudad fué nombrado para ese cargo Vicente Carroz, y del clero Pedro Granell, párroco de San Martín; estos tres que ejercían por entonces esta magistratura eclesiástico-laical, empezaron a tomar a su cargo el régimen de la provincia. El erario público, que hasta entonces no había sido empleado más que para los usos de la guerra, servía desde algún tiempo atrás para las necesidades públicas, y se consintió que fuese administrado por los Magistrados de la ciudad, según costumbre de la patria, pero bajo las órdenes del dicho Intendente. Obtenida esta facultad, se empezó a pagar las pensiones mensualmente a los acreedores. Por este tiempo se encareció sumamente el pan por fraude de los panaderos a quienes se había dado permiso para que, imitando la costumbre de Castilla, pudiesen vender públicamente los panes de peso determinado, cosa que antes estaba prohibida, porque los séviros cuidaban de los comestibles. Habían acopiado los panaderos una gran cantidad de trigo del campo de Valencia, de tal manera que casi ya no se encontraba donde comprarlo. Habiéndose, pués, aumentado el precio, era necesario disminuir el peso del pan, teniendo en consideración el precio a que se

vendía el trigo. En vista de esto, los Regidores, para obviar este inconveniente, mandaron que nadie se proveyese de trigo del gremio de panadores, sino de los graneros públicos. Con lo que sucedió que no atreviéndose nadie a vender privadamente a los acopiadores y no pudiendo tampoco ellos comprarlo, los graneros particulares estaban llenos y bajó el precio del trigo. Y no será fuera del caso advertir que, aunque agotadas las riquezas de la provincia por la guerra, pasaba una grande crisis, sin embargo, abandonada la antigua frugalidad en el comer y en el vestir, que siempre distinguió a los españoles, y desarrollada la afición a las modas extranjeras, empezó a imitar su lujo y sensualidad, sobre todo en la delicadeza de los peinados, cosa antes no acostumbrada. Mucho tendría que decir de estos y otros vicios que nos invadían, si quisiera exceder los limites de esta obra tan reducida.

38. D'Asfeld entró en el campo de Alicante con todas las tropas y máquinas de asedio el día 30 de Noviembre, y al día siguiente, habiendo dirigido muchas minas tortuosas a las fortificaciones del arrabal, mandó que se dispusiesen los soldados para el asalto. Aunque estaba este arrabal muy bien fortificado ocupado por los enemigos, sin embargo, cogiéndolos de sorpresa el asalto, le abandonaron torpemente, posesionándose en seguida de él los Reales. Desde aquí empezaron a acometer a otra inmediata; mas acosados los sitiados por incesantes descargas, desfallecieron, y volviendo la espalda se acogieron dentro de los muros. Viendo D'Asfeld que los enemigos abandonan los arrabales, manda que los ocupe Pedro Ronquillo con siete compañías de granaderos. Sin tardanza se construyen un aparato elevado para colocar sobre él los cañones y se empieza a cavar una mina para que, acometiendo a la muralla de estas dos maneras, fuese más fácil abrir en ella brecha para el asalto. Pero Juan Picard, comandante inglés de la guarnición y a cuyo cuidado estaba confiada la fortaleza, temiendo los ataques de los reales y que ya no podía defender por más tiempo el pueblo, hace la

señal de rendición, y calmados por completo los sitiados mientras se conviene la entrega, se acordó ésta en las siguientes condiciones : SOLAMENTE A LAS TROPAS, Y ESO DEJANDO LOS CABALLOS, SE LES CONCEDERÁ LIBERTAD DE SALIR DEL PUEBLO BAJO SUS BANDERAS Y A EMIGRAR A CATALUÑA : LOS ALICANTINOS Y LOS QUE SE HUBIERAN ACOGIDO AL PUEBLO QUE IMPLOREN EL PERDON DEL REY. QUE SE PERMITA A LOS ENFERMOS Y HERIDOS CONTINUAR EN LOS HOSPITALES Y MARCHAR, CUANDO CONVALEZCAN, A CATALUÑA. QUE SE DEPONGAN LAS ARMAS DE BUENA FE EN EL TÉRMINO DE CUATRO DIAS. HABIÉNDOSE pactado en estas condiciones y vuelto Picard con sus ingleses a la fortaleza, se abre a los reales la puerta que mira a Elche, y al mismo tiempo la guarnición abandona el pueblo; pero persiguiéndoles al día siguiente la caballería real mandada por D'Asfeld, les despojan de sus armas y vestidos y les conducen al interior de Castilla en clase de prisioneros de guerra. Lo que se cree que hizo D'Asfeld porque habiéndose apoderado poco tiempo antes los ingleses después de un largo asedio de la hermosa fortaleza de San Felipe de puerto Mahón en Menorca, maltrataron cruelmente, faltando a todo derecho y a las condiciones convenidas, a la guarnición española-francesa; y además porque 3 años antes en aquella misma fortaleza de Alicante, habían faltado los rebeldes a algunas condiciones de la paz, a pesar de las reclamaciones de Mahón. Pero había muchas razones parecidas a estas, que irritaban a los jefes de uno y otro partido y que les servían de prestesto para tomar cruel venganza cuando se presentaba la ocasión. Después de esto, D'Asfeld, estando tomados todos los caminos que conducían a la fortaleza y perfectamente defendido el puerto, por restaurar sus obras de defensa y enriquecerle con cañones mayores para que colocado el pueblo en el centro, estuviese defendido, tanto por el fuerte como por la fortaleza: intenta minar el monte en que se apoya la fortaleza, llamando para ello trabajadores del campo de Alicante. Este trabajo no resultó tan ímprobo y duradero como al principio parecía. Pues que perforadas y separadas

de allí las rocas prominentes de la falda del monte, se encontró en el interior una capa de tierra que no opuso resistencia al ser minada. Intentaron sin embargo los enemigos impedir esta obra desde la fortaleza, arrojando por medio de cuerdas granadas encendidas, que estallando en la boca de la mina y dividiéndose en muchos fragmentos que hiriesen a los trabajadores y les hiciesen desistir de su propósito. Pero en breve se ven libres de este cuidado gracias al ingenio del director de la obra; pues que manda inclinar la mina recta que habían abierto en las entrañas del monte, para que así inclinada con su oblicuidad y con los montones de tierra extraída, quedasen cubiertos los trabajadores y pudiesen trabajar tranquilos, libres de este peligro. Entre tanto manda D'Asfeld arrasar las murallas de Villajoyosa (pueblo que se había rendido después de la toma de Alicante); manda igualmente arrasar todos los castillos que había en la costa marítima para no verse obligado a distribuir las tropas para defenderlos.

39. Ocupado D'Asfeld en estos asuntos, le sobreviene un nuevo cuidado que le hizo abandonar su plan comenzado; pues que como el ejército austriaco encerrado en los límites de Cataluña y poco confiado en sus fuerzas y sus medios no pudiese pelear en guerra franca, ni intentar nada en noble expedición, se aplicaron con tal empeño sus jefes al fraude y a las emboscadas, que recuperaron a Tortosa, recientemente perdida. Manda marchar en silencio de los cuarteles 5,000 soldados que caminando por cerros y caminos escabrosos para no ser vistos, llegaron a Tortosa en medio de la noche. Al momento echan las escalas al muro, después de haber copado algunos caballos que no custodiaban al pueblo con tanta diligencia como debían. Asaltan algunos pelotones la muralla por distintos sitios y arrojando a la guardia de la puerta que llaman del templo, rompen por el interior todas las cerraduras. Hecho esto admiten a los compañeros, y con felíz suerte ocupan facilmente gran parte del pueblo, y distribuídos por las calles, defienden perfectamente los

sitios tomados. Acude con los más valientes Betancour, que hacía poco había sido mandado allí de Vicecomandante, y queriendo resistir briosamente al enemigo, cae atravesado por tres balas, coronando con una muerte tan honrada todas las hazañas. Entre tanto, llegando de todas partes los defensores, dan sobre el enemigo, les arrojan de las casas o calles que ocupaban, haciendo prisioneros y muriendo muchos de una y otra parte. Al instante los defensores prenden fuego a algunos edificios para que no puedan refugiarse en ellos de nuevo los enemigos. Mientras se preparan para salir a acometer al enemigo fuera de las puertas, reuniendo éste su ejército, empiezan a retroceder y a defenderse en las alturas para no verse obligados por su mala suerte a entablar la batalla con los vencedores.

40. Recibida esta noticia, D'Asfeld convencido de que debía ir al socorro de esta ciudad, dejando en Alicante 4,000 soldados con Pedro Ronquillo para continuar las obras, se dirige a grandes marchas hacia Cataluña con el resto de las tropas; pero habiendo recibido en el camino la noticia del feliz término de este negocio, distribuye las tropas por aquella parte de la provincia para llegar él más pronto al auxilio de los de Tortosa, si es que lo necesitaban.

41. Mientras sucedían estas cosas, o sea a principios del año 1709, fueron desterradas de Valencia por un Real Decreto, sesenta damas nobles, cuyos maridos habían pechado a favor del austriaco ; escoltadas militarmente fueron conducidas a donde estaban sus esposos. Por más que habían sido confiscados los bienes de los nobles, sin embargo, fueron resitituídas las dotes a las mujeres, para que no pareciese que se ejercía crueldad contra mujeres inocentes o niños. Pero sin embargo, este hecho pareció muy mal, pues era muy duro que unas mujeres nobles acostumbradas a vivir entre el regalo, se les obligase a que abandonadas sus casas, marchasen a lejanas tierras, sufriendo las molestias de un largo camino en medio del Invierno y todos los trabajos y ansiedades de aquellos tiempos

calamitosos. También fueron desterrados algunos nobles, entre los cuales fué transportado a Castilla con toda su familia José Julián. También sufrieron la misma pena ochenta sacerdotes, dos de ellos canónigos de la Metropolitana de Valencia. La causa de ello fué el que mantenían correspondencia por cartas con los austriacos de Cataluña, pués los espías enemigos, apoderándose de las cartas, llegaron a descubrirlo, siendo enseguida por eso desterrados los citados señores. Fueron cogidos 5 espías de los austriacos con manojos de cartas, y en castigo fueron ahorcados. En este comercio epistolar casi siempre se decían las revelaciones siguientes : QUE LAS ARMAS DE LOS ALIADOS NO CEJARÍAN EN SU EMPEÑO HASTA CONQUISTAR PARA CARLOS EL REINO DE ESPAÑA, QUE LOS CASTELLANOS SERÍAN SOMETIDOS A LA FUERZA, COSA PARA ELLOS DE SUMA IMPORTANCIA. QUE EL PRÍNCIPE ESTABA EN LA BELICOSA PROVINCIA CATALANA CON UN EJÉRCITO NO DESPRECIABLE AL QUE SE HABÍAN UNIDO RECIENTEMENTE LAS LEGIONES ALEMANAS AL MANDO DEL VALIENTE Y AFAMADO GENERAL GUIDO CONDE DE STAREMBERG; Y CON ESTAS TROPAS SE RENOVARÍA EN BREVE LA GUERRA. QUE ESPAÑA SERÍA SOLA E INSUFICIENTE PARA GUERRA TAN GRANDE, PUES FRANCIA ESTABA DELIBITADA YA Y TEMEROSA DE LOS ALIADOS, QUE, SUBYUGADA CASI TODA BÉLGICA, HABÍAN PENETRADO CON SUS ARMAS VENCEDORAS EN ESA NACIÓN; NO TOMARÍA PARTE EN ESTA GUERRA. QUE EN PRUEBA DE QUE EL ARCHIDUQUE NO SALDRÍA YA DE ESPAÑA HABÍA MANDADO TRAER A BARCELONA DESDE EL CORAZÓN DE ALEMANIA A SU ESPOSA ISABEL, ESCLARECIDA HIJA DEL DUQUE DEWOLFFENBUTEL. QUE EL SUMO PONTÍFICE ESTABA DE SU PARTE, HABIENDO TESTIFICADO QUE NO ESTABA CON EL REY FELIPE, ENTRE OTRAS COSAS PORMEDIO DEL NUNCIO O LEGADO AD LATERE QUE HABÍA MANDADO AL ARCHIDUQUE. QUE CONVENÍA PUÉS SUFRIR LAS PRESENTES DESGRACIAS, CONSIDERANDO QUE NO SERÍAN DURADERAS Y QUE NO HABÍA QUE DESCONFIAR DE RECOBRAR LA ANTIGUA LIBERTAD MIENTRAS DURASE LA ALIANZA DE LOS PRÍNCIPES. Estas y otras muchas cosas decían entre irritados y miedosos aquellos hombres cínicos, que no

hallando remedio para su causa, creían suficiente para alimentar su esperanza y para vengarse de sus descalabros, el proferir aquellas palabras de consuelo. De aquí surgió abundante cosecha de destierros, cárceles, proscripciones y otros males.

42. Entre tanto habían transcurrido tres meses desde que se había puesto sitio al fuerte de Alicante, cuando la mina abierta y cargada con 120,000 libras de pólvora, amenazaba destruir toda la fortaleza. Cuando lo sabe d'Asfeld, va allí al momento con su guardia acostumbrada y algunos familiares. Estando registrando las obras cuando más frecuentes eran los cañonazos, puso su vida en inminente peligro; porque entre otras granadas que venían de la fortaleza cayó una de extraordinaria magnitud en la casa en que él estaba por casualidad, y perforando el techo y el piso, estalló con gran estrépito en medio de la reunión, salvándose por fortuna todos excepto un joven francés secretario de D'Asfeld que fué gravemente herido. D'Asfeld, creyendo que esa mina volaría la fortaleza, mandó avisar al Gobernador el peligro que corrían lo que estaban en ella. El que mandando en seguida, según costumbre militar, hombres peritos que inspeccionasen la obra, contestó a D'Asfeld: QUE LE INFUNDÍA POCO TEMOR AQUEL PELIGRO IMAGINARIO. QUE LUCHABAN EN SU FAVOR GRANDES Y DURAS ROCAS QUE NO PODÍAN SER SUPERADAS FOR FUERZA ALGUNA : Y QUE DEBÍA ESPERIMENTAR D'ASFELD, PARA CONVENCERSE DE LO INÚTIL DE SUS TRABAJOS. Recibida esta respuesta, manda D'Asfeld poner fuego a la mina precisamente en el momento en que el Gobernador de la fortaleza con su lugarteniente Federico Silbur y algunos otros de los más principales se paseaban en aquel fortín contra el que se había construído la mina. Estallando, pues, ésta, hizo volar y destruyó en un instante el fortín, volando también a las personas y cañones que había encima. Sin embargo no dió el resultado que esperaba el autor, pues que la fuerza del fuego no solamente destruyó la entrada más facil que había para el asalto, sinó que quitó toda esperanza de poderle realizar; puesto que cortadas y arrancadas

las rocas en que estaba basado el fortín, quedó por aquella parte una subida tan alta y perpendicular, que parecía un elevado muro. Convencido por tanto el francés de que había perdido lastimosamente el tiempo, y desesperando de poder conseguir algo a viva fuerza contra aquellas durísimas rocas, mudó plan de ataque y no ignorando que no con la fuerza sino con la constancia se terminan felizmente los asedios, mandó custodiar con más diligencia que antes los caminos de la fortaleza, para ver si podía domar por la miseria a los que no pudo aplacar por la fuerza.

43. Después de esto marchó a Madrid, confiando el cuidado de la provincia a Francisco Gaëtano Aragón, Noble napolitano, el que después desempeñó por muchos años este cargo. No mucho después, el 15 de Abril, vino a Alicante la escuadra de los aliados a prestar socorro a los sitiados. Y enseguida, acercándose 10 naves a la costa, empieza a bombardear los muros y fortines de Alicante. Pero bien sea que hicieron esto solo para infundir terror a los reales o bien que lo creyesen inútil, Diego Stanhope, Almirante de la escuadra, lo cierto es que mandó un emisario a Aragón, que se había aprestado a la defensa, suplicándole una tregua, durante la cual cesasen de buena fe unos y otros en el ataque y se tratara de la rendición de la fortaleza. Recibido este recado, manda Aragón que cese el ataque y sale a recibir cortesmente a Stanhope, que había desembarcado en la playa. Dadas después y recibidas las condiciones honrosas de la paz, salieron los ingleses de la fortaleza con sus equipos y dos pequeños cañones de bronce y embarcándose sin tardanza, hacen a la vela, abandonando las costas valencianas. Los reales se posesionaron de la fortaleza el día 19 de Abril, encontrando en ella una armería bien provista; pero los alimentos y agua no abundaban tanto.

44. Tomada, pues, la fortaleza, de Alicante, se terminó la guerra en el Reino de Valencia, pues no se les dejó en él nada a los austriacos con que pudiesen atacar a los reales; porque

hasta tal punto se puso ya remedio a todo, que a no ser a viva fuerza, nada se podría conseguir; pues se había cerrado el camino a la astucia, que tanto pudo en el principio de la rebelión; pues conocidas las malas artes que al principio se emplearon, se previno todo de modo que fuesen necesarias muchas tropas para defender con la guerra sus derechos : y no estando en disposición de hacer esto los austriacos, porque los aliados parece que estaban ya más inclinados a oponerse a las armas enemigas más bien con un tácito armisticio que con una guerra formal, se resignaban a rendir sin oposición lo que habían conseguido sin trabajo ni molestia. No mucho tiempo después hizo concebir Aragón a los campesinos, que aún estaban en armas, la esperanza de que no serían molestados si las deponían. Y admitidos de este modo muchos a la amistad, y concedido a los provincianos el uso de las armas, de tal manera se opusieron en todas partes a los pocos rebeldes que quedaron, que perdida por estos la esperanza hasta de ocultarse en casa de sus fautores (que se negaban a recibirles por temor al castigo), muchos fueron capturados y muertos, y los restantes para eludir el castigo se vieron obligados a emigrar. Y de esta manera, según la constante mutación de las cosas humanas, fué por fin devuelta a la provincia la protectora paz.

FIN.

INDICE DE NOMBRES PROPIOS Y COSAS NOTABLES

(Los números romanos indican los Libros, los arábigos los párrafos de ellos.)

A.

ABARCA, (Baltasar) = I, 15.
AFEITES y peinados = III, 37.
AHÍN. III, = 14.
AYORA es ocupada por los Borbones. = II, 39.
ALAIX, (Pedro) = II, 29.
ALBACETE = II, 38.
ALBEROLA = I, 13.
ALBERT (JOSÉ) = II, 6.
ALBUFERA (Descripción de la) = II, 26.
ALCANAR = III, 28.
ALCOY (sitio de), III 18; rendición = III, 24.
ALCUDIA es tomada por Moscoso, = I, 28.
ALCIRA, tomada por los austriacos I, 5; alábase a esta villa, II, 5; sitiada por Moscoso = II, 8; se termina el asedio = II, 9; es tomada por Mahón, II, 3; es ocupada por Baset = II, 13; recuperada por los Borbones = III, 8.
ALMANSA = II, 39; Batalla de... II, 40.
ALICANTE = I, 18; su toma por los austriacos, II, 15; rendición a D'Asfeld, III, 38.
ALPUENTE = I, 9.
ALTEA = I, 2.
ARÉS, su descripción é incendio = III, 22, 32.
ARAGÓN, Reino de, vuelve a someterse a Felipe V. = III, 5.
ARAGÓN (Francisco Gaetano de) = III, 43.
ARCOS (Duque de) = I, 20, 25 y 27.
ARENÓS (José de) = II, 27.
ARMENGOL (Alejo) I, 29; (Joaquín) = II, 5.
ASSIO (Onofre), caballero valenciano = III, 6.
AVILA (Francisco) I, 3, 17 y 18; II, 39.
AULICOS (Consejo de los) = I, 27.
AURELIANO (Manuel de) = III, 36.
AZOR (José García de) = I, 9.

B.

Badenes (Gregorio) = II, 14.
Badia (Jaime) = II, 18.
Bañeres, atacado por los austriacos = II, 32.
Barber (Manuel) = II, 18.
Barcelona, sitiada por Felipe V. = II, 6 y 10.
Barca = I, 11.
Baset (Juan Bautista) = I, 1, 2, 3, y 28; II, 5, 7 y 16; entra en Denia, I, 5; torna a Valencia, I, 5, 16, 21; II, 6 y 7; torna a Alcira, II, 13.
Belluga (Luis) Obispo de Murcia = I, 8, 18; II, 19.
Bellvis (José) = III, 1.
Benasal = III, 16.
Benicarló es ocupado por Francisco Velasco = I, 4.
Bergada (Juan) = I, 12.
Berwick (Duque de) = II, 42; III, 3, 5, 10 y 27.
Betancourt (Adriano) = II, 11; III, 35 y 39.
Biar = I, 17; II, 38.
Blanquer (Luis) = III, 20.
Bocairente es recuperado por los Borbones = III, 18.
Bono (Francisco) = II, 18.
Borbón (Luis, Duque de Orleans) = II, 35; III, 1, 3, 32 y 35.
Borja (Pascual Francisco, Duque de Gandia) = I, 3.
Borriol = I, 13.
Borrull (Pedro José) = I, 9.
Bosch (Diego) = II, 15.
Boil de Arenós (José) = II, 27.
Boil (Vicente) = I, 26.
Buñol (Las Cabrillas de) = I, 25.
Borgoñó (Alfonso) I, 9; Pedro, = II, 15.
Burjasot = I, 16.
Bustamante (Francisco) = III, 23 y 32.

C.

Cabañelles (Juan Tomás) = II, 13.
Cabot (Simón) = III, 30.
Cabrera (Juan Bautista) = II, 18.
Cabriada (Francisco) = III, 5.
Calatayud (Gaspar) = II, 13.
Calvario = III, 7.

CANTELMIO (Duque del Alamo) = I, 20; II, 37, 40, 42; III, 7.
CANTERO (Pedro Juan) = I, 7; III, 14.
CARACCIOLI (Fernando) = II, 15; Nicolás Antonio, Marqués de Torrecuso = III, 15 y 16.
CARCAGENTE = II, 3.
CARDONA (Antonio, Arzobispo de Valencia) = I, 8 y 17.
CARDONA (José, Prefecto de la Orden de Montesa) = I, 5, 29; II, 6, 18, 23 y 27.
CARLOS II, instituye heredero a Felipe V. = I, 1.
CARLOS DE AUSTRIA, Archiduque = I, 2; II, 24, 26 y 35.
CARAFFA = III, 28.
CARROZ (Vicente) = I, 5, 29; III, 32 y 37.
CARTAGENA = II, 14, 22.
CASASUS (José) padre e hijo. = II, 6.
CASTELLÓN DE LA PLANA = I, 12 y 13; III, 5, 24, 28, 33.
CASTELLAR = II, 6.
CASTELLÓ (José) = II, 6.
CASTELLVI (Juan, Conde de Cervellón) = I, 3 y 8; II, 16 y 27.
CASTELLVI (Nicolás, Conde del Castellar) = II, 6.
CAVALLERO (Francisco) = II, 31.
CAUDETE = II, 40.
CEBRIA (Felix) = II, 6.
CENTELLES (José Juan) = II, 6.
CERECEDA (Juan) = II, 16 y 36.
CERDA (Damián) = I, 9.
CERNESIO (José, Conde de Parcent) = I, 3.
CERVELLÓN (Conde de) = I, 3.
CEVERIO (José) = II, 13.
CHAVES (José) = III, 9, 17 y 18.
CHINCHILLA = II, 37 y 38.
CIRAT = II, 13.
CHIVA = I, 11.
CLEMENTE XI, Papa, = III, 41.
CLUA (Vicente) = II, 18.
COMES (Francisco) = II, 18.
COPPOLA (Andrea, Principe de Cosano) = I, 11.
CORONAS de la murallas y torres de Valencia son destruídas = III, 34.
CORREGIDOR (El... es creado para Valencia) = III, 20.
CORBI (Pedro) = I, 3, 5, 17; II, 15, 31.
CORÇANA (Diego de Mendoza y Sandoval, Conde de la) = I, 1; II, 35; III, 2 y 5.
COSTA (Isidoro), Poeta = I, 29.
CRESPI (Cristobal) = I, 26.
CULLERA, ciudad; marquesado otorgado a Moscoso = II, 5.

D

Daravajo (Macías) = II, 40.
D'Asfeld (Claudio Vitalis) = II, 40; III, 1, 3, 6, 7, 8, 9, 11, 13, 20, 24, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, y 42.
Dehon (Andrea) = I, 12; II, 9.
Denticio (Plácido) = II, 15.
Diputación del Reino de Valencia, es de nuevo erigida = III, 37.
Descals (Francisco) = I, 9.
Despuig (Francisco) = I, 9.
Denia, tomada por Baset = I, 3; sitiada y tomada por D'Asfeld III, 10 y 36.
Diarenes (Marqués de) = III, 23.
Diego (Dionisio) = II, 18.
Dohna (Conde de) = II, 36, 37 y 40.
Dolç (Gaspar) = I, 29.
Domenech (Pedro) = I, 9.
Domingo (Felipe) = III, 2.
Dragones (Soldados) = I, 25.

E

Echevarría (Sancho) = I, 12, 31; II, 30; III, 28.
Elche = II, 14, 20; III, 35 y 38.
Escobedo (Pedro) = II, 18.
Espadilla = III, 15.
Esquerdo (Onofre) = III, 3.

F.

Falcó y Blanes (Vicente) = I, 9.
Fans (Francisco) = I, 9.
Fajardo (Francisco, Conde de Villadarias) = I, 3.
Felipe V, instituido por Carlos II, Rey de España = I, 1; II, 33.
Fernández (Ventura) = II, 15.
Ferrer (Antonio, Obispo de Segorbe) = II, 25.
Ferrer (José, Conde de Almenara) = I, 8; II, 32 y 33.
Ferriz (Vicente) = II, 6.
Finestrat, su incendio = III, 30.
Fitz James (Jacobo, Duque de Berwick) = II, 20, 22, 37, 38, 39 y 40.
Fuente de la Higuera, tomada por los austriacos. = I, 29.

FRANCH (Francisco) = III, 3.
FRANCO (José) = I, 15.
FRIGOLA (Jerónimo), Subrogado del Baile General de Valencia) = I, 9.

G

GALOWAY (Conde de) = II, 25, 36, 37, 40, 41; III, 2 y 5.
GAMIR (Melchor, Jurado en Cap de Valencia) = III, 2 y 3.
GARCÍA (Francisco) = I, 5.
GARCÍA (Luis) = I, 5.
GARCÍA DE AZOR (José) = I, 9.
GERBET (Pedro Benedicto) = II, 18.
GERICA (Duque de) = III, 27.
GIBRALTAR = I, 3.
GILART (Isidoro) = II, 6; III, 3 y 9.
GRANADEROS = III, 3.
GONZÁLEZ (Pedro) = II, 6.
GRAO de Valencia = II, 18.
GRANELL (Pedro) = III, 37.
GRANTARLEJO (José) = II, 42.
GUADELEST = III, 29.

H

HENRÍQUEZ (Tomás, Almirante de Castilla) = I, 2.
HORMARA (Guillermo) = II, 31.
HURTADO DE MENDOÇA (Diego, Conde de la Corzana) = I, 1.

I

IBIZA (Isla de) = II, 34.
IDIÁQUEZ (Tomás) = II, 42.
IVÁÑEZ (Juan) = III, 33.

J

JÁTIVA = I, 7 y 17; III, 7, 9, 24 y 27.
JIJONA = I, 17.
JONAS (Juan) = I, 12.
JORDA (Manuel) = II, 6.

Jorge (Príncipe de Hesse Darmstad) = I, 2 y 3.
Júcar = I, 5; II, 3; III, 8, 17 y 20.
Julia (José) = III, 41.

K

Krikuwio (Roberto) = II, 42.

L

Lago (Manuel Estevan del) = I, 8.
Ladrones (Los Migueletes) = I, 25, 29; III, 13, 28, 29, 30, 35 y 44.
Lafer (Pedro) = II, 23.
Leiva (Antonio) = II, 8.
León (Ignacio) = III, 33.
Leonart (Tomás) = II, 6.
Leopoldo (Emperador de Austria) = I, 1.
Lérida = III, 5, 18, 22, y 32.
Liechtestein (Antonio, Príncipe de) = II, 24.
Liria = I, 27; Duque de = III, 27.
Lop (Miguel Jerónimo) = II, 6.
Lop (Salvador) = II, 6.

M

Madrid = I, 20; II, 1 y 14.
Mahón (Puerto de) = III, 38.
Mahón (Daniel) = I, 21, 25 y 27; II, 2, 3, 9, 15 y 31; III, 8, 10, 24, 25 y 30.
Mayor (Pedro) = I, 9.
Manrique de Lara (Bonifacio) = I, 7.
Manuel = II, 2.
Marco (José) = III, 9 y 24.
Maricondi (José) = II, 15.
Martínez (Pablo) = II, 15.
Martí (Baltasar) = III, 30.
Martí (Bartolomé) = II, 15.
Martorell (Juan) = III, 7.
Mascarós (Melchor) = III, 2.
Mas (Antonio) = I, 31; II, 14.
Mathieu (Pedro) = II, 18.
Medicis (Octaviano) = I, 18; II, 42.

Medinilla (Francisco) = II, 19.
Mendoza (Antonio, Marqués de Villagarcía) = I, 4 y 5; III, 20.
Mercader (Manuel) = I, 5, 9, 29; II, 27.
Mercader y Cervellón (Galcerán) = II, 13.
Millares = I, 3; III, 20.
Minas (Marqués de las) = II, 16, 25, 36, 37, 40, et 41; III, 2, 5.
Miñana (José Manuel), de qué manera escribió la Historia de la Guerra de Sucesión = I, 1.
Miñana (Juan) = I, 29.
Mirasol (Marqués de) = I, 5.
Molinell = I, 3.
Mollá (Pedro) = III, 7.
Moncada = I, 15.
Monserrat (Andrés) = I, 9; Vicente = I, 9.
Monserrat = I, 28.
Montjui, tomado por Felipe V = II, 5 y 6.
Monsoriu (José) = III, 3; Vicente = I, 8 y 9.
Montalegre = II, 37 y 38.
Montes (Vicente) = III, 3.
Monteça, Castillo de... sitiado por los austriacos = II, 31.
Montesa (El Lugarteniente General de la Orden Militar de) = I, 5.
Montoro = II, 21.
Morant (Marcelino) = III, 30.
Morella = I, 12; II, 9; III, 16 y 23.
Moscoso (Cristóbal, Conde de Torres) = I, 12, 13, 14, 15, 16, 19, 20, 27 y 28 II, 4, 5, 8 y 9.
Moya (Cipríano y José) = II, 6.
Murcia (Sitio de) = II, 14 y 17.
Murcia (Obispo de) = I, 8 y 18; II, 19.

N

Navíos de alto bordo = II, 15.
Nebot (José) = I, 28; II, 4 y 5.
Nebot (Rafael) = I, 1, 3, 7, 17, 29 y 30; II, 1 ,11 y 14.
Nicolau (José) = I, 12; II, 17; III, 1.
Noguera (José) = I, 29.
Noguerol (Pedro) = II, 15.
Nules = I, 6 y 22; III, 14 y 33.

O

Oller (Mauro) = I, 29.
Onteniente = I, 18.
Orihuela = II, 14 y 19.
Orti (José) = III, 20; Jacinto = II, 18.

P

Paravicino (Gabriel) = II, 15.
Pardo de la Casta (Juan) = II, 15.
Pascual Bailón (Templo de San) = I, 13.
Pascual (Vicente) = I, 9.
Pedrajas (José) = III, 37.
Pedralva = I, 27.
Pedro II, Rey de Portugal = I, 1; II, 33.
Pego = III, 19.
Pelegrí (Luis Salvador) = I, 9.
Penaguila es ocupada por los Borbones = III, 24.
Peñíscola = I, 12 y 31; asedio = II, 30.
Peralta (Juan) = II, 6.
Perellós (Pascual de) I, 3.
Perez de Calatayud (Xímén) = I, 6.
Peris (Joaquín) = III, 7; (José) = I, 25.
Peterborw (Carlos) = I, 13, 18, 22, 25, 26, 28 y 30; II, 1, 4, 11, 13, 14, 16 y 23.
Picard (Juan) = III, 38.
Pinto (Conde de) = II, 39 y 40.
Plana (La... de Burriana) = I, 13.
Polo (Mauricio) = I, 29.
Ponce de león (Joaquín) = I, 20.
Pons (Miguel) = II, 9.
Pontons (Antonio) = II, 6.
Portugal (Melchor) = I, 23 y 25; II, 34.
Pozoblanco (Marqués de) = I, 4, 11 y 24; II, 38 y 40.
Prefecto urbano (Comandante de la ciudad de Valencia) = III, 34.
Pretor (Gobernador) = I, 18.
Puerta (Lucas de la) = III, 23.
Puerta del Real = II, 18.
Pujades (Marco Antonio) = I, 9.
Pujalt (Gaspar) = I, 29; Pedro = I, 29.
Pujol (La Roca de) = III, 23.
Purroi (Miguel) = III 6, 13, 15 y 16.

Q

Quarte = I, 19 y 20.
Quiles (Bartolomé) = II, 18.

R

Rafal (Marqués del) = I, 18; II, 19.
Rahal (Conde de) = I, 6 y 12; II, 9; III, 14, 15 y 16.
Ramón (Juan Bautista) = II, 6.
Regencia de la Audiencia de Valencia = I, 17.
Regidores de Valencia, su creación = III, 20.
Rejón (Diego) = III, 10 y 36.
Requena, tomada por los austriacos = II, 11; recuperada por los Borbones = III, 1.
Revilla (Fernando) = II, 6; Juan Bautista, *ibidem*.
Ripoll (Antonio) = II, 6; Felipe = I, 8 y 9.
Robert (Carlos) = II, 18.
Rocamora (Luis) = II, 6, 18 y 23.
Ronquillo (Pedro) = III, 32, 36, 38 y 40.
Rosel (Conde de), su muerte = I, 13.
Rosell (Santiago — Marqués del Rafal) = I, 18; II, 14 y 19.
Royo (Francisco) = II, 18.
Rovira (Estevan) = II, 15.
Ruiz (José) = II, 6; Pedro = I, 29.

S

Sagunto = I, 7, 14, 23, 25 y 33.
Sala (Santiago) = II, 18; Roque *ibidem*.
Salafranca (Eusebio) = II, 15.
Salcedo (Bruno) = I, 8 y 11; José = I, 8.
Salgado (Tomás) = III, 25 y 29.
Salsadella = I, 12.
Sánchez (Francisco) = II, 18.
Santacruz (Luis Manuel de Pando y Córdoba, Conde de) = II, 14 y 19.
Sanchis y Trilles (Vicente) = II, 23.
San Onofre (Puente de) = I, 19.
Sanfeliu (Vicente) = III, 14.
San Gil = II, 40.
San Mateo = I, 12; II, 2.

Sans (Cristóbal) = II, 6; Jacinto, *ibidem*.
Sans (José) = I, 8.
Sans de Exea (José) = II, 18.
Sarrió (Nicolás) = II, 15.
Segorbe = I, 7; III, 32.
Sierra de Espadán = III, 13.
Simó (Miguel) = I, 25.
Sinochein = I, 13.
Soto (Severino) = III, 30.
Stanhope (Diego) = III, 43.
Staremberg (Guido, Conde de) = III, 41.
Suárez (José) = II, 18; Vicente, *ibidem*.
Sucre (Carlos) = III, 35.
Suera = III, 14.
Sumacarcel = I, 26.
Sylbourg (Federico) = II, 42.

T

Tárrega (Juan) = I, 3 y 5; II, 2 y 14.
Terraza = II, 18 y 23.
Teruel = III, 10, 15 y 33.
Tomás (Francisco) = II, 30.
Togores (Juan) = II, 14.
Torreblanca = III, 28.
Torres (Lorenzo) = II, 6; Eleuterio = I, 9; Vicente = I, 3 y 5.
Torre (José de la, Obispo de Orihuela) = I, 8; II, 14.
Torres (Conde de las) = Vide Moscoso (Cristóbal).
Tortosa = III, 3, 9, 32 y 34.
Tosal = I, 18.
Turia o Guadalaviar = I, 16.

V

Valencia, tomada por los austriacos = I, 5; recuperada por los Borbones = III, 3 y 20.
Valencia (Huerta de) = I, 15; III, 37.
Valencia, Abolición de los Fueros de = III, 20.
Valera (Felipe) = II, 17; III, 36.
Valle (Antonio del) = I, 11, 19; III, 3, 32 y 34.
Vallajunquera = III, 32.
Vázquez (Vicente) = II, 18.

VELASCO (Francisco, Marqués de Pozoblanco), ocupa Benicarló = I, 4.
VENTURA (Tomás) = II, 18.
VERGARA (Nicolás) = II, 15.
VERGE (José) = II, 42.
VICTOR AMADEO, Duque de Saboya = I, 1.
VIDAL (Andrés) = II, 18; Claudio = II, 40.
VILLAJOYOSA = III, 26 y 38.
VILLAGARCÍA = III, 20.
VILLAMARCHANTE = I, 9.
VILLARREAL = I, 13; III, 20.
VILLAHERMOSA = I, 6; III, 15.
VILLAVERDE (Conde de... D. Pedro Antonio de Noroña) = II, 40.
VILLENA = I, 17; II, 38 y 40.
VIVES (José) = II, 6.

X

XANI (Conde de) = III, 36.
XIMENO (Félix) = II, 11.

Y

YECLA, ocupada por los austriacos = II, 37.

Z

ZABADIA = III, 10.
ZAVALLA (Conde de... D. Juan de Boxados) = II, 34.
ZÚÑIGA (Luis) = I, 3 y 11.

INDICE

Introducción. 447
Dedicatoria 450
Vida del P. Manuel Miñana por D. Gregorio Mayans . . 450
Historia de la Guerra de Sucesión 455
Libro I 455
Libro II 502
Libro III 550
Indice de nombres propios y cosas notables 607

TABLES

DU TOME LV

1922

I. TABLE PAR NUMÉROS.

NUMÉRO 127. — JUIN 1922.

Il Proemio del Marchese di SANTILLANA. Edizione pubblicata da Luigi Sorrento 1

Alfredo GIANNINI. — Impressioni italiane di viaggiatori spagnoli nei secoli XVI e XVII (Appunti) 50

Unveröffentlichte Gedichte der Brüder ARGENSOLA, herausgegeben von Ludwig Pfandl 161

Ludwig PFANDL. — Ein *Romance en títulos de comedias* 189

Philip H. CHURCHMAN. E. Allison PEERS. — A Survey of the Influence of Sir Walter Scott in Spain 227

NUMÉRO 128. — AOÛT 1922.

Vida y trauajos de Geronimo de PASSAMONTE. Texte publié par R. Foulché-Delbosc 311

El P. José Manuel MIÑANA. — De Bello Rustico Valentino, o sea Historia de la Guerra de Sucesión en el Reino de Valencia. Versión castellana por Vicente Castañeda 447

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS.

—

Argensola (Die Brüder)

Unveröffentlichte Gedichte, herausgegeben von Ludwig Pfandl . . . 161

Castañeda (Vicente)

TRADUCTION. El P. José Manuel Miñana. De Bello Rustico Valentino, o sea Historia de la Guerra de Sucesión en el Reino de Valencia . . . 447

Churchman (Philip H.)

and E. Allison PEERS. A Survey of the Influence of Sir Walter Scott in Spain 227

Foulché-Delbosc (R.)

TEXTE. Vida y trauajos de Geronimo de Passamonte 311

Giannini (Alfredo)

Impressioni italiane di viaggiatori spagnoli nei secoli XVI e XVII (Appunti) 50

Miñana (El P. José Manuel)

De Bello Rustico Valentino, o sea Historia de la Guerra de Sucesión en el Reino de Valencia. Versión castellana por Vicente Castañeda . . . 447

Passamonte (Geronimo de)

Vida y trauajos. Texte publié par R. Foulché-Delbosc 311

Peers (E. Allison)

and Philip H. CHURCHMAN. A Survey of the Influence of Sir Walter Scott in Spain 227

Pfandl (Ludwig)

TEXTES. Unveröffentlichte Gedichte der Brüder Argensola 161

Ein *Romance en títulos de comedias* 189

Santillana (Il Marchese di)

Il Proemio. Edizione pubblicata da Luigi Sorrento 1

Sorrento (Luigi)

TEXTE. Il Proemio del Marchese di Santillana 1

IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE.

PQ
6001
R5
t.54-55

Revue hispanique; recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans, et portugais

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY